



8

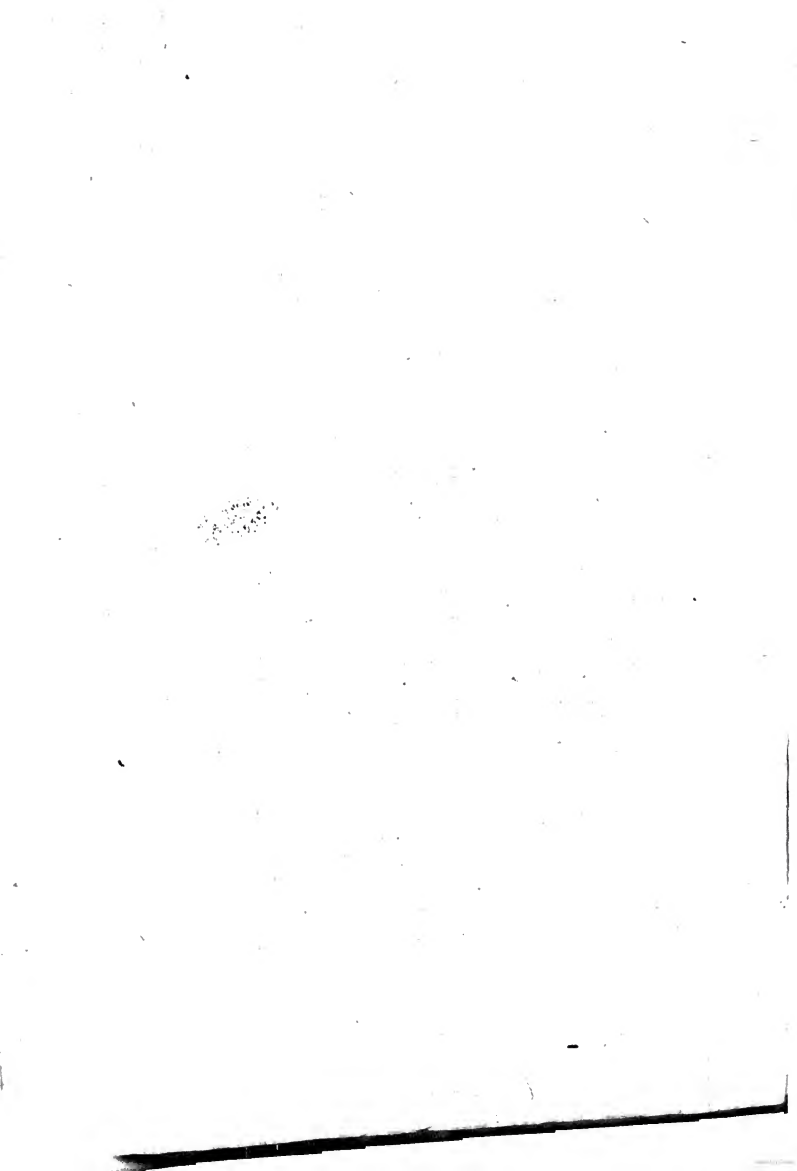
12-a

10



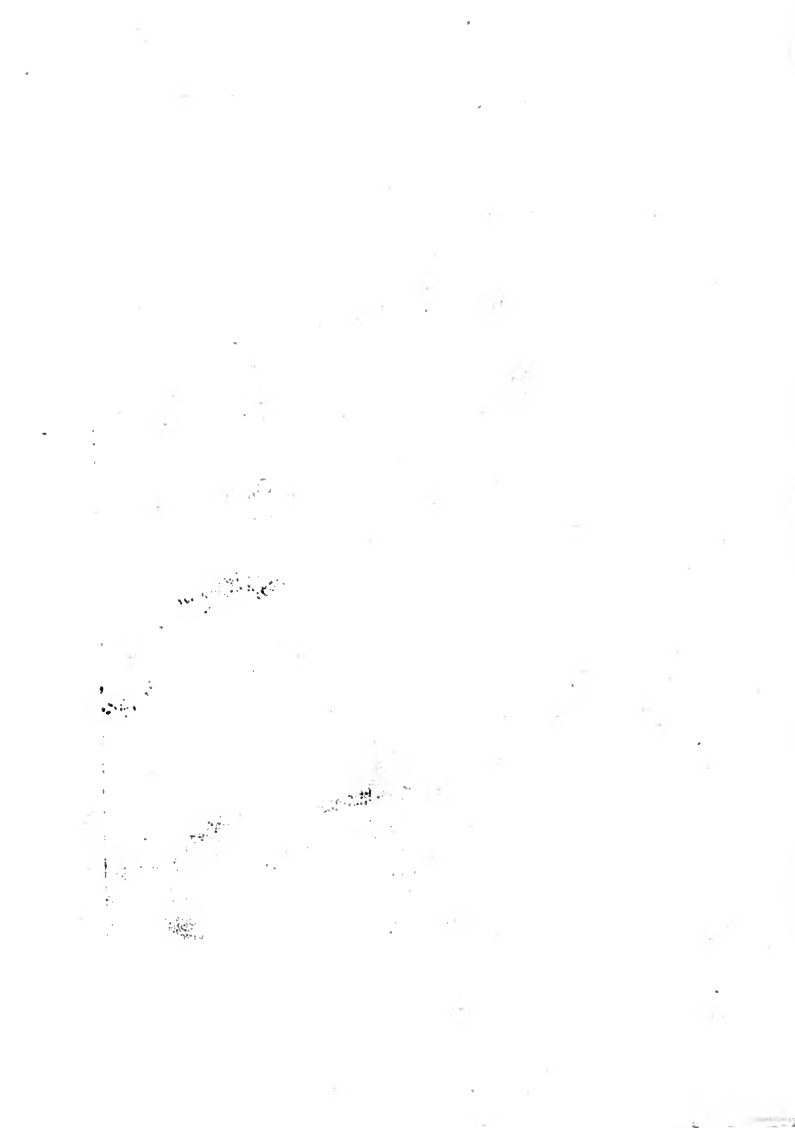
3-12-2-10







Ant. Zabatta sc.



OEUVRES

DE MESSIRE

JACQUES-BENIGNE BOSSUET

EVÊQUE DE MEAUX,

CONTENANT TOUT CE QU'IL A ECRIT
SUR DIFFERENTES MATIERES.

VOLUME NEUVIÈME

DEDIÉ

A SON ALTESSE ROIALE L'ARCHIDUCHESSE

MARIE CHRISTINE

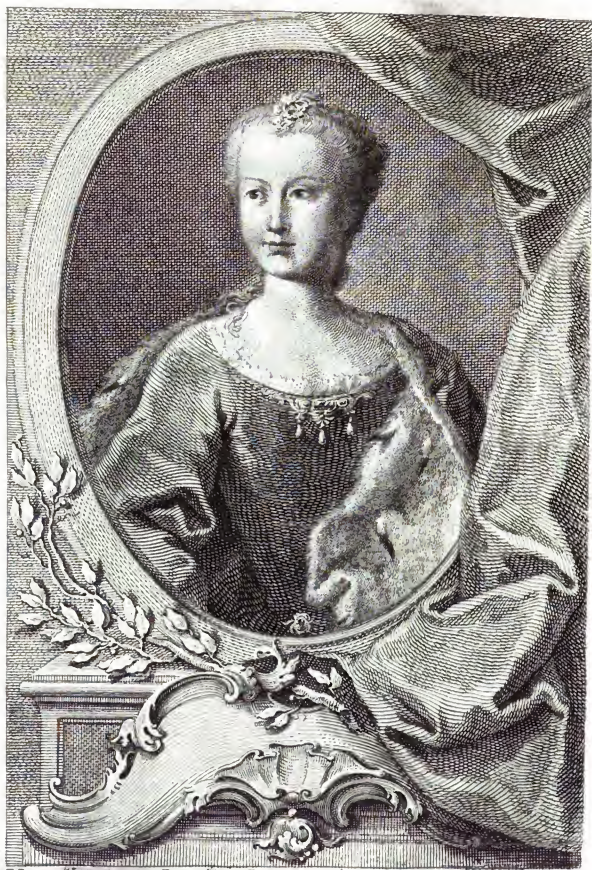
D'AUTRICHE.



ARGENTINA AUX DÉPENS DE JEAN-BAPTISTE ALBRIZZI
MARCHAND LIBRAIRE A' VENISE.
M. DCC. LVII.







D. Benavau deli Marvis Sac. Cps Regis M^{te} Pictor Pinxit

A SON ALTESSE ROIALE
M A D A M E
L'ARCHIDUCHESSE
MARIE CHRISTINE
D' AUTRICHE &c. &c. &c.

M A D A M E ,



C' Est par mon Fils pendant qu' il
avoit le bonheur de faire ses études à
Vienne , que j' eus l' honneur de dédier
à Son Altesse Roiale l' Archiduchesse
Marianne le Tome VIII. des Ouvrages

du *savant* Jacques-Benigne Bossuet
Evêque de Meaux , avec le consente-
ment de la très-Auguste Imperatrice
glorieusement Régnante ; & c'est aussi
avec la très-gracieuse permission de Sa
Majesté, que j'ai celui de consacrer à
Votre Altesse Roiale le Tome IX. qui
va paroître au public . Et sous quels
Noms que sous ceux des Grands Prin-
ces, est-il juste que paroissent les Oeuvres
des hommes immortels qui ont été par
leurs écrits leurs Maîtres, & la Lumière
des autres hommes ? La matière que ce
Volume renferme, les Instructions qu'il
contient sur la Piété & sur les Vê-

rités de la sainte Religion Catholique ,
justifient la respectueuse liberté que j'ose
prendre . Et en effet ces Ouvrages à
qui pourroient-ils mieux convenir qu'à
Votre Altesse Roiale , qui cultivez les
Vertus Chrétiennes que Vous avez re-
çûes par le sang des Vos Glorieux
Ancêtres , & qui vous ont été impré-
mées dès Votre Enfance par les soins
& les exemples des Vos très-Augustes
Parens ? C'est en faveur de ce motif ,
que j'ose me flatter que Votre Altesse
Roiale voudra bien agréer le très-hum-
ble hommage que je Lui présente , &
qu'Elle voudra bien le regarder com-

*me une foible marque du dévouement
le plus respectueux, & de la soumis-
sion la plus profonde avec laquelle je
serai toute ma vie,*

M A D A M E,

De Votre Altesse Roiale

à Venise ce 1.^{er} Novembre 1756.

*Le très-humble, très-obéissant,
& très-soumis Serviteur*
JEAN-BAPTISTE ALBRIZZI LE FILS.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR DE PARIS:

Avec des Remarques

DE L'ÉDITEUR DE VENISE.

Après avoir donné dans le Volume précédent une partie des Ouvrages, composés par M. Bossuet contre les faux Mystiques, nous en donnons dans celui-ci la suite; avec un *Recueil de quelques autres Pièces touchant l'affaire du Quietisme &c.*, publiées après la mort de notre savant Prélat.

I.

*Réponse à quatre Lettres de M. l'Archevêque
Dnc de Cambrai.*



Ce Volume commence par cette *Réponse*. Voici ce qui donna lieu à cet Ecrit. M. de Fénelon qui prétendoit qu'on l'avoit mal entendu, écrivit à M. de Meaux pour s'expliquer & répondre en même tems à la *Déclaration* des Evêques & au *Summa Doctrinae*. Cette *Réponse* consiste en quatre Lettres adressées à M. Bossuet, à qui il se plaint de la conduite que l'on tenoit à son égard.

M. de Meaux fit à ces quatre Lettres une ample *Replique* *, où * Rem.I. il fait voir à M. de Fénelon que ses nouveaux Ecrits le mettoient en contradiction avec lui-même, sans l'excuser sur les erreurs qu'on lui reprochoit. A l'égard des procédés, M. Bossuet justifie la conduite qu'il a tenue dans toute cette affaire, & démontre qu'il n'est jamais sorti de la bienséance; qu'il n'a jamais manqué aux égards qu'il devoit à sa personne; que du reste il lui étoit impossible de ne pas s'élever avec vigueur contre un dogme naissant, qui devenoit d'autant plus dangereux qu'il étoit proposé avec plus d'art & de ménagemens.

II.

*Réponse d'un Théologien (M. Bossuet) à la première Lettre de M.
l'Archevêque de Cambrai à M. l'Evêque de Chartres.*

M. de Fénelon n'adressa pas à M. de Meaux seulement ses explications & ses plaintes: les autres Evêques qui avoient signé la *Déclaration* reçurent aussi de ses Lettres; & M. de Chartres en eut plusieurs. Il parut contre la première de celles-ci un Ecrit intitulé: *Réponse d'un Théologien*, &c. Comme on assure que cet Ecrit est de M. Bossuet, nous avons cru devoir le placer après cet Avertissement.

Vol. IX.

- * REM. tissement *. L'Auteur répond aux reproches que faisoit M. de Fénelon, qu'on avoit altéré son Texte: il lui prouve ensuite que le sens qu'il donne à un passage du Concile de Trente pour autoriser sa doctrine, n'est pas soutenable: & enfin que les explications qu'il a prétendu donner de sa doctrine dans la Lettre à M. de Chartres, le mettent en contradiction avec lui-même.

I I I.

Rélation sur le Quiétisme.

- A Fin de convaincre toute l'Eglise de l'injustice des plaintes que M. de Cambrai ne cessoit de faire, contre la manière dont son illustre adversaire s'étoit conduit à son égard dans cette dispute,
- * REM. M. Bossuet fit suivre de près la *Rélation sur le Quiétisme* *, où il donne un détail exact & circonstancié de tout ce qui s'étoit passé entre M. de Cambrai & lui, depuis le commencement de cette affaire, jusqu'au tems qu'elle avoit été portée à Rome.

I V.

Remarques sur la Réponse de M. l'Archevêque de Cambrai à la Rélation sur le Quiétisme.

- M de Cambrai répondit; & M. de Meaux repliqua par un Ouvrage intitulé: *Remarques sur la Réponse à la Rélation du Quiétisme* *. M. Bossuet suit la *Réponse* pied à pied; & il détruit chaque Article avec toute la force & la solidité qu'on remarque dans ses autres Ecrits.

V.

Réponse aux Préjugés décisifs pour M. l'Archevêque de Cambrai.

- M de Fénelon qui de son côté écrivit aussi pour se défendre, fit paroître coup sur coup plusieurs Ecrits dans ce même tems. M. Bossuet répondit à chacun en particulier. On avoit publié cinq *Préjugés décisifs pour M. de Cambrai*.
- * REM. M. de Meaux les refuta succinctement *, & reprocha à son adversaire que son Ecrit n'étoit qu'une répétition de ce qu'il avoit déjà dit, & une pure pétition de principe.

V I.

Les Passages éclaircis, ou Réponse au Livre intitulé : Les principales Propositions du Livre des Maximes des Saints, justifiées par des expressions plus fortes des saints Auteurs. Avec un Avertissement sur les Signatures des Docteurs, & sur les dernières Lettres de M. l'Archevêque de Cambrai à l'Auteur.

A Ces Préjugés succédèrent de la part de M. de Cambrai, *Les principales Propositions du Livre des Maximes des Saints, justifiées par des expressions plus fortes des saints Auteurs, & deux Lettres à M. de Meaux sur la Censure des Propositions de son Livre par les Docteurs de Paris.*

M. Bossuet répondit au premier Ecrit par un Ouvrage qu'il intitula : *Passages éclaircis* *. Ce Prélat réduit toute la question à quelques Propositions sur le sacrifice du salut, sur la charité & sur les motifs, &c. & il remarque que quoiqu'il ait déjà traité cette matière à fond dans différens Ouvrages, il est cependant important de la remettre encore une fois sous les yeux du Lecteur. *REM. VI.

Il rapporte alors les Passages allégués par M. de Cambrai pour justifier son système, & il donne à chacun les explications nécessaires pour être bien entendus : c'est ainsi qu'il interprète les expressions d'Angele de Foligni, de saint François de Sales & de quelques autres ; & en avouant que quelques-uns de ces Passages sont excessifs, il fait observer qu'on n'y voit cependant point le sacrifice absolu de son salut, ni l'acquiescement simple à la juste condamnation, ni les autres expressions usitées dans le nouveau système. M. de Meaux suit M. de Fénelon dans la citation qu'il fait des Passages des Mystiques, & à chaque Article il joint des remarques qui levent toute difficulté.

A l'égard des Lettres écrites par M. de Cambrai sur la Censure de son Livre par les Docteurs de Paris, M. Bossuet y répond en assurant qu'il n'a eu aucune part à cette Censure, & que mal-à-propos M. de Cambrai veut la mettre sur son compte. Au reste M. de Meaux fait voir qu'il n'est pas étonnant que la Faculté de Paris se soit déterminée d'elle-même à censurer un Ouvrage, que l'on faisoit passer à Rome pour en être approuvé, lors même que le saint Siège en méditoit la condamnation ; & que d'ailleurs il étoit du devoir des Docteurs de s'élever contre une nouvelle Spiritualité, qui répandoit par-tout ses illusions.

VII.

Mandemens pour la publication de la Constitution de Notre S. Pere le Pape Innocent XII. portant condamnation & défense du Livre intitulé : Explication des Maximes des Saints sur la Vie interieure &c.

LA condamnation de Rome dont M. Bossuet parloit, étoit en effet si prête à éclater qu'elle parut presque en même tems que ces derniers Ecrits du Prélat. Innocent XII. par sa Bulle du 12. Mars 1699. condamna le Livre des *Maximes des Saints* ; & M. de Cambrai fut le premier qui publia cette Constitution par un Mandement du 9. Avril 1699. * Celui de M. Meaux parut le 16. du mois d'Aout de la même année *.

* REM.
VII.
* REM.
VIII.

VIII.

Maniere courte & facile pour faire l'Oraison en Foi & de simple présence de Dieu.

ATous ces Ouvrages que M. Bossuet a composés en François sur les Mistiques modernes, nous avons cru devoir y joindre un petit Ecrit * sur la maniere de faire l'Oraison, composé par le même Prélat en faveur des Religieuses de la Visitation de Meaux. On y trouvera en abrégé l'exercice de la véritable Spiritualité. Cet Ecrit se trouvoit déjà imprimé à la fin du Livre intitulé : *Instructions Spirituelles en forme de Dialogues sur les divers Etats d'Oraison, suivant la doctrine de M. Bossuet Evêque de Meaux ; par un Pere de la Compagnie de Jesus*, (le P. Caussade) A Perpignan, 1741. in-8. *

* REM.
IX.
* REM.
X.

IX.

Tradition des nouveaux Mistiques.

LA Tradition des nouveaux Mistiques (1) suffit seule pour faire l'apologie complete de M. Bossuet contre les reproches amers & calomnieux des amis de M. de Fénelon : On sait que Madame Guyon se rendit fameuse à la fin du dernier siècle par son nouveau système de spiritualité plein de raffinemens & d'illusions. Cette Dame avoit beaucoup de partisans, parmi lesquels M. l'Abbé de Fénelon tenoit le premier rang. M. de Meaux effrayé des progrès que faisoit ce système dangereux, crut qu'il falloit aller au plus vite à la source du mal ; & cependant,

(1) Préface des *Oeuv. posth.* tom. I. pag. LVIII.

à cause du rang & du mérite personnel de quelques-uns des principaux zélateurs de la nouvelle doctrine, user de beaucoup de ménagement, & chercher le moien le plus efficace & tout à la fois le plus doux de les défabuser de leurs fausses idées.

M. l'Abbé de Fénelon trouva de lui-même ce moien. Il déclara qu'il s'en rapporteroit absolument sur les Ecrits de Madame Guyon, & sur tous les points en général de la Théologie mystique, au jugement de Messieurs Bosquet Evêque de Meaux, de Noailles Evêque de Châlons, & Tronson Supérieur de S. Sulpice.

Les trois Juges choisis par cet Abbé tinrent à Issy plusieurs Conférences. Après un mûr examen des Ecrits de Madame Guyon qui leur parurent un tissu d'erreurs & d'extravagances, ils dressèrent XXXIV. Articles de doctrine, qui furent communiqués à M. de Fénelon, contredits pendant long-tems, mais enfin signés par cet Abbé. Telle est en abrégé l'histoire de cette célèbre dispute.

Pendant le cours des Conférences, M. de Fénelon s'appliqua tout entier à défendre la doctrine de Madame Guyon, & composa dans cette vue un Ecrit intitulé *le Gnostique*, &c. qu'il remit aux Examineurs, qui le lui rendirent dès qu'il eut signé les XXXIV. Articles. Cet Abbé devenu Archevêque de Cambrai, parle de cet Ecrit dans sa Réponse à la Relation du *Quiétisme* de M. de Meaux, comme d'un recueil informe écrit à la hâte. Il avoit alors ses raisons de dépriser son propre Ouvrage. Mais la Tradition des nouveaux Mystiques que M. Bosquet opposa dans le tems au *Gnostique*, &c. fait voir clair comme le jour, que l'Ecrit de M. de Fénelon étoit très-étendu, très-travaillé, plein de recherches & de raisonnemens; qu'en un mot l'Auteur y faisoit usage de tous ses talens, pour étayer les excès les plus absurdes de la nouvelle Mysticité.

En effet la partie de l'Ouvrage de M. de Fénelon, qui contenoit les passages extraits du seul S. Clément d'Alexandrie & des Remarques ou Commentaires sur ces passages, passoit 400. pages. Il avoit fait aussi des Remarques sur des passages extraits de S. Denys, fausement nommé l'Aréopagite, de Cassien & de quelques autres Auteurs mystiques; ce qui prouve que l'Ouvrage entier étoit fort long, & que les Examineurs eurent sujet de s'étonner plus d'une fois qu'un si bel esprit défendît avec tant de chaleur un système aussi mal digéré qu'étoit celui de Madame Guyon.

Cet Ouvrage avoit sans doute coûté beaucoup de travail à l'Auteur. Car combien falloit-il de subtilités & d'équivoques, pour trouver par exemple, dans saint Clément d'Alexandrie tout le système de la nouvelle spiritualité, quoique ce Pere, pour me servir de l'expression de M. Bosquet, en soit éloigné de cent lieues? Ce n'est qu'à force de donner la torture aux passages de S. Clément, d'interpréter ses expressions dans un sens faux, & de lui prêter ses propres pensées, que M. de Fénelon vient à bout de faire paroître une sorte

de conformité entre le *Gnoslique* de ce Pere & l'*homme passif* des nouveaux Mistiques.

Quoiqu'il en soit du travail de M. de Fénelon, M. Bossuet estimoit avec raison l'esprit & les talens de cet Abbé, qu'il regardoit d'ailleurs comme son ami. J'avoue qu'il ne pouvoit concevoir qu'un esprit de cette force eût donné tête baissée dans les chimeres de la nouvelle Misticité; & la chose en effet est inconcevable. Mais l'y voiant entré fort avant, il ne songea qu'à venir au secours de son ami, résolu de ne point épargner sa peine pour le tirer de l'abîme dans lequel il s'étoit jetté. Il entreprit donc la *Tradition des nouveaux Mistiques*, que nous pouvons bien appeler un Ouvrage de patience, dans lequel il suit pied à pied M. de Fénelon, répond à tous ses raisonnemens, examine tous les passages qu'il cite, en discute pour ainsi parler tous les mors & toutes les syllabes, afin de faire connoître au juste la doctrine des anciens Mistiques, très-différente de celle des nouveaux, & de ne pas laisser sur ce point l'ombre d'une difficulté.

Cet Ouvrage est divisé en autant de Chapitres & sous les mêmes titres que celui de M. de Fénelon. En le lisant avec attention, on connoitra tout le système de cet Abbé, tel qu'il l'exposoit alors au naturel, sans prendre des mesures, comme il fit depuis, pour en déguiser les erreurs.

M. Bossuet avoit composé cet Ouvrage pour M. de Fénelon seul, & songeoit d'autant moins à le faire imprimer, qu'il ne voioit aucune apparence que cet Abbé reprît jamais la défense des erreurs que lui-même avoit condamnées en signant les Articles d'Isly. Voilà pourquoi nous ne trouvons point parmi les papiers de M. de Meaux la seconde & la troisième Partie de sa *Tradition des nouveaux Mistiques*; dans lesquelles il discutoit les passages de S. Denys*, de Cassien & d'autres Auteurs que M. de Fénelon citoit pour témoins & défenseurs de sa doctrine. On voit même plusieurs lacunes (1) dans la Partie que nous donnons au public, parce que l'Auteur, comme il en avertit souvent lui-même à la marge de son Manuscrit, avoit employé ce qui remplissoit ces vuides, & vraisemblablement les deux dernières Parties entières, ou dans son *Instruction sur les Etats d'Oraison*, ou dans ses autres Ouvrages sur la Théologie mystique.*

Au reste l'Ouvrage tel qu'il est contient beaucoup de choses excellentes qu'on ne trouve point ailleurs. L'Auteur y pose les principes solides sur lesquels est appuie la bonne Théologie mystique, & démontre qu'un vrai Mistique ne cherche point sa doctrine dans je ne sais quelle *Tradition cachée* que M. de Fénelon imagine: qu'il la trouve par-tout dans les Ecritures, dans les Peres, dans les mo-

* REM.
XII.

* REM.
XIII.

(1) Par exemple, dans le *Chap. VI. Sect. I. pag. 304. 305. Chap. VII. Sect. I. pag. 314. & ailleurs.*

numens publics, qui forment la chaîne de la Tradition de l'Eglise universelle.

On a mis à la marge les citations des pages de l'Ecrit de M. de Fénelon, telles que M. Bossuet les avoit cottées dans son Manuscrit, pour faire voir avec quelle exactitude il suivoit cet Abbé, & répondoit à tout ce qui pouvoit paroître avoir besoin d'être éclairci. * REM. XIV.

Avant (1) que de passer aux autres Ecrits contenus dans ce même Volume, je dois répondre au reproche que bien des gens ont fait à M. Bossuet sur ses procédés avec M. de Fénelon & M. Simon, qu'ils taxent de roideur & de dureté.

Pour peu qu'on ait lû les Ouvrages de notre illustre Prélat, il est impossible de n'avoir pas senti que ce grand homme se distingue singulièrement par un caractère de douceur, de modération, d'équité, peu commun entre des gens qui disputent, & par des égards & des ménagemens infinis pour des adversaires dont la doctrine étoit manifestement fausse, & les erreurs réprouvées par les Décrets authentiques de l'Eglise universelle. Les Protestans eux-mêmes ont souvent fait son éloge sur ce point, & reconnu qu'aucun Controversiste n'avoit disputé contre eux avec tant de circonspection & de politesse. Et quand les Protestans n'en conviendroient pas, il ne faudroit pour s'en convaincre, que jeter les yeux sur tous les Ouvrages de Controverse, & particulièrement sur ceux qui regardent le *Projet* (2) de réunion des Eglises Luthériennes de la Confession d'Ausbourg avec l'Eglise Catholique. Cependant, il faut l'avouer, cet homme si modéré contre des Hérétiques déclarés, prend quelquefois un ton plein de véhémence contre des Catholiques, qui s'égarent, ce semble, plus innocemment. Il traite M. Simon avec plus de sévérité qu'il n'avoit traité les Calvinistes; & les amis de M. de Fénelon lui reprochoient autrefois de n'avoir aucun égard au mérite personnel & à la dignité de cet Archevêque son ancien ami, & d'employer contre lui des expressions plus dures que contre les Hérétiques.

Ce reproche, qu'on a souvent fait sonner bien haut, & qu'on a pris plaisir d'exagérer à l'excès, dans la vue de décrier un Prélat zélé pour la défense de toute vérité, ne méritoit que du mépris, si tout le monde étoit capable d'en sentir le foible. C'est en faveur de ceux qui ne peuvent par eux mêmes démêler l'illusion de ce sophisme, que j'entreprends l'apologie de M. Bossuet.

Ce Prélat devoit se comporter diversément lorsqu'il combattoit de faux dogmes frappés d'anathême, & lorsqu'il attaquoit des erreurs naissantes déguisées avec artifice; lorsqu'il avoit affaire aux ennemis déclarés du dehors, dont la condamnation étoit, pour ainsi

(1) Préface des *Oeuv. posth.* tom. I. pag. xxxvi.

(2) On donnera ce *Projet* dans le premier Volume des *Oeuvres posthumes* de notre savant Prélat.

dire , gravée sur leur front , & lorsqu'il s'élevoit contre des ennemis domestiques , dont les noms & les dignités attiroient le respect & la confiance. Les Fidèles n'avoient rien à craindre des premiers ; parce que l'autorité de l'Eglise étoit un puissant préservatif contre leurs erreurs. Ainsi la charité , l'amour fraternel obligeoit M. Bossuet à prendre toutes les formes imaginables & les manières les plus insinuanes pour ramener les errans à la vérité Catholique. Mais tout étoit à craindre , tout étoit séduisant pour les simples Fidèles de la part des Docteurs Catholiques , qui les égardoient en les faisant marcher dans des routes nouvelles , & différentes de celles que l'Eglise a toujours suivies . Il étoit donc nécessaire de sonner l'alarme , & d'élever la voix avec d'autant plus de force , que les pièges qu'on tendoit étoient plus couverts , & les moïens de s'en garantir moins faciles à discerner : il falloit , dis-je , démasquer les erreurs , & noter leurs auteurs de manière que les moins clair-voians ne pussent point ne les pas connoître. Or on conçoit aisément , que dans ces occasions le zèle prend une autre forme , s'anime davantage , & force en quelque sorte l'homme le plus pacifique à sacrifier aux intérêts de la vérité les égards & les ménagemens qu'il voudroit avoir pour tout le monde ; mais qui ne font , après tout , que comme l'écorce & les dehors de la modération.

Au reste , M. Bossuet n'a fait paroître de la vivacité contre M. de Fénelon & contre M. Simon , qu'après avoir épuisé , pour les détromper de leurs erreurs , toutes les voies de douceur & de conciliation : qu'après , dis-je , avoir pratiqué scrupuleusement à la lettre le précepte de l'Evangile , d'avertir son frere en particulier avant de le dénoncer à l'Eglise. Nous verrons (1) ce qu'il a fait pour éviter l'éclat avec M. Simon ; & nous savons qu'il travailla pendant quatre années entières dans le plus profond secret à désabuser M. de Fénelon d'un système de spiritualité plein d'illusions & d'absurdités. Si ce fait dont nous sommes en état de donner cent preuves , pouvoit paroître douteux , l'Ecrit que nous publions dans ce Volume sous le titre de *Tradition des nouveaux Mistiques* , montreroit clair comme le jour , qu'il n'étoit pas possible de porter plus loin que le fait M. Bossuet , les égards , les ménagemens , la condescendance , la patience . Il étoit à propos de justifier une bonne fois ce grand Evêque contre un reproche aussi mal fondé , qu'il est injurieux à sa mémoire , que ses ennemis seuls lui font , & que quelques autres croient trop légèrement , faute de bien savoir les faits , & de considérer que les différentes positions dans lesquelles il se trouvoit demandoient qu'il diversifiât ses attaques , & qu'il prît selon les conjonctures , un stile , ou plus doux & plus insinuant , ou plus fort & plus véhément.

(1) Dans l'Avertissement du second Volume des *Oeuvres posthumes* de notre illustre Prélat , où l'on donnera la *Défense de la Tradition & des SS. Peres* contre M. Simon .

X.

*Remarques sur le Livre intitulé : La Mistique Cité de Dieu &c.
par Marie d'Agreda , traduite de l'Espagnol &c.
à Marseille &c.*

Nous plaçons à la suite de la *Tradition des nouveaux Mistiques*, un Ouvrage court, mais plein de sens, dans lequel M. Bossuet s'élève contre la *Mistique Cité de Dieu*, &c. * Ce Livre composé par Marie d'Agreda est au jugement de notre savant Evêque l'Histoire de No-^{*REM.} tre-Seigneur & de la sainte Mere, changée en Roman. Les *Remarques* de ce Prélat méritent d'autant plus d'attention, que nous sommes dans un siècle, où tandis que les prétendus esprits forts attaquent de front la Religion, quelques Auteurs semblent prendre à tâche de la tourner en dérision par des Histoires de l'Ancien & du Nouveau Testament, écrites d'un stile peu digne de la majesté de l'Esprit Saint; d'un stile, dis-je, de Roman, à peu près semblable à celui de Marie d'Agreda.

X I.

Maximes & Réflexions sur la Comédie.

Nous terminons ce Volume par les *Maximes & les Réflexions* de M. de Meaux sur la Comédie *. On sent d'abord que ces Ré-^{*REM.} flexions faites par un Evêque, & par un Evêque tel que M. de Meaux, ne doivent point être à l'avantage de la Comédie. Ce Prélat composa cet Ouvrage en 1694. à l'occasion d'un Ecrit * im-^{*REM.} primé en la même année, dans lequel le Pere Caffaro Théatin avoit XVII. employé les autorités, le raisonnement, & ce qu'il appelloit l'expérience pour autoriser la Comédie. Cet Ecrit scandalisa bien du monde : le Théatin le désavoua la même année dans une Lettre qu'il adressa à M. de Harlai Archevêque de Paris : cependant comme ce petit Livre avoit fait du bruit, M. Bossuet voulut remédier au scandale en réfutant l'Auteur.

On avoit avancé d'abord que le Théâtre étoit aujourd'hui très-épuré & qu'il n'y a rien que l'oreille la plus chaste ne puisse entendre. M. de Meaux accorde que le Théâtre est épuré, c'est-à-dire qu'il n'est pas si ouvertement dissolu qu'il l'étoit dans les premiers tems ; mais cette prétendue pureté ne consiste pour l'ordinaire que dans le choix des termes & dans des tours étudiés qui disent moins ouvertement, mais souvent avec plus de danger ce que des oreilles chrétiennes ne devoient jamais entendre : d'ailleurs dans ce qu'on appelle précisément *Comédie*, la vertu & la piété y sont

le plus souvent tournées en ridicule : la corruption y est quelquefois condamnée, mais d'une façon qui l'excuse presque toujours : on en plaisante, on en rit ; & si la pudeur y est quelquefois ménagée, ce n'est qu'en couvrant les obscénités d'une mince écorce, d'une gaze légère qui fait d'autant plus de désordres, qu'elle présente le crime avec des apparences plus trompeuses & plus séduisantes.

Dans la *Tragédie*, l'amour est presque toujours le nœud de l'intrigue : en vain le Panégyriste du Théâtre dira-t-il que l'amour y est représenté comme une foiblesse : on le peint trop souvent comme une noble foiblesse, qui semble devoir faire une partie des vertus des Héros. D'ailleurs quel danger ne court-on point de la part même des personnages qui représentent sur le Théâtre ? remplis par devoir, & comme étourdis du rôle qu'ils jouent, ne communiquent-ils pas leur ivresse à tous les spectateurs ? & ne fait-on pas tous les jours par les histoires scandaleuses, les périls évidens auxquels s'exposent ces femmes sans pudeur, & selon l'expression du Prophète, ces *Sirenes* enchanteresses qui font leur séjour dans le temple de la volupté, & auxquelles les applaudissemens des spectateurs renvoient le poison mortel qu'elles leur distribuent par les graces criminelles de leurs déclamations ?

L'Apologiste de la Comédie avoit avancé au sujet des périls auxquels on s'y expose, que par-tout dans le monde il y avoit des dangers : les assemblées même dans l'Eglise ont les leurs. M. de Meaux convient des périls qui environnent ceux qui vivent dans le monde ; mais il observe que ceux qu'on court aux Spectacles sont bien plus dangereux : d'ailleurs, s'il y a des dangers réels dans les assemblées même auxquelles notre devoir nous appelle, pourquoi veut-on les multiplier en allant dans des endroits où l'on peut & où l'on doit se dispenser de se trouver ?

M. de Meaux répond ensuite à l'objection tirée de la tolérance des Loix à l'égard des Spectacles. Il fait observer que les Loix civiles ne sont pas tenues de réprimer tous les maux : leur objet principal est d'arrêter ceux qui sont contraires à la société, & quelquefois de tolérer de certains maux pour en empêcher de plus considérables qui pourroient troubler l'ordre & l'harmonie.

M. Bossuet prouve ensuite par les plus grands Philosophes, tels que Platon & Aristote, que la Tragédie & la Comédie sont nuisibles à la pureté des mœurs. Si les Païens ont été jusqu'à ce point de délicatesse ; la pureté de l'Evangile permettra-t-elle à un Chrétien d'être moins réservé ?

A l'égard du silence de l'Ecriture sur les Spectacles, M. de Meaux prouve qu'on n'en peut tirer aucun avantage. Les Spectacles n'étoient point connus du Peuple de Dieu : chez les Juifs, l'auguste pompe de leurs Fêtes, de leurs Sacrifices, de leurs Cé-

rémonies leur en tenoit lieu, & ils trouvoient leur amusement dans leurs devoirs.

M. *Bosquet* répond ensuite très-solidement à des objections tirées de S. Thomas, de S. Antonin, &c.

Il s'appuie des autorités des Peres tant Grecs que Latins ; & il finit par observer , que pour apporter quelque remède à la manie du peuple pour les Spectacles , on avoit travaillé à rendre honnêtes & supportables ces dangereux amusemens ; mais qu'on n'avoit pas tardé à reconnoître que le plaïsant & le facétieux touche de trop près au licentieux pour pouvoir en être entièrement séparé . Il n'ose pas condamner absolument ces Représentations innocentes qui se font dans les Colleges pour former le stile & l'action des jeunes étudiants , ou du moins pour leur donner à la fin de l'année quelque honnête relâchement : cependant il avoue que ces Pièces mêmes sont sujettes à certains abus, & que le meilleur est qu'elles soient très-rares . Si sous les yeux & la discipline de Maîtres sages & remplis de piété , on a tant de peine à régler le Théâtre ; que peut-on attendre de la licence d'une troupe de Comédiens qui ne connoissent d'autre règle que leur profit & le plaisir des spectateurs ? *

* REM.
XVIII.

A V I S

DE L'ÉDITEUR DE VENISE.

Après les *Réflexions sur la Comédie* , on a ajouté à ce IX. Volume un *Appendix*, qui comprend l'*Oraison funèbre de Messire Nicolas Cornet* , Grand Maître du College de Navarre ; avec les *Avertissements* de l'Éditeur de Paris pour les cinq premiers Volumes de cette Collection , où il y a des *Additions* importantes , que l'Auteur lui-même a fait dans la *Révue de ses Ouvrages* : Voiez notre dernière *Remarque* sur cet Avertissement.

R E M A R Q U E S

D E L' E D I T E U R D E V E N I S E

Sur l'Avertissement précédent.

I.

*Sur la Réponse à quatre Lettres de M. l'Archevêque
Duc de Cambrai.*

REM. I. **M** de Meaux fit à ces quatre Lettres une ample Replique] C'est-à-dire la Réponse, dont on vient de rapporter le titre. Cette Réponse fut publiée I. à Paris chez Anisson en 1698. 8. in-8. & il paroît par le Privilège du Roi qu'on lit à la fin de cette édition, que cet Ecrit fut achevé d'imprimer pour la première fois le 31. May 1698. II. Elle parut ensuite en 1744. dans le VI. Tome pag. 489. de la Collection de Paris. Et III. dans cette même Collection réimprimée en 1748. Enfin IV. dans ce notre Volume IX.

I I.

*Sur la Réponse d'un Théologien (M. Bossuet) à la première Lettre de
M. l'Archevêque de Cambrai à M. l'Evêque de Chartres.*

REM. II. **A**près cet Avertissement] La Réponse dont il est ici question, fut donnée au public à Paris en 1744. en très-petits caractères après l'Avertissement du Tome VII. pag. XXXIII-LII. Comme nous nous sommes engagés d'imprimer tout ce que contient la nouvelle Collection de Paris, on a jugé à propos de ranger cette Pièce parmi celles que nous avons rassemblées dans un même Recueil, qui ne contient que de Pièces posthumes. On la trouvera ci-dessous, pag. 399.

I I I.

Sur la Relation touchant le Quétisme.

REM. III. **L**a Relation sur le Quétisme] Cet Ouvrage parut I. dans l'année 1698. à Paris chez Anisson in-8. Il paroît par le Privilège du Roi qu'on lit à la tête de cette première édition, qu'elle fut achevée d'imprimer pour la première fois le 31. May 1698. c'est-à-dire le même jour à point nommé dans lequel fut achevée d'imprimer la Réponse à quatre Lettres dont nous venons de parler. Cependant M. Bossuet cite dans sa Relation sur le Quétisme (VI. Section

n. ix. ci-dessous, pag. 91.) la même *Réponse* comme déjà imprimée : Nous faisons cette remarque , afin que le Lecteur soit en état de bien connoître la liaison de la doctrine de notre illustre Prélat, & ses soins infatigables pour combattre les erreurs de Quétistes.

Cette *Rélation* fut réimprimée II. dans la même année 1698. à Bruxelles , & III. à Lyon in-12. On fait mention de cette troisième édition dans la *Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne* (1). IV. Ensuite en 1744. dans la Collection de Paris, tom. vi. pag. 427. Et V. dans cette même Collection réimprimée en 1748. Enfin VI. dans ce Volume de notre Collection.

Nous en avons encore deux Versions en Italien. La première fut publiée à Paris dans la même année que l'édition en François, peu de mois après celle-ci ; c'est-à-dire qu'elle fut achevée d'imprimer pour la première fois le 20. Septembre 1698. ainsi qu'il paroît par le Privilège du Roi . J'ai sous les yeux cette Version , qui est très-belle & très-bien faite . Elle est dans la même forme in-8. & imprimée avec les mêmes caractères de l'édition Française. Elle va jusqu'à la page 154. En voici le titre : *Relazione intorno al Quietismo. Composta in Franzese da Monsignor Vescovo di Meaux, Consigliere ordinario di Stato, già Precettore del Serenissimo Delfino, e oggi primo Limosiniere di Madama la Duchessa di Borgogna. In Parigi appresso GIO: ANISSONE Direttore della Stamperia del Loure 1698. Con Privilegio del Re .* L'Auteur de cette Version Italienne fut M. l'Abbé Regnier . Je tire cette particularité d'un *Catalogue des Ouvrages de M. Bossuet par ordre Chronologique*, dressé avec soin par un Savant très-distingué, compatriote de notre célèbre Auteur. M. le Président de Marzagues, mort depuis peu d'années au grand dommage de la République des Lettres, a bien voulu me communiquer ce *Catalogue*, avec plusieurs autres Pièces curieuses qui regardent les Ouvrages du savant Evêque de Meaux.

La seconde Version Italienne parut à Padoue en 1734. in-12. Elle est fort au dessous de la précédente.

Au reste la *Rélation sur le Quietisme* publiée par M. l'Evêque de Meaux, me fait souvenir d'un autre Ouvrage composé sur le même sujet, & imprimé en 1732. & 1733. in-12. 2. vol. sous ce titre : *Rélation de l'origine, du progrès & de la condamnation du Quietisme répandu en France, avec plusieurs anecdotes curieuses*. L'Auteur en est M. Phelipeaux, Docteur de Sorbonne, & témoin oculaire des faits dont il rend compte au public. Il se trouvoit à Rome dans le tems que M. de Fénelon y porta lui-même l'affaire de son Livre ; & à cette occasion il fut chargé de poursuivre conjointement avec M. l'Abbé Bossuet, neveu de notre savant Prélat, & depuis Evêque de Troyes, le jugement du saint Siège sur la doctrine du Livre des

(1) Tom. I. pag. 68. n. 45.

Maximes des Saints, qui avoit causé en France un soulèvement général.

Mais (1) outre la vue général que l'on a eu en publiant cette Histoire, qui est de faire connoître le Quétisme pallié & déguisé; on a eu une vue plus particuliere qui intéresse l'honneur de M. Bossuet, ce grand Prélat, à qui l'Eglise est principalement redevable de la condamnation du Livre des *Maximes des Saints*. Cette vue plus particuliere a été de faire sentir les partialités de l'*Histoire de l'Eglise de Meaux*, par D. Tousaint du Pleffis de la Congrégation de S. Maur, dont nous aurons occasion de parler encore ci-dessous, dans la Remarque XIV.

M. Pbelipaux avoit composé une Histoire Latine de la même Eglise, qui s'étant trouvée en 1725. à la mort d'un frere qu'il avoit à Meaux, Trésorier & Chanoine (2); M. le Cardinal de Bispy en demanda à sa famille la communication, pour la faire traduire & la donner au public. Il jeta les yeux sur D. Tousaint, qui avec ce secours a donné l'Histoire qui a paru. Mais ce que l'on ne peut pardonner à ce Bénédictin, c'est que voulant parler du différend de M. Bossuet avec M. de Fénelon à l'occasion du Livre des *Maximes des Saints*, il n'a pas eu honte de flétrir la mémoire du grand Evêque de Meaux dans une Histoire de cette Eglise, dont notre illustre Prélat est le plus lumineux ornement.

Voici le plan de l'Ouvrage de M. Pbelipeaux de la maniere qu'il l'annonce lui-même dans une Préface qui se trouve à la tête: „ Je „ crois, dit-il, devoir laisser à la postérité une Relation simple & „ exacte de ce qui s'est passé en France & à Rome touchant le „ Livre & la doctrine de Messire François de Salignac Fénelon, Ar- „ chevêque, Duc de Cambrai. Cette contestation a fait trop d'é- „ clar, & le succès en a été trop glorieux à l'Eglise, pour n'être „ pas un jour un monument précieux de l'Histoire Ecclésiastique „ de ce siècle: ainsi elle mérite qu'on prenne soin d'en conserver „ la mémoire. Elle a commencé à Paris sous mes yeux; & dans „ le tems de l'examen & de la condamnation du Livre, j'étois à „ Rome, où le desir de visiter les tombeaux des saints Apôtres, „ & la curiosité de voir ces fameux restes de l'Antiquité païenne „ m'avoit conduit, avant que le trouble arrivât. J'ai eu quelque „ part dans la sollicitation de cette affaire, & je n'ai rien épargné „ pour être informé des moindres particularités. J'écrivois chaque „ jour ce qui se passoit dans les Congrégations, dont j'étois bien „ averti, malgré la rigueur du silence qu'on impose. Quoique j'aie „ sollicité l'affaire en faveur des Evêques qui s'étoient déclarés

(1) V. l'Avertissement de l'Editeur de cette *Relation*.

(2) M. Bossuet parle de ce savant homme dans ses *Pièces concernant l'état de l'Abbaie de Jouarre*. Voyez le X. Volume de cette Collection, pagg. 614. 619. 630.

„ contre M. de Cambrai , on ne doit pas me soupçonner d'avoir
 „ altéré la vérité des faits que j'avance . J'ai toute ma vie fait
 „ profession d'une exacte sincérité . Je n'écris que pour rendre un
 „ témoignage authentique de la protection que Dieu a donnée en
 „ cette occasion à son Eglise . „ Vers la fin de la Relation, M. *Pbelipaux*
 „ parle ainsi ; „ Nous partîmes de Rome le 2. Juillet; & après
 „ avoir vu les principales villes d'Italie , j'arrivai à Paris le 13.
 „ Septembre 1699. „

I V.

*Sur les Remarques touchant la Réponse de M. l'Archevêque de Cambrai
 à la Relation sur le Quétisme .*

Remarques sur la Réponse à la Relation sur le Quétisme] Ces Re- REM.
 marques I. parurent à Paris, comme les Ouvrages précédens, IV.
 chez Anisson en 1698. in-8. Le Privilège du Roi à la tête de cette
 édition nous assure qu'elles furent achevées d'imprimer pour la pre-
 miere fois le 18. d'Octobre de cette année . M. l'Abbé *Papillon*
 dans sa *Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne* (1) fait mention aussi
 d'une II. édition publiée à Lyon in-12. dans la même année 1698.
 III. Ensuite en 1744. dans la Collection de Paris, tom. vi. pag. 384.
 Et IV. en 1748. dans la même Collection réimprimée là-même . En-
 fin V. dans ce Volume de notre Collection.

V.

*Sur la Réponse aux Préjugés décisifs pour M. l'Archevêque
 de Cambrai .*

M de Meaux les refuta] I. Cette Refutation ou Réponse fut pareil- REM.
 lement publiée à Paris chez Anisson en 1699. in-8. & elle V.
 fut achevée d'imprimer pour la premiere fois le 26. Janvier 1699.
 comme l'on apprend par le Privilège du Roi, mis à la fin de cet-
 te édition . II. En 1744. dans la Collection de Paris, tom. vii.
 pag. 179. III. En 1748. dans la même Collection réimprimée . Et
 IV. dans ce Volume de notre Collection.

V I.

Sur les Passages éclaircis &c.

Passages éclaircis] I. Ce petit Ouvrage parut à Paris chez Anisson REM.
 en 1699. in-8. & le Privilège du Roi qu'on y lit à la fin, VI.
 nous apprend, qu'il fut achevé d'imprimer pour la premiere fois

(1) Tom. I. pag. 69. n. 47.

le 7. Mars de cette année. II. Cet Ecrit a été réimprimé la même année, pour être joint aux Ecrits précédens, sous ce titre commun : *Réponse de M. l'Evêque de Meaux aux Lettres & Ecrits de M. l'Archevêque de Cambrai &c. chez Anisson.* Ensuite III. en 1744. dans la Collection de Paris, tom. VII. pag. 191. Et IV. dans cette même Collection réimprimée en 1748. Enfin V. dans ce IX. Volume de notre Collection.

A la tête de la première édition de Paris, il y a une importante *Addition au Chapitre V.* où l'on donne un long *Passage de S. Basile sur le dévouement de Moïse & sur l'anathème de S. Paul.* Nous sommes étonnés que dans la nouvelle Collection de Paris on ait omise cette *Addition.* Pour nous, nous l'avons placée au lieu marqué par l'Auteur. Voyez ci-dessous, pag. 251.

VII.

Sur le Mandement pour la publication de la Constitution &c.

REM.
VII.

P*Ar un Mandement du 9. Avril 1699.]* Dans nos Remarques sur l'Avertissement du Volume précédent (1), nous avons rapporté les sentimens de quelques Savans sur la docilité de M. de Fénelon, qui fut rendre une soumission si prompte à la vérité dès qu'elle se déclara.

Qu'il nous soit permis d'y ajouter ici le jugement de M. *Steyaert*, tiré de l'édition de Louvain du Mandement publié par M. de Cambrai, à l'occasion de la condamnation de son Livre des *Maximes des Saints* : „ C'est une foiblesse humaine, dit ce Docteur, de s'écarter, en écrivant, de la règle de la vérité, sur-tout quand on traite des matieres si relevées : mais de corriger les erreurs qu'on nous fait connoître, d'une manière aussi généreuse que le fait ici l'Illustrissime Archevêque Duc de Cambrai (de qui on peut dire, comme on l'a dit autrefois d'un de nos Docteurs de Louvain : Rien de plus savant, rien de plus humble :) c'est une chose qui paroît au dessus de l'homme. Au reste on peut dire en cette occasion, ce que *Corneille Tacite* a dit en une autre (2) : *Ce que nous sommes en peine d'autoriser aujourd'hui par des exemples, en servira un pour la postérité.* Enfin le Mandement de M. de Fénelon est un exemple d'humilité, qui mérite autant d'être imité, qu'il est digne d'admiration. „

M. *Dupleffis d'Argentré* nous a conservé dans son grand Ouvrage (3) le Mandement de M. de Cambrai avec trois Lettres de ce

(1) Vol. VIII. Avert. Rem. (a) pag. xxii. xxiii.

(2) *Pro quo exemplum quærimus, id olim pro exemplo erit.* C. Tacit. Vid. *Annal.* xi. 25. & *Plin.* II. 15.

(3) *Collect. Judicior.* tom. III. part. II. pagg. 406-410.

docte & humble Prélat, dont la première est adressée à M. l'Evêque d'Arras, & les deux autres au Pape *Innocent XII.* qu'il a tirées de la Bibliothèque de Sorbonne.

Le Lecteur sera peut-être bien aisé de voir quelques traits de ce précieux monument de la soumission de ce grand Archevêque.

Voici comment il parle dans son Mandement : „ Enfin N. S. P. le Pape a condamné le Livre de l'*Explication des Maximes des Saints*, „ avec les 23. Propositions qui en ont été extraites Nous „ adhérons à ce Bref, mes très-chers Freres, tant pour le texte du „ Livre que pour les 23. Propositions, simplement, absolument, & „ sans ombre de restriction. Ainsi nous condamnons tant le Livre „ que les 23. Propositions, précisément dans la même forme, & „ avec les mêmes qualifications, simplement & absolument, & sans „ aucune restriction A Dieu ne plaise, qu'il soit jamais parlé de nous, si ce n'est pour se souvenir qu'un Pasteur a cru devoir être plus docile que la dernière brebis du troupeau, & qu'il n'a mis aucune borne à sa soumission „.

„ Quoique je sente ce qui vient d'être fait, écrit-il à M. d'Arras, je dois néanmoins vous dire que je me sens plus en paix „ que je n'étois il y a quinze jours. Toute ma conduite est décidée. Mon Supérieur en décidant a déchargé ma conscience. Il „ ne me reste plus qu'à me soumettre, à me taire, & à porter „ ma croix en silence Mon Mandement est déjà fait. J'ai tâché de choisir les termes les plus simples, les plus absolus Il coûte sans doute de s'humilier; mais la moindre résistance au „ saint Siège coûteroit cent fois plus à mon cœur: & j'avoue que je ne puis comprendre qu'il y ait à hésiter dans une telle occasion. On souffre; mais on ne délibère pas un moment. „

La première Lettre adressée au Pape *Innocent XII.* est de la te-
neur qui s'ensuit : „ Très-saint Pere : aiant appris le Jugement „ que Votre Sainteté a porté de mon Livre, je n'en puis parler „ qu'avec douleur; mais ma douleur, quelque grande qu'elle soit, „ n'a rien qui approche de la soumission & de la docilité de mon „ cœur J'oublie tout ce qui s'est passé. J'ai déjà mon Mandement tout prêt à être publié dans tout mon Diocèse, par lequel m'attachant avec toute l'humilité que je dois à la Censure du Siège Apostolique, je condamnerai très-simplement, d'une „ manière absolue & sans la moindre ombre de restriction, le Livre avec les 23. Propositions qui en sont extraites Je suis résolu, Très-saint Pere, de publier ce Mandement Rien ne me „ pourra faire différer de le laisser repandre dans toutes les Eglises, & même dans les Provinces hérétiques, pour donner à tout le monde l'exemple de la soumission la plus intime & la plus parfaite. Je n'aurai jamais honte de recevoir la correction du „ Successeur de S. Pierre, à qui le Sauveur a confié le soin de con-

„ firmer les freres , pour la conservation du sacré dépôt de la sainte doctrine. Que le Livre soit donc proscrit pour jamais. „

„ La seconde Lettre au Pape est conçue en ces termes: „ Sanctissime Pater : Mandatum quod jam per hanc Diœcesim propalatur, ad Beatitudinis Vestræ pedes humillime sisto, ut certior fiat me Apostolico Brevi quo Libellus de *Sanctorum placitis* &c. damnatus est, plenissime, simplicissime & absque ulla restrictione adhærere Jam meum est credere, mentem meam in eo Libello male esse explicatam, meque in cautionibus adversus errorem adhibendis proposito arduo excidisse. Ad hoc fatendum facile me movet tanta auctoritas, quam suspiciens, tantulas ingenii vires nihili facio. Igitur nihil queror, nihil postulo, Sanctissime Pater; hoc enim unum mihi solatio erit scilicet, tribulationem humili & obediendi animo quoad vixero perferre. Eadem prorsus erit semper Deo dante erga Sedem Apostolicam reverentia & devotio, idem constans erga Ecclesiam Matrem ac Magistram amor filialis. „

A tout cela je veux bien ajouter un autre trait singulier de la docile soumission de ce grand Prélat. L'Auteur de sa Vie nous l'a conservé (1). Le Pere Gerberon lui fit écrire, qu'on avoit un Livre tout prêt pour la défense de ses *Maximes des Saints*, & qu'on ne lui demandoit que de consentir & de contribuer à cette impression. Voici l'extrait de la réponse que fit M. de Cambrai à cette Lettre :

„ Autant que j'aie eu d'application à écrire pour me défendre, avant le jugement de Rome, autant suis-je attaché depuis ce jugement à me taire, à souffrir en paix & à abandonner ma réputation à la Providence J'aimerois mieux mourir que de défendre directement ou indirectement un Livre que j'ai condamné sans restriction & du fond de mon cœur, par docilité pour le saint Siège Il n'est ni juste, ni édifiant qu'un Auteur veuille perpétuellement occuper l'Eglise de ses contestations personnelles, & qu'il aime mieux continuer les troubles sans fin, que de porter humblement sa croix Vous comprenez bien, Monsieur, qu'il y auroit une duplicité indigne d'un Chrétien à ne vouloir plus écrire moi-même, & à être en secret de concert avec un étranger qui écrirait pour moi. Ainsi j'espère que vous ne serez ni peiné, ni surpris de la résolution que j'ai prise de ne prendre aucune part ni directe, ni indirecte, à aucun Ouvrage sur cette matière. Je n'ai pas moins de sensibilité pour vos offres que si je les acceptois. „

Voilà les sentimens généreux & sincères du très-illustre & très-pieux Archevêque de Cambrai. „ Artifices, déguisemens, dit le sa-

(1) Hist. de la Vie de M. de Fénelon, pag. 89. & suiv.

„vant Pere de la Rue (1), tous condamnés par l'exemple édifiant
 „de l'humble Prélat, qui n'ayant cherché que la vérité, lors même
 „qu'il s'en écartoit, l'a retrouvée par le chemin qui lui fut
 „présenté par l'Eglise, & montré par son Ami, (M. Bossuet,) par-
 „tageant ainsi entre eux les avantages de la victoire. „

Enfin, pour conclure cette Remarque, „ nous avons eu, dit M.
 „Bossuet (2), la consolation tant désirée & tant espérée, de voir
 „Monseigneur l'Archevêque de Cambrai s'y soumettre le pre-
 „mier (3), simplement, absolument & sans aucune restriction; en ajou-
 „tant même depuis, quelque pensée qu'il ait pu avoir de son Li-
 „vre, qu'il renonçoit à son jugement, pour se conformer simple-
 „ment à celui du souverain Pontife. „

De la même année] Ce Mandement parut I. à Paris en 1699. II. Il fut réimprimé là-même, chez Delusleux en 1726. in-12. III. En 1744. dans la Collection de Paris, tom. vii. pag. 237. Et IV. en 1748. dans la réimpression de cette même Collection. Enfin V. dans ce notre IX. Volume.

M. l'Abbé Papillon dans sa Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne ne fait pas mention de cette Pièce dans le Catalogue qu'il y donne des Ouvrages de notre savant Prélat. Le P. Nicéron aussi l'a omise dans ses Mémoires (4).

Comme M. Bossuet n'a donné dans son Mandement que la Version de la Constitution d'Innocent XII. nous avons jugé à propos d'y joindre la même Constitution en Latin, ainsi qu'elle fut publiée à Rome. Cette Constitution fut encore inserée par M. Dupleffis d'Argentré dans la seconde Partie du III. Tome pag. 402. de son grand Ouvrage intitulé : *Collectio Judiciorum de novis erroribus*. Et le savant Auteur nous a aussi donnée (pag. 410.) la Déclaration du Roi qui ordonne l'exécution de la même Constitution; qu'il a tirée de la Bibliothèque de Sorbonne. Elle est datée du 14. Août 1699.

Dans l'Histoire de la Vie de M. de Fénelon, dont j'aurai lieu de parler plus distinctement ci-dessous, je trouve une particularité que je veux bien rapporter ici, comme relative à ce que vient de nous dire l'Editeur de Paris. L'Auteur de cette Histoire nous apprend (5) que près d'un an après la publication de la Bulle d'Innocent XII. il se tint une Assemblée du Clergé à S. Germain en Laye, où M. l'Evêque de Meaux fut choisi pour faire une Rélation de tout ce qui s'étoit passé concernant la Constitution du Pape contre le Livre des *Maximes*. Voici l'abregé que fait M. Bossuet de la nouvelle

(1) Elog. de M. Bossuet, III. Point.

(2) Mandem. pour la publicat. de la Constitut. &c. ci-dessous, pag. 288.

(3) Procès-Verbal de la Province de Cambrai, imprimé à Paris, pag. 16.

(4) Tom. II. pag. 264.

(5) *Hist. de la Vie de M. de Fénelon*, pag. 80. 81. édit. de la Haye 1723. in-12.

Spiritualité, en faveur de laquelle M. de Fénelon avoit écrit : „ Le salut, dit-il (1), que nous espérons en Jesus-Christ, la gloire éternelle, la jouissance de Dieu & la vision béatifique paroissent des choses trop basses pour toucher les ames parvenues au prétendu pur amour. Jesus-Christ, comme Sauveur, a trop de rapport à nous pour être le digne objet d'une ame contemplative. On ne se soucie ni d'être sauvé, ni d'être damné ; & c'est ce qu'on appelle la sainte indifférence. On sacrifie aisément ce qu'on tient si indifférent dans les dernières épreuves, où l'on réalise le péché, pour mieux réaliser la damnation. „ Ce passage étoit trop intéressant, pour être omis par un Editeur des Oeuvres du grand Bossuet.

VIII.

*Sur la Maniere courte & facile pour faire l'Oraison en Foi
& de simple présence de Dieu.*

REM. IX. **E**crit sur la maniere de faire l'Oraison] Comme cet Ecrit est posthume, nous l'avons rangé parmi quelques autres Pièces du même genre, dans le Recueil ci-dessous, pag. 460.

REM. X. *A Perpignan 1741. in-8.*] Chez Reinier, & se vend à Toulouse chez Forest, à Lyon chez les Freres Deville, & à Nancy chez la Veuve Baltazar. L'Auteur de ces Instructions a divisé son Ouvrage en deux Livres, dont le premier est destiné à exposer en XVI. Dialogues les Erreurs des Quiétistes & la Doctrine opposée. Le second contient XI. Dialogues, & donne des Leçons de Pratique pour parvenir à l'Oraison & à l'état passif.

Dans l'Avertissement on dit que M. de Meaux a fourni le sujet du premier Livre, & le dessein du second. „ Cet Auteur (ajoute-t-on, parlant de M. Bossuet) est si célèbre par tous ses Ouvrages en tout genre, & par sa haute réputation, qu'il est inutile d'en rien dire ; puisqu'il n'y a personne qui ignore le haut rang qu'a tenu dans l'Episcopat & parmi les plus profonds Théologiens, aussi bien que parmi les plus savans hommes de son siècle, le grand Evêque de Meaux M. Bossuet. En traitant de divers Etats d'Oraison suivant son double dessein, il a su si bien débrouiller les plus importantes questions sur la Vie spirituelle, qu'il les a toutes réduites au dogme précis, que nul autre sans contestation ne pouvoit comme lui. „ Cet éloge ne paroît rien laisser à désirer.

(1) Procès-Verbal, pagg. 238. 239. 240.

I X.

Sur la Tradition des Nouveaux Mistiques.

LA Tradition &c.] La Tradition des Nouveaux Mistiques dont parle ici l'Éditeur Parisien , se trouve vers la fin du Volume III. des *Oeuvres posthumes* de M. Bossuet, publiées à Paris en 1753. 3. vol. in-4. On a jugé à propos d'en tirer cet Ouvrage pour le joindre aux autres Ecrits , que M. l'Evêque de Meaux publia contre les faux Mistiques.

Nous y avons aussi ajouté quelques autres Pièces qui y ont rapport , publiées par l'Éditeur de Paris , comme on a dit dans les Avertissemens du Volume précédent & de celui-ci. On les trouvera reunies toutes ensemble dans ce Volume pag. 290. & suiv. sous ce titre: *Recueil de quelques Pièces de M. Jacques-Benigne Bossuet Evêque de Meaux touchant l'affaire du Quiétisme* &c. Toutes ces Pièces furent publiées après la mort de l'Auteur. C'est pourquoi nous les avons fait imprimer séparément, après celles qui furent données au public par l'Auteur lui-même sur ce sujet ; & nous les avons aussi marquées avec un étoile (*) dans les trois Tables à la fin du X. Volume . Au reste nous nous flattons que le sage Lecteur nous saura peut-être bon gré de lui fournir reuni ensemble tout ce que notre favant Prêlat a écrit sur la matiere du Quiétisme.

Voici la liste des Pièces contenues dans le *Recueil* dont on vient de parler.

I. *Tradition des Nouveaux Mistiques.*

II. *Réponse d'un Théologien (M. Bossuet) à la premiere Lettre de M. l'Archevêque de Cambrai à M. l'Evêque de Chartres.* Voiez l'Article II. de l'Avertissement de ce Volume, avec la II. Remarque de notre façon .

III. *Réponse à la Lettre de M. de Cambrai .* Cette Réponse de M. Bossuet fut imprimée pour la premiere fois par l'Éditeur de Paris dans son Avertissement du Tome VIII. pag. xxix. Voiez l'Avertissement de notre VIII. Volume , pag. xxx. Elle fut ensuite réimprimée dans le Tome II. pag. 49-64. des *Lettres & Opuscules de M. Bossuet Evêque de Meaux*, publiés à Paris en 1748. chez Jacques Barrois, 2. vol. in-12. Cependant l'Auteur l'avoit lui-même inserée toute entiere dans ses *Divers Ecrits*, comme nous l'avons remarqué dans les Notes (1) (2) &c. ci-dessous, pagg. 429. & suiv.

IV. *Lettre à Madame Guyon.* Voiez la Note (*) ci-dessous, pag. 436. A ce qu'on a dit dans cette Note , on ajoute ici que cette *Lettre à Madame Guyon* fut réimprimée en 1748. parmi les *Lettres & Opuscules* que nous venons de nommer . C'est la Lettre CLVIII. pagg. 18-49. du Tome II.

V. *Réponse aux difficultés de Madame de Maisonfort.* Voiez l'Avertissement du Volume précédent, pag. xvi.

VI. *Maniere courte & facile pour faire l'Oraison en foi , & de simple présence de Dieu .* Voiez ci-dessus l'Article VIII. de l'Avertissement avec les Remarques de notre façon.

VII. *Remarques sur le Livre intitulé: La Mistique Cité de Dieu &c. par Marie d'Agreda , traduite de l'Espagnol &c. à Marseille &c.* On va parler de ces Remarques dans l'Article X. de cet Avertissement.

REM.
XII.

Il discutoit les passages de S. Denys &c.] Il me semble que cet Ouvrage , quoique d'ailleurs imparfait , ne le soit pas pourtant de ce côté-ci , comme le prétend l'Editeur de Paris. M. Bossuet discute les passages de Cassien dans la Section III. du Chapitre xvi. & ceux du prétendu Aréopagite dans les Sections IV. V. & VI. du même Chapitre xvi. J'ajouterai aussi que notre savant Prélat assure lui-même , que M. de Fénelon dans tout son Ouvrage ne citoit que trois Auteurs pour établir ses prétendues Traditions ; c'est-à-dire , S. Clément d'Alexandrie , le faux Aréopagite & Cassien ; dont les passages sont expliqués par M. de Meaux dans les Sections en question . Voiez le commencement de la Section III. du Chapitre xvi. , ci-dessous , pag. 371.

REM.
XIII.

Dans ses autres Ouvrages sur la Théologie mystique] Les deux dernières Parties de la Tradition des Nouveaux Mystiques furent employées vraisemblablement , en premier lieu dans le VI. Livre de l'Instruction sur les Etats d'Oraison , où l'on oppose à ces nouveautés la Tradition de l'Eglise (1). En second lieu dans le Cinquième Ecrit , où l'Auteur en traitant des trois états des justes , donne des principes pour l'intelligence des Peres , des Scolastiques & des Spirituels (2) . Et enfin dans la Préface sur l'Instruction Pastorale donnée à Cambrai , Sect. VII. VIII. & IX. où M. Bossuet se propose d'examiner les passages des Auteurs anciens & modernes dont M. de Fénelon composoit sa Tradition (3) .

REM.
XIV.

M. Bossuet répondit à tout ce qui pouvoit paroître avoir besoin d'être éclairci] Après ce que nous a dit l'Editeur de Paris des démêlés qu'eut M. Bossuet avec M. de Fénelon , j'ajouterai deux petits traits qui roulent sur le même sujet. Le premier se rencontre dans le Commentaire que M. le Cardinal Quirini a écrit de sa Vie (4) . Le voici : *Præter Episcopum Meldensem (c'est-à-dire, M. le Cardinal de Bis) familiariter cum pluribus ex ejus Clero versatus sum ; & plerisque omnes deprehendi Bossueti Episcopi memoriæ studiosissimos. Inter hos eminet præsertim Dom. de S. Andrea, Vicarius olim generalis ejusdem Bossueti: isque*

(1) Voiez le Vol. VIII. pagg. 101-125.

(2) Là-même , pagg. 435-445. (3) Là-même , pagg. 496-517.

(4) Comment. de rebus ad se pertinent. Part. I. pag. 186.

mibi ostendit magnum librorum acervum quos ad Quiétissimum refellendum Bosluetus elucubraverat, quibus deinde ipse est usus ad Bosueti famam vindicandam adversus Meldenis Historiam Scriptorem, Fenelonii Archiepiscopi causa in eo argumento nimis faventem.

L'illustre Auteur par ces derniers mots indique l'*Histoire de l'Eglise de Meaux avec des Notes & Dissertations*, par Dom Tousaint du Plessis Bénédictin de la Congregation de S. Maur; qui parut à Paris en 2. vol. in-4. Nous en avons parlé ci-dessus dans la Remarque IV. à l'occasion de la *Rélation du Quiétisme* par M. Pbelipeaux.

Les Auteurs du *Gallia Christiana* (1) nous assurent, que Dom Tousaint a corrigé quelques fautes de son *Histoire* dans le cours de leur grand Ouvrage. Il seroit à souhaiter qu'il eût corrigé aussi tout ce qu'il a dit contre le grand Evêque de Meaux dont il a menagé assez peu le nom & la mémoire: ce qui pourtant ne paroît nulle part.

On tire le second trait qui regarde la matiere en question, de l'*Histoire de la Vie de Messire François de Salignac de la Motte-Fénelon, Archevêque Duc de Cambrai*, dont l'Auteur n'épargne point M. Bosluet. Elle parut à la Haye en 1723. in-12. & fut supprimée par des ordres supérieurs, comme dit l'Auteur de la *Bibliothèque raisonnée* (2).

Or à la fin de cette *Histoire* on a imprimée la premiere Partie du Testament de M. de Fénelon. Comme dans cette Pièce il y a un article fort intéressant, qui regarde assez de près les Ecrits de M. Bosluet contre les faux Mistiques, contenus dans le Volume précédent & dans celui-ci; j'ai cru de mon devoir de le rapporter dans ce lieu tout au long. C'est ainsi donc que parle M. de Fénelon (3):

„ Je déclare que je veux mourir entre les bras de l'Eglise Catholique, Apostolique & Romaine ma Mere. Dieu qui lit dans les cœurs, & qui me jugera, fait qu'il n'y a eu aucun moment de ma vie, où je n'aie conservé pour Elle une soumission & une docilité de petit enfant; & que je n'aie jamais cru aucune des erreurs qu'on a voulu m'imputer. „

„ Quand j'écrivois le Livre intitulé: *Explication des Maximes des Saints*, je ne songeai qu'à séparer les véritables expériences des Saints, approuvées de toute l'Eglise, d'avec les illusions des faux Mistiques, pour justifier les uns, & pour rejeter les autres (4). Je ne fis cet Ouvrage que par le conseil des personnes les plus opposées à l'illusion; & je ne le fis imprimer qu'après qu'ils l'eurent examiné (5). „

(1) *Gall. Christ.* tom. VIII. pag. 1596. (2) *Bibl. rais.* tom. XXIII. pagg. 258. 279.

(3) *Hist. de la Vie de M. de Fénelon*, pag. 201. & suiv.

(4) On voit le contraire dans la *Préface sur l'Instruction Pastorale* &c. Chap. LVIII. Vol. VIII. pag. 491.

(5) Voyez sur cet article la *Rélation sur le Quiétisme*, VI. Sect. n. I. & II. Vol. IX. pagg. 88 - 89. Il y paroît le contraire de ce qu'on fait dire ici à M. de Cambrai.

„ Comme cet Ouvrage fut imprimé à Paris en mon absence, on y mit les termes de *Trouble involontaire*, par rapport à Jésus-Christ; lesquels n'étoient point dans le corps de mon Texte original, comme certains témoins oculaires d'un très-grand mérite l'ont certifié, & qui avoient été mis à la marge seulement, pour marquer une petite addition qu'on me conseilloit de faire en cet endroit-là, par une plus grande précaution (1).

„ D'ailleurs il me sembloit sur l'avis des Examineurs, que les correctifs inculqués dans toutes les pages de ce petit Livre, étoient avec évidence tous les sens faux & dangereux : c'est en suivant ces correctifs que j'ai voulu soutenir & justifier ce Livre pendant qu'il m'a été libre de le faire; mais je n'ai jamais voulu favoriser aucune des erreurs en question, ni flater aucune personne que je connusse en être prévenue. „

„ Dès que le Pape *Innocent XII.* eut condamné cet Ouvrage, j'ai adhéré à son Jugement du fonds de mon cœur, & sans restriction, comme j'avois promis d'abord de le faire. Depuis le moment de la condamnation, je n'ai jamais dit un seul mot pour justifier ce Livre. Je n'ai songé à ceux qui l'avoient attaqué, que pour prier avec un zèle sincère pour eux, & que pour demeurer uni à eux dans la charité fraternelle. „

Jusqu'ici l'Ecrit publié sous le nom de *M. de Fénelon*, par rapport à notre sujet. Je laisse maintenant au sage Lecteur qu'il porte lui-même un jugement équitable sur ces sentimens attribués à *M. l'Archevêque de Cambrai*, après qu'il aura lu attentivement les passages que nous venons de citer des Ouvrages de *M. Bossuet*, & qu'il aura parcouru tout ce que ce grand Evêque a écrit sur cette matière. Pour moi je suis persuadé que ce prétendu Testament de *M. de Cambrai*, ait été forgé & supposé à cet illustre Archevêque, pour des raisons qu'il est inutile à présent d'exposer. Ce qui me confirme dans cette opinion c'est, que je trouve les sentimens de cette Pièce publiée par l'Auteur de la Vie de *M. de Fénelon*, tout-à-fait opposés à ceux qu'on trouve exprimés dans les vraies Pièces de cet illustre & pieux Archevêque, que nous avons rapportées ci-dessus dans la Remarque VII.

Au reste l'*Histoire de la Vie de M. de Fénelon* dont on vient de tirer ce qu'on a rapporté jusqu'ici, quoiqu'elle ne porte pas en front le nom de l'Auteur, on sait pourtant qu'elle fut écrite par *M. de Ramsey*. On l'a ensuite réimprimée avec quelques légères différences

(1) Sur cet article du *Trouble involontaire* par rapport à Jésus-Christ, voyez la solide réponse que *M. Bossuet* a donnée à *M. de Fénelon*, tant dans la *Préface sur l'Instruction Pastorale* &c. chapp. XLIX. & L. Vol. VIII. pagg. 480-481. que dans la *Réponse à quatre Lettres* &c. chap. xx. Vol. IX. pagg. 32-33. D'où il paroît qu'on fait chicaner encore *M. de Cambrai* dans cet endroit de son prétendu Testament.

à Bruxelles en 1725. in-12., comme il paroît par les *Mémoires* du P. Niceron (1) ; où le Lecteur peut voir aussi le catalogue des Oeuvres de cet Archevêque , publiées contre notre savant Prélat , fort détaillé par cet habile Biographe.

X.

Sur les Remarques au sujet du Livre intitulé : La Mistique Cité de Dieu &c. par Marie d'Agreda , traduite de l'Espagnol &c. à Marseille &c.

LA *Mistique Cité de Dieu &c.*] Voici le titre entier de l'édition REM. sur laquelle M. Bossuet fit ses *Remarques* : *La Mistique Cité de Dieu, Miracle de sa toute-puissance, Abîme de la grace, Histoire divine, & la Vie de la très-sainte Vierge Marie, Mere de Dieu, notre Reine & Maitresse ; manifestée dans ces derniers siècles par la sainte Vierge, à la Sœur MARIE de Jesus, Abbessé du Convent de l'immaculée Conception de la Ville d'AGREDA, de l'Ordre de saint François ; & écrite par cette même Sœur, par ordre de ses Supérieurs & de ses Confesseurs. Traduite de l'Espagnol par le Pere Thomas Crozet, Recolet. Tome premier. A Marseille, au Nom de Jesus, avec Privilège du Roi 1695.* REM.

En 1696. on défera en Sorbonne ce premier Tome de la Traduction du P. Crozet . Les Cordeliers allarmés de cette nouvelle , firent de grands efforts pour s'opposer à la censure . Mais la Sorbonne alla son train ; puisque après avoir fait examiner cet Ouvrage par des députés , elle en censura vers la fin de la même année 1696. plusieurs propositions , divisées en quatorze Articles . M. Duplessis d'Argentré a publiée cette Censure dans son excellent Ouvrage intitulé : *Collectio Judiciorum de novis erroribus &c.* (2)

Voici le commencement de cette Censure : *Quum in Comitibus ordinariis Sacre Facultatis Theologia Parisiensis, die 2. Maii anno Domini 1696. habitis in Aula Sorbone, post solemne Sacrum de Sancto Spiritu, M. Claudius le Feuvre, Doctor & Syndicus ejusdem Facultatis, Librum obtulisset vulgatum sub hoc titulo : La Mistique Cité de Dieu &c. ut Facultas in eum animadverteret ; selecti sunt quatuor ex Magistris ejusdem ordinis &c. Et à la fin : Datum in Aula Sorbone XV. Kalend. Octobris, & confirmatum Kalendis ejusdem mensis, anno Domini millesimo sexcentesimo nonagesimo sexto.*

C'est apparemment dans cette même année & à la même occasion , que M. Bossuet dressa ses *Remarques* sur l'Ouvrage de Marie d'Agreda.

Cette Fille fut ainsi nommée du nom de la Ville d'Agreda en

(1) *Mém.* tom. XXXVIII. pag. 364.

(2) *Collect. Judic.* tom. III. part. I. pagg. 150-156.

Espagne, où elle nâquit en 1602. & mourut le 24. de Mai en 1665. Elle-même nous donne un abrégé de sa vie (1) jusqu'à l'an 1655. où elle déclare d'avoir commencé son Ouvrage le 8. Décembre de cette même année. Après sa mort on trouva ses Livres écrits de sa main, avec une attestation, que tout ce qui y étoit contenu lui avoit été révélé. Dans le dessein de les faire imprimer, on s'adressa à l'Evêque de Tarragone, suffragain de Tarragone & Ordinaire du lieu où étoit situé le Monastere de cette Religieuse, qui le gouverna en qualité d'Abbesse pendant 35. ans. Sur la permission de l'Evêque ces Livres furent imprimés en Espagnol à Madrid en 1670. chez *Bernard de Villa-Diego*, 3. vol. in-fol. J'ai sous les yeux cette édition qui est fort belle. Ils ont depuis été réimprimés à Lisbonne, à Perpignan, à Anvers & à Lyon. Nous en avons trois Versions: la *Françoise* du P. *Crozet* dont on vient de parler, publiée à Marseille en 1695. & réimprimée à Bruxelles en 1717. en huit volumes in-12. & en trois volumes in-4.: l'*Italienne* parut ensuite à Palerme, & fut réimprimée à Trente en 1712. 5. vol. in-4. & l'*Allemande* en 1715. à Ausbourg.

On forma d'abord opposition à la publication de ces Livres: on les accusa d'erreurs: on publia même que c'étoit l'Ouvrage de l'Evêque de Plaisance, autrefois Cordelier, qui vouloit par ce moien autoriser la doctrine de *Scot*.

De nos jours aussi plusieurs se sont déclarés contre ces Livres. Le Lecteur peut s'instruire de cette affaire par un Ouvrage qui parut à Ausbourg en 1749. in-4. sous ce titre: *Controversia de Revelationibus Agredanis explicata, cum Epicrisi ad ineptas earum Revelationum Vindicias* &c. L'Auteur en est M. *Amort* Chanoine Regulier, qui depuis quelques années s'est distingué parmi les Savans par plusieurs Ouvrages de bon sens.

X I.

Sur les Maximes & Reflexions sur la Comédie.

REM. **S**ur la Comédie I Les *Maximes & Reflexions sur la Comédie* de M. Boffuet parurent I. en 1694. à Paris chez Anisson in-12. II. Elles furent réimprimées là-même & dans la même forme en 1728. chez Delussieux. III. Ensuite en 1744. dans la Collection de Paris, tom. VII. pag. 609. IV. Dans cette même Collection réimprimée en 1748. V. Enfin dans ce IX. Volume de notre Collection, pag. 469. Nous en avons une Version Italienne publiée à Lucques in-12. dans le commencement de ce siècle, & réimprimée in-8. à Venise

(1) *Mistig. Cité de Dieu*, nom. 19.

en 1730. avec la *Politique tirée de l'Écriture sainte*, de notre savant Prélat.

À l'occasion d'un *Écrit* &c.] Pour donner plus de jour à cet Article qui donna occasion à M. Bossuet de composer ses *Maximes*, qu'il me soit permis d'emprunter quelque éclaircissement de la Préface qu'un savant Éditeur a mise à la tête des *Discours sur la Comédie* par le R. P. Pierre le Brun Prêtre de l'Oratoire, imprimés à Paris en 1731, in-12. Voici donc ce que nous dit cet Éditeur (1) : „ En 1694, M. Boursault fit imprimer son Théâtre, & mit à la tête de son Recueil une *Lettre d'un Théologien*, illustre par sa qualité & par son mérite, consulté par l'Auteur, pour savoir si la Comédie peut être permise, ou doit être absolument défendue. Cet *Écrit* favorable à la Comédie & aux Comédiens fit grand bruit. „ Quoique la Lettre fût anonyme, ajoute-t-on, le nom de l'Auteur des Pièces de Théâtre fit jeter les yeux sur les Théâtrins ; & le titre de *Théologien illustre par sa qualité & par son mérite*, annonça le P. François Caffaro. „ M. l'Archevêque (M. de Harlai,) pourfuit-on, informé du scandale que causoit cette Lettre, éclaircit le fait, & obligea ce Religieux qui n'en étoit pas pourtant l'unique Auteur, à la désavouer ; ce qu'il fit avec toute la sincérité possible. „ Comme la Rétractation du P. Caffaro, conclut-on, est presque inconnue, on a cru devoir l'imprimer à la suite de cette Préface. Outre qu'elle fait honneur à la docilité de ce Religieux, elle servira encore à montrer le peu de cas qu'il faisoit lui-même d'un *Écrit* dont on vante le mérite imaginaire. „ Jusqu'ici l'Éditeur des *Discours* du P. le Brun.

La Rétractation du P. Caffaro fut imprimée à Paris dans la même année 1694. in-4. Elle est écrite en François & en Latin, en forme de Lettre adressée à M. de Harlai Archevêque de Paris, & datée de Paris le 11. Mai 1694.

Le plaisir des Spectateurs] Pour compléter ce Volume, on y ajouta un *Appendix*, dont nous devons rendre compte au public. Cet *Appendix* présente d'abord l'*Oraison funèbre de Messire Nicolas Cornet, Grand Maître du Collège de Navarre*. On avoit dessein de donner cette Pièce dans la Collection des *Oeuvres posthumes* de notre savant Prélat, pour les raisons que nous avons exposées dans notre Avertissement, mis à la tête du VII. Volume, pagg. xxiii - xxvii. Mais nous avons depuis changé de sentiment, & nous nous sommes déterminés de l'insérer dans cette Collection, qui comprend toutes les *Oeuvres Françaises* publiées par l'Auteur, si on en excepte quelques petites Pièces interées

(1) Préface, pag. ix.

XXVIII REMARQUES DE L'EDITEUR DE VENISE.

dans ce Volume & dans le suivant, dont on a averti le Lecteur en son lieu: & d'autant plus volontiers nous avons pris ce parti, que cette *Oraison* parut pour la première fois en 1698. comme on l'a dit dans l'Avertissement du Volume VII. dont on vient de parler.

Cette *Oraison funèbre* est suivie du Recueil des *Avertissemens* de l'Editeur de Paris, qui regardent les cinq premiers Volumes de cette Collection. C'est ainsi que nous dégageons la parole que nous avons donnée au public dans l'Avertissement du VI. Volume, où nous nous sommes engagés d'imprimer tout ce que les Parisiens ont fait pour enrichir davantage leur édition.

A la fin de chacun de ces Avertissemens on a placé des *Remarques* qui éclaircissent ou qui suppléent ce que l'Editeur de Paris a omis d'observer.

On y a aussi ajouté quelques *Additions* pour ce qui regarde les Avertissemens des Volumes VI. & VII. avec une *Table des Livres de l'HISTOIRE DES VARIATIONS DES EGLISES PROTESTANTES*, pour les II. & III. Volumes de cette Collection.

T A B L E

DES TRAITE'S

CONTENUS DANS CE VOLUME.

I.

Réponse à quatre Lettres de M. l'Archevêque Duc de Cambrai. pag. 1

I I.

Rélation sur le Quétisme. 45

I I I.

Remarques sur la Réponse de M. l'Archevêque de Cambrai à la Rélation sur le Quétisme. 111

I V.

Réponse aux Préjugés décisifs pour M. l'Archevêque de Cambrai. 225

V.

Les Passages éclaircis, ou Réponse au Livre intitulé : Les principales Propositions du Livre des Maximes des Saints, justifiées par des expressions plus fortes des saints Auteurs. Avec un Avertissement sur les signatures des Docteurs, & sur les dernières Lettres de M. l'Archevêque de Cambrai à l'Auteur. 237

V I.

Mandement pour la publication de la Constitution de Notre Saint Pere le Pape Innocent XII. du 12. Mars 1699. portant condamnation & défense du Livre intitulé : Explication des Maximes des Saints sur la Vie interieure &c. 282

V I I.

Recueil de quelques Pièces de M. Jacques-Benigne Bossuet ,
Evêque de Meaux, touchant l'affaire du Quietisme &c. 290

I. Tradition des Nouveaux Mistiques. là-même

II. Réponse d'un Théologien (M. Bossuet) à la première
Lettre de M. l'Archevêque de Cambrai à M. l'Evêque de Char-
tres. 399

III. Réponse à la Lettre de M. l'Archevêque de Cambrai
à un Ami. 429

IV. Lettre à Madame Guyon. 436

V. Réponse aux difficultés de Madame de Maisonsfort. 449

VI. Maniere courte & facile pour faire l'Oraison en Foi, &
de simple présence de Dieu. 460

VII. Remarques sur le Livre intitulé : La Mistique Cité
de Dieu &c. par Marie d'Agreda , traduite de l'Espagnol &c.
à Marseille &c. 465

V I I I.

Maximes & Réflexions sur la Comédie. 469

A P P E N D I X

A U I X. V O L U M E.

Oraison funèbre de Messire Nicolas Cornet, Grand Maître du
College de Navarre, prononcée le 27. Juin 1663. 513

Avertissemens de l'Editeur de Paris pour les cinq premiers Vo-
lumes de cette Collection : Avec des Remarques de l'Editeur de Ve-
nise. 525

I.

Avertissement de l'Editeur de Paris pour le I. Volume de cette
Collection. là-même

Remarques de l'Editeur de Venise sur le I. Avertissement pré-
cedent. 541

I I.

Avertissement de l'Editeur de Paris pour les II. & III. Volumes
de cette Collection. 553

Remarques de l'Editeur de Venise sur le II. Avertissement pré-
cedent. 561

I I I.

Avertissement de l'Editeur de Paris pour le IV. Volume de cette
Collection. 567

Remarques de l'Editeur de Venise sur le III. Avertissement
precedent. 572

I V.

Avertissement de l'Editeur de Paris pour le V. Volume de cette
Collection. 574

Remarques de l'Editeur de Venise sur le IV. Avertissement
precedent. 588

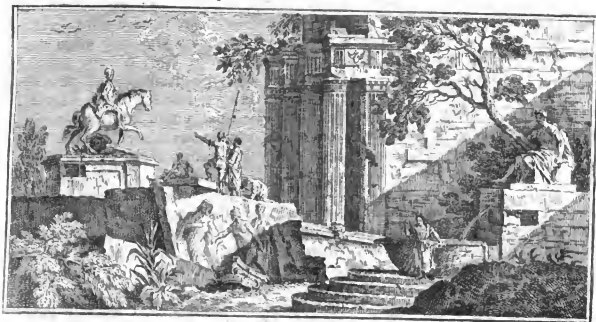
V.

Additions pour les Avertissemens des Volumes VI. & VII. de cette Collection. 594

I. Pour l'Avertissement du VI. Volume. là-même

II. Pour l'Avertissement du VII. Volume. 598

III. Table des Livres de l'Histoire des Variations des Eglises Protestantes : pour les II. & III. Volumes de cette Collection. 602



R E P O N S E

DE M. L'ÉVÊQUE DE MEAUX

*A quatre Lettres de M. l'Archevêque
Duc de Cambrai.*

MONSIEUR,

J'ai vu quatre Lettres que vous m'avez adressées, & j'ai admiré avec tout le monde la fertilité de votre génie, la délicatesse de vos tours, la vivacité & les douces insinuations de votre éloquence. Avec quelle variété de belles paroles représentez-vous (a) qu'on vous fait rêver les yeux ouverts, & qu'au reste il n'est pas permis de vous accuser (b) de si grossières contradictions, sans avoir prouvé juridiquement que vous avez perdu l'usage de la raison? 1.
Sur les
contradictions.
(a) l. Lett.
p. 46.
(b) p. 14.

Vous poussez la plainte jusqu'à dire (c) : " Si je suis capable d'une telle folie, dont on ne trouveroit pas même d'exemples parmi les insensés qu'on renferme, je ne suis pas en état d'avoir aucun tort, & c'est vous qu'il faut blâmer d'avoir écrit d'une manière si sérieuse & si vive contre un insensé ". Quelle élégance dans ces expressions ! quelle beauté dans ces figures ! mais après tout, on ressent que des preuves de cette nature dans un point de fait, où il s'agit de savoir si vous vous êtes contredit ou non, ne peuvent être qu'éblouissantes, & qu'il en faut revenir à la vérité. N'est-il pas vrai, Monseigneur, que vous avez dit dans l'Article IV. (d) : Dieu veut que je veuille Dieu, en tant qu'il est mon bien, mon bonheur, & ma (c) p. 12.
(d) Max.
des Saints
p. 44.

récompense ? & n'est-ce pas vous-même qui dites encore dans l'Article V. & très-peu de pages après (a) : Il est vrai seulement qu'on ne le veut pas, en tant qu'il est noire récompense, noire bien, & noire intérêt ?

(a) *Ibid.*
p. 34.

Je fais que vous répondez (b) que dans le premier passage vous parlez de Dieu, & dans l'autre du salut : subtilité merveilleuse ! comme si le salut étoit autre chose que Dieu voulu comme son bien, son bonheur & sa récompense, ou qu'on pût ne pas aimer le salut comme notre récompense, comme notre bien, sans cesser d'aimer Dieu sous ces titres ? Je fais encore, que vous répondez (c) qu'il s'agit du sens que vous donnez à S. François de Sales. Mais permettez-moi de le dire : vous donnez le change : ce n'est pas S. François de Sales ; c'est vous-même que dites ici (d) : *Il est vrai qu'on ne le veut pas, en tant qu'il est noire récompense, noire bien, noire intérêt.* Vous alléguez S. François de Sales en preuve de votre discours, quoiqu'il n'ait rien dit de semblable. Mais enfin, c'est vous qui parlez : ce qu'on veut dans la page 44. c'est cela même qu'on ne veut point dans la page 54. Avouez la vérité, Monseigneur : on aimeroit mieux s'être expliqué plus précisément, & employer son esprit à bien définir ses mots pour parler conséquemment, que de les tordre après coup, pour se sauver comme on peut. Mais quoi ; les contradictions sont un accident inséparable de la maladie qu'on appelle erreur, & de celle qu'on appelle vaine & fausse subtilité : la prévention demande une chose ; la vérité en présente une autre : on avance des choses subtiles & alambiquées qui ne peuvent point tenir au cœur, & dont aussi on se dédit naturellement : quiconque est attaqué de ces maladies, quoi qu'il fasse, il ne peut jamais éviter de se contredire ; car celui qui erre, il faut qu'il en vienne à un certain point où il est jeté nécessairement dans la contradiction.

(c) *Ibid.*
p. 36, 37.

(d) *Max.*
des 55.
p. 54.

Quand S. Paul a dit (e) des faux docteurs, qu'ils n'entendent ni ce qu'ils disent, ni de quoi ils parlent si affirmativement : quand il a dit que la fausse science est pleine de contradictions, qui est un des sens de cette parole, où il établit (f) les oppositions de la science faussement nommée ; quand il a dit que l'homme hérétique, sans vouloir donner ce nom à celui qui se soumet, & en l'appliquant seulement à celui qui se trompe dans la Foi (g), se condamne par son propre jugement ; & qu'enfin tous ceux qui s'opposent à la vérité, après avoir durant quelque tems par un malheureux progrès erré & jetté les autres dans l'erreur, c'est-à-dire, après avoir ébloui le monde par de spécieux raisonnemens & par une éloquence séduisante, (h) cesseroient d'avancer, parce que leur folie seroit connue de tous : l'Apôtre ne vouloit pas les faire lier, ni prouver juridiquement qu'ils avoient perdu la raison, & qu'il les falloit interdire. Il vouloit seulement nous enseigner, qu'il y a une lumière de la vérité qui se fait sentir jusques dans l'erreur : que l'erreur ne peut s'empêcher de se contredire, de se condamner elle-même : qu'il y a une espèce d'égare-

(e) *I. Tim.*
L. 7.

(f) *Ibid.*
Pl. 10.

(g) *Ad Th.*
III. 11.

(h) *Ibid.*

ment & de folie , que j'espère vous voir éviter par votre soumission, mais qui malgré vous se trouvera dans votre doctrine, comme dans toute autre où la vérité sera combattue.

Cependant vous plaidez la cause de ces errans que S. Paul condanne par eux-mêmes. Ils n'ont qu'à dire qu'ils ne font pas des insensés pour fermer la bouche à l'Apôtre, & à quiconque se servira de sa méthode pour la conviction de l'erreur : prouvez-moi qu'il faille me renfermer, qu'il faille du moins m'interdire, ou bien je détruirai tous vos argumens par la seule réputation d'homme d'esprit, que vous n'oseriez me contester.

Mais cette réputation d'avoir de l'esprit, loin d'excuser ces grands esprits qui se précipitent eux-mêmes, & qui précipitent les autres dans l'erreur : au contraire, c'est ce qui les perd. " Les grands esprits, dit S. Augustin ^{(a) Ep. 11. ad Marcell.}, les esprits subtils, *magna & acuta ingenia*, se font jettés dans des erreurs d'autant plus grandes, que se fiant en leurs propres forces, ils ont marché avec plus de hardiesse : *in tanto majores errores ierunt, quanto praesidentius tamquam suis viribus cucurrerunt*. Il ne faut point les lier ni les renfermer, comme vous dites : ce sont-là des raisonnemens qui n'ont qu'une fausse lueur : il n'y a souvent qu'à les laisser beaucoup écrire, & étaler les lumieres de leur bel esprit, pour les voir bientôt, ou se perdre dans les nues & s'éblouir eux-mêmes comme les autres, ou se prendre dans les lacets de leur vaine dialectique.

Je le dis avec douleur, Dieu le fait : vous avez voulu raffiner sur la piété ; vous n'avez trouvé digne de vous que Dieu beau en soi ; la bonté par laquelle il descend à nous, & nous fait remonter à lui, vous a paru un objet peu convenable aux parfaits ; & vous avez décrié jusqu'à l'Espérance, puisque sous le nom d'amour pur, vous avez établi le désespoir comme le plus parfait de tous les sacrifices : c'est du moins de cette erreur qu'on vous accuse : quiconque la voudra soutenir, ne se pourra soutenir lui-même : il faut que lui-même il se choque en cent endroits, ou pour se défendre, ou pour se couvrir & cacher son foible : & vous venez dire, Prouvez-moi que je suis un insensé : & quelquefois, Prouvez-moi que je suis de mauvaise foi ; sinon, ma seule réputation me met à couvert. Non, Monseigneur, la vérité ne le souffre pas : vous serez en votre cœur ce que vous voudrez ; mais nous ne pouvons vous juger que par vos paroles.

Vous avez dit, ^{(b) Sur l'incerté propre éternel.} (b) que Dieu jaloux veut purifier l'amour, en ne lui faisant voir aucune ressource pour son intérêt propre, même éternel. Vous avez dit ^{(c) Max. des Saluts, p. 73.} (c), que l'ame parfaite fait le sacrifice absolu de son intérêt propre pour l'éternité : croiez-vous en vérité que ces expressions soient indifférentes pour le Quiétisme ? Molinos a dit ^{(d) Pag. 90.} (d), que c'est à ne considérer rien, à ne désirer rien, à ne vouloir rien, que consiste la vie.

(d) Voles Enscr. sur les Ec. d'Orat. liv. III. Vol. VIII. pag. 56. 57.

Il a dit, que l'ame autrefois étoit affamée des biens du Ciel, & qu'elle avoit soif de Dieu, craignant de le perdre : mais c'étoit autrefois ; & maintenant, quand on est parfait, on ne prend plus de part à la béatitude de ceux qui ont faim & soif de la justice. De-là sont nées ces propositions censurées par Innocent XI. d'heureuse mémoire : „ L'a-

(a) Prop. 7. „ me (a) ne doit penser ni à salut, ni à récompense, ni à punition, ni au Paradis, ni à l'Enfer, ni à la mort, ni à l'éternité. Ce-

(b) Ibid. „ lui (b) qui a donné son libre arbitre à Dieu, ne doit plus être en souci d'aucune chose : ni de l'Enfer, ni du Paradis : il ne doit avoir aucun desir de sa propre perfection ni des vertus, &c. „

Madame Guyon que vous connoissez, dans son *Moien court* que vous avez vous-même donné à tant de gens depuis qu'il est condamné,

(c) Molin court, p. 27. „ enseigne (c) sur le même fondement de Molinos „ l'indifférence à tout bien ou de l'ame, ou du corps, ou du tems, ou de l'éternité ; indifférence qui fait entrer l'ame dans les intérêts de la justice de Dieu, jusqu'à ne pouvoir vouloir autre chose, soit pour elle ou pour autre quelconque, que celui que cette divine justice lui vouloit donner pour le tems & pour l'éternité. „ Voilà ce que disent les nouveaux Mistiques, & c'est sur cela qu'ils fondent leur désintéressement.

Vous avez pris Dieu à témoin à la tête de la première Lettre que vous m'écrivez (d), que vous n'avez fait votre Livre, que pour confondre tout ce qui peut favoriser cette doctrine monstrueuse : voilà vos propres paroles ; & Dieu, dites-vous, qui sera mon juge m'en est témoin. Je vous demande après ces grands & terribles mots ; si cette purification de l'amour jaloux qui ne laisse aucune ressource pour l'intérêt propre éternel & qui sacrifie son intérêt propre pour l'éternité, est utile à confondre ou à établir ce désintéressement des faux Mistiques que vous-même vous appelez *monstrueux*.

(d) Pag. 4. L'intérêt propre éternel, au simple son des paroles, est un intérêt qui dure toujours : y en a-t-il un autre que le salut ? L'intérêt propre pour l'éternité, est celui que nous trouverons sans fin avec Dieu : pourquoi falloit-il enseigner aux faux Mistiques que vous vouliez confondre, qu'on pouvoit ou abandonner, ou sacrifier cet intérêt, sans se laisser à soi-même aucune ressource ?

(e) J. Lett. p. 12. Vous répondez (e) : *Ai-je dit que cet intérêt subsiste dans l'éternité ?* Mais s'il ne subsiste pas dans l'éternité, pourquoi l'avez-vous appelé un intérêt éternel ? Mais ne voit-on pas clairement que l'intérêt éternel, n'est que l'intérêt pour l'éternité ? Il est vrai, & c'est aussi ce qui nous convainc, que cet intérêt que l'on sacrifie pour l'éternité, est celui qui dure toujours : mais, ajoutez-vous, ne disons-nous pas tous les jours que nos idées sont éternelles ? ainsi l'intérêt propre éternel sera un attachement naturel, par lequel on s'intéresse pour soi-même par rapport à cette éternité. Tout cela n'est pas véritable : jamais on n'a dit que nos idées, ni comme vous l'expliquez, que nos pensées fussent

éternelles, encore que leur objet puisse être éternel. On dit bien que les idées sont éternelles, en parlant de celles de Dieu: on dit bien que Platon pose des idées éternelles, parce qu'en effet ce Philosophe les suppose telles, ou en Dieu ou en elles-mêmes. Mais après-tout, à quoi servent ces subtilités? si vous ne voulez que confondre le *désintéressement monstrueux* des Quétistes, pourquoi les favoriser en leur montrant un *intérêt propre éternel* à sacrifier? que voulez-vous qu'on entende naturellement par l'intérêt propre éternel? est-on obligé de deviner le sens forcé autant que nouveau, que vous attachez à ces paroles, ou de croire que ce qu'on quitte pour l'éternité, ne devoit pas être éternel? n'aviez-vous point de terme plus propre pour confondre les Quétistes, ni de meilleur expédient contre leur doctrine, détestable selon vous-même, que celui d'entrer dans leurs pensées? car après-tout, que veulent-ils autre chose, sinon que l'on sacrifie tout intérêt propre, jusqu'à celui qui est éternel, & qui nous rendra heureux dans l'éternité?

Mais, dites-vous, je me suis assez expliqué ailleurs: dites plutôt, que sans jamais vous être expliqué précisément, comme la suite le fera paroître: après vous être contredit, comme on vient de voir, sur ce qui est notre bien, notre récompense, notre bonheur; & après avoir embrouillé par-là, permettez-moi ces paroles qui sont les seules précises pour exprimer ma pensée; après, dis-je, avoir embrouillé ce que vous ne voulez pas taire, & ce que vous n'osez dire à découvert, un petit mot qui sort naturellement une & deux fois, fait sentir ce qu'on a dans le fond de l'ame; & ce qui fait tout l'essentiel d'un système.

C'est en vain que pour dernière ressource, vous me dites que j'ai avoué dans Albert le Grand l'intérêt propre éternel, au sens que vous l'entendez. Vous avez reconnu vous-même, ce sont des paroles que vous m'adressez (a), dans les paroles de cet Auteur, un intérêt éternel qui ne subsiste point dans l'éternité: moi, Monseigneur, je l'ai reconnu? vous marquez l'endroit à la marge; c'est (b) au nombre CIII. à la page 516. de ma Préface que je vous ai fait cet aveu: qui ne le croiroit? & cependant; permettez-moi de le dire, il n'est pas vrai: c'est tout le contraire, puisque j'ai dit en termes exprès à la page que vous citez (c), que selon Albert le Grand, le parfait amour, qui est celui de la Charité, ne cherche aucun intérêt, ni passager, ni éternel, pour y mettre sa fin dernière, comme l'ont expliqué tous les Docteurs. (d): c'est-à-dire, comme vous voyez, qu'il ne s'arrête pas finalement, ultime, aux biens vraiment éternels que propose l'Espérance chrétienne; mais qu'il les rapporte à la gloire de Dieu, qui est aussi le sentiment que j'avois montré (e) dans tous les Docteurs.

Voilà comme j'ai reconnu votre prétendu amour naturel, en le combattant. Vous ne cessez de m'imputer de pareilles choses au-

quelles je ne songe pas ; & il faudra bien dans la suite en remarquer quelques-unes . Au reste , je n'empêche pas que vous ne tiriez d'Albert le Grand ce que vous voudrez ; mais sans entrer à présent dans cette discussion qui ne vous sera point avantageuse , il me suffit de vous dire qu'il faut bien que vous esperiez peu de chose de cet Auteur ; puisque pour le faire valoir , vous feigniez un consentement de mon côté en votre faveur contre mes propres paroles .

Voilà donc votre intérêt propre éternel , votre intérêt propre pour l'éternité , manifestement favorable aux Quiétistes que vous aviez , dites-vous , dessein de confondre . Passons outre . Vous apportez une solution surprenante à l'objection qu'on vous a faite , tirée de S. Anselme , de S. Bernard , de Scot , de Suarez , de Silvius , & des autres Docteurs de l'Ecole , sur l'intérêt propre . On vous a mon-

(a) Pref.
n. LXXIV.
Vol. VIII.
p. 476.

tré (a) que tous ces Auteurs emploient ce terme d'intérêt propre pour l'objet de l'Espérance chrétienne , qui sans doute est surnaturel & un effet de la grace ; par conséquent , qu'entendre par-là une affection naturelle , c'étoit une hérésie formelle . A cela vous ré-

(b) Lett.
p. 19.

pondez seulement (b) : " Mais à quoi servent ces grandes figures ? il ne s'agit ici ni de COMMODUM , ni d'UTILITAS , dont ces Auteurs ont parlé ; il s'agit d'intérêt propre , qui est un terme françois qu'ils n'ont jamais employé . Les Scolastiques , ajoutez vous (c) , n'ont écrit qu'en latin ; il est donc inutile de les citer sur un mot de notre langue . Ils n'ont donc jamais pu autoriser le terme d'intérêt , pour signifier le salut même . Mais pourquoi donc alleguez-vous pour le soutenir Albert le Grand , qui n'a pas écrit en françois non plus que les autres ? C'est , Monseigneur , que vous savez que les mots latins , sur-tout ceux qui sont consacrés par un usage si commun & si solennel , ont des termes qui leur répondent en françois parmi les Théologiens qui écrivent en cette langue .

(d) Pref.
n. XLII.
XLIV.
Vol. VIII.
p. 476-477.

Mais quel autre terme avoit notre langue pour signifier *commodum proprium* , que celui de *propre intérêt* ? pour moi je n'en sais point d'autre , & j'avois pris la liberté de vous le représenter dans ma Préface (d) . Bien plus : pour en venir aux Auteurs François , j'y ai produit S. François de Sales , qui suivant les notions de l'Ecole , a répété tant de fois , que l'amour d'Espérance , qui a notre bien & notre bonheur pour son objet propre & essentiel , est vraiment amour , mais amour de convoitise & intéressé ; & après : notre intérêt y tient quelque lieu : tout au contraire de la Charité , laquelle , dit ce Saint , est une amitié , & non pas un amour intéressé ; parce que son principal objet est de regarder Dieu comme bon en soi , & non pas comme bon pour nous . D'où a-t-il pris ce mot d'intérêt , par où il établit la différence essentielle entre l'Espérance & la Charité , si ce n'est dans les notions de l'Ecole ? Il a donc cru , comme tous les autres , que le langage latin de l'Ecole , en autorisant le *commodum* attribué à

l'Espérance chrétienne, autorisoit le terme françois d'*intérêt*, qui lui répond si précisément & sans aucune ambiguïté; autrement on pourroit dire de même que le Concile de Nicée, ni celui d'Ephèse, n'ont pas autorisé le *Consubstantialia* ni le *Deipara* des Latins, parce qu'ils ont parlé grec. Que diriez-vous, Monseigneur, si je répondois à tant de passages que vous alléguez pour votre affection & intérêt naturel, que les Auteurs que vous produisez ont écrit en latin, & que dès-là on ne doit avoir aucun égard à leur autorité? vous me blâmeriez avec raison comme un chicaneur: & vous ne voulez pas qu'on s'étonne de vos vaines subtilités, & des minuties où vous voulez réduire notre question?

„ Les seuls Auteurs, dites-vous (a), qu'on peut consulter pour
 „ l'usage de ce terme françois sur les choses de piété, sont les Au-
 „ teurs de la vie spirituelle, les plus approuvés de l'Eglise qui ont
 „ écrit en notre langue, ou qu'on a traduits en nos jours; & c'est
 „ par les exemples tirés de ces Auteurs, que la question est pleine-
 „ ment décidée „. Mais comment est-elle décidée? apportez-vous
 „ un seul exemple par où vous montriez que le terme d'*intérêt* ou *in-*
 „ *terêt propre*, soit consacré dans notre langue à signifier une affection
 „ naturelle, délibérée & non vicieuse? vous n'en apportez pas un
 „ seul: on vous en avoit pourtant prié (b); on s'étoit plaint que vous
 „ vouliez nous faire trouver de nouveaux mystères dans notre langue,
 „ qui nous étoient *inconnus*, quand vous disiez que l'affection natu-
 „ relle, indélébérée & non vicieuse; chose qui est hors d'usage, &
 „ que vous avez tant de peine à nous faire entendre, avoit son ter-
 „ me consacré parmi les Auteurs François dans celui d'*intérêt* ou d'*in-*
 „ *terêt propre*. On vous avoit demandé (c): Mais qui a fixé ce langa-
 „ ge? quelque Auteur a-t-il défini l'*intérêt propre* en ce sens? On vous
 „ avoit averti que le terme d'*intérêt* dans notre langue étoit déterminé
 „ par le sujet, & devenoit ou bas, ou relevé, ou indifférent par ce rapport.
 „ Il y a un noble intérêt; il y a un intérêt bas & sordide. On s'étoit
 „ plaint à vous-même que sur ces ambiguïtés du mot d'*intérêt*, sur
 „ lequel roule de votre aveu propre, tout le système de votre Livre;
 „ en avouant que vous n'aviez rien expliqué, vous disiez pour toute
 „ réponse (d), que vous aviez supposé que tout le monde vous entendoit,
 „ & prendroit ce terme comme vous. Mais c'étoit très-mal supposé, puis-
 „ qu'on vous montrait par vous-même, que dans le Livre des *Ma-*
 „ *ximes des Saints*, vous aviez pris ce terme en deux divers sens, &
 „ que vous-même vous en demeuriez d'accord. C'est à quoi il fal-
 „ loit répondre: mais, Monseigneur, vous vous taisez. Pour toute
 „ réponse, vous continuez à supposer ce qu'on vous conteste: & vous
 „ ne voudrez pas qu'on vous dise, que ce n'est pas satisfaire aux
 „ doutes qu'on vous proposoit; mais vouloir éblouir le monde par
 „ une feinte réponse, où vous laissez toujours à côté les objections
 „ décisives.

(a) *Ibid.*
p. 22.

(b) *Préf.*
n. XI.
XLIV.
Vol. VII.
p. 461. 477.

(c) *Ibid.*

(d) *Ibid.*
n. XLIV.
p. 461. 477.

Vous direz peut-être, que c'est donc ici tout au plus une dispute de mots ; mais cela n'est pas . Car , je vous prie , revenons à l'origine : vous ne faîtes votre Livre que pour confondre les ex-cès énormes des Quétistes : vous les aviez vus dans Molinos & dans Madame Guyon : vous y aviez vu l'abandon & l'indifférence jusqu'à se désintéresser absolument pour le salut , en éteindre le desir & y renoncer . Si vous les vouliez combattre , falloit-il les favoriser en leur accordant tout ce qu'on vient de représenter sur l'intérêt propre éternel ? falloit-il induire à erreur tous les Lecteurs , faute d'avoir voulu expliquer ce qui portoit dans les esprits un sens si pernicieux par sa propre & naturelle signification ? falloit-il imaginer dans notre langue des mystères que personne ne connoît parmi nous ? Ce sont-là des mots , sans doute : car aussi s'explique-t-on autrement que par des mots ? mais enfin , en pouviez-vous trouver de plus forts pour autoriser le Quétisme dans votre Livre des *Maximes* ? & si l'on répond que vous vous êtes du moins assez expliqué dans votre Instruction Pastorale , vous savez bien que non , puisque vous nous déclarez expressément dans vos Lettres que vous ne prétendez nullement vous rétracter . Ainsi vous voulez toujours laisser en honneur un Livre , qui visiblement ne fait qu'envelopper le Quétisme ; pour ne pas dire , que votre Instruction Pastorale ne fait qu'ajouter , non seulement ambiguïté à ambiguïté , mais encore très-expressément erreur à erreur .

III.
De la per-
suaſion ré-
ſolue .
(a) M. Lett.
p. 33.

(b) Préf.
n. XLV.
Vol. VIII.
p. 464.

Permettez-moi de parler de même de votre persuasion réfléchie . Vous dites que je n'oublie rien pour fortifier cette objection principale : vous avez soin , me dites-vous (a) , d'arranger à votre mode mes paroles pour l'impression que vous desirez qu'elles fassent . Pour moi , je n'entens point toutes ces finesses , & je ne fais que prendre les mots dans leur signification simple & naturelle . J'ai rapporté (b) ces paroles : *L'ame est invinciblement persuadée qu'elle est réprouvée de Dieu* ; & ces autres où vous accordez que la conviction est invincible . Je dis que ces termes , persuasion & conviction , regardent naturellement l'esprit & la partie haute de l'ame . C'est autre chose de s'imaginer être Roi , & autre chose d'en être convaincu : & les termes de persuasion & de conviction sont nés pour expliquer l'acquiescement de l'esprit . Quand on y ajoute que la persuasion comme la conviction est invincible , on les regarde comme l'effet d'une inévitable & certaine démonstration . Vous savez bien dire maintenant à toutes les pages , qu'on s'imagine la perte éternelle : quand vous composez votre Livre , ignorez-vous ces termes qui viennent si naturellement sur la langue , quand il s'agit d'exprimer les imaginations d'un cerveau mal affecté , de quelque côté que lui vienne cette impression ? mais vous ne vous contentez pas d'employer les termes de conviction & de persuasion , qui sont ceux par où l'on explique le consentement de la partie raisonnable : vous y ajoutez que cette persuasion est ré-

flèche: que voulez-vous qu'on entende, sinon qu'elle est confirmée par la réflexion, & enfin qu'elle y est conforme ? „ Mais, dites-vous (a), je n'ai jamais dit que cette persuasion consistât précisément dans les actes réfléchis de l'entendement; & c'est de quoi il est question : si je l'ai nommé réfléchi, c'est seulement pour exprimer que les réflexions la causent par accident, & en sont l'occasion : comme on dit qu'un homme sage & réglé a des plaisirs raisonnables, quoique les plaisirs soient par leur nature des sensations qui ne sont ni raisonnables, ni intellectuelles. „ Je ne fais comment il arrive, que vos exemples se tournent tous contre vous. Ces plaisirs, que vous appelez *raisonnables*, quoiqu'ils ne soient ni raisonnables, ni intellectuels, sont réglés, sont commandés, sont du moins approuvés par la raison, la suivent & lui sont conformes; ainsi vos convictions, vos persuasions sont conformes à la réflexion : elle les approuve; & après tout, sans tant raffiner, n'aviez-vous point de meilleurs termes pour confondre ceux qui livrent les âmes parfaites à leur désespoir par une invincible & convaincante persuasion, que d'y ajouter avec cela qu'elle est réfléchie ? Je ne veux point encore vous presser par les autres malheureuses circonstances de cette conviction. Je ne vous dis pas qu'elle est suivie d'un sacrifice absolu, d'un acquiescement avec l'avis, raisonné sans doute & bien réfléchi, d'un Directeur, à sa juste condamnation du côté de Dieu : je laisse à présent toutes ces choses. Je vous demande seulement à quoi servoit pour confondre les Quétistes dont vous vouliez combattre les prodigieux excès, de dire que leur conviction, leur persuasion étoit réfléchie ? par où vouliez-vous que l'on devinât que c'étoit à cause que les réflexions la causent par accident & en sont l'occasion ? ne sentez-vous pas de combien de phrases ont besoin vos expressions, pour y couvrir & enveloper l'erreur qu'elles montrent ? que ne parliez-vous naturellement quand vous avez dit (b) que les âmes contemplatives sont privées de la vue sensible & réfléchie de Jésus-Christ, vouliez-vous dire seulement que la réflexion faisoit cette vue par accident, & qu'elle en étoit l'occasion, ou bien que c'étoit un vrai acte réfléchi ? On ne l'entend pas autrement; & à moins de donner la gêne à vos paroles, on ne pouvoit prendre en un autre sens votre conviction, votre persuasion réfléchie. Mais, dites-vous, j'avois assez expliqué que ces persuasions, ces convictions, n'étoient pas intimes, mais apparentes. Ne voyiez-vous pas que c'est là ce qui augmente la difficulté ? le malheureux Molinos & ses disciples que nous découvrons tous les jours, lorsqu'ils se livrent aux horreurs qu'on n'ose nommer, ne croient-ils pas que leurs crimes ne sont qu'apparens, & que leur consentement n'est pas intime ? cependant, parce qu'ils agissent avec réflexion, vous ne pouvez vous empêcher de les condamner : pourquoi donc ne craignez-vous pas de leur préparer des excuses, & de poser les principes

(a) L. Lett.
p. 16 17.

(b) Max.
des Saints,
p. 194.

dont se tirent leurs détestables conséquences ? On vous a fait cette réponse (a) sur vos expressions de persuasion apparente & non intime : pourquoy n'y dites vous rien dans vos quatre Lettres, si ce n'est à cause qu'elle est poussée jusqu'à la démonstration la plus évidente ?

(a) *Troisième Ecrit.*
n. XXIII.
Ecrit. n.
XIV.
Vol. PIII.
p. 412, 469.

IV.
Sur la bonne foi, & encore sur le terme de réflexion.
(b) *Reponse ad Sum.*
p. 9, 11, 17.

Vous accusez donc, dites-vous, ma bonne foi, si vous refusez de me croire sur l'explication de mes paroles. Je vous demande à mon tour : Prétendez vous accuser ma bonne foi, quand vous dites si souvent dans une de vos Réponses des plus sérieuses (b) : *Que les Docteurs & les Universités se doivent donner de garde d'un Prélat, qui par un profond artifice, par des détours capiteux, par des travaux souterrains, par de beaux-semblans & des paroles flatteuses, machine la ruine entière des notions communes de l'Ecole ?* en passant, est-ce là ce que vous appelez (c), ne répondre aux insultes que par des raisons ? Mais laissons ces traits d'esprit si souvent répétés dans vos Ecrits, que vous appelez des raisons, & non des insultes : laissons tous les airs de modération & de douceur qui ne sont que dans les paroles : ne perdons point le tems à nous accuser ni à nous défendre sur ces inutiles discours : daignez seulement penser en vous-même, si vous prétendez accuser ma sincérité par tant d'artifices & de détours capiteux que vous m'imputez ? Pour moi, Monseigneur, si les choses sont véritables, je ne me plains point des paroles : & je conclus seulement que vous devez me faire la même justice, sans vous fâcher, si je suis contraint de découvrir les sens forcés & insoutenables que vous donnez à vos expressions, laissant à Dieu le jugement de vos secrettes pensées.

(c) *1. Lett.*
p. 4.

Ce que je tâche de faire, c'est de n'entendre dans vos paroles, que ce qu'elles portent pour ainsi dire sur le front. Vous vous sauvez en disant, que la conviction & la persuasion ne sont pas intimes, quoiqu'invincibles. Mais qu'est-ce, selon vos principes, qui les empêche d'être intimes, sinon qu'elles sont réfléchies ? voici vos

(d) *Max.*
p. 37.

paroles (d) : *Une ame est invinciblement persuadée d'une persuasion réfléchie, & qui n'est pas le fond intime de la conscience ; qu'elle est justement réprouvée de Dieu : vous le voyez, Monseigneur ; ce qui l'empêche d'être l'intime de la conscience, c'est qu'elle est réfléchie. C'est vous-même qui dites encore (e),*

(e) *Ibid.*
p. 90.

que l'ame ne perd jamais l'Espérance dans la partie supérieure, c'est-à-dire dans ses actes directs & intimes. C'est donc vous qui définissez la partie supérieure par les actes qui ne sont pas réfléchis ; qui sont ceux qu'on nomme directs, parce qu'ils vont tout droit à l'objet sans se retourner sur eux-mêmes.

(f) *Ibid.*
p. 112.

C'est vous encore qui dites ailleurs (f), " que les actes réfléchis sont ceux qui se communiquent à l'imagination & aux sens qu'on nomme la partie inférieure, pour les distinguer de cette opération directe & intime de l'entendement & de la volonté qu'on nomme partie supérieure. " C'étoit donc la réflexion qui faisoit

alors la partie basse de l'ame , dont les actes par conséquent n'étoient pas le fond intime de la conscience. Si vous vous êtes avisé depuis, que c'étoit-là une erreur également opposée à la Théologie & à la Philosophie ; si vous avez reconnu dans votre Instruction Pastorale (a) , que la partie inférieure est incapable de réfléchir , & que la réflexion est l'ouvrage de la raison même & de la plus haute partie de notre ame : on ne pouvoit pas deviner que vous changeriez d'avis , & on ne pouvoit excuser l'erreur qui excluait de l'intime de la conscience ce qui étoit réfléchi.

On avoit donc découvert cette erreur énorme , qui vous faisoit joindre en même tems dans une même ame l'Espérance & le désespoir : vous accordiez la première avec l'acte réfléchi qui faisoit succomber à l'autre : on pouvoit succomber de même à la tentation d'infidélité en gardant la Foi : il n'étoit pas plus difficile d'accorder les autres vertus avec leur contraire ; & cette funeste séparation de l'ame d'avec elle-même portée jusqu'à ces excès , malgré que vous en eussiez, laissoit tout Molinos en son entier.

Encore un coup, Monseigneur, il ne sert de rien à l'Eglise, que vous aiez renversé depuis dans votre Instruction Pastorale les fondemens de votre Livre des Maximes des Saints : puisque vous voulez toujours autoriser le Livre où vous enseignez de si visibles erreurs. D'ailleurs on vous a fait voir (b) que vos explications ne sont pas meilleures que votre texte, & tout le monde a bien remarqué que vous n'avez pas répondu à la centième partie des difficultés que je vous propose. On vous a fait voir (c) aussi, que même en vous rétractant, non seulement vous ne voulez pas le faire paroître, mais encore que vous ne faites que changer d'erreur. La plupart des partisans de vos sentimens, refusent les explications de votre Instruction Pastorale ; & vous savez, Monseigneur, que parmi ceux qui à quelque prix que ce soit ont entrepris de vous soutenir, le nombre n'est pas petit de ceux qui estiment que vous vous êtes condamné vous-même en substituant à votre texte un sens si visiblement étranger. Vous savez aussi-bien que nous, combien il est dangereux de recevoir ces sortes d'explications forcées qui corrompent la pureté de la Foi, en donnant lieu aux Théologiens de hasarder tout ce qu'il leur plaît, dans l'espérance de sauver tout par des distinctions. C'est, Monseigneur, l'état où vous nous mettez par vos intérêts éternels, par vos convictions & persuasions réfléchies, & par vos autres expressions semblables : & vous voudriez qu'on se tût dans de tels excès, ou qu'on les accusât mollement & avec de foibles paroles ? & quand on dit qu'en les relevant avec la force qu'exigeoit de nous un si grand besoin de l'Eglise, on n'a fait que prêter à la vérité les expressions qu'elle demande, vous vous plaignez qu'on vous persécute. & qu'on vous opprime : Dieu jugera entre nous ; & nous appelons à témoin le Ciel & la terre..

(a) *Idem*.
Page 112.

V.
Sur la né-
cessité de la ré-
tractation.

(b) *Idem*.
Il. Part.
n. LXIX.
Vol. VIII.
Page 491.
(c) *Idem*.

VI.
Sur le sa-
crifice ab-
solu, & sur
les dernie-
res épreu-
ves.
(a) Max.
des Saints,
1^{re} 87.
(b) *Ibid.*
p. 90.

Que dirons-nous maintenant, quand nous entrerons dans le sa-
crifice que vous nommez *absolu* ? en voici le cas. Vous avouez (a)
qu'on offre à Dieu un sacrifice conditionnel, lorsqu'on lui dit :
*Mon Dieu, si par impossible vous me vouliez condamner aux peines éternel-
les de l'enfer, sans perdre votre amour, je ne vous en aimerois pas moins.*
Voilà selon vous le sacrifice conditionnel : & qu'est-ce encore selon
vous (b) que le sacrifice *absolu* ? c'est lorsque le cas impossible *paroît*
possible & réel. Il s'agit donc précisément du même objet dans les
deux sacrifices : avec cette seule différence, que ce qui paroît im-
possible dans le premier, paroît possible & réel dans l'autre. Mais
enfin ce qui paroît maintenant réel, c'est ce qui auparavant pa-
roissoit impossible : c'est donc précisément le même objet, le même
salut éternel que l'on sacrifie, & vous ne pouvez échapper cette con-
séquence. On dira : cela n'est pas clair : on peine un peu à l'en-
tendre. Je suis fâché, Monseigneur, que vous aiez voulu mettre la
piété dans des choses si alambiquées : mais enfin en les prenant,
comme il vous a plu de les proposer, on n'en peut pas démontrer
plus certainement les contradictions.

(c) *V. Lett.*
p. 90.

Vous répondez cependant avec les mêmes subtilités (c), que *la per-
suation est l'occasion & le fondement du sacrifice* : mais que *le sacrifice ne
doit jamais tomber précisément sur l'objet de la persuasion*. Sur quoi tom-
bera-t-il donc ? qu'est-ce qu'on croit maintenant réel, sinon ce qu'au-
paravant on avoit cru impossible ? ce sont vos propres paroles. Mais
qu'est-ce que jusqu'alors on avoit cru impossible ? c'est que l'ame
juste pût être privée de la vision de Dieu, & sujette à des peines
éternelles : c'est donc-là précisément ce qu'on croit réel : on sacrifie
absolument son éternité bienheureuse : on consent véritablement
à être privé de la présence de Dieu, & à souffrir les feux éternels :
& avec cela on a l'Espérance : quand est-ce qu'on se récriera si on
dissimule de telles erreurs ?

(d) *IV. Lett.*
pag. 26.

Il ne sert de rien de répondre (d) : *Cette accusation est affreuse : vous
m'accusez d'avoir enseigné le désespoir, & de n'oser le dire ; d'insinuer
l'impiété, & de la désavouer ensuite, pour la couvrir avec hypocrisie : voi-
là sans doute un endroit où il faudroit m'accabler par mes propres pa-
roles. Qui ne sent à tous ces détours qu'on est pressé par la vérité,
& qu'on ne travaille qu'à la noier dans un déluge de grandes pa-
roles ? Voici celles de votre Livre : On croit réel ce qu'on croioit im-
possible : autrement, le cas impossible paroît réel : Or ce qu'on croioit
impossible, c'est qu'une ame juste fût privée de Dieu & soumise à
des peines éternelles : voilà donc ce qu'à présent on croit réel, &
ce qui compose le sacrifice absolu, qui par conséquent n'a point un
autre objet que le sacrifice conditionnel : Cela est affreux, direz-vous ;
c'est m'accuser d'enseigner le désespoir & ne l'oser dire : d'insinuer l'im-
piété & de la désavouer : ce qui seroit une hypocrisie. Que vous dirai-je ?
est-ce ainsi, encore une fois qu'on se défend contre un fait cer-*

tain? quoi qu'il en soit, il est vrai que vous vous cachez à vous-même les excès de votre doctrine. Laissons les termes odieux dont vous vous servez contre vous-même : si la tache vous en paroît si honteuse, vous savez comment on l'efface; & par un aveu sincère de la vérité, vous nous ferez dire avec joie ce que nous avons toujours désiré ; que votre erreur n'étoit pas un dessein formé , mais un éblouissement de peu de durée.

A cela vous n'avez plus aucune ressource, que d'en appeler toujours au P. Surin, ou même à S. François de Sales. Mais avant que d'y être reçu, ne falloit-il pas vous purger d'avoir tronqué les passages du P. Surin, & d'en avoir ôté les mots essentiels que j'ai remarqués dans ma Préface (a), & dans mon cinquième Ecrit (b)? & pour S. François de Sales, il falloit aussi satisfaire à l'objection qu'on vous fait (c) " que le Chapitre de la *résignation & de l'indifférence chrétienne* dont vous faites par-tout votre fondement, se tournent contre vous ; dès qu'il est constant qu'elles ne regardent que les événemens de la vie, & la dispensation des consolations ou des sécheresses, sans avoir le moindre rapport au salut, à la perfection, aux mérites, aux vertus, ni au désir naturel ou surnaturel que vous prétendez qu'on peut avoir ou n'avoir pas de toutes ces choses."

C'est ici qu'il falloit répondre par *oui* & par *non*, selon la méthode que vous proposez. Il auroit passé pour avoué, que ni la résignation, ni l'indifférence dont vous faîtes votre fondement, ne sont utiles à votre sujet; & ainsi, que vous ne faites qu'éblouir le monde par l'autorité d'un grand nom, quand vous alléguiez S. François de Sales pour une résignation & pour une indifférence dont il est bien constant qu'il ne parle point.

Il en seroit arrivé autant, si vous étiez demeuré d'accord, comme on vous l'avoit proposé (d), que le Saint que vous citez tant, n'a jamais connu de Charité, que celle qui est une vraie amitié & un amour réciproque entre Dieu & l'homme : ce qui confond votre erreur, quand vous voulez séparer si absolument des choses inséparables. Mais sans pointiller davantage, & sans répéter de nouveau ce qu'on a dit cent & cent fois : les Auteurs que vous ne cessez de citer comme ayant dit tout ce que vous dites, ont-ils dit qu'il ne restoit aucune ressource aux âmes parfaites pour leur intérêt éternel? qu'on sacrifiât l'intérêt propre pour l'éternité? ont-ils dit que par un acte réfléchi on fût invinciblement persuadé, convaincu de sa juste réprobation, de sa juste condamnation du côté de Dieu? ont-ils dit qu'il n'étoit plus question (e) de dire le dogme de la Foi à une âme outrée, ni de raisonner avec elle, parce qu'elle est incapable de tout raisonnement? ont-ils dit qu'une âme sainte ait perdu le culte raisonnable, qui selon S. Paul (f), accompagne le sacrifice de la nouvelle alliance : *RATIONABILE obsequium*? Si vous voulez

VII.
Sur la résignation & l'indifférence.

(a) *Préf.*
n. CXLIII.
(b) *Cinq.*
Ecrit.
n. XLV.
(c) *Accus.*
n. XVII.
Vol. VIII.
p. 375.

(d) *Ibid.*

(e) *Max.*
des Saints,
p. 22. 90. 91.

(f) *Rom.*
XII. 2.

qu'elle soit folle au pié de la lettre, cessez de nous la donner comme le modèle d'un amour qui se purifie dans les dernières épreuves: si vous lui laissez la raison, & la raison éclairée par la Foi, ne la rendez pas incapable d'un sage raisonnement, ni des maximes de l'Evangile.

VIII.
Sur la par-
faite sécu-
rité de Moï-
se & de
S. Paul dans
les desirs
qu'ils fai-
soient par
impossible.
(a) Exod.
XXXII. 31.
(b) Rom.
IX. 3.
(c) Heb.
VI. 10.

Pour entrer un peu dans le fond par les endroits les plus déci-
sifs comme les plus clairs, j'ai encore une demande à vous faire.
S. François de Sales & les autres, & pour aller à la source, Moïse
& S. Paul, quand ils disoient; l'un (a), *Ou pardonnez à ce peuple, ou effacez-moi du livre de vie*: & l'autre (b), *Je desirois d'être anathème pour mes freres*: croioient-ils, l'un qu'en effet il seroit anathème; & l'autre, qu'il perdrait la vie éternelle? croioient-ils, comme dit S. Paul (c), que Dieu fût injuste, & capable d'oublier leur justice ou leurs bonnes œuvres? ou qu'un Dieu si juste & si bon voulût sacrifier leur éternité au salut des Juifs? répondez ce que vous voudrez: je ne me donne pas la liberté de vous demander par écrit un oui ou un non: ce ton de maître ne me convient pas; mais répondez-vous à vous-même: S. Augustin a-t-il tort de dire (d), que Moïse étoit de ce côté-là en une pleine sécurité, *Securus hoc dixit?* n'en doit-on pas autant penser de S. Paul? S. Chrysostome s'est-il trompé (e), en disant qu'il ne procédoit que par impossible, & que dans le fond de son ame il savoit bien que Dieu, loin de l'éloigner de sa présence, lui assuroit d'autant plus son éternelle union, qu'il sembloit en quelque façon l'abandonner pour l'amour de lui? S'ils avoient cette assurance dans leur cœur; s'ils ne pouvoient pas ne la point avoir sans blasphémer: donc ils accorderoient parfaitement dans le même acte l'abandon conditionnel & par impossible de l'éternité bienheureuse avec l'Espérance actuelle & le desir inséparable de la posséder.

Qu'ainsi ne soit, je demande encore, si ce que Moïse & S. Paul ont sacrifié au salut de leurs freres, selon l'interprétation de saint Chrysostome, étoit une chose que ces hommes divins desirassent ou non? s'ils ne la desiroient pas, le sacrifice étoit léger: si au contraire ils la desiroient de tout leur cœur, & que ce desir imprimé jusques dans leur fond fût invincible & inaltérable, que devient ce raisonnement que vous tournez (f) en cent manieres différentes? *Comment peut-on par le desir de la béatitude, desirer de pouvoir renoncer à la béatitude même?* Ne sentez-vous pas l'équivoque, & qu'en effet on ne peut jamais véritablement & absolument desirer de pouvoir ce qui répugne, comme on va voir, à la nature de la volonté? Il ne faut donc point tant chimérer, & encore moins faire consister la piété dans ces chimères.

Voici le principe inébranlable de S. Augustin (g) que personne ne révoqua jamais en doute: la chose du monde la plus véritable, la mieux entendue, la plus éclaircie, la plus constante: *Tam illa per-*

(d) Aug.
gn. in Exod.
cap. 147.
Serm. 18.
edit. Bened.
De Verb.
Ev. n. 14.
(e) Chrys.
Rom. X. in
Rom.
Préf. n.
CXLVI.
Vol. VIII.
p. 547.

(f) Hist. Litt.
pag. 14.

IX.
Principes
de S. Augu-
stin sur la
béatitude
naturelle,
& sur natu-
relle.
(g) De Tim.
XIII. 2.

specta, tam examinata, tam eliquata, tam certa sententia: c'est non seulement qu'on veut être heureux, mais encore qu'on ne veut que cela, & qu'on veut tout pour cela: *Quod omnes homines beati esse volunt, idque unum ardentissimo amore appetunt, & propter hoc cetera qucumque appetunt*. C'est, dit-il, ce que crie la vérité, c'est à quoi nous force la nature: *Hoc veritas clamat, hoc natura compellit*: c'est ce qui ne peut nous être donné que par le seul Créateur: *Creator indidit hoc*: ainsi quel que soit cet acte où l'on suppose qu'on voudroit pouvoir renoncer à la béatitude, si c'est un acte humain & véritable, on ne le peut faire que pour être heureux: ou le principe de S. Augustin est faux; ou on l'emporte contre la nature, contre la vérité, contre Dieu même.

Mais il parle, dites-vous sans cesse (a), d'un instinct *aveugle*: (a) *L. 1. c. 1. p. 24. 2. p. 13. 16. Or.* point du tout: écoutez-le bien: On ne peut pas, dit ce Pere, désirer ce qu'on ne fait point: *Nec quisquam potest appetere, quod omnino quid vel quale sit nescit*: on ne peut pas ignorer ce qu'on fait qu'on veut: & puisqu'on fait qu'on veut la vie bienheureuse: *Nec potest nescire quid sit, quod velle se scit*; il s'ensuit que tout le monde connoît la vie bienheureuse: *sequitur ut omnes beatam vitam sciunt*.

Vous répondez par-tout, que cela est vrai de la béatitude naturelle, & non pas de la béatitude surnaturelle: mais qu'importe, puisqu'il demeure toujours véritable, selon le principe de S. Augustin, qu'on ne peut se désintéresser jusqu'au point de perdre dans un seul acte, quel qu'il soit, la volonté d'être heureux, pour laquelle on veut toutes choses? S. Augustin passe plus outre: & comme il est impossible selon la nature de rien vouloir sans le vouloir pour être heureux, il est autant impossible à la Charité de rien vouloir que pour jouir de Dieu, puisque la définition de la Charité (b), "c'est d'être un mouvement pour en jouir, & en jouir pour lui-même: *Motus animi ad fruendum Deo propter se ipsum*." (b) *Lib. 1. de Doct. chr. cap. 10.*

Vous vous tourmentez (c) pour nous faire accroire que ce n'est pas la Charité proprement dite, que S. Augustin veut ainsi définir: vous errez; vous ne pouvez soutenir cette réponse, puisque vous ajoutez aussi-tôt après, que ce mot *frui propter se*, jouir de Dieu pour l'amour de lui, exclut tout égard vers nous. Mais S. Augustin retombe sur vous en vous disant (d): "Point du tout: au contraire, Dieu veut que nous l'aimions, non par le desir qu'il a d'avoir de nous quelque chose, mais afin que ceux qui l'aiment reçoivent de lui le bien & la récompense éternelle, qui n'est autre que celui qu'ils aiment: " *Non ut sibi aliquid, sed ut iis qui diligunt eternum primum conferatur, hoc est ille quem diligunt*. Tel est donc le dessein de Dieu, quand il nous inspire la Charité: telle est sa fin, à laquelle si nous manquons à nous conformer dans quelque acte que ce soit, la Charité n'y est pas. (c) *R. s. p. ad Sum pag. 11. 12.* (d) *Lib. 1. de Doct. chr. cap. 10.*

Cent passages de S. Augustin prouveroient cette vérité : vous le savez ; mais que serviroit de vous prouver ce que vous avouez vous-même ? c'est vous-même qui nous assurez (a) : qu'on ne doit jamais être indifférent & sans desir sur le salut éternel . Si l'on n'est jamais sans ce desir , on l'a toujours , on l'a en tout acte : & un peu après (b) : On n'a qu'à lire ce que j'ai dit de la nécessité où nous sommes de nous aimer toujours nous-mêmes : toujours ; c'est donc en tout acte , comme disoit S. Augustin : & après : " Peut-on s'aimer sans se desirer le souverain bien qui est l'unique nécessaire : & ailleurs (c) : S. Augustin suppose dans l'homme une tendance continuelle à la béatitude qui est la jouissance de Dieu : & vous ajoutez qu'on n'en doit jamais disconvenir : „ dites tant qu'il vous plaira , que c'est là une tendance indélébile ; elle en est donc d'autant plus inévitable : vous la supposez continuelle ; elle ne cesse donc dans aucun acte . Cette tendance continuelle selon vous est une tendance à la jouissance de Dieu , au seul nécessaire : prenez-le comme vous voudrez , ou votre discours n'a aucun sens ; ou c'est un point fixe , qui n'est non plus possible à la Charité de n'avoir point le desir de jouir de Dieu , qu'à la nature , de ne pas vouloir être bienheureuse , continuellement , en tout acte , sans interruption .

Ainsi vous vous combattez vous-même dans l'explication que vous donnez à vos suppositions impossibles : vous supposez (d) qu'on y veut pouvoir renoncer à la béatitude . Mais comment concevez-vous qu'on veuille pouvoir ce qu'on sent dans cet acte même qu'on ne peut pas , & ce qui répugne à l'essence de la volonté par la nature , & à l'essence de la Charité par la grace ? Moïse , S. Paul , S. François de Sales , tous ceux qui ont jamais fait les suppositions impossibles dont vous tirez de si fausses conséquences , ont su tous en les faisant , qu'elles étoient impossibles : ils les ont faites dans une pleine sécurité qu'il n'en seroit rien : *Securus hoc dixit* . Malgré que vous en aiez , c'étoient-là de pieux excès , comme les appelle S. Chrysostome (e) : vous ne deviez pas avoir oublié que S. Paul a confessé qu'il en avoit souvent de tels (f) : *Sive mente excedimus ; Deo ;* ni que David a reconnu de tels excès (g) : *Ego dixi in excessu meo* . Je ne parle point ici des amoureuses extravagances , de l'ivresse , des sages folies que S. Bernard (h) & tant d'autres attribuent à la sainte Epouse qu'un S. Abbé (i) de son tems attribue à Moïse & à S. Paul sans craindre de les offenser : *Audi sanctam insaniam ; Dele me de libro vite : sicut Pauli insaniam ; Oprobrium anathema esse* . " Ecoutez une sainte folie : Effacez-moi du livre de vie : Ecoutez la folie de S. Paul : Je desirois d'être anathème : telle étoit , continuez-t-il l'ivresse des Apôtres après la descente du Saint-Esprit : „ Il ne vous étoit pas permis d'oublier ces grands témoignages , pour me reprocher cent fois d'avoir admis de pieux excès ou d'amoureuses folies . De tels actes sont grands & méritoires ; grands , par-

(a) Infr.
Pag. 7. 13.

(b) Pag.
suiv.

(c) Pag. 47.

(d) III. Let.
p. 14.

(e) Homil.
15. & 16.

(f) ad Rom.
(g) 11. Cor.
7. 13.

(h) Psal.
CXV. 2.

(i) In Cant.
serm. 7. 73.

29. & c.

(j) Gall.
5. Théod.

de nat. &
dign. am.

cap. 1.

ce qu'ils ne conviennent qu'aux plus grandes ames : méritoires , puisqu'ils partent d'une charité si grande , & pour ainsi dire si excessive , qu'elle ne peut être expliquée que par ces excès . Ne raisonnez plus sur le mot de velléité dont je ne me sers après Photius , que pour faire voir que les actes dont il s'agit n'ont rien de régulier ni d'achevé ou de complet en qualité d'actes , puisqu'on ne peut jamais les avoir ni les exercer , sans d'un côté paroître exclure la béatitude , & de l'autre la renfermer en effet . Défaites-vous donc , je vous en conjure , de ces vains raisonnemens (a) : (a) *111. Let. p. 14.*

„ On peut bien désirer la possibilité d'une chose impossible en d'autres matieres : mais désirer de vouloir ce qui est absolument impossible , même de vouloir , ni de désirer de vouloir en aucun sens , c'est ne rien vouloir ; c'est extravaguer . „ Ce n'est pas ainsi qu'il faut entendre les excès & les transports : quand on veut vouloir l'impossible connu comme tel , on veut vouloir en effet des contradictions inexplicables : en cela vous avez raison : mais quand vous voulez trouver dans de tels actes la séparation de la Charité d'avec le désir d'union , & d'avec la béatitude ; vous combattez S. Augustin ; vous combattez tout ensemble & la nature & la grace ; vous combattez ceux que vous louez , c'est-à-dire S. Paul & Moïse , qui faisoient bien qu'ils proposoient l'impossible : qui sacrifiant s'il eût pu se faire , ce qu'ils desiroient , le desiroient dans le tems & dans l'acte même où ils le sacrifioient . Vous vous combattez vous-même , & vous ne voulez qu'éblouir le monde ; ce qu'apparemment vous ne voudriez pas , si vous ne vous étiez ébloui vous-même le premier par votre spécieuse dialectique .

Au surplus il faut toujours vous souvenir qu'on ne vous accorde , ni que S. Jean Chrysostome ait cru , que S. Paul prétendît être séparé de Dieu & de J. C. ni que tous les autres Peres fussent d'accord avec lui de la séparation qu'il admettoit . On vous a fait voir (b) , que S. Paul , en suivant même l'interprétation de S. Chrysostome (c) , desiroit dans son anathème d'être séparé , non pas de la compagnie du Pere céleste , mais des biens qui l'accompagnent : il le vouloit , il attendoit cette compagnie (d) : *συνοχίας* : il desiroit J. C. c'est-à-dire , de le posséder . „ Vous dites que ces paroles sont contraires à celles de S. Paul : ce sont pourtant celles que S. Chrysostome attribue à cet Apôtre . Vous vous trompez donc manifestement (e) de faire avouer à S. Chrysostome que S. Paul vouloit souffrir loin de Dieu toutes les peines de l'enfer . S. Paul ne desiroit pas d'être loin de Dieu , puisqu'il en attendoit la compagnie , *συνοχίας* : il n'avoit garde de consentir , comme vous dites (f) , à souffrir toutes les peines de l'enfer ; puisqu'il étoit parmi ces peines , les plus douloureuses & les plus extrêmes font celles qui suivent la privation de l'amour , auquel c'est un blasphème de faire renoncer S. Paul . Ainsi vous excédez en tout . La privation dont parle S. Chrysostome regardoit certaines

X.
Sur les Interprétations de S. Grégoire de Nazianze & de S. Chrysostome.
(b) *Ps. u. CXLIX. Vol. VIII. p. 538.*
(c) *Ibid. p. 538.*
(d) *Ibid. p. 538.*
(e) *Ibid. p. 538.*
(f) *Ibid. p. 538.*

choses extérieures que ce Pere n'explique pas non plus que l'Apôtre : d'ailleurs il est bien certain que S. Chrysostome ne connoissoit point ce sacrifice absolu que vous enseignez, où l'impossible devenoit réel : on vous a dit toutes ces choses (a), sans que vous aiez seulement tenté de répondre aux plus décisives ; & vous allez devant vous, comme si des réponses si graves n'avoient pas dû vous arrêter tout court.

(a) Pref.
n. CXLVII.
6^e suiv.

Quant à l'autre partie de la réponse qui consistoit à vous dire, que tous les Peres n'étoient pas du sentiment de S. Chrysostome ; pas même en le réduisant au point qu'on vient de voir : vous faites semblant d'y répondre, mais c'est toujours en dissimulant la difficulté.

(b) Pref.
n. CXLV.
Tul. r. Paul.
P. 44.
Greg. Naz.
orat. 1^o.

On vous avoit représenté (b) que vous abusiez de S. Grégoire de Nazianze, puisqu'au lieu qu'il avoit dit : " que S. Paul avoit voulu souffrir quelque chose comme un impie, vous aviez supprimé ce mot *quelque chose*, qui fait tout le dénouement. Mais, dites-vous (c), ne voiez-vous pas que *si*, (quelque chose) n'est

(c) III. Let.
P. 2^e.

qu'un terme indéfini & suspendu, qui ne signifie qu'en tant qu'il est déterminé par la suite ? mais la suite, continuez-vous, le détermine à mon sens. C'est que S. Paul veut souffrir quelque chose comme un impie. Voilà votre réponse & vos propres mots.

Quand votre conséquence seroit légitime, vous étoit-il permis de supprimer dans la version le mot d'où la solution dépendoit ? Mais d'ailleurs on vous a fait voir que souffrir quelque chose *comme un impie*, n'étoit pas la peine éternelle : que J. C. avoit été condamné *comme un impie*, puisqu'il avoit été condamné pour s'être fait Dieu & Fils de Dieu, ce qu'on vouloit qu'il ne fût pas : qu'aussi le Pontife en le condamnant s'étoit écrié, *il a blasphémé*, & avoit déchiré ses vêtemens, comme frappé de l'horreur d'une impiété manifeste : qu'il avoit été rangé parmi les scélérats, comme porte l'E-

(d) Marc.
XV. 24.
Luc. XXII.

vangile (d) après Isaïe (e) ; que c'étoit en cette maniere, selon saint Grégoire de Nazianze (f) après S. Paul (g), qu'il avoit été pour nous exécution & malédiction ; *maledictum* : que si c'étoit peu de chose

(e) I. Is.
LIII. 22.
(f) Greg.
Naz. orat.
36^e.

à un Apôtre de souffrir la mort, on ne pouvoit pas compter pour peu de chose d'être en exécution avec J. C. crucifié comme un

(g) Gal.
III. 13.
(h) in Luc.
lib. 3. c. 14.
ad cor. 11.

scélérat & comme un blasphémateur : que S. Jérôme (h) avoit manifestement pris ce sens de S. Grégoire de Nazianze, en disant : *Pro*

fratrum salute anathema esse cupit ; imitari volens Dominum suum, qui pro nobis factus est maledictio : " Il desire d'être anathème pour ses frères, voulant imiter J. C. qui n'étant point malédiction, a été

(i) Pref.
n. CXLV.
Vol. VIII.
P. 143-146.

fait malédiction pour nous. On vous a dit (i) toutes ces choses : on a prévenu toutes vos objections : cependant vous voulez toujours penser que S. Grégoire de Nazianze est dans votre sens : comme si dans le cas que vous supposez qu'il eût voulu exprimer les peines éternelles, il n'eût rien eu de plus fort pour les faire entendre que le desir de souffrir *quelque chose*, en y ajoutant même

de le souffrir comme impie & comme condamné aux derniers supplices en cette qualité : pendant qu'on voit au contraire qu'il ne s'est servi d'un terme qui seroit si foible pour exprimer les éternelles rigueurs de l'enfer, que pour en ôter l'idée.

Vos questions sur cette matière m'étonnent. " La supposition qu'on
 „ nomme impossible ne l'est pas, dites-vous (a), à la rigueur : Dieu
 „ ne doit rien à personne : il ne doit en rigueur ni la persévérance
 „ ce à la mort, ni la vie éternelle après la mort . Il ne doit pas
 „ même à notre âme de la faire exister après cette vie : il pourroit
 „ la laisser retomber dans son néant, comme par son propre poids ;
 „ il pourroit réduire les hommes à l'état de pure nature, où ils se-
 „ roient sans aucune destination à la vie éternelle ; il les pourroit ré-
 „ duire au dessous même de cet état, en faisant les âmes mortelles :
 „ il auroit pu nous créer comme les Païens, comme un Socrate,
 „ comme un Épictète, comme un Epicure, comme cent autres qui
 „ sont morts ou pour la vertu, ou pour la patrie, ou même pour se
 „ dérober à une douleur insupportable, sans se proposer une éternelle
 „ béatitude : ajoutez, si vous voulez : Dieu pourroit envoyer une âme
 „ juste & sainte dans les supplices éternels, & la rendre malheureuse :
 „ il pourroit du moins pendant qu'elle seroit en état de grace lui ré-
 „ véler sa réprobation : devroit-elle pour cela cesser d'aimer ? voilà de
 „ quoi vous remplissez maintenant vos Livres (b), & où vous paroîs-
 „ sez avoir mis la défense de votre cause . Mais à quoi servent ces
 „ vaines demandes ; si ce n'est à faire perdre de vue le point de la
 „ question ? tout se résout en un seul mot. Moïse & S. Paul formoient
 „ leurs desirs par impossible sur l'état présent où Dieu nous avoit mis
 „ par J. C. c'est de J. C. que S. Paul vouloit être anathème : *Anathe-*
 „ *ma a Christo* : c'est du livre de la vie éternelle que Moïse vouloit
 „ être exclus dans l'interprétation que vous suivez. Ils ne songeoient
 „ ni à l'état de pure nature, ni à celui où une âme immortelle de sa
 „ nature, comme l'appelle S. Augustin, retomberoit dans le néant de
 „ son propre poids : ils songeoient encore moins à l'état où étoit un So-
 „ crate, un Épictète, un Marc-Aurèle : sans (c) testament, sans promes-
 „ ses, sans Christ en ce monde : ils songeoient encore moins à l'état où
 „ Dieu leur eût révélé leur damnation . Si selon vous pour faire un
 „ acte d'amour pur, il faut retourner en esprit à tous ces états, la
 „ première chose qu'il faudra faire sera d'oublier qu'on a un Sauveur.
 „ Il faudroit même oublier qu'on a un Dieu qui gouverne les cho-
 „ ses humaines : qui connoît dans le fond des cœurs si l'on l'aime
 „ ou non ; qui punit & qui récompense : il faudroit dans le tems qu'on
 „ aime Dieu, séparer de lui tous ces attributs, le regarder comme
 „ un Dieu qui ne sçait & ne fait ni bien ni mal, qu'il faudroit ser-
 „ vir néanmoins à cause de l'excellence de sa nature parfaite, com-
 „ me disoient les Epicuriens chez Diogène Laërce. Il faudroit même
 „ le mettre au-dessous du Dieu d'Epicure, puisque celui-ci non con-

XL
 Embrouil-
 lement de
 questions
 inutiles.
 (a) Max.
 des Saluts,
 p. 25. 26.

(b) Oppo-
 sit. pag. 24.
 Gr.
 Lett. II. à
 M. de Pa-
 ris, 26. 27.
 Lett. III.
 pag. 5. Gr.
 II. Lett.
 à M. de
 Meaux,
 pag. 31.
 III. Lett.
 pag. 9. 10.

(c) Ephes.
 II. 22.

(a) *Max.
des Salmes,
p. 11.*

tent de sa parfaite indifférence pour le bien & pour le mal, "pren-
droit plaisir selon vous (a) à rendre éternellement malheureux ceux-
là mêmes qui l'aimeroient : „ voilà toutes les questions, ou mé-
taphysiques, ou raffinées au-dessus de toute métaphysique, par où
il faudroit faire passer une ame simple pour produire un acte de
pur amour. Quoique toutes ces choses soient impossibles, ou abso-
lument, ou du moins dans l'état présent où nous sommes ; il les
faudroit supposer pour ne fonder son amour que sur la perfection
de Dieu, en oubliant tout le rapport qu'il veut bien avoir avec
nous. Car encore qu'on reconnoisse que ces choses ne se peuvent
pas séparer réellement sur-tout dans l'état présent ; la perfection,
Monseigneur, où vous aspirez par ces suppositions, c'est d'en sépa-
rer les motifs, du moins dans l'acte d'amour où l'on fait ces sup-
positions, en sorte non seulement qu'on n'y songe point à vouloir
s'unir avec Dieu ; mais encore, que l'on conclue qu'il ne sert de
rien pour aimer, d'avoir un Dieu bienfaisant en tant de manie-
res, ni d'avoir un Christ en qui (b) il nous a donné toutes choses :
plus on pourra éloigner de la pensée ces vérités de la Foi, plus
l'amour sera désintéressé & pur : & si l'on pouvoit tout oublier ex-
cepté seulement qu'on est, sans penser même qu'on est Chrétien,
ce seroit le comble de la perfection ; puisqu'alors les bienfaits de
Dieu passés, présents & futurs n'entreroient en aucune sorte dans
notre amour. Que si cet oubli est un crime, si le seul exemple de
S. Paul nous démontre que le souvenir de Jésus & de Christ ne
peut être trop continu & trop vif ; c'est une erreur trop insupport-
able de mettre la perfection à séparer ces motifs, quoique seconds,
d'avec les premiers, & d'en former l'habitude. Voilà néanmoins
où vous induisez les ames prétendues parfaites : voilà de quoi vous
les nourrissez : voilà maintenant où vous mettez le fort de la dispu-
te ; & ce sont de ces questions que vous voudriez pouvoir occuper
l'Eglise Romaine.

(b) *Rem.
VIII. 12.*

Qu'on ne croie point que ce soit ici de vaines exagérations.
Avouez que selon vos principes, l'état le plus parfait de l'amour
est d'en séparer tous les motifs qu'on vient de voir : moins ces mo-
tifs influeront dans l'amour, plus il sera parfait & pur : il seroit
donc à souhaiter qu'on les oubliât, afin qu'ils n'eussent non plus
d'influence que s'ils n'étoient point. Vous ne sauriez remédier à
cette funeste conséquence, qu'en supposant avec moi contre vos
principes, que dans toutes les suppositions impossibles, à quelque
excès qu'on les porte, on ressent en sa conscience, qu'il n'en est
rien : qu'il n'en peut rien être : qu'on est dans une parfaite & en-
tière sécurité au fond de son cœur contre toutes ces suppositions ;
& que ce seroit une erreur impie & un vrai désespoir, de n'y être
pas : d'où il s'ensuit, comme on vient de voir, qu'on ne cesse jamais
dans le fond de vouloir être avec J. C. dans les actes mêmes où

l'on souhaiteroit d'en être anathème par supposition impossible & ressentie comme telle.

Si vous m'objectez après cela, comme vous faites sans cesse (a): que devient donc la conviction apparente, que devient l'impression involontaire de désespoir & cette terrible résolution que j'approuve qu'on ait attribuée à S. François de Sales ? Avant, Monseigneur, que de me faire ces demandes, commencez par vous accorder vous-même avec la vérité: reconnoissez que prendre les choses au sens que vous les prenez dans ce Saint, c'est en faire non seulement un désespéré, mais encore un hérétique & un impie: c'est, dis-je, en faire un impie & un désespéré, que de lui attribuer la moindre croiance, que ces suppositions impossibles fussent véritables. Je vous ai dit plus d'une fois (b), que si vous n'eussiez mis que dans une imagination affectée & mélancolique, telle que le Saint la reconnoît en lui-même durant cet état, une impression involontaire de désespoir, je ne vous en aurois jamais repris; car l'imagination peut être livrée à cette espèce de maladie: mais que de la mettre comme vous faites dans un acte réfléchi, & de l'y mettre invincible: d'y mettre un sacrifice absolu, & un acquiescement à sa juste condamnation de la part de Dieu; en quelque sens qu'on le mette dans la partie haute de l'ame, & qui seule peut offrir à Dieu ce qu'on appelle un sacrifice, c'est y mettre un vrai désespoir. Pour la conviction apparente n'en parlons jamais: c'est vous seul qui l'admettez: c'est votre erreur qu'il faudroit non point excuser par de nouveaux embarras, mais désavouer nettement, si vous vouliez édifier l'Eglise. Quant à la terrible résolution, que vous ne pouvez trouver (c) sans ce sacrifice absolu de l'amour naturel & délibéré de la béatitude formelle; on ne comprend rien dans ce vain amas de paroles: vous devriez montrer que le Saint que vous appelez en témoignage ait jamais parlé d'un tel sacrifice ou que quelque autre s'en soit servi: autrement nous rejetterons votre sentiment par le seul titre de sa nouveauté.

Pour nous, sans nous jeter dans le labyrinthe où vous vous perdez, nous vous disons nettement en quoi consistoit cette résolution terrible, qu'ont supposée dans le Saint les Ecrivains de sa vie: il est terrible en effet d'avoir toujours à combattre une noire mélancolie, qui ne vous met dans la fantaisie que damnation, sans qu'on croie pouvoir s'en défaire. Quelque assurance qu'on ait au-dedans qu'on suppose faux, en supposant qu'on cesse d'aimer en l'autre vie, sans avoir cessé d'aimer en celle-ci; il ne laisse pas d'être terrible de se laisser infester l'imagination de cette funeste image de sa perte. Dans cet état importun, dans une tentation si opiniâtre, c'est une foible consolation d'être obligé pour s'en délivrer, d'en venir jusqu'à dire: *Pourquoi me troublez-vous, mon ame? folle & aveugle imagination, qui sembles me devoir tourmenter sans fin,*

quand ce que je sens non-seulement impossible, mais encore insensé, seroit véritable, ce qui n'est ni ne peut être, il faudroit toujours aimer Dieu jusqu'à la fin de sa vie. Cet état est pénible, je l'avoue : mais aussi reconnoissez qu'il n'y a point-là de sacrifice absolu : il n'y a point d'acquiescement à sa juste condamnation de la part de Dieu ; & sans enseigner ces excès si pernicieux en eux-mêmes, & qui couvrent des conséquences encore plus pernicieuses, on a parfaitement expliqué tout ce qui regarde S. François de Sales.

(a) *IV. Let.*
à M. de
Meaux,
P. 46. 37.

Mais quand vous me faites dire (a) que la *réponse de mort* qu'il portoit empreinte en lui-même, étoit une réponse de mort éternelle ; permettez-moi de le dire, puisque la vérité m'y contraint ; vous m'imposez manifestement : quand je l'aurois dit cent fois, cent fois il faudroit me dédire, & effacer ce blasphème avec un torrent de larmes. Mais vous me justifiez vous-même : vous ne niez pas ce que porte mon troisième Ecrit (b), que la *réponse de mort* dans le passage de S. Paul dont je me fers, ne regarde la mort temporelle : la chose est claire. Vous avouez qu'en effet le Saint étoit en cet état, & qu'il croioit à chaque moment aller mourir de mort subite : c'est lui-même qui le raconte, & j'en ai rapporté les Lettres (c) que vous avez reconnues : j'ai donc trouvé au pied de la lettre la réponse de mort assurée sans être complice de vos erreurs ; & il n'y a qu'à relire mon troisième Ecrit pour en voir la conviction en moins d'un quart d'heure.

(b) *Dico.*
Ecrits au
Nôtre, III.
Ecrit n.
XXII.
Vol. VIII.
P. 411.

(c) *Ibid.*
P. 411. 412.

XIII.
Sur le sa-
crifice ab-
solu de
l'amour
naturel.
(d) *J. Lett.*
P. 37.

Vous avez peine à souffrir que je trouve si peu terrible le sacrifice d'un amour naturel : " Et quoi, me ditez-vous (d), comptez-vous pour rien tous les sacrifices qui ne tombent que sur nos affections naturelles ? qu'est-ce donc qu'on peut sacrifier à Dieu de plus douloureux, & qui coupe plus dans le vif que la suppression de tous nos desirs naturels ? si le sacrifice de l'amitié pour un pere, pour un époux, pour un ami, est si douloureux ; si celui de certaines consolations passagères est si amer & si terrible : que devons-nous penser de celui d'un attachement naturel & innocent à la consolation qu'on tire d'un bonheur suprême ? „ Voilà du moins votre objection dans toute sa force, & par vos propres paroles. Vous prouvez, Monseigneur, parfaitement par un discours si poli, que vous êtes riche en expressions & en éloquence ; mais pour l'état de la question à ce coup visiblement vous le détournez : car le voici tout entier dans l'un des endroits que vous rapportez de ma Préface. Vous croiez (e) que ce sacrifice d'amour naturel est celui que S. Grégoire de Naziance trouvoit si grand & si hardi dans S. Paul. " Mais, vous ai-je dit (f), c'est justement le contraire qu'il faudroit conclure ; puisqu'il n'y a rien de moins étonnant ni de „ moins hardi pour un S. Paul, que de rejeter un désir naturel „ de la récompense éternelle. C'est sans doute la moindre chose

(e) *J. Lett.*
P. 36.

(f) *Préf.*
n. CLXI.

„ que les hommes les plus vulgaires puissent sacrifier au salut de „ leurs freres , & la moindre chose aussi que les Fidèles pussent „ présumer d'un si grand Apôtre „ . Le raisonnement est démon- stratif. S. Paul étoit parfait entre les parfaits, lorsqu'il desiroit d'être anathème pour ses freres ; & quand vous auriez montré qu'il eût jamais eu besoin de cet amour naturel autant qu'innocent de l'éternelle béatitude, dont nous ne voions dans ses Ecrits aucun vestige ; puisqu'il ne convient selon vous qu'aux imparfaits, il y avoit long-tems que le sacrifice en étoit fait par cet Apôtre : ainsi, selon vous-même, il ne pouvoit plus s'agir de ce sacrifice . J'en dis autant de Moïse, qui sans doute étoit sorti de l'état d'imperfection, lorsqu'en figure de Jesus-Christ il fut le médiateur entre Dieu & le Peuple , & qu'il dit, *Ou pardonnez-leur , ou effacez-moi du livre de vie* . Que servoito alors l'amour naturel de l'éternelle béatitude , à des hommes à qui la Foi la rendoit d'ailleurs si présente & si familière, & qui devoient être si fort au-dessus même des petites douceurs, des petites consolations, de la devotion sensible ? Concluez donc, si vous voulez, contre S. Grégoire de Nazianze avec S. Chrysostome, que c'étoit à la gloire même éternelle dans un certain sens que songeoit S. Paul, par supposition impossible, & que c'étoit-là un excès d'amour digne d'un Apôtre, puisqu'on ne pouvoit l'exprimer que par une si forte exagération . Dites-en autant de Moïse, je suis avec vous ; mais de nous figurer tant de perfection à sacrifier un amour naturel de la béatitude, dont personne n'a jamais senti la privation, ni n'a tâché de le combattre ; c'est une chimere qu'avec toute votre éloquence vous ne mettrez jamais dans l'esprit des hommes.

Que si vous renfermez cette perfection non pas dans le sacrifice conditionnel, mais dans le sacrifice absolu : c'est ce qui acheve votre conviction. Car où prenez-vous ce sacrifice absolu ? est-ce dans S. Chrysostome, qui décide si clairement que S. Paul ne se proposoit cet anathème que sous cette condition, *s'il étoit possible* ? est-ce de S. Paul ou de Moïse, qui savoient bien en leur conscience que ce qu'ils disoient étoit impossible ? est-ce peut-être de S. Clément d'Alexandrie ou des autres Saints, qui tous, sans exception, dans la préférence qu'ils ont donnée à la Charité sur le salut même, n'ont jamais manqué d'ajouter la condition ou la clause, *s'il étoit possible de les séparer* ? J'interpelle ici votre bonne foi de reconnoître cette vérité. Je fais que vous l'avouerez, & qu'on ne peut la nier. Ce sont donc-là des sentimens d'un pieux excès ; ce sont des expressions exagératives d'un amour sans bornes ; mais non pas des sacrifices absolus . Ces sacrifices absolus que vous vantez tant, ne se trouvent chez aucun Auteur que chez vous, où il les faudroit effacer, & non pas leur chercher un vain appui. C'est-là votre idée particuliere que vous ne pouvez défendre avec tant d'attache, ni en

faire votre idole & le cher objet de votre plus parfaite spiritualité, qu'à cause qu'elle sert d'excuse aux sacrifices extrêmes des Mistiques, dont vous prenez adroitement la cause en main.

XVI.
Ce qu'em-
portent
nécessai-
rement ces
supposi-
tions im-
possibles :
Consente-
ment unanime
de
l'Ecole.

Otez-leur donc cet appui fragile que vous leur cherchez contre l'Ecriture, contre les Peres, contre la nature, contre vous même. Cessez de séparer d'avec les actes humains le motif de la béatitude, & d'avec les actes de Charité le désir de la jouissance & de l'union ; c'est-à-dire, de séparer de l'amour ce qui fait partie de son essence : les suppositions impossibles peuvent faire voir que la Charité aura un motif plus haut pour aimer Dieu, que celui de la bonté bienfaisante envers nous, & de notre béatitude : ce motif fera l'excellence de la nature divine ; mais elles ne font pas voir que ces motifs soient séparables : & c'est en cela qu'est votre erreur. L'Ecole que vous alléguiez, sans jamais la vouloir entendre, en donnant à la Charité deux sortes d'objets, les premiers & les seconds, arrange & ordonne ces objets : mais elle ne les sépare pas comme vous le supposez. Il n'y a rien de plus net que cette distinction que vous ne voulez pas entendre. J'en ai marqué les fondemens dans les passages exprès de tant de Docteurs. Je vous ai

(a) *189r.*
par les doct.
d'Orléans.
liv. X.
n. XXIX.
Summa
Doctr.
n. VIIII.

Cinq. E-
crit. n. IX.
Vol. VIII.
p. 227, 231.

(b) *J. Bon.*
in 3. dist.
27. c. 2. q. 2.
à M. de Pa-
ris.

(d) *Summa*
Doctr. ibid.
Scot. in 3.
5. c. 2. d. 17.

9. n. n. 2.
ibid. n. 1.
Or 20.

Rep. Par.
d. 27. q. 2. n.
1601. 2.
n. 3.

(c) *Scot.*
de 3. d. 17.
q. 2. c. 2.
1601. 3.
d. 17. 1.
1601. 2. 3.
ad 3.

(f) *Cla-*
uissime E-
crit. n. X.

(g) *Resp.*
ad Sum.
p. 23.

montré (a) dans S. Thomas, vingt endroits formels où parlant *ex professo*, comme on dit, de l'amour de Charité, il met *parmi les raisons* d'aimer Dieu, qu'il est tout le bien de l'homme, l'objet & la cause de notre béatitude. J'ai mis dans notre parti S. Bonaventure (b); & vous-même vous en citez (c) le passage, où il dit que l'acte de Charité envers Dieu est de souhaiter qu'il soit le souverain bien; mais vous supprimez ce qu'il ajoute : qu'il appartient à la même Charité de souhaiter & au prochain & à soi-même d'avoir ce souverain bien par la grace & par la gloire. On vous a marqué (d) dans Scot les secondes raisons objectives de la Charité, c'est-à-dire la bonté communicative & bienfaisante de Dieu; comme choses inséparables du premier motif, qui est l'excellence de la nature divine considérée en elle-même. Pour en venir aux modernes, on vous a produit Suarez (e), c'est-à-dire l'un des premiers qui a introduit dans l'Ecole d'après l'opinion de Scot sur le motif essentiel de la Charité; & néanmoins ce célèbre Théologien en établissant l'amour de Dieu comme bienfaisant, & par conséquent comme auteur de notre béatitude, il l'établit comme un acte qui est produit, *ELICITIV*, par la Charité. On vous a fait voir (f) la pratique constante des Mistiques, conformes sur ce sujet aux Scolastiques; & sans répondre à ces passages, sans faire seulement semblant de les voir, vous persistez à nous opposer l'Ecole dont nous avons, comme vous voyez, les Maîtres pour nous : pendant que c'est vous-même, Monseigneur, vous-même qui en méprisez l'autorité. Rappelez l'endroit (g), où après vous être opposé un raisonnement tiré de l'autorité de l'Ecole, vous avouez qu'elle est contre vous. *Ego vero non ita* : je ne suis pas, dites-vous, de son

sentiment: & vous ajoutez: *que vous n'avez point à résoudre cette objection: MIHI minime opus est objectionem solvere*: elle ne me regarde pas: *hec me nihil attinet*: c'est-à-dire, c'est bien à moi à presser les autres par l'autorité de l'Ecole; mais ce n'est pas à moi à m'y attacher: je la fais valoir contre mon adversaire; mais pour moi, je ne prétens point m'y alfraindre. Voilà comme vous savez flater d'un côté, & de l'autre vous méprisez l'Ecole, & vos raisonnemens n'ont point de règle.

Le faux les accompagne par-tout: "On vous reproche d'avoir supposé (a) qu'on aimeroit autant Dieu, quand il voudroit rendre éternellement malheureux ceux qui l'aimeroient: vous répondez: Je n'ai entendu, par rendre malheureux, que tenir les âmes pieuses par une fausse supposition dans des tourmens éternels, comme il est porté dans notre Article d'Isly". C'est en quoi votre idée est fautive, & vous montrez clairement que vous ne savez pas définir la béatitude. Les âmes qui se proposent de souffrir, s'il étoit possible, éternellement, pour donner à Dieu un témoignage éternel de leur amour, ne croiroient pas en cet état être malheureuses, puisqu'elles mettroient leur bonheur, comme les Apôtres, à souffrir pour l'amour de lui. *On n'est jamais malheureux*, dit S. Augustin (b), *quand on a ce qu'on veut, & qu'on ne veut rien de mal*. Ainsi il y a contradiction, qu'on souhaite, s'il étoit possible, d'être privé de la gloire, & de souffrir éternellement ce que Dieu voudroit, & qu'on s'estime malheureux en obtenant ce qu'on souhaite; autrement on tomberoit dans l'absurdité tant rejetée par saint Augustin (c), qu'on seroit malheureux en obtenant ce qu'on veut: c'est-à-dire, ce qui est le comble de l'absurdité, qu'on seroit heureux malgré soi, ou qu'on seroit malheureux, parce qu'on seroit heureux.

Vous objectez que les Philosophes, comme Socrate, ou les vertueux Païens qui mouroient pour la vertu ou pour la patrie, ne songeoient pas à être heureux, quand ils mouroient. Je ne vous reprocherai pas que vous avez oublié les sentimens de Socrate: car je ne veux pas me jeter dans les questions écartées, où vous tâchez vainement de nous détourner: mais ce que je ne puis dissimuler, vous oubliez votre S. Augustin: vous oubliez la vérité même, qui lui disoit comme à vous: que l'homme qui va perir ne cesse de s'imaginer une espèce d'immortalité bienheureuse. "Quand un homme se tue lui-même, dit ce Pere (d), pour éviter des douleurs insupportables, il a dans l'opinion l'erreur d'une totale cessation d'être, mais cependant il a dans le sens le desir naturel du repos: *In opinione habet errorem omnimoda defectionis, in sensu autem naturale desiderium quietis*. Ainsi on a toujours pour objet secret une subsistence éternelle, ou dans la mémoire des hommes; ce qui s'appelle la vie de la gloire, ou une autre espèce de

XV.
Sur l'idée
de la béa-
titude.
(a) Max.
des Saints,
p. 11.

(b) Aug. de
Trin. 1. 1.

(c) Epist.
12. ad Ma-
ced. de Trin.
13. 2. 2.

(d) De L. 15.
de Lib. 1.
c. 1. u. 23.

vie dans le corps de la république, dont on est un membre, qui se veut sauver dans son tout : quoiqu'il en soit, on n'a jamais en vue le pur néant, & on ne cesse de le revêtir malgré qu'on en ait de circonstances réelles qui nous y font établir un certain bonheur.

(a) III. Let.
à M. de
Meaux,
p. 16.
IV. Let.
p. 15.

Vous dites (a) que l'inclination naturelle à la béatitude ne regarde qu'un contentement naturel & passager. Nous sommes bien malheureux, s'il vous faut apprendre que l'idée de la béatitude enferme en confusion l'amas de tout bien : par conséquent qu'elle est mise dans le cœur de l'homme pour y porter l'empreinte de Dieu : que c'est donc Dieu qu'on desire secrètement, quand on desire d'être heureux : que la béatitude, je dis même la surnaturelle, ne peut faire autre chose en nous, que de remplir entièrement cette idée. Ne cherchez point à incidenter sur cette vérité constante, reçue de toute l'Ecole, que S. Augustin a prise dans l'Evangile autant que dans les lumières de l'éternelle vérité, & que vous seriez le premier à nous remettre devant les yeux, si vous n'aviez, il y a long-tems, tout sacrifié à la vanité de votre système.

(b) III. Let.
à M. de
Meaux.

Vous croiez nous embarrasser par cette demande (b) : *Veut-on glorifier Dieu pour être heureux ? ou bien, veut-on être heureux pour glorifier Dieu ?* On vous répond en deux mots : ces deux choses sont inséparables : la gloire de Dieu est sans doute plus excellente en elle-même que la béatitude de l'homme ; mais cela ne fait pas qu'on puisse séparer ces choses : d'autant plus qu'il est bien certain par tous les Docteurs, que Dieu qui n'a besoin de rien pour lui-même, met sa gloire précisément dans notre utilité. Nous vous avons dit que l'Ecole arrange bien ces motifs, en disant quel est le premier, & quel est le second ; mais qu'elle ne les sépare pas : détruisez si vous pouvez cette distinction où consiste toute la doctrine que nous opposons à la votre. J'ajoute : Vouloir être heureux, c'est confusément vouloir Dieu : vouloir Dieu, c'est distinctement vouloir être heureux. J'ai avancé cette vérité dès l'Instruction sur les Etats d'Oraison (c) : combattez-là si vous pouvez : si vous ne pouvez, abandonnez votre vain système qu'elle renverse par le fondement.

(c) Instr.
sur les
Etats d'Or.
liv. X.
n. XXIX.
Vol. VIII.
p. 226, 227.
XVI.
Sur les
faussetés
qu'on
m'impose.
(d) Resp. ad
Sum. Doct.
pag. 3. Co.
passim.
(e) III. Let.
p. 5. Co. 3
Co.

Vous ne cessez de m'imposer à toutes les pages de vos Ecrits (d), que je détruis la définition de l'Ecole, qui met Dieu considéré en lui-même comme l'objet spécifique de la Charité. Vous avouez toutefois dans la troisième Lettre (e) que vous m'écrivez, que je distingue les objets de la Charité premiers & seconds, & que j'établis l'excellence de la nature divine comme l'objet primitif & spécifique de la Charité. Vous m'imposez donc, quand cent & cent fois vous m'imputez le contraire.

Mais j'ai dit (f), poursuivez-vous (g), que si Dieu n'étoit pas tout

(f) Instr. sur les Etats d'Oraison. liv. X. n. XXIX. (g) III. Let. à M. de Meaux, pag. 4. Co. 11.
Resp. ad Sum. Doct. pag. 5.

le bien de l'homme, il ne lui seroit pas la raison d'aimer. Ce n'est pas moi qui l'ai dit ; vous venez de voir que c'est S. Thomas ; c'est lui seul que vous attaquez sous mon nom ; c'est de lui précisément que sont ces paroles (a) : Dieu sera à chacun toute la raison d'aimer, parce qu'il est tout le bien de l'homme : *UNICUIQUE erit Deus tota ratio diligendi, eo quod Deus est totum hominis bonum*. Ainsi, d'être notre bien & tout notre bien, c'est un motif essentiel de notre amour : il s'agit bien assurément de l'amour de la Charité. Cette vérité est si constante, que S. Thomas la confirme en retournant la proposition de cette sorte (b) : *Dato enim per impossibile, quod Deus non esset totum hominis bonum, non esset ei ratio diligendi : Si Deus n' étoit pas tout le bien de l'homme, il ne lui seroit pas la raison d'aimer* : ainsi la raison d'aimer précise & formelle, selon S. Thomas, c'est d'être tout le bien de l'homme, puisque c'est-là en effet ce qui absorbe & ce qui apaise tout son desir.

Quand vous concluez de-là, que si Dieu n'étoit pas notre bien, il ne seroit pas aimable, vous concluez contre S. Thomas ; & de plus, vous concluez mal, puisqu'on ne pourroit manquer de trouver Dieu aimable par sa perfection, quand même on ne penseroit pas distinctement qu'il est encore aimable en communiquant sa bonté : ce qui même est une partie de sa perfection. N'est-ce pas une partie de la perfection de Dieu d'être libéral, bienfaisant, miséricordieux, auteur de tout bien ? Y a-t-il quel'un qui n'enferme pas ces attributs dans l'idée de l'Etre parfait ? Il est vrai que si l'on pouvoit séparer la perfection de l'Etre divin d'avec l'infinie bonté par laquelle il se communique ; la perfection tiendrait toujours le premier lieu dans l'amour. Mais à quoi servent ces subtilités ? Vous séparez, Monseigneur, l'inséparable ; vous mettez la perfection & la pratique de la piété dans des pointilles : nul n'aime Dieu comme bienfaisant, qu'il ne l'aime en même-tems comme parfait ; & jamais je n'ai cessé de vous dire que l'idée de la perfection est la première qui vient quand on pense à Dieu.

Vous dites, & c'est ici votre grand argument, que ce sentiment est commun à la Charité & à l'Espérance ; puisque l'Espérance, aussi-bien que la Charité, suppose que Dieu est parfait, & que s'il ne l'étoit pas, on ne pourroit le regarder comme l'objet de l'Espérance, non plus que de l'amour. Ainsi, dites-vous, je confonds ces deux vertus. C'est ce que vous répétez mille fois dans la Réponse au *Summa* ; & c'est l'argument qui régné dans la troisième Lettre (c) que vous m'adressez.

Saint Thomas y a donné une solution que j'ai rapportée (d), & que vous tâchez de réfuter. " Il est vrai, dit ce S. Docteur (e), que la Charité & l'Espérance ont le même bien pour objet : mais la Charité emporte une union avec ce bien, & l'Espérance en emporte un certain éloignement : & de-là vient que la Charité

(a) 2. 2. q. 16. art. 2. ad 3.

(b) *Ibid.*

XVII.
Sur la différence de l'Espérance & d'avec la Charité.

(c) III. Let. p. 3. 6. 7. 23. 24. 25.

(d) *Cla- gnae E- crit. p. XII.*
(e) 2. 2. q. 17. art. 6. ad 3.

„ ne regarde pas ce bien comme difficile, ainsi que fait l'Espérance ; parce que ce qui est déjà uni n'est plus difficile „.

(a) III. Let.
pag. 22.

Vous n'ignorez pas cette solution, puisque vous la rapportez (a), & que vous l'attaquez de toutes vos forces ; mais sans dire une seule fois que je l'ai prise de mot à mot de S. Thomas.

(b) 164.
p. 22-23.

Vous ne pouvez, ditez-vous (b), vous étonner assez de cette réponse : „ Et ce qui vous y paroît le plus fâcheux, c'est, me dites-vous, que je veux réaliser la distinction de ces deux vertus par leurs effets, au lieu de la chercher comme l'Ecole ; dans leurs

(c) Pag. 24.

objets essentiels : un peu au-dessous (c) : Il n'est pas question de caractériser les vertus par leurs effets, mais par leur nature propre & par leurs objets „. Je vois bien que cela vous fâche, de trouver dans S. Thomas une solution si précise à votre grand argument : mais avouez du moins de bonne foi, que c'est encore sous mon nom que vous attaquez ce grand Docteur. Si vous ne voulez pas vous en tenir à sa décision, que direz-vous à sa raison & à ses principes ? n'est-ce pas bien caractériser les vertus, & les bien définir par leurs objets, que de les définir par la manière différente dont elles s'y portent ? n'est-ce pas une différence assez essentielle entre l'amour de Charité & l'Espérance : que l'une regarde Dieu comme uni, & l'autre comme absent ? qu'y a-t-il de plus essentiel & de plus propre à l'amour, que d'être unissant ? & qu'y a-t-il de plus essentiel & de plus propre à l'Espérance, que de supposer que le bien qu'on cherche n'est pas uni, qu'il est absent & éloigné ? C'est par-là que l'amour divin est justifiant, & que l'Espérance ne l'est pas, parce que l'un est unissant & l'autre non.

(d) I. Con.
XIII. 1.

C'est pour cela que S. Paul a dit (d) que la Charité ne se perd jamais, *NUMQUAM excidit* ; & que dans le Ciel, où la Foi s'évanouit, où l'Espérance n'est plus ; l'amour divin subsiste toujours : de sorte que par lui-même & de sa nature, il est toujours unissant dans cette vie & dans l'autre. Vous vous débattiez en vain : il n'est pas possible d'établir entre ces vertus une différence plus profonde & plus radicale : ainsi votre grand argument est par terre, non seulement par l'autorité de S. Thomas, mais encore par la conséquence de ses principes démonstratifs.

A cela vous nous opposez une autre distinction, que met S. Thomas entre l'Espérance & la Charité, en ce que l'une qui est l'Espérance, veut qu'il lui revienne quelque chose du côté de Dieu ; au lieu que la Charité ne demande rien de semblable : *Non vult ut sibi aliquid ex Deo proveniat*. Parlons, Monseigneur, de bonne foi : voulez-vous qu'il ne revienne pas même à la Charité du côté de Dieu, de lui être unie : de vivre avec lui dans une sainte amitié, dans une éternelle correspondance ? c'est ce que vous n'oseriez dire, & vous oseriez encore moins le faire dire à S. Thomas, qui ne cesse de réfuter une telle erreur : mais cela suffit pour concilier ce

saint Docteur avec lui-même; & en lui faisant avouer ce qu'il vient de dire, que la Charité embrasse Dieu comme un bien qui lui est uni, lui faire reconnoître en même-tems qu'en effet il ne lui revient du côté de Dieu aucun autre bien que lui-même.

Après cela, quand vous m'objectez (a) que ces motifs *qu'on nomme seconds*; dès qu'ils ne sont pas les premiers, ne peuvent être qu'accidentels, & qu'on les pourroit supprimer: vous vous laissez enfermer dans les lacets d'une fausse dialectique. Où prenez-vous cette règle, qu'on ne puisse avoir dans un même acte de différens motifs subordonnés l'un à l'autre, sans que pour cela ils soient séparables? mais sur-tout, peut-on les regarder comme séparables, quand ils se touchent d'aussi près que sont l'idée de l'Etre parfait en lui-même, & celle de l'Etre communicatif & bienfaisant? Laissons pourtant ces subtilités: venons au principe de la révélation & aux pratiques solides de la piété, telles que l'Ecriture nous les représente. Voici le principe des principes: c'est par les propres paroles du commandement de l'amour de Dieu, qu'il faut unir ou séparer les motifs qui nous y portent. Dieu nous commande de l'aimer, non seulement à cause de ce qu'il est en lui-même; mais encore à cause de ce qu'il nous est. *Ecoute* (b) *Israël: le Seigneur notre Dieu est un seul Seigneur: tu aimeras le Seigneur ton Dieu: & il en rapporte ce motif; afin que tu sois heureux: ut bene sit tibi: & le reste que nous avons tant de fois remarqué ailleurs qu'il n'est plus besoin de le répéter. Voilà donc dans le précepte de l'amour de Dieu, la source de l'union des motifs que je vous propose. Si le motif d'être heureux étoit étranger à l'amour, Jésus-Christ auroit-il souffert à celui qui en récite le précepte, d'y donner pour fin le désir de posséder la vie éternelle, en lui disant (c): *Maître, que ferai-je pour avoir la vie éternelle?* au lieu d'approuver ce désir, en lui répondant, comme il fait: *Hoc fac & vires: FAITES cela & vous vivrez*; ne l'auroit-il pas repris de vouloir aimer pour avoir la vie? Avouez la vérité, Monseigneur; combien de fois diriez-vous à qui vous feroit une semblable réponse, qu'il ne connoît pas le vrai motif de l'amour? Vous vous croiriez obligé de le renvoyer à l'autorité de l'Ecole: & moi je vous ai fait voir par les témoignages contextes de S. Thomas, de S. Bonaventure, de Scot, de Suarez, en un mot de toute l'Ecole que vous vantez sans la suivre, comme on vient de voir: je vous ai, dis-je, fait voir par ces témoignages, & je ne puis assez le répéter, que l'Ecole arrange ces motifs entre eux sans les séparer l'un de l'autre: je vous ai montré que dans la pratique il ne les faut point séparer, & que les Saints, les Docteurs, les Spirituels n'ont jamais pensé, n'ont jamais agi autrement, ni même ne l'ont pu faire: & vous croiez décider cette question par des minuties de dialectique, comme si c'étoit une règle, que tout ce qui n'est pas l'essence fût un accident séparable, & qu'il n'y eût pas*

XVIII.
Sur les motifs de la Charité proposés dans l'Evangile, & sur la fausse dialectique qui les veut séparer.
(a) III, Lec. p. 8. & 12.
Rép. à la Diss. p. 17.
&c.

(b) Deut. VI. 4.

(c) Luc. X. 25.

entre les deux, des propriétés que la Logique où vous mettez votre confiance, appelle essentielles & inséparables.

XIX.
Que ce seul
point ren-
ferme la
décision du
tout.

Je m'attache à ce point dans cette Lettre, parce que c'est le point décisif. C'est l'envie de séparer ces motifs que Dieu a unis, qui vous a fait rechercher tous les prodiges, que vous trouvez seul dans les suppositions impossibles : c'est, dis-je, ce qui vous y fait rechercher une Charité séparée du motif essentiel de la béatitude, & de celui de posséder Dieu. C'est ce qui vous a fait trouver étrange qu'un Moïse, qu'un S. Paul, en faisant ces suppositions les fissent avec une pleine sécurité. Vous ne voulez pas (a) qu'on assure qu'ils étoient bien certains de n'y rien perdre ; mais au contraire, d'y assurer leur *béatitude*. Vous poussez vos raisonnemens, jusqu'à dire, que cet acte, loin d'être digne d'un S. Paul & d'un „ Moïse, seroit le comble de l'hipocrisie : où ces grands hommes „ seroient semblables à un enfant, qui n'auroit aucune peine à es- „ frir son jouet à sa mere, dès qu'il sent que s'il le lui offre, el- „ le le lui laissera & lui en donnera un nouveau. „ Vous voulez donc qu'un Moïse, qu'un S. Paul, pour n'être point des enfans, ne fussent pas que Dieu ne leur ôteroit point leur béatitude. Il falloit qu'ils eussent selon vous une véritable intention d'oublier ou d'abandonner absolument leur salut dans ce moment. C'est aussi l'effet inévitable de cette affreuse séparation des deux motifs : c'est par-là qu'on en vient à l'acte barbare & désespéré, de sacrifier son bonheur même éternel, & d'acquiescer à sa perte malgré la nature & malgré la grace. C'est pour conduire à cet acte, qui est le grand sacrifice du Chrétien, que dans tout l'état de perfection, c'est-à-dire dans votre cinquième degré, vous rendez l'Espérance inutile à l'amour ; puisque vous voulez qu'on aime autant sans Espérance qu'avec l'Espérance : en sorte que Dieu commande inutilement un acte qui ne sert de rien à le faire aimer. On n'a non plus besoin des bienfaits pour s'y exciter ; & le mieux que l'on puisse faire, c'est de s'occuper toujours de la perfection de Dieu détachée de tout rapport avec nous, & de tout souvenir de ses bontés : en sorte que l'amour sera d'autant plus pur que l'on pensera moins à un Dieu bienfaisant, à un Dieu qui ne dédaigne pas d'être notre ami & notre époux ; enfin, à un Dieu Jesus, à un Dieu Sauveur : puisque le premier principe qu'on établit, c'est que tout cela ne sert de rien à le faire aimer davantage, à une ame une fois bien pénétrée de sa perfection souveraine indépendante de toutes ces choses. C'est ce qui mène insensiblement au dégoût de Jesus-Christ ; ce qui fait qu'on en renvoie (b) la vue distincte, & la présence par la Foi dans les intervalles, où la pure contemplation cesse ; & que si l'on se résout à l'admettre enfin dans la pure contemplation, ce n'est point en s'y portant de soi-même, puisqu'il faut attendre pour s'y appliquer une impression particulière. Vous avez

(a) Oppos.
p. 21. 22.
&c.

(b) Max.
des Saints,
art. XXVII
XXVIII.

beau dire (a) que ce sont des expressions choisies par la plus grande indignation, pour être les plus sévissantes : ce n'est point l'indignation, mais une douloureuse vérité qui nous y force. Osez-vous nier selon vos principes, que pour exercer le pur amour que vous nous vantez, il ne faille aimer que comme si l'on étoit sans Rédemption, sans Sauveur, sans Christ; & protester hautement que quand tout cela ne seroit pas, & qu'on oublieroit encore la providence, la bonté, la miséricorde de Dieu, on ne l'aimeroit ni plus ni moins?

On vous a montré que ce prétendu amour pur fait la créature indépendante de Dieu. Il est vrai que vous répondez (b) „ que si Dieu n'avoit la puissance de nous rendre heureux ou malheureux, „ il seroit imparfait, & ne seroit plus Dieu; mais qu'il peut sans „ déroger à ses droits, ne nous pas donner la béatitude chrétienne. „ ne. „ Encore un coup, vous donnez le change; vous ne prenez pas la difficulté qu'on vous propose. Vous ne paraissez pas, je vous l'avoue, vouloir nier que Dieu ne puisse nous rendre heureux ou malheureux; mais vous faites pis, puisque ne pouvant nier une vérité si constante, pour nous soustraire à la dépendance, vous en venez jusqu'à dire à Dieu: Il est vrai, je ne puis pas empêcher que vous ne m'envoyiez ce que les hommes appellent bonheur ou malheur: mais je ne me soucie ni du bien ni du mal que vous pouvez me faire; car quel mal après tout pouvez-vous faire à celui qui ne se soucie plus d'être heureux? la Charité désavoue l'Espérance, qui le voudroit être: elle l'attire, dites-vous, à son déintéressement, & lui déclare que le bonheur qu'elle lui propose ne la touche plus. Ne faites donc plus accroire à vos parfaits que vous ne leur faites sacrifier qu'un prétendu amour naturel: ils veulent aller plus loin, & leur pur amour qui les réduit même selon vous, à se contenter de l'état où ils n'auroient ni béatitude ni même d'immortalité, met Dieu à pis faire, & affronte toutes ses rigueurs. Si vous détestez ces impiétés, songez que vous ne pouvez les éviter que par les principes que nous opposons aux vôtres, & en renonçant à ceux que vous avez établis dans les Maximes des Saints.

Tout le monde avoit espéré que vous en vouliez revenir: & on tournoit en ce sens votre Instruction Pastorale: l'on y sentoît un changement de maximes, & plusieurs n'avoient plus de peine que celle de voir que vous ne vouliez pas avouer d'avoir failli. D'autres disoient qu'encore que vos explications, comme on l'a déjà remarqué, ne valussent pas mieux que votre texte; c'étoit quelque chose de changer, & qu'on pouvoit espérer d'autres changemens meilleurs. Mais vous nous ôtez cette espérance en désavouant (c) la rétractation tacite de votre Livre, & en le voulant soutenir au pied de la lettre.

(a) IV. Let.
à M. de
Meaux.

(b) IV. Let.
p. 15.

(c) IV. Let.
à M. de
Meaux,
p. 40.

XX.
Sur l'In-
volontaire
en Jesus-
Christ.

(a) Préf.
n. XLIX.
L.
(b) IV. Let.
p. 41.

De quoi peut-on espérer que vous vous dédiez jamais, puisque vous allez jusqu'à excuser ce trouble involontaire que vous mettez en Jesus-Christ, & à lui chercher dans votre Instruction Pastorale le bon sens, que nous avons repris (a) ailleurs? Vous me reprochez (b) de m'être récrié en cet endroit: "Un Chrétien, un Evêque, un homme a-t-il tant de peine à s'humilier? le Lecteur, dites-vous, jugera de la véhémence de cette figure: qu'il en juge donc? j'y consens. Quoi! me dites-vous, vous trouvez mauvais qu'un Evêque ne veuille point avouer contre sa conscience qu'il a enseigné l'impiété?" Oui, Monseigneur, sans rien déguiser, je trouve mauvais, & tout le monde avec moi, que vous vouliez nous persuader qu'on a mis ce qu'on a voulu, & même une impiété dans votre Livre sans votre participation: que sans vous en être plaint dans vos *errata*, vous aiez laissé courir impunément cette impiété, comme vous l'appellez vous-même: qu'au lieu de vous humilier d'une telle faute, vous la rejettiez sur un autre: que vous aiez tant travaillé à y trouver de vaines excuses. Sur un excès si palpable, j'ai voulu vous représenter ce qu'un Chrétien, ce qu'un Evêque devoit à l'édification de l'Eglise; & vos propres justifications que vous chercher encore aujourd'hui, sont trop voir que j'avois raison.

Oui, Monseigneur, vous cherchez encore à justifier de toutes vos forces dans votre quatrième Lettre (c), ce que vous n'osez avouer ailleurs: vous cherchez, dis-je, à montrer dans le trouble de Jesus-Christ quelque chose d'indélibéré & d'involontaire, sur ce merveilleux fondement que le mouvement de nos bras est de soi non délibéré & involontaire, puisque ce n'est qu'un mouvement local d'un des membres de notre corps, qui est incapable de délibération. Selon cette rare interprétation, il faudra blâmer les Physiciens & les Médecins, qui ont distingué les mouvemens volontaires de nos membres, d'avec ceux qui sont ou de convulsion, ou nécessaires & involontaires de leur nature, comme ceux du cœur & des artères: avec vos subtilités vous leur auriez fait changer une distinction si solennelle; & ils auroient appris de vous, que les mouvemens qu'ils ont appelés volontaires ou délibérés, parce que la volonté les commande, sont en effet indélibérés & involontaires. Mais venons au fait. Ce téméraire qui a osé insérer dans votre Livre (d) le terme d'involontaire, avoit-il raison, ou avoit-il tort? c'est surquoi vous êtes encore irrésolu (e). Il avoit tort, puisque vous appelez impiété le terme d'involontaire, qu'il a ajouté au trouble de la sainte ame de Jesus-Christ. Il avoit raison: son sens, dites-vous (f), est incontestable: après l'avoir tant défavoué, vous en revenez à confesser naturellement que son Addition est de votre Livre. Reconnoissez vos paroles: Vous paraissez, me dites-vous (g), n'avoir pris le vrai sens, ni de Sophronius, ni de mon Livre. Après cela vous ne voulez pas

(c) IV. Let.
pag. 22, 23,
24, 25, 26.

(d) Ibid.
p. 24.

(e) Ibid.
p. 41.

(f) Ibid.
p. 24.

(g) Ibid.

„ que je me récrie , que cent *errata* n'auroient pas suffi pour effacer une telle faute? Vous vous plaignez (a) que c'est-là une trop forte exagération : à parler simplement & sans exagération , dites-vous (b) , un seul *errata* suffisoit . „ Que ne le faîtes-vous donc? „ Mais votre *errata* étoit déjà fait. „ Quelles minuties ! Il en falloit refaire un autre : „ Vous n'y auriez pas manqué , dites-vous. „ Car encore que ce sens soit très-véritable , il pouvoit être mal expliqué ; & il falloit ou le supprimer ou l'expliquer à fond. „ Que ne le faîtes-vous donc encore un coup? que ne le supprimiez-vous , ou que n'y donniez-vous cette explication que vous aviez dans l'esprit? Avez-vous oublié les longs *errata* de cinq ou six pages dans la première édition de votre Instruction Pastorale? quand il en eût fallu autant sur l'impie de l'involontaire en Jésus-Christ , deviez-vous les épargner? mais vous vouliez soutenir (c) que ce mot avoit un sens très-véritable : vous vouliez vous réserver la liberté de défendre , comme vous faites (d) même contre Sophronius Patriarche de Jérusalem , & contre le Concile VI. ce téméraire qui avoit gâté votre Livre . Pourquoi le défavouer avec tant d'efforts & si peu de vraisemblance , s'il a bien dit ; & s'il a mal dit , pourquoi encore aujourd'hui & si souvent averti en entreprendre la défense? C'est donc inutilement que vous étalez votre nouvelle Théologie : je ne perdrai pas le tems à la réfuter ; il me suffit de vous demander où vous l'avez prise. Pouvez-vous nommer un seul Auteur qui ait enseigné le trouble involontaire de l'ame de Jésus-Christ , même au sens que vous excusez? Si les moindres de nos écoliers savent qu'il est inoui dans l'Ecole , ne trouvez pas mauvais que je vous dise encore aujourd'hui que vous ne sauriez le rejeter avec trop d'horreur , & qu'il n'est pas de la piété , ni de la sincérité d'un Evêque de se tant débattre , & de demeurer si irrésolu sur une affaire si claire.

Il faudroit peut-être en ce lieu me plaindre à vous-même de l'injustice que vous me faites , & des sentimens que vous m'imputez contre mes propres paroles : en voici un exemple surprenant dans votre quatrième Lettre à M. l'Archevêque de Paris (e). „ M. de Sales parle ainsi de ce Saint : (c'est de S. François de Sales) „ il semble exclure de la Charité le desir de posséder Dieu & „ voilà fidèlement & sans rien ménager , tout ce qu'on peut tirer de la doctrine du Saint en faveur des nouveaux Mistiques. „ Je reconnois mes paroles : reconnoissez les vôtres que voici (f) : „ Après cet aveu , M. de Meaux ajoute tout ce qu'il croit pouvoir ébranler cette doctrine , qui est si décisive contre la sienne . „ Vous avez donc pris mes paroles qu'on vient d'entendre pour un aveu que je fais de la doctrine du Saint , afin de la refuter comme contraire à la mienne : mais que direz-vous , si ce que vous appelez mon aveu , est seulement une objection que je me fais ? La cho-

le est claire par la lecture de l'endroit que vous citez, où je parle ainsi (a) : " L'on dira que ce dénouement n'est pas suffisant pour entendre toute la doctrine du Saint, ni même pour bien expliquer le lieu allégué : „ Mais si vous n'êtes pas content de ces paroles par où je commence, l'on dira, qui marquent si clairement une objection : vous le ferez de celles-ci (b) : " Mais pour peu qu'on eût de bonne foi, on ne formeroit pas ces difficultés. „ Ce n'étoit donc pas un aveu : c'étoit des difficultés que je me formois à moi-même, & auxquelles je répons dans toute la suite. Quand on montre à un Chrétien, à un Evêque, à un honnête-homme, qu'il a lu avec tant de prévention & de précipitation le Livre de son Confrere, qu'il y a pris une objection pour une réponse, est-ce trop de lui demander un désaveu ?

J'ai dit (c) sur l'instinct particulier dont nos parfaits sont poussés, que vous ne gagniez rien à le réduire au cas précis du précepte, puisqu'il est très-rare dans les préceptes affirmatifs, & peut à peine être jamais réduit à des momens certains : *rarissimus, & vix unquam ad certa momenta revocandus*. J'avois donc manifestement expliqué le terme de *très-rare*, par rapport aux *momens précis*, qui ne peuvent être déterminés ; il n'en falloit pas davantage pour rendre ma preuve complete : car dès-là que les momens de l'obligation ne sont pas précis, il s'ensuit également selon vos principes, que ces momens qui tous sont libres, par conséquent selon vous sont abandonnés à l'instinct ; ce qui suffit pour le Fanatisme, dont il s'agit en ce lieu : cela est clair, & mes paroles aussi-bien que mon intention déterminoient à ce sens. Cependant vous me reprochez

sérieusement (d), que les préceptes de la Foi, de l'Espérance & de la Charité sont affirmatifs : vous concluez par-là que selon moi, les cas où ces préceptes obligent sont très-rares : vous me renvoyez au saint Décret d'Innocent XI. que j'ai défendu de toute ma force dans mon Catéchisme, & que je soutiens tous les jours contre les Auteurs relâchés. Je m'étois encore expliqué dans ma Préface (e) : & en excluant l'obligation astreinte à certains momens précis, j'avois expressément ajouté : " Qu'on m'entende bien : je ne dis pas que l'obli-

gation de des momens certains & précis de l'obligation : car qui peut déterminer l'heure précise à laquelle il faille satisfaire au précepte intérieur de croire, d'espérer, d'aimer : ou au précepte extérieur d'entendre la Messe, & aux autres de cette nature ? „ Qu'y avoit-il de plus clair, ni qui revint mieux à ce terme, *certa momenta*, dans le *Summa Doctrina* ? Cependant vous continuez à me reprocher (f), que selon moi le cas de l'obligation est très-rare : vous oubliez que j'explique expressément dans le même endroit, ce mot, *très-rare*, par ces autres mots, *vix unquam ad certa momenta revocandus* : vous divisez mes paroles pour m'imputer ce que non seule-

(a) *Instr.*
sur les é-
tats d'Or-
do, VIII.
n. III.
Vol. VIII.
p. 145.
(b) *Ibid.*
n. IV, p. 145.

XXII.
Autre fau-
te impo-
sition sur
l'obliga-
tion des
préceptes
affirmatifs.
(c) *Summa*
Doct. n. V
§. Item.
Vol. VIII.
p. 327.

(d) *Reh. ad*
Sum. Doct
opp. pag. 81.

(e) *Préf.*
n. LX.
Vol. VIII.
p. 485.

(f) *II. Let.*
à M. de
Meaux,
p. 51, 52.

ment je n'ai pas dit, mais ce qu'encore positivement j'ai voulu exclure. Je le vois bien, Monseigneur, vous seriez bien aise de recriminer: mais à ce coup, la bonne foi ne le permet pas: voions si d'autres reproches réussiraient mieux.

Vous m'imputez (a) " que la distinction vulgaire de la béatitude objective & formelle me déplait: & sans oser, me dites-vous, la combattre ouvertement, vous voudriez la décréditer. Sur ce fondement vous trouvez mauvais que selon moi la béatitude objective & la formelle ne fassent ensemble qu'une seule & même béatitude. Mais, je, vous prie, en ai-je plus dit que S. Thomas, qui ne cesse de répéter (b) que les actes, les opérations par lesquelles on possède Dieu, sont la perfection, la dernière fin, la béatitude essentielle de l'homme? y a-t-il deux béatitudes? veut-il dire que Dieu ne soit pas la béatitude objective? non sans doute: mais c'est que Dieu seul seroit vainement notre objet, sans les actes qui nous y unissent: ainsi nous sommes heureux par cet objet & par ces actes conjointement. Prenez la peine, Monseigneur, de relire l'endroit que vous m'objectez de mon Avertissement (c): vous n'y trouverez que cette doctrine, qui est celle de toute l'Ecole. Quand vous m'imputez qu'elle me déplait, & que n'osant la combattre ouvertement, je l'attaque par des détours, avouez que vous ne tâchez à quelque prix que ce soit, qu'à me faire faire le personnage odieux d'un ennemi de l'Ecole: j'en renverse les notions; je l'alarme; je lui fais la guerre; je la déclare impie, & le reste dont tous vos Livres sont pleins. Vous me faites dire par votre Docteur de Louvain (d), qu'on dit être un de vos Chanoines, " que mon sentiment sur le motif formel de la Charité est insoutenable, contraire à la doctrine de l'Ecole, & aux sentimens des Saints, tant anciens que nouveaux; une opinion dangereuse qu'on ne peut soutenir, sans condamner en même tems ce qu'il y a de plus grand, & de plus saint dans l'Eglise; qu'il est du devoir de ceux qui ont quelque autorité sur les Ecoles, de prendre tous les soins & toutes les précautions possibles pour en arrêter le cours; sans doute par une censure, puisque les Universités n'ont point d'autres voies. Voilà, Monseigneur, le Censeur que vous lâchez contre moi: voilà le seul Docteur de Louvain que l'on connoisse favorable à vos intentions: encore cache-t-il son nom; & tout votre Chanoine qu'il est, il ne soutient que masqué, son Archevêque. Au reste quand il fuscite toutes les Universités, & qu'il y sonne le tocsin pour me courir sus, il ne fait que suivre votre exemple; puisque comme lui vous tâchez (e) d'animer contre moi toutes les Ecoles, comme contre un ennemi artificieux qui en veut saper les fondemens. Mais après-tout, à quoi aboutit la censure de votre défenseur déguisé, que vos amis ont tant vanté dans ces pais-ci? c'est à vouloir dire (f), " que selon S. Thomas, l'amour de pu-

XXIII.
Autres
fautes im-
putations:
Censure
d'un Do-
cteur de
Louvain.
(a) II. Let.
p. 5. 15. 17.

(b) 1. 2. g.
1. art. 1. 1. 1.
Gr. ad 1.
Gr. 2. 4. 4.
Gr.

(c) Avertis-
sement.
n. XV. 1.
sur la fin.
Vol. VIII.
p. 172.

(d) Lettre
d'un Théol.
de Lou-
vain, p. 9.

(e) Re/p.
ad Sum.
p. 9. Gr.

(f) Pag. 18.

„ re Charité ne regarde pas la béatitude sous l'idée de béatitude ,
 „ de félicité , de propre bonheur : mais plutôt sous l'idée particu-
 „ lière de société, de commerce, de communion d'union & d'uni-
 „ té avec Dieu, qui consiste dans sa vision claire & dans son amour
 „ consommé, qui fait la vraie béatitude de l'homme „. Ainsi toute
 „ la finesse du nouveau système consiste à regarder Dieu comme
 „ uni, sans le regarder comme nous rendant heureux par cette union:
 „ selon cet Auteur que vous approuvez expressément (a), c'est l'es-
 „ sence de tout amour d'être associant & unissant ; d'où il conclut ,
 „ que la Charité nous attache à Dieu , comme uni par la plus clai-
 „ re de toutes les connoissances , & par le plus consommé de tous
 „ les amours , sans néanmoins le considérer comme félicité , encore
 „ que ce soit-là formellement la félicité. Est-ce-là toute la finesse du
 „ nouveau système ? est-ce pour cela qu'on me veut procrire dans tou-
 „ tes les Universités ? On pourroit mépriser ces chimères , qui après-
 „ tout , sous quelque titre que ce soit , nous apprennent à chercher
 „ Dieu dans un intime rapport avec nous : mais quand on fait servir
 „ cette chimère à faire cesser le desir , & naturel & surnaturel de la
 „ béatitude , à séparer les motifs que Dieu a unis ; à éteindre la sé-
 „ curité dans un S. Paul & dans un Moïse , à sacrifier son salut sous
 „ le nom d'intérêt propre éternel , & d'intérêt propre pour l'éternité ;
 „ à consentir , à acquiescer par un acte autant invincible que réfléchi , à
 „ la juste condamnation qu'on mérite de la part de Dieu : quand, dis-
 „ je , on joint tous ces sentimens à des chimères plus creuses que celles
 „ des songes , les chimères ne sont plus chimères , puisqu'on les fait
 „ servir à l'impiété & au blasphème.

XXIV.
 Sur l'ai-
 greur im-
 putée à
 mes ex-
 pressions ,
 (b) III. Let.
 p. 46.

Vous vous plaignez de la force de mes expressions , & vous en
 venez jusqu'à ce reproche (b) „ qu'on est étonné de ne trouver dans
 „ un Ouvrage fait contre un Confrère soumis à l'Eglise , aucune
 „ trace de cette modération qu'on avoit louée dans mes Ecrits con-
 „ tre les Ministres Protestans . „ Venons au fond , Monseigneur ;
 „ laissons-là tous les égards qu'on doit à votre personne , contre les-
 „ quels vous ne montrez point que j'aie péché . Il ne s'agit pas ici
 „ de votre soumission : il s'agit des dogmes nouveaux qu'on voit in-
 „ troduire dans l'Eglise sous prétexte de piété , par la bouche d'un
 „ Archevêque : si en effet il est vrai que ces dogmes renouvellent les
 „ erreurs de Molinos ; sera-t-il permis de le taire ? mais si dès-là qu'ils
 „ les renouvellent , ils renversent les fondemens de la piété , s'ils sont
 „ erronés , s'ils sont impies selon vos propres principes , pourra-t-on
 „ le dissimuler sans trahir la cause ? Voilà pourtant ce que le monde
 „ appelle excessif , aigre , rigoureux , emporté , si vous le voulez : il
 „ voudroit qu'on laissât passer un dogme naissant , doucement & sans
 „ l'appeler de son nom : sans exciter l'horreur des Fidèles par des
 „ paroles qui ne sont rudes qu'à cause qu'elles sont propres : & qui
 „ ne sont employées qu'à cause que l'expression en est nécessaire. Pour

ce qui est de la manière d'écrire contre les Hérétiques déclarés ; quelqu'un niera-t-il qu'il ne faille être plus attentif contre une erreur qui s'élève, que contre une erreur déjà connue ; qu'il ne faille prendre beaucoup plus de soin d'en découvrir le venin caché ; d'en faire voir les suites affreuses ? faut-il attendre pour s'en expliquer, de nouvelles condamnations de l'Eglise, quand il en a précédé de très-manifestes contre des dogmes semblables ? Si l'Auteur de ces nouveaux dogmes les cache, les envelope, les mitige, si vous voulez, par certains endroits, & par-là ne fait autre chose que les rendre plus coulans, plus insinuans, plus dangereux ; faudra-t-il par des bienéances du monde les laisser glisser sous l'herbe, & relâcher la sainte rigueur du langage théologique ? Si j'ai fait autre chose que cela, qu'on me le montre : si c'est-là ce que j'ai fait, Dieu fera mon protecteur contre les molleses du monde & ses vaines complaisances.

Mais après tout, Monseigneur, il faut bien que je n'aie guères excédé dans la vivacité que vous reprochez à mon stile (a) ; puis-je parmi tant de traits si véhémens d'un gros Livre, vous ne relevez que celui-ci (b), où racontant ce que vos amis répandoient dans le monde des avantages que vous remportiez sur moi, & sur mon Livre intitulé, *Summa Doctrina*, &c. j'ai répondu, *Nous verrons*. Hé bien, Monseigneur, est-ce-là ce trait si vif & si véhément ? Pour ne point entrer dans la question de vos avantages, & ne point perdre de tems à y répondre : j'ai dit par le terme le plus court, que mon esprit m'a pu fournir : *Nous verrons ; mais en attendant, il demeurera pour certain, &c.* & sur cela vous me faites une belle moralité touchant le triomphe qu'il faut donner à la vérité toute seule. Je pourrois vous en rendre un autre sur l'extrême délicatesse qui s'offense de si peu de chose : mais tournons tout court, & venons à la conclusion de cette Réponse.

Vous voudriez peut-être que j'entraisse dans la discussion de votre grand dénouement de l'amour naturel innocent & délibéré ; & je le ferois si je n'avois traité la matière à fond, par des argumens dont vous ne touchez que la plus petite partie. Vous avouez du moins, Monseigneur, que vous ne trouvez rien dans l'Ecriture qui appuie vos raisonnemens, & je vous dirai en passant, que sur cela vous donnez le change. "Ce Livre divin, dites-vous (c), qui nous révèle les choses surnaturelles, suppose d'ordinaire les naturelles, telles que cet amour. Il s'agit uniquement, continuez-vous, de savoir si je dois prouver par l'Ecriture que cet amour que vous admettez autant que moi, peut n'être point un péché. Non, Monseigneur, ce n'est pas-là de quoi il s'agit : vous tentez inutilement à me jeter dans des disputes dont je n'ai que faire, & qui ne servent qu'à nous détourner de notre sujet. La question est, de savoir si l'exclusion de cet amour que vous supposez innocent, fait

(a) *IV. Let.*
p. 41.

(b) *Avvert.*
n. 17.
Vol. VII.
p. 167.

XXV.
Sur l'a-
mour natu-
rel, donc
il n'y a
rien dans
l'Ecriture.

(c) *II. Let.*
p. 11.

la perfection des Chrétiens, sans que l'Ecriture nous l'ait révélé : si l'endroit où vous mettez la différence des parfaits & des imparfaits, & le dénouement de tous les états d'Oraison, ne doit pas être recherché avant toutes choses dans l'Evangile : si tout ce mystère consiste en subtilités, en dialectique, sans qu'un si grand maître de la spiritualité s'autorise par la parole de Dieu, & où loin de s'en appuyer, il soit trop heureux de nous alléguer (a) le silence de l'Ecriture. Nous avons donc par votre aveu, que l'Ecriture vous manque, & vous manque dans la matière de la perfection, qui est traitée en cent endroits de ce divin Livre. Si vous en voulez davantage, je vous dirai en finissant ce que j'ai tiré de vous-même sur l'entière inutilité de cet amour naturel.

XXVI.
Inutilité de
cet amour
naturel.
(b) Pag. 1.

Dans la Réponse au *Summa*, vous déclarez (b) que votre système du Livre des Maximes, n'a besoin que de deux choses : l'une est la définition de la Charité dans l'Ecole, & l'autre est notre Article XIII. d'Issy. Donc tout le reste vous est inutile. Or est-il que l'amour naturel innocent & délibéré, n'est point compris dans ces deux choses. Il n'est point compris dans la définition de l'Ecole, où il est dit que la Charité a pour objet Dieu considéré en lui-même : il n'est non plus compris dans le XIII. Article d'Issy, où il ne s'agit que d'expliquer les propriétés de la Charité marquées par S. Paul dans son Chapitre XIII. de la I. aux Corinthiens, où il n'y a nulle mention d'amour naturel. Par conséquent l'amour naturel ne sert de rien au système des Maximes des Saints; & c'est un embrouillement, plutôt qu'un dénouement de la question.

(c) Avant
p. XV.
Vol. VIII.
p. 375.
(d) IV. Let.
p. 1. 6.

Je vous ai déjà posé (c) ce raisonnement; & pour montrer que vous n'entrez pas seulement dans les difficultés, tout ce que vous y répondez (d), c'est, qu'il est manifestement inutile de dire que la définition de la Charité & le XIII. Article d'Issy, n'ont rien de commun avec l'amour naturel de nous-mêmes: qui exclut pour la vie & pour l'Oraison la plus parfaite les actes surnaturels non commandés & non rapportés formellement à la gloire de Dieu, exclut à plus forte raison les actes naturels. Cette conséquence, par où vous tâchez d'amener l'amour naturel à la définition de l'Ecole & à l'Article d'Issy, démontre qu'il n'y étoit pas, & que vous ne faites dans vos réponses que côtoier les difficultés, sans y entrer.

En effet, si cet amour naturel eût été utile au système de votre Livre, vous en eussiez mis la définition à la tête, comme celle des autres amours; puisque même vous n'y avez pas oublié l'amour Judaique, quoique vous reconnoissiez (e) qu'il ne vous est d'aucun usage : à plus forte raison n'auriez-vous pas oublié l'amour naturel, sur lequel vous confessez que tout rouloit. Or est-il que vous n'avez pas seulement songé à le définir : vous n'avez défini que cinq amours (f). 1. Le Judaique, qui est vicieux. 2. L'amour où

(e) Max.
p. 1. 14.

(f) Ibid.

l'on aime Dieu (a), en le rapportant à nous, qui est impie & sacrilège. 3. L'amour de l'Espérance chrétienne, qui selon vous (b) & selon S. François de Sales que vous alléguiez, non seulement est innocent, mais encore vertueux, & de plus surnaturel. 4. L'amour de Charité (c), qui est surnaturel, méritoire & justifiant. 5. L'amour parfait & pur, souverainement méritoire, surnaturel & perfectionnant. Donc tous les amours que vous définissez sont ou vicieux, ou méritoires, ou surnaturels. Ils ne sont donc pas l'amour naturel & innocent, dont vous nous parlez après coup; & malgré que vous en aiez, cet amour que vous n'avez point défini, ne servoit de rien à votre système.

Ce n'étoit point cet amour que vous vouliez ôter aux parfaits, & laisser aux imparfaits seulement, dans votre Livre des Maximes (d). Car les motifs de cet amour-là, étoient répandus par-tout dans les Ecritures & dans les Prières de l'Eglise: or est-il que les motifs de cet amour naturel ne s'y trouvent en aucun endroit, ni pas même l'apparence. Les motifs de cet amour que vous ôtiez aux parfaits, devoient être révéérés dans les imparfaits: or est-il que les motifs d'amour naturel ne sont dignes d'aucun respect. Quand vous répondez (e) „ qu'on doit révéérer dans Isaïe & dans l'Apo-„ calypse les magnifiques descriptions de la vie future, encore qu'el-„ les excitent dans les imparfaits des desirs, dont les uns sont sur-„ naturels, & les autres naturels, que l'Ecriture ne commande pas; „ mais les suppose & s'y accommode avec condescendance dans la „ description des promesses „: ne vous y trompez pas, Monseigneur; malgré les beaux tours de votre éloquence, tout le monde sent dans ce discours une pitoiable évasion. Supposé que j'aie dit qu'on trouve par-tout dans les Prophètes, & peut-être dans les Prières de la Synagogue, les motifs qui ont fait chercher aux Juifs en Jesus-Christ un Messie qui fût un Roi temporel, & qu'il falloit révéérer ces motifs que l'Ecriture nous donnoit par-tout: me pardonneriez-vous cette parole pleine d'erreur, si je répondois, que j'ai seulement voulu reconnoître dans les Prophètes les magnifiques peintures d'une gloire humaine, qu'il faut respecter dans ces divins Auteurs? Ne me confondriez-vous pas au contraire, en me disant, que ce n'étoit pas-là de quoi il s'agissoit: que mes paroles montraient les véritables motifs que nous donnoit l'Ecriture, & enseignoient à les respecter, & que mes explications n'étoient qu'un détour pour excuser un mauvais discours. Je vous dis de même, Monseigneur: quand vous nous parlez (f) des motifs qui sont répandus dans tous les Livres de l'Ecriture, dans tous les monuments de la Tradition, dans toutes les Prières de l'Eglise; & que pour les rendre plus chers à tous les Fidèles, vous ajoutez qu'il les faut révéérer, & le reste qui n'est pas moins fort; visiblement vous parliez des véritables motifs que Dieu nous propose: ce n'étoit point par condescendance que vous

(a) Ibid.

(b) Ibid.

(c) Ibid.

(d) Max.

(e) Ibid.

(f) Ibid.

(g) Ibid.

(h) Ibid.

(i) Ibid.

(j) Ibid.

(k) Ibid.

(l) Ibid.

(m) Ibid.

(n) Ibid.

(o) Ibid.

(p) Ibid.

(q) Ibid.

(r) Ibid.

(s) Ibid.

(t) Ibid.

(u) Ibid.

(v) Ibid.

(w) Ibid.

(x) Ibid.

(y) Ibid.

(z) Ibid.

(aa) Ibid.

(ab) Ibid.

(ac) Ibid.

(ad) Ibid.

(ae) Ibid.

(af) Ibid.

(ag) Ibid.

(ah) Ibid.

(ai) Ibid.

(aj) Ibid.

(ak) Ibid.

(al) Ibid.

(am) Ibid.

(an) Ibid.

(ao) Ibid.

(ap) Ibid.

(aq) Ibid.

(ar) Ibid.

(as) Ibid.

(at) Ibid.

(au) Ibid.

(av) Ibid.

(aw) Ibid.

(ax) Ibid.

(ay) Ibid.

(az) Ibid.

(ba) Ibid.

(bb) Ibid.

(bc) Ibid.

(bd) Ibid.

(be) Ibid.

(bf) Ibid.

(bg) Ibid.

(bh) Ibid.

(bi) Ibid.

vouliez que l'Ecriture s'y accommodât ; vous nous vouliez exposer ce qui étoit de la première & directe intention du Saint-Esprit : s'il eût été question de condescendance , votre esprit si fécond en riches expressions vous en auroit fait trouver de plus convenables au dessein que vous auriez eu : ainsi ces inventions si subtiles & si délicates , ne sont qu'une illusion ; & vous ne pouvez pas seulement songer dans cet endroit à l'amour naturel que vous vantez.

Bien plus : dans les Lettres mêmes que vous m'adressez , vous êtes encore forcé à reconnoître que cet amour est inutile à votre système . Une des conditions de cet amour , c'est qu'il soit naturel & innocent ; mais cela même ne vous est plus nécessaire (a) : " Que
 (a) II. Let. P. 11. 17. Lett. P. 46. 70.
 „ ce soit un péché ou non , il n'en est pas moins vrai de dire qu'il
 „ y a dans les justes imparfaits une mercénarité ou propriété , ou
 „ desir naturel & inquiet sur le salut , qu'il faut retrancher dans
 „ les parfaits . Voilà , dites-vous , tout l'essentiel de mon système .
 „ Il est vrai , continuez-vous , que j'y ai ajouté que cette mercé-
 „ narité ou propriété , n'est pas toujours un péché : mais enfin ,
 „ cet adoucissement , & la question si cet amour naturel est péché
 „ ou non , n'est point essentiel à mon système . „ Chose admirable !
 „ après avoir mis dans tous vos Livres ; dans votre Instruction Pa-
 „ storale , dans votre Réponse à la Déclaration des trois Evêques ,
 „ dans celle au *Summa Doctrina* , dans tous les autres Livres , com-
 „ me un dénouement nécessaire , cette propriété , cette imperfection
 „ qui tient le milieu entre la concupiscence & la vertu ; tout d'un
 „ coup , quand il vous plaît , cela n'est plus nécessaire . Je vois ce
 „ qui vous force à cet aveu ; c'est qu'après tout , après avoir proposé
 „ tant de fois (b) ce desir naturel & inquiet , comme celui qu'il faut
 „ retrancher , quoiqu'innocent ; vous n'avez pu vous empêcher d'a-
 „ vouer (c) que c'est celui-là , qui est si contraire à l'esprit de Dieu . Il
 „ ne s'agit donc plus dans votre système de retrancher un desir natu-
 „ rel & innocent ; mais un desir vicieux contraire à l'esprit de Dieu .
 „ C'est ce qui vous fait tourner si court ; & cet amour naturel & in-
 „ nocent , jusques-là si nécessaire , s'en va en fumée .

On ne sait plus même ce que deviennent vos raisonnemens sur le desir naturel , après ces discours de votre première Lettre . Pour expliquer cette parole des Maximes (d) " (On veut Dieu sous cette
 (d) Max. P. 46.
 (e) II. Lett. „ précision , mais non par ce motif précis :) vous parlez ainsi (e) :
 „ à M. de „ Celui qui dit ces paroles a voulu seulement dire , que cet objet
 Meaux , P. 11.
 „ est son avantage , mais qu'il ne le veut point par une affection
 „ naturelle & mercenaire , qui ne vienne point du principe de la
 „ grace . „ Vous confirmez ce discours par cette comparaison : " Au-
 „ roit-on , dites-vous (f) ; quelque peine à entendre un sujet plein
 „ de zèle , qui diroit au Roi , des graces duquel il seroit comblé :
 „ En vous servant , je trouve le plus grand de tous mes intérêts ;
 „ mais ce n'est point par un motif intéressé que je vous sers : vos

(f) Ibid.

„dons me font chers, mais je voudrois vous servir de même quand „vous m'en priveriez? „Permettez-moi, Monseigneur, que je vous demande si celui qui parleroit ainsi au Roi, songeroit à un desir naturel ou non naturel; & s'il auroit autre chose dans l'esprit, que les avantages qu'il auroit reçus, où qu'il pourroit recevoir? tant il est vrai que quand vous voulez expliquer vous-même naturellement ce que vous aviez dans l'esprit en parlant de l'intérêt & de son motif, le desir naturel bon ou mauvais, innocent ou vicieux, n'y entroit pour rien.

Il paroît donc d'un côté par tant de raisonnemens tirés de vous-même, qu'il vous est entièrement inutile: mais d'autre côté vous ne pouvez vous en passer; sans cela vous ne savez plus comment expliquer ce qu'il faut ôter dans les parfaits. Si l'amour naturel que vous voulez retrancher (a) étoit vicieux, les passages de S. Thomas & d'Estius sur lesquels vous fondez (b) tout votre système, ne vous serviroient de rien; puisqu'il le desir naturel que vous prenez d'eux, doit se pouvoir rapporter à la Charité, selon S. Thomas, & doit selon Estius, n'être revêtu d'aucune circonstance dépruvante.

D'ailleurs, vous avez besoin d'un desir naturel qui soit proposé par-tout dans l'Ecriture, dans la Tradition & dans les Prières de l'Eglise: & celui-là, oferiez-vous dire qu'il soit vicieux, & encore qu'étant vicieux, il soit digne de respect? Tout se confond, tout se contrarie dans votre système: il faut que ce desir soit innocent; il n'est pas besoin qu'il le soit: tout vous est bon, & vous entendez tout ce qu'il vous plaît, selon vos besoins dans tous vos discours. Vous avez raison de vouloir qu'on en décide le préjugé par la seule bonne opinion qu'on a de votre esprit: quand on en vient au détail, on voit que tout s'y dément, & qu'on ne peut un seul moment se soutenir.

Cependant vous dites ailleurs (c), que le desir naturel dont on vous a démontré l'inutilité par vous-même, vous est si nécessaire, que sans son secours (d) vous ne pourriez qu'extravaguer de page en page, & de ligne en ligne: que sera-ce donc si l'on vous fait voir que ce desir naturel, non seulement n'est appulé d'aucune preuve, mais encore qu'il est plein d'erreurs, qu'il est nouveau, qu'il est inoui, qu'il est absurde, qu'il est Pélagien, qu'il ramène par un certain endroit le Molinisme? Je l'ai prouvé une fois; c'est assez: on n'a qu'à voir ma Préface: & s'il m'est permis seulement pour un dernier éclaircissement, de mettre cette Lettre en abrégé, tout s'y réduit dans le fond à examiner si vous avez bien entendu la béatitude, & la manière dont le motif en agit sur nous. Toute l'Ecole est d'accord qu'en toute action de la volonté raisonnable, la béatitude s'y trouve, ou bien explicitement & par acte exprès, ou bien implicitement, virtuellement, & sans en avoir toujours, com-

(a) II. I. et.

(b) I. et.

(c) I. et.

(d) III.

(e) I. et.

(a) III. Let.
Pag. 116.

(b) Resp.
ad Sum.
pag. 5. 6. et.

(c) IV. Let.
pag. 14. 15. et.

me vous parlez vous-même (a), *une certaine pensée réfléchie & apperçue*. Montrez-moi un seul Docteur de l'Ecole qui parle autrement : un seul qui ne dise pas qu'en ce sens la béatitude est la fin dernière de la vie humaine & de toutes ses actions : vous refusez cependant cette doctrine . Tout est perdu selon vous (b), si l'on ne dit qu'on peut s'arracher le desir d'être heureux : jusqu'à ce secret desir qui se trouve en nous , *sans être réfléchi & apperçu* . Vous dites (c) que le laisser , ce n'est pas contenter l'Ecole : *parce que la béatitude n'en est pas moins le véritable objet qui mène réellement la volonté en tout acte que la raison peut produire* . Il faut donc selon vous pour la contenter , que la volonté se puisse arracher jusqu'à ce secret desir de la béatitude qu'on appelle implicite & virtuel , & dont l'action est d'autant plus réelle , qu'elle tient plus intimement au fond des entrailles , au fond de l'âme . Vous êtes seul dans cette pensée : vous n'avez pas nommé un seul Auteur pour ce sentiment : vous n'en nommerez jamais un seul : vous avez S. Augustin , & après lui S. Thomas , & toute l'Ecole expressément contre vous . On vous a montré que vous êtes vous-même contre vous-même ; & qu'ainsi tout ce beau système que vous nous vantez comme la merveille du pur amour , se dément , & tombe par ce seul endroit .

Vous vous entendez aussi peu , lorsque vous dites ; *qu'encore qu'on ne puisse pas s'arracher l'amour de la béatitude , on peut le sacrifier , comme on peut sacrifier l'amour de la vie sans pouvoir se l'arracher tout-à-fait* . Avouez la vérité , Monseigneur ; vous ne croiez pas avoir rien à dire ou avoir rien proposé de plus spécieux que cet argument : mais il tombe par ce seul mot : On peut bien sacrifier la vie mortelle à quelque chose de meilleur , qui est la vie bienheureuse ou vraie ou imaginée à la manière que nous avons vue : mais lorsque vous supposez qu'on puisse aussi sacrifier la vie bienheureuse , il faut que vous aiez dans l'esprit quelque chose de meilleur à quoi on la sacrifie : & toujours on reviendra , ou heureux en le possédant , ou malheureux si on le perd : de sorte que malgré vous , la vie heureuse se trouve toujours comprise dans l'acte du sacrifice que vous voulez qu'on en fasse .

Ne voyez-vous pas que vous vous perdez ? est-ce par de tels raisonnemens que vous vous donnez des airs si triomphans ? Vous cherchez à vous arracher l'amour de la béatitude , quand c'est elle-même qui vous fait encore produire cet acte , où vous voudriez vous l'arracher s'il étoit possible . Quoiqu'il en soit , bien assurément vous ne serez pas malheureux , parce que vous serez heureux , & que vous aurez ce que vous voudrez , ce que vous aurez choisi avec raison . Ne cherchez donc plus par un vain & dangereux travail , à vous arracher la vue du bonheur que la nature & la grace rendent également inséparable des actes humains & divins , raisonnables &

furnaturels; & croiez que votre amour sera pur au souverain degré, quand il mettra son bonheur en Dieu.

Après cela, Monseigneur, je n'ai plus rien à vous dire, & je m'en tiens pour vos quatre Lettres à cette seule Réponse. S'il se trouve dans vos Ecrits quelque chose de considérable qui n'ait pas encore été repoussé, j'y répondrai par d'autres-moiens. Pour des Lettres, composez-en tant qu'il vous plaira : divertissez la Ville & la Cour : faites admirer votre esprit & votre éloquence, & ramenez les graces des Provinciales : je ne veux plus avoir de part au spectacle que vous semblez vouloir donner au public, & je ne vois plus que les procédés sur quoi je sois obligé de vous satisfaire, puisque vous le demandez avec tant d'instance. Je suis avec respect, &c.



T A B L E

DES SECTIONS

Dans la Réponse de M. de Meaux à quatre Lettres
de M. de Cambrai.

I. Section. <i>Sur les contradictions.</i>	pag. 1
II. Section. <i>Sur l'intérêt propre éternel.</i>	3
III. Section. <i>De la persuasion réfléchie.</i>	8
IV. Section. <i>Sur la bonne foi, & encore sur le terme de réflexion.</i>	10
V. Section. <i>Sur la rétraction.</i>	11
VI. Section. <i>Sur le sacrifice absolu, & sur les dernières épreuves.</i>	12
VII. Section. <i>Sur la résignation & l'indifférence.</i>	13
VIII. Section. <i>Sur la parfaite sécurité de Moïse & de S. Paul dans les desirs qu'ils faisoient par impossible.</i>	14
IX. Section. <i>Principes de S. Augustin sur la béatitude naturelle, & surnaturelle.</i>	ibid.
X. Section. <i>Sur les interprétations de S. Grégoire de Nazianze, & de S. Cyrille.</i>	17
XI. Section. <i>Embrrouillement de questions inutiles.</i>	19
XII. Section. <i>Sur la résolution terrible attribuée à S. François de Sales, & sur la réponse de mort.</i>	21
XIII. Section. <i>Sur le sacrifice absolu de l'amour naturel.</i>	22
XIV. Section. <i>Ce qu'emportent précisément ces suppositions impossibles : Consentement unanime de l'Ecole.</i>	24
XV. Section. <i>Sur l'idée de la béatitude.</i>	25
XVI. Section. <i>Sur les faussetés qu'on m'impose.</i>	26
XVII. Section. <i>Sur la différence de l'Espérance d'avec la Charité.</i>	27
XVIII. Section. <i>Sur les motifs de la Charité proposés dans l'Evangile, & sur la fausse dialectique qui les veut séparer.</i>	
XIX. Section. <i>Que ce seul point renferme la décision du tout.</i>	30
XX. Section. <i>Sur l'involontaire en Jesus-Christ.</i>	32
XXI. Section. <i>Sur ce qu'on prend une objection pour une réponse.</i>	33
XXII. Section. <i>Autre fausse imputation sur l'obligation des préceptes affirmatifs.</i>	34
XXIII. Section. <i>Autres fausses imputations : Censure d'un Docteur de Louvain.</i>	35
XXIV. Section. <i>Sur l'aigreur imputée à mes expressions.</i>	36
XXV. Section. <i>Sur l'amour naturel, dont il n'y a rien dans l'Ecriture.</i>	37
XXVI. Section. <i>Inutilité de cet amour naturel.</i>	38



R E L A T I O N
S U R
L E Q U I É T I S M E.
I. S E C T I O N.

Raisons, d'écrire cette Relation.

PUISQUE M. l'Archevêque de Cambrai veut qu'on lui réponde si précisément sur les demandes, & que dans cette conjoncture il n'y en a point de plus importantes que celles qui regardent notre procédé qu'il tâche de rendre odieux en toutes manières, pendant qu'il a été en toutes manières plein de charité & de douceur jusqu'à l'excès ; si l'on tardoit à le satisfaire, il tireroit trop d'avantage de notre silence. Que ne donne-t-il point à entendre contre nous par ces paroles de la Réponse (a) à notre Déclaration ? *Le procédé de ces Prélats dont j'aurois à me plaindre, a été tel que je ne pourrois espérer d'être cru en le racontant. Il est bon même d'en épargner la connoissance au public.* Tout ce qu'on peut imaginer de plus rigoureux & de plus extrême est renfermé dans ce discours, & en faisant semblant de se vouloir taire, on en dit plus que si l'on parloit. Pour se donner toute la raison, & nous donner tout le tort, ce Prélat dans la première édition de cette Réponse posoit ce fait important (b) : *Qu'il avoit fait proposer à M. de Chartres que nous suppliassions de concert le Pape de faire regler par ses Théologiens à Rome une*

(a) Edit.
de Brux.
p. 6.

(b) Edit.
sans nom
de la Ville,
p. 9.

nouvelle édition de son Livre: en sorte qu'il ne nous restât qu'à laisser faire ces Théologiens: & un peu après: Je demandois une réponse prompte, & au lieu d'une réponse, je reçus la Déclaration imprimée contre moi. Nous ne savons rien de ce fait avancé en l'air: M. de Chartres éclaircira le public de ce qui le touche: mais sans attendre la réfutation d'un fait de cette importance, M. de Cambrai s'en dédit lui-même, puisqu'il a voulu retirer cette édition, quoique répandue à Rome par son ordre, & que dans celle (a) qu'il lui substitue il supprime tout cet article. Nous avons en main les deux éditions; celle où il avance ce fait, & celle où il le supprime: & la preuve est démonstrative, que sans même se souvenir des faits qu'il avance, ce Prélat écrit ce qui lui vient dans l'esprit de plus odieux, encore qu'il soit si faux, que lui-même il est obligé de le retirer, & de le supprimer entièrement.

(a) Edit.
de Brux.
p. 6.

Il. Il n'en faudroit pas davantage pour juger des beaux dehors qu'il veut donner à sa conduite, & des affreuses couleurs dont il défigure la nôtre. Il s'attache principalement à me décrier: non content de m'accuser (b) par toutes ses Lettres, d'un zèle précipité, d'un zèle amer; c'est à moi qu'il écrit ces mots: Vous ne cessez de me déchirer; & ce qui est encore plus injurieux (c): Vous allez me pleurer par tout, & vous me déchirez en me pleurant: il ajoute: Que peut-on croire de ces larmes qui ne servent qu'à donner plus d'autorité aux accusations? Dans les mêmes Lettres (d): La passion m'empêche de voir ce qui est sous mes yeux: l'excès de la prévention m'ôte toute exactitude.

(b) IV. Lett.
à M. de
Brux.
p. 41. 42.
(c) III. Lett.
p. 45.

(d) Lett.
p. 4. 27. 38.

(e) Resp.
ad Summa
Doctr. ad
ob. 15. p. 71.

Je suis, dit-il (e), l'auteur de l'accusation contre son Livre: Je suis cet impitoyable, qui sans pouvoir assouvir son courage: NECDUM expleto animo: PAR la censure indirecte & ambitieuse portée dans notre Déclaration, redouble ses coups en particulier: & continue-t-il, en recueillant mes esprits: RECOLLECTO spiritu: JE reprends les paroles douces pour l'appeler un second Molinos: paroles qui ne sont jamais sorties de ma bouche; puisque ce Prélat sait lui-même, que je l'ai toujours séparé d'avec Molinos dans la conduite, & même dans certaines conséquences, encore qu'il en ait posé tous les principes. Mais voici des accusations plus particulières.

III. Je ne comprends rien, dit-il, à la conduite de M. de Meaux: d'un côté il s'enflamme avec indignation: (car à l'entendre je ne suis jamais de sens rassis;) il s'enflamme donc avec indignation, si peu qu'on révoque en doute l'évidence de ce système de Madame Guyon: de l'autre, il la communique de sa main, il l'autorise dans l'usage quotidien des Sacrements, & il lui donne, quand elle parle de Meaux, une attestation complète, sans avoir exigé d'elle aucun acte où elle ait retracé formellement aucune erreur: d'où viennent tant de rigueur & tant de relâchement?

IV. Ce sont les reproches que nous avons, écrits de la main de M. l'Archevêque de Cambrai dans un Mémoire qui subsiste encore. Il fait bien à qui il l'avoit adressé; & nous le dirons dans la

suite : tout est injuste dans l'endroit qu'on en vient de voir : il n'étoit pas permis de dire que j'ai donné (une seule fois) la Communion de ma main à Madame Guyon , sans remarquer en même tems que c'étoit à Paris où elle y étoit reçue par ses Supérieurs : en sorte qu'il n'étoit pas même en mon pouvoir de l'exclure de la Table sacrée : on lui donnoit les saints Sacremens , à cause de la profession qu'elle faisoit à chaque moment d'être soumise & obéissante. A Meaux je lui ai nommé un Confesseur , à qui sur le fondement de l'entière soumission qu'elle témoignoit & par écrit & de vive voix , dans les termes les plus forts où elle pût être conçue , je donnai toute permission de la faire communier . Elle a souscrit à la condannation de ses Livres , comme contenant une mauvaise doctrine : elle a encore souscrit à nos censures , où ses Livres imprimés & toute sa doctrine étoient condamnés : enfin elle a rejeté par un Ecrit exprès les propositions capitales d'où dépendoit son système . J'ai tous ces Actes souscrits de sa main , & je n'ai donné cette Attestation qu'on nomme complete, que par rapport à ces Actes qui y sont expressement énoncés , & avec expresse défenses de diriger , d'enseigner ou dogmatiser ; défenses qu'elle a acceptées & souscrites de sa main dans cette même Attestation : voilà donc ce mélange incompréhensible de relâchement & de rigueur éclairci par Actes , & l'accusation de M. de Cambrai manifestement convaincue de faux . Qui ne voit donc après cela , qu'il ne faut donner aucune croiance aux faits que ce Prélat avance contre un Confrere & contre un ami aussi intime que je l'étois ? J'accorde sans peine à M. l'Archevêque de Cambrai , que si nous lui avons fait quelque injure , il doit , comme il ne cesse de le répéter , soutenir l'honneur de son ministère offensé : qu'il nous fasse la même justice . Je suis donc obligé aussi de faire paroître la vérité sur les plaintes dont il se sert pour animer contre moi tout le public . Il faut rechercher jusqu'à la source quelles peuvent être les causes , & de ces larmes trompeuses , & des emportemens qu'on m'attribue : il faut qu'on voie jusques dans l'origine , si c'est la charité ou la passion qui m'a guidé dans cette affaire : elle a duré plus de quatre ans : & je suis le premier qu'on y ait fait entrer. La connexion des faits ne me permet pas de les séparer ; & je suis dans l'obligation de raconter toute la suite de cette fâcheuse Histoire , puisque la conduite de mes Confreres & la mienne ne peut être entendue que par ce moien .

V. Il est vrai qu'il est affligeant de voir des Evêques en venir à ces disputes , même sur des faits . Les libertins en triomphent , & prennent occasion de tourner la piété en hypocrisie , & les affaires de l'Eglise en dérision : mais si l'on n'a pas la justice de remonter à la source , on juge contre la raison . M. de Cambrai se vante par-tout qu'il n'a pas écrit le premier ; ce qui pourroit mettre

la raison de son côté, & du moins nous rendroit d'injustes aggresseurs. Il m'adresse cette parole à moi-même (a) : *Qui est-ce qui a écrit le premier? qui est-ce qui a commencé le scandale?* Mais est-il permis de dissimuler les faits constans & publics? Qui est-ce en effet qui a imprimé le premier sur ces matieres, de M. de Cambrai ou de nous? Qui est-ce qui dit le premier dans un Avertissement à la

(a) *IV. Let.*
pag. 45.

(b) *Pag. 16.*

tête d'un Ouvrage d'importance (b), qu'il ne vouloit qu'expliquer avec plus d'étendue les principes de deux Prélats, (M. de Paris & moi) donnés au public en trente-quatre Propositions? étions-nous convenus ensemble qu'il expliqueroit nos principes? avois-je seulement oui parler de cette explication? M. de Cambrai dit beaucoup de choses de M. de Paris, que ce Prélat a réfutées au gré de tout le public par des faits incontestables: mais pour moi, les excuses de M. de Cambrai n'ont pas la moindre apparence, puisqu'il est constant que je n'avois pas seulement entendu parler de l'explication qu'il vouloit donner de nos principes communs. En avois-je usé de la même sorte avec M. de Cambrai; & quand je voulus publier l'explication que j'avois promise de notre doctrine, n'avois-je pas commencé par mettre le Livre que je préparois en manuscrit entre les mains de M. de Cambrai pour l'examiner? Ce sont des faits très constans, & qu'on ne nie pas. Je suis donc manifestement innocent de la division survenue entre nous, moi qu'on accuse d'être l'auteur de tout le mal. Si au lieu d'expliquer nos principes, il se trouve qu'on nous implique dans des erreurs capitales: si on remplit tout un Livre des maximes de Molinos, & qu'on ne fasse que de les couvrir d'apparences plus spécieuses, avons-nous dû le souffrir? Il n'y a donc qu'à examiner si dans le fond notre cause est aussi juste que nous l'avons démontré ailleurs: mais en attendant il est justifié à la face du soleil, aux yeux de Dieu & des hommes, que nous ne sommes pas les aggresseurs; que notre défense étoit légitime autant qu'elle est nécessaire; & que du moins cette partie du procédé qui est le fondement de toute la suite, ne reçoit seulement une ombre de contestation.

VI. Le reste n'est pas moins certain: mais afin de le faire entendre à tout le public, puisque c'est M. de Cambrai qui nous y presse lui-même, & qu'il a cinq cent bouches par toute l'Europe à sa disposition, pour y faire retentir ses plaintes: que pouvons-nous faire encore un coup, que de reprendre les choses jusqu'à l'origine par un récit aussi simple qu'il sera d'ailleurs véritable & soutenu de preuves certaines?

II. S E C T I O N.

Commencement de la Relation : & premièrement , ce qui s'est passé avec moi seul.

IL y avoit assez long-tems que j'entendois dire à des personnes distinguées par leur piété & par leur prudence , que M. l'Abbé de Fenelon étoit favorable à la nouvelle Oraison , & on m'en donnoit des indices qui n'étoient pas méprisables. Inquiet pour lui, pour l'Eglise, & pour les Princes de France dont il étoit déjà Précepteur , je le mettois souvent sur cette matiere , & je tâchois de découvrir ses sentimens dans l'espérance de le ramener à la vérité pour peu qu'il s'en écartât. Je ne pouvois me persuader qu'avec ses lumieres & avec la docilité que je lui croiois , il donnât dans ces illusions, ou du moins qu'il y voulût persévérer s'il étoit capable de s'en laisser éblouir. J'ai toujours une certaine persuasion de la force de la vérité , quand on l'écoute ; & je ne doutai jamais que M. l'Abbé de Fenelon n'y fût attentif. J'avois pourtant quelque peine de voir qu'il n'entroit pas avec moi dans cette matiere avec autant d'ouverture que dans les autres que nous traitions tous les jours. A la fin Dieu me tira de cette inquiétude ; & un de nos amis communs , homme d'un mérite comme d'une qualité distinguée, lorsque j'y pensois le moins, me vint déclarer que Madame Guyon & ses amis vouloient remettre à mon jugement son Oraison & ses Livres. Ce fut en l'année 1693. vers le mois de Septembre qu'on me proposa cet examen. De deviner maintenant pourquoi l'on me fit cette confiance , si ce fut-là un de ces sentimens de confiance que Dieu met , quand il lui plaît , dans les cœurs pour venir à ses fins cachées, ou si l'on crut simplement dans la conjoncture qu'il se falloit chercher quelque sorte d'appui dans l'Episcopat , c'est où je ne puis entrer : je ne veux point raisonner , mais raconter seulement des faits que me rappellent sous les yeux de Dieu, non seulement une mémoire fraîche & sure comme au premier jour, mais encore les Ecrits que j'ai en main. Naturellement je crains de m'embarrasser des affaires où je ne suis pas conduit par une vocation manifeste : ce qui arrive dans le troupeau dont je suis chargé, quoiqu'indigne, ne me donne point cette peine : j'ai la foi au saint Ministère & à la vocation divine. Pour cette fois en me proposant d'entrer dans cet examen , on me répéta si souvent que Dieu le vouloit , & que Madame Guyon ne desirant que d'être enseignée , un Evêque en qui elle prenoit confiance , ne pouvoit pas lui refuser l'instruction qu'elle demandoit avec tant d'humilité, qu'à la fin je me rendis. Je connus bientôt que c'étoit M. l'Abbé de Fenelon qui avoit donné le conseil ; & je regardai comme un bonheur

de voir naître une occasion si naturelle de m'expliquer avec lui : Dieu le vouloit : je vis Madame Guyon : on me donna tous ses Livres, & non seulement les imprimés, mais encore les manuscrits : comme sa vie qu'elle avoit écrite dans un gros volume, des Commentaires sur Moïse, sur Josué, sur les Juges, sur l'Evangile, sur les Epîtres de S. Paul, sur l'Apocalypse & sur beaucoup d'autres Livres de l'Ecriture. Je les emportai dans mon Diocèse où j'allois ; je les lus avec attention ; j'en fis d'amples extraits, comme on le fait des matieres dont on doit juger ; j'en écrivis au long de ma main les propres paroles : je marquai tout jusqu'aux pages, & durant l'espace de quatre ou cinq mois je me mis en état de prononcer le jugement qu'on me demandoit.

II. Je ne me suis jamais voulu charger, ni de confesser, ni de diriger cette Dame, quoiqu'elle me l'ait proposé, mais seulement de lui déclarer mon sentiment sur son Oraison & sur la doctrine de ses Livres, en acceptant la liberté qu'elle me donnoit de lui ordonner ou de lui défendre précisément sur cela ce que Dieu dont je demandois perpétuellement les lumieres, voudroit m'inspirer.

III. La premiere occasion que j'eus de me servir de ce pouvoir, fut celle-ci. Je trouvai dans la vie de cette Dame, que Dieu lui donnoit une abondance de graces dont elle crévoit au pié de la lettre : il la falloit délayer : elle n'oublie pas qu'une Duchesse avoit une fois fait cet office : en cet état on la mettoit souvent sur son lit : souvent on se contentoit de demeurer assis auprès d'elle : on venoit recevoir la grace dont elle étoit pleine ; & c'étoit-là le seul moien de la soulager. Au reste elle disoit très-expressement que ces graces n'étoient point pour elle : qu'elle n'en avoit aucun besoin, étant pleine par ailleurs ; & que cette surabondance étoit pour les autres. Tout cela me parut d'abord superbe, nouveau, inoui, & dès-là du moins fort suspect ; & mon cœur qui se soulevoit à chaque moment contre la doctrine des Livres que je lisois, ne put résister à cette maniere de donner les graces. Car distinctement, ce n'étoit ni par ses prieres, ni par ses avertissemens qu'elle les donnoit : il ne falloit qu'être assis auprès d'elle pour aussitôt recevoir une effusion de cette plénitude de graces. Frapé d'une chose aussi étonnante, j'écrivis de Meaux à Paris à cette Dame, que je lui défendois, Dieu par ma bouche, d'user de cette nouvelle communication de graces, jusqu'à ce qu'elle eût été plus examinée. Je voulois en tout & par-tout procéder modérément, & ne rien condamner à fond avant que d'avoir tout vu.

IV. Cet endroit de la vie de Madame Guyon est trop important pour être laissé douteux ; & voici comme elle l'explique, dans sa vie. *Ceux, dit-elle, que Notre-Seigneur m'a donnés : (c'est un stile répandu dans tout le Livre) : mes véritables enfans ont une tendance à demeurer en silence auprès de moi. Je découvre leurs besoins, & leur commu-*

nique en Dieu ce qui leur manque. Ils sentent fort bien ce qu'ils reçoivent, & ce qui leur est communiqué avec plénitude. Un peu après: Il ne faut, dit-elle, que se mettre auprès de moi en silence. Aussi cette communication s'appelle la communication en silence, sans parler & sans écrire: c'est le langage des Anges, celui du Verbe, qui n'est qu'un silence éternel. Ceux qui sont ainsi auprès d'elle sont nourris, dit-elle, intimement de la grâce communiquée par moi en plénitude. A mesure qu'on recevoit la grâce autour d'elle, je me sentois, dit-elle, peu à peu vider & soulager. Chacun recevoit sa grâce selon son degré d'Oraison, & éprouvoit auprès de moi cette plénitude de grâces apportées par Jésus-Christ: c'étoit comme une écluse qui se décharge avec profusion: on se sentoit rempli, & moi je me sentois vider & soulager de ma plénitude: mon ame m'étoit montrée comme un de ces torrents qui tombent des montagnes avec une rapidité inconcevable.

V. Ce qu'elle raconte avec plus de soin, c'est comme on a dit, qu'il n'y avoit rien pour elle dans cette plénitude de grâces: elle répète par-tout que tout étoit plein: il n'y avoit rien de vuide en elle: c'étoit comme une nourrice qui crève de lait; mais qui n'en prend rien pour elle-même: Je suis, dit-elle, depuis bien des années dans un état également nud & vuide en apparence; je ne laisse pas d'être très-pleine. Une eau qui rempliroit un bassin, tant qu'elle se trouve dans les bornes de ce qu'il peut contenir, ne fait rien distinguer de sa plénitude; mais qu'on lui verse une surabondance, il faut qu'il se décharge, ou qu'il crève. Je ne sens jamais rien pour moi-même; mais lorsque l'on remue par quelque chose ce fond intimement plein & tranquille, cela fait sentir la plénitude avec tant d'excès qu'elle rejaillit sur les sens: c'est, poursuit-elle, un regorgement de plénitude, un rejaillissement d'un fond comblé & toujours plein pour toutes les ames qui ont besoin de puiser les eaux de cette plénitude: c'est le réservoir divin, où les enfans de la Sagesse puisent incessamment ce qui leur faut.

VI. C'est dans un de ces excès de plénitude, qu'environnée une fois de quelques personnes, comme une femme lui eût dit qu'elle étoit plus pleine qu'à l'ordinaire; je leur dis, raconte-t-elle, que je mouvois de plénitude, & que cela surpassoit mes sens au point de me faire crêver: ce fut à cette occasion que la Duchesse qu'elle indigne, & que personne n'apprendra jamais de ma bouche, me délaça, dit-elle, charitablement pour me soulager: ce qui n'empêcha pas que par la violence de la plénitude, mon corps ne crévât de deux côtés. Elle se soulagea, en communiquant de sa plénitude à un Confesseur qu'elle désigne, & à deux autres personnes que je ne découvrirai pas.

VII. C'est après avoir vu ces choses, & beaucoup d'autres aussi importantes que nous allons raconter, que M. l'Archevêque de Cambrai persista à défendre Madame Guyon en des termes dont on sera étonné, quand nous en serons à l'article où il les faudra produire écrits de sa main. On verra alors plus clair que le jour, ce

qu'on ne voit déjà que trop, que c'est après tout Madame Guyon qui fait le fond de cette affaire, & que c'est la seule envie de la soutenir, qui a séparé ce Prélat d'avec ses Confreres. Puisqu'il m'attaque, comme on a vu, sur mon procédé, tant avec Madame Guyon qu'avec lui-même, d'une maniere qui rendroit & mon ministère & ma conduite odieuse à toute l'Eglise; c'étoit à lui de prévoir ce que ses injustes reproches me contraindroient à la fin de découvrir: mais une raison plus haute me force encore à parler. Il faut prévenir les Fidèles contre une séduction qui subsiste encore: une femme qui est capable de tromper les ames par de telles illusions, doit être connue, sur-tout lorsqu'elle trouve des admirateurs & des défenseurs, & un grand parti pour elle, avec une attente des nouveautés que la suite fera paroître. Je confesse que c'étoit ici en effet un ouvrage de ténèbres, qu'on doit désirer de tenir caché, & je l'eusse fait éternellement, comme je l'ai fait durant plus de trois ans avec un impénétrable silence, si l'on n'eût pas abusé avec trop d'excès de ma discrétion, & si la chose n'étoit pas venue à un point où il faut pour le service de l'Eglise, mettre en évidence ce qui se tramé sourdement dans son sein.

VIII. Comme Madame Guyon sentit d'abord que je trouveroie beaucoup de choses extraordinaires dans sa vie, elle me prévint là-dessus en cette maniere, dans une Lettre que j'ai encore toute écrite de sa main, & signée d'elle: *Il y a de trois sortes de choses extraordinaires que vous avez pu remarquer: la premiere qui regarde les communications intérieures en silence; celle-là est très-aisée à justifier par le grand nombre de personnes de mérite & de probité qui en ont fait l'expérience. Ces personnes que j'aurai l'honneur de vous nommer lorsque j'aurai celui de vous voir, le peuvent justifier. Pour les choses à venir, c'est une matiere sur laquelle j'ai quelque peine qu'on fasse attention: ce n'est point-là l'essentiel; mais j'ai été obligée de tout écrire. Nos amis pourroient facilement vous justifier cela, soit par des Lettres qu'ils ont en main écrites il y a dix ans, soit par quantité de choses qu'ils ont témoignées, & dont je perds facilement l'idée. Pour les choses miraculeuses, je les ai mis dans la même simplicité que le reste. La voilà donc déjà dans son opinion communicatrice des graces de la maniere inouïe & prodigieuse qu'on vient d'entendre: Prophétesse de plus, & grande faiseuse de miracles. Elle me prie sur cela de suspendre mon jugement, jusqu'à ce que je l'aie vue & entendue plusieurs fois: ce que je fis autant que je pus sur les deux derniers chefs.*

IX. Je laisse donc pour un peu de tems les miracles qui se trouvent à toutes les pages de cette vie; & les prédictions qui sont ou vagues, ou fausses, ou confuses, & mêlées. Pour les communications en silence, elle tâcha de les justifier par un Ecrit qu'elle joignit à sa Lettre avec ce titre: *La main du Seigneur n'est pas accourcie.* Elle y apporte l'exemple des célestes hiérarchies, qu'elle allégué aussi

dans sa vie en plusieurs endroits : celui des Saints qui s'entendent sans parler ; celui du fer froié de l'aiman ; celui des hommes déréglés qui se communiquent un esprit de dérèglement ; celui de sainte Monique & de S. Augustin dans le Livre X. des Confessions de ce Père : où il s'agit bien du silence ou ces deux ames furent attirées , mais sans la moindre teinture de ces prodigieuses communications, de ces superbes plénitudes, de ces regorgemens qu'on vient d'entendre. Je ne parle point des expériences auxquelles on me renvoioit, ni aussi de certains effets que la prévention ou même la bonne foi peuvent avoir. Ce ne sont rien moins que des preuves , puisque c'est cela même qu'il faut éprouver & examiner, selon ce principe de l'Apôtre S. Jean (a) : *Epruvez les esprits s'ils sont de Dieu : & encore selon S. Paul (b) : Epruvez tout : retenez ce qui est bon.* Quand pour en venir à cette épreuve, j'eus commencé par défendre ces absurdes communications, Madame Guyon tâcha d'en excuser une partie, comme la rupture de ses habits en deux endroits par cette effroyable plénitude : j'ai sa réponse peu satisfaisante dans une Lettre de sa main, qui sert à justifier le fait. Pour l'examen d'une si étrange communication, on voit bien qu'il est inutile. Ce qu'il y avoit de bon dans cette réponse, c'est que la Dame promettoit d'obéir & de n'écrire à personne ; ce que j'avois aussi exigé pour l'empêcher de se mêler de direction, comme elle faisoit avec une autorité étonnante : car j'avois entre autres choses trouvé dans sa vie, ce qui paroît aussi dans son Interprétation imprimée sur le Cantique que par un état & destination apostolique dont elle étoit revêtue, & où les ames d'un certain état sont élevées ; non seulement elle *voioit clair dans le fond des ames* , mais encore qu'elle recevoit une autorité miraculeuse sur les corps & sur les ames de ceux que N. S. lui avoit donnés . Leur état intérieur sembloit, dit-elle, être en ma main, (par l'écoulement qu'on a vu de cette grace communiquée de sa plénitude :) sans qu'ils sussent comment ni pourquoi, ils ne pouvoient s'empêcher de m'appeller leur mere ; & quand on avoit goûté de cette direction, toute autre conduite étoit à charge.

X. Au milieu des précautions que je prenois contre le cours de ces illusions, je continuai ma lecture, & j'en vins à l'endroit où elle prédit le regne prochain du Saint-Esprit par toute la terre. Il devoit être précédé d'une terrible persécution contre l'Oraison : Je vis, dit-elle, le Démon débaîné contre l'Oraison & contre moi ; qu'il alloit soulever une persécution étrange contre les personnes d'Oraison : il n'osoit m'attaquer moi-même : il me craignoit trop : je le défois quelquefois : il n'osoit paroître : j'étois pour lui comme un foudre.

XI. Une nuit, dit-elle à Dieu, que j'étois fort éveillée, vous me montrâtes à moi-même sous la figure de cette femme de l'Apocalypse : vous me montrâtes ce Mystère, vous me fîtes comprendre cette Lune, mon ame au-dessus des vicissitudes & inconstances . Elle remarque elle-même, & le

Soleil de Justice qui l'environnoit, & toutes les vertus divines qui faisoient comme une couronne autour de sa tête : Elle étoit grosse d'un fruit; c'est de cet esprit, Seigneur, disoit-elle, que vous voulez communiquer à tous mes enfans : le Démon jette un fleuve contre moi : c'est la calomnie : la terre l'engloutiroit, elle tomberoit peu à peu ; j'aurois des millions d'enfans : elle s'applique de même le reste de la Prophétie.

XII. Dans la suite elle voit la victoire de ceux, qu'elle appelle les Martirs du Saint-Esprit. O Dieu, dit-elle, comme une personne inspirée, vous vous taisez ! vous ne vous taisez pas toujours. Après cet enthousiasme, elle montre la consommation de toutes choses, par l'étendue de ce même esprit dans toute la terre. Un peu après elle raconte que passant par Versailles, elle vit de loin le Roi à la chasse : qu'elle fut prise de Dieu avec une possession si intime qu'elle fut contrainte de fermer les yeux : elle eut alors une certitude que Sa Majesté l'aideroit d'une manière particulière ; & dit-elle, que Notre-Seigneur permettoit qu'elle lui parlasse. J'écris, poursuit-elle, ceci pour ne rien cacher, la chose aiant à présent peu d'apparence pour une personne décriée. Mais elle eut en même-tems une certitude qu'elle seroit délivrée de l'opprobre, par le moien d'une protectrice (*), de qui on fait qu'elle est peu favorisée, quoiqu'elle la nomme en deux endroits de sa vie.

XIII. Chacun peut faire ici ses réflexions sur les prophéties de cette Dame; car pour moi je ne veux point sortir des faits : c'en est un bien considérable, que dans un enthousiasme sur les merveilles que Dieu vouloit opérer par elle, il m'a semblé, dit-elle, que Dieu m'a choisi en ce siècle pour détruire la raison humaine : pour établir la sagesse de Dieu par la destruction de la sagesse du monde : il établira les cordes de son empire en moi & les Nations reconnoîtront sa puissance : son esprit sera répandu en toute chair. On chantera le Cantique de l'Agneau comme Vierge, & ceux qui le chanteront seront ceux qui seront parfaitement désappropriés : ce que je lierai sera lié, ce que je délieraï sera délié : je suis cette pierre fichée par la Croix sainte, rejetée par les architectes ; & le reste que j'ai lu moi-même à M. l'Abbé de Fenelon : il fait bien ceux qui assistoient à la conférence, & que c'étoit lui seul que je regardois, parce que c'étoit lui comme Prêtre qui devoit enseigner les autres.

XIV. Madame Guyon continue à se donner un air prophétique dans son Explication sur l'Apocalypse d'où j'ai extrait ces paroles : Le tems va venir : il est plus proche, qu'on ne pense : Dieu choira deux témoins en particulier, soit ceux qui seront réellement vivans & qui doivent rendre témoignage ; soit ceux dont je viens de parler (qui sont la Foi & l'Amour pur :) & dans la suite : O Mystère plus véritable que le jour qui luit, vous passerez à présent pour fable, pour contes de petits enfans, pour choses diaboliques : le tems viendra, qu'aucune de ces paroles

(*) C'est Madame de Malbazon dont parle ici l'Auteur. Voyez l'Amourissement du Tome précédent, à la page XVII.

ne sera regardée qu'avec respect, parce qu'on verra alors qu'elles viennent de mon Dieu; lui-même les conservera jusqu'au jour qu'il a destiné pour les faire paroître.

XV. C'est de ses Ecrits dont elle parle. Elle insinue par-tout dans sa vie qu'ils sont inspirés : elle en donne pour preuve éclatante la miraculeuse rapidité de sa main : & n'oublie rien pour faire entendre qu'elle est la plume de ce diligent Ecrivain dont parle David (a). C'est aussi ce que ses disciples m'ont vanté cent fois : elle se glorifie que ses Ecrits seront conservés comme par miracle ; & *un jour arrivera*, dit-elle encore dans l'Apocalypse, *que ce qui est écrit ici, sera entendu de tous le monde, & ne sera plus ni barbare ni étranger.* (a) P/al.
XLIV. 2.

XVI. C'est ainsi qu'elle entretient ses amis d'un avenir merveilleux. J'ai transcrit de ma main une de ses Lettres au Pere la Combe, duquel il faudra parler en son lieu : j'ai rendu un exemplaire d'une main bien sûre, qui m'avoit été donné pour le copier. Sans m'arrêter à des prédictions mêlées de vrai & de faux qu'elle hazarde sans cesse, je remarquerai seulement qu'elle y confirme ses creuses visions sur la femme enceinte de l'Apocalypse, & que c'est peut-être pour cette raison qu'elle infere dans sa vie cette prétendue Lettre prophétique.

XVII. Je ramassois toutes ces choses, que je crus utiles pour ouvrir les yeux à M. l'Abbé de Fenelon, que je croiois incapable de donner dans les illusions d'une telle Prophétesse, quand je les lui représenterois ; & voici encore d'autres remarques que je recueillis dans la même vue.

XVIII. Je ne fais comment je ferai pour expliquer celle qui se présente la premiere. C'est un songe mystérieux dont l'effet fut étonnant. Car, dit-elle, *je fus si pénétrée de ce songe, & mon esprit fut si net, qu'il ne me resta nulle distinction ni pensée, que celle que Notre-Seigneur lui donnoit.* Mais qu'étoit-ce enfin que ce songe, & qu'est-ce qu'y vit cette femme si pénétrée ? Une montagne, où elle fut reçue par Jesus-Christ : une chambre, où elle demande pour qui étoient les deux lits qu'elle y voioit : *En voilà un pour ma Mere : & l'autre pour vous, mon Epouse* : un peu après : *Je vous ai choisie pour être ici avec vous.* Quand j'ai repris Madame Guyon d'une vision si étrange : quand je lui ai représenté ce lit pour une Epouse séparé d'avec le lit de la Mere, comme si la Mere de Dieu dans le sens spirituel & mystérieux n'étoit pas, pour ainsi parler, la plus Epouse de toutes les Epouses : elle m'a toujours répondu : C'est un songe. Mais, lui disois-je, c'est un songe que vous nous donnez comme un grand mystère, & comme le fondement d'une Oraison, ou plutôt non d'une Oraison, mais d'un état dont on ne peut rien dire à cause de sa grande pureté. Mais passons ; & vous, ô Seigneur, si j'osois je vous demanderois un de vos Séraphins, avec le plus brulant de

tous ses charbons , pour purifier mes lèvres souillées par ce récit , quoique nécessaire .

XIX. Je dirai avec moins de peine un autre effet du titre d'Epouse dans la vie de cette femme. C'est qu'elle vint à un état, où elle ne pouvoit plus prier les Saints, ni même la sainte Vierge: c'est déjà-là un grand mal , de reconnoître de tels états si contraires à la doctrine catholique: mais la raison qu'elle en rend est bien plus étrange. *C'est, dit-elle, que ce n'est pas à l'Epouse, mais aux domestiques de prier les autres de prier pour eux* : comme si toute ame pure n'étoit pas Epouse: ou que celle-ci fût la seule parfaite: ou que les ames bienheureuses qu'il s'agissoit de prier, ne fussent pas des Epouses plus unies à Dieu , que tout ce qu'il y a de plus saint & de plus uni sur la terre .

XX. Ce qu'il y a de plus répandu dans ce Livre & dans tous les autres , c'est que cette Dame est sans erreur . C'est la marque qu'elle donne par-tout de son état entièrement uni à Dieu , & de son Apostolat; mais quoique ses erreurs fussent infinies, celle que je relevai alors le plus, étoit celle qui regardoit l'exclusion de tout desir & de toute demande pour soi-même, en s'abandonnant aux volontés de Dieu les plus cachées, quelles qu'elles fussent, ou pour la damnation ou pour le salut . C'est ce qui regne dans tous les Livres imprimés & manuscrits de cette Dame; & ce fut sur quoi je l'interrogeai dans une longue conférence que j'eus avec elle en particulier. Je lui montrai dans ses Ecrits , & lui fis répéter plusieurs fois , que toute demande pour soi est intéressée , contraire au pur amour & à la conformité avec la volonté de Dieu , & enfin très-précisément, qu'elle ne pouvoit rien demander pour elle. Quoi, lui disois-je, vous ne pouvez rien demander pour vous? Non, répondit-elle, je ne le puis. Elle s'embarrassa beaucoup sur les demandes particulières de l'Oraison dominicale. Je lui disois: quoi, vous ne pouvez pas demander à Dieu la rémission de vos péchés? Non, répartit-elle: Hé-bien, repris-je aussi-tôt, moi que vous rendez l'arbitre de votre Oraison, je vous ordonne , Dieu par ma bouche , de dire après moi : *Mon Dieu, je vous prie de me pardonner mes péchés* . Je puis bien, dit-elle, répéter ces paroles; mais d'en faire entrer le sentiment dans mon cœur, c'est contre mon Oraison. Ce fut-là que je lui déclarai qu'avec une telle doctrine je ne pouvois plus lui permettre les saints Sacrements , & que sa proposition étoit hérétique . Elle me promit quatre & cinq fois de recevoir instruction , & de s'y soumettre; & c'est par-là que finit notre conférence. Elle se fit au commencement de l'année 1694. comme il seroit aisé de le justifier par les dates des Lettres qui y ont rapport . Tôt après elle fut suivie d'une autre conférence plus importante avec M. l'Abbé de Fenelon dans son appartement à Versailles. J'y entrai plein de confiance , qu'en lui montrant sur les Livres de Madame Guyon

toutes les erreurs & tous les excès qu'on vient d'entendre ; il conviendrait avec moi qu'elle étoit trompée & que son état étoit un état d'illusion. Je remportai pour toute réponse, que puisqu'elle étoit soumise sur la doctrine, il ne falloit pas condamner la personne. Sur tous les autres excès, sur ces prodigieuses communications de grace, sur ce qu'elle disoit d'elle-même, de la sublimité de ses grâces, & de l'état de son éminente sainteté ; qu'elle étoit la femme enceinte de l'Apocalypse, celle à qui il étoit donné de lier & délier, la pierre angulaire, & le reste de cette nature ; on me disoit que c'étoit le cas de pratiquer ce que dit l'Apôtre S. Jean (a) : *Epreuvez les esprits* : pour les grandes choses qu'elle disoit d'elle-même, c'étoit des magnanimités semblables à celles de l'Apôtre, lorsqu'il raconte tous ses dons (b), & que c'étoit cela même qu'il falloit examiner. Dieu me faisoit sentir toute autre chose : la soumission ne rendoit pas son Oraison bonne ; mais faisoit espérer seulement qu'elle se laisseroit redresser : le reste me paroissoit plein d'une illusion si manifeste, qu'il n'étoit besoin d'aucune autre épreuve, que de la simple relation des faits. Je témoignai mon sentiment avec toute la liberté, mais aussi avec toute la douceur possible, ne craignant rien tant que d'aigrir celui que je voulois ramener. Je me retirai étonné de voir un si bel esprit dans l'admiration d'une femme dont les lumières étoient si courtes, le mérite si léger, les illusions si palpables, & qui faisoit la Prophétesse. Les pleurs que je versai sous les yeux de Dieu, ne furent pas du moins alors de ceux dont M. de Cambrai me dit à présent : *Venez me pleurez & vous me débrierez*. Je ne songeois qu'à tenir caché ce que je voiois sans m'en ouvrir qu'à Dieu seul ; à peine le croiois-je moi-même : j'eusse voulu pouvoir me le cacher : je me tâtois pour ainsi dire moi-même en tremblant, & à chaque pas je craignois des chutes après celle d'un esprit si lumineux. Mais je ne perdis pas courage, me consolant sur l'expérience de tant de grands esprits, que Dieu avoit humiliés un peu de tems pour les faire ensuite marcher plus sûrement ; & je m'attachai d'autant plus à ramener M. l'Abbé de Fenelon, que ceux qui nous avoient écoutés étoient en sa main.

XXI. Un peu après cette conférence, j'écrivis une longue Lettre à Madame Guyon, où je m'expliquois sur les difficultés qu'on vient d'entendre : j'en réservoais quelques autres à un plus grand examen : je marquois tous mes sentimens, tels que je les viens de représenter : ces prodigieuses communications n'y étoient pas oubliées, non plus que l'autorité de lier & de délier ; les visions sur l'Apocalypse, & les autres choses que j'ai racontées. La Lettre est du 4. de Mars 1694. (*): la Réponse qui suivit de près est très-soumise, & justifie tous les faits que j'ai avancés sur le contenu de ses Livres. Elle acceptoit

(*) On trouvera cette Lettre à la fin de ce Volume, dans le Recueil de diverses pièces touchant le Quiétisme.

le conseil de se retirer sans voir ni écrire à personne, autrement que pour ses affaires; j'estimois la docilité qui paroissoit dans sa Lettre, & je tournai mon attention à défabuser M. l'Abbé de Fenelon d'une personne dont la conduite étoit si étrange.

III. SECTION.

Seconde partie de la Relation, concernant ce qui s'est passé avec M. de Châlons, M. Tronson & moi.

I. **P**ENDANT que j'étois occupé de ces pensées, plein d'espérance & de crainte, Madame Guyon tournoit l'examen à toute autre chose que ce qu'on avoit commencé. Elle se mit dans l'esprit de faire examiner les accusations qu'on intentoit contre ses mœurs, & les désordres qu'on lui imputoit. Elle en écrivit à cette future protectrice (*) qu'elle croioit avoir vue dans sa prophétie, pour la supplier de demander au Roi des Commissaires, avec pouvoir d'informer & de prononcer sur sa vie. La copie qu'elle m'envoia de sa Lettre, & celle qu'elle y joignit, marquent par les dates que tout ceci arriva au mois de Juin de l'an 1694. c'étoit le cas d'accomplir les prédications; & Madame Guyon y tournoit les choses d'une manière assez spécieuse, insinuant adroitement qu'il falloit la purger des crimes dont elle étoit accusée, sans quoi on entreroit trop prévenu dans l'examen de sa doctrine. Mais il n'est pas si aisé de surprendre une piété éclairée. La médiatrice qu'elle avoit choisie, vit d'abord, que le parti des Commissaires outre les autres inconveniens, s'éloignoit du but, qui étoit de commencer par examiner la doctrine dans les Ecrits qu'on avoit en main, & dans les Livres dont l'Eglise étoit inondée. Ainsi la proposition tomba d'elle-même: Madame Guyon céda: & ce fut elle qui fit demander par ses amis, la chose du monde qui me fût la plus agréable: c'est que pour achever un examen de cette importance, où il falloit pénétrer toute la matière du Quiétisme, & mettre fin si l'on pouvoit à une sorte d'Oraison si pernicieuse, on m'associât M. de Châlons, à présent Archevêque de Paris, & M. Tronson Supérieur général de la Congrégation de S. Sulpice. La Lettre où Madame Guyon m'informa de cette démarche, explique amplement toutes les raisons, qui l'avoient portée à se soumettre, comme à moi, à ces deux Messieurs. Je ne connoissois le dernier que par sa réputation. Mais M. l'Abbé de Fenelon & ses amis y avoient une croiance particulière. Pour M. Châlons, on fait la sainte amitié qui nous a toujours unis ensemble. Il étoit aussi fort ami de M. l'Abbé de Fenelon. Avec de tels associés j'espérois tout. Le Roi scut la chose par rapport à Madame Guyon seulement, & l'approuva. M. l'Archevêque de Pa-

(*) C'est-à-dire, Madame de Maintenon. Voyez l'Avertissement du Tome précédent, pag. XX.

ris a expliqué ce qui lui fut écrit sur ce sujet-là , & quelle fut sa réponse : On donna à ces Messieurs les Livres que j'avois vus : M. l'Abbé de Fenelon commença alors en grand secret à écrire sur cette matière. Les Ecrits qu'il nous envoioit, se multiplioient tous les jours : sans y nommer Madame Guyon, ni ses Livres, tout tenoit à les soutenir , ou bien à les excuser : c'étoit en effet de ces Livres qu'il s'agissoit entre nous , & ils faisoient le seul sujet de nos assemblées. L'Oraison de Madame Guyon étoit celle qu'il conseilloit, & peut-être la sienne particuliere. Cette Dame ne s'oublia pas, & durant sept ou huit mois que nous employâmes à une discussion si sérieuse ; elle nous envoya quinze ou seize gros cahiers que j'ai encore, pour faire le parallele de ses Livres avec les saints Peres, les Théologiens, & les Auteurs Spirituels. Tout cela fut accompagné de témoignages absolus de soumission. M. l'Abbé de Fenelon prit la peine de venir avec quelques-uns de ses amis à Issy, Maison du Séminaire de S. Sulpice, où les infirmités de M. Tronson nous obligèrent à tenir nos conférences. Tous nous prièrent de vouloir bien entrer à fond dans cet examen , & protestèrent de s'en rapporter à notre jugement. Madame Guyon fit la même soumission par des Lettres très-respectueuses ; & nous ne songeâmes plus qu'à terminer cette affaire très-secrettement, en sorte qu'il ne parût point de dissension dans l'Eglise.

II. Nous commençâmes à lire avec plus de prieres que d'étude, & dans un gémissement que Dieu fait, tous les Ecrits qu'on nous envoioit, sur-tout ceux de M. l'Abbé de Fenelon : à conférer tous les passages, & souvent à relire les Livres entiers, quelque grande & laborieuse qu'en fût la lecture. Les longs extraits que j'ai encore, font voir quelle attention nous apportions à une affaire, où il y alloit en effet du tout pour l'Eglise, puisqu'il ne s'agissoit de rien moins que d'empêcher la renaissance du Quiétisme, que nous voïions recommencer en ce Roiaume par les Ecrits de Madame Guyon , que l'on y avoit répandus.

III. Nous regardions comme le plus grand de tous les malheurs qu'elle eut pour défenseur M. l'Abbé de Fenelon : son esprit, son éloquence, sa vertu, la place qu'il occupoit, & celles qui lui étoient destinées, nous engageoient aux derniers efforts pour le ramener. Nous ne pouvions désespérer du succès ; car encore qu'il nous écrivit des choses (il faut l'avouer) qui nous faisoient peur , & dont ces Messieurs ont la mémoire aussi vive que moi, il y méloit tant de témoignages de soumission , que nous ne pouvions nous persuader que Dieu le livrât à l'esprit d'erreur. Les Lettres qu'il m'écrivait durant l'examen, & avant que nous eussions pris une finale résolution , ne respiroient que l'obéissance ; & encore qu'il la rendît toute entiere à ces Messieurs, je dois avouer ici, qu'outre que j'étois l'ancien de la conférence, il sembloit s'adresser à moi avec une

liberté particulière, par le long usage où nous étions de traiter ensemble les matières théologiques : l'une de ces Lettres étoit conçue en ces termes.

Lettre de
M. l'Abbé
de Fene-
lon.

IV. Je reçois, Monseigneur, avec beaucoup de reconnaissance les bonetés que vous me témoignez. Je vois bien que vous voulez charitablement mettre mon cœur en paix. Mais j'avoue qu'il me paroît que vous craignez un peu de me donner une vraie & entière sûreté dans mon état. Quand vous le voudrez, je vous dirai comme à un Confesseur tout ce qui peut être compris dans une Confession générale de toute ma vie, & de tout ce qui regarde mon intérieur. Quand je vous ai supplié de me dire la vérité sans m'épargner, ce n'a été ni un langage de cérémonie, ni un art pour vous faire expliquer. Si je voulois avoir de l'art, je le tournerois à d'autres choses, & nous n'en serions pas où nous sommes. Je n'ai voulu que ce que je voudrai toujours, s'il plaît à Dieu, qui est de connaître la vérité. Je suis Prêtre, je dois tout à l'Eglise, & rien à moi, ni à ma réputation personnelle. Je vous déclare encore, Monseigneur, que je ne veux pas demeurer un seul instant dans l'erreur par ma faute. Si je n'en sors point au plutôt, je vous déclare que c'est vous qui en êtes cause, & en ne me décidant rien. Je ne tiens point à ma place, & je suis prêt à la quitter, si je m'en suis rendu indigne par mes erreurs. Je vous jomme au nom de Dieu, & par l'amour que vous avez pour la vérité, de me la dire en toute rigueur. J'irai me cacher, & faire pénitence le reste de mes jours, après avoir abjuré & rétracté publiquement la doctrine égarée qui m'a séduit; mais si ma doctrine est innocente, ne me tenez point en suspens par des respects humains. C'est à vous à instruire avec autorité ceux qui se scandalisent, faute de connaître les opérations de Dieu dans les âmes. Vous savez, avec quelle confiance je me suis livré à vous & appliqué sans relâche à ne vous laisser rien ignorer de mes sentimens les plus secrets. Il ne me reste toujours qu'à obéir. Car ce n'est pas l'homme ou le très-grand Docteur que je regarde en vous : c'est Dieu. Quand même vous vous tromperiez, mon obéissance simple & droite ne me tromperoit pas; & je compte pour rien de me tromper en le faisant avec droiture & pureté, sous la main de ceux qui ont l'autorité dans l'Eglise. Encore une fois, Monseigneur, si peu que vous doutiez de ma docilité sans réserve, essayez-la sans m'épargner. Quoique vous ayez l'esprit plus éclairé qu'un autre, je prie Dieu qu'il vous ôte tout votre propre esprit, & qu'il ne vous laisse que le sien.

V. Voilà de mot à mot toute la Lettre. On voit bien par les offres de tout quitter, & de faire la rétractation la plus solennelle, combien la matière étoit importante, & combien il y étoit engagé. Ce n'étoit point encore par les Livres, puisqu'il n'en avoit écrit aucun en faveur de la nouvelle Oraison. J'acceptois avec joie la prière qu'il faisoit pour moi, afin que je perdisse tout mon propre esprit, qu'en effet je n'écoulois pas, & je tâchois de n'avoir d'oreilles que pour la Tradition. Dans l'état de soumission où je

vois M. l'Abbé de Fenelon, j'eusse regardé comme une injustice de douter pour peu que ce fût de sa docilité. Il ne me vint jamais dans la pensée, que les erreurs d'esprit où je le vois, quoiqu'en elles-mêmes importantes & pernicieuses, pussent lui nuire, ou pussent même l'exclure des dignités de l'Eglise. On ne craignit point au quatrième siècle de faire Evêque le grand Synesius, encore qu'il confessât beaucoup d'erreurs. On le connoissoit d'un esprit si bien fait, & si docile, qu'on ne songea pas seulement que ses erreurs, quoique capitales, fussent un obstacle à sa promotion. Je ne parle point ainsi pour me justifier. Je pose simplement le fait, dont je laisse le jugement à ceux qui l'écoutent: s'ils veulent le différer jusqu'à ce qu'ils aient pu voir l'effet du tout, ils me feront beaucoup de grace. Tout ici dépend de la suite; & je ne puis rien cacher au Lecteur sans tout envelopper de ténèbres. Au reste la docilité de Synesius n'étoit pas plus grande que celle que M. l'Abbé de Fenelon faisoit paroître.

VI. Une autre Lettre contient ces paroles: *Je ne puis m'empêcher de vous demander avec une pleine soumission, si vous avez dès-à-présent quelque chose à exiger de moi. Je vous conjure au nom de Dieu de ne me ménager en rien: & sans attendre les conversations que vous me promettez, si vous croiez maintenant que je doive quelque chose à la vérité & à l'Eglise dans laquelle je suis Prêtre, un mot sans raisonnement me suffira. Je ne tiens qu'à une seule chose qui est l'obéissance simple. Ma conscience est donc dans la vôtre. Si je manque, c'est vous qui me faites manquer faute de m'avertir. C'est à vous à répondre de moi, si je suis un moment dans l'erreur. Je suis prêt à me taire, à me rétracter, à m'accuser, & même à me retirer, si j'ai manqué à ce que je dois à l'Eglise. En un mot, réglez-moi tout ce que vous voudrez; & si vous ne me croiez pas, prenez-moi au mot pour m'embarrasser. Après une telle déclaration je ne crois pas devoir finir par des compliments.*

VII. Une autre Lettre disoit: *Je vous ai déjà supplié de ne retarder pas un seul moment par considération pour moi, la décision qu'on vous demande. Si vous êtes déterminé à condamner quelque partie de la doctrine que je vous ai exposée par obéissance, je vous supplie de le faire aussi promptement qu'on vous en priera. J'aime autant me rétracter aujourd'hui que demain, & même beaucoup mieux. Tout le reste étoit de même sens, & finissoit par ces mots: Traitez-moi comme un petit écolier, sans penser ni à ma place, ni à vos anciennes bontés pour moi. Je serai toute ma vie plein de reconnaissance & de docilité, si vous me tirez, au plutôt de l'erreur. Je n'ai garde de vous proposer tout ceci pour vous engager à une décision précipitée aux dépens de la vérité: à Dieu ne plaise: je souhaite seulement que vous ne retardiez rien pour me ménager.*

VIII. Ces Lettres me furent écrites par M. l'Abbé de Fenelon, depuis le 12 de Décembre 1694. jusqu'au 26 de Janvier 1695. & pendant le tems qu'après avoir lu tous les Ecrits tant de Madame

Guyon, que de M. l'Abbé de Fenelon, nous dressions les Articles où nous comprenions la condamnation de toutes les erreurs que nous trouvions dans les uns & dans les autres, pesant toutes les paroles, & tâchant non seulement à résoudre toutes les difficultés qui paroissent, mais encore à prévenir par principes celles qui pourroient s'élever dans la suite. Nous avions d'abord pensé à quelques conversations de vive voix après la lecture des Ecrits; mais nous craignîmes qu'en mettant la chose en dispute, nous ne soulevassions plutôt que d'instruire un esprit que Dieu faisoit entrer dans une meilleure voie, qui étoit celle de la soumission absolue. Il nous écrivoit lui-même dans une Lettre que j'ai encore : *Epargnez-vous la peine d'entrer dans cette discussion : prenez la chose par le gros, & commencez par supposer que je me suis trompé dans mes citations. Je les abandonne toutes : je ne me pique ni de savoir le grec, ni de bien raisonner sur les passages; je ne m'arrête qu'à ceux qui vous paroîtront mériter quelque attention; jugez-moi sur ceux-là, & décidez sur les points essentiels, après lesquels tout le reste n'est presque plus rien.* On voit par-là, que nous nous étions assez déclarés sur ses Ecrits. Il s'y étoit expliqué tellement à fond, que nous comprenions parfaitement toute sa pensée. On se rencontroit tous les jours : nous étions si bien au fait qu'on n'avoit aucun besoin de longs discours. Nous recueillions pourtant avec soin tout ce que M. l'Abbé de Fenelon nous avoit dit au commencement, & tout ce qu'il nous disoit dans l'occasion. On agissoit en simplicité, comme on fait entre des amis, sans prendre aucun avantage les uns sur les autres; d'autant plus que nous-mêmes qu'on reconnoissoit pour juges, nous n'avions d'autorité sur M. l'Abbé de Fenelon que celle qu'il nous donnoit. Dieu sembloit lui faire sentir dans le cœur la voie que nous devions suivre pour le ramener doucement, & sans blesser la délicatesse d'un esprit si délié. L'examen duroit long-tems; il est vrai : les besoins de nos Diocèses faisoient des interruptions à nos conférences. Quant à M. l'Abbé de Fenelon, on aimoit mieux ne le troubler pas tout-à-fait sur ses sentimens, que de paroître les condamner précipitamment, & avant que d'en avoir lu toutes les défenses. C'étoit déjà leur donner un coup que de les tenir pour suspects & soumis à un examen. M. l'Abbé de Fenelon avoit raison de nous dire qu'après tout, nous ne savions ses sentimens que par lui-même. Comme il ne tenoit qu'à lui de nous les taire, la franchise avec laquelle il nous les découvroit, nous étoit un argument de sa docilité, & nous les cachions avec d'autant plus de soin, qu'il avoit moins de ménagement à nous les montrer.

IX. Ainsi durant tout le tems que nous traitions tous trois cette affaire avec lui, c'est-à-dire durant huit ou dix mois, le secret ne fut pas moins impénétrable qu'il l'avoit été durant le tems à peu près égal que j'y étois appliqué seul. Il le faut ici avouer : le mou-

dre soufflé venu au Roi des sentimens favorables de M. l'Abbé de Fenelon pour Madame Guyon & pour sa doctrine, eût produit d'étranges effets dans l'esprit d'un Prince si religieux, si délicat sur la Foi, si circonspect à remplir les grandes places de l'Eglise; & le moins qu'on en eût dû attendre eût été pour cet Abbé une exclusion inévitable de toutes les dignités. Mais nous ne nous avisâmes seulement pas (au moins moi, je le reconnois) qu'il y eût rien à craindre d'un homme dont nous croïions le retour si sûr, l'esprit si docile, & les intentions si droites; & soit par raison ou par prévention, ou si l'on veut, par erreur: (car je me confesse ici au public, plutôt que je ne cherche à me défendre :) je crus l'instruction des Princes de France en trop bonne main, pour ne pas faire en cette occasion tout ce qui servoit à y conserver un dépôt si important.

X. J'ai porté cette assurance jusqu'au point que la suite fera connoître. Dieu l'a permis, peut-être pour m'humilier: peut-être aussi que je péchois en me fiant trop aux lumieres que je croïois dans un homme; ou qu'encore que de bonne foi je crusse mettre ma confiance dans la force de la vérité & dans la puissance de la grâce, je parlois trop assurément d'une chose qui surpassoit mon pouvoir. Quoiqu'il en soit, nous agissions sur ce fondement; & autant que nous travaillions à ramener un ami, autant nous demeurions appliqués à ménager avec une espèce de religion sa réputation précieuse.

XI. C'est ce qui nous inspira le dessein qu'on va entendre. Nous nous sentions obligés, pour donner des bornes à ses pensées, de l'astraindre par quelque signature; mais en même-tems nous nous proposâmes, pour éviter de lui donner l'air d'un homme qui se rétracte, de le faire signer avec nous comme associé à notre délibération. Nous ne songions en toutes manieres qu'à sauver un tel ami, & nous étions bien concertés pour son avantage.

XII. Peu de tems après il fut nommé à l'Archevêché de Cambrai. Nous applaudîmes à ce choix comme tout le monde, & il n'en demeura pas moins dans la voie de la soumission, où Dieu le mettoit; plus il alloit être élevé sur le chandelier, plus il me sembloit qu'il devoit venir à ce grand éclat, & aux graces de l'état épiscopal par l'humble docilité que nous lui voïions. Ainsi nous continuâmes à former notre jugement; & lui-même nous le demandoit avec la même humilité. Les XXXIV. Articles furent dressés à Issy dans nos conférences particulières: nous les présentâmes tout dressés au nouveau Prélat, M. de Châlons & moi dans mon appartement à Versailles. M. l'Archevêque de Paris a exposé dans sa Réponse à M. l'Archevêque de Cambrai la peine que lui fit cette lecture. Nous lui dîmes sans disputer avec une sincérité épiscopale ce qu'il devoit faire des Ecrits qu'il nous avoit envoyés en si grand

nombre : il ne dit mot ; & malgré la peine qu'il avoit montrée, il s'offrit à signer les Articles dans le moment par obéissance. Nous trouvâmes plus à propos de les remettre entre ses mains, afin qu'il pût les considérer durant quelques jours. Quoiqu'ils entamassent le cœur, ou plutôt, quoiqu'ils renversassent tous les fondemens de la nouvelle Oraison : comme les principes en étoient évidens, nous crûmes que M. l'Abbé de Fenelon ne les contrediroit pas, quand il les auroit entendus. Il nous apporta des restrictions à chaque Article qui en éluoient toute la force, & dont l'ambiguïté les rendoit non seulement inutiles, mais encore dangereux : nous ne crûmes pas nous y devoir arrêter. M. de Cambrai ceda, & les Articles furent signés à Issy chez M. Tronson le 10. de Mars 1695.

(a) Edit.
de Paris,
p. 6.

XIII. Quand M. l'Archevêque de Cambrai dit maintenant dans sa Réponse à notre Déclaration (a), qu'il a dressé les Articles avec nous ; je suis fâché qu'il ait oublié les saintes dispositions où Dieu l'avoit mis. On a vu dans les Lettres qu'il écrivoit pendant qu'on travailloit à ces Articles, qu'il ne demandoit qu'une décision sans raisonner. Si nous entrâmes dans ce sentiment, je prie ceux qui liront cet Ecrit de ne le pas attribuer à hauteur ou à dédain : à Dieu ne plaise : en toute autre occasion nous eussions tenu à honneur de délibérer avec un homme de ses lumières & de son mérite, qui alloit même nous être aggregé dans le corps de l'Episcopat. Mais à cette fois Dieu lui montrait une autre voie ; c'étoit celle d'obéir sans examiner : il faut conduire les hommes par les sentiers que Dieu leur ouvre, & par les dispositions que sa grace leur met dans le cœur. Aussi la première fois que M. l'Archevêque de Cambrai a parlé de nos XXXIV. Articles (c'est dans l'Avertissement du Livre des Maximes des Saints) il ne parle que de deux Prélats, de M. de Châlons & de moi, qui les avions dressés, sans songer alors à se nommer comme Auteur. Il se souvenoit de l'esprit où nous étions tous quand on signa. Voilà le petit mystère que nous inspira son seul avantage. J'entens dire par ses amis que c'étoit-là comme un secret de confession entre nous, qu'il ne vouloit pas découvrir, & que nous l'avions révélé. Nous n'avons jamais pensé à rien de semblable, ni imaginé d'autre secret que celui de ménager son honneur, & de cacher sa rétractation sous un titre plus spécieux. S'il ne s'étoit pas trop déclaré par son Livre, & qu'enfin il ne forçât pas notre long silence, ce secret seroit encore impénétrable. On a vu dans une de ses Lettres qu'il s'étoit offert à me faire une confession générale : il sait bien que je n'ai jamais accepté cette offre. Tout ce qui pourroit regarder des secrets de cette nature sur ses dispositions intérieures est oublié, & il n'en sera jamais question. M. l'Archevêque de Cambrai insinue dans quelques-uns de ses Ecrits, que je fus difficile sur quelques-unes de ses restrictions, & que M. de Paris, alors M. de Châlons, me redressa

fortement (a). Nous l'avons donc bien oublié tous deux, puisqu'il ne nous en reste aucune idée : nous étions toujours tellement d'accord, que nous n'eûmes jamais besoin de nous persuader les uns les autres, & que tous ensemble guidés par le même esprit de la Tradition, nous n'eûmes dans tous les tems qu'une même voix.

XIV. M. l'Archevêque de Cambrai demeura si bien dans l'esprit de soumission où Dieu l'avoit mis, que m'ayant prié de le sacrer; deux jours avant cette divine cérémonie, à genoux & baissant la main qui le devoit sacrer, il la prenoit à témoin qu'il n'auroit jamais d'autre doctrine que la mienne. J'étois dans le cœur, je l'oserais dire, plus à ses genoux que lui aux miens. Mais je reçus cette soumission comme j'avois fait toutes les autres de même nature que l'on voit encore dans ses Lettres : mon âge, mon antiquité, la simplicité de mes sentimens qui n'étoient que ceux de l'Eglise, & le personnage que je devois faire me donnoient cette confiance. M. de Châlons fut prié d'être l'un des Assistans dans le sacre, & nous crûmes donner à l'Eglise un Prélat toujours unanime avec ses consécrateurs.

XV. Je ne crois pas que M. l'Archevêque de Cambrai veuille oublier une circonstance digne de louange de sa soumission. Après la signature des Articles, & aux environs du tems de son sacre, il me pria de garder du moins quelques-uns de ses Ecrits, pour être en témoignage contre lui s'il s'écartoit de nos sentimens. J'étois bien éloigné de cet esprit de défiance. Non, Monsieur, je ne veux jamais d'autre précaution avec vous qu'é votre foi : je rendis tous les papiers, comme on me les avoit donnés, sans en réserver un seul, ni autre chose que mes extraits, pour me souvenir des erreurs que j'aurois à réfuter sans nommer l'Auteur. Pour les Lettres qui étoient à moi, j'en ai, comme on a vu, gardé quelques-unes, plus pour ma consolation, que dans la croiance que je pusse jamais en avoir besoin, si ce n'est peut-être pour rappeler en secret à M. l'Archevêque de Cambrai ses saintes soumissions en cas qu'il fût tenté de les oublier : si elles voient maintenant le jour, c'est au moins à l'extrémité, lorsqu'on me force à parler & toujours plutôt que je ne voudrois. La protestation qu'il me fit un peu avant son sacre seroit aussi demeurée dans le silence avec tout le reste, s'il n'étoit venu jusqu'aux oreilles du Roi que l'on en tiroit avantage, & que pour me faire confirmer la doctrine du Livre des Maximes des Saints, on disoit que j'en avois consacré l'Auteur.

XVI. Un peu devant la publication de ce Livre, il arriva une chose qui me causa une peine extrême. Dans mon *Instruction Pastorale* du 16. d'Avril 1695. j'en avois promis une plus ample pour expliquer nos Articles, & je priai M. l'Archevêque de Cambrai de joindre son approbation à celle de M. l'Evêque de Châlons devenu

Archevêque de Paris, & à celle de M. de Chartres pour le Livre que je destinois à cette explication. Puisque nous avons eu à nommer ici M. l'Evêque de Chartres, il faut dire que c'étoit lui qui le premier des Evêques de ce voisinage, avoit découvert dans son Diocèse les mauvais effets des Livres & de la conduite de Madame Guyon. La suite de cette affaire nous avoit fait concourir ensemble à beaucoup de choses. Pour M. l'Archevêque de Paris j'étois d'autant plus obligé à m'appuyer de son autorité, que pour le bien de notre Province il en étoit devenu le chef. Je crus aussi qu'il étoit de l'édification publique, que notre unanimité avec M. de Cambrai fût connue de plus en plus de tout le monde. Je mis mon Livre en manuscrit entre les mains de cet Archevêque : j'attendois les difficultés pour me corriger sur ses avis : je me sentoits pour lui, ce me semble, la même docilité qu'il m'avoit témoignée avant son sacre : mais trois semaines après, l'approbation me fut refusée par une raison que j'étois bien éloigné de prévoir. Un ami commun me rendit dans la galerie de Versailles, une Lettre de créance de M. l'Archevêque de Cambrai qui étoit dans son Diocèse. Sur cette créance on m'expliqua, que ce Prélat ne pouvoit entrer dans l'approbation de mon Livre, parce que j'y condannois Madame Guyon qu'il ne pouvoit condamner.

XVII. En vain je représentai à cet ami le terrible inconvénient où M. de Cambrai alloit tomber. Quoi ? il va paroître, disois-je, que c'est pour soutenir Madame Guyon qu'il se définit d'avec ses confrères ? Tout le monde va donc voir qu'il en est le protecteur ? ce soupçon qui le déshonoreroit dans tout le public, va devenir une certitude ? Que deviennent ces beaux discours que nous avoit faits tant de fois M. de Cambrai, que lui & ses amis répandoient partout ; que bien éloigné de s'intéresser dans les Livres de cette femme, il étoit prêt à les condamner s'il étoit utile ? A présent qu'elle les avoit condamnés elle-même ; qu'elle en avoit souscrit la condamnation entre mes mains, & celle de la mauvaise doctrine qui y étoit contenue, les vouloit-il défendre plus qu'elle-même ? Quel seroit l'étonnement de tout le monde, de voir paroître à la tête de mon Livre l'approbation de M. l'Archevêque de Paris & de M. de Chartres, sans la sienne ? N'étoit-ce pas mettre en évidence le signe de la division d'avec ses confrères, ses consécrateurs, ses plus intimes amis ? Quel scandale ? quelle fiétrissure à son nom ? de quels Livres vouloit-il être le martyr ? pourquoi ôter au public la consolation de voir dans l'approbation de ce Prélat le témoignage solennel de notre unanimité ? Toutes ces raisons furent sans effet : mon manuscrit me fut rendu après être demeuré, comme on a vu, trois semaines entières au pouvoir de M. l'Archevêque de Cambrai : l'ami qui s'étoit chargé de me le rendre, prit sur lui tout le tems qu'on l'avoit gardé : M. de Cambrai, disoit-il, ne l'avoit tenu que

peu de jours , & le rendoit sans en avoir lu que très-peu de chose. J'écrivis un mot à ce Prélat pour lui témoigner mes justes craintes. Je reçus une réponse qui ne disoit rien , & dès-lors il préparoit ce qu'on va voir.

XVIII. On voudra peut-être savoir auparavant ce qu'étoit devenue alors Madame Guyon . Elle avoit demandé d'être reçue dans mon Diocèse pour y être instruite : elle fut six mois dans le saint Couvent des Filles de sainte Marie , à condition de ne communiquer avec qui que ce soit ni au dedans ni au dehors, ni par Lettres ni autrement, qu'avec le Confesseur que je lui nommai à sa prière, & avec deux Religieuses que j'avois choisies, dont l'une étoit la vénérable Mere le Picard très-sage Supérieure de ce Monastere. Comme toutes ses Lettres & tous ses discours ne respiroient que la soumission & une soumission aveugle ; on ne pouvoit lui refuser l'usage des saints Sacremens . Je l'instruisis avec soin : elle souscrivit aux Articles où elle sentit la destruction entière de toute sa doctrine : je rejettaï ses explications ; & sa soumission fut pure & simple . Un peu après elle souscrivit aux justes Censures que M. de Châlons & moi publiâmes de ses Livres & de la mauvaise doctrine qui y étoit contenue , *la condamnant de cœur & de bouche , comme si chaque proposition étoit énoncée* . On en spécifia quelques-unes des principales, auxquelles tout aboutissoit : elle y renonça expressement . Les Livres qu'elle condamna furent le *Moi en court* , & le *Cantique des Cantiques* , qui étoient les seuls imprimés qu'elle avouât ; je ne voulus point entrer dans les manuscrits que le peuple ne connoît, soit pas : elle offroit à chaque parole de les bruler tous ; mais je jugeai ce soin inutile, à cause des copies qui en resteroient . Ainsi je me contentai de lui défendre de les communiquer , d'en écrire d'autres , d'enseigner , dogmatiser , diriger , la condamnant au silence & à la retraite, comme elle le demandoit . Je reçus la déclaration qu'elle me fit contre les abominations dont elle étoit accusée , la présumant innocente , tant qu'elle ne seroit point convaincue par un examen légitime dans lequel je n'entrai jamais . Elle me demanda la permission d'aller aux eaux de Bourbon : après ses soumissions elle étoit libre : elle souhaita qu'au retour des eaux on la reçût dans le même Monastere où elle retint son appartement . Je le permis dans le dessein de l'instruire & de la convertir à fond, sans lui laisser, s'il se pouvoit, la moindre teinture des visions & illusions passées . Je lui donnai cette attestation que ses amis vantent tant, mais qu'elle n'a jamais osé montrer, parce que j'y spécifiois expressement , qu'*au moi en des déclarations & soumissions de Madame Guyon que nous avions par devers Nous souscrites de sa main, & des défenses par elle acceptées avec soumission, d'écrire, d'enseigner, & dogmatiser dans l'Eglise, ou de répandre ses Livres imprimés ou manuscrits, ou de conduire les âmes dans les voies de l'Oraison ou autrement ; je de-*

me serois satisfait de sa conduite , & lui avois continué la participation des saints Sacrements , dans laquelle je l'avois trouvée . Cette attestation étoit du premier de Juillet 1695 . Je partis le lendemain pour Paris ; où l'on devoit aviser à la conduite qu'on tiendrait dorénavant avec elle . Je ne raconterai pas comme elle prévint le jour que j'avois arrêté pour son départ ; ni comme depuis elle se cacha ; comment elle fut reprise & convaincue de beaucoup de contraventions aux choses qu'elle avoit signées . Ce que je ne puis dissimuler , c'est qu'elle fait toujours la prophétesse : j'ai dans des Mémoires notés de sa main , que Dieu lui laisse la disposition de la vie de ceux qui s'opposent à ses visions : elle a fait des Prélats & des Archevêques bien différens de ceux que le Saint-Esprit avoit choisis : elle a fait aussi des prédications dont le récit seroit horreur . On a vu ce qu'elle avoit prédit sur la protection de son Oraison par le Roi même : depuis elle a débité qu'après ce qu'elle appelle persécution , son Oraison revivroit sous un Enfant : la prophétie a été marquée à cet Auguste Enfant , sans faire aucune impression dans son esprit . A Dieu ne plaise que j'accuse M. de Cambrai , ni les sages têtes , qui environnent cet aimable Prince , du discours qu'on lui en a fait : mais il y a dans tous les partis des esprits outrés qui parlent sans ménagement : ceux-là répandent encore , que les tems changeront , & intimident les simples . On voit donc assez les raisons qui me font écrire ces circonstances : on voit sous les yeux de qui je les écris , & pourquoi enfin je fais connoître une femme qui est cause encore aujourd'hui des divisions de l'Eglise .

XIX. M. l'Archevêque de Cambrai en parloit très-diversément durant le tems de nos examens . Il nous a souvent épouvantés , en nous disant à deux & à trois ensemble , qu'il avoit plus appris d'elle que de tous les Docteurs : d'autres fois il nous consolait , en disant que loin d'approuver ses Livres , il étoit prêt à les condamner , pour peu qu'on le jugeât nécessaire . Je ne doutai non plus de son retour sur ce point , que sur les autres ; & ne cherchant autre chose que de ramener à fond un homme d'esprit , d'une manière d'autant plus sincère qu'elle seroit plus douce & moins forcée , je souhaitois qu'il revînt de lui-même comme d'un court éblouissement ; & nous crûmes tous qu'il falloit attendre à lui proposer l'expresse condamnation des Livres de cette femme dans un tems qui ne lui seroit aucune peine . Voilà ces impitoyables , ces envieux de la gloire de M. l'Archevêque de Cambrai , ces gens qui l'ont voulu perdre : qui ont poussé si avant leur rigueur , *que le récit n'en trouverois point de croiance parmi les hommes .* Qu'on nous marque du moins un tems où cette manie nous ait pû prendre . On pourroit bien nous reprocher trop de ménagement , trop de douceur , trop de condescendance ; qu'il soit ainsi , je le veux : & pour ne parler que de moi seul ; que j'aie poussé trop avant la confiance ,

l'amour de la paix, & cette bénigne charité qui ne veut pas soupçonner le mal : jusques ici tout au moins il demeurera pour certain, que M. l'Archevêque de Cambrai s'est déjuni le premier d'avec ses confreres, pour soutenir contre eux Madame Guyon,

IV. SECTION.

Quelles furent les excuses de M. de Cambrai.

L CE Prélat prévint bien les inconvéniens que j'avois marqués à celui qui étoit chargé de sa créance ; & voici ce qu'il envoia écrit de sa main à la personne du monde auprès de laquelle il vouloit le plus se justifier. Je rapporterai l'Ecrit entier sans en retrancher une parole : que le Lecteur s'y rende attentif : il y va voir la cause véritable de tous les troubles de l'Eglise : l'Ecrit commence en cette sorte.

II. *Quand M. de Meaux m'a proposé d'approuver son Livre, je lui ai témoigné avec attendrissement, que je serois ravi de donner cette marque publique de ma conformité de sentiment avec un Prélat que j'ai regardé depuis ma jeunesse comme mon maître dans la science de la Religion. Je lui ai même offert d'aller à Germigny pour dresser avec lui mon approbation. J'ai dit en même tems à Messieurs de Paris & de Chartres, & à M. Tronson, que je ne vois aucune ombre de difficulté entre M. de Meaux & moi sur le fond de la doctrine : mais que s'il vouloit attaquer personnellement dans son Livre Madame Guyon, je ne pourrois pas l'approuver. Voilà ce que j'ai déclaré il y a six mois. (Je n'en avois jamais rien su, non plus que de ce qui suit.)*

III. *M. de Meaux vient de me donner un Livre à examiner : à l'ouverture des cahiers j'ai trouvé qu'ils sont pleins d'une réfutation personnelle : aussi-tôt j'ai averti Messieurs de Paris & de Chartres avec M. Tronson de l'embarras où me mettoit M. de Meaux.*

IV. Expliquons-nous : s'il prend pour réfutation personnelle la condamnation de la personne, je ne songeois pas seulement à condamner la personne de Madame Guyon, qui s'étoit soumise : s'il appelle réfutation personnelle celle de son Livre, ce n'étoit donc pas sa personne, mais son Livre qu'il vouloit défendre. Il continue :

V. *On n'a pas manqué de me dire que je pouvois condamner les Livres de Madame Guyon sans dissamer sa personne, & sans me faire tort ; mais je conjure ceux qui parlent ainsi de peser devant Dieu les raisons que je vais leur représenter. Les erreurs qu'on impute à Madame Guyon ne sont point excusables par l'ignorance de son sexe : il n'y a point de villegioise grossière qui n'eût d'abord borreur de ce qu'on veut qu'elle ait enseigné. Il ne s'agit pas de quelque conséquence subtile & éloignée, qu'on pourroit contre son intention tirer de ses principes spéculatifs & de quel-*

ques-unes de ses expressions : il s'agit de tout un dessein diabolique, qui est, dit-on, l'ame de tous ses Livres. C'est un système monstrueux qui est lié dans toutes ses parties, & qui se soutient avec beaucoup d'art d'un bout jusqu'à l'autre. Ce ne sont point des conséquences obscures, qui puissent avoir été imprévues à l'auteur ; au contraire elles sont le formel & unique but de tout son système. Il est évident, dit-on, & il y auroit de la mauvaise foi à le nier, que Madame Guyon n'a écrit que pour détruire comme une imperfection toute la Foi explicite des attributs des Personnes divines, des Misères de Jesus-Christ & de son humanité : elle veut dispenser les Chrétiens de tout culte sensible, de toute invocation distincte de notre unique Médiateur : elle prétend détruire dans les Fidèles toute vie intérieure & toute Oraison réelle, en supprimant tous les actes distincts que Jesus-Christ & les Apôtres ont commandés, en réduisant pour toujours les âmes à une quiétude oisive qui exclut toute pensée de l'entendement, & tout mouvement de la volonté. Elle soutient que quand on a fait une fois un acte de Foi & d'amour, cet acte subsiste perpétuellement pendant toute la vie, sans avoir jamais besoin d'être renouvelé ; qu'on est toujours en Dieu sans penser à lui, & qu'il faut bien se garder de répéter cet acte. Elle ne laisse aux Chrétiens qu'une indifférence impie & brutale entre le vice & la vertu, entre la baine éternelle de Dieu & son amour éternel, pour lequel il est de Foi que chacun de nous a été créé. Elle défend comme une infidélité toute résistance réelle aux tentations les plus abominables : elle veut qu'on suppose que dans un certain état de perfection où elle élève bientôt les âmes, on n'a plus de concupiscence ; qu'on est impeccable, infaillible & jouissant de la même paix que les Bienheureux ; qu'enfin tout ce qu'on fait sans réflexion avec facilité, & par la pente de son cœur, est fait passivement & par une pure inspiration. Cette inspiration qu'elle attribue à elle & aux siens, n'est pas l'inspiration commune des justes ; elle est prophétique ; elle renferme une autorité apostolique, au-dessus de toutes loix écrites : elle établit une tradition secrète sur cette voie qui renverse la Tradition universelle de l'Eglise. Je soutiens qu'il n'y a point d'ignorance assez grossière pour pouvoir excuser une personne qui avance tant de maximes monstrueuses : cependant on assure que Madame Guyon n'a rien écrit que pour accréditer cette dânnable spiritualité, & pour la faire pratiquer. C'est-là l'unique but de ses Ouvrages ; ôtez-en cela, vous en ôtez tout : elle n'a pu penser autre chose. L'abomination évidente de ses Ecrits rend donc évidemment sa personne abominable : je ne puis donc séparer sa personne d'avec ses Ecrits.

VI. De la manière dont M. de Cambrai charge ici les choses ; il semble qu'il ait voulu se faire peur à lui-même, & une illusion manifeste au Lecteur. Sans examiner si j'impute toutes ces erreurs à Madame Guyon, ou seulement une partie & le reste à d'autres Auteurs, il n'y a que ce seul mot à considérer : si on suppose que cette Dame persiste dans ses erreurs, quelles qu'elles soient, il est vrai que sa personne est abominable : si au contraire elle s'humili-

lie ; si elle souscrit aux Censures qui réprouvent cette doctrine & ses Livres où elle avoue qu'elle est contenue ; si elle condamne ses Livres : il n'y a donc que ses Livres qui demeurent condamnables ; & par son humilité, si elle est sincère, & qu'elle y persiste, sa personne est devenue innocente, & peut même devenir sainte par son repentir. On avoit donc raison de dire à M. de Cambrai, qu'il pouvoit approuver mon Livre sans blâmer Madame Guyon que je supposois repentante, & contre laquelle je ne disois mot ; & à moins de supposer que sa repentance fût feinte, ou qu'elle étoit retournée à son vomissement, M. de Cambrai étoit injuste de représenter sa personne comme abominable par mon Livre, & d'y refuser son approbation sur ce vain prétexte.

VII. C'est en cet endroit qu'il raconte ce qu'on a transcrit plus haut (a) de mot à mot, qu'il ne comprend pas M. de Meaux ; qui d'un côté communique Madame Guyon, & d'autre part la condamne si durement : *Pour moi, poursuit-il, si je crois ce que croit M. de Meaux des Livres de Madame Guyon, & par une conséquence nécessaire de sa personne même ; j'aurois cru malgré mon amitié pour elle, être obligé en conscience à lui faire avouer & rétracter formellement à la face de toute l'Eglise les erreurs qu'elle auroit évidemment enseignées dans tous ses Ecrits.*

VIII. Je crois même que la puissance séculière devoit aller plus loin. Qu'y a-t-il de plus digne du feu qu'un monstre, qui sous apparence de spiritualité, ne tend qu'à établir le Fanatisme & l'impureté ? qui renverse la Loi divine, qui traite d'imperfections toutes les vertus, qui tourne en épreuves & en imperfections tous les vices, qui ne laisse ni subordination ni règle dans la société des hommes, qui par le principe du secret autorise toute sorte d'hypocrisie & de mensonges ; enfin qui ne laisse aucun remède assuré contre tant de maux ? Toute religion à part, la seule Police suffit pour punir du dernier supplice, une personne si empestée. Il est donc vrai que si cette femme a voulu manifestement établir ce système damnable, il falloit la brûler au lieu de la congédier, comme il est certain que M. de Meaux l'a fait après lui avoir donné la fréquente Communion, & une arrestation authentique, sans qu'elle ait rétracté ses erreurs. Si donc elle les a rétractées ; si elle s'est repentie ; si elle déteste les impuretés & beaucoup d'autres excès que vous dites qu'on lui attribue : si vous supposez faussement qu'on les lui impute, pendant qu'on ne songe pas seulement à l'en accuser ; si on la répute innocente de tout ce dont on ne l'avoit pas convaincue par preuves ; si l'on ne songe même pas à cet examen qui n'étoit pas meur alors, & dont il ne s'agissoit seulement pas, mais seulement des erreurs dont elle étoit à la vérité légitimement convaincue ; mais aussi qu'elle rejettoit par acte authentique avec les Livres qui les contenoient la mettez-vous entre les mains de la Justice ? la brûlerez-vous ? songez-vous bien à la sainte douceur de notre ministère ? ne sommes-nous pas les serviteurs de celui qui dit (b) : Je ne veux

(a) Cf. des-
sai, t. 2. c. 1.
n. III. p. 46.

(b) Exer. 6.
XXXIII.
11.

(a) *Lut.*
IX. 55.

point la mort du pécheur ? Lorsque S. Jean & S. Jacques vouloient faire descendre le feu du Ciel ; n'est-ce pas à nous que Jesus-Christ dit en la personne de ces deux Apôtres (a) : *Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes ?* ne suffit-il pas d'être impitoiable envers les erreurs, & de condamner sans miséricorde les Livres qui les contiennent ? faut-il pousser au désespoir une femme qui signe la condamnation & des erreurs & des Livres ? ne doit-on pas présumer de sa bonne foi, tant que l'on ne voit point d'actes contraires ; & sa bonne foi présumée ne meritoit-elle aucune indulgence pour sa personne ? En vérité vous seriez outré si vous poussiez votre zèle jusqu'à cet excès ; & c'est l'être que de soutenir qu'on ne puisse condamner un Livre sans en juger l'Auteur digne du feu, même lorsque cet Auteur condamne lui-même son Livre.

IX. Pour moi, continue M. de Cambrai, je ne pourrois approuver le Livre où M. de Meaux impute à cette femme un système si horrible dans toutes ses parties, sans me diffamer moi-même, & sans lui faire une injustice irréparable. En voici la raison : Je l'ai vue souvent : tout le monde le sait : je l'ai estimée, je l'ai laissée estimer par des personnes illustres dont la réputation est chère à l'Eglise, & qui avoient confiance en moi. Je n'ai pu ni dû ignorer ses Ecrits ; quoique je ne les aie pas examinés sous à fond dans le tems, du moins j'en ai su assez pour devoir me défier d'elle, & pour l'examiner en toute rigueur. Je l'ai fait avec plus d'exactitude que ses examinateurs ne le pouvoient faire ; car elle étoit bien plus libre, bien plus dans son naturel, bien plus ouverte avec moi dans les tems où elle n'avoit rien à craindre. Je lui ai fait expliquer souvent ce qu'elle pensoit sur les matieres qu'on agite. Je l'ai obligée à m'expliquer la valeur de chacun des termes de ce langage mistique dont elle se servoit dans ses Ecrits. J'ai vu clairement en toute occasion qu'elle les entendoit dans un sens très-innocent & très-catholique. J'ai même voulu suivre en détail & sa pratique & les conseils qu'elle donnoit aux gens les plus ignorans & les moins précautionnés. Jamais je n'ai trouvé aucune trace de ces maximes infernales qu'on lui impute. Pouvois-je en conscience les lui imputer par mon approbation, & lui donner le dernier coup pour sa diffamation, après avoir vu de près si clairement son innocence ?

X. Voilà sans doute répondre bien hautement de Madame Guyon : voilà de belles paroles ; mais bien vaines, car il n'y a qu'un mot à dire : c'est qu'il falloit sans hésiter approuver dans mon Livre la condamnation de ceux de Madame Guyon, si j'en prenois bien le sens : & si je lui imposois, M. de Cambrai ne pouvoit pas éviter d'entrer avec moi dans cet examen, à moins que d'être déterminé, comme maintenant il ne le paroît que trop, à défendre & cette femme & ses Livres à quelque prix que ce fût contre ses confreres.

XI. Disons donc la vérité de bonne foi : il sentoît bien en sa conscience que je ne lui imputois rien que de véritable ; & en effet

il continue en cette sorte : *Que les autres qui ne connoissent que ses Ecrits les prennent dans un sens rigoureux ; je les laisse faire ; je ne défends ni m'excuse , ni sa personne ni ses Ecrits : n'est-ce pas beaucoup faire , sachant ce que je fais ? Pour moi , je dois selon la justice juger du sens de ses Ecrits par ses sentimens que je sais à fond , & non pas de ses sentimens par le sens rigoureux qu'on donne à ses expressions , & auquel elle n'a jamais pensé . Si je faisois autrement , j'achèverois de convaincre le public qu'elle mérite le feu : voilà ma règle pour la justice & pour la vérité : venons à la bienfaisance .*

XII. Toute cette règle de justice est fondée sur cette fausse maxime , qu'elle méritoit le feu , encore qu'elle eût détesté même par écrit les erreurs dont elle étoit convaincue , & celles qui suivoient du sens naturel de ses paroles . Du reste c'étoit un fait bien constant que ses Livres & sa doctrine avoient scandalisé toute l'Eglise : Rome même s'étoit expliquée , & tant de Prélats en France & ailleurs en avoient suivi l'exemple , qu'on ne pouvoit plus dissimuler le mauvais effet de ces Livres , & le scandale qu'ils excitoient par toute la terre . Cependant M. de Cambrai qui les avoit donnés pour règle à ceux qui prenoient confiance en lui , aujourd'hui encore ne veut pas en revenir . De peur de les condamner , il rompt toute mesure avec ses confrères ; & il ne veut pas qu'on voie son aveugle attachement à ces Livres pernicieux : la suite le fera paroître beaucoup davantage . Maintenant il suffit de voir deux choses qui résultent de son discours : l'une qu'il a *laissé estimer Madame Guyon par des personnes illustres , dont la réputation est chère à l'Eglise , & qui avoient confiance en lui .* Il ajoute : *Je n'ai pu ni dû ignorer ses Ecrits : c'est donc avec ses Ecrits qu'il l'a laissé estimer à ces personnes vraiment illustres , qui avoient confiance en lui ; en un mot qu'il conduisoit .* Elles estimerent Madame Guyon & ses Ecrits avec l'approbation de M. l'Archevêque de Cambrai , alors M. l'Abbé de Fenelon : l'Oraison qu'il leur conseilloit étoit celle que Madame Guyon enseignoit dans ces Livres qu'il leur avoit *laissé estimer* avec la personne . Il est juste de conserver , comme il dit , la réputation chère à l'Eglise de ces illustres personnes , à laquelle aussi on n'a jamais songé seulement à donner la moindre atteinte : mais qui peut nier que M. de Cambrai ne fût obligé de désabuser ces personnes de l'estime qu'il leur avoit donnée , *laissé prendre* , si l'on veut , de Madame Guyon & de ses Livres ? Il ne s'agit donc en aucune sorte de leur réputation que l'autorité de M. de Cambrai mettoit à couvert : mais il s'agit de savoir si M. de Cambrai lui-même n'a pas trop voulu conserver sa propre réputation dans leurs esprits , & dans l'esprit de tant d'autres , qui savoient combien il recommançoit Madame Guyon , à ceux qui se confioient à sa conduite : s'il n'a pas trop voulu sauver l'approbation qu'il avoit donnée à des Livres pernicieux & réprouvés par-tout où ils paroissent .

XIII. C'est de quoi M. de Cambrai ne peut s'excuser après son aveu qu'on vient d'entendre, puisqu'il paroît maintenant par-là en second lieu, qu'il veut encore aujourd'hui soutenir ces Livres, & qu'il n'y trouve de douteux que *ce langage mistique dont se sert Madame Guyon dans ses Ecrits*. C'est un langage mistique d'avoir dit dans son *Moyen court* (a), que l'acte d'abandon fait une fois ne se doit jamais réitérer: c'est un langage mistique d'avoir renvoyé (b) aux états inférieurs de la contemplation, celle des attributs particuliers & des personnes divines, sans en excepter Jesus-Christ: c'est un langage mistique de supprimer (c) tout desir jusqu'à celui du salut & des joies du Paradis; pour toute volonté, d'acquiescer à la volonté de Dieu connue ou inconnue quelle qu'elle soit pour notre salut & celui des autres, ou pour notre damnation. Tout le reste qui est tiré du *Moyen court* & de l'*Interprétation du Cantique* dans le *Livre des Etats d'Oraison*, quoiqu'il ne soit pas moins mauvais, est un langage mistique selon M. de Cambrai. Il est vrai: mais ce langage mistique est celui des faux Mistiques de nos jours: d'un Falconi, d'un Molinos, d'un Malaval, auteurs condamnés: mais non celui d'aucun Mistique approuvé. Voilà comme M. de Cambrai excuse les Livres de Madame Guyon. Prendre à la lettre, & selon la suite de tout le discours, ce qu'on en vient de rapporter, & tout ce qui est de même esprit, c'est suivre le sens que ce Prélat veut appeler rigoureux, quoiqu'il soit le sens naturel, & qu'il entreprend d'excuser pour laisser en autorité ces mauvais Livres: encore qu'il sente si bien en sa conscience qu'il ne les peut justifier que pour les sauver, il a recours à cette méthode inouïe de juger du sens d'un Livre par la connoissance particuliere qu'on a des sentimens de l'Auteur, & non pas des sentimens d'un Auteur par les paroles de son Livre. C'est à quoi aboutissent toutes les belles excuses de M. de Cambrai. Mais enfin ce sens rigoureux, comme il l'appelle, est celui qui avoit frappé & scandalisé toute la Chrétienté: & répondre si hautement que Madame Guyon n'y avoit jamais pensé, c'est encore un coup vouloir juger de ses paroles par ses pensées, & non pas de ses pensées par ses paroles; c'est ouvrir la porte aux équivoques les plus grossières & fournir des excuses aux plus mauvais Livres.

XIV. Il est vrai que c'est-là encore aujourd'hui la méthode de M. de Cambrai, qui veut qu'on devine ce qu'il a pensé dans son Livre des Maximes, sans avoir daigné en dire un seul mot; & il ne faut pas s'étonner qu'après avoir justifié Madame Guyon par une méthode aussi fautive que celle qu'on vient d'entendre, il la fasse encore servir à se justifier lui-même. Mais venons à ce qu'il ajoute sur la bienfiance.

XV. Je l'ai connue: je n'ai pu ignorer ses Ecrits. J'ai dû m'assurer de ses sentimens, moi Prêtre, moi Trécepteur des Princes, moi appliqué

(a) *Vol. In-
Br. sur les
Etats d'Or.
liv. 1.
n. XXV.
(b) Liv. 2.
n. 11.
(c) Liv. 3.
n. 7.*

depuis ma jeunesse à une étude continuelle de la doctrine, j'ai dû voir ce qui est évident. Il faut donc que j'aie du moins toléré l'évidence de ce système impie? ce qui fait l'erreur & qui me couvre d'une éternelle confusion. Tout notre commerce n'a même roulé que sur cette abominable spiritualité dont on prétend qu'elle ait rempli ses Livres, & qui est l'ame de tous ses discours. En reconnoissant toutes ces choses par mon approbation, je me rends infiniment plus inexcusable que Madame Guyon. Ce qui paroîtra du premier coup d'œil au Lecteur, c'est qu'on m'a réduit à consensir à la diffamation de mon amie, dont je n'ai pu ignorer le système monstrueux qui est évident dans ses Ouvrages de mon propre aveu. Voilà ma sentence prononcée & signée par moi-même à la tête du Livre de M. de Meaux, où ce système est étalé dans toutes ses horreurs. Je soutiens que ce coup de plume donné contre ma conscience par une lâche politique me rendroit à jamais infame & indigne de mon ministère.

XVI. Voilà néanmoins ce que les personnes les plus sages & les plus affectionnées pour moi ont souhaité & préparé de loin. C'est donc pour assurer ma réputation, qu'on veut que je signe que mon amie mérite d'être brûlée avec ses Ecrits, pour une spiritualité exécrationnelle qui fait l'unique lien de notre amitié. Mais encore, comment est-ce que je m'expliquerai là-dessus? Sera-ce librement selon mes pensées, & dans un Livre où je pourrai parler avec plus d'étendue? Non: j'aurai l'air d'un homme muet & confondu: on tiendra ma plume: on me fera expliquer dans l'Ouvrage d'autrui: par une simple approbation j'avouerai que mon amie est évidemment un monstre sur la terre, & que le venin de ses Ecrits ne peut être sorti que de son cœur. Voilà ce que mes meilleurs amis ont pensé pour mon bonheur. Si les plus cruels ennemis vouloient me dresser un piège pour me perdre, n'est-ce pas-là précisément ce qu'ils me devoient demander?

XVII. Comment ne songe-t-il pas qu'au milieu de ses excuses, chacun lui répond secrètement: Non, votre amie ne méritoit point d'être brûlée avec ses Livres, puisqu'elle les condannoit. Votre amie n'étoit pas même un monstre sur la terre; mais une femme ignorante, qui éblouie d'une spécieuse spiritualité, trompée par ses Directeurs, applaudie par un homme de votre importance, a condamné son erreur, quand on a pris soin de l'instruire. Cet aveu ne pouvoit qu'édifier l'Eglise & désabuser de ses Livres ceux qu'ils avoient séduits: M. l'Archevêque de Cambrai n'eût fait qu'approuver une conduite si juste; mais une crainte mal entendue de diffamer son amie, & de se diffamer, lui tenoit trop au cœur. Ce qu'il appelle diffamer son amie, c'est d'entendre ses Livres naturellement, comme faisoient ses confrères: comme faisoit tout le monde qui les condannoit. Il ne vouloit pas faire sentir à ses amis, qu'il leur avoit mis en main un si mauvais Livre. C'est-là ce qu'il appelloit se diffamer: & on s'étonnera à présent de lui voir faire tant de pas en arrière, sans le vouloir avouer. Il craint trop, non pas de se diffamer, mais d'avouer une faute. Ce n'est pas-là se dif-

famer : c'est s'honorer au contraire & réparer sa réputation blessée. Etoit-ce un si grand malheur d'avoir été trompé par une amie ? M. l'Archevêque de Cambrai fait bien encore aujourd'hui faire dire à Rome qu'à peine il connoît Madame Guyon. Quelle conduite ! à Rome il rougit de cette amie : en France où il n'ose dire qu'elle lui est inconnue, plutôt que de laisser flétrir ses Livres, il en répond & se rend garant de leur doctrine, quoique déjà condamnée par leur auteur.

XVIII. Que dire donc > que Madame Guyon a souscrit par force sa condamnation. Est-ce une force de la souscrire dans un Monastère, où elle s'étoit renfermée volontairement pour y être instruite ? est-ce une force de céder à l'autorité des Evêques qu'on a choisis pour ses docteurs ? Mais pouvoit-on condamner plus expressément ces mauvais Livres, que de souscrire à leur juste & sévère censure ? C'étoit, dit-on, faire avouer à M. de Cambrai une tromperie trop forte. Quel remède ! Il est constant par la commune déclaration de toute la Chrétienté, & par la reconnaissance de Madame Guyon, que sa spiritualité est condamnable. Il est certain par l'aveu présent de M. de Cambrai, que *tout son commerce avec Madame Guyon rouloit sur cette spiritualité* qu'elle avoit elle-même condamnée, & qu'elle faisoit *l'unique lien de cette amitié* tant vantée : quelle réponse à un aveu si formel ? que dire à ceux qui objecteront : Ou ce commerce uni par un tel lien étoit connu, ou il ne l'étoit pas : s'il ne l'étoit pas, M. de Cambrai n'avoit rien à craindre en approuvant le Livre de M. de Meaux : s'il l'étoit, ce Prélat n'en étoit que plus obligé à se déclarer ; & il n'y avoit à craindre que de se taire, ou de biaiser sur ce sujet.

XIX. M. l'Archevêque de Cambrai semble avoir prévu cet objection, & c'est pourquoi il continue en cette sorte ; car je n'omets aucune de ses paroles. *On ne manquera pas de dire que je dois aimer l'Eglise plus que mon amie & plus que moi-même : comme s'il s'agissoit de l'Eglise dans une affaire où la doctrine est en sureté, & où il ne s'agit plus que d'une femme que je veux bien laisser diffamer sans ressourcement, pourvu que je n'y prenne aucune part contre ma conscience. Oui je brulerois mon amie de ma propre main, & je me brulerois moi-même avec joie, plutôt que de laisser l'Eglise en péril. C'est une pauvre femme captive, accablée de douleurs & d'opprobres : personne ne la défend, ni ne l'excuse, & on a toujours peur. Hé bon Dieu ! n'est ce donc rien dans l'Eglise de flétrir un Livre séduisant répandu par tout le Royaume & au-delà, sur tout quand on a été pour peu que ce soit soupçonné de l'approuver ? n'est-ce rien encore un coup de remarquer, de mettre au jour, de réfuter les erreurs d'un tel Livre ? C'est à quoi M. de Cambrai ne veut pas entendre. Pourquoi se séparer d'avec ses confreres, & ne montrer pas à toute l'Eglise le consentement de l'Episcopat contre un Livre en effet si pernicieux ?*

On a toujours peur, dit M. de Cambrai : on le voit bien : il voudroit qu'on fût en repos contre cette pauvre captive dont il déplore le sort, & qu'on laissât par pitié fortifier un parti qui ne s'étend déjà que trop. Que sert de dire : *Oui, je brulerois mon amie de mes propres mains ; je me brulerois moi-même ?* Ceux qui brulent tout de cette sorte, le font pour ne rien brûler : ce sont de ces zèles outrés, où l'on va au-delà du but pour passer par dessus le point essentiel. Ne brûlez point de votre propre main Madame Guyon ; vous seriez irrégulier : ne brûlez point une femme qui témoigne se reconnoître, à moins encore une fois, que vous ne soiez assuré que sa reconnoissance n'est pas sincère : ne vous brûlez pas vous-même : sauvez les personnes, condamnez l'erreur, profitez avec vos confreres les mauvais Livres, qui la répandent par toute la terre, & finissez une affaire qui trouble l'Eglise.

XX. *Après tout*, poursuit M. de Cambrai, lequel est le plus à-propos, ou que je réveille dans le monde le souvenir de ma liaison passée avec elle, & que je me reconnoisse ou le plus insensé de tous les hommes pour n'avoir pas vu des infamies évidentes, ou exécration pour les avoir tolérées ; ou bien que je garde jusqu'au bout un profond silence sur les Ecrits & sur la personne de Madame Guyon, comme un homme qui l'excuse intérieurement sur ce qu'elle n'a pas peut-être assez connu la valeur de chaque expression, ni la rigueur avec laquelle on examineroit le langage des Mistiques dans la suite du tems sur l'expérience de l'abus que quelques hypocrites en ont fait ? en vérité lequel est le plus sage de ces deux partis ?

XXI. Je n'ai qu'à remarquer en un mot ce profond silence jusqu'au bout, que M. de Cambrai promet ici : on verra bientôt les maux qu'un silence si déterminé causa à l'Eglise. Après cette remarque nécessaire au fait, continuons la lecture de l'Ecrit du Prélat.

XXII. On ne cesse de dire tous les jours que les Mistiques, même les plus approuvés, ont beaucoup exagéré : on soutient même que S. Clément & plusieurs des principaux Peres ont parlé en des sermons qui demandent beaucoup de correctifs. Pourquoi veut-on qu'une femme soit la seule qui n'ait pas pu exagérer ? pourquoi faut-il que tous ce qu'elle a dit tende à former un système qui fait frémir ? Si elle a pu exagérer innocemment, si j'ai connu à fond l'innocence de ses exagérations, si je sais ce qu'elle a voulu dire mieux que ses Livres ne l'ont expliqué, si j'en suis convaincu par des preuves aussi décisives que les sermons qu'on reprend dans ses Livres sont équivoques ; puis-je la diffamer contra ma conscience & me diffamer avec elle ? Ce Prélat se déclare donc de plus en plus : les termes de Madame Guyon ne sont qu'équivoques : les Evêques & le Pape même n'ont condamné ses Livres, que parce qu'ils ne les ont pas bien entendus : nous voilà ramenés en sa faveur aux malheureuses chicanes de la question de fait & de droit. M. de Cambrai en est l'auteur, & il n'a plus que cette ressource pour défendre Madame Guyon contre les confreres, & contre Rome même.

XXIII. Voici en cet état comme il triomphe, en disant sans interruption: *Qu'on observe de près toute ma conduite. A-t-il été question du fond de la doctrine? J'ai d'abord dit à M. de Meaux que je signerois de mon sang les XXXIV. Articles qu'il avoit dressés, pourvu qu'il y expliquât certaines choses. M. l'Archevêque de Paris pressa très-fortement M. de Meaux sur ces choses qui lui parurent justes & nécessaires. M. de Meaux se rendit, & je n'hésitai pas un seul moment à signer. Maintenant qu'il s'agit de flétrir par contre-coup mon ministère avec ma personne, en flétrissant Madame Guyon avec ses Ecrits, on trouve en moi une résistance invincible. D'où vient cette différence de conduite? Est-ce que j'ai été faible & timide quand j'ai signé les XXXIV. Propositions? On en peut juger par ma fermeté présente. Est-ce que je refuse maintenant d'approuver le Livre de M. de Meaux par entièrement & avec un esprit de cabale? On en peut juger par ma facilité à signer les XXXIV. Propositions. Si j'étois enûr, je le serois bien plus du fond de la doctrine de Madame Guyon que de sa personne. Je ne pourrois même dans mon entièrement le plus ridicule & le plus dangereux, me soucier de sa personne qu'autant que je la croirois nécessaire pour l'avancement de la doctrine. Tout ceci est assez évident par la conduite que j'ai tenue. On l'a condamnée, renfermée, chargée d'ignominie: je n'ai jamais dit un seul mot pour la justifier, pour l'excuser, pour adoucir son état. Pour le fond de la doctrine, je n'ai cessé d'écrire, & de citer les Auteurs approuvés de l'Eglise. Ceux qui ont vu notre discussion doivent avouer que M. de Meaux qui vouloit d'abord tout foudroyer a été contrainct d'admettre pied à pied des choses qu'il avoit cent fois rejetées comme très-mauvaises. Ce n'est donc pas de la personne de Madame Guyon dont j'ai été en peine & de ses Ecrits; c'est du fond de la doctrine des Saints, trop inconnue à la plupart des Docteurs Scolastiques.*

XXIV. Dès que la doctrine a été sauvée sans épargner les erreurs de ceux qui sont dans l'illusion, j'ai vu tranquillement Madame Guyon captive & flétrie. Si je refuse maintenant d'approuver ce que M. de Meaux en dit, c'est que je ne veux ni achever de la déshonorer contre ma conscience, ni me déshonorer en lui imputant des blasphèmes, qui retomberont inévitablement sur moi.

XXV. Voilà tout ce qui regarde les raisons de M. l'Archevêque de Cambrai pour ne point approuver mon Livre, qu'il avoit reçu pour cela. Il en résulte des faits de la dernière conséquence pour connoître parfaitement l'esprit où étoit d'abord ce Prélat, & le changement arrivé dans sa conduite depuis qu'il a été Archevêque. On entend ce que veulent dire ces airs foudroyans qu'il commence à me donner: cette ignorance profonde qu'il attribue à l'Ecole, dont il fait semblant maintenant de vouloir soutenir l'autorité; ces divisions qu'il fait sonner si haut, sans qu'elles aient jamais eu le moindre fondement, entre M. de Châlons (a) qui fut obligé à me presser très-fortement, & moi qui lui résistois & ne

(a) Cf.
de l'1.
n. XXII.

cédois qu'à la force. Ces faits & les autres sont de la dernière conséquence: que le sage Lecteur s'en souvienne: mais afin de les mieux comprendre achevons sans interruption la suite de l'Ecrit que nous lisons.

XXVI. Depuis que j'ai signé les XXXIV. Propositions, j'ai déclaré dans toutes les occasions qui s'en sont présentées naturellement, que je les avois signées, & que je ne croiois pas qu'il fût jamais permis d'aller au-delà de cette borne.

XXVII. Ensuite j'ai montré à M. l'Archevêque de Paris une explication très-ample & très-exacte de tout le système des voies intérieures à la marge des XXXIV. Propositions. Ce Prélat n'y a pas remarqué la moindre erreur, ni le moindre excès. M. Tronson à qui j'ai montré aussi cet Ouvrage n'y a rien repris. Remarquez en passant dans le fait, qu'il n'y a ici nulle mention de m'avoir communiqué ces explications, dont en effet je n'ai jamais entendu parler.

XXVIII. Il y a environ six mois qu'une Carmélite du Fauxbourg S. Jacques me demanda des éclaircissemens sur cette matière. Aussi-tôt je lui écrivis une grande Lettre que je fis examiner par M. de Meaux. Il me proposa seulement d'éviter un mot indifférent en lui-même, mais que ce Prélat remarquoit qu'on avoit quelquefois mal employé. Je l'drai aussi-tôt, & j'ajoutai encore des explications pleines de préservatifs qu'il ne demandoit pas. Le Fauxbourg S. Jacques d'où est sortie la plus implacable critique des Mistiques, n'a pas eu un seul mot à dire sur cette Lettre. M. Pirot a dit hautement qu'elle pouvoit servir de règle assurée de la doctrine sur ces matières. En effet j'y ai condamné toutes les erreurs, qui ont alarmé quelques gens de bien dans ces derniers tems. En passant, il s'en faut beaucoup: au reste, il ne s'agit pas d'examiner une Lettre particulière, dont le dernier état ne m'est connu que par un récit confus. Mais voici qui commence à devenir bien essentiel.

XXIX. Je ne trouve pourtant pas que ce soit assez pour dissiper tous les vains ombrages, & je crois qu'il est nécessaire que je me déclare d'une manière encore plus authentique. J'ai fait un Ouvrage, où j'explique à fond tout le système des voies intérieures; où je marque d'une part tout ce qui est conforme à la Foi, & fondé sur la Tradition des Saints, & de l'autre tout ce qui va plus loin, & qui doit être censuré rigoureusement. Plus je suis dans la nécessité de refuser mon Approbation au Livre de M. de Meaux, plus il est capital que je me déclare en même tems d'une façon encore plus forte & plus précise. L'Ouvrage est déjà tout prêt. On ne doit pas craindre que j'y contredise M. de Meaux. J'aimerois mieux mourir que de donner au public une scène si scandaleuse. Je ne parlerai de lui que pour le louer, & que pour me servir de ses paroles. Je sais parfaitement ses pensées, & je puis répondre qu'il sera contents de mon Ouvrage, quand il le verra avec le public.

XXX. D'ailleurs je ne prétens pas le faire imprimer sans consulter personne. Je vais le confier dans le dernier secret à M. l'Archevêque de

Paris & à M. Tronçon. Dès qu'ils auront achevé de le lire, je le donnerai suivant leurs corrections. Ils seront les Juges de ma doctrine; & on n'imprimera que ce qu'ils auront approuvé: ainsi on n'en doit pas dire en peine. J'aurois la même confiance pour M. de Meaux, si je n'étois dans la nécessité de lui laisser ignorer un Ouvrage dont il voudroit apparemment empêcher l'impression par rapport au sien.

XXXI. J'exhorterai dans cet Ouvrage tous les Mistiques qui se sont trompés sur la doctrine, d'avouer leurs erreurs. J'ajouterai que ceux qui sans tomber dans aucune erreur se sont mal expliqués, sont obligés en conscience de condamner sans restriction leurs expressions, à ne s'en plus servir, à lever toute équivoque par une explication publique de leurs vrais sentimens. Peut-on aller plus loin pour réprimer l'erreur?

XXXII. Dieu seul sait à quel point je souffre, de faire souffrir en cette occasion la personne du monde pour qui j'ai le respect & l'attachement le plus constant & le plus sincère.

XXXIII. C'est ainsi que finit le Mémoire écrit de la main de M. l'Archevêque de Cambrai. On entend bien qui est la personne qu'il est si fâché de faire souffrir, & quel étoit le sujet de cette souffrance: tous les véritables amis de M. de Cambrai souffroient en effet de le voir si prodigieusement attaché à la défense de ce Livre, qu'il aimoit mieux se séparer d'avec ses confrères qui le condamnoient, que de s'y unir par une commune approbation de mon Livre, à laquelle il vient encore de déclarer dans ce Mémoire, qu'il ne trouvoit que le seul obstacle d'improver les Livres de Madame Guyon: mais laissons ces réflexions & venons aux faits essentiels, qui sont contenus dans ce Mémoire.

V. S E C T I O N.

Faits contenus dans ce Mémoire.

I. **C**OMMENÇONS par les derniers, pendant qu'on a la mémoire fraîche: il y en a deux bien importants, dont l'un est que l'on me cachoit les explications qu'on mettoit à la marge de XXXIV. Propositions, pour les montrer seulement à M. l'Archevêque de Paris & à M. Tronçon. On commençoit donc dès-lors à commenter sur les Articles: on les tournoit, on les expliquoit à sa mode, on se cachoit de moi: Pourquoi? n'étoit qu'on sentoit dans la conscience qu'on tortoit de nos premiers sentimens? On dira que M. de Paris & M. Tronçon l'auroient senti comme moi: qui en doute? aussi ont-ils fait; & M. de Paris l'a bien montré: mais enfin, chacun a ses yeux & sa conscience: on s'aide les uns aux autres: pourquoi me séparer d'avec ces Messieurs, puisque nous avions eux & moi dressé ces Articles avec la parfaite unanimité qu'on a vue? pourquoi ne se cacher qu'à celui à qui

avant que d'être Archevêque , & dans le tems de l'examen des Articles , on se remettoit de tout *comme* (a) à Dieu *sans discussion* , *comme un enfant* , *comme un écolier* ? Ce n'est pas pour mon avancement que je relève ces mots ; c'est pour montrer la louable disposition d'humilité & d'obéissance où Dieu mettoit alors M. de Cambrai . Qu'étoit-il arrivé depuis qui changeât sa résolution ? Est-ce à cause que je l'avois sacré ? est-ce à cause que non content de me choisir pour ce ministère, plein encore & plus que jamais des sentimens que Dieu lui avoit donnés pour moi quoiqu'indigne, il renouvelloit la protestation de n'avoir jamais d'autres sentimens que les miens dont il connoissoit la pureté ? Cependant c'est après avoir signé les Articles, qu'il en donne à mon insçu (b) *une ample explication* à M. l'Archevêque de Paris & à M. Tronfon . Quant à moi , j'en serois très-content : mais quant à M. de Cambrai , vouloit-il détacher & défunir les freres & les unanimes qui avoient travaillé ensemble avec un concert si parfait & si ecclésiastique ? S'il le vouloit , quelle conduite ! s'il ne le vouloit pas , pourquoi se cacher de moi qui ne respirois que l'unité & la concorde ? étois-je devenu tout-à-coup difficile , capricieux & impraticable ? Il valoit bien mieux me communiquer ce qu'on traitoit avec les compagnons inséparables de mon travail , qu'une Lettre à une Carmélite qui ne fait rien à nos questions, puisqu'on lui parloit plutôt par rapport à son instruction particulière , que par rapport à l'état en général . Mais, quoi ? on veut étaler un reste de confiance pour un homme qui la méritoit toute entière pendant qu'on lui cache l'essentiel , & que pour avoir moins de témoins des variations qu'il méritoit, M. l'Archevêque de Cambrai travaille secrètement à le détacher d'avec ceux avec qui Dieu l'avoit associé dans ce travail .

II. J'ai fait (c) *un Ouvrage où j'explique à fond tout le système des voies intérieures* : l'Ouvrage est déjà tout prêt : on ne doit pas craindre que j'y contredise M. de Meaux : j'aimerois mieux mourir que de donner au public une scène si scandaleuse . Sans mourir , pour éviter ce scandale, il n'y avoit qu'à me communiquer ce nouvel Ouvrage, comme on avoit communiqué tous les autres, comme j'avois communiqué celui que je médisois . Je prens ici à témoin le ciel & la terre , que de l'aveu de M. de Cambrai , je n'ai rien séu de ce qu'il tramoit , & que j'ai les mains pures des scandaleuses divisions qui sont arrivées .

III. Je (d) *ne parlerai de M. de Meaux que pour le louer , & pour me servir de ses paroles* . Qui pense-t-on amuser par ce discours ambigu ? que sont de vagues louanges dans un Livre de doctrine ? Ne se sert-on pas tous les jours des paroles d'un Auteur contre lui-même & pour le combattre ? Ainsi M. de Cambrai ne rassuroit pas le monde contre les dissensions qu'on avoit à craindre de son Livre, & encore un coup j'en suis innocent .

(a) *ibid.* IV. Je fais (a) parfaitement les pensées de M. de Meaux, & je puis répondre qu'il sera content de mon Ouvrage quand il le verra avec le public. Quoi, il fait si bien mes pensées qu'il ne daigne pas me les demander? Je serai content: il en répond, pourvu que je voie son Livre avec tout le monde. Est-ce qu'il croioit entraîner le public, & par cette autorité m'entraîner moi-même? me faire accroire que dans les Articles d'Issy, j'avois pensé tout ce qu'il vouloit; ou bien qu'assuré, si je l'ose dire, de mon esprit pacifique, il croioit que je laisserois tout passer? ne longeoit-il pas que la discrétion, la patience, la condescendance, sur-tout dans les matieres de la Foi, ont des bornes au-delà desquelles il ne faut pas les pousser? On avoit un moi en sûr contre un si grand mal, qui étoit de concéder, de s'entendre, comme j'en donnois l'exemple: on a évité une voie si douce & si naturelle: on a cru qu'on entraîneroit le public; & loin de se laisser entraîner, on a vu un soulèvement si universel, qu'à peine s'en trouvera-t-il un pareil exemple. C'est ainsi que Dieu dérouté les hommes, lorsqu'on néglige les moïens certains & simples qu'on a en main, & qu'on se fie à son éloquence.

(b) *ibid.*
" XXX. V. Je (b) ne prétens pas faire imprimer cet Ouvrage sans consulter personne. On promet de consulter M. l'Archevêque de Paris & M. Tronson, & de n'imprimer que ce qu'ils auront approuvé. J'aurois, dit-on, la même confiance pour M. de Meaux, si je n'étois dans la nécessité de lui laisser ignorer un Ouvrage dont il voudroit apparemment empêcher l'impression par rapport au sien. Pourquoi la voudrois-je empêcher? Est-ce qu'il sentoît en sa conscience, que voulant tourner les Articles comme il a fait, nos deux Livres seroient contraires, & qu'il raisonneit sur des principes opposés à ceux dont nous étions convenus? c'est ce qu'il falloit prévenir. C'est peut-être par la jalousie de primer que je voudrois apparemment empêcher son Livre de paroître? quelle marque avois-je donnée d'une si basse disposition? pourquoi vouloir en soupçonner son confrere, son ami, son consécuteur, à qui on ne peut reprocher que trop de prévention pour sa docilité? Si j'étois assez déraisonnable pour montrer une si honteuse jalousie, & pour faire de vains procès à M. de Cambrai, M. de Paris & M. Tronson ne m'auroient-ils pas confondu? & parce qu'apparemment je contredirois, sur cette conjecture, sur cette apparence, on hazarde effectivement le plus grand scandale qu'on pût exciter dans l'Eglise.

VI. Mais d'où vient ce changement de conduite? Celui à qui on défere tout durant la discussion des matieres, celui dont on attend le jugement, même seul, avec un abandon dont je n'ai point abusé: en un mot, celui à qui seul on vouloit tout rapporter sans discussion & sans réserve, est aujourd'hui le seul de qui on se cache. Pourquoi? Il ne m'en est rien arrivé de nouveau depuis que

M. de Cambrai est Archevêque : je n'ai fait que lui donner une nouvelle marque de confiance en lui demandant son approbation , & en soumettant mon Livre à son examen : mais il lui est arrivé qu'élevé à cette sublime dignité, il a voulu tourner à ses fins cachées les Articles qu'il avoit signés ; & il a fallu depuis oublier ce qu'il avoit promis à celui des arbitres qu'il avoit choisis , à qui il avoit montré plus de soumission.

VII. Il s'est encore trompé dans cette pensée aussi bien que dans celle d'imposer au public : M. de Paris lui a refusé toute approbation ; il a donné son approbation à mon Livre . On a vainement tenté de défunir ce que Dieu , je l'oserais dire , avoit uni par la Foi commune & par l'esprit de la Tradition que nous avions cherché ensemble dans les mêmes sources. Il est vrai que M. Tronson demeure d'accord de n'avoir point obligé M. de Cambrai à me donner son approbation : mais enfin , tout dépend de l'exposé : M. de Cambrai exposoit qu'il ne pouvoit approuver mon Livre sans trahir ses sentimens : lui répondre sur cet exposé , qu'il ne doit pas approuver , c'est la même chose que de conseiller à quelqu'un de ne pas signer la confession de la Foi tant qu'il n'en est pas persuadé . C'est précisément ce que M. Tronson m'a fait dire : c'est ce qu'il m'a dit lui-même : il a dit encore à plusieurs personnes , & à moi-même en présence d'irréprochables témoins , qu'il croioit M. de Cambrai obligé en conscience de condamner les Livres de Madame Guyon , & d'abandonner son propre Livre : enfin , tout étoit fini s'il avoit voulu passer par son avis : la preuve de ce fait seroit aisée ; mais il vaut mieux ne s'attacher qu'à ce qui décide.

VIII. On voit maintenant une des raisons pourquoi M. de Cambrai qui toujours conféra avec M. de Paris & M. de Chartres , a refusé constamment de conférer avec moi . Il paroît déjà par cet Ecrit , qu'avant même la publication de son Livre , il ne songeoit qu'à nous détacher : mais la vérité est plus forte que les finesses des hommes , & on ne peut séparer ceux qu'elle unit.

IX. J'exhorterai (a) les *Misliques* qui se sont trompés , continue M. de Cambrai , d'avouer leurs erreurs : & ceux qui se sont mal expliqués , de condamner sans restriction leurs expressions : peut-on aller plus loin pour réprimer l'erreur ? Qui doute qu'on ne le puisse & qu'on ne le doive ? quand on a autorisé un mauvais Livre , un Livre non seulement suspect par-tout , mais encore déjà condamné à Rome & ailleurs : quand on (b) l'a laissé estimer à des personnes illustres , & qu'on s'est servi de la confiance qu'on avoit en nous pour autoriser ce Livre , encore qu'on ne pût le justifier que par un recours à de secrètes explications , que ceux à qui on le recommandoit ne devoient ni ne pouvoient deviner : quand on allègue pour toute excuse , qu'on ne peut excuser ce Livre , qu'à cause qu'on l'explique mieux qu'il ne s'explique lui-même : est-ce assez d'exhorter en gé-

(a) *Pag. 10.*
n. *XXXI.*

(b) *Pag. 72.*
n. *IX.*

néral les Auteurs, s'ils ont failli, à se reconnoître; & s'ils ont parlé ambigüment, à s'expliquer? Non sans doute, ce n'est pas assez, ce n'est-là qu'une illusion; c'en est une de proposer de faire écrire une femme qui ne devoit jamais avoir écrit, & à qui on a imposé un éternel silence: il faut se disculper soi-même envers le public, & ne pas prendre de vains prétextes pour s'en excuser.

X. Il est si profondément attaché à soutenir la doctrine de cette femme, qu'il avoue (a) non seulement qu'elle est son amie; mais encore, que tout son commerce & toute sa liaison avec elle, étoit uniquement fondé sur la spiritualité qu'elle professoit.

XI. Il est, dis-je, encore aujourd'hui si attaché aux Livres de Madame Guyon improuvés par tant de censures, qu'il affecte (b) d'en excuser les erreurs comme un langage mistique, comme des exagérations qu'il ose même soutenir par celles de quelques Mistiques (c), & même de quelques Peres (d); sans songer que ce qu'on reprend dans cette femme n'est pas seulement quelques exagérations, ce qui peut arriver innocemment, mais d'avoir encheri par principes sur tous les Mistiques vrais ou faux, jusqu'à outrer le Livre de Molinos même.

XII. Cependant encore un coup, il demeure si fort attaché à ces mauvais Livres, qu'il vient encore de déclarer dans ce Mémoire, qu'il poussera (e) sur ce sujet le silence jusqu'au bout. Il le pousse en effet jusqu'au bout; puisqu'aujourd'hui même, malgré tout le péril où il est pour avoir voulu excuser ces Livres, on ne lui en peut encore arracher une claire condamnation.

XIII. Pour achever ces réflexions sur les faits constans, il faut encore observer la prodigieuse différence de ce qui se passoit effectivement entre nous sur la signature des Articles, & de ce qu'en raconte M. de Cambrai. Si je dis qu'il offroit de souscrire à tout dans le moment sans rien examiner, & par une entière & absolue obéissance, je ne ferai que répéter ce qu'on a vu (f) dans toutes ses Lettres: mais si je lis ce qu'il y a dans son Mémoire, c'est tout le contraire; c'est lui qui nous enseignoit, c'est lui qui nous imposoit (g) les conditions de la signature: j'étois un homme dur & difficile, qu'il falloit que M. de Paris, alors M. de Châlons, pressât très-fortement, pour me faire revenir aux sentimens de M. de Cambrai. Je ne refuserai jamais d'être enseigné d'aucun des moindres de l'Eglise; à plus forte raison des grands Prélat: mais pour cette fois & dans cette affaire, je répète, & Dieu le sait, qu'il n'y eut jamais entre M. de Châlons & moi la moindre difficulté: nous avions dressé les Articles tout d'une voix, sans aucune ombre de contestation, & nous rejettâmes tout d'une voix les subtiles interprétations de M. l'Archevêque de Cambrai, qui tendoient à rendre inutiles toutes nos résolutions.

XIV. Pour le fond de la doctrine, dit-il (h), je n'ai cessé d'écrire &

(a) Pag. 75.
n. 27.

(b) Pag. 72.
n. 1X.

Pag. 74.

n. XIII.

(c) Pag. 77.

n. XX.

(d) Pag. 77.

n. XXII.

(e) Pag. 77.
n. XX.
XXI.

(f) Cf. de f.
fui, pag. 60.
n. IV.

(g) Pag. 78.
n. XXIII.

(h) Pag. 78.
n. XXIII.

à écouter les Auteurs approuvés de l'Eglise. A quel propos ce discours? la question étoit de les bien entendre. Qu'est-ce que M. de Cambrai soumettoit à notre jugement, si ce n'étoit l'interprétation qu'il y donnoit? mais à présent c'est tout autre chose: c'est lui qui nous enseigne la Tradition: donnons gloire à Dieu si cela est; mais étoit-ce nous qui demandions des arbitres de notre doctrine? qui ne demandions (a) qu'une décision pour nous y soumettre, sans nous réserver seulement la moindre réplique? qui pressions avec tant d'instance qu'on nous prît au mot sur cette offre, & qu'on mît notre docilité à cette épreuve? Qu'est-il arrivé depuis que M. de Cambrai écrivoit ces choses, si ce n'est que devenu Archevêque de Cambrai, il n'a plus voulu s'astreindre à la doctrine qu'il avoit soucrite volontairement, qu'il a voulu varier, & qu'enfin il a oublié la soumission que Dieu lui avoit mise dans le cœur?

XV. *Ceux qui ont vu notre discussion doivent avouer*, poursuit-il (b), *que M. de Meaux qui vouloit d'abord tout foudroier, a été contraint d'admettre pied à pied des choses qu'il avoit cent fois rejetées comme très-mauvaises.* C'étoit donc moi qui enseignois une mauvaise doctrine: c'est à moi qu'il falloit donner des arbitres: M. de Cambrai qui ne parloit que de soumission à nos sentimens, étoit en effet celui qui nous enseignoit: M. de Meaux vouloit tout foudroier: mais s'il étoit à la fois si fulminant & si injuste dans le tems de la discussion, pourquoi attendiez-vous la décision pour vous y soumettre? pourquoi la demandiez-vous avec tant d'instance? pourquoi vouliez-vous (c) écouter en lui non pas un Docteur que vous daigniez appeler très-grand, mais Dieu même? étoit-ce-là des paroles sérieuses ou des flateries & des dérisions? étoit-ce des coups de foudre que vous respectiez, & un homme qui foudroieroit tout à tort ou à droit que vous preniez pour votre juge? que vous écoutiez comme Dieu même?

XVI. Relisons encore une fois les mêmes mots: *Ceux qui ont vu notre discussion, doivent avouer que M. de Meaux qui vouloit tout foudroier, étoit contraint d'admettre pied à pied ce qu'il rejettoit*: mais qui a vu cette discussion? quel autre que nous y étoit admis? par quel témoin me prouvera-t-on que j'ai tant varié? mais si j'avois à revenir de tant de choses, M. de Cambrai n'avoit-il à revenir de rien? pour moi je produis ses Lettres & un Mémoire écrit de sa main. Avouons qu'il fait deux personnages bien contraires: lisons les Lettres qu'il écrivoit durant la discussion; il ne demandoit qu'un jugement après lequel il n'offroit dès le premier mot que rétractation, que de tout quitter. Lisons le Mémoire qu'il fait après sur la même discussion; non seulement M. de Cambrai n'a aucun sentiment dont il ait eu à revenir: mais c'étoit à lui que nous revenions, & nous ne faisons que foudroier à droite & à gauche sans discernement.

XVII. *Ce n'étoit pas*, dit-il (d), *la personne de Madame Guyon dont*

j'ai été en peine & de ses Ecrits ; mais du fond de la doctrine des Saints trop inconnue à la plupart des Scolastiques : nous étions donc ces Scolastiques à qui la doctrine des Saints étoit si inconnue ; & c'étoit M. de Cambrai qui nous l'enseignoit. Pendant la discussion, il se portoit pour disciple ; depuis que dans un degré supérieur il veut proposer de nouvelles règles par ses explications, il se repent d'avoir été si soumis, & il parle comme aiant été l'arbitre de tout.

XVIII. Nous ne sommes pas infaillibles ; sans doute : mais encore faudroit-il nous montrer en quoi nous avons besoin d'être instruits ? quelles erreurs enseignions-nous ? avions-nous contesté quelle partie de la doctrine des Saints ? demandions-nous des docteurs & des arbitres ? gardons-nous bien de nous glorifier, si ce n'est en Notre-Seigneur : ne parlons pas de la déference qu'on se doit les uns aux autres ; un disciple de Jésus-Christ fait gloire d'apprendre tous les jours & de tout le monde ; mais encore ne faut-il pas oublier le personnage que nous faisons, M. de Châlons, M. Tronfon & moi : sans doute on nous regardoit comme des gens d'une saine & irréprochable doctrine, à qui on vouloit tout déferer sur les mystères de l'Oraison & du pur amour, c'est-à-dire sur des points très-essentiels de la Foi : M. de Cambrai lui-même nous proposoit, nous recevoit, nous regardoit comme tels ; & tout d'un coup nous ne sommes plus que des docteurs, à qui, comme à la plupart des Scolastiques, la doctrine des Saints est profondément inconnue.

XIX. Mais en même-tems que M. de Cambrai s'attribue tant d'autorité & tant de lumière, Dieu permet qu'il nous découvre ses incertitudes : maintenant il ne vante que l'Ecole : il ne nous accuse que d'être opposés aux Docteurs Scolastiques ; mais alors, il ne s'agissoit que de nous apprendre la doctrine des Saints inconnue & très-inconnue, non à quelques-uns seulement, ou au petit nombre, mais à la plupart des Docteurs de l'Ecole.

XX. *Ce n'est pas la personne de Madame Guyon dont j'ai été en peine & de ses Ecrits : de quoi donc s'agissoit-il alors ? qu'est-ce qui avoit introduit notre question ? pourquoi avoit-on choisi & demandé des arbitres auxquels on soumettoit tout ? n'étoit-ce pas pour juger de l'Oraison & des Livres de Madame Guyon ? veut-on toujours oublier & perdre de vue le point précis de la dispute ? M. de Cambrai n'avoit encore rien mis au jour sur cette matière : ce n'étoit pas lui qu'on accusoit ; c'étoit Madame Guyon & ses Livres : pour-quoi se mêloit-il si avant dans cette affaire ? qui l'y avoit appelé, si ce n'est sa propre conscience qui lui faisoit sentir que si l'on condamnoit les Livres de Madame Guyon qu'il avoit tant recommandés, il demeureroit condamné lui-même ? pourquoi composoit-il tant d'Ecrits ? étoit-ce ou pour accuser, ou pour excuser & pour défendre ces Livres ? c'étoit donc-là notre question : & cependant à entendre présentement M. de Cambrai, ce n'est pas de quoi il étoit*

en peine; c'étoit du fond de la doctrine des Saints. Quoi! de la doctrine des Saints en général, ou par rapport à ces Livres si fortement accusés? On nous vouloit donc enseigner que ces Livres étoient conformes à la doctrine des Saints, & que si on les accusoit, c'étoit à cause que les Docteurs de l'Ecole pour la plupart, ignoroient cette doctrine que Madame Guyon venoit leur apprendre?

XXI. Disons la vérité comme elle résulte des faits & des Ecrits qu'on vient d'entendre. Pendant qu'elle écrivoit devant nous comme la partie accusée, M. l'Abbé de Fenelon écrivoit aussi autant qu'elle, ou comme son avocat, ou comme son interprète, quoiqu'il en soit, pour empêcher sa condamnation. Il ne s'agissoit pas de la personne qui parloit toujours comme soumise: il s'agissoit des Livres & de la doctrine; c'étoit donc les Livres qu'il vouloit défendre, & il n'avoit point d'autre titre pour entrer dans cette cause: ce qu'il avoit commencé, étant simplement M. l'Abbé de Fenelon, il l'a continué, comme nommé à l'Archevêché de Cambrai; c'est sous ce titre qu'il a souscrit aux XXXIV. Propositions (a): il a persisté à soumettre tout aux arbitres qu'il avoit choisis, & auxquels aussi il envoioit tous ses Ecrits: il recevoit ce mouvement comme un mouvement venu de Dieu, qu'il poussa jusqu'à son sacre: si après il oublie tout, qu'avons-nous à dire? qu'il dissimuloit? ou bien qu'étant tout ce qu'il pouvoit être, il est entré dans d'autres desseins, & l'a pris d'un autre ton?

(a) Voy.
Etats d'Or.
liv. X.
n. XXI.
Vol. VIII.
p. 215.

XXII. Il fait de merveilleux raisonnemens sur sa conduite: Qu'on observe, dit-il, toute ma conduite: est-ce que j'ai été faible & timide, quand j'ai signé les XXXIV. Propositions? on en peut juger par ma fermeté présente: est-ce que je refuse par entièrement & avec un esprit de cabale d'approuver le Livre de M. de Meaux? on en peut juger par ma facilité à signer les XXXIV. Propositions. A quoi servent les raisonnemens quand les faits parlent? Ces faits montrent une règle & une raison plus simple & plus naturelle pour juger des changemens de conduite: c'est en un mot d'être Archevêque, ou ne l'être pas; d'avoir des mesures à garder avant que de l'être, & de n'en garder plus quand l'affaire est consommée.

XXIII. Il nous fait valoir sa facilité à laisser condamner, renfermer, charger d'opprobres Madame Guyon, sans jamais dire un seul mot pour la justifier; pour l'excuser, pour adoucir son état. Il ne faut pas encore ici beaucoup raisonner: c'est naturellement & simplement que Madame Guyon, par sa mauvaise doctrine & par sa conduite inconsidérée, sans qu'alors on l'approfondît davantage, étoit devenue si ridicule & si odieuse, que la prudence & les précautions de M. l'Abbé de Fenelon, même depuis qu'il fut nommé Archevêque de Cambrai, ne lui permettoient pas de se commettre inutilement; que dis-je, de se commettre? de se décrier sans retour pour la soute-

nir, & qu'il n'y avoit de ressource à qui vouloit la défendre, que dans les voies indirectes.

XXIV. C'est ainsi qu'il nous paroissoit par tous ses Ecrits, qu'il avoit secrettement entrepris de la défendre: c'est ainsi qu'il la défend encore aujourd'hui en soutenant le Livre des Maximes des Saints: il pose maintenant, comme alors, tous les principes pour la soutenir: si voyant qu'il est éclairé, il enveloppe sa doctrine; s'il la mitige dans quelques endroits, la maniere de l'enseigner n'en est que plus dangereuse. Enfin nous ne pouvions l'excuser alors, que par l'extrême soumission dont nous avons été contraints de donner les preuves par les Lettres; & nous n'avons perdu cette espérance, que par l'édition de son Livre, dont il faut maintenant parler.

VI. S E C T I O N.

L' Histoire du Livre.

I. **C**E Livre, qui devoit être si bien concerté avec M. de Paris & M. Tronçon: (car pour moi je n'étois plus que celui qu'on ne vouloit pas écouter): ce Livre, dis-je, où l'on s'étoit engagé, comme on a vu, à ne rien mettre, qui ne fût bien corrigé & approuvé d'eux, parut enfin tout-à-coup au mois de Février de 1697. sans aucune marque d'une approbation si nécessaire. M. l'Archevêque de Paris explique lui-même à M. l'Archevêque de Cambrai, comme ce Livre avoit paru contre son avis, contre la parole formelle que M. de Cambrai lui avoit donnée. Pour moi qui me retrains sur cela uniquement à ce qui est public, j'observerai seulement, que ne pas voir l'approbation de M. l'Archevêque de Paris à la tête de ce Livre, c'étoit en voir le refus; puisqu'après les engagements que M. de Cambrai avoit pris, il ne pouvoit pas ne l'avoir pas demandée: ne parlons donc plus de la mienne qui n'étoit pas moins nécessaire, puisque j'étois l'un des deux Prélats dont on promettoit d'expliquer les principes. Il ne faut point perdre de vue cette promesse authentique dans l'Avertissement de M. l'Archevêque de Cambrai. On vit donc alors un Livre qui devoit décider des matieres si délicates; démêler si exactement le vrai & le faux; lever toutes les équivoques, & réduire les expressions à toute la rigueur du langage théologique; par ce moien, servir de règle à toute la spiritualité: on vit, dis-je, paroître ce Livre sans aucune approbation, pas même de ceux dont elle étoit le plus nécessaire, & de ceux dont on avoit promis de la prendre.

II. Il ne sert de rien de répondre que M. de Cambrai avoit bien promis de ne rien dire que M. de Paris n'approuvât, mais non pas de prendre son approbation par écrit: car ce n'est pas la cou-

tume de prouver une approbation par un fait en l'air : on doit la montrer écrite & signée , sur-tout quand celui de qui on la prend est intéressé dans la cause, comme M. l'Archevêque de Paris l'étoit manifestement dans le nouveau Livre, où encore un coup l'on promettoit dans la Préface du Livre qu'on expliqueroit sa doctrine.

III. Ainsi M. de Cambrai hazardoit tout : *Lui qui aimoit mieux mourir que de donner au public une scène aussi scandaleuse que celle de me contredire*, s'expose encore à donner celle de contredire M. l'Archevêque de Paris, & de mettre toute l'Eglise en combustion. Il a mieux aimé s'y exposer & l'exécuter en effet, que de convenir avec ses amis, avec ses confreres, pour ne plus dire avec ceux qu'il avoit choisis pour arbitres de sa doctrine. Pendant que nous offrions de notre côté de tout concerter avec lui, que nous le faisions en effet, que nous mettions en ses mains nos compositions, il a rompu toute union : tant il étoit empressé de donner la loi dans l'Eglise, & de fournir des excuses à Madame Guyon ; & il ne veut pas qu'on lui dise qu'il est la seule cause de la division dans l'Episcopat, & du scandale de la Chrétienté.

IV. Il voudroit qu'on oubliât combien fut prompt & universel le soulèvement contre son Livre : la Ville, la Cour, la Sorbonne, les Communautés, les savans, les ignorans, les hommes, les femmes, tous les Ordres sans exception, furent indignés, non pas du procédé, que peu savoient, & que personne ne savoit à fond ; mais de l'audace d'une décision si ambitieuse, du raffinement des expressions, de la nouveauté inouïe, de l'entière inutilité, & de l'ambiguïté de la doctrine. Ce fut alors que le cri public fit venir aux oreilles sacrées du Roi ce que nous avions si soigneusement ménagé : il apprit par cent bouches, que Madame Guyon avoit trouvé un défenseur dans sa Cour, dans sa Maison, auprès des Princes ses enfans : avec quel déplaisir, on le peut juger de la piété & de la sagesse de ce grand Prince. Nous parlâmes les derniers : chacun fait les justes reproches que nous essuîâmes de la bouche d'un si bon Maître, pour ne lui avoir pas découvert ce que nous savions : de quoi ne chargeoit-il pas notre conscience ? Cependant M. de Cambrai dans un soulèvement si universel ne se plaignoit que de nous ; & pendant que nous étions obligés à nous excuser de l'avoir trop utilement servi, & qu'il fallut enfin demander pardon de notre silence qui l'avoit sauvé, il faisoit & méditoit contre nous les accusations les plus étranges.

V. J'avois seul soulevé le monde : Quoi ? ma cabale ? mes émissaires ? l'oserais-je dire ? je le puis avec confiance & à la face du soleil ; le plus simple de tous les hommes ; je veux dire, le plus incapable de toute finesse & de toute dissimulation, qui n'ai jamais trouvé de croiance, que parce que j'ai toujours marché dans la croiance commune : tout-à-coup j'ai conçu le hardi dessein de per-

dre par mon seul crédit M. l'Archevêque de Cambrai, que jusqu'alors j'avois toujours voulu sauver à mes risques. Ce n'est rien : j'ai tenu seul par d'imperceptibles ressorts, d'un coin de mon cabinet, parmi mes papiers & mes livres, toute la Cour, tout Paris, tout le Roiaume : car tout prenoit feu : toute l'Europe & Rome même, où l'étonnement universel, pour ne rien dire de plus ; fut porté aussi vite que les nouvelles publiques : ce que les Puissances les plus accréditées, les plus absolues, ne sauroient accomplir, & n'oseroient entreprendre, qui est de faire concourir les hommes comme en un instant dans les mêmes pensées, seul je l'ai fait sans me remuer.

VI. Cependant je n'écrivois rien : mon Livre qu'on achevoit d'imprimer quand celui de M. de Cambrai parut, demeura encore trois semaines sous la presse ; & quand je le publiai, on y trouva bien à la vérité des principes contraires à ceux des *Maximes des Saints* ; (il ne se pouvoit autrement, puisque nous prenions des routes si différentes, & que je ne songeois qu'à établir les *Articles* que M. de Cambrai vouloit éluder :) mais pas un seul mot tourné contre ce Prélat.

VII. Je ne dirai de mon Livre qu'un seul fait public & constant : il passa, sans qu'il y parût de contradiction. Je n'en tire aucun avantage ; c'est que j'enseignois la Théologie de toute l'Eglise : l'approbation de M. de Paris & celle de M. de Chartres y ajoutoient l'autorité que donne naturellement dans les matieres de la Foi, le saint concours des Evêques. Le Pape même me fit l'honneur de m'écrire sur ce Livre que j'avois mis à ses pieds sacrés, & daigna spécifier dans son Bref, que *ce Volume avoit beaucoup augmenté la bonne volonté dont il m'honoroit* : on peut voir ce Bref dans ma seconde édition ; on peut voir aussi dans le Bref à M. de Cambrai, s'il y a un mot de son Livre : cette différence ne regarde pas ma personne : c'est un avantage de la doctrine que j'enseignois, qui est connue par toute la terre, & que la Chaire de S. Pierre autorise & favorise toujours.

VIII. Les affaires parurent ensuite se brouiller un peu. C'est la conduite ordinaire de Dieu contre les erreurs. Il arrive à leur naissance au premier abord une éclatante déclaration de la Foi. C'est comme le premier coup de l'ancienne Tradition, qui repousse la nouveauté qu'on veut introduire : l'on voit suivre après comme un second tems, que j'appelle de *tentation* : les cabales, les factions se remuent : les passions, les intérêts partagent le monde : de grands corps, de grandes Puissances s'émeuvent : l'éloquence éblouit les simples : la dialectique leur tend des lacets : une métaphysique outrée jette les esprits en des pays inconnus : plusieurs ne savent plus ce qu'ils croient ; & tenant tous dans l'indifférence, sans entendre, sans discerner, ils prennent parti par humeur. Voilà ces tems que

j'appelle *de tentation*; si l'on veut, d'obscurcissement: on doit attendre avec foi le dernier tems où la vérité triomphe; & prend manifestement le dessus.

IX. La première chose qui parut à l'ouverture du Livre de M. l'Archevêque de Cambrai (a), fut une manifeste affectation d'ex-
(a) *Acous. p. 9. 21. Expl. p. 240. Dicl. nu. p. 270.*
 cuser les Mistiques nouvellement condamnés, en les retranchant jusqu'à trois fois de la liste des faux Spirituels. On reconnoît ici ce-
(b) *Rép. à quatre Lettres de M. de Cambrai, n. 21.*
 lui qui avoit promis de pousser le silence jusqu'au bout sur le sujet de Madame Guyon. On a montré ailleurs (b) que le Moien court de cette femme n'étoit autre chose qu'une explication plus expresse de la Guide de Molinos, principalement sur l'indifférence du sa-
(c) *168. sur les E- tats d'Or. n. XXV. Vol. VIII. p. 38.*
 lut, & qu'on avoit même affecté (c) de transcrire dans ce Livre les mêmes passages dont Molinos dans sa Guide faisoit son appui; entre autres, une Lettre du Pere Falconi qui a été censurée à Rome. Ainsi pour sauver Madame Guyon il falloit sauver Molinos; & c'est pourquoi M. de Cambrai l'avoit épargné dans les Maximes des Saints. Il est vrai qu'il n'osa se dispenser de condamner nommément cet Hérésiarque dans sa Lettre au Pape. Mais il n'y parla (d) que des LXVIII. Propositions de ce malheureux, & affecta de se taire sur la Guide qui étoit l'Original du nouveau
(d) *Epist. ad Innoc. XII. p. 31.*
 Quétisme & du Moien court. Pour ce dernier Livre, bien éloigné de le condamner, il l'excusoit dans la même Lettre, en comprenant son Auteur parmi les Mistiques: *Qui, dit-il, portant le mystère de la Foi dans une conscience pure, avoit favorisé l'erreur par un excès de piété affectuuse, par le défaut de précaution sur le choix des termes, & par une ignorance pardonnable des principes de la Théologie.* Il ajoute que ce fut là le sujet du zèle de quelques Evêques, & des XXXIV. Propositions, quoique ces Propositions & ces censures n'aient jamais eu pour objet que Madame Guyon & Molinos. Voilà les prétendues exagérations, les prétendues équivoques, en un mot le prétendu langage mystique qu'on a vu qu'il préparoit pour refuge à cette femme; & il présentait cette excuse au Pape même, pour en tirer ses avantages, si on étoit voulu la recevoir.

X. On voit pour le Moien court & les autres Livres de Madame Guyon, le même esprit d'indulgence, lorsqu'en parlant (e) des
(e) *1612. p. 31. Dicl. nu. p. 316. Vol. VIII. n. XI.*
 censures de quelques Evêques (f) contre certains petits Livrets dont il n'osoit se taire tout-à-fait devant le Pape, il réduit ces mêmes censures à quelques endroits, qui pris dans le sens qui se présente naturellement, méritent d'être condamnés. Il sembleroit par là les condamner, si l'on ne se souvenoit du sens particulier qu'il a voulu trouver dans les mêmes Livres, malgré leurs propres paroles, ne les jugeant condamnables (g) que dans un sens rigoureux, qu'il assure que leur Auteur n'a jamais eu dans l'esprit: par où l'on ne sent que trop qu'il se réservoît de les excuser par ce sens particulier qu'il veut trouver dans le Livre, malgré les paroles du Livre même.

XI. Cependant quelque peu qu'il en ait dit, il a tant de peur qu'on ne croie qu'il ait passé condamnation sur les Livres de Madame Guyon, en parlant dans sa Lettre au Pape des Evêques qui l'ont censurée, qu'il explique dans sa Réponse à la Déclaration (a), qu'il ne s'appuie en rien sur leurs censures auxquelles il n'a jamais pris aucune part ni directe ni indirecte: paroles choisies pour montrer qu'il étoit bien éloigné de les approuver.

XII. Ce qu'il répond sur l'omission affectée de Molinos & de Madame Guyon n'est pas moins étrange: *Prétend-on*, dit-il (b), *sérieusement, que je veuille défendre ou excuser Molinos, pendant que je détecte dans tout mon Livre toutes les erreurs des LXVIII. Propositions qui l'ont fait condamner ?* Oui sans doute, on le prétend sérieusement; puis-que même ces paroles confirment l'affectation perpétuelle de supprimer la Guide de cet Auteur, & de s'arrêter seulement aux LXVIII. Propositions, comme si elles faisoient le seul sujet de la condamnation du saint Siége sans que ce Livre y soit compris.

(c) *Ibid.* XIII. *Pour la personne*, ajoute-t-il (c), *dont les Prélats ont censuré les Livres, j'ai déjà rendu compte au Pape mon Supérieur de ce que je pense là-dessus.* Qui ne voit que c'est-là biaiser sur un point si essentiel ? est-ce en vain que S. Pierre a dit (d), qu'on doit être prêt

(d) *1. Per. III. 35.* à rendre raison de sa Foi, non seulement à son Supérieur, mais encore à tous ceux qui la demandent : *OMNI POSCENTI ?* qu'eût coûté à M. de Cambrai de s'expliquer à toute l'Eglise, sans l'affectation d'épargner & de soutenir Madame Guyon ? Mais voyons encore quel compte il a rendu au Pape de ses sentimens sur les Livres de cette femme.

(e) *Edite. sans nom de la ville, Ibid.* Je ne le répète point, dit-il (e), *ma Lettre étant devenue publique.* Il n'y a point de Lettre publique, que celle où il dit au Pape, qu'il y a de certains petits Livrets censurés par les Evêques, dont quelques endroits, au sens qui se présente naturellement, étoient condamnables: voilà tout le compte qu'il rendoit au Pape de ces Livres pernicieux dans leur tout, & insoutenables en tout sens, parce que ce qu'on y lit est pernicieux, & que ce qu'on y veut deviner est forcé & n'est pas suffisant.

XIV. On peut encore observer ici l'affectation de ne nommer au Pape que Molinos sans nommer Madame Guyon. Il est vrai qu'on a jeté à la marge de la Lettre au Pape *le Moien court*, &c. avec l'Explication du *Canique des Cantiques*. Mais après la liberté que M. de Cambrai s'est donnée, de dire qu'on a inféré ce qu'on a voulu dans son texte, qui l'empêchera de désavouer une note marginale dont le texte ne porte rien ? & en tout cas il en sera quitte pour condamner dans ces Livres quelques endroits seulement, en épargnant le fond qui est tout gâté, & encore à les condamner dans ce sens prétendu rigoureux, auquel il est caution que l'Auteur n'a jamais pensé.

XV. Il ne satisfait pas davantage le public en ajoutant ces paro-

les : Je ferai sur ce point comme sur tous les autres , ce que le Pape jugera à propos : car qu'y avoit-il à attendre depuis la Censure de Rome de 1689. ne voit-on pas que M. de Cambrai, qui si long-tems après a soutenu ce Livre , en veut encore éluder la condamnation en la différant ? Ainsi cette Lettre *devenue publique* , visiblement ne dit rien : aussi M. de Cambrai voudroit bien que l'on crût qu'il a écrit au Pape quelque Lettre plus secrète & plus précise : c'est pourquoi dans la seconde édition de sa Réponse (a), il a supprimé ces mots, *ma Lettre est devenue publique*, & il a voulu retiter l'édition où ils étoient, parce qu'on y voioit trop clairement, que sur les Livres de Madame Guyon il ne vouloit qu'éluder, & ne s'expliquer jamais.

(a) *Édit. de Brém.*
p. 119.

XVI. Il fait plus que de garder le silence. M. l'Archevêque de Paris a démontré (b) que le Livre des Maximes n'est qu'un foible adoucissement, qu'une adroite & artificieuse justification des Livres de Madame Guyon : M. de Cambrai n'a fait que revêtir de belles couleurs l'exclusion de l'Espérance & du desir du salut, avec celle de Jesus-Christ & des personnes divines (c) dans la pure contemplation, & tous les autres excès de cette femme : c'est visiblement son intérieur que ce Prélat a voulu dépeindre, & ses manifestes défauts qu'il a voulu pallier dans son Article XXXIX. c'est ce qu'on ressent dans sa vie, où elle parle d'elle-même en cette sorte : *Les ames des degrés inférieurs paroîtront souvent plus parfaites. On se trouve si éloigné du reste des hommes ; & ils pensent si différemment, que le prochain devient insupportable.* Voici une nouvelle merveille, de se trouver si fort au-dessus des autres hommes, que l'éminence de la perfection qui fait regarder le prochain avec la plus tendre condescendance, empêche de le supporter : mais la merveille des merveilles, c'est, ajoute-t-elle, *qu'on éprouve dans la nouvelle vie ; qu'on couvre l'extérieur par des faiblesses apparentes : ainsi parmi les défauts qu'elle ne peut ni vaincre ni couvrir, elle flate par ces superbes excuses la complaisance cachée, qui lui fait tourner son foible en orgueil ; & par le même moyen M. l'Archevêque de Cambrai entretient (d) l'admiration des justes qui la connoissent.*

(b) *Rép.*
p. 12. 14.
15. &c.

(c) *Ibid.*
p. 17.

(d) *Max. des Saints.*
p. 149.

XVII. Que servoient dans les Maximes des Saints ces beaux discours sur les ames prétendues parfaites (e) : *Elles parlent d'elles-mêmes par pure obéissance, simplement en bien ou en mal, comme elles parleroient d'autrui ?* ne voit-on pas qu'il falloit trouver des excuses aux énormes vanteries d'une femme, qui se disoit revêtue d'un état prophétique & apostolique ; avec pouvoir de lier & de délier ; pleine de grâce jusqu'à regorger, & d'une perfection tellement suréminente, qu'elle ne pouvoit supporter le reste des hommes ? Quand de tels excès se découvrirent, l'excuse en est toute prête dans le Livre de M. de Cambrai : Madame Guyon aura parlé d'elle-même comme d'un autre : elle aura parlé par obéissance au Pere la Combe son Directeur à qui elle adresse sa vie, où se trouvent toutes les choses qu'on a rapportées.

(e) *Page.*
111. 167.
269.

XVIII. Le Pere la Combe étoit celui qui lui avoit été donné d'une façon particulière & miraculeuse: s'il étoit devenu son Pere spirituel, elle avoit premièrement été sa mere: c'étoit le seul à qui elle communiquoit la grace, quoique de loin, avec toute la tendresse qu'elle représente dans sa vie, jusqu'à se sentir obligée pour la laisser évaporer, de lui dire quelquefois: *O mon Fils, vous êtes mon Fils bien-aimé, dans lequel je me suis plus uniquement.* Dieu lui avoit pourtant donné dans sa prison & comme le fruit de ses travaux, un autre homme encore plus intime que le Pere la Combe; & quelque grande que fût son union avec ce Pere, celle qu'elle devoit avoir avec le dernier, étoit encore toute autre chose. Sur cela je ne veux rien deviner; & je rapporte ici seulement cet endroit de sa vie, pour montrer que le faux mystère se continue, & que nous ne sommes pas à la fin des illusions que nous promet cette femme.

XIX. Cependant ce Pere la Combe est l'Auteur de l'Analyse condamnée à Rome, & depuis par plusieurs Evêques. Les circonstances de sa liaison avec cette femme ont été connues du défunt Evêque de Genève de sainte mémoire, Jean d'Aranthon: & l'histoire en est devenue publique dans la vie de ce saint Evêque (a), que le docteur & pieux Général des Chartreux a mise au jour. Le tems est venu où Dieu veut que cette union soit entièrement découverte: je n'en dirai rien davantage, & je me contente de faire connoître celui par l'ordre duquel Madame Guyon écrivoit sa vie.

XX. A toutes les pages de cette vie, elle se laisse emporter jusqu'à dire: *O qu'on ne me parle plus d'humilité: les vertus ne sont plus pour moi: non, mon Dieu, qu'il n'y ait plus pour moi ni vertu, ni perfection, ni sainteté:* par-tout dans la même vie les manieres vertueuses sont les manieres imparfaites: l'humilité vertu est une humilité feinte, du moins affectée ou forcée: c'est-là aussi qu'on trouve la source du nouveau langage; où l'on dit qu'on ne veut plus les vertus comme vertus. M. de Cambrai a adopté ces paroles (b): de-là vient dans ses Ecrits tout ce qu'on y voit pour rabaisser les vertus, & de-là vient enfin la violence perpétuelle qu'il fait à tant de passages de S. François de Sales, qu'il falloit entendre plus simplement avec le Saint.

XXI. Nous n'avions rien dit d'approchant de tout cela dans nos Articles: ces explications ajoutées en faveur de Madame Guyon; n'étoient pas une explication plus étendue, comme M. de Cambrai la promettoit; mais une dépravation manifeste de nos sentimens & de nos principes. Dans l'Article XXXIII. nous avions tout dit sur les conditions & suppositions impossibles: il n'en falloit pas davantage pour vérifier ce qu'en avoit dit S. Chrysostome, & les autres Saints qui n'ont jamais introduit ces suppositions qu'avec l'expression du cas impossible. Mais ce qui suffisoit pour les Saints, ne suffisoit pas pour excuser Madame Guyon: ainsi pour la satisfaire il a fallu inventer le sacrifice absolu dont jamais on n'avoit entendu par-

(a) Vie de
Jean d'A-
ranthon,
Evêq. à Lyon
chez François
Combes
1697. liv. 3.
ch. 4. p. 261.
Ceci.

(b) Max.
des Saints,
p. 224.

ler, & toutes les circonstances qu'on en a souvent remarquées: toutes choses ajoutées à nos Articles, & inconnues à tous les Auteurs, excepté à Molinos & à Madame Guyon.

XXII. Pour en dire ce mot en passant, & remettre un peu le Lecteur dans le fait, étoit-ce une explication de nos principes que cet acquiescement à la juste condamnation, qu'un de nos Articles (a) a ^{(s) An.} ~~XXXXL~~ expressement condamné? Nous y avions dit en termes exprès, *qu'il ne faut jamais permettre aux âmes peînées d'acquiescer à leur désespoir & damnation apparente*: au contraire, M. de Cambrai fait permettre cet acquiescement par un Directeur; & pour le rendre plus volontaire, pour l'attribuer à la plus haute partie de l'âme, il l'appelle un sacrifice, & un sacrifice absolu. Nous avions dit dans le même Article, *qu'il falloit avec S. François de Sales assurer ces âmes, que Dieu ne les abandonneroit pas*: loin d'approuver cet Article, M. de Cambrai le réfute expressement, lorsqu'il dit qu'il n'est question, ni de raisonner avec ces âmes qui sont incapables de tout raisonnement, ni même de leur représenter la bonté de Dieu en général. Il faut donc destituer de consolation des âmes qu'on suppose saintes, & leur ôter avec la raison le culte raisonnable que S. Paul enseigne: il faut les livrer à leurs cruelles pensées, & pour dire tout en un mot, à leur désespoir? étoit-ce-là expliquer ou dépraver nos principes? & qu'avions-nous dit de semblable dans nos Articles?

VII. SECTION.

Sur les explications de M. de Cambrai, & sur la nécessité de notre Déclaration.

I. S'IL faut maintenant venir aux explications de M. l'Archevêque de Cambrai, trois choses sont à remarquer dans le fait: la première, que c'étoit des explications dont nous n'avions jamais entendu parler, & qu'il falloit pourtant avouer, comme contenues dans nos Articles d'Issy, puisque c'étoient ces Articles que M. de Cambrai vouloit avoir expliqués: la seconde, qu'il les changeoit tous les jours, en sorte qu'elles ne sont pas encore achevées: la troisième, que visiblement elles contenoient de nouvelles erreurs.

II. Qu'avions-nous affaire de son amour naturel, auquel nous n'avions jamais songé? & quand nous l'eussions admis, que seroit-il au dénouement des difficultés? la principale de toutes étoit l'acquiescement à la juste condamnation du côté de Dieu: mais M. l'Archevêque de Paris vient encore de démontrer, qu'acquiescer à la perte de cet amour naturel, c'est si peu acquiescer à la juste condamnation de la part de Dieu, que c'est au contraire en recevoir une grace; puisqu'il selon l'Auteur même, c'en est une des plus éminentes d'être privé d'un amour dont on fait le seul obstacle à la perfection?

qu'eussions-nous pu dire à un raisonnement si clair? & en falloit-il davantage pour nous empêcher de recevoir des explications dont le Livre qu'on nous vouloit faire excuser ne tiroit aucun secours?

(a) P. Lett.
à M. de
Méaux,
Pag. 1.

III. D'ailleurs cette explication est si mauvaïse, qu'encore tout nouvellement, & dans la dernière Lettre qui m'est adressée (a), M. de Cambrai la vient de changer. Dans cette dernière Lettre, acquiescer à sa juste condamnation, ce n'est plus acquiescer à la perte de l'amour naturel, comme jusqu'ici il avoit voulu nous le faire entendre: *acquiescer à sa juste condamnation, c'est (à un pécheur) reconnoître qu'il mérite la peine éternelle*: ainsi l'amour naturel ne sert plus de rien à cet acte; ce n'est point par un amour naturel qu'un pécheur se reconnoît digne d'un supplice éternel. Mais cette nouvelle réponse n'est pas meilleure que les autres, & M. l'Archevêque de Cambrai se verra contraint de l'abandonner aussi-tôt qu'on lui aura fait cette courte réflexion. Il n'est pas vrai que de reconnoître qu'on mérite la peine éternelle soit acquiescer à sa juste condamnation de la part de Dieu: car loin d'y acquiescer, ce qui est d'un désespéré, on demande pardon au juste Juge: on le prie de changer sa justice en miséricorde, & de ne nous pas traiter selon nos mérites, mais de nous sauver par grace au nom de J. C. N. S. loin de consentir par cet acte à sa juste condamnation de la part de Dieu, c'est au contraire y opposer sa miséricorde qui en empêche l'effet.

IV. Ainsi, & c'est la seconde remarque, ces explications changeoient tous les jours: celle à laquelle M. de Cambrai en général semble se tenir, est celle de l'amour naturel & celle du terme de *motif*, auquel il demeure d'accord, qu'il donne maintenant un nouveau sens tout différent de celui de l'Ecole. Je n'entame point cette matière, dont M. l'Evêque de Chartres, par qui les explications ont passé à nous, dira selon sa prudence ce qu'il trouvera à propos: mais je marquerai seulement ces faits publics. La Lettre au Pape parut peu de mois après le Livre, pour en adoucir les expressions; mais sans qu'il y fût parlé d'amour naturel, ni du nouveau sens des *motifs*. Tôt après il vint en nos mains par M. de Chartres, une autre explication, où ce Prélat pourra dire qu'il n'y avoit nulle mention d'amour naturel, & que le *motif* y avoit encore un sens tout contraire à celui qu'on a proposé depuis. A la fin, l'amour naturel dont on n'avoit point encore entendu parler est venu; & c'est cette explication qui fut étalée dans l'Instruction Pastorale.

V. Pour tourner de ce côté-là toute la dispute, M. de Cambrai publia à Rome & ailleurs où il voulut, la version Latine de son Livre. Il l'altéroit d'une étrange sorte en le traduisant: presque par-tout, où l'on trouve dans le Livre le mot de *propre intérêt*, *COMMODUM proprium*, le Traducteur a inséré le mot de *désir* & d'*appétit mercenaire*: *APPETITIONIS mercenariae*. Mais l'intérêt propre n'est pas un désir; l'intérêt propre manifestement est un objet au-dehors, & non

pas une affection au-dedans, ni un principe intérieur de l'action : tout le Livre est donc altéré par ce changement. C'est à M. de Cambrai une vaine excuse, de dire que c'est ainsi qu'il entendoit, puisqu'il faut traduire simplement les mots, & non pas y intéresser des gloses.

VI. Il a aussi par-tout inséré le terme de *mercenaire*, sans l'avoir jamais défini, & pour avoir lieu d'insinuer dans le Livre tout ce qu'il voudroit par un double sens qui regne par-tout.

VII. Dans la même version Latine on traduit le mot de *motif*, par celui d'*affection intérieure* : *APPETITUS interior* : contre la signification naturelle de ce mot, qui est celle que l'on doit suivre dans une fidèle version. C'étoit pourtant cette version que M. l'Archevêque de Cambrai avoit supplié le Pape (a) de vouloir attendre pour juger de son Livre : il vouloit donc être jugé sur une infidèle version : il y ajoutoit des notes Latines, qui n'étoient pas moins discordantes de son Livre ; & c'est ce qu'il proposoit pour éluder l'examen du Livre François, par des explications non seulement ajoutées à son Livre, mais encore qui n'y quadroient pas.

VIII. Ceux qui n'ont pas vu cette version, ni ces notes, en peuvent juger par l'Instruction Pastorale. On a montré par tant de preuves démonstratives le peu de conformité de cette Instruction avec le Livre, qu'il n'y a plus que le seul M. de Cambrai qui l'ose nier : tant les explications sont visiblement forcées. Mais ce qui prouve l'incertitude de ces explications, c'est que leur Auteur en paroît lui-même si peu content, qu'il ne cesse de donner de nouveaux sens à son Instruction Pastorale. Il y avoit reconnu, comme il a été démontré dans ma Préface (b), que son amour naturel ne s'arrêtoit point à lui-même, qu'il rendoit à Dieu comme au bien supérieur ; qu'aussi les imparfaits qui agissoient encore par cet amour, vouloient (c) les mêmes objets, & que toute la différence n'étoit pas du côté de l'objet, mais du côté de l'affection avec laquelle la volonté le désire : mais il a vu l'inconvénient de cette doctrine ; & dans les Lettres qu'il m'a adressées (d), il ne veut plus que son amour naturel soit un amour naturel de Dieu en lui-même, ni autre chose que l'amour naturel d'un don créé, qui est la béatitude formelle.

IX. Mais en cela il se trompe encore. Il n'est pas permis de croire, que pour être un don créé, la béatitude formelle, c'est-à-dire la jouissance de Dieu, puisse être désirée naturellement ; parce que ce don créé est surnaturel, & que l'amour n'en est inspiré que par la grace, non plus que l'amour de Dieu : de sorte que la raison qui l'obligeoit à se corriger, porte contre sa correction comme contre son premier discours.

X. Je n'apporte que cet exemple, quoiqu'il y en ait beaucoup d'autres de cette nature ; parce qu'il suffit de voir ici par quelque preuve sensible, que s'engager aux explications de M. de Cambrai,

(a) Ep. ad
Jano. XII.
p. 17. 18.

(b) Préf.
n. CP.
propos. 11.
12.
Vol. VIII.
pag. 319.
(c) Ibid.
propos. 7.
pag. 318.
Instr. Past.
n. 90. 91.
100.
(d) II. Lett.
re, p. 7. 8.
11.

c'étoit entrer dans des détours qui n'ont point de fin, puisqu'il ne cesse d'y ajouter quelques nouveaux traits.

XI. En voici néanmoins encore une autre preuve. M. l'Archevêque de Cambrai a donné à Rome deux éditions de sa Réponse à la Déclaration des trois Evêques: l'une de 1697. sans aucun nom, ni de l'imprimeur, ni de la ville: l'autre de 1698. à Bruxelles chez Eugene Henry Fricx. Il y a de quoi remplir cinq ou six pages des additions ou restrictions, qui se trouvent dans la dernière édition; & lorsqu'il l'a présentée à Rome, il a prié qu'on lui rendît l'autre, quoique donnée de sa part: ce qui montre qu'il vouloit corriger ses changemens: & il s'étonne que nous n'entrions pas dans des explications si variables?

XII. Une dernière raison qui démontre l'inconvénient d'y entrer, c'est que souvent ces explications ne sont que de nouvelles erreurs. Je n'en rapporterai qu'un seul exemple, mais bien clair. M. de Cambrai ne sait comment distinguer son amour du quatrième degré d'avec celui du cinquième; ni comment conserver à ce dernier, la prééminence qu'il lui veut donner; puisque le quatrième amour comme le cinquième, cherche (a) Dieu pour l'amour de lui-même, & le présente à tout sans exception, portant (b) même la perfection & la pureté jusqu'à ne chercher son propre bonheur que par rapport à Dieu: ce qui est si pur, qu'on ne peut aller au-delà, ni pousser plus loin le désintéressement de l'amour.

XIII. Je ne dis ces choses qu'en abrégé, parce qu'elles sont assez expliquées ailleurs, & qu'on ne peut pas toujours répéter. Embarrassé de cette remarque qui renverse tout son système par le fondement, M. de Cambrai répond (c) que l'amour du quatrième degré, quoiqu'il soit justifiant, remarquez ce mot, rapporte véritablement tout à Dieu, mais habituellement, & non pas actuellement; comme le cinquième; de même, dit-il, que l'acte du péché véniel est rapporté à Dieu, selon S. Thomas (d), habituellement & non pas actuellement.

XIV. Cette réponse est inouïe dans l'Ecole, & contient deux manifestes erreurs: la première, de ne faire l'amour justifiant rapporté à Dieu, que comme l'acte du péché véniel; la seconde, de faire rapporter habituellement à Dieu l'acte même du péché véniel: ce que personne n'a fait avant M. de Cambrai.

XV. L'erreur est énorme: car si l'acte du péché véniel est habituellement rapporté à Dieu, il s'ensuit qu'on le peut commettre pour l'amour de Dieu; ce qui ôte toute la malice du péché véniel. On peut donc bien dire avec S. Thomas, que le péché véniel n'empêche point l'homme ni l'acte humain indéfiniment, d'être rapporté à Dieu comme fin dernière: mais que l'acte même du péché véniel où se trouve ce qui s'appelle le désordre, *inordinatio*, soit rapporté habituellement à Dieu, c'est contre la nature de tout péché, & du véniel par conséquent.

(a) Mar.
(b) Pag.
10.

(c) R. f.
ad Summ.
p. 43. 49 50.

(d) 2. 2. q.
18. a. 1.
1012. ad 2.

XVI. La règle que donne ici M. de Cambrai (a) n'est pas moins erronée : cette règle est que des actes qui n'ont aucun rapport à la fin dernière, & qui ne sont pas rapportés à Dieu, du moins *habituellement*, sont des péchés mortels : mais de-là il s'ensuit en premier lieu, que tous péchés sont mortels, puisque nul péché ne peut être en aucune sorte rapporté à Dieu ; & secondement, comme l'a remarqué M. de Paris, que tous les actes des Païens sont péchés mortels ; puisque ce qui empêche le péché véniel de rompre dans le juste qui le commet le rapport du moins habituel à Dieu, c'est l'habitude de la charité qu'il a dans l'ame : d'où par une contraire raison il s'ensuit que le Païen n'ayant pas en lui ce principe de charité habituelle, ni rien qui l'unisse à Dieu ; par la règle de M. de Cambrai, quoi qu'il fasse, il pèche toujours mortellement.

XVII. Ainsi les nouvelles explications étant de nouveaux détours pour s'éloigner de plus en plus de la vérité ; y entrer, c'étoit se jeter dans un labyrinthe d'erreurs, qui n'est pas encore fini. L'Auteur ne fait point de Livres qu'il ne produise quelque nouveauté contre la sainte Théologie : il sembloit avoir rejeté l'*involontaire*, qu'il avoit admis dans le trouble de la sainte ame de Jesus-Christ : mais il est plus clair que le jour, que dans ses derniers Ecrits il rétablit ce dogme impie : j'en ai fait la démonstration (b) que je ne répète pas ; c'est-à-dire qu'il marche sans route & sans principes selon que le pousse le besoin présent.

XVIII. Il est évident par ces faits, que nous ne pouvions recevoir les explications : il est donc d'une pareille évidence, que nous ne pouvions pas ne pas rejeter le Livre, ni nous empêcher de désavouer publiquement l'Auteur, qui publiquement nous en avoit attribué la doctrine. Car que faire, & que nous pourroit conseiller M. de Cambrai lui-même ? de nous taire ? c'est consentir : c'est manquer à l'essentiel de l'Episcopat dont toute la grace consiste principalement à dire la vérité : c'est contrevenir à la Sentence du Pape S. Hormisdas (c) : *Ipse impellit in errorem, qui non instruit ignorantes : C'est pousser les simples dans l'erreur, que de ne les pas instruire* : sur-tout dans le cas où l'on vous prend à témoin, qu'on se sert de votre nom pour les tromper. Quoi donc ; de parler ? c'est ce que nous avons fait en toute simplicité dans notre Déclaration. Mais, dit-on, c'est une Censure anticipée : point du tout ; c'est une déclaration nécessaire de nos sentimens, quand on nous force à les dire. Qui obligeoit M. de Cambrai à expliquer nos Articles sans notre aveu ? à nous citer en notre propre nom, & enfin à nous faire accroire que son Livre où nous trouvions tant d'erreurs, n'est qu'une plus ample explication de notre doctrine ? lui est-il permis de tout entreprendre, & n'avons-nous qu'à nous taire : quoi qu'il avance contre nous ? Ce ne sont pas-là des prétextes : ce sont des raisons plus claires que le soleil. M. de Cambrai n'est pas moins

(a) Resp.
à Summ.

p. 10.
II. Lettre
à M. de
Médan,
pag. 11.

(b) Resp.
à quatre
Lettres,
n. XX,
Chadefius
p. 21.

(c) Epist.
Poff.

injuste, quand il dit que nous l'avons dénoncé: la bonne foi l'obligeoit à reconnoître que c'est lui-même qui s'est dénoncé par sa Lettre au Pape, lorsqu'il le prie de juger son Livre: personne ne l'avoit accusé: c'est lui-même qui se fait honneur, d'avoir porté l'affaire au Pape. Nous approuvons sa soumission; mais nous ne pouvions dissimuler que c'étoit sans consentir à sa doctrine.

(a) Lettre
au Pape,
p. 51. 52.

XIX. *Pourquoi*, dit-il (a), *envoyer à Rome votre Déclaration?* la réponse vient dans l'esprit à tout le monde. C'est parce que son Livre y avoit été porté; qu'il l'y avoit envoyé lui-même; & qu'il écrivoit au Pape, que ce Livre ne contenoit autre chose que notre doctrine: la sincérité permet-elle de dissimuler des choses si claires? mais c'est qu'on vouloit se plaindre, & qu'on n'en trouvoit aucun sujet.

XX. Ces plaintes sont réfutées par un seul mot: elles aboutissent à dire que nous avons voulu perdre M. de Cambrai: Dieu le fait: mais sans appeller un si grand témoin, la chose parle. Avant que son Livre eût paru nous en avons caché les erreurs, jusqu'à souffrir les reproches qu'on a entendus: après que ce Livre a paru, il s'étoit assez perdu lui-même: si nous l'avons voulu perdre, il étoit de concert avec nous, en soulevant tout le monde contre lui par ses ambitieuses décisions, & en remplissant ce même Livre d'erreurs si palpables, & de tant d'inexcusables excès.

XXI. Lorsqu'il nous reproche & à moi en particulier, qu'il nous a fait proposer de supplier le Pape par une Lettre commune, de faire juger nos questions sans bruit par ses Théologiens, & en attendant de demeurer dans le silence: premièrement il dit une chose dont je n'ai jamais entendu parler, & si fautive, qu'il en supprime lui-même les principales circonstances, comme il a paru dès-le commencement de cette Relation. Aussi est-il vrai secondement, que la proposition étoit impossible: l'imputation qu'il nous avoit faite de sa doctrine étoit publique dans son Avertissement du Livre des Maximes des Saints. Il l'avoit réitérée sans notre participation dans sa Lettre au Pape, qui étoit publique comme il l'avoue, & il y répétoit une & deux fois que sa doctrine étoit conforme à la nôtre: par conséquent notre conscience nous obligeoit à le désavouer aussi publiquement qu'il nous avoit appelés en témoignage. En troisième lieu, nous ne mettons point en question la fausseté de sa doctrine: nous la tenions déterminément mauvaise & insoutenable: ce n'étoit pas-là une affaire particulière entre M. de Cambrai & nous: c'étoit la cause de la vérité, & l'affaire de l'Eglise dont nous ne pouvions ni nous charger seuls, ni la traiter comme une querelle privée, qui est tout ce que vouloit M. de Cambrai. Ainsi supposé qu'il persistât invinciblement, comme il a fait à nous imputer ses pensées, & qu'il ne voulût jamais se dédire: il n'y avoit de salut pour nous qu'à déclarer notre sentiment à toute la terre. Cette Déclaration demeureroit naturellement soumise au Pape, comme tout ce qu'on fait en particulier sur les matieres de la Foi; c'étoit

même la lui soumettre que de la lui présenter : mais cependant nous déchargions notre conscience ; & autant qu'il étoit en nous, nous rejetions des erreurs que notre silence auroit confirmées.

VIII. SECTION.

Sur les voies de douceur, & les conférences amiables.

I. **Q**UE si l'on dit qu'il falloit tenter toutes voies de douceur, avant que d'en venir à une Déclaration solennelle : c'est aussi ce que nous avons fait. M. l'Archevêque de Paris l'a démontré si clairement pour lui & pour nous, que je n'aurois rien à ajouter sur ce fait, sans les accusations particulières par où l'on m'attaque.

II. Mais si l'on veut se convaincre par ses yeux de la netteté de ma conduite, il n'y a qu'à lire l'Ecrit que j'adressai à M. de Cambrai lui-même, trois semaines avant l'envoi de notre Déclaration. Si le Lecteur, peut-être un peu trop pressé, n'aime pas à être renvoyé à d'autres Ecrits, & veut tout trouver dans celui qu'il tient en sa main ; voici en abrégé ce que je disois (a) : qu'après tant d'Ecrits, il falloit prendre une voie plus courte, & où aussi on s'explique plus précisément, qui est celle de la conférence de vive voix ; que cette voie toujours pratiquée, & même par les Apôtres, comme la plus efficace & la plus douce pour convenir de quelque chose, lui ayant déjà été souvent proposée, je la proposois encore moi-même par cet Ecrit, à condition d'en éloigner toutes manières contentieuses, & (b) au péril d'être déclaré ennemi de la paix, si elle n'étoit de ma part amiable & respectueuse. Sur ce qu'il faisoit semblant de craindre ma vivacité, comme il l'appelloit, je lui alléguois l'expérience, non seulement de mes conférences (c) avec les Ministres, mais encore de celles que nous avions eues quelquefois ensemble à cette occasion, sans que j'y eusse élevé la voix d'un demi-ton seulement.

III. S'il y avoit quelques expédiens à trouver, il ne pouvoit naître que de pareilles conférences : mais j'espérois autre chose ; j'espérois, dis-je, de la force de la vérité & d'une entière connoissance des manières de M. de Cambrai, que je le ramenerois aux principes, Dieu par ma voix, (d) clairement, amiablement, je l'osois dire, certainement & sans réplique ; en très-peu de conférences, en une seule peut-être, & peut-être en moins de deux heures.

IV. Tout ce qu'objetoit M. de Cambrai, c'est que je m'étois engagé à répondre par écrit à vingt demandes ; ce que je trouvai ensuite à propos de différer, à cause, disois-je (e), des équivoques de ces vingt demandes, qu'on seroit long-tems à démêler, & à cause du tems trop long qu'il faudroit donner à écrire les réfutations & les preuves : en ajoutant toutefois, que j'écrirois sans peine toutes les propositions, que j'aurois avancées dans la conférence si on le demandoit ; mais qu'il falloit commencer par ce qu'il y a de plus court, de plus décisif, de plus précis : j'ajoutois encore, de plus charitable ; rien ne pouvant suppléer, ce que fait la vive voix & le discours anti-

né, mais simple, ni la présence de Jésus-Christ au milieu de nous, lorsque nous serions assemblés en son nom pour convenir de la vérité.

V. Tout le monde étoit étonné de l'inflexible refus de M. de Cambrai pendant six semaines : nous en avons des témoins qu'on ne dément pas, & on s'empressoit à l'envi de nous faire conférer ensemble. Je ne refusois aucune condition. Un Religieux de distinction touché, comme tout le monde, de ce desir charitable de rallier des Evêques, tira parole de moi, pour lier une conférence, où il seroit. S'il n'avoit dit qu'à moi seul la réponse qu'il me rapporta; il faudroit peut-être la lui laisser raconter à lui-même : ce fut en un mot, que M. de Cambrai ne vouloit pas qu'on pût dire qu'il changeât rien par l'avis de M. de Meaux. Si ce Prélat ne veut pas convenir de cette réponse, qu'il la fasse telle qu'il voudra : on voit bien qu'il n'en sauroit faire qu'il ne soit mauvaise. Quoiqu'il en soit, je lui envoiai moi-même l'Ecrit dont on vient d'entendre les extraits : il n'est pas long; on pourra le lire en moins d'un quart-d'heure (a) parmi ceux que j'ai ramassés : M. de Cambrai ne disconvient pas de l'avoir reçu. Voilà cinq grandes Lettres qu'il m'adresse, où il me reprend seulement d'avoir dit dans cet Ecrit (b), que je le portois dans mes entrailles : il ne croit pas qu'on puisse porter dans ses entrailles ceux qu'on reprend pour l'amour de la vérité, ni les pleurer que par des larmes artificieuses pour les déchirer davantage. Que ne venoit-il à la conférence éprouver lui-même la force de ces larmes fraternelles, & des discours que la charité, j'ose le croire, & la vérité nous auroient inspirés? Nous attendîmes trois semaines l'effet de cette nouvelle invitation; & ce ne fut qu'à l'extrémité, & après avoir épuisé toutes les voies de douceur, qu'on envoya la Déclaration dont il faut dire encore un mot.

IX. SECTION.

Sur la Déclaration des trois Evêques, & sur le Summa Doctrinæ.

I. **O**N se plaint qu'elle est trop rude : mais M. l'Archevêque de Paris a assuré avec vérité, que M. l'Archevêque de Cambrai y avoit été beaucoup épargné. Nous y avons tu ces (c) tentations d'un genre particulier auxquelles il faut succomber, & dont on n'a pu s'empêcher de parler ailleurs (d); nous y avons tu ces docilités (e) des âmes ingénues sur les choses humiliantes indéfiniment, qu'on leur pourroit commander : ce dénuement, non seulement de toute consolation, mais encore de toute liberté : ce détachement de tout, & même de la voie qui leur apprend ce détachement : cette disposition, sans limites, à toutes les pratiques qu'on voudra leur imposer : & cet oubli universel de leurs expériences, de leurs lectures, & des personnes qu'elles ont consultées autrefois avec confiance : enfin nous y avons tu (f) les possessions, les obsessions, & autres choses extraordinaires, que l'Auteur nous avoit donnés comme appartenantes aux voies inévitables : on sait à quoi les faux spirituels les font servir, aussi-

(a) Vol. VII. p. 179.

(b) Ibid. p. 281.

(c) Max. p. 77. 91. 92.

(d) Trois Ecrits, n. XVII. Vol. VIII. p. 419.

(e) Max. p. 76. 77.

(f) Max. p. 113. 114.

bien que les autres choses qu'on vient d'entendre. M. de Cambrai l'insinue lui-même (a) ; & nous sommes peu consolés de lui entendre dire, que la voie de *pur amour* & de *pure Foi* qu'il enseigne, est celle où l'on *verra moins* que dans les autres : comme s'il n'y alloit ici que du plus ou du moins, & qu'il n'eût pas fallu s'expliquer plus précisément contre ces abominations.

II. L'Auteur objecte sans cesse qu'on n'a point eu d'égard à ses correctifs, dont il veut que son Livre soit plus rempli que quelque autre Livre que ce soit. C'est de quoi nous nous plaignions : nous avons trouvé malheureux pour un Livre de cette nature, d'avoir besoin de tant de correctifs, comme il l'est à une règle, d'avoir besoin de trop d'exceptions : la vérité est plus simple, & ce qui doit si souvent être modifié, marque naturellement un mauvais fond : il n'y avoit qu'à s'expliquer simplement, ainsi qu'on l'avoit promis. Tout ce qu'on a dit sur le sacrifice absolu n'a causé que de l'embarras dans l'Article des suppositions impossibles, & on eût du se passer de ces correctifs, qui ne font qu'augmenter le mal : témoin le dangereux correctif de la persuasion, non *intime*, mais *apparente*, qui ne sert qu'à excuser le langage de Molinos, comme il a été démontré ailleurs (b). Tous les Lecteurs désintéressés reconnoissent que ces correctifs ne font que de vrais entortillemens capables de tourner les têtes ; & on en a vu assez pour faire sentir les lacets que trouvent les simples dans l'obscurité de ce Livre, qui promettoit tant de précision & de trancher si nettement sur les équivoques.

III. Une des choses qu'on vante le plus comme un excellent correctif, ce sont les Articles faux, où il est vrai que M. de Cambrai condamne les faux Mistiques. M. l'Archevêque de Paris en a découvert l'artifice : on s'embarrasse naturellement quand on ne veut pas condamner ce qu'on n'ose défendre à pleine bouche. On outre ailleurs le Quiétisme pour passer par-dessus le vrai mal. Quel Quiétiste a jamais consenti (c) de *haïr Dieu éternellement*, ni de *se haïr soi-même d'une haine réelle*, en sorte que nous cessions d'aimer en nous pour Dieu, son œuvre & son image ? Qui jamais (d) a consenti à *se haïr soi-même d'une haine absolue*, comme supposant que l'ouvrage du Créateur n'est pas bon : à *porter jusques-là le renoncement de soi-même*, par une haine impie de notre *âme* qui la suppose *mauvaise par sa nature*, suivant le principe des Manichéens ? Quand on tire de tels coups, on tire en l'air : on passe par-dessus le corps ; & à la manière des Poètes on contente la juste aversion des Fidèles contre le Quiétisme, en leur donnant à déchirer un fantôme.

X. SECTION.

Procédés à Rome : soumission de M. de Cambrai.

I. Une Relation seroit imparfaite si l'on omettoit les Ecrits Italiens & Latins qu'on a mis à Rome au nom de M. de Cambrai entre les mains de tant de gens, qu'il en est venu des exemplaires jus-

qu'à nous. Un de ces Ecrits Latins que j'ai en main sous le titre d'*Observations d'un Docteur de Sorbonne*, dit que les *Janfistes* se sont liés avec l'Evêque de Meaux contre M. de Cambrai, & que les autres Evêques se sont unis contre lui, comme contre une autre *Susanne*, à cause qu'il n'a pas voulu entrer dans leur cabale & dans leurs mauvais dessein. Le même Ecrit fait valoir M. de Cambrai comme nécessaire pour soutenir l'autorité du saint Siège contre les Evêques, par lesquels il est important de ne pas laisser opprimer un si habile défenseur. Nous sommes dans d'autres endroits, les ennemis des Religieux dont il est le protecteur. On voit par-là toutes les machines qu'il a voulu remuer. Mais le Pape qui gouverne l'Eglise de Dieu, ne souffrira pas que rien affoiblisse la gloire du Clergé de France toujours si obéissant au saint Siège. La vérité ne se soutient pas par des mensonges : & pour ce qui est des Religieux, dans quels Diocèses de la Chrétienté sont-ils traités plus paternellement que dans les nôtres ? M. de Cambrai répondra peut-être, que tout cela se dit sans son ordre : mais je laisse à juger au sage Lecteur, si dans une accusation aussi visiblement fautive, où il s'agit également de la Religion & de l'Etat, & de la réputation des Evêques de France, qui font une partie si considérable de l'Episcopat ; ce seroit assez de désavouer en l'air, quand on n'auroit fait, des calomnies manifestes, après qu'elles auroient eu leur effet sur certaines gens : & si la justice & la vérité ne demandent pas une déclaration plus expresse & plus authentique.

II. On vante dans les mêmes Ecrits le grand nombre d'Evêques & de Docteurs qui favorisent les sentimens de M. l'Archevêque de Cambrai, & que la seule crainte empêche de se déclarer. Il faudroit du moins en nommer un seul : on n'ose : l'Episcopat n'a pas été entamé, & M. l'Archevêque de Cambrai ne peut citer pour son sentiment aucun Docteur qui ait un nom.

III. Un des reproches les plus apparens que me fait cet Archevêque, c'est qu'il ne méritoit pas d'être traité, étant soumis, à la maniere dont on traite les Pélagiens : comme si l'on ne savoit pas, que ces Hérétiques ont joué long-tems le personnage de gens soumis, même au saint Siège. Je ne souhaite que de voir M. de Cambrai parfaitement séparé d'avec ceux dont la soumission est ambiguë : mais de bonne foi & en conscience, peut-on être content de la demande, que malgré les soumissions précédentes, ce Prélat vouloit faire au Pape pour déterminer la maniere dont il devoit prononcer, comme il le déclare dans sa Lettre du 3. d'Août 1697. ? Il est vrai que par une Lettre suivante, il dit ces mots : *A Dieu ne plaise, que je fasse la loi à mon Supérieur : ma promesse de souscrire & de faire un Mandement en conformité, est absurde & sans restriction.* Que vouloient donc dire ces mots de la Lettre du 3. d'Août ? Je demanderai seulement du Pape qu'il ait la bonté de marquer précisément les erreurs qu'il condamne, & les sens sur lesquels il porte sa condamnation, afin que ma souscription soit sans restriction ?

Sans cela donc, la restriction est inévitable : mais c'est pousser le Pape & l'Eglise à l'impossible. Il n'y auroit jamais eu de décision, s'il avoit fallu prévoir tous les sens que la mauvaise fertilité des esprits subtils auroit produits : à cette condition nous n'aurions eu ni l'*homoïon* de Nicée, ni le *theotocos* d'Ephèse. On voit donc qu'il s'en faut tenir à cette sagesse modérée de S. Paul (a) : autrement on tombe dans les questions défordonnées & interminables proscrites par cet Apôtre (b).

IV. On dira que M. de Cambrai se retracte de cette absurde proposition dans sa seconde Lettre : mais non ; puisqu'il continue à demander, que le Pape ait la bonté de marquer chaque proposition digne de censure, avec le sens précis sur lequel la censure doit tomber : c'est-là encore se replonger dans l'impossibilité où toutes les décisions Ecclésiastiques sont éludées. Si M. de Cambrai déclare qu'il sera soumis, & qu'on ne le verra jamais, quoi qu'il arrive, écrire ni parler, pour éluder la condamnation de son Ouvrage : c'est en déclarant en même tems qu'il se bornera à demander au Pape une instruction particulière sur les erreurs dont il devra se corriger. A cette condition, il proteste d'être tranquille, sans sur le droit que sur le fait ; mais, c'est après avoir auparavant dénoncé à tout l'Univers, que bien éloigné d'être en repos au-dedans, il ne cessera de questionner le Pape pour lui faire dire autre chose que ce qu'il aura décidé.

V. Le monde complaisant dira encore que c'est pousser trop loin le soupçon : mais je ne fais cependant que répéter les paroles de deux Lettres imprimées que M. de Cambrai ne retracte pas. Je prie Dieu au reste, qu'il s'en tienne aux termes généraux de la soumission ; & quoique la vérité me force de remarquer ce qu'il publie de mauvais ; j'espère toujours avec S. Paul (c), ce qu'il y aura de meilleur : CONFIDIMUS meliora, tamen si isa loquimur.

XL. SECTION.

Conclusion.

I. IL a donc enfin fallu révéler le faux mystère de nos jours : le voici en abrégé tel qu'il a paru dans le Discours précédent : Une nouvelle Prophétesse a entrepris de ressusciter la Guide de Molinos, & l'Oraison qu'il y enseigne : c'est de cet esprit qu'elle est pleine : mystérieuse Femme de l'Apocalypse, c'est de cet enfant qu'elle est enceinte : l'ouvrage de cette femme n'est pas achevé : nous sommes dans les tems qu'elle appelle de persécution, où les Martyrs qu'elle nomme du Saint-Esprit auront à souffrir. Viendra le tems, & selon elle nous y touchons, où le regne du Saint-Esprit & de l'Oraison, par où elle entend la sienne qui est celle de Molinos, sera établi avec une suite de merveilles dont l'Univers sera surpris. De-là cette communication de grâces : de-là dans une femme la puissance de lier & de délier. Il est certain par preuves qu'elle a oublié ce qu'elle a

souscrit entre mes mains & en d'autres plus considérables, sur la condamnation & de ses Livres & de la doctrine qui y étoit contenue. Chaque Evêque doit rendre compte dans le tems convenable, de ce que la disposition de la divine Providence lui a mis en main: c'est pourquoi j'ai été contraint d'expliquer que M. l'Archevêque de Cambrai, un homme de cette élévation, est entré dans ce malheureux mystère, & s'est rendu le défenseur, quoique souvent par voies détournées, de cette femme & de ses Livres.

II. Il ne dira pas qu'il ait ignoré cette prodigieuse & insensée communication de grâces, ni tant de prétendues prophéties, ni le prétendu état apostolique de cette femme, lorsqu'il l'a, de son aveu propre, laissé estimer à tant d'illustres personnes qui se fioient en lui pour leur conscience. Il a donc laissé estimer une femme qui prophétisoit les illusions de son cœur. Sa liaison intime avec cette femme étoit fondée sur sa spiritualité, & il n'y a point d'autre lien de tout ce commerce: c'est ce qu'on a vu écrit de sa main, après quoi on ne doit point s'étonner qu'il ait entrepris la défense de ses Livres.

III. C'est pour les défendre qu'il écrivoit tant de Mémoires devant les Arbitres choisis; & il n'a pas été nécessaire que j'en représentasse les longs extraits que j'ai encore, puisque la substance s'en trouve dans le Livre des Maximes des Saints.

IV. Pour avoir lieu de défendre ces Livres pernicieux, dont le texte lui paroïssoit à lui-même si insoutenable, il a fallu avoir recours à un sens caché que cette femme lui a découvert: il a fallu dire qu'il a mieux expliqué ces Livres, que ces Livres ne s'expliquent eux-mêmes: le sens qui se présente naturellement n'est pas le vrai sens: ce n'est qu'un sens rigoureux, auquel il répond qu'elle n'a jamais pensé; ainsi pour les bien entendre, il faut lire dans la pensée de leur Auteur; deviner ce qui n'est connu que du seul M. de Cambrai; juger des paroles par les sentimens, & non pas des sentimens par les paroles: tout ce qu'il y a de plus égaré dans les Livres de cette femme, c'est un langage mystique dont ce Prélat nous est garant: ses erreurs sont de simples équivoques; ses excès sont d'innocentes exagérations, semblables à celles des Peres & des Mistiques approuvés.

V. Voilà ce que pense un si grand Prélat des Livres de Madame Guyon, après avoir, si nous l'en croions, poussé l'examen jusqu'à la dernière rigueur: c'est ce qu'il a écrit de sa main quelque tems avant la publication de son Livre; & après tant de Censures on n'a pu encore lui arracher une vraie condamnation de ces mauvais Livres: au contraire c'est pour les sauver qu'il a épargné la Guide de Molinos qui en est l'original.

VI. Cependant malgré toutes les mitigations du Livre des Maximes des Saints, on y voit encore & Madame Guyon & Molinos trop faiblement déguilés pour être méconnus; & si je dis après cela, que l'ouvrage d'une femme ignorante & visionnaire, & celui de M.

de Cambrai, manifestement sont d'un seul & même dessein; je ne dirai après tout, que ce qui paroît de soi-même.

VII. Je ne le dirai qu'après que la douceur & la charité ont fait leurs derniers efforts. On n'a point chicané Madame Guyon sur ses soumissions : on les a reçues bonnement, j'emploierai ce mot, & en présument toujours pour la sincérité & l'obéissance: on a ménagé son nom, sa famille, ses amis, sa personne autant qu'on a pu: on n'a rien oublié pour la convertir, & il n'y a que l'erreur & les mauvais Livres qui n'ont point été épargnés.

VIII. A l'égard de M. l'Archevêque de Cambrai, nous ne sommes que trop justifiés par les faits incontestables de cette Relation: je le suis en particulier plus que je ne voudrois; mais pour faire tomber tous les injustes reproches de ce Prélat, il falloit voir, non pas seulement les parties du fait, mais le tout jusqu'à la source: c'est par-là, si j'ose le dire, qu'il paroît que dès l'origine on a tâché de suivre les mouvemens de cette Charité (a) douce, patiente, qui ne soupçonne, ni ne présume le mal. Le silence est impénétrable, jusqu'à ce que M. de Cambrai se déclare lui-même par son Livre: on l'attend jusqu'à la fin, quelque dureté qu'il témoigne à refuser toute conférence: on ne se déclare qu'à l'extrémité. Où placera-t-on cette jalousie qu'on nous impute sans preuve? & s'il faut se justifier sur une si basse passion, de quoi étoit-on jaloux dans le nouveau Livre de cet Archevêque? Lui envioit-on l'honneur de défendre & de peindre de belles couleurs Madame Guyon & Molinos? Portoit-on envie au stile d'un Livre ambigu, ou au crédit qu'il donnoit à son Auteur, dont au contraire il ensevelissoit toute la gloire? J'ai honte pour les amis de M. de Cambrai qui font profession de piété, & cependant qui ne laissent pas sans fondement d'avoir répandu par-tout & jusqu'à Rome, qu'un certain intérêt m'a fait agir. Quelque fortes que soient les raisons que je pourrois alléguer pour ma défense, Dieu ne me met point d'autre réponse dans le cœur, sinon que les défenseurs de la vérité, s'ils doivent être purs de tout intérêt, ne doivent pas moins être au-dessus de la crainte qu'on leur impute d'être intéressés. Au reste, je veux bien qu'on croie que l'intérêt m'a poussé contre ce Livre, s'il n'y a rien de reprehensible dans sa doctrine, ni rien qui soit favorable à la femme dont il falloit que l'illusion fût révélée. Dieu a voulu qu'on me mît malgré moi entre les mains les Livres qui en font foi. Dieu a voulu que l'Eglise eût dans la personne d'un Evêque un témoin vivant de ce prodige de séduction: ce n'est qu'à l'extrémité que je la découvre, quand l'erreur s'aveugle elle-même jusqu'au point de me forcer à déclarer tout: quand non contente de paroître vouloir triompher, elle insulte: quand Dieu découvre d'ailleurs tant de choses qu'on tenoit cachées. Je me garde bien d'imputer à M. l'Archevêque de Cambrai autre dessein que celui qui est découvert par des Ecrits de sa main, par son Livre, par ses Réponses, & par la suite des faits avérés: c'en

(a) 1. Cor.
XIII. 4-5.

est assez, & trop d'être un protecteur si déclaré de celle qui prédit, & qui se propose la séduction de tout l'univers. Si l'on dit que c'est trop parler contre une femme, dont l'égarement semble aller jusqu'à la folie : je le veux, si cette folie n'est pas un pur Fanatisme ; si l'esprit de séduction n'agit pas dans cette femme ; si cette Priscille n'a pas trouvé son Montan pour la défendre.

IX. Si cependant les foibles se scandalisent ; si les libertins s'élèvent ; si l'on dit, sans examiner quelle est la source du mal, que les querelles des Evêques sont implacables : il est vrai, si on fait l'entendre, qu'elles le sont en effet sur le point de la Doctrine révélée. C'est la preuve de la vérité de notre Religion & de la divine Révélation qui nous guide, que les questions sur la Foi soient toujours inaccommodables. Nous pouvons tout souffrir, mais nous ne pouvons souffrir qu'on biaise, pour peu que ce soit, sur les principes de la Religion. Que si ces disputes sont indifférentes, comme le voudroient les gens du monde, il n'y auroit qu'à dire avec Gallion proconsul d'Achaïe, qui étoit

(a) AB.
XVIII. 14.

O Juifs ! s'il s'agissoit de quelque injustice ou de quelque mauvaise action, ou de quelque affaire importante, je me croirois obligé de vous écouter avec patience : mais s'il ne s'agit que des points de votre Doctrine, & des disputes de mots & de votre Loi : démêlez-vous-en comme vous pourrez : comme s'il

(b) 1814.
27.

est dit ; battez-vous sur ces matieres tant qu'il vous plaira, je ne veux point en être le juge. Et en effet, les Juifs (b) battoient Solthenés justes devant le Tribunal, sans que Gallion s'en mît en peine : voilà l'image des Politiques & des gens du monde sur les disputes de Religion, & les tenant pour indifférentes ils se contentent de décider que les Evêques ont trop de chaleur : mais il n'en est pas ainsi. Si, bien différent en toutes manieres de Gallion, un grand Roi plein de piété ne veut point se rendre juge de ces matieres, ce n'est point par mépris ; c'est par respect pour l'Eglise à qui Dieu en a donné le jugement : cependant qu'y a-t-il de nouveau, & que n'aient pas toujours pratiqué avec tous les Princes Chrétiens ses Augustes Prédecesseurs, à protéger les Evêques qui marchent dans la voie battue & dans la solidité de l'ancienne règle ?

X. Nous souhaitons & nous espérons de voir bientôt M. l'Archevêque de Cambrai reconnoître du moins l'inutilité de ses spéculations. Il n'étoit pas digne de lui, du caractère qu'il porte, du personnage qu'il faisoit dans le monde, de sa réputation, de son esprit, de défendre les Livres & les dogmes d'une femme de cette sorte. Pour les interprétations qu'il a inventées, il n'a qu'à se souvenir d'être demeuré d'accord, qu'il n'en trouve rien dans l'Ecriture : il n'en cite aucun passage pour ses nouveaux dogmes : il nomme les Peres & quelques Auteurs Ecclésiastiques qu'il tâche de traîner à lui par des conséquences, mais où il ne trouve ni son sacrifice absolu ; ni ses simples acquiescemens ; ni ses contemplations d'où Jesus-Christ est

ablent par état ; ni les tentations extraordinaires auxquelles il faut succomber ; ni la grace actuelle, qui nous fait connoître la volonté de bon plaisir en toutes occasions & dans tous les événemens ; ni la charité naturelle, qui n'est pas la vertu théologale ; ni la cupidité, qui sans être vicieuse, est la racine de tous les vices ; ni la pure concupiscence, qui est, quoique sacrilège, la préparation à la justice ; ni la dangereuse séparation des deux parties de l'ame, à l'exemple de Jesus-Christ involontairement troublé ; ni son malheureux retour à ce trouble involontaire ; ni son amour naturel qu'il réforme tous les jours, au lieu de le rejeter une bonne fois tout entier, comme également inutile & dangereux dans l'usage qu'il en fait ; ni les autres Propositions que nous avons relevées : elles sont les fruits d'une vaine dialectique, d'une métaphysique outrée, de la fausse Philosophie que S. Paul (a) a condamnée. Tous les jours nous entendons ses meilleurs amis le plaindre d'avoir étalé son érudition, & exercé son éloquence sur des sujets si peu solides. Avec ses abstractions ne voit-il pas que bien éloigné de mieux faire aimer Dieu, il ne fait que dessécher les cœurs, en affoiblissant les motifs capables de les attendre ou de les enflammer ? Les vaines subtilités dont il éblouit le monde ont toujours été le sujet des gémissemens de l'Eglise. Je ne lui raconterai pas tous ceux que leur bel esprit a déçus ; je lui nommerai seulement au neuvième siècle un Jean Scot Erigène, à qui les Saints de son tems ont reproché (b), dans un autre sujet à la vérité, mais toujours par le même esprit, la vaine Philosophie, où il vouloit faire consister la Religion & la piété. C'est par où il faisoit dire aux Peres du Concile de Valence (c), que dans les tems malheureux il mettoit le comble à leurs ravages ; & que lui & ses sectateurs en remuant de frivoles questions : *INEPTAS quasiunculas* ; en autorisant de creuses visions ; *aniles fabulas* ; en raffinant sur la spiritualité ; & pour parler avec ces Peres, en composant des ragouts de dévotion qui étoient à charge à la pureté de la Foi : *PULTES puritati fidei nauseam inferentes* : ils devoient craindre d'être importuns aux gémissemens de l'Eglise qui avoit déjà trop d'autres choses à déplorer : *SUPERFLUIS eorum pie doleantium & gementium non oneret*. Nous exhortons M. de Cambrai à occuper sa plume éloquentte, & son esprit inventif à des sujets plus dignes de lui : qu'il préviene, il est tems encore, le jugement de l'Eglise : l'Eglise Romaine aime à être prévenue de cette sorte ; & comme dans les sentences qu'elle prononce, elle veut toujours être précédée par la Tradition, on peut en un certain sens l'écouter avant qu'elle parle.

(a) Col. II.

(b) P. 12.
de grad.
ado. 1. 1. 1.
Erig. cap. 1.
c. 1.(c) Conc.
Val. Can. 6.

T A B L E

DES SECTIONS

Dans la Relation sur le Quiétisme.

I. Section.	R Aisons d'écrire cette Relation.	pag. 45
II. Section.	Commencement de la Relation : & premièrement, ce qui s'est passé avec moi seul.	49
III. Section.	Seconde partie de la Relation, concernant ce qui s'est passé avec M. de Châlons, M. Tronson & moi.	58
IV. Section.	Quelles furent les excuses de M. de Cambrai, pour me refuser son approbation.	69
V. Section.	Faits contenus dans ce Mémoire.	80
VI. Section.	L'Histoire du Livre.	88
VII. Section.	Sur les explications de M. de Cambrai, & sur la nécessité de notre Déclaration.	95
VIII. Section.	Sur les voies de douceur, & les conférences amiables.	101
IX. Section.	Sur la Déclaration des trois Evêques, & sur le Summa Doctrinæ.	102
X. Section.	Procédés à Rome : soumission de M. de Cambrai.	103
XI. Section.	Conclusion.	103



REMARQUES SUR LA REPONSE

DE M. L'ARCHEVEQUE DE CAMBRAI

A LA RELATION SUR LE QUIETISME.

***** A V A N T - P R O P O S .

Raisons de cet Ouvrage.

LES conseils des sages sont partagés sur l'obligation où je suis de répondre à M. l'Archevêque de Cambrai. Les uns disent, que la matière est suffisamment éclaircie: que les faits importants demeurent établis: par exemple, qu'il est constant que ce Prêlat s'est défuni avec ses confrères, pour avoir voulu excuser les Livres condamnés de Madame Guyon: que les tours d'esprit ne sauvent pas des faits avérés: que séparer, comme on fait encore, l'intention d'un Auteur d'avec le sens naturel; véritable, unique & perpétuel de son Livre, c'est une illusion sans exemple, qui donne lieu à défendre tout ce qu'on voudra, & à éluder toutes les censures de l'Eglise: qu'on peut bien éblouir le monde pour un tems par des détours spécieux; mais qu'enfin, l'illusion s'évanouit d'elle-

même : & qu'après-tout ce fait du dessein formé de justifier Madame Guyon & sa mauvaise doctrine, est essentiel à cette matière contre M. de Cambrai; puisque c'est celui qui démontre, qu'il est coupable lui seul de tout le trouble de l'Eglise, & qui détermine le vrai sens & le vrai dessein du Livre de ce Prélat, quand d'ailleurs il seroit douteux, ce qui n'est pas : ainsi, qu'après avoir satisfait au devoir de développer la matière en toutes les manières possibles, & par les dogmes & par les faits, je n'ai qu'à attendre en paix la victoire qui ne peut manquer à la vérité, & le sentiment des sages qui prend toujours le dessus.

En effet, on sent dans le monde, qu'ils sont rebutés par cette incroyable hardiesse de nier tout jusqu'aux faits les plus innocens, & d'assurer sans preuve tout ce qu'on veut, jusqu'à m'accuser deux & trois fois d'avoir révélé une confession générale qui ne m'a jamais été faite. Qui peut croire que M. de Paris, que M. de Chartres, des Prélats, pour taire ici leurs autres louanges, d'une piété & d'une candeur si connue, avec qui je suis uni comme on voit dans tous les Actes publics, me fussent contraires en secret, jusqu'à détourner M. de Cambrai d'approuver mon Livre, qu'ils ont eux-mêmes approuvé, & jusqu'à s'unir pour sauver le sien qu'ils rejetoient avec moi comme plein d'erreurs? Quand nous n'aurions que l'avantage d'être trois irréprochables témoins d'une même vérité, & des juges qu'il a choisis, dont selon les Canons il est obligé de suivre la Foi; devons-nous craindre, que les gens désintéressés nous refusent leur croiance? Pour dire un mot de moi en particulier, & sur un fait dans le fond très-indifférent, étois-je indigne d'être invité par M. de Cambrai à faire son sacre : moi qu'il appelloit, quoiqu'indigne, son pere & son maître : moi à qui il avoit soumis & soumettoit sa doctrine comme à un homme en qui il regardoit non pas un *très-grand Docteur*, car c'est ainsi qu'il daignoit parler, mais *Dieu* même? Cependant il se récrie contre ce fait, comme s'il étoit au-dessous de lui d'être sacré de mes mains : & au lieu que les Evêques ont accoutumé de se tenir honorés par le ministère d'un consécrateur, & qu'on croit en recevoir une grâce, celui-ci ne cesse de me reprocher (a) un *empressément* ridicule de quoi? de faire une cérémonie? de m'autoriser davantage contre M. de Cambrai? car que peut-on imaginer dans cette occasion, qui m'ait pu faire briguer comme une faveur, l'honneur de le sacrer? Mais après tout je n'ai pas dessein de m'arrêter davantage à un fait de nulle importance, & je laisse à M. de Cambrai le plaisir d'en dire tout ce qu'il voudra. Ce qu'il y a d'important, c'est de bien connoître l'affectation de tout nier, & de faire finesse des moindres choses.

Ceux qui prendront les tours d'esprit pour des faits, & toutes les belles paroles pour des vérités, n'ont qu'à se livrer à M. de

(a) Rép à
la Relat.
p. 92, 93.
110.

Cambrai: il saura les mener loin. Pour passer à un autre exemple, le monde approuvera-t-il le semblant de ne pas connoître (a) ce Religieux de distinction qui voulut avec amitié lier entre nous une conférence, comme je l'ai raconté (b) dans ma Relation? Personne ici n'a méconnu ce Religieux, & ce n'est que pour ceux qui sont éloignés que je nommerai avec honneur le Pere confesseur du Roi. Il a lui-même raconté le fait à vingt personnes illustres; & avec sa noble franchise il dit encore aujourd'hui à quiconque le veut entendre, que sur la proposition de la conférence, la réponse de M. de Cambrai fut beaucoup plus dure, que je ne l'ai rapportée. Assurément je ne ferai pas dépendre la cause de ce fait particulier, après avoir établi les faits essentiels par des preuves littérales & incontestables. Prendra-t-on sérieusement sur une simple allégation, sans preuves & sans témoins, tout ce qu'imagine M. de Cambrai de mes hauteurs, de mes vanteries, de mes confidences, de mes perpétuels emportemens, de mes larmes feintes; & des autres faits de cette nature avancés en l'air par un homme, qui est fâché de voir à la fin toutes ses finesse découvertes, & ne sait quelle raison en rendre au public? Je ne le crois pas; & plusieurs amis me conseillent de me fier à la solidité de mes preuves. D'autres disent qu'il faudroit en effet s'en tenir-là, s'il n'y avoit que les ames fortes qui se mêlassent de juger de ce différend: si une cabale irritée, dont les ressorts se découvrent dans tout le royaume, ne s'appliquoit pas à surprendre les infirmes, & qu'il ne fallût pas leur donner des précautions salutaires contre les pièges les plus fins qu'on ait jamais tendus aux ames simples. Puisque ce dernier parti est visiblement celui de la Charité, j'y donne les mains. Pour éluder des faits convaincans, M. de Cambrai a fait les derniers efforts, & a déployé toutes les adresses de son esprit. Dieu l'a permis pour me forcer à mettre aujourd'hui en évidence le caractère de cet Auteur; afin que la vérité, s'il se peut, n'ait plus rien à craindre de son éloquence. Je ne pourrai éviter un peu de longueur dans le dessein que je me propose d'insérer ses propres paroles & de longs passages dans ce discours. Je voudrois malgré ses redites continuelles pouvoir ici rapporter toute sa Réponse & le suivre page à page: l'étendue démesurée d'un tel Ouvrage m'en a seule détourné: mais je choisirai tous les endroits importants: & le Livre de M. de Cambrai étant entre les mains de tout le monde, je ferai si bien, que tout équitable Lecteur me rendra le témoignage d'avoir rapporté au long ce qu'il contient de plus fort.

On verra dans les Articles suivans, qu'il m'insulte perpétuellement sur des faits sans preuve, pendant que je prouve le contraire par lui-même, & par Actes: que sa Réponse se dément par tout: qu'il défend plus que jamais Madame Guyon: qu'il change l'état de la

(a) Rép. à la Relat. p. 113.

(b) Relat. sur le Quitt. Sec. VII. n. 12. p. 101.

question, & me fait dire à chaque page tout le contraire de ce que je dis. Commençons : & dès l'Avertissement, voions les vains avantages & les vains triomphes.

ARTICLE PREMIER.

Sur l'Avertissement.

§. I.

Du recours aux procédés, & s'il est vrai que je n'aie point répondu aux dogmes.

M. DE CAMBRAI.

- (a) *Rép. à la Relat. avers. p. 1.* I. **A** VANT (a) que d'éclaircir à fond l'histoire de Madame Guyon, je ne demande au Lecteur qu'un moment de patience, pour lui faire remarquer quel étoit l'état de notre dispute, quand M. de Meaux a passé de la doctrine aux faits. C'est ainsi que commence l'Avertissement de M. de Cambrai, & il suppose ces faits comme constants : J'ai prouvé à ce Prélat dans ma Réponse à la Déclaration, & dans mes dernières Lettres, qu'il avoit altéré mes principaux passages pour m'imputer des sentimens impies, & il n'a vérifié aucun de ces passages suivant ses citations. J'ai montré des paralogismes qu'il a employés pour me mettre des blasphèmes dans la bouche, & il n'y répond rien. C'est-là qu'il rapporte au long toutes ses demandes, & toutes ses objections; & il suppose, comme si c'étoit un fait avéré, que je n'y ai fait aucune réponse. Après quatre pages de cette sorte, où il allègue sans aucune preuve tout ce qu'il lui plaît sur mon impuissance à répondre, il conclut en cette sorte (b) : Dans cet embarras, l'histoire de Madame Guyon paroît à M. de Meaux un spectacle propre à faire oublier tout à coup tant de mécomptes sur la doctrine : & un peu après (c) : mais est-il juste de croire, qu'il parle sans prévention sur des choses secrètes, & qu'il n'allègue que quand il manque de preuves pour les publier ? Avant que d'être reçu à alléguer des faits secrets, il doit commencer par vérifier toutes les citations de mon texte que je fournis dans mes réponses qu'il a altérées. Et enfin : Voilà, conclut-il (d), le point de vue, d'où le Lecteur doit regarder cette nouvelle accusation.

RÉPONSE.

II. J'arrête dès ce premier pas un sérieux Lecteur, pour lui demander s'il croit que cette dispute soit un jeu d'esprit, où il soit permis de dire tout ce qu'on veut, pourvu qu'on ait de belles paroles. On diroit à ces beaux discours, que M. l'Archevêque de

Cambrai n'a jamais parlé des procédés : qu'il n'a pas dit (a) que le nôtre étoit si étrange & si odieux, que le récit n'en trouveroit aucune croiance parmi les hommes : que ce n'est pas lui qui nous a pressé le premier par cent reproches amers, à répondre aux faits qu'il nous objecte. Mais, encore que je doive bientôt relever (b) cette circonstance ; pour commencer maintenant par quelque chose de plus décisif, s'il est vrai, comme on le suppose, que je sois passé aux faits & aux procédés, avant que d'avoir satisfait aux dogmes ; je veux bien que l'on accorde à M. de Cambrai tout l'avantage qu'il demande : mais si au contraire il est évident, que je ne suis venu aux procédés, qu'après avoir établi les dogmes par mes Ecrits précédens ; si ma Relation sur le Quétisme n'est qu'une suite de la Réponse à quatre Lettres de ce Prélat ; Réponse qu'il a vue, qu'il a citée ; que j'ai finie, en lui déclarant (c) qu'après avoir traité tout le dogme par principes démonstratifs : je n'avois plus à le satisfaire : que sur les faits & les procédés, puisqu'il le demandoit avec tant d'instance : peut-on dire avec la moindre couleur, que je ne viens aux procédés que par impuissance de répondre aux dogmes ?

§. II.

Sur les altérations du texte, &c.

M. DE CAMBRAI.

III. J'ai prouvé (d) à M. de Meaux qu'il avoit altéré mes principales passages, pour m'imputer des sentimens impies : il n'a vérifié aucun de ces passages. J'ai montré des paralogismes qu'il a employés pour me mettre des blasphèmes dans la bouche, & il n'y répond rien. Je l'ai pressé, mais inutilement, de répondre sur des questions essentielles & décisives pour mon système. Il s'agit, si Dieu par les promesses gratuites a été libre ou non, de nous donner la béatitude surnaturelle. Si Dieu (e) ne l'eût pas donnée, n'aurait-il pas été aimable pour sa créature ? Quand je le presse de me répondre sur des dogmes fondamentaux de la Religion ; il se plaint de mes questions, & ne veut point s'expliquer : ce n'est pas que ces questions lui aient échappé ; au contraire il les rapporte presque toutes, & prend soin de n'en expliquer aucune.

IV. Cet argument est répété à toutes les pages (f). M. de Cambrai suppose par-tout, que depuis long-tems je cite mal son texte, & que j'explique mal toutes ses paroles. Il ne sert de rien, dit-il (g), de montrer à M. de Meaux les altérations les plus évidentes : M. de Meaux compte pour rien ce que j'ai vérifié, & il commence du ton le plus assuré comme si je n'avois osé rien répondre.

RÉPONSE.

V. C'est lui-même qu'il a dépeint dans ces dernières paroles. Il est sans doute bien-aisé de s'adjuger la victoire, & de seindre

que son adversaire est abattu à ses pieds, désarmé & sans réplique : mais au fond, parmi tant d'endroits de sa Réponse où ce Prélat m'objeète des altérations de son texte, il n'en rapporte pas une seule. Il me renverra sans doute à ses Livres, où il prétend les avoir prouvées; mais il doit donc me permettre aussi de le renvoyer aux endroits des miens où je les ai éclaircies.

VI. C'en seroit assez pour fermer la bouche à un accusateur ; mais s'il en veut davantage, dira-t-il que je n'aie pas répondu (a) à ses explications sur l'intérêt propre éternel; sur le sacrifice absolu; sur la persuasion & conviction invincible & réfléchie, & néanmoins apparente, & non pas intime; sur le simple acquiescement à sa juste condamnation; sur la séparation des parties de l'ame, jusqu'à mettre les vertus dans l'une, & les vices dans l'autre, pour les unir par ce moien dans le même sujet? c'est-là pourtant le fond des explications par où M. de Cambrai tâche de couvrir l'impiété de son système. J'ai donc déjà satisfait de ce côté-là à celles des prétendues altérations qui sont les plus essentielles. Si l'on ne veut pas lire un Livre aussi court que ma Réponse à quatre Lettres, qu'on lise du moins les titres des questions qui sont à la tête; on verra que j'ai tout traité. Sur ces questions tant vantées, où l'on ne cesse de me rappeler à tous les états possibles ou impossibles, où Dieu peut mettre ou ne mettre pas la nature humaine; que doit-on chercher davantage, que d'éclaircir précisément ce qui est utile, & d'éloigner tout le reste comme étranger à la question? C'est ce que j'ai fait (b): & on m'avouera que j'ai du moins autant de raison de supposer la solidité de mes réponses, qu'en a M. de Cambrai à me supposer vaincu & à s'attribuer la victoire.

VII. Pendant qu'on me reproche des altérations dont je n'ai jamais été capable, j'ai démontré (c) au contraire, qu'on m'imputoit faussement des doctrines que je rejette en termes formels: qu'on attaquoit sous mon nom les sentimens & les propres termes de S. Thomas: qu'on prenoit positivement pour ma réponse, une objection que je me faisois à moi-même: ce dernier fait est positif & ne consiste que dans une simple lecture. M. de Cambrai ne devoit-il pas le nier ou le confesser de bonne foi? mais j'ai vu trois Lettres contre ma Réponse à quatre des siennes: il semble vouloir finir par la troisième, puisqu'il annonce d'abord qu'elle contient le reste de ses plaintes. Il ne dit pas un seul mot dans ses trois Lettres, d'une altération de mon texte si clairement démontrée. Je pourrois dire que dans tout le reste il ne touche à son ordinaire aucune des principales difficultés: je pourrois sans doute comme M. de Cambrai chanter cent fois mes victoires, si j'étois d'humeur à prendre de tels avantages: mais je me reduis au fait. C'est assez que je montre à M. l'Archevêque de Cambrai, que la gloire qu'il se donne est vaine: nous n'avons pas droit de supposer, lui que

(a) Rép. à
17. Lett.
5^{es} 11.
11. 12. 13.
14. 15.
16. 17.
18. 19.

(b) Ibid.
5^{es} 11.
12.

(c) Ibid.
5^{es} 11.
12. XVII.
XXII.
XXIII.

mes réponses soient foibles, ni moi que les preuves soient nulles : c'est le fond dont il ne s'agit point ici : la question consiste à savoir, si dans la dispute sur les procédés il doit prononcer d'autorité, que je suis vaincu, qu'il m'a ôté la parole, que ce n'est que par impuissance que je passe aux faits, *parce que la doctrine me réussit mal* : c'est-là ce qui s'appelle discourir en l'air, & faire illusion aux yeux par de vains tours de souplesse.

VIII. J'en dis autant des reproches sur les souhaits de Moïse & de S. Paul : *Ce sont*, dit-il (a), *païs inconnus pour M. de Meaux* : je n'y ai fait aucune réponse : je n'ai non plus répondu aux pieux excès, aux amoureuses extravagances, dont l'accusation est recommencée cent & cent fois dans la Réponse à ma Relation : mais je ne demande au sage Lecteur, qu'un demi-quart-d'heure pour lire huit pages de la Réponse à quatre Lettres (b), & reconnoître que j'ai satisfait à tout. Et pour les pieux excès, les saintes folies, les amoureuses extravagances, je les ai montrées dans les paroles formelles des Saints, en explication des souhaits de Moïse & de S. Paul. J'ai démontré que ces deux Saints n'ont pas perdu un moment le desir de leur salut éternel, dans le tems qu'ils paroissent le sacrifier le plus : cependant M. de Cambrai répète sans fin, non pas que j'ai mal répondu, car c'est le point de la dispute ; mais que je n'ai pas dit un seul mot : tant il présume qu'un tour éloquent & le ton affirmatif peut tout sur les hommes.

S. III.

Sur le secret, & en particulier sur celui de Confession.

M. DE CAMBRAI.

IX. Alors (c) il a recours (M. de Meaux) à tout ce qui est le plus odieux dans la société humaine. Le secret des Lettres missives, qui dans les choses d'une confiance si religieuse & si intime, est le plus sacré après celui de la Confession, n'a plus rien d'invincible pour lui. Il produit mes Lettres à Rome ; il les fait imprimer pour tourner à ma diffamation les gages de la confiance sans bornes que j'ai eue en lui : mais on verra qu'il fait inutilement ce qu'il n'est jamais permis de faire contre son prochain.

X. Il va (d) jusqu'à parler d'une Confession générale que je lui confiai, & où j'exposais comme un enfant à son père toutes les grâces de Dieu & toutes les infidélités de ma vie. On a vu, dit-il (e), dans une de ses Lettres qu'il s'étoit offert à me faire une Confession générale : il fait bien que je n'ai jamais accepté cette offre. Pour moi, je déclare qu'il l'a acceptée, & qu'il a gardé quelque tems mon écrit : il n'en parle même plus qu'il ne faudroit, en ajoutant tout de suite : tout ce qui pourroit regarder des secrets de cette nature, sur ses dispositions intérieures est oublié, & il n'en sera jamais question. *La voilà cette Confession, sur laquelle il promet d'oublier tout, & de garder fidèlement le*

secret ; mais est-ce le garder fidèlement , que de faire entendre qu'il en pourroit parler , & de se faire un mérite de n'en parler pas quand il s'agit du Quiétisme ? Qu'il en parle : j'y consens : ce silence dont il se vante , est cent fois pire qu'une révélation de mon secret : qu'il parle selon Dieu : je suis si assuré qu'il manque de preuves , que je lui permets d'en aller chercher jusques dans le secret inviolable de ma Confession . Il insiste en un autre endroit (a) sur cette même accusation , & il me reproche de m'être fait un mérite de me taire , par rapport au Quiétisme sur sa Confession générale . Me voilà donc par deux fois positivement accusé sur le secret violé d'une Confession générale , & il n'y a rien de plus sérieux que cette plainte.

(a) Rép.
p. 166.

REPONSE SUR LA CONFESION.

XI. Nous dirons un mot sur le secret des Lettres missives : mais voici une accusation bien plus grave , & qu'on ne peut point passer si légèrement , de n'avoir pas gardé fidèlement le secret d'une Confession générale : j'ai fait entendre , que je pouvois parler de quelque chose dont il s'est confessé à moi sur le Quiétisme : dont je me fais un mérite de ne parler pas ; & ce silence dont je me vante , dit-il , est cent fois pire qu'une révélation de son secret : de ce secret de Confession qu'il m'a confié . Je suis donc coupable d'infidélité dans un secret de Confession : ce que j'ai fait est cent fois pire que de l'avoir révélé , & j'en conviens , si ce qu'il avance est véritable .

XII. Tout le monde demeure d'accord , qu'en quelque manière qu'un Prêtre révèle un secret de Confession , soit par la parole , soit par quelqu'autre signe , c'est un des crimes des plus qualifiés qu'il puisse commettre . Il n'est pas même permis de faire connoître par le moindre indice , qu'un pénitent soit coupable . Pierre de Blois dans son Traité de la Pénitence accuse un Abbé de déshonorer son pénitent , quand il prend pour lui un air de dédain qui soit remarquable ; & que par-là il le rend suspect même en général : & , dit-il , il importe peu que ce soit ou par la parole , ou par quelque signe , ou par un air de dédain sur le visage : *QUODAM vultu suo contemtu* : ou par quelque autre manière que ce soit , qu'on divulgue le secret de la conscience d'autrui . En tous ces cas , poursuit-il , on est déposé par une Censure canonique : & après être déchu de son Ordre , on est condamné à de perpétuels & ignominieux pèlerinages : *TALES canonica Censura deponit* , &c. Les peines sont augmentées depuis ce tems-là : la Justice séculière met la main sur ces indignes violateurs du plus religieux de tous les secrets , & je n'ai pas besoin de rapporter à quelle peine elle les condamne .

XIII. Après ces règles sévères , si M. de Cambrai ne prouve pas le crime digne du feu dont il m'accuse , il voit à quoi il s'oblige devant Dieu & devant les hommes . L'accusation est expresse : une

de ses Lettres portoit (a): *Quand vous le voudrez, je vous dirai comme à un Confesseur tout ce qui peut être compris dans une Confession générale de toute ma vie, & de tout ce qui regarde mon intérieur: dire tout cela comme à un Confesseur, c'eût été en effet se confesser, & je l'avois naturellement pris de cette sorte: sur ce fondement, ma Relation porte ces mots (b): M. de Cambrai sait bien que je n'ai jamais accepté cette offre: & moi, dit-il (c), je déclare qu'il l'a acceptée. Voilà un démenti bien formel: je le mérite, s'il dit la vérité. Il ajoute que j'ai été infidèle à l'inviolable secret d'une Confession générale: puis frappé d'une accusation aussi visiblement fautive (car il faut bien que je m'explique en termes précis) il biaise à son ordinaire, & il parle ainsi: M. de Meaux a gardé quelque tems mon Ecrit. On ne se confesse point par écrit: mais on pourra croire qu'il m'a laissé en se confessant ou l'Ecrit de sa Confession, ou du moins quelque Ecrit d'un pareil secret: il n'ose le dire, quoiqu'il tâche de le faire entendre. Est-il permis de donner de telles idées & d'articuler de tels faits?*

XIV. Quand il avoueroit à présent qu'en effet je ne l'ai jamais confessé, en disant qu'il m'a confié comme à un Confesseur un Ecrit qu'il appelle une Confession générale, la vérité s'y oppose: je n'ai reçu de lui en particulier aucun Ecrit, quelqu'il soit: tous les Ecrits qu'il m'a donnés m'ont été communs avec ceux qu'il avoit mis dans l'affaire: à une allégation sans preuves j'oppose un simple déni, & la gravité de la chose m'oblige à le confirmer par serment: *Dieu est mon témoin: c'est tout dire.*

XV. S'il veut après cela nous avoir donné à tous un Ecrit de même secret qu'une Confession générale, je n'ai rien à dire, sinon ce qui est porté dans ma Relation (d), que s'il y a quelque chose de cette nature, *il est oublié, & il n'en sera jamais question.*

XVI. M. de Cambrai soutient, que parler ainsi, *c'est trop parler d'une Confession*: cela est visiblement outré. Quand ce Prélat se seroit confessé à moi, & que je l'aurois avoué, ce qui n'est pas; c'est autre chose d'avouer une Confession, autre chose d'en violer le secret.

XVII. Mais pourquoi ai-je parlé de Confession? je l'ai dit dans la Relation (e): je le répète: c'est qu'on répandoit dans le monde, & les témoins que j'en puis donner sont irréprochables, que la manière dont nos Articles ont été signés, étoit un secret que nous nous étions donné les uns aux autres, sous le sceau de la Confession. Je voulois aller au-devant d'un tel discours, & de toute autre semblable idée; & l'accusation sérieuse qu'on me fait encore aujourd'hui sur le secret de la Confession, montre trop que ma précaution étoit nécessaire.

XVIII. Je promets, dit-on (f), d'oublier tout: non, je ne dis pas ce qu'on me fait dire, j'oublierai, comme si dans le tems présent j'en

avois quelque souvenir : je dis sans rien assurer , que s'il y a eu dans nos conversations ou dans nos Ecrits quelque chose qu'on se soit donné les uns aux autres, sous le sceau de la Confession, *il est oublié de ma part* ? est-ce trop parler, & peut-on fonder sur ces paroles une accusation capitale ?

XIX. Mais je laisse entendre que j'avois quelque chose à dire , qui m'avoit été confessé (a) *sur le Quiétisme*, matière si importante & si compliquée : on ose ajouter (b), que *je me fais un mérite de n'en parler pas*. Non, encore un coup : je n'ai pas dit un seul mot du Quiétisme ; je parle (c) à l'occasion du *petit mystère*, sur la façon dont les Articles d'Issy furent signés entre nous, & il ne s'agit ni directement ni indirectement du Quiétisme.

(a) *Ibid.* XX. Mais je parle (d), dit-on, de ce qui pouvoit regarder les *dispositions intérieures* de M. de Cambrai, comme de chose oubliée : c'est que ce Prélat avoit dit dans la Lettre (e) que j'ai rapportée pour d'autres fins, qu'il offroit de me confesser *tout ce qui regardoit son intérieur* : mais d'étendre jusqu'au Quiétisme, à des crimes ou à des erreurs, une expression aussi vague & aussi générale, que celle de *dispositions*, qui comprend indifféremment tout le bien & tout le mal, & sur laquelle encore je n'affure rien ; c'est empoisonner les paroles les plus innocentes, & proprement me rendre coupable sur un sujet capital sans le moindre indice.

XXI. En un mot, j'ai voulu qu'on sçût, que s'il se trouvoit quelqu'un assez injuste pour me soupçonner de me servir contre M. de Cambrai de la Confession qu'il disoit qu'il me vouloit faire, & que j'avois refusée ; c'est à quoi je ne songeois pas : à Dieu ne plaise : on voit d'où j'ai tiré mes preuves, & qu'on tenteroit en vain de me les ôter sous prétexte d'une Confession générale qu'on prétendrait m'avoir faite.

XXII. Quand après cela M. de Cambrai me fait rompre le sceau sacré de la Confession par un sacrilège punissable ; s'il l'a prouvé, qu'on me châtie : s'il avance témérairement un tel fait contre un Evêque son confesseur, qu'il s'humilie une fois : c'est tout ce que je lui demande : qu'il avoue qu'il est entraîné par la rapidité de son éloquence : qu'il ne vante plus sa modération & sa douceur : *On n'a guères de peine*, dit-il (f), *à être doux quand on sait qu'on ne défend que la vérité*. C'est ce qui nous force à lui répliquer, que ce n'est donc pas la vérité qu'il défend, puisqu'il se laisse emporter sans le moindre fondement, & avec les exagérations les plus injustes, aux accusations les plus atroces.

(a) *Rép. à la Relat. Ibid.*

(b) *Ibid.*

(c) *Relat. p. 64.*

(d) *Ibid.*

(e) *Lett. de M. de Cambrai, Relat. p. 60.*

(f) *Lett. III. à M. de Meaux p. 40.*

§. IV.

Sur les procédés : *Qui a commencé ?*

M. DE CAMBRAI.

XXIII. Tout le monde est étonné de voir M. de Cambrai nous faire les agresseurs sur le récit des procédés : voici les paroles de son Avertissement (a) : *Qui est-ce qui force M. de Meaux à déclarer tout ?* (a) Rdp. à la Relat. avert. p. 7. *J'ai toujours borné la dispute aux points dogmatiques ; & malgré mon innocence, j'ai toujours craint des contestations de faits, qui ne peuvent arriver entre des Evêques sans un scandale irrémissible.*

RÉPONSE.

XXIV. Nous lui montrerons bientôt que son procédé concernant Madame Guyon, que nous sommes enfin contraints de découvrir à toute l'Eglise, influe dans le fond : mais en attendant, peut-il dire qu'il a toujours évité de former par les procédés entre les Evêques des contestations scandaleuses ? C'étoit sans doute un procédé qu'il racontoit, quand il reprochoit à M. l'Archevêque de Paris l'examen & l'approbation du Livre qu'il a condamné, & il savoit bien que ce Prélat avoit nié cent fois les faits qu'il avance. A-t-il évité cette contestation, & ne l'a-t-il pas au contraire poussée à bout dans sa première Lettre (b) à cet Archevêque ? ne finit-il pas cette même Lettre par un procédé si fausement allégué, qu'il l'a supprimé lui-même (c) en d'autres de ses Ecrits, comme il en demeure d'accord (d) par deux fois dans sa Réponse ? La première Lettre qui m'est adressée, est conclue par le même fait, dont il fait bien en sa conscience que nous sommes bien éloignés de pouvoir demeurer d'accord.

XXV. Il oublie qu'il a déclaré notre procédé si odieux, que l'histoire, si on la faisoit, ne trouveroit point de croiance parmi les hommes : en sorte qu'il valloit mieux en ôter la connoissance au public. Qu'il me permette de lui rendre ici les propres paroles, dont il s'est servi contre moi (e) : *Ce silence dont M. de Meaux se vante, est cent fois pire que la révélation du secret qu'il fait semblant de cacher.* Que n'a-t-il pas dit (f) de mon procédé avec Madame Guyon, à qui il m'accuse d'avoir donné les Sacrements contre toute règle ? N'étoit-ce pas un procédé bien essentiel ? passons : mon hypocrisie, mes larmes trompeuses pour le déchirer plus sûrement, & le reste que le Lecteur pourra voir au commencement de ma Relation : n'étoit-ce pas un procédé des plus odieux qu'il m'imputoit ? Ainsi nous ne faisons que répondre : c'est lui qui nous fait les agresseurs contre la vérité du fait : dans son intérêt il fait valloir (g) la réputation si nécessaire à un Evêque pour l'exercice de son ministère : cependant il veut, tant il est injuste, avoir pu impunément

(b) 1. Lett. p. 41.

(c) Relat. ci-dessus, p. 46.

(d) Rdp. à la Relat. p. 118.

(e) Rép. p. 51.

(f) Mem. de M. de Cambrai, Relat. ci-dessus, p. 46.

(g) 1. Lett. à M. de Paris, p. 55.

nément attaquer le nôtre , & encore nous ôter les justes défenses qu'il nous a lui-même fournies.

§. V.

Sur les Lettres.

M. DE CAMBRAI.

(a) *Avant.*
p. 10.
Voiez
ci-dessus
p. 111.

XXVI. *M. de Meaux (a) a recours à tout ce qu'il y a de plus odieux Le secret des Lettres missives n'a plus rien d'inviolable pour lui Il fait inutilement ce qu'il n'est jamais permis de faire contre son prochain . C'est ce qui revient à toutes les pages , & on allègue par tout la loi inviolable des Lettres missives & des Mémoires secrets.*

REPONSE.

XXVII. Je lui réponds : Le Mémoire que j'ai imprimé , n'a jamais été donné comme un secret . C'est la plus fine apologie que M. de Cambrai ait jamais pu faire à son avantage : si elle le tourne contre lui , c'est par la règle commune , que tout ce qu'inventent pour leur défense ceux qui s'opposent à la vérité , leur tourne à condamnation . Il n'y a donc pas la moindre ombre de violation du secret dans l'impression de ce Mémoire qui décide tout.

XXVIII. Au surplus , dans une histoire suivie , telle qu'est celle de nos examens & de tous nos procédés , il falloit aller à la source , & faire connoître notre acculateur ; convaincre de faux ce qu'il a dit étant fâché , par ce qu'il a reconnu avant que de l'être : c'est ce qui nous a fait opposer ses Lettres à ses Livres , dès le commencement de cette dispute . Afin de remuer en sa faveur le ressort de la compassion , il s'est donné pour persécuté , & ses confreres pour persécuteurs ; pendant qu'ils ne faisoient autre chose , que de déclarer leur pensée sur un Livre dont on les faisoit garants : & il ne veut pas qu'il leur soit permis de montrer par son propre aveu qu'ils n'ont eu ni l'esprit , ni le procédé de persécuteurs de leur frere ? Mais lui-même , qui veut paroître si scrupuleux sur le secret des Lettres missives , m'a-t-il demandé ma permission pour publier celle

(b) *Rép. à*
la Relat.
p. 54.

où je lui dis (b) : *Je vous suis uni dans le fond avec le respect & l'inclination que Dieu sait : je crois pourtant ressentir encore je ne sais quoi qui nous sépare encore un peu , & cela m'est insupportable . Cette Lettre est de confiance comme les autres , sur la matiere de nos examens : visiblement elle est écrite après la signature des Articles , & on voit que je lui insinue le plus doucement que je puis , la peine qui me restoit sur le cœur : il est aisé de la deviner : mais quoi qu'il en soit , c'est-là une Lettre sur mes sentimens secrets qu'il a révélée , pour en tirer avantage contre moi-même . Il ne sert de rien de répondre , que j'ai commencé : mon exemple , s'il étoit mauvais , ne l'autorisoit pas à faillir : mais c'est qu'il fait en sa conscience que le*

secret de Lettres missives, comme celui de certains discours, est sujet aux loix de la discrétion. Il a produit d'autres Lettres que les miennes: veut-il qu'on lui demande en vertu de quoi? Il fait encore paroître une de mes Lettres (a) sur le sujet important, s'il m'a prié de faire son sacre; & il s'en sert mal à propos pour établir le ridicule empressement qu'il m'impute: par où il montre bien, que s'il en avoit d'autres dont il pût tirer avantage, il ne s'en tairoit pas. Celle-ci se trouve (b) accompagné d'une de M. de Paris. Une autre du même Prélat également révélée dans la Réponse à la Relation (c), assuroit M. de Cambrai, que M. Pirot étoit charmé de l'examen de son Livre: M. de Paris lui a-t-il permis de se servir de sa Lettre contre un homme qu'il a mis en place, & que cependant M. de Cambrai veut convaincre de variation par cette Lettre? C'est la seule preuve qu'il ait de la prétendue approbation dont il se vante: il se fait dire par ce Docteur, que son Livre est tout d'or: ne falloit-il pas distinguer des honnêtetés générales, sur un Livre dont on entend la lecture en courant, sans jamais l'avoir entre les mains, d'avec une approbation sérieuse? Mais il n'a tenu, dit-il, qu'à M. Pirot d'avoir le Livre en sa possession tant qu'il eût voulu. M. Pirot le nie. M. de Cambrai l'assure seul; & le Lecteur équitable doit du moins aussi peu déférer à son rapport, quand il est seul, que lui-même M. de Cambrai défère à celui des autres en cas pareil. Se moque-t-il de tant appuyer sur des faits particuliers avancés en l'air? Nous verrons les autres Lettres missives qu'il a imprimées, sans l'aveu & contre l'intention de leurs Auteurs.

XXIX. Mais encore n'y a-t-il que les Lettres qui obligent au secret? Si je lui ai avoué, ce qu'il outre (d), que dans le tems qu'on me remettoit cette affaire, je n'avois pas lu S. François de Sales, ni le B. Jean de la Croix, ni quelques autres Mistiques; d'où il conclut contre moi dans sa Réponse latine à M. l'Archevêque de Paris (e), que j'étois ignorant de la voie mystique; & dans sa Réponse à la Relation (f), que je ne connoissois point les Mistiques, en sorte que je voulus qu'il m'en donnât des recueils: lui ai-je permis de profiter de nos secrettes conversations, pour affoiblir le jugement que j'ai porté sur les matières qu'on m'avoit remises, en m'accusant par mon aveu, à ce qu'il prétend, de les ignorer?

XXX. Mais cela n'est pas un secret. Pourquoi n'en est-ce pas un de me tourner en reproche un aveu particulier qu'on me croit défavantageux? Mais pourquoi les Lettres missives de M. de Cambrai sont-elles plus secrettes? qu'on les relise: on verra qu'il n'y est fait aucune mention de secret: dans le fond elles n'ont rien de mauvais; elles ne font que représenter une soumission qui étoit louable, & ne tourneroit qu'à honneur au Prélat qui les a écrites, si sa conduite suivante ne démentoit pas ses bons sentimens: sa faute n'est pas de les avoir eus, mais de les avoir changés. Tout

est permis à M. de Cambrai : il imprime toutes les Lettres & tous les secrets qu'il veut : tout est défendu aux autres, & lui seul peut faire passer tout ce qu'il lui plaît.

M. DE CAMBRAI.

(a) *Rép. à la Relat. avant. p. 7.* XXXI. Si elles (a) voient maintenant le jour, dit M. de Meaux parlant de mes Lettres secrètes, c'est au moins à l'extrémité, lorsqu'on me force à parler, & toujours plutôt que je ne voudrois. Qu'est-ce qui l'y force? qu'ai-je fait que défendre le texte de mon Livre depuis un an & demi, en le soumettant au Pape?

R E P O N S E.

XXXII. 1. Ce Prélat suppose toujours le fait, qu'il n'a point parlé le premier sur les procédés, sur quoi il vient d'être convaincu.

(b) *Relat. II. 368. n. 111. 6^e suiv. Ct. de Just. p. 51. 52.* 2. Il suppose que son procédé que j'ai raconté (b), n'influe pas dans le fond de cette matiere; encore qu'il soit constant qu'il détermine son Livre à un mauvais sens, & au dessein manifestement condamnable, de défendre Madame Guyon & sa doctrine, ainsi qu'il a été dit, & que la suite achevera de le démontrer.

3. Il suppose que c'est ici un fait particulier, pendant qu'il s'agit ou de laisser établir, ou d'étouffer dans sa naissance une Secte toujours renaissante, que l'on pare de belles couleurs, comme il a été (c) *Ibid.* remarqué dans la Relation (c).

4. Il suppose enfin, que ce n'est pas une nouvelle raison de faire connoître son injuste procédé, qu'il nous ait voulu réduire à passer pour des hypocrites & des persécuteurs, si nous ne le convainquons par des preuves incontestables & par son propre témoignage.

§. VI.

Réflexions sur les faits rapportés en cet Article ; & comment on les doit qualifier.

XXXIII. Le sage Lecteur décidera comment on doit appeller les suppositions dans le fait, qu'on vient de remarquer dans cet Article.

(d) *Vainc. Ct. de Just. §. IV.* XXXIV. 1. Que (d) l'Auteur n'a fait dans les Livres que soutenir son texte & les dogmes, sans en venir aux procédés, & sans y venir le premier.

(e) *C. de Just. §. 1. 6^e 11.* 2. Que (e) je n'ai point répondu aux dogmes; & que c'est faute d'y pouvoir répondre, que j'en suis venu aux procédés.

3. Il ne s'agit pas de savoir, si j'y ai bien répondu ou non, mais si l'on peut supposer comme certain dans le fait, que je n'y ai point répondu ni pu répondre.

(f) *C. de Just. §. 111.* 4. Que (f) j'ai révélé un secret de Confession, & fait pis que le révéler dans toute son étendue.

5. Comment ces suppositions dans le fait peuvent être qualifiées :

& si l'on n'en peut pas conclure, que cette Réponse n'a rien de grave ni de sérieux, puisque l'Auteur n'y fait qu'éblouir le monde, & suivre sa plume échauffée, ou le desir de me contredire : ce qui paroît principalement dans l'accusation de la Confession révélée, & dans la supposition comme constante, que je n'en puis plus.

A R T I C L E II.

Sur le Chapitre premier de la Réponse de M. de Cambrai, où il justifie son estime pour Madame Guyon.

§. I.

Quelle étoit l'estime de ce Prélat.

M. DE CAMBRAI.

I. IL faut voir avant toutes choses quelle étoit l'estime que M. de Cambrai avoit conçue de Madame Guyon, & considérer ensuite, si les témoignages sur lesquels il se fonde, y sont proportionnés.

II. Cette personne (a), il est vrai, me parut fort pieuse. Je l'estimai beaucoup : je la crus fort expérimentée & éclairée sur les voies intérieures : quoiqu'elle fût fort ignorante, je crus apprendre plus sur la pratique de ces voies en examinant avec elle ses expériences, que je n'eusse pu faire en consultant des personnes plus savantes, mais sans expérience pour la pratique. On peut apprendre tous les jours en étudiant les voies de Dieu sur les ignorans expérimentés : n'auroit-on pas pu apprendre pour la pratique, en conversant par exemple avec le bon Frere Laurent ? Voilà ce que je puis avoir dit à M. l'Archevêque de Paris, & à M. de Meaux, en présence de M. Tronson.

(a) Rép. à la Relat. p. 19.

R É P O N S E.

III. Encore qu'il affoiblisse ce qu'il nous a dit de cette femme, il nous suffit qu'il l'ait regardée comme une personne dans laquelle les voies parfaites étoient pour ainsi dire si réalisées, qu'on les y voioit comme en celles qui sont enseignées de Dieu par l'onction de son Esprit, telles que sont les personnes saintes. Son estime a encore deux caractères : l'un qu'il la fait passer à ceux qui le croient : l'autre, qu'elle s'étend jusqu'à ses Livres, à la manière qui a paru dans son Mémoire (b), & que la suite fera mieux connoître.

IV. Ce fondement supposé, il faut maintenant considérer, si les témoignages qu'il rapporte sur le sujet de cette femme, sont proportionnés à l'estime qu'il avoit pour elle : voici le premier.

(b) Mémoire de M. de Cambrai sur la Relat. citée de l'Art. 1. p. 23. &c. 27. 31. 34.

§. II.

Premier témoignage de feu M. de Genève.

(a) R/ps à
la Relat.
p. 11.

V. Je (a) l'ai connue (Madame Guyon) au commencement de l'année 1689. quelques mois après qu'elle fut sortie de la Visitation de la rue S. Antoine, & quelques mois avant que j'allasse à la Cour. J'étois alors prévenu contre elle, sur ce que j'avois ouï dire de ses voiajes : voici ce qui contribua à effacer mes impressions. Je lus une Lettre de feu M. de Genève, datée du 29. Juin 1683. où sont ces paroles sur cette personne : Je l'estime infiniment, mais je ne puis approuver qu'elle veuille rendre son esprit universel, & qu'elle veuille l'introduire dans tous nos Monasteres, au préjudice de celui de leur Institut. Cela divise & brouille les Communautés les plus saintes... à cela près je l'estime, & je l'honore au-delà de l'imaginable.

R É P O N S E.

(b) Ibid.

VI. Il faut avoir bien envie d'estimer Madame Guyon, & d'effacer les mauvaises impressions de ses voiajes, du moins indiscrets avec le P. la Combe, pour s'appuyer de cette Lettre. Voici comme en parle M. de Cambrai (b) : Je vois, dit-il, que le seul grief de ce Prélat étoit le zèle indiscret d'une femme, qui vouloit trop communiquer ce qu'elle croioit bon. Il se contente d'appeller un zèle indiscret, d'avoir voulu introduire par-tout son esprit particulier, & même dans nos Monasteres, au préjudice de celui de leur Institut.

VII. M. de Cambrai compte pour rien cette dernière parole, qui loin de permettre qu'on approchât Madame Guyon des Maisons religieuses, l'en devoit exclure à jamais comme une femme qui y brouilloit tout : n'est-ce pas de dessein formé vouloir excuser Madame Guyon, que de réduire à une simple indiscretion la témérité de contredire l'esprit des Communautés? Mais celle que ce saint Prélat éloignoit des Monasteres bien réglés, croira-t-on qu'il l'eût laissée approcher aisément des autres personnes pieuses, & acquérir leur estime? à cela près tout alloit bien, & M. de Cambrai facile à contenter sur le sujet de cette femme, se paioit des complimens de civilité que lui faisoit un Prélat, à condition de lui fermer toute approche de ses Monasteres.

§. III.

Second témoignage de feu M. de Genève.

M. DE CAMBRAI.

(c) Ibid.
p. 11.

VIII. Quoique (c) ce Prélat ait défendu l'an 1688. les Livres de Madame Guyon, il paroît avoir persisté jusqu'au 8. Février de l'an 1695. à estimer la vertu de cette personne : ce qu'il prouve par les paroles de cette

Lettre , où il écrit à un ami : Je ne vous ai jamais ouï parler d'elle qu'avec beaucoup d'estime & de respect, &c. Il assure qu'il en a usé de même : & il conclut en disant : Si elle a eu quelques chagrins à Paris , elle ne les doit imputer qu'aux liaisons qu'elle a eues avec le P. la Combe : Et l'on ajoute, qu'elle s'est fait des affaires par des conférences & par des communications qu'elle a eues dans Paris avec quelques personnes du Parti du Quétisme ouïr. Quelque éloignement que je lui aie toujours témoigné pour cette doctrine & pour les Livres du P. la Combe, j'ai toujours parlé de la piété & des mœurs de cette Dame avec éloge.

R E P O N S E.

VII. Enfin M. de Cambrai n'a rien pour autoriser l'estime dont il honoroit Madame Guyon, que le témoignage d'un Prélat qui en avoit déjà condamné les Livres ; qui avoit cru lui devoir parler si fortement contre le Pere la Combe son Directeur, & contre les Quétistes ouïrs qu'elle fréquentoit. Voilà les beaux témoignages qui ont mérité à cette femme l'estime d'un Archevêque : ce lui est assez , qu'on parle en général honnêtement de ses mœurs , comme on a coutume de faire, quand on ne veut pas s'en enquerir davantage. En effet, depuis que ce saint Evêque s'est senti obligé à entrer plus avant dans cet examen, il a chassé de son Diocèse Madame Guyon avec le Pere la Combe, non seulement pour leurs mauvais Livres, mais encore pour leur conduite scandaleuse. S'il a parlé plus doucement de la conduite de Madame Guyon avant que d'être bien informé, il ne s'ensuit pas qu'il faille produire des paroles générales comme des attestations authentiques, ni que ce Prélat ait eu intention de recommander sa vertu, & de la rendre estimable. Il seroit bien étonné, s'il revivoit , de se voir citer comme défenseur de Madame Guyon ; & après ce qui s'est passé depuis, il ne falloit pas remuer ses cendres contre sa pensée. Au reste , il est évident que les Lettres de ce Prélat ne font pas voir dans Madame Guyon la moindre teinture de cette haute spiritualité qui la pût faire regarder par M. de Cambrai comme si expérimentée & si éclairée dans les voies intérieures, qu'il en fit son amie spirituelle, & qu'il étudiât ses expériences. Mais voici quelque chose de plus fort.

§. IV.

Sur mon témoignage de moi-même.

X. Eh bien (a), citons à M. de Meaux un témoin qui ait lu & examiné à fond tous les Manuscrits de Madame Guyon : je n'en veux point d'autre que lui-même Voici ce qu'il fit, quand elle fut dans son Diocèse : il lui continua dès le premier jour l'usage des Sacrements, sans lui faire révoquer ni avouer aucune erreur : dans la suite, après avoir vu tous les Manuscrits, & examiné soigneusement la personne, il lui dicta un Acte de soumission sur

(a) Rép. à la Relat. p. 14.

les XXXIV. Articles, daté du 15. Avril 1695. où après avoir condamné toutes les erreurs qu'on lui imputoit, il lui fit ajouter ces paroles: Je déclare néanmoins, que je n'ai jamais eu intention de rien avancer, qui fût contraire à l'esprit de l'Eglise Catholique, Apostolique, & Romaine, &c.

R E P O N S E.

XI. Ceux qui se sont laissés éblouir par un Acte qui ne dit rien, doivent apprendre à n'être plus surpris par de telles choses. Il faut distinguer deux tems: celui qui a précédé l'Acte qu'on rapporte, & celui où il fut signé.

XII. Avant que de signer l'Acte. où Madame Guyon commençoit à sousscrire les soumissions particulieres, j'ai dit dans la Relation (a), que comme elle les témoignoit en tout & par-tout dans toutes les paroles & dans toutes les Lettres, je ne crus pas la devoir priver des Sacremens, où feu M. de Paris l'avoit conservée. Je la traitois avec toute sorte de douceur, n'ayant pas encore bien déterminé en mon esprit, si ses visions venoient de présomption, de malice, ou de quelque débilité de son cerveau. On ne connoît l'indocilité & l'opiniâtreté, que par les désobéissances, ou par les rechutes, & les manquemens de paroles. Ainsi la voiant docile en tout à l'extérieur, je la laissois entre les mains de son Confesseur, homme habile, Docteur de Sorbonne, & ancien Chanoine de l'Eglise de Meaux, sans m'informer du particulier, & je la traitai en infirme avec toute sorte de condescendance, selon le précepte de S. Paul (b): *Recevez celui qui est infirme dans la Foi, sans dispute ni contention.* C'est une insigne témérité de condamner cette conduite, qui au contraire me donne lieu de dire à M. de Cambrai avec l'Apôtre, dans une affaire de pure police ecclésiastique (c): *Qui êtes-vous pour juger voire frere?*

XIII. A la signature, je ne fis que rédiger par écrit ce qu'elle m'exposoit de ses sentimens. Ainsi je lui laissai dire comme à une personne ignorante, mais docile, telle que je la croiois alors, qu'elle n'avoit eu aucune intention de rien enseigner contre la Foi de l'Eglise. Est-ce là un crime qui méritât d'être relevé par un Archevêque, qui de dessein prémédité ne voudroit pas tourner tout contre un confre-re innocent? Eh bien, Madame Guyon n'avoit pas un dessein formé d'écrire contre l'Eglise: c'étoit foiblesse: c'étoit ignorance: si l'on veut, je lui aidais quelquefois à s'expliquer dans les termes les plus conformes à ce qui me paroissoit être de son intention. M. de Cambrai appelé cela, *dictier un Acte*; & il en conclut que j'autorisais le sentiment que cette femme avoit d'elle-même. Mais un Prélat exercé dans les procédures de cette sorte, devoit savoir le contraire; puisqu'après avoir écrit ce qu'elle vouloit, je ne fis que lui donner Acte de sa déclaration, comme j'y étois obligé, & lui en joindre en peu de mots ce qu'elle devoit croire & pratiquer. C'est

(a) Relat.
p. 46. 47. 49.
50. 56. 57.
58. 67. &c.

(b) Rom.
XIV. 1.

(c) Rom.
XIV. 4. 10.

ce qui paroîtroit par l'expédition de l'Acte, si M. de Cambrai l'avoit produite : pour moi je n'ai pas besoin de grossir un Livre en transcrivant de longs Actes qu'on rapportera peut-être plus commodément ailleurs : quoi qu'il en soit, M. de Cambrai qui s'en veut servir contre moi, doit l'avoir, ou reconnoître qu'il m'accuse à tort.

XIV. En passant, on voit que cet Archevêque éclaircit de près Madame Guyon, pendant qu'elle étoit entre mes mains, & qu'elle lui rendoit bon compte de mes procédures ; mais on va voir néanmoins, qu'elle le trompoit, & qu'il vouloit se laisser tromper.

§. V.

Autre témoignage tiré de moi-même.

M. DE CAMBRAI.

XV. M. de Meaux (a) lui dicta encore ces paroles dans sa souscription à l'Ordonnance, où il censuroit les Livres de cette personne : JE n'ai eu aucune des erreurs expliquées dans ladite Lettre Pastorale, ayant toujours intention d'écrire dans un sens très-catholique, &c. Je suis dans la dernière douleur que mon ignorance, & le peu de connoissance des termes, m'en ait fait mettre de condamnables. (a) Rép. à la Relat. p. 11.

R E P O N S E.

XVI. Tout cet endroit rapporté par M. de Cambrai, comme composant la déclaration de Madame Guyon, est inventé d'un bout à l'autre. Ce Prélat en devoit produire l'expédition s'il l'a en main, ou supprimer tout ceci s'il ne l'a pas, & ne pas faire dire à cette femme ce qu'elle ne dit point ; ni intérer dans mon Procès verbal ce qui n'y fut jamais. M. de Cambrai demeure d'accord (b) de la souscription de Madame Guyon à l'Ordonnance, où je censurois les Livres de cette personne. Cette Censure est publique : & si avant que d'en parler, M. de Cambrai avoit daigné la relire, il y auroit trouvé le *Moi en court*, la *Règle des associés*, & l'*Interprétation du Cantique des Cantiques*, expressement condamnés avec la *Guide spirituelle* de Molinos, en ces termes (c) : *Lesquels Livres déjà notés par diverses Censures, Nous condamnons d'abondant, comme contenant une mauvaise doctrine, & toutes ou les principales Propositions ci-dessus par Nous condamnées dans les Articles susdits, qui sont les XXXIV. d'Issy.* De cette sorte, M. de Cambrai étant convenu que Madame Guyon avoit souscrit à la condamnation de ses Livres portée par cette Censure, ne peut nier sans une insigne infidélité qu'elle ne les ait condamnés comme contenant une mauvaise doctrine, & toutes ou les principales Propositions condamnées dans les Articles d'Issy, qui aussi étoient intérés dans la Censure, comme en faisant le fondement principal. J'ai rapporté en substance avec cette Censure (d), l'Acte où Madame Guyon y souscrivit. Je l'aurois rapporté entier, s'il eût été nécessaire, & si l'on n'eût pas évité

(b) Rép. p. 11.

(c) Ordonn. Gr. Vol. VIII. p. 10.

(d) Relat. p. 17.

de grossir un Livre, en y insérant de longs Actes qui n'étoient pas contestés. Si à présent M. de Cambrai y ajoute ce qu'il lui plaît, ou il l'a vu dans l'Acte même, & dans quelque expédition authentique; ou il ne l'a pas vu, & il le raconte à sa fantaisie sur la foi de Madame Guyon ou de quelque autre. S'il l'avoit vu, il en auroit fait mention; il auroit produit la pièce dont il se sert: s'il n'a rien vu, comme il est certain, puisqu'il ne peut pas avoir vu ce qui n'est pas, il doit avouer que son amie ou quelque autre sur sa parole lui a menti, & qu'il adhère trop facilement à un mensonge évident en alléguant un Acte faux.

XVII. Par ce moien, plus de la moitié de la Réponse tombe, puisqu'elle est fondée dans la plus grande partie sur un Acte inventé. Toutes les fois qu'on trouvera dans la Réponse de M. de Cambrai cet Acte, où Madame Guyon dit d'elle-même de si belles choses, c'est-à-dire cent & cent fois; (car les redites ne sont point épargnées;) qu'on se souviene qu'il est faux d'un bout à l'autre. Si l'on en doute, je le produirai avec tous les autres: mais en attendant & pour abrégier, il suffit qu'on n'ait osé ni produire, ni pas même mentionner, ni l'Acte, ni l'expédition, comme on a fait celle de l'Attestation qu'on a tant vantée.

§. VI.

Sur mon Attestation & sur celle de M. de Paris.

M. DE CAMBRAI.

(c) *Rép. à la Relat.*
p. 16.

XVIII. C'est (a) sur ces déclarations de ses intentions faites devant Dieu, & dictées par ce Prélat, qu'il lui donna l'Attestation suivante: Nous Evêque de Meaux, &c.

(b) *Ibid.*
p. 17.

XIX. M. l'Archevêque (b) de Paris a suivi la même conduite, &c.

RÉPONSE.

XX. Je défendrai donc tout ensemble par une seule & même raison la conduite de ce Prélat & la mienne. Pour la mienne, elle consiste en deux choses: dont l'une est, ce que je condamne dans Madame Guyon; & l'autre est, ce que j'y excuse: ce que j'y condamne est encore subdivisé en deux points, dont l'un regarde des erreurs, & l'autre regarde sa conduite.

(c) *Rép.*
p. 17.

XXI. Pour les erreurs, l'Attestation porte (c): que je l'ai reçue aux Sacramens au moien des Actes qu'elle avoit signés devant moi. Or ce qu'elle y avoit signé, c'étoit comme l'avoue M. de Cambrai, la formelle condamnation de ses Livres, comme contenant une mauvaise doctrine, & toutes ou les principales Propositions réprouvées dans les Articles d'Issy.

XXII. S'il y avoit quelque erreur singulièrement pernicieuse dans la doctrine, c'étoit la suppression des demandes & des actions de

graces. Or j'avois pourvu à ce point en lui prescrivant dans l'Acte qu'elle soufcriroit, de faire au tems convenable les demandes, & autres actes de cette sorte, comme essentiels à la piété, & expressement commandés de Dieu, sans que personne s'en puisse dispenser, sous prétexte d'autres actes prétendus plus parfaits ou éminens, ni autres prétextes quels qu'ils soient. Ainsi signé dans l'original : † J. Bénigne Ev. de Meaux: J. M. B. de la Mothe Guyon: en date du 1. de Juillet 1695.

XXIII. Quiconque saura comprendre où consiste le Quétisme, verra que non seulement il étoit condamné en général, mais encore en particulier, expressement proscriit par ces paroles: par où aussi se justifie clairement ce qui est porté dans la Relation (a), qu'on a fait en particulier condamner par actes à Madame Guyon, les principales Propositions du Quétisme auxquelles aboutissoient toutes les autres. La plus sévère critique peut-elle rien opposer à cette condamnation des erreurs?

XXIV. Pour les conduites particulières de Madame Guyon; qu'y avoit-il de plus efficace pour la réprimer (b), que les défenses par elle acceptées avec soumission, d'écrire, enseigner, & dogmatiser dans l'Eglise, ou de répandre ses Ecrits imprimés ou manuscrits, ou de conduire les âmes dans les voies de l'Oraison ou autrement? qu'y a-t-il à craindre de ses visions, de ses prophéties, ni en général de ses Livres imprimés ou manuscrits, quand on les défend tous également? Et en général, qu'y a-t-il à craindre de la direction d'une personne, à qui on défend d'écrire, enseigner, dogmatiser, diriger ou conduire sous quelque prétexte que ce soit? Que M. l'Archevêque de Cambrai, qui n'aspire plus qu'à se justifier en m'accusant, pousse sa critique où il voudra; il ne trouvera rien d'omis dans cette Attestation qu'il a rapportée (c): & si Madame Guyon avoit été fidèle à des soumissions si expressees, l'affaire étoit finie de son côté. Je suis donc autant irrépréhensible à réprimer sa conduite, qu'à condamner ses erreurs.

XXV. Il y a un point où je lui ai laissé déclarer ce qu'elle a voulu pour la justification & son excuse; & c'est celui des abominables pratiques des Molinos, où mon Attestation porte que je ne l'ai point trouvée impliquée, ni entendu la comprendre dans la mention que j'en avois faite dans mon Ordonnance (d) du 6. Avril 1697. C'est qu'en effet je ne voulois pas entamer cette matière, pour des raisons bonnes alors; mais qui pouvoient changer dans la suite: ce qui après-tout n'étoit pas tant justifier Madame Guyon, que suspendre l'examen de ce côté de l'affaire. Ainsi j'ai tâché selon la parole & l'exemple de Jesus-Christ, à garder toute justice, & à satisfaire également à tout ce que la charité & la vérité me demandoient.

XXVI. De cette sorte mon Attestation, que M. l'Archevêque de Cambrai a produite pour me convaincre, a démontré mon entière justification: puisque ce Prélat n'accuse M. de Paris que de la même conduite, il faut qu'il se taise à son égard, comme au

mien. J'ajouterai seulement que M. l'Archevêque de Paris a plus fait que moi, & que les expresse contraventions à des paroles souscrites, dont Madame Guyon a depuis été convaincue, ont obligé ce Prélat à de plus grandes précautions envers cette femme : en forte que, s'il faut jamais produire les Actes entiers, au lieu que M. de Cambrai les a donnés par lambeaux & avec des additions supposées, ils le couvriront encore plus de confusion, qu'il ne l'est par l'évidence de ce que j'ai dit, & par l'impossibilité de prouver la moindre chose de ce qu'il avance.

§. VII.

S'il est vrai que je n'ai rien répondu sur le sujet de Madame Guyon.

M. DE CAMBRAI.

XXVII. Tout l'artifice de M. de Cambrai est de me représenter toujours (a), comme un homme qui ne répond rien, à qui ensuite il compose des réponses à sa fantaisie, en supprimant les miennes qui sont sans réplique. En voici un exemple (b) : *Pourquoi M. de Meaux se vante-t-il de me convaincre de faux ? En avouant le fait que j'avance, c'est-à-dire la Communion de Paris qu'il lui donna de sa propre main, il ne répond rien (remarquez ce mot) aux fréquentes Communions qu'il lui a permises à Meaux pendant six mois, sans lui avoir jamais fait avouer, ni rétracter ce Fanatisme, où elle se croioit la Femme de l'Apo-calyptse, & l'Eponse au-dessus de la Mere.*

RÉPONSE.

XXVIII. Je ne réponds rien, dit-il, je n'ai rien fait avouer à Madame Guyon ? N'est-ce rien répondre, que de dire (c) qu'on lui a laissé les Sacremens, à cause de sa soumission absolue & réitérée par tant de déclarations de vive voix, & par tant d'Actes souscrits de sa main ? Pour venir au particulier, M. de Cambrai oseroit-il dire, que je n'ai rien déclaré à Madame Guyon de mes sentimens contre ses erreurs que le public connoissoit, après ce qui est écrit dans les *Etats d'Oraison* (d) sur la signature des Articles ; & sur sa souscription aux Censures du 16. & du 25. Avril 1695. contre ses Livres comme contenant une mauvaise doctrine ? Veut-on venir aux conduites particulières de cette femme ? n'ai-je pas dit (e) que je commençai par défendre ces absurdes communications de grâces ; & que Madame Guyon répondit qu'elle obéiroit à cette défense aussi-bien qu'au commandement donné exprès pour l'empêcher de se mêler de direction, comme elle faisoit avec une autorité étonnante ? M. de Cambrai ne lit pas le Livre qu'il refuse ; il ne lit que ce qui convient à sa prévention, & à l'avantage qu'il veut prendre, en disant qu'on ne lui répond jamais rien.

(a) Rép. à la Relat. p. 32.

(b) Ibid. p. 33.

(c) Relat. p. 46. 47. 67.

(d) Instr. sur les Et. d'Oraison. liv. X. chap. XXI. Vol. VIII. p. 215.
(e) Relat. p. 50. 51.

XXIX. Pour peu qu'il eût consulté mon Livre, il y auroit lu (a), ^{(a) Relat. p. 11.} que le 4. de Mars 1694. j'écrivis une grande Lettre à Madame Guyon, où je lui marquois tous mes sentimens sur ces prodigieuses communications, sur l'autorité de lier & délier, sur les visions de l'Apocalypse, & les autres choses que j'ai racontées. Voilà donc une réponse précise sur les chefs, où l'on assure que je ne répons rien. J'ajoute (b) que la Réponse de Madame Guyon qui suivit de près cette ^{(b) Ibid.} grande Lettre, étoit très soumise; & s'il en faut dire les termes pour contenter M. de Cambrai, Madame Guyon y répète à chaque ligne: *Je me suis trompée: j'accuse mon orgueil, ma témérité, ma folie; & remercie Dieu qui vous a inspiré la charité de me retirer de mon égarement: je renonce de tout mon cœur à cela: je consens tout de nouveau qu'on brûle mes Ecrits, & qu'on censure mes Livres, n'y prenant aucune part.* Il s'agissoit donc tant de la doctrine, que de la conduite: car ma Lettre du 4. de Mars lui représentoit également les excès, les égaremens, les erreurs insupportables & insoutenables dans les termes, dans les choses mêmes, & sur le fond; dans les expressions, dans les sentimens; contre la raison, contre l'Evangile, contre l'esprit de l'Eglise: elle répond à tout cela en avouant, en se soumettant sans réserve: n'est-ce rien lui faire avouer, que de lui faire avouer toutes ces choses? On nous la représente comme une personne qui nous soutenoit, qu'elle n'avoit jamais eu aucune erreur de celles qu'on lui faisoit condamner: cette Lettre montre un esprit tout contraire: ajoutez toutes les défenses portées dans les Actes, & dans la propre Attestation que M. de Cambrai produit. Il ôse dire après cela, que je n'ai rien répondu, lui qui sait, qui voit de ses yeux toutes mes précises réponses, dans ma Relation, dans un Livre qu'il a en main, & sur lequel il travaille. Non seulement j'ai répondu, mais encore ma réponse est irréprochable. J'ai les deux Lettres dont il s'agit; la mienne dans une copie que j'en retins alors, & celle de Madame Guyon en original: la seule crainte d'embarrasser le Lecteur d'une longue & inutile lecture m'empêcha de les produire. Mais enfin, M. de Cambrai veut-il n'avoir jamais vu ces Lettres mentionnées dans ma Relation; ou veut-il les avoir vues? ce qu'il lui plaira, car il lui faut laisser le champ libre, pour dire ce qu'il veut avoir vu ou non: s'il les a vues, & que Madame Guyon qui lui rendoit compte de tout, les lui ait communiquées, il m'accuse à tort de n'avoir satisfait à rien, puisqu'il paroît par ces Lettres que j'ai satisfait à tout. Mais s'il veut n'avoir rien vu de tout cela, & qu'il m'accuse cependant au hazard & sans en rien savoir, d'avoir manqué à tous mes devoirs; il est le plus injuste de tous les accusateurs, & il dit tout à fa fantaisie.

XXX. Il répond peut-être dans l'humeur contredisante qui le tient, qu'il falloit rendre ces Lettres publiques: quoi? dans le tems

qu'on espéroit de ramener une ignorante soumise ? quel prodige d'inhumanité ! Il faut noter publiquement les erreurs publiques : il faut même découvrir les plaies cachées, quand elles paroissent irrémediables & contagieuses : voilà les règles de l'Evangile que j'ai suivis : le contraire est outré ou foible.

S. VIII.

Réflexions sur l'Article second.

XXXI. On voit d'abord qu'il n'y a rien de sérieux dans le discours de M. de Cambrai : ce ne sont que jeux d'esprit, que tours d'imagination. Tout ce qui lui fait si fort estimer Madame Guyon, dans tout autre auroit produit un effet contraire : il ne garde pas même l'ordre des tems. Pour fonder l'estime qu'il fait commencer environ en 1689. il allégué des Lettres & des Actes de 1694. & de 1695. c'est vouloir montrer qu'il l'estime encore, depuis même qu'elle est condamnée par les Prélats qu'il appelle en témoignage. Il n'y a que la Lettre de 1683. de feu M. de Genève, qui précède la date que M. de Cambrai a donnée au commencement de son estime. Mais cette Lettre éloigne Madame Guyon comme la peste des Communautés. M. de Cambrai demeure d'accord, que l'autre Lettre du même Prélat (a) avoit suivi la condamnation qu'il avoit faite de ses mauvais Livres avec ceux de Molinos, comme contenant la doctrine des Quiétistes. On peut juger combien cet Evêque estimoit Madame Guyon infectée de ces sentimens. Il semble que M. de Cambrai veuille se moquer quand il se fonde encore sur mon témoignage ; mais pour cela il me suppose des Actes faux : il hazarde tout ce qui lui plaît sur la foi de Madame Guyon : il avance contre la vérité du fait, que je ne répons rien à ses objections, que je ne fais rien avouer ni rétracter à Madame Guyon, pendant qu'il voit le contraire : pendant que dans le fait il est constant, que je répons amplement à tout : & qu'il est certain dans le droit que mes réponses sont sans réplique. Comment veut-il qu'on appelle ces expresse oppositions à la vérité ? & après cela de quelle croiance veut-il être digne dans ses récits ?

(a) *Alles de la condamnation, des Quêtes, après les États d'Or.*
Vol. VIII.
p. 271. 272.
6^{es}.

(b) *Rép.*
p. 10.

XXXII. Quand il dit (b) pour autoriser son estime : *Je vois marcher devant moi les Lettres de feu M. de Genève ; je vois marcher après moi l'Arrestation de M. de Meaux* : ne lui peut-on pas répondre avec vérité : Non, vous ne voyez point marcher devant vous les Lettres du feu Evêque de Genève : & pour ne m'arrêter pas à la date postérieure d'une de ces Lettres, quand vous avez commencé d'estimer Madame Guyon en l'an 1689. vous voyiez marcher devant vous en 1683. une Lettre qui convainquoit cette femme de renverser l'esprit des Communautés les plus saintes. Vous voyiez marcher devant vous un ordre du même Prélat, qui conformément à sa Lettre, l'éloi-

gnoit avec le P. la Combe, de son Diocèse où elle brouilloit les Communautés. Vous voïez encore marcher devant vous la Censure du même Evêque de 1688. où les Livres de cette femme si estimable sont condamnés (a) avec ceux de Molinos, comme contenant les *maximes artificieuses du Quietisme*. Vous voïez marcher devant vous tout ce que fit ce Prélat pour faire rappeler à Paris les Filles des nouvelles Catholiques, dont vous étiez alors Supérieur, & vous n'avez pu ignorer ce qui se passa sur ce sujet environ en l'an 1686. Vous voïez marcher devant vous les Censures de Rome (b) de 1688. & de 1689. contre les Livres du P. la Combe & de Madame Guyon: les ordres du Roi pour enfermer ce Religieux aussitôt qu'il fut revenu en France avec Madame Guyon, après leurs voyages, & les perpétuels soupçons que l'on eut de leur mauvaise doctrine & de leur mauvaise conduite encore cachée alors, mais qui n'a que trop éclaté depuis. La conduite du Directeur faisoit-elle beaucoup d'honneur à la dirigée? Voilà ce qui précédoit le choix que vous avez fait de cette femme pour être votre amie dans ce commerce spirituel que vous racontez.

XXXIII. Ici toute votre ressource est de m'impliquer, si vous pouviez, dans votre erreur. Vous avez vu, dites-vous (c), marcher après vous l'Attestation de M. de Meaux: où Madame Guyon est si estimée, qu'on lui défend d'écrire, d'enseigner & dogmatiser dans l'Eglise, ou de répandre ses Livres imprimés ou manuscrits, ni de conduire les âmes dans la voie de l'Oraison ou autrement. Vous faites encore marcher après vous un Acte qui ne fut jamais, comme je viens de le montrer; & je perdrois trop de tems, si je voulois raconter ici tout ce qui a véritablement marché après vous contre cette femme, que vous estimez tant, & que vous avez laissé tant estimer.

ARTICLE III.

Sur ma condescendance envers Madame Guyon,
& envers M. de Cambrai.

§. I.

Mes paroles, d'où M. de Cambrai tire avantage.

I. JE trouve deux choses qui ont grand rapport dans la Réponse de M. de Cambrai: l'une est, l'avantage qu'il tire de ma condescendance envers Madame Guyon: l'autre est, celui qu'il tire aussi de ma douceur envers lui-même.

II. J'avois raconté dans ma Relation (d) la prière que m'avoit faite M. de Cambrai, de garder du moins quelques-uns de ses Ecrits en témoignage contre lui, s'il s'écartoit de mes sentimens: & la réponse que je lui fis sur cette proposition: Non, Monsieur, je ne veux jamais d'au-

(a) Lett. Past. de M. de Meaux, Affes contr. les Quies dans les Etats d'Orléans. Vol. VIII. p. 271. (b) Ibid. p. 269, 270.

(c) Attest. de M. de Meaux. Rép. de M. de Cambrai p. 16. 17.

(d) Relat. p. 65. n. XIV.

ire précaution avec vous, que votre foi. Par ce motif obligeant je rendis tous les papiers que l'on m'avoit confiés : & ce procédé de confiance m'a attiré le reproche qu'on va entendre.

S. II.

M. DE CAMBRAI.

(a) *Réponse*,
chap. II,
p. 42.

III. Mais (a) encore d'où vient que M. de Meaux n'a gardé aucun de ces manuscrits impies que je le priais de garder, comme il le reconnoît dans sa Relation ? Puisqu'il ne m'avoit pas encore désabusé de tant d'erreurs capitales, ne devoit-il pas garder mes Ecrits pour me montrer, papier sur table, en quoi je m'étois égaré ? Qu'y avoit-il de plus propre pour cette discussion, que de garder selon mon offre, dans l'attente d'un charitable éclaircissement, ces manuscrits, où mes illusions étoient si marquées ?

(b) *Relat.*
p. 65, n. XV.

IV. Voici encore la réflexion de cet Archevêque sur ce que je

(c) *Réponse*,
p. 51.

dis (b) de ses Lettres qui pouvoient peut-être servir à lui rappeler ses saintes soumissions en cas qu'il fût tenté de les oublier : Il croioit donc, répond-t-il (c), que je pouvois être tenté d'oublier mes soumissions. Pour s'assurer contre ce cas, n'étoit-il pas encore plus important de garder des preuves de mes erreurs que celles de mes soumissions ?

(d) *Ibid.*,
p. 51.

V. Il fait un autre raisonnement (d) : On peut juger de ce que M. de Meaux pensoit alors de mes égaremens par les choses qu'il en dit encore au-

(e) *Relat.*
p. 63.

jourd'hui. Je crus, dit-il (e), l'instruction des Princes de France en trop bonne main, pour ne pas faire en cette occasion tout ce qui seroit à y conserver un dépôt si important. Quelque soumission & quelque sincérité que j'eusse, pouvoit-il croire ce dépôt important en bonne main, supposé que je crusse que la perfection consiste dans le désespoir, dans l'oubli de Jésus-Christ, dans l'extinction de tout culte intérieur, dans un Fanatisme au-dessus de toute Loi ? Ces erreurs monstrueuses sont-elles de telle nature, qu'un homme tant soit peu éclairé ait pu de bonne foi ignorer qu'elles renversent le Christianisme & les bonnes mœurs ? Est-ce un fanatique admirateur d'une femme, qui se dit plus parfaite que la sainte Vierge, & destinée à enfanter une nouvelle Eglise ? Est-ce le Montan de la nouvelle Priscille, dont la main est si bonne pour le dépôt important de l'instruction des Princes ? Devoit-il me croire propre à une instruction si importante avec des erreurs si palpables, avec un cerveau si affoibli, avec un cœur si égaré ? ...

(f) *Ibid.*,
p. 53.

Ma soumission seule (f), si j'eusse eu tant d'erreurs impies, ne pouvoit justifier ce Prélat. Ou il a trop peu fait en ce sens-là, ou il a fait beaucoup trop maintenant. M. de Cambrai répète cent fois les mêmes raisonnemens sur ma douceur envers Madame Guyon & envers lui-même. Je ne raconterai pas ces vaines redites, puisque je suis assuré qu'on me rendra témoignage d'avoir mis ici tout le fort.

R E P O N S E .

Premier Point: Raisons de ménager M. de Cambrai.

VI. Je répons: Mes motifs, pour ne pas pousser M. l'Abbé de Fenelon, étoient justes malgré ses erreurs qui m'étoient connues.

1. C'étoit lui qui nous les découvroit avec une si apparente ingénuité, que nous ne pouvions douter de sa confiance, ni connoître sa confiance sans espérer son retour.

2. Il promettoit une entière soumission avec les termes les plus efficaces qu'on eût pu choisir, *jusqu'à promettre dès le premier mot sans discussion, comme un petit écolier, de se rétracter, de quitter tout, sa charge même, & se retirer pour faire pénitence.* On n'a qu'à relire ses Lettres, & on jugera si jamais on a exprimé sa soumission en termes plus forts, & avec un plus grand air de sincérité.

3. Ses erreurs n'étoient pas connues: il y avoit bien des bruits répandus de son étroite liaison avec Madame Guyon: mais personne qui nous fût connu, ne savoit qu'il fût son approbateur, ni qu'il en voulût soutenir ni pallier la doctrine. Il y avoit de l'inconvénient à faire paroître de la division dans l'Eglise sur cette matiere, à donner de l'autorité à l'erreur par une approbation si considérable, à pousser un homme important, & à le jeter peut-être dans une invincible opiniâtreté.

4. Si ses erreurs étoient excessives, leur excès même nous persuadoit qu'il n'y pouvoit pas persister long-tems, sur-tout dans une matiere qui n'étoit pas encore si bien éclaircie, qu'elle ne pût donner lieu à quelque surprise passagere.

5. Ce n'étoit pas lui seulement que nous croïions ramener; mais encore ses amis qu'il tenoit absolument en sa main, & nous espérons en les ramenant avec lui sauver de dignes sujets.

6. A la vérité nous déplorions son entêtement sur le sujet de Madame Guyon: mais nous la voïions elle-même à l'extérieur si disposée à la soumission, & à renoncer tant à sa mauvaise doctrine qu'à ses autres illusions, que nous ne pouvions nous persuader qu'il dût arriver à M. l'Abbé de Fenelon de la soutenir plus qu'elle ne faisoit elle-même. Nous croïions même que l'honneur du monde nous aideroit en cela, & qu'un homme de cette conséquence ne voudroit pas commettre sa réputation à protéger cette femme, à se déclarer son disciple & son sectateur. Qui pouvoit imaginer tous les tours qu'il donneroit à son esprit pour la défendre, pour l'abandonner, pour la sauver, pour la condamner en même-tems? Le monde n'avoit jamais vu d'exemple d'une souplesse, d'une illusion, & d'un jeu de cette nature.

7. Je n'étois pas seul de cet avis: j'étois appuyé par les sentimens d'un Prélat aussi sage que M. de Châlons, & d'un Prêtre aussi vé-

néralable que M. Tronfon , qui avoit élevé M. l'Abbé de Fenelon : & que cet Abbé avoit toujours regardé comme son pere. Nous ne défavouons pas que l'amitié ne foit entrée dans nos sentimens : on eft bien-aîfé de la concilier avec la raifon , & cette difpofition n'eft pas malhonnête.

Second Point : Avantages que tire M. de Cambrai de ma condefcendance .

VII. Après toutes ces raifons , nous avons l'événement contre nous : & c'eft pourquoi je me tais , & je me laiffe juger comme on voudra. Mais quant à M. l'Abbé de Fenelon , pour me condamner comme il fait fur mon énoncé , il faut qu'il ait dépouillé tout fentiment humain , & qu'il parle contre lui-même plus que contre moi. Il faut qu'il dife : Vous avez tort de m'avoir cru fur mes foupiffions : vous deviez fentir que j'en favois plus que vous , & que mieux & plus finement qu'aucun autre homme du monde , je favois donner de belles paroles à un homme fimple . Que M. de Meaux étoit innocent de s'amufer à mes promeffes ! Comment n'avoit-il pas l'efprit de fonger que le tems les demandoit alors : que je ferois bien en un autre tems reprendre mes avantages , & me relever , après être venu à mon but ? Non : il ne faut rien donner à l'amitié , à la confiance , à la réputation où étoit un homme : vous deviez me pouffer à bout , & n'attendre pas que je vous fiffe un crime de votre douceur .

VIII. Voilà dans le fond le raifonnement qu'il faut faire pour nous condamner : mais en même tems voilà de quoi rendre les hommes défiâns à toute outrance , & leur procédé le plus dur , le plus inhumain , le plus odieux . Pour moi je n'en fais pas tant , je le confeffe ; je ne fuis pas politique : je ne connois pas les rafinemens qui font les efprits , que les gens du monde veulent nommer fupérieurs . Simple & innocent théologien , je crus avoir affez fait pour la vérité , en liant M. de Cambrai par des Articles théologiques ; mais j'ignorois que certains efprits fe mettent au-deffus de tout : qu'ils introduifent un nouveau langage qui fait dire tout ce qu'on veut : & que pleins de diftinction & de défaites , en trompant vifiblement le monde , ils favent encore fe donner des approbateurs .

IX. Tournons néanmoins la médaille : faifons que j'aie fuit ces nobles confeils : que fans égard à promeffes , foupiffions , inconveniens , j'aie dénoncé M. de Cambrai , brûlé Madame Guyon de mes propres mains , toute renonçante qu'elle étoit à fes vifions & à fes erreurs : que ne diroit pas M. de Cambrai contre un procédé fi inique ? Je vois donc bien ce que c'eft : j'ai affaire à un homme ennemi de cette fine éloquence , qui a des couleurs pour tout ; à qui même les mauvaises caufes font meilleures que les bonnes , parce qu'elles donnent lieu à des tours fubtils que le monde admire ; à des inventions délicates , qui ne fubfiftent fur rien , & dont on eft l'arti-

san & le créateur. Que lui dirai-je, sinon avec l'Evangile (a) ? Nous ^{(a) Matt. XI. 17. 18.} avons chanté d'un ton agréable, & vous n'avez point dansé : Nous avons ^{& Jean.} entonné des chants lugubres, & vous n'avez point pleuré. Jean est venu, ne mangeant ni ne buvant (avec une austérité & un jeûne effroyable) ; & ils disent : Il est possédé du malin Esprit : le Fils de l'homme est venu (dans une vie plus commune) buvant & mangeant (avec les hommes, & ne dédaignant pas leurs festins) ; & ils ont dit : C'est un homme de bonne chère. Ils sont prêts à tout contredire. Quoi, vous aviez peur (b) de Madame Guyon ? Cette pauvre femme affligée, ^{(b) Mém. de M. de Cambrai, Relat. pag. 26. n. XIX. Rép. p. 16.} captive, que personne ne soutenoit ? Mais quoi, d'autre part ; vous ne la bruliez pas avec ses Livres ? Quoi, vous m'avez épargné moi-même, pendant que j'étois entre vos mains ? Vous n'avez point publié mes erreurs cachées ? Quoi, vous ne voulez pas m'aider à les couvrir de subtiles excuses, après que je les ai déclarées ? Quoi, que vous faissiez, vous aurez tort. Mais malgré la subtilité & l'esprit de contradiction qui anime les Sages du monde, il n'y aura que la paille qui soit emportée, & (c) la véritable sagesse sera justifiée ^{(c) Matt. XI. 9.} par ses enfans.

X. Quel est le vrai caractère de cet homme contentieux ; dont l'Apôtre a dit (d) : Nous n'avons pas cette coutume, ni l'Eglise de Dieu ? ^{(d) 1. Cor. XI. 16.} Et n'en est-ce pas un trait trop visible, de faire un crime à un ami, d'avoir voulu vous gagner le cœur, & le prendre par la confiance ? c'est ce que j'avois espéré, en refusant l'offre que reconnoît M. de Cambrai, de me laisser quelques-uns de ses manuscrits, pour le convaincre en cas qu'il vînt à changer. Il est vrai naturellement, que je fus touché de ce moi-même qu'il trouva d'assurer sa sincérité ; en me laissant contre lui de telles preuves. Mais moi, tant j'étois simple, plein de candeur & de confiance ; moi, dis-je qui ne voulois mettre ma sûreté que dans son bon cœur, je refusai toute autre assurance ; & après que pour gage de sa bonne foi je n'ai voulu qu'elle même, il me vient dire aujourd'hui : Vous sortez de la vraisemblance, quand vous vous vantez de vous être fié à mon bon cœur, & le mien n'étoit pas tel que vous le pensiez.

Troisième Point : Sur les papiers que j'ai rendus.

XI. Il me reproche qu'en lui rendant ses papiers, j'ai gardé ses Lettres, sans vouloir comprendre ma juste réponse (e) : que la différence est extrême entre les Lettres, qu'on ne vous écrit que pour être à vous, & des papiers qu'on dépose entre vos mains pour les rendre après la lecture. On n'a au reste à rendre aucune raison pourquoi on garde des Lettres : M. de Cambrai en a gardé des miennes, dont il produit des extraits, sans que je lui en demande aucune raison. Mais supposé même qu'il m'ait peut-être, & sans l'assurur, passé dans l'esprit une pensée, un soupçon qu'il lui pouvoit arriver d'être tenté sur ses soumissions ; j'ai bien voulu dire sans

(e) Relat. p. 101. n. XV.

façon, que ses Lettres auroient pu servir à lui en rappeler le souvenir : & il me fait un procès sur cette parole. C'est pourtant autre chose d'être tenté, ce qui peut arriver aux plus vertueux ; autre chose de succomber à la tentation : & quoi qu'il en soit, j'ai voulu marquer à M. de Cambrai, que si j'ai été capable de garder entre mes mains des moiens pour le rappeler en secret à ses soumissions, positivement j'ai voulu m'ôter le moiien de le convaincre en public de ses erreurs. Que peut-il trouver mauvais dans ce procédé, si ce n'est trop d'honnêteté & de confiance ? *N'étoit-il pas, dit-il (a), plus important de garder les preuves de mes erreurs, que celles de mes soumissions ?* Oui sans doute, si j'avois songé à le convaincre d'erreur dans le public. *Ma soumission, poursuit-il, ne prouve que ma docilité peut être excessive. Pourquoi étoit-il (M. de Meaux) si précautionné & si défiant sur les soumissions qui ne prouvent rien contre moi, pendant qu'il l'étoit si peu sur la preuve des erreurs qui étoient le point capital ?* La raison est évidente : quand sur ce point capital on ne songe à rien ; & que loin de désirer d'en avoir la preuve, on consent par une absolue confiance à s'en priver : on ne veut point qu'un ami sente de la défiance. On rend les hommes défians en l'étant soi-même : tout mon but étoit de gagner M. l'Abbé de Fenelon : ainsi ce qu'il me reproche avec tant d'amertume, c'est sur le sujet de ses erreurs, d'avoir autant que j'ai pu tout remis à sa bonne foi : content d'avoir satisfait à la vérité par les Articles, je n'en voulois pas davantage. L'événement m'a trompé : si mon procédé sincère avoit eu un meilleur succès, ma joie auroit peut-être été trop humaine : quoi qu'il en soit, voilà mon crime envers ce Prélat : comme s'il vouloit avouer, qu'il falloit le connoître mieux que je n'ai fait : & qu'y a-t-il qui resente plus l'esprit de contention, qu'une chicane aussi malhonnête que celle de m'accuser de trop de crédulité en sa faveur ?

(a) *Rép.*
p. 11.

Quatrième Point.

XII. Pendant que nous parlons tant des Ecrits que M. de Cambrai nous avoit confiés, & que nous lui avons rendus par les motifs qu'on vient de voir ; il est impossible que le Lecteur ne soit curieux de savoir quels ils étoient. Mais pour abrégier cette discussion, M. de Cambrai va nous l'apprendre lui-même. Car encore que ces Mémoires fussent écrits avec tout le soin & avec toute la finesse dont il est capable, comme le peuvent témoigner ceux qui les ont lus, & comme aussi il seroit aisé de le justifier par mes extraits ; ce Prélat les appelle par-tout, & dès l'abord quatre fois de suite (b), des Recueils informes, écrits à la hâte & sans précaution : dictés avec précipitation & sans ordre à un domestique, & qui passoient, sans avoir été relus, dans les mains de M. de Meaux. Il devoit du moins ajouter, qu'il les confioit également à M. de Châlons & à M. Tronçon ; qui

(b) *Rép.* à
la *Relat.*
p. 40, 41, 42.
43, 44, 45.

comme moi peuvent témoigner , que quelques-uns étoient de sa main & digérés à loisir, & tous les autres d'un caractère aussi-bien que d'un stile élégant , correct , où rien ne sentoît la négligence . M. Tronçon nous en fit d'abord des extraits , qu'on ne lisoit point sans fraieur , tant les propositions en étoient étranges & inouïes . Sans doute il en a parlé à M. de Cambrai , à qui il aura laissé quelque forte impression contre ces Mémoires étonnans , sur-tout contre celui où l'Auteur traitoit de S. Clément d'Alexandrie : c'est donc pour en excuser les erreurs palpables , qu'il les traite d'ouvrages informes , mal digérés & précipités . Et il sent si bien que c'étoit le fond même de la doctrine qui y étoit à reprendre , qu'il ne les sauve qu'en disant (a) que ce n'étoit que des Recueils secrets & informes , tant des preuves du vrai , que des objections qu'on pourroit faire pour le faux . C'est ainsi qu'en use ce Prélat . Quand il parle comme Molinos , ce n'est qu'une objection : quand M. l'Evêque de Chartres le convainc par son propre Ecrit , d'avoir avoué le mauvais sens de son Livre sur l'extinction du motif de l'Espérance , c'est un argument *ad hominem* : quand il pousse les choses trop loin , c'est qu'il exagère . Quand est-ce donc qu'il aura parlé naturellement ? Il est vrai que dans ces Mémoires manuscrits il propose des sentimens si outrés , qu'il est contraint d'avouer (b) qu'il y a de certains endroits d'exagération , principalement sur S. Clement d'Alexandrie : mais il ne sauroit nier qu'ordinairement les plus grands excès ne soient ses dogmes : & nous savons positivement , que sa *Gnose* , comme il l'appelloit , en traduisant le Grec de S. Clément d'Alexandrie , quoique pleine des sentimens les plus outrés , est encore aujourd'hui la règle secrète du parti .

XIII. Dans sa Réponse Latine à M. l'Archevêque de Paris , qu'il voudroit bien nous cacher , quoiqu'à Rome il la distribue imprimée à ceux qu'il croit affidés , il ne cesse de répéter , que ses Mémoires manuscrits étoient indigestes ; imprudemment , mal-à-propos , & précipitamment dictés : *INDIGESTA, incompressa, propere, praepostere, incaute & incondite dictata* : qu'ils contenoient une matiere informe & mal digérée : *rudem indigestamque materiam* . Dieu est juste : j'avois voulu de bonne foi m'ôter la preuve , que me fournissoient les Manuscrits de M. de Cambrai ; mais sa conscience le trahit , & ce qu'il en dit , justifie assez tout ce que j'en ai raconté dans ma Relation .

XIV. Bien plus : contre sa pensée , & contre la mienne , je l'avoue , ses propres Lettres servent encore à le convaincre . Une bonne & sûre doctrine ; une conscience assurée & ferme , n'oblige jamais à consulter avec tant d'angoisse : à propoter (c) de tout quitter , & même sa place : de s'aller cacher pour faire pénitence le reste de ses jours , après avoir abjuré & rétracté publiquement la doctrine égarée qui l'aura séduit . C'est ainsi que parle un homme qui sent qu'il innove , & à qui malgré qu'il en ait , sa conscience reproche ses inno-

(a) Ibid.
p. 167.

(b) Ibid.
p. 47. &c.

(c) Mémoires
de M. de
Cambrai .
Relat.
p. 60.

vations. C'est ce que je vois, maintenant qu'il a égalé son obstination à son erreur : c'est ce que je ne vois pas dans le tems que la soumission qui m'a trompé, lui cachoit peut-être à lui-même son propre fond. Quoi qu'il en soit, s'il a voulu me surprendre par les plus fortes expressions, & avec le plus grand air de sincérité; n'est-il point peiné en lui-même du succès d'un tel dessein? Que s'il me parloit sincèrement, & qu'il eût véritablement dans le cœur tout ce qu'il montrait par de si vives expressions, pourquoi dans l'opinion que j'avois de lui, trouve-t-il si étonnant que je l'aie cru? ne puis-je pas lui rendre ses propres paroles, & lui répondre ce qu'il dit lui-même (a) touchant Madame Guyon? Il me parut, que je vois en elle ces marques d'ingénuité, après lesquelles les personnes droites ont tant de peine à se défer de la dissimulation d'autrui. Pourquoi ne voudroit-il pas que j'aie cru voir en lui les mêmes marques? veut-il dire qu'il étoit visible qu'il ne les avoit pas? n'est-ce pas-là s'accuser lui-même en me voulant faire mon procès? mais il fait bien d'autres détours; & il est tems de découvrir plus à fond encore toutes ses adresses.

(a) Rép.
p. 11.

A R T I C L E IV.

*Détours sur l'approbation des Livres imprimés
de Madame Guyon, & de sa doctrine.*

I. CEUX qui ne veulent pas croire toutes les souplesses de M. l'Archevêque de Cambrai, en vont découvrir une preuve surprenante: car on lui va voir à la fois condamner & absoudre Madame Guyon; l'accuser tout ensemble, & s'en déclarer le protecteur: & l'Eglise n'a point d'exemple de semblables subtilités.

§. I.

Ambiguités.

M. DE CAMBRAI.

(b) Rép.
p. 11.

(c) Mem.
de M. de
Cambrai.
Relat. p.
p. 11. n. IX.
p. 11. n. XV.

II. Je supposois (b), qu'on pouvoit excuser une femme ignorante sur des expressions irrégulières & contraires à sa pensée, pourvu qu'on fût bien assuré de sa sincérité. De-là vient que j'ai parlé ainsi dans le Mémoire que l'ort a produit (c) contre moi: Je n'ai pu ni dû ignorer ses Ecrits: quoique je ne les aie pas examinés tous à fond dans le tems; du moins j'en ai su assez pour devoir me défer d'elle, & pour l'examiner en toute rigueur. Ainsi je l'excusois sur ses Ecrits par ses intentions, sans vouloir néanmoins approuver les Livres: quoique je les eusse lus assez négligemment, ils m'avoient paru fort éloignés d'être corrects.

III. Pour l'examen rigoureux de ces deux Ouvrages: (du Moien contre & du Cantique) par rapport au public, c'étoit son Evêque qui devoit y

veiller : n'étant que Trêtre , je croiois assez faire en tâchant de connoître ses vrais sentimens.

IV. Il ne s'agissoit (a) que des Livres imprimés : jusqu'alors je ne les avois jamais lus dans une rigueur théologique : une simple lecture m'avoit déjà fait penser qu'ils étoient censurables . Je ne les excusois ni ne les défendois , comme mon Mémoire le dit expressément : mais la bonne opinion que j'avois de cette personne ignorante me faisoit excuser ses intentions dans les expressions les plus défectueuses. (a) Ibid. p. 23.

R E P O N S E.

V. On ne fait si M. de Cambrai veut approuver ou improver les Livres de Madame Guyon. D'un côté, c'est les improver , que de les croire (b) fort éloignés d'être corrects ; que de les trouver censurables par une simple lecture : de l'autre, c'est les approuver , que de chercher (c) dans l'intention secrète d'un Auteur une excuse à ses expressions les plus défectueuses, après un examen à toute rigueur que ce Prélat convient d'avoir fait. (b) Ibid. p. 21.
(c) Ibid.

VI. Cependant il nous échapera bientôt : car malgré cet examen rigoureux, vous trouverez trois lignes après , (d), qu'il y a un examen rigoureux par rapport au public , que M. de Cambrai ne veut point avoir fait ; & il ajoute (e) qu'il n'avoit jamais lu les Livres de Madame Guyon dans une certaine rigueur théologique. Il y a donc une rigueur théologique & par rapport au public, où M. de Cambrai n'est pas entré : & il y a pourtant outre cela un examen à toute rigueur, auquel il avoue qu'il se croit obligé. (d) Ibid.
(e) Ibid. p. 20.

VII. S'il s'agissoit des faits personnels, j'avoue que l'on pourroit distinguer l'examen d'un Livre d'avec l'examen rigoureux de la personne : mais que dans l'examen d'un Livre il y en ait un d'une rigueur théologique & par rapport au public, & un autre qui soit rigoureux sans être théologique & sans aucun rapport avec le public, c'est ce que la Théologie avoit ignoré . Mais cette réflexion va paroître encore dans une plus grande évidence.

S. II

Sur l'approbation des Livres de Madame Guyon.

M. DE CAMBRAI.

VIII. M. de Meaux (f) assure du ton le plus affirmatif que j'ai donné ces Livres à tant de gens : mais si je les ai donnés à tant de gens, il n'aura pas de peine à les nommer : qu'il le fasse donc, s'il lui plaît. (f) Ibid. p. 21.

R E P O N S E.

IX. M. de Cambrai me regarde comme si j'avois entrepris de lui prouver la distribution manuelle des Ecrits de Madame Guyon. Mais ce n'est pas là de quoi il s'agit : un Docteur met un Livre

en main à ceux qu'il dirige, quand il l'estime & l'approuve: c'est ce qu'a fait M. de Cambrai. Car que veulent dire ces paroles de

(a) *Mém. de M. de Cambrai. Relat. p. 72. n. IX.* son Mémoire (a): J'ai vu souvent Madame Guyon: je l'ai estimée: je l'ai laissée estimer par des personnes illustres dont la réputation est chère à l'Eglise, & qui avoient confiance en moi. Il donne assez à entendre ce

que c'est que de laisser estimer Madame Guyon par ces personnes qui avoient confiance en lui, en ajoutant tout de suite (b): Je n'ai pu ni du ignorer ses Ecrits: un peu après: Je l'ai connue: je n'ai pu ignorer

ses Ecrits: moi Prêtre, moi Précepteur des Princes, moi appliqué depuis ma jeunesse à une étude continuelle de la doctrine, j'ai dû voir ce qui étoit évident. En entendant ces paroles naturellement, tout le monde en a tiré avec moi cette conséquence: que c'étoit avec ses Ecrits qu'il l'avoit laissée estimer: ces personnes qui se fioient en lui, visiblement étoient des personnes qu'il dirige: sur qui il a tout pouvoir: qui régient leur estime par la sienne: il leur a laissée estimer Madame Guyon avec ses Ecrits: pouvant les en détourner par un seul mot, il ne l'a pas voulu faire. Voilà le sens naturel & inévitable du Mémoire de M. de Cambrai. Mais qu'est-ce à un Docteur, à un Directeur de mettre en main un Livre à ses pénitens, à ceux qu'il conduit, si ce n'est l'approuver? en l'approuvant on le met entre les mains de mille personnes, beaucoup plus que si actuellement on en faisoit la distribution. Car faudra-t-il croire que ceux à qui

(c) *Ci-dessus, p. 11. n. II.*

on laissoit estimer Madame Guyon comme (c) une personne si spirituelle & d'une si haute Oraïson, ne lisoient point ses Livres où toute la spiritualité étoit renfermée? M. de Cambrai avoue qu'il les connoissoit. C'étoit donc délibérément & en connoissance de cause, qu'il les laissoit lire & estimer par ceux à qui une de ses paroles les auroit ôtées pour jamais. Ils disoient: M. l'Abbé de Fénélon n'a pu ni dû ignorer ces Livres: lui Prêtre, lui Précepteur des Princes, lui qui a dû savoir ce qui étoit évident, n'a dû ni pu ignorer s'ils étoient évidemment estimables. Il nous les laisse lire dans cette pensée: ils sont donc évidemment bons: nous pouvons régler sur ces Livres notre conscience. Où est le zèle, où est la prudence, où est l'autorité d'un Directeur si ces conséquences sont douteuses? Sans doute, il falloit deviner qu'il avoit examiné Madame Guyon avec ses Livres en toute rigueur; mais non pas en toute rigueur théologique, ni par rapport au public: le mocque-t-on, quand on pense éblouir le monde par ces vaines distinctions?

§. III.

Illusion sur l'intention & sur la question de fait.

M. DE CAMBRAI.

(d) *Réf. p. 132.*

X. Le sens d'un Livre (d) n'est pas toujours le sens ou l'intention de l'Auteur. Le sens du Livre est celui qui se présente naturellement en exa-

minant tout le texte : quelle que puisse avoir été l'intention ou le sens de l'Auteur, un Livre demeure en rigueur censurable par lui-même sans sortir de son texte, si son vrai & propre sens qui est celui du texte est mauvais : alors le sens ou intention de la personne ne fait excuser que la personne même, sur-tout quand elle est ignorante. En posant cette règle reçue de toute l'Eglise, je ne fais que dire ce que M. de Meaux ne peut éviter de dire autant que moi : d'un côté il a condamné les Livres de Madame Guyon : de l'autre il lui fait dire qu'elle n'avoit aucune des erreurs portées par sa condamnation.

R E P O N S E.

XI. J'arrête ici le Lecteur, pour le faire souvenir que ce qu'on fait dire ici à M. de Meaux est inventé d'un bout à l'autre, comme il a déjà été dit (a) : après cela reprenons la suite de la Réponse.

(a) Cf. des-
sus, Art. II.
u. XP. XVI.

M. DE CAMBRAI.

XII. Cette distinction (b) est très-différente de celle du fait & du droit, qui a fait tant de bruit en ce siècle. Le sens qui se présente naturellement, & que j'ai nommé SENSUS OBTUS, en y ajoutant NATURALIS, est selon moi le sens véritable, propre, naturel & unique des Livres, pris dans toute la suite du texte, & dans la juste valeur des termes : ce sens étant mauvais, les Livres sont censurables en eux-mêmes, & dans leur propre sens : il ne s'agit donc d'aucune question de fait sur les Livres.

(b) R^{ij}.
2. 16.

R E P O N S E.

XIII. Veut-il introduire dans l'Eglise une nouvelle question de fait ? non, dit-il, & il ne s'agit d'aucune question de fait sur les Livres de Madame Guyon. Il y a pourtant une nouvelle question de fait, puisqu'en avouant que ces Livres sont condamnables en leur propre sens, il veut trouver un moien de les sauver au sens de l'Auteur : car écoutons ses paroles : Ces Livres sont condamnables au sens véritable, propre, naturel & unique, pris dans toute la suite du texte, & dans la juste valeur des termes. Et en même-tems il saura trouver le moien de disculper son amie, & de dire que ce sens non seulement véritable, propre, naturel, qui se présente d'abord, mais encore unique, pris dans toute la suite du Texte, & dans la juste valeur des termes, n'est pas le sien.

XIV. S'il s'agissoit de quelques paroles, de quelques propositions détachées, il seroit peut-être permis de soupçonner de la surprise ou de l'ignorance en quelques endroits ; mais que dans les Livres de système, comme on parle, & pleins de principes, on ait trouvé le moien de répandre dans toute la suite du texte & dans la juste valeur des termes, un sens propre, naturel & unique qui soit contraire au sens de l'Auteur ; ce ne seroit pas, comme le suppose M. de Cambrai, l'ouvrage d'une personne ignorante, mais l'effet du plus profond artifice.

S. IV.

Sur le refus de l'approbation de mon Livre.

M. DE CAMBRAI.

- (a) Rép. p. 57. XV. Je n'ai pas voulu (a) justifier les Livres de Madame Guyon par les sentimens de l'Auteur ; mais seulement ne les condamner pas jusqu'au point où M. de Meaux les condamnoit , parce que cette condamnation terrible retomboit sur les intentions de la personne même.

REPONSE.

- (b) Rép. p. 102. XVI. Je ne fais ce qu'il veut m'imputer avec cette terrible condamnation qui retomboit, non point sur le Livre de Madame Guyon , mais sur les intentions de la personne . Dans la condamnation d'un Livre , ni moi , ni qui que ce soit ne nous sommes jamais avisés de condamner le sens & l'intention d'un Auteur , d'une autre manière , qu'en prenant la suite de son texte , & la juste valeur de ses termes . Cette finesse qu'on me fait tourner contre la personne , m'est inconnue comme aux autres hommes . M. de Cambrai peut-il dire de bonne foi (b) , que mon Livre qu'il n'a retenu qu'une seule nuit , & dont il a seulement parcouru les titres , lui ait fait paroître un autre dessein ? En tout cas , il auroit pu se désabuser en lisant le Livre , où je n'ai pas seulement songé à connoître les intentions de Madame Guyon , autrement que par la juste valeur de ses termes , & par la suite de son texte & de ses principes. Falloit-il m'imputer un chimerique dessein , pour prétexter le refus d'une approbation ? Mais voions comme il s'embarrasse en soutenant ce vain prétexte.

M. DE CAMBRAI.

- (c) Ibid. pag. 69. XVII. Le silence (c) que je voulois POUSSER JUSQU'AU BOUT , n'étoit que pour n'imputer pas avec M. de Meaux un système évidemment abominable à Madame Guyon . S'il n'eût fait que condamner le Livre de cette personne , en disant qu'on pouvoit conclure de son texte des erreurs qu'elle n'avoit pas eu intention d'enseigner , il auroit parlé sans se contredire , & conformément à l'Acte qu'il avoit dicté . On le voit (d) : M. de Cambrai ne sauroit que dire sans le recours continuel à l'Acte inventé qu'il allégué à chaque ligne. Suivons : mais lui imputer (à Madame Guyon) un système toujours soutenu & évidemment abominable , c'étoit se contredire pour attaquer les intentions de la personne , & c'est ce que je ne croiois pas devoir approuver.

(d) Voir les dessein n. XI.

REPONSE.

- XVIII. Laissons à part la contradiction , qu'il ne cesse de m'imputer contre la vérité des Actes : celle où il tombe est visible . M. de Meaux devoit dire qu'on pouvoit conclure du texte de Madame Guyon , des

erreurs qu'elle n'avoit pas eu intention d'enseigner. Ainsi dans le sentiment de M. de Cambrai, je ne pouvois condamner Madame Guyon que par des conséquences. Il oublie ce qu'il vient de dire (a), que son Livre étoit censurable en lui-même, dans son sens naturel, propre, unique, qui se présente d'abord, & qui de plus est vrai selon la suite du discours, & la juste valeur des termes. Mais un sens pris de cette sorte n'est pas un sens tiré par conséquences. C'est donc plus que par conséquences; c'est immédiatement & dans son sens, non seulement naturel & propre, mais encore unique, qu'il falloit condamner ces Livres.

XIX. C'étoit dans ce sens unique que se trouvoient ces abominations : car le texte visiblement ne peut être censurable que par-là : donc ces abominations ne se tiroient point par conséquences, mais se trouvent dans le texte même, en son sens propre & unique, selon toute la suite du discours, & la juste valeur des termes.

XX. Après cela, vouloir faire dire à M. de Meaux, que ce sens unique du Livre dans toute la suite est contraire à l'intention de l'Auteur, c'est contre la supposition vouloir me rendre complice de la plus pernicieuse de toutes les illusions.

XXI. C'est donc M. de Cambrai qui se contredit & non pas moi; puisqu'il assure d'un côté, que ces Livres favoris sont censurables par eux-mêmes dans leur sens propre, naturel, unique, qui se présente d'abord : & de l'autre, qu'ils ne le sont que par conséquences.

XXII. C'est encore se contredire, que d'enseigner d'un côté, comme fait M. de Cambrai (b), qu'il a déjà condamné ces Livres chéris dans leur vrai, propre & unique sens : & de l'autre de n'y trouver pour toute matière de condamnation (c), que des équivoques, des exagérations qui leur sont communes avec les Saints, & un langage mistique dont le sens est bon, & auquel aussi on n'oppose qu'un sens rigoureux, où l'Auteur n'a jamais pensé.

XXIII. Mais encore est-il véritable qu'avec toutes ces finesse, M. de Cambrai ne sort point d'affaire. Ceux à qui il a laissé estimer les Livres de Madame Guyon, ne devoient pas ce sens de l'Auteur contraire au sens propre, naturel, unique, qu'inspiroit la suite du texte. Quand il dit (d), qu'il a laissé estimer la personne & non pas les Livres, nous avons vu le contraire par ses propres paroles. Quand il ajoute (e) : Ne puis-je pas l'avoir laissée estimer comme je l'estime moi-même, c'est-à-dire sans estimer ses Livres, il se condamne lui-même, puisqu'il ne peut pas ne point estimer des Livres pour la défense desquels on lui voit faire de si grands efforts.

XXIV. Enfin, quand il écrit (f) ces mots : Je n'ai point voulu justifier les Livres par les sentimens de l'Auteur, mais seulement ne les condamner pas : que fera-t-il, le cas arrivant, car il est sans doute qu'il peut arriver, où il faudra condamner un méchant Livre ? Sera-t-il reçu à répondre qu'on lui veut faire condamner des intentions per-

(a) *Mém.
de M. de
Cambrai.
Relat.
p. 72.*

sonnelles? qui jamais a pu avoir un tel dessein? qui jamais a imaginé une telle excuse? On se contredit nécessairement dans une réponse de cette nature; car il faut dire d'un côté, comme a fait M. de Cambrai dans son Mémoire (a), que c'étoit en pesant la valeur de chacun des termes, qu'il excuse Madame Guyon; & de l'autre dans sa Réponse, que c'est par la suite de ce discours & par la juste valeur des termes, que ses Livres sont condamnables. Ainsi, quoi que puisse dire M. de Cambrai, il introduit une nouvelle question de fait dans la condamnation des Livres de Madame Guyon: mais une question de fait entièrement sans exemple. Dans la question de fait qu'il prétend avoir évitée, tout est plein d'exemples bien ou mal allégués: on entend retentir de tous côtés les trois Chapitres & Honorius, le quatrième, le cinquième & le sixième Concile, &c. La question de fait que M. de Cambrai met le premier sur le tapis n'est précédée d'aucun exemple, & tout est singulier dans ce Prêlat. D'ailleurs la question de fait qu'il introduit, n'a point d'issue ni de fin, & ne peut jamais être résolue; puisque dans celle de ce dernier siècle qu'il rejette si loin, on oppose textes à textes, & paroles à paroles, ce qui peut être la matière d'une discussion: au lieu que dans la question de M. l'Archevêque de Cambrai, il n'oppose à la suite & à la valeur des paroles, & au sens unique qui en résulte, qu'une intention qu'on ne peut jamais pénétrer: d'où il s'ensuit qu'on ne peut plus pousser à bout ni Pélagé, ni Arius, ni Nestorius, ni aucun autre Hérétique, ni leurs défenseurs. Voilà ce qu'a entrepris M. de Cambrai pour justifier la malheureuse conduite qui lui a fait laisser estimer les Livres de Madame Guyon, & refuser son approbation à la juste condamnation qu'on en vouloit faire.

A R T I C L E V.

Sur les entrevues avec Madame Guyon, & sur le titre d'Amie.

I. VOICI sur ce sujet ce que je trouve imprimé dans la première édition de la Réponse de M. de Cambrai que j'ai en main. L'on y verra ce qu'il disoit naturellement.

M. DE CAMBRAI.

(b) *Rép.
t. 2.
p. 17.*

II. Au reste (b) il faut expliquer ces paroles de mon Mémoire: je l'ai vu souvent; tout le monde le fait. Le monde savoit en effet que je l'avois vu assez souvent pour l'estimer, & pour avoir dû prendre connoissance de sa spiritualité. Voilà ce que signifie ce souvent. Mais il ne veut pas dire des entrevues fréquentes. Mon extrême assiduité à Versailles faisoit que j'allois rarement à Paris. Il est vrai qu'elle passoit de tems en tems à Versailles allant voir une de ses parentes: mais quoique je l'aie vue un assez grand nombre de fois pendant plus de quatre ans, il est vrai

néanmoins que ces entrevues , par rapport à cet espace de tems n'étoient pas fréquentes.

R E P O N S E .

III. Quel entortillement dans tout ce discours ! Il ne fait s'il veut avouer qu'il ait vu souvent Madame Guyon . Il distingue subtilement comme sur un point de Théologie . Cependant il est véritable qu'il s'est toujours excusé d'avoir vu souvent cette femme ; tant il croioit peu avantageuses ses liaisons avec une fausse Prophétesse remplie d'erreurs & de visions : & le monde est plein de gens irréprochables , qui racontent sans difficulté qu'il leur a toujours soutenu , qu'à peine l'avoit-il vue deux ou trois fois : quoi qu'il en soit , sans examiner combien ont été fréquentes des entrevues qu'il voudroit bien diminuer ; il suffit qu'il l'ait vue assez pour l'appeller son amie , & une amie d'une si étroite correspondance , d'une si grande distinction , qu'il ait dit par-tout dans son Mémoire (a) & dans la Réponse (b) , que la réputation de cette femme étoit inséparable de la sienne propre.

(a) *Mém. de M. de Cambrai.*
p. 78. *Or.*
(b) *Idem.*
la *Relat.*
p. 89. 104.
Or.

M. DE CAMBRAI.

IV. On savoit (c) que j'avois vu & estimé cette personne : ceux qui me pressoient de la condamner , l'appelloient mon amie . C'étoit en leur réponse dans que je parlois leur langage , & que je donnois le nom d'amie à une personne que j'avois fort estimée.

(c) *Idem.*
l. 144.
p. 11.

R E P O N S E .

V. M. de Cambrai ne fait non plus s'il doit nommer Madame Guyon son amie , que s'il doit reconnoître qu'il l'a vue souvent . Ce n'étoit pas lui qui l'appelloit son amie : & s'il lui donne maintenant ce titre si répandu dans son Mémoire (d) , ce n'est que par complaisance , par imitation ; & à cause que ceux qui le pressoient de la condamner , la nommoient ainsi : il donne tel tour qu'il veut à ses paroles , autant sur les moindres choses que sur la doctrine : on ne fait jamais si c'est lui qui parle de son propre fond , ou s'il parle dans l'esprit des autres , par une impression du dehors , *ad hominem* si l'on veut . Qu'on est malheureux & incertain de soi-même , lorsqu'il faut toujours échapper par quelque finesse ! Puisque (e) tout son commerce n'a roulé que sur la spiritualité de Madame Guyon , il ne s'en excuseroit pas tant , s'il ne sentoit en sa conscience , que cette spiritualité qu'il trouvoit si belle , étoit dans l'esprit de tout le monde , non seulement odieuse , mais encore , pour me servir de ses termes (f) , abominable.

(d) *Relat.*
p. 76.

(e) *Idem.*

(f) *Idem.*

ARTICLE VI.

Sur l'approbation des Livres manuscrits
de Madame Guyon.

§. I.

Que M. de Cambrai a su toutes les visions de cette femme.

M. DE CAMBRAI.

(a) *Rép.*
chap. I.
p. 37.

I. **V**ENONS (a) maintenant au fait que M. de Meaux raconte. Il assure qu'il me montra sur les Livres de Madame Guyon, toutes les erreurs & tous les excès qu'on vient d'entendre. Veut-il dire par-là qu'il m'apporta les Livres, & qu'il m'y fit voir ces erreurs & ces excès? on pourroit croire qu'il veut le faire entendre: mais il ne le dit pourtant pas positivement. Sa mémoire qu'il dépeint fraîche & sure, ne lui permet pas d'avancer ce fait.

REPONSE.

(b) *Relat.*
p. 16. 37.

II. M. de Cambrai ne voit que ce qu'il veut, & il nie même ce qu'il a sous les yeux. Il n'y a rien de plus clair que ces paroles de ma Relation (b): J'entrai dans la conférence (avec M. l'Abbé de Fenelon,) plein de confiance, qu'en lui montrant sur les Livres de Madame Guyon les excès qu'on vient d'entendre, il conviendrait qu'elle étoit trompée. On ne montre pas des faits sur des Livres qu'on n'apporte point:

(c) *Ibid.*
p. 51. n. VII.

aussi venois-je de dire (c) en parlant de cette même matière, que M. de Cambrai avoit vu ces choses & plusieurs autres aussi importantes: ce n'étoit point un récit que je lui en faisois: j'assure qu'il les a vues.

(d) *Relat.*
p. 51.
n. XVII.

Je (d) ramassois tous ces faits pour les lui représenter, & la suite fut en effet de les lui montrer sur les Livres. Pourquoi aussi n'aurois-je pas apporté des Livres qu'on avoue que j'avois en main? mais que sert à M. de Cambrai de nier que je lui en aie fait la lecture, puisqu'il avoue après tout par les paroles suivantes que je lui en ai fait le récit?

M. DE CAMBRAI.

(e) *Rép.*
p. 37.

III. Il est vrai seulement (e) que dans une assez courte conversation, qu'il nomme une conférence, il me raconta ces visions.

REPONSE.

IV. Je ne fais encore quelle finesse peut trouver M. de Cambrai à nous avouer ce récit plutôt sous le nom de conversation, que sous celui de conférence. Quoi qu'il en soit, il ne niera pas qu'elle se fit chez lui à heure marquée, & ses amis appelés durant une après-dinée, & tant qu'il voulut, puisque j'étois venu pour cela. Ce que

je lui récitai est étendu plus au long dans la première édition de la Réponse (a) : Il me raconta, dit-il, (M. de Meaux) que Madame Guyon s'imaginait créer par une plénitude de grâces, & la répandre sur les personnes qui étaient en silence auprès d'elle. Il ajouta, qu'elle avait prédit qu'il viendrait bientôt un temps où l'Oraison se répandrait abondamment dans l'Eglise : qu'elle était la Femme de l'Apocalypse, & l'Épouse au-dessus de la Terre du Fils de Dieu. Qu'il ne s'avise donc plus de nier que je lui aie raconté ces faits importants. Des visions qu'il avoue lui-même (b) avoir été suffisantes à faire condamner Madame Guyon ou comme folle, ou comme impie, si elle avait parlé ainsi d'elle-même sérieusement, méritoient d'être approfondies. (a) Rép. 1. édit. p. 20. (b) Rép. p. 27.

§. II.

Que M. de Cambrai affoiblit & excuse tout.

M. DE CAMBRAI.

V. Je répondis (c) 1. qu'elle était folle & impie si elle avait parlé ainsi (c) *ibid.* d'elle-même sérieusement. 2. Je remarquai que beaucoup de saintes âmes avaient raconté par simplicité certaines grâces particulières, mais dans un genre très-inférieur aux prodiges insensés dont il s'agissait. 3. Je dis que cette personne m'avait paru d'un esprit tourné à l'exagération sur ses expériences. 4. J'ajoutai les paroles de S. Paul : éprouver les esprits.

RÉPONSE.

VI. Veut-il avoir dit toutes ces choses ? je passe tout, & je conclus 1. que selon M. de Cambrai Madame Guyon paroissait tournée à exagérer ses expériences, c'est-à-dire celles qui lui paroissaient avantageuses : ce qui est un caractère d'orgueil qu'il est forcé d'avouer.

2. Que M. de Cambrai vouloit affoiblir la vérité de mon récit par cette conditionnelle, *si elle avait parlé ainsi d'elle-même sérieusement*. C'est ce qu'il fait plus à découvert dans la suite.

M. DE CAMBRAI.

VII. Ces choses (d) que M. de Meaux me racontait, m'étoient nouvelles (d) *Rép. p. 22.* & presque incroyables. J'avoue que je commençai à me défier un peu de la prévention de ce Prélat contre cette personne. Je ne reconnoissois en toutes ces choses aucune trace des sentimens que j'avais toujours cru voir en Madame Guyon.

RÉPONSE.

VIII. Quoi, M. de Cambrai ne savoit rien de ces prodigieuses communications de grâces ? ses amis ne lui en avoient jamais rien dit ? ou bien c'est qu'elles n'étoient pas véritables ? veut-on me faire produire les Lettres originales qui en font la preuve ? J'ai marqué dans ma Relation celles de Madame Guyon qui confirment tout

ce que j'avance : il faut me croire ou me démentir nettement sur des faits contre lesquels on n'allègue rien , & dont j'ai la preuve en main . Si M. de Cambrai en doutoit , il devoit approfondir la matiere pendant que j'avois , outre les Lettres que j'ai encore , les Livres que j'ai rendus , & qu'il m'avoit fait confier lui-même : mais alors il ne doutoit point de la vérité de mes discours , & maintenant même il n'ose les acculer de fausseté , content de se sauver par des subterfuges .

M. DE CAMBRAI.

(a) *Rép.*
p. 28, 29.

IX. Madame Guyon (a) m'avoit dit plusieurs fois qu'elle avoit de tems en tems de certaines impressions momentanées qui lui paroissoient dans le moment même des communications extraordinaires de Dieu , & dont il ne lui restoit aucune trace le moment d'après Elle ajoutoit que selon la règle, elle demeurait dans la voie obscure de la pure Foi , ne s'arrêtant jamais volontairement à aucune de ces choses ... Cette règle est celle du bienheureux Jean de la Croix ... du P. Surin , approuvé de M. de Meaux. Cet Auteur remarque que de très-saintes âmes peuvent être trompées par l'artifice de Satan , comme S. Catherine de Boulogne le fut durant trois ans , par un diable sous la figure de Jesus-Christ . Il tourne ce raisonnement durant cinq six grandes pages , avec de ces sortes de répétitions , où l'on voit un homme qui n'étant jamais content de ce qu'il dit , ne fait que le répéter.

REPONSE.

(b) *Relat.*
p. 53, 54.

X. On voit comme il exténue & comme il excuse les excès de Madame Guyon : mais il erre : elle s'arrêtoit si bien à ces visions qu'elle en venoit à des pratiques , les inculquoit sérieusement & avec une certitude étonnante , & les faisoit servir de fondement à son état , comme je l'ai fait voir dans la Relation (b). Elle appuie d'une manière terrible sur le songe que j'ai raconté , & où M. de Cambrai affecte cent fois de ne trouver rien de mauvais que de s'être préférée à la sainte Vierge , en dissimulant l'idée infame que je ne veux pas rappeler : c'est ce que le Pere Surin , ni aucun Spirituel n'auroit jamais approuvé : cependant M. de Cambrai excuse autant qu'il peut son indigne amie , & voudroit nous la donner comme une autre sainte Catherine de Boulogne . -

S. III.

Que M. de Cambrai a voulu pouvoir justifier Madame Guyon.

M. DE CAMBRAI.

(c) *Rép.*
p. 23, 24.
24. *Gr.*
p. 23. *Gr.*

XI. Quand je proteste (c) devant Dieu que je n'ai point lu les Manuscrits , le Lecteur ne doit soupçonner aucun artifice ... S'il étoit vrai que je les eusse lus , & si j'étois capable d'artifice , je n'aurois garde de faire donner à M. de Meaux par Madame Guyon ces Manuscrits que j'aurois connus si

capables de le scandaliser ... Ce Prélat faisoit entendre qu'il étoit zélé contre l'illusion, & prévenu contre les Mistiques. Il répète & tourne encore ce raisonnement en cent manières différentes.

R E P O N S E.

XII. Me veut-il louer ou blâmer quand il fait marcher ensemble ces deux qualités: je me montrais zélé contre l'illusion, & prévenu contre les Mistiques? pour zélé contre l'illusion, qui ne l'est pas? pour prévenu contre les Mistiques: c'est un trait qu'on me veut donner, mais sans raison: si ce n'est qu'il veuille appeler prévenus contre les Mistiques, ceux qui le sont contre Molinos. qui est un Mistique d'une étrange espèce, favorisé toutefois par Madame Guyon & par M. de Cambrai. Voilà une des raisons qui eussent empêché M. de Cambrai de me communiquer les Manuscrits de Madame Guyon s'il les avoit lus: quoi qu'il en soit, il me les a mis entre les mains, ces Livres remplis d'absurdités de toutes les sortes: quelque précautionné qu'on soit, ou la confiance qu'on a dans un génie élevé qui fait tout tourner comme il lui plaît, ou quelque autre semblable raison aveugle les hommes. Dieu se sert de ces dispositions; & c'est visiblement par un conseil de sa Sagesse, que contre toute apparence ces Ecrits sont venus à moi: Dieu vouloit que l'illusion en fût découverte, & M. de Cambrai étoit trop disposé à les excuser.

XIII. Que sert maintenant de disputer s'il a lu ou s'il n'a pas lu ces Manuscrits qu'il m'a mis en main? laissons-lui dire les choses les plus incroyables (a). Quoi qu'il en soit, il ne peut nier après son aveu qu'on vient d'entendre, qu'il n'en ait oui de ma bouche le fond & les circonstances les plus aggravantes. C'est pourtant après ce récit qu'il l'appelle toujours son amie; qu'il croit, comme on a vu, sa réputation inséparable de celle de cette fausse béate; qu'il me refuse son approbation de peur d'être obligé de la condamner. Après le récit de tant d'excès, il n'a rien voulu approfondir avec moi, parce qu'il ne vouloit pas être convaincu ni forcé d'abandonner une amie qui le deshonorait par ses fanatiques extravagances autant que par ses erreurs. Après cela je prens à témoin le Ciel & la terre, qu'il est seul avec cette fausse Prophétesse la cause des troubles de l'Eglise, comme je l'en ai convaincu par ma Relation.

(a) Cf. de-
fuis n. 1. 11.
III. 17.

ARTICLE VII.

Diverses Remarques avant la publication du Livre
de M. de Cambrai.

S. I.

Sur mon ignorance dans les voies mystiques.

M. DE CAMBRAI.

(a) *Rép.*
p. 35. 36. I. J' *ai écrit* (a) : *pourquoi écrivois-je ? ... Le Lecteur ne doit pas être surpris que j'aie donné des Mémoires à M. de Meaux sur les voies intérieures, puisque ce Prélat me les demanda : il doit se souvenir que quand on le fit entrer dans cet examen, il n'avoit jamais lu ni S. François de Sales, ni les autres Livres Mystiques, tels que Rusbroc, Harphius, Taulere, dont il dit que ne pouvant rien conclure de précis de leurs éagérations, on a mieux aimé les abandonner, &c.*

II. C'est ce qui fait conclure à M. de Cambrai, dans sa Réponse latine à M. l'Archevêque de Paris, que j'étois ignorant de la voie mystique : *Rudis & imperitus hujus doctrine.*

(b) *Ibid.*
p. 36. III. Il prouve (b) aussi par une de ses Lettres, qu'il écrivit des Mémoires, mais par obéissance.

(c) *Ibid.*
p. 39. IV. Il ajoute un peu après (c) que *la doctrine des saints Mystiques étoit en péril : M. de Meaux ne les connoissoit point, & vouloit condamner l'amour déintéressé, &c.*

REPONSE.

V. M. de Cambrai avoit donc grand tort de se soumettre si absolument à un homme si ignorant dans la matière dont il étoit question.

VI. C'est sans doute qu'il sent dans sa conscience qu'on peut être instruit dans les principes de la vie intérieure & spirituelle sans avoir songé à lire ni Rusbroc, ni Harphius, ni même Taulere, Auteurs dont je ne vois pas que M. de Cambrai se soit servi : car pour saint François de Sales, sans lire beaucoup, je l'avoue encore, son Traité de l'Amour de Dieu, j'avois donné de l'attention, sur-tout depuis que je suis Evêque & chargé de Religieuses, à ses Lettres où je trouvois tous les principes, & à ses Entretiens. Si je n'avois pas jugé nécessaire une profonde lecture du bienheureux Jean de la Croix, j'avois lu sainte Thérèse sa Mere : Mais quoi, veut-on m'obliger à vanter ici mes lectures ? J'ai assez lu les Mystiques pour convaincre M. de Cambrai de les avoir outrés : en parlant sur l'Oraison, j'ai fait mon trésor de la parole de Dieu, sans rien donner autant que j'ai pu à mon propre esprit ; & attaché aux saints Peres & aux principes de la Théologie, dont la

Mistique est une branche, si d'ailleurs je déférois peu à l'autorité de certains Mistiques à cause de leurs exagérations, comme M. de Cambrai me le reproche; il ne devoit pas oublier Suarez que j'avois cité dans les *Etats d'Oraison* (a) qui est exprès pour ce sentiment.

VII. Quant à ce qu'ajoute ici M. de Cambrai, *que je voulois donner l'amour de soi-même*: qu'on me réponde s'il est permis d'avancer un fait de cette importance, sans en apporter la moindre preuve? Si l'on en croit M. de Cambrai, je mets en péril la Mistique par mon ignorance, je veux condamner la Scolastique: Est-il juste encore un coup de n'exiger que de moi la preuve en toute rigueur, à laquelle aussi je m'oblige, & d'en croire M. de Cambrai sur sa parole?

(a) *Etats d'Oraison*, t. I. n. II, III. Vol. VII. p. 26.

VIII. Qu'importe au reste, que ce soit moi qui l'aie invité à me donner des Mémoires sur ces Auteurs, puisque j'avoue sans façon que je souhaitois qu'il s'ouvrit à moi? nous verrons bientôt les conséquences qu'il prétend tirer d'un fait si indifférent; mais il faut voir auparavant d'autres vérités.

S. II.

Des expédiens de M. de Cambrai contre Madame Guyon.

M. DE CAMBRAI.

IX. Madame Guyon (b) n'étoit pas le principal objet de M. de Meaux dans cette affaire. Une femme ignorante & sans crédit par elle-même, ne pouvoit faire sérieusement peur à personne.

(b) *Rép.* t. I. p. 16.

RÉPONSE.

X. C'est toujours où en veut venir M. de Cambrai, comme je l'ai déjà remarqué dans la Relation (c): il s'étonne qu'on ait eu peur de cette pauvre captive, affligée de douleurs & d'opprobres, & que personne n'excuse ni ne défend. Peut-on parler de cette sorte pendant qu'on lui voit tant de zélés partisans? M. de Cambrai qui la défend plus que personne, veut qu'on soit en repos sur son sujet, & qu'on lui laisse débiter ce qu'elle voudra pour fortifier un parti puissant. Il échappe néanmoins à ce Prélat, qu'elle est sans crédit par elle-même, pour faire sentir le crédit qu'elle avoit par ses amis.

(c) *Relat.* n. XIX. p. 76. 77.

M. DE CAMBRAI.

XI. Il n'y avoit (d) qu'à la faire taire, & qu'à l'obliger de se retirer dans quelque solitude éloignée, où elle ne se mêlât point de diriger: il n'y avoit qu'à supprimer ses Livres, & tout étoit fini: c'étoit l'expédient que j'avois d'abord proposé.

(d) *Rép.* t. I. p. 16.

RÉPONSE.

XII. Quand on ne connoîtroit pas combien M. de Cambrai favorise Madame Guyon, on le verroit par les expédiens qu'il pro-

posé contre elle . Il n'y avoit en effet qu'à supprimer cinquante mille volumes , qui courent dans tout le Roiaume , avec tous les Manuscrits anciens & nouveaux , que cent mains connues & inconnues transcrivent pour les distribuer de tous côtés : *tout étoit finis* sans faire tant de censures , ni tant de réfutations ou d'instructions contre une pernicieuse & insinuante doctrine . *Il n'y avoit qu'à la faire saire* , & permettre cependant à un Archevêque de lui prêter sa plume . Voilà comme on établit le Quétisme en faisant semblant de l'éteindre .

M. DE CAMBRAI.

(a) *Rép.* XIII. Madame Guyon (a) n'étoit rien toute seule : mais c'étoit moi que
P. 12^a M. de Meaux craignoit.

REPONSE.

(b) *Gal.* XIV. Je le craignois en effet , comme S. Paul disoit aux Galates (b) : *Timeo vos ; JE vous crains , je crains pour vous* : & je remarque de nouveau qu'en effet Madame Guyon qui n'étoit rien toute seule , étoit redoutable par un défenseur tel que M. de Cambrai.

§. III.

*L'intelligence entre M. de Cambrai & Madame Guyon
comment connue .*

M. DE CAMBRAI.

(c) *Rép.* XV. Cet Article est important par ses conséquences . M. de Cambrai répète ici (c) ma Relation , où (d) je raconte franchement que j'étois en inquiétude pour lui sur les bruits qui se répandoient qu'il favorisoit secrètement Madame Guyon & l'Oraison des nouveaux Mistiques . Il lui plaît de dire qu'en un certain tems c'étoit moi-même & mes confidens qui les répandions ou qui les faisions valloir : il faut montrer le contraire par lui-même.

REPONSE.

(e) *Mem.* XVI. Rappelons en peu de mots les faits contenus dans le Mémoire de ce Prélat (e) & dans les deux Réponses à ma Relation . Il connoissoit Madame Guyon dès l'an 1689. il l'estimoit : il la laissoit estimer : il avoit des liaisons avec elle : elle venoit à Versailles , où les entrevues étoient assez fréquentes : il l'appelloit son amie : tout le commerce rouloit sur la spiritualité & sur l'Oraison . Il étoit si étroitement uni avec elle , qu'il se croioit obligé (f) à s'informer de sa conduite par le contrecoup qu'elle portoit contre lui-même ; & c'est sur ce fondement qu'il a déclaré par-tout , & dans son Mémoire (g) & dans sa Réponse (h) , que sa réputation étoit infé-

(g) *Mem. de M. de Cambrai Relat.* n. XXIII. P. 78. (h) *Rép.* p. 99. 104.

parable de celle de cette femme. Voilà sans doute une liaison bien étroite & bien connue : les bruits que l'on répandoit n'avoient pas besoin d'autres fondemens : ceux qui pénétroient davantage, n'ignoroient pas les conférences secrètes qui se faisoient à Versailles, où Madame Guyon présidoit : les étrangers mêmes savoient que M. l'Abbé de Fenelon n'étoit pas ennemi du Quiétisme : pour moi je n'entraî en rien jusqu'à la fin de l'année 1693. date importante, que je ne remarque pas sans nécessité, comme la suite le fera paroître.

XVII. J'ai semblablement avoué (a) que sur ces bruits je souhaitois que M. de Cambrai s'ouvrît à moi, dans l'espérance que j'avois de le ramener à la vérité pour peu qu'il s'en écartât. La conséquence naïve de cet aveu, c'est que je l'aimois beaucoup, & que je craignois pour lui : s'il assure que je pensois bien plus à lui qu'à Madame Guyon, je l'avoue encore ; & je le devois d'autant plus que sa personne en toutes façons étoit plus considérable.

§. IV.

Si j'ai accusé M. de Cambrai, comme il l'assure.

M. DE CAMBRAI.

XVIII. D'où vient que M. de Meaux parle ailleurs (b) en ces termes : Ce n'étoit pas lui qu'on accusoit, c'étoit Madame Guyon ? Pourquoi se mêloit-il si avant dans cette affaire ? qui l'y avoit appelé ? C'est M. de Meaux lui-même qui m'y avoit appelé ; il étoit inquiet pour moi, pour l'Eglise & pour les Princes... D'un côté, dit-il, il avoit d'abord de la peine de ce que je n'avois pas assez d'ouverture ; d'autre côté il se récrie : Pourquoi se mêloit-il dans cette affaire ? Mais enfin il est clair comme le jour que j'étois le principal accusé.

XIX. Je rapporterai à part le foible avantage qu'il tire de notre Déclaration pour prouver les accusations que je préparois contre lui ; & il conclut : Il est plus clair que le jour, que j'étois le principal accusé.

RÉPONSE.

XX. Mais par qui étoit-il accusé ? par le public ; comme l'étoit Madame Guyon ? il n'avoit point encore écrit : Par moi ? pourquoi me prenoit-il pour juge avec ces autres Messieurs ? mais devant qui l'accusois-je ? devant moi-même, ou devant quelque autre ? de quoi enfin l'accusois-je ? où est mon accusation ? quelle en est la preuve ? dit-on ce qu'on veut parmi les hommes ? Je l'invitois à écrire, à ce qu'il dit : je desirois savoir ses sentimens pour tâcher de le ramener, s'ils étoient mauvais : donc je l'accusois, ou du moins je lui préparois des accusations, & j'avois l'adresse cependant de l'obliger à me prendre pour son juge. Il faut fuir les hommes, renoncer à la société, croire être toujours au milieu des ennemis, si l'on

permet de donner sans preuve des tours si malins aux actions les plus innocentes & les plus simples.

XXI. Mais encore remontons à la source. Sept ou huit mois auparavant, quand Madame Guyon se remit à moi pour prononcer sur son Oraïson: quand M. de Cambrai lui-même m'envoia un ami commun pour me presser d'accepter seul cet arbitrage, étoit-ce moi qui pouissois encore ce Prélat, ou qui avois conçu le dessein de tourner contre lui Madame Guyon? c'est la première action dont tout le reste dépend: & comme tout ici est connexe (a), ce sera moi aussi sans doute qui aurai obligé cette femme à demander M. de Châlons & M. Tronçon pour me les associer dans cette affaire. Comment donc M. de Cambrai étoit-il le principal accusé, si c'étoit Madame Guyon qui demandoit d'être jugée?

(a) *Relat.*
p. 11. 19.
(b) *Ibid.*
p. 19.
XXII. Il est public (b) que ce Prélat avec ses amis qui étoient ceux de Madame Guyon, vinrent à Issy pour y reconnoître une assemblée, qu'ils avoient eux-mêmes formée, ou Madame Guyon par leur moien. C'est ici; (car tous ces faits ne sont point niés) c'est ici dis-je, que je demande à M. de Cambrai: qui l'obligeoit alors à se mêler si avant dans les affaires de cette femme, s'il n'y avoit rien de commun entre eux? Dira-t-il encore, que c'est moi qui l'invitois avec ses amis à cette soumission, comme il prétend que je l'invitois à faire des Mémoires? Quoi, je l'invitois à venir reconnoître pour juge son accusateur? Disons mieux, ses accusateurs: car ces deux Messieurs le sont comme moi, si je le suis; puisque nous n'avons point d'action qui ne nous soit commune. En vérité voilà des mystères inouis & inexplicables, & on y abuse trop visiblement de la foi publique.

XXIII. S'il eût été question d'accuser M. l'Abbé de Fenelon, il ne falloit pas tant de détours, tant d'examen, tant de Mémoires; il n'y avoit qu'à nommer Madame Guyon: comme amie de cet Abbé, tout étoit conclu par ce seul fait, & avec raison: Madame Guyon étoit trop connue: il étoit vrai qu'elle étoit son amie: dès 1689. il l'estimoit: il avoit avec elle des liaisons qu'on n'ignoroit pas: on en eût eu aisément la preuve constante: car encore qu'il fût un mystère de cette amitié, qui faisoit peu d'honneur à sa capacité & à son esprit, elle n'étoit pas si cachée, qu'il ne fût obligé (c) de s'informer de la conduite de Madame Guyon à la dernière rigueur: & les personnes à qui il avoue qu'il l'a laissée estimer, étoient bien connues. En falloit-il davantage pour le priver éternellement de toutes les grâces, si on eût songé à l'accuser: cependant quel témoin veut-il qu'on lui allégué pour montrer qu'on ne l'a jamais accusé de rien? y en a-t-il un, que la vérité plus encore que le respect rende plus irréprochable que le Prince, sous les yeux de qui tout s'est passé, & devant qui nous écrivons? On n'a donc jamais accusé M. de Cambrai: disons plus; on l'a laissé être Arche-

(c) *Ci-dessus*
Int. Art.
Pl. n. XVI.

neque : & quand il est parvenu à ce faite des dignités Ecclésiastiques, parce qu'on ne l'a pas perdu, il veut perdre de réputation ceux qui l'ont sauvé ? Qu'on rendroit le genre humain odieux, si l'on y souffroit de tels exemples !

M. DE CAMBRAI.

XXIV. On peut voir (a) par-là sur quel fondement M. de Meaux a pu dire au commencement de la Déclaration que j'avois été le quatrième juge de Madame Guyon, ajouté aux trois autres : *Ea consultores tres dari sibi postulavit, quorum judicio staret. His illustrissimus auctor, quartus accessit.* M. de Meaux a bien senti dans la suite que ce fait ne pouvoit convenir aux accusations qu'il préparoit contre moi ; & dans sa traduction il a changé son texte, en disant seulement, Notre Auteur s'est depuis uni à eux : mais enfin il est clair comme le jour que j'étois le principal accusé.

R E P O N S E.

XXV. Remarquez que ce qu'on vient d'entendre, est la seule preuve littéraire de M. de Cambrai pour montrer que M. de Meaux qu'il avoit choisi pour son juge, s'étoit rendu son accusateur ; parce que dans la Déclaration on a traduit (b) le mot, *quartus accessit* ; APRES trois juges donnés, M. de Cambrai s'est uni à eux : au lieu de mettre, qu'il fut le quatrième, ce Prélat veut me faire accroire que j'ai bien senti que ce fait ne convenoit pas aux accusations que je préparois : autant que le reproche est atroce, autant la preuve est legere & nulle : je ne comprends pas la finesse que M. de Cambrai veut trouver ici ; & après tout je m'en tiens à l'original, sans croire que la version donne contre moi aucun avantage : d'où je conclus que l'envie de me contredire lui fait hazarder les accusations les plus violentes sans les pouvoir soutenir d'aucune raison.

§. V.

S'il est vrai qu'on négligeât durant l'examen, d'instruire M. de Cambrai, & d'être instruit de ses raisons.

M. DE CAMBRAI.

XXVI. M. de Meaux (c) ne conféroit point avec moi sur la doctrine, & il expliquoit selon ses préventions les termes mystiques dont je m'étois servi sans précaution dans ces manuscrits informes. On se rencontroit tous les jours, dit ce Prélat (d) ; nous étions si bien au fait que nous n'avions pas besoin de longs discours. C'est le moyen de n'être jamais au fait, de ne se voir qu'en se rencontrant, & de n'avoir ni conférences, ni longs discours. Il parle encore ainsi (e) : Nous avions d'abord pensé à quelques conversations de vive voix ; mais nous craignions qu'en mettant la chose en dispute, &c. Ainsi M. de Meaux lisoit seulement selon sa prévention, ces manuscrits informes sans rien éclaircir avec moi :

cette conduite ne montre-t-elle pas que j'étois le principal accusé ? En faut-il davantage pour montrer combien j'avois besoin de me justifier ?

R E P O N S E.

XXVII. Il me veut donner l'air d'un homme prévenu qui n'écoute rien, & qui précipite un examen de doctrine sans être informé ; mais il oublie précisément le principal. C'est qu'il m'avoit pleinement instruit de ses sentimens & de ses raisons, ainsi qu'il le reconnoît par ces paroles d'une de ses Lettres (a) : *Vous savez avec quelle confiance je me suis livré à vous, & appliqué sans relâche à ne vous laisser rien ignorer de mes sentimens les plus forts. Jugez maintenant s'il y a rien de négligé, ni de précipité dans une affaire où la partie intéressée reconnoît qu'elle a dit tout ce qu'elle savoit, & que de sa part il ne manque rien pour l'instruction.*

(a) Lett.
de M. de
Cambrai,
Relat. p.
61.

XXVIII. Il oublie encore un autre fait également important : c'est qu'il pressoit par toutes ses Lettres une décision (b) : *sans, dit-il, attendre les conversations que vous me promettiez. De cette sorte, loin de demander des conversations qui assurément ne lui auroient jamais été refusées, on voit comme il coupe court sur ce sujet : & quand on fait ce qu'il veut, il se plaint qu'on est prévenu, & qu'on précipite les choses.*

XXIX. Ainsi, quoi qu'il puisse dire, de son propre aveu nous étions parfaitement au fait : si nous n'avions plus besoin de longs discours, c'est que nous avions lu à loisir de longs & amples Ecrits ; c'est enfin, puisqu'il faut tout circonstancier à un homme qui semble vouloir oublier tout ; c'est, dis-je, que nous avions eu de longs entretiens dans de longues promenades qui nous étoient assez ordinaires.

XXX. Il se plaint à toutes les lignes, que je lisois les Mémoires avec prévention : mais lui-même encore à présent (c) les estime aussi peu que moi ; & il montre qu'il ne les ose soutenir, puisqu'il ne cesse de répéter, & même dans l'endroit qu'on vient d'entendre, qu'ils étoient informes, & qu'il s'y étoit servi sans précaution des termes mistiques. Si lui-même il en parle ainsi, je puis bien pousser plus loin mes justes reproches.

(c) Voyez
ci-dessus
Art. III.
n. XII.

(d) Relat.
pag. 57, 62,
64.

XXXI. Ma Relation (d) explique souvent comme je craignois les disputes, dans l'appréhension de soulever, *plûtôt que d'instruire*, un esprit que Dieu faisoit entrer dans une meilleure voie, qui étoit celle de la soumission absolue.

XXXII. J'aurai bientôt un nouveau procès sur la soumission, & l'on incidente sur tout : mais en attendant vidons celui-ci. M. de Cambrai n'a pas raison de tant mépriser les entretiens très-fréquens qu'on avoit avec lui à la rencontre, comme peu propres à nous mettre au fait. Ces entretiens quoique courts, ne laissoient pas d'être sérieux : moins ils étoient préparés, moins ils ressentoient la dispu-

te & le dessein formé ; plus ils étoient propres au dessein que je m'étois proposé de regagner sans appareil un esprit délicat : je ne fais ce qu'on veut reprendre dans cette conduite.

§. VI.

Sur la voie de la soumission & de l'instruction.

M. DE CAMBRAI.

XXXIII. Falloit-il (a), de peur de me soulever, ne m'instruire jamais ? ^{(a) Rép. p. 11. 19.}
la voie de soumission exclus-elle celle de l'instruction ? l'Eglise en demandant qu'on se soumette, néglige-t-elle d'instruire ; & ne joint-elle pas toujours au contraire l'instruction à l'autorité ?

R E P O N S E.

XXXIV. Il y a une instruction sans dispute qu'il ne faut jamais négliger : elle consiste à proposer & insinuer les principes doucement & comme imperceptiblement à la manière que je viens d'expliquer. Quand on croit la matière suffisamment éclaircie, & qu'il ne s'agit plus que de décider : quand d'ailleurs on trouve un esprit qui pêche en subtilité, & que Dieu met dans la voie de la soumission absolue, j'ai remarqué dans la Relation (b) qu'il en faut user. Faute ^{(b) Relat. p. 61. 64.} de vouloir entendre des choses si claires, M. de Cambrai remplit tous ses discours de sophismes, de paralogismes, de chicane & d'injustice : mais sur-tout il est admirable sur les conférences.

§. VII.

Sur les conférences que M. de Cambrai m'accuse d'avoir négligées durant l'examen.

M. DE CAMBRAI.

XXXV. Après m'avoir cent fois reproché que je ne conférois point avec lui durant le tems de l'examen, il revient à la charge par ces paroles : Si j'avois (c) de la peine, je savois la vaincre, & n'y ^{(c) Rép. p. 11.} avoir aucun égard, puisque je signois (les Articles) sans disputer & sans dire un mot : que peut donc signifier cette crainte de la dispute avec un homme si silencieux, si constant & si soumis ? Pourquoi M. de Meaux ne l'invoit-il pas à la conférence, où la force des larmes fraternelles, les discours inspirés par la charité, & la vérité auroient été si bien employés ? Pourquoi éviter cette voie toujours pratiquée, même par les Apôtres, comme la plus efficace & la plus douce pour convenir de quelque chose ?

R E P O N S E.

XXXVI. Il me rend les propres paroles de ma Relation (d) : je ^{(d) Relat. p. 100. 101.} les reconnois ; mais il ne veut pas songer que s'il y a des confé-
Vol. IX. L

(a) *Relat.*
p. 102.

rences pour instruire, il y en a aussi pour convaincre : celles que je lui reproche d'avoir refusées étoient de ce dernier rang. Il étoit sorti de toutes les voies de soumission en publiant son Livre, & ne songeoit plus qu'à le soutenir : en ce cas il en falloit bien revenir à tâcher de le convaincre, & de lui démontrer son erreur par quelques conférences aussi tranquilles que fortes : c'est l'espérance que je fais paroître dans ma Relation (a). Pourquoi a-t-il refusé cette seule voie qui nous restoit alors pour convenir ? Auparavant nous suivions la voie de la soumission que Dieu nous ouvroit : elle eut son effet, & fit signer les Articles à M. de Cambrai, & sans dire un mot. Mais nous en allons parler, & nous en reviendrons bientôt aux conférences.

§. VIII.

Sur la signature des Articles.

M. DE CAMBRAI.

(b) *Rép.*
p. 20.

XXXVII. Il est vrai (b) que les conférences furent faites sans moi à Issy : il est vrai aussi qu'on me proposa les Articles tout dressés : mais combien m'en donna-t-on d'abord ? M. de Meaux ne peut avoir oublié qu'on ne m'en donna d'abord que XXX. le XII. le XIII. le XXXIII. & le XXXIV. n'y étoient pas encore. Je garde l'Ecrit des XXX. Articles qu'on me donna.

RÉPONSE.

(c) *Relat.*
p. 63. 64.

XXXVIII. Il me prend à témoin d'un fait dont je fais distinctement le contraire. On ne trouva jamais à propos de lui demander son sentiment sur aucun des Articles, pour les solides raisons qu'on peut lire dans la Relation (c), & qu'il ne faut pas toujours répéter. Quelque copie qu'il puisse produire des Articles, qu'on peut copier à sa fantaisie, je suis assuré qu'il n'en paroîtra jamais aucune qui lui ait été donnée de notre part, où le XII. le XIII. le XXXIII. & le XXXIV. ne se trouvent pas, comme il l'assure. Je répète que de propos délibéré il étoit fixé entre nous de n'en consulter jamais aucun avec lui : s'il le veut nier à présent, pour le convaincre je lui représente, comme j'ai fait dans la Relation (d), ce qu'il a écrit dans son Avertissement (e), où il ne parle que de deux Prélats qui ont donné au public XXXIV. Propositions, & il ne s'avise pas de dire (f) qu'il les ait dressées avec eux. Voilà qui est net : il ne nomme comme Auteurs des XXXIV. Propositions que deux Prélats, M. de Paris & moi : pourquoi ne se met-il pas avec eux ?

(d) *Relat.*
p. 86.
(e) *Avert.*
p. 16.
(f) *Rép.*
p. 120.

XXXIX. Il répond (g), qu'il ne pouvoit se mettre avec eux, en parlant de leurs Ordonnances auxquelles il n'a aucune part. Mais la défaite est trop vaine ; & pour éclaircir le public de la raison qui le portoit à expliquer ces XXXIV. Propositions que deux Prélats ont données au public, il n'auroit pas oublié la part qu'il y auroit eue, s'il n'eût

(g) *Rép.*
p. 120.

fenti dans sa conscience qu'il n'y en avoit aucune, non plus qu'à nos Ordonnances. Il parloit naturellement, & il avoit plus près de la source la mémoire plus fraîche de ce fait. Elle étoit encore plus récente quand il écrivit son Mémoire où sont ces mots (a) : J'ai d'abord dit à M. de Meaux, que je signerois de mon sang les XXXIV. Articles qu'il avoit dressés, pourvu qu'il y expliquât certaines choses. Quoi que puisse dire M. de Cambrai, ces certaines choses ne pouvoient pas être des Articles, puisque le nombre de XXXIV. en étoit complet selon lui-même : mais tout au plus quelques paroles, ce qui au fond ne conclut rien. Il répond que c'est par mégarde qu'il a mis 34. au lieu de 30. c'est qu'il dit tout ce qu'il lui plaît. S'il a mis dans les *Maximes* un involontaire qui le confond, il en accuse une autre main : s'il écrit XXXIV. c'est XXX. qu'il a voulu dire. J'allégué des faits certains & bien écrits de sa main : il se sauve par les inventions de son bel esprit, & il veut qu'on croie tout ce qu'il imagine.

(a) *Mém. de M. de Cambrai. Relat. p. 72.*

M. DE CAMBRAI.

XL. Certains Articles (b) parlent d'eux-mêmes, par exemple le XXXII. & le XXXIII. M. de Cambrai prétend que M. de Meaux aiant parlé (c) contre sa propre opinion, sur-tout dans le XXXIII. (d) il ne le peut avoir fait qu'y étant fortement pressé par quelque autre; & il m'interroge en cette sorte (e) : M. de Meaux me permettra-t-il de lui dire ici ce qu'il me dit sans cesse : étoit-ce pour confondre les *Quiétistes* qu'il dressa cet Article XXXIII.?

(b) *Rép. p. 2. 21.*
(c) *Ibid.*
(d) *Ibid.*
(e) *Ibid. p. 37.*

RÉPONSE.

XLI. Je réponds. Oui, c'étoit pour les confondre : il importoit de leur montrer que les Saints qui sembloient avoir sacrifié leur salut, n'ont jamais songé à le faire (f) que sous une condition impossible : sous une présupposition absolument fautive : & que (g) c'étoit sans déroger à l'obligation des autres actes essentiels au *Christianisme* : afin en effet de confondre les *Quiétistes* qui les vouloient supprimer. C'est donc en vain que M. de Cambrai insinue qu'il m'a suggéré cet Article : la bonne foi nous le fit mettre, pour ne point dissimuler la plus grande objection des *Quiétistes*, & en donner en même tems la solution. Le reste de ce qu'allégué M. de Cambrai, regarde le fond où il n'est pas question d'entrer à présent, & à quoi j'ai satisfait ailleurs. Mais on va voir encore sur les Articles une étrange parole de ce Prélat.

(f) *Art. XXXIII. d'Ifp.*
(g) *Ibid.*

S. IX.

Encore sur les Articles & sur la mauvaise foi dont M. de Cambrai s'accuse lui-même.

M. DE CAMBRAI.

(a) *Rép.*
p. 27.

XLII. Le lendemain (a) je déclarai par une Lettre aux deux Prélats, que je signerois les Articles par déférence contre ma persuasion: mais que si on vouloit ajouter certaines choses, je serois prêt à signer de mon sang.

RÉPONSE.

XLIII. Je n'ai jamais vu de Lettres où il déclarât qu'il signeroit contre sa persuasion: & je déplore seulement qu'il se reconnoisse capable de signer ce qu'il ne croit pas.

M. DE CAMBRAI.

(b) *Rép.*
p. 27.

XLIV. Si j'eusse cru (b) ces Articles faux, j'aurois mieux aimé mourir que de les signer, mais je les croiois véritables: je les trouvois seulement insuffisans pour lever certaines équivoques, & pour finir toutes les questions. C'étoit précisément là-dessus que tombois ma persuasion opposée à celle de M. de Meaux.

RÉPONSE.

XLV. Il s'aveugle, & il s'enferme sans nécessité. Accordez si vous pouvez ces deux contraires: Je croiois les Articles véritables, & je les signois contre ma persuasion. Est-ce signer contre sa persuasion, que de vouloir lever des équivoques? & quelqu'un a-t-il jamais parlé ainsi? M. de Cambrai force par-tout le langage humain: il a cru sans doute que j'avois la Lettre où il exprime cette signature contre sa pensée; & pour y trouver une excuse, il a embrouillé tout son discours.

M. DE CAMBRAI.

(c) *Rép.*
p. 26.

XLIV. Si M. de Meaux répond (c) qu'il avoit suffisamment exigé (ma profession de Foi,) en me faisant signer les XXXIV. Articles: il doit se souvenir que selon sa Relation, je ne les avois signés que par obéissance contre ma persuasion. Cette signature faite contre ma conscience, loin de le rassurer devoit l'alarmer plus que tout le reste.

RÉPONSE.

XLVII. Il interprète lui-même, que signer contre sa persuasion, c'est signer contre sa conscience; & il dit que selon sa Relation il a signé de cette sorte: mais ce n'est pas moi qui parle ainsi. J'ai bien dit (d) qu'il avoit signé par obéissance: quand on signe de cette sorte, on fait ce que la Théologie appelle déposer son doute ou

(d) *Relat.*
p. 64.

son opinion : nous crûmes alors facilement après toutes les promesses de M. de Cambrai, qu'au moins il avoit signé dans cet esprit ; ce qui naturellement prépare la voie à l'intelligence parfaite : si le contraire est arrivé à M. de Cambrai, & qu'en effet il ait signé contre sa conscience, je ne vois pas dans les cœurs : je ne le dis pas ; mais par malheur c'est lui-même qui vient d'avouer (a) qu'il étoit prêt à signer par déférence contre sa persuasion. Sur un tel entortillement je l'abandonne à lui-même, & je lui laisse à expliquer un mauvais discours.

§. X.

Sur la soumission avant le sacre.

M. DE CAMBRAI.

XLVIII. M. de Meaux assure (b) que deux jours avant mon sacre, étant à genoux, & baisant la main qui me devoit sacrer, je la prenois à témoin, que je n'aurois jamais d'autre doctrine que la sienne : quoi, d'autre doctrine que la sienne ? c'est celle de l'Eglise Catholique Apostolique & Romaine, qu'il faut qu'un Evêque promette de suivre, & non pas celle d'un autre Evêque. Si j'eusse parlé ainsi, il auroit dû me reprendre : aussi n'ai-je jamais rien fait qui ressemble à ce récit.

R E P O N S E.

XLIX. N'est-ce donc rien qui ressemble à ce récit, de m'avoir écrit tant de fois sur des points de Foi (c) : Il ne me reste qu'à obéir : car ce n'est pas l'homme ou le très-grand Docteur que je regarde en vous : c'est Dieu : un mot sans raisonnemens me suffira : je ne tiens qu'à une seule chose qui est l'obéissance simple : ma conscience est donc dans la vôtre : traitez-moi comme un petit écolier, & le reste qu'on peut voir dans ma Relation : & maintenant il vient nous apprendre (d) que c'est la Foi de l'Eglise Catholique Apostolique & Romaine, qu'il faut qu'un Evêque suive, & non pas celle d'un autre Evêque. Qui ne le sait ? mais lorsqu'on parle à un autre Evêque, comme on vient d'entendre, c'est qu'on a toute la certitude morale de la Foi de cet autre Evêque, conforme à la Catholique Apostolique & Romaine ; & qu'on espère d'entendre Dieu parler par sa bouche : ce qui fait écrire avec confiance, comme faisoit ce Prélat : C'est Dieu que je regarde en vous.

L. Je n'avois donc point à reprendre M. de Cambrai de sa protestation : il ne faisoit que répéter par cette action ce qu'il avoit dit autant & plus fortement dans ses Lettres. Je ne le crois pas assez injuste pour blâmer ces paroles de ma Relation (e) : Je reçois cette soumission comme j'ai reçu toutes les autres de même nature que l'on voit encore dans ses Lettres : mon âge, mon antiquité, la simplicité de mes sentimens qui n'étoient que ceux de l'Eglise, & le personnage que

je devois faire, me donnoient cette confiance. Pourquoi donc ici se récrier tant: *Quoi, n'avoir point d'autre doctrine que celle de M. de Meaux?* N'étoit-ce pas à l'Eglise Catholique que je voulois l'attacher, en l'obligeant à quitter les malheureuses singularités que je rejettois? *Quoi qu'il en soit, il n'y a rien de nouveau, rien qui ne ressemble à ce que M. de Cambrai avoit déjà fait: & s'il nie le fait du sacré, du moins il n'en peut nier la connexion avec ce qui précédoit.* Le reste qui nous jetteroit sur la question de mon empressément à faire ce sacré, ne vaut pas la peine d'être examiné.

§. XI.

Sur Synesius.

M. DE CAMBRAI.

(a) *Rsp.*
 P. 49. **LI.** *Pour applanir (a) tant de difficultés, il a recours à l'exemple du grand Synesius.*

R E P O N S E.

LII. Il ne servoît de rien à notre sujet d'employer quatre grandes pages à expliquer le fait de Synesius, ni de se montrer savant dans une chose si triviale. Tout ce que j'ai voulu tirer de cet exemple, c'est que si on a cru que Synesius seroit docile à déposer les erreurs dont il s'accusoit lui-même, je pouvois bien espérer que M. de Cambrai-en seroit autant après des promesses si solennelles.

§. XII.

Du peu de secret dont M. de Cambrai m'accuse.

M. DE CAMBRAI.

LIII. *C'est ainsi que M. de Meaux parloit à tous ses confidens en grand nombre; il leur racontoit qu'il venoit de sauver l'Eglise: qu'il avoit découvert & foudroïé une Secte naissante; & les confidens de M. de Meaux en assis grand nombre, avoient à leur tour d'autres confidens aussi zélés qu'eux pour les victoires de M. de Meaux contre le Quiétisme. Ce que j'avois confié secrètement à M. de Meaux, me revenoit par ce demi-secret qui est pire qu'une divulgation entière. Me voilà bien foudroiant & bien enflé de mes victoires.*

: R E P O N S E.

LIV. Les diseurs de belles paroles, parlent autant contre eux que pour eux. Si pour vanter mes victoires sur le Quiétisme renaissant en M. de Cambrai, on ne faisoit que divulguer ce que ce Prélat m'avoit confié, il me l'avoit donc confié; & l'on ne divulguoit rien que de véritable. Parlons nettement: si l'on avoit voulu perdre M. de Cambrai, il ne falloit point tant de confidens. Qu'il voie là-dessus dans cet Article VII. la réponse des nombres XV. XVI. & XXIII. & qu'il reconnoisse l'effet de notre silence durant trois ans.

§. XIII.

Sur les Lettres de M. l'Abbé de la Trappe.

M. DE CAMBRAI.

LV. Si on doute (a) de ce fait, on n'a qu'à lire la première des deux ^{(a) Rép. p. 102.} Lettres de M. l'Abbé de la Trappe sur mon Livre. Je pensois, dit-il, parlant de moi, que toutes les impressions qu'avoit pu faire sur lui cette opinion fantastique étoient entièrement effacées, & qu'il ne lui restoit que la douleur de l'avoir écoutée.

R E P O N S E.

LVI. Que M. de Cambrai se souvienne des bruits répandus partout depuis si long-tems (b), de sa liaison avec Madame Guyon : ^{(b) Voyez ci-dessus, n. XV. XVI. XXIII.} liaison qui étoit fondée sur la spiritualité, & si répandue dans le monde, que ce Prélat va encore nous avouer que sa réputation eût été blessée, si cette femme se trouvoit capable en ce tems des erreurs dont elle étoit accusée. Après cela on pouvoit juger des impressions QU'AVOIT PU FAIRE sur lui une opinion fantastique : son Livre imprimé étoit une preuve qu'elles étoient véritables ; & l'on pouvoit alors en être étonné, comme tout le monde le fut, sans jugement téméraire. C'est donc par une injuste préoccupation qu'il veut toujours tout rejeter sur M. de Meaux.

§. XIV.

Erreur de M. de Cambrai, qui fait dépendre sa réputation de celle de Madame Guyon.

M. DE CAMBRAI.

LVII. Approuver (c) le Livre de M. de Meaux, c'étoit comme nous l'a- ^{(c) Rép. p. 104.} vous déjà vu, me courir d'une éternelle confusion, pour les tems où j'avois estimé cette personne.

LVIII. En effet, il dit ailleurs (d) : M. de Meaux croit répondre d'un ^{(d) Rép. p. 60.} seul mot, en disant que Madame Guyon n'est plus abominable si elle a quitté ses erreurs. Mais pendant qu'elle les enseignoit avec tant d'art par un système suivi & soutenu, n'étoit-elle pas abominable ? n'étoit-elle pas digne du feu ? M. de Meaux se contente de répondre qu'il ne la faut point brûler si elle a renoncé à ses impiétés : mais IL SE GARDE BIEN DE RÉPONDRE pour les tems où elle les croioit & les enseignoit, &c.

R E P O N S E.

LIX. Il oublie tous les endroits de la Relation (e), où j'exécute ^{(e) Relat. p. 75. &c.} Madame Guyon par le repentir qu'elle témoignoit, & les tems passés, par son ignorance. Quand il dit que l'ignorance n'exécute pas

des *maximes si monstrueuses* , il ne songe pas aux *spécieuses* paroles dont le Quétisme les couvre. Elles ne lui sont pas inconnues : lorsqu'une femme ignorante & trompée par les Directeurs revient de bonne foi , on l'humilie devant Dieu ; mais devant les hommes , on aime mieux la plaindre que de la blâmer : loin qu'on charge sur les ignorans , on excuse même les savans qui ont été éblouis : s'ils se corrigent , on oublie ce qu'ils ont été , & on admire ce qu'ils sont.

LX. En tout cas, il n'y a point de réplique à ces argumens de la Relation (a) : toute la Chrétienté condannoit ces Livres ; il les falloit condamner avec toute la Chrétienté : personne ne les excusoit sur l'intention de l'Auteur ; il ne falloit point leur chercher une si mauvaise excuse : si on ne savoit pas que M. de Cambrai eût *laissé estimer* ces Livres, sa réputation demeureroit entière en approuvant le Livre de M. de Meaux : si on le savoit , M. de Cambrai n'en étoit que plus obligé à se déclarer, & à sacrifier sa réputation à la vérité qui la lui auroit bientôt rendue.

§. XV.

Encore sur le secret.

M. DE CAMBRAI.

(a) Relat.
p. 25. 76.

LXI. *Qui est-ce (b) qui a parlé ? ai-je dit dans le monde que M. de Meaux m'avoit proposé d'approuver son Livre ? c'est M. de Meaux qui s'est vanté de me faire approuver son Livre pour avoir une rétractation cachée sous un titre plus spécieux : c'est lui qui a publié ensuite que j'avois refusé cette approbation promise : sans lui qui auroit jamais su que je ne voulois pas achever de diffamer la personne de Madame Guyon ?*

REPONSE.

LXII. Avec tout son esprit , M. de Cambrai ne dira jamais que des minuties. On ne fait point un mystère d'avouer qu'on a demandé l'approbation d'un ami , c'est-à-dire qu'on s'est soumis à son jugement . J'ai pu dire sans façon & aussi sans affectation , que j'avois demandé à M. de Cambrai la même grace qu'à M. de Paris & à M. de Chartres ; c'étoit pour l'Eglise un avantage qu'il ne falloit pas taire , de voir sur le Quétisme l'unanimité dans l'Episcopat entre ceux qui avoient traité cette matière.

LXIII. Mais vous demandiez mon approbation comme une *rétractation cachée*. Par où prouve-t-on ce fait ? Mais vous vous êtes vanté de cette approbation ? En vérité & de bonne foi , étoit-ce tant de quoi se vanter que M. de Cambrai approuvât mon Livre ? ce Prêlat me fait bien enfant ; mais avouons qu'il se fait en même tems bien petit. Si le monde devoit entendre que l'approbation de mon Livre fût une rétractation de la doctrine de Madame Guyon par M. de

Cambrai qui n'avoit jamais rien donné sur ce sujet, le monde savoit donc bien qu'il lui étoit favorable.

LXIV. Il veut que j'aie deviné qu'il avoit la réputation de Madame Guyon si fort à cœur, qu'il en faisoit dépendre la sienne propre; & enfin que pour la sauver, il inventeroit cette nouvelle question de fait, qui apprend à séparer l'intention d'un Auteur d'avec toute la suite de ses paroles, & l'unique sens de son Livre. S'il y a quelque exemple dans le monde d'une pareille illusion, je veux bien que l'on m'accuse de l'avoir prévue.

LXV. Mais qui sauroit, poursuit-il, qu'il avoit ménagé Madame Guyon, si M. de Meaux ne l'avoit publié? comme si l'on ne savoit pas les choses qui parlent d'elles-mêmes. M. de Cambrai s'est bien aperçu que son nom ne paroissant pas avec les deux autres, on en verroit bien les raisons sans que personne se mît en peine de les publier: c'est par-là qu'il s'est engagé à composer son Mémoire, où sans m'accuser d'avoir divulgué ce que tout le monde voioit de soi-même, il remue tout pour s'excuser; mais en s'excusant, il s'engage; & il a si bien démontré que pour agir conséquemment il lui falloit soutenir Madame Guyon, que tout le monde l'a cru.

ARTICLE VIII.

Sur les raisons de me cacher le Livre des Maximes.

I. **T**OUT ici se réduit à un seul point: si M. de Cambrai peut rendre raison pourquoi il m'a caché si soigneusement son Livre des Maximes, qui ne devoit être qu'une plus ample explication des Articles & des principes de deux Prélats dont j'étois l'un. Considérons les prétextes qu'il oppose aux raisons de la Relation (a).

(a) *Relat.
Ses. V.
Gr. VI.*

S. I.

Premier prétexte tiré de ce qu'il m'avoit refusé son approbation.

M. DE CAMBRAI.

II. J'aurois souhaité (b) de faire examiner mon Livre par M. de Meaux; (b) *Rép. p. 111.* mais quelle apparence de lui demander son approbation pendant que j'étois réduit à lui refuser la mienne?

RÉPONSE.

III. Comme s'il disoit: j'avois manqué envers ce Prélat en lui préférant Madame Guyon & ses Livres: il falloit manquer encore à toute la justice que je lui devois, en lui cachant ce que je disois pour expliquer ses principes, & en mettant au hazard la paix de l'Eglise.

§. II.

Second prétexte: Que j'étois piqué.

M. DE CAMBRAI.

- (a) *Ibid.* IV. Je savois (a) par des voies certaines combien il étoit piqué de mon refus.

RÉPONSE.

V. Il vouloit croire que j'étois piqué de son refus, qui ne faisoit tort qu'à lui seul; à cause qu'il sentoît bien que j'avois raison de m'en plaindre; & il se montre du nombre de ceux qui croient qu'il ne faut point pardonner à celui qu'on croit avoir offensé.

§. III.

Troisième prétexte: Le concert avec les autres.

M. DE CAMBRAI.

- (b) *Ibid.*
p. 114. VI. Tout est plein (b) de mécompte dans ces paroles de M. de Meaux, & je me suis si peu désuni d'avec mes confreres, que c'est de concert avec eux que j'ai donné mon Livre au public.

RÉPONSE.

- (c) *Relation*
p. 13. VII. Il allégué M. de Paris; & nous allons voir comme il le consultoit. Il allégué M. Tronçon, dont j'ai dit un mot important dans ma Relation (c), auquel M. de Cambrai n'a rien répondu: quoi qu'il en soit, cette réponse ne rend point raison pourquoi on me détachoit de ceux avec qui j'avois traité toute cette affaire. J'en dirai bientôt davantage; mais ceci suffit pour convaincre M. de Cambrai d'avoir voulu défunir les unanimes.

M. DE CAMBRAI.

- (d) *Rép.*
Ibid. VIII. Mais M. de Meaux (d) appelle une désunion d'avec mes confreres, tout procédé qui n'étoit pas une soumission pour lui.

RÉPONSE.

- IX. Il ne s'agissoit plus de soumission, après que M. de Cambrai en avoit passé toutes les bornes; mais du concert nécessaire pour empêcher la désunion de l'Episcopat dans la doctrine, & le trouble de l'Eglise.

§. IV.

Autre prétexte: Si M. de Cambrai a bien pourvu à l'explication des Articles.

M. DE CAMBRAI.

- X. Je pris soin de deux choses; l'une, de ne rien dire de contraire aux trente-quatre Articles: je comptois qu'en les suivant, je suivois ce Prélat même que je ne pouvois plus consulter: l'autre chose, que je voulois faire pour

m'assurer de la première, étoit de faire examiner mon Ouvrage par M. l'Archevêque de Paris & M. Tronfon.

R E P O N S E.

XI. Il rend de bonnes raisons de consulter ces deux Messieurs , pour s'assurer du sens des Articles; mais il n'en rend aucune pour m'exclure de leur compagnie, moi qui les avois dressés avec eux. Je ne demande pas, qu'avois-je fait? je dis, quoi que j'eusse fait, il falloit chercher le concours. M. de Cambrai nous va confesser qu'il *commentoit les Articles selon ses pensées*: mais dans un Ouvrage signé en commun, il montrait un dessein formé de division, quand il meprisoit les pensées des autres.

M. DE CAMBRAI.

XII. J'avois (a), *il y avoit déjà long-tems, donné à M. l'Archevêque de Paris & à M. Tronfon mes explications des trente-quatre Articles selon mes pensées*; M. de Meaux se récrie: *on commençoit donc alors à commenter les Articles Oni sans doute, on les commençoit d'un commentaire exact, conforme au texte.*

R E P O N S E.

XIII. Marquez la date: *Il y avoit long-tems*: Ainsi, dès aussi-tôt que nous eûmes signé ensemble les Articles, vous vous détachiez de moi pour les expliquer à part: ainsi, dès le commencement vous y vouliez donner des explications *selon vos pensées*; mais elles étoient si peu conformes à celles de M. de Paris que vous consultiez, dites-vous, qu'il a été obligé de les censurer.

M. DE CAMBRAI.

XIV. *Le fait décide* (b): *Ces deux personnes qui avoient dressé les Articles, ne trouverent dans l'explication rien qui les pût éluder ni les affaiblir.* ^{(b) Rép. p. 216.}

R E P O N S E.

XV. J'en crois les Actes publics, qui seuls font foi: tout ce que vous dites de particulier se perd en l'air de lui-même, quand il ne seroit pas désavoué par les témoins que vous alléguiez.

§. V.

Remarques sur ces paroles; On se cachoit de M. de Meaux.

M. DE CAMBRAI.

XVI. *Il est vrai* (c) *qu'on se cachoit de M. de Meaux; mais c'étoit de concert avec les deux autres.* ^{(c) Ibid.}

R E P O N S E.

XVII. Vous leur faites faire un beau personnage: ils le désavouent: ce n'étoit pas de leur côté se cacher de moi, que de vous garder un secret que vous exigiez avec tant de rigueur sur vos desseins

particuliers : votre procédé n'est pas plus honnête que celui dont vous les chargez injustement : quelle foiblesse de mettre votre confiance (il faut bien dire ce mot) dans de petites cachoteries, plus propres à nouer une intrigue de Cour, que la sainte correspondance qui doit être entre les Ministres de Jésus-Christ ? Mais après tout, quel a été le fruit de cette finesse ? vos consultants vous condamnent, & m'approuvent.

§. V.

Remarques sur les pensées ambitieuses.

M. DE CAMBRAI.

(a) *Ibid.*
P. 116.

XVIII. *Ce n'étoit pas (a) la dignité d'Archevêque qui m'empêchoit de soumettre mon Livre à M. de Meaux, puisque je le soumettois de si bon cœur à M. Tronson.*

REPONSE.

XIX. Peut-on proposer seulement une telle difficulté ? M. de Cambrai croit qu'il faut prouver qu'il a pu, sans déroger à sa dignité, se soumettre pour l'approbation de son Livre, à un Evêque qui avoit blanchi dans le ministère ; ce n'est pas de cela qu'il doit rendre raison au public.

M. DE CAMBRAI.

(b) *Ibid.*

XX. *On n'a (b) qu'à se souvenir de la candeur avec laquelle je livrois tout, & faisois tout livrer à M. de Meaux : un homme plein d'artifice & d'amitié est plus réservé.*

REPONSE.

XXI. Ne parlons point d'artifice ni d'ambition, non plus que de candeur en général : posons les faits. Quoi que puisse dire M. de Cambrai, c'est lui qui m'a mis en main toutes les absurdités de son amie : il ne songeoit pas alors que tout leur commerce spirituel dût être découvert à toute l'Eglise : Dieu le vouloit néanmoins, pour empêcher le cours d'une illusion si dangereuse ; & ce n'est pas la première fois que sa Providence a mené les hommes les plus adroits à ses fins cachées par leurs propres précautions.

M. DE CAMBRAI.

(c) *Ibid.*
P. 116, 117.

XXII. *De plus (c) si j'eusse été rempli d'artifice & d'ambition, n'aurais-je rien eu à dissimuler depuis ma promotion à l'Archevêché de Cambrai ? n'a-t-on plus rien à craindre ni à espérer depuis qu'on est dans l'Episcopat ?*

REPONSE.

XXIII. On accorde à M. de Cambrai, puisqu'il le veut, qu'il pouvoit avoir bien d'autres vues que celle d'être Archevêque de Cambrai, & que c'étoit-là peut-être la moindre de ses prétentions ; mais quand on veut tout concilier avec Madame Guyon : quand

on veut la faire servir par une nouvelle Oraïson à une direction plus fine & plus absolue : quand on a des engagements qu'on ne peut plus rompre sans perdre ses meilleurs amis ; & qu'enfin on hazarde tout dans la confiance de tourner tout à les fins par son éloquence : alors, malgré qu'on en ait , on prend de fausses mesures, & on change souvent de conduite.

§. VII.

Autres mauvaises raisons.

M. DE CAMBRAI.

XXIV. Il falloit (a) donc sans doute que j'eusse d'ailleurs de bonnes raisons de me cacher à M. de Meaux seul ; à qui j'avois voulu soumettre autrefois avec une confiance sans bornes. (a) Ibid. p. 117.

R E P O N S E.

XXV. On voit dans la Relation (b) des raisons bien naturelles de ce changement : c'est qu'on vouloit sauver Madame Guyon : c'est qu'en tournant les pensées de cette femme , on lui préparoit une secrète apologie : c'est que l'on commentoit à sa mode les Articles où sa doctrine étoit trop visiblement condamnée : à peine furent-ils signés qu'on songeoit à y trouver ce qui n'y est pas : c'étoit depuis un long tems, & dès le commencement qu'on méditoit cet Ouvrage. Dans ce dessein M. de Meaux étoit incommodé, parce qu'on sentoît dans sa conscience que le Livre qu'on préparoit, étoit contraire aux principes dont on étoit convenu avec lui. En un mot il étoit suspect : on le sentoît opposé (c) aux illusions, & prévenu contre les Mistiques de la nouvelle manière, contre Madame Guyon, contre Molinos, à qui on vouloit donner de belles couleurs. Dans un état privé & particulier, il avoit bien fallu garder avec lui quelques mesures : mais dès qu'on est Archevêque, & qu'on peut parler avec plus de force & moins de crainte, on ne songe qu'à s'affranchir d'un joug importun. (b) Relat. p. 79. 80. 81. 82. 87. &c. (c) Rsp. p. 114.

XXVI. M. de Cambrai me veut faire accroire qu'en parlant ainsi, je me donne pour plus éclairé que les autres (d) : le trait est malin, mais grossier. Veut-on nier ce qui est dit dans la Relations (e), que chacun a ses yeux & sa conscience ; qu'on s'éclaire les uns les autres ; & que celui dont l'espérance est dans la surprise, veut avoir le moins de témoins qu'il peut ? Voilà pourquoi on m'éloignoit : quand avec la liberté & la confiance que donne la vérité, j'aurois osé dire comme moins sage, que mon âge, mon expérience, mon application à cette affaire que j'avois vue dès son origine, me pouvoit mériter peut-être quelque égard particulier, qui me reprendroit ? Quoi qu'il en soit, demandois-je trop en demandant le concours & le concert pour ne point hazarder la paix de (d) Rsp. p. 118. (e) Relat. p. 80.

l'Eglise? Encore un coup demandois-je trop en demandant le concert que j'avois pratiqué moi-même, en soumettant mon Livre à la correction de M. de Cambrai? C'est de quoi il falloit rendre de bonnes raisons, & non pas jeter en l'air de belles paroles. Voions néanmoins ces raisons pressantes que nous vante M. de Cambrai.

M. DE CAMBRAI.

(a) *Réf.* XXVII. M. de Meaux (a) me donnoit à tous ses amis pour un homme
P. 117. qu'il alloit faire rétracter une seconde fois sous un titre spécieux.

RÉPONSE.

(b) *Réf.* XXVIII. Où est la preuve à M. de Cambrai me parle ainsi (b):
P. 118. Si j'ai donné les Livres de Madame Guyon à tant de gens, il n'aura pas de peine à les nommer: qu'il le fasse donc. Je pourrois lui dire de même; qu'il me nomme un seul de ces amis qui m'ont déferé à lui. Il en revient trente fois à cette rétractation sous un titre plus spécieux qu'on lui propoisoit en approuvant mon Livre: qu'il montre ce beau projet par une seule de mes paroles: qu'il y pense bien: c'est lui qui m'accuse, & c'est à lui à prouver. On n'oblige point celui qu'on accuse à prouver une négative: je le ferai pourtant, & bientôt; mais en attendant, il faut qu'il porte la confusion de m'accuser sans preuve.

M. DE CAMBRAI.

(c) *Réf.* XXIX. Il m'avoit (c) rendu (M. de Meaux) un piège très-dan-
P. 118. gereux, pour me jeter entre deux extrémités, & me réduire à son point.

RÉPONSE.

XXX. Ce piège très-dangereux étoit de condamner avec moi les Livres de Madame Guyon dans leur sens vrai, naturel, propre, unique, selon toute la suite du texte & la juste valeur des termes, sans vouloir distinguer ce sens de l'intention de l'Auteur. Ces deux extrémités étoient ou de rompre avec ses confreres pour favoriser Madame Guyon, ou de sacrifier les Livres de cette femme à l'unité de l'Episcopat. Ce point où je voulois le réduire, étoit de continuer notre saint concert dans l'explication comme dans la signature des Articles: c'étoit en effet un piège très-dangereux à qui vouloit les éluder.

M. DE CAMBRAI.

(d) *Réf.* XXXI. Il étoit (d) vivement piqué de mon refus, & il le faisoit assez
P. 119. entendre.

RÉPONSE.

XXXII. Il a déjà dit la même chose presque en mêmes termes; & je le remarqué, pour faire voir que destitué comme on voit de bonnes raisons, il croit faire valoir les mauvaises à force de les répéter.

M. DE CAMBRAI.

XXXIII. *Il ne songeoit (a) plus à garder le secret. Quoi, disoit-il, il va paroître, &c. tout le monde verra, &c. quel scandale ! quelle fêtriffure ! Il comptoit donc que mon secret alloit devenir public en ses mains.* (a) *ibid.*

R E P O N S E.

XXXIV. Il est vrai : je parlai ainsi à celui qui me vint déclarer de sa part qu'il me refusoit son approbation de peur de condamner Madame Guyon. Ce n'étoit pas moi qui étois à craindre dans la fâcheuse divulgation de ce *secret* ; nous avons vu que c'est lui-même qui le faisoit éclater par l'effet inévitable de son refus.

M. DE CAMBRAI.

XXXV. *En cet état (b) devois-je encore une fois me livrer à lui ? Je ne m'y étois que trop livré.* (b) *ibid.*

R E P O N S E.

XXXVI. En quoi trop, & qu'avois-je fait, *il y avoit déjà long-tems* & dès le commencement, lorsqu'il se cachoit de moi avec tant de soin ? Qu'avois-je fait encore un coup, sinon de lui proposer avec M. de Paris & M. Tronfon la signature des Articles ? Il commençoit donc à se repentir de les avoir souscrits, & il y cherchoit des rours. S'il ne vouloit que les expliquer sincèrement, sans le faire *selon ses pensées particulières*, quel péril de me confier ce secret ? & en quelque maniere qu'il le prît, ne falloit-il pas sacrifier son mécontentement imaginaire, à l'unité, à la paix, au concours de l'Épiscopat ? Mais on avoit d'autres vues, & il falloit tirer d'affaire Madame Guyon, que les Articles proposés dans leur naturel accabloient.

M. DE CAMBRAI.

XXXVII. *Si je me cachai (c) de M. de Meaux, ce fut de concert avec M. de Paris & avec M. de Chartres, auxquels M. Tronfon fut uni dans ce secret.* (c) *ibid.*

R E P O N S E.

XXXVIII. Ainsi toute l'habileté de M. de Cambrai alloit à se cacher de M. de Meaux : quelle misère ! Il allégué un autre témoin ; c'est M. de Chartres ; mais qui est encore contre lui, comme les deux autres : misérables finesses, qui aboutissent à tourner ouvertement contre vous tous ceux que vous faites semblant de vouloir ménager ! Pour le reste, on ne le rend pas véritable en le rebattant ; & il vaudroit mieux une bonne preuve, que tant de répétitions.

M. DE CAMBRAI.

(a) *Rép.*
p. 118.

XXXIX. Si je me cachois (a) de M. de Meaux, c'est que je n'espérois plus de trouver dans ce Prélat la modération que je trouvois dans M. l'Archevêque de Paris.

REPONSE.

(b) *Relat.*
p. 52.

XL. Ce sont des actions qu'il faut alléguer, quand on accuse un manquement de modération; autrement ce n'est pas un fait, mais une injure. Je ne rapporterai pas sept ou huit pages des faits particuliers que M. de Paris a délavoués, ni de longs discours sur les questions du fond qui ne sont pas de ce lieu, non plus que M. Pironot charmé de son Livre comme il le raconte, & les autres qu'il se glorifie d'avoir gagnés contre moi. De mon côté je déclare à toute l'Eglise que je n'ai jamais senti cette désunion: tous ceux que M. de Cambrai se vante d'avoir détournés, étoient avec moi dans un perpétuel concours contre la doctrine de son Livre: & ce que je puis conclure de tous ses discours, c'est tout au plus, qu'il étoit le malade que chacun tâchoit de ramener comme il pouvoit. Car après tout, s'il avoit pour lui de si grands Evêques, tant de Prêtres si vénérables, & tous mes amis les plus intimes: pourquoi me craindre tout seul, & comme porte la Relation (b), craignoit-on que la raison ne leur manquât, si j'avois voulu faire un mauvais procès? C'est ce qui ne souffre aucune réplique, & aussi n'y a-t-on rien dit.

M. DE CAMBRAI.

(c) *Rép.*
p. 126.

XLI. M. de Meaux (c) répond ici: Pourquoi me séparer d'avec ces Messieurs? C'est que ces Messieurs ne vouloient pas comme lui, m'arracher sous un titre plus spécieux une rétractation: c'est qu'ils ne m'avoient point rendu de pièges pour me réduire à approuver son Livre.

REPONSE.

(d) *Mém.*
de M. de
Cambrai.
Relat.
p. 69. n. 7.(e) *Ibid.*
n. 111.(f) *Ibid.*
n. 11.

XLII. Laissons les conjectures: voions les faits positifs, & repassons sur le Mémoire de M. de Cambrai, où se trouvent ces paroles (d): On n'a pas manqué de me dire, que je pouvois condamner les Livres de Madame Guyon, en approuvant le Livre de M. de Meaux dont il étoit question, sans diffamer sa personne, & sans me faire tort. Qui sont ceux qui lui parloient de cette sorte? ce sont sans doute ceux, dont à la ligne d'au paravant, il avoit dit (e): M. de Meaux vient de me donner un Livre à examiner; à l'ouverture des cahiers, j'ai trouvé qu'ils sont pleins d'une réfutation personnelle (de Madame Guyon): aussi-tôt j'ai averti Messieurs de Paris & de Chartres avec M. Tronson, de l'embarras où me mettoit M. de Meaux. C'est donc à ces deux Evêques & à ce Prêtre qu'il s'adressoit contre moi. Il avoit dit un peu au-dessus (f) sur le sujet de l'approbation: J'ai dit à Messieurs de Paris & de Chartres, & à M. Tronson... que si M. de Meaux vouloit

attaquer par son Livre *Madame Guyon*, je ne pouvois pas l'approuver. C'est donc encore un coup à ces trois Messieurs qu'il avoit recours pour le garantir de l'approbation que je lui demandois. Ce font ceux qui lui ont dit ce qu'on vient d'entendre: *Qu'il pourroit condamner les Livres de Madame Guyon, sans la diffamer & se faire tort*. Ils lui tendoient donc avec moi le même piège, & le pressoient d'approuver mon Livre, en assurant qu'il le pouvoit faire sans diffamer *Madame Guyon, & sans se faire tort*.

XLIII. Il emploie trois ou quatre pages à la réfutation de leur sentiment, & conclut en cette sorte (a): *Voilà néanmoins ce que les personnes les plus sages & les plus affectionnées pour moi avoient souhaité & préparé de loin*. Et un peu après (b): *Voilà ce que mes meilleurs amis ont pensé pour mon bonheur*. (a) *Ibid.* pag. 21.
(b) *Ibid.*

XLIV. De cette sorte, si je lui tendois un piège en lui proposant l'approbation de mon Livre, c'étoit avec les personnes les plus sages, les plus affectionnées: avec ses meilleurs amis: avec M. de Paris, M. de Chartres & M. Tronson. Il est donc en termes formels, contraire à lui-même, lorsqu'il dit dans sa Réponse (c), qu'ils ne lui avoient point comme moi tendu de piège sur l'approbation de mon Livre. (c) *Rép.* p. 116.

XLV. Ces sages amis, ces amis les plus affectionnés à M. de Cambrai; en un mot, ses meilleurs amis, étoient de tout ce concert dès l'origine. Voilà, dit M. de Cambrai, ce qu'ils avoient souhaité & préparé de loin. S'il étoit vrai, comme M. le Cambrai le répète vingt & trente fois, que ces Messieurs lui eussent conseillé de ne point approuver mon Livre, comment oloient-ils le presser si fort sur cette approbation? C'est peut-être qu'ils avoient changé d'avis: mais non; ils ne faisoient que lui répéter ce qu'ils avoient souhaité & préparé de loin. Autrement, il leur auroit dit: Ne vous souvenez-vous pas que c'est vous mêmes qui me conseilliez en tel & tel tems, de ne pas approuver ce Livre? Ainsi, tout ce qu'il a dit du conseil que lui ont donné M. de Paris, M. de Chartres & M. Tronson, par lui-même, ne peut pas être. Il avance dans les momens, ce qu'il croit convenir à ces momens mêmes sans songer à toute la suite, & il croit se tirer d'affaire: au lieu que visiblement il s'enferme de plus en plus; & il ne veut pas lever les yeux à la main de Dieu qui l'aveugle! qu'ainsi ne soit, écoutons encore le fort de sa preuve.

M. DE CAMBRAI.

XLVI. Venons (d) au point décisif: (remarquez: c'est donc ici le point décisif selon lui-même) N'y avoit-il au monde que M. de Meaux qui fut capable d'examiner mon Livre? M. de Paris, M. Tronson, M. Pirrot, étoient-ils si faciles à séduire: eux qui devoient être si bien avertis & si précautionnés contre mes préventions? Quand même ils auroient cru avoir besoin de quelques secours, n'en pouvoient-ils pas trouver ailleurs qu'en M. (d) *Rép.* p. 117.

de Meaux ? Manquoit-on dans Paris de Théologiens ? est-ce fuir la lumière que de se fier ingénument à M. de Paris , à M. Tronçon & à M. Piron , à moins qu'on ne se livre aussi à M. de Meaux ? Ce Prélat devoit-il montrer tant de vivacité , sur ce que je consultois les autres sans le consulter ? y a-t-il rien de plus libre que la confiance ? supposé même que je me fusse éloigné de lui mal-à-propos , il devoit ménager ma faiblesse , & être ravi que les autres me menassent doucement au but . C'est ainsi qu'on est disposé , quand on se compte pour rien , & qu'on ne recherche que la vérité & la paix , &c.

RÉPONSE.

XLVII. Je me suis lassé en voulant rapporter au long ce discours , pour être un exemple de la profusion des paroles , qui n'ont qu'un beau son . Car dans cet endroit décisif , comme l'appelle M. de Cambrai ; outre qu'on ne voit aucune raison de m'éviter , on ne touche pas seulement la difficulté . Il s'agissoit de répondre au point essentiel de ma Relation : s'il étoit juste , s'il étoit honnête , s'il étoit utile à l'Eglise , d'empêcher le concert entre les Evêques ; de les empêcher de concourir tous à l'explication de leurs communes maximes , & d'achever ensemble ce qu'ils avoient commencé dans l'union : s'il y avoit un autre moyen d'assurer la paix de l'Eglise que le concert : si par conséquent , on ne devoit pas sacrifier à un si grand bien , non seulement de vaines imaginations fondées sur des bruits confus & sur de faux rapports , mais encore de véritables querelles , s'il y en avoit . C'est à quoi n'a pu se résoudre celui qui vient nous apprendre à se compter pour rien , & à ne rechercher que la vérité & la paix . M. de Paris qui vit bien qu'il ne gagneroit rien par ses remontrances , sur un homme qui prenoit les honnêtetés pour approbations , & les sages ménagemens pour un acquiescement à ses volontés , tâcha du moins de gagner du tems en l'obligeant d'attendre la publication de mon Livre , pour voir ce qu'elle produiroit , & quel secours on pourroit tirer du tems . M. de Cambrai donna sa parole (a) ; il ne la tint pas : & enfin il prouve très-bien que j'étois le seul dont il se cachât ; mais on ne voit aucun fait prouvé pour justifier une conduite si basse & si partielle ,

(a) *Rép.*
p. 111.

§. VIII.

Réflexions sur les faits des deux Articles précédens.

XLVIII. Après cela je soutiens que de tous les faits que M. de Cambrai avance dans sa Réponse pour justifier le refus de son approbation , & le dessein de me cacher un Livre qui ne devoit être qu'une plus ample explication des principes que je suivois ; ne peuvent plus subsister un seul moment , pour trois raisons . Premièrement , parce que ce Prélat les avance en l'air : ces divulgations de

son secret : ces demi-secrets qu'il m'impute : ces confidences si multipliées avec ces hauteurs puériles : ces promesses de l'obliger à se rétracter ; & ces ridicules vanteries qu'il me reproche ne sont point prouvées. C'est-là néanmoins tout le fondement de ses injustes refus, de ses pratiques pitoiables pour se cacher de moi, & du décri où il voudroit me faire tomber. Voilà un premier degré de fausseté dans ses allégations : attaquer ma réputation en chose grave : me décrier : me chercher querelle, sans preuve : pendant que je ne l'attaque que sur des points de doctrine, où je ne puis garder le silence sans une manifeste prévarication, & sur des faits essentiels prouvés par Actes. Le second degré, c'est de se rendre positivement indigne de toute croiance, en avançant des faits sur lesquels il est convaincu par ses propres Ecrits. Ainsi manifestement M. de Cambrai vient d'être convaincu par son Mémoire écrit de sa main, que ce qu'il avance sur les conseils de M. de Paris, de M. de Chartres & de M. Tronson, pour ne point approuver mon Livre, ne peut subsister. Mais voici un dernier degré de fausseté, qui résulte du même Mémoire.

XLIX. M. de Cambrai y a ramassé sans ménagement avec une adresse extrême, tout ce qui pouvoit justifier le refus de l'approbation qu'il m'avoit proumise, & la prodigieuse aliénation qu'il témoignoit contre moi, jusqu'à me cacher ce qu'il étoit le plus obligé de me découvrir. Il fonde maintenant ce refus & cette aliénation, sur la divulgation de son secret & sur les prétendues promesses que je faisois à tout le monde de la future rétractation à laquelle je m'obligerois : mais dans son Mémoire il ne parloit point de tout cela. Ce sont donc choses avancées depuis, & qu'on n'osoit dire dans le tems qu'on disoit tout contre moi à la personne du monde, auprès de laquelle on avoit le plus d'intérêt de se justifier.

L. Qu'ainsi ne soit : pour montrer que lorsqu'il rendit mon Livre sans le vouloir approuver, il n'en avoit vu que les marges, M. de Cambrai en rapporte cette preuve (a) : *Je ne vis rien de tout le reste : une preuve claire que je ne le vis pas, est que je ne l'ai jamais allégué, pour m'excuser de n'avoir pas approuvé le Livre.* Quand donc il n'allégué pas ce qui sert à l'excuser, c'est une preuve & une preuve claire qu'il ne l'a pas vu : or est-il que dans son Mémoire il n'allégué pas ces divulgations du secret, ces confidences odieuses, & tout le reste qu'il apporte maintenant pour justifier son refus : donc il ne les connoissoit pas alors. C'est pourtant alors, ou jamais, qu'elles avoient dû lui paroître, puisque dès-lors il commençoit selon le Mémoire (b) ce qu'il a continué depuis, c'est-à-dire, de se cacher de moi, & de m'éviter.

LI. Quelle meilleure raison pouvoit-il avoir de se cacher de moi, que celle que je divulguois son secret ? Il n'alléguoit alors pour toute raison de me cacher ce qu'il méditoit sur son Livre, que (c) la

(a) *Rép.*
p. 21.

(b) *Mémoire*
de M. de
Cambrai.
Reins.
p. 29. 21.

(c) *Ibid.*

nécessité où il étoit de laisser ignorer à M. de Meaux un Ouvrage dont il voudroit apparemment empêcher l'impression par rapport au sien . Je n'étois donc point alors ce faux ami qui trahissois le secret de M. de Cambrai, & qui en tirois avantage: je ne m'étois pas encore avisé de cette trahison : mes cent confidens qui tous en avoient cent autres , n'avoient pas encore porté mon infidélité aux oreilles de M. de Cambrai.

LII. Ainsi ce Prélat compose une histoire de plusieurs pièces qui se font l'une après l'autre ; & quand il écrivoit ses raisons à la personne du monde à qui il vouloit le plus les faire goûter, la saison de raconter mes perfidies envers un ami, n'étoit pas encore venue. Comment aussi persuader tous ces faits , & que je. voulois décrier & perdre M. de Cambrai, à une personne qui avoit vu tout le contraire, durant la suite de plusieurs années ? comment, dis-je , lui persuader que je trahissois le secret, quand tous les jours elle voioit mes précautions, pour l'empêcher de venir où il pouvoit nuire ? J'ai donc la preuve constante que tous ces faits sont imaginaires . Pour justifier mon innocence attaquée avec tant d'adresse, & avec une éloquence si insinuante par un Prélat que j'ai servi en ami sincere (car il le faut dire) sans manquer à aucun devoir, tant qu'il n'a pas mis d'obstacle à mes desseins ; Dieu a voulu que je trouvassé dans ses Ecrits de quoi le convaincre . Et que dirai-je dans une occasion si douloureuse, sinon en simplicité avec l'Evangile : *Cela est, cela n'est pas ?*

LIII. Aussi voit-il le succès de ses mauvaises finesse : la vérité a tourné contre lui ceux qu'il a voulu flater : il a perdu son procès par Actes : il en appelle à des faits inconnus au monde . A Nicée on est convenu du Consubstantiel ; mais Eusebe de Césarée ne l'entendoit pas comme les autres : on a déguilé les sentimens d'Arius : on a brigué en particulier les souscriptions des Evêques contre Pélage : Cyrille s'est trop pressé ; il a eu tort, contre sa parole, de ne pas attendre Jean d'Antioche qui venoit à grandes journées avec ses Evêques, & qui l'avoit averti de sa marche : voilà les faits particuliers & du moins douteux, qu'on opposoit au Décret public & positif donné à Nicée, à Carthage, à Ephèse : toute l'Histoire Ecclésiastique est pleine de tels exemples : Mais qu'en est-il arrivé ? A la fin on s'est détrompé de la vaine & fausse éloquence ; on s'en est tenu aux Actes publics , & les faits particuliers s'en sont allés en fumée.

ARTICLE IX.

Remarques sur ce qui a suivi le Livre.

§. I.

Fausſes imputations à M. de Meaux.

M. DE CAMBRAI.

I. **M**ONSIEUR de Meaux (a) *promis d'abord à pluſieurs perſonnes* (a) Rép. chap. I. p. 111. *qu'il me donneroit en ſecret, & avec une amitié cordiale, ſes* remarques par écrit. C'eſt ce qu'il répète (b) deux & trois fois à peu près dans les mêmes termes. (b) M. d. p. 230. 6^e

RÉPONSE.

II. *En ſecret ?* Je n'ai promis aucunes remarques que concertées avec M. de Paris & M. de Chartres mes approbateurs. M. de Cambrai auroit bien voulu me détacher d'avec ces Prélatſ, comme il a toujours travaillé à les détacher d'avec moi : l'effet aſſure mon dire : nous avons fait nos remarques enſemble, ſans quoi il eût été impoſſible de convenir ; & aucun homme de bien ne dira jamais le contraire. Ou il faut prouver ces faits, ce qu'on ne fait point, ou il faut les abandonner. Mais encore, quel uſage M. de Cambrai vouloit-il faire de mes remarques ? on va l'entendre en anticipant un peu la lecture de la Réponſe.

M. DE CAMBRAI.

III. *Peu de tems après* (c) *j'appriſ tout à coup qu'on tenoit des aſſembles, où les Prélatſ dreſſoient enſemble une eſpèce de Censure de mon Livre, à laquelle ils ont donné depuis le nom de Déclaration.* (c) Rép. p. 111. *Je m'en plaignis à M. l'Archevêque de Paris, parce que nous avons fait lui & moi un projet de recommencer enſemble l'examen de mon Livre, ſur les remarques de M. de Meaux avec M. Tronſon & M. Pirot.*

IV. *Sur-tout on ne vouloit pas être rejeſté entre les mains de M. de Meaux qui joignoit à toutes ſes anciennes préventions une nouvelle hauteur, &c.*

RÉPONSE.

V. C'eſt à quoi M. de Cambrai vouloit faire ſervir mes remarques : c'étoit pour en faire auſſi-bien que de ſon Livre, entre lui, M. de Paris, Meſſieurs Tronſon & Pirot, un examen dont ſur-tout il exigeoit que je fuſſe excluſ : de ſorte que mes remarques ſeroient examinées ſans moi, & à condition que ſi ces Meſſieurs ne tomboient pas dans le ſens de M. de Cambrai dont ils étoient bien éloignés, il feroit de leur ſentiment l'état qu'on a vu. Reprenons maintenant la ſuite de la Réponſe.

M. DE CAMBRAI.

- (a) *Rép.*
p. 122. VI. *M. de Meaux* (a) *me fit attendre ses remarques près de six mois : mon Livre parut avant la fin de Janvier, & je ne reçus que vers la fin de Juillet ses remarques qu'il a données sous le nom de Premier Ecrit du 15. du même mois.*

REPONSE.

- (b) *Prémier Ecrit.*
Vol. VIII.
p. 122. VII. Il faut remarquer la date de cet Ecrit & la vérité de ce fait. *M. de Cambrai* qui en convient, ne nie pas aussi ce qu'il porte : que pendant (b) que nous rédigeons nos remarques par écrit, on lui mit en main *deux Mémoires très-amplés de M. Piroz, où sont toutes nos difficultés & une partie de nos preuves.* Ces Mémoires faits sous nos yeux contenoient le fonds : ainsi *M. de Cambrai* n'ignoroit aucun de nos sentimens, & l'on n'avoit rien de caché pour lui.

M. DE CAMBRAI.

- (c) *Rép.*
p. 122. VIII. Alors (c) *j'étois sur le point de revenir à Cambrai, & je n'avois plus que le tems de préparer mes défenses pour Rome où le Roi nous renvoyoit.*

REPONSE.

- IX. Quand on ose nommer le Roi, il faut parler juste : ce ne fut point le Roi qui renvoia l'affaire à Rome : Sa Majesté y laissa écrire *M. de Cambrai* qui le voulut : la lecture de sa Lettre fut entendue ; & c'est tout.

M. DE CAMBRAI.

- (d) *Ibid.* X. Pendant (d) que *j'attendois ainsi M. de Meaux, devoit-il éclater ? Il veut faire entendre que d'autres apprirent au Roi ce qu'il lui avoit si long-tems caché ; mais dois-je lui tenir compte de ce secret sur lequel il n'avoit aucune preuve ni bonne ni mauvaise avant la publication de mon Livre ? De plus est-ce cacher assez une chose au Roi, que de la répandre sourdement ?*

REPONSE.

- (e) *Ci-dessus, Art. VII. n. XV, XVI, XXIII.* XI. J'ai parlé ailleurs (e) de cette matière. *M. de Cambrai* nous va dire encore que son commerce de piété avec *Madame Guyon* étoit connu. Il n'en falloit pas davantage si l'on eût voulu se servir des connoissances qu'on avoit : & ce qui scandalisoit les gens de bien, c'est qu'on appellât piété une si mauvaise doctrine. *M. de Meaux*, dit-il (f), veut faire entendre que d'autres apprirent au Roi, &c. Mais *M. de Cambrai* veut-il nier ce que je dis aux yeux d'un si grand témoin, qui fait bien ce qu'on a porté à ses oreilles sacrées ?

M. DE CAMBRAI.

- (g) *Ibid.*
p. 122. XII. Au lieu (g) de demander pardon au Roi d'avoir caché le Fanatisme de son confrère & de son ancien ami, ne devoit-il pas lui dire ce qu'il venoit de me promettre ? Ce n'étoit pas les rapports confus, qui pouvoient al-

l'armer un Prince si sage : ce qui le frapa fut le pardon que M. de Meaux lui demanda pour ne lui avoir pas plutôt déclaré mes égaremens. Si ce Prélat eût cherché la paix, il n'avoit qu'à dire à Sa Majesté : Je crois voir dans le Livre de M. de Cambrai des choses où il se trompe dangereusement, & auxquelles je crois qu'il n'a pas fait d'attention ; mais il attend des remarques que je lui ai promises : nous éclaircirons avec une amitié cordiale ce qui pourroit nous diviser ; & on ne doit pas craindre qu'il refuse d'avoir égard à mes remarques, si elles sont bien fondées.

R E P O N S E.

XIII. C'étoit-là un beau discours à me proposer : Sans doute je devois répondre d'une amitié qui venoit d'être violée par un acte si solennel : je devois me rendre garant de la docilité de M. de Cambrai, après la marque qu'il en donnoit par un Livre où il venoit d'éluder tous les Articles que nous avions signés ensemble, & où il entreprenoit d'expliquer ma propre doctrine sans m'en donner part : de telles propositions sont d'un homme qui a coutume d'endormir les autres par la facilité de ses expressions : Il veut encore que je l'excuse sur son peu d'attention, lui à qui je vois une attention si prodigieuse, mais à éluder, mais à peindre de belles couleurs les maximes les plus dangereuses.

XIV. Mais j'ai demandé pardon : quelle merveille ! nous avons eu peut-être de bonnes raisons d'épargner M. de Cambrai : mais comme j'ai déjà dit, nous avons l'événement contre nous ; ne devois-je pas encore aller disputer contre un si bon Maître, & soutenir M. de Cambrai, qui contre tant de promesses mettoit la division dans l'Eglise ? on ne permet à un homme de bien d'être trompé qu'une fois.

XV. Ce n'étoit pas les rapports confus qui pouvoient allarmer un Prince si sage. Il appelle des rapports confus la voix publique de tout le Roiaume contre son Livre & le témoignage précis que rendoient naturellement à Sa Majesté les gens plus sages. C'étoit comme le premier cri de la foi blessée qui venoit frapper ses oreilles, & s'opposer au Quiétisme renaissant : je n'avois pas encore ouvert la bouche : & je ne le dirois pas si je pouvois en être dédit. On s'étonnoit de me voir si en repos pendant tous les mouvemens que certaines gens faisoient contre moi. Mais quoi ; je fais à qui je me fie, & que celui qui garde Israël ne dort pas.

M. DE CAMBRAI.

XVI. Qu'avois-je fait (a) depuis que M. de Meaux avoit applaudi à ma nomination à l'Archevêché de Cambrai ? je n'avois fait que mon Livre ; (c'étoit bien assez :) & c'est ce Livre même, sur lequel il m'avoit promis ses remarques, (concertées, comme on vient de voir, avec M. de Paris & M. de Chartres ; ce qui demandoit du tems.) Encore une fois

qu'avois-je fais dans cette intervalle si court? je ne vois que ma Lettre au Pape qui ait pu le choquer: ailleurs (a): Ma soumission au Pere commun devoit-elle irriter M. de Meaux?

(a) *Rép.*
p. 144.

R E P O N S E.

XVII. Ma soumission est connue; & je n'ai qu'à laisser passer des traits si malins.

M. DE CAMBRAI.

(b) *Rép.* XVIII. Etoit-ce (b) me rendre indigne des remarques de M. de Meaux, que d'écrire selon le desir du Roi une Lettre au Pape pour lui soumettre mon Livre, contre lequel on publioit déjà de grands bruits à Rome? Il dit ailleurs (c): Le Roi n'a-t-il pas desiré que j'écrivisse?

(c) *Id.*
p. 144.

R E P O N S E.

XIX. Ne disons rien sur la suite de la même malignité: mais on ne peut passer le desir du Roi. On m'avoit, dit-il, assuré que le Roi souhaitoit que j'écrivisse: ce n'est donc point un ordre qu'il eût reçu: mais il fait bien que c'est autre chose de souhaiter, autre chose de souffrir, ou de laisser faire; & il ne lui est pas permis d'énoncer contre la vérité le desir du Roi.

§. II.

Sur le refus des conférences.

M. DE CAMBRAI.

(d) *Id.* XX. Les Prélats (d) dressioient ensemble une espèce de Censure de mon Livre, &c.

p. 131.

Dès que ces assemblées des Prélats furent établies, & que tout y eut été concerté contre mon Livre, on ne songea plus qu'à me réduire à y aller comparoître. Voilà ce que signifioient ces tendres paroles; Que ne venoit-il à la conférence éprouver la force de ces larmes fraternelles, &c.

R E P O N S E.

XXI. Comme le refus des conférences amiables est un des endroits qui incommode le plus M. de Cambrai; il emploie ses plus grands efforts à le couvrir: mais il ne faut que se souvenir du fait expliqué dans la Relation (e). Nous ne pouvions nous dispenser de nous déclarer sur ce que M. de Cambrai supposoit dans son Avertissement qu'il ne faisoit son Livre des Maximes que pour expliquer nos principes. Est-ce une chose qu'on puisse nier, que notre silence autorisoit sa déclaration? nous ne pouvions donc ni nous empêcher de parler, ni parler sans convenir, ni convenir sans nous voir ensemble: Quel air voit-on là d'autorité, ou d'assemblée établie pour y faire comparoître M. de Cambrai? Mais encore de quel moien nous servions-nous pour l'attirer à ce tribunal? c'étoit de lui proposer une conférence amiable, pour nous expliquer ensemble. Peut-on plus visiblement

(e) *Relat.*
p. 48.

abuser des mots, & renverser le langage humain que d'appeller cela *comparaison*?

M. DE CAMBRAI.

XXII. S'agissoit-il (a) de conférences, où M. de Meaux voulut me proposer douteusement ses difficultés, & se désoler de ses pensées contre mon Livre? &c.

(a) Rsp.
p. 122.

RÉPONSE.

XXIII. Il n'est pas de la nature des conférences amiables de proposer douteusement les difficultés : car ainsi tant de conférences avec les Ariens, avec les Manichéens, avec les Monothélites, présupposent un doute dans S. Hilaire, dans S. Ambroise, dans S. Augustin, dans S. Maxime, dans les autres qui les proposoient. Quand les Apôtres conféroient avec les Juifs, est-ce à dire, qu'ils leur parloient douteusement de la venue de Jésus-Christ ? Le faux fauto aux yeux dans une semblable proposition : par conséquent j'ai raison de dire (b) ce que rapporte M. de Cambrai (c) : Nous ne mettons point en question la fausseté de sa doctrine : nous la tenons déterminément mauvaise & insoutenable. D'où je conclus : Que supposé qu'il persistât invinciblement comme il a fait, à nous imputer ses pensées ; il n'y avoit de salut pour nous, qu'à déclarer notre sentiment à toute la terre. Voilà mes paroles dont M. de Cambrai tire cette conséquence.

(b) Relat.

p. 100.
(c) Rsp.
p. 122.

M. DE CAMBRAI.

XXIV. Rien (d) n'est plus clair. M. de Meaux ne vouloit m'attirer dans l'assemblée que pour décider, que pour parler au nom de l'Eglise, que pour me faire dédire.

(d) Rsp.
p. 122.

RÉPONSE.

XXV. Est-il permis de dire : Rien n'est plus clair pendant qu'on voit le contraire ? On ne confère point pour décider : mais pour prouver ce qu'on croit : on ne parle point au nom de l'Eglise : chacun propose ses preuves, & on a de part & d'autre un même droit. En demandant à M. de Cambrai une conférence amiable, nous ne prétendions pas l'obliger à douter de ses sentiments. La loi est égale ; & il ne devoit non plus exiger de nous, que nous doutassions des nôtres : faudroit-il seulement prouver des vérités si manifestes, si l'on agissoit de bonne foi ? Après les conférences, si l'on ne veut pas se rendre à la vérité, elle ne doit pas pour cela demeurer muette : si M. de Cambrai ne veut jamais convenir qu'il ait tort de nous imputer sa doctrine ; que nous reste-t-il en effet pour mettre notre conscience à couvert, que de déclarer notre sentiment à toute la terre ? C'est l'effet inévitable d'une conférence : c'est pour éviter cette extrémité, qu'on fait précéder, non pas des décisions, mais des preuves, des autorités, des démonstrations : M. de Cambrai le fait comme nous, & il rendra compte à Dieu de nous faire perdre le tems à prouver ce qui est clair comme le soleil.

M. DE CAMBRAI.

(a) *Rép.*
p. 111. XXVI. Mais (a) quoi; M. de Meaux ne devoit-il pas craindre de se tromper en me condamnant? Non; on ne mettoit pas en question que je ne fusse dans l'erreur, que je ne dusse me dédire.

REPONSE.

XXVII. Dans une conférence de Religion est-on obligé de mettre sa foi en doute? mais on doit craindre de se tromper: non, dans les matieres où l'on a pour guide la Tradition évidente. Au surplus, dès qu'on eût commencé de part & d'autre par mettre en doute le sujet de la dispute, il n'y avoit qu'à se taire, & tenir tout pour indifférent; mais ainsi la vérité eût perdu sa cause.

M. DE CAMBRAI.

(b) *Rép.*
p. 112. XXVIII. Devois-je (b) tenter ces conférences, ou plutôt aller subir la correction de ce tribunal?

REPONSE.

XXIX. On se laisse d'entendre toujours prendre à contre-sens les termes de *correction* & de *tribunal*: mais il ne faut pas se rebuter; il faut sauver les infirmes qu'une apparence de dialectique éblouit.

M. DE CAMBRAI.

XXX. Dans la situation où j'étois, me convenoit-il d'aller faire une scène sujette à diverses explications sur lesquelles M. de Meaux auroit été cru?

REPONSE.

XXXI. A cette fois la difficulté seroit importante si l'on n'y avoit pourvu par les conditions de la conférence. Elles sont comprises dans l'Ecrit du 15. Juillet 1697. que M. de Cambrai reconnoît: j'y avois déjà renvoyé ce Prélat dans la Relation (c): & dans une simple lecture de quelques paroles de cet Ecrit, on verra que j'avois par avance répondu à tout.

(c) *Relat.*
p. 106.

§. III.

Conditions de la conférence par l'Ecrit du 15. Juillet 1697.

(d) *Premier Ecrit de M. de Meaux.*
Vol. VIII.
p. 119. XXXII. La fin étoit (d) de montrer la vérité claire, en peu de conférences, en une seule peut-être, & peut-être en moins de deux heures: après avoir marqué les longueurs des répliques & dupliques par écrit, on offroit pourtant d'écrire & souscrire toutes les propositions qu'on auroit avancées, sitôt qu'on le demanderoit: mais on vouloit commencer par ce qu'il y a de plus court & de plus tranchant, qui étoit la vive voix.

(e) *Ibid.*
p. 120.

XXXIII. Quoique (e) M. de Cambrai nous eût fait beaucoup de demandes inutiles; après avoir répondu que c'étoit ouvrir une nou-

velle dispute, au lieu de finir celle où nous étions; j'offris néanmoins de répondre à tout, pourvu qu'on voulût venir à la conférence amiable de vive voix.

XXXIV. La suite de l'Ecrit portoit (a), qu'on admettoit à la conférence les Evêques & les Docteurs que M. l'Archevêque de Cambrai y voudroit appeler: & qu'encore qu'on lui proposât toutes les conditions les plus équitables, on avoit pour témoins de son refus ce que le monde a de plus auguste: tous ces faits ont passé sans contredit: M. de Cambrai a vu ces Ecrits: & il n'y a plus maintenant qu'à conférer au moment ses objections avec mes réponses.

M. DE CAMBRAI.

XXXV. Dans la situation (b) où j'étois, me convenoit-il d'aller faire une nouvelle scène sujette à diverses explications, sur lesquelles M. de Meaux auroit été cru?

R E P O N S E.

XXXVI. On remédioit à sa crainte, en offrant d'écrire ce qu'il voudroit.

M. DE CAMBRAI.

XXXVII. Si M. de Meaux (c) a cité si mal les passages de mes Ecrits imprimés qui sont sous les yeux du public, &c. que n'eût-il pas fait dans ces conférences particulières, où il auroit pu s'abandonner librement à sa vivacité & à sa prévention?

R E P O N S E.

XXXVIII. M. de Cambrai enle son discours par tous les reproches qu'on a cent fois réfutés, & il ne dit mot à l'offre d'écrire qui remédioit à tous les inconvénients.

M. DE CAMBRAI.

XXXIX. Je fis (d) proposer à M. de Meaux une voie d'éclaircissement entre nous, aussi sûre & aussi paisible que celle des conférences pouvoit être tumultueuse & ambiguë.

R E P O N S E.

XL. Il ne pouvoit rien y avoir de tumultueux, ni d'ambigu avec les conditions proposées. L'auteur du tumulte, quel qu'il eût été, auroit paru aux spectateurs, & se seroit convaincu lui-même: c'étoit donc par une crainte trop vague rejeter l'expédient le plus assuré & le plus court.

M. DE CAMBRAI.

XLI. C'étoit (e) de nous faire l'un à l'autre de courtes questions & de courtes réponses par écrit, afin que nous eussions de part & d'autre des preuves littérales de tout ce qui se passeroit entre nous.

R E P O N S E.

XLII. Les réponses courtes par écrit dans les grandes questions

ne durent guères ; la vive voix tranche , parce qu'on va d'abord au point.

M. DE CAMBRAI.

(a) *Ibid.* XLIII. Il en convint (a) : je lui envoiai vingt courtes questions.

RÉPONSE.

XLIV. Il m'envoia de quoi disputer jusqu'à la fin du monde.

M. DE CAMBRAI.

(b) *Ibid.* XLV. Il m'en envoia (b) quelques-unes , me promettant de me répondre dès que j'aurois répondu . Je répondis aux questions de M. de Meaux ; alors il refusa de me répondre par écrit nonobstant la promesse qu'il en avoit faite, & dont j'ai envoié l'Ecrit à Rome.

RÉPONSE.

XLVI. On vient de voir que je n'ai jamais refusé , mais seulement différé de répondre , même par écrit , pour le faire plus nettement dans la conférence. L'envoi de mon Ecrit à Rome montre en M. de Cambrai trop d'envie d'embarrasser une grande question par des minuties.

M. DE CAMBRAI.

(c) *Rép.*
p. 134. XLVII. On peut (c) voir par mes réponses, &c. que des conférences ne devoient pas m'embarrasser.

RÉPONSE.

XLVIII. On peut voir par ses réponses que le papier souffre tout , & qu'on n'échape pas de même à un discours qui vous presse & vous ramène malgré vous au point de la question : ça été là le motif & le fruit de toutes les conférences.

M. DE CAMBRAI.

XLIX. Pour éviter ces confusions (dans les conférences ,) je les proposai à M. l'Archevêque de Paris avec ces trois conditions.

RÉPONSE.

L. Il sent donc bien en sa conscience que le refus se tournoit en preuve contre lui.

M. DE CAMBRAI.

(d) *Ibid.* LI. 1. Condition (d) qu'il y auroit des Evêques & des Théologiens présents.

RÉPONSE.

(e) *Ci-dessus*
n. XLIV. LII. On vient de voir (e) que j'en étois convenu , sans que M. de Cambrai reproche ce fait dont nous avons de trop grands témoins.

M. DE CAMBRAI.

LIII. 2. Condition qu'on parleroit tour à tour.

R E P O N S E.

LIV. Comment donc auroit-on pu faire sans cela ? qui jamais a imaginé une conférence, où l'on parle tous ensemble ?

M. DE CAMBRAI.

LV. *Qu'on écrive (a) sur le champ les demandes & les réponses.*

(a) Rép.
p. 134.

R E P O N S E.

LVI. C'est ce que j'avois demandé (b) par l'Ecrit que M. de Cambrai a reçu : & pour abrégé, je proposois d'écrire ce qu'on eût voulu, au choix de la personne attaquée, quelle qu'elle fût.

M. DE CAMBRAI.

LVII. 3. *Condition (c): que M. de Meaux ne se serviroit point du prétexte des conférences entre nous sur les points de doctrine, pour vouloir se rendre examinateur de mon Livre.*

(c) Rép.
p. 134.

R E P O N S E.

LVIII. C'est-là où l'on n'entend rien : pour conférer sur le Livre qui seul faisoit la question, il falloit bien en examiner le texte: non point par un examen de juridiction, à quoi on ne pensoit pas, mais par un examen de dispute, sans lequel il n'y a point de conférence.

M. DE CAMBRAI.

LIX. *Que cet examen (d) du texte demeureroit suivant notre projet entre M. l'Archevêque de Paris & moi avec Messieurs Tronson & Pirot.*

(d) Rép.
p. 135.

R E P O N S E.

LX. A ce coup M. de Cambrai commence à s'expliquer mieux. Il est vrai qu'il proposa de conférer avec moi à condition que je ne parleroie point de son Livre : c'est ce qu'il vouloit réserver à lui & à ces Messieurs ; & pour moi qui étois exclus de cet examen, j'aurois pu dans la conférence discourir en l'air sur toutes les questions hors du Livre, celles du Livre m'étant interdites : & il s'étonne qu'on ait regardé cette condition comme une illusion manifeste, où pour se disculper du refus injuste & absurde de conférer, on semble en convenir, & en même-tems on rend la conférence non seulement impossible, mais encore ridicule.

M. DE CAMBRAI.

LXI. *Pour l'histoire (e) d'un Religieux de distinction . . . elle m'est absolument inconnue.*

(e) Rép.
p. 135.

R E P O N S E.

LXII. Il falloit se déclarer sans détour, si la proposition d'une

conférence par un Religieux de distinction qu'il ne connoît plus, lui est inconnue. Si sa réponse que ce digne Religieux raconte fort franchement, ne plaît pas à M. de Cambrai; la Relation (a) lui laissoit le choix d'en faire une autre qui ne pourroit être que mauvaise: il falloit donc imaginer telle autre réponse qu'il eût voulu, & non pas sur un fait si positif, nous paier de conjectures en l'air.

M. DE CAMBRAI.

(a) *Rélat.*
p. 102. LXIII. Je ne reçus (b) les remarques de M. de Meaux, que quand il n'étoit plus question que de partir pour Cambrai, & d'envoyer promptement mes réponses à Rome.

RÉPONSE.

LXIV. Il ne falloit qu'un oui ou un non. Si l'on eût aimé la paix, on eût bien pu différer de quelques jours le voiage. Je ne demandois que très-peu de jours, & peut-être seulement deux ou trois heures. M. de Cambrai eût pu, tant qu'il eût voulu, envoyer ses réponses à Rome, pour lesquelles on ne lui a jamais demandé de surseance: mais il ne vouloit qu'éluder les voies d'éclaircissement & de douceur que la charité & la vérité nous faisoient demander: & il le hâtoit de partir, ne sachant que dire à tout le monde, qui lui reprochoit le refus de la conférence avec ses amis & ses confreres.

M. DE CAMBRAI.

(c) *id.* LXV. Je voulois (c) bien écouter les avis par écrit de M. de Meaux, & en profiter, s'ils étoient bons: mais je ne voulois pas me livrer à lui dans son tribunal.

RÉPONSE.

LXVI. Voilà enfin le fond & le secret de la détente de M. de Cambrai sur les conférences. Il n'y fait rien de meilleur que de changer au nom odieux de tribunal, le nom d'une conférence amiable, que sa conscience & même l'honneur du monde lui reproche d'avoir injustement refusée. J'ai rapporté tout au long & presque de mot à mot toutes ses réponses: enfin il est convaincu d'avoir refusé les voies amiables, & d'avoir tellement senti le foible de sa cause, qu'il n'a pu soutenir la face de ses amis.

A R T I C L E X.

Sur diverses autres remarques du Chapitre VII.
& dernier de la Réponse.

§. I.

Sur la falsification de la version latine du Livre de M. de Cambrai.

M. DE CAMBRAI.

(d) *Rép.*
p. 136. I. CE Prélat (d) attaque encore la version latine de mon Livre que j'ai envoyée à Rome: là il rapporte mes paroles, qu'on peut voir (e) *Rélat.*
p. 96. dans la Relation (e); & il les reprend en cette sorte.... Qui ne croiroit

à ce son démonstratif, que voilà la pleine conviction de mon infidélité ; mais c'est ici que je conjure le Lecteur de juger entre M. de Meaux & moi.

R E P O N S E.

II. J'accepte l'offre & je consens qu'un Lecteur attentif nous juge par cet endroit seul.

M. DE CAMBRAI.

III. 1. J'ai déclaré (a) dans mon Livre que l'intérêt propre est un reste d'esprit mercenaire. 2. J'ai montré avec évidence que M. de Meaux a pris lui-même l'intérêt, non pour l'objet de l'Espérance chrétienne, mais pour une affection imparfaite. 3. Le terme de PROPRE ajourné dans mon Livre à celui d'INTEREST, signifie manifestement la propriété, qui de l'aveu même de M. de Meaux est une affection du dedans, & non l'objet du dehors. 4. M. de Meaux en traduisant mon Livre dans la Déclaration, a rendu le mot d'INTERESSE par celui de MERCENARIUS. Ai-je sort de traduire mon Livre, comme ce Prélat l'a traduit lui-même?

(a) Rsp.
p. 117.

R E P O N S E.

IV. Que servoit tant de discours ? La fausseté dont ma Relation (b) accuse M. de Cambrai dans la version de son Livre, est d'avoir par-tout & plus de cinquante fois inséré dans son texte le terme d'*appetitio mercenaria*, qui n'y fut jamais ; & d'avoir expliqué par-là le mot de motif & celui d'intérêt propre. Pour argumenter contre moi *ex concessis*, & pouvoir justement alléguer en preuve la Déclaration des trois Evêques, il faudroit non point y marquer en l'air, comme M. de Cambrai fait à la marge, une longue suite de discours, mais quelque endroit particulier où l'on emploïât le terme *appetitio* en traduisant ses passages. Mais qui songeoit seulement alors à cette interprétation entièrement inouïe ? M. de Cambrai lui-même n'y songeoit pas encore dans sa première explication que M. de Chartres a imprimée, puisqu'il y suppose toujours comme constant, qu'il a pris le terme de motif pour la fin qu'on se propose au-dehors.

(b) Relat.
p. 96. 97.

V. M. de Cambrai destitué de preuve, a recours dans sa Réponse à une conséquence tirée du mot de propriété : mais outre qu'une conséquence n'est pas une version où le texte doit être représenté tel qu'il est en soi, on répond de plus, que la conséquence est mauvaise : & quand la propriété seroit un *appetit*, il ne s'ensuit pas que le motif en fût un. Ainsi M. de Cambrai demeure en cinquante endroits faux traducteur de son propre Livre, en substituant une conséquence, & encore fautive, au texte qu'il falloit rendre simplement.

VI. Et pour ne m'en pas tenir comme fait M. de Cambrai à de vagues citations : je lui représente dans son Article VIII. vrai, la

(a) *Max.* traduction de ce passage (a) : *L'ame s'abandonne à Dieu pour tout ce qui regarde son intérêt propre.* Et un peu après : *en ne lui faisant voir aucune ressource pour son intérêt propre éternel.* En vérité , osera-t-on dire que ce soit traduire deux endroits si essentiels dans cette matière , que de les rendre en cette sorte ? le premier (b) : *Permittere se Deo quoad omnis commodi proprii mercenariam appetitionem* : le second encore plus essentiel : *nulla spe quoad proprii commodi etiam aeterni mercenariam appetitionem.*

VII. Il commet la même falsification lorsqu'il traduit dans l'Article X. (c) *le sacrifice absolu de l'intérêt propre pour l'éternité* : par ces mots (d) : *absolue proprii commodi appetitionem mercenariam quantum ad aeternitatem immolat.*

VIII. Pour peu qu'on entende cette dispute, on fait que ces trois passages sont les plus essentiels de tout le Livre ; & ceux qui en entraînent le plus l'inévitable censure, à titre d'impiété & de blasphème, du propre aveu de l'Auteur. Or est-il, qu'en ces trois endroits si essentiels la traduction latine est falsifiée : elle l'est donc dans ce qu'il y a de plus essentiel dans tout le Livre.

IX. Il faut ici remarquer, que c'est sur cette version latine que M. de Cambrai demande au Pape (e) d'être jugé : & en effet, beaucoup de ses examinateurs qui n'entendent point, ou entendent peu le François, le jugent sur sa version. Ils le jugent donc sur des faussetés essentielles : c'est sur des faussetés essentielles qu'il demande d'être jugé. On vante en vain le nombre de ses partisans : la plupart d'eux ne le font manifestement, que trompés par une infidèle version.

XI. Si malgré l'évidence de ce fait M. de Cambrai propose qu'on le juge décisivement par cet endroit seul : c'est visiblement qu'il met sa confiance dans la hardiesse de l'affirmation, & non pas dans la force de sa preuve.

§. II.

Sur un fait posé par M. de Cambrai, & désavoué par lui-même.

M. DE CAMBRAI.

(f) *Rép.* XI. Voici (f) un fait bien remarquable que j'ai avancé, & qui selon M. de Meaux est si faux que j'en supprime les principales circonstances. Ce fait est que M. de Chartres, & le reste qu'on peut lire dans la Réponse.

(g) *Rép.* XII. M. de Meaux (g) veut que ce fait soit faux. 1. Parce qu'il n'en a jamais entendu parler. 2. Il dit que je me suis dédit sur ce fait : comment dédit ? C'est que dans une seconde édition de ma Réponse, j'ai supprimé cet Article. Mais est-ce se dédire sur un fait que de le supprimer ? M. de

Cambrai ajoute qu'il l'a supprimé par discrétion, parce qu'il vouloit supprimer autant qu'il pouvoit les contestations personnelles.

R E P O N S E.

XIII. Tout est ici plein d'illusion. M. de Cambrai demeure d'accord d'avoir supprimé ce fait dans une seconde édition, & d'avoir voulu retirer les exemplaires de cette édition où il étoit énoncé : n'est-ce pas là un délavéu assez formel ? Mais ce Prélat ne manque jamais de beaux prétextes : c'est, dit-il, la discrétion qui lui a fait supprimer les contestations personnelles. Cela seroit beau s'il étoit vrai : mais s'il avoit à supprimer quelque chose par discrétion sur les contestations personnelles, il auroit dû commencer par ces étranges paroles (a) : *Le procédé de ces Prélats a été tel, que je ne pourrais espérer d'être cru en le racontant*. Loin de retrancher ces paroles de la première édition, il enchérit par-dessus dans la seconde, en y ajoutant ces mots (b) : *Il est bon même d'en épargner la connoissance au public*. C'est ainsi que sa discrétion lui fait supprimer les contestations sur les faits.

XIV. Pour ce qui regarde M. de Chartres, dont il appelle (c) à témoin la bonne foi ; & une Lettre écrite de sa part : qu'il se souvienne (d) que ce Prélat, après avoir témoigné tant d'étonnement de voir M. de Cambrai donner sa première explication en la présence de Dieu, avec des protestations si sérieuses qu'il n'avoit point eu d'autres sentimens en faisant son Livre, & s'en départir cependant dans son Instruction Pastorale : M. de Chartres, dis-je, se sert de cet exemple pour nous prémunir contre les autres allégations de cet Archevêque, en parlant ainsi (e) : *Jugez à l'avenir des faits & des raisons qu'il avancera contre nous pour défendre son Livre, par ce fait qu'il avoit donné comme incontestable*. C'en est assez contre un fait supprimé par son Auteur.

XV. Au reste, les expédiens que M. de Cambrai étale (f) par un si long discours, n'étoient point recevables ; & nous les avons réfutés dans la Relation (g). Tout aboutit à conclure que nous devons envoyer secrètement nos objections à Rome. Mais où est ici l'équité ? il veut bien nous prendre publiquement à garans de ses erreurs, dans l'Avertissement de son Livre des Maximes : & il ne veut pas qu'il nous soit permis de rendre notre délavéu public ? Chargés de ses fautes par un Livre imprimé, nous ne pourrions y opposer que des Mémoires secrets ? notre silence n'eût-il pas été un consentement honteux à l'erreur qu'on nous imputoit ? c'est néanmoins ce que M. de Cambrai nous reproche cent & cent fois comme une injure manifeste que nous lui faisons. Quelle cause ne soutiendra pas celui qui fait appuyer une si visible injustice ?

S. III.

Sur les soumissions de M. de Cambrai dans ses deux Lettres imprimées.

M. DE CAMBRAI.

(a) *Rép.*
p. 139. XVI. Il paroissoit (a) par mes deux Lettres, l'une datée du 3. Août, & l'autre de quelques jours après que M. de Meaux a lues imprimées, qu'en demandant au Pape à être instruit en détail de peur de me tromper, je promettois de me soumettre sans ombre de restriction, tant pour le fait que pour le droit, quelque censure qu'il lui plût de faire de mon Livre.

RÉPONSE.

XVII. Je promettois, dit-il, (dans ces Lettres) de me soumettre sans ombre de restriction. Je lui répète ce que j'ai dit dans la Relation (b):
(b) *Relat.*
p. 104. Que vouloient donc dire ces mots de la Lettre du 3. Août: Je demanderai seulement au Pape qu'il ait la bonté de marquer précisément les erreurs qu'il condamne, & les sens sur lesquels il porte sa condamnation, afin que ma soumission soit sans restriction? C'est donc clairement menacer l'Eglise de restriction, si le Pape ne prononce pas comme il le demande. Ainsi il donne le change lorsqu'il dit (c): Selon M. de Meaux, ce n'est être ni docile ni sincère, de demander d'être instruit. Il me fait parler comme il veut. J'ai dit & je dis encore, que ce n'est pas être docile à l'instruction, quand on menace de restrictions, si on manque de nous instruire à notre mode. Que peut-on croire d'un Auteur qui se glorifie d'exclure jusqu'à l'ombre de la restriction, dans les paroles où on lit la restriction toute claire? J'espère qu'il fera mieux qu'il ne dit: mais enfin, voilà ce qu'il dit en termes formels. Il ne répond rien à cette objection: il ne répond rien à l'extrémité où je lui démontre (d) qu'il ose réduire le Pape en lui proposant l'impossible, c'est-à-dire, de déterminer tous les sens des esprits féconds en chicane. Enfin, loin de rétracter deux Lettres si téméraires, comme je l'en avais averti (e), il les défend & les confirme; & il croit avoir satisfait à tout son devoir, quand il vante après sa soumission absolue, sans rétracter ce qu'il a dit contre le respect: tant il veut accoutumer le monde, & le Pape même s'il pouvoit, à se contenter de belles paroles.

(c) *Rép.*
p. 140.
(d) *Relat.*
p. 107.
(e) *Ibid.*

S. IV.

Sur les explications.

M. DE CAMBRAI.

(f) *Rép.*
p. 141. XVIII. Voici un moi en (f) dont M. de Meaux se sert pour se justifier sur le refus qu'on a fait de mes explications: il dit que je ne faisois que

varier. C'est ce que M. de Chartres a entrepris de prouver : mais je ferai voir que ce Trélas a pris ce que l'Ecole appelle, argumentum ad hominem, pour l'explication précisée de mon Livre.

RÉPONSE.

XIX. Le tour est nouveau : on pousse une explication dans toute sa suite, sans indiquer seulement qu'on en ait une autre ; & quand on ne peut plus l'accorder avec ses autres discours, ni avec le Livre qu'on veut excuser ; tout d'un coup c'est un argument *ad hominem*. On peut tout dire à ce prix : mais cependant on s'enfonce de plus en plus dans la variation ; puisque l'on varie même pour se défendre d'avoir varié.

M. DE CAMBRAI.

XX. Mais supposons (a) que j'aie varié ... supposons, ce que je montrerai ailleurs n'être pas vrai, qu'il y avoit des erreurs dans mes explications : que s'ensuit-il de-là ? qu'après m'avoir montré ces erreurs, il falloit au moins me redresser. (a) Rép. p. 143.

RÉPONSE.

XXI. Que faisoit M. de Chartres (b) par tant de réponses ? il n'y a qu'à lire tout ce qu'a fait, tout ce qu'a écrit ce digne Prélat, ce docte Théologien, pour ramener son ami. Et moi, que prétendois-je autre chose dans l'Ecrit du 15. Juillet, lorsque l'invitant à la conférence, je parlois en cette sorte (c) ? Nous sommes prêts à lui faire voir : (b) Lett. Pol. de M. de Chartres p. 69. 70. 71. (c) Premier Ecrit de M. de Méaux Vol. VIII. p. 139.

Que son explication ne convient pas à S. Bernard qu'il allégué seul, & qu'elle lui est contraire ;

Qu'elle ne convient non plus à aucun Père, à aucun Théologien, à aucun Mistique ;

Qu'elle est pleine d'erreurs, & que loin de purger celles du Livre, elle y en ajoute d'autres :

Enfin, que le système très-mauvais en soi, l'est encore plus avec l'explication.

XXII. Pouvoit-on entrer dans un détail plus utile pour redresser un ami qui s'égaroit : mais il vouloit être flaté dans ses nouveautés ; il refusoit le secours qu'on lui offroit : & puis il vient se plaindre qu'on ne l'a pas secouru ?

§. III.

Encore sur Madame Guyon.

M. DE CAMBRAI.

XXIII. Il est tems (d) de revenir à Madame Guyon. (d) Rép. p. 144.

RÉPONSE.

Puisqu'il ne fait presque plus dans le reste de la Réponse que de répéter ce qu'il a dit pour cette femme, je n'aurai plus qu'à ajouter quelques petits mots à ce que j'ai déjà répondu (e). (e) Cf. des-
sus. Art.
II. III. IV.
& V.

M. DE CAMBRAI.

XXIV. Je demande à M. de Meaux qu'il explique en termes précis ce qu'il veut de moi; & j'ose dire qu'il ne le pourra expliquer.

REPONSE.

XXV. Le voici pourtant en deux mots: 1. Il faudroit nettement condamner les mauvais Livres de cette femme, sans pallier le refus d'une telle condamnation par l'intention de l'Auteur. 2. Il faudroit rétracter de bonne foi tout ce qu'on a dit, que les endroits repris dans les mêmes Livres ne sont qu'équivoques, exagérations & termes mystiques mal entendus par leurs Censeurs. 3. Il faudroit encore rétracter tout ce qu'on a dit en général sur l'intention des Auteurs, & ne fournir plus des défenses à tous les hérétiques qui furent ou qui seront jamais.

M. DE CAMBRAI.

(a) *Rép.*
p. 144. XXVI. J'ai écrit (a) au Pape que ces Livres étoient condamnables dans une Lettre imprimée: n'est-ce pas l'acte le plus solennel, &c.

REPONSE.

XXVII. On a montré que ce qu'il en dit, est plutôt une excuse qu'une condamnation.

M. DE CAMBRAI.

(b) *Id.* XXVIII. M. de Meaux (b) dit que je n'ai pas nommé la personne de Madame Guyon: mais la nommoit-il lui-même quand je fis cette Lettre?

REPONSE.

XXIX. Il ne s'agit pas de son nom: j'avois expressement condamné ses Livres que M. de Cambrai tâchoit de sauver.

M. DE CAMBRAI.

(c) *Rép.*
p. 145. XXX. Il ajoute (c) que je désavouerois peut-être dans la suite des citations marginales que j'ai faites du Moien court & du Cantique: où en est-on quand on veut supposer de telles choses?

REPONSE.

XXXI. On en est où en étoit M. de Cambrai, lorsqu'il rejettoit sur un autre le terme d'*im volontaire* qu'il attribuoit à J. C. J'avois fait cette objection dans la Relation (d); & M. de Cambrai la trouve si forte qu'il n'y fait aucune réponse. Au reste, c'est une étrange condamnation qu'une note marginale jetée après coup à côté d'une Lettre du Pape.

M. DE CAMBRAI.

(e) *Rép.*
p. 145. XXXII. Il fait entendre (e) que je désavouerai peut-être aussi mon propre texte.

R E P O N S E.

XXXIII. Il trouve donc fort étrange qu'un Auteur défavoue son propre texte ? c'est ce qu'il a fait sur l'involontaire attribué à Jesus-Christ.

M. DE CAMBRAI.

XXXIV. *Que veut donc (a) M. de Meaux, s'il ne peut être assuré par* ^{(a) Rsp. ibid.} *mon texte même?*

R E P O N S E.

XXXV. Je veux qu'on avoue franchement l'illusion qu'on a faite au public par le défavou de son texte : laissant à part le texte, ce n'est pas la coutume que dans des Lettres aux grandes Puissances on fasse des marges : on prend bien la peine de mettre tout ce qu'il faut dans le texte même, & sur-tout quand il s'agit de spécifier une chose aussi essentielle que l'est la condamnation des mauvais Livres : ainsi rejeter en marge les Livres de Madame Guyon, c'est éviter de dessein formé de les condamner dans le texte ; & c'est la suite du mauvais dessein d'avoir déjà évité de la nommer parmi les faux Spirituels, aussi-bien que Molinos qu'elle suit en tout, & qu'on épargne pour l'amour d'elle.

M. DE CAMBRAI.

XXXVI. *M. de Meaux (b) s'étoit plaint dans la Déclaration, que j'avois* ^{(b) Rsp. ibid.} *fait tomber (dans la Lettre au Pape) le zèle des Prélats sur les Mistiques des siècles passés.*

R E P O N S E.

XXXVII. Je m'en suis plaint, il est vrai : car aussi que vouloient dire ces paroles de la Lettre au Pape (c) ? *Depuis quelques siècles beaucoup d'Ecrivains mistiques, portant le mystère de la Foi dans une conscience pure, avoient favorisé sans le savoir, l'erreur qui se cachoit encore : ils l'avoient fait par un excès de piété affectueuse, &c. c'est ce qui a enflammé le zèle ardent de plusieurs Evêques. C'est donc manifestement contre ces pieux Mistiques des siècles passés que notre zèle s'est enflammé : C'est ce qui leur a fait composer XXXIV. Articles. Ces Articles sont donc dressés contre eux : C'est qui les a engagés à faire des Censures contre certains petits Livres, &c. Il veut donc envelopper ces petits Livrets dans l'idée confuse de ces anciens & pieux Mistiques. Il répond (d) que ; lorsqu'il dit que ces Mistiques des siècles passés ont échauffé le zèle des Prélats, & fait faire leurs Articles & leurs Censures ; c'étoit-à-dire qu'ils en étoient l'origine innocente. Est-ce ainsi qu'on parle quand on veut parler nettement ? Un esprit si clair qui embrouille exprès son discours, ne montre-t-il pas qu'il veut plutôt envelopper qu'éclaircir son sujet ? Il ne s'agissoit que de dire sans tant tournoier, qu'il condamnoit avec les Evêques les erreurs des Livres dont il s'agissoit ; sans leur chercher des excuses & des défenseurs parmi les pieux Mistiques que personne n'attaquoit : car ils*

sont au fond très-éloignés de Madame Guyon; & loin d'en favoriser les erreurs, comme dit M. de Cambrai, ils les condamnent: c'est ce qu'il devoit dire en un mot pour dire la vérité: au lieu qu'il lui a fallu (a) employer cinq ou six pages entières à s'expliquer avec un long entortillement & de perpétuelles répétitions.

(a) Rsp.
p. 145. 146.
147. 148.
149.

M. DE CAMBRAI.

(b) Rsp. XXXVIII. M. de Meaux (b) m'accuse encore de biaiser sur un point essentiel; c'est de savoir ce que je pense sur les Livres de Madame Guyon.

REPONSE.

XXXIX. C'est biaiser, que ne vouloir jamais parler nettement: c'est biaiser que de ne reprendre que quelques endroits des Livres dont tout le fond est corrompu: c'est biaiser de les reprendre au sens qui se présente, & qui est naturel: SENSU obvio & naturali; quand on distingue ce sens de l'intention de l'Auteur, & qu'on tâche d'en éviter la condamnation par un si mauvais artifice: c'est biaiser lorsqu'à la place des erreurs formelles dont sont pleins des Livres, on n'y veut trouver que des équivoques avec un langage mystique mal entendu des Censeurs, & des exagérations qui leur sont communes avec les Saints: enfin c'est biaiser, quand on nous propose avec S. Pierre de rendre compte à tous ceux qui nous le demandent, de répondre qu'on l'a rendu à son Supérieur, à qui on a parlé si ambiguement: M. de Cambrai le fait encore: il biaise donc encore à présent qu'il se défend de biaiser,

M. DE CAMBRAI.

(c) Rsp. XL. M. de Meaux (c) se récrie: Est-ce en vain que S. Pierre a dit qu'on doit être prêt à rendre compte à tous ceux qui le demandent, &c.

ibid.

REPONSE.

XLI. Il falloit répondre à l'autorité de S. Pierre, & condamner nettement de mauvais Livres, en retranchant tous les subterfuges, & non pas toujours s'en défendre par une telle profusion de vaines paroles.

M. DE CAMBRAI.

(d) Rsp. XLII. Il veut ignorer (d) ce qui est public & si précis (dans la Lettre au Pape,) pour avoir un prétexte de me questionner, & de me réduire à une déclaration par écrit qu'il puisse faire passer pour une espèce de formulaire: c'est à quoi M. de Cambrai revient (e) sans cesse.

(e) Rsp.
152. 153.
156.

REPONSE.

XLIII. Que d'inutiles paroles, pour éviter de dire oui ou non! Ne voit-on pas qu'il sent en effet qu'en condamnant simplement ces Livres, il se condamne lui-même, & que c'est aussi pour cela qu'il biaise toujours?

M. DE CAMBRAI.

(f) Rsp. XLIV. Mais lui (f) qui cite S. Pierre, se laisse-t-il interroger comme un

p. 156.

compable & comme un homme suspect, sur tout ce qu'il pense de tous les Livres qu'il plaira à un adversaire de l'accuser de favoriser.

R E P O N S E.

XLV. Il biaise encore: il ne s'agit pas d'un soupçon en l'air; mais d'un sentiment bien fondé, sur le refus exprès & réitéré de s'expliquer nettement: pour moi, je suis toujours prêt à répondre sur tous les Livres, quoique jamais on ne m'ait accusé d'en favoriser de mauvais.

M. DE CAMBRAI.

XLVI. Au lieu (a) de rendre raison de sa Foi (sur les questions que je lui fais touchant la béatitude,) il se plaint que je le presse à répondre ^{(a) Rsp. p. 171.} oui ou non.

R E P O N S E.

XLVII. La récrimination est vaine, puisque j'ai répondu précisément à toutes ses demandes utiles, n'évitant que celles qui nous auroient détournés de l'état de la question, & ne font que l'embarrasser.

M. DE CAMBRAI.

XLVIII. Il dit (b) que je n'ai condamné que quelques endroits du Livre; ^{(b) Rsp. ibid.} & où est le Livre impie qui soit impie d'un bout à l'autre?

R E P O N S E.

XLIX. Il biaise toujours: il n'a qu'à penser ce qu'on jugeroit de lui, s'il disoit: Calvin, Luther, Socin sont censurables en quelques endroits: ne verroit-on pas clairement qu'il en voudroit sauver le fond? Quant à ce qui regarde le sens naturel où il ne cesse (c) de revenir par de longs discours, nous en avons assez parlé (d). ^{(c) Rsp. p. 171. 172. 173. (d) Cf. des sur. des. 17.}

M. DE CAMBRAI.

L. Il me suffit (e) d'adérer du fond de mon cœur & sans ombre de restriction à la Censure que le Pape a faite des Livres de question: (de Madame Guyon.) ^{(e) Rsp. p. 171.}

R E P O N S E.

LI. Comme si ce n'étoit pas une restriction, & de toutes les restrictions la plus captieuse, de distinguer l'intention d'un Auteur d'avec le sens naturel, unique & perpétuel de son Livre.

M. DE CAMBRAI.

LII. Il croit (f) me convaincre par ce raisonnement (g): Ou ce commerce uni par un tel lien étoit connu, ou non: s'il ne l'étoit pas, M. de Cambrai n'avoit rien à craindre en approuvant le Livre de M. de Méaux: s'il l'étoit, ce Prélat n'en étoit que plus obligé à se déclarer, &c. Ma réponse est facile. Ce commerce étoit connu: j'avois laissé condamner les Livres: il n'en étoit plus question: j'avois dit qu'ils étoient censurables; je ne biaisois point: mais je ne croiois pas avoir mérité qu'on exigeât de moi, comme d'un homme suspect une déclaration par écrit, c'est-à-dire, une signature d'une espèce de formulaire. ^{(f) Rsp. p. 171. (g) Relat. p. 76.}

R E P O N S E.

LIII. Sans doute, ce n'est pas biaiser que distinguer l'intention d'un Auteur d'avec le sens véritable, unique & perpétuel de son Livre dans toute sa suite & dans la juste valeur de ses paroles : & que de dire toujours que mon Livre qui bien certainement ne condamnoit que de cette sorte ceux de Madame Guyon, étoit un formulaire. Tout est changé dans les termes : un Livre approuvé est un formulaire de rétractation : condamner un Livre avoué mauvais dans toute sa suite, c'est donner un acte contre soi-même : une conférence amiable est un tribunal qu'on va reconnoître : c'est ainsi qu'on parle quand on ne cherche que des prétextes, & encore vains.

M. DE CAMBRAI.

(a) *Rep.* : LIV. Pour la Guide spirituelle de Molinos (a), M. de Meaux veut que
p. 117. je la défende, parce que je n'en ai point parlé en parlant des 68. Propositions : quoi, défend-on tous les Livres dont on ne parle pas?

R E P O N S E.

LV. Il biaise encore; je suis contraint de le répéter. Il ne s'agit pas d'un Livre inconnu auquel on peut ne point penser : la Guide de Molinos est un Livre qui vient d'abord dans l'esprit à tous ceux qui écrivent de cette matière. On a donc raison de s'étonner qu'il ait supprimé Molinos dans le dénombrement des faux Spirituels, & qu'encore il en supprime le Livre dans sa Lettre au Pape.

M. DE CAMBRAI.

(b) *Rep.* : LVI. Il m'avoit déjà reproché (b) de n'avoir pas nommé Molinos, &
p. 117. je répondois que je n'avois pas jugé nécessaire de nommer un nom odieux dont il n'étoit point question en France.

R E P O N S E.

LVII. Etoit-il plus question en France des Illuminés d'Espagne qu'il a nommés? & quand il eût voulu supprimer un nom odieux, devoit-il du moins se taire des Quiétistes? Est-ce un jugement téméraire de croire qu'en cette occasion il ait supprimé Molinos, comme il a fait Madame Guyon, à qui la Guide de Molinos avoit préparé la voie?

M. DE CAMBRAI.

(c) *Rep.* : LVIII. Pour moi (c) je condamne sans exception & sans restriction
Ibid. tous les Ouvrages de Molinos, si justement frappés d'anathème par le S. Siège.

R E P O N S E.

LIX. Qu'il condamne donc en même tems la pernicieuse restriction de l'intention des Auteurs, qui en sauvant Madame Guyon, sauvent en même tems Molinos & tous les hérésiarques.

ARTICLE XI.

Sur la Conclusion.

§. I.

Discours de M. de Cambrai sur le succès de ses Livres.

M. DE CAMBRAI.

I. **A** PEINE (a) ai-je publié mes défenses, que le public a commencé (a) *Rép.*
à ouvrir les yeux & à me faire justice . . . M. de Meaux me
permettra de lui dire ce qu'il disoit contre moi: Ai-je remué d'un coin
de mon cabinet à Cambrai par des ressorts imperceptibles, tant de
personnes déintéressées, &c. Ai-je pu faire pour mon Livre, moi
éloigné, moi conredit, moi accablé de toutes parts, ce que M. de Meaux
dit qu'il ne pouvoit faire, lui en autorité, en crédit, & en état de se
faire craindre?

RÉPONSE.

II. Si M. de Cambrai croit avoir autant ramené de monde par
ses Lettres, que son Livre en avoit soulevés, il se flatte trop. Le
soulèvement fut universel comme il l'a été d'abord contre toutes
les erreurs naissantes; & il avoue que le petit nombre de ceux qui
ne se laisserent point entraîner au torrent, fut réduit à se taire :
c'est ce qui n'arrive jamais à la vérité. Les hommes n'opèrent
point de tels effets, & les sages savent distinguer l'impression solide
& persévérante de la Tradition d'avec les éblouissemens causés
par une cabale toujours prête à remuer.

§. II.

Sur les Cabales.

M. DE CAMBRAI.

III. Voici la réponse (b) de ce Prélat (c): Les cabales, les factions (b) *Rép.*
se remuent: les passions, les intérêts partagent le monde. Quel inté-
rêt peut engager quelqu'un dans ma cause? de quel côté sont les cabales (c) *Relat.*
& les factions? Je suis seul & déshérité de toute ressource humaine: qui-
conque regarde un peu son intérêt n'ose plus me connoître. M. de Meaux
continue: de grands Corps, de grandes Puissances se meuvent. Où
sont-ils ces grands Corps? où sont ces grandes Puissances? &c. *p. 90. n. VIII.*

RÉPONSE.

IV. Croit-il avec ces paroles éblouir le monde, jusqu'à lui faire
oublier une cabale qui se fait sentir par toute la terre? croit-il que
quelqu'un ignore les intérêts, les engagemens, les espérances qui
ont commencé cette affaire, & les ressources qu'on attend encore

pour la rétablir? On en peut voir les fondemens dans la Relation. Quand est-ce qu'on a plus visiblement éprouvé les efforts d'un puissant parti? Pour ne dire que ce seul fait constant & public, d'où viennent par tout l'univers & à Rome comme en France, quand il doit paroître quelque Ecrit de ce Prélat; d'où viennent, dis-je, cent avant-coureurs qui publient qu'à ce coup M. de Cambrai me va écraser? Il veut mettre pour lui la pitié. *Je suis seul*, dit-il; c'est ce que ne dit jamais un Evêque défenseur de la vérité catholique, & l'Ecriture lui répond: *Væ soli! MALHEUR à celui qui est seul!* car c'est le caractère de la partialité & de l'erreur: *M. de Meaux est en état de se faire craindre*. Puisqu'il m'y force, je lui dirai aux yeux de toute la France sans crainte d'être démenti: qu'il peut plus avec un parti si zélé, que M. de Meaux occupé à défendre la vérité par la doctrine, & que personne ne craint.

§. III.

Sur Grenade.

M. DE CAMBRAI.

(a) Rép.
p. 166.

V. Quand j'aurois admiré (a) les visions d'une fausse Prophétessse (chose dont M. de Meaux ne donne pas une ombre de preuve;) le savant & pieux Grenade n'a-t-il pas été ébloui par une folle qui prêdoit les visions de son cœur?

RÉPONSE.

VI. On donne le change: Grenade n'a point excusé de Livres pernicieux: Grenade s'est humilié, & n'a point cherché de vaines justifications. Il y a une extrême différence entre une simple surprise & une affectation manifeste de colorer des illusions. *M. de Meaux*, dit-il, *ne donne pas une ombre de preuve*: nous entendons ce langage: il veut que les illusions de Madame Guyon ne soient pas prouvées; car il la veut toujours défendre malgré son aveu & toutes les démonstrations qu'on a contre elle: & pour lui, il est trop certain par la Réponse, qu'après qu'on lui a découvert les dangereuses spiritualités & les erreurs de son amie, il ne s'est pas moins attaché à la défendre.

§. IV.

Propositions pour allonger.

(b) Rép.
p. 167.

VII. S'il reste à M. de Meaux (b) quelque Ecrit ou quelque autre preuve à alléguer contre ma personne, je le conjure de n'en point faire un demi secret; je le conjure d'envoyer tout à Rome, afin qu'il me soit promptement communiqué par ordre du Pape.

RÉPONSE.

VIII. Pendant qu'on fait semblant de vouloir hâter la décision,

on cherche des moïens de la reculer sous prétexte des communications qu'on demande au Pape *promptement*. Pour moi je n'ai rien à communiquer : M. de Cambrai n'a ni partie, ni accusateur, ni dénonciateur que lui-même : la seule pièce nécessaire au jugement qu'on attend avec respect, c'est le Livre des *Maximes des Saints* en original & bien distingué de sa version infidèle (a) & de ses interprétations captieuses & après coup. J'écris ceci pour le peuple, ou pour parler nettement, afin que le caractère de M. de Cambrai étant connu, son éloquence, si Dieu le permet, n'impose plus à personne.

(a) Voir
ci-dessus
Art. IX.
p. 17. &c
Juifs.

§. V.

Sur la comparaison de Priscille & de Montan.

IX. M. de Cambrai en revient à toutes les pages à cette comparaison, comme si elle étoit trop odieuse. Priscille étoit une fausse prophétesse; Montan l'appuioit. On n'a jamais soupçonné entre eux qu'un commerce d'illusions de l'esprit. M. de Cambrai demeure d'accord que son commerce avec Madame Guyon étoit connu, & rouloit sur sa spiritualité que tout le monde a jugé mauvaise: je n'ai donc rien avancé qui ne soit connu; rien qui ne soit assuré: & renfermant ma comparaison dans ces bornes, je ne dis rien que de juste.

§. VI.

Sur les trois Ecrits publiés à Rome au nom de M. de Cambrai.

X. Un des endroits les plus essentiels de la Relation (b), est celui où je rapporte les Ecrits qu'on a présentés à Rome au nom de M. de Cambrai. Par ces Ecrits, ce Prélat nous fait Jansénistes contre sa conscience. Il se fait le seul défenseur des Religieux, comme si nous en étions les oppresseurs, nous qui en sommes les peres. Il s'offre au saint Siège contre les Evêques de France, par lesquels il est important de ne le pas laisser opprimer. Ce ne sont pas-là seulement des bruits qu'on répande: les Ecrits latins & italiens remplis de ces calomnies, sont présentés par-tout à Rome au nom de M. de Cambrai, en si grand nombre, qu'ils sont venus jusqu'à nous, & nous les avons en main. Pour excuser ce Prélat, j'avois espéré qu'il pourroit désavouer ces Ecrits scandaleux contre sa Nation, contre les Evêques ses confreres, & autant contre l'Etat que contre l'Eglise. Il falloit parler sur des faits si essentiels & si bien articulés: M. de Cambrai ne dit mot, & laisse par son silence toute la France chargée de ces reproches odieux. S. Paul envioï à Rome, y déclare publiquement (c) aux Juifs qu'il ne vient point accuser sa Nation: il épargne un peuple perfide, & il en ménage la réputation: un Archevêque de France sacrifie à sa passion la gloire de sa patrie & de ses confreres.

(b) Relat.
p. 60.

(c) Act.
XXVIII.
19.

CONCLUSION.

§. I.

Récapitulation où est démontré le caractère de la Réponse, & des autres Ecrits de M. de Cambrai.

Dessein
de ce Pré-
lat, pour
sauver Ma-
dame Gu-
yon, & ses
Livres.

I. SI quelqu'un a pu douter jusqu'à présent, que Madame Guyon avec ses Livres & sa doctrine, fût l'unique objet que M. l'Archevêque de Cambrai ait donné à ses éloquens & inépuisables discours, il en doit être convaincu par sa Réponse. C'est-là qu'il a inventé en faveur de cette femme le nouveau secret de séparer le sens véritable, propre, unique & perpétuel d'un Livre dans toute sa suite, & dans la juste valeur des sermes, d'avec tout le dessein du Livre même, & d'avec l'intention de son Auteur. Par-là il a trouvé le moien de contenter à la fois, le monde qui ne peut lui pardonner de ce qu'il recule tant à condamner des Livres pernicioeux, & sa propre inclination qui l'oblige à les défendre. On a vu par cette adresse, que sans avoir besoin de la vérité, sans autre secours que celui de ses tours habiles, de ses belles expressions, & de l'étonnante facilité de son génie, il ne pouvoit persuader tout ce qu'il vouloit à un certain genre d'hommes (a), & leur laisser pour démontré, qu'on a tort de l'avoir pressé d'approuver la condamnation de Livres très-condamnables dans leur vrai, perpétuel & unique sens. Avec un aveu si clair il fait établir, que ce qu'on a repris dans ces Livres n'est plus que des équivoques, d'innocentes exagérations, un langage mystique, & enfin (b) un sens rigoureux qu'on donne à ses expressions, & auquel l'Auteur n'a jamais pensé. Bien plus: encore qu'on ait raison de les censurer, il a néanmoins raison de scandaliser toute l'Eglise plutôt que d'en approuver la censure. Voilà le nouveau paradoxe qu'un Archevêque est venu proposer à l'univers. C'est-là, je l'avoue, un des plus grands efforts d'esprit qu'on ait jamais vu; mais en même-tems, il est le plus malheureux & le plus coupable, puisqu'il pousse à bout toutes les décisions de l'Eglise contre les mauvais Livres & leurs Auteurs, & qu'il introduit dans les questions de la Foi les plus importantes, un jeu de paroles où l'on dit ce qu'on veut impunément.

Sur l'ap-
probation
de mon
Livre.

II. Pour parvenir à cette fin, il a pris tous les moiens convenables. Il s'agissoit de couvrir l'obstiné refus d'approuver un Livre où Madame Guyon, en ne nommant que ses Ouvrages, étoit justement condamnée dans sa doctrine. Il a vu les mauvais effets d'un refus si scandaleux, & n'y a point trouvé de meilleur remède que de décrier l'Auteur de ce Livre. Parlons nettement: cet Auteur, c'étoit moi-même: c'étoit en moi-même qu'il falloit montrer tous

les procédés les plus odieux : pourquoi ? parce que le service & la défense de Madame Guyon le demandoit.

III. Il y avoit encore un autre dessein . Pour défendre Madame Guyon , il falloit tourner , éluder , détruire trente-quatre Articles qu'on avoit souscrits avec nous . Ces Articles étoient posés pour servir de fondement aux justes Censures des Livres de cette femme , comme ces mêmes Censures (a) le déclarent en termes exprès : qu'on remarque cette circonstance : ainsi pour sauver Madame Guyon , il falloit éluder la force des Articles . On prépare pour cet effet un Livre mystérieux , où pour mieux faire couler les maximes qu'on méditoit contre ces Articles , on travaille à désunir les Prélats qui les avoient dressés ensemble ; & par de longues fineses on se cache de celui qui par son antiquité étoit à la tête de ceux qui les avoient formés : c'est moi-même encore dont je parle . On a poussé la chose plus loin ; & pour faire accroire qu'on agit encore de concert avec ces Prélats dans l'impression des *Maximes des Saints* , on déclare à la tête du Livre , qu'on ne fera autre chose , que de donner plus d'étendue à leurs principes ; ce qui obligeoit à un concert avec eux : cependant on n'en a point de véritable avec M. de Châlons , à présent M. de Paris , puisqu'il condamne le Livre : on n'en a aucun avec moi , & on ne songe qu'à se cacher . Honteuse pratique , où l'on se cache d'un Evêque pour expliquer sa doctrine ! Il faudroit donc que je parlasse quand je serois seul , pour ne point laisser abuser de mon témoignage . C'est ce qu'a fait inventer le désir de défendre Madame Guyon , & d'en pallier la défense .

Dessein
d'éluder
les xxxiv.
Articles, &
de se ca-
cher de
moi pour
cela .
(a) Censu-
re de M. de
Meaux , &
de M. de
Châlons .
Après cou-
rir les
Qualificat.
Vid. l'III.
p. 127 &c.

IV. Je ne prendrai point le ton plaintif que je n'aime pas , pour exagérer tout ce que m'ont attiré de la part de M. de Cambrai & de ses amis , les deux desseins qu'on vient d'entendre . On n'a rien omis pour me décrier en France & à Rome : & pour trouver des railons de s'éloigner de moi , non-seulement on me fait indigne d'avoir été le consécuteur choisi de M. de Cambrai ; mais encore pour m'achever , & ne me laisser aucune ressource , on me fait le perfide violateur de tous les secrets , sans oublier celui de la Confession .

Remar-
ques sur le
secret de la
Confession .

V. S'il y eût jamais au monde une injustice criante , c'est celle-là : Je n'ai jamais confessé M. de Cambrai : il s'agissoit de toute autre chose : j'avois à examiner la doctrine de Madame Guyon , & par contre-coup celle de ce Prélat , puisqu'il s'en rendoit le défenseur : arbitre peu proportionné à la grandeur de la matière ; mais choisi par les parties , avec la soumission qu'on a vue : la Confession répugnoit à la qualité de cet examen , dans un différent qui de sa nature pouvoit devenir public , puisqu'il s'agissoit de la Foi : aussi l'ai-je soigneusement évitée ; & il ne m'est pas seulement tombé dans l'esprit , que je pusse entendre à confesser Madame Guyon

Salte .

(a) *Rép.*
p. 12.

ou M. de Cambrai. Cependant sans jamais avoir ouï la Confession de ce Prélat, non-seulement je l'ai révélée, mais encore (a) j'ai *fais pis que de la révéler.*

Titre de
l'accusa-
tion.
(b) *Relat.*
p. 62.
n. XIII.

VI. Qu'on se souvienne de nos paroles. J'ai dit de ma part (b): *M. de Cambrai s'étoit offert à me faire une Confession générale: il sait bien que j'ai refusé son offre: c'étoit l'offre de me faire une Confession: & moi, dit-il, je déclare qu'il l'a accepté: il m'a donc fait une Confession, & je l'ai ouïe.* On fait parmi les Chrétiens ce que c'est que faire une Confession à quelqu'un: M. de Cambrai n'ignore pas la force de cette parole: je me fiais à sa bonne foi en le prenant à témoin, *que je n'avois jamais accepté son offre: M. de Cambrai le suit*, avois-je dit: mais il m'en donne le démenti à la face de toute l'Eglise, jusqu'à dire; *& moi je déclare qu'il l'a acceptée: Voilà le titre de l'accusation bien qualifié: voilà une déclaration bien formelle & bien autentique: le voilà dénonciateur à toute la terre d'un crime capital, d'un sacrilège impie contre son confrere, & quoique ce mot le fâche, contre son consécrateur.*

Si M. de
Cambrai
biaise, &
commencé,

VII. On dira qu'il biaise dans la suite, & que visiblement il ne s'agit pas d'une Confession sacramentelle puisqu'il s'agit d'un Ecrit. C'est de quoi j'aurois à me plaindre, qu'en matière si capitale on ait pu biaiser: je l'aurai dit si je veux, & j'en aurai donné l'idée: si je veux, je ne l'aurai pas dit; & pressé sur la calomnie, je me serai préparé une défaite. Est-il permis de se jouer de cette sorte dans une matière si grave? Mais au fond, pesons les paroles: C'est parler assez nettement, que de déclarer que j'ai accepté la Confession qu'on me voulut faire. L'Ecrit dont on parle n'empêche point qu'on ne m'ait fait de vive voix une Confession sacramentelle, dans laquelle pour des raisons particulières, on m'aura donné la Confession par un Ecrit, qui fera dès-là partie de la Confession, & par ce moien présupposera, selon la propriété des termes, la Confession faite dans les formes.

Pourquoi
M. de Cam-
brai me fait
une ques-
tion si mal
fondée.
(c) *Rép.*
p. 12.

VIII. En quelque sorte qu'il prenne cet Ecrit, on en voit bien l'artifice. Il veut donner à entendre que si je l'accuse (par nécessité) sur le Quétisme, j'en puis avoir pris l'idée dans la Confession: car il veut (c) que ce soit sur ce fondement que je l'accuse de protéger cette erreur, afin que les preuves par lesquelles je l'en ai convaincu, soient réputées odieuses, comme tirées d'une Confession & affaiblies par ce moien. Qui croiroit un Archevêque capable d'un aussi étrange artifice, que celui de m'avoir voulu fermer la bouche, ou affaiblir toutes mes preuves contre lui, en me donnant au public pour son Confesseur?

Fausse
confiance
de M. de
Cambrai.
(d) *Ibid.*
(e) *Ibid.*

IX. Ce qu'il ajoute (d) comme par une abondante confiance: *qu'il en parle, j'y consens: comme qui diroit; Qu'il achève de révéler ma Confession, ne sert qu'à confirmer l'accusation qu'il a intentée. C'est pourquoi il la conclut en ces termes: (e) Je suis si*

assuré qu'il manque de preuves, que je lui permets d'en chercher justes dans le secret de ma Confession: vain discours, s'il en fût jamais; puisqu'il sait bien qu'on peut donner ces libertés, sans que personne en veuille user. Mais cependant il appuie le titre de l'accusation; & par une figure si forte, & par les autres tours de son bel esprit, il a sçu imposer au monde, & mettre en péril mon innocence. Je ne ments point: je tremble pour lui en disant ces choses, que je voudrois pouvoir diminuer: Combien de gens, je ne dirai pas dans les Païs étrangers, dans les Provinces éloignées, mais dans Paris même où le monde qui nous connoît est toujours si petit, croiront que l'Evêque de Meaux (scandale épouvantable pour les foibles, dans une cause de la Foi) a révélé une Confession, & s'en est servi pour convaincre M. de Cambrai de Quétisme?

X. Je ne releverai plus toutes les frivoles raisons dont il appuie son accusation: c'est un effet de l'éloquence de M. l'Archevêque de Cambrai, que sur une accusation si essentielle & à la fois si destituée de la vraisemblance, il ait fallu me défendre sérieusement. Un jour peut-être ce Prélat me fera un crime de ne lui avoir point demandé de réparation; & il prouvera par cet argument qu'il a eu raison dans l'accusation de la Confession, sur laquelle je n'ai osé le pousser; comme il prouve son innocence & celle de Madame Guyon par ma longue condescendance sur les erreurs dont je les accuse.

Conclusion
de ce
matière,
de la Con-
fession.

XI. Après cela, comme M. de Cambrai avertit (a) les Universités de se donner garde d'un Prélat qui vient détruire par ses artifices la notion de l'Ecole sur la Charité, je me sens bien plus obligé d'avertir sérieusement les Chrétiens de se donner garde d'un Orateur, qui semblable à ces Rhéteurs de la Grèce dont Socrate a si bien montré le caractère, entreprend de prouver & de nier tout ce qu'il veut: qui peut faire des procès sur tout, & vous ôter tout-à-coup avec une souplesse inconcevable la vérité qu'il vous aura mise devant les yeux: ce qui est d'autant plus à craindre dans les matières de la Religion, que par leur sublimité elles donnent plus de lieu à l'équivoque, comme par leur importance elles attirent de plus grands maux à ceux qui s'y égarent. Ce n'est pas ainsi que nous avons été institués. La variation, l'artifice (b), l'oui & le non, ne se trouve point dans les Apôtres: Il ne se trouve point dans S. Paul; il ne se trouve point dans Silvain, il ne se trouve point dans Timothée: car dans Jesus-Christ Fils de Dieu qu'ils ont prêché, l'oui & le non, n'ont plus de lieu: il n'y a rien d'équivoque ni de variable: mais l'oui seul est en lui: la simplicité regne par-tout dans ses discours, & ce qu'il a dit une fois ne change plus.

Remarque
sur le caractere
de ce
Prélat, &
de ses
Ecrits.
(a) Resp.
ad Summ.
p. 3.

(b) II. Cor.
I. 17. 14. 19.

XII. Si ce caractère est dangereux, il seroit aisé de montrer combien il est faux. Il fallu excuser Madame Guyon, & montrer des

Faux dans
les raisons
nément for

les Lettres
de feu M.
de Genève.
(a) Ci-def-
sus, Art. II.
p. 1. p. 123.

(b) Ibid.
p. 1. p. 126.

raisons (a) de l'estimer comme une personne très-spirituelle, dans les expériences de laquelle on trouvoit la vie intérieure plus réelle & plus véritable que dans de saints Directeurs. Pour fonder une telle estime d'une personne que tous les sages condamnent, il a fallu alléguer de grands noms, comme celui (b) de feu M. de Genève: & qu'a-t-on trouvé? quelque chose qui la fasse voir comme une parfaite spirituelle? point du tout: c'est une perturbatrice des Communautés, dont elle renverse l'esprit; & parce qu'en la chassant d'un Diocèse, on lui fait des complimens d'honnêteté, qu'on ne refuse jamais à ceux à qui on ne fait point le procès juridiquement, c'est un titre pour en faire une amie spirituelle, & pour lier avec elle le commerce le plus étroit sur la piété.

Faux raisonnement sur mon Attestation.
(c) Ibid.
p. 111.
(d) Ibid.
p. 117.
(e) Rép. à la Relat.
p. 16.

XIII. Je ne répéterai pas ce qu'on a dit sur une autre Lettre & sur la Censure de ce Prélat; & c'est assez d'en avoir marqué l'endroit au Lecteur (c): Mais on m'allègue (d) moi-même pour garant du grand mérite de cette femme: peut-ce être sérieusement? Je m'en rapporte au Lecteur. Mais encore, que produit-on en sa faveur? une Attestation (e) où je lui défens d'enseigner & de dogmatiser dans l'Eglise; de répandre ses Livres manuscrits ou imprimés; de conduire & diriger les âmes dans les voies intérieures: c'est un titre à M. de Cambrai pour la préférer aux plus saints hommes, & pour en faire son amie avec tant de distinction.

Suite des
Actes.

XIV. Mais vous ne dites pas tout? Il est vrai: je la décharge dans l'Attestation des abominables pratiques qu'on l'accusoit de reconnaître à titre d'épreuves avec Molinos? car ce sont les termes de l'Acte dont l'Attestation n'est que l'abrége: j'ai même reçu ses excuses, la tenant à cet égard hors d'atteinte, & en possession, pour ainsi parler, de son innocence, dès-là qu'elle n'étoit point convaincue; & parce qu'elle s'excuse en ma présence & de mon aveu de telles abominations, on me donne pour témoin de la sainteté & de la haute spiritualité de cette femme: y a-t-il une conséquence plus mal tirée?

Le faible
de ma cause
selon M.
de Cambrai.
(f) Rép.
p. 60. 61.
&c.

(g) Ibid.
p. 64.

(h) Ci-def-
sus, Art. II.
p. 123.

XV. Voici enfin la difficulté invincible selon M. de Cambrai (f): c'est d'avoir donné les Sacremens & une Attestation si autentique à une femme qui n'a point avoué ses fautes, qui ne les a point rétractées, qui ne s'en est point repentie; qui même, quand elle seroit excusable depuis son repentir, ne laisseroit pas d'être digne du feu, avant qu'elle eût demandé pardon. C'est ici, dit M. de Cambrai (g), que tout le grand génie de M. de Meaux & toute son éloquence ne peuvent servir l'endroit faible de sa cause. Mais si l'éloquence ne me peut être ici d'aucun secours, voyons ce que pourra faire la simplicité. Je réponds donc en un mot, comme j'ai déjà fait (h): il n'y a aucune de ses fautes qu'elle n'ait reconnue, dont elle n'ait demandé pardon, dont elle n'ait rendu grâces d'avoir été avertie: son repentir qui paroïsoit si humble aiant fait juger qu'elle n'étoit pas indo-

oile, on a plaint son ignorance plutôt que de la pousser à tout rigueur : est-il si mal-aisé de couvrir *ce foible* ?

XVI. Je passerai sous silence la déclaration de *n'avoir jamais eu intention de rien enseigner contre la Foi catholique*, & celle de *n'avoir eu aucune des erreurs dont elle avoit souscrit la condamnation dans nos Censures*. La première ne prouve rien, sinon qu'elle a pu errer par ignorance plus que par malice : & la seconde qui seroit de conséquence, est inventée d'un bout à l'autre. Ce ne sont pas là de beaux tours, de beaux traits d'esprit : il n'y a rien pour les curieux, qui veulent voir comment un esprit souple se tire légèrement d'un mauvais pas : c'est dans la simplicité, la vérité même.

Déclarations de
Madame
Guyon.

XVII. Voions si M. l'Archevêque de Cambrai réussira mieux à se justifier qu'à me reprendre. Il emploie sans exagérer, plus du tiers de la Réponse à prouver qu'il n'a point lu les Ecrits où étoient ces prodigieuses communications de grâces, & toutes les autres absurdités de la spiritualité de son amie : il ne veut pas même avouer (a) que j'aie dit dans la Relation que je lui ai lu ces prodiges dans le Livre même ; contre la foi de mes paroles ; contre les termes exprès de ma Relation que j'ai cités (b) : hé bien, passons-lui tout ce qu'il voudra : il n'a du moins osé nier que je lui aie rapporté tous ces excès. Il avoue dans le détail que je lui ai raconté ces absurdes communications de la grace, ce pouvoir de lier & de délier, ces merveilles de la Femme de l'Apocalypse : ou il m'en aura demandé la preuve, & il l'aura vue ; ou ce qui est pis, il ne l'aura pas demandée, & il n'aura pas voulu voir.

Foibles
justifications sur la
lecture des
Livres de
Madame
Guyon par
M. de Cam-
brai.
(a) *Rép.*
p. 17.

(b) *Relat.*
p. 17.

XVIII. Voici sur l'approbation des Livres de Madame Guyon le raisonnement de la Relation (c) : *Je l'ai laissé estimer par des personnes illustres ; je n'ai pu ni dû ignorer ses Ecrits* : c'est ce qu'avoit dit M. de Cambrai ; & j'en avois tiré cette conséquence naturelle (d) : *C'étoit donc avec ses Livres qu'il l'avoit laissé estimer*. M. de Cambrai se récrie (e) : *Que peut penser le Lecteur de ce donc ? j'ai laissé estimer la personne de Madame Guyon : donc c'est avec ses Ecrits que je l'ai laissé estimer* : comme si cette conséquence étoit étonnante. Mais si elle est si éloignée, pourquoi faire marcher ensemble l'estime de la personne & la connoissance des Ecrits ? Y a-t-il rien en effet de plus lié que ces deux choses ; sur-tout quand c'est par ses Ecrits que la personne s'est signalée ; que ses Ecrits sont réputés être la peinture de son Oraison ; & enfin que cette personne estimée principalement pour sa spiritualité, ne peut pas ne la point être par une Oraison excellente ? Faut-il croire encore avec tous les autres paradoxes de l'histoire qu'on nous propose, que ces personnes qui admiraient Madame Guyon comme étant si spirituelle, qui recevoient d'elle une si grande communication des grâces, & qui y tenoient par tant de droits, ne lisoient point ses Livres ? M. de Cambrai dira-t-il qu'il les en ait empêchés, lui qui le pouvoit par un seul mot ?

Appro-
bation des
Livres de
Madame
Guyon par
M. de Cam-
brai, & par
ses amis.
(c) *Me-
moire.*
Relat.
p. 21. 23.
(d) *Clo-
desus*,
p. 41.
Relat.
ibid.
(e) *Rép.*
p. 154.

Après cela réduire la chose à la distribution manuelle, & faire consister la difficulté en cela seul, n'est-ce pas dans une matière si sérieuse s'attacher trop à des minuties ?

Si ces faits
sont étran-
gers à la
question, &
produits
sans néces-
sité.

(a) *Ch. des
fals. Art. II.
p. 124.*
(b) *Ibid.
p. 125.*

XIX. Le dernier refuge de M. de Cambrai & de ses amis contre la Relation, est que tous les faits en sont inutiles à la question, & qu'aussi je n'y ai recours qu'étant vaincu sur les dogmes. Mais tout cela est encore une illusion manifeste : il n'est pas vrai dans le fait, que je ne sois venu aux procédés que n'en pouvant plus sur les dogmes : au contraire j'ai démontré (a) que c'est après avoir établi les dogmes que je suis venu aux procédés. Il est encore moins vrai que j'y sois venu le premier (b) : je n'y suis venu qu'à l'extrémité, poussé par M. de Cambrai : c'est lui qui a commencé ce combat : c'étoit donc lui selon ses principes, qui n'en pouvoit plus ; & tous les avantages qui remplissent la juste moitié de son Livre ne sont que des illusions. Enfin, il est faux encore que ces faits n'influent rien dans les choses : si une fois il est démontré, comme il l'est, que M. de Cambrai n'ait travaillé, ne travaille encore, & ne doive travailler à l'avenir que pour défendre ou pour excuser Madame Guyon, puisqu'il ne nous montre point d'autre objet de son travail ; nous ne nous tromperons pas de réduire son Livre à cette vue, & ce seul endroit en détermine le sens.

S. II.

Dessin d'étudier les Articles d'Iffry, pour sauver Madame Guyon.

On propos-
se de par-
courir les
Articles
d'Iffry.

A. Près avoir présupposé que ces Articles ont été dressés principalement contre Madame Guyon, il est aisé de comprendre que si M. de Cambrai les a restreints ou entendus, & tournés à sa façon, ce ne peut être qu'en faveur de cette femme ; par conséquent en faveur de Molinos qu'elle suit. Mais pour rendre ceci plus clair ; il en faut venir à l'application en parcourant les Articles, & les conférant tant avec Madame Guyon & Molinos, qu'avec les Livres des Maximes de M. de Cambrai.

De l'in-
différence.
(c) *Art. I.
& XIII.*

(d) *Art.
contre les
Quêtes.
Vol. VIII.
p. 156-157.*

II. Le fondement des Articles (c) étoit d'établir comme nécessaire à tout état, l'exercice actuel de la Foi, de l'Espérance & de la Charité, comme étant des vertus distinctes ; ce qui aussi rendoit nécessaire le desir exprès du salut : Madame Guyon après Molinos l'avoit ôté aux parfaits comme trop intéressé. On peut voir (d) le sentiment de Molinos dans la 7. & 12. Proposition parmi les 68. condamnées par Innocent XI. & dans les passages de la Guide spirituelle, où il confirme que l'ame parfaite ne veut rien, ne desire rien, & n'a plus de part à la béatitude de ceux qui ont faim & soif de Dieu & qui craignent de la perdre. En conformité de cette doctrine, Madame Guyon avoit rendu l'ame indifférente à tous les biens & à tous les

maux temporels & éternels sans pouvoir avoir aucun desir, même sur les joies du Paradis. Ces passages sont connus : M. de Cambrai malgré les Articles en revient à la même indifférence, en établissant celle du salut.

III. Les Articles (a) avoient réduit la sainte résignation & la sainte indifférence de S. François de Sales (b) aux événemens temporels selon l'intention du Saint, sans qu'on y pût comprendre le salut ; ce que les mêmes Articles avoient exprimé en termes formels. M. de Cambrai a ôté une restriction si nécessaire, & a rétabli l'indifférence dans ses Maximes (c).

Suite.
(a) Art.
IX.
(b) Am. de
Dien, liv.
IX. chap. 1.
etc.

(c) Max.
p. 49. 10.
Sur les
motifs de
l'Élévan-
ce.
(d) Max.
p. 31. 14.

IV. Il nous laisse à la vérité l'Espérance chrétienne, mais sans qu'elle soit notre motif (d), c'est-à-dire sans qu'elle nous touche, sans qu'elle excite notre amour ; ce qui est en laisser le nom, en lui ôtant toute sa vertu : par où il fait bien semblant de confirmer les Articles en conservant l'Espérance, mais il en élude l'effet.

V. Le tour que donne ici M. de Cambrai à ses propositions en faveur de l'indifférence, c'est qu'il ne prétend exclure des ames parfaites que le desir naturel du salut ; & que le motif qu'il ôte est un appétit intérieur, naturel & intéressé pour la béatitude.

De l'amour
naturel.

VI. Pour réfuter ces explications sans avoir besoin d'autre chose, il suffit ici de dire qu'on n'y a pas seulement songé dans les Articles ; c'est de quoi M. de Cambrai n'osera jamais disconvenir : on n'a, dis-je, jamais songé ni à cet amour naturel, ni à cet appétit intérieur ; ainsi ces explications ne servent de rien pour entendre ces mêmes Articles, & y sont absolument étrangères : il ne peut donc pas non plus en être question pour expliquer le Livre des Maximes, qui ne doit être selon l'Avertissement qu'une plus ample explication des Articles mêmes.

Il est re-
futé.

VII. De-là je conclus encore que ces explications étant étrangères au Livre des Maximes, comme aux Articles qu'on y expliquoit, elles n'étoient que des additions après coup, pour couvrir ce qu'avançoit M. de Cambrai en faveur de Madame Guyon & de Molinos qu'elle suivoit.

Suite.

VIII. S. François de Sales dont nous expliquons dans l'Article IX. la résignation & l'indifférence, ne songeoit non plus que nous à cet amour naturel & à cet appétit intérieur : & ainsi en toutes manières ces explications étoient étrangères, & aux Articles où l'on proposoit d'expliquer la doctrine de ce Saint, & au Livre des Maximes qui ne devoit expliquer que les Articles.

Sur Saint
François
de Sales.

IX. Molinos & Madame Guyon s'étoient expliqués en plusieurs endroits contre les actes réfléchis : les Articles (e) en avoient montré la nécessité dans les plus parfaits : M. de Cambrai n'osant les ôter, les a dégradés (f), en les renvoyant dans les Maximes des Saints à la partie inférieure : de quoi néanmoins il s'est dédit dans son Instruction Pastorale (g) sans vouloir avouer sa faute.

Sur les actes
réfléchis.
(e) Art.
XVI. XVII.
(f) Max.
des Saints,
p. 87. 90. 91.
115. 122.
(g) Instr.
p. 1. de M.
de Cambrai
p. 23.

Sur le sacrifice du salut, &c.
(a) Art. XXXIII. X. Les Articles (a) ne connoissoient de sacrifice du salut que celui qui se faisoit par une supposition impossible : mais parce que Madame Guyon après Molinos vouloit qu'on sacrifîât absolument son salut en le tenant pour indifférent, & que c'étoit-là en partie qu'elle mettoit le grand sacrifice des dernières épreuves ; M. de Cambrai a ajouté (b) en sa faveur le sacrifice absolu, en laissant croire à une ame désespérée que le cas qui paroïssoit impossible, étoit devenu non-seulement possible, mais encore réel & actuel.

Silence de M. de Cambrai dans la Réponse.
(c) Relat. p. 97.
(d) Max. p. 87, 90. XI. Une difficulté si essentielle a été touchée dans la Relation (c), & on y a objecté à M. de Cambrai l'addition faite aux Articles du prétendu sacrifice absolu (d) : ce Prélat n'a rien répliqué à cet endroit dans sa Réponse, parce qu'en effet il n'a pu nier cette addition aux Articles.

Sur l'acquiescement de l'ame à sa condamnation.
(e) Art. XXXI.
(f) Max. p. 88, 90. XII. Les Articles (e) défendoient expressément à un Directeur de laisser acquiescer une ame à son désespoir & à sa damnation apparente ; & leur ordonnoient au contraire avec S. François de Sales de l'assurer que Dieu ne l'abandonneroit pas. Non content de dissimuler un Article si essentiel, M. de Cambrai enseigne (f) qu'il n'est pas question de dire à cette ame le dogme précis de la Foi sur la bonté de Dieu qui nous veut sauver, ni de raisonner avec elle, parce qu'elle est incapable de tout raisonnement : en conséquence de ce principe, il la fait (g) tomber dans une persuasion & conviction invincible de sa réprobation, & lui permet d'acquiescer à sa juste condamnation de la part de Dieu : toutes choses visiblement ajoutées aux Articles contre leur expresse disposition, pour favoriser Madame Guyon & Molinos.

Explications de M. de Cambrai déduites par les Articles d'Isly.
(h) Relat. p. 95. XIII. Il n'est pas question d'entrer ici dans toutes les explications de M. de Cambrai, sur les convictions réfléchies, intimes, apparentes, &c. mais seulement de lui demander si toutes ces choses étoient dans les Articles ; si les ajouter, ce n'étoit rien ajouter aux Articles mêmes ; si c'étoit-là les entendre, ou les dépraver : il n'a rien dit sur cette demande proposée dans la Relation (h) ; & jamais il n'y répondra qu'en s'enveloppant dans des équivoques ou dans de vagues discours.

Sur la contemplation, sur Jésus-Christ, & sur les Personnes divines.
(i) Art. III. XCIV. XXXIII.
(k) Max. des Saluts, p. 106, 127. XIV. Les Articles (i) avoient expliqué très-distinctement qu'en tout état la Foi explicite aux attributs particuliers en Dieu, Pere, Fils & Saint-Esprit, & en J. C. Dieu & homme étoit nécessaire, & faisoit partie de la plus haute contemplation : M. de Cambrai (k) n'ajoute à ces Articles l'exclusion des attributs particuliers, absolus ou relatifs, & de J. C. présent par la Foi en certains états ; & ne réduit l'ame contemplative quand elle agit par sa volonté à l'Etre abstrait & innominable, que pour pallier la Foi obscure, indistincte & générale de Molinos, de Malaval & de Madame Guyon ; & nos Articles n'avoient pas besoin de ces additions.

XV. Les Articles (a) s'étoient expliqués à l'avantage de la mortification : M. de Cambrai n'y ajoute ces mots (b) : *Les tentations ou les mortifications intérieures & extérieures sont entièrement inutiles* : que pour excuser Madame Guyon, qui ne leur est pas favorable.

Sur la mortification.

XVI. Pour détruire le fondement de la fanatique inaction du Quétisme, les Articles (c) avoient défendu à tous les Fidèles de s'attendre à des instincts & inspirations particulières de Dieu : M. de Cambrai (d) ne fait que changer le langage, lorsqu'il exclut tous les actes de propre industrie & de propre travail, & introduit (e) la grace actuelle, comme faisant connoître aux âmes parfaites en toutes occasions, ce que Dieu veut d'elles.

Sur les actes de propre effort : sur l'inaction, & sur l'impulsion fanatique.

XVII. Je pourrais marquer à M. de Cambrai beaucoup d'autres contraventions aux Articles qu'il a souscrits : mais je ne veux plus en rapporter qu'une seule touchant les vertus, à cause qu'elle étoit touchée dans la Relation (f), & qu'il a tâché d'y satisfaire dans sa Réponse (g).

Dernière remarque sur les Articles d'inf.

XVIII. J'avois demandé (b) à M. de Cambrai, à quoi servoit à l'explication de nos Articles, ces propositions de ses Maximes (i) : qu'on n'aime plus les vertus comme vertus, & les autres de cette nature si souvent rapportées dans cette dispute. Nous n'avions rien dit d'approchant dans nos Articles, comme portoit la Relation (k) : ainsi, ce n'en étoit pas une explication plus étendue, comme M. de Cambrai l'avoit promis : mais une manifeste dépravation pour favoriser Molinos, qui avoit décrié (l) les vertus dans ses propositions, & Madame Guyon qui le suit.

Sur les vertus.

XIX. Il ne sert de rien de répondre, comme fait M. de Cambrai (m), que les passages de cette femme que j'ai tiré de sa vie lui sont inconnus, puisqu'il n'a jamais lu sa vie. Car outre qu'elle a avancé ailleurs (n) des propositions de même nature; il me suffit qu'il paroisse, qu'à inspirer le dégoût des vertus sans même lire les Livres de Madame Guyon, M. de Cambrai se trouve naturellement de même esprit qu'elle.

Excuse de M. de Cambrai.

XX. Il en revient à s'autoriser de S. François de Sales, & il nous demande (o) : *Est-il vrai ou non, que ce grand Saint ait dit, qu'il se faut déponner d'un certain attachement aux vertus & à la perfection ?* Qui doute qu'il ne se trouve des attachemens même vicieux aux vertus, lorsque par exemple, sans aller plus loin, on veut trop les rendre siennes, & s'en glorifier soi-même ? mais ce n'étoit pas de cela qu'il s'agissoit. Nous savions bien que Madame Guyon, après Molinos, aussi bien que M. de Cambrai, abusoient de l'autorité de S. François de Sales, & en alléguoient des passages, auxquels aussi j'avois répondu amplement. Il s'agissoit des Articles, & je deman-

Vain recours à S. François de Sales.

(a) Art. XVII. (b) Max. p. 146-147. (c) Art. XI. XXV. XXX. (d) Max. p. 65-117-118-120-127.
(e) Instr. 2^e de M. de Cambrai p. 7-8. Max. p. 14-15 116. Cr. (f) Relat. p. 111. (g) Rép. p. 71-72.
(h) Relat. ibid. (i) Max. p. 124-127. 128. 131. (k) Relat. ibid. (l) Allé. contre les Quét.
Vol. VIII. p. 160. propos. 21. 15. (m) Rép. p. 72. (n) Molin. cours. p. 16. (o) Rép. p. 71.
Vol. IX.

dois si nous y avions mis quelque chose d'approchant, de ce qu'avoit dit M. de Cambrai: qu'on n'aime point les vertus comme vertus; qu'on n'y pense pas: qu'on ne veut point être vertueux, &c. Au lieu de répondre sur les Articles dont il s'agissoit, se rejeter dans la question tant de fois vuïdée & épuisée de S. François de Sales, visiblement ce n'est pas répondre, mais éluder. J'ai donc eu raison de conclure, qu'en effet il n'y avoit rien dans nos Articles qui obligeât M. de Cambrai aux explications où l'estime des vertus fût diminuée, & qu'il n'y étoit entré que pour contenter Madame Guyon & Molinos son auteur.

Conclu-
sion.

XXI. Ainsi il paroît par les choses mêmes, que le Livre qui promettoit l'explication des Articles, étoit fait pour les éluder, sous prétexte d'en étendre les principes, & qu'il étoit fait par conséquent pour excuser Madame Guyon qui en étoit accablée. Joignez à cette raison que je tire des choses mêmes, celle que je tire des faits; celle que je tire, par exemple, de l'estime aveugle de la haute spiritualité de cette femme; celle que je tire de tous les efforts qu'on a faits, & qu'on fait encore pour en soutenir, excuser, ou pallier les Ecrits: après cela, qui pourra douter de l'intention de l'Auteur, & que son sens dans les lieux obscurs, ne doive être déterminé par cette vue?

XXII. Ceux qui en voudront savoir davantage sur le parallèle de Molinos, de Madame Guyon & de M. de Cambrai, peuvent lire le Traité intitulé, *Quiétisme redivivus*, où ce parallèle est démontré. Il me suffit ici de faire sentir, qu'il ne s'agit pas de deux ou trois passages: il s'agit de tout le système, de tous les principes; & de démontrer que c'est enfin tout le Quiétisme que M. de Cambrai veut excuser dans Madame Guyon à titre d'exagération, d'équivoque & de langage mystique.

§. III.

De l'état de la question.

S'il y a
de la bon-
ne foi à
n'accuser
de condan-
ner l'Eco-
le.

I. ON ne s'attend pas que j'aie ici traiter la question tant rebattue de la Charité, & de la définition qu'on en donne communément dans l'Ecole: j'ai épuisé la matière dans mes Traités précédens. Il s'agit uniquement de savoir, si la bonne foi a dû permettre à M. de Cambrai, de supposer cinq cens fois dans sa Réponse à la Relation & dans ses autres Ecrits, que je suis contraire à l'Ecole, pendant que j'en défens *ex professo* les principes dans le *Summa Doctrina* (a); dans deux Ecrits (b) composés exprès sur ce sujet, parmi les divers Mémoires: dans la Préface (c) sur

(a) *Summ.*
Doct.
v. VII.
Vol. VIII.
p. 350.

(b) II. *Ecrit*, Art. V. *ibid.* p. 308. Art. X. *Ex seq.* *ibid.* p. 400. IV. *Ecrit*, Art. XXI. *ibid.* p. 418. V. *Ecrit*, Art. X. XI. XII. *ibid.* p. 419. (c) *Préf.* v. XXXVII. *ibid.* p. 474. 475.

l'Instruction Pastorale de M. de Cambrai; dans l'Avertissement (a) qui la précède: ce que je confirme encore tout nouvellement dans le Traité tout entier intitulé, *Schola in tuto* (b), & dans le *Quietismus redivivus* (c), aux endroits particuliers cotés à la marge.

II. Après ces Traités où je soutiens expressement en François & en Latin, scolastiquement & en toute autre maniere, la définition de l'Ecole; je dis que la bonne foi ne permettoit pas de supposer que je l'attaquasse. Pour la doctrine, je renvoie un sage Lecteur aux endroits marqués à la marge, qui ne sont pas longs; & s'il n'est pas convaincu de ma bonne foi & dans le fond & dans la forme, supposé qu'il lise sérieusement & avec un amour sincere de la vérité, je lui conseille de n'ouvrir jamais aucun de mes Livres.

III. On voit par-là clairement l'illusion qu'on voudroit faire à l'Eglise dans cette dispute, en mettant toujours devant soi le nom d'amour pur; comme si nous combattons cet amour: au lieu que l'amour pur que nous combattons n'est pas le véritable amour pur que toute l'Ecole reconnoît, mais un faux amour pur que M. de Cambrai veut introduire.

IV. L'amour pur que toute l'Ecole reconnoît, c'est l'amour justifiant; autrement l'amour de la Charité toujours désintéressée par sa nature, comme S. Paul le décide (d): *Non querit que sua sunt*. Cet amour pur est celui dont M. de Cambrai a fait son quatrième degré, sans pourtant lui vouloir donner ce nom: c'est aussi celui que toute l'Ecole reconnoît, & que personne ne condamne, comme je l'ai remarqué cent & cent fois. L'amour pur que nous condamnons est celui dont l'Ecole ne parla jamais, & dont M. de Cambrai compose son cinquième amour, où l'on ne retient que le nom de l'Espérance & de son motif.

V. Nous avons souvent représenté en François & en Latin, quelques fois en très-peu de mots, mais toujours à fond, & en particulier dans les lieux marqués à la marge (e), qu'au-dessus de l'amour pur du quatrième degré, où l'on ne cherche son bonheur propre que comme un moyen qu'on rapporte à la fin dernière qui est la gloire de Dieu, il n'y avoit rien qu'un amour qui exclut la félicité, même comme subordonnée: c'est cet amour que j'attaque comme chimérique, comme dangereux, comme ruineux à l'Espérance chrétienne. M. de Cambrai qui ne cesse d'alléguer l'Ecole (f), ne sauroit nous produire un seul Théologien pour son amour du cinquième rang distingué de l'amour du quatrième. Il ne s'agit pas de tirer ici des conséquences qu'on lui conteste: il s'agit de nous nommer un Théologien, qui ait connu ce cinquième amour qu'il a distingué du quatrième, & qui fait tout le sujet de son Livre: il ne l'a pas fait; il ne le fera jamais. Ainsi il donne le change, quand il nous fait attaquer le vrai pur amour de l'Ecole, sous prétexte que nous rejettons le sien qui est faux.

(a) Avert.
p. 169. 170.

(b) Sch.
in tut. jex
pibuit
quell.

(c) Quiet.
rediv. sed.
v. cap. II.
Coe. Suite.

S'il s'agit
de l'amour
pur dans
cette dis-
pute, & si
nous l'at-
taquons.

Vrai a-
mour pur
de l'Ecole
faux amour
pur de M.
de Cam-
brai.
(d) I. Cor.
XIII. 5.

Vrai état
de la que-
stion dans
mes Ecrits
précédens.
(e) II. E-
crit, Art.
XVII.

V. Ecrit,
ibid. p. 404.
V. Ecrit,
ibid. p. 410.
Quiet. re-
div. admo-
nit. p. 20.
n. 3.
Questiunc.
n. 1. Coe.
(f) Max.
de 33. p. 9.

Faudrait
imputer
à M. de
Cambrai
dans sa Répon-
se.
(a) Rsp.
P. 41.

VI. Sans entrer ici dans le fond, il me suffit de montrer qu'il change visiblement tout l'état de la question, puisqu'il dit (a) que M. de Meaux met encore le *Quétisme* dans la définition de la *Charité* reconnue de toutes les Ecoles. On ne peut pas m'imposer plus visiblement. La source du *Quétisme* n'est pas la définition de la *Charité*, qui constitue son quatrième degré que je reconnois avec lui : mais la source du *Quétisme* est dans son cinquième degré, que ni l'Ecole, ni moi, ni aucun Auteur ne connoissent. Ainsi il nous impute en termes formels tout le contraire de ce que nous disons, pour se donner à l'Eglise comme le seul défenseur du pur amour qui n'est point attaqué.

Suites af-
freuses du
faux pur
amour de
M de Cam-
brai.

VII. Le pur amour qu'il établit a des suites affreuses, puisqu'il prépare la voie à des desirs généraux des volontés connues & inconnues de Dieu; à l'indifférence du salut; au sacrifice absolu; aux convictions invincibles; aux acquiescemens simples à sa juste condamnation; à l'abandon absolu de l'ame, jusqu'à ne se laisser aucune ressource; à la séparation de ses deux parties, pour faire compatir ensemble l'Espérance & le désespoir. Ainsi quand M. de Cambrai répond sans cesse, que son amour pur n'est qu'abstraitif, il abuse manifestement de la foi publique, & d'une distinction qui est bonne, mais mal appliquée.

Que l'a-
mour pur
de M. de
Cambrai
est exclusif
du motif
de l'Espe-
rance dans
l'état par-
fait.

VIII. Son amour pur est exclusif en deux manieres : en premier lieu, parce qu'il exclut le motif de l'Espérance dans l'ame parfaite; ce qui se démontre en ce que tout son progrès aboutit enfin au sacrifice absolu du salut & à un vrai désespoir.

Le désir
de la jouis-
sance ex-
clus du
faux Acte
d'amour
pur.

IX. Il est exclusif d'une autre maniere, en tant qu'il exclut de l'acte de *Charité* le désir de la jouissance, où consiste la perfection de l'amour causé par la claire vue; ce qui contraint à séparer de l'amour pur le désir d'aimer parfaitement à jamais : comme qui diroit que pour aimer purement, il faut cesser de désirer d'aimer purement : ce qui est le comble de l'illusion & de l'erreur.

Principe
contraire à
l'amour
pur de M.
de Cam-
brai.

X. Pour déraciner à fond une illusion si absurde & si dangereuse, il faut absolument déterminer que la *Charité*, outre le motif primitif & principal de la gloire de Dieu considéré en lui-même, a pour motif second & moins principal & qui se rapporte à l'autre, Dieu comme communicable & comme communiqué à sa créature : mais pour être le motif second & moins principal, il ne s'enfuit pas qu'il soit séparable; de sorte que le dénouement de toute la difficulté est que l'Ecole, comme je l'ai dit (b), a bien ordonné & arrangé, mais non jamais séparé les motifs d'aimer.

(b) Rsp. à
M. de
Cambrai,
P. 129.
Démon-
stration par
la parole
de Dieu.
(c) *Unus*.
VI. X. XI.

XI. La parole de Dieu y est expresse (c) : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu* : le *Seigneur* : il est excellent & parfait dans sa nature : *vous Dieu* : il est communicatif : il vous ordonne de l'aimer, afin que vous soyez heureux : *UT bene sit tibi, PARCE qu'il vous est uni* : *PATRIBUS unis conglutinus est Dominus* : AIMEZ donc le *Seigneur* votre Dieu :

AMM ergo Dominum Deum tuum. Voilà les motifs unis & inséparables exprimés dans le précepte: l'Ecole vient là-dessus, & arrange ces motifs sans les séparer: le premier & le spécifique, comme elle le parle, est l'excellence de Dieu considéré en lui-même; le second & moins principal, mais néanmoins inséparable dans le précepte même, est qu'il est nôtre; ce qui emporte qu'il est communicatif: la Charité regardée dans son motif *primitif & spécifique* est indépendante de ce motif; l'Ecole le dit, & on l'en peut croire sans péril: la Charité est indépendante de la vue de Dieu communicatif, comme d'un motif second & moins principal, excitatif & augmentatif, mais néanmoins inséparable du premier; l'Ecole ne le dit pas, & il n'étoit pas permis à M. de Cambrai de l'avancer.

XII. Ainsi quand il me reproche à toutes les pages (a), que je mets la source du Quétisme dans l'amour indépendant de la béatitude & de Dieu communicatif & communiqué; il m'impose comme on vient de voir, puisqu'il ne fais que rejeter un mauvais sens que je démontre contraire à toute l'Ecole.

XIII. Telle est la doctrine que nous soutenons contre Molinos, contre Malaval, contre Madame Guyon, contre M. de Cambrai, qui est venu le dernier de tous leur prêter toutes ses plus belles couleurs. J'ai montré (b) qu'il est lui-même demeuré d'accord que je distinguois les objets de la Charité *premiers & seconds*, & que j'établis l'excellence de la nature divine mise en elle-même comme l'objet *primitif & spécifique* de la Charité, qui est le but de l'Ecole: tout ce que dit ce Prélat (c) pour obscurcir mon sentiment appartient au fond, & n'empêche pas qu'il ne soit constant dans le fait, de son propre aveu, que l'autorité de l'Ecole est entière dans tous mes Ecrits.

XIV. Quand donc il me dit ailleurs (d): *Il est visible que vous n'admettez le motif secondaire de la Charité, que pour appaiser l'Ecole par cette mitigation apparente*, il me donne un dessein indigne d'un Théologien: mais en même tems il oublie que j'ai pris ces termes & cette doctrine des deux princes de l'Ecole, S. Thomas & Scot, comme je l'ai démontré ailleurs (e).

XV. Et quand ce même Prélat veut (f) qu'on croie sur sa parole & sans preuve, que j'ai voulu condamner l'amour désintéressé, dans la défense duquel expressément je fais concourir tous les Docteurs scolastiques, comme il paroît par tous les endroits qu'on vient de citer; la bonne foi lui devoit avoir imposé silence.

XVI. Lorsqu'il met en fait cet article (g): *L'Ecole qu'on m'opposait sans cesse s'est tournée contre M. de Meaux sur la Charité: on diroit qu'il a obtenu contre moi le décret du moins de quelque fameuse Université; mais cela n'est pas, & il a tenté vainement de soule-*

Ma pensée mal prise.
(a) Rép.
p. 137. &c.

Preuve de mes sentimens par M. de Cambrai même.
(b) Rép. à IV. Lettr. n. XVI.
Ci-dessus, p. 26.

(c) III. Lettr. à M. de Meaux p. 5. 6. 7. &c.

Autre fautive imputation.
(d) III. Lettr. pour servir de rép. &c.
p. 35.

(e) Schola in tut. q. IV. Art. II. &c. III.
(f) Rép. p. 39.

Vain discours, &c. fait mal polé.
(g) Rép. p. 161.

Office de
M. de Cam-
brai.

(a) III.
Lettre pour
servir de
rép. &c.
P. 17.

(b) Rép.
ad Summ.
P. 5.

(c) Rép.
P. 109.

(d) Ibid.
P. 109.

(e) Relat.
ci-dessus
P. 90.

Déclara-
tion à M.
de Cam-
brai.

Vain ar-
gument de
M. de Cam-
brai, titlé
de mes dis-
putes de
Sorbonne.
(f) Rép.
P. 24.

XVII. Il me fait pourtant ailleurs (a) une belle offre, & c'est d'assembler l'Ecole, pour lui faire dire ce qu'elle a cru depuis cinq cens ans. Que prétend-il? quoi; de mettre ensemble toutes les Ecoles, ou d'en consulter quelques-unes sur une matiere qui va être jugée par le Pape? C'est ce qu'il demande; & il ne cesse de nous proposer quelque nouveau procédé. Il a fait (b) ce qu'il a pu pour émouvoir les Universités: il les a sérieusement averties de prendre garde à un Prélat qui par de secrètes machinations avoit entrepris de détruire leurs communes notions: il a tâché d'exciter l'Eglise Romaine: Voilà, dit-il (c), mes sentimens sur la Charité; voilà ce qui mérite d'être examiné de bien près par l'Eglise Romaine, & ce que je suppose que M. de Meaux lui soumet aussi absolument que je lui ai soumis mon Livre. C'est là-dessus, dit-il ailleurs (d), que nous pouvons demander au Pape un prompt jugement: c'est là-dessus que M. de Meaux doit être aussi soumis que moi: c'est cette soumission qu'il devoit avoir promise, il y a déjà long-tems, par rapport à toutes les opinions singulières, que j'ai recueillies de son premier Livre: c'est celui sur les Etats d'Oraison. Vain artifice pour introduire une nouvelle question, & faire donner des examinateurs à mon Livre comme au sien. Mais il crie en vain: rien ne s'élève: moi qui n'est suspecte en aucun endroit ne demande point de déclaration particulière de ma soumission; c'est que je m'attache au chemin battu par nos Peres: je ne veux point donner un spectacle au monde ami de la nouveauté, ni étaler de l'esprit, en montrant qu'on peut tout défendre. On a vu ailleurs (e) ce qui s'est passé sur mon Livre: & les récriminations de M. de Cambrai n'ont eu d'autre effet que de faire voir d'inutiles tentatives pour embrouiller une affaire toute en état.

XVIII. Nous déclarons donc à M. l'Archevêque de Cambrai qu'on ne lui fera jamais de procès sur des opinions d'Ecole: tous les passages qu'il cite de moi au préjudice d'une déclaration si expresse, sont tronqués ou pris manifestement à contre-sens: je ne puis pas entreprendre ici cette discussion déjà faite: que le Lecteur en fasse l'épreuve: il verra qu'on m'impose par tout, & que les passages contre lesquels M. de Cambrai se récrie le plus, sont justement ceux où son tort est plus sensible.

XIX. Il fait connoître que ma foi sur la Charité lui étoit suspecte, il y avoit déjà long-tems, & dès-le commencement qu'il me mit en main l'affaire de Madame Guyon. Je n'ignorois pas, dit-il (f), son opinion sur la Charité qu'il avoit déjà publiée avec beaucoup de vivacité dans les Thèses où il présidoit. Malheureuse vivacité, s'il en reste encore à mon âge, qui m'attire tant de reproches de M. l'Archevêque de Cambrai! Il faudroit pourtant marquer les excès où elle m'auroit emporté. Mais quoi, mes disputes de Sorbonne seront une preuve contre moi; & si selon la coutume pour exercer un habile répandant, je m'avise de lui proposer avec force quelque argu-

ment contre de saines doctrines, M. de Cambrai m'en fera un crime? c'est ce qu'on présume, quand on se voit en état de faire valoir par son éloquence jusqu'aux moindres choses.

XX. Si je suis suspect sur la Charité par mes argumens de Sorbonne; d'autre part je suis outré sur cette matière (a) dans les *Thèmes* que je donnois à Monseigneur le Dauphin. C'étoit en abrégé l'Histoire de France: M. de Cambrai n'y trouvoit rien à reprendre, puisque cette Histoire abrégée a fait partie des Leçons de Monseigneur le Duc de Bourgogne; & souvent on m'a fait l'honneur de m'admettre à cette lecture. Voici maintenant ce qu'on y trouve: C'est que j'y ai rapporté l'instruction de S. Louis à sa fille Isabelle, où il lui disoit: *Ayez toujours intention de faire purement la volonté de Dieu par amour, quand vous n'attendriez ni punition ni récompense.* Qu'y a-t-il de nouveau dans ces paroles? ce sont-là de ces suppositions impossibles qu'on trouve dans tous les Livres: la question est, si en les faisant on peut s'empêcher de nourrir secrètement dans son cœur le chaste amour de la récompense, qui est Dieu même: & si cette récompense au lieu d'affaiblir le pur amour, n'est pas un moien de l'enflammer, de l'accroître, de le purifier davantage. N'est-ce pas amuser le monde, que de tirer un avantage particulier des paroles dont tout le monde est d'accord? J'en dis autant de cette femme tant louée par S. Louis, qui vouloit bruler le Paradis, & éteindre l'enfer, afin qu'on ne servît Dieu que par le seul amour. Quoi, le Paradis qu'elle vouloit bruler, est-ce l'amour éternel causé par la vision de la beauté infinie, & par la parfaite jouissance du bien véritable? Vouloit-elle éteindre dans l'enfer la peine d'être privé de Dieu; & son dessein étoit-il de rendre les hommes insensibles & indifférens à cette privation? s'ils n'y sont pas insensibles, ils sont donc sensibles au désir de cet amour éternel qui rend les hommes bienheureux. Si l'on dit que le désir de cet amour, au lieu d'enflammer l'amour pur, l'affaiblit & le dégrade, ou qu'on le puisse séparer de l'amour de Dieu; on confond toutes les idées &c. de la raison & de la foi. Je n'en veux pas davantage; & avec cette seule vérité toutes les exclamations de M. l'Archevêque de Cambrai tombent dans le froid.

XXI. Je suis étonné de ces paroles (b): *Pour moi je n'ai jamais proposé ce pur amour à Monseigneur le Duc de Bourgogne*: par où il achève de nous montrer qu'il n'y a rien de sérieux dans ses discours: car en premier lieu, comment peut-il dire qu'il n'a jamais proposé cet amour à Monseigneur le Duc de Bourgogne? n'étoit-ce pas lui en parler assez, que de lui faire lire avec attention & approbation cet Abrégé de l'Histoire, qui avoit fait le sujet des *Thèmes* de Monseigneur le Dauphin? En second lieu quelle finesse trouve-t-il à n'avoir jamais parlé d'un tel amour au grand Prince qu'il instruisoit? où étoit l'inconvénient de lui faire lire les sentimens de saint

Autre argument tiré de ces *Thèmes*. (a) *Illustr.* de M. de Cambrai, pour servir de réponse à celle de M. de Meaux, p. 49.

Etranges paroles de M. l'Archevêque de Cambrai sur ces *Thèmes*. (b) *Ibid.* p. 10.

- (a) 1814. Louis ? ne font-ils pas en effet , comme il remarque lui-même (a) que je l'ai dit dans cet Abregé , un héritage que ce saint Roi a laissé à ses descendans plus précieux que la couronne de France ? pour-quoi priver de cet héritage Monseigneur le Duc de Bourgogne si capable de le recueillir ? En troisième lieu , ce pur amour que saint Louis enseignoit à ses enfans , est-il d'une autre nature que celui que toute l'Ecole attache à la Charité toujours désintéressée selon S. Paul ? En quatrième lieu , il montre donc que sous le nom de pur amour il entendoit son pur amour du cinquième rang : c'est celui-là que j'accuse d'être la source du Quiétisme ; & nous devons louer Dieu , s'il ne l'a jamais enseigné à Monseigneur le Duc de Bourgogne , puisqu'il n'a jamais dû ni le défendre lui-même , ni l'enseigner à personne ; n'y ayant rien de plus indigne de la Théologie chrétienne , que d'établir un pur amour qu'on n'ose proposer aux enfans de Dieu , ni même en entretenir un âge innocent .

Dernière
conclusion
contre le
pur amour
de M. de
Cambrai .
(b) *Man.*
p. 14. 15.

XXII. C'est néanmoins pour ce pur amour que combat M. de Cambrai (b) : il combat pour un pur amour , qui non-seulement est inaccessible aux saintes ames ; mais encore les trouble & les scandalise . Nous lui laissons ce pur amour , puisqu'il veut mettre sa gloire à le défendre ; & nous soutiendrons celui qu'on enseigne aux Chrétiens depuis l'âge le plus tendre jusqu'à la vieillesse la plus avancée .



T A B L E

DES CHAPITRES,

Dans les Remarques sur la Réponse de M. l'Archevêque
de Cambrai à la Relation sur le Quétisme.

AVANT-PROPOS.

RAISONS de cet Ouvrage.

Pag. 111

A R T I C L E I.

Sur l'Avertissement.

- §. I. Du recours aux procédés, & s'il est vrai que je n'aie point répondu aux
dogmes. 114
§. II. Sur les altérations du texte, &c. 115
§. III. Sur le secret, & en particulier sur celui de Confession. 117
§. IV. Sur les procédés : Qui a commencé? 121
§. V. Sur les Lettres. 122
§. VI. Réflexions sur les faits rapportés en cet Article ; & comment on les doit
qualifier. 124

A R T I C L E II.

Sur le Chapitre premier de la Réponse de M. de Cambrai,
où il justifie son estime pour Madame Guyon.

- §. I. Quelle étoit l'estime de ce Prélat. 125
§. II. Premier témoignage de feu M. de Genève. 126
§. III. Second témoignage de feu M. de Genève. ibid.
§. IV. Sur mon témoignage de moi-même. 127
§. V. Autre témoignage tiré de moi-même. 129
§. VI. Sur mon Attestation & sur celle de M. de Paris. 130
§. VII. S'il est vrai que je n'aie rien répondu sur le sujet de Madame Guyon. 132
§. VIII. Réflexions sur l'Article second. 134

A R T I C L E III.

Sur ma condescendance envers Madame Guyon,
& envers M. de Cambrai.

- §. I. Mes paroles, d'où M. de Cambrai tire avantage. 135
§. II. M. de Cambrai. 136
Premier Point : Raisons de ménager M. de Cambrai. 137
Second Point : Avantages que tire M. de Cambrai de ma condescendance. 138
Troisième Point : Sur les papiers que j'ai rendus. 139
Quatrième Point. 140

A R T I C L E IV.

Détours sur l'approbation des Livres imprimés
de Madame Guyon, & de sa doctrine.

- §. I. Ambiguïté. 142
§. II. Sur l'approbation des Livres de Madame Guyon. 143
§. III. Illusion sur l'intention & sur la question de fait. 144
§. IV. Sur le refus de l'approbation de mon Livre. 146

222 TABLE DES CHAPITRES DANS LES REM. &c.

A R T I C L E V.

Sur les entrevues avec Madame Guyon, & sur le titre d'Amic.

A R T I C L E VI.

Sur l'approbation des Livres manuscrits de Madame Guyon.

- | | |
|--|-----|
| §. I. <i>Que M. de Cambrai a su toutes les visions de cette femme.</i> | 150 |
| §. II. <i>Que M. de Cambrai affaiblit & excuse tout.</i> | 151 |
| §. III. <i>Que M. de Cambrai a voulu pouvoir justifier Madame Guyon.</i> | 152 |

A R T I C L E VII.

Diverses Remarques avant la publication du Livre de M. de Cambrai.

- | | |
|--|-------|
| §. I. <i>Sur mon ignorance dans les voies mystiques.</i> | 154 |
| §. II. <i>Des expédiens de M. de Cambrai contre Madame Guyon.</i> | 155 |
| §. III. <i>L'intelligence entre M. de Cambrai & Madame Guyon comment connue.</i> | 156 |
| §. IV. <i>Si j'ai accusé M. de Cambrai, comme il l'assure.</i> | 157 |
| §. V. <i>S'il est vrai qu'on négligeât durant l'examen, d'instruire M. de Cambrai, & d'être instruit de ses raisons.</i> | 159 |
| §. VI. <i>Sur la voie de la soumission & de l'instruction.</i> | 161 |
| §. VII. <i>Sur les conférences que M. de Cambrai m'accuse d'avoir négligées durant l'examen.</i> | 161 |
| §. VIII. <i>Sur la signature des Articles.</i> | 162 |
| §. IX. <i>Encore sur les Articles & sur la mauvaise foi dont M. de Cambrai s'accuse lui-même.</i> | 164 |
| §. X. <i>Sur la soumission avant le sacre.</i> | 165 |
| §. XI. <i>Sur Synesius.</i> | 166 |
| §. XII. <i>Du peu de secret dont M. de Cambrai m'accuse.</i> | ibid. |
| §. XIII. <i>Sur les Lettres de M. l'Abbé de la Trappe.</i> | 167 |
| §. XIV. <i>Erreur de M. de Cambrai, qui fait dépendre sa réputation de celle de Madame Guyon.</i> | 167 |
| §. XV. <i>Encore sur le secret.</i> | 168 |

A R T I C L E VIII.

Sur les raisons de me cacher le Livre des Maximes.

- | | |
|---|-------|
| §. I. <i>Premier prétexte tiré de ce qu'il m'avoit refusé son approbation.</i> | 169 |
| §. II. <i>Second prétexte : Que j'étois piqué.</i> | 170 |
| §. III. <i>Troisième prétexte : Le concert avec les autres.</i> | ibid. |
| §. IV. <i>Autre prétexte : Si M. de Cambrai a bien pourvu à l'explication des Articles.</i> | ibid. |
| §. V. <i>Remarques sur ces paroles ; On se cachoit de M. de Meaux.</i> | 171 |
| §. VI. <i>Remarques sur les pensées ambitieuses.</i> | 172 |
| §. VII. <i>Autres mauvaises raisons.</i> | 173 |
| §. VIII. <i>Réflexions sur les faits des deux Articles précédens.</i> | 178 |

A R T I C L E IX.

Remarques sur ce qui a suivi le Livre.

§. I. <i>Fausſes imputations à M. de Méaux.</i>	181
§. II. <i>Sur le refus des conférences.</i>	184
§. III. <i>Conditions de la conférence par l'Ecrit du 15. Juillet 1697.</i>	186

A R T I C L E X.

Sur diverſes autres remarques du Chapitre VII.

& dernier de la Réponſe.

§. I. <i>Sur la falſſification de la verſion latine du Livre de M. de Cambrai.</i>	190
§. II. <i>Sur un fait poſé par M. de Cambrai, & déſavoué par lui-même.</i>	192
§. III. <i>Sur les ſoumiſſions de M. de Cambrai dans ſes deux Lettres imprimées.</i>	194
§. IV. <i>Sur les explications.</i>	ibid.
§. V. <i>Encore ſur Madame Guyon.</i>	195

A R T I C L E XI.

Sur la Concluſion.

§. I. <i>Discours de M. de Cambrai ſur le ſuccès de ſes Livres.</i>	201
§. II. <i>Sur les cabales.</i>	ibid.
§. III. <i>Sur Grenade.</i>	202
§. IV. <i>Propoſitions pour allonger.</i>	ibid.
§. V. <i>Sur la comparaifon de Priſcille & de Montan.</i>	203
§. VI. <i>Sur les trois Ecrits publiés à Rome au nom de M. de Cambrai.</i>	ibid.

C O N C L U S I O N :

§. I.

Récapitulation où eſt démontré le caractère de la Réponſe, & des autres Ecrits de M. de Cambrai.

I. <i>Deſſein de ce Prélat, pour ſauver Madame Guyon & ſes Livres.</i>	204
II. <i>Sur l'approbation de mon Livre.</i>	ibid.
III. <i>Deſſein d'éluſer les XXXIV. Articles, & de ſe cacher de moi pour cela.</i>	205
IV. <i>Remarques ſur le ſecret de la Confeſſion.</i>	ibid.
V. <i>Suite.</i>	ibid.
VI. <i>Titre de l'accuſation.</i>	206
VII. <i>Si M. de Cambrai biaſe, & comment.</i>	ibid.
VIII. <i>Pourquoi M. de Cambrai me fait une querelle ſi mal fondée.</i>	ibid.
IX. <i>Fauſſe confiance de M. de Cambrai.</i>	ibid.
X. <i>Concluſion de cette matière, de la Confeſſion.</i>	207
XI. <i>Remarque ſur le caractère de ce Prélat & de ſes Ecrits.</i>	ibid.
XII. <i>Faux dans les raiſonnemens ſur les Lettres de ſeu M. de Genève.</i>	ibid. & 208
XIII. <i>Faux raiſonnement ſur mon Atteſtation.</i>	208
XIV. <i>Suite des Actes.</i>	ibid.
XV. <i>Le foible de ma cauſe ſelon M. de Cambrai.</i>	ibid.
XVI. <i>Déclarations de Madame Guyon.</i>	209
XVII. <i>Foibles juſtifications ſur la lecture des Livres de Madame Guyon par M. de Cambrai.</i>	ibid.
XVIII. <i>Approbation des Livres de Madame Guyon par M. de Cambrai & par ſes amis.</i>	ibid.
XIX. <i>Si ces faits ſont étrangers à la queſtion & produits ſans néceſſité.</i>	210

§. II.

Dessein d'é luder les Articles d'Issy, pour sauver Madame Guyon.

I. On propose de parcourir les Articles d'Issy.	210
II. De l'indifférence.	ibid.
III. Suite.	211
IV. Sur les motifs de l'Espérance.	ibid.
V. De l'amour naturel.	ibid.
VI. Il est refusé.	ibid.
VII. Suite.	211
VIII. Sur S. François de Sales.	ibid.
IX. Sur les actes réfléchis.	ibid.
X. Sur le sacrifice du salut, &c.	212
XI. Silence de M. de Cambrai dans sa Réponse.	ibid.
XII. Sur l'acquiescement de l'ame à sa condamnation.	ibid.
XIII. Explications de M. de Cambrai détruites par les Articles d'Issy.	212
XIV. Sur la contemplation, sur Jésus-Christ & sur les Personnes divines.	ibid.
XV. Sur la mortification.	213
XVI. Sur les actes de propre effort: sur l'habitude & sur l'impression fanatique.	ibid.
XVII. Dernière remarque sur les Articles d'Issy.	ibid.
XVIII. Sur les vertus.	213
XIX. Excuse de M. de Cambrai.	ibid.
XX. Vain recours à S. François de Sales.	ibid.
XXI. Conclusion.	214

§. III.

De l'état de la question.

I. S'il y a de la bonne foi à m'accuser de condamner l'Ecole.	214
II. Suite.	215
III. S'il s'agit de l'amour pur dans cette dispute, & si nous l'attaquons.	ibid.
IV. Vrai amour pur de l'Ecole: faux amour pur de M. de Cambrai.	ibid.
V. Vrai état de la question dans mes Ecrits précédens.	ibid.
VI. Fausses imputations que me fait M. de Cambrai dans sa Réponse.	216
VII. Suites affreuses du faux pur amour de M. de Cambrai.	ibid.
VIII. Que l'amour pur de M. de Cambrai est exclusif du motif de l'Espérance dans l'état parfait.	ibid.
IX. Le desir de la jouissance exclusif du faux acte d'amour pur.	216
X. Principe contraire à l'amour pur de M. de Cambrai.	ibid.
XI. Démonstration par la parole de Dieu.	ibid.
XII. Ma pensée mal prise.	217
XIII. Preuve de mes sentimens par M. de Cambrai même.	ibid.
XIV. Autre fausse imputation.	ibid.
XV. Vain discours, & fait mal posé.	ibid.
XVII. Offre de M. de Cambrai.	218
XVIII. Déclaration à M. de Cambrai.	ibid.
XIX. Vain argument de M. de Cambrai, tiré de mes disputes de Sorbonne.	ibid.
XX. Autre argument tiré de mes Thèmes.	219
XXI. Etranges paroles de M. l'Archevêque de Cambrai sur ces Thèmes.	ibid.
XXII. Dernière conclusion contre le pur amour de M. de Cambrai.	220



R E P O N S E

A U X

P R E J U G E S D E C I S I F S

Pour M. l'Archevêque de Cambrai.

ON s'apperçoit, il y a long-tems, que M. l'Archevêque de Cambrai ne multiplie ses Ecrits que par des redites continues, sans qu'il y ait rien de nouveau qu'un ton plus affirmatif, une hauteur extraordinaire, un stile qui s'échauffe & qui s'aigrit en écrivant, & l'entier retranchement de je ne fais quelle douceur dont cet Auteur se paroît au commencement.

Ce sont ces redites qu'il a voulu appeller des *Préjugés*, & afin que rien n'y manquât, des *Préjugés décisifs*: mais pour voir la vanité d'un si beau titre, il n'y a qu'à se souvenir de ce qu'on entend par le terme de *Préjugés*. Ce mot naturellement signifie les choses jugées, ou en tout cas des raisons sans entrer au fond, qui démontrent par elles-mêmes qu'une cause est bonne, ou tout au moins favorable.

Y a-t-il en cette affaire, des choses jugées? oui sans doute. On a jugé Molinos: on a jugé le P. Falconi: on a jugé Madame Guyon qui a entrepris de les soutenir tous deux; telles sont les choses jugées dans cette matiere: mais ces *Préjugés* sont contre M. de Cambrai. Ce n'est pas nous qui défendons Madame Guyon: l'on connoît celui qui l'a nommé son amie: qui avoue que tout son commerce avec elle est fondé sur la spiritualité: qui ne trouve

Vol. IX.

P

I.
Déunion
tion des
Préjugés.

II.
Des cho-
ses jugées
en cette
matiere.

dans ses Ecrits que des phrases mystiques dont le sens est innocent : qui épuise toutes les inventions de son esprit & tous les efforts de son éloquence pour la dérober à la Censure ; & qui se vante enfin d'avoir examiné *en toute rigueur* la variété de ses locutions , pour avoir droit d'en répondre , & d'assurer le public , qu'il l'entend mieux qu'elle ne s'entend elle-même.

(15) Avert.
p. 28. 29.

C'est le dénouement de cette parole qui a étonné tout le monde dans l'Avertissement qui est à la tête du Livre des Maximes des Saints (a). *Les Mystiques verront bien que je les entens : je leur laisse même à juger si je n'explique pas mieux leurs maximes que la plupart d'entre eux n'ont pu jusqu'ici les expliquer.* La voilà donc assez clairement cette Mystique des Mystiques ; celle qu'on entend si bien ; celle qu'on explique mieux qu'elle ne s'est expliquée : celle enfin dont on devoit faire par un Livre mystérieux l'apologie secrète , en excusant son indifférence par celle du Livre ; ses derniers renoncemens & son sacrifice extrême , par le sacrifice absolu ; l'exclusion dans la haute contemplation des attributs & de Jésus-Christ , par de semblables dispositions ; l'acte unique & continuë , par la totale uniformité qu'on met à la place ; & le reste de cette nature , où l'on resuscite avec Madame Guyon , Molinos & Falconi ses avant-coureurs.

Tels sont les préjugés , c'est-à-dire les choses jugées de cette cause : elles prononcent un semblable sort au Livre de M. de Cambrai. Son obscurité affectée ne l'en doit pas sauver , puisqu'au contraire c'est une raison de le condamner : le rapport confus de ses expressions avec quelques-unes des bons Mystiques justifieroit Molinos aussi aisément que ce Prélat. L'ambiguïté dans cette matière sera toujours suspecte à Rome qui voit éclater de tous côtés les mauvais fruits du Quiétisme , pendant que cette Secte toujours attentive à son progrès ne cherche qu'à se rallier sous un plus beau nom.

III.
Les cinq
questions
de M. de
Cambrai.

Venons aux autres sortes de préjugés . Nous les avons définis des raisons sans entrer au fond : car dès qu'il y faut entrer , c'est une discussion & non pas un préjugé ; mais achevons la définition d'un préjugé : c'est donc une raison sans entrer au fond , pour bien présumer de la bonté d'une cause , ou même de s'en assurer : mais qu'on parcoure les cinq questions où l'Auteur réduit la matière , tout presque y dépend du fond . On en peut juger par la première

(16) Préjug.
diff. p. 11.

(b) : *La Charité dans ses actes propres , & dans son motif essentiel n'est-elle pas indépendante du motif de la béatitude ?* Il faut ici revenir à discuter , ce que veut dire *motif essentiel* , & quelle est l'indépendance de la Charité dans son motif spécifique à l'égard du motif second , subordonné & moins principal : par-là , toutes les questions vont renaître l'une après l'autre ; il faudra des deux côtés transcrire tous nos Ouvrages précédens , & reprendre tous les argu-

mens par lesquels j'ai démontré qu'on m'imposoit. J'en dis autant des autres questions: par exemple de la cinquième (a): *N'est-il pas vrai que la passivité dans laquelle les Mistiques retranchent l'activité, c'est-à-dire les actes inquiets & empressés, laisse la volonté passive dans l'usage de son libre arbitre, en sorte qu'elle peut résister à l'attrait de la grâce?* Autant de paroles, autant d'équivoques: on confond le vrai & le faux: la liberté dans les actes de vertu qui ne fut jamais contestée, avec celle des actes discursifs dans l'Oraison seulement, qui sont toute la difficulté. Il faudra ici repasser tous les textes exprès des Mistiques, qui prouvent si clairement la suspension des puissances dans l'exercice actuel de l'Oraison qu'on nomme passive & de quiétude, que M. de Cambrai lui-même qui veut la nier est contraint de la reconnoître: appellera-t-on cela des préjugés, ou plutôt l'inutile recommencement de toutes les disputes?

Mais, dira M. de Cambrai: J'allegue M. de Paris & M. de Chartres qui sont de mon sentiment; c'est de quoi je parlerai peut-être ailleurs: maintenant qu'il ne s'agit que de préjugés, je n'ai qu'un mot à répondre. Ces deux Prélats ont approuvé mon Livre des *Etats d'Oraison*, où M. de Cambrai prétend trouver tout le venin de ma doctrine, dans cette proposition (b), Qu'on ne se peut désintéresser par rapport à la béatitude, ni en arracher le desir à aucun acte raisonnable & délibéré. J'ai avancé cette doctrine comme commune à toute l'Ecole, sans qu'on me pût nommer un seul contradicteur; & aussi est-ce sur cela que M. de Cambrai dans la Réponse au *Summa* (c) & dans ses autres Ecrits sonne le tocsin contre moi, comme contre l'ennemi commun. M. de Chartres a donné pourtant son approbation à ce Livre: passera-t-on pour certain & sans discussion, que de si doctes Prélats se contredisent eux-mêmes? Je suis uni avec eux, en commerce perpétuel d'une commune doctrine; nos sentimens ne furent jamais différens: pour qui est le préjugé, si ce n'est pour nous contre M. de Cambrai, qui a toujours tâché de nous désunir? Par exemple, M. de Paris, sans seulement songer à traiter à fond dans l'Oraison de quiétude la suspension des puissances, où son dessein ne le menoit pas, aura dit en passant: que les ames de cet état (d) paroissent liées, ou qu'elles soient comme liées: parce qu'en effet elles ne le sont pas si absolument, qu'il n'y ait des limitations à leur ligature, tant pour les actes que pour le tems, où l'on n'a nul besoin d'entrer: quoi donc, M. de Cambrai, toujours prêt à pointiller sur des mots qui ne disent rien, détruira par un endroit si léger l'approbation authentique de tout un Livre, où la suspension de l'acte de discourir est établie si amplement (e), si à fond, par tant de passages exprès & positifs de tous les Mistiques? Où est la bonne foi parmi les hommes, si de telles chicaneries (la vérité m'arrache ce mot) sont des préjugés, & encore des préjugés décisifs?

(a) *Ibid.*
p. 2.

(b) *Etats d'Oraison*, X.
n. XXIX.
Vol. VIII.
p. 225.

(c) *Page* 5.

(d) *Préj.*
p. 3.

(e) *Etats d'Or.* lib. VII.
Vol. VIII.
p. 225. &c.

Cette suspension des puissances est un des endroits (je ne fais pourquoi) où M. de Cambrai revient le plus souvent , & où il triomphe le plus . Il a fait une ample Réponse au *Myfici in tuo* : mais sans y parler d'un passage tranchant que j'y rapporte , où sainte Thérèse (a) & le bienheureux Jean de la Croix (b) ont dit d'un commun accord , que l'ame (c) dans la quiétude *ne pourroit pas discourir quand elle voudroit*. Cet endroit est d'autant plus décisif qu'il est plus court , & qu'il n'y a point de locution plus forte ni plus naturelle pour exprimer une absolue impossibilité . Quand le Concile de Trente veut expliquer nettement le pouvoir de résister à la grace , il dit qu'on y peut résister *si l'on veut* . Lors au contraire , que S. Augustin veut exprimer , que sans le secours qu'il appelle *sine quo* , on ne pourroit pas persévérer , il répète trois à quatre fois (d) , qu'on ne le pourroit pas quand on le voudroit : *SINE quo non poterant perseverare si vellent* . De même , sainte Thérèse & le bienheureux Jean de la Croix concourent à exprimer la suspension absolue mais passagere du discours , par dire tout court , qu'on n'y peut pas discourir quand on le voudroit . Des préjugés aussi légers que ceux de M. de Cambrai , nous feront-ils abandonner des autorités si précises ? Mais quoi , faudra-t-il aussi oublier la véritable impuissance qu'il a lui-même reconnue (e) à l'égard de la priere vocale ? ou

(a) 6. dem.
ib. 7. p. 286.
(b) *Vice*
flame ,
Cant. 3.
3. vers. 6. A.
p. 136.
(c) *Myfi.*
in tot.
Part. 1.
n. 101. 173.

(d) De corr.
et 87. 22.
12. 22.

(e) *Max.*
p. 117.
(f) *Ibid.*
p. 90.

(a) *Myfi.*
in tot.
Part. 1.
n. 68. 173.

IV.
Les cinq
préjugés .
(b) *Préj.*
p. 5.
(i) *Ibid.*
p. 5. 6.

(X) *Ibid.*
p. 6.

non poteraient persévérer si vellent . De même , sainte Thérèse & le bienheureux Jean de la Croix concourent à exprimer la suspension absolue mais passagere du discours , par dire tout court , qu'on n'y peut pas discourir quand on le voudroit . Des préjugés aussi légers que ceux de M. de Cambrai , nous feront-ils abandonner des autorités si précises ? Mais quoi , faudra-t-il aussi oublier la véritable impuissance qu'il a lui-même reconnue (e) à l'égard de la priere vocale ? ou dans les dernières épreuves (f) , qu'une ame devient incapable de tout raisonnement : jusques-là qu'il ne s'agit plus de raisonner avec elle ? Qu'est-ce qu'une incapacité poussée si loin , si non une impuissance absolue ? M. de Cambrai l'admet ici , & la blâme ailleurs comme un fanatisme . Je lui ai opposé ces raisonnemens ; je lui ai objecté ces passages (g) & du bienheureux Jean de la Croix & de sainte Thérèse , & les siens propres . Il les a vus dans un Livre qu'il fait semblant de réfuter : il n'y répond pas un seul mot : n'est-ce pas un préjugé qu'il n'a pas pu y répondre ?

Voions maintenant les cinq Préjugés (b) , pour savoir si le système s'accorde avec le Livre .

I. Le premier est (i) , que M. de Paris , Messieurs Tronson , de Beaufort & Piroi l'ont trouvé conforme : donc , &c. Quelle foiblesse ! premièrement , de vouloir qu'on décide par des préjugés d'un Livre qu'on a entre ses mains ; & secondement , de donner pour un préjugé décisif un sentiment démenti par des Actes publics .

II. Cinq Théologiens (k) choisis par le Pape , (& à qui M. de Cambrai donne de grandes louanges ,) ont déclaré à sa Sainteté , que le texte du Livre pris dans son tout ne pouvoit signifier qu'une doctrine irrépure . Le nombre de cinq m'étonne : on diroit que M. de Cambrai n'a eu que cinq examinateurs , & tous favorables à sa doctrine : mais si d'autres semblablement nommés par le Pape , & les premiers , la jugent pernicieuse , est-ce un sujet de s'enorgueillir , d'avoir mis en division la Théologie par ses ambiguïtés ? Qui d'ailleurs nous

racontera l'histoire de ces divers sentimens ? & qui ne fait , par l'aveu de M. de Cambrai lui-même (a), que ceux qui ont été les plus favorables à son Livre, n'ont pu, tant il étoit clair, convenir avec son Auteur d'un sens qu'on pût opposer unanimement à ceux qui le condamnoient : en sorte qu'ils ont entrepris de mieux entendre M. de Cambrai qu'il ne s'entendoit lui-même : comme il prétend expliquer Madame Guyon mieux qu'elle ne s'est expliquée ? Voilà le nouveau mistère de ces Livres contentieux : n'est ce pas là dans une affaire de cette importance, un préjugé bien avantageux & bien décisif ?

III. Le troisième préjugé (b) dépend du fond. Le texte du Livre de M. de Cambrai se concilie sans peine avec lui-même dans le sens catholique ; & au-contraindre on n'y pourroit insérer le sens hérétique sans en détacher les différentes parties. C'est visiblement supposer ce qui est en question : c'est, dis-je, présupposer qu'on a raison, moiennant quoi bien certainement le tort tombera sur moi : & voilà ce qu'on appelle un préjugé. Mais on oublie, que ce Livre dont le sens est (c) si uniforme, fait une dispute parmi ses partisans, qui au grand étonnement de la Chrétienté n'ont pu encore convenir avec l'Auteur de la manière de le défendre.

IV. Pour quatrième préjugé, M. de Cambrai nous donne (d) une dispute entre lui & moi sur la traduction de son Livre : il faut recevoir toutes les raisons par où je l'ai convaincu d'altération de son propre texte, en quelques endroits essentiels, sans préjudice des autres que je n'ai pas cru devoir examiner. S'il falloit renouveler cette dispute, je n'aurois qu'à renvoyer M. de Cambrai à ce que j'en ai dit ailleurs (e), & sur-tout à cet argument auquel il n'a jamais répondu ; que s'agissant de traduire, & non pas d'interpréter les Maximes des Saints, il n'y avoit qu'à rendre le texte de mot à mot, sans y insérer des additions que j'ai démontré être fausses. J'ajoute à cette démonstration, qu'elle convainc M. de Cambrai d'erreur manifeste.

Quand on lui reproche (f) son sacrifice absolu dans le renoncement à l'intérêt propre éternel, à l'intérêt propre pour l'éternité : il ne se sauve qu'en disant (g), que l'intérêt propre éternel n'est pas le salut éternel. Je ne répéterai plus les raisons que j'ai opposées à de si frivoles échappatoires : mais puisqu'on me rappelle aujourd'hui à la dispute sur l'altération de la version latine de son Livre, elle confond manifestement M. de Cambrai ; qui au lieu de ces mots français (h) : *L'ame fait le sacrifice absolu de son intérêt propre pour l'éternité*, traduit en latin : *Absolute proprii commodi appetitionem mercenariam, quantum ad eternitatem pertinet, immolat* : c'est-à-dire : *L'ame sacrifie absolument le desir mercenaire de son intérêt propre en ce qui regarde l'éternité* : où l'on voit à l'œil ces deux choses : l'une est, les paroles que ce Prélat ajoute à son texte : l'autre encore plus essen-

tielle, qui est que l'on sacrifie le desir de l'intérêt propre, *en tant qu'il regarde l'éternité* : ce qui ne peut être sans sacrifier l'éternité même. Je n'en dirai pas davantage sur ce prétendu préjugé : c'en est un grand, je l'avoue, mais contre l'Auteur ; puisqu'il n'y a rien qui démontre plus l'erreur & la fausseté dans un texte, que la nécessité de l'altérer pour le rendre, si l'on pouvoit, supportable.

(a) *Page 1.* V. Le cinquième & dernier préjugé commence ainsi (a) : *Le texte d'un Livre doit passer pour correct & pour clair, quand on ne peut, après une vive contestation de près de deux ans, y reprendre aucune expression qui ne se trouve d'une manière encore plus forte & moins précautionnée dans les Auteurs Mistiques qui sont canonisés ou révévés dans toute l'Eglise.* La règle est saine : il ne s'agit plus que d'en venir à l'application & à la preuve : mais c'est à quoi M. de Cambrai ne songera pas ; & content d'une affirmation hardie : *Or est-il*, continue ce Prélat, *qu'on ne marquera aucune des expressions de mon Livre, que je ne montre aussi-ids d'une manière encore plus forte dans ces saints Auteurs.* C'est ce qu'il faudroit examiner passage à passage : si ce n'est que pour le plus court, on convienne sans discussion, par un préjugé merveilleux & sur la simple parole de M. l'Archevêque de Cambrai, qu'il est le plus modéré & le plus précautionné de tous les Mistiques.

Voilà ce qu'il appelle les cinq Préjugés ; & de tous les noms, comme on voit, c'est celui qui convient le moins à un tel Ecrit. C'est un préjugé, mais contre vous, quand pour toute preuve vous répétez & vous supposez ce qui est en question : c'est sous un grand nom ne rien dire : ajouter à ces Préjugés qu'ils sont décisifs, c'est mettre le comble à l'illusion : on montre que la raison manque, lorsqu'on prend sans raison de tels avantages.

Cependant la conclusion de M. l'Archevêque de Cambrai n'en est pas moins triomphante : Qu'il me permette de l'arrêter à chaque mot. *Quand il y auroit* (b) *dans mon Livre des ambiguïtés qui n'y sont pas* : vous n'avouez même pas l'ambiguïté ? vous étonnez tout le monde : toute équivoque est levée par d'autres endroits : il falloit l'éviter, & non la lever. Mais si elle est si bien levée, que devient ce double sens, qui, selon vous, regne par-tout, & dont vos amis n'ont pu encore convenir avec vous-même ? M. de Meaux devoit m'inviter à m'expliquer sur ces endroits, au lieu de rejeter avec tant de passion les explications que j'ai offertes avec tant de déférence. Hélas, quelle déférence ! ceux qui l'ont vue en si grand effraie : on déferoit tout, pourvu qu'on emportât tout ce qu'on vouloit sans en rien rabattre. M. de Meaux a prononcé lui-même contre sa conduite : Dans les expressions ambiguës, dit-il (c), la présomption est pour un Auteur, &c. Puisqu'il vouloit me juger par mes paroles, il falloit donc rapporter le passage entier : le voici. *Nous approuvons les explications dans les expressions ambiguës : il y en peut avoir quelques-unes*

V.
Conclu-
sion de
l'Auteur
des Préju-
gés,
(b) *Page*
1.

(c) J. Err.
de M. de
Meaux,
Vol. VIII.
p. 190.

de cette sorte dans le Livre dont il s'agit ; & nous convenons que dans celles de cette nature, la présomption est pour un Auteur, sur-tout quand cet Auteur est un Evêque, dont nous honorons la piété : mais ici où le principal de ses sentimens est si clair à ceux qui les examinent de près, il n'y a qu'à le juger par ses paroles expresses. Un peu au-dessus : Les explications qui visiblement ne quadrent pas avec le texte, constamment ne sont pas recevables, parce qu'elles ne sont pas sincères. Voilà le cas où nous étions : & supposer le contraire, c'est donner pour préjugé une fausseté manifeste.

Sur ce fondement néanmoins, on voit paroître dans les *Préjugés*, une pièce de rhétorique achevée, qui commence en cette sorte (a) : Ici je ne veux point enrir EN PREUVE, NI RAISONNER : je ne veux que faire des questions. Que doit-on penser d'un Livre qui loin de paroître ambigu à M. l'Archevêque de Paris, & à ces autres personnes si précautionnées, leur a paru au contraire correct & clair ? J'ai répondu à cette demande ; & soit qu'on la donne comme un préjugé, soit qu'on la tourne en question, ce n'est qu'une redite sous un autre nom. C'en est une autre que de demander : Que croira-t-on d'un Livre que cinq grands Théologiens ont trouvé dans la forme des paroles saines ? J'ai pareillement répondu à ce prétendu préjugé, qui n'en devient pas plus fort pour être changé en forme d'interrogation. Ces demandes répétées sans preuve, comme l'Auteur en convient, seront-elles démonstratives, à cause qu'il les rebat douze ou quinze fois ? quand il aura dit mille fois, que son Livre est irréprochable, & que M. de Meaux n'a pu l'attaquer (b) qu'en ironquant & altérant le texte, me fera-t-on l'injustice de ne pas voir mes réfutations plus claires que le soleil ? Mais je n'ai pu attaquer ce Livre qu'en attaquant toute l'Ecole. Cette fausse imputation tant de fois défavouée & tant de fois réfutée, non par des passages, mais par des Traités exprès de M. de Meaux, deviendra-t-elle solide en la répétant sans preuve & sans raisonner ? Il poursuit : Que croira-t-on d'un Livre que cet adversaire (M. de Meaux) aidé de tant de conseils, n'a pu attaquer qu'en se fondant sur des principes si faux qu'il n'ose les soutenir ouvertement, & si nécessaires à sa cause qu'il ne peut encore aujourd'hui se résoudre à les abandonner, malgré toutes les instances que je fais pour l'obliger à se déclarer ? M. de Cambrai veut-il être cru sur des allégations vagues, & sur des discours en l'air sans articuler ces doctrines, que M. de Meaux, selon lui, n'ose ni avouer ni défavouer ? J'ai répondu cent & cent fois à ces vains reproches ; & on n'a qu'à lire sans aller plus loin, cinq ou six pages des Remarques (c), pour voir le contraire de l'embarras que m'impose M. de Cambrai. J'ai répondu à la division qu'on impute à trois Prélats unanimes : j'ai répondu aux autres demandes de cette éloquente peroraison ; & en voici seulement deux des plus importantes que j'ai réservées pour la fin.

(a) Préj.
p. 10.

(b) Pag.
22.

(c) Rem.
sur la Rép.
à la Relat.
Cont.
g. III.
Ci-dessus,
p. 214. &c.

(a) *Préf.*
p. 12.

La première est (a) : *Que croira-t-on d'un Livre, quand on voit que ceux qu'on avoit si prévenus pendant que je demourois dans le silence, ont ouvert les yeux & m'ont fait justice dès qu'on a écoulé les deux parties dans leurs Ecrits ?* L'autre qui tend à la même fin, & par où M. de

(b) *P. 8. 13.*

Cambrai conclut ses demandes (b) : *Enfin que croira-t-on d'un Livre, dont les défenses très-correctes sont déjà encore plus répandues que le Livre même dans toute l'Europe ?* A la fin donc M. de Cambrai ne se content pas : ravi de se faire lire par toute l'Europe, il croit l'avoir attirée à son sentiment. En effet il n'est pas jusqu'aux Protestans qui ne le traduisent, ne l'impriment, & ne le louent. Mais sans entrer dans la thèse particulière, ni vouloir ôter à un Auteur le petit plaisir de l'applaudissement dont il se flatte : si par de beaux tours d'esprit, & une agréable éloquence aidée de la nouveauté & de la curiosité, un Orateur se fait lire, il croira que c'est préjuger en sa faveur, & ce sera là un argument de la solidité de sa doctrine ? Prenons-le d'un ton plus sérieux avec S. Paul. Si ceux dont cet

(c) *II. Tim.*
II. 13.
(d) *II. Tim.*
II. 17.

Apôtre a écrit (c), qu'ils errent & jettent les autres dans l'erreur, & (d) que leurs discours gagnent comme la gangrène, réussissent durant un tems à se faire admirer dans le monde, ils n'auront qu'à dire qu'on a ouvert les yeux à la lecture de leurs Livres, & à prendre pour un préjugé de la vérité, le succès qui achève de les plonger ou de les entretenir dans l'erreur ? Les esprits solides ne se laissent pas éblouir si aisément ; & loin d'être flatés par les louanges qu'on donne à leur éloquence & à leur esprit, ils craignent dans de tels applaudissemens ce progrès en mal, dont parle l'Apôtre (e) : *proficiunt in pejus*. Pour ce qui est des défenseurs de la vérité, la solidité doit être leur partage. Ainsi ils ne seroient pas étonnés, même d'un plus grand succès que celui dont se vantent leurs adversaires, ni des malheureux progrès de l'erreur ; bien instruits par le Saint-Esprit, que ces progrès ont leurs bornes : & que leur erreur, leur égarement, que

(e) *II. Tim.*
III. 13.(f) *Id.*

S. Paul appelle (f) leur folie, sera connue de tout le monde. Loin donc du milieu de nous les préjugés qu'on nous vante : si l'on en veut de solides & de véritables, je les exposerai en peu de mots, & je dirai à mon tour :

Que peut-on croire d'un Livre, que dès le commencement l'on cache à ceux dont on vouloit expliquer la doctrine ?

Que peut-on croire d'un Livre, qui est condamné par Actes publics de ceux dont on vante l'approbation secrète ?

Que peut-on croire d'un Livre, dont l'Auteur après y avoir promis une entière précision & un éloignement de toute équivoque, n'en a pu venir à bout, & le remplit d'ambiguïtés ?

Que peut-on croire d'un Livre, où il régné par-tout un double sens de l'aveu de son Auteur, & que ses amis ne peuvent défendre qu'en abandonnant le seul dénouement qu'il leur donne ?

Que peut-on croire d'un Livre, dont les explications toujours va-

riables, se détruisent les unes les autres : en sorte que leur Auteur (a) après les avoir données sous les yeux de Dieu comme son sens unique & primitif, les élude dans la suite, en les donnant comme empruntées ?

Que peut-on croire d'un Livre, dont l'Auteur invité par ses amis à une conférence amiable, la refuse constamment sous toutes les conditions les plus équitables, encore qu'il n'ait à craindre que la seule force de la vérité ?

Que faut-il croire d'un Livre, dont l'Auteur ne cherche (b) qu'à éviter le jugement par la continuelle introduction de nouvelles questions, & en jettant ses Juges, s'il pouvoit, dans des discussions infinies ?

Je n'en veux point d'autre preuve que ces paroles des Préjugés (c) : *Ges défenses* (de son Livre répandues par toute l'Europe) *ne peuvent plus être séparées du Livre qu'elles justifient : elles ne font plus avec ce Livre qu'un seul Ouvrage indivisible dans son tout.* Ainsi l'examen du Livre qu'il a lui-même déferé au S. Siège, ne suffit plus : ce Livre est inséparable de l'infinité des Livres publiés pour sa défense : tout cela ne fait qu'un même tout, sur lequel il faut prononcer par un seul & même jugement : on ne doit prononcer qu'après un examen de ce tout. S'il plaît à M. de Cambrai avec son inépuisable fécondité, d'écrire de nouveaux Livres, il faudra les joindre au procès ; & la décision du S. Siège qu'il fait semblant de presser, sera prorogée jusqu'au Jugement universel : y a-t-il une illusion plus manifeste ?

Enfin que peut-on croire d'un Livre, dont l'obscurité & l'ambiguïté fait la défense ? Expliquons-nous : Les défenseurs de M. de Cambrai sauvent son Livre à son exemple, parce que s'il y a des obscurités en un endroit, elles sont éclaircies en d'autres, en sorte que le tout est bon : mais c'est-là un des artifices dont on s'est servi pour excuser tous les mauvais Livres : les Auteurs suspects n'ont point eu d'autres ressources, & ils ont tâché de trouver dans leurs Ecrits des correctifs de tout ce qu'ils ont avancé contre la saine doctrine. On ne trouve dans aucuns Auteurs plus de ces sortes de correctifs que dans Origene : mais cela ne l'a pas sauvé des justes censures de Theophile d'Alexandrie, du Pape S. Anastase & du Concile V. encore que plusieurs Saints l'eussent appelé le Maître des Eglises. Si l'on eût consulté les équivoques des demi-Ariens sur l'éternité & sur la divinité du Fils de Dieu, & qu'on eût voulu excuser une parole par une autre, on n'auroit pu les confondre, ni condamner leur erreur. On n'ignore pas les équivoques de Nestorius sur l'unité de la Personne en J. C. & sur la qualité de Mere de Dieu. Celles de Theodore de Mopsueste ont donné lieu à un Facundus & à d'autres grands hommes, de lui chercher des excuses & des correctifs dans ses Livres, lors même qu'on en condamnoit la doctrine ; mais elles n'ont pas suspendu l'effet d'une si ju-

(a) J. L. L. L.
à M. de Ch.
p. 16. &c.

(b) Rom.
sur la Rép.
à la Relat.
Counc. no
XVII.
Ch. de Just.
p. 218.
(c) Préf.
p. 21.

(a) *Cons.*
Lut. sub
Matr. 1.
collat. 1.
Apud
Labb. tom.
V. p. 163.
Cons. VI.
Alb. XIII.
p. 937.

ste condamnation. Les Eutyquiens n'ont pu se soustraire à la censure de l'Eglise en conformant leur langage à celui des orthodoxes, avec une telle adresse que souvent on a peine à les distinguer. Cependant l'Eglise a persisté à ne pas prendre des contradictions pour des correctifs, ni des ambiguïtés pour des excuses. Mais où l'on voit l'équivoque & l'obscurité régner avec le plus d'artifice, c'est dans l'erreur des Monothelites. On n'a qu'à voir (a) les expressions sublimes en apparence d'un Theodore Evêque de Pharan & des autres chefs de cette Secte: mais l'Eglise n'a point reçu leurs excuses, ni leurs prétendus correctifs, encore que quelquefois, & quelques-uns d'eux le plus souvent parlaient si bien le langage des orthodoxes qu'on a encore aujourd'hui beaucoup de peine à trouver des caractères certains pour les distinguer. L'esprit de l'Eglise est de dire à ces correcteurs ambigus de leurs propres propositions: Parlez nettement: ne tenez point un langage douteux: ne laissez aucune ressource aux novateurs: & au lieu de les excuser sous prétexte qu'ils auront dit en quelques endroits des choses peu accordantes avec l'erreur; au lieu, dis-je, de les excuser par cette contrariété, elle leur a attiré, ainsi que nous l'avons expliqué ailleurs, comme une nouvelle qualification de *s'être combattus eux-mêmes: QUI etiam sui ipsius exstiterit impugnator*. Les Bégards n'ont pu tromper le jugement de l'Eglise par toutes les excuses que leur ont fournies un Ekard, & les autres hommes dont la piété fut trompée par leurs belles expressions. Vous devez favoir les mauvais sens que Molinos, que Madame Guyon, & les autres ont envelopés de belles paroles: parlez nettement, encore un coup, vous qui dites que vous n'écrivez que pour confondre les faux Mystiques; & loin d'espérer que vos ambiguïtés, ou vos contrariétés que vous donnez pour des correctifs, tiennent lieu d'excuses, elles seront une des raisons pour vous condamner.

Voilà de véritables Préjugés, c'est-à-dire des choses jugées, comme je l'ai remarqué au commencement: ou en tout cas des arguments sans entrer au fond, qui condamnent M. de Cambrai. J'ajouterai ce dernier & inévitable Préjugé. On doit préjuger contre celui qui change l'état de la question, & qui veut nous faire accroire que nous condamnons la pureté de l'amour telle qu'elle est enseignée par l'Ecole, au lieu que nous n'attachons notre juste condamnation qu'au faux amour pur que ce Prélat veut établir. Il est vrai qu'il faut un peu entrer dans le fond pour bien entendre ce Préjugé: mais c'est très-légerement, & d'une manière si facile & si décisive, qu'on peut dire que l'embarras de la discussion ne s'y trouve point. Car il n'y a qu'à lire quelques lignes du Livre des Remarques (b), pour y voir ces deux faits constants: l'un, que nous n'avons jamais attaqué l'amour pur de l'Ecole; l'autre que j'ai mis en fait, que l'amour pur de M. de Cambrai distingué & mis au-dessus de

(b) *Rem.*
sur la Rép.
à la Relat.
Concl. n. V.
Ci dessus,
p. 125.

celui-là, n'avoit jamais été enseigné par aucun Docteur : c'est un fait qu'on a articulé, sur lequel on ose encore assurer que M. l'Archevêque de Cambrai ne répondra jamais qu'en biaiſant. On l'a ſommé de nommer un ſeul Auteur ; ſ'il en avoit : il n'en a nommé aucun : il n'a pas même répondu un ſeul mot à cette précife interpellation de nous indiquer ſes Auteurs : c'eſt pourtant à quoi il falloit répondre ; & faute de l'avoir ſeulement tenté, on peut donner avec confiance pour dernier & invincible Préjugé contre le Livre de ce Prélat, qu'encore qu'il ait cité tant d'Auteurs, il n'en a pu nommer un ſeul pour ſon prétendu amour pur diſtingué de ſon quatrième degré, qui eſt principalement ce qu'il avoit à prouver.

Pour ce qui eſt des Préjugés qui ne conſiſtent, comme il l'avoue, qu'à des demandes *ſans preuves*, & à des propositions qui deſireroient une diſcuſſion qu'il ne fait point ; c'eſt ſous le nom de Préjugés, des redites perpétuelles. Un Auteur perſuadé qu'il impoſe à ſes Lecteurs autant qu'il lui plaît, ſe joue de leur crédulité ; c'eſt ce que fait trop viſiblement un Prélat qui n'étoit pas né pour prendre de tels avantages : & au lieu de ſe déſier en homme grave de la trop facile croiance qu'on pourroit prêter à ſes Préjugés *ſans raiſon*, il les donne pour argumens déciſifs de la bonté de ſa cauſe.

En finiſſant ce petit Ouvrage, il me tombe entre les mains un Ecrit intitulé : *Les principales propositions du Livre des Maximes des Saints, juſtifiées par des expreſſions plus fortes des ſaints Auteurs*. Je ne fais pas de quelle date il eſt non plus que celui-ci, que les affidés ont vu, à ce que j'apprens, il y a déjà quelques tems. M. de Cambrai dit lui-même dans ſa Réponſe aux Remarques (a), qu'il y a des Livres qu'il ne veut répandre qu'à Rome. C'eſt encore un Préjugé de la bonne cauſe, de négliger ces petits miſteres, & donner d'abord à toute la terre ce que nous écrivons, en ſorte que ce Prélat le voie auſſi-tôt que nous. Je répons actuellement au Livre que j'ai indiqué ; car il ne faut pas être moins infatigable à défendre la vérité, qu'on l'eſt à l'attaquer : & ceux qui répandent dans le monde avec tant de ſoin, à l'exemple de toutes les Sectes nouvelles, que ce ſont ici des querelles & des intérêts particuliers ; ou, comme diſoient les Pélagiens, des queſtions de pure diſpute, & non point de la Foi ; *res queſtionis, non Fidei* : ſ'ils ne ſont pas encore déſabuſés de cette erreur qui a ſervi d'introduction à toutes les nouveautés, verront bientôt qu'on ne ſeroit jamais entré dans cette diſpute, ſ'il ne s'agiſſoit du fond de la piété, de la règle de l'Evangile, en un mot de l'eſſence du Chriſtianiſme.

(a) Rép.
aux Rem.
p. 107.

T A B L E

DES CHAPITRES

Dans la Réponse aux Préjugés décisifs
pour M. l'Archevêque de Cambrai.

Chap. I.	D E'FINITION des Préjugés.	pag. 225
Chap. II.	Des choses jugées en cette matière.	ibid.
Chap. III.	Les cinq questions de M. de Cambrai.	226
Chap. IV.	Les cinq Préjugés.	228
Chap. V.	Conclusion de l'Auteur des Préjugés.	230

LES PASSAGES ECLAIRCIS,

O U

REPONSE AU LIVRE INTITULE':

*Les principales propositions du Livre des Maximes des Saints ,
justifiées par des expressions plus fortes des saints Auteurs .*

AVEC UN

AVERTISSEMENT

SUR LES SIGNATURES DES DOCTEURS,

& sur les dernières Lettres de M. l'Archevêque
de Cambrai à l'Auteur.

AVERTISSEMENT

Sur les Signatures &c.

PENDANT que j'acheve cet Ouvrage, & que j'en prépare la suite, si elle est encore jugée nécessaire pour l'instruction des Fidèles ; il tombe deux nouveaux Livres entre mes mains avec ce titre qui me surprend : *Première Lettre de M. l'Archevêque de Cambrai à M. l'Evêque de Meaux, sur les douze propositions qu'il veut faire censurer par des Docteurs de Paris* : la seconde Lettre paroît sous une inscription semblable . Tout le monde fait , & M. de Cambrai ne l'ignore pas , que ces douze propositions ont été extraites, qualifiées & signées, sans que j'en aie seulement entendu parler, loin que j'eusse la moindre part, ni à l'exécution, ni au conseil même . Il nous est venu de Cambrai une Relation toute à l'avantage de ce Prélat, où l'on nomme d'autres auteurs de la consultation, & d'autres instigateurs de ces *Signatures*, sans me mettre dans ce dessein . Cependant comme il ne cherche avec moi que des occasions de querelle, il commence la Lettre en ces termes (a) : *Je m'adresse à vous, comme à la source de tous les desseins formés contre moi, & je prens toute l'Eglise à témoin du dernier qui éclate .* Voions si l'on ne prend pas contre moi l'Eglise à témoin d'une chose qui n'est pas . Il s'agit, continue-t-il, de cette Censure de douze propositions, qui ont été extraites de mon Livre selon vos vues . Prenez bien garde, me dira-t-on ; il pourroit bien s'être préparé une évasion, en disant qu'il n'assure pas que je les aie extraites moi-même, mais qu'elles sont extraites selon mes vues ; & c'est ainsi qu'il voudra peut-être que j'en sois la source . Mais la suite ne laisse aucun doute, & on parle à moi trop

(a) L. Lettr.
de M. de
Cambrai
à M. de
Meaux, sur
la Censure
des Docteurs
de Paris
p. 1.

(a) *Ibid.* clairement dans cette interrogation (a): *Pourquoi n'avez-vous pas rapporté mes paroles dans toute leur étendue, pour rendre le sens complet?* un peu après (b): *Vous est-il permis de tronquer mon discours?* & encore dans la même page: *En ne prenant que la moitié de mes paroles, vous voulez me faire enseigner l'impiété:* c'est donc moi qu'on veut faire (c) *Ibid.* l'auteur de l'extrait. *Vous faites, ajoute-t-il (c), un dilemme fondé sur cette altération.* Je suis donc encore un coup l'auteur de la pièce. (d) *Ibid.* Enfin il joint à l'accusation les reproches les plus amers (d): *Remarquez trois choses, Monseigneur, ou plutôt souffrez que les Docteurs les remarquent, & reconnoissent le piège que vous leur avez tendu.* Occupé dans mon Diocèse à toute autre chose qu'à cette Censure, sans en avoir seulement entendu parler, je tendoais des pièges à ceux à qui je ne songeois pas; j'encourois sans le savoir la malédiction de ceux qui entraînent les autres dans l'abîme, & qui égarent les aveugles dans le grand chemin. Il n'y a donc plus à douter: on prend toute l'Eglise à témoin d'une fausseté manifeste, & on emploie à la soutenir le plus grave témoignage qui soit sur la terre. Mais quoi? parle-t-on ainsi sans preuve? y a-t-il quelque Loi divine ou humaine qui en donne la permission? mais soutient-on une si atroce accusation, de la moindre conjecture? non: toute la raison, c'est que M. de Cambrai le veut ainsi: tout lui est bon, pourvu qu'il me rende odieux à toute la terre en m'imputant toutes les actions qu'il croit criminelles: m'est-il du moins permis de demander si cet acharnement est compatible avec la Charité? seul, on me charge de tout impunément: je suis celui contre qui l'on n'a pas besoin de preuve, & mon nom suffit pour me condamner.

Ne répondez point: Est-il croiable qu'on ait fait sans vous une chose de cette importance? est-ce une nécessité de consulter un absent ou de l'attendre, quand on croit qu'une affaire presse? mais sans tout ce raisonnement, j'en reviens toujours à dire: La Charité qui n'est ni querelleuse, ni soupçonneuse, ni contredifante, & qui ne pense pas le mal, croit-elle ce qu'elle veut sans témoignage; ou le dit-elle au hasard, pour charger quelqu'un que l'on voudroit pouvoir deshonoré?

Pour moi, j'atteste la sincérité du oui & du non des Chrétiens contre laquelle il n'est pas permis de s'élever sans raison, non plus que d'accuser son frère sans preuve; que je n'ai rien su de ce qu'on faisoit. On persiste néanmoins à me l'imputer: la seconde Lettre n'est pas moins outrée, ni moins aigre que la première.

(e) *Il. Lettre de M. de Cambrai à M. de Meaux, sur la Censure des Docteurs de Paris.* Les Docteurs éblouis, me dit-on (e), n'ont lu à la hâte qu'une proposition détachée, où ils ont cru voir sur voire parole, que la chair ne se souleve plus. Mais il faut que vous ne leur ayez pas même donné le tems d'examiner dans le texte la période entière. J'étois bien pressant de si loin. Vous croiez apparemment, poursuit-on (f), que les fautes ne sont plus fautes, pourvu qu'on les pousse à bout avec une pleine autorité...

en quelle (a) conscience avez-vous pu supprimer les paroles qui suivent immédiatement celles-là ? s'il en appelle à la conscience, qu'il en reçoive le témoignage devant Dieu : Voilà, me dit-on encore (b), tout ce que vous supprimez contre votre confrère, afin de pouvoir présenter aux Docteurs un fantôme d'impiété qui leur fasse horreur. Mais s'il vous est permis de pousser si loin un fantôme d'impiété, que vous me fâties imaginer contre mon confrère, comment soutiendrez-vous devant Dieu ce que vous inventez contre le vôtre ? Je dois faire remarquer, continuez-vous (c), combien la proposition est tronquée dans votre extrait... mon texte (d) est incapable du sens horrible que vous y mettez : enfin à toutes les pages (e), j'ai retranché, j'ai supprimé, j'ai tronqué : au lieu d'ouvrir les yeux moi-même, je n'ai songé qu'à fermer ceux des Censeurs dont j'ai, me dit-on (f), voulu conduire la plume : & voilà, conclut-on, ce qui vous a fait plus de mal devant Dieu, que vous ne sauriez jamais m'en faire auprès des hommes. Me voilà jugé avant le jugement de Dieu sur un fait où son œil qui voit tout, fait que je ne suis mêlé en aucune sorte. J'ai joint le scandale au crime ; & , telle est, dit-on (g), cette Censure irrégulière, par laquelle vous voudriez justifier ce que le public scandalisé rejette sur vous.

M. de Cambrai a été si bien informé, qu'il sait même combien de tems j'ai caché cette Censure clandestine. Pour moi, dit-il (h), j'ai compris dès le commencement quelles devoient être vos raisons, pour cacher depuis plus de deux mois si mystérieusement cet Acte. Vous n'avez mis votre espérance que dans le secret. Ainsi loin de communiquer ingénument toutes choses à votre confrère pour l'éclaircissement de la vérité, vous n'avez cherché qu'à fuir la lumière, & à lui porter par surprise des coups d'autant plus mortels, qu'il ne pouvoit ni les parer, ni même les appercevoir. La trahison est jointe au coup mortel : on ne prêche qu'ingenuité, & ce qu'on doit à un confrère ; pendant qu'on attribue au sien les attentats qu'on croit les plus noirs : on le confie en son éloquence ; on croit pouvoir persuader tout ce qu'on veut ; & on ne veut pas que je déplore une éloquence qui fait tout oser.

Au reste, un sage Lecteur entend assez sans qu'il soit besoin de l'en avertir, que l'injustice du procédé dont je me plains, dépend uniquement de la manière dont M. de Cambrai a pris la Censure. Car au fond pour la justifier il ne faut qu'un mot. Ce Prélat a rempli tout Rome & toute la terre, du grand nombre des sectateurs dont il se vantoit dans la Faculté de Paris. Tous ses Ecrits le portent encore : & si l'on en croit ses amis, la seule violence empêche les Docteurs de se déclarer pour le Livre des *Maximes des Saints*. Si à la fin, on a trouvé à propos de les réfuter par le fait constant des signatures contraires, on n'a point cherché pour cela à prévenir l'Eglise Romaine, mais à dissiper une prévention dont on tâchoit de l'éblouir. Quand les mêmes qui vantoient sans cesse la Faculté de Paris, pour ne point ici parler des autres, ont

(a) Ibid.

P. 11.

— 2

(b) Ibid.

P. 21.

(c) Ibid.

P. 11.

(d) Ibid.

P. 11.

(e) Ibid.

P. 11.

(f) Ibid.

P. 11.

(g) Ibid.

P. 11.

(h) Ibid.

P. 11.

dit que les soixante Docteurs qui avoient signé d'abord, faisoient une trop petite partie d'une Faculté si célèbre, & à la fois si nombreuse; avec la même facilité on a augmenté les signatures jusqu'à deux cens cinquante. S'étonne-t-on que depuis deux ans qu'on ne parle d'autre chose parmi les Docteurs, il s'en soit trouvé un si grand nombre qui se soit cru prêt à condamner un petit Livre, qui d'abord & dès la première lecture, les avoit tous scandalisés au point que tout le public a vu de ses yeux? S'il s'en est trouvé quelques-uns, qui aient voulu plus de tems pour délibérer, ou sur la forme, ou sur la matière, & sur quelque circonstance particulière, ou sur quelque raison politique, ou de bienfaisance; on les a laissés à leur liberté, sans les presser davantage, & sans se fâcher de leur délai; ni même de leur refus. Au reste on peut défier M. de Cambrai d'en nommer un seul qui ait allégué pour excuse qu'il approuvoit le Livre que l'on censurerait, ou qu'on en ait remarqué un seul partisan dans un aussi grand corps que la Faculté.

Après un motif si simple & si solide, tous les attentats contre le saint Siège qu'imagine M. de Cambrai dans ces signatures, tombent d'eux-mêmes; & loin qu'on soit obligé d'y répondre, il seroit même irrespectueux de les répéter. Il y a des Puissances sur la terre dont le nom même s'attire un si grand respect, que c'est en offenser la majesté, que de présumer, qu'on puisse penser contre elles de certaines choses. Aussi ne nous revient-il par aucun endroit que Rome se plaigne du procédé qu'on a tenu en cette occasion.

Il me suffit pour justifier mes confreres les Docteurs, de raconter sans déguisement, & comme tout Paris l'a vu, l'histoire de leur signature. Ce sont à la vérité des Docteurs particuliers, qui se sont unis pour repousser une calomnie qu'on vouloit faire à leur ordre, jusqu'aux yeux du Pape: mais on peut bien assurer, que les délibérations les plus solennelles, n'ont guères été composées de tant de véritables vocaux. C'étoit les Religieux qu'on vouloit faire les défenseurs du faux pur amour du cinquième rang, & de ses suites affreuses: c'étoit donc les Religieux, qu'il falloit donner pour témoins. Si l'on ne s'est pas réduit au nombre de ceux qui opinent dans les assemblées publiques, c'est qu'il s'agissoit d'une simple consultation particulière; action dont la Faculté n'eut jamais l'intention de les exclure. La même raison y a fait admettre quelques Docteurs du nombre de ceux qui n'ont pas acquis le tems, ni fait l'Acte nécessaire pour acquérir le droit de suffrage dans les assemblées: mais qui pour cela n'en signent pas moins dans les délibérations & consultations particulières. M. de Cambrai, je l'avoue, n'est pas obligé de savoir ces coutumes de la Faculté; mais aussi ne les sachant pas, il ne devoit pas en parler. Il devoit encore

moins faire imprimer un Mémoire (a) sur cette Consultation, où il fait deux cens cinquante Docteurs, c'est-à-dire deux cens cinquante Prêtres, qualifiés dans l'Eglise & dans une si fameuse Université, également prêts à signer le pour & le contre par complaisance pour leur Archevêque. Il ne craint point de scandaliser tant de pieux Prêtres, ni le peuple qui les voit paroître tous les jours au saint Autel avec édification. Voici les paroles du Mémoire (b): *On est fort persuadé que les Docteurs qui ont signé contre M. de Cambrai, auroient signé en sa faveur, si M. l'Archevêque l'avoit désiré.* C'est ainsi qu'il faut parler pour le faire croire: on ne peut être trop peu ménagé: trop affirmatif. On ne songe pas qu'un Mémoire de cette sorte n'est autre chose au pied de la lettre, qu'un Libelle diffamatoire contre un si grand nombre de Prêtres Docteurs; & ce qui est pis encore, contre un si saint Archevêque, dont on vient autant qu'on peut soulever le peuple par des Ecrits sans aveu qu'on répand dans la propre ville de son siège, & dans une ville comme Paris. On fait pourtant l'origine de ce Mémoire scandaleux: on voit pour qui il est fait, & d'où il est répandu: la chose est publique, & on n'en fait point de scrupule: tant on se croit tout permis, pour autoriser un parti qui a les chefs que l'on connoît. En quoi l'on commet trois fautes capitales contre la vérité & la charité: l'une, de faire un crime & un attentat contre le saint Siège, d'une action que les conjonctures rendoient nécessaire; l'autre, de la revêtir de circonstances atroces qu'elle n'eut jamais; & la troisième, d'en accuser ceux qui n'y ont nulle part, comme s'ils en étoient les auteurs.

Ce qu'il y a ici de merveilleux, c'est que pendant qu'on élève les cris jusqu'au Ciel, contre les signatures de Paris; l'on en tente secrètement à Louvain sur quatre propositions, où l'on déguise les miennes sur la Charité. Ainsi tout ce qu'on fait contre M. de Cambrai est un attentat: tout ce qu'il fait sourdement est bon; & il semble vouloir imiter le langage de ceux qui disoient: *Tout ce que nous entreprenons est saint: QUOD volumus, sanctum est.* On a bien vu l'artifice; & sans pénétrer plus avant dans ce secret, un Evêque est en repos du côté de cette savante Faculté, lorsqu'appliqué durant trente ans à défendre la Foi catholique selon la médiocrité de son pouvoir, Dieu a fait qu'il n'a jamais rien écrit de suspect, & que dans la question particulière sur laquelle on voudroit l'inquiéter, il n'a fait que suivre de mot à mot non seulement ces fameux Docteurs des Pais-Bas, Estius & Silvius, mais encore S. Augustin & S. Thomas, qu'eux & toutes leurs Facultés reconnoissent pour leurs Maîtres.

Je voudrois qu'il me fût permis sans passer les bornes de cet Avertissement de repasser sur la calomnie que contient contre moi la dernière Lettre sur la seule raison d'aimer, dont je n'ai jamais

(a) Mémoire sur la Consultation. Approuvé par les Docteurs de Paris, sous le titre de M. de Cambrai.

(b) Ibid. p. 3.

écrit une syllabe. Cependant on s'opiniâtre; sur le droit, à m'attribuer une doctrine que j'ai réfutée vingt & trente fois, & par des Traités exprès (a): dans le fait, M. de Cambrai dit que j'ai lâché trois de mes disciples, encore qu'il y en ait deux qui me sont entièrement inconnus; l'un desquels se montre mon disciple en écrivant ouvertement contre moi, & pour M. de Cambrai: voilà ceux dont on veut me rendre garant. Je demande, sans exagérer & sans élever ma voix, seulement, si on le peut en conscience? Pour l'Auteur des desirs du Ciel, on ose assurer qu'il a appris dans mon école à dégrader la Charité, (quelles paroles!) & à réduire toute la Religion à un amour de concupiscence pour Dieu. On lui impose: il faudroit citer quelques-unes de ses paroles; on ne l'a pu faire: il faudroit répondre aux passages exprès de l'Ecriture, dont son Livre est un tissu: on m'impose encore plus, puisque personne n'oseroit nier que je n'aie toujours soutenu sur ce sujet (b), la doctrine commune de l'Ecole & de S. Thomas.

C'est avec S. Thomas, c'est avec toute l'Ecole, c'est avec S. Augustin de mot à mot, que j'ai posé le principe de la béatitude, comme clair, comme universel, comme incontestable. M. de Cambrai ne le peut souffrir: C'est, dit-il (c), un raisonnement de Païen: C'est Cicéron que S. Augustin cite: il oublie qu'il ne cite Cicéron que comme un témoin de la voix commune du genre humain, & des Chrétiens comme des Philosophes. La troisième de ses dernières Lettres renouvelle cet argument (d): selon lui on n'a recours à ce principe, que lorsqu'on a abandonné toutes les Ecoles chrétiennes: il le fait dire à mon prétendu disciple, pour ensuite me le faire dire à moi-même: Il cherebe, dit-on, & moi après lui, dans les Philosophes Païens, dans Caton, dans Torquatus, dans Cicéron, les témoins de la Tradition, & les principes fondamentaux de la Théologie: comme si c'étoit une nouveauté que la grace fût fondée radicalement sur la nature: ou que ce ne fût pas toute l'Ecole, S. Thomas, S. Augustin, J. C. même qui excitât tous ceux qu'il attiroit du dehors; & ceux qu'il réunissoit au-dedans, c'est-à-dire tous les fidèles, les Apôtres comme les autres, & les parfaits comme les imparfaits, en leur proposant pour fin commune la béatitude. Et parce que je propose ce même principe, que nul n'a nié, que nul n'a omis, comme le principe commun de toute morale; je suis (e) un Païen; je ne songe plus que je parle au milieu de l'Eglise; je paganise dans le Sanaïre, & je traite comme les Païens les secrets de l'Epoux & de l'Epouse: voilà ce qu'on me reproche: tant on se laisse entraîner à une immense profusion de belles paroles,

On voit bien que je ne fais qu'effleurer cette doctrine: on en verra dans la suite quelque autre partie, autant qu'il se trouvera

(b) Voir les Etats d'Orléans, le Schol. in tut. des Div. Eccl. aux lieux cités ci-dessus. (c) 21. Lettre ou rép. à M. de Méaux, p. 26. (d) Lett. sur le chat, p. 9. (e) Ibid.

convenable à la matiere que j'ai entreprise : mais avant que de l'entamer, il faut dire encore un mot important sur les signatures.

C'est à leur occasion que M. de Cambrai travaille à rendre impossible l'examen de son Livre. On n'en peut examiner aucun sans le réduire en propositions particulieres; mais c'est là précisément ce qu'il blâme dans la Censure des Docteurs. C'est, dit-il (a), *vouloir défigurer à plaisir ce qui est bon en soi, pour le rendre odieux, que de démembrer mon Ouvrage par propositions détachées*. Que veut-il donc que l'on fasse? quoi? que l'on transcrive tout un Livre, & puis qu'on le qualifie d'un seul trait, sans entrer dans aucun détail? Mais écoutons la raison (b): *Les membres de ce corps ainsi déchirés, & épars çà & là, ne seroient plus que des morceaux inanimés, informes & altérés*. Voilà sans doute de belles paroles, mais qui n'ont aucun sens, non plus que celles qui suivent (c): *Nul Ouvrage n'est bon qu'autant qu'il a une vraie unité, qui le rend tout entier, simple & indivisible: dès qu'on le coupe par morceaux, il n'est plus lui-même; & chaque morceau ainsi tronqué, n'est plus l'Ouvrage de l'Auteur*. Ainsi on n'a qu'à prétendre que son Ouvrage est bon & uni, pour le rendre non seulement incensurable, mais encore inexaminable. Aussi-tôt qu'un Auteur aura prononcé (d) qu'il a voulu qu'on ne lût ses propositions que dans leur place naturelle, & que de les considérer en particulier c'est les tronquer: aussi-tôt il est à couvert de toute censure: vit-on jamais une plus étrange imagination? Ce Prélat en a senti l'absurdité, & il ajoute (e): *Je suis bien éloigné de prétendre que l'Eglise ne puisse pas, quand elle le juge à propos, condamner certaines propositions d'un Livre, qui renferment plus sensiblement que les autres le venin de l'erreur*. Mais si ce n'est pas cela que vous prétendez, qu'avez-vous donc à reprendre dans les extraits des Docteurs? qu'ont-ils voulu autre chose, que de marquer les propositions où le venin se faisoit sentir? On ne fit jamais autrement de censure particulière, ni juridique ni doctrinale; & toutes les belles paroles sur l'unité d'un Ouvrage s'en vont en fumée.

L'Auteur tâche de se sauver en cette sorte (f): *Je soutiens seulement qu'on ne prend jamais en rigueur grammaticale certaines propositions détachées d'un Livre, lorsqu'elles ne contiennent qu'un langage ordinaire aux Saints, & qui est expliqué dans un sens très-contraire à l'erreur par tout le texte du Livre même*. Quelle involution de discours? mais après tout, cela même c'est la question; & si c'est assez de prétendre que son langage est ordinaire aux Saints pour le soustraire à toute censure, l'Auteur s'est préparé un beau moien pour éluder non seulement celle des Docteurs, mais encore celle à laquelle on doit croire qu'il est soumis. Savoir au reste, si son langage est le langage ordinaire des Saints, c'est le sujet de ce Livre. Du moins M. de Cambrai ne dira pas, comme il a dit tant de fois, que c'est vouloir éloigner la décision qu'on attend, que de ne le laisser

pas parler le dernier : c'est déjà se contredire soi-même, que de m'écrire Lettres sur Lettres, & en même tems me défendre d'y répondre : mais après tout, l'Eglise maîtresse va son train réglé : sans avoir besoin de nos Livres, sans se laisser amuser au spectacle qu'un Prélat ingénieux donne aux beaux esprits, elle procède à son examen avec toute sa maturité & sa vigilance. Peut-être que la sentence est déjà donnée. Pour moi, je n'ai jamais prétendu que mes Ecrits fussent nécessaires à autre fin qu'à prévenir dans le peuple le mauvais effet des Ouvrages très-séduisans d'un Prélat dont les airs affirmatifs imposent aux simples. Que les partisans cessent de vanter son bel esprit & son éloquence : on lui accorde sans peine qu'il a fait une vigoureuse & opiniâtre défense. Qui lui conteste l'esprit? il en a jusqu'à faire peur, & son malheur est de s'être chargé d'une cause où il en faut tant.



LES PASSAGES

ECLAIRCIS,

O U

RÉPONSE AU LIVRE INTITULÉ :

*Les principales propositions du Livre des Maximes des Saints ,
justifiées par des expressions plus fortes
des saints Auteurs.*

C H A P I T R E I.

Proposition du sujet.

QUELQUE peine que je ressente de tant écrire sur une matière épuisée, & dont le monde paroît rebuté, je ne dois pas mépriser le moi en que l'on me présente de pousser à la dernière évidence la démonstration des erreurs du Livre des Maximes. S'il est vrai qu'on en ait choisi les principales propositions, pour les confronter aux passages les plus exprès; & qu'il ne s'agisse, comme dit l'Auteur (a), que de justifier chaque proposition par une simple comparaison des paroles du même Auteur avec celles des Saints; le procès sera bientôt fait, & le résultat sera clair: car encore qu'on se prépare dans le nouveau Livre une espèce d'échappatoire, en disant pour conclusion (b) qu'on n'a rapporté qu'une très-petite partie des expressions des saints Auteurs pour en faire une espèce d'esfai; il ne faut point s'arrêter à cette exagération, puisqu'un homme d'un si bel esprit, & si attaché à son Livre, aura sans doute choisi ce qu'il avoit de meilleur & de plus pressant pour sa défense. Il est vrai qu'on ne pourroit éviter beaucoup de longueur en examinant passage à passage. Mais il y a encore ici un expédient à prendre, pour ne tenir pas son jugement en suspens durant cette discussion. Parmi ces propositions principales, choisissons d'abord la principale de toutes, celle du sacrifice absolu, & du simple acquiescement à sa juste condamnation de la part de Dieu. C'est dans cette proposition que se doit trouver, selon M. de Cambrai, l'acte le plus parfait du Christianisme, & selon nous, le venin le plus manifeste du Livre. Commençons par-là, sans préjudice du reste qu'on pourra voir dans la suite: c'est-là en effet, que tout aboutit: c'est-là que l'on nous oppose les passages les plus affreux. On est glacé, quand on lit les vœux de tant de pieux Auteurs pour l'enfer, & les passages terribles, où à quelque prix que ce soit, ils veulent être damnés. Voions s'il est véritable, qu'il ne s'agisse, comme le déclare

Vol. IX.

Q 3

(a) *Page 1.* M. de Cambrai à la tête de son Livre (a), que d'une simple comparaison de ses paroles avec celles des Saints. Mais d'abord il est réfuté par le titre de son Livre même.

CHAPITRE II.

Réflexion sur le titre & sur le dessein du Livre des Propositions.

PRINCIPALES Propositions justifiées par des expressions plus fortes des saints Auteurs : Je demande pourquoi plus fortes ? que ne sont-elles précises ? c'est la justesse & la précision qu'il faudroit chercher, & à ne dire ni plus, ni moins que ce qu'il faut. Mais c'est-là ce que l'Auteur n'ose nous promettre. Ainsi dès son titre il sort de l'idée de la simple comparaison qu'il avoit promise, & il nous prépare à entendre quelque chose d'exagéré. Son excuse, c'est, dit-il (b), que les expressions (des Auteurs qu'il cite) sont quelquefois exagérées, & qu'on ne doit pas les prendre au pied de la lettre. Ce quelquefois qui semble restreindre la proposition, est étendu par ces paroles de la même page (c) par où commence le Livre : *Chaque proposition attaquée est beaucoup moins forte, que celles des Saints canonisés ou révévés de toute l'Eglise. Remarquez ces mots : chaque proposition, où tout est compris ; & ces autres : est beaucoup moins forte : ce qui entre si bien dans tout le système, qu'il est compris dans le titre même, où l'on ne promet que des expressions plus fortes des saints Auteurs. C'est donc à dire, qu'on va ramasser dans les Livres ce qu'il y a de plus poussé, de plus excessif, pour en composer un système : cela est-il juste ? Mais ce qu'ajoute l'Auteur à la conclusion où il ramasse les idées de tout son Livre, est encore plus surprenant.*

(b) *Princip. propos. p. 1.* (c) *Ibid.*

Ce petit recueil suffit, dit-il (d), pour montrer que les plus fortes expressions de mon Livre, le SONT BEAUCOUP MOINS que celles de ces Maîtres de la vie spirituelle. Lisons encore : Il y a même dans les passages que j'ai rapportez, beaucoup de choses que le Lecteur ne doit pas prendre AU FIED DE LA LETTRE ; tant elles iroient loin au de-là des bornes : d'où il conclut, que ses propositions, loin d'être aussi fortes que les passages auxquels il les compare, en sont des espèces d'explications pour les tempérer, & pour empêcher que les Mistiques indiscrets les prenant à la lettre, n'en fassent un mauvais usage.

(d) *Ibid. p. 125.*

Mais qui a donné la liberté à M. l'Archevêque de Cambrai de diminuer la force des expressions des Saints, si ce n'est qu'il trouve dans toutes ou dans la plupart, un caractère manifeste d'excessive exagération, qui nous meneroit si loin au-de-là des bornes, qu'il craint lui-même cet excès, & sent bien le malheur où il tomberoit, de prouver plus qu'il ne veut, sans le recours nécessaire à de benignes interprétations ? Mais voici pour lui un autre embarras : car, quelle règle nous donnera-t-il pour fixer ces tempéramens qu'il

est contraint de chercher à la déposition des témoins qu'il nous produit ? & comment nous montrera-t-il qu'il n'est pas lui-même (a) *de ces Mistiques indiscrets, qui prenant au pied de la lettre les expressions des Saints, en font un mauvais usage ?* car c'est-là précisément de quoi on l'accuse. Lorsqu'il répète cette fois que les Auteurs *sont bien moins précautionnés* que lui : il ne veut pas dire par-là, qu'il soit plus prudent, qu'il soit plus sage : il veut dire, que ces saints Auteurs aient écrit avant les Livres de Molinos & des autres Mistiques de nos jours, ont parlé, comme disoit S. Augustin des Peres qui ont écrit avant la naissance ou avant la déclaration des hérésies, *avec plus de sécurité : securius loquebantur* : & que depuis, comme dit le même Saint, il a fallu prendre de nouvelles précautions, que les Peres eux-mêmes auroient prises pour confondre de manifestes erreurs, s'ils avoient écrit avant qu'elles eussent si ouvertement & si dangereusement troublé l'Eglise : *Ut manifesto resisteretur errori*.

Il faudra donc examiner avant toutes choses, si l'Auteur même ne s'est point trop laissé frapper à ces exagérations contre lesquelles il nous met en garde : s'il ne s'en est point servi trop à la lettre & à la manière outrée des nouveaux Mistiques : si par conséquent il n'est point de ceux, contre lesquels il faut encore se précautionner ; & si ce qu'il appelle des précautions ou des correctifs, n'est pas plutôt une foible mitigation, colorée ou palliative de grandes erreurs. Il ne faut point se fâcher de ces expressions, qui sont nécessaires à expliquer précisément la difficulté : & quoi qu'il en soit, on ne doit point oublier que dès le premier pas, & dans son titre, l'Auteur du nouveau système est sorti du dessein de *la simple comparaison*, qu'il nous avoit proposée ; puisqu'il est contraint d'avouer, que tout est plein d'exagération dans les passages qu'il cite.

CHAPITRE III.

Règle pour juger des expressions exagératives.

ON dira : Vous nous rejettez dans la discussion pénible & embarrassante que vous promettiez d'éviter. Vous nous montrez bien par l'Auteur, qu'il s'est servi de passages exagératifs ; mais il faudroit une Règle pour bien entendre ce qu'il en faut rabattre. Il est vrai ; & l'Auteur du nouveau système qui met le fort de sa cause dans des passages d'une manifeste exagération, devoit donner cette Règle : autrement il se rend le maître de pousser ou de tempérer à sa fantaisie les expressions excessives, & il compose un système arbitraire. Mais ce qu'il n'a pas voulu, ou qu'il n'a pu faire, je le vais faire pour lui : voici la Règle.

Toutes les fois qu'on fait avancer à ceux qu'on suppose Saints, des impiétés, des blasphèmes, de manifestes erreurs contre le fondement de la Foi ; il faut croire que c'est exagération, & en rabat-

tre ce qui renferme l'erreur; ou ce qui y conduit. La Règle est simple autant que sûre: autrement on feroit les Saints téméraires, blasphémateurs, errans contre les principes de la Foi: ce qui est impie & contradictoire.

Je me confie en Notre Seigneur, que la seule proposition de cette Règle commence à ouvrir les yeux d'un sage Lecteur sur la plupart des passages du nouveau système; & lorsqu'il entend les Saints ou les pieux Spirituels, par exemple, une bienheureuse Angèle de Foligni, un S. François de Sales, un Louis de Blois; si l'on veut, un Frère Laurent & les autres, ne parler que de désespoir & de désespoir horrible, & tout ensemble vouloir aimer, faire pénitence, continuer à servir Dieu jusqu'à la fin, pendant qu'ils se croient damnés, ou le voulant être; on voit bien que c'est un transport qui emporte une visible exagération. Mais pour ici rectifier toutes ses idées & n'en prendre que de certaines, je donnerai quelques Principes de solution à tous ces passages évidemment dérivés de cette Règle.

CHAPITRE IV.

*Sept Principes généraux de solution tirés de la Règle précédente,
& de l'autorité des Saints.*

I. PRINCIPE.

LE sacrifice du salut n'a été proposé par aucun des Saints, que sous condition & par supposition impossible exprimée ou sous-entendue. La preuve en est claire, par les exemples du dévouement de Moïse & de l'anathème de S. Paul; qui sont les deux seuls qu'on allègue en ce sujet. Ils parlent tous deux absolument. Je *vou-*
(a) Rom. IX. 3. *lois être anathème*, dit S. Paul (a). *Si vous* (b) *ne pardonnez pas à ce*
(b) Ex. XXXII. 32. *peuple, effacez-moi du livre de vie:* & ainsi la condition impossible n'est point énoncée dans leurs discours. Néanmoins S. Chrysostome, c'est-à-dire le plus grand Auteur en cette matière, l'a sous-entendue: *S. Paul*, dit-il (c), *se devoit pour les Juifs, & vouloir être anathème, s'il étoit possible.* La même raison oblige d'en dire autant de Moïse qui n'a pas moins vu que S. Paul, l'impossibilité de sa demande.

II. PRINCIPE.

L'impossibilité dont il s'agit, n'est pas celle qu'on recherche dans des spéculations abstraites & métaphysiques; mais celle qui est révélée de Dieu, selon ce que dit S. Paul (d), que Dieu atteste notre salut par deux choses, selon lesquelles il est impossible que Dieu mente: *QUIBUS impossibile est mentiri Deum*. Le même Apôtre établit encore dans le même chapitre cette impossibilité, en disant (e): *Dieu n'est pas injuste pour oublier vos bonnes œuvres.* Ainsi l'impossibilité dont il s'agit est de la Foi: il est impossible que Dieu soit menteur: il

(d) Heb. VI. 18.

(e) Ibid.

est impossible que Dieu soit *injuste* : il est impossible ni d'être donné, ni de croire qu'on le fera en voulant bien faire, à moins de renoncer à la Foi.

III. PRINCIPE.

De-là il s'ensuit, que les Saints qui ont fait un tel sacrifice, comme on le suppose de Moïse & de S. Paul, l'ont fait avec une *pleine sécurité* qu'il n'en seroit rien, & qu'il n'en pouvoit rien être : ce sont les paroles de S. Augustin sur Moïse : *securus hoc dixit* : & l'impossibilité en étoit révélée de Dieu.

Ce que S. Augustin a dit de Moïse, le vénérable Bede l'applique à S. Paul. Moïse savoit, qu'il ne seroit point effacé du livre de vie : S. Paul savoit qu'il ne seroit point anathème.

IV. PRINCIPE.

Selon ces Principes, la béatitude éternelle n'a jamais été arrachée du cœur de ces deux grands Saints, pas même lorsqu'il sembloient y renoncer pour la gloire de Dieu & pour le salut de leurs freres.

V. PRINCIPE.

Il est révélé de Dieu, que la Charité n'est pas une simple bienveillance qui ne seroit pas réciproque, mais un amour d'ami à ami : ce qui est fondé sur ce que tout amour est essentiellement unific, ou plutôt, c'est l'union même de celui qui aime avec son objet ; laquelle par conséquent doit être présumée dans tout acte de Charité, tel qu'étoit celui de Moïse & de S. Paul.

VI. PRINCIPE.

Cela étant, on peut bien conclure de ces suppositions impossibles, que la Charité pourroit avoir un motif plus haut pour aimer Dieu, que celui de sa bonté bienfaisante envers nous & de notre béatitude : ce motif sera l'excellence de la nature divine : mais elles ne font pas voir, que ces motifs soient séparables ; en quoi consiste l'erreur du nouveau système.

VII. PRINCIPE.

Cette maniere de dévouer son salut, quand on fait avec une pleine sécurité qu'on ne le peut perdre, mais qu'on l'assure plutôt par un si grand acte, est un transport, un excès que de saints Auteurs ont appelé une sage & amoureuse folie, à cause qu'un si beau transport étoit au-dessus de toute raison, & le pur fruit d'un amour qui n'a point de bornes.

CHAPITRE V.

Autorités des saints Peres pour les sept Principes précédens.

QUOIQUE j'aie traité à fond la matiere de ces sept Principes en divers endroits (a), & que j'aie rapporté au long les passages qui les établissent; il est de telle importance que le Lecteur ne puisse douter de cette Tradition, que je la remets encore une fois sous ses yeux.

(a) Rsp. A.
17. Letr.
Ci-dessus.
p. 24. C. 1.
Schol. in
tut. qu. XII.
I. Part.
art. 11.
(b) Quæst.
in Exod.
cap. 147.

Je commence par ces paroles de S. Augustin (b): *Quand Moïse a dit, Effacez-moi du livre de vie, il l'a dit avec une pleine sécurité: SECURUS hoc dixit: POUR conclure, que ne devant point arriver qu'il fût effacé du livre de vie, Dieu remettroit au peuple le péché qu'il avoit commis.*

(c) Serm.
17. de verb.
Ev. edit.
Beaud.
n. 24.

En un autre endroit (c): *Avec quelle sécurité a-t-il dit ces mots: Effacez-moi du livre de vie! QUAM securus hoc dixit! CONSIDERANT la justice & la miséricorde de Dieu, afin qu'étant bien certain, qu'un Dieu si juste ne perdrait pas un innocent, sa miséricorde sauvât les pécheurs.*

(d) In cap.
IX. ad
Rom.

Saint Augustin ne parle ici que de Moïse: mais comme l'anathème de S. Paul dans le chap. IX. aux Romains, s'explique de la même forte & par le même principe; le vénérable Bede y applique (d) aussi la même solution, & il prend de S. Augustin les passages qu'on va entendre. L'un est tiré (e) du Traité sur le Pseaume CV. & sur ce verset: *Si non Moyses stetit in confectione, &c. obicit semetipsum pro eis dicens: si dimittis illis peccatum, dimitte, si non, dele me de libro tuo.*

(e) Aug.
in Ps. CV.

Ubi demonstratum est, intercessio Sanctorum quantum pro illis valeat apud Deum. Securus enim Moyses de iustitia Dei quæ eum delere non posset, impetravit misericordiam, ne illos quos iuste posset, deleat. MOÏSE s'oppose pour eux à la colere de Dieu, en lui disant: Si vous ne voulez pas leur pardonner, effacez-moi de votre livre. Où parut ce que pouvoit la priere des Saints devant lui, puisque Moïse ASSURE DE SA JUSTICE qui NE POUVOIT pas l'effacer du livre de vie: SECURUS de iustitia Dei quæ eum delere non posset: OBTINT de sa miséricorde, qu'il pardonnât à ceux qu'il pouvoit en effacer avec justice. On voit toujours cette pieuse sécurité de Moïse, qui entendoit parfaitement ce que la justice de Dieu rendoit impossible. Il parle dans le même sens (f) sur le Pleaume LXXVII. où il suppose toujours, que Dieu NE POUVANT en aucune forte l'ôter du livre de vie, se porteroit par sa miséricorde à y laisser ceux qu'il pouvoit priver de cette grace.

(f) In Ps.
LXXVII.

(g) Quæst.
red. 1. 11.
cap. 11.

La Tradition de cette sécurité paroît encore par les passages des autres Peres, que j'ai rapportez ailleurs (g): & pour ne pas oublier les Auteurs mystiques, je produirai Denis le Chartreux, qui se conformant, comme il le déclare, à S. Augustin, a parlé dans le même

(h) In E-
pist. ad
Rom. IX.

esprit; & l'abregé de son interprétation est dans ces paroles (h): *De même, dit-il, Seigneur, que JE SUIS CERTAIN, que vous ne m'effacerez*

point du livre de vie : Je demande d'être assuré que vous pardonnerez le péché de votre peuple. C'est ce qu'il fait dire à Moïse, & il fait dire aussi à S. Paul : De même, Seigneur Jesus, que JE SUIS CERTAIN, que vous ne permettrez pas que je sois séparé de vous, je demande d'être certifié de la conversion des Juifs. Conformément à cette doctrine si constante dans toute l'Eglise & dans tous les tems, S. Chrysostome l'appose toujours (a) à l'anathème de S. Paul la condition, s'il étoit possible : ce qui lui a fait tirer cette conséquence que j'ai remarquée (b), qu'il favoit au fond de son cœur, que Dieu loin de le bannir de sa présence, lui aflueroit d'autant plus son éternelle union, qu'il sembloit en quelque façon l'abandonner pour l'amour de lui.

(a) Hom.
16. ad Rom.
Hom. 4.
ad Phil.
(b) Rép. à
Jv. Lett.
Ct. de Just.
p. 14.

J'ai aussi rapporté ailleurs deux passages de ce Pere, dans l'un desquels il a dit (c) : Qu'il SAVOIT TRES-BIEN qu'il ne seroit point anathème : & dans l'autre (d), que quand il a dit (e), que ni les Anges ni les autres Puissances ne le pourroient séparer d'avec Jesus-Christ, ce n'étoit pas que ces Puissances voulussent tenter de l'en séparer, ce qu'à Dieu ne plaise : mais pour mouvoir l'excès de son amour, comme nous l'avons entendu.

(c) Hom.
16. in Ep.
ad Rom.
(d) Hom.
11. in Jo.
(e) Rom.
VIII. 38.

(* A ces deux passages de S. Chrysostome j'en ajoute un autre de saint Basile sur le dévouement de Moïse, & sur l'anathème de S. Paul. Le fidèle serviteur de Dieu Moïse, dit ce Pere (f), fit paroître une si grande charité pour ses freres, qu'il choisit d'être effacé du livre de Dieu où il étoit écrit, si le péché du peuple ne lui étoit pardonné. Et S. Paul osa desirer d'être anathème ou séparé de Jesus-Christ pour ses freres qui lui étoient unis par le sang, voulant à l'exemple du Sauveur se donner en échange pour le salut de tous ; quoiqu'il sût bien, qu'il étoit impossible d'être séparé de Dieu, en s'avancant par sa grace & pour l'amour de lui-même à la plus parfaite pratique du plus grand commandement ; & même par ce moi en il devoit recevoir beaucoup plus qu'il ne donnoit. Ainsi selon S. Basile, aussi bien que selon S. Chrysostome, loin que Moïse & S. Paul aient laissé affoiblir en eux le desir de leur union avec Dieu, ils sentoient au contraire qu'elle n'en seroit que plus grande par leur abandon. *)

(f) S. Bas.
Rég. Jul.
interrog. 3.
p. 410.

L'Auteur du nouveau système ne veut entendre ni ces passages de S. Chrysostome déjà tant de fois produits, ni ceux que j'ai rapportés de S. Bernard sur les excès de la sainte Epouse, qui ne se posséde plus, enivrée dans le cellier de l'Epoux, & y oubliant (g) tout ce qu'elle sembloit avoir de raison, de conseil & de jugement : ni ces paroles expressees du vénérable Guillaume de S. Thierry son contemporain & l'historien de sa vie (h) : Ecoutez une sainte folie : Si nous excédons dans notre esprit, c'est pour Dieu, & c. Voulez-vous entendre une autre folie ? Effacez-moi du livre de vie. En voulez-vous

(g) In
Cent. form.
p. 71. 72.
(h) De
nat. Cr.
dign. amor.
cap. 1.

(*) C'est une Addition importante, qu'on a omis par négligence dans la dernière édition de Paris. L'Auteur l'a voit placée à la tête de la première édition de ses Passages éclaircis, au-devant de la Table des Chapitres.

encore une autre? écoutez l'Apôtre: Je desirois d'être anathème. C'est l'ivresse des Apôtres remplis du S. Esprit: c'est la folie qui fait dire à Festus: Paul vous êtes insensé; vous extravezuez. J'ai cité déjà plusieurs fois ces autorités dans les Livres (a) contre lesquels on a publié des Réponses; & la marque bien assurée qu'on n'a rien à dire, c'est qu'en effet on n'en parle non plus, que si ces autorités n'appartenoient pas à la question, au lieu qu'elles la décident: mais, comme si on y avoit répondu, on continue à me préparer un mauvais procès sur les pieux excès, sur les pieuses folies, en répétant ces mots à toutes les pages, comme s'ils étoient condamnables.

(a) Rép. à
IV. Lettr.
Ci-dessus,
p. 14.
Sch. in
ult. quæst.
XVI. art.
XXI. n. 144.
145.

On me fait accroire, que j'établis ces excès d'amour contre la raison d'aimer, encore que j'aie dit très-expressement (b), qu'on y est poussé par la perfection de la nature divine, comme par un motif principal d'amour; & encore que dans le fond il n'y ait rien de plus naturel à l'amour que de s'élever autant qu'on le peut au-dessus de toute raison pour ne consulter que son cœur.

(b) Rép. à
IV. Lettr.
Ci-dessus,
p. 14.
Ci-dessus
chap. IV.
Princ. V.
pag. 149.

Pour la vertu d'union qui est dans l'amour j'en ai tant parlé ailleurs, qu'il ne me reste à remarquer que ce principe de S. Augustin (c): *Quid est amor, nisi quadam via duo aliqui copulans, vel copulare appetens, amantem scilicet, & quod amatur? QU'EST-CE*, dit-il, que l'amour, si ce n'est une vie qui unit deux choses, ou qui desire de les unir? de sorte qu'imaginer de l'amour où l'on consente dans le fond d'être désuni, sans se posséder l'un l'autre; c'est vouloir ôter à l'amour sa propre nature. C'est de-là que vient cette doctrine unanime de toute l'Ecole, qui, comme nous avons dit (d), ne connoît de vraie Charité que dans l'amitié réciproque.

(c) De Tr.
1.2. cap. ult.

(d) Ci-dessus
1.2. chap.
IV. Princ. V.
pag. 149.

CHAPITRE VI

Deux autres Principes.

VIII. PRINCIPE.

POUR exciter sa paresse, & s'encourager à courir dans la carrière, on peut en se proposant principalement la gloire de Dieu, agir aussi en vue de la récompense; & c'est ce qu'a fait David en disant (e): J'ai porté mon cœur à accomplir vos justices, à cause de la récompense: & Moïse, dont S. Paul écrit (f); qu'en méprisant les richesses & la gloire de Pharaon, il regardoit à la récompense: *ASPICIEBAT enim in remunerationem*. C'est l'expresse définition du Concile de Trente (g); qui montre dans les plus parfaits le motif subordonné de la récompense, uni au parfait & principal motif de la Charité.

(e) Psal.
CXVIII.
113.

(f) Heb.
XII. 26.

(g) Sess.
VI. 11.

IX. PRINCIPE.

Quand donc on entend dire à des âmes saintes, que pour s'encourager à servir Dieu, & pour exciter le fond de la langueur que nous portons en nous-mêmes jusqu'à la mort, il ne leur sert à rien de regarder à la récompense, ou bien qu'elles ne se soucient ni d'être sauvées, ni d'être damnées; mais de la seule gloire de Dieu, ou autres choses semblables: si on pouvoit leurs expressions à la lettre, on feroit ces âmes plus parfaites que les plus parfaits, & on contrediroit ouvertement le saint Concile. Ces neuf Principes contiennent si bien la claire résolution de tous les Passages, que les esprits un peu exercés les pourroient expliquer d'eux-mêmes: mais pour en faciliter l'application, il faut selon le projet rapporter les Propositions, & y comparer les Passages.

CHAPITRE VII.

Propositions du nouveau système.

I. PROPOSITION sur l'abandon: Que (a) Dieu n'y fait voir ^{(a) Max. 1. 71.} aucune ressource, ni aucune espérance à l'intérêt propre, même éternel.

II. Que (b) les sacrifices des âmes déintéressées sont d'ordinaire ^{(b) Pag. 85. 90.} conditionnels, mais que celui-ci est absolu.

III. Que (c) le cas qui paroît impossible dans le sacrifice conditionnel, paroît alors possible & actuellement réel. ^{(c) Pag. 90.}

IV. Que (d) l'âme est invinciblement persuadée d'une persuasion ^{(d) Pag. 87} réfléchie, qu'elle est justement réprouvée de Dieu.

V. Que (e) la conviction en est invincible. ^{(e) Ibid.}

VI. Que (f) l'âme est incapable de tout raisonnement; & ainsi ^{(f) Pag. 88. 90.} qu'il n'est pas question de lui proposer le dogme de la Foi, ni de raisonner avec elle.

VII. Que (g) l'âme est alors divisée d'avec elle-même, & qu'elle ^{(g) Pag. 90.} le expire avec Jésus-Christ, en disant: *Mon Dieu, mon Dieu, pour-quoi m'avez-vous abandonné?*

VIII. Que (h) cette division consiste à faire le sacrifice absolu de ^{(h) Ibid.} son intérêt propre pour l'éternité, & à regarder le cas impossible, comme réel & actuel.

IX. Que (i) l'âme fait en cet état avec le consentement de son ^{(i) Pag. 91.} Directeur un acquiescement simple à la perte de son intérêt propre, c'est à-dire comme on vient de voir, de l'intérêt propre même éternel, de l'intérêt propre pour l'éternité, & à la juste condamnation, où l'on croit être de la part de Dieu.

X. Que (k) c'est par cet acquiescement que l'âme est délivrée: ^{(k) Pag. 91.} de sorte que sa délivrance dans cette tentation qui est celle du désespoir, consiste à y succomber.

CHAPITRE VIII.

Réflexions sur les Propositions précédentes.

AU reste l'acquiescement simple à sa juste condamnation de la part de Dieu, n'est rien de moins ici que l'acquiescement simple à sa damnation éternelle, que l'ame qu'on introduit croit mériter par ses crimes, sans y voir aucune ressource.

(a) *P. Lett.*
à M. de
Méaux,
Pag. 8.
Yt. Lett.
en rép. de
M. de
Méaux, à
IV. Lettr.
p. 31.

C'est en vain que l'Auteur répond (a), que cet acquiescement n'est autre chose à cette ame, qu'une sincere reconnoissance qu'elle mérite d'être damnée; car sans parler encore des autres raisons, on n'a pas besoin d'un avis particulier de son Directeur, pour reconnoître qu'on mérite d'être damné: c'est un acte de tous les momens, qui ne présume que la persuasion qu'on est en péché mortel, où le Directeur n'intervient pas. Cette humble reconnoissance n'est pas aussi un acte qu'on laisse faire seulement: c'est un acte que l'on conseille positivement, pourvu qu'il soit accompagné de la confiance qui fait demander pardon. Mais alors (b), loin d'acquiescer à sa perte, ce qui est d'un désespéré; loin de consentir à sa juste condamnation, l'on y oppose au contraire la miséricorde qui en empêche l'effet.

(b) *Relat.*
VII. Lett.
n. 111.
Ci-dessus
p. 96.

Il est donc plus clair que le jour, que l'acquiescement simple dont il s'agit en ce lieu, n'est autre chose qu'un consentement à sa damnation; c'est aussi ce qu'on appelle le sacrifice absolu: & quand après on avoue que dans cet acte consiste la délivrance de l'ame persécutée de la tentation du désespoir, on avoue une tentation & encore une tentation aussi mortelle que celle du désespoir, à laquelle le vrai remède est d'y succomber.

Ces deux seules Propositions renferment le venin de toutes les autres, & même de tout le système. On ne peut pas dire, que les dix Propositions sur lesquelles il roule, puissent être sauvées en disant qu'elles sont exagératives; puisqu'on a promis dans le Livre toute la rigueur théologique. D'autre part, toutes précises qu'elles sont dans l'intention de l'Auteur, elles passent ce qu'il y a de plus excessif dans les autorités qu'il veut mettre en comparaison avec elles. Ainsi loin de tempérer les sentimens des Saints, comme l'Auteur nous le promet, on va voir que ces Propositions sont poussées beaucoup au-delà de ce qu'il y a de plus outré dans les Passages.

CHAPITRE IX.

Auteurs allégués en confirmation des Propositions du nouveau système.

NOTRE dessein nous renferme dans les Passages, que l'on allégué pour justifier les excès du nouveau système sur les épreuves, & sur les suppositions impossibles. On les peut considérer, ou

dans ceux qui les ont mises actuellement en pratique, ou dans ceux qui les considèrent par pure spéculation. Nous traiterons à part ces deux fortes d'autorités, & nous allons commencer par les premières, qui sont les plus fortes.

I. Auteur: la bienheureuse Angele de Foligny.

II. PASSAGE.

Je croiois (a) dans la douleur la plus amère: Seigneur, quoique je sois (a) Princip. propos. p. 44.

III. PASSAGE.

En me voyant damnée (b), je ne me soucie nullement de ma damnation, (b) Ibid. p. 41.

IV. PASSAGE.

Si je savois (c) très-certainement que je serai damnée, je ne pourrois en (c) Ibid. p. 41.

V. PASSAGE.

Priez la justice de Dieu (d) que cette idole tombe & se brise, pour ma- (d) Ibid. p. 41.

VI. PASSAGE.

Seigneur (e), si vous devez me précipiter dans l'abîme, ne tardez pas, (e) Ibid. p. 41.

REPONSE.

Il n'en faut pas davantage pour voir qu'elle parle avec transport, avec excès, avec exagération, & à la rigueur contre la Règle qui défend d'attribuer aux âmes saintes des sentimens impies. Elle parle donc avec une pleine sécurité, qu'il n'en étoit rien & qu'il n'en pouvoit rien être, & toujours en présupposant la condition impossible. Voilà une claire résolution par les Principes posés (f).

Au reste, il ne faut point ici de raisonnement. Car, que l'on fasse pénitence, (par le premier Passage:) que l'on continue l'Oraison la plus parfaite & toujours à servir Dieu, (par le troisième:) que l'on fasse un acte parfait de Contrition; & que l'on veuille le faire & le continuer, (par le second:) en croiant avec cela être damné, & sans voir très-certainement qu'il n'en peut rien être; ce seroit évidemment blasphémer: & attribuer de tels sentimens à une personne qu'on appelle bienheureuse, ce seroit non seulement lui attribuer ce que la Règle défend de penser des âmes saintes; mais encore être soi-même visiblement dans l'erreur. Elle ne veut donc rien moins qu'être damnée, quelques paroles que le

transport lui fasse dire ; & tout ceci ne peut être que de ces ex-
 (a) *Ci-dessus* (a), de ces amoureuses folies, que M. de Cambrai reprend cent
 fois, sans jamais répondre une seule aux Passages exprès qu'on lui
 a produits, ni faire même semblant de les voir.

CHAPITRE X.

Inutilité des autres Passages sur cette matière.

APRÈS cela, il est inutile de rapporter toutes les terribles exa-
 (b) *Prin-*
 (c) *ci-dessus* (b) gérations que l'Auteur se donne la peine de transcrire (b) comme
 pour étourdir les Lecteurs & effraier ceux qui ne savent pas que
 ce sont-là des transports d'une ame, qui se sent toute pénétrée de la
 corruption que notre nature porte dans son sein depuis le péché.

Quant à ce qu'on croit consentir aux violentes tentations, nous
 verrons bientôt ce que c'est ; & je ne veux parler ici que du désespoir,
 qui n'est manifestement qu'exagération.

Que sert donc de remplir un Livre des Passages, où la bienheu-
 reuse & tant d'autres se plaignent si amèrement, qu'il n'y a en
 eux que malice ? Ce n'est là au fond qu'une explication de ce que
 disoit le S. Apôtre (c) : *Je ne trouve point de bien en moi, c'est-à-dire*
 (c) *Rom.*
 (d) *ibid.*
 (e) *ibid.*
 (f) *ibid.*
 dans ma chair, dans ma convoitise : & un peu après (d) : *Je ne fais*
pas le bien que je veux ; mais je fais le mal que je ne veux pas : ce qui
n'empêche pas qu'on ne dise avec une entière confiance (e) : Malheureux
homme que je suis ! & Qui me délivrera ? la grace de Dieu par Jésus-Christ
Noire Seigneur.

Que si l'espérance même semble s'éclipser, c'est encore ce que
 disoit le même S. Paul (f), *contra spem, in spem* : EN espérance, contre
 l'espérance. Après cela il ne reste plus de difficulté ; & il seroit même
 inutile de produire les autres Auteurs qui sont tous résolus en celui-
 ci, s'il ne falloit montrer une fois combien de riens on tâche de faire
 valoir.

CHAPITRE XI.

Suite des Auteurs.

II. Auteurs : S. François de Sales : *Vie de ce Saint*
 par M. l'Evêque d'Evreux.

I. PASSAGE.

IL fallut (g) enfin dans les dernières presses d'un si rude tourment, en ve-
 nir à cette terrible résolution, que puisqu'en l'autre vie il devoit être pri-
 vé pour jamais de voir & d'aimer un Dieu si digne d'être aimé ; il vouloit au
 moins pendant qu'il seroit sur la terre, faire tout son possible pour l'aimer
 de toutes les forces de son ame, & dans toute l'étendue de ses affections. Le
 démon vaincu par un acte d'amour si désintéressé lui céda la victoire.

II. PASSAGE.

Il a porté (a) dans sa jeunesse un assez long-tems une impression de ré-
probation. (a) Pag. 11.

R E P O N S E.

Il a porté cet état, il a pris la résolution en cessant d'aimer dans la vie future, d'aimer toujours dans celle-ci : mais il a fait tout cela avec une pleine sécurité qu'il n'en feroit rien ; il l'a fait par un de ces pieux excès, que nous avons tant expliqués ; je l'avoue : autrement, c'est le faire blasphémer, & en approuvant son blasphème, blasphémer soi-même.

Ce qui étonne dans l'Auteur du nouveau système, c'est qu'il ose dire (b) que S. François de Sales, aussi-bien que Bloisius & les autres dans de semblables épreuves, sont bien éloignés de cette pleine sécurité. Mais c'est combattre ouvertement les principes des Saints : c'est faire de la piété une forcenée qui désespère de son salut, que de lui ôter l'assurance que cette sorte de damnation ne peut pas être. On peut voir cette vérité expliquée à fond dans un autre endroit (c) ; mais ceci suffit.

(b) M. Lef. en rép. à celle de M. de Méan, à quatre Lettres, p. 23.
(c) Traité de l'Esprit, Quest. imp. m. l. C. 1.
Vol. VIII. p. 424. &c.

CH A P I T R E XII.

Suite des Auteurs.

III. Auteur : Frere Laurent.

Nous verrons donc encore paroître le Frere Laurent qu'on a expliqué si clairement, & tant de fois. Il s'étoit (d) toujours gouverné par amour sans aucun autre intérêt, sans se soucier s'il seroit damné, ou s'il seroit sauvé.

(d) Prin- cip. propo- s. 41.

Il avoit une très-grande peine d'esprit, croiant certainement qu'il étoit damné. Tous les hommes du monde ne lui auroient pas ôté cette opinion cette peine lui avoit duré quatre ans ... depuis il ne songeoit ni à Paradis, ni à Enfer. Toute sa vie n'étoit qu'un libertinage & une réjouissance continuelle.

Cette autorité est si importante, qu'on la répète jusqu'à trois fois (e) : tant on y a de confiance : on y ajoute (f), qu'il avoit quelquefois désiré de pouvoir cacher à Dieu ce qu'il faisoit pour son amour, afin que n'en recevant point de récompense, il eût le plaisir de faire quelque chose purement pour Dieu.

(e) Pag. 51. 99.
(f) Pag. 99.

R E P O N S E.

Elle n'a qu'un mot : l'excès, l'exagération sortent par-tout dans les paroles de ce bon Religieux : Il croioit être damné sans perdre pourtant cette pleine sécurité, dont nous avons tant parlé après les saints Peres : tout est fini par cette réponse.

Mais que veut-il dire dans le fond sur le Paradis & sur l'Enfer, dont il ne se soucie point ? un autre mot le va expliquer. Il ne s'en soucie point du tout ; & cela ne lui sert de rien ; à Dieu ne plaise :

Vol. IX.

R

(a) Ci-dessus
fait, Chap.
VII. b. & c. p.
Princ. pag.
252. 253.

c'est se déclarer (a) supérieur à David & à Moïse, aussi-bien qu'à saint Paul qui l'a loué. Il ne s'en soucie point, pour s'en occuper uniquement, principalement, finalement; c'est ce qu'il veut dire, & il sent qu'il le faudroit oublier soi-même, plutôt que d'oublier Dieu, qui lui est plus cher que lui-même. C'est ce qui n'est pas en dispute; & tout ce qui est au-delà ne peut être pris à la lettre sans une erreur inséparable. Sa vie, dit-il, est un *libertinage*, & une *réjouissance perpétuelle*: sans inquiétude, sans trouble: il est plus libre, il est plus content que tous les hommes du monde.

Au reste quelque excelsifs que soient ces passages, je n'y vois point non plus que dans les autres, le sacrifice absolu, ni l'impossible réalisé, ni l'absolue incapacité de raisonner, ni l'acquiescement simple à sa juste condamnation, ni les autres expressions qui font voir le dérèglement du nouveau système, où l'on enchérit sur les expressions les plus exagératives.

CHAPITRE XIII.

Sur le desir de cacher à Dieu ce qu'on fait pour lui.

POURQUOI ce desir? pour aimer Dieu purement & sans récompense: ne le peut-on sans cela, & sans faire Dieu aveugle? On le peut sans doute: mais c'est-là, dit-on, un moyen de faire connoître la pureté de son amour. A qui le faire connoître; à Dieu ou à nous? Ce n'est pas à Dieu qu'on suppose n'en rien savoir: c'est donc à vous: pour vous donner le plaisir de connoître que vous aimez purement, vous le voulez ôter à Dieu. C'est donc vous que vous regardez, & non pas lui. Quoi; si vous ne supposez des absurdités, Dieu ne saura pas que vous l'aimez purement? bon gré, malgré, il faut bien entendre dans ce discours les saintes folies, le saint enivrement de l'amour.

CHAPITRE XIV.

Sur l'acquiescement simple: Passages de S. François de Sales.

L'EMBARRAS du nouveau système paroît principalement dans l'acquiescement simple, avec le consentement d'un Directeur, à la perte de l'intérêt propre; & ce qui est encore plus clair, à sa juste condamnation de la part de Dieu, que croit mériter une ame qui le regarde invinciblement comme criminelle: ce qui emporte nécessairement la damnation: Pour parer ce coup, l'Auteur a recours à S. François de Sales; &, dit-il (b), le terme d'acquiescement simple est précisément celui dont S. François de Sales se sert pour ces occasions. Précisément, c'est tout dire; mais examinons les Passages.

(b) Princ.
p. 58.

I. PASSAGE.

(c) Ibid. Entre (c) tous les essais de l'amour parfait, celui qui se fait par l'acquiescement de l'esprit aux tribulations spirituelles, est sans doute le plus fin & le plus relevé.

R E P O N S E.

La proposition de l'Auteur (a) regarde l'acquiescement à la juste ^{(a) Pag. 11.} condamnation de la part de Dieu: le passage produit pour la soutenir, regarde l'acquiescement à la tribulation spirituelle: deux choses très-différentes: c'est ainsi que l'Auteur est précis.

II. P A S S A G E.

Il ne reste plus à l'ame (b) que la fine suprême pointe d'esprit, la- ^{(b) Pag. 64.} quelle attachée au cœur & bon plaisir de Dieu, dit par un très-simple acquiescement: O Père éternel! mais toutefois ma volonté ne soit pas faite, mais la vôtre.

R E P O N S E.

Le sens est; ô Père éternel! je voudrois bien être quitte de cette privation des consolations & de cette peine accablante: mais je me soumets. Il s'agit donc de cette peine particulière, & non pas en général de la juste condamnation que mérite de la part de Dieu l'ame criminelle.

III. P A S S A G E.

Le sacre acquiescement (c) se fait dans le fond de l'ame en la suprême ^{(c) Pag. 66.} & plus délicate pointe de l'esprit.

R E P O N S E.

On ne voit dans ce passage, non plus que dans les passages précédens, nulle mention de perte absolue de l'intérêt propre, ni de juste condamnation méritée du côté de Dieu. Il s'agit du sincère acquiescement à la volonté divine, qui nous envoie cette peine sans en montrer la fin: si ce n'est, ajoute le Saint (d), à la partie basse ^{(d) Ibid.} où la foi nous assure que le trouble finira. Il s'agit donc d'une peine qui de sa nature doit finir, & non de la juste condamnation dont l'effet est interminable. Voilà comme on prouve ce qui est promis si précèlement & si solennellement.

C H A P I T R E X V.

Réflexion sur les dernières passages.

NON seulement on ne trouve rien dans les passages de l'Auteur qui revienne à ce qu'il promet: mais on y trouve le contraire.

Le premier passage regarde la résignation (e): or nous avons dé- ^{(e) Amour de Dieu, liv. IX. th. 3.} montré ailleurs, que la résignation aussi-bien que l'indifférence, à la porter au plus loin, se borne dans les privations des graces sensibles, sans jamais passer au-delà, ainsi qu'il est accordé par les Articles d'Isly.

Par-là s'explique le second passage, qui n'est qu'une suite du précédent.

J'en dis autant du troisième qui se trouve six lignes après dans la même page, & dans la continuation du même sujet. Il est donc

très-clairement démontré, que les trois passages qui devoient être précis, ont un sens tout opposé à l'Auteur.

La réflexion qu'on doit faire ici, c'est que dans l'endroit le plus essentiel du nouveau système, où son Auteur avoit besoin des passages les plus précis, & les avoit promis tels, il n'a fait que se jouer de son Lecteur: par où l'on peut juger des autres passages, non seulement dans cette matière, mais encore dans toutes les autres.

CHAPITRE XVI.

Suite des Auteurs.

IV. Auteur: Louis de Blois.

(a) *Princ. propo. p. 47. p. 59. 124. Blois. inf. sp. app. 1. p. 310. 331. 332.*
UN homme, dit-il (a), dans les épreuves, abandonné à lui-même, croit qu'il ne lui reste aucune connoissance de Dieu: il croit avoir perdu tout son sens; & dans ses actions quelque bonnes qu'elles soient, il croit offenser le céleste Epoux. Celui qui n'est pas abandonné (*irresignatus*, dans le Latin, qui n'est pas résigné, qui n'est pas soumis à souffrir ces peines:) croit avoir tout perdu; & par-là étant tombé dans une profonde tristesse & un horrible désespoir, il dit: C'est fait de moi, je suis perdu.

(b) *Princ. p. 124. p. 125. p. 126. p. 127.*
 Bloisus ajoute (b), qu'on doit alors s'efforcer afin que d'un esprit abandonné & libre, on puisse dans l'intérieur être privé de Dieu même, de soi, & de toutes les créatures, conservant une véritable paix. Jusqu'ici sont les paroles citées de Louis de Blois, & l'on voit qu'il parle des épreuves comme un homme qui y a passé.

RÉPONSE.

Nous dirons bientôt ce que c'est que ces, *je crois*, d'imagination. Tout le reste n'est qu'exagération: c'en est une d'un grand excès que cet horrible désespoir: l'on appelle de ce nom la tentation qui nous y porte, & à laquelle on croit souvent avoir consenti, quoiqu'il n'en soit rien.

Cette perte intérieure de Dieu, avec ce total délaissement à soi-même, est durant certains momens une privation de tout secours aperçu & sensible, pendant laquelle la concupiscence déploie tout ce qu'elle a de malins desirs. Mais ces assurances de la damnation sont accompagnées d'une sécurité qu'il n'est rien de tout cela, & n'en peut rien être; puisque toujours on continue à servir Dieu d'un esprit résigné & libre: *ANIMO resignato & libero*. De sorte que ce sont-là, comme dans la bienheureuse Angèle & dans les autres, de pieux excès, & de ces sages folies du saint amour semblables à celles de la Croix, où Jésus-Christ a signalé son amour par des excès au-dessus de toute raison, quand il a dit: *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaisé?* A Dieu ne plaise que son ame sainte ait pu perdre sa sécurité dans cet effroyable délaissement. En cela il est imité par les serviteurs à leur manière, & selon la mesure qui leur est donnée, dans les épreuves les plus violentes.

Nous avons vu néanmoins que l'Auteur du nouveau système refuse (a) de convenir de cette *sécurité* ; mais c'est disputer contre les Saints & contre une Tradition constante, que de la nier : & ce qui la montre dans l'homme peiné de Bloisus, c'est que cet homme exercé par une épreuve si rude est *en paix*, comme le rapporte l'Auteur (b). J'ajoute que Bloisus lui fait embrasser sa peine en ces termes : *Je vous salue, ô amerissime très-amère, plein de toutes graces : SALVE amaritudo amarissima, omni gratia plena* : la sécurité est si grande au milieu de sa damnation prétendue, qu'il y voit les graces jusqu'à l'abondance.

Ce sont donc-là de pieux excès, de pieuses exagérations, pour exprimer une peine extrême. Mais quelque fortes qu'elles soient, elles sont beaucoup au-dessous de ce que dit de sang froid l'Auteur du nouveau système, puisqu'il y ajoute avec la réflexion dont Louis de Blois ne parle pas, *l'acquiescement simple à sa juste condamnation de la part de Dieu, l'incapacité de raisonner en aucune sorte, & par conséquent l'inutilité de parler à cette ame désespérée, ni des dogmes de la Foi, ni de la raison : choses si éloignées de Louis de Blois, qu'on n'y en voit pas le moindre vestige.*

Il se faut bien garder de prendre pour acquiescement *cet abandon*, ou pour mieux parler *cette résignation* : *ANIMUS resignatus* : dont parle ce pieux Abbé : c'est autre chose d'être résigné à porter sa peine ; autre chose d'acquiescer à sa juste condamnation, qui comprend sa perte totale & irréversible.

Je reçois donc aisément ce que dit Bloisus ; mais non pas ce qu'y ajoute le nouvel Auteur : & c'est en vain qu'il rapporte les grandes approbations qu'a mérité un Docteur, qui est différent de lui par des caractères si marqués.

CHAPITRE XVII.

Règle pour entendre le croire des âmes peignées.

AVANT que de passer outre, pour entendre comment on a dit tant de fois dans les passages précédens, qu'on *croit* être damné ; il faut distinguer trois sortes de croire. Il y a premièrement le croire de la partie raisonnable & supérieure, soit par opinion, soit par démonstration & par science, soit par la Foi.

Le croire de la science & de la démonstration, s'appelle conviction & jugement fixe ; ce que S. Paul attribue aussi à la Foi qu'il a nommée (c) *une conviction des choses qu'on ne voit pas* : & ailleurs aussi jugement, conformément à cette parole (d) : *Je n'ai pas jugé que je fusse autre chose parmi vous si ce n'est Jésus-Christ.*

Il y a en second lieu le croire des songes, que l'on exprime aussi quelquefois par voir : *Je crois voir, je vois. Vous voyiez, ô Roi : disoit Joseph à Pharaon, & Daniel à Nabuchodonosor. C'est un croire*

(a) II. Lettre en resp. à celle de M. de Meaux, p. 22.
(b) Prel. prop. p. 59.

(c) Heb. XI. 1.
(d) I. Cor. I. 2.

d'imagination, auquel aussi se peut rapporter le croire de ceux dont l'imagination est blessée: il croit être Prince; il croit être Ange: on ne dit pas qu'il le juge, ni qu'il en est convaincu, mais seulement qu'il le croit.

Enfin le troisième croire, est celui des âmes peignées, qui croient consentir aux tentations, qui se voient perdues même sans ressource, & ne croient pas se pouvoir jamais arracher cette impression funeste.

Ce dernier croire de sa damnation tient quelque chose du précédent; mais il suppose dans les âmes saintes cette pleine sécurité, qu'il n'en est rien, ainsi qu'elle est expliquée ci-dessus (a) dans le Principes.

(a) Chap.
IV, pag. 247.

Quand l'Auteur du nouveau système croit sauver les persuasions & convictions invincibles de sa juste réprobation par ces croire d'imagination qu'on vient d'entendre, il abuse visiblement son Lecteur. Car son croire, quoi qu'il puisse dire, n'est plus un croire d'imagination, non seulement par le caractère de réflexion & de conviction qu'il y ajoute; mais encore à cause qu'il le réalise par ces trois effets positifs, par l'acquiescement simple, par l'avis du Directeur, par le sacrifice absolu; ce qu'on ne trouve dans aucun des Saints. Ils n'ont jamais supposé que les âmes saintes qui sont dans les peines, fussent incapables de tout raisonnement, contre la parole expresse de S. Paul (b): *Que voire service soit raisonnable*: ni par conséquent, qu'il ne soit plus question de leur proposer, ni la raison, ni le dogme de la Foi. Toute la pratique des Saints, & notamment celle de S. François de Sales, est directement contraire à celle-là. Nous avons démontré ailleurs (c), selon les maximes de ce Saint (d), qu'en quelques peines que soient plongées les âmes, on leur doit toujours proposer la bonté de Dieu, qui ne leur manquera jamais; & l'Auteur du nouveau système l'a supposé avec nous dans les Articles d'Issy (e). Ces vérités établies, continuons à examiner les Auteurs qu'on nous objecte.

(b) Rom.
XII. 1.

(c) Troisième
des Ecrits,
no. XIV.
Vol. VII.
pag. 217.
(d) Ecrit. V.
Liv. 3.
Epist. 26.
en 4^e autre.
dit. 19.
(e) Art.
XXXI.

CHAPITRE XVIII.

Suite des Auteurs.

V. Auteur: le bienheureux Jean de la Croix.

EN pesant toutes les paroles d'un Auteur si profond & si solide, on remarquera aisément ce qu'y ajoute le nouveau système.

(f) Princ.
prop. p. 43.
Eratique
des œuvres
du bienheu-
reux Jean
de la Croix.

I. PASSAGE.

L'âme (f) voit plus clair que le jour, qu'elle est pleine de maux & de péchés; car Dieu le lui fait entendre.

R E P O N S E.

Elle voit tous les péchés dans la concupiscence qui en est la source, & dans le consentement qu'elle s'imagine (a) y donner, quoique dans le fond de sa conscience elle ne se sente point coupable, puisque le plus souvent elle communie à son ordinaire, & n'abandonne point son Oraison.

(a) XI. def.
sur, ch. X.
pag. 250.

S U I T E D U P A S S A G E.

Ses Confesseurs (b) la crucifient de nouveau.

(b) Princ.
prop.
ibid.

R E P O N S E.

En la condamnant comme si elle étoit tombée en ces peines par punition de ses péchés, & la fatiguant de *Confessions générales*, qui ne sont pas de saison: circonstance marquée par le Bienheureux (c), & qu'il ne falloit pas omettre.

(c) Princ.
géné.

S U I T E D U P A S S A G E.

Il n'est pas question (d) de ceci ni de cela, mais de les laisser dans cette purgation, en les consolant & encourageant à vouloir cela, tant qu'il plaira à sa divine Majesté.

(d) Princ.
prop.
ibid.

R E P O N S E.

Il y a ici deux conseils: l'un de laisser les âmes dans cette purgation; l'autre, de les consoler & encourager.

Par le premier conseil, on les oblige à acquiescer, non pas à leur juste condamnation de la part de Dieu; à Dieu ne plaise: mais à la peine que Dieu leur envoie comme à une peine medicinale, en s'abandonnant à Dieu (e), comme à celui qui a soin de nous: *QUONIAM ipsi cura est de vobis.*

(e) I. Pet.
v. 7.

Pour ce qui est du second conseil, si on avoit bien compris ce que c'est que les consoler, on n'auroit pas dit qu'il ne s'agit pas de leur annoncer le dogme de la Foi, ni la bonté de Dieu envers nous, ni aucune raison, parce que cette âme en est entièrement incapable; car la consolation ne peut venir que de ces sources.

S U I T E D U P A S S A G E.

Car jusqu'alors (f), quoi qu'elles fassent, & quoi qu'ils disent, il n'y a plus de remède.

(f) Princ.
prop.
ibid.

R E P O N S E.

Il ne falloit pas tronquer ce paysage en y retranchant (g) ces mots essentiels: *Il n'y a point de remède qui serve & profite à cette âme pour sa douleur*: quoique le remède lui serve beaucoup pour la soutenir. Ainsi il ne faut pas cesser de la consoler, bien que ces consolations, au lieu de diminuer sa douleur présente, souvent (b) l'augmentent plutôt dans les momens, puisque tout en les augmentant elles ne laissent pas de lui apporter un grand, quoiqu'imperceptible soutien: le Bienheureux avoit parlé correctement; mais on a outré sa doctrine en altérant son paysage.

(g) Princ.
prop. p. 49.
Obligé, sur
l'iv. 2. ch. 2.
p. 283.

(b) Ibid.
p. 49.

II. PASSAGE.

- (a) *Ibid.* L'ame en cet état (a) peut aussi peu de chose que celui qui est dans un cachot obscur, les fers aux mains & aux pieds, sans se pouvoir remuer.

REPONSE.

Je ne fais pas comment l'Auteur ne sent point ici cette impuissance réelle, mais divine, où l'ame se trouve sans que les paroles des hommes puissent mettre fin à l'opération de Dieu, mais seulement soutenir les ames pendant qu'elle dure.

III. PASSAGE.

- (b) *Princ.* Il lui semble clairement (b) que Dieu l'abandonne : c'est une peine la-
Prop. p. 17.
Obsc. nuit, mentable de croire que Dieu l'ait abandonnée.
liv. 1. ch. 6.
pag. 179.

REPONSE.

- (c) *Ibid.* Tout ceci regarde le sensible. L'ame, poursuit-il (c), sent fort au vis l'ombre de la mort . . . elle consiste à se sentir sans Dieu, car tout cela se sent ici . . . elle sent aussi le délaissement des créatures dont elle se sent méprisée : & ailleurs (d) : Il est besoin qu'elle se voie & se sente éloignée de tout bien. Voilà ce qui se trouve dans tout le sensible ; mais tout cela n'est suivi d'aucun effet réel : point de sacrifice absolu ; point d'acquiescement simple : & quoique l'ame ne sente pas qu'elle doive jamais sortir de cette peine, elle demeure en son fond dans une pleine sécurité, pour les raisons qui ont été dites, & pour celles qu'on verra bientôt.

IV. PASSAGE.

- (e) *Princ.* Elle (e) ne trouve aucune consolation, ni aucun appui en aucune doctrine, ne, en aucun maître spirituel.
Prop. p. 61.
Obsc. nuit,
liv. 1. ch. 2.
pag. 223.

REPONSE.

- Aucune consolation ni appui sensible : car c'est ainsi qu'il faut entendre ce Bienheureux qui ne se seroit pas donné la peine d'écrire (f) tant d'instructions pour les ames de cet état, s'il n'eût été assuré qu'elles y trouvoient de solides, quoique peu sensibles, soutiens.

- Au surplus elles ne sont pas si déstituées de toute sensible consolation, qu'il (g) ne leur semble qu'elles aiment Dieu, & qu'elles donneroient mille vies pour lui, comme c'est la vérité : parce que ces ames aiment Dieu en ces travaux avec vérité & grande efficace. Voilà donc deux choses : l'une, qu'elles aiment Dieu avec efficace ; l'autre, qu'au fond elles sentent bien qu'elles l'aiment, jusqu'à donner pour lui mille vies. Mais ce qu'il y a ici de particulier, c'est que dans les tems d'épreuves, leur amour bien éloigné de les consoler, leur tourne en affliction, quand (h) elles croient voir en elles-mêmes des causes d'être délaissées & rebutées de celui qu'elles aiment & qu'elles desiront si passionnément : & tout cela, je vous prie, qu'est-ce autre chose, qu'un jeu merveilleux de l'amour ; & de ces excès, tranchons le mot après tant de saints Auteurs, de ces sages folies qu'il inspire ?

(g) *Obsc.*
nuit, liv. 2.
ch. 7. sur la
gr., p. 235.

(h) *Ibid.*
p. 235.

V. PASSAGE.

L'ame (a) connoît en elle deux parties : la supérieure & l'inférieure, si (a) *Princip. prop. 66.*
distinctes qu'il lui semble que l'une n'a rien de commun avec l'autre, en (b) *Obf. nuit, liv. 2. ch. 21. au commencement. p. 340.*
étant très-éloignée & très-séparée : & il est ainsi en un sens, parce que selon l'opération qu'elle fait pour lors qui est toute spirituelle, elle ne communique point avec la partie sensitive.

RÉPONSE.

A cause que Dieu opère (b) dans l'ame à l'obscur & au dessus des sens & puissances, comme le Bienheureux l'explique lui-même : c'est-à-dire selon son stile, qu'il la faisoit indépendamment des images & des fantômes, de toute impression qui vient des sens, & même du discours qui selon lui en dépend naturellement : en sorte que Dieu seul & l'ame dans sa partie la plus spirituelle, connoissent ce qui se passe, sans que les sens y puissent rien pénétrer. Telles sont les dernières bornes où puisse être poussée la séparation des deux parties. Mais d'entreprendre (c) de la pousser jusqu'au sacrifice absolu, jusqu'au simple acquiescement par l'avis d'un Directeur, jusqu'à donner ce remède à la tentation du désespoir, & la vaincre en y succombant ; c'est de quoi on n'a vu ici aucun vestige : & par conséquent l'Auteur du système jusqu'ici n'a rien dit du tout pour le soutenir. Voions les autres passages.

CHAPITRE XIX.

PASSAGES SPECULATIFS.

Sur les suppositions impossibles.

JE prendrai ici une autre méthode que dans les Chapitres précédens, & je rapporterai tout de suite les passages de comparaison, priant le Lecteur attentif de penser s'il y trouvera la moindre parole qui revienne à l'entière incapacité de profiter de la raison & des dogmes de la Foi, à l'acquiescement simple & au sacrifice absolu : & si cet acquiescement n'est pas au contraire manifestement éloigné par la condition ou supposition impossible, le plus souvent énoncée, & toujours sous-entendue, selon le Principe premier & troisième (d).

I. Auteur : S. Clément d'Alexandrie.

(d) Ci-dessus, sur 3 chap. IV. I. & VII. Principe. p. 248-249.

I. PASSAGE.

Si quelqu'un (e) par supposition impossible demandoit au Gnostique (à l'homme spirituel) ce qu'il choisiroit ou de la gnose de Dieu (de la connoissance pratique accompagnée d'un amour parfait) ou du salut éternel : & que ces deux choses qui sont la même, fussent séparées ; il choisiroit sans hésiter, la gnose de Dieu (cette connoissance pratique) comme celle qui surpasse la Foi par la Charité.

(e) *Princip. prop. pag. 6. Scram. liv. IV.*

II. PASSAGE.

- (a) *Princ.* Si par supposition (a) il recevoit de Dieu la liberté de faire sans être
 prop. *Ibid.* puni les choses défendues, quand il sauroit même qu'en les faisant il auroit
 la récompense des bienheureux, & qu'il seroit assuré que Dieu ne sauroit
 pas ses actions, ce qui est impossible; il ne voudroit jamais rien faire contre
 la droite raison, choissant le beau pour lui-même.

II. Auteur: S. Chrysostome.

III. PASSAGE.

- (b) *Princ.* Il faudroit être bon (b), quand même il n'y auroit point de récompense
 prop. p. 10. promise.

IV. PASSAGE.

- (c) *Pag.* L'Apôtre (c) dit: Je voudrois être anathème . . . l'Apôtre sentoit que
 11. beaucoup de gens ne le croiroient point . . . Nous parviendrons à nous instruire
 de cet amour secret & nouveau . . . Je n'ignore pas que les choses
 que j'en dis paroissent nouvelles & incroyables. Il oublie que S. Chrysostome
 suppose par-tout (d) expressement, que la condition étoit impossible: ce qui étoit
 15. 6. 16. essentiel à cette matière.
 in Ep. ad Rom.

III. Auteur: Avila.

V. PASSAGE.

- (e) *Princ.* Nous ne devons pas (e) regarder notre intérêt, mais seulement que sa
 prop. p. 11. volonté s'accomplisse; quand même elle seroit de ne nous donner ni les vertus
 que nous souhaitions, ni même le Ciel auquel nous aspirons.

IV. Auteur: Rodriguez.

VI. PASSAGE.

- (f) *Princ.* Comme (f) le Démon disoit à un serviteur de Dieu dont parle Gerson:
 prop. p. 11. Tu ne seras pas sauvé: il répondit: Je ne sers pas Dieu pour la gloire,
 44. mais parce qu'il est ce qu'il est.

V. Auteur: Sylvius.

VII. PASSAGE.

- (g) *Pag.* Il est permis (g) d'aimer Dieu par le motif de la récompense, pourvu
 17. qu'on soit tellement disposé qu'on l'aimeroit également, quand même il n'auroit point de béatitude à attendre.

VIII. PASSAGE.

- (h) *Pag.* Il n'est pas permis (h) d'aimer Dieu pour la récompense, en sorte que
 11. la vie éternelle soit absolument la dernière fin de notre amour; ou que nous aimions Dieu en vue d'elle, en sorte que sans elle nous ne l'aimerions pas . . . Il doit donc être aimé, en sorte que nous pratiquions l'amour & les bonnes œuvres pour la béatitude, comme pour la fin de ces œuvres; mais que nous rapportions plus loin notre béatitude à Dieu, comme à la fin simplement dernière, étant disposés de sorte que nous voul-

devrions l'aimer également, quand même nous n'en attendrions pas la béatitude.

VI. Auteur: le Cardinal Bona.

IX. PASSAGE.

Si je savois (a) que je dusse être anéanti, je vous servirois avec le même zèle: car ce n'est pas pour moi, mais pour vous que je vous sers. ^{(a) Poë. 11.}

X. PASSAGE.

Rusbroe appelle cet état (d'épreuves extrêmes,) combat de l'esprit de Dieu contre le nôtre, & une sorte de désespoir: Taulere, pressure intérieure: Harpius, une langueur infernale: & une séparation de l'ame d'avec l'esprit.

VII. Auteur: sainte Thérèse.

XI. PASSAGE.

Si l'ame (b) pouvoit, elle chercheroit des inventions pour se consumer dans cet amour. S'il étoit nécessaire pour la plus grande gloire de Dieu qu'elle demeurât éternellement anéantie, elle y consentiroit de très-bon cœur. A quoi elle ajoute ailleurs (c), que les ames de ce degré ne pensent point pour s'exciter davantage à servir Dieu, à la gloire qui leur est préparée; & qu'elle même ne se soucie ni de vie, ni de béatitude, ni même de son avancement: parce que tous ses desirs se renferment dans la seule gloire de Dieu. ^{(b) Princ. 1102. p. 96. (c) 1012. p. 106. 23.}

VIII. Auteur: S. François de Sales.

Nous passerons ici tous les passages où il s'agit de l'épreuve qu'il a expérimentée, & de l'acquiescement, parce qu'ils ont déjà été traités (d).

XII. PASSAGE.

Il aimeroit (e) mieux l'Enfer avec la volonté de Dieu, que le Paradis sans la volonté de Dieu: on même il préféreroit l'Enfer au Paradis, s'il savoit qu'en celui-là il y eût un peu plus du bon plaisir divin qu'en celui-ci; en sorte que si par imagination de chose impossible, il savoit que sa damnation fût un peu plus agréable à Dieu que sa salvation, il quitteroit sa salvation, & courroit à sa damnation. ^{(d) C'est-à-dire, sup. ch. XI. p. 257. (e) Princ. 1012. p. 106. 20.}

XIII. PASSAGE.

Si nous (f) pouvions servir Dieu sans mérite, ce qui ne se peut, nous devrions desirer de le faire. ^{(f) Poë. 11.}

XIV. PASSAGE.

Elles (g) ne se parent pas pour être belles, ains seulement pour plaire à leur amant; auquel si la laideur étoit aussi agréable, elles l'aimeroient autant que la beauté. ^{(g) Poë. 11.}

CHAPITRE XX.

Réponse, & remarques sur les passages précédens.

VOILA tous les passages que j'ai appelé spéculatifs, cités par l'Auteur pour les conditions impossibles, & j'y ferai ces courtes remarques.

I. REMARQUE.

On voit beaucoup de passages pour un sacrifice conditionnel du salut: on n'en trouve aucun pour le sacrifice absolu & pour l'acquiescement simple: c'est une preuve théologique, que le premier est de Tradition; & l'autre, une invention du nouveau système.

II. REMARQUE.

(a) Ci-def-
sus, ch. IV.
p. 249.

Par le Principe VI. (a) la supposition impossible prouve bien qu'il y a un autre motif, même principal, de l'amour de Dieu, que celui de sa bonté bienfaisante, & ce sera la perfection de son excellente nature; mais elle ne prouve point que ce motif soit le seul.

III. REMARQUE.

(b) Ci-def-
sus, ch. IV.
p. 249.

Il paroît aussi par ces mêmes suppositions, qu'elles se font avec assurance qu'on ne perd par-là ni le salut, ni le désir d'y arriver, puisqu'on ne peut pas ne désirer point ce qu'on sait qu'il est impossible de ne désirer pas: par le Principe I. (b).

IV. REMARQUE.

La sécurité que trouvent les Pères dans les actes des épreuves & dans ceux des suppositions impossibles, ne regarde pas seulement la béatitude naturelle, mais encore la surnaturelle; comme il paroît par les exemples de Moïse & de saint Paul, dont l'un parle du livre de vie, & l'autre de l'anathème ou séparation d'avec Jesus-Christ.

V. REMARQUE.

(c) Ci-def-
sus, ch. IV.
p. 249.

Une autre raison pour montrer cette vérité, c'est que le sacrifice conditionnel & de supposition impossible étant un acte de Charité & par conséquent d'amitié, (par (c) le Principe V.) il suppose la correspondance & un amour réciproque; ce qui prouve que le désir de la jouissance y est nécessairement compris.

VI. REMARQUE.

(d) Ci-def-
sus, ch. IV.
p. 252 & 253.

De-là il s'ensuit que tous les passages des pieux Auteurs où l'on trouve qu'on ne se met point en peine de son salut, & que ce motif ne sert de rien pour s'encourager à servir Dieu; à la lettre seroient outrés & contraires à l'expresse définition du Concile de Trente (par (d) les Principes VIII. & IX.) sans la bénigne interprétation qui consiste à dire: que la soustraction du salut, quand elle seroit possible en vivant bien, n'empêcheroit pas que les actes

de Charité demeuraient les mêmes dans le fond & quant à la substance de l'acte.

VII. REMARQUE.

Le dessein des pieux Docteurs est de faire voir, qu'il n'est pas permis d'aimer Dieu, en sorte que la vie éternelle, & non pas la gloire de Dieu, soit seule & absolument la dernière fin; ou qu'on cessât d'aimer, si par impossible elle manquoit: ce qui paroît manifestement dans le huitième passage (a) qui est de Sylvius.

(a) Chap.
premier, p. 266.

VIII. REMARQUE.

L'abandon des Saints à la volonté de Dieu pour le tems & pour l'éternité, a pour fondement ce passage de S. Pierre (b): *Rejettant en lui toute votre sollicitude, à cause qu'il a soin de vous*: ce qui fait dire à sainte Thérèse (c): *Je m'abandonnois entièrement à ce Roi suprême; pour disposer absolument de sa servante selon sa sainte volonté, comme sachant mieux que moi ce qui m'est utile*: où l'on voit un dénouement parfait des passages qu'on nous objecte de la Sainte.

(b) Pet. V.

(c) Vie, ch.
27, p. 257.
Etats
d'O. liv.
IX. chap.
VI.
Vol. VIII.
p. 28. 279.

IX. REMARQUE.

Les passages cinquième, treizième & quatorzième, où l'on semble renoncer aux mérites, s'il étoit possible, & même aux vertus, dans la supposition que Dieu ne voulût pas nous les donner, n'ont rien de littéral; car pour les mérites, les vouloir ôter, c'est vouloir diminuer les dons de Dieu. Pour les vertus, il y en a que Dieu ne veut pas toujours nous donner, par exemple celles qui ne sont pas de notre état ou besoin présent: mais les vertus substantielles de la Religion, si on disoit autrement que par impossible & par une espèce d'excès, que Dieu ne voulût pas nous les donner, on contrediroit S. Paul, qui a prononcé (d): *La volonté de Dieu est votre sanctification*.

(d) I. Thess.
IV. 3.

X. REMARQUE.

Le réduit de cette doctrine & de tout ce Chapitre est, que les passages qu'on nous oppose, prouvent bien que dans les épreuves on peut perdre durant un tems le sentiment du bien qu'on a, mais non pas avec le bien même ou le don de Dieu, le désir & la confiance de l'avoir au fond: ce qui rend entièrement inutiles tous les passages de comparaison qu'on fait tant valoir.

CHAPITRE XXI.

Autres propositions du nouveau système, sur le désir de plaire à Dieu.

OUTRE les dix propositions du nouveau système que nous avons rapportées, en voici deux étonnantes (e): *On aimeroit autant Dieu, quand même par supposition impossible il devroit ignorer qu'on l'aime*. Sans doute on ne plaira pas à celui qui ne connoît rien, & ne fait pas même si on l'aime, puisqu'on ne lui plaît qu'en l'aimant:

(e) Max.
p. 10. 11.

d'où il s'ensuivra selon les principes de cet Auteur , que le désir de l'aimer sera séparé du désir de lui plaire.

La démonstration en est claire, si l'on joint à la proposition qu'on vient d'entendre, celle où il est dit (a), que par ces suppositions impossibles on prouve la séparation, non des choses, mais des motifs: parce que les choses qui ne peuvent être séparées du côté de l'objet, le peuvent être du côté des motifs. Si donc on peut aimer Dieu sans désirer de lui plaire, le motif de plaire à Dieu peut être séparé du motif de l'amour qu'on a pour lui: pensée qui n'entra jamais dans l'esprit humain.

C'est aussi à quoi aboutissent les desirs de ceux qui voudroient cacher à Dieu ce qu'ils font pour son service, afin de l'aimer sans aucune vue de la récompense: ce qui emporte en même tems qu'on le veut aimer sans aucun désir de lui plaire, puisqu'on voudroit le pouvoir aimer sans qu'il le sçût.

Mais cela étant , que deviendront tant de passages de l'Ecriture & des Saints, où toute la piété est réduite au désir & au bonheur de plaire à Dieu ? Henoch (b) *plait à Dieu*, & par-là devient son ami: *PLACENS Deo, factus est dilectus*. David ne demande (c) qu'à lui plaire dans la région des vivans. Le caractère de tous les Saints est d'être ceux qui lui plaisent: le Saint des Saints (d) met sa gloire à faire toujours ce qui plaît à son Père: & on croiroit pouvoir séparer du parfait amour de Dieu la volonté de lui plaire ? S. Paul met l'essentiel de la Religion (e) à *connoître Dieu, ou plutôt à être connu de lui*: on ne peut donc pas désirer sérieusement de n'en être pas connu: tout ce qu'on trouve au contraire ne reçoit d'excuse que par ces sortes d'excès dont nous avons tant parlé; & les porter jusqu'à ôter au parfait amour le motif de plaire à Dieu, ne peut être qu'un mépris formel de sa parole.

CHAPITRE XXII.

Autre proposition sur l'indifférence à être heureux & malheureux.

(f) *Max.* **O**N aimeroit (f) autant Dieu, quand même par supposition impossible il voudroit rendre éternellement malheureux ceux qui l'auroient aimé: c'est dans le lieu déjà allégué une autre proposition sur laquelle je fais quatre brièves remarques.

I. REMARQUE.

Par cette supposition, l'Auteur introduit l'indifférence à être heureux ou malheureux, d'où suit dans la créature une entière indépendance de tous les jugemens de Dieu, qui ne peut faire ni bien ni mal à ceux que ni le bonheur ni le malheur, ni l'être même ou le non-être, n'intéressent en aucune sorte; puisqu'il mette la perfection à s'élever au-dessus de tout intérêt: comme il est

clair de foi par les termes mêmes, & qu'il a été démontré ailleurs (a).

Que répondre? car ces prétendus parfaits sont en effet au-dessus du bonheur, & du malheur même éternel: ce sont des Dieux indépendans de Dieu même; ou sans y être, ils s'y mettent en paroles seulement; & par un vain effort de leur esprit ils ajoutent l'enflure à l'erreur.

(a) V. *Ecrit de M. de Meaux*, n. XXV, Vol. VIII, pag. 465. Résp. à l'Écrit. Ci-dessus, pag. 31.

II. REMARQUE.

Aussi cette indifférence à être heureux ou malheureux est inouïe parmi les hommes: on a bien vu des passages sur les suppositions impossibles; mais on n'a vu dans aucun Auteur qu'on aimât Dieu toujours autant, quand il voudroit rendre malheureux ceux qui l'auroient aimé: cette supposition étant directement contraire à la bonté infinie de Dieu, & à la nature de l'amour.

III. REMARQUE.

S. Chrysostome dit bien que S. Paul se devoit aux feux éternels, si Dieu le vouloit, pour sauver les Juifs: mais il n'a garde de supposer qu'il fût malheureux, puisqu'il auroit eu ce qu'il vouloit, & que par la définition du bonheur, on est heureux lorsqu'on a ce que l'on veut, & que l'on ne veut rien de mal (b): *Beatus qui & habet quod vult, & nihil vult male*: comme dit S. Augustin (c). Conformément à cette doctrine, sainte Catherine de Gênes parloit ainsi (d): *L'amour pur non seulement ne peut endurer, mais ne peut pas même comprendre quelle chose c'est que peine ou tourment, tant de l'enfer qui est déjà fait, que de tous ceux que Dieu pourroit faire: & encore qu'il fût possible de sentir toutes les peines des démons & de toutes les âmes damnées, je ne pourrais jamais croire que ce fussent peines; tant le pur amour y feroit trouver de bonheur*.

(b) Résp. à l'Écrit. Ci-dessus, pag. 25. (c) Aug. de Trin. III, ch. 22. (d) *Orat. II, 18.* Chap. III, Vol. VIII, p. 174.

IV. REMARQUE.

Il est étonnant que l'Auteur rejette si loin l'indifférence du salut, puisqu'il admet celle de la béatitude éternelle, qui comprend en soi tous les biens & le salut même. Voilà donc dans ces deux Chapitres deux nouvelles propositions des plus condamnables du système, quoique l'Auteur ne les compte point parmi celles qu'il entreprend de justifier.

CHAPITRE XXIII.

Notes de M. de Cambrai sur les Propositions.

M. De Cambrai donne d'abord une belle idée de son Livre par ces paroles: *En justifiant ainsi*, dit-il (e), *chaque proposition par une simple comparaison de mes paroles avec celles des Saints, je ne dois pas être accusé d'éblouir le Lecteur par de vaines subtilités*. Cela seroit vrai en partie, s'il n'omettoit pas plusieurs propositions des plus condamnables; ou qu'il n'eût point attaché à celles qu'il rapporte, une

(e) *Princip. propos.* p. 3.

note qui les affoiblit & qui les déguise : c'est ce qui nous reste à considérer en peu de mots.

Le discours seroit infini, si nous avions à examiner parole à parole les subtiles interprétations, que donne l'Auteur à l'intérêt propre éternel, à l'intérêt propre pour l'éternité, à la persuasion réfléchie, & aux autres expressions singulières & d'un sens du moins équivoque, qui composent le nouveau système. Selon le projet du Livre que nous examinons, il ne s'agit pas de savoir, si en corrigeant les propositions que nous reprenons dans les Maximes des Saints, on les fera venir bongré ou malgré, aux passages des pieux Docteurs dont on s'autorise: il faut voir, si ces saints Auteurs aiant des paroles propres & même usitées, en ont cherché d'ambigues, d'extraordinaires, & qui sonnent si mal d'abord, qu'on n'y peut trouver assez de correctifs. Par exemple, que dirons-nous du personnage qu'on fait faire à un Directeur dans les Maximes des Saints? on n'en vit jamais de semblable à celui-ci; qui persuadé que dans les épreuves les hommes *incapables de tout raisonnement* ne seront point soulagés, ni par les bonnes raisons ni par le dogme de la Foi, ne trouve point d'autre parti dans la direction, que celui de laisser faire à ces malheureux un sacrifice absolu par un acquiescement simple à leur juste condamnation. Si l'on trouve un tel Directeur dans les Livres spirituels, qu'on nous le montre; & s'il n'y en eut jamais, pourquoi en faisant semblant de tempérer les expressions excessives des Auteurs pieux, en emploie-t-on de plus excessives, auxquelles ils n'ont jamais pensé?

Mais, dira-t-on, j'apporte mes explications. Premièrement, vos explications ne se trouvent non plus dans vos Auteurs que votre texte; mais après tout, ce n'étoit pas-là ce que vous aviez promis. Vous ne vouliez que comparer vos propositions avec les passages. A entendre votre projet, nous croions trouver dans ces passages toutes vos propositions, & nous n'y trouvons que des tours d'esprit, & pas un mot approchant.

CHAPITRE XXIV.

Les notes sur la XII. & la XIV. Proposition: & leur absurdité manifeste.

VOUS avez recours à vos notes sur la XII. Proposition qui *garde le sacrifice absolu (a)*. Cette Proposition a deux parties; (a) *Première* l'une, qu'on fait le sacrifice absolu de son intérêt propre; l'autre, qu'on est dans une impression de désespoir où l'on dit comme Jésus-Christ: Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaisé? Pour la première partie, vous la tranchez en un mot, comme étant sans difficulté. Pour la seconde, voici, dites-vous, les expressions des Saints. Vous ne les employiez donc

que pour celle-là ; la première passe toute seule à la faveur de vos notes, sans que vous osiez la soutenir d'aucune autorité.

Mais voyons encore quelles sont les notes qui vous affranchissent de la preuve que vous devez par des passages des Saints plus forts que les vôtres. C'est, dites-vous (a), que le sacrifice absolu de l'inté-

(a) *Ibid.*

rêt propre ne regarde pas le salut : on sacrifie seulement la propriété ou la mercénarité : & vous ajoutez : c'est aussi ce qu'on avoit à sacrifier, en passant de l'état des justes imparfaits à celui des parfaits. Tel est le dernier effort de votre Théologie dans vos notes. Voilà deux choses précises : il ne s'agit pas du salut ; c'est la première : elle est

étonnante ; consultons l'exemple que vous alléguiez du sacrifice absolu, de l'acquiescement simple : vous le remarquez (b) dans ces paroles de S. François de Sales, lorsqu'il dit, que *puisque il sera privé*

(b) *Princip. propos. r. 45.*

dans l'autre vie de voir & d'aimer Dieu, il vouloit l'aimer du moins pendant qu'il seroit sur la terre. Le voilà ce sacrifice que vous prétendez absolu : le voilà cet acquiescement que vous voulez être simple. Pour l'expliquer, il faut donc dire selon vos principes, que ces expressions, de voir Dieu, ou ne le voir pas ; d'aimer, ou de n'aimer pas dans l'éternité, ne regardent pas le salut. C'est déjà une absurdité inouïe : mais celle-ci est bien plus visible : car enfin ;

qu'a voulu sacrifier le Saint, si ce n'est pas le salut ? il est aisé, répondent vos notes (c) : ce sont les restes de propriété & de mercénarité. J'entens les paroles : dévoilons-en le mystère. Les restes de propriété, de mercénarité, d'intérêt propre, sont dans tous vos Livres (d), les restes de l'amour naturel de soi-même, dont on se dépouille ; & c'est là qu'on fait ce grand sacrifice du soin inquiet & de l'amour naturel de soi-même. Mais si c'est là ce grand sacrifice qu'a offert S. François de Sales ; en disant que s'il étoit privé de l'amour de Dieu dans l'éternité, il le pratiqueroit du moins de tout son cœur dans ce tems : il faut qu'il ait voulu dire : Mon Dieu, puisque dans l'éternité je ne vous aimerai plus avec un soin naturel & inquiet, ni avec un amour naturel de moi-même, je vous aimerai du moins avec ce soin inquiet & cet amour naturel dans tout le cours de ma vie.

(c) *P. 24. 31.*(d) *III. Let. 1^{re} au sup. à M. de Méanx p. 22.*

Que si l'on veut séparer le *soin inquiet* d'avec l'amour naturel des consolations, on n'évite pas l'inconvénient ; puisque toujours le Saint aura voulu dire, que puisque dans la vie future il devoit être privé de consolation & d'appui sensible, il vouloit du moins les goûter dans celle-ci : qui est précisément le contraire de l'état où l'on prétend qu'il entroit, & où toutes les consolations sensibles devoient se perdre.

Il en faut donc revenir à nos Principes : le sacrifice du Saint où il s'agissoit de voir Dieu, ou ne le voir pas ; d'aimer, ou de n'aimer pas dans l'éternité, ne pouvoit pas regarder autre chose que la perte du salut : mais sous condition impossible ; mais avec la té-

curité qui demeurait dans le cœur accompagnée des saints transports, des pieux excès d'un amour sans bornes.

Loin donc, d'avoir rien prouvé par tant de passages, vous n'avez pas même touché la difficulté. Je n'ai pas besoin de vos notes; celles-ci me défabusent de toutes les autres: l'intérêt propre n'est plus l'amour naturel: c'est le vrai desir de voir Dieu dans l'éternité, & c'est celui-là que vous faites sacrifier par un sacrifice absolu à S. François de Sales; à la bienheureuse Angele; aux autres que vous citez. La réflexion qui vous fait nommer *réfléchie la persuasion invincible de sa juste réprobation* n'est pas une réflexion qui donne simplement occasion à cette même persuasion, mais qui l'approuve si bien qu'on en vient à sacrifier son salut par un acquiescement simple avec le consentement très-véritable & très-réfléchi d'un Directeur.

(a) *Princip. propo-
s. 17.*

Quand vous vous sauvez en disant, & en répétant dans vos notes (a) qu'*apparent & imaginaire, ou de la seule partie inférieure sont synonymes* dans votre langage, je ne vous puis croire; puisque ces persuasions que vous nommez *apparences* ont des effets si réels dans le sacrifice absolu, & dans l'acquiescement simple. Aussi n'ignoriez-vous pas, que Molinos n'eût pris autrement l'*apparent*. Les crimes qu'il autorisoit sous ces mots, n'étoient que trop *intimes* & trop réels: & pour vous éloigner autant de lui qu'il le méritoit, il falloit choisir d'autres termes que ceux qui vous sont communs avec ce faux spirituel.

(b) *Max.
p. 61.*

Je n'ai non plus besoin de répéter le reste du nouveau système: tout aboutit à ce sacrifice, à cet acquiescement, comme à l'acte le plus parfait de la piété: ces desirs généraux (b) pour toutes les volontés de Dieu, & même les plus cachées préparent la voie à cet acquiescement: l'Espérance n'est plus un motif, dès qu'il en faut venir jusqu'à la sacrifier: c'est là, comme je l'ai dit (c); & je ne crains point de le répéter encore une fois: c'est là, dis-je, le point décisif, & la source de l'erreur; puisque c'est par-là qu'on est mené pas à pas (d) à cet acte barbare & désespéré de sacrifier par un sacrifice absolu son bonheur même éternel, & d'acquiescer à sa perte, malgré la nature & malgré la grace: c'est aussi (e) ce qui conduit insensiblement par l'indifférence du salut au dégoût du Sauveur; & sur cela j'ai encore à examiner une dernière Proposition qui appartient aux épreuves.

(c) *Rép. à
IV. Lettr.
no. XIX.
Ci-dessus,
p. 30.*

(d) *Ibid.*

(e) *Ibid.*

CHAPITRE XXV.

Dernière Proposition touchant la privation de Jesus-Christ dans les épreuves.

(f) *Max.
p. 194.*

LES âmes contemplatives (f) sont privées de la vue distincte, sensible & réfléchie de Jesus-Christ en deux tems différens: mais elles ne sont jamais privées POUR TOUJOURS en cette vie de la vue simple & distincte

de *Jesús-Christ*. C'est une des Propositions du nouveau système : où il faut d'abord remarquer ces mots, *privées pour toujours* : & ceux-ci, *vue simple & distincte de Jésus-Christ*; ce qui emporte qu'on pourroit être privé de cette *vue simple & distincte* à condition que ce ne fût pas *pour toujours en cette vie*.

L'Auteur passe de-là à marquer deux tems pour^o cette privation, dont le premier est la ferveur de la contemplation naissante : ce tems ne me regarde pas ; mais le second tems est de mon sujet, puisqu'il appartient aux épreuves. *Secondement (a)* donc une ame *FERD DE VUE Jésus-Christ dans les dernières épreuves* : remarquez ces mots, *perd de vue*; & un peu après : *L'ame ne perd pas plus de vue Jésus-Christ que Dieu*. Mais toutes ces pertes ne sont qu'apparentes & passagères ; après quoi *Jesús-Christ n'est pas moins rendu à l'ame que Dieu même*. Il n'y a nulle vérité dans ce discours. Ces pertes sont plus qu'apparentes ; puisque ce retour de *Jesús-Christ* qui sera rendu, n'empêche pas la réalité de la privation, tant que dure ce tems d'épreuves. D'où l'Auteur conclut (b), que hors ces cas l'ame la plus élevée peut dans l'actuelle contemplation être occupée de *Jesús-Christ* présent par la Foi ; par conséquent dans ces deux cas, & en particulier au cas des épreuves, l'ame n'en peut être occupée : on ne peut dire avec S. Paul (c) : *Je vis en la foi du Fils de Dieu, qui m'a aimé, & s'est donné pour moi* : car c'est encore en être occupé : c'est en être occupé, que d'invoquer Dieu expressément & distinctement par *Jesús-Christ*, qui est alors présent par la Foi : & encore qu'on puisse dire avec lui, *Pourquoi me délaissez-vous ?* ce doit être sans aucune vue distincte & particulière. Sur cette Proposition (d) qui est la 32. du Livre que nous réfutons : la note dit, qu'on n'est pas privé pour toujours de la *vue simple & distincte de Jésus-Christ* : mais elle ne répond rien à cette induction naturelle ; qu'on peut donc en être privé très-long tems, pourvu que ce ne soit pas pour toujours.

L'excuse que donne l'Auteur (e) à cette privation de *Jesús-Christ* dans les épreuves, c'est qu'elles sont courtes. Il oublie le docte & pieux Cardinal Bona, dans le Livre & dans le Chapitre (f) qu'il en a cité ; où il dit que *sainte Thérèse a été dans ces épreuves affreuses dix-huit ans ; S. François, deux ans ; sainte Claire de Montfalcon, quinze ans ; sainte Catherine de Boulogne, cinq ; sainte Marie Egyptienne, dix-sept ; sainte Marie Magdeleine de Pazzi, cinq ans, & seize ans encore dans ces extrêmes délaissemens ; Henri Surz, dix ; Balbasar Alvarez, seize ; & Thomas de Jésus, vingt*.

Enfin, on fera durer cette privation aussi long-tems qu'on voudra, puisque la condition est seulement qu'on n'y soit pas pour toujours en cette vie : & durant tout ce tems, selon la note (g), non seulement on sera privé de la *vue sensible & réfléchie de Jésus-Christ*; ce qui ne laisseroit pas d'être pernicieux & infoutenable : mais encore de la *vue distincte du même Jésus-Christ* présent par la foi. On

(a) Max. *ibid.* p. 195.

(b) *Ibid.* p. 196.

(c) Gal. II. 10.

(d) *Prin. cip. propos.* p. 121. 122. 123.

(e) *Instr. P. II. p. 131.* Errata sur cette page.

(f) *Vla. tom. cap. 10.*

(g) *Prin. prop. note de la page* 123.

n'aura qu'une vue confuse, & très-générale de Jesus-Christ en Dieu; & sous prétexte que l'ame croit alors avoir tout perdu, pour toujours, car c'est la supposition, elle ne le verra plus que confusément. Dans quel endroit de l'Evangile trouvera-t-on cette nouvelle doctrine?

CHAPITRE XXVI.

Quatre Auteurs cités pour le cas des dernières épreuves.

I. Auteur : S. Augustin.

(a) *Princ. propos. du 124. Esh. de Daß. Chr. n. 21. edit. Bened.* **O**N voit par-là (a) combien il est vrai, que nulle chose ne doit nous arrêter: puisque le Seigneur même en tant qu'il est la voie, a voulu, non pas nous arrêter, mais que nous passions au-delà, de peur que nous ne nous attachassions avec imperfection aux choses temporelles qu'il a faites pour notre salut, afin que nous méritions de parvenir à lui-même, qui a délivré notre nature des choses temporelles, & qui l'a élevée à la droite du Père.

REPONSE.

Je prens à témoin les yeux du Lecteur, s'il y a là un seul mot des dernières épreuves, ni de la privation de Jesus-Christ dans quel-que tems que ce soit: ni d'autre chose, que d'être introduit, mais toujours & en tout état par Jesus-Christ comme voie à lui-même, comme vérité, & comme vie. Cite-t-on de si longs passages, qui n'approchent pas seulement de la question, si ce n'est quand on veut manifestement éblouir le monde?

II. Auteur : Blosius.

III. Auteur : le bienheureux Jean de la Croix (b).

REPONSE.

(b) *Princ. propos. ibid.* Pour abrégé, on n'a qu'à jeter les yeux un moment sur ces passages expliqués ailleurs (c), pour voir qu'ils ne font rien à la question, & ne contiennent pas un seul mot de Jesus-Christ.

IV. Auteur : S. François de Sales.

(c) *Ch.-des-foi, Chap. XVI.XVIII 3. Princ. p. 160. 164.* Prenez (d) courage: car s'il vous a dénué des consolations & sentimens de sa présence, c'est afin que sa présence ne rienne plus à votre cœur.

REPONSE.

Etre dénué des consolations & sentimens de présence, est bien éloigné de perdre Jesus-Christ présent par la Foi, de ne le voir plus que confusément, & sans vue simple & distincte; & cela pour autant de tems qu'on voudra, pourvu seulement que ce ne soit pas pour toujours en cette vie.

En un mot nous avons fait voir dans les Auteurs, que le tems

d'épreuve n'ôte pas la sécurité, qu'on ne trouve qu'en Jesus-Christ, comme perpétuel médiateur & pontife toujours vivant afin d'intercéder pour nous.

CHAPITRE XXVII.

Note sur l'involontaire en Jesus-Christ.

LA variation de l'Auteur sur ce sujet (a) est surprenante: il s'est excusé de cette parole, sans faire ce qu'il falloit pour en purger son Livre. Flaté par de complaisans défenseurs, il l'a soutenue comme bonne, ainsi qu'il est démontré dans la Réponse à quatre Lettres (b), où je renvoie le Lecteur. Il cesse de la soutenir dans la note (c) sur la quinziesme Proposition: il la défend de nouveau dans une nouvelle Lettre, & il ne fait quel parti prendre. Ce qui est certain, c'est que pour établir la conformité des ames peignées avec Jesus-Christ *notre parfait modèle*, il l'a mise (d) dans l'*involontaire*, qui en Jesus-Christ comme en nous n'avoit aucune communication avec la partie supérieure.

(a) Max. p. 111.

(b) Rép. à IV. Lettr. n. XX. Ci-dessus, p. 31.
(c) Princ. prop. p. 64.
(d) Max. p. 111. 112.

CHAPITRE XXVIII.

Conclusion de cet Ouvrage: l'Auteur du nouveau système imagine de vains embarras.

J'AI rapporté environ quarante Passages pour les comparer à quatorze ou quinze Propositions condamnables, sur le seul sujet des épreuves: & il ne s'est trouvé nulle ressemblance qu'informe & confuse entre les uns & les autres, pas même dans les Ecrits de S. François de Sales, qui est celui dont on vante le plus la conformité. Cependant comme s'il l'avoit démontré, l'Auteur du nouveau système nous veut faire imaginer un embarras invincible dans la condamnation de son Livre des Maximes, & il tâche d'intéresser l'Eglise Romaine dans sa cause par ces paroles (e): *L'Eglise Romaine même a un intérêt capital de soutenir ce langage* (prétendu des Mistiques & des saints Auteurs) *qu'elle a pour ainsi dire tant de fois canonisé avec les Saints qui l'ont parlé dans leurs Ecrits. Autrement les hérétiques, les libertins, & tous les autres hommes peu affectionnés au saint Siège, ne manqueroient pas de dire, que cette Eglise varie selon les tems, qu'elle cède aux impressions passagères, & qu'elle censure aujourd'hui ce qu'elle donnoit hier pour la règle de la perfection. Par exemple, elle paroîtroit condamner dans mon Livre des propositions, qui sont visiblement BIEN PLUS précautionnées, que plusieurs de S. François de Sales, dont elle dit dans son Office solennel: Par ses Ecrits pleins d'une doctrine céleste, il a éclairé l'Eglise, & a montré un chemin al-*

(e) Princ. prop. p. 127.

juré & uni pour arriver à la perfection. Je laisse à juger, si c'est un bon moyen de détruire les *Quétistes*, & de remédier à tant d'autres maux de l'Eglise, que de faire dire à tous ses ennemis, qu'elle ne peut décider qu'en variant & en se contredisant elle-même.

Un Auteur qui écrit en cette sorte, perd le respect, & semble vouloir épouvanter l'Eglise Romaine en lui montrant, pour la rebuter, une discussion infinie & embarrassante de tant de passages, qui ne sont pas moins autorisés que ceux de S. François de Sales.

Mais Dieu a donné à son Eglise des règles certaines pour trancher ces difficultés. Et premièrement la Tradition se conserve toujours par certains Actes publics & si notoires, que les Novateurs eux-mêmes ne les peuvent nier. Ainsi la Divinité du Fils de Dieu paroïsoit dans l'adoration qu'on lui rendoit dans tous les tems & qu'Arius trouvoit établie. La tradition du péché originel étoit conservée dans le Batême des enfans: & celle de la nécessité aussi-bien que de l'efficacité de la Grace, par les prières de l'Eglise. Les mêmes prières de l'Eglise décident encore la question d'aujourd'hui: & on voit trop clairement que les vœux qu'elle pousse au Ciel pour le salut, qui n'est autre chose au fond que la consommation de l'amour, ne peuvent pas y être contraires.

Sur cela nous avons l'aveu solennel de l'Adversaire, puisqu'il est lui-même demeuré d'accord (a), que les motifs intéressés qu'il ôte aux parfaits sont répandus dans tous les Livres de l'Ecriture sainte, dans tous les monumens les plus précieux de la Tradition, enfin dans toutes les prières de l'Eglise.

Nous n'avons pas besoin d'examiner avec lui la nouvelle explication de l'intérêt propre; & il suffit pour en condamner l'Auteur que ce qu'il ôte aux parfaits sous ce nom, est cela même qui est répandu de son aveu dans l'Ecriture, dans la Tradition, & dans les prières que le S. Esprit dicte à l'Eglise Catholique.

Si voyant ce pas avancé qui renversoit tout le système, il a voulu retourner en arrière, & soutenir que les motifs de l'intérêt propre n'étoient pas ceux de l'Espérance chrétienne; loin d'avoir affoibli par là ce que l'on concluoit naturellement contre lui, il n'a fait que l'affermir; puisqu'après tout il est certain, que les motifs de l'Espérance chrétienne sont en effet répandus dans toute l'Ecriture, dans tous les monumens de la Tradition, dans toutes les prières de l'Eglise: de sorte que c'étoit parler naturellement, que de les avoir expliqués par ces termes.

Qu'il dise après cela tant qu'il voudra, que ces motifs ne sont point les surnaturels, mais ceux des affections naturelles; cette explication trouvée après coup ne sert qu'à faire voir, que comme tous les autres Novateurs, il se sent condamné par les paroles, que l'impression de la foi commune avoit fait couler naturellement de sa plume; & quelles que soient maintenant les expressions, il sera

(a) *Max.*
2^e 34.

toujours véritable , que les motifs dont il parloit & qu'il vouloit ôter aux parfaits , étoient (a) *des motifs répandus par-tout , des motifs révévés , & des moiens révélés de Dieu , pour réprimer les passions , pour affermir toutes les vertus , & pour détacher les ames de tout ce qui est renfermé dans la vie présente . C'est ce que porte le III. Article vrai : le faux (b) concourt dans le même sens , puisqu'il y est avoué que ces précieux motifs qu'on entreprend d'ôter aux parfaits , sont les fondemens de la justice chrétienne : je veux dire , poursuit l'Auteur , la crainte qui est le commencement de la sagesse , & l'Espérance par laquelle nous sommes sauvés.*

(a) *Max.*
p. 11.

(b) *Ibid.*
p. 91.

Après cela , vouloir réduire ces fondemens de la justice chrétienne , & tous ces motifs révévés qui ont tout le bon effet & toutes les propriétés qu'on vient d'entendre , aux magnifiques expressions de l'Apocalypse & des Prophètes , où la gloire des enfans de Dieu est si vivement représentée par des images sensibles qu'elles en pourroient exciter l'amour naturel ; c'est un détour si visible , c'est un si manifeste affoiblissement de ce que la vérité avoit inspiré d'abord , que les oreilles chrétiennes ne le peuvent plus entendre que comme un jeu d'esprit dans la matiere du monde la plus grave.

Ainsi on est étonné , quand on entend un Auteur se glorifier , que les Saints parlent comme lui , & qu'ils font même beaucoup moins précautionnés : car à quoi attribuerons-nous le sacrifice absolu , avec toutes les circonstances , & avec l'acquiescement simple à sa juste condamnation ? Est-ce une expression des Saints ? point du tout : on ne trouve rien de semblable dans leurs Ecrits . Est-ce donc une précaution du Livre des Maximes pour adoucir les expressions des pieux Auteurs ? au contraire , c'est ce qu'il y a de plus excessif & de plus outré dans ce Livre . Laisant à part ces excès déjà traités ailleurs , lequel des Saints a parlé , comme on vient d'entendre parler dans l'Article III. vrai & faux , un homme qui se glorifie d'être le plus précautionné de tous les Mistiques , & d'avoir rendu plus corrects les premiers d'entre eux ?

Après cela , peut-on s'imaginer , que l'Eglise puisse être en peine du fond de sa décision , ou s'inquiéter des passages qu'on lui objecte des siècles précédens ? Les doctes savent que les Ariens en avoient contre la Divinité du Fils de Dieu , d'aussi apparents , & en aussi grand nombre que ceux qu'on nous objecte . Mais sans s'étonner ni de leurs expressions ni de leur sainteté ni de leur nombre , l'Eglise a su distinguer le fond qui a toujours été constant , d'avec les expressions qui n'ont pas toujours été également précautionnées . Car si l'Auteur du nouveau système se sent lui-même obligé à réduire S. François de Sales à des expressions plus correctes , il a reconnu qu'avant les disputes on peut être beaucoup moins précautionné , que depuis qu'elles sont émues ; & qu'il ne faut pas s'étonner qu'on trouve quelque chose à expliquer & à

temperer dans les plus grands Saints , sans préjudice du fond qui demeure toujours inaltérable.

Quand donc aujourd'hui on veut faire craindre à l'Eglise Romaine , que ses ennemis qui sont ceux de la vérité & de Jesus-Christ , lui objecteront (a) *une doctrine variable , différente selon les tems ; on est affligé de voir cette objection des hérétiques , des libérins , & des autres hommes peu affectionnés au S. Siège , relevée par un Evêque qui doit savoir combien l'Eglise Romaine est au dessus de tels discours . Elle sait bien qu'en l'état où Dieu a mis la vérité en ce lieu d'exil , il y aura toujours de quoi lui faire un mauvais procès ; mais elle sait qu'il y a aussi un point décisif , par où l'on tranche les difficultés & l'on concilie tous les passages . Au reste elle est incapable de s'émouvoir de la malignité des contredisans dont elle aura toujours à essuyer les oppositions & même les raileries , tant qu'elle sera sur la terre . Accoutumée dès l'origine du Christianisme à prendre le point de la décision , le fond , dis-je encore une fois , le fond ne la met jamais en peine ; & quand il se trouveroit quelques saints Auteurs , qui se feroient quelquefois écartés de la vérité avant qu'elle fût bien reconnue , elle ne les dégraderoit pas de l'état , ni de l'honneur de la sainteté , parce qu'elle suppose toujours qu'ils portoient dans leur sein la soumission qui les a sanctifiés .*

Mais aujourd'hui , Dieu merci , nous ne sommes point en ce cas : les propositions du nouveau système ne se lisent dans aucun des Saints : il en faut outrer les passages pour y trouver quelque idée de ces étranges propositions . Il faut outrer S. François de Sales & lui faire avouer au pied de la lettre , que privé de voir & d'aimer Dieu dans la vie future , il ne cessera de l'aimer du moins dans celle-ci : il faut outrer de la même sorte une Angele de Foligny & les autres pieux Auteurs , pour leur faire parler le langage du Livre des Maximes . Ainsi tous les embarras dont on tâche d'envelopper cette question en multipliant les passages des saints Auteurs , disparaissent comme un vain nuage .

(a) *Princ.
707. p. 137.*

T A B L E

DES CHAPITRES,

Dans les Passages éclaircis.

P ROPOSITION du sujet.	pag. 245
Chap. II. Réflexion sur le titre & sur le dessein du Livre des Propositions.	246
Chap. III. Règle pour juger des expressions exagératives.	247
Chap. IV. Sept Principes généraux de solution tirés de la Règle précédente, & de l'autorité des Saints.	248
Chap. V. Autorités des saints Peres pour les sept Principes précédents.	250
Chap. VI. Deux autres Principes.	252
Chap. VII. Propositions du nouveau système.	253
Chap. VIII. Réflexions sur les Propositions précédentes.	254
Chap. IX. Auteurs allégués en confirmation des Propositions du nouveau système.	ibid.
Chap. X. Inutilité des autres Passages sur cette matiere.	256
Chap. XI. Suite des Auteurs.	ibid.
Chap. XII. Suite des Auteurs.	257
Chap. XIII. Sur le desir de cacher à Dieu ce qu'on fait pour lui.	258
Chap. XIV. Sur l'acquiescement simple : Passages de S. François de Sales.	ibid.
Chap. XV. Réflexion sur les derniers Passages.	259
Chap. XVI. Suite des Auteurs.	260
Chap. XVII. Règle pour entendre le croire des ames peignées.	261
Chap. XVIII. Suite des Auteurs.	262
Chap. XIX. Passages speculatifs sur les suppositions impossibles.	265
Chap. XX. Réponse, & remarques sur les Passages précédents.	268
Chap. XXI. Autres Propositions du nouveau système, sur le desir de plaire à Dieu.	269
Chap. XXII. Autre Proposition sur l'indifférence à être heureux & malheureux.	270
Chap. XXIII. Notes de M. de Cambrai sur les Propositions.	271
Chap. XXIV. Les Notes sur la XII. & la XIV. Proposition : & leur absurdité manifeste.	272
Chap. XXV. Dernière Proposition touchant la privation de Jesus-Christ dans les épreuves.	274
Chap. XXVI. Quatre Auteurs cités pour le cas des dernières épreuves.	276
Chap. XXVII. Note sur l'involontaire en Jesus-Christ.	277
Chap. XXVIII. Conclusion de cet Ouvrage : l'Auteur du nouveau système imagine de vains embarras.	ibid.

M A N D E M E N T DE MONSEIGNEUR L'EVÊQUE DE MEAUX:

*Pour la publication de la Constitution de Notre S. Pere le Pape Innocent XII.
du 12. de Mars 1699. portant condamnation & défense du Livre
intitulé : Explication des Maximes des Saints
sur la Vie intérieure, &c.*

JACQUES BENIGNE, par la permission divine, Evêque de Meaux: AUX DOYENS RURAUX, CURE'S ET VICAIRES, ET A TOUS LES FIDELES DE NOTRE DIOCESE: SALUT ET BENEDICTION EN NOTRE SEIGNEUR.

DANS l'obligation où nous sommes de condamner les fausses spiritualités, même dans les Livres où elles paroissent avec leurs plus belles couleurs, quoique toujours sans l'autorité de l'Ecriture & sans le témoignage des Saints; nous parlerons avec d'autant plus de confiance, que cette condamnation est précédée d'une Constitution Apostolique, où la Foi de S. Pierre & de l'Eglise Romaine, mere & maîtresse des Eglises, s'est expliquée en ces termes:

Condamnation & défense faite par Notre Très-saint Pere Innocent, par la Providence divine, Pape XII. du Livre imprimé à Paris en 1697. sous ce titre : Explication des Maximes des Saints sur la Vie intérieure, &c.

INNOCENT PAPE XII.

pour perpétuelle mémoire.

COMME il est venu à la connoissance de Notre Siège Apostolique, qu'un certain Livre François avoit été mis au jour sous ce titre : **EXPLICATION DES MAXIMES DES SAINTS SUR LA VIE INTERIEURE**, par MESSIRE FRANÇOIS DE SALIGNAC FENELON, Archevêque Duc de Cambrai, Précepteur de Messieurs les Ducs de Bourgogne, d'Anjou & de Berry. A Paris, chez Pierre Aubouin, Pierre Emery, Charles Cloufier, 1697. & que le bruit extraordinaire, que ce Livre avoit d'abord excité en France, à l'occasion de la doctrine qu'il contient, comme n'étant

Sanctiss. D.N.D. Innocentii divina Providentia Papæ XII. damnatio & prohibitio Libri Parisiis anno 1697. impressi, cui titulus: Explication des Maximes des Saints sur la Vie interieure, &c.

INNOCENTIUS PAPA XII.

ad perpetuam rei memoriam.

CUM alias ad Apostolatus Nostræ notitiam pervenerit, in lucem prodixisse Librum quemdam Gallico idiomate editum, cui titulus: **EXPLICATION DES MAXIMES DES SAINTS SUR LA VIE INTERIEURE**, par MESSIRE FRANÇOIS DE SALIGNAC FENELON, Archevêque Duc de Cambrai, Précepteur de Messieurs les Ducs de Bourgogne, d'Anjou & de Berry. A Paris chez Pierre Aubouin, Pierre Emery, Charles Cloufier 1697. ingens vero subinde de non sans libri hujusmodi doctri-

na excitatus in Galliis rumor adeo percrebuerit, ut opportunam Pastoralis vigilantia nostræ opem efflagitaverit : Nos eundem Librum nonnullis ex Venerabilibus Fratribus nostris S. R. E. Cardinalibus, aliisque in sacra Theologia Magistris, mature, ut rei gravitas postulare videbatur, examinandum commisimus. Porro hi mandatis nostris obsequentes, postquam in quamplurimis Congregationibus varias Propositiones ex eodem Libro excerptas diuturno accuratoque examine discusserant, quid super eorum singulis sibi videretur, tam voce quam scripto nobis exposuerunt. Auditis igitur in pluribus iidem eorum nobis desuper actis Congregationibus memoratorum Cardinalium, & in sacra Theologia Magistrorum sententiis, Dominici gregis Nobis ab æterno Pastore crediti periculis, quantum nobis ex alto conceditur, occurrere cupientes, motu proprio ac ex certa scientia & matura deliberatione Nostris, deque Apostolica potestatis plenitudine, Librum prædictum ubicumque & quocumque alio idiomate, seu quavis editione aut versione huc usque impressum, aut in posterum imprimendum quippe ex cuius lectione; & usu Fideles sensim in errores ab Ecclesia Catholica jam damnatos induci possent, ac insuper tamquam continentem Propositiones sive in obvio eorum verborum sensu, sive attentæ sententiarum connectione TEMERARIAS, scandalosas, male sonantes, plarum aurium offensivas, in praxi perniciosas, ac etiam erroneas respectivè, tenore præsentium damnamus & reprobamus; ipsiusque Libri impressionem, descriptionem, lectionem, retentionem & usum omnibus & singulis Christi fidelibus, etiam specifica & individua mentione & expressione dignis, sub pena excommunicationis per contrasacientes ipsos factis absque alia declaratione incurrenda, interdiximus & prohibemus. Volentes & Apostolica auctoritate mandantes, ut quicumque supradictum Librum penes se

pas saine, s'étoit depuis tellement répandue, qu'il étoit nécessaire d'appliquer notre vigilance Pastorale à y remédier: Nous avons mis ce Livre entre les mains de quelques-uns de nos vénérables Freres les Cardinaux de la sainte Eglise Romaine & d'autres Docteurs en Théologie, pour être par eux examiné avec la maturité que l'importance de la matiere sembloit demander. En exécution de nos ordres, ils ont sérieusement & pendant un long tems examiné dans plusieurs Congrégations, diverses Propositions de ce même Livre, sur lesquelles ils nous ont rapporté de vive voix & par écrit, ce qu'ils ont jugé de chacune. Nous donc, après avoir pris les avis de ces mêmes Cardinaux & Docteurs en Théologie dans plusieurs Congrégations tenues à cet effet en notre présence, désirant autant qu'il nous est donné d'en haut, prévenir les périls qui pourroient menacer le troupeau du Seigneur qui nous a été confié par ce Pasteur éternel; de notre mouvement & de notre certaine science, après une mure délibération, & par la plénitude de l'autorité Apostolique, CONDANONS ET REPROUVONS par la teneur des Présentes, LE LIVRE SUSDIT, en quelque lieu & en quelque autre Langue qu'il ait été imprimé, de quelque édition & de quelque version qui s'en soit faite, ou qui s'en puisse faire dans la suite; d'autant que par la lecture & par l'usage de ce Livre, les Fidèles pourroient être insensiblement induits dans des erreurs déjà condamnées par l'Eglise Catholique: & outre cela, comme contenant des Propositions, qui, soit dans le sens des paroles, tel qu'il se présente d'abord, soit eu égard à la liaison des principes, SONT TEMERAIRES, scandaleuses, malsonnantes, offensent les oreilles pieuses, sont pernicieuses dans la pratique, & même erronnées respectivement. Faisons défenses à tous & à chacun des Fidèles, même à ceux qui devroient être ici nommément exprimés, de l'imprimer, le décrire, le lire, le garder & s'en servir, sous peine d'excommunication; que les contrevenans encourront par le fait même & sans autre déclaration. Voulons & commandons par l'autorité Apostolique, que quic-

conque aura ce Livre chez soi, aussitôt qu'il aura connoissance des présentes Lettres, le mette sans aucun délai entre les mains des Ordinaires des lieux, ou des Inquisiteurs d'Hérésie : nonobstant toutes choses à ce contraires. Voici quelles sont les Propositions contenues au Livre susdit, que nous avons condamnées, comme nous venons de marquer, par notre jugement & censure Apostolique, traduites du François en Latin.

(a) *Explication des Max. &c.*
p. 10. 11. 15.
&c.
I. Il (a) y a un état habituel d'amour de Dieu, qui est une charité pure & sans aucun mélange du motif de l'intérêt propre.... Ni la crainte des châtimens, ni le desir des récompenses, n'ont plus de part à cet amour. On n'aime plus Dieu ni pour le mérite, ni pour la perfection, ni pour le bonheur qu'on doit trouver en l'aimant.

(b) *Ibid.*
p. 21. 24.
&c.
II. Dans (b) l'état de la vie contemplative ou unitive, on perd tout motif intéressé de crainte & d'espérance.

(c) *Ibid.*
p. 35.
III. Ce (c) qui est essentiel dans la direction, est de ne faire que suivre pas à pas la grace avec une patience, une précaution & une délicatesse infinie. Il faut se borner à laisser faire Dieu, & ne porter jamais au pur amour, que quand Dieu par l'opération intérieure commence à ouvrir le cœur à cette parole, qui est si dure aux âmes encore attachées à elles-mêmes, & si capable ou de les scandaliser ou de les jeter dans le trouble.

(d) *Ibid.*
p. 49. 50.
IV. Dans (d) l'état de la sainte indifférence, l'âme n'a plus de desirs volontaires & délibérés pour son intérêt, excepté dans les occasions où elle ne coopère pas fidèlement à toute sa grace.

(e) *Ibid.*
p. 52.
V. Dans (e) cet état de la sainte indifférence, on ne veut rien pour soi ; mais on veut tout pour Dieu ; on ne veut rien pour être parfait, ni bienheureux pour son propre intérêt ; mais on veut toute perfection & toute béatitude, autant qu'il plaît à Dieu de nous faire vouloir ces choses par l'impression de sa grace.

(f) *Ibid.*
p. 52. 53.
VI. En (f) cet état on veut plus le

babuerint, illum statim atque presentes Litteræ eis innotuerint, locorum Ordinariis, vel hereticæ pravitatis Inquisitoribus tradere ac consignare omnino teneantur : in contrarium facientibus non obstantibus quibuscumque. Ceterum Propositiones in dicto Libro contentæ, quas Apostolici censuræ judicii, sicut præmittitur, consignandas duximus, ex Gallico idiomate in Latinum versæ, sunt tenoris qui sequitur, videlicet.

I. Datur habitualis status amoris Dei, qui est caritas pura, & sine ulla admixtione motivi proprii interesse... Neque timor pœnarum, neque desiderium remunerationum habent amplius in eo partem. Non amatur amplius Deus propter meritum, neque propter perfectionem, neque propter felicitatem in eo amando inveniendam.

II. In statu vite contemplativæ sive unitivæ, amittitur omne motivum interessatum timoris & spei.

III. Id quod est essentialè in directione animæ, est non aliud facere, quam sequi pedetentim gratiam cum infinita patientia, præcautione & subtilitate. Oportet se intra hos limites continere, ut sinatur Deus agere, & numquam ad purum amorem ducere, nisi quando Deus per unionem interiorem incipit aperire cor huic verbo, quod adeo durum est animabus adhuc sibi met affixis, & adeo potest illas scandalizare, aut in perturbationem conicere.

IV. In statu sanctæ indifferentiæ anima non habet amplius desideria voluntaria & deliberata propter suum interesse, exceptis iis occasionibus, in quibus toti suæ gratiæ fideliter non cooperatur.

V. In eodem statu sanctæ indifferentiæ nihil nobis, omnia Deo volumus. Nihil volumus ut simus perfecti & beati propter interesse proprium ; sed omnem perfectionem, ac beatitudinem volumus in quantum Deo placet efficere, ut velimus res istas impressione suæ gratiæ.

VI. In hoc statu indifferentiæ sta-

tu nolumus amplius salutem ut salutem propriam, ut liberationem æternam, ut mercedem nostrorum meritorum, ut nostrum interesse omnium maximum; sed eam volumus voluntate plena, ut gloriam & beneplacitum Dei, ut rem quam ipse vult, & quam nos vult velle propter ipsum.

VII. Derelictio non est nisi abnegatio seu sui ipsius renuntiatio, quam Jesus Christus a nobis in Evangelio requirit, postquam externa omnia reliquerimus. Ista nostri ipsorum abnegatio, non est nisi quoad interesse proprium -- Extremæ probationes, in quibus hæc abnegatio seu sui ipsius derelictio exerceri debet, sunt tentationes quibus Deus æmulator vult purgare amorem, nullum ei ostendendo periculum, neque ullam spem quoad suum interesse proprium, etiam æternum.

VIII. Omnia sacrificia quæ fieri solent ab animabus quam maxime desintereffatis circa eorum æternam beatitudinem, sunt conditionalia -- Sed hoc sacrificium non potest esse absolutum in statu ordinario. In uno extremarum probationum casu hoc sacrificium fit aliquo modo absolutum.

IX. In extremis probationibus potest animæ invincibiliter persuasum esse persuasione reflexa, & quæ non est intimus conscientia fundus, se juste reprobata esse a Deo.

X. Tunc anima divisa a semetipsa expirat cum Christo in cruce, dicens: *Deus meus, ut quid dereliquisti me?* In hac involuntaria impressione desperationis consociat sacrificium absolutum sui interesse proprii quoad æternitatem.

XI. In hoc statu anima amittit omnem spem sui proprii interesse, sed numquam amittit in parte superiori, id est in suis actibus directis & intimis, spem perfectam, quæ est desiderium desintereffatum promissionum.

XII. Director tunc potest huic animæ permittere, ut simpliciter acquiescat iacturæ sui proprii interesse &

salutem comme salut propre, comme délivrance éternelle, comme récompense de nos mérites, comme le plus grand de tous nos intérêts; mais on le veut d'une volonté pleine, comme la gloire & le bon plaisir de Dieu, comme une chose qu'il veut, & qu'il veut que nous voulions pour lui.

VII. L'abandon (a) n'est que l'abné- (a) *Ibid.*
gation ou renoncement de soi-même, que *P. 71. 72.*
Jesus-Christ nous demande dans l'Evangile, après que nous aurons tout quitté au dehors. Cette abnégation de nous-mêmes n'est que pour l'intérêt propre..... Les épreuves extrêmes où cet abandon doit être exercé, sont les tentations par lesquelles Dieu jaloux veut purifier l'amour en ne lui faisant voir aucune ressource, ni aucune espérance pour son intérêt propre, même éternel.

VIII. Tous (b) les sacrifices que les (b) *Ibid.*
âmes les plus désintereffées font d'ordi- *P. 87.*
naire sur la béatitude éternelle, sont conditionnels.... Mais ce sacrifice ne peut être absolu dans l'état ordinaire. Il n'y a que le cas des dernières épreuves où ce sacrifice devient en quelque manière absolu.

IX. Dans (c) les dernières épreuves (c) *Ibid.*
une âme peut être invinciblement persua- *P. 87.*
dée d'une persuasion réfléchie, & qui n'est pas le fond intime de la conscience, qu'elle est justement réprochée de Dieu.

X. Alors (d) l'âme divisée d'avec el- (d) *Ibid.*
le-même, expire sur la croix avec Jesus- *P. 90.*
Christ, en disant: O Dieu, mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné? Dans cette impression involontaire de désespoir, elle fait le sacrifice absolu de son intérêt propre pour l'éternité.

XI. En (e) cet état une âme perd (e) *Ibid.*
toute espérance pour son propre intérêt, *P. 90. 91.*
mais elle ne perd jamais dans la partie supérieure, c'est-à-dire dans ses actes directs & intimes, l'espérance parfaite, qui est le désir désintereffé des promesses.

XII. Un Directeur (f) peut alors laiss- (f) *Ibid.*
ser faire à cette âme un acquiescement *P. 91.*
simple à la perte de son intérêt propre,

Et à la condamnation juste où elle croit être de la part de Dieu.

(a) Ibid. XIII. La (a) partie inférieure de Jésus-Christ sur la croix ne communiquoit pas à la supérieure son trouble involontaire.

(b) Ibid. XIV. Il (b) se fait dans les dernières épreuves pour la purification de l'amour, une séparation de la partie supérieure de l'âme d'avec l'inférieure.... Les âmes

(c) Pag. 223. (c) de la partie inférieure dans cette séparation, sont d'un trouble entièrement aveugle & involontaire; parce que tout ce qui est intellectuel & volontaire est de la partie supérieure.

(d) Ibid. XV. La méditation (d) consiste dans des âmes discursives qui sont faciles à distinguer les uns des autres.... Cette (e)

(e) Ibid. p. 205. composition d'âmes discursives & réfléchies est propre à l'exercice de l'amour intéressé.

(f) Ibid. XVI. Il (f) y a un état de contemplation si haute & si parfaite, qu'il devient habituel; en sorte que toutes les fois qu'une âme se met en actuelle oraison, son oraison est contemplative, & non discursive. Alors elle n'a plus besoin de revenir à la méditation ni à ses âmes méthodiques.

(g) Ibid. p. 294. XVII. Les âmes (g) contemplatives sont privées de la vue distincte, sensible & réfléchie de Jésus-Christ en deux tems différens... Premièrement dans la fervente naissante de leur contemplation.... Secondement (h) une âme perd de vue Jésus-Christ dans les dernières épreuves.

(h) Ibid. p. 295.

(i) Ibid. XVIII. Dans (i) l'état passif.... on exerce toutes les vertus distinctes, sans penser qu'elles sont vertus: on ne pense en chaque moment qu'à faire ce que Dieu veut; & l'amour jaloux fait tout ensemble qu'on ne veut plus être vertueux (pour soi,) & qu'on ne l'est jamais tant que quand on n'est plus attaché à l'être.

(K) Ibid. XIX. On peut dire (k) en ce sens, que l'âme passive & désintéressée ne veut plus même l'amour en tant qu'il est sa perfection & son bonheur, mais seulement en tant qu'il est ce que Dieu veut de nous.

justæ condemnationi, quam sibi a Deo indictam credit.

XIII. Inferior Christi pars in cruce non communicavit superiori suas involuntarias perturbaciones.

XIV. In extremis probationibus pro purificatione amoris fit quædam separatio partis superioris animæ ab inferiori -- In ista separatione, actus partis inferioris manant ex omnino cæca & involuntaria perturbatione; nam totum quod est voluntarium & intellectuale, est partis superioris.

XV. Meditatio constat discursivis actibus, qui a se invicem facile distinguuntur -- Ista compositio actuum discursivorum & reflexorum est propria exercitio amoris interestati.

XVI. Datur status contemplationis adeo sublimis adeoque perfectæ, ut fiat habitualis; ita ut quoties anima actu orat, sua oratio sit contemplativa, non discursiva. Tunc non amplius indiget redire ad meditationem, ejusque actus methodicos.

XVII. Animæ contemplativæ privantur intuitu distincto, sensibili & reflexo Jesu Christi duobus temporibus diversis -- Primo, in fervore nascente earum contemplationis -- Secundo, anima amittit intuitum Jesu Christi in extremis probationibus.

XVIII. In statu passivo... exercentur omnes virtutes distinctæ, non cogitando quod sint virtutes. In quolibet momento aliud non cogitatur, quam facere id quod Deus vult; & amor zelotypus simul efficit, ne quis amplius sibi virtutem velit, nec unquam sit adeo virtute præditus, quam quum virtuti amplius affixus non est.

XIX. Potest dici in hoc sensu, quod anima passiva & desintereffata nec ipsum amorem vult amplius, quatenus est sua perfectio & sua felicitas, sed solum quatenus est id quod Deus a nobis vult.

XX. In confitendo debent animæ transformari sua peccata detestari & condemnare se, & desiderare remissionem suorum peccatorum, non ut propriam purificationem & liberationem, sed ut rem quam Deus vult, & vult nos velle propter suam gloriam.

XXI. Sancti Mystici excluderunt a statu animarum transformatarum exercitationes virtutum.

XXII. Quamvis hæc doctrina (de puro amore) esset pura & simplex perfectio Evangelica in universa Traditione designata; antiqui Pastores non proponebant passim multitudini jurorum, nisi exercitia amoris interessati eorum gratia proportionata.

XXIII. Purus amor ipse solus constituit totam vitam interiorum; & tunc evadit unicum principium & unicum motivum omnium actuum, qui deliberati & meritorii sunt.

Non intendimus tamen per expressam Propositionem hujusmodi reprobationem, alia in eodem Libro contenta ullatenus approbare. Ut autem eadem præsentis Litteræ omnibus facilius innotescant, nec quisquam illarum ignorantiam valeat allegare; volumus pariter, & auctoritate præfata decernimus, ut illæ ad valvas Basilicæ Principis Apostolorum, ac Cancellariæ Apostolicæ, nec non Curie generalis in Monte Citorio, & in acie Campi Floræ de Urbe per aliquem ex Curforibus nostris, ut moris est, publicentur, illarumque exempla ibidem affixa relinquantur; ita ut sic publicatæ, omnes & singulos quos concernunt, perinde afficiant, ac si unicuique illorum personaliter notificatæ & intimatæ fuissent: Utque ipsarum præsentium Litterarum transumptis seu exemplis, etiam impressis, manu alicujus Notarii publici subscriptis & sigillo personæ in Ecclesiastica dignitate constitutæ munitis, eadem prorsus fides tam in judicio, quam extra illud ubique locorum habeatur, quæ ipsi præsentibus haberetur, si forent exhi-

XX. Les (a) âmes transformées . . . (a) *Ibid.* en se confessant doivent détester leurs fautes, se condamner & désirer la rémission de leurs péchés, non comme leur propre purification & délivrance, mais comme chose que Dieu veut, & qu'il veut que nous voulions pour sa gloire.

XXI. Les (b) saints Mystiques ont exclus de l'état des âmes transformées, les pratiques de vertu.

XXII. Quoique (c) cette doctrine (du (c) *Ibid.* pur amour) fût la pure & simple perfection de l'Evangile marquée dans toute la Tradition; les anciens Pasteurs ne proposaient d'ordinaire au commun des justes que les pratiques de l'amour intéressé proportionnées à leur grace.

XXIII. Le (d) pur amour fait lui seul toute la vie intérieure, & devient alors l'unique principe & l'unique motif de tous les actes délibérés & méritoires.

Au reste Nous n'entendons point par la condamnation expresse de ces Propositions, approuver aucunement les autres choses contenues au même Livre. Et afin que ces présentes Lettres viennent plus aisément à la connoissance de tous, & que personne n'en puisse prendre cause d'ignorance; Nous voulons pareillement, & ordonnons par l'autorité susdite, qu'elles soient publiées aux portes de la Basilique du Prince des Apôtres, de la Chancellerie Apostolique, & de la Cour générale au Mont Citorio, & à la tête du Champ de Flore dans la Ville, par l'un de nos Huisiers suivant la coutume, & qu'il en demeure des exemplaires affichés aux mêmes lieux: en sorte qu'étant ainsi publiées, elles aient envers tous & un chacun de ceux qu'elles regardent, le même effet qu'elles auroient étant signifiées & intimées à chacun d'eux en personne; voulant aussi qu'on ajoute la même foi aux copies & aux exemplaires même imprimés des présentes Lettres, signés de la main d'un Notaire public & scellés du sceau d'une Personne constituée en dignité ecclésiastique, tant en jugement que dehors, & par toute la terre, qu'on ajouteroit à ces mêmes Lettres représentées & pro-

duites en original. DONNÉ à Rome à sainte Marie Majeure, sous l'Anneau du Pêcheur, le douzième jour de Mars MDCXCIX. l'an huitième de notre Pontificat.

bitæ vel offensa. DATUM Romæ apud sanctam Mariam Majorem, sub annulo Piscatoris, die xii. Martii MDCXCIX. Pontificatus Nostri anno octavo.

Signé, J. F. CARD. ALBANO.

J. F. CARD. ALBANUS.

Et plus bas :

Et infra.

L'An de N. S. Jesus-Christ 1699. Indiction septième, le 13. de Mars, & du Pontificat de Notre Saint Pere le Pape, par la Providence divine Innocent XII. l'an huitième, le Bref susdit a été affiché & publié aux portes de la Basilique du Prince des Apôtres, de la grande Cour d'Innocent, à la tête du Champ de Flore, & autres lieux de la Ville accoutumés, par moi François Perino, Huissier de Notre très-saint Pere le Pape.

Anno a Nativitate D.N. J.C. 1699. Indictione septima, die vero 13. mensis Martii, Pontificatus autem sanctissimi in Christo Patris, & D. N. D. Innocentii divina Providentia Papæ XII. anno ejus octavo, supradictum Breve affixum & publicatum fuit ad valvas Basilicæ Principis Apostolorum, Magnæ Curie Innocentianæ, in acie Campi Floræ, ac aliis locis solitis & consuetis Urbis per me Franciscum Perinum, ejusdem sanctissimi D. N. Papæ Curforem.

Signé, Sebastien Vafello,
Maitre des Huissiers.

Sebastianus Vafellus
Mag. Cursf.

*Romæ ex Typographia Reverendæ Cameræ Apostolicæ
MDCXCIX.*

UNE Censure si claire & si solennelle, a eu tout l'effet qu'on en pouvoit espérer: le même esprit de la Tradition qui a fait parler le Chef visible de l'Eglise, lui a uni les membres: toutes les Provinces ecclésiastiques de ce Roiaume ont reçu & accepté la Constitution avec le respect & la soumission ordinaire: & nous avons eu la consolation tant désirée & tant espérée, de voir Monseigneur l'Archevêque de Cambrai s'y soumettre le premier (a), simplement, absolument, & sans aucune restriction; en ajoutant même depuis, quelque pensée qu'il ait pu avoir de son Livre, qu'il renonçoit à son jugement, pour se conformer simplement à celui du souverain Pontife.

(a) Proc.
Verbal de
la Proc. de
Camb. Im-
primé à
Paris, p. 16.

Ainsi on ne songe plus à défendre un Livre avec lequel on auroit à craindre, selon la Constitution (b), d'induire les pieux Lecteurs à des erreurs déjà condamnées par l'Eglise Catholique; & on renonce en termes exprès à toute pensée de l'expliquer, après que le saint Siège en a condamné les Propositions en toutes manieres, soit dans leur sens naturel, soit dans la liaison de leurs principes.

(b) Ibid.

Les ennemis de l'Eglise, si attentifs aux divisions qui sembloient s'y élever, peuvent voir par cet exemple, que ce n'est pas en vain

qu'elle se glorifie en Notre Seigneur du remède qu'il a opposé aux dissensions, en donnant un Chef aux Evêques & à l'Eglise visible, avec lequel tout corps garde l'unité.

Nous rendons grâces à Dieu, d'avoir inspiré à Notre saint Pere le Pape Innocent XII. digne successeur de S. Pierre, une Censure qui prévoit si bien les inconvéniens des nouvelles spiritualités, tant dans la spéculative que dans la pratique, avec une si ferme volonté de surmonter les travaux d'un examen si pénible : & adhérant à son jugement, Nous condamnons le Livre susdit intitulé : *Explication des Maximes des Saints sur la Vie intérieure, &c.* & lesdites vingt-trois Propositions, avec les mêmes qualifications de la Constitution Apostolique : sans approuver les autres.

A CES CAUSES: Nous vous mandons de publier dans vos Prônes & Prédications, la Constitution ci dessus traduite, avec notre présent Mandement, pour être suivie & exécutée dans tout notre Diocèse, selon sa forme & teneur: Ordonnons qu'elle sera enregistrée au Greffe de notre Officialité, pour y avoir recours & être procédé par les voies de droit contre les contrevenans: **DEFENDONS** à toutes personnes de lire ledit Livre, même de le garder, sous toutes les peines portées par la Constitution; enjoignant sous les mêmes peines à ceux qui en auroient quelque exemplaire, de nous le remettre incessamment entre les mains.

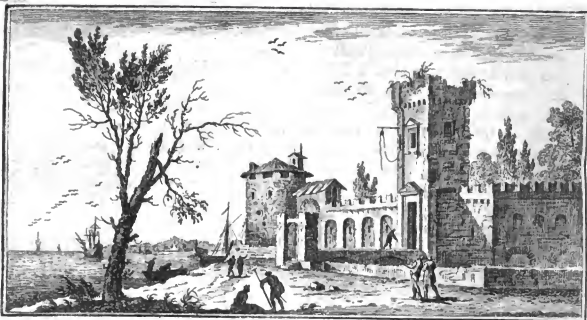
Nous vous mandons pareillement, d'envoyer & signifier ces Présentes à tous Curés & Vicaires, Communautés séculières & régulières de notre Diocèse, & autres qu'il appartiendra, soi disant exemts & non exemts, pour être lues, publiées & exécutées dans la même forme. **DONNE** à Meaux dans notre Palais Episcopal, le seizième jour du mois d'Août, l'an mil six cent nonante-neuf.

Signé, † J. BENIGNE, Ev. de Meaux.

Et plus bas. Par le Commandement de mondit Seigneur,

ROYER.

Lu & publié en Synode, le Jeudi troisième jour de Septembre, l'an mil six cent nonante-neuf.



RECUEIL DE QUELQUES PIÈCES

DE M. JACQUES-BENIGNE BOSSUET

EVÊQUE DE MEAUX,

Touchant l'affaire du Quiétisme, &c.

I. TRADITION DES NOUVEAUX MISTIQUES.



P R E F A C E.

(a) Chap. I,
p. 13.

DANS le Traité intitulé *le Gnostique*, &c. (a) on propose en-faveur des nouveaux Mistiques une chaîne de Tradition composée de quelques Peres & de quelques Auteurs modernes. On veut que leur homme intérieur & passif soit le *Gnostique*, nouveau Mistique de *S. Clément d'Alexandrie*, qui a tant de conformité avec l'homme spirituel de *S. Paul*, & avec l'homme à qui selon *S. Jean* l'onction seule enseigne toutes choses : que celui-là soit le même que le contemplatif *DEIFORME* de *S. Denis* : celui-là encore le même que le Solitaire de *Cassien*, dont l'oraison est continuelle & dans l'immobilité de l'ame : le même encore que ces hommes sublimes de *S. Augustin*, qui sont instruits de Dieu seul : & enfin que tous ceux-là ne soient qu'un avec l'ame

passive & transformée du bienheureux Jean de la Croix, avec le contemplatif de saint François de Sales toujours dans la sainte indifférence; & l'on y joint dans un autre Ecrit le contemplatif passif du P. Balthasar Alvarès & de quelques autres. Tout cela, dit-on, n'est qu'une même idée sous des noms divers; & c'est ce qu'on inculque en plusieurs endroits.

Mais au contraire, il paroîtra que tous ces Auteurs, soit des premiers, soit des derniers siècles, ont des vues très-différentes : que l'homme passif du bienheureux Jean de la Croix ne se trouve dans aucun d'eux : encore moins l'homme passif des nouveaux modernes, très-différent de celui du bienheureux Jean de la Croix & du P. Balthasar Alvarès, aussi-bien que de l'indifférent de S. François de Sales; de sorte que le contemplatif qu'on nous donne, est un homme tout nouveau, très-éloigné de tous les autres, & fabriqué par les Mistiques de nos jours, que je nommerai à la fin.

Pour examiner ces Auteurs par ordre, je commence par le plus ancien, qui est S. Clément d'Alexandrie, & je suivrai Chapitre à Chapitre l'Auteur qui nous en expose la doctrine.

Et parce que cet Auteur insinue par-tout, & prétend avoir bien prouvé qu'il y a eu sur la nouvelle Oraison passive une Tradition cachée, dont on fait un mystère au commun des Chrétiens, comme on en faisoit un des Sacramens aux Infidèles & aux Catéchumènes; il faudra bien examiner à la fin, si cette prétention a quelque fondement dans les passages qu'on tourne de ce côté-là.

S. CLEMENT D'ALEXANDRIE.

CHAPITRE I.

Idee générale de la Gnose.

C'EST qu'on insinue dans tout ce Chapitre, c'est que par S. Clément d'Alexandrie cette *Gnose* est un mystère qu'il ne peut pas dévoiler. Par-là on prépare (a) le Lecteur à entendre à *demi mot*, c'est-à-dire non-seulement à n'exiger pas une preuve claire & complete, mais encore à se contenter des moindres indices. On ne veut pas (b) que ce secret puisse tomber sur les vérités communes du Christianisme; & par-là on commence à insinuer que c'est un état extraordinaire: d'où l'on conclut enfin que le Gnostique de S. Clément est le parfait Chrétien; ce qu'on interprète en disant (c): *Que ce parfait Chrétien est l'homme passif des Mistiques*. Il n'y a sur tout cela qu'à demeurer en suspens, en attendant qu'on produise les paroles de S. Clément, sans s'arrêter davantage aux ingénieuses préparations de notre Auteur.

C H A P I T R E II.

*De la fausse Gnose , par laquelle l'Auteur prétend conclure
que S. Clément n'use point d'exagération.*

C E Chapitre contient encore une espece de préparation pour insinuer au Lecteur qu'il ne faut pas s'étonner qu'on ait abusé de l'Oraison des nouveaux Mistiques , ni qu'on les ait calomnié . On a bien abusé du nom de *Gnostique* : on a voulu introduire une fausse Gnose pleine d'ordures à la place de la véritable : on a calomnié le Diacre Nicolas disciple des Apôtres, comme en étant un des chefs . Saint Epiphane est entré dans le blâme qu'on a donné à ce saint homme, qui étoit pourtant un véritable Gnostique, c'est-à-dire un homme parfait , selon S. Clément , plus croiable comme plus ancien que S. Epiphane . Ainsi les Saints mêmes sont calomniés : des Saints les condamnant : on les confond avec ceux qui abusent de leur doctrine : on leur impute des actions honteuses, dont d'autres Saints les justifient : on les accuse d'être athées, des gens sans religion, qui ne prient pas, non plus que certains faux Gnostiques avec lesquels on les range ; mais S. Clément a entrepris leur défense dans le tems qu'ils étoient le plus calomniés . A la bonne heure ; c'est qu'on peut calomnier des gens de bien , & abuser de la doctrine la plus sainte . Il n'y a plus qu'à venir au fond , & laisser ces préparatoires .

S E C T I O N I.

Sur le Chapitre II.

*Suite mémorable de ce Chapitre : Question, si l'Auteur a bien
conclu qu'il n'y a point d'exagérations dans les paroles
de S. Clément.*

^(*) ^{31.} **L** Es réflexions de l'Auteur sur la fausse Gnose , préparent une conclusion plus importante : c'est que ce Pere écrivant l'apologie de la Gnose dans le tems qu'on la décrioit , il (a) n'en faisoit dire que ce qu'on ne pouvoit pas s'empêcher d'en dire , & que les hommes du dehors étoient capables d'en porter . Par conséquent , poursuit-on , jamais homme n'a été plus pressé que S. Clément , de retrancher toutes les exagérations , de lever sous les équivoques dont les faux Gnostiques avoient abusé , d'adoucir les expressions nécessaires , de rapprocher le plus qu'il pouvoit la Gnose de la voie commune ; ce qu'on termine en cette sorte : *Examinons donc dans cet esprit les paroles de S. Clément .* Le dessein est donc visiblement de faire voir dans cet examen, qu'il faut prendre au pied de la lettre les expressions de S. Clément .

SECTION II.

Sur le Chapitre II.

Excès qu'on attribue à S. Clément.

JE commencerai ici pour plus grande facilité, à vous adresser la parole, quand je le croirai nécessaire; & je vous prie d'abord que nous repassions sur les éloges étonnans que vous faites donner par S. Clément à son Gnostique; qui est, à ce que vous prétendez, l'homme passif des nouveaux Mistiques. Je vous avouerai franchement, qu'ayant tâché de les recueillir de tout votre Ouvrage, j'ai été étonné & comme interdit, quand j'en ai vu le nombre & les excès. Les seuls titres de vos Chapitres ont fait un effet que je vous exprimerai fort simplement: (car mon intention est de vous parler en toute sincérité & simplicité.) Ces Messieurs (*) n'ont pas été moins frappés que moi, de voir ce Gnostique, un homme mortel, ignorant & nécessairement pécheur selon la foi Catholique, qui non seulement (a) n'a aucuns actes passagers ou interrompus, aucune variété de dispositions, d'objets & de pensées, demeurant dans une situation immuable; mais encore qui a acquis (b) dans un état d'où l'on ne décroît plus, une vertu exempte de chute & inamissible. Il (c) ne lui reste pas même à désirer quelque chose de plus permanent. Dans le titre du Chapitre septième (d), son état est un état d'impassibilité: il n'a rien à désirer, & (e) son apathie est le fruit du retranchement total des desirs. Aussi verrons-nous bientôt (f) qu'il voit Dieu face à face: il n'a besoin ni de tempérance, ni de force, parce qu'il n'a plus de mal à réprimer. C'est (g) un homme divinisé jusqu'à l'apatie & à l'imperturbabilité, qui n'a plus de souillure: non seulement il n'est point corrompu, mais encore il n'est point tenté, allant d'une manière immuable où la justice le demande: impassible (h) à l'égard de la volupté, il ne peut non plus être touché par les afflictions: il est (i) forcé à faire le bien: il le fait par nécessité; & sa Gnose, sa perfection est inamissible. L'inspiration (k) continue du Verbe ne lui laisse aucun mouvement propre, & le tient (l) dans une nécessité sans interruption pour tout le détail de la vie, sans jamais rien laisser à son choix. Dans le Chapitre (m) où l'on entreprend de faire voir que le Gnostique n'a plus besoin des pratiques ordinaires, on (n) le fait arriver à un état, où il n'y a plus ni vertus à exercer, ni tentations à vaincre. Entre les pratiques ordinaires dont il est exempt, celle (o) de prier & de demander, est une des principales. Le Gnostique encore imparfait peut bien prier; mais le parfait (p) qui est parvenu à l'amour inamissible, ne le peut

(*) Ce furent M. l'Evêque de Châlons (de Naulles) & M. Tronçon Supérieur de S. Sulpice, qui tintent avec M. de Meaux des Conférences à Issy, au sujet de la nouvelle spiritualité.

plus. *Il ne desiré plus rien*, parce que rien ne lui manque, & qu'il n'a plus besoin de rien même pour l'ame : aussi (a) *sente-t-il Dieu face à face, avec connoissance & compréhension*. Demander les biens invisibles ou la persévérance, ce seroit pour lui un acte imparfait & intéressé. Qu'auroit-il à demander ou à desirer ? Il voit (b) *Dieu face à face, il est rassasié, & n'est plus dans le pèlerinage*. Il enferme (c) dans son état tous les dons & toutes les grâces : il (d) *a le don de prophétie* : il est Apôtre par état ; & la Gnose (e) *est un état Apostolique*. Rien n'échappe ; & il faut trouver dans saint Clément tous les excès des nouveaux Mistiques. Nous verrons dans la suite par S. Clément même, ce qu'il faut rabattre de ces expressions, & à quoi ce docte Prêtre les réduit lui-même. Mais on ne peut en attendant s'empêcher de dire, qu'à les prendre comme on nous les donne, s'il n'y a point là d'exagération, s'il faut tout prendre à la lettre ; il faut faire en même tems un nouvel Evangile, un nouveau Christianisme pour ces parfaits. Par exemple selon l'Evangile & selon la foi Catholique, le juste que nous connoissons, à quelque perfection qu'il soit élevé, ne pousse jamais l'imperturbabilité jusqu'à ne pouvoir déchoir en cette vie, ni si loin, que sa vertu soit inamissible. A la lettre la proposition est hérétique. Ainsi ou c'est exagération, ou c'est hérésie. J'en dis autant de cette proposition : *Le Gnostique voit Dieu face à face & il n'est plus pèlerin* ; & de trente autres qu'on vient d'entendre. Cela est certain ; & ce qui est plus, on en convient. Il est évident, dit-on (f), que toutes ces expressions, loin de ne prouver pas ce que nous en voulons conclure, disent encore beaucoup plus que nous ne voulons. Ce n'est pas un peu plus, c'est beaucoup plus. Ainsi naturellement on avoue qu'on prouve trop, & par-là qu'on ne prouve rien. Soit-même on ne peut pas supporter les exagérations dont on se charge ; & cependant on avoit voulu insinuer d'abord, que le discours de S. Clément étoit de nature à ne pas souffrir d'exagération, & que son dessein le devoit porter plutôt à diminuer qu'à augmenter les choses.

CHAPITRE III.

De la vraie Gnose.

C'EST ici qu'on entre en matière en proposant son sujet ; & j'y entre aussi en disant que par cette proposition, il paroît qu'on se met en train de ne rien prouver. Tout se réduit à quatre points. Je dois prouver, dites-vous (g), I. que la Gnose n'est point le simple état de grace du fidèle : II. qu'elle consiste dans la contemplation & dans la charité : III. que c'est une contemplation habituelle & fixe : IV. que c'est une charité pure & désintéressée. On croira donc avoir tout prouvé, quand on aura prouvé ces quatre points ; & moi je dis au contraire, qu'on n'aura rien fait du tout. C'est ce que

j'explique en faisant trois choses : premierement , en proposant en effet ce que c'est que le Gnostique & la Gnose de S. Clément d'Alexandrie : secondement , en faisant voir ce qu'il y falloit prouver de plus pour établir les prétentions des nouveaux Mistiques : troisièmement , en montrant que le dessein de l'Ouvrage que j'examine , ne tend nullement à cette fin .

SECTION I.

Ce que c'est que la Gnose & le Gnostique de S. Clément d'Alexandrie .

J E suppose comme une chose constante , que le dessein du saint Prêtre d'Alexandrie est d'attirer les Paiens à la Religion Chrétienne , & pour cela de leur décrire , comme il le dit lui-même (a) (a) Strom. Lib. VII. p. 499. 78. au Livre VII. *ce que c'est que le Christianisme , ce que c'est qu'un vrai Chrétien , ce que c'est que la piété du Chrétien* , pour en venir à conclure ce qu'il s'étoit proposé dès le premier Livre , que *le Chrétien n'est pas sans Religion* , ou , comme on parloit alors (b) , qu'il n'est (b) Ibid. pas Athée ; car c'étoit l'idée que les Paiens se formoient du Christianisme .

Ce qu'il appelle ici & par-tout ailleurs , *le Chrétien* , c'est ce qu'il appelle non seulement dans ce même Livre septième , mais encore dans tout cet Ouvrage *des Tapisseries* , & dès le commencement du premier Livre , *le Gnostique* .

Le Chrétien qu'il propose & dont il promet de donner en abrégé le modèle , est sans doute le Chrétien qui remplit tous les devoirs de ce nom , & qui s'acquitte parfaitement , autant qu'il se peut en cette vie , de toutes les obligations qui y sont renfermées .

Pourquoi il appelle ce Chrétien *Gnostique* , & pourquoi il appelle *la Gnose* la perfection du Christianisme , il est aisé de l'entendre , si l'on se souvient de ces paroles de Jesus-Christ à son Pere (c) : (c) Joan. X. 11. *Ceci est la vie éternelle de vous connoître , & de connoître Jesus-Christ que vous avez envoyé .*

Cette connoissance est une connoissance pratique , selon ce que dit S. Jean (d) : *Celui qui dit qu'il le connoît & ne garde pas ses commandemens , est un menteur : celui qui garde ses commandemens , l'amour de Dieu est parfait en lui ; & c'est par-là que nous connoissons que nous sommes en lui : ce qui emporte une habitude formée de vivre selon l'Evangile . C'est là aussi ce qu'on appelle dans les Ecritures , la science du salut .* Pour exprimer cette science , S. Paul se sert souvent du mot de *Gnose* , c'est-à-dire tout simplement , *connoissance* ; & c'est cette connoissance ou cette science du Seigneur , science non spéculative mais pratique , dont Isaïe avoit prédit (e) que toute la (d) 1. Joan. 11. 4. & 5. (e) Is. XL. 9. terre seroit remplie au tems du Messie . Le Gnostique n'est donc

autre chose, qu'un Chrétien digne de ce nom, qui a tourné la vertu Chrétienne en habitude : c'est en d'autres termes cet homme spirituel & intelligent, qui est lumière en notre Seigneur, ce Chrétien parfait qui est infailliblement contemplatif, au sens que S. Paul a dit de tout véritable Chrétien (a) : *Qu'il ne contemple pas ce qui se voit, mais ce qui ne se voit point*. Je ne vois point qu'il y faille entendre d'autre finesse, ni sous le nom de *Gnose* un autre mystère, que le grand mystère du Christianisme bien connu par la foi, bien entendu par les parfaits, à cause du don d'intelligence, sincèrement pratiqué & tourné en habitude. S. Clément ne le laisse pas à deviner ; & il répète cent & deux cent fois, que sous le nom de *connaissance*, il entend l'habitude de la vertu Chrétienne acquise par un exercice continu ; & sous le nom de *Gnostique*, le Chrétien qui a formé cette habitude.

(a) 11. Cor.
IV. 18.

(b) Pag.
19.

Quand on assure (b) que le Chrétien parfait est l'homme passif des *Mystiques modernes*, on tombe dans le défaut d'attribuer à un état extraordinaire & particulier d'Oraison, ce qui convient en général au Christianisme mené à la perfection par les voies communes. Les Mystiques sont d'accord que sans ces états extraordinaires & passifs, on parvient à un degré éminent de sainteté & de grace, jusqu'à être canonisé : tous les Chrétiens qui sont en cet état de sainteté & de grace sont sans doute des Chrétiens parfaits, des contemplatifs par la foi, qui ont tourné le Christianisme en habitude parfaite, qui vivent de foi, d'espérance & de charité, des gens dont la demeure est dans le ciel.

Ce seroit assurément une erreur & une présomption condamnée & condamnée que de dire, que sans l'Oraison extraordinaire & passive on ne peut pas être un Saint. Or ce Saint sera le Gnostique de notre docte Prêtre ; c'est-à-dire, que ce sera sans difficulté un homme spirituel & parfait. Il ne m'en faut pas davantage pour expliquer tout le système de ce Pere. Sans doute il n'a pas dessein de proposer aux Païens l'Oraison passive, ni un état extraordinaire : ce n'eût point été par-là qu'il eût fallu commencer. C'est au Christianisme qu'il les appelloit ; & pour cela il leur en montrait l'excellence & la perfection, telle qu'on la pouvoit acquérir, en suivant les maximes communes prescrites par la Religion. Il en vouloit faire de bons Chrétiens, de vrais Chrétiens, des Chrétiens spirituels, en un mot des Saints ; & je n'en veux pas davantage pour expliquer tous les endroits qu'on nous oppose.

SECTION II.

*Que l'idée que l'on vient de proposer du Gnostique satisfait
à tous les passages de ce Pere.*

VOilà mon idée sur le Gnostique de S. Clément d'Alexandrie. Si vous voulez, ne la prenez pas encore pour véritable. Conférez tous vos passages avec cette idée, & voyez si elle en remplit toute la force. Mais comme cela consiste en discussion, permettez-moi seulement d'appliquer à cette idée les quatre propositions auxquelles vous réduisez tout votre dessein.

Je dois prouver, dites-vous (a), que la Gnose, la connoissance, la science du salut, n'est point le simple état du fidèle : j'en conviens, car c'est l'état du fidèle qui a tourné la piété en habitude. En second lieu, continuez-vous, qu'elle consiste dans la contemplation & dans la charité : j'en conviens encore ; car tout fidèle parfait est contemplateur par la foi de ce qui est éternel & invisible, comme nous l'avons appris de S. Paul ; & pour ce qui est de la charité, tout le monde fait qu'elle est la perfection du Christianisme. Vous ajoutez en troisième lieu, que c'est une contemplation & une charité fixe & habituelle : qui en doute, puisque l'état que je vous propose, comme celui du Gnostique de notre saint Prêtre, présuppose dans le Chrétien l'habitude déjà formée de la foi, de l'espérance & de la charité ? Mais enfin vous croiez montrer ce qu'il y a de plus exquis dans l'Oraison extraordinaire, en mettant dans votre quatrième & dernière proposition que la charité du Gnostique est pure & désintéressée, c'est-à-dire qu'elle n'a pour motif ni la crainte ni l'espérance ; & peut-être ne songez-vous pas à l'opinion de l'Ecole, qui bien loin d'attribuer ce parfait désintéressement de la charité à un état parfait, en fait l'essence de la charité dans les premiers degrés.

Ainsi selon vous-même vous ne prouvez rien dans tout votre discours, puisque tout ce que vous vous proposez d'y prouver après tout ne sera qu'un Saint, qui sans aucune Oraison extraordinaire, par la pratique constante des vertus, sera établi dans l'habitude d'aimer Dieu uniquement pour lui-même.

Vous direz : Si ce n'étoit que cela, seroit-ce un si grand mystère ? Si grand que les Païens n'étoient pas capables de le porter à découvert. Car il enferme l'adoration du Pere, du Fils & du S. Esprit, l'incarnation de J. C. l'obligation de se conformer à la vie de ce Dieu-homme : il enferme notre union parfaite avec lui par la foi, autant qu'il est permis en cette vie ; qui est précisément à quoi S. Clément vouloit porter les Païens, & les rendre capables peu à peu d'entendre la vie céleste qu'il falloit mener en J. C. Mais nous aurons à parler ailleurs du secret de notre saint Prêtre.

là on étoit porté à y croire. A la vue du ciel & de la terre, & des autres ouvrages de Dieu, David s'écrioit (a): *Seigneur, que votre nom est admirable par toute la terre!* & après s'être porté par ce motif à le célébrer, il en revient encore à l'admiration. Seroit-ce là l'Oraison de passivité, ou une affection générale qui convient à tout Chrétien qui s'élève à Dieu par les créatures? Tout est passivité à qui la cherche par-tout; & il ne faut qu'avoir nommé l'admiration comme le principe de la Philosophie Chrétienne, comme elle l'est de la naturelle, pour faire conclure: *Voilà le Gnostique*, c'est-à-dire *l'homme passif*, dont le partage est de contempler, & non de méditer.

SECTION II.

Autres passages produits, dont l'effet est tout contraire à celui qu'on a prétendu: restriction importante de S. Clément dans les choses de perfection qu'il attribue à son Gnostique.

(b) Rem.
p. 50.
(c) Strom.
Lib. VII.
p. 725.

LE second passage (b) est remarquable, où S. Clément (c) aiant parlé de cette force permanente de contempler & de posséder la vivacité de la science, ajoute, que le Gnostique, l'homme éclairé, intellectuel & spirituel fait tous ses efforts pour l'acquérir. Nous verrons ailleurs que ces efforts durent toute la vie, & que la distinction qu'on peut faire de ce côté-là du Gnostique commençant & du Gnostique parfait est sans fondement. Contentons-nous ici de remarquer que celui qui fait ces efforts est déjà Gnostique, c'est-à-dire déjà parfait. En un autre endroit, S. Clément dit dans le même sens (d), que la ressemblance avec Dieu consiste, autant qu'il est possible, à conserver dans son esprit une seule disposition à l'égard des mêmes choses. Encore dans un autre endroit, il met cette ressemblance à être juste comme Dieu, & uni, autant qu'il se peut, à son Esprit saint. Il y a sans exagérer cinquante endroits, où parlant de ces permanences de contemplation & ressemblances avec Dieu, il ajoute comme un correctif nécessaire cette restriction, *autant qu'il se peut*; nous apprenant par-là à la sous-entendre par-tout: ce qui dans la suite nous fera connoître que le Gnostique, l'homme parfait n'est jamais sans quelque effort, parce qu'il ne parvient jamais à la perfection où il tend; & cela est si naturel, que je m'étonnerois beaucoup qu'on pût penser autrement. Quand donc on trouve si souvent dans S. Clément, le repos, la tranquillité, l'immobilité, la ressemblance avec Dieu, & le reste; il faut suppléer, *autant qu'il se peut*. Et loin de conclure des fortes expressions de ce Père, qu'on est absolument dans la permanence, dans la perpétuité de la contemplation, & le reste; il faudroit conclure au contraire qu'on y est *autant qu'il se peut*, autant que la condition d'une vie mortelle le peut souffrir.

(d) Ibid.
Lib. IV.
p. 510.

Or elle ne souffre pas qu'on soit toujours dans l'acte permanent de la contemplation, comme on verra en son lieu. Ce que l'ame peut & ce qu'elle fait, c'est de conserver toujours, comme le dit S. Clément, à l'égard des mêmes objets, autant qu'il lui est possible, les mêmes dispositions, les mêmes pensées; non pas qu'on puisse toujours y penser actuellement, mais parce que toutes les fois qu'on y pense on en juge toujours de même: & c'est en ce sens qu'on conclut, non pas la succession, mais la diversité des pensées, comme il sera démontré ailleurs; puisqu'aussi-bien l'Auteur des Remarques nous renvoie (a) lui-même à ce qu'il en dira ^{(a) Pag. 61.} en parlant de l'immuabilité de la Gnose.

Nous traiterons aussi plus commodément ailleurs cette question: si le Gnostique de notre S. Prêtre a cessé d'être discursif, comme on le prétend, ou même de le pouvoir être, comme il faudroit le prouver, pour faire du Gnostique un homme passif au sens des Mistiques.

Au reste, tout ce qu'on rapporte dans ce Chapitre quatrième des Remarques (b) de l'habitude de la contemplation, confirme entièrement mon système. Tout ce que dit S. Clément de la stabilité du Chrétien dans la contemplation, sans supposer ni passivité ni rien d'extraordinaire, ne présuppose autre chose que la force de l'habitude, comme ce Pere ne cesse de le répéter. Cette force dure à sa maniere dans la nuit comme dans le jour. Il ne faut pas s'étonner, ni rapporter à des états extraordinaires que les songes soient plus réglés. Nous verrons que ce bon effet, comme celui de régler les images de notre imagination vagabonde & de notre esprit trop actif, doit suivre naturellement de l'habitude, qui tient l'esprit & le corps dans la sujétion. On parle beaucoup ici (c) de Cassien. ^{(b) Pag. 52. 64. (c) Pag. 54. 55.}

On examinera, en expliquant cet Auteur, quel rapport il peut avoir avec saint Clément; mais je crois alors démontrer qu'il n'en a aucun avec les nouveaux Mistiques. Quant à la contemplation par négation qu'on amène ici (d) ce me semble sans nécessité; nous en parlerons amplement en parlant de S. Denis: & tout cela ne sert de rien aux nouveaux Mistiques; puisque cette maniere de contempler Dieu, en disant plutôt ce qu'il n'est pas, qu'en affirmant ce qu'il est, ne présuppose ni passivité ni aucune de ces impuissances sur lesquelles les nouveaux Mistiques fondent leurs états. ^{(d) Pag. 57.}

CHAPITRE V.

La Gnose est une habitude de charité pure & désintéressée.

J'EXAMINERAI ce Chapitre avec celui où il est parlé du *Désir*, qui est le dixième. Je répéterai seulement, que l'opinion de l'Ecole, qui met, non pas la perfection, mais l'essence même de la charité dans cette pureté & désintéressement de l'amour, qui

est celle que vous suivez avec les nouveaux Mistiques, ne permet pas de conclure, que ce désintéressement soit un état particulier. Que si vous dites que cet état particulier consiste dans la perfection de ce désintéressement, & que cette perfection ne se trouve que dans l'état passif; je vous demanderai si vous prétendez que tous les Saints, & en particulier tous les saints Martyrs aient été dans cet état, ou l'aient même connu. Nous avons les instructions qu'on a donné aux Martyrs, où certainement il n'y a ni trait ni virgule qui tende là. Bien au contraire nous verrons bientôt qu'on leur inspire tous les sentimens que vous y croiez opposés. Cependant c'étoient ceux qu'il falloit instruire dans cet état, & les y former; puisqu'ils étoient appelés à pratiquer la plus grande charité, qui est, comme dit notre Seigneur, celle de donner son ame pour son ami.

S. Clément s'est embarrassé aussi-bien que Cassien, en cela son imitateur, lorsqu'il a séparé *les biens que l'ail n'a pas vu, ni l'oreille entendu*, & qui sont réservés à la parfaite charité, d'avec le *centuple* promis à ceux qui ont cru simplement, & qui ont agi purement par espérance: comme si Jesus-Christ avoit séparé la vie éternelle qui comprend ces biens, d'avec le centuple, ou que sans la charité qui n'est jamais sans ce désintéressement, on pût avoir quelque part aux promesses spirituelles de son Evangile. *Ce lieu*, dites-vous (a), *doit être adouci*. Je laisse cela à part, & je recevrai votre adoucissement quand vous en ferez content vous-même. Je laisse encore à part dans le même endroit (b) de ce Pere, le discours où il semble présupposer (c) que les vrais Martyrs qui scellent leur foi par leur sang dans le sein de la charité qui est celui de l'Eglise, peuvent être sans charité. Ce n'est pas ce que croit l'Eglise, qui les mettant tous à la tête de tous les Saints dont elle honore la mémoire, leur attribue la charité dans le degré éminent, dans la plus parfaite imitation de celle de Jesus-Christ. Je laisse, dis-je, tout cela; & quoi qu'il en soit, on m'accordera du moins que les Martyrs étoient appelés à l'acte & à l'habitude de la charité la plus parfaite. Mais si elle dépend de l'état passif, il falloit donc leur apprendre cet état. Cet état étoit-il un mystère, même pour les Martyrs? non, sans doute; & si quelques Chrétiens méritoient qu'on leur révélât ce secret, c'étoient les Martyrs. Tout est plein dans l'Antiquité des instructions qu'on leur donnoit, & des Actes qu'ils faisoient eux-mêmes parmi les coups & sous la hache des persécuteurs, sans qu'en tout cela on voie le moindre trait de passivité.

(a) Page 71.

(b) Page 76.

(c) Strom. Lib. IV, p. 519, &c.

CHAPITRE VI.

La Gnose est une contemplation permanente.

CE Chapitre a une liaison nécessaire avec celui qui suit, où il est traité de l'état d'impassibilité de la Gnose; & l'on ne verra que sur ce Chapitre la parfaite résolution des difficultés. Néanmoins pour suivre les Remarques, autant qu'il sera possible, pied à pied, nous ferons les réflexions suivantes sur ce Chapitre sixième.

SECTION I.

Explications générales ou clefs des expressions de S. Clément.

Pour réduire les expressions de S. Clément à leur juste mesure par lui-même, il faut premierement y sous-entendre les restrictions qu'il y apporte ordinairement, comme celle-ci, *autant qu'il se peut*, ainsi qu'il a été dit. Par exemple, on nous allégué souvent que ce Pere fait comprendre Dieu à son Gnostique. La solution générale à tous ces passages, c'est qu'il a dit en un autre endroit (a) ce qu'il faut suppléer par-tout : *On comprend Dieu autant qu'il se peut.* (a) Strom. Lib. I. p. 111.

Il y a d'autres restrictions de même nature que celle-ci. On tire un grand avantage de ce que ce Pere donne si souvent son Gnostique comme un homme si parfait : sous-entendez, comme il l'explique en d'autres endroits (b), *parfait autant qu'il est permis à un homme*; ou encore plus clairement (c) : *Le Gnostique, quoique d'un mérite plus grand, selon qu'il se peut parmi les hommes, ne sera pourtant point appelé parfait étant en la chair : car ce terme est réservé à la fin de la vie*; ce qui lui avoit fait dire dans le même endroit (d) : *Pour de parfait en toutes choses, je ne sais s'il y en a d'autre que Jesus-Christ* : *c'est-à-dire sans difficulté, je n'en connois point.* (b) Lib. I. p. 66.
(c) Lib. IV. p. 116.
(d) ibid. p. 121.

On s'appuie principalement sur ce terme d'apathie & d'habitude, d'apathie ou d'impassibilité, si souvent attribué par saint Clément à son Gnostique : mais si l'on avoit remarqué cette restriction (e), *habitude d'apathie pour ainsi dire*; ce seul correctif auroit empêché bien des conséquences outrées & insupportables. (e) Lib. IV. p. 112.

En général les grands mots exagératifs portent en eux-mêmes leurs restrictions dans leur propre excès; & l'on voit bien naturellement qu'ils demandent un correctif : mais quand ce correctif est apporté par l'Auteur même, le dénouement est certain, & il n'est pas permis de s'y tromper.

C'est encore un autre correctif de la même expression d'apathie, que de dire que le Gnostique tâche d'approcher de celle de notre

Seigneur : c'est-à-dire, que son apathie n'est pas une perfection où il soit parvenu, mais un effort pour y parvenir ; qui est le langage commun de tous les Saints, comme on verra.

La seconde solution générale de ces sortes de passages, c'est de les entendre par comparaison. Par exemple, la vertu par habitude qui est celle que S. Clément attribue par-tout à son homme spirituel, est fixe & permanente, immobile, par comparaison à une simple disposition encore changeante & douteuse des commencens. C'est par cette sorte de comparaison que les Philosophes eux-mêmes attribuent à l'habitude un état fixe, & par-là une certaine immobilité, à la différence de ces premières dispositions changeantes & incertaines.

(a) *XLII. VI. p. 613.* C'est ce qu'explique S. Clément par ces paroles (a) : *Tant que la partie principale de l'ame demeure dans un changement & dans l'instabilité, la force de l'habitude ne s'y peut pas conserver.* Il a donc fallu établir quelque chose de permanent & immuable de soi pour expliquer la nature de l'habitude : ce qui ne suppose ni passivité, ni aucune voie extraordinaire, mais la seule définition de l'habitude formée.

J'ajoute en troisième lieu, qu'il faut regarder ce discours où l'on donne l'idée & la forme d'un homme parfait, dans le même sens qu'en donnant l'idée d'un Roi ou d'un Capitaine, on énonce ce qui doit être, & où l'on doit tendre, plutôt que ce qui est en effet. Un Roi fait toujours justice : un Capitaine n'est jamais surpris, il prévoit tout, il est prêt à tout, & ainsi du reste. Ainsi un homme spirituel est imperturbable ; c'est-à-dire, il le doit être, & telle est la fin qu'on se propose. C'est ce qu'explique en termes formels S. Clément lui-même (*).

SECTION II

Locutions plus particulières, & preuves que le Gnostique fait toujours de nouveaux efforts.

Saint Clément dit que le Gnostique qui est déjà arrivé à être le maître de lui-même & à contempler toujours, s'applique autant qu'il peut, à posséder la puissance de la contemplation. Comment il peut s'appliquer à posséder ce qu'il a, il est aisé de l'entendre ; c'est à cause qu'il n'est jamais si absolument possesseur de

(*) Il se trouve ici une lacune d'une page à peu près. On en trouvera encore quelques autres dans la suite, qu'on aura soin de marquer. Lorsque M. de Meaux travailloit à son *Instruction sur les États d'Oraison*, il eût voulu y faire entrer plusieurs endroits de cet Ouvrage, qui convenoient à la matière qu'il traitoit alors. C'est ce qu'on voit principalement dans le sixième Livre de cette Instruction, où il emploie l'autorité de S. Clément. L'illustre Auteur qui ne destinoit point cet Ouvrage à l'impression, parce qu'il se flattoit que M. de Fenelon, contre lequel il ne vouloit point faire d'éclat, se rendroit à ses raisons, ne faisoit aucune difficulté d'employer, quand l'occasion s'en présentoit, des matériaux tout trouvés & tout disposés : & voilà la vraie raison des lacunes qu'on trouve dans la *Tradition des nouveaux Missiſſiques*.

cet état, qu'il n'ait toujours besoin de s'appliquer à le posséder de plus en plus. Car les plus parfaits veulent toujours devenir plus parfaits, & ne cessent de se proposer au-dessus de tout ce qu'ils ont une perfection souveraine, dans laquelle néanmoins ils tendront encore plus haut. Saint Paul nous en est un bon témoin; & il montre à ceux qu'il nomme *parfaits*, qu'ils doivent toujours s'étendre à une perfection plus éminente, sans jamais se relâcher de leurs poursuites, ni cesser de désirer leur avancement, comme la suite le montrera plus clair que le jour. Conformément à cette doctrine, celui qu'on nous donne (a) comme un Gnostique des plus parfaits, qui (b) est contraint à être bon, & qui de bon & fidèle serviteur est parvenu à être ami par la charité, à cause de la perfection de l'habitude qu'il a acquise purement par la discipline & par un grand exercice; (le voilà, ce me semble, assez parfait) & néanmoins celui-là même fait de grands efforts pour arriver à la souveraine perfection de la connoissance, orné dans ses mœurs, établi dans l'habitude, ayant toutes les richesses du véritable Gnostique. On désire donc encore quand on a la connoissance parfaite; & non seulement on désire, mais encore on fait des efforts pour passer plus outre.

C'est donc en vain qu'on cherche dans S. Clément le passif des nouveaux Mistiques, qui est si plein, que loin d'avoir à faire aucun effort, il ne pousse pas même un seul désir, & ne fait à Dieu aucune demande. Mais tout cela, c'est une idée, que nous verrons combattue par cent passages de S. Clément, qu'on lui veut donner pour patron.

[La troisième Section manque toute entière.]

SECTION IV.

Si le Gnostique exclut tout raisonnement discursif.

L'Auteur des Remarques (c) prétend que toutes ces expressions (*) mar- (c) Pag. 209.
quent clairement une contemplation habituelle sans actes réfléchis & distincts. Et un peu après: Elle ne consiste point, dit-il, en actes réfléchis & passagers: ce qui enfermeroit des retours & des interruptions. Le contraire paroîtra bientôt: mais pour aller au principe, il faut voir avant toutes choses, si S. Clément a exclu le raisonnement discursif.

Et d'abord nous venons de voir que la science de son Gnostique ou contemplatif (d) est une ferme compréhension de la vérité, qui par des (d) L. II, VII P. 605.
raisons certaines & invariables nous mène à la connoissance de la cause. Or cet état où l'on procède par les vraies raisons à la connoissance de la cause, est un état discursif. Notre saint Prêtre n'a donc pas exclu cet état de celui de son Gnostique.

Le Gnostique, dit-il ailleurs (e), use très-bien de la science: & un peu (e) L. II, VI, P. 604, 605.

(*) Celles sans doute qui étoient dans la troisième Section.

après : En contemplant en elle-même la substance qui fait l'objet de la Géométrie & se la rendant familière, il atteint par l'intelligence la nature du continu, & la substance immuable qui est différente de tous les corps. Voilà un homme qui procède par la connoissance de la nature du corps, à celle de la nature incorporelle & immuable, c'est-à-dire à celle de Dieu. Il continue (a) : *L'Astronomie l'élevant au ciel & aux révolutions des étoiles, il considère sans cesse les choses divines & ce beau concert de toutes les parties de l'Univers, qui a conduit Abraham à la connoissance du Créateur.* Il poursuit : *La Dialectique sert au Gnostique à faire la division des genres dans leurs espèces, & la différence des êtres, jusqu'à ce qu'il soit arrivé aux premiers & aux plus simples : Il conclut*

(a) Pag.
C33.

qu'il faut obéir au Prophète qui parle ainsi (b) : **CHERCHER DIEU ET AFFERMISSEZ-VOUS DANS LA VERITE' : CHERCHEZ SA FACE EN TOUTE MANIERE ;** car Dieu ayant parlé en tant de sortes, on ne le connoît pas par une seule voie. Le Gnostique ne regarde donc pas les sciences comme des vertus, & ce n'est pas pour cela qu'il en apprend plusieurs ; mais s'en servant comme de secours pour faire la distinction des choses communes & des propres, il les emploie à la connoissance de la vérité. Je ne veux pas conclure de-là, ni que tout le monde soit obligé à tous ces discours, ni qu'il s'en faille toujours servir ; mais seulement que les connoissances & les actes discursifs, loin de répugner au genre de l'état du Gnostique, au contraire sont pour lui un des moyens de chercher la face du Seigneur.

(b) Lib. IV.
P. 475.

C'est encore dans le même esprit que S. Clément dit ailleurs (c) : *Que la science Gnostique est la contemplation de la nature ; sans doute parce qu'elle élève le spirituel à la connoissance & à l'amour de Dieu.*

Tout cela est d'un esprit bien différent de celui des nouveaux Mistiques, qui dans leur état passif qui est le seul qu'ils reconnoissent pour contemplatif, non seulement ne reçoivent plus ces progrès de la créature au Créateur, qu'ils relient à l'état plus bas de la méditation ; mais ne veulent même pas permettre qu'on se serve de Jésus-Christ & des mystères de son humanité pour aller à Dieu. Au contraire, à toutes les pages de S. Clément d'Alexandrie, on verra dans le Gnostique une considération perpétuelle des paroles & des actions de l'homme-Dieu pour s'exciter à lui ressembler. C'est un raisonnement que ce Pere ne fait jamais quitter à son Gnostique ; & je le prouverois par cent passages, si je ne croiois inutile de rechercher avec soin ce qu'on trouvera sous sa main à l'ouverture du Livre. En général on ne trouvera aucun endroit de ce Pere où il sépare le μελετᾶν, c'est-à-dire la méditation, ni le λογικόν & les autres mots qui signifient le raisonnement, d'avec l'état contemplatif ou Gnostique ; au contraire on les voit par-tout marcher ensemble : & si l'on répond qu'il parle plus en générale & ne vient pas à ces précisions, c'est par-là même que je

conclurai qu'elles lui sont inconnues, ou du moins qu'elles ne sont point, comme on prétend, l'objet de son Livre.

Mais passant plus outre, je dis qu'à bien plus forte raison, il n'a pas intention d'exclure de l'état Gnostique ou parfait les efforts, au sens qu'on dira, ni les actes distincts & réfléchis que nous allons voir qu'il fait faire en grand nombre à son Gnostique. En attendant, nous voyons que ces actes ne répugnent pas à la nature de la *connaissance* que ce Pere se propose de nous expliquer.

SECTION V.

*De la contemplation par négation du simple regard amoureux,
& de l'exclusion des attributs.*

IL faut bien trouver dans S. Clément le regard amoureux ; mais afin que ce soit celui des Mistiques, il doit exclure toute idée distincte. C'est une notice générale & confuse de Dieu sans attributs, ni absolus ni relatifs. En cette sorte ils entraînent nécessairement une succession de pensées contre les principes des nouveaux Mistiques : mais c'est ce que S. Clément ne connut pas. Dieu, dit-il (a), est infini & sans figure, & ne peut être nommé. Quoique nous le (^{(a) Lit. P. p. 517.} nommions quelquefois improprement & en le nommant Dieu, ce qu'on ne peut faire proprement, & que nous le nommions un, ou bon, ou intelligence, ou celui qui est, ou Pere, ou Dieu, ou Créateur, ou Seigneur ; nous ne prétendons point par-là dire son nom ; mais nous nous servons de tous ces beaux noms à cause de notre disette . . . Car aucun d'eux pris à part n'exprime Dieu, mais tous ensemble en indiquent la souveraine puissance. Voilà comment on est contraint pour connoître Dieu, de conduire son esprit sur plusieurs idées, étant impossible d'en trouver aucune dont on soit content ; de sorte que tout se termine à se perdre dans quelque chose de plus inconnu.

Parmi toutes ces idées, les Mistiques à qui il n'en faut qu'une seule & encore la plus générale, s'attachent à celle-ci, *Celui qui est* ; & c'est en effet la plus grande, comme la plus simple de toutes. Mais S. Clément d'Alexandrie la range avec les autres, dont le concours est nécessaire pour exprimer Dieu à notre manière imparfaite. On voit aussi qu'il ne s'astreint pas, & qu'il n'astreint pas son Gnostique à la manière négative de connoître Dieu. Ainsi en toutes façons il admet dans l'état contemplatif la succession des pensées, & l'une & l'autre méthode : je veux dire, l'affirmative & la négative sont toutes deux excellentes dans les voies de Dieu, puisqu'elles aboutissent également à le reconnoître incompréhensible.

Je ne vois pas au surplus quel avantage on peut tirer de ce que S. Clément préfère la manière négative. Elle n'est pas plus passive que l'autre, ni par conséquent plus favorable aux nouveaux Misti-

ques. On vient par raisonnement à connoître qu'on ne peut rien dire de Dieu qui soit digne de sa perfection, comme on vient par raisonnement à dire qu'il est parfait. La Foi enseigne aussi également l'un & l'autre; & l'on n'a besoin ni pour l'un ni pour l'autre de la passivité des Mistiques.

Quant à l'exclusion des images qu'on trouve en beaucoup d'endroits de S. Clément, il entend ordinairement les images corporelles de Dieu, qui sont comme autant d'idoles que se forgent dans leur esprit les hommes charnels. Il entend aussi quelquefois toutes les images sensibles qui se mettent entre Dieu & nous. Mais les nouveaux Mistiques poussent la chose bien plus loin; puisqu'ils par les images qu'ils excluent, souvent ils entendent les idées distinctes, & souvent même celle de Jésus-Christ homme: deux choses, comme on a vu, directement opposées à ce Père.

SECTION VI.

Fortes expressions de S. Clément sur l'immutabilité, qu'il attribue à son Gnostique.

(a) Lib.
VII. p. 725.
Gr.

(b) Rem.
pag. 103.
126. 127.

(c) Lib.
VII. p. 726.

IL en faut maintenant venir aux expressions dont on se prévaut le plus, qui sont celles où S. Clément dit, principalement au septième Livre (a), que le Gnostique ne peut déchoir, & que sa vertu est inamissible. Or, l'on pourroit demander d'abord: que prétendez-vous? quoi; que ces propositions (b) sont véritables, ou qu'encore qu'elles soient fausses jusqu'à l'hérésie formelle, & expressément condamnées, il est permis de les avancer, & encore sans correctif, & même ne pas observer le correctif de S. Clément? car le voici aux mêmes endroits (c) que vous citez. *L'habitude devient naturelle à celui qui s'en fait par l'exercice Gnostique (parfait) une vertu qu'on ne peut plus perdre (inamissible;) car comme la pesanteur est assignée & attribuée à la pierre, ainsi la science inamissible l'est à celui dont nous parlons, non involontairement (comme la pierre) mais de son bon gré par la puissance raisonnable, (Gnostique, intellectuelle & parfaite) & prévoiante. Vous tirez avantage de la comparaison de la pierre: mais votre Auteur ne s'en sert que pour montrer au contraire de la différence entre une pierre qui agit sans volonté, & le Gnostique qui agit volontairement & librement, par raisonnement, par intelligence, par prévoiance; & c'est pourquoi il continue: Il parvient donc (le Gnostique ou l'homme parfait) à ne pouvoir perdre la vertu, parce qu'il ne peut perdre la précaution; il vient par la précaution à ne pécher plus, & par le bon raisonnement, τὸ ἀλογιστὸς, à rendre la vertu inamissible. Il paroît que la Gnose (la connoissance pratique & parfait de la vertu Chrétienne) donne le bon raisonnement, puisqu'elle apprend à discerner ce qui peut donner du secours pour la per-*

manence de la vertu. La Gnose (la connoissance) de Dieu est donc une très-grande chose, puisque par elle on conserve ce qui rend la vertu inamissible; c'est-à-dire, comme on a vu, la prévoyance, la précaution, le bon raisonnement, que le Gnostique comme Gnostique conserve toujours, & ne peut pas ne pas conserver, tant qu'il est Gnostique, encore qu'il le conserve volontairement & librement; ce qui est toujours, comme vous savez, la même chose dans S. Clément en cent endroits.

Vous avez vu ce passage, vous l'avez cité, & vous en faites votre fort. Dites-vous donc à vous-même, pourquoi vous n'y avez pas vu ces prévoyances, ces précautions, ce bon raisonnement du Gnostique, & tout ce qu'il conserve pour rendre la vertu inamissible, non plus que la connoissance & le discernement de tous les secrets qu'on peut avoir pour cela.

Un de ces secours est la demande que S. Clément avoit exprimée en disant dans le même Livre, quatre ou cinq pages au-dessus du passage qu'on vient de voir (a): *Que le Gnostique doit prier plus que tous les autres, parce qu'il sait les véritables biens & ce qu'il faut demander en particulier, & quand, & comment*: ce qu'il résume sans cesse comme nous verrons au Chapitre de la Prière. Mais ce que je veux remarquer ici, c'est que le Gnostique, & le Gnostique par possession, τῇ κτήσει, par-là donc Gnostique parfait, prie & demande les véritables biens, c'est-à-dire les biens de l'âme, coopérant aussi (& s'aidant lui-même) pour parvenir à l'habitude de la bonté, en sorte qu'il n'ait pas les biens comme on a des sciences sur-ajoutées, mais qu'il soit bon lui-même.

(a) L'ib.
VII. 232.

Il n'y a point là de contradiction. Car encore que le Gnostique ou le Chrétien parfait soit déjà bon, & qu'il ait déjà l'habitude de la vertu, ou il ne croit point l'avoir, ou il ne songe pas qu'il l'ait, oubliant ce qu'il a passé & s'étendant toujours en avant à l'exemple de S. Paul, comme S. Clément nous l'a dit dans son Pédagogue (b): ou enfin il ne l'a jamais assez & il en demande sans cesse la continuité & l'augmentation, comme nous le verrons au Chapitre de la Prière.

(b) L'ib. iv.
p. 207.

Voilà donc de quelle manière le Gnostique ne peut déchoir & que la vertu est inamissible, parce qu'il fait tout ce qu'il faut pour la rendre telle: car il prie & demande à Dieu d'être bon; & non content de prier, & de laisser ensuite tout faire à Dieu, il s'aide lui-même, comme dit S. Clément (c); & les secours qu'il se donne, sont ceux que ce même Pere a expliqués un peu après (d); c'est-à-dire la prévoyance, la précaution, & le bon raisonnement, pour conserver en lui-même tout ce qui rend la vertu inamissible.

(c) Sero.
Lib. VII.
p. 223.
(d) Ibid.
pag. 216.

Ainsi les propositions de S. Clément ne sont pas si étonnantes, que vous voulez les faire paroître; puisqu'au fond, comme vous voyez, elles sont conditionnelles, & entièrement semblables à celle-ci.

(a) *Psalm.* les-ci du Psalmiste (a) : *Il regle tous ses discours avec jugement; éternellement il ne sera point ébranlé : son cœur est toujours prêt à se confier au Seigneur : son cœur est affermi & ne sera point ému : Celui (b) qui se fie en Dieu est comme la montagne de Sion : Celui qui habite en Jérusalem ne sera point ébranlé.* Il ne reste plus qu'à dire que ces dispositions sont uniquement de l'état passif, & non de l'état du Chrétien, qui parvient, comme il est certain, par les grâces & les voies communes à l'habitude de la vertu, jusqu'à devenir un Saint digne du culte public. Mais S. Clément s'opposeroit à cette pensée, puisqu'il veut que ceux dont il parle, c'est-à-dire les hommes parfaits; non contents de demander à Dieu les vrais biens, ce qui n'est pas passif, fassent ce qui l'est encore moins, si l'on veut, c'est-à-dire qu'ils s'aident eux-mêmes à les obtenir & à les conserver par la prévoyance ou la précaution que donne le bon raisonnement; en sorte qu'ils ne puissent les perdre, au sens qu'on dit que celui qui observe tous ses pas ne tombe pas & même ne peut pas tomber.

Au reste on peut voir encore dans ces passages, si le contemplatif de S. Clément est un homme qui, attaché à un seul acte toujours continué sans interruption & sans réflexion, a cessé de raisonner, de prévoir, de prendre ses précautions; & si comme les autres hommes il ne reçoit pas la succession des pensées, plus ou moins, selon le degré de perfection où il est, mais toujours inmanquablement tant qu'il est en vie. On peut encore décider par-là si S. Clément, comme on le prétend (b), a reconnu l'abandon des nouveaux Mystiques; c'est-à-dire un abandon, où sans rien produire de son côté & sans oser se remuer, on attend que Dieu fera tout. Mais ce sera là la matière d'un autre Chapitre; où l'on verra que s'il y a un Pere opposé à cet abandon, c'est celui-ci, comme on le peut déjà voir; mais on le verra toujours de plus en plus.

(b) *Céap.*
11. p. 112.
113.

SECTION VII.

Solutions particulières pour les passages où il est dit que le Gnostique en vient à une habitude de contemplation éternelle, immuable, & inaltérable.

Les passages qu'on vient de voir suffiroient pour faire bien entendre ces derniers. Mais nous avons outre cela trois solutions fondées sur des principes particuliers, dont le premier est tiré de la nature des objets de la contemplation, qui étant invariables, causent une science qui leur est semblable, c'est-à-dire qui ne varie point, qui est ferme & inébranlable, & qui communique ces qualités au sujet où elle se retire; ce que je tranche en un mot, parce qu'il a déjà été expliqué (*).

(*) M. Bossuet renvoie à la troisième Section de ce Chapitre. C'est celle qui manque, comme nous l'avons déjà observé.

Le second principe est tiré de la nature de l'habitude formée par opposition aux premières dispositions changeantes & incertaines, ce qui a aussi été déjà expliqué (a).

Enfin le dernier principe est tiré de la nature de la charité, sans laquelle il n'y a point de contemplation parfaite. Or c'est la charité dont saint Paul a dit (b) qu'elle ne se perd jamais, parce qu'au lieu que la foi & l'espérance s'évanouissent dans la claire vue, la charité ne fait que s'y affermir. Voilà donc, sans avoir recours aux passivités des Mistiques, trois raisons d'attribuer quelque chose d'inaltérable, d'invariable & d'inébranlable au contemplatif parfait. La première, pour établir la différence des opinions d'avec la science Gnostique ou intellectuelle, dont les objets sont éternels: la seconde, pour établir la différence des dispositions changeantes d'avec l'habitude formée: la troisième, pour établir la différence de la charité d'avec la foi & l'espérance; & c'en est assez pour expliquer le passage de S. Clément où il est dit (c), que la Gnose ou la connoissance de la sagesse parvient par l'exercice à une habitude de contemplation éternelle & inaltérable; & les autres de même nature.

SECTION VIII.

L'entendre perpétuel de S. Clément s'explique par les mêmes principes, & par la nature de l'habitude.

ON fait bien valoir & on répète souvent (d) ce passage de saint Clément (e): *L'entendre par le continuel exercice devient un tourjours entendre; & toujours entendre est l'essence ou la substance, &ria, du Gnostique ou du Spirituel par une certaine température qui n'a point d'interruption: & la perpétuelle contemplation est une vive substance, ζωτα ὑπόστασις*. C'est principalement dans ces paroles qu'on croit trouver l'état passif; mais de bonne foi & sans raffiner, elles ne supposent autre chose, sinon que la force de l'habitude est une seconde nature. Par-là..... (*)

SECTION IX.

Des nécessités que S. Clément attribue à son Gnostique.

ON cite ce passage (f), *Qu'il (le Gnostique) est contraint à être bon; & ailleurs (g): Qu'il boit, qu'il mange, qu'il se marie, non par choix, mais par nécessité*. On ne comprend pas en vérité qu'un si habile Théologien puisse alléguer de tels passages. Le premier qui porte (h) que le Gnostique est contraint à être bon, se peut entendre facilement par celui-ci du même Livre (i): *Le commande-*

(*) Le reste de cette Section a été ôté par l'Auteur, pour être employé ailleurs.

ment nous contraint à cause de l'excellente bonté ou de Dieu, ou de la loi & de ses préceptes. Encore plus clairement ce passage, le *Gnostique* est contraint à être bon, se doit entendre par celui-ci qui lui est semblable (a) : Nous sommes contraints à être Chrétiens ; c'est-à-dire, que nous y sommes déterminés par des raisons convaincantes, & que nous y sommes portés par un attrait invincible. Si cela signifie que c'est être passif à la manière des nouveaux Mystiques, tout Chrétien le fera, & S. Clément ne parlera plus d'un état extraordinaire. Au reste, c'est par-tout le même mot qu'il faut traduire de même, *βιάζεται*, *βιάζομεθα*, *βιάζομεν ἐντολῇς*, avec la terminaison passive. Est-ce là ce passage qu'on répète (b) tant pour établir l'état passif? Voions l'autre.

(b) Rem.
p. 121.

(c) Str.
Lib. VII.
p. 741.

(d) Ibid.
p. 692.

(e) Lib. IV.
p. 119.

(f) 1. 1. 1. 1.
p. 119.

(g) 1. 1. 1. 1.
p. 119.

(h) 1. 1. 1. 1.
p. 119.

(i) 1. 1. 1. 1.
p. 119.

La Gnose (c) ne devient jamais ignorance, & l'excellent ne se change point en mal : c'est pourquoi il obéit, il mange, il se marie, non par choix, mais par nécessité. Les premières locutions sont de la nature de celles-ci du même Pere (d) : L'homme de bien ne fait point le mal : la charité (e) ne permet point de pécher ; qui reviennent à celles-ci (f) : Ce qui est né de Dieu ne pèche pas : la charité (g) ne pense point le mal & le reste ; qui marque plutôt la nature des vertus & à quoi elles portent l'âme, que la perfection entière & absolue du sujet. Mais qu'on le prenne comme on voudra, nous avons assez démontré le sens de semblables propositions. Pour celle-ci où l'on veut trouver de si grands mystères, *Il boit, il mange, il se marie, non par choix, mais par nécessité* ; visiblement elle ne regarde que les nécessités corporelles. Pour en être convaincu, il ne faut que considérer ce que S. Clément met ensemble. S'il avoit voulu expliquer que le Sage fait tout par nécessité, il ne falloit pas restreindre son discours aux nécessités corporelles. Il a raison de dire que le Sage n'y satisfait point par choix ; car il voudroit ne les point avoir ; mais il y cède par nécessité. On trouvera par-tout dans S. Clément, comme dans les autres Auteurs, qu'il appelle nécessités, celles qui viennent du côté du corps, parmi lesquelles il compte le mariage ; comme quand il dit au cinquième Livre (b), qu'en ce qui regarde le mariage, la nourriture & les autres choses semblables, il ne faut rien faire par cupidité, mais seulement ce que la nécessité demande. Il ne faut pas nous donner la peine d'expliquer en quelle sorte le mariage est compris parmi les nécessités ou besoins. On fait ce qu'en dit S. Paul. Cet Apôtre appelle (i) cela, nécessité, aussi-bien que S. Clément, & comme lui il l'oppose au choix & à la puissance qu'on a sur sa volonté. Il ne faut point faire fort sur le mot de *choix* ; ce sont façons de parler de tout le langage humain. En ce sens S. Clément oppose toujours ce qu'on fait par crainte, ou même par espérance, à ce qu'on fait librement, par volonté ou par choix. À plus forte raison a-t-il pu dire que son Sage ne boit ni ne mange point par choix ; parce que ce sont des servitudes du corps dont il vou-

(i) Lib. V.
p. 419.

(i) 1. 1. 1. 1.
p. 119.

droit être délivré. Voilà sans doute tout le mystère de ces nécessités & de ces choix, d'où l'on tire tant d'avantages. Et ce qu'ajoute S. Clément (a), que *le Sage mange & se marie, si le Verbe le dit*, ^{(a) Sermon. Lib. VII. p. 741.} & comme il conviendrait, est clairement de même dessein que le reste ; car le Verbe aiant prescrit par la parole quand il faut faire ces choses, il n'y a qu'à faire ce qu'il dit. Que si l'on veut ajouter l'inspiration à la parole, ce ne sera toujours, sans voie extraordinaire, que l'état du Chrétien parfait, qui fait mieux que tous les autres, qu'il ne pense rien de lui-même comme de lui-même.

SECTION X.

Suite des passages du Chapitre sixième.

J'E laisse ce qu'on dit (b) de la pureté des songes, à quoi nous avons déjà satisfait. S. Clément ajoute (c) que *le Gnostique est* ^{(b) Pag. 112. (c) Lib. VII. p. 719.} *toujours pur pour la prière ; car il prie avec les Anges, leur étant déjà égal. Il n'est jamais hors d'une sainte garde ; enfin il est parvenu à la mesure de l'homme parfait.* Je ne vois point là d'état extraordinaire ; mais seulement que S. Clément a suivi l'interprétation de ceux qui rapportent à la perfection de cette vie, cette mesure de l'âge parfait dont parle S. Paul (d) : ce qui n'induit qu'une perfection telle que l'ont tous les Saints, qui sans doute ne sont pas passifs. ^{(d) Ephes. IV. 13.}

J'en dis autant de cette garde des Anges dont le Gnostique ne sort jamais. Tous les Saints sont sous cette garde, & ce n'est pas l'oraison passive qui les y met. Il ne sert de rien d'insister (e) sur la perpétuité & la consistance, ou permanence de la contemplation. Nous avons vu qu'elle ne dépend pas de la passivité des Mistiques. Il est vrai que S. Clément (f) représente au milieu de la vraie Eglise une portion plus pure que le reste, qu'il nomme l'Eglise spirituelle ; mais il resteroit à prouver qu'elle n'est composée que des âmes passives. Elle est poussée, dit-on (g), par l'esprit de Dieu. Sans doute ; ^{(e) Rem. p. 125. (f) Lib. VII. p. 719. (g) Rem. p. 126.} car tous ceux qui ont reçu l'esprit d'adoption, en sont poussés & animés. Elle (h) demeure dans le repos de Dieu : donc elle est dans l'état passif. On nie cette conséquence ; & tout ce qui ne va pas là est inutile au sujet. ^{(h) Ibid.}

CHAPITRE VII.

La Gnose est un état d'impassibilité.

NOUS sommes arrivés un Chapitre de l'apathie (i), où l'on trouve d'abord un passage, dont on dit qu'on n'en connoît point ^{(i) Pag. 129. 6^e sur.} de plus digne d'attention. Il le faut exactement considérer.

SECTION I.

*Passage du Livre sixième rapporté dans ce Chapitre :
En quel sens l'homme parfait est sans désir.*

P Remièrement, il faut remarquer que dans la plupart des passages où S. Clément semble exclure le désir, il se sert du mot de *concupiscence*, ἐπιθυμία, qui ne signifie pas désir en général, mais ordinairement & presque toujours cupidité, convoitise, qui est la source des mauvais désirs, principalement de ceux qui nous portent aux plaisirs des sens. C'est aussi l'acception de ce mot, premièrement dans le Décalogue, *Non concupisces*, & ensuite dans toutes les Ecritures de l'ancien & du nouveau Testament, & dans S. Clément en cinq cent endroits. C'est donc une faute dans les Remarques sur S. Clément, de traduire ἐπιθυμία, *désir*: ce qui exclut les bons désirs comme les mauvais; & c'est une première remarque qu'il n'y a rien à conclure contre les *désirs* en général, des passages où se trouve le mot ἐπιθυμία, *concupiscence*, *cupidité*.

Il faut pourtant remarquer qu'en un seul endroit, qui est celui du sixième Livre que nous avons ici à considérer, il se sert d'un mot plus général, ὁρεξις, qui se prend même pour le bon désir; de sorte qu'il semble dire que le Gnostique ne désire rien: mais il ne faut qu'entendre le comment, pour renverser le système (*).....

SECTION III.

Suite du passage, où il est parlé de l'apathe du Gnostique.

A Fin qu'on voie mieux toute la suite du passage, il commen-
ce ainsi (a): *Le Gnostique n'a de passions que celles qui sont nécessaires pour la subsistance du corps, comme la faim & la soif, & les autres de même nature.* Il expose ensuite trois choses, dont l'une regarde notre Seigneur, l'autre les Apôtres, & la troisième les autres parfaits. Pour le Sauveur, son corps conservé par une vertu supérieure n'avoit besoin ni de manger, ni de boire, que pour montrer seulement qu'il n'étoit pas un phantôme; & en un mot, pour-
suis-il (b), *il étoit absolument impassible, n'ayant aucun mouvement de passion, ni de volupté, ni de douleur.* Si l'on ne prend les expressions des plus grands Auteurs avec un esprit d'équité, on leur fait tout renverser. Dira-t-on au pied de la lettre, que notre Seigneur n'avoit le sentiment ni de la faim, ni de la soif, ni de la douleur ou de la tristesse, ni de la fraieur, & de tant d'autres passions marquées

(a) L. II. VI.
p. 619.

(b) Ibid.
p. 620.

(*) Ici se trouve une assez grande lacune, qui renferme tout le reste de cette première Section, & toute la seconde; & M. de Meaux marque de sa propre main à la marge de son Manuscrit, qu'il a transcrit ailleurs plusieurs pages, qui ne se trouvent plus dans cet endroit.

expressement dans l'Evangile? Veut-on attribuer cette erreur à saint Clément? Il ne l'en faudroit plus croire, & il se détruiroit par son propre excès. Entendons donc, qu'en ôtant ces passions à notre Seigneur, ce n'est pas le sentiment qu'il lui veut ôter, mais la sujétion, la nécessité, en un mot l'involontaire. Il passe aux Apôtres (a), qu'il rend maîtres après la résurrection de notre Seigneur, de la colere, de la crainte & de la convoitise; sans leur donner même ce qui paroit bon (à quelques-uns des Philosophes, quoique non à tous) dans les mouvemens passionnés, comme sont l'audace, l'émulation, la joie, la cupidité, à cause d'une certaine fermeté d'ame qui fait qu'ils ne changent en aucune sorte. Il conclut donc que ces passions, quoique bonnes dans l'opinion de quelques-uns, ne doivent pas être admises dans l'homme parfait; duquel il exclut encore pour les raisons qu'il en apporte, la colere, l'émulation, la jalousie, l'amitié vulgaire, même la vertu qui tranquillise l'esprit, *ἀσθενεία*, car rien ne le peine. Ce qu'il finit par ces termes (b): Il ne tombe en aucune sorte dans la concupiscence, ni dans l'appetit: il n'a besoin dans son ame d'aucune autre chose, étant toujours avec son bien-aimé; & par toutes ces raisons il fait l'effort qu'il peut pour être semblable à Jesus-Christ jusqu'à l'impassibilité, *εἰς ἀπαθείαν*.

Avant que de passer outre, je demande si l'on peut dire avec la moindre apparence que les Apôtres soient parvenus à n'avoir plus aucun mouvement de passion involontaire? Ce seroit être tout-à-fait égal à Jesus-Christ, & non pas, comme dit ce Pere, faire ses efforts pour arriver à son apathie. Quand S. Paul disoit (c): Je ne fais pas le bien que je veux, &c. n'avoit-il rien d'involontaire en lui-même? & quand on voudroit répondre, malgré les démonstrations de S. Jérôme, de S. Augustin, de Cassien même, qu'il ne parloit pas en la personne; c'est certainement en la personne qu'il parloit de cet ange de Satan qui le persécutoit, pour réprimer son orgueil. De quelque façon qu'on l'explique, une passion plus grossiere lui fut donnée pour remède d'une passion plus délicate; & après cela faire dire à notre saint Prêtre en toute rigueur, que l'homme parfait n'a plus de mal à réprimer, quoique je n'aie pu encore trouver ce passage, c'est lui faire ignorer les premiers principes.

Bien plus: non seulement les Apôtres étoient capables de mouvemens involontaires; mais encore par la foiblesse commune de l'humanité, dont ils ne pouvoient pas être tout-à-fait exempts, ils leur cédoient quelque chose. Par exemple, saint Barnabé n'étoit peut-être pas sans quelque passion & sans trop d'adhérence à son sens, quand il se sépara de S. Paul au sujet de S. Marc. S. Pierre ne fut pas sans quelque affection humaine, quand il mérita d'être repris hautement par S. Paul. On ne pourroit donc pas pousser à bout les propositions de S. Clément d'Alexandrie, sans le faire tomber dans des erreurs trop grossieres pour un si grand homme.

(a) *Ibid.*
p. 650.(b) *Ibid.*(c) *Rom.*
VII. 15.

Qu'est-ce donc qui peut donner lieu aux fortes expressions de ce Père ? C'est à cause que les Apôtres & les parfaits, s'ils ne venoient pas tout-à-fait comme Jésus-Christ, à n'avoir rien en eux d'involontaire, ils en venoient jusqu'au point qu'ils n'en étoient point abattus ; & que s'ils recevoient quelques blessures légères, non seulement ils n'en recevoient point de mortelles, mais encore ils n'en recevoient point qui altérassent leur santé. Ainsi on croit être sain, quand on n'a plus que de petits restes de la maladie : on croit être victorieux, quand on a tellement vaincu un ennemi, qu'il ne combat plus que foiblement.

Nous en dirons davantage sur la suite de ce passage. En attendant, on en voit assez pour prendre des tempéramens sur des propositions, qui sans cela seroient certainement absurdes & hérétiques.

Et d'abord il est bien certain qu'il ne s'agit point ici des désirs spirituels. On voit par le dénombrement que notre Auteur fait des sentimens & des appétits qu'il exclut, que ce sont sentimens & appétits vulgaires. Quand il dit *qu'on n'a plus besoin d'aucune autre chose pour son ame*, il faut voir de quoi il parle. *L'ame*, dit-il, *ne tombe point dans la convoitise, ni dans l'appétit des choses vulgaires & sensuelles dont il a parlé ; & s'il ajoute qu'elle n'a besoin d'aucune autre chose*, on sous-entend naturellement d'aucune autre chose de même nature. C'est de quoi il a voulu exempter son Sage : & encore avec tout cela, c'est un homme qui fait les derniers efforts pour parvenir à l'apathie, à l'exemple de Jésus-Christ ; de sorte que la perfection consiste en partie dans son effort. Cependant pour contenter les Mistiques, il en faut faire un homme entièrement impassible, & dont l'ame n'ait besoin de rien, pas même de demander la grace de Dieu.

SECTION IV.

Suite du même passage, où il est parlé des vertus & de la perfection de la justice Chrétienne.

(a) Rem.
p. 117.
(b) Lib. VI.
p. 672.

MAis voici l'endroit important où l'on met (a) le fort de la preuve (b) : *Qu'a-t-il besoin de courage, n'étant plus dans les maux, & devoirs, au milieu des choses fâcheuses ; n'y étant plus même présent, mais tout entier avec celui qu'il aime ? Qu'a-t-il besoin de la tempérance, puisqu'il n'a point les concupiscences pour lesquelles elle est nécessaire, &c.* En vérité je n'aurois pas cru qu'on pût objecter sérieusement de telles propositions. Si on les croit, quels excès ! Si on ne les croit pas, où est la bonne foi de nous objecter ce que pour l'intérêt de la vérité, on est également obligé de résoudre ? Cependant on pousse tout à bout en disant ces mots (c) : *Et la raison pour laquelle il exclut ainsi les vertus ou forces de l'ame, c'est qu'elle*

(c) Rem.
p. 118, 119.

n'a plus de mal à réprimer : c'est que Dieu est impassible : il n'est pas tempérant pour commander à ses cupidités, &c. L'homme donc divinisé jusqu'à l'apaisie, n'ayant plus de souillure, devient unique : (un seul homme parfaitement uni en lui-même .) Ailleurs (a) il lui donne (a) Ibid. aussi l'imperturbabilité que les Philosophes affectoient : il est (b) austère, non seulement jusqu'à être incorruptible, mais jusqu'à n'être point tenté. Il a en sa puissance ce qui combat l'esprit : il n'en est donc pas entièrement délivré, mais il le tient sous le joug. Dans un état si parfait, il use d'une prière qui lui est inspirée de Dieu; car il n'y en a point d'autre parmi les Chrétiens. Après cela s'il ajoute que cet homme n'est point tenté, on voit manifestement que c'est à cause non seulement qu'il l'est moins qu'un autre, mais encore parce qu'en s'efforçant & qu'en priant, il veut se mettre en état de ne l'être pas, autant qu'il se peut en cette vie : s'unissant, comme il ajoute, le plus qu'il peut, & le plus spirituellement qu'il lui est possible, *ὡς ἐν μέλει α γνω-ικώς, aux choses spirituelles.*

Ces restrictions qu'on trouve par-tout encore plus expressément, doivent être toujours présentes à celui qui lit S. Clément. Ainsi quand il trouve dans ses Ecrits cette magnifique ressemblance du Gnostique avec Dieu, il doit se souvenir que c'est une ressemblance que le Gnostique (c) tâche d'avoir & de s'approcher de l'impassibilité du Maître, comme nous l'avons rapporté ailleurs. Si l'on trouve qu'il n'a plus rien à combattre, il faut penser à tout ce qu'il dit au Livre septième, où il pousse au dernier degré l'idée du Gnostique; & néanmoins il y montre (d) qu'il s'élève courageusement contre la crainte, se fiant en notre Seigneur. C'est la posture d'un homme qui la combat : & un peu après (e) : Il réprime & châtie sa vue, quand il sent qu'il s'élève un plaisir dans ses regards : & encore (f) : Il s'élève contre l'ame corporelle, c'est-à-dire comme il l'explique, contre la partie sensitive de l'ame, mettant un frein à l'esprit irraisonnable qui se souleve contre le commandement (de la raison ,) parce que la chair convoite contre l'esprit. Il n'y a point de ressource qu'à dire qu'il s'agit ici d'un nouveau Gnostique; mais tout cela c'est une idée. Il est vrai que S. Clément dit souvent, qu'on peut croître dans la connoissance (dans la Gnose), mais il n'y va que du plus au moins : par-tout on combat : par-tout on prie pour croître dans la perfection : on ne change point d'état : les combats sont moindres, mais ce sont les mêmes; & c'est au même qu'on a appelé impassible & imperturbable, qu'on met en main de même teneur, ce frein pour tenir en bride les passions, & ces armes pour les combattre. C'est pourquoi l'on est étonné de la réponse que vous donnez à ce passage (g) : Il arrivera peut-être que quelqu'un des Gnostiques s'abstiendra de viandes, de peur que la chair ne soit trop emportée dans le plaisir. Je ne dirai pas de quel plaisir il parle. Il semble que vous jugiez au-dessous d'un parfait Gnostique, c'est-à-dire selon

(a) Ibid.

(b) Strom.

Lib. VII.

p. 715.

(c) Lib. VI.

p. 676.

(d) Lib.

VII. p. 717.

(e) Ibid.

p. 714.

(f) Ibid.

p. 747.

(g) Rom.

Lib. VII.

p. 712.

vous, d'un homme passif, de se mortifier; & vous savez qui sont les Mistiques qu'on accuse de cette erreur. Pourquoi leur fournir des armes? S. Paul n'étoit-il pas assez Gnostique, quand il disoit (a): *Je châtie mon corps, je réduis en servitude mon corps, &c.* Mais S. Clément se sert du mot de *peut-être* & de *quelqu'un des Gnostiques*; ce qui montre que cette pratique est rare, & ne convient pas à tous. Je l'avoue; mais tout cela n'est qu'é luder. Il n'est au-dessous d'aucun Chrétien, quelque parfait qu'il soit, de mortifier sa chair par quelques austérités; mais tous ne font pas les mêmes. Ce que tous font généralement, c'est (b) *premierement de demander la rémission de leurs péchés: secondement de ne pécher pas; & en pratiquant ce précepte, l'oraison est bonne avec le jeûne.* Si donc tous ne pratiquent pas l'abstinence des viandes, aucun n'est excepté de joindre le jeûne avec la prière; & S. Clément loue en général la sentence de ce Philosophe qui donne la faim, c'est-à-dire l'abstinence & le jeûne, pour le vrai remède de la sensualité. C'est une erreur de trouver ce genre de mortification indigne des plus parfaits. Mais au reste la restriction que S. Clément apporte ici avec tant de soin dans le cas particulier de l'abstinence des viandes, fait voir que s'il y avoit eu d'autres exceptions à faire dans ce qu'il dit du Gnostique, il ne les auroit pas oubliées. Ainsi nous pouvons étendre à tous les Gnostiques ce qu'il en dit généralement; & ce sera cet impassible, cet imperturbable qu'on verra encore aux mains avec ses passions, & mettre un frein à la chair qui convoite contre l'esprit. Si la sensualité n'est jamais assez réprimée, à plus forte raison la vaine gloire; & si l'homme parfait n'étoit point tenté de ce côté-là, S. Clément ne feroit pas faire au Gnostique cette réflexion (c): que la sublimité de sa connoissance ne le doit point jeter dans la vanité.

(a) L. I. C. 1.
IX. 27.

(b) Lib. VI.
2. 665.

(c) L. II.
VII. 1. 778.

On voit donc dans ce Pere le même esprit qu'on a vu depuis dans S. Augustin: que la sécurité est trop dangereuse à l'humilité pour être de cet état; & c'est pourquoi (d) le Sage de S. Clément craint non pas Dieu, (car on le suppose dans cette parfaite charité qui bannit la crainte) mais il craint de se retirer de Dieu; & il ajoute: que celui qui craint de tomber, veut être incorruptible & impassible. Il venoit de dire auparavant, que la crainte de Dieu qui est impassible, est impassible elle-même, c'est-à-dire n'empêche pas l'impassibilité du Sage.

(d) Lib. XI.
2. 177.

Il n'y a point là de contradiction; & en tout cas S. Clément l'a conciliée, en nous faisant voir que cet impassible n'est pas un homme qui le soit absolument, mais un homme qui le veut être, comme on vient d'entendre: un homme qui demande cette perfection: qui, comme nous avons vu, a & n'a pas: qui, quelque affermi qu'il soit par l'habitude du bien, cherche encore la sûreté dans la crainte. Tout cela se concilieroit naturellement, si l'on n'étoit point prévenu d'une perfection qui n'est pas de cette vie

dans toute son étendue. Le Saint-Esprit a révélé que tout homme seroit pécheur & imparfait. Selon cette Théologie aussi solide que belle, le Gnostique, c'est-à-dire un vrai Chrétien, par la grâce qu'il a en lui, seroit impassible & imperturbable, s'il lui laissoit déployer toute sa vertu; & comme on ne le fait pas en cette vie, ç'a été une des raisons qui a fait dire à S. Clément, qu'il n'y avoit point en cette vie de parfait Gnostique, pas même l'Apôtre S. Paul.

Si l'on avoit expliqué ce Pere selon ces idées qui sont les siennes, on ne lui auroit pas fait dire tant de prodiges. L'avantage qu'on en tire est bien foible. *L'excès, dit-on (a), de ces expressions, loin d'affoiblir la vérité qu'il veut établir, montre au contraire combien les merveilles de cet état intérieur surpassent toutes les expressions communes auxquelles les Théologiens rigides & scrupuleux veulent que les spirituels se bornent. C'est une idée, ce me semble, assez surprenante de prendre pour preuve de la sublimité de l'état passif, qu'on appelle ici l'intérieur & le spirituel, qu'on ne la peut exprimer que par des propositions absurdes, extravagantes & insoutenables. C'est aussi une méthode peu régulière & un moien de tout confondre, de se prévaloir de tout ce qui exagère, & d'éluder tout ce qui tempère. Pour ce qui est des scrupules de ces Théologiens rigides, quand avant que S. Augustin & avec lui toute l'Eglise Catholique eût clairement expliqué contre les Prélats l'imperfection de la justice de cette vie, qui, comme il dit, consiste plus dans la rémission des péchés que dans la perfection des vertus, & où l'on n'approche de la perfection, qu'autant qu'on s'en croit éloigné : quand, dis-je, avant ce tems S. Clément, à la manière des autres Auteurs Ecclésiastiques, auroit un peu excédé sur des matieres qui n'étoient pas entièrement éclaircies; les Théologiens auroient raison de demander aux nouveaux Mistiques des expressions plus correctes. Mais qu'il leur soit permis de tout outrer, parce qu'il y a dans les Peres quelques exagérations; cela n'est pas soutenable.*

(a) Rem.
p. 117.

CHAPITRE VIII.

La Gnose est la passivité des Mistiques.

QUOIQUE la plupart des passages qu'on allégué ici soient résolus par les réflexions précédentes, on entendra plus clairement cette matiere après le Chapitre de la Priere. Mais en attendant, je trouve dans celui-ci quelque chose qui décide & qu'il ne faut pas oublier. C'est qu'on met (b) la passivité en ce que l'ame est continuellement inspirée de Dieu : non d'une inspiration prophétique & miraculeuse, mais de cette inspiration commune & journalière, par laquelle il est de foi que l'esprit de grâce agit & parle sans cesse au dedans de nous, pour nous faire accomplir sa volonté. Je l'avoue : il est

(b) Rem.
p. 117. 118.

de foi que dans chaque action de piété, l'ame est mue par une touche particuliere de Dieu qui l'inspire & la fait agir selon sa volonté. Mais si c'est là être passif, tout Chrétien touché de Dieu le sera toujours. Ainsi la passivité ne sera plus un état extraordinaire des parfaits, mais la grace commune du Christianisme; ce qui renverse tout le système des Mistiques.

C'est qui se confirme encore par les paroles où l'on prétend prouver la passivité en ce que l'ame *est agie*, où l'on regarde manifestement le passage de S. Paul (a): *Tous ceux qui sont mués & agis par l'esprit de Dieu sont les enfans de Dieu*. Si cela est être passif, encore un coup tout Chrétien l'est, & la passivité ne sera plus que la condition nécessaire de la grace chrétienne.

Non seulement toute ame Chrétienne qui agit bien *est mue & agie*, puisqu'on veut se servir de ce mot, mais encore elle est tirée: Nul (b) ne peut venir à moi que mon Pere ne le tire. Si c'est là ce qu'on appelle passif, pour une troisième fois la passivité est l'état commun de la Religion Chrétienne; & les Mistiques se sont tourmentés en vain, en établissant la passivité comme une grace extraordinaire pour laquelle il faut une vocation particuliere.

CHAPITRE IX.

La Gnose est un état où l'ame n'a plus besoin des pratiques ordinaires.

SECTION I.

Les gémissemens & les précautions renvoyés.

IL est bien vrai que dans l'état de perfection, on peut n'être pas astreint à certaines pratiques communes: mais de mettre parmi ces pratiques dont on se défait, celles qu'on va voir dans ce Chapitre, c'est ce qui étonne. Et parce qu'on y prépare la voie à se passer de la demande, qui est le principal point de cette matiere, il faut ici se rendre fort attentif au fondement qu'on veut poser.

On renvoie (c) les gémissemens aux commençans, sous prétexte que S. Clément dit (d) qu'on est dans la joie insatiable de la contemplation, avec laquelle les gémissemens & la componction ne conviennent pas. On ne songe pas que les larmes que versent l'amour & la pénitence, sont pleines de douceur. Nous venons de voir que S. Clément a mis le Gnostique avec ceux qui gémissent dans ce pèlerinage. S. Augustin admire la force de la piété où les larmes ne sont pas sans joie. David pleuroit nuit & jour. Je trouve la componction & les larmes dans tous les Saints. Saint Pierre en a

(c) Rem.

P. 169.

(d) L. II, V. 1.

P. 671.

cavé ses joues. En renvoyant les gémissens qu'on trouve dans tous les Saints à un état inférieur, on fait croire, qu'à force de devenir sec, on est dans un état plus élevé que tous les Saints, & on nourrit le plus fin orgueil.

Le Gnostique, continue-t-on (a), est dans la stabilité : il n'est plus dans le pèlerinage ; par conséquent il est exempt de vicissitudes & de précautions, aussi-bien que de gémissens. C'est donc à quoi aboutit cette interprétation qui ôte le pèlerinage ; mais comme elle est fautive, rétablissons avec le pèlerinage, non seulement les gémissens, mais aussi les précautions, comme nous avons vu que fait S. Clément (*).

On répète (b), mais avec d'étranges exagérations, que l'homme parfait de S. Clément qu'on veut être l'homme passif, n'a point besoin des exercices actifs, & qu'il est au-dessus des pratiques des plus excellentes vertus : mais au contraire s'il agit, s'il fait des efforts, s'il prévoit, s'il se précautionne, s'il combat, s'il prie & fait le reste que nous avons vu & que nous verrons, tout cela tombe. Au reste s'il falloit montrer dans ce Pere son Gnostique orné de toutes les vertus, de la douceur, de la compassion, de la justice, & même de la tempérance qu'il sembloit vouloir lui ôter, & de leurs pratiques excellentes, ce seul passage suffiroit : *Il croit*, dit-il (c), *que la tempérance & la justice sont sa propre fonction ; & que la religion, la pitié & la charité sont la fin de toute sa vie*, &c. On peut lire le reste dans le Livre. On trouve à peu près la même chose dans un autre endroit du même Livre (d) ; & tout l'Ouvrage est si plein de tels passages, qu'il faudroit le transcrire tout entier pour les rapporter.

Ce que j'avoue sans difficulté, c'est qu'il ne veut point dans les parfaits *cette laborieuse tempérance* qui précède l'habitude ; qui, dit-il, selon les Sages *n'est point la vertu des Dieux mais des hommes* ; c'est-à-dire, n'est point la vertu des parfaits mais des foibles : aussi-bien, dit-il (e), *que la justice* qu'il appelle *humaine*, laquelle est bien au-dessous de la sainteté qui est une justice divine. C'est comme s'il disoit, que les parfaits n'ont point les vertus imparfaites, laborieuses, pénibles, comme elles sont appellées dans les Remarques ; & que nulle vertu n'est digne des parfaits, que l'habitude n'en ait ôté le foible des commencemens ; ce qui n'a pas de difficulté & n'empêche pas, comme on a vu, un reste de combat.

On répète (f) aussi que le Gnostique *n'a plus aucun mal à réprimer* ; paroles que je n'ai pu encore trouver dans S. Clément. J'y ai bien trouvé qu'il n'est plus dans les maux, au milieu des choses fâcheuses, & *très-dévoies*. Quoi qu'il en soit, nous avons vu comment il faut expliquer des expressions semblables.

(*) Il y a ici dans le Ms. une lacune qui contient près de deux Sections.

SECTION IV.

Le Gnostique actif.

(a) Rem.
P. 175. 176.
(b) Lib.
VII. p. 701.

ON objecte (a) S. Clément qui dit (b), que dans le Gnostique *tout ce qui est vertueux, tout est changé en mieux par le choix de la Gnose que l'ame avoit en sa puissance* : d'où l'on tâche de conclure la distinction des vertus humaines & naturelles des Mystiques, qu'on pratique dans les voies actives, d'avec leurs vertus surhumaines & surnaturelles passives. On pourra tirer tout de toutes choses, si l'on tire cette distinction de vertus humaines & divines, de ce que S. Clément a dit en général, que *ce qui est vertueux se change en mieux*. Mais en laissant là cette distinction des Mystiques, dont on parlera ailleurs plus commodément, on ne pouvoit citer d'endroit plus formel que celui-ci contre l'exclusion des vertus; puisque ce Pere met ici (c) très-expressément dans le Gnostique, *la douceur, la bénignité, le culte de Dieu, la modestie*. Et de peur qu'on ne s'imagine qu'on n'a pas ces vertus activement, mais passivement, il dit encore que le Gnostique *se crée & se fabrique lui-même dans la pratique des vertus; & en opérant de bonnes œuvres, qu'il se captive lui-même, se met lui-même sous le joug, se donne la mort lui-même, en mortifiant ses passions; ce qui montre la plus véritable action, & tout le contraire de l'état passif*.

(d) Rem.
P. 174. 178.

Si l'on ne vouloit exclure que les vertus qu'on appelle méthodiques, comme il le semble en quelque endroit (d) après s'être un peu expliqué, on en pourroit convenir : mais tout réduire à l'état passif auquel ce Pere ne songe pas, & ranger, comme on fait ici, parmi les méthodes dont les parfaits se défont, celle de *s'abstenir des viandes* pour se modérer dans les plaisirs; c'est une chose nouvelle, non seulement dans S. Clément, mais encore à toutes les oreilles Chrétiennes.

(e) Ibid.
p. 179.
(f) Lib.
VII. p. 702.

Quand on prétend (e) établir une si nouvelle doctrine sur le fondement (f) que *le Verbe est le maître du Gnostique*, en entendant l'homme passif; on ne songe pas que le Verbe instruit tous les Saints & même tous les Fidèles.

(g) Rem.
P. 177.

Le repos (g) est aussi peu à propos, puisque c'est un repos de cette vie qui n'exclut pas l'action, la précaution, la prévoyance, le combat, ni tout le reste de même nature, comme on a vu, & qu'on verra de plus en plus.

(h) Ibid.
P. 182.

J'omets exprès quelques passages (h), parce qu'ils regardent le Chapitre où il y aura à parler de la vie future & de la vision face à face.

(i) Ibid.
P. 182. 183.
S. Clem.
Lib. VI.
p. 679.

Pour l'endroit (i) où il est parlé des Apôtres, comme il fait partie de celui que nous avons expliqué au long, je n'ai rien à ajouter; & il faut venir à ce Chapitre important des *Désirs & de la Prière*.

CHAPITRE X.

La Gnose parfaite exclut tout désir existé.

SECTION I.

Deux réponses qu'on fait aux passages de S. Clément sur les demandes.

Première réponse: S'il est vrai que les demandes attribuées au Gnostique soient passives.

COMME les passages (a) qui établissent dans l'homme parfait la nécessité des demandes, & par conséquent des désirs, sont rapportés la plupart dans les Remarques; il faut en les supposant, considérer seulement ce qu'on y répond.

La réponse se réduit à deux chefs: l'un que les désirs & les demandes que notre Auteur reconnoît dans le Gnostique, sont des désirs & des demandes passives imprimées de Dieu, & non excitées par celui qui les produit: l'autre, que ce sont dans les Gnostiques commençans des restes d'imperfection, dont le Gnostique parfait est incapable.

Ces deux réponses se coupent. Si l'on se croioit bien fondé à établir par S. Clément ces désirs & ces demandes passives, on n'auroit qu'à s'en tenir là, sans dire que les demandes du Gnostique de cet Auteur, sont des restes d'imperfection. Si aussi l'on espéroit pouvoir faire croire que les demandes dont parle ce Pere, sont d'un Gnostique imparfait & commençant, il n'y auroit qu'à lui laisser des désirs & des demandes tant qu'il lui plairoit; puisqu'on avoue qu'elles compatissent avec son état. Mais comme on ne trouve dans ce docte Prêtre ni le moindre trait de ces désirs prétendus passifs, ni la moindre idée qu'il regarde ces demandes comme appartenantes à un état imparfait, l'on va sans cesse d'une solution à une autre, sans savoir où poser le pied.

Cet embarras où l'on est paroîtra d'abord, en demandant sur le premier chef de la réponse, quelles marques donne saint Clément que ces demandes soient passives. Toutes les demandes dont il parle le sont-elles? comment le peut-on prouver? & s'il y en a d'actives & de passives, lesquelles le sont? Celles qu'il rapporte (b) de Moïse, de Marie sa sœur, d'Esther, de Judith, de Susanne, de quel genre sont-elles? si on les dit actives, où sont les passives? si on les dit passives, où sont les actives, puisqu'on n'y voit nulle différence? où est-ce qu'on a distingué les unes d'avec les autres, & y a-t-il un seul trait de cette distinction dans S. Clément?

Veut-on venir au particulier? N'est-ce pas très-activement qu'un homme vulgaire demande la santé? Or c'est aussi positivement que

(a) Rem.
p. 111.

(b) S. Clém.
Serm. LII.
IV. p. 512.
511.

le spirituel, le Gnostique, demande l'accroissement & la permanence dans la contemplation: Il les demande, dit-il (a), comme les hommes vulgaires demandent la perpétuité de la santé.

(a) Lib.
p. 716.

Tout est actif dans ce Pere. Il fait toujours agir l'homme par choix, par élection, par préélection, προεπιλεγis; car c'est le terme dont il se sert ordinairement pour signifier l'usage du libre arbitre (b): Dieu veut que nous nous sauvions par nous-mêmes; & la nature de l'ame c'est de se pousser, de s'inciter elle-même. Le Gnostique n'est point d'une autre nature. Il n'a par dessus les autres que l'habitude contractée par l'exercice, qui n'ôte point l'usage ordinaire du libre arbitre. C'est pourquoi il prévoit, il se précautionne, il tâche, il s'efforce, il agit si bien qu'il se crée, qu'il se fabrique lui-même dans ses actions. Si c'est-là (c) le simple laisser faire, la non-résistance très-simple que vous laissez à l'homme passif; si ce n'est pas le choix, la préélection & l'action ordinaire & toute entière du libre arbitre quant à la manière, & changée seulement quant à l'objet; on ne fait plus où le trouver. Dieu ne l'en guide pas moins; car il est le maître, le créateur & le moteur naturel du libre arbitre, qu'il incline où il lui plaît, depuis le commencement jusqu'à la fin. Celui que Dieu tire vient, c'est-à-dire il croit; il vient par son choix; lorsqu'il persévère, il ne fait que continuer de venir.

(b) Lib. VI.
p. 662.

(c) Rem.
p. 191. 192.

Quand le libre arbitre s'excite lui-même, ou pour croire, ou pour espérer, ou pour aimer, ou pour prier; c'est Dieu qui auparavant l'a secrètement excité. Il n'a pas moins fait dans David les actes auxquels ce Prophète s'exhorte, en disant: Mon ame, benis le Seigneur: Espère en Dieu: O Dieu, je vous aimerai: Elevez-vous, ma langue, &c. que tous les autres. Pour s'exciter de cette sorte, l'homme n'a besoin que de savoir la volonté de Dieu, qui lui est suffisamment manifestée par son Ecriture, & du secours de sa grace. Mais ce secours de la grace, quelque efficace qu'il soit, n'empêche pas que le libre arbitre du juste ne s'excite aussi lui-même; c'est-à-dire ne tâche, ne fasse effort. S. Augustin même, celui qui a le mieux entendu que le libre arbitre est mû de Dieu, ne laisse pas de lui attribuer ce qu'il appelle conatus, comme une chose inséparable de la précaution (d): Si credis caves: si autem caves conaris, &c.

(d) In Ps.
XXXII.

conatum tuum novit Deus. Ailleurs plus expressement, en répondant à un passage de S. Jérôme, que Pelage avoit objecté pour montrer qu'on peut avoir le cœur tout-à-fait pur, & que le temple de Dieu ne peut pas être souillé; S. Augustin dit (e): HOC AGITUR IN NOBIS CONANDO, LABORANDO, ORANDO, IMPETRANDO: Cela se fait en nous, quand nous y tâchons, quand nous y travaillons, quand nous prions, quand nous impétrons. Il ne s'est jamais avisé de restreindre ces actions aux seuls commencemens: au contraire il parle ici des parfaits, qui ont le cœur pur, & dans qui le temple de Dieu n'est pas souillé; & c'est à ceux-là, comme à tous les autres Fidèles, qu'il attribue

(e) De nat.
& gratia,
cap. LXV.

dans la suite (a) la précaution pour ne pécher pas. Cette doctrine est de tous les tems, & cette grace de tous les états; & S. Clément fait dire à son Gnostique (b): *Seigneur, je me délivrerai de la concupiscence, afin de vous être uni: il faut que je sois des vôtres; & encore que je sois ici (sur la terre,) je suis avec vous; je veux être sans crainte, afin de m'approcher de vous, & me contenter de peu, &c.* Si l'on est passif avec cela, on l'est avec tout; & il n'y a plus d'état particulier de passivité.

(a) *Ibid.*
LXXVII.

(b) *Strom.*
Lib. IV.
p. 331.

Mais ce que le Gnostique dit ici à Dieu, en exprimant ce qu'il veut faire par son libre arbitre, il le demande ailleurs en cent endroits. Ainsi ses demandes sont aussi actives que les autres actions, qui, comme on voit, le sont beaucoup; & nous pouvons conclure comme indubitable; en premier lieu, que ce qu'on dit sur les demandes passives, se dit sans la moindre preuve; & secondement, ce qui est bien plus, qu'il est combattu par des témoignages exprès. Venons donc à l'autre réponse.

SECTION II.

Seconde réponse: S'il est vrai que les demandes attribuées au Gnostique soient des restes d'imperfection, ou que le parfait Gnostique ne demande rien.

LA seconde réponse (c) consiste à dire que les demandes attribuées au Gnostique sont un reste d'activité jusqu'à ce que la passivité soit entièrement consommée; ce qui fait (d) qu'on a presque toujours des desirs qui s'expriment par des actes & par des demandes; & en un mot des desirs actifs, qui vont toujours diminuant jusqu'à ce que la passivité soit consommée: c'est-à-dire, que ces desirs & ces demandes actives qu'on attribue à l'homme parfait, sont choses qui à la fin doivent s'en aller, & dont on tâche de se défaire.

(c) *Rom.*
p. 134.

(d) *Ibid.*
p. 192.

Si c'étoit-là l'intention de S. Clément, il ne représenteroit pas par-tout ces demandes, qu'on ne peut nier qui ne soient actives, comme étant directement de l'appartenance & de l'état de son Gnostique. Il ne diroit pas: le Gnostique demande; mais: le Gnostique de soi ne demande rien; & s'il demande, il tend à l'état où l'on ne demande plus, & il voudroit bien ne plus demander. Quand on veut décrire un homme parfaitement sain, on ne dit pas qu'il a un continuel recours à son médecin; car cela est de l'état du convalescent: & si l'homme sain le fait encore, il ne le fait pas comme sain, mais comme celui qui ressent encore quelque chose de l'état d'infirmité dont il tâche de se délivrer; mais ce n'est pas en ce sens que S. Clément dit par-tout, que son Gnostique demande. Il inculque, il recommande la demande, non comme une chose dont l'homme parfait veut se défaire, mais comme

une chose qui est de son état ; puisqu'il s'en sert pour en prouver la perfection. Car il sait très-bien spécifier (a) qu'il ne demande pas les biens temporels au sens que nous le verrons. Il auroit pu dire de même, qu'il y a un tems où l'on ne demande pas, même les spirituels, mais jamais il.

SECTION III.

*Passage de S. Clément où il fait demander au Coryphée :
Vains efforts pour éluder .*

(b) Rem.
p. 195.

ON objecte (b) plusieurs degrés ; mais S. Clément qui les reconnoît, devoit donc dire quelque part qu'il y a un de ces degrés où l'on ne demande plus. Il répète au contraire vingt & trente fois sans restriction, que le parfait en général fait toutes les demandes qu'on vient de voir ; & que plus il est parfait, plus il lui convient de les faire. Mais enfin que sert d'alléguer tous les degrés de la perfection, puisque ce Pere a dit en termes formels (c) que *le Gnostique coryphée*, c'est-à-dire bien certainement celui qui est au comble de la perfection, *fait des demandes* ?

(d) Rem.
p. 195. 201.
203.

On a rapporté ce passage (d) ; & c'est ici que je prie l'Auteur des Remarques de réfléchir sur tous les efforts qu'il a fallu faire en cet endroit .

La première contorsion qu'il faut donner à son esprit, c'est que le mot *Coryphée* ne signifie pas un homme dans l'état le plus parfait. Mais sans insister sur le mot, voyons la chose. Il n'y a rien au-dessus de celui dont on a dit (e) qu'il *n'est pas senti* : or est-il que dans cet endroit du septième Livre c'est celui-là qui fait des demandes, ainsi que nous l'avons déjà rapporté : donc le plus parfait en fait. Dans la page 726. celui dont il est parlé & qu'il nomme le Coryphée, est celui qui selon vous est vertueux comme la pierre est pesante, à qui la vertu a passé en nature, en qui enfin elle est inamissible. Or celui-là, qui par vous-même est le plus parfait, constamment est aussi celui qui fait des demandes ; puisque c'est lui qui demande (f) que *la contemplation s'augmente & demeure en lui*, de même que l'homme vulgaire demande la perpétuité de la santé, comme nous l'avons aussi rapporté. C'est encore une fois, le plus parfait qui fait des demandes.

(g) Rem.
p. 726.

Quand vous dites en cet endroit (g) : *Il est aisé de voir que ce Gnostique, quoiqu'il le nomme Coryphée, n'est point parvenu par la Gnose jusqu'à l'habitude de l'amour pur qu'il nomme inamissible* ; permettez-moi de le dire, vous cherchez à vous éblouir, en disant qu'il est aisé de voir cela, quand le contraire est visible comme le soleil ; puisque c'est à ce Coryphée qu'il attribue précisément cette inamissibilité, & à qui il venoit d'attribuer d'être au-dessus de la tentation.

Vous opposez des raisonnemens à des faits qui sautent aux yeux ; & en voici un sur ce passage où S. Clément dit (a), que le Gnostique demande le vrai bien de l'ame , coopérant ainsi lui-même pour arriver à l'habitude de la bonté , afin qu'il n'ait plus les biens comme des instructions ajoutées, mais qu'il soit bon. Sur quoi vous dites (b) : Il est manifeste que ce Gnostique n'est encore ni bon par état , ni parvenu à l'habitude de la bonté qui est la parfaite. Quand vous diriez cent fois : il est manifeste, vous n'empêcheriez point que le contraire ne le soit ; puisque celui dont S. Clément dit, qu'il coopere dans sa demande, est le même dont il a dit dans la même période qu'il est Gnostique, & encore qu'il l'est par possession ; par conséquent donc par une habitude constante. Il n'est donc pas sans cette habitude divine ; mais il la demande & il coopere à l'avoir, parce qu'il ne sait pas s'il l'a, ou n'y songe pas, mais seulement à l'avoir de plus en plus.

Il dit dans le même sens (c) que ce Gnostique parfait dont la vertu est inamissible , demande qu'elle le soit & coopere à la faire telle , sachant, dit-il , qu'il y a des Anges qui sont tombés par leur lâcheté ; ce qu'il craint qui ne lui arrive . C'est pourquoi il se précautionne ; & non content de prier, il coopere de son côté à la grace & à la priere ; & cependant il est parfait Gnostique , comme nous l'avons déjà expliqué.

Quand vous concluez qu'il n'est pas entièrement dans la permanence puisqu'il la demande, ou que s'il l'a déjà, il faut que ce soit une demande sans acte formel & réfléchi, une demande que l'Esprit qui prie sans cesse, forme en lui sans qu'il y réfléchisse ; je vous répons : choisissez, prenez parti . Dites, si vous le pouvez, que les actes du Gnostique où il demande si distinctement pour lui-même la rémission des péchés, de n'en plus commettre, l'augmentation, la persévérance ; pour les autres la conversion & le reste, ne sont pas des actes distincts & formels, ou ne sont pas des actes où l'on réfléchit à la manière que nous verrons, en les faisant si distinctement ; ou même ne sont pas des actes, mais quelque chose de passif : dites-le, si vous le pouvez, & en même tems montrez-moi comment on exprime des actes formels & distincts , ou des demandes actives autrement que par les paroles que votre Auteur y emploie ; & si vous ne le pouvez, comme votre conscience vous le fait sentir, n'en revenez plus à cette réponse. Avouez que ce sont des actes, & des actes très-formels & très-distincts, & des demandes très-actives ; & de-là, si vous concluez (d) que celui qui fait ces demandes n'est pas entièrement dans la permanence, mais qu'il y est comme on peut y être dans une vie mortelle & fragile, vous aurez dit la vérité.

Au surplus, quand vous concluez (e) que la permanence n'est pas entière lorsqu'on la demande, ou que si on la demande y étant déjà, c'est une demande sans actes formels, &c. l'oserai-je dire ? les idées se brouillent dans l'esprit du monde le plus net & le plus précis . Car si

l'entière permanence exclut la demande, c'est toute demande qu'elle exclut, formelle ou confuse, explicite ou imparfaite, directe ou réfléchie, passive ou active; & soit que le Saint-Esprit nous inspire de demander passivement, comme vous parlez, ou activement la permanence; il nous inspire en même tems le sentiment qu'elle nous manque, du moins dans le degré de perfection où il nous la fait demander. Ainsi tout ce système est contradictoire, & un effet manifeste de la prévention.

SECTION IV.

S'il y a dans S. Clément un état supérieur à celui qu'il appelle la Gnose.

(a) Remis
p. 209.

Après tant d'efforts pour montrer, tantôt que les demandes dont S. Clément parle sont passives & appartiennent au parfait Gnostique, tantôt, ce qui est contraire à cette prétention, qu'elles sont actives & en même tems qu'elles appartiennent à un Gnostique imparfait; on n'est point satisfait de ces deux réponses, & en voici une troisième bien différente: Il faut observer, dit-on (a), que S. Clément, quand on l'examine de près, ne représente point la Gnose comme le terme de la perfection, mais seulement comme la voie qui y conduit. Le terme est l'amour pur & permanent; ce qu'on prouve par deux passages, dont l'un dit: *Que la Gnose finit en la charité*; & l'autre: *Qu'on donne la Gnose à celui qui a la foi, & la charité à celui qui a la Gnose*: d'où l'on conclut que ce Pere semble mettre la charité pure & permanente autant au-dessus de la Gnose, que la Gnose est au-dessus de la foi commune. Ceci est surprenant. Jusqu'ici dans tous les Chapitres précédens le Gnostique a été l'unique, le parfait, l'impassible, l'imperturbable, celui qui n'a rien à désirer même pour son ame: c'est tout dire. Dans les Chapitres suivans, c'est le déformé, le transformé, le Dieu par grace, l'homme initié par tous les progrès mystiques à l'heureuse vision de face, le Prophète, l'Apôtre par état: il n'y a grace ni perfection qui ne lui convienne, & cela par état, immuablement, & dans le degré le plus fixe comme le plus éminent. Cela change néanmoins ici; & ce souverain parfait voit un état autant au-dessus de lui, qu'il est lui-même au-dessus de la foi commune & des plus foibles commencemens de la piété; & cela pourquoi? parce qu'il faut enfin trouver un état où l'on soit au-dessus de la demande, & que malgré tous les efforts qu'on a fait & toutes les violences qu'on a donné au texte de S. Clément, on sent bien en sa conscience que l'état du Gnostique n'est pas celui-là.

Mais voions encore en quoi ce dernier état de perfection est si fort au-dessus de la Gnose, qu'on fait si parfaite. C'est que cet état est celui de la charité pure & permanente. Dès lors on n'entend

plus rien dans tout ce qu'on vient de dire. D'abord on a promis de faire voir que la *Gnose* consiste dans la contemplation & dans la charité. Mais dans quelle charité? dans une charité habituelle & fixe, pure & désintéressée, aussi pure par conséquent qu'elle est permanente. Voilà le plan de l'Ouvrage. Dans l'exécution, cette charité est si pure, qu'excluant l'espérance comme la crainte, & les récompenses avec les supplices, elle n'aime la vertu que pour la vertu, l'honnête que pour l'honnête, en un mot Dieu que pour Dieu même parfait en lui-même, & tellement séparé de toute vue du salut, qu'on n'y pense seulement pas; & que s'il falloit s'expliquer entre la volonté de Dieu & le salut, on excluroit le dernier. La pureté ne peut pas aller plus loin; & pour ce qui est de la permanence de cet amour, elle va jusqu'à n'être plus même tenté, jusqu'à l'apathie & à l'inamissibilité par état. Je ne fais plus rien au-dessus de la permanence. Enfin la charité est poussée jusqu'à être un avec Dieu par union fixe & par état, jusqu'à avoir la volonté passée en soi-même; pour tout dire, jusqu'à (a) être sans bornes; car c'est-là qu'on met avec raison le dernier degré. Voilà ce que la *Gnose* contient en elle-même dans tous les Chapitres précédens; & après cela tout-à-coup elle se trouve séparée ici de la pureté & de la permanence de l'amour. Un état si contradictoire, qui n'est inventé, quand on se sent battu de toutes parts, que pour résoudre une objection, fait voir qu'on la croit insoluble, comme elle l'est en effet.

Mais que veut donc dire S. Clément, quand il dit (b) que la *Gnose* se termine dans la charité? Il veut dire que la charité en est la perfection, comme dit un peu après le même Pere, que la *Gnose* la produit: donc la *Gnose* est un état séparé de celui de la charité? c'est tout le contraire. La *Gnose*, souvenons-nous que c'est-à-dire, la *connaissance pratique de Dieu*, la foi accompagnée de l'intelligence, qui ne tend qu'à opérer par la charité, la produit, la regarde comme son terme: donc elle en est séparée, & la charité fait un autre état? Il faut conclure au contraire: donc la charité en est inséparable, & fait la perfection de cet état-là.

Mais, dit on (c), S. Clément ajoute (d) que la *connaissance est donnée à la foi, & la charité à la connaissance*. Je l'avoue: donc l'état de la charité est différent de celui de la connaissance? je le nie: c'est tout le contraire. La connaissance est une lumière de sagesse & d'intelligence surajoutée à la foi, qui tend toute à la pratique; c'est-à-dire à l'amour qui la produit, ainsi qu'on vient de voir. Donc la connaissance & l'amour ne sont qu'un seul & même état; & le dessein de ce Pere est de faire voir que la perfection de l'état est dans l'amour même: ce qui est incontestable.

Et sans sortir de cet endroit, la preuve en est claire. Car ce Pere ajoute (e) que la *connaissance*, *γνῶσις*, comme la chose qui demande la

(a) Rem.
p. 110, 111.

(b) Lib.
VII, p. 732.

(c) Rem.
p. 309.
(d) Lib.
VII, p. 732.

(e) Ibid.

plus grande préparation & le plus parfait exercice préalable, se donne à la fin à ceux qui y sont propres & qui sont choisis pour cela : que c'est elle qui nous conduit à la parfaite justice, à la fin sans fin & parfaite, & qui fait qu'on est appelé Dieu ; & le reste de même force qu'on pourra voir dans l'endroit cité. On y voit clairement que ce qu'il appelle la Gnose, est la dernière perfection du Christianisme : S. Clément explique précisément ailleurs, que comme la discipline, ou pour mieux traduire, la doctrine, se termine à la charité, celle-ci reçoit sa perfection par la connoissance, τῇ γνώσει; ce qui met la connoissance au-dessus de tout & de la charité même.

(a) *Lib. II. p. 493.*

Il dit dans un autre endroit (a) : *Le premier degré c'est la doctrine ou la foi : le second, c'est l'espérance, par laquelle nous désirons les plus grands biens : le troisième qui met la perfection, ainsi qu'il est convenable, c'est la charité, qui déjà nous enseigne par manière de connoissance, γνώσις ἡδὲ παρθένια*. Ainsi l'enseignement Gnostique & parfait vient de l'amour même. Mais, dira-t-on, c'est la Gnose ou connoissance pratique qui produit ailleurs la charité. Qui en doute ? le dévouement est aisé. Pour aimer, il faut connoître, & en aimant on apprend à connoître mieux ; c'est pourquoi la connoissance & la charité sont l'une au-dessus de l'autre, & l'une devant l'autre à divers égards. Qu'y a-t-il là d'obscur ? & pourquoi vouloir embrouiller des choses claires ?

(b) *ibid.*

Sur ce principe il ajoute (b), que le fondement de la Gnose, de la connoissance parfaite & pratique, c'est la foi, l'espérance & la charité, qu'il appelle Trinité sainte de nos âmes, dont, dit-il, la charité est la plus parfaite. Ainsi la Gnose, qui en un sens produit, comme on a vu, la charité, dans un autre sens est fondée sur elle ; & c'est-là dans le même endroit l'état parfait, où le Gnostique qui est le parfait, ne met pas sa fin dans son âme, mais à se béatifier & à être heureux & roial ami de Dieu ; c'est-à-dire, comme il l'explique par-tout, un homme qui l'aime d'un amour libre, généreux & pur, & uniquement pour lui-même.

(c) *Lib. II. p. 483.*

Il dit encore en un autre endroit (c), qu'il y a deux sortes de foi, l'une du passé, & l'autre de l'avenir, que l'espérance nous donne : & nous aimons, poursuit-il, à être persuadés par la foi que le passé est tel qu'on nous le dit, en regardant sur ce fondement le futur que l'espérance nous fait attendre ; parce que l'amour persuade tout au Gnostique, comme à un homme qui n'a connu que Dieu seul. Voilà donc la charité, qui sans doute est précédée par la foi, qui néanmoins en un autre sens l'établit ; puisqu'elle la persuade : & tout cela est un même état de perfection.

(d) *ibid. p. 379.*

Enfin pour terminer cette question par un passage formel, S. Clément décide clairement (d), que la discipline se termine dans la charité, & que la charité est perfectionnée par la connoissance ; & un peu auparavant, en expliquant le progrès de la perfection & des vertus,

il avoit dit (a), que la crainte, la pénitence, la continence, la patience (a) *Ibid.*
nous conduisent, en profitant, à la charité & à la connoissance, comme au
suprême degré. Il seroit aisé de produire une infinité de sembla-
bles passages.

Ainsi l'on ne sait ce que c'est dans S. Clément que cet état supérieur à ce qu'il appelle la Gnose. Depuis le commencement de son Livre jusqu'à la fin il n'a que le Gnostique dans l'esprit: c'est dans le seul Gnostique qu'il renferme toute la beauté & la sublimité du Christianisme: il a gagné tout ce qu'il prétend, pourvu qu'il ait démontré que le Gnostique est le seul pieux. Une preuve de sa piété & celle qu'il inculque le plus, c'est qu'il demande. Contre cela, toute la ressource est d'imaginer quelque chose au-delà du Gnostique: or ce quelque chose n'est qu'une idée, & par conséquent la ressource est nulle.

Et en particulier il est visible que ce Coryphée du Livre septième (b), qui vous a fait tant de peine, est vraiment le Chrétien parfait: premierement, par son nom qui signifie le degré suprême de perfection: secondement, parce qu'il est dit qu'il est arrivé au sommet de la Gnose, *εἰς πρῶτον ἀπόμην*: troisièmement, ce sommet de la Gnose est absolument le sommet de la perfection, puisque la Gnose est proposée en même tems comme la chose la plus excellente qui soit; & enfin, ce qui la met en effet au-dessus de tout, c'est qu'elle fait conserver ce par où la vertu est inamissible, qui est assurément le degré suprême.

(b) Lib.
VII. p. 72.

Quand donc vous dites (c) qu'il vous paraît démonstratif que le Gnostique Coryphée de S. Clément, ou n'est pas encore divinisé & dans la consommation de l'amour pur & permanent, ou que ses demandes ne sont point des actes formels excités & réfléchis tels qu'on les fait dans les voies actives; permettez-moi de le dire, que ce mot, démonstratif, est de ces grands mots qu'on met à la place des choses lorsqu'elles manquent; car au contraire il est clair & démonstratif par les propres termes de ce Pere & par toute la suite de son discours; d'un côté, que ce Coryphée est vraiment le parfait suprême; & de l'autre, que les demandes sont aussi formelles & aussi distinctes qu'on les puisse faire; & l'alternative, qui montre qu'on ne sait quel parti prendre sur l'actif ou le non actif de ces demandes, fait voir qu'il n'y en a point de bon, que celui de reconnoître de bonne foi, que le plus parfait peut demander.

(c) Rem.
p. 211.

Et je m'étonne au dernier point qu'un Théologien se tourmente tant pour établir le contraire. Car quel inconvénient que le plus parfait demande, s'il est certain par la foi que le plus parfait en cette vie est dans d'extrêmes besoins? Il est vrai que Dieu prévient les demandes; mais cependant il commande qu'on les fasse, parce qu'elles forcent la bonté, & mettent dans l'ame du Fidèle des dispositions convenables.

SECTION V.

*Sur les desirs, sur l'efficace de la Prière intérieure,
& sur les actes réglés.*

(a) Rem.
p. 111.

L'Auteur des Remarques continue (a) : Je reconnois avec le bienheureux Jean de la Croix, que l'homme passif & transformé a des desirs. Il eût fallu expliquer si ce sont des desirs actifs ou passifs; mais, quoi qu'il en soit, c'en étoit assez pour ne pas prendre au pied de la lettre tous les endroits où S. Clément exclut le désir. Nous avons déjà remarqué qu'il n'exclut jamais ce qui s'appelle *πρόθυμα*, *ἐπερισ*; & s'il falloit rapporter tous les passages où il les donne au Gnostique, on ne finiroit jamais.

(b) Rem.
p. 115.

Je remets à un autre endroit ce qu'on dit ici (b) sur la demande de l'augmentation & de la persévérance. Quant à ce qu'on y rapporte de l'union de l'Epoux & de l'Epouse, qui ne font qu'un même esprit, il est très-beau & très-véritable; mais il ne le faut pas restreindre à l'état passif.

(c) Ibid.
p. 215, 216,
&c.

Tout ce qu'on remarque dans la suite (c) sur l'efficace de la Prière du juste parfait, loin d'affaiblir ce qu'on vient de dire, le fortifie; puisqu'en vain établit-on l'efficace de la demande, si l'on n'en fait point. J'en dis autant de tous les passages où l'on dit que Dieu n'attend pas qu'on lui demande: qu'il suffit qu'on pense, & qu'il fait. Tout cela conclut qu'il faut prier, quoique non pas toujours de la voix, comme S. Clément le répète cent fois.

(d) Lib.
I. II. p. 714,
717, &c.

„ Dieu, dit-il (d), n'attend pas les langues ni la parole, la pen-
„ sée, le sentiment. L'intention lui suffit; puisque non seulement il
„ la connoît dans le cœur, avant même qu'elle se forme; mais
„ encore qu'il a scû de toute éternité qu'elle seroit. J'avoue aussi
„ que Dieu qui fait tout & connoît le fond du juste, en écoute
„ les inclinations avant qu'elles se soient formées en termes ex-
„ près, intérieurs ou extérieurs. Dès qu'on expose à Dieu ses se-
„ crets besoins & qu'on se met devant lui en posture de suppliant,
„ lui qui connoît le fond de l'intention n'en demande pas davan-
„ tage; & la prière est formée dès-là librement & activement à
„ ses oreilles. „

(e) Lib. IV.
p. 487.

Il n'y a rien de plus exprès ni de plus formé qu'un tel acte; puisque c'est précisément une intention de demander à Dieu la grâce, & comme parle S. Clément (e), *une conversion, un retour, un recours à lui, en lui demandant sa miséricorde*, qui est la demande expresse & formelle.

L'Ecole même va plus loin. Elle fait que Dieu exauce les intentions, non seulement actuelles, mais encore virtuelles, comme on les appelle. Mais en même tems il faut supposer avec elle, que

ces intentions & ces actes qu'on nomme virtuels, sont la suite d'un acte formel qui subsiste dans son état & dans le branle qu'il a donné à la volonté tout ensemble, qui est de nature à être toujours renouvelé, & qui demande de l'être.

Il ne faut pas non plus tirer avantage contre la demande active & libre, de ce que S. Clément a dit (a) que *le juste parfait exige plutôt qu'il ne demande*. Je veux bien reconnoître avec l'Auteur des Remarques (b), que cela marque l'autorité de l'Epouse ; pourvu qu'on m'avoue que cela ne marque pas moins sa demande, laquelle est d'autant plus active, qu'elle est plus vive & plus pressante.

Enfin ce qu'on appelle exiger, c'est demander sans hésiter dans la foi, comme dit S. Jacques (c) ; ou comme dit notre Seigneur (d) : *Tout ce que vous demandez en priant, croiez qu'il vous sera donné, & il vous sera fait*. C'est ce qui fait dire à S. Clément (e), que la foi par laquelle on croit qu'on recevra ce qu'on demande, est un genre de prière. C'est le genre le plus efficace & le plus parfait, mais en même tems le plus explicite & le plus formel.

L'indifférence qu'on veut que S. Clément attribue (f) à son Gnostique aussi prêt de n'obtenir pas ce qu'il demande, que d'obtenir ce qu'il ne demande pas, prouve bien qu'il est soumis ; mais suppose en même tems qu'il est suppliant. Ce qu'on ajoute (g) que *soute sa vie & son commerce avec Dieu est une prière*, est très-véritable en son sens ; au sens auquel il est vrai que l'innocence d'un enfant & la sainteté du juste & même du juste qui dort, prie & demande ; au sens que le besoin, même jusqu'à celui du corbeau, invoque & prie, & ainsi du reste : mais cela n'exclut pas dans les occasions les prières particulières que nous avons entendues cent fois de la bouche de S. Clément. Je fais que l'union avec Dieu & le fondement de la charité non seulement dans les parfaits, mais encore dans tous les Fidèles, est une demande éminente de tout le bien connu & inconnu. Mais de prétendre empêcher par-là les demandes particulières & distinctes, ou réduire tout à une demande éminente, comme s'il étoit au-dessus du parfait Chrétien de former ces actes ; c'est une erreur manifeste ; c'est détruire toute la doctrine de ce Pere, ou plutôt c'est détruire la prière que Dieu commande, & contre les propres termes de l'Ecriture, la réduire à des actes généraux.

Je n'oublierai pas ce passage des Remarques (h) : *Une chose qui marque combien le Gnostique est incapable de faire des actes réglés pour désirer les vertus, c'est que S. Clément dit (i) que le Gnostique ne doit point savoir quel il est, ni ce qu'il fait : par exemple, celui qui fait l'aumône, ne doit point savoir qu'il est miséricordieux*. C'est bien vouloir tirer tout à son avantage, que d'alléguer ce passage. S. Clément parle du Gnostique, qui agissant par une habitude consommée fait les actions de vertu ; & exerce la miséricorde naturellement & comme sans s'en appercevoir ; & l'on conclut qu'à cause qu'il

(a) Lib. VII. P. 748.

(b) Rem. P. 216.

(c) Jac. I.

(d) Matth. XXI. 22.

(e) Marc. XI.

(f) Lib. VII. P. 723.

(g) Ibid. P. 762.

(h) Rem. P. 218.

(i) Pag. 116.

(j) S. Clém. Lib. IV. Pag. 52.

pratique ainsi la vertu sans y penser, il ne peut ni la désirer ni la demander. Dites-moi, je vous prie, quelle est cette conséquence ?

(a) Rem.
p. 217.

Mais, ajoute-t-on (a), selon S. Clément, celui qui exerce la miséricorde, quelquefois aura ce sentiment & quelquefois il ne l'aura pas : donc il n'a rien de réglé ni de sûr, & il est tel que Dieu le fait être à chaque moment ; & de-là que conclut-on sur la demande ? En vérité je ne le vois pas. Dieu donne des sentimens plus ou moins vifs ; Dieu les donne, si vous voulez, à certains momens, ou ne les donne pas ; son esprit souffle où il veut : qui le nie ? & qu'est-ce que cela fait à notre sujet ? En passant, la traduction ne convient pas à l'original de S. Clément, qui veut seulement marquer la différence entre celui qui agit par une habitude constante, & celui qui n'ayant pas cette habitude est tantôt miséricordieux, & tantôt non. Cela est certain ; mais ce n'est pas la peine de le relever.

Au reste, quand on dit que le Gnostique est incapable de faire des actes réglés, si l'on entend que l'homme parfait qui a acquis la véritable liberté d'esprit, ne peut ni ne doit s'assujettir à une certaine méthode d'actes arrangés & suivis, je l'accorde facilement ; mais cela ne fait rien à notre sujet, si ce n'est qu'on voudrait exclure avec les actes réglés, des actes distincts ; ce qui seroit une grande erreur.

SECTION VI.

Sur l'action de grace : si elle exclut la demande,
& réduit tout au passif.

(id) Rem.
p. 218.

ON continue (b) : Voulez-vous savoir comment le Gnostique prie ? nous l'avons déjà dit & je le répète : N'attendez pas des actes variés ;

(c) Lib.
p. 11. p. 246.

SON. (c) GENRE DE PRIERES EST L'ACTION DE GRACES, &c. & cette action de graces comment se fait-elle ? cette apparente multitude d'actes se

(d) Ibid.
p. 246.

réduit à SE (d) COMPLAIRE SIMPLEMENT DANS TOUT CE QUI ARRIVE. Ainsi ce qui est expliqué d'une manière active & multiplié, se réduit à une disposition simple & passive. Si cela est, pourquoi tant de contortions pour trouver que le Gnostique à qui S. Clément attribue ces actes multipliés, est un Gnostique commençant, qui n'a pas encore appris la perfection de ne rien demander à Dieu ? Mais pourquoi, en faveur de ceux qui ne demandent plus rien, imaginer cet état supérieur à la Gnose ? Mais répondons au fait. Le genre de prières du Gnostique est l'action de graces pour le passé, le présent, & le futur déjà présent par la foi. Faut-il ici expliquer qu'en effet la principale partie de la priere est l'action de graces ? C'est ce qui se voit par-tout dans S. Paul ; mais loin d'exclure la demande, elle

(e) Philpp.
iv. 6.

en est le fondement, selon ce que dit le même Apôtre (e) : Que dans toutes vos oraisons, vos demandes soient connues de Dieu avec actions de graces. C'est ce que dit S. Clément, lorsqu'il recommande (f) l'action

(f) 1^{re} Lib.
211. p. 407.

de grace, qui se termine en demandes. Et pour montrer que c'est-là son intention, au lieu où il dit que le genre de prier du Gnostique est l'action de grâces, il ajoute (a) : Le juste parfait, le Gnostique demande que sa vie soit courte dans la chair : de n'en être point accablé : d'avoir les vrais biens & d'éviter les vrais maux : d'être soulagé de ses péchés, & le reste. Tout cela est fondé sur l'action de grâces, par laquelle on remercie Dieu d'avoir commencé en nous de si grands biens, & de nous en avoir assuré l'accomplissement par sa promesse. Quant à ce qu'on ajoute (b) : L'action de grâces du Gnostique se réduit à se complaire simplement dans tout ce qui arrive : Premièrement, je ne trouve point le simplement dans le texte : secondement, je ne trouve pas non plus que S. Clément parle ici de l'action de grâces. Il dit seulement que le Gnostique, qui sait que tout est bien administré dans le monde, reçoit également tout ce qui arrive ; car c'est ainsi qu'il faut traduire, ἀμέλει πᾶν διαρροῖται τοῖς συμβαίνουσιν. Mais je ne m'oppose pas au terme de complaire. J'avoue sans difficulté que le Gnostique se complait dans ce qui arrive. Mais que ce soit-là réduire ce qui est exprimé d'une manière active & multipliée à une disposition simple & passive, c'est une chose contraire au texte, comme la suite le fait voir ; puisque cet homme qu'on veut réduire à une simple passivité, est celui (c) qui demande l'accroissement & la persévérance de la contemplation, comme un homme vulgaire demande la perpétuité de la santé : c'est celui qui coopere & qui s'aide lui-même, afin que sa vertu ne puisse tomber : c'est celui qui prévoit, qui se précautionne pour le même effet ; & jamais il n'a été plus demandant ni plus actif. Et si l'on remonte plus haut (d), on le trouve tout entier dans la demande pour se conserver ce qu'il a, & obtenir ce qu'il n'a pas. Voilà comment on ne cherche qu'un petit mot, auquel on ajoute ce qu'on veut, pour détruire une longue suite de discours. Si l'on vouloit définir l'action de grâces du Gnostique, non pas selon son désir, mais selon la pensée de S. Clément, au lieu de la réduire à cette simple complaisance dont il ne dit mot, on auroit appris de lui (e) : Que l'action de grâces est de rapporter à Dieu les biens qui viennent de lui ; ce qui loin d'exclure la demande, l'attire plutôt ou la suppose, n'y ayant rien de plus naturel que de demander ce qui manque à celui à qui l'on rend action de grâces de ce qu'on a, ou, ce qui fait le même effet, à qui l'on rend grâces de ce qu'on a obtenu de lui.

Enfin après tout cela, il faut encore ajouter qu'on se contredit. Par tout le discours qui précède, on se donne beaucoup de peine à prouver que ce Gnostique Coryphée de S. Clément est trop actif & trop demandant pour être le parfait Gnostique ; mais ici il le redevient, puisque celui (f) qu'on réduit à cette simple complaisance, par laquelle cette apparente multitude d'actes & tout ce qui est exprimé d'une manière active & multipliée se réduit à une dispo-

(a) L. 6.
VII. p. 746.(b) 1612.
p. 722.

(c) 1612.

(d) 7612.
p. 714. Gr.
726.(e) 7612.
p. 710.(f) Pag.
219.

sion simple passive , est si parfait ; & cependant on trouve après ce Coryphée encore si imparfait & si actif, que non seulement on le met au rang des Gnoïtiques commençans , mais encore qu'on est obligé à son occasion de dégrader toute la Gnose & d'inventer un état autant au-dessus d'elle , qu'elle-même est au-dessus de la foi commune.

SECTION VII.

La principale objection se résout par elle-même.

(a) Rem.
p. 219.

(b) Lib. VI.

p. 511.

(c) Sup.

Chap. VII.

Sect. I.

Mais, dit-on (a), rien ne montrera davantage la véritable pensée de S. Clément (sur l'état passif) que l'objection qu'il se fait à lui-même (b), &c. Voici sa réponse, &c. On rapporte ici le passage dont nous avons déjà donné (c) par le texte même une si claire explication, qui consiste à dire que par la force divine de la charité le Gnostique est plutôt dans la possession que dans le désir, à cause de la certitude de la foi & des promesses dont l'effet ne peut manquer; de sorte qu'on croit les tenir & qu'on en est aussi assuré que des choses les plus présentes. Savoir si une telle disposition exclut le désir, ou si elle en retranche seulement l'inquiétude & l'incertitude; on le peut voir dans l'endroit qu'on vient de marquer, où ce passage a été produit tout entier. Après tout, pour résoudre cette question, il ne faut que considérer les paroles que rapporte ici l'Auteur des Remarques : *Celui qui est déjà par l'amour dans les choses où il sera un jour comme la Gnose (la perfection de la connoissance pratique,) lui fait recevoir par avance ce qu'il espère; il ne désire rien, parce qu'il a autant qu'il le peut (en cette vie) ce qui est désirable.* En vérité celui qui parle ainsi veut-il dire, ou qu'il n'y a rien de désirable, ou que ce qui est désirable n'est pas désiré par les parfaits, ou qu'on n'espère pas ce qu'on croit avoir un jour, ou qu'on ne désire pas ce qu'on espère? & ne voit-on pas au contraire, que S. Clément ne veut ôter au désir & à l'espérance que l'inquiétude & l'incertitude de l'un & de l'autre?

SECTION VIII.

Conséquence de la doctrine précédente.

Toutes les questions sont résolues. Après cela dira-t-on que l'homme parfait ne désire ou n'opère rien? on voit le contraire. Mais dira-t-on que dans l'état de perfection il n'y a plus d'actes multipliés & successifs, après qu'on a vu passer le parfait de l'action de grâces à la prière & à tant de sortes de demandes l'une après l'autre, comme est celle *premierement*, de la *remission*

des péchés, ensuite celle de n'en faire plus, de croire, de persévérer, &c. ainsi du reste ?

On infinie quelque part dans les Remarques que ces demandes ne sont pas du même homme; mais que selon les divers degrés on fait tantôt l'une & tantôt l'autre: mais c'est une erreur. En tout degré on demande toutes ces graces, puisqu'en tout degré on en a besoin. Dans la plus haute perfection on demande la remission des péchés, puisqu'il n'y en a point où l'on ne pèche. C'est pour-quoi chez S. Clément (a) le parfait Gnostique, celui qu'il compare à Job & à qui tout est égal, dit avec justice: *Dimitte nobis*, &c. comme le moindre fidèle. (a) Lib. VII, p. 74.

On voit encore par-là des actes très-explicites, très-particuliers, très-distincts. Ce n'étoit point un acte implicite à saint Barnabé, quand il demandoit la sagesse & le reste qu'on a vu ailleurs, ni à S. Clément lui-même, quand il disoit à la fin du quatrième Livre (b): *Je prie l'esprit de Jesus-Christ de m'élever à ma Jerusalem*. Et en vérité c'est tout détruire, que de réduire la piété aux actes implicites & éminens. Selon cette idée, il n'y auroit plus d'obligation de penser aux attributs divins, ni absolus ni relatifs, ni à la sainte Trinité; ni de dire, *Je crois en Dieu le Pere tout-puissant*, parce que c'est penser à tout éminemment, que de penser à l'essence divine où tout est compris. Mais il faudroit encore pousser plus loin ces actes éminens. Car sans penser que Dieu est créateur & ordonnateur de toutes choses, parce que tout cela n'est pas de son essence, il faudroit réduire toutes nos pensées pour l'entendement à croire qu'il est, & pour la volonté à vouloir qu'il soit. Tout est renfermé implicitement & éminemment là-dedans. Ainsi par une nouvelle perfection d'Oraison, il ne faudroit plus songer à se conformer à la volonté de Dieu qui ordonne de toutes choses, car il pouvoit ne rien ordonner; & son essence, sa perfection n'en seroit pas moindre: il faudroit l'adorer dans une abstraction de tous ses décrets, par conséquent dans une abstraction de Jesus-Christ même; & ainsi la foi explicite en Jesus-Christ ne seroit plus nécessaire aux parfaits. Il suffiroit de croire en lui implicitement & éminemment, en croiant en Dieu dans sa simple & indivisible unité. C'est où vont aussi en partie les nouveaux Mistiques; mais ils ne poussent pas à bout leurs principes, puisqu'ils sont encore attachés à la volonté de Dieu ou de signe ou de bon plaisir, qui est si peu de son essence, qu'il pourroit n'en point avoir du tout. Voilà les belles conséquences & la nouvelle éminence d'une Oraison plus abstraite que toutes les autres, que je déduirai légitimement du principe des nouv. aux Mistiques. (b) Lib. IV, p. 141.

Quant aux actes réfléchis, on ne peut non plus les exclure. Qui fait de demandes distinctes sur ce qu'il a ou sur ce qu'il n'a pas, y réfléchit. Qui rend graces des biens qu'il a reçus, comme

(a) *Scram.*
Lib. VII.
p. 219. celui (a) qui rend grâces d'avoir obtenu la perfection de la connoissance, y réfléchit aussi sans doute: & où est l'inconvénient d'y réfléchir pour en rapporter la gloire à Dieu, puisque c'est précisément pour cela que nous avons, comme dit S. Paul (b), *reçu l'esprit, afin de savoir les choses qui nous sont données?*

Il ne faut pas non plus rejeter ces actes prétendus intéressés. Demander la rémission de ses péchés, la grâce de n'en plus faire, la propre persévérance & le reste qu'on a vu, c'est sans doute demander pour soi. Rendre grâces des biens reçus, c'est une autre sorte d'intérêt. Il n'y a donc plus qu'à dire que toute la Religion est intéressée, s'il faut bannir des parfaits tous les actes qu'on vient de marquer. Il n'y a plus qu'à leur faire un autre Evangile. Mais déjà bien assurément, ce n'est pas celui de saint Clément d'Alexandrie.

S E C T I O N IX.

Si c'est une demande intéressée que de demander les biens temporels avec le reste des Fidèles, & toute l'Eglise.

(c) *Paroles*
des Remar-
ques.

Pour donner (c) le dernier degré d'évidence à notre matière, nous n'avons plus qu'à examiner en détail les trois genres de biens auxquels tous les desirs de l'homme se réduisent. Il ne peut désirer que les choses sensibles & passagères, ou les biens invisibles & éternels, ou enfin sa persévérance & son accroissement dans la charité. Après avoir ainsi divisé les biens, l'Auteur des Remarques procède à les exclure l'un après l'autre.

(d) *1. Cor.*
x. 31.

Pour commencer par le premier genre de biens, il faut supposer avec S. Clément, que le Gnostique assiste aux prières communes où l'Eglise demande les biens temporels, & qu'il y assiste d'esprit autant que de corps: il est donc déjà bien certain de ce côté-là qu'il demande avec tous les Saints les biens temporels. Cette demande n'est intéressée en aucune sorte; car si nous apprenons de S. Paul (d) que soit que nous buvions, soit que nous mangions, nous devons tout faire pour la gloire de Dieu; c'est aussi manifestement pour la même gloire de Dieu que nous demandons notre pain.

C'est donc parler trop confusément, de dire que le Gnostique ne demande point pour lui la santé, les fruits de la terre & les autres prospérités. Il falloit dire qu'il ne les demande pas de la même manière que les autres biens. Car au reste il est naturel & simple de se mettre avec tous les autres, quand il s'agit des besoins communs.

SECTION X.

Si c'est un désir intéressé de désirer les biens éternels.

Secondement, portent les Remarques (a), le Gnostique ne peut désirer les biens invisibles & éternels, puisque nous avons vu que l'amour Gnostique est si pur, qu'il ne peut admettre aucun désir de récompense; & qu'en choisissant la Gnose, il ne veut point être sauvé. (a) Rem. p. 225.

Ces propositions sont étranges. Le Gnostique ne peut désirer les biens invisibles que S. Paul désire sans cesse, aussi-bien que tous les Apôtres & les Prophètes. Ces derniers ne désirent point le Christ: les Apôtres ne désirent point d'être avec lui. Je ne dispute pas ici si ces désirs sont volontaires ou involontaires, excités ou non excités. Qu'on élude par-là certains désirs très-marqués dans l'Ecriture & la Tradition, c'est un grand mal; mais de parler si généralement contre les désirs qu'on trouve à toutes les pages dans l'Ecriture, dans (*)

SECTION XI.

Si c'est un désir imparfait & intéressé de désirer la persévérance, ou l'accroissement de l'amour.

IL ne reste plus, continue l'Auteur des Remarques (b), que la persévérance & l'accroissement de l'amour qu'on puisse faire désirer au Gnostique: mais ouïre que le désir de la persévérance est exclus par l'exclusion formelle de tout désir pour le salut, d'ailleurs ce désir de persévérer trompe beaucoup de gens. La tromperie consiste en ce que ceux qui désirent la persévérance, sans cesse occupés de leur amour plus que du bien aimé, SONT BIEN ELOIGNÉS d'une ame simple qui aime, comme dit S. François de Sales, non son amour, mais son bien aimé. Nous verrons dans la suite, si ce saint Evêque exclut des ames parfaites le désir & la demande de la persévérance. Mais en attendant, démêlons une équivoque qui est cachée dans les paroles qu'on vient d'entendre. Une ame peut être occupée de son amour, ou pour s'y complaire & le faire servir de pâture à son amour propre, ou pour s'en conserver la pureté par les moïens que Dieu lui commande. La première occupation est mauvaise; la seconde non seulement est bonne & sainte, mais encore absolument commandée à tous les Chrétiens. Cette ame, ajoute-t-on (c), est trop aimante pour prévoir au-delà du moment présent si elle aimera plus ou moins dans la suite: non seulement elle aime, sans songer qu'elle aimera; mais elle aime sans (b) Pag. 225. &c. (c) Rem. p. 226.

(*) Tout le reste de cette Section se trouve encore placé ailleurs. Voyez sur les désirs des biens éternels les Livres III. & VI. de l'Instruction sur les États d'Oraison.

penfer qu'elle aime Dans l'amour vulgaire nous n'examinons point si nous aimerons toujours, ni si nous aimons une personne pour qui nous avons la plus tendre & la plus parfaite amitié: tout de même l'ame Gnostique ou passioe en aimant ne songe qu'à aimer, ou plutôt elle aime sans penser à aimer par un amour direct: elle suit sans réflexion l'attrait toujours puissant: le moindre examen de son amour lui paroît une distraction: comme elle aime sans réflexion sur son amour, elle aime aussi sans desir d'aimer.

. . . . Je ne dis ceci qu'en passant. Car sans entrer dans le fond des raisonnemens que vous opposez aux propres termes de votre Auteur, je n'ai qu'à vous avertir que c'est contre lui que vous dis-

(a) Rem.
p. 212.

putez. Quand vous répétez (a) les passages que j'ai expliqués, je n'ai qu'à vous dire que le sens que j'y donne est conforme à l'Ecriture, à la Tradition, à la doctrine que S. Augustin & les SS. Conciles ont établie contre les Pélagiens sur la nécessité en tout état & jusqu'à la fin de la vie de demander la persévérance & de la mériter par les prières, *suppliciter emereri*; ce qui oblige tous les fidèles sans exception, *omnes*, selon les termes du Concile de Trent (b), à mettre leur espérance dans le tout-puissant secours de Dieu, & ensuite à passer leur vie en travaux, en veilles, en jeûnes, en prières, en oblations & en chasteté: de peur, dit ce Concile, que celui qui paroît être debout ne tombe; & la doctrine opposée qui supprime les prières dans tous les parfaits, est nouvelle, hardie, inouïe parmi les fidèles, & erronée.

(b) Conc.
Trid. Sess.
VI. C. XIII.

(c) Rem.
p. 212.

Il ne faut donc pas regarder la prière où l'on demande la persévérance & l'accroissement de la vertu, comme une (c) recherche intéressée de sa perfection, de son salut & de sa sûreté propre; car c'est donner une idée trop basse de ceux qui tâchent d'obéir à Jesus-Christ, qui leur dit: *Soiez parfaits*, que de les faire considérer comme des gens qui recherchent leur intérêt. Au contraire, visiblement ils recherchent l'intérêt de Dieu & sa volonté, qui est notre sanctification, comme dit S. Paul (d). Il ne faut pas non plus traiter d'intéressés ceux qui travaillent à assurer leur salut, sous prétexte qu'ils recherchent leur sûreté propre; car c'est encore l'intérêt de Dieu qu'on recherche, lorsqu'on tâche par la prière de s'affermir contre le péril de l'offenser, & de parvenir dans la vie future à l'entière sûreté de ne pécher plus. Toutes ces vues sont comprises dans la parfaite charité; & c'est une grande & pernicieuse erreur que de les en exclure.

(d) I. Thim.
II. 1.

SECTION XII.

L'Espérance supprimée par une mauvaise version.

LE passage où l'on fait dire à S. Clément (a) que la Gnostique ^{(a) *Scram. Lib. VI. p. 651.*} a reçu son espérance par la Gnose, donne lieu à cette étrange conséquence (b): *Que la pure charité du Gnostique absorbe son espérance; & contient éminemment tout ce qu'elle avoit de meilleur.* Remarquez ^{(b) *Rem. p. 210.*} que l'espérance n'est plus dans son propre être & dans sa propre forme distincte: *Absorbée dans la charité, elle n'a plus d'être qu'en elle.* Et comment? *parce que la charité contient éminemment tout ce qu'elle avoit.* Ecoutez, *tout ce qu'elle avoit: c'en est fait: on en parle comme d'une chose qui n'est plus, & l'on supprime l'espérance & son exercice; c'est-à-dire une vertu & un exercice essentiel à la Religion.* Mais il est certain par la foi que l'espérance subsiste, & agit toujours durant cette vie; & que si elle tombe comme la foi, ce n'est qu'à la fin, lorsqu'elle est changée en jouissance parfaite.

On peut voir par cette remarque, combien il est dangereux de laisser pousser trop avant ces manières dont on abuse, pour faire trouver une vertu éminemment dans une autre; puisqu'à la faveur de ces éminences, on éclipse l'une des trois vertus théologiques, & l'on renverse l'un des fondemens du temple de Dieu, comme parle S. Clément.

Il est vrai en général, que les nouveaux Mistiques font peu de cas de cette excellente vertu, qu'ils ne nomment que pour la forme. Ils la trouvent trop intéressée & trop désirante pour leur pureté; & dès-là ils font voir plus clair que le jour, combien leur pureté est imaginaire.

Mais, dira-t-on, que répondre au passage de S. Clément? Il n'y a qu'à le bien traduire; & au lieu de faire dire à l'Auteur que le Gnostique reçoit son espérance par la Gnose, ce qui en soi ne signifie rien & donne lieu par son obscurité à tout ce qu'on en a voulu tirer; il n'y a qu'à tourner ainsi: *que le Gnostique étant déjà par la charité dans les choses où il sera, & ayant prévenu l'espérance par la connoissance parfaite, τῶν ἐλπίδων προελθὼς διὰ τῆς γνώσεως, il ne désire rien; & c'est aussi de cette manière que nous l'avons traduit au lieu marqué ci-dessus.*

On pourroit traduire de mot à mot: *Que le Gnostique perçoit par avance l'espérance par la connoissance parfaite;* ce qui seroit le même sens que nous avons rendu, & ne revient en aucune sorte au prétendu absorption de l'espérance dans la charité.

Il n'y a personne qui n'entende, que percevoir par avance son espérance & son attente, c'est percevoir par avance ce qu'on attend & ce qu'on espère. Il est commun dans toutes les Langues d'ex-
Vol. IX. Y 3

primer par l'espérance & par le désir la chose espérée & désirée; comme quand on dit à quelqu'un: Vous êtes mon espérance & tout mon désir; & l'on trouvera dans S. Clément (a) de fréquens exemples d'une locution si ordinaire.

(a) Lib. IV.
P. 494.
Lib. VII.
P. 716.

SECTION XIII.

Deux passages qu'on prétend décisifs, & qui ne concluent rien.

(b) Rem.
P. 212.

ON objecte (b) une décision de S. Clément où il dit: *Qu' étant parvenu à la Gnose, on peut demeurer dans la quiétude en se reposant: pratique, ajoute-t-on, qui seroit une illusion pernicieuse & le quietisme, si elle n'étoit fondée sur les maximes de l'état passif*: comme si tous ces grands Saints qu'on avoue être parvenus à ce degré éminent de graces & de sainteté par les voies communes, n'avoient pas sans passivité ce repos que donne la bonne conscience, cette joie perpétuelle & cette paix qui surpasse toute intelligence.

(c) Rem.
P. 212.

On en revient (c) au passage où S. Clément dit: que le Gnostique *boit, mange & se marie, si le Verbe le dit par son inspiration intérieure*: & c'est, dit-on, ce que l'on appelle agir passivement. Oui, quand on fait signifier aux mots tout ce qu'on veut: car au reste agir par l'inspiration & y obéir, n'exclut en aucune sorte l'action; autrement il faudroit l'exclure de toutes les actions de piété & de toutes les bonnes pensées, qui sans doute sont inspirées aux Chrétiens par cette inspiration, tant inculquée par S. Augustin, de la sainte dilection.

(d) Lib.
VII. P. 711.

On ajoute que le Verbe signifie ici le Fils de Dieu: ce que j'avoue en ce lieu sans difficulté; lorsqu'on dit qu'agir par le Verbe n'appartient qu'aux seuls Gnostiques, puisqu'il est dit de ceux qui ne le sont pas, qu'ils n'agissent pas *selon le Verbe*. Voici ce que porte le passage entier (d): *Plusieurs de ceux qui ne sont pas Gnostiques ne laissent pas de faire bien certaines choses; mais ce n'est pas selon la raison, ἀλλὰ ἔκ τῆς λόγου, comme il arrive à ceux dont la force consiste dans leur colere & dans une certaine impétuosité*. On voit que le mot λόγου ne signifie autre chose que la raison opposée à l'impulsion & à l'impétuosité de la colere, qui fait faire des actions semblables à celles qu'inspireroit la vertu. Mais il faut trouver par-tout du mystère & tourner tout à l'état passif.

SECTION XIV.

Conclusion de l'Auteur des Remarques.

(e) Rem.
P. 212.

Après (e) cet éclaircissement fait avec tant d'exactitude, je ne crois pas qu'on puisse douter que saint Clément n'ait exclu tout désir actif & excité de son parfait Gnostique. Quand même il ne l'auroit pas dit en

termes formels, comme j'ai montré qu'il l'a fait, son système entier le montreroit évidemment pour lui.

On a montré en termes formels que S. Clément exclut tout désir actif & excité. Le peut-on dire? On trouve cinquante passages où ce Pere parle des demandes particulières que fait le Gnostique: or on ne demande pas sans désir: il y a donc des désirs Gnostiques. On en revient à la distinction des désirs actifs ou passifs, excités ou non excités: mais a-t-on montré un seul petit mot où S. Clément ait songé à cette distinction? On n'a donc rien montré de ce qu'on a prétendu, loin de l'avoir montré par textes formels. Mais encore qu'a-t-on montré? un passage de S. Clément, où il a dit que le parfait n'a aucun désir. Quoi donc, selon vous a-t-il exclu tout désir, même le passif? Vous dites tout le contraire. Mais ce désir pour être imprimé de Dieu, selon vous n'en est pas moins un vrai désir. Vous admettez donc de vrais désirs dans le parfait, & vous-même vous apportez une exception contre votre passage. S'il vous est permis de le restreindre, en exceptant des désirs dont vous ne trouvez aucun vestige dans votre Auteur; combien plus est-il permis de le faire, en exceptant des désirs qu'on trouve dans toutes les pages de ce Pere, & qu'on trouve même en termes formels dans le passage dont il s'agit?

Mais il est encore bien plus surprenant de dire que tout le système de S. Clément exclut les désirs & les demandes actives. Ce système selon vous-même (a) & le but de ce Pere, comme il le dit lui-même, est de montrer dans tout son Ouvrage que le Gnostique n'est ni impie ni athée, & qu'au contraire il est le seul qui honore Dieu parfaitement. Je reconnois ce système & ce but de S. Clément. Mais où met-il le fort de sa preuve pour montrer que son Gnostique, loin d'être un impie, est le seul qui honore Dieu? C'est, dit-il, qu'il fait des demandes & des demandes les plus parfaites, puisque ce sont des demandes des choses les plus excellentes. Or s'il ne prouve que ces demandes sont des demandes au sens que tout le monde entendoit, c'est-à-dire de véritables demandes, des demandes proprement dites, actives par conséquent, explicites, particulières, distinctes comme les autres; il ne prouve pas ce qu'il veut; & l'on aura à lui répondre, que les demandes qu'il établit sont des demandes improprement dites, & d'autre nature que celles dont il s'agit. On lui ôte donc le fort de sa preuve, quand on réduit les demandes de son Gnostique à des demandes impropres.

Prodiqne, dites-vous (b), & les autres faux Mistiques ont abusé des principes de la Gnose jusqu'à l'excès horrible de rejeter toute prière, tout culte & tout recours à la Divinité. Il est vrai, & saint Clément le rapporte. Ce Pere avoit entrepris (c) de réfuter ces faux Gnostiques: j'en conviens encore; mais vous ajoutez. Le moins qu'il pouvoit faire dans ce dessein, étoit de dire ce qui est véritable à la lettre, qui est que

(a) Ibid. 3
p. 232.

(b) Rem.
p. 232.

(c) L. II. p. 11.
p. 721.

le Gnostique ou Fidèle passif forme des desirs & des demandes conformes aux divers états où il se trouve; c'est-à-dire activement, tandis qu'il lui reste encore quelque activité; & enfin passivement, après qu'il est entièrement sorti de l'état qu'on appelle actif. C'est ici un autre système où je ne connois plus rien. Je ne reconnois plus S. Clément dans ces paroles; c'est pour moi la nouveauté la plus étonnante qu'on veuille trouver dans cet Auteur, ou ce Fidèle passif, ou toutes les distinctions que vous rapportez. S'il est vrai que *Prodigue ait abusé des principes de la Gnose jusqu'à rejeter le recours à Dieu, & que S. Clément ait entrepris de le réfuter*, il a dû montrer contre lui la nécessité de recourir à Dieu dans tous ses besoins. Mais si le recours à Dieu n'est qu'implicite, c'est plutôt fournir une échappatoire à cet hérésiarque, que le réfuter à fond. Mais ceci sera plus clair & plus démonstratif, quand après avoir parlé des demandes, nous viendrons à examiner, comme nous l'avons promis, ce qu'on tire à l'avantage de l'état passif.

Réflexions sur le Chapitre VIII. dont le titre est:

LA GNOSE EST L'ÉTAT PASSIF DES MISTIQUES.

ON verra dans un moment, s'il y a de la vraisemblance dans le dessein des Remarques. Tout celui de S. Clément aboutit à faire voir dans tous les élus de Dieu, dans tous les Saints consommés en lui, quelque chose de plus parfait que dans le commun des Fidèles par l'habitude formée de la vertu, en y ajoutant, si l'on veut, le don singulier de la persévérance. Mais le dessein des Remarques doit aller plus loin; puisqu'il y faut montrer dans les élus mêmes un don au dessus & d'un autre genre, qui revienne aux impuissances de l'état passif qu'on trouve dans les Mistiques. Nous avons donc à examiner s'il y a un mot qui tende à cela, ou s'il y a la moindre apparence qu'un homme sage comme S. Clément, apprenne aux Païens qui ne connoissoient pas le Christianisme, un état extraordinaire & singulier, même parmi les élus, ou autre chose que la perfection à laquelle nous menent les voies communes de la Religion; c'est-à-dire la foi, l'espérance & la charité toigneusement pratiquées, & dont l'exercice est tourné en habitude.

(1) ^{Page 199.} Il dit (a) que le Gnostique, c'est-à-dire le Chrétien parfait, est mis par l'Esprit de Dieu, & qu'il est fait une même chose avec cet Esprit. C'est la condition commune de tous les élus. Toute ame sainte est épousée, & devient avec Dieu un même esprit selon S. Paul; comme dans le mariage vulgaire on est fait une même chair: l'habitude rend cette union permanente & fixe, à la manière que nous avons expliquée; mais pour cela il n'est pas besoin qu'elle

la rende passive. C'est aussi pour tous les élus que Jésus-Christ a demandé qu'ils fussent éternellement consommés avec lui dans l'unité. Que ce soit (a) *précisément* le mariage mystique par manière de passivité du bienheureux P. Jean de la Croix, c'est ce qui est en question. Il n'y a rien de particulier à dire (b) avec S. Clément : *Que l'ame s'accoutume à contempler la volonté par la volonté, & le S. Esprit par le S. Esprit* : & cela suppose seulement l'habitude déjà formée de s'unir à Dieu cœur à cœur, esprit à esprit, &c. & que c'est par le Saint-Esprit qu'on s'unit à lui depuis les commencemens de la piété jusqu'au comble de l'habitude formée. L'Esprit (c) *son-* (c) 1. Cor. II. 10.
de les profondeurs, & (d) *l'homme animal ne comprend pas les choses de* (d) Ibid. 12. 14.
l'Esprit : donc on est passif ; je ne vois rien dans ces mots qui le signifie.

Jusqu'ici je vois seulement dans les Remarques un vain travail pour tirer à soi tout ce qu'on peut, comme on fait dans une grande disette. Le reste n'est pas plus solide. Des expressions, dit-on, *si étonnantes*, apparemment celles d'immuable, d'impassible, &c. si vous y mettez les tempérans que nous avons vus dans S. Clément, *marquent du moins un état où l'ame soit affectée & déterminée par l'Esprit de Dieu*, d'une autre manière qu'une habitude formée ou le don singulier de persévérance affecte les âmes & les détermine, si l'on veut, moralement ou physiquement, à persévérer dans la vertu : le nie. La Gnose (e) *est inamissible* : oui, pourvu qu'on persévère à (e) 1. Cor. 13. 10.
prier, à prévoir, à se précautionner, & qu'on fasse tout ce qu'il faut pour la rendre telle : donc on est passif, concluez-vous ; & moi je conclus : donc on ne l'est pas. *On est forcé à être bon, comme on est forcé par le précepte, comme on est forcé à être Chrétien*. Il est clair que cela n'est rien du tout ; & je veux bien ajouter que le *Biaïetai* de S. Clément avec sa terminaison passive, a une signification active ; de sorte qu'au lieu de traduire, *on est forcé à être bon*, il falloit traduire, *qu'on s'efforce de le devenir*, ou de s'affermir dans cette volonté, comme la suite le fait paroître ; ce qui tourne précisément contre le dessein des Remarques. Ce (f) *qu'on fait par nécessité*, & non point *par choix*, n'est pas tout le bien, comme portent les Remarques ; mais boire, manger, se marier. On a vu, au reste, que cette nécessité, aussi-bien que le choix auquel on l'oppose, est toute autre que celle qu'on veut insinuer. Visiblement elle signifie les besoins que le corps impose, qu'on appelle aussi des nécessités ; & le sage parfait a cela de propre, qu'il y cède, non pour l'amour du plaisir, mais quand il faut ; & dans un autre sens, il seroit absurde de dire qu'on boive & mange nécessairement. Vous avez beau alléguer ici (g) *l'involonté propre des Mistiques*, & mêler (g) Rem. 2. 13.
toujours leur langage avec celui de S. Clément. Ce Saint en est éloigné de cent lieues, & n'y songe seulement pas. Faire ce que le Verbe dit, se régler par sa parole & en suivre constamment les inspirations, ce n'est rien moins qu'être passif ; autrement tous les

élys le seroient. Cette nécessité sans interruption pour tout le détail de la vie est un commentaire qui n'est point fondé dans le Texte. La lumière (a) qui s'unit par un amour qui ne souffre point de séparation ; qui porte Dieu & en est portée, ne marque rien plus qu'une habitude formée, telle qu'elle est dans ces grands Saints non passifs. S. Clément ne les fait point tels, quand il les fait (b) opérans, & opérans avec leurs deux mains : & s'il ajoute, que le travail passe, il ne nous marque autre chose que la facilité de l'habitude. Au surplus, la grace dont il parle ici, n'est pas celle qui distingue les grands Saints, telle qu'on met la passivité ; mais celle qui sépare ceux qui sont glorifiés, de ceux qui sont condamnés ; étant impossible en effet d'éviter la condannation, si l'on ne se fait une habitude de la vertu Chrétienne.

Dans le même Livre, les Saints agissent plus que tous les autres par inspiration : Dieu ne cesse de les conduire par les droites voies.

(c) Rem.
P. 138.

Vous allez bientôt décider vous-même (c), que leur inspiration n'est que l'inspiration journalière que la foi enseigne dans tous les justes. Selon cette inspiration, leur ame est affectée, touchée, émue, ébranlée d'une certaine façon, & la volonté divine se répand en elle. Elle leur est manifestée : ils la goûtent, ils l'accomplissent. Y a-t-il rien, dites-vous, de plus passif dans tous les Mistiques ? Oui sans doute ; puisque la passivité des Mistiques induit des impuissances de faire des actes que la plupart des Saints n'ont jamais connus. C'est-là celle dont il s'agit. Car au reste personne ne nie que l'ame ne soit recevant plutôt qu'agissant dans toutes les illustrations & douces émotions que Dieu fait en nous sans nous, comme parle toute l'Ecole après S. Augustin : ce qui paroît d'une façon particulière dans l'habitude formée.

(d) Rem.
P. 354.
S. Cism.
Lib. VIII.
P. 704.

Mais voici (d) l'un des plus grands argumens : c'est que de même que la vertu attirante de l'aimant passe d'anneaux en anneaux & les tient tous unis à soi, il est ainsi de la grace du Saint-Esprit. On conclut que cette expression marque non seulement un état passif, mais une entière extinction de la liberté. Oui, à ceux qui ne sauroient pas que la grace tire ; & que son efficace est souvent expliquée dans les Peres par ces sortes de comparaisons, qui ne marquent que la puissance de la grace, & non pas la manière dont elle nous tire. Que ce soit l'enchaînement des Mistiques où toute action, tout désir actif est supprimé, c'est ce qui reste à prouver.

(e) Rem.
P. 353.
S. Cism.
Lib. IV.
P. 331.

Voici une autre comparaison (e) : Comme ceux qui sont sur la mer tirent l'ancre qui les affermit, en sorte qu'ils sont attirés par l'ancre, & qu'ils ne l'attirent point, &c. au lieu de traduire, ils sont attirés, &c. il faudroit mettre : Ils n'attirent pas l'ancre, mais ils s'attirent eux-mêmes vers elle : εαυτὸς ἐπὶ τῇ ἀγκυρᾷ ; par conséquent de même dans l'application, au lieu de traduire, ils sont attirés eux-mêmes vers Dieu ; il faut mettre : ils se poussent, ils se conduisent eux-mêmes à Dieu, εαυτὸς

πρωταγομένοι, &c. Bien éloigné de vouloir réduire l'ame à la passivité dans ce passage & par cette comparaison, il met, même dans le parfait, l'action que les nouveaux Mistiques rejettent le plus, qui est la réflexion, lorsqu'il dit (a), que la tempérance, qui demeure auprès du Gnostique comme une sentinelle fidèle, se contemplant & se regardant sans cesse elle-même, le rend autant qu'il se peut semblable à Dieu : passage que nous trouvons appliqué (b) à l'homme parfait dans les Remarques. Et quand S. Clément auroit été moins soigneux d'expliquer ici l'action de la réflexion & du libre arbitre, il a assez expliqué en cent endroits (c), que l'ame n'est point tirée comme par des cordes; qu'elle se meut, qu'elle s'excite elle-même, qu'elle se forme, qu'elle le fait par son libre arbitre, & le reste que nous avons dit.

Après cela, quand vous attribuez (d) à S. Clément la désapprobation des Mistiques, leur involonté, & cette locution, que Dieu veut en eux tout ce qu'il lui plaît, pour induire cette impuissance de faire des actes, qui est le point dont nous disputons; vous lui donnez votre langage, & non pas le sien.

Ce qui suit (e), s'il étoit soutenu, renverseroit en un mot tout le système des nouveaux Mistiques, comme il a déjà été dit. Vous déclarez que l'inspiration du Gnostique, n'est pas une inspiration prophétique & miraculeuse, mais une inspiration journalière que la foi enseigne; & que c'est-là à quoi se réduit cette passivité qui fait tant de peur à ceux qui ne la connoissent pas. A quoi vous ajoutez ces mots précis : On n'en connoît, on n'en soutient point d'autre. Apparemment vous ne songez pas aux impuissances des nouveaux Mistiques, ou, quelque chose vous fait sentir au dedans du cœur qu'elles sont insoutenables. Certainement ceux qui s'étonnent de la passivité qu'ils introduisent, ne sont point du tout surpris de ces inspirations journalières, que la foi enseigne dans toutes les œuvres de piété : ils n'ont pas de peine à comprendre que l'ame ainsi inspirée, est passive en un certain sens sous la main de Dieu qui la meut, &, comme nous l'avons dit, qui fait en elle tant de choses sans elle. La passivité qui étonne toute la Théologie est celle où l'on introduit ces impuissances de faire des actes, de demander, désirer, espérer par actes formels & distincts, & le reste. Cette impuissance n'est pas l'effet de cette inspiration journalière, qui est de la foi. Car loin de supprimer ces actes, elle les fait exercer avec un plein usage du libre arbitre. Il est vrai, comme vous le dites (f), que plus l'ame est morte à elle-même, souple & attentive, plus la voix du Saint-Esprit demande en nous l'accomplissement de la volonté de Dieu. Mais tout cela n'induit point ces impuissances que l'Eglise n'a pu entendre sans en être choquée. Il les faudroit donc ôter, & laisser à l'ame plus mortifiée; plus morte, si vous voulez, pourvu qu'on n'abuse point de ce mot, une plus grande souplesse pour l'inspiration, mais de même nature que dans les autres, sans aucune distinction que du plus au moins.

(a) Rem.
p. 159.
S. Clém.
lib. VII.
p. 706.

On ne sort point de cette idée en lisant ce passage (a), où le Gnostique est enlevé jusqu'à l'union qu'on ne peut plus discerner. On ne discerne point la volonté de celle de Dieu, lorsqu'on s'y veut conformer en tout & qu'on en a pris l'habitude, sans qu'il soit besoin pour cela de ces impuissances de faire les meilleurs actes & les plus expressement commandés. Le Gnostique dont il s'agit en cet

(b) Ibid.

endroit, est si peu un homme passif à la manière des Mistiques (b), qu'il se fait, qu'il se fabrique lui-même, qu'il se réduit en captivité, que lui-même il donne la mort au vieil homme, & le reste qui fait assez voir que S. Clément ne sort pas de l'idée de ces saints ascètes qui parviennent sans ces impuissances à un degré de sainteté si éminent.

(c) Rem.
p. 160.
S. Clém.
ib. VI.
p. 672.

Mais il se sert, dites-vous (c), de l'enthousiasme des Poètes pour exprimer celui du Gnostique. On se trompe: il ne parle ici que de l'inspiration des Prophètes dont il venoit de traiter. Nous reverrons ce passage dans l'endroit où nous expliquerons ceux dans lesquels le Gnostique nous est donné comme un Prophète par état.

(d) Lib.
VII. p. 716.

Tout est donné, dit S. Clément (d), Gnostiquement au Gnostique; tout est donné spirituellement & intellectuellement à l'homme spirituel & intellectuel: donc il tombe dans les impuissances dont il s'agit? c'est tout le contraire; puisque c'est en cet endroit que le Gnostique demande, coopere, prévoit, se précautionne & demeure plus agissant que jamais. Je ne vois donc pas la conséquence qu'on vouloit tirer, mais seulement qu'on cherche par-tout de quoi l'établir. On n'oublie pas cette expression la plus générale de toutes, où il est parlé de l'efficace de la Gnose; & l'on remarque une force particulière dans ces termes, énergie, vertu efficace: mais tout cela ne nous conduit pas plus loin que l'efficace de la Gnose & du don de persévérance. Il ne faut donc pas tant pousser les choses; mais c'est l'erreur commune des nouveaux Mistiques.

(e) Rem.
p. 161.
(f) S. Clém.
lib. VII.
p. 745.

On trouve (e) de la finesse & toute la subtilité des impuissances multiques dans le passage (f) où David égale ceux qui reçoivent le Verbe à de hautes voix, comme gens qui seront affermis dans la foi & dans la connoissance, γῳῳρει, quoique ce passage ne nous fasse pas sortir de l'habitude formée & encore moins du don de persévérance.

(g) Rem.
p. 162.
(h) S. Clém.
lib. IV.
p. 125.

Enfin le dernier passage où l'on trouve (g) que le Gnostique est passif dans la contemplation, est celui-ci (h): Qu'il contemple saintement un Dieu saint, & que la sagesse qui l'assiste se contemplant elle-même sans relâche, il devient semblable à Dieu, autant que cela est possible. On ne ressent pas ici la moindre odeur de l'état passif; mais pour nous y amener de gré ou de force, voici ce qu'on dit (i): Vous voyez que l'ame est sans action propre, & que c'est Dieu qui se contemple lui-même. C'est ce qu'on ne voit point du tout. Le texte dit que la tempérance, σωφροσύνη, qu'on a traduit sagesse, se regarde incessamment elle-même: donc toute action propre est supprimée, & c'est Dieu qui se contemple lui-même? C'est à force d'avoir de

(i) Rem.
p. 163.

l'esprit, ~~passer~~ au-dessus de son objet, & ne pas voir que la tempérance qui se regarde sans cesse elle-même, sans doute n'a pas éteint son action propre, puisqu'elle ne cesse pas de réfléchir. On s'est peut-être porté naturellement à traduire *sagesse* plutôt que *tempérance*; parce que sous le mot de *sagesse* qui se contemple elle-même dans l'homme parfait, on peut plus aisément entendre Dieu, que sous celui de *tempérance*: mais enfin on n'avance rien; & la sagesse qui est dans le Sage, peut bien sans tant raffiner se contempler elle-même; & faire réflexion sur ses lumières & sur ses maximes.

Après cela, on conclut aussi hardiment pour l'état passif que si on l'avoit trouvé, du moins dans un seul passage: mais au contraire on a vu que tout est tiré par les cheveux, & que S. Clément ne donne aucun lieu à la moindre des Remarques.

J'ai encore remarqué deux choses d'où l'on tire de grands avantages: l'une est le terme de *mort*, dont S. Clément se sert souvent: & l'autre est celui de *charité sans bornes*, où l'on veut trouver l'abandon qui est tout le fondement de l'état passif.

Il n'y a point de gens plus avantageux que les Mistiques. Ils trouveront dans S. Clément, comme dans tous les autres Pères, la mort mystique & spirituelle, que S. Paul rend familière aux Chrétiens, auxquels il ne cesse d'en parler. Les Mistiques ne sont point contents, à moins qu'ils ne poussent cette mort jusqu'à nous faire mourir à tout désir, à toute demande, à tout acte, jusqu'à ceux qui sont le plus commandés; & cette extinction d'actes qu'on ne pourroit souffrir par elle-même, passe sous le beau nom de mort mystique.

Il seroit question de faire voir ce genre de mort mystique dans S. Clément; mais c'est en vain qu'on l'y chercheroit. Il explique distinctement (a) que cette mort, *qu'il est permis à l'homme de se donner à lui-même & après laquelle on est vivant, est en cet endroit la mort des vices & des passions*. En un autre endroit (b), c'est la mort des sens: en un autre endroit (c), celle des cupidités, & ainsi du reste. Mais pour ce qui est de la mort des actes par ces impuissances prétendues mystiques, bien loin qu'on en trouve un mot dans ce Père, on y trouve en cent endroits tout le contraire.

De même, quand cet Auteur dit (d) que l'homme parfait a un amour sans bornes, cela passe sans difficulté. On ajoute que cet amour sans bornes est l'abandon entier & universel: on ne voit rien là de suspect. Mais cet abandon emporte non seulement qu'on voudra tout ce que Dieu veut, mais encore qu'on n'osera se refuser ni faire aucun acte même expressement commandé, qu'on n'y soit poussé de Dieu d'une façon extraordinaire & au-dessus de toute l'efficacité des grâces communes à tous les Saints: voilà le mal; & cette disposition ne tend proprement à rien autre chose, qu'à tenter Dieu. Car sous le nom spécieux d'abandon, quand on

(a) LII. 71.
p. 612.

(b) LII. 7.
p. 510.

(c) LII.
VII. p. 206.

(d) LII.
VII. p. 755.

aura une fois accoutumé les oreilles à ce langage, tous les fois qu'on trouvera dans un ancien Pere, par exemple dans S. Clément, ou la mort mystique, ou l'amour sans bornes, qu'on interprète par le mot *abandon*, on croira pouvoir faire passer sous ce titre toute l'étendue de l'état & des impuissances passives, qui sont un anéantissement de la piété.

Je voudrois bien demander comment on fait que ces actes des passifs sont imprimés de Dieu de cette façon extraordinaire où l'on met la passivité. On n'en peut avoir d'autre raison, si ce n'est qu'en ne faisant rien & demeurant en pure attente passive de l'œuvre de Dieu, on est assuré que tout ce qui vient dans la pensée est de lui. Mais c'est une illusion: c'est une disposition à prendre pour Dieu tout ce qu'on pensera, c'est-à-dire le fanatisme. Si ce n'est pas là ce qu'on appelle tenter Dieu, on ne fait pas ce que c'est.

On pourroit pousser plus loin ce raisonnement, si c'en étoit le tems. Mais nous n'avons à examiner que les sentimens de S. Clément sur l'état passif, & je crois cette affaire entièrement consommée; puisqu'on a vu clairement que tout ce qu'on a rapporté en faveur de cet état, n'a rien d'approchant.

C H A P I T R E XI.

Le Gnostique est déifié.

(a) Rem.
pag. 237.
218.

Quand (a) on entend dire aux Mystiques, qu'après les épreuves l'ame est déiforme, transformée, divinisée ou déifiée, cela paroît une chimère à tous les Docteurs spéculatifs. Ce n'est pourtant pas, ajoutet-on, une invention moderne. On allégué plusieurs Auteurs en faveur de cet état, & il s'agit maintenant d'écouter S. Clément d'Alexandrie.

(b) II. Pet.
1. 4.

Et d'abord, il ne faut pas faire les Docteurs spéculatifs assez ignorans pour être surpris de ces expressions. C'est en effet un mystère de l'Incarnation de nous faire participans, comme dit saint Pierre (b), de la nature divine; & c'est un discours commun parmi les Peres, qu'un Dieu s'est fait homme, afin que l'homme fût Dieu. S. Basile & S. Grégoire de Nazianze, sans parler des autres, ont dit souvent que Dieu fait des Dieux & divinise les hommes; & il se peut faire qu'ils aient pris ces locutions de notre Auteur, sur le fondement des Ecritures qui ont dit (c): Vous êtes des Dieux, &c.

(c) Psal.
LXXXI.
66.

Pour appliquer maintenant cette parole à l'homme parfait, saint Clément explique par-tout qu'il est *deiforme* ou *déifié* par une vive expression des perfections divines & de toutes les vertus de Jesus-Christ, autant qu'il est permis dans cette fragilité; qui est, comme on a dit, la restriction qu'il apporte en cinquante endroits à cette locution.

Vous en rapportez un exemple dans ce passage (a), où le Gnostique est représenté comme une troisième image divine, semblable autant qu'il est possible à la seconde cause, c'est-à-dire au Fils de Dieu. Dans un autre passage que vous rapportez, on lit (b) : Il devient Dieu en quelque manière, d'homme qu'on étoit. Avec ces restrictions & cent autres de même nature qu'on trouve à toutes les pages, ces expressions ne sont pas si étonnantes.

Le même Pere dit encore (c), ajoutez-vous, qu'il y a une espèce d'égalité entre Dieu & l'ame. Qu'y a-t-il là de si étonnant avec cette restriction? Encore ne le dit-il pas; mais vous l'inférez de ces paroles: J'oserois le dire, comme Dieu prédestine le parfait, celui-ci aussi prédestine Dieu. Tout passe avec ces excuses & ces restrictions, qu'il ne falloit pas supprimer. Et après tout qu'en conclura-t-on, si ce n'est qu'il y a un choix mutuel très-actif de part & d'autre & très-véritable? ce qui n'est guères du goût des nouveaux Mistiques.

Vous oubliez (d) encore la restriction dans ce passage, où votre Auteur dit (e), que l'esprit pur, &c. devient capable de recevoir la puissance divine: le Grec porte, devient capable en quelque façon; & quant à ce qu'il ajoute, l'image de Dieu se formant, de mot à mot, s'élevant en lui, il venoit de dire qu'il se rendoit semblable à Dieu, autant qu'il pouvoit.

Quel plaisir trouve-t-on à outrer les expressions d'un homme qui cherche par-tout à les tempérer, si ce n'est pour dire (f), que ces expressions outrées & si fréquentes ne sont point des exagérations mises au hasard, mais des expressions choisies pour composer un système régulier & suivi, qui est précisément dans toutes ses parties celui des Mistiques? Voici un nouveau langage: Les expressions outrées ne sont pas exagérations; elles servent à établir un système régulier. Quelqu'un diroit au contraire que c'est une étrange régularité, que celle qui demande des expressions outrées & si fréquentes.

C'en est une bien surprenante, de dire que le système de S. Clément est précisément celui des Mistiques dans toutes ses parties. On ne peut lire cela sans étonnement; puisqu'on trouve à la vérité dans les Remarques une affectation étrange de rendre ce Pere semblable aux Mistiques, & qu'on relève les choses les moins importantes. Par exemple, n'étoit-ce pas une remarque merveilleuse que S. Clément parle précisément comme les Mistiques, en disant que Dieu prend plaisir à se communiquer à l'ame, dès le moment qu'elle est purifiée? Qu'y a-t-il là que ce que dit tout le monde? Mais parce que les Mistiques le disent aussi, on est Mistique précisément quand on le dit. C'est la voie, ajoute-t-on, de la pure foi, & de la mort à tout amour propre. Il faudroit montrer cette pure foi des Mistiques qui est unie à leurs impuissances; & quant à la mort, on a pu voir que celle de S. Clément est bien différente de la leur.

Mais (g), dit S. Clément (b) : Comme l'homme de bien devient dé-

(a) Lit.
VII. p. 702.

(b) Ibid.
p. 717.

(c) Lit.
VI. p. 652.

(d) Rem.
p. 143.
(e) S. Clém.
lib. III.
p. 427.

(f) Rem.
p. 244. 145

(g) Rem.
p. 242. 44.
(h) S. Clém.
L. II. p. 4.
p. 650.

forme. & semblable à Dieu selon son ame, Dieu aussi de son côté devient hominiforme. C'est une secrète allusion ou au mystère de l'Incarnation, ou aux expressions de l'Ecriture, dans lesquelles Dieu parle en homme, & semble prendre des sentimens humains; ce qui ne fait rien à notre sujet: mais ce qui est deux lignes au-dessus y fait beaucoup; puisque S. Clément y dit (a) que l'homme parfait fait tous ses efforts pour se rendre semblable à Dieu dans l'apathe; ce qui montre que cette apathie consiste en efforts & non en effets, comme nous l'avons déjà dit.

Le passage où l'on fait dire à S. Clément que le corps même devient spirituel, s'entend de l'Eglise, qui est un Corps spirituel, dont ceux qui ne vivent pas selon l'esprit sont les chairs; mais ceux qui s'unifient à Dieu sont un corps spirituel, étans incorporés à l'Eglise. Et quand on voudroit entendre que par l'habitude de la vertu le corps même devient plus soumis à l'esprit, & en ce sens, spirituel; qu'y auroit-il là pour les Mistiques, si l'on ne vouloit les trouver par-tout?

(a) Rem.
p. 246.

Il me semble qu'on joint (b) ensemble plusieurs passages à l'endroit où il est parlé de la parfaite adoption des enfans; mais je m'étonne qu'on ait pu produire ces dernières paroles: car S. Clément, bien loin d'avancer ce qu'on lui fait dire, que le Gnostique reçoit avec l'apathe la parfaite adoption, dit seulement qu'il y est prédestiné; ou, pour traduire de mot à mot: Dieu, dit-il (c), l'a prédestiné à être inscrit ou choisi à la parfaite adoption des enfans; ce qui est vrai au pied de la lettre pour tous les élus. Je trouve encore dans la suite (d), qu'on a par avance ce qu'on attend avec certitude sur la promesse de Dieu, comme je l'ai remarqué ailleurs; & je ne m'étonnerois pas quand je trouverois que dès cette vie l'adoption est parfaite à sa manière, parce qu'elle nous fait tout trouver dans la foi.

(c) S. Clément.
Lib. VII.
p. 652.

(d) Ibid.
p. 653.

Ce ne sont donc point ces expressions dont la plupart, comme on voit, sont très-régulières & toutes très-indifférentes à notre sujet; ce ne sont pas, dis-je, ces expressions (e) qui scandalisent les Docteurs; & S. Clément n'a pas dit ce qui les scandalise le plus. Ce qui les scandalise véritablement & ce que ce Père n'a pas dit, c'est lorsqu'on veut contre ses paroles, au lieu d'une apathie pour ainsi parler, d'une apathie en effort & autant qu'on peut, introduire une apathie en effet; c'est lorsque dans la transformation l'on reconnoît une suspension de la concupiscence. On croit être bien modéré, lorsqu'au lieu de son extinction qui seroit horreur, on admet seulement une simple suspension dans cet état. Mais cette doctrine n'est pas plus correcte ni plus soutenable; car où la concupiscence est suspendue toujours, elle ne combat plus (f): L'esprit cesse de s'armer: Dieu rappelle l'ancienne subordination: un S. Paul ne doit plus dire (g): Malheureux homme que je suis? ni (h): Un Ange m'a été donné pour rabattre la tentation de l'orgueil. S'il n'y a plus de combat, il n'y a plus de ces légères blef-

(f) Rem.
p. 248-249.

(g) Rom.
VII, 24.
(h) II, Cor.
XII, 7.

que je suis? ni (b): Un Ange m'a été donné pour rabattre la tentation de l'orgueil. S'il n'y a plus de combat, il n'y a plus de ces légères blef-

sures qui en sont inséparables selon S. Augustin ; c'est-à-dire qu'il n'y a plus de péchés véniels : doctrine frappée d'anathème. Aussi S. Clément en est-il bien éloigné. Comme son Gnostique est dans le combat & se mortifie, il se reconnoît aussi dans le besoin de demander la rémission de ses péchés, & de dire : *Dimitte nobis*. Quand il dit qu'il est sans souillure comme sans tentation, il le dit au sens que nous avons vu ; sans quoi ces propositions seroient autant d'hérésies.

CHAPITRE XII.

Le Gnostique voit Dieu face à face, & est rassasié.

SANS ce mot (a), *il est rassasié*, qu'on étend jusqu'à l'extinction de toute sorte de désirs ; même de celui de voir Dieu, même de celui de la grâce, même de celui de la rémission de ses péchés ; il ne faudroit pas beaucoup s'émouvoir de cette façon de parler : qu'on voit face à face : puisque c'est une proposition qui ne peut être qu'impropre, & qui demande nécessairement un grand correctif. Mais à cause de la conséquence, il faut prendre un peu plus garde au principe.

(a) Rom.
p. 146.

SECTION I.

Premier passage, où S. Clément a bien pris le sens littéral de saint Paul.

JE suppose comme certain, que le vrai sens du passage de S. Paul, où il est parlé de miroir & de face à face, regarde la vie future. Il est question de voir si S. Clément a connu ce sens, qui est uniquement littéral. Et d'abord on n'en peut douter en lisant ces mots sur le propre texte de S. Paul (b) : *Nous voyons maintenant comme par un miroir ; lorsque nous connoissons nous-mêmes par réflexion sur quelque chose de divin qui est en nous-mêmes, nous contemplons tout ensemble la cause efficiente autant qu'il est possible. Car, dit-il, vous avez vu votre frère, vous avez vu votre Dieu ; ce qui s'entend du Sauveur pour le temps présent : mais après être sortis de la chair, nous verrons face à face d'une vue définitive, (distincte) & compréhensive (parfaite, telle qu'elle convient à ceux qu'on appelle Compréhenseurs ;) quand notre cœur sera pur, selon cette parole du Sauveur : BIENHEUREUX CEUX QUI ONT LE COEUR PUR, &c.* Voilà donc le sens littéral de S. Paul très-bien entendu, & la connoissance abstractive par la réflexion sur soi-même, très-clairement distinguée de l'intuitive réservée à la vie future.

Il ne faut plus mistagogiser sur ce mot, ἀπόθεοις τραπεζῶν, la déposition de la chair ; car par cette phrase, S. Clément, comme tous les autres, n'a entendu autre chose que la mort, comme on le pourroit montrer par plusieurs exemples, si la chose étoit douteuse.

(b) S. Clem.
Serm.
lib. 11.
p. 326.
Voies la
même ex-
plic. l'éd.
lib. VI. p. 99.

SECTION II.

Autre passage.

(a) S. Clém.
Sermon, lib.
VII. p. 706.

Ailleurs (a) en expliquant l'effet bienheureux de la connoissance parfaite, il dit : *Que les ames qui en sont ornées, & qui par la magnificence de leur contemplation se mettent au-dessus de tous les degrés & de toutes les saintes manieres de vivre, quand elles seront rangées à cause de leur sainteté, dans les saints lieux où sont établies les demeures des Dieux, & qu'elles seront totalement transportées dans les lieux qui de tous les lieux sont les plus excellens; elles n'embrasseront plus la divine contemplation dans des miroirs ou par des miroirs, mais avec toute la clarté possible & la plus parfaite simplicité: elles seront nourries éternellement dans le festin éternel de la vue, dont les ames transportées d'amour ne sont jamais rassasiées, jouissant d'une joie insatiable pour tous les siècles interminables, & demeurant honorées de l'identité (de l'intime possession) de toute excellence.*

L'effort de ces expressions, avec lesquelles on voit bien qu'il ne peut encore se satisfaire, marque qu'il parle du comble de la félicité après cette vie. En effet il fait allusion à un endroit de Platon, où parlant des ames pieuses quand elles sont séparées, il les range dans les demeures des Dieux; & il fait voir en même tems que c'est à la vision perpétuelle & interminable, & à ce banquet céleste éternellement éternel, qu'il est réservé de ne voir plus par un miroir, mais de la manière la plus claire & la plus parfaitement simple: ἀκριβῶς ἐνὶ καρδίᾳ.

SECTION III.

Premier passage objecté.

Quand j'accorderois aux Mistiques, que S. Clément auroit quelquefois détourné le sens littéral & naturel de S. Paul, il ne leur en reviendrait aucun avantage; mais la vérité ne le permet pas. On lui fait dire (b) qu'étant purifié par l'Epignose (je ne fais pas quelle finesse on trouve dans ce mot, & pourquoi on ne traduit pas, par la connoissance (du Fils de Dieu,) le Gnostique doit être initié à l'heureuse vision de face à face. Ce n'est pas là tout-à-fait ce que dit l'Auteur: il ne falloit pas oublier qu'il s'agit des demandes que son Gnostique fait à Dieu. Il demande, dit-il, *premierement la remission de ses péchés; ensuite, de ne pécher plus; après, de bien faire & d'entendre la création avec l'économie des conseils de Dieu, afin qu'ayant le cœur pur par la connoissance du Fils de Dieu, il soit initié à l'heureuse vision de face à face.* Qui empêche qu'une demande de cette na-

(b) Lib. VI.
p. 467.

ture ne regarde le siècle futur? Y a-t-il rien de plus naturel, après avoir demandé par ordre tous les moiens, d'en demander la fin bienheureuse; sans quoi le Gnostique qui se met en train de demander tout, auroit omis le principal, & ce à quoi tout le reste tend?

SECTION IV.

Autres passages objectés.

ON allégué en cet endroit (a) un autre passage qu'on objecte souvent pour d'autres fins, que je n'ai pas encore voulu traiter à fond, le réservant à ce lieu. S. Clément commence (b) par y expliquer la connoissance parfaite, *πρωστὴν*, qu'on donne à la fin à ceux qui y sont propres & qui sont choisis pour cela, parce qu'on a besoin pour y entrer d'une plus grande préparation & de plus grands exercices préalables, &c. Par toutes ces circonstances, on voit dans ces mots la perfection qu'on peut acquérir dans cette vie, qui est aussi tellement la dernière qui nous est donnée dans ce corps mortel, que de-là on passe au siècle futur. Celle-là, cette haute spiritualité, *πρωστὴς*; nous mène à la fin parfaite & interminable, nous enseignant premièrement la conversation (la commune manière de vie, *διαίτη*) que nous aurons selon Dieu avec les Dieux, lorsque nous aurons été délivrés de toute peine & de tout supplice où nous aurons été soumis pour nos péchés par une discipline salutaire. Ce tems est visiblement la vie future, qui est la seule où nous serons affranchis de toutes les peines du péché, que Dieu laisse pour notre exercice en cette vie. Après cette rédemption, continue l'Auteur, après cette totale délivrance qui est appelée par-tout rédemption, les prix & les honneurs seront donnés aux hommes consommés, à ceux que S. Paul appelle les esprits des justes parfaits, qui sont introduits dans ce qu'il appelle la consommation, quand ils auront cessé d'avoir besoin de se purifier & cessé en même tems d'exercer tout autre ministère, quoique saint & parmi les Saints, *λειτουργίας ἡμῶν ἀδελφῶν*: (car il n'y a plus dans la vie future de ce qui s'appelle de ce nom dans l'Ecriture :) après quoi, poursuit notre Auteur, ceux qui ont le cœur pur pour s'être unis de plus près à notre Seigneur, reçoivent le rétablissement de l'éternelle contemplation, & ils sont appelés Dieux, à cause qu'ils seront mis dans les mêmes sièges, *συνθρονισμοί*, où ont été établis les autres Dieux qui ont été les premiers choisis: de mot à mot, ordonnés par le Sauveur; c'est-à-dire sans difficulté, les Apôtres & les premiers Disciples de Jesus-Christ. Voilà donc ces ames purgées & entièrement affranchies, qui sont avec les Apôtres dans les mêmes sièges, & dans l'état où finissent tous les ministères, où (c) les Prophéties seront éteintes, où les Langues cesseront, où la science sera détruite; avec tout le reste qui accompagne l'état obscur de la foi. Voilà sans raffinement, & sans mettre S. Clément à l'alembic, ce

(a) Rem. p. 243.

(b) S. Clem. Strom. lib. VII. p. 712.

(c) I. Cor. XII. 16.

qu'il a voulu dire & ce qu'il conclut en cette sorte : *Donc la connoissance, γνῶσις, est prompte à purifier, & très-propre à recevoir le changement en mieux, dont il vient de parler. Ainsi elle transporte facilement l'âme à ce qui lui est connaturel, saint & divin; & par les progrès mystiques d'une certaine lumière qui lui est propre, elle avance l'homme qui a le cœur pur, jusqu'à ce qu'il soit rétabli dans le lieu du souverain repos, lui ayant appris à voir Dieu face à face, par science & compréhension; car c'est-là, ajoute-t-il, la perfection de l'âme spirituelle, (Gnostique) qu'ayant surpassé toute purification & tout ministère, elle soit avec le Seigneur dans le lieu où elle lui est prochainement soumise; c'est-à-dire visiblement, dans le Ciel; puisque c'est là le seul lieu où il n'y a plus ni peine, ni péché, ni purification, ni ministère. Car tourner cela à la cessation des pénitences de l'état purgatif, c'est vouloir gratuitement faire parler aux Anciens un langage tout nouveau. Nous avons vu S. Clément placer dans l'état parfait & dans le Gnostique l'exercice de la mortification. On ne cesse point de se purifier quand on demande, comme il fait, la rémission de ses péchés. Bien plus : il vient de nous dire que cet état de perfection qu'il appelle intelligence, γνῶσις, est un état de purgation. De tourner aussi la cessation de tout ministère à l'état passif, où l'on s' imagine une cessation de tout acte, c'est faire trop de violence à saint Clément, qui dit le contraire, & qui met son parfait Gnostique dans les mêmes fonctions que tous les autres fidèles. Je n'attaque point les distinctions des Spirituels modernes; mais il faut faire parler à chacun son langage propre. Celui que j'attribue à S. Clément est simple & naturel, & non seulement de son tems, mais encore de lui-même dans tous les endroits que j'ai marqué. S'il dit ici que la connoissance, γνῶσις, a appris à l'homme qui a le cœur pur, à voir face à face, il n'y a point à s'en étonner; c'est en effet sur la terre sous la discipline & dans l'école de la Foi, que l'on apprend cette science; qui se consommant dans le Ciel, nous met au dessus de toute purification, de toute peine du péché, de tout ministère de cette vie, & nous établit véritablement & sans figure dans le souverain repos.*

Il faut entendre dans le même sens la suite de ce passage, où S. Clément, après avoir dit que par la perfection le Gnostique est en quelque sorte semblable aux Anges, il continue en cette sorte (a) : *Après cette vie, qui est la dernière où l'on peut arriver dans la chair, l'homme parfait toujours changé en mieux selon qu'il est convenable, parvient à la maison paternelle, ou plutôt au plus riche endroit de cette maison, à la salle de ce divin palais, à la véritable demeure du Seigneur, par la sainte semaine, εἰς τὴν πατρῶν αἰὼν, afin d'y être pour ainsi parler une lumière stable & proprement permanente & immuable en toutes manières. Il attribue bien à la perfection de cette vie une espèce d'immuité par la force de l'habitude; mais il distingue*

(a) Lib.
VII. 1. 23.

celle de la vie future, en l'appellant *une immutabilité en toutes manières*, *πάντη πάρος*; ce qui est si grand, qu'il ne l'applique qu'avec réserve à l'état parfait de la gloire.

On entend bien que cette *sainte semaine* comprend tout le tems de cette vie, par laquelle nous arrivons au huitième jour, au vrai jour du Seigneur, au vrai Dimanche, & au vrai jour du repos, que nous commençons de célébrer en cette vie par l'espérance; mais dont la véritable & effective célébration est la vie future.

C'est encore dans le même sens que S. Clément dans le même Livre dit (a), que le dernier profit que peut faire *l'ame intellectuelle*, c'est lorsqu'étant tout-à-fait pure, elle est jugée digne, comme dit S. Paul, de voir Dieu face à face pour l'éternité : état où l'on peut parvenir, mais dont on est jugé digne, & auquel on est destiné & préparé dès cette vie.

(a) L. 16.
VII. p. 717.

On objecte (b) un autre passage (c), où premièrement on traduit *désir pour concupiscence*, par une erreur manifeste qui a déjà été remarquée : secondement, on tire une mauvaise conséquence. Voici le texte de mot à mot : *Nous trouvons en notre chemin les traverses & les fossés de nos convoitises, (& c'est ici qu'on traduit désirs, & très-mal) & les gouffres de la colere que celui-là doit passer, & éviter toutes les embûches, qui doit ne voir plus par un miroir la connoissance de Dieu.* Il semble dire qu'en surmontant les difficultés qu'on ne trouve qu'en cette vie, on y doit venir à l'état où l'on ne voit plus par un miroir.

(b) Rem.
p. 343.
(c) S. Clem.
lib. IV.
p. 479.

Néanmoins rien ne force à dire qu'on y vienne dès cette vie : il suffit qu'on y doive venir un jour, à quoi la concupiscence & la colere seroient un obstacle éternel, si l'on ne prenoit soin de les surmonter; de sorte qu'il les faut vaincre, si l'on espère venir à ce jour où l'on ne voit plus par un miroir. Ce sens est suivi; & quand, pour épargner des disputes sur des minuties, j'aurois accordé qu'on en peut venir dès cette vie à de si hautes lumieres qu'on croie presque ne voir plus par un miroir; ce qui revient à peu près à l'état où S. Clément dit (d), que le *Gnostique*, ayant reçu la compréhension par la contemplation scientifique, il croit voir Dieu; il ne dit pas qu'il le voit, mais qu'il croit le voir, ainsi qu'il arriveroit à ceux, qui trompés par une grande illumination, ne sauroient s'il est jour ou s'il est nuit, & croiroient presque voir le soleil. Quoi qu'il en soit, on voit combien S. Clément se tempere; & quand même on accorderoit qu'il a un peu détourné le sens de cette parole, par un miroir, il n'a pas osé passer outre pour l'état de cette vie, ni pousser l'exagération jusqu'à lui attribuer le *face à face*.

(d) L. 16.
VII. p. 744.

SECTION V.

Conséquences de la doctrine de la vision face à face.

ON ne s'est attaché à ces passages de la vision de face à face que pour affermir les propositions qui excluoient tous les désirs, par conséquent toutes les demandes & toute volonté du salut. Nous avons vu la foiblesse de tous les endroits qu'on allégué pour l'exclusion de ces désirs. Et quant à la conséquence qu'on tire des autres, où il est parlé de la vision de face à face : premierement, c'est bâtir sur un faux principe : secondement, quand il seroit vrai que S. Clément auroit parlé comme on le souhaite, que veut-on conclure de ces expressions si manifestement exagguératives ? Parce qu'il aura parlé avec un excès insoutenable, s'ensuivra-t-il que dans l'état de cette vie on ne sera point banni, étranger, voyageur, absent du Seigneur, & le reste ? Comment pourra-t-on ne pas sentir son besoin ? ne pas désirer de finir son pèlerinage, d'être rappelé de son exil, d'être avec celui qu'on aime, & le reste ? En un mot, comment pourra-t-on être rassasié, en manquant d'un aussi grand bien qu'est celui de la présence de Dieu & de Jesus-Christ ? S. Clément a dit que nous n'avons les vrais biens que nous demandons, qu'en puissance : toutes ces exagguérations feront-elles qu'on ne souhaite pas de les avoir en acte ? Que sert donc de vouloir faire de ce Pere un Auteur si outré ? Est-ce afin de préparer une excuse aux Mistiques qui le sont si fort ? *Ils n'ont*

(a) Rem.
P. 248.

parlé, dites-vous (a), ni de vision face à face, ni de compréhension, ni d'un état de béatitude, où l'on n'est plus dans le pèlerinage. Tous ces termes propres à effaroucher les Théologiens ne se trouvent point dans les Spirituels modernes. Pourquoi donc les faire valoir, & quels avantages en peut-on tirer ? Il sembleroit presque qu'à force de pousser jusqu'à des excès insoutenables les sentimens de ce Pere, on veuille réduire les Lecteurs à s'estimer trop heureux d'en être quitres pour se ranger parmi les Mistiques.

(c) Rem.
P. 243.
(d) Lib. II.
P. 415.

On lui fait (b) dire en un endroit (c) qui est mal cotté, que le sage qui souffre, qui tombe dans plusieurs accidens contraires à sa volonté, & qui pour en être délivré voudroit sortir de la vie, n'est point heureux. Et voilà, dit-on, un état que l'on croit communément d'une sublime perfection, & qui est imparfait selon S. Clément, &c. Mais qui sont ceux qui trouvent cet état d'une si sublime perfection ? Pour voir Jesus-Christ, pour se délivrer du péché, & pour d'autres semblables motifs, je l'entendrois bien ; mais vouloir sortir de la vie pour être délivré des choses fâcheuses, ce ne peut être qu'un sentiment fort imparfait. On a bien envie que les anciennes maximes soient oubliées par le commun des Théologiens, & qu'il n'y ait que les Mistiques qu'il en faille croire.

Je ne veux point entamer la ressemblance des nouveaux Mistiques avec les *Béguards*. Il est certain qu'ils ne leur sont pas semblables en tout; mais il faudroit montrer qu'on n'en a pas pris l'esprit en beaucoup de choses. Je n'en dirai pas davantage.

SECTION VI.

Ce qu'on appelle le fond de l'ame.

IL n'est pas mal-aisé d'entendre qu'il y a dans l'homme des pensées plus intérieures les unes que les autres, & que selon les divers degrés de cette inhérence, elles sont métaphoriquement appellées plus profondes, comme vous le dites (a), ou plus superficielles; mais ce n'est pas là ce qu'il falloit expliquer: c'étoit la distinction que les Mistiques font si souvent de la substance & des puissances: c'étoit cette union avec la substance de l'ame indépendamment de ses puissances & de ses opérations. Voilà ce qu'on n'entend pas.

C'est, ce me semble, une étrange métaphisique de dire (b) que le fond de la substance de l'ame soit seulement penser & vouloir. Car ou vouloir & penser c'est la même chose, & en ce cas la volonté n'est pas distinguée de l'intelligence; ou c'en sont deux, & en ce cas l'ame aura deux substances; ou l'ame pourra changer de pensée & de vouloir, & en ce cas elle changeroit de substance; ou elle ne le pourroit pas, & ce seroit la faire immuable & combattre l'expérience: enfin, ou l'ame est son acte & son mode, ce qui est absurde par soi; ou son pouvoir & son vouloir ne sont pas son acte ni son mode, & en ce cas on ne fait plus quel acte ni quel mode elle peut avoir. Je ne veux pas entrer plus avant dans cette métaphisique. J'assurerais bien seulement qu'elle n'est point de Descartes; & que s'éloigner plus que lui de certains sentimens communs, c'est ouvrir la porte à beaucoup de mauvais raisonnemens.

SECTION VII.

Sur la réflexion & sur l'amour propre.

CE (c) que j'appelle le fond de l'ame, c'est un état que la nature ou l'habitude lui a donné: c'est une opération uniforme qui n'a pas besoin d'être excitée, & qui se fait toujours sans réflexion. On apporte l'exemple de l'amour propre, & on le conclut en ces termes: Souvenez-vous seulement que rien n'est impossible à Dieu; qu'il ne peut pas moins par sa grace que la nature par sa corruption (*).

(*) Le reste de cette Section a été employé ailleurs, comme M. de Meaux le marque lui-même.

CHAPITRE XIII.

Le Gnostique a le don de prophétie.

LE don de prophétie est une lumière particulière à quelqu'un pour connoître les choses futures, ou même les choses occultes qui se passent au dedans des cœurs, ou dans des endroits éloignés.

C'est une vérité constante & fondée sur la doctrine de saint Paul, que ce don est une de ces graces gratuites qui ne sont pas attachées à la perfection, & qui ne demandent pas même la grace sanctifiante. Il est bien vrai qu'il est vraisemblable que de tels dons sont accordés particulièrement aux amis de Dieu, qui aussi sont mieux disposés à les recevoir & à en user. Mais qu'il y ait un état de perfection auquel ce don soit attaché, les Mistiques mêmes ne le disent pas, & je ne m'attendois pas à l'entendre dire à un si habile Théologien. Mais il faut qu'un certain Mistique ait raison en tout.

(a) Rem.
p. 262. 263.

Les deux premières pages (a) prouvent seulement que la science des Saints est un don de Dieu, & qu'on en est capable dans les deux sexes; ce qui ne fait rien à la prophétie.

(b) Rem.
p. 264.

La troisième (b) prouve que plus on fait la volonté de Dieu, plus on est éclairé de ses lumières; ce qui ne conclut rien pour la connoissance des choses occultes ou de l'avenir.

Ce qui est dans cette page & dans la suivante de cette sublimité momentanée, de cette impuissance & du reste, est une idée qui n'a rien de commun avec S. Clément, & que je laisse telle qu'elle est, avertissant seulement qu'on tend un piège subtil de présomption aux âmes qu'on laisse se flatter elles-mêmes d'en être là.

(c) Lib. VI.
p. 265.

La raison qu'apporte S. Clément (c) pour prouver que rien n'est incompréhensible au Gnostique, à cause que rien ne l'est à Jésus-Christ, qui ne nous aura caché aucun secret nécessaire, prouve bien la compréhension des vérités du salut; mais ne conclut rien pour la prophétie, ni même pour la connoissance de beaucoup d'autres choses merveilleuses.

Je m'aperçois en lisant qu'on s'appuie fort sur le terme de *compréhension*; mais il faut savoir qu'il n'emporte autre chose dans tout le Livre de ce Pere, qu'une plénitude & certitude de connoissance dans les choses nécessaires au bonheur de l'homme & au service de Dieu. Au surplus, on trouve par-tout l'incompréhensibilité de Dieu, dont plus on s'approche, plus on s'en trouve éloigné, comme dit ce Pere. Dieu, dit-on (d), ne cherche qu'à se

(d) Rem.
p. 265.

communiquer aux âmes purifiées: quant aux connoissances nécessaires à leur perfection, je l'avoue: quant aux graces extraordinaires qui sont pour les autres, je ne fais qu'il l'a jamais dit.

Quand vous attribuez à votre Mistique la prophétie sans extase ni vision, vous ne faites que l'élever au dessus des Prophètes & des Apôtres, qui ont eu de ces *foiblesses*, comme on les appelle.

Je ne fais pourquoi on fait (a) supposer à S. Clément, que *l'ame* (a) Pag. 166.
Gnostique est l'Epouse, ou pur amour, à laquelle l'Epoux ne peut rien cacher, comme S. Jean de la Croix nous l'assure. Tout cela est vrai en son sens; mais c'est une illusion de vouloir faire imaginer que saint Clément ait parlé comme le bienheureux P. Jean de la Croix. Leurs manieres sont bien différentes; & en particulier ce Pere bien assurément est l'un de ceux qui se sert le moins de l'allégorie de l'Epouse.

J'avoue que la grace Apostolique (b) est fondée sur la perfection de la sainteté. J'en dis autant de la grace des Prophètes dont les Ecrits sont interés dans le Canon. Mais qu'un semblable degré de sainteté attire ou l'Apostolat ou l'illumination prophétique, on ne le peut dire sans erreur, la distribution de tels dons dépendant des oeconomies de la Providence & de ses desseins particuliers. (b) Rom. p. 166. 167.

Il est vrai pourtant en un sens, que (c) le mot de *Gnose* qui signifie connoissance des choses divines, peut signifier génériquement toute connoissance prophétique, évangélique & toute autre; & c'est tout ce que veut dire notre Auteur. (c) Ibid.

Celui (d) qui obéit au Seigneur & suit la prophétie donnée de lui, selon S. Clément (e) est celui qui croit aux Ecritures prophétiques, mais qui pour cela n'est pas Prophète. (d) Ibid. (e) S. Clément. lib. VII. p. 661.

Il y a, je l'oserais dire, une extrême prévention de rapporter à la prophétie ce que dit S. Clément de la compréhension des choses futures au devant desquelles on va par amour. On a vu que cela ne signifie rien autre chose que la foi qu'on a aux promesses; & quand on ne s'attacheroit qu'aux paroles qui sont citées, ce sens sauteroit aux yeux. Que le Gnostique croie voir le Seigneur à la maniere qui a été expliquée, il n'y a rien qui tende de près ou de loin à la prophétie.

Le passage rapporté (f) du sixième Livre pag. 666. prouve seulement que la connoissance prise largement & en général, comprend toute connoissance des choses divines & même la prophétique; mais que la connoissance, prise seulement pour la perfection chrétienne, enferme en elle-même tous ces dons, ni S. Clément ni personne ne le dit. (f) Rom. p. 169.

Ce seroit outrer la matiere au-delà de toutes bornes, que de dire (g) que l'homme parfait soit Prophète, à cause qu'on aura dit qu'il a la connoissance de toutes choses. On fait à quoi se réduisent ces expressions selon les règles du discours & du bon sens. (g) Ibid. p. 271.

Mais voions ce passage (h) étonnant. Il ne contient autre chose, sinon, comme on vient de le dire, que le futur qui nous est promis, est parfaitement présent à l'homme parfait par la vive foi qu'il a, & par le parfait amour des vérités révélées de Dieu, dont

il est entièrement possédé. Voilà comment il est Prophète; & quoi-
qu'en genre de graces, celle-ci soit des plus grandes, elle n'est pas
de celles qui étonnent tant.

(a) *Page.*
372. On peut bien conclure de-là (a), que le Gnostique est sûr de
n'être point trompé: oui, pour les choses promises & expressement
révélées de Dieu; mais pour les autres, ce n'est pas de même; &
ce que je trouve étonnant, c'est qu'on tire ces conséquences.

(b) *Page.*
373. Pour l'intelligence des Ecritures (b), on fait comment & jusqu'à
quel point les parfaits qui écoutent la parole de Dieu au dedans
du cœur, en savent plus que les Docteurs. Mais l'exemple de
S. Paul qui joignoit à la perfection un don de science si extraor-
dinaire, est mal allégué.

(c) *Page.*
371 376. On ne doit (c) point dédaigner les allégories; mais sans être de
ces *Savans dédaigneux*, on peut demander autre chose que des allé-
gories aux nouveaux Mistiques, qui s'en repaissent beaucoup, &
qui croient pouvoir établir leurs dogmes par ce moien.

(d) *Rem.*
p. 376. Nous avons vu (d) ce que c'est que l'impassibilité que S. Clé-
ment trouve dans ce passage: *Soiez parfaits comme votre Pere céleste.*
On y trouve en effet toute perfection, mais selon la mesure de
cette vie.

(e) *Page.*
37 371. L'homme parfait (e) fait mieux qu'un autre les raisons de n'en
pas croire les hérétiques, & de ne pas abandonner la vraie Eglise.
Cela se peut sans être Prophète; & je voudrois qu'un esprit si ju-
ste laissât là toutes des superfluités.

(f) *Ibid.* Qui doute (f) que les Solitaires & les autres hommes détachés du
monde n'attirassent des dons particuliers? mais c'étoit toujours des
dons particuliers & détachés de la perfection du Christianisme.
Cela est certain, & l'on se tourmente en vain à établir le contraire.

(g) *Page.*
379. Je laisse là (g) l'homme spirituel de S. Paul (h), *qui juge tout*,
(h) *I. Cor.* & *que personne ne juge*: & encore ceux dont S. Jean a dit (i) que
(i) *I. Jean.* l'onction leur enseigne toutes choses. Tout cela n'appartient pas à la
(i) *11. 27.* prophétie, ni même à l'état passif; puisque de très-grands Saints
(i) *11. 20. 27.* qui n'y sont pas, ne sont point pour cela au rang des hommes
animaux, & ne demeurent pas sans onction. Ils sont aussi très-cer-
tainement *θεοδιδακτοι*, & en un certain sens *αβιδακτοι*, nul autre
que Dieu n'étant pas capable de les enseigner de cette manière
qui gagne les cœurs & qui fait les Saints.

(K) *Page.*
332. Je passerois volontiers tout le reste de ce Chapitre, où (k) il sem-
ble qu'on a oublié qu'il s'agit du don de prophétie; mais je suis
(l) *I. Clem.* frappé de ce passage d'une grande profondeur, où S. Clément dit (l):
(l) *lib. VII.* *Que les extrémités ne s'enseignent point: Le commencement & la fin: la*
(l) *p. 211.* *foi & la charité parfaite & persévérante.* Ce sont deux choses que
Dieu seul enseigne d'une façon spéciale, & que personne ne peut
enseigner comme lui. Cela est profond à la vérité, mais ne fait
rien à l'état passif, non plus qu'à la prophétie.

Je ne crois pas être obligé de répéter que l'inspiration en général ne conclut rien pour la prophétie, & que ce don demande une inspiration qui apprenne les choses occultes, même futures. On ne rapporte aucun trait qui attribue aux parfaits la connoissance de tels secrets. Il y en a deux ou trois où il est parlé du futur, mais d'une manière très-éloignée de la prophétie. Tous les autres sont étrangers au sujet; & voilà tout ce qu'on trouve dans un long Chapitre.

CAPITRE XIV.

La Gnose est un état Apostolique.

IL faudra donc à la fin que S. Clément ait dit, sans en rien rabattre, ce qu'un Mistique que nous connoissons, a imaginé tout seul.

Il faut mettre une grande différence entre la vie Apostolique & l'état Apostolique. Les Anciens ont dit très-souvent, que les Solitaires qui vivoient dans la pauvreté & dans le travail des mains, ou qui vivoient en commun dans le même esprit & selon la forme de l'Eglise primitive, menoient une vie Apostolique. Mais l'état Apostolique est toute autre chose. Les Apôtres par leur état sont les Maîtres des Eglises; ce qui demande trois choses: la première, la plénitude d'une sainteté déclarée, pour être les maîtres du monde, aussi-bien par les exemples que par la doctrine, & y laisser un modèle de perfection: la seconde, la plénitude & la certitude des lumières: & la troisième, l'autorité. Voions sur ce fondement ce qu'on attribue aux parfaits passifs (car il faut toujours songer que c'est pour eux qu'on travaille) de la grandeur de cet état.

Nous avons déjà répondu au passage (a) où l'on nous allègue les Apôtres, & après eux les passifs, comme des hommes absolument impassibles. (a) Rem.
p. 224. 115.
c. r.

La science Apostolique est attribuée (b) aux parfaits, à cause de leur profondeur dans l'intelligence des Ecritures; mais elle est donnée à chacun selon son degré, & non dans la plénitude, comme aux Apôtres. (b) Pag.
225. 179.

C'est un dessein bien étrange que de pousser à bout & de prendre dans la dernière rigueur toutes ces grandes expressions: *On fait tout*, & ainsi du reste. C'est le moien d'attribuer aux Auteurs toutes sortes d'excès.

Les trois effets de la puissance (c) que S. Clément appelle Gnostique sont distribués proportionnellement à chacun, & non pas donnés cumulativement à tous. Mais le Gnostique, dit-on (d), orne ceux qui l'écoutent: donc il a des auditeurs: donc il est Docteur, & tous ceux de son degré le sont par état. Prendre de tels avantages, ce seroit introduire dans le discours une trop servile régularité. (c) Pag.
226. 181.
(d) Pag.
221. 174.

(a) *Pag.*
394. 395.
(b) *S. Clem.*
lib. VII.
p. 745. Mais (a) voici des expressions si étonnantes, qu'on ne pourroit les croire, si on ne les lisoit. Le Gnostique (b) supplée l'absence des Apôtres, vivant avec droiture, aidant ses proches, &c. Il est vrai: les hommes parfaits & spirituels font cela selon leurs talens, selon leur application, selon les occasions; & par là, en quelque manière font revivre la charité & la lumière des Apôtres; & aussi-tôt on conclut: On n'en peut plus douter: voilà le Gnostique, qui sans aucun caractère marqué, change & perfectionne les âmes avec une autorité Apostolique. En vérité, nous avons honte de ces excès.

(c) *Rem.*
p. 293. C'est avec aussi peu de raison qu'on attribue (c) aux Gnostiques une puissance miraculeuse pour la sanctification des âmes, à cause que S. Clément dit, qu'ils transportent les montagnes de leur prochain, & applanissent les inégalités de leurs âmes: ce qui n'est qu'une allusion à cette belle sentence d'Isaïe (d): *Erunt prava in directa*. Cela est miraculeux, si l'on veut, comme le sont tous les effets de la grâce; mais ce n'est pas là ce qu'on appelle une puissance miraculeuse.

(e) *Pag.*
396. S. Clément nous assure encore (e) que le Gnostique a des tentations, non pour sa purification, mais pour l'utilité du prochain. Traduisons de mot à mot, & mettons tout: Les tentations, les épreuves & les exercices de la vertu, sont approchées du Gnostique, comme elles le furent de Job; mais ce n'est pas pour l'expiation, c'est plutôt pour l'utilité du prochain, c'est-à-dire pour son exemple, si en expérimentant les travaux & les douleurs il les méprise. S. Clément parle donc manifestement des tentations non intérieures, mais extérieures.

Voilà un sens naturel dans ses paroles, qui n'en a pas moins de grandeur; mais ces grandeurs naturelles ne contentent point. Quels mystères ne voit-on (f) pas dans ces paroles? Voilà un homme senti comme Jésus-Christ pour autrui. Peu s'en faut qu'on ne dise de lui comme du Sauveur, qu'il est senti en toutes choses, à l'exception du péché. Car en effet il ne lui faut plus d'expiation: & l'on ne veut pas songer que ces façons de parler, non pour l'expiation, mais pour l'exemple, se doivent résoudre en un plutôt pour l'exemple que pour l'expiation, ainsi qu'il est arrivé au saint homme Job. Mais cela ne seroit pas assez étonnant: il faut que ce Père parle des tentations intérieures; il ne s'agit point d'exemple, mais de quelque autre secret qui peut avoir la vérité, mais qui n'est point de ce lieu. On prend tout à la rigueur. C'est une clef pour entendre (g) que la tentation n'est pas le fond, qu'elle est étrangère & envoyée au parfait pour les enfans que Dieu lui donne, &c. il paie les dettes d'autrui: c'est un genre de tentations passées. Voilà en vérité bien de belles choses à quoi S. Clément ne pense pas.

(h) *Rem.*
pag. 300.
jusqu'à
309. Là dessus & dans tout le reste du Chapitre (b) on se jette à corps perdu sur les mystérieuses contrariétés de la Gnose, parfaite & défectueuse, multipliée & une, &c. selon ses degrés différens. Je veux bien ne me pas fâcher de cette digression, pourvu qu'on

m'avoue que tout cela ne fait rien à l'état Apostolique dont il s'agissoit, & qu'on a beaucoup grossi un Chapitre sur lequel on n'avoit rien à dire.

CHAPITRE XV.

Quelle est la sûreté de la voie Gnostique.

J'accorde sans difficulté, qu'il ne faut point (a) appeler dangereux ce qui est dans la voie de Dieu & de son ordre. Laisant à part l'interprétation forcée que donne S. Clément (b) à ces paroles de S. Paul (c): *la science, γνῶσις, ense*; j'avoue qu'il ne faut point éviter la perfection de la connoissance-pratique par appréhension de l'ensure. J'avoue aussi à ce Pere (d), que *nul don de Dieu n'est foible*, & que c'est une grande erreur que de les rejeter dans la crainte qu'ils ne nous nuisent.

Que la perfection (e) de la connoissance pratique & de l'amour mette l'homme au-dessus du martyre même, je l'entens; puisque c'est cette connoissance pratique qui fait le Martyr. Tout cela n'avoit pas besoin d'être prouvé, non plus que la parfaite uniformité de l'état parfait, & sa parfaite conformité avec le Verbe, selon la restriction nécessaire, dans cette vie.

Le discours (f) sur la pureté originelle, sans examiner s'il est de ce titre, étoit nécessaire à la matière.

J'accorde que ces paroles de S. Clément: *le Gnostique doit être sans péché, & le Gnostique est sans souillure*, réduites à leur juste sens, peuvent avoir leur rapport avec les expressions du bienheureux J. de la Croix, que *l'ame retourne à sa pureté originelle*.

Cette expression familière aux Mistiques a deux sens dans leurs discours. Ils disent que l'ame retourne à la pureté de son origine, c'est-à-dire à Dieu d'où elle vient; & ce sens qui est parmi eux le plus ordinaire, n'a aucun péril. Quelques-uns, & entre autres le Pere Jean de la Croix, disent que l'ame retourne à la pureté de l'état d'Adam, ou à celle d'un enfant bûtilé; & cela est vrai avec les correctifs qu'ils y apportent; mais votre explication est imparfaite.

Vous prouvez bien (g) que la concupiscence n'est pas proprement une souillure ni une tache de l'ame; mais vous oubliez, comme nous avons déjà remarqué, non seulement que la concupiscence demeure dans les bûtilés, mais encore qu'elle combat dans le progrès de l'âge; ce qui est cause qu'il n'est pas possible aux plus saints de demeurer sans péché dans cette vie.

Je n'attaque point ce que vous dites (h) sur le Purgatoire, tant de cette vie que de l'autre. Mais le passage où S. Clément dit, que *le Gnostique a passé au-delà de toute purification, & qu'il ne lui en reste aucune à faire*, a besoin de distinction. Si l'on entend que le Gnostique vient à un état où il n'a plus besoin de se purifier, à cause qu'il

(a) Pag. 310.

(b) S. Clément, Lib. VII.

(c) 1. Cor. VII. 1.

(d) Lib. VI. p. 698.

(e) Pag. 313. 314.

(f) Rem. P. 316. 317.

(g) Pag. 317. 318.

(h) Rem. P. 311. 319.

ne pèche plus ; en cela vous avouerez que c'est trop dire : si l'on entend que péchant toujours, & ne cessant aussi de se purifier, encore qu'il ne puisse pas vivre sans péché, il peut mourir sans péché, c'est la vérité ; à cause, dit S. Augustin, que comme il a eu des péchés, aussi les remèdes pour les expier ne lui manquent pas.

(a) Pag.
p. 321, 322,
323.

J'écoute tout ce discours (a) avec tout ce qui regarde dans le Purgatoire, ou de cette vie ou de l'autre, l'acquiescement passif pour laisser faire la Justice divine, à condition que dans cette vie le passif ne sera pas pur.

Quant à ce que vous inserez en passant, ce que vous dites plus amplement ailleurs : que l'homme parfait n'a plus de combat à soutenir, ni taches à effacer, c'est une erreur. Je suis bien-aise pourtant d'avoir trouvé en un endroit qui ne revient point sous ma main, qu'on n'est point sans péché en cette vie. Mais il faut donc parler conséquemment, & par la même raison dire qu'on n'est pas sans combat ; puisque c'est du combat seul que viennent ces péchés légers qu'on n'évite pas.

(b) Pag.
324, 325.

Il est indigne, dites-vous (b), du Christianisme de craindre la perfection comme un chemin bordé de précipices. Je l'avoue ; mais il est indigne d'une autre façon, & très-dangereux de pousser si loin la perfection, qu'on en ôte le contrepois de notre foiblesse, nécessaire pour rabattre notre orgueil, comme S. Paul le confesse.

(c) Pag.
327.

Je ne veux pas non plus que vous (c), qu'on entretienne les âmes pieuses dans une crainte perpétuelle de l'illusion. Il faut dilater le cœur par la confiance ; mais il ne faut pas la pousser jusqu'à l'apathie & à l'inamissibilité de la justice, comme font les Calvinistes.

(d) Pag.
328.

Quand vous dites (d), qu'il faut que tout prédestiné parvienne à cette grace sublime (de la Gnose) par le purgatoire d'amour en cette vie ou par un autre purgatoire après la mort ; si par la Gnose vous entendez à l'ordinaire l'état passif, vous oubliez que de très-grands Saints n'y passent pas, & vous supposez qu'ils ne peuvent jamais arriver à l'amour parfait ; ce qui est faux & avancé sans raison. En tout cas, vous n'alléguez rien de S. Clément.

(e) Rem.
Pag. 328.
(S. Clém.
lib. VII.
p. 331.

Je suis bien aise que vous alléguiez (e) le passage où ce Pere dit (f) que la Gnose purifie promptement. Souvenez-vous-en, & ne dites plus qu'elle élève l'âme au-dessus de toute purification, puisqu'elle-même en est une.

(g) Rim.
p. 332.

Tous les hommes (g) sont faits pour la Gnose, & S. Clément le démontre bien. En prenant la Gnose pour la connoissance pratique qui nous rend parfaits, il n'y a rien de si clair : en la prenant, comme vous faites, pour l'état passif extraordinaire, ce n'est pas la même chose, & S. Clément n'y pense jamais.

Il en est de même de cette proposition : Ce n'est que faite de suivre la Gnose, que tant d'hérétiques ont abandonné l'Eglise. En prenant naturellement la Gnose pour la connoissance pratique de Dieu &

de l'Evangile, vous parlez naturellement, & cela est vrai: en forçant le sens & substituant à la Gnose, comme vous voulez, l'état passif, cela est absurde. Il est, dis-je, absurde & très-absurde, qu'Arius, Pélagé, Luther & Calvin n'aient quitté l'Eglise, que faute d'avoir pratiqué l'état passif.

Tout cela montre que prendre la Gnose pour cette passivité & pour ces états d'impuissance, c'est un sentiment forcé qui ne tient pas à l'esprit; & que l'autre qui est simple & naturel, coule naturellement du mouvement de la plume.

Vous vous faites tort, quand voulant porter les Docteurs à lire simplement les Ecritures avec le même esprit qui les a faites, vous semblez négliger tout le reste; comme si la lecture des Peres & les instrumens de la Tradition étoient inutiles à la controverse.

CHAPITRE XVI.

La Gnose est fondée sur une Tradition secrète.

SECTION I.

*Traditions & secrets particuliers combien inouis dans l'Eglise:
Doctrines de S. Augustin.*

VOICI l'endroit le plus dangereux de tout l'Ouvrage. Vous prétendez établir (a) qu'il y a dans l'Eglise une Tradition Apostolique & secrète, confiée à un petit nombre de parfaits, & qu'il ne leur est pas permis de révéler. (a) Rem. p. 371.

Ce secret est poussé si loin, qu'on craint (b) même de laisser entrevoir (entrevoir c'est bien peu de chose) les saintes Traditions aux simples Païens qui ne sont pas encore initiés aux mystères de la Gnose. (b) Rem. p. 372.

C'est ce qui se trouve répété en cent endroits, non seulement dans les Remarques, mais encore dans tous les Ecrits qu'on a donnés pour défendre les nouveaux Mistiques; & par-là on est encore obligé de dire par-tout, que les parfaits & les Gnostiques avoient leurs mystères, qui (c) ne devoient non plus être expliqués aux simples Fidèles, que les mystères des simples Fidèles aux Païens. (c) Rem. chap. XVII. p. 373.

Ce sont des propositions jusqu'à présent inouïes. Les Savans se sont étudiés à faire voir que les mystères connus des bâtifs étoient cachés à ceux qui ne l'étoient pas. Mais qu'il y eût un secret pour ceux qui l'étoient, & une Tradition Apostolique particulière à un certain ordre; vous êtes le premier qui l'avez dit, & j'espère non seulement que vous ferez le seul, mais encore que vous cesserez vous-même de le dire.

Ces Traditions secrètes ont été dans l'Eglise une source d'hérésies. C'étoit le dernier refuge des Manichéens & des autres Se-

(a) Aug.
Traff. in
Jean, 76.
97. 98.

(b) Jean.
XVII. 12.

(c) Aug.
Traff. 96.

(d) Traff.
97.

(e) Traff.
51.

êtes de cette nature, de dire qu'il y avoit des secrets de Religion qui n'avoient pas été révélés à tous les Fidèles. Saint Irénée & S. Epiphane ont condamné ces Traditions. Saint Augustin (a) a combattu cette erreur des secrets de Religion cachés aux Fidèles, dans trois Traités sur S. Jean, où il donne le sens véritable de cette parole de notre Seigneur, dont les hérétiques abusoient (b): *J'ai beaucoup de choses à vous dire que vous ne pouvez pas encore porter.* Là il parle (c) de secrets, mais pour les Catéchumenes; & il n'auroit pas oublié celui qui seroit pour les Fidèles mêmes, s'il y en avoit eu. Mais loin d'en admettre aucun de cette sorte, il montre (d) qu'il n'y a que les hérétiques qui vantent de pareilles choses qu'il est défendu de dire & de croire publiquement dans l'Eglise. Et après s'être objecté le passage de S. Paul, qui fait la distinction du lait & de la solide nourriture, il entreprend de démontrer (e) que cela n'induit point une diversité dans le dogme que l'on cache aux Fidèles infirmes & que l'on découvre aux autres; mais que ce sont les mêmes dogmes, qui sont lait aux uns & nourriture aux autres, selon les divers degrés des Fidèles & la capacité de les entendre; & enfin que la doctrine toute entiere de Jésus-Christ est le fondement commun à tous, dont aucun des Chrétiens n'est exclu, quoique tous ne soient pas également capables de l'entendre: d'où il s'ensuit que ces Traditions cachées & particulières n'ont point de lieu dans l'Eglise, & enfin ne sont autre chose qu'un piège des Manichéens. Vous soutenez le principe, quoique vous n'en tiriez pas d'aussi mauvaises conséquences. Quoi qu'il en soit, s'il est vrai qu'il y ait des Traditions pour certains Fidèles sur certains points, le champ est ouvert, & chacun n'a qu'à proposer ses articles.

Prévenu de cette doctrine, que l'esprit même de la Tradition m'avoit inspirée, j'avoue que trouvant pour la première fois de ma vie dans un de vos Ecrits ces Traditions particulières & ce secret de Religion pour les Chrétiens, je ne pus lire cet endroit sans une secrète horreur; & je sentis que le Chapitre où vous l'expliquiez avec beaucoup de subtilité & d'insinuation, pouvoit être une préparation à de nouvelles doctrines; & pour dire tout, méritoit mieux par-là d'être une Préface de quelque hérétique (permettez ce mot au-dessus duquel votre soumission vous élève trop) que d'un Docteur aussi Catholique & aussi solide que vous. Quand après je suis venu à l'examen de vos preuves, combien, hélas! n'ai-je point déploré les hardiesses & les préventions de l'esprit humain, & combien me suis-je senti humilié de voir dans les Ecrits d'un si habile homme de telles propositions si affirmativement hasardées?

SECTION II.

Principes de la Tradition.

Mais avant que d'entrer dans l'examen de vos preuves, il faut poser les principes des Traditions Chrétiennes. Je n'ai pas besoin de dire que dans l'Ecriture comme dans les Peres, ce mot. signifie souvent toute doctrine révélée de Dieu aux Fidèles, ou de vive voix, ou par écrit; & lorsqu'il la faut restreindre aux Traditions non écrites, S. Augustin les définit (a) perpétuellement *une chose qui se trouvant répandue dans toute l'Eglise, sans qu'on en voie l'origine, ne peut venir que des Apôtres.* Ainsi la marque de la Tradition Apostolique, c'est qu'elle soit répandue publiquement dans toute l'Eglise. C'est à ce titre qu'il donne cent & cent fois la coutume de recevoir les hérétiques avec leur baptême, comme venue d'une Tradition Apostolique. Il donne le même titre à toutes les autres choses qui se trouvent venues de nos Peres, & observées généralement dans toute l'Eglise: *Quod a Patribus traditum universa observat Ecclesia*: ce que je cite du Sermon 32. ou 33. des Paroles de l'Apôtre; mais que je pourrois citer de trente autres lieux en termes équivalens.

C'est de cette sainte doctrine de S. Augustin, ou plutôt de toute l'Eglise Catholique, que Vincent de Lerin a pris son *quod ubique, quod semper*, qui est le caractère incommunicable & inséparable qui constitue dans cet Auteur les Traditions Apostoliques.

L'Eglise n'en connoît point que d'universelles. On n'a qu'à voir dans l'Antiquité tous ceux qui ont fait le dénombrement des Traditions non écrites, pour en établir la nécessité. Elles sont toutes publiques & universelles. Tertullien, S. Basile, S. Jérôme & les autres en sont de bons garans; & leurs expositions sont trop connues pour avoir besoin d'être rapportées.

Dans le dessein qu'ils se propoisoient d'établir la nécessité, l'autorité & la force de telles Traditions, ils n'auroient pas oublié ces prétendues Traditions secretes; si ce n'est qu'on veuille dire qu'ils n'étoient pas initiés à ces grands Mysteres des parfaits, ou que c'étoit encore un secret dans l'Eglise, qu'il y eût de tels secrets & de telles Traditions: ce qui non seulement est deviner de la maniere du monde la plus hardie & la plus suspecte, mais encore donner lieu à introduire dans l'Eglise tout ce qu'on voudra, à titre de secret mystique.

On dira que ce qui empêche qu'on n'abuse de ces Traditions, c'est qu'il faudra les trouver dans les Peres; mais on ne voit pas combien est large la porte qu'on ouvre par-là à toutes doctrines suspectes. Car pour peu qu'on laisse établir ce principe, que ces

Traditions étoient si soigneusement cachées aux Fidèles, il s'ensuivra que les Peres n'auront osé s'en expliquer, comme on parle, qu'à demi mot; en sorte que leurs expressions sur ces grands Mystères devant être enveloppées, il sera aisé sous ce prétexte de faire dire aux saints Docteurs tout ce qu'on voudra.

L'exemple en est clair dans les Remarques. Toutes les fois que l'on trouve dans S. Clément des choses obscures, étonnantes, prodigieuses, on en infère aussi-tôt, que si ces passages à la lettre sont insoutenables & outrés; le moins qu'on puisse faire, c'est d'y entendre les grands Mystères des impuissances passives, qui en effet est la preuve qui regne le plus dans cet Ouvrage.

Mais à cela nous opposons que les vrais Mystères laissés en dépôt par les Apôtres à l'Eglise Chrétienne, sont laissés à toute l'Eglise. Il ne faut pas abuser des passages où S. Clément dit que la Gnose, la perfection n'est pas connue de tous. Car il est bien clair que pour vérifier ces propositions si souvent répétées, il suffit qu'elle ne le soit pas des Païens ou des Infidèles, ou, si l'on veut, des Fidèles mêmes par leur faute, parce qu'ils négligent de s'en instruire, comme on verra dans la suite.

(a) S. Clem.
Lib. VI.
p. 641.

Selon cette idée, on ne doit donc plus s'étonner (a) que la Tradition de la Gnose, qui est la même que la Tradition de la Religion Chrétienne des Apôtres, ait passé à peu de personnes sans écrit. C'est une allusion manifeste à ce passage de S. Paul, lorsqu'il exhorte (b) Timothée à laisser à des personnes fidèles qui soient capables d'en instruire d'autres; ce qu'il avoit oui de lui en présence de plusieurs témoins. Car ces plusieurs étoient en effet très-peu de gens; & lorsque l'Eglise s'est dilatée, les Chrétiens étoient encore très-peu de gens en comparaison du nombre infini d'Infidèles. Et si l'on vient à considérer, que ceux à qui on laissoit en main le dépôt de la Religion Chrétienne étoient principalement selon S. Paul ceux qui les devoient enseigner aux autres, c'est-à-dire les Evêques ou les Prêtres qui en recevoient d'eux l'instruction, on voit encore mieux la raison de dire que ce secret a passé à peu de personnes. Car encore que les Evêques ne l'eussent pas reçu pour se le réserver, c'étoit à eux que les Apôtres le faisoient immédiatement passer. Pour ce qui est du mot, *sans écrit*, si S. Clément vouloit dire qu'en effet les Traditions Gnostiques dont il parle si souvent, fussent destituées du témoignage des Ecritures, il n'y auroit pas renvoi en cent endroits pour les établir & les connoître. Mais c'est que c'étoit l'esprit de la Religion Chrétienne d'être écrite principalement dans les cœurs. Les Ecritures ne faisoient que partie de la doctrine de l'Eglise; ce qui en faisoit le corps universel, c'étoit les Traditions répandues dans toutes les Eglises, où même le sens véritable de l'Ecriture étoit compris; en sorte qu'on pouvoit convaincre les hérésies sans l'Ecriture, comme tous les Peres,

(b) II. Tim.
II. 2.

& saint Clément plus qu'aucun autre, a sçu le démontrer. Et si l'on s'opiniâtre, quoique sans raison, à vouloir que ce peu de gens dont parle cet Auteur, soit même peu dans l'Eglise, ce que pour tant il ne dit pas; qu'on entende, si l'on veut, qu'il y a peu de Fidèles capables de donner aux autres, ou même d'entendre pleinement pour eux, toute l'étendue de la perfection chrétienne. Mais que pour cela ce soit un secret dans l'Eglise même, ou que les Chrétiens bâtifiés soient profanes & comme non initiés à l'égard de ces Misteres inconnus, c'est un excès qu'on ne peut entendre: car on n'a jamais oui dire aux Peres sur ces prétendus secrets, que les parfaits les savent; comme cent fois on entend dans leurs Homélies en parlant des vrais Misteres, principalement de la sainte Eucharistie, que les Fidèles l'entendent. On ne connoît dans l'Eglise que deux ordres, celui des Pasteurs & celui des peuples. Veut-on supposer parmi les Pasteurs encore deux ordres, l'un des parfaits qui ne savoient point les Misteres, & l'autre des parfaits qui les savoient à Absurdité palpable; car on ne voit point qu'on leur ait donné des instructions différentes dans leur Ordination. Que si l'on suppose qu'on ait donné sur le grand Mystere des impuissances mystiques de communes instructions, où les voit-on? où en trouve-t-on le moindre vestige, ou le moindre trait dans toute l'Antiquité, parmi tant d'instructions qu'on voit pour les Clercs? Mais où est-ce qu'on leur recommande de tenir la chose secrète, & de ne la découvrir qu'à de nouveaux initiés inconnus qu'il faudra faire dans l'Eglise? C'est ici où j'avoue qu'il faut répéter: *Mira sunt quæ dicitis; nova sunt quæ dicitis, falsa sunt quæ dicitis.*

SECTION III.

Trois Auteurs qu'on allègue seuls pour établir ces Traditions prétendues secrètes: Le premier Auteur, CASSIEN.

Pour établir un tel prodige, il faudroit trouver dans l'Eglise une nuée de témoins & de dépositions précises; mais tout se réduit à trois Auteurs: à S. Clément, à Cassien, à S. Denis. Je commence par les deux derniers, dont le témoignage sera reçu en deux mots; & S. Clément, dont on produit plus de passages, sera réservé à la fin.

Pour Cassien, on le fait valoir d'une manière admirable. Voici le passage de l'Abbé dans la dixième Conférence, qui est la seconde de ce Solitaire sur l'Oraison (a): Je vous proposerai donc cette formule que vous cherchez de la Discipline & de l'Oraison, que chaque Moine qui tend à l'Oraison continuelle, doit sans cesse méditer: laquelle formule, ajoute-t-il, comme elle nous a été laissée par les restes (par les survivans) de nos anciens Peres, aussi ne l'enseignons-nous qu'à

(a) Coll.
X. de orat.
p. 248.

très-peu de gens qui la désirent véritablement, RARISSIMIS AC SITIENTIBUS. Et à la fin : *Nous admirâmes cette doctrine qu'il avoit enseignée, (laissée) TRADIDERAT, comme par forme d'instruction aux commençans.* Voilà une Tradition particulière & secrète qu'on n'apprend pas à tous, qu'on leur apprend avec précaution & avec réserve. Mais premierement, est-ce une Tradition Apostolique ? Nul trait qui l'insinue : secondement, s'agit-il d'un dogme, d'une doctrine ? Non. L'Abbé Isaac a exposé beaucoup de choses infiniment plus dogmatiques sur l'Oraison, en expliquant des principes & des pratiques pour la bien faire, sur laquelle, comme sur celle des autres vertus, il paroît mieux instruit que d'autres ; mais il n'en fait point un mystère ; & ne parle point de ces Traditions secrètes. Dans l'endroit où il en parle, il ne s'agit que d'une simple méthode, qui consiste, pour faciliter le recueillement, à ramener toutes les pensées au seul verset, *Deus in adjutorium*, où l'on trouve tous les actes de la Religion. Qu'y a-t-il de si merveilleux, que l'on conserve parmi les Solitaires cette méthode d'Oraison donnée par les Anciens, sans qu'on en sache l'Auteur, comme on conserve parmi les Jésuites les Exercices de S. Ignace, & de même parmi les autres Religieux les Règles de leurs Fondateurs ; que l'on donne cette méthode aux commençans ou aux avancés avec choix, qu'on leur fasse désirer de l'apprendre, afin que le désir même la leur rende & plus agréable & plus utile ? voilà tout ce que je trouve dans Cassien. C'est de-là même, si l'on veut, qu'il est venu que ce verset, & dans l'Office Monachal ; & dans l'Office Ecclésiastique, est celui de tous que l'on répète le plus. Mais enfin ce n'est pas là ce qui s'appelle Tradition venue des Apôtres, ni en général Tradition en un autre sens que celui où ce mot signifie coutume Ecclésiastique ou Monastique ; si l'on veut, coutume d'un certain genre de Moines, pour parler selon nos manières, d'un certain Monastère, d'un certain Ordre ; & doctrine au même sens, que doctrine signifie instruction. Voilà sans difficulté l'esprit de Cassien très-éloigné de celui qu'on nous veut donner. Ainsi de trois seuls témoins, en voilà un bien certainement qu'il faut retrancher. Passons au second ; c'est S. Denis.

SECTION IV.

Second Auteur : S. DENIS.

IL faut présupposer premierement, que cet Auteur qui est tout mystérieux, affecte par-tout de faire valoir des Traditions cachées, qu'il appelle hiérarchiques, sacerdotales, incommunicables au vulgaire & le reste.

Il faut présupposer secondement, que sous le nom de Tradition

il entend souvent l'Ecriture; comme par exemple, quand il dit (a) qu'il est constant par nos Traditions sacrées que Jesus a été consolé & fortifié par un Ange, ce qui est écrit dans S. Luc. On pourroit en rapporter un grand nombre d'autres exemples.

En troisième lieu, ce seroit une trop grossière erreur que de penser que lorsqu'il parle de Traditions cachées, il leur donne ce nom par rapport aux Fidèles. C'est tout le contraire, comme la suite le fera paroître; & je me contenterai de le prouver ici par un exemple, où en expliquant le mystère de la triple immersion, il le marque (b) comme conforme à la mystérieuse & secrète Tradition de l'Ecriture; quoiqu'il n'y eut rien de plus connu aux Fidèles.

On ne peut disconvenir de ces vérités. Mais on prétend outre cela, qu'il y a des Traditions cachées aux Fidèles mêmes; & l'on prétend le prouver par ce passage de l'Épître à Tite (c): *Il y a deux Traditions des Théologiens; une cachée & secrète, l'autre évidente & plus connue: l'une symbolique & qui appartient aux mystères, τὴν ὑποκρινόμεν, l'autre philosophique & démonstrative; & le caché est lié avec le clair.* Voilà donc une Tradition secrète & cachée, opposée à celle qui est évidente. Je l'avoue; mais ce langage est fort trompeur, quand on y est peu accoutumé. On ne songe pas que ces Théologiens dont parle l'Auteur, sont les Prophètes & les Apôtres, Ezéchiel, Isaïe, S. Pierre, S. Paul, S. Jean, & les autres Ecrivains sacrés. Ainsi la Tradition des Théologiens n'est rien moins que ce qu'on pense d'abord. Elle comprend les Livres sacrés. Celle qu'on appelle cachée n'a pas ce nom, parce qu'on en fait un mystère aux Fidèles mêmes; mais parce qu'elle est enveloppée dans des symboles sacrés: c'est pourquoi elle est appelée *symbolique*. C'est celle où Dieu est représenté par des signes, par des figures sensibles; comme lorsqu'on dit qu'il se fâche, qu'il se repent, qu'il habite dans les nuages, qu'il est semblable à un lion, à un feu, & aux autres choses animées & inanimées. Le dessein donc de S. Denis en cet endroit n'est pas de parler précisément des Traditions non écrites, encore moins de celles qu'on cache aux personnes; mais de dire en général, que parmi les expressions qu'on trouve de Dieu dans les saints Livres, il y en a où l'on parle en termes clairs, & d'autres où l'on parle en termes enveloppés & figurés; ce qui est éloigné à l'infini de notre sujet.

Ce qui rend cette remarque incontestable, c'est le mot de *Théologie symbolique*, qui se trouve en cent endroits de cet Auteur, & n'y a jamais d'autre sens que celui qu'on vient de rapporter. Le dessein même de cette Lettre nous détermine à ce sens; puisqu'il s'agit d'expliquer quelle est la maison, quel est le festin, quelle est la coupe de la Sagesse dont il est parlé dans les Proverbes. C'est cette Théologie qu'on appelle symbolique; ce qui paroît par la fin où il est dit, que l'interprétation précédente est conforme aux

(a) De Gen.
11. 1. Hier.
tom. 1. cap.
V. 14. p. 16.

(b) De
Ecl. Hier.
cap. 11. §. 1.
p. 160.

(c) Ep. IX.
ad Titum.
ll. §. 1.
n. 144.

Théologies symboliques & aux Traditions & Vérités des saintes Ecritures. Il ne s'agit donc d'autre chose que de l'explication qu'on fait aux Fidèles des symboles sous lesquels les grandeurs de Dieu sont enveloppées, & non d'aucun mystère qu'on ait dessein de leur cacher.

S E C T I O N V.

Des secrets que l'on cacheoit aux profanes, aux non initiés, & aux hommes vulgaires.

(a) *Epist.*
1. X. g. 1. 10.
tom. II.
p. 142.

IL est vrai qu'on trouve souvent dans cet habile inconnu (a), une sagesse cachée, ἀποκρυφισμοφίας; des secrets cachés aux profanes, βεβήλοις, ἀνίεροis; aux non initiés, ἀμύητοις, ἀπλέτοις; mais c'est une chose inouïe dans tout le langage Ecclésiastique que les Fidèles bâtilés, sur-tout ceux qui participent aux Sacremens, soient appelés de ces noms.

(b) *De div.*
nom. c. 17.
g. 11. tom. 1.
p. 176.

Pour ce qui est du terme, βεβήλοι, profanes, qu'on pourroit traduire *souillés & impurs* selon le stile de l'Ecriture, il signifie dans cet Auteur (b) ceux que les Prêtres chassent des mystères, c'est-à-dire ceux qui ne sont pas au rang des Fidèles. Il se sert aussi deux fois de ce mot dans l'Epître à Tite, pour faire voir que l'on a enveloppé de symboles les perfections de Dieu pour les cacher aux profanes, βεβήλοις, qu'il appelle aussi, ἀπλέτοι, non initiés; ce qui très-visiblement ne peut regarder les Fidèles, à qui l'on n'a pas dessein de cacher la perfection de la nature divine, comme on fait aux Infidèles, qui faute d'avoir la foi, souvent n'en peuvent supporter la grandeur.

Il répète encore une fois que ces figures sacrées sont des enveloppes pour le vulgaire & les profanes, βεβήλοις; ce qu'il dit à propos du banquet sacré de la Sagesse, dont il continue l'explication; & l'on n'imaginera jamais que ce soit un mystère pour les Fidèles, puisqu'au contraire c'est pour eux précisément qu'on fait de semblables discours.

(c) *De div.*
nom. c. 17.
g. 10. tom. 1.
p. 143.

C'est ce que témoigne le même Auteur, lorsqu'entreprenant d'expliquer ces figures symboliques de la Divinité dans le Livre des Noms Divins, il déclare (c) qu'il le fait pour les défendre des railleries de ceux qui ne sont point initiés aux Mystères, ἀμύητων, & pour les retirer eux-mêmes de la guerre qu'ils font à Dieu: ou, sous le nom de ceux qui ne sont pas initiés, il entend manifestement les Infidèles.

Ainsi cette explication de la Théologie symbolique, loin d'être un secret pour les Fidèles, doit être communiquée aux Infidèles mêmes pour leur conviction.

Ce qu'il appelle ἀμύητοι, gens non initiés aux Mystères, il les nomme ailleurs ἀπλέτοι, ἀνίεροi, & explique quels ils sont dans le Livre de la Hierarchie Ecclésiastique, en expliquant cette parole :

Sancta Sanctis, où il remarque (a) qu'on exclut du Temple sacré ceux qui n'ont point été initiés aux *Mystères*, οἱ τῶν πλετῶν ἀμύητοι καὶ ἀπίστες, & avec ceux qui ont abandonné la vie sainte, c'est à-dire les pécheurs & les pénitens; & outre cela ceux qui sont possédés du malin esprit, qu'il appelle un peu au-dessus (b) *troupe profane*, πλὴν θυς ἀρίστον, qu'on exclut de tout le Service divin. On voit donc que parmi ceux qui en sont exclus, les *Energumenes* sont appelés *troupe profane*, ἀρίστοι, mais ne sont point appelés *non initiés*, ἀμύητοι, ἀπίστες, non plus que les pénitens; & qu'on ne donne ce nom qu'à ceux qui n'ont jamais eu de rang parmi les Fidèles.

Quand donc il dit dans le Livre de la céleste Hiérarchie: *Et vous mon fils, écoutez les choses sacrées comme il est convenable de les écouter, suivant les saints Décrets de notre Tradition Hiérarchique, les tenant cachés comme uniformes à la multitude profane*; on n'entendra jamais par ces dernières paroles les Fidèles qui participoient aux Sacremens, & qui avoient conservé la grace; d'autant plus que dans les lignes suivantes, il met ces profanes avec les *pourceaux* à qui il est défendu de prodiguer les perles de la doctrine Evangélique, parmi lesquels il seroit de la dernière absurdité de ranger les âmes pieuses, sous prétexte qu'elles ne seroient pas encore arrivées au dernier degré de la perfection.

Ainsi jusqu'ici l'on n'a point prouvé qu'il y ait dans les Fidèles parfaits des *Mystères* incommunicables aux Fidèles mêmes pieux. & aussi à l'égard desquels ils soient tenus comme des profanes.

On ne le prouve pas non plus par un semblable avertissement qu'il donne à la tête de la Théologie Mistique, lorsqu'il dit (c): *Prenez garde qu'aucun de ceux qui ne sont pas initiés aux Mystères n'écon-* (c) De *Idyß. Theolog. c. 1. §. 2. tom. II. p. 10.*
te ces choses. Car nous avons vu que par ce mot, *non initiés*, selon la règle commune de tout le langage Ecclésiastique, il n'entend précisément que les Infidèles; ce qu'il interprète lui-même plus particulièrement, lorsqu'ayant nommé les *non initiés*, il explique ainsi: *C'est-à-dire, ceux qui s'attachent aux choses qui sont (dans la nature,) & ne s'élèvent pas à celles qui sont au-dessus de tout être, & qui croient pouvoir entendre par leur connoissance propre celui qui a établi sa demeure dans les ténèbres*: ce qui regarde la Philosophie, mais non pas les Chrétiens; non plus que ce qu'il ajoute contre les *impies*, qui rabaisent la Divinité jusqu'aux images les plus basses.

Il est donc entièrement démontré, que par les gens non initiés, on n'entend jamais les Chrétiens bâtisés, mais ceux qui n'ont pas reçu les Sacremens, qui sont les mêmes qu'on exprime aussi par le nom de multitude ou de vulgaire, τῶν πολλῶν; ce qui signifie cette multitude qui n'est distinguée par le caractère d'aucun Sacrement; profane par conséquent & souillée; non initiée, non consacrée, & qu'on exclut des *Mystères* à ce titre.

SECTION VI.

Qu'il n'y a rien à cacher aux Fidèles dans tout S. Denis.

ET en effet, si nous parcourons les Ouvrages de S. Denis, nous n'y appercevrons rien qu'il fallût cacher aux Fidèles.

Pour proposer ici en peu de mots un abrégé de sa doctrine, je remarquerai avant toutes choses qu'elle paroît prise de quelques endroits de S. Clément d'Alexandrie. C'est de lui qu'il a pris la maniere négative de contempler Dieu, en disant ce qu'il n'est pas, plutôt que ce qu'il est; en bannissant les images, les sens, les raisonnemens, l'intelligence même, & en s'élevant au-dessus de toute pensée & de toute démonstration humaine. Il y a aussi quelques endroits dans S. Clément qui regardent la distinction & la subordination des célestes Hiérarchies. S. Denis n'a fait que l'étendre & le relever par des expressions extraordinaires. Il n'y a rien à cacher aux Fidèles dans tout cela, ni dans tout ce qu'il dit des Anges, ni dans tout ce qu'il dit des Noms Divins, qui n'est au fond que l'explication de la Théologie qu'on appelle Symbolique, ou une perpétuelle démonstration que Dieu est infiniment au-dessus de tout ce qu'on peut dire & penser de lui, qui est à la vérité une doctrine haute, mais en même tems très-commune parmi les Chrétiens. Tous les Peres l'ont expliquée au peuple. S. Augustin entre les autres a prêché que pour connoître Dieu il falloit en rejeter comme imparfait, tout ce qui se présentoit à notre pensée. *Quidquid occurreris negat*; ce qu'il tourne en plusieurs façons, d'une maniere moins enflée, mais à la fois plus nette & plus précise que S. Denis. Je ne parle point du Traité de la Hiérarchie Ecclésiastique, qui est tout plein de Traditions cachées, comme tous les autres; & néanmoins qui est tout fait pour les Fidèles, pour montrer que ce n'est pas à eux qu'il se veut cacher.

Quant à la Déiformité, c'est-à-dire à l'imitation, autant qu'il se peut, de Dieu & de Jésus-Christ, qui est le plus haut état où il élève les Fidèles, il fait voir par-tout dans le Livre de la Hiérarchie Ecclésiastique, que la vertu en est répandue dans le Bâême, dans l'Onction, dans l'Ordination, & sur-tout dans l'Eucharistie, pour montrer qu'il n'y a rien là à cacher aux Chrétiens; puisque ce n'est rien autre chose que le dernier & parfait effet des Sacremens qu'ils fréquentent tous les jours, pourvu qu'ils en fassent un digne usage.

Il est vrai que dans le Chapitre où il parle des Morts, il distingue les Fidèles comme en deux ordres, dont les uns sont les plus parfaits, ou les Déiformes; les autres menent une sainte vie, non encore dans ce degré de perfection. Mais ce n'est rien moins que

pour introduire une espèce de séparation pour la communication de certains Misteres. Enfin, qu'on regarde ce que les nouveaux Mistiques établissent de particulier; on n'en trouve pas un mot dans S. Denis. On y trouve la contemplation à toutes les pages; mais nulle part cet acte uniforme & irrévocable aussi-bien qu'irréitérable, où ils la mettent. On y trouve les illustrations, sur-illustrations, unions & sur-unions, simplifications, réductions en unité, & le reste; mais jamais les impuissances de faire des actes. Au contraire tout y est plein de demandes, d'actions de grâces, de désirs du bien. En un seul endroit il parle de passivité, en insinuant les extases & les ravissements de son Hierothée, qui non seulement *avait appris* par la doctrine, mais encore *avait souffert*, c'est-à-dire expérimenté les choses divines. C'est à ce seul mot que toutes les passivités des Mistiques doivent leur naissance. Mais on n'y trouvera jamais les conditions qu'y ont apposés les Mistiques approuvés, & moins encore celles des derniers qui sont suspects. (*)

Ce qui est, comme nous avons vu, l'abrégé de la Théologie de S. Clément, comme celle de S. Denis. Mais on ne voit rien en tout cela qui doive être caché aux Fidèles; puisque c'est même manifestement où tous doivent tendre. Mais après avoir ôté à la Tradition particulière deux témoins de trois qu'on alléguoit, écoutons le troisième, qui nous tiendra un peu plus de tems; à cause non seulement de la longueur, mais encore de l'embarras & de l'obscurité affectée de son Ouvrage.

SECTION VII.

Passage de S. CLEMENT d'ALEXANDRIE.

IL ne faut pas répéter que le terme de Tradition chez S. Clément, comme chez les autres, est un terme général qui comprend ce qui est écrit & ce qui ne l'est pas; ni que les Traditions Chrétiennes sont appellées Traditions cachées, à cause qu'elles le sont aux Infidèles & à ceux qui ne sont pas initiés aux Misteres. Il y en a un passage exprès dans S. Clément sur la fin du septième Livre (a), par où je commencerai, parce que c'est l'un de ceux dont on abuse (b) le plus. *Après avoir traité ces choses & avoir expliqué le lieu qui regarde les mœurs par-ci par-là, ἀποπάδων, & en abrégé: aiant aussi répandu de côté & d'autre les dogmes vivifiants qui sont les véritables motifs de la connoissance parfaite, τῶς γινώσκουσ, en sorte que la découverte des saintes Traditions ne soit pas facile à quelqu'un qui ne sera pas initié aux Misteres, achevons ce que nous avons promis. Par*

(a) Lib.
VII. p. 76.
(b) Rem.
p. 17.

(*) Il manque ici une page & demi employée ailleurs par l'Auteur, & il ne reste que la fin de cette Section, celle qu'elle suit.

conséquent c'est précisément aux non initiés, c'est-à-dire, aux Infidèles, qu'on se veut cacher, & point du tout aux Fidèles, qu'on n'a jamais appelé ἀμύητοι, non initiés aux Misteres, comme on a vu.

Pour éluder un passage si précis, on entend ici par les Misteres, ceux de la Gnose; & j'en conviens, si par la Gnose on entend, selon S. Clément, le vrai & pur Christianisme; car c'est à ceux qui n'en ont pas le caractère, qu'on évite de se découvrir. Mais si l'on entend par la Gnose, l'état particulier des impuissances prétendues mystiques, c'est la dernière des absurdités de prétendre que le Livre des Stromates ne soit fait que pour eux, ou qu'eux seuls le puissent entendre.

Premièrement, par cette nouvelle interprétation on donne au mot ἀμύητων, un sens qu'il n'eut jamais en aucun Auteur. Secondement, on exclut de la connoissance de ce Livre & des choses divines, tous ceux qui ne sont pas dans l'état extraordinaire de passivité; c'est-à-dire, non seulement tous les imparfaits, même profitans, mais encore de très-grands Saints & de très-parfaits Chrétiens.

On dira que précisément on n'a exclu que les Pathiques, c'est-à-dire, les gens encore sujets à leurs passions. Mais il faut songer que S. Clément ne distingue parmi les Fidèles, que les Pathiques & les Gnostiques. Ceux qui sont encore tourmentés par leurs passions & ceux qui les ont vaincu; en sorte que qui n'est pas de l'un de ces états, est de l'autre; qui n'est pas de ceux qu'il nomme παθητός ou ἐμπαθής, qui sont aussi selon lui ceux du commun, est Gnostique, spirituel & intellectuel.

Quant aux saintes Traditions, qu'on veut être celles de l'état passif, il faut voir avant toutes choses, si cette explication peut quadrer avec le lieu dont il s'agit. Dans tout cet endroit, à com-

(a) Lih.
p. 11. p. 753.

mencer par la page 753. il s'agit de répondre (a) à l'objection que les Infidèles tiroient des hérétiques contre le Christianisme, en disant : *Qu'il ne nous en faut pas croire à cause des hérésies & de la diversité de nos sensimens.* Pour répondre; après avoir montré que les hérétiques sont réfutés par l'Ecriture, il en vient enfin à la Tradition, montrant (b) que les hérétiques emportés par le désir de la gloire, corrompent ce qui a été laissé à l'Eglise par les Apôtres. Et, dit-il, ils seroient heureux s'ils pouvoient entendre ce qui a été premièrement donné par la Tradition, τὰ προπαράδομένα, qui est en un mot l'argument de Tertullien, de saint Augustin, de Vincent de Lerins

(b) Ibid.
p. 761.

& des autres. Il pousse (c) ce raisonnement par les principes, lorsqu'il montre que les vraies Eglises sont les premières de toutes, qu'elles ont par la Tradition le sens des Ecritures; pendant que les hérétiques qui n'ont qu'une fausse clef, ne viennent point comme nous, par la Tradition du Seigneur; mais en brisant la porte & perçant le mur. Et enfin il prouve par l'histoire, que l'Eglise Catholique est l'ancienne & la première, & que les conventicules des hérétiques sont po-

(c) Ibid.
p. 764.

stérileurs. Le nom même des hérétiques qui vient ou de leur Auteur, ou du lieu de la naissance des hérésies, ou de quelque chose semblable, lui sert à cela. Voilà donc ce qu'il appelle Tradition dans tout cet endroit. On se rendroit ridicule d'entendre ici autre chose, que la Tradition commune & fondamentale de toute l'Eglise. C'est ce genre de Tradition qu'il veut cacher aux Infidèles, pour en réserver le secret à l'Eglise seule, qui aussi seule en fait bien user; & telle est la raison générale du secret des Chrétiens.

Quant au lieu moral qu'il a traité, c'est celui de la vaine gloire & de la licence des hérétiques, qui évitent, en se séparant, les répréhensions & les admonitions de l'Eglise, pour s'abandonner à leurs plaisirs; ce qui en effet est le point qu'il a traité en abrégé dans les pages précédentes, comme on le peut voir.

Nous avons donc établi la véritable notion de la Tradition par l'endroit dont on se servoit pour établir dans l'Eglise la fausse & la suspecte, c'est-à-dire la Tradition d'un nouveau Mistère caché aux Fidèles mêmes.

SECTION VIII.

Autres passages du même Père: Vraie notion de la Tradition.

Mais ce n'est pas seulement dans cet endroit là : c'est dans tout l'Ouvrage qu'il établit contre les Gentils une Tradition, qu'il nomme (a) *Tradition gnostique & intellectuelle*, pour l'opposer aux Traditions confuses & fabuleuses des fausses Religions. Mais pour éclaircir la matière à fond, il faut observer que l'esprit de S. Clément, comme de toute l'Eglise, a toujours été dès l'origine, en respectant dans le souverain degré l'autorité de l'Ecriture, de poser pourtant l'autorité de la Tradition non écrite comme le fondement principal du Christianisme; parce que cette Tradition est la plénitude de la connoissance Chrétienne, qui comprend dans son étendue, avec l'Ecriture même & avec sa droite interprétation, tous les dogmes écrits & non écrits. C'est cette Tradition toujours vive dans l'Eglise qui en fait la règle immuable: c'est la Loi du Nouveau Testament écrite dans les cœurs: c'est par elle que toute hérésie se trouve confondue avant qu'on ait ouvert l'Ecriture pour la convaincre: c'est par-là que les bonnes mœurs, comme la bonne doctrine, sont soutenues; ce qui fait dire à S. Clément que la *vie du Chrétien spirituel*, τὸ πνευματικόν, n'est autre chose que des actions & des paroles, des œuvres & une doctrine qui suivent la Tradition du Seigneur.

Tout cela donc pris ensemble compose la Tradition de la science du salut, qu'on appelle *πνεῦμα*; & cette clef nous va faire entendre ce que S. Clément a dit de la Tradition. Il raconte le soin

(a) Lib. 1.
p. 277. 6. r.

qu'il a eu d'écouter les disciples des Apôtres dans toutes les parties de l'Orient. Ils gardoient, dit-il (a), la Tradition de la bienheureuse doctrine de Pierre, de Jacques, de Jean, de Paul & des autres saints Apôtres. Dieu avoit conservé long-tems ces grands hommes, pour nous laisser ce dépôt qu'ils avoient reçu. Il se souvenoit de leurs paroles; & le Livre des Stromates étoit une espèce de mémorial des belles choses qu'il ramassoit d'eux, pour lui servir de consolation dans la vieillesse. Ils ne seront pas sâchés, continuoit-il, que je conserve, non pas par une claire exposition, mais par des espèces de notes & de chiffres abrégés, leur bienheureuse Tradition, en sorte qu'elle ne se perde pas. Quelle étoit cette Tradition? Celle d'un état extraordinaire, dont on ne voit rien dans tout son Ouvrage, ni dans tous les premiers siècles? Il avoit bien d'autres vues. C'étoient les paroles que les disciples des Apôtres avoient recueillies de leur bouche, ou les Apôtres eux-mêmes de la bouche du Seigneur, comme celle-ci de S. Paul (b): *Il est plus heureux de donner que de recevoir*; des paroles semblables à celles que S. Irénée avoit ouies de la bouche de S. Polycarpe, qu'on écoutoit avec ravissement de la bouche de ce saint vieillard. On remarquoit ce qu'ils avoient dit contre les hérétiques sur les Ecritures divines, les sens cachés qu'ils y trouvoient pour l'édification de la foi & des mœurs, les conseils & les exemples qu'ils donnoient pour la piété, leurs belles sentences pour donner l'idée d'une vie parfaite & édifiante: telle que celle-ci de S. Mathias, qui vouloit, dit S. Clément, que le Chrétien s'imputât les fautes de son voisin, parce qu'il l'auroit converti, s'il eût vécu comme il devoit. De telles choses qu'on trouve répandues dans S. Clément, faisoient la matière des recueils dont il a composé ses Tapissieries. Si nous en croions les Remarques, tout cela ne méritoit pas l'attention de S. Clément. C'étoit les impuissances de l'état passif qu'il alloit chercher en Grèce & en Syrie, & par-tout ailleurs. Comme, dit-on (c), il avoit à dire les choses les plus étonnantes & les plus incroyables, il a aussi voulu les dire avec la plus grande autorité; & le commerce avec les grands hommes étoit capable de la lui donner. Et tout cela n'est rapporté avec tant d'emphase que pour nous mener aux prodiges de l'état passif; comme si le reste du Christianisme n'avoit point de profondeur, & n'avoit pas besoin d'autorité pour être établi.

On fait dire à saint Clément qu'il ne découvroit dans son Maître ces Traditions de la bienheureuse doctrine, qu'en l'écoutant sans qu'il s'en aperçût. Je trouve seulement dans le texte, qu'il tâchoit de découvrir ce qui étoit caché. Le reste est de l'invention d'un bel esprit, pour donner à ce passage l'air le plus mystérieux. Tout ce qu'on peut conclure de l'original, c'est que ces grands hommes n'étoient point parleurs. Il falloit une sainte adresse pour leur tirer leurs pieux secrets. Mais après tout, quels étoient-ils? C'étoit (d) le suc

(a) Lib. I.
P. 174.

(b) Ad.
XX. 35.

(c) Rem.
P. 151.

(d) Strom.
lib. I. p. 176.

recueilli par une abeille soigneuse sur les fleurs du champ *Trophétique & Apostolique* ; ce qui jamais ne voulut dire autre chose , que ce qui regardoit la foi publique de toute l'Eglise.

Au reste , dit S. Clément , tout ce que j'écris n'est rien en comparaison de ce que j'ai eu le bonheur d'entendre ; car il y avoit dans ces hommes bienheureux une force divine , & tout étoit plein dans leurs discours de la grace du Saint-Esprit. C'étoit donc ce qui rendoit ces discours si précieux. Ils admiroient l'Ecriture ; mais la grace de la vive voix qui étoit l'Ecriture animée , y ajoutoit un prix infini.

Les choses secrètes , poursuit S. Clément , se consent à la parole , à la vive voix , & non pas à l'Ecriture. L'Ecriture est morte , la vive voix touche plus. L'Ecriture , dit notre Auteur (a) , ne répond rien ; la vive voix se soutient & se défend d'elle-même. L'Ecriture se communique à toute sorte de gens , dignes & indignes ; la vive voix choisit ceux à qui elle se donne , & craint moins d'être profanée. Ceux qui savent qu'il étoit défendu d'écrire le Simbole des Apôtres , entendent jusqu'où s'étendoit cette précaution : Il est difficile , disoit S. Clément (b) , que l'Ecriture n'échappe : on se perd en la prenant mal ; & vous donnez une épée à un furieux. (a) *Ibid.* p. 276. (b) *Ibid.* p. 272.

Selon ces principes , direz-vous , il ne falloit point d'Ecriture sainte. Ce n'est pas ce que nous dit S. Clément. L'Ecriture conserve le secret divin. Les figures (c) dont elle se sert , sont des enveloppes & non pas des ornemens. Elle ne dit que ce que Dieu veut : le Saint-Esprit pouvoit la faire parler si nettement , qu'il n'y auroit eu aucune difficulté ; mais il a voulu conserver son autorité à la Tradition & à la vive voix ; toutes choses qui ne valent rien que pour la Tradition autentique de toute l'Eglise. (c) *L. 16. 7. 8.* p. 271.

On objecte (d) en cet endroit même que Dieu , selon S. Clément (e) , a révélé au grand nombre ce qui étoit pour le grand nombre , & non pas ce qu'il savoit qui ne convenoit qu'au petit , & ce qu'il étoit capable de recevoir pour être formé. Il ne parle pas ainsi. Ce seroit établir deux révélations pour deux genres de personnes : il n'y en a qu'une seule. Il n'a pas , dit-il , révélé à la multitude ce qui ne lui convenoit pas , c'est-à-dire la vérité de Dieu qu'elle n'auroit pu porter ; mais il l'a révélé à peu de gens , à qui il savoit qu'il conviendrait , qui le recevroient & qui se laisseroient former. C'est pour cela que dès l'origine il ne s'est fait connoître qu'aux Patriarches. La Tradition (f) a dispensé avec prudence les secrets divins. Comme devant le combat il y a l'escarmouche , ainsi il y a de moindres mystères qui précèdent les plus grands. Il faut savoir opposer aux hérétiques la règle de la vénérable & glorieuse Tradition qui a été dès l'origine du monde. C'étoit , dit-on , la Tradition de l'état passif , qui étoit dans les Patriarches. Non. C'étoit la Tradition de la loi naturelle (g) qui venoit de la contemplation de la nature , & élevoit les esprits à Dieu. (d) *Rem.* p. 272. (e) *Ibid.* p. 276. (f) *Ibid.* p. 277. (g) *I. Clem.* 161d. (h) *S. Clem.* L. 16. 1. p. 294. L. 16. 1111. p. 201.

On objecte plusieurs endroits (b) où il est parlé du silence , com-

me du conservateur de la vérité & du culte divin. Je conviens du silence à l'égard des étrangers de la vérité; mais il faudroit montrer que les Chrétiens fussent regardés comme tels. A l'égard du culte, il est vrai qu'une de ses parties principales est de se faire devant Dieu, dans l'impossibilité de concevoir ses grandeurs. Mais à propos de ce dernier passage, il est précédé de ces mots : *Mon dessein dans tout ce Livre est de faire voir que le Gnostique est le seul Saint, le seul qui adore Dieu, selon qu'il convient à sa Majesté*. Entendez ici par le Gnostique, le Chrétien qui se rend parfait selon les règles communes du Christianisme : le sens est très-bon : entendez un état extraordinaire; vous excluez de la sainteté ceux que vous-même vous appelez Saints, & vous leur ôtez le culte. La suite fait bien paroître que saint Clément veut faire honneur à toute l'Eglise, & non pas se restreindre à un seul état. *Celui*, dit-il (a), *qui est disposé de cette sorte, honore les Magistrats, ses parens, les vieillards : il respecte la Philosophie & la Prophétie : il honore le premier prince & sons fils, &c.* Osera-t-on attribuer ces vertus à l'état passif, comme si hors de cet état elles ne se pratiquoient qu'imparfaitement ?

SECTION IX.

Autres passages.

ON abuse de plusieurs passages, où l'on reconnoît comme deux ordres dans l'Eglise : l'un des communs & l'autre des parfaits. Ce ne fut jamais là une question : ces deux ordres ont toujours été & seront toujours. Ceux que S. Paul appelle les parfaits, sont les mêmes que S. Clément a appelé les Gnostiques, & que nous appellions naturellement les dévots, avant que ce mot eût été tourné en ridicule. Quoi qu'il en soit, il y eut & il y aura toujours parmi les Fidèles, ceux qui font une profession particulière de la piété, & ceux qui mènent une vie commune. Il faut encore observer qu'on leur donne des instructions différentes; car il est naturel & de la prudence de le faire. Ainsi il y a toujours dans l'Eglise un esprit de direction & de conduite qui accommode les instructions Chrétiennes à la capacité des sujets; & pour les instructions publiques, elles se tournent ordinairement vers les imparfaits qui font le grand nombre. Mais S. Paul ordonne (b) *d'instruire publiquement & par les maisons*. On voit dans S. Jacques, dans les Constitutions de S. Clément, dans d'autres Livres, des conseils particuliers qu'on donnoit à chacun selon son état. Quand vous voudrez conclure de-là, que c'étoit là des Misteres incommunicables & des Traditions cachées d'un état à l'autre, il n'y aura point de sens à votre discours.

(b) Rem.
P. 374.
(d) S. Cirm.
lib. VII.
p. 700.

Appliquons ceci. On nous objecte (c) ce passage (d) : *Ces choses sont entendues par ceux qui ont été choisis par le Seigneur pour la con-*

noissance parfaite : donc il y a là un choix particulier, & dès-là une espèce de distinction : du côté de Dieu, comme ce Pere l'exprime, je l'avoue : donc il y a par rapport à la discipline de l'Eglise des secrets des uns aux autres incommunicables; ce n'est pas ce que dit S. Clément.

Je passe plus loin. La Remarque objecte cet autre passage (a) : *On donne à la fin la connoissance parfaite, ἡ γνῶσις παραδίδοται, à ceux qui y sont plus propres & qui en sont jugés dignes, parce que c'est la chose qui demande le plus de préparation & d'exercice.* Je pourrais dire qu'il faut sous-entendre que ceux-là sont choisis de Dieu, ainsi qu'il est énoncé dans le passage précédent, & qu'il n'y rien là pour la discipline de l'Eglise. Mais quel inconvénient à reconnoître que l'Eglise même & ses Ministres dans l'instruction particulière, donneront plutôt des enseignemens sur la perfection Chrétienne à ceux qu'on y verra mieux disposés? Donc ces instructions sont incommunicables, & l'ordre inférieur est profane & non initié à cet égard : c'est trop outrer la matiere.

C'est pourtant là ce qu'il faut prouver. On veut prouver un état dont on ne trouve pas un mot dans les Peres : il n'y a d'autre excuse à ce défaut que de dire qu'on n'osoit pas en parler au commun des hommes, non plus que de l'Eucharistie aux Catéchumenes; & si l'on ne pousse jusques-là, on ne fait rien.

SECTION X.

Suite des passages.

Les hérétiques (b) renversent la véritable doctrine de Jesus-Christ, parce qu'ils n'expliquent pas les Ecritures selon qu'il est convenable à sa dignité. Car le vrai moyen de rendre à Dieu le dépôt de la vérité qu'il nous a confié, c'est d'expliquer convenablement la doctrine de notre Seigneur par la pieuse Tradition des Apôtres; & non comme les hérétiques, en commettant les Apôtres avec les Prophètes.

Je rapporte ce passage pour montrer que la Tradition des Apôtres dans le stile de S. Clément n'est pas une Tradition cachée, qui vienne d'eux à certains Fidèles plutôt qu'à d'autres; mais la doctrine publique, qui (c) après avoir été ouïe à l'oreille, selon la parole de Jesus-Christ, est ensuite prêchée sur les toits.

Il rapporte dans le même endroit les paraboles de notre Seigneur, pour montrer qu'il cacheoit sa doctrine, mais aux Infidèles, & non pas à ses Disciples, & il finit en disant : que la Gnose & la vraie science du salut, est de conserver l'exposition de l'Ecriture selon la règle Ecclesiastique, qui n'est autre chose que le concert & le consentement de la Loi & des Prophètes avec le Nouveau Testament laissé par notre Seigneur. Il n'y a rien là de caché qu'aux ennemis

(a) S. Clem.
lib. I.
p. 700.

(b) S. Clem.
lib. VI.
p. 676.

(c) ibi.

de Jesus-Christ, & il n'y a point dans son Eglise de secrets pour les Fidèles.

SECTION XI.

Autres passages.

(a) Rem.
p. 176.
(b) S. Clem.
lib. VI,
p. 696.

ON objecte (a) ce passage (b) : *La connoissance qui est la perfection de la foi, s'étend au-delà de la Catéchèse, c'est-à-dire de la première instruction, selon qu'il est convenable à la majesté de la doctrine du Seigneur & à la règle Ecclesiastique.*

(c) Pad.
lib. I, p. 99.

Si j'explique la Catéchèse la première instruction, c'est après S. Clément, qui la définit en cette sorte dans son Pédagogue (c) : *La Catéchèse, dit-il, c'est l'institution qui mène à la foi, & par la foi au Batême. Voilà donc deux instructions : la première, qui est le Catéchisme, qui mène à la foi par les premiers élémens : la seconde, la connoissance, γνώσις, qui mène à la perfection. Cela est juste qu'on instruisse les commençans autrement que les parfaits ; mais il n'y a rien là d'incommunicable aux Fidèles. Au contraire, on doit commencer à montrer la perfection à ceux qu'on a établis sur le fondement qu'on a posé du Christianisme.*

Aussi ne trouvons-nous dans S. Paul que deux sortes de nourritures, le lait & l'aliment solide. Ce passage a diverses interprétations : selon S. Clément dans son Pédagogue (d), le lait regarde la connoissance de la vérité en cette vie, & la nourriture solide peut signifier l'évidente révélation du siècle futur face à face. Voilà toujours, en passant, dans ce Pere l'interprétation naturelle de ce passage de saint Paul, & la vision de face à face réservée à la vie future. Ne poussons pas jusques-là. Le lait, dit (e) le même Pere, est la première instruction, la Catéchèse, comme la première nourriture de l'ame ; & la nourriture solide, c'est la Contemplation qui regarde en haut, qui sont les chairs & le sang du Verbe, c'est-à-dire la compréhension de la puissance & de l'essence divine. Nous venons de voir ce que c'est que la Catéchèse. S. Clément ne connoît, après S. Paul, que deux sortes d'instructions ; le lait & l'aliment solide, que cet Auteur interprète la Catéchèse & la Contemplation. Incontinent après la Catéchèse qui vous introduit au Batême, on commence à vous donner des leçons pour vous élever à un état plus parfait. Ainsi, il n'y a rien d'incommunicable à ceux qui sont Chrétiens ; & ces Traditions secrètes ne se trouvent pas.

(f) Ibid.
p. 379.

Il est vrai que S. Clément trouve dans cette distinction de lait & d'aliment solide, un argument pour prouver (f) qu'il ne faut pas tout communiquer au vulgaire. Mais il faut se souvenir que selon la doctrine de l'Eglise à laquelle il accommode les paroles de S. Paul, le solide de l'instruction ne devoit pas être communiqué à ceux qui étoient encore dans la Catéchèse ; c'est-à-dire, aux Catéchumènes, qui

en tiroient leur nom . S'il y avoit après cela des distinctions , elles dépendoient de la prudence qui distribuoit la parole à chacun selon ses besoins , mais non d'une règle faite de cacher la perfection aux Fidèles , comme étant profanes à cet égard , & indignes d'en entendre parler .

Et tant s'en faut que la distinction du lait & de l'aliment solide induist une différence dans les choses qu'on devoit apprendre aux uns & aux autres , qu'au contraire S. Augustin dans un Traité sur S. Jean déjà cité (a) , démontre que c'est le même Jesus-Christ & les mêmes vérités , qui selon les différens degrés de connoissance , sont tantôt lait & tantôt aliment solide ; lait pour les uns , aliment solide pour les autres : d'où il conclut contre les hérétiques , qu'il n'est pas permis de croire ni d'enseigner qu'il y ait des vérités qu'on doive enseigner aux Fidèles , comme plus solides que celles qu'on leur a apprises en les faisant Chrétiens . Et il montre aussi que le terme de *fondement* est plus propre pour exprimer ce qu'on donne aux commençans , que celui de lait ou d'aliment solide ; parce qu'en prenant le solide , on perd le lait ; au lieu qu'en élevant l'édifice , on conserve le fondement . Ainsi toutes connoissances qui appartiennent à la foi sont communes entre les Fidèles , & il n'y a de différence que du plus au moins .

C'est aussi l'esprit de S. Clément dans le lieu que nous traitons . Ce qu'il veut qu'on cache , c'est , dit-il (b) , la contemplation qui sont les chairs & le sang du Verbe , c'est-à-dire la compréhension de l'essence & de la puissance divine . Or on peut bien , à ne regarder que le degré du plus au moins , en donner plus aux uns qu'aux autres . Mais qu'il y ait quelque chose à dire sur les grandeurs de Dieu dont on juge indigne le peuple fidèle , c'est un discours inoui & insoutenable .

S. Augustin nous est ici un grand exemple . Il n'y a aucune vérité de la Religion , aucune sublimité de contemplation qu'on trouve dans ses Ecrits les plus profonds , qu'on ne trouve aussi dans les Sermons qu'il a faits au peuple . Tout ce qu'il y fait , c'est d'amener les choses de plus loin , & de les proposer d'une autre manière ; ce qui supposoit dans l'Eglise différens degrés de connoissance ; mais jamais rien dont le peuple fût jugé indigne , & où on le regardât comme profane .

Ainsi le petit nombre à qui les saintes Traditions devoient passer sans écrit , n'est pas le petit nombre de ceux qui étoient dans l'état passif . A Dieu ne plaise . Nous avons vu en quel sens les Traditions Chrétiennes quoiqu'universelles dans l'Eglise , à l'égard du monde sont de peu de gens . Elles sont encore de moins de gens , si l'on regarde ceux qui sont préposés pour les enseigner & auxquels le peuple en doit croire : & elles sont enfin de moins de gens & d'un nombre en lui-même très-petit , si l'on s'arrête à ceux qui

en profitent , qui après tout sont les seuls dans qui les Traditions Chrétiennes subsistent dans leur perfection. Car, comme dit S. Clément (a) : *Que sert la sagesse qui ne rend pas sage ?* Ainsi il sera toujours véritable que selon cette secrète révélation qui mene à la pratique , Jésus-Christ est révélé à très-peu de gens , & l'effet de la Tradition a passé à peu. Mais que pour cela il faille penser que ce peu à qui ont passé les saintes Traditions, soient des gens d'un certain état particulier ; ce seroit vouloir tout confondre . Car il s'agit ici de la Tradition qui vient de la connoissance ou de la Gnose , γνωσις πα-
 ριδόσις. Or cette connoissance n'est autre chose , que la science des choses qui seront & qui ont été , en tant qu'elles ont été révélées par les Prophètes & par Jésus-Christ . Car en vain écouterait-on la Philosophie, quelque ostentation qu'elle fasse de science, si en se rangeant sous la discipline (de Jésus-Christ) on n'écouloit la voix Prophétique, où l'on apprend comment sont , comment ont été , comment seront les choses présentes , passées & futures , c'est-à-dire ce qui regarde l'avènement de Jésus-Christ & l'établissement de son Eglise . Voilà ce qui est présent : les prédictions & les figures, voilà le passé : les promesses & les récompenses , voilà le futur . Voilà manifestement , selon la suite du discours & de tout le Livre , comment il faut entendre S. Clément. Et cela qu'est-ce autre chose, sous le nom de Tradition , que tout le corps de la doctrine Chrétienne ? & c'est aussi sans difficulté ce qui doit passer à peu de gens dans tous les sens que nous avons vus.

Il me reste encore un passage qui m'étoit presque échappé , qui est celui où S. Clément dit (b) que la Tradition Gnostique ou intellectuelle étoit un don spirituel qui ne se communiquoit qu'en présence , & qu'on ne pouvoit pas donner par une Epître. Toutes les fois qu'on trouve les mots de Gnostique & de Spirituel, il faut toujours que ce soit l'état passif. Mais je demande pour quelle raison on ne pouvoit point alors en parler dans une Epître ? D'où en venoit la défense ou l'impossibilité ? Prenons un sens plus naturel. Ce qu'on ne pouvoit point enseigner par Lettres , ce pourquoi une Epître quelque longue qu'elle fût , étoit trop courte , selon les termes de S. Clément en ce lieu , c'étoit la plénitude de Jésus-Christ que S. Paul désiroit de leur expliquer de vive voix , les appelant à Jésus-Christ par la prédication du Mystère qui avoit été tenu caché dans tous les siècles précédens ; mais qui maintenant étoit découvert par les Ecritures prophétiques, pour en établir la connoissance dans tous les Gentils, selon le commandement du Dieu éternel : toutes paroles choisies pour expliquer non pas un état particulier ; sans lequel on peut être Saint & très-grand Saint, mais la commune profession du Christianisme . C'étoit donc un si grand Mystère , que S. Paul ne le vouloit pas renfermer dans les bornes étroites d'une Lettre , sentant qu'il avoit besoin pour en décharger son cœur, de toute l'étendue de ces discours de vive voix qu'il

(a) Lib. I.
p. 127.

(b) Lib. IV.
p. 172.

faisoit durer bien avant dans la nuit (a) avec le ravissement de tous ses auditeurs. (a) 4a.
XX. 7.

Et quand on ne voudroit pas s'attacher au mot d'Epître, mais étendre généralement l'expression de S. Clément à toute Ecriture, nous avons fait voir comment il y a dans la maniere d'expliquer tous les mysteres du Christianisme, tant pour la contemplation que pour la pratique, je ne fais quoi qu'on ne peut expliquer que de vive voix, le consignait dans les *œuvres nouvelles*, comme dans un *Livre préparé par le Saint-Esprit*, ainsi que S. Clément le dit ailleurs. Laissons donc ces Traditions particulieres à ceux qui veulent tromper, & n'en reconnoissons point que celles qui sont publiques dans toute l'Eglise, & dont le bruit éclate dans tout l'Univers.

SECTION XII.

*Réflexions sur les trois Auteurs dont on vient
d'examiner les passages.*

SI une chose aussi extraordinaire que la Tradition cachée dans l'Eglise étoit véritable, on en trouveroit des marques dans tous les Ecrivains Ecclésiastiques. On n'en voit pas le moindre vestige. Trois Auteurs, qu'on allégué seuls ne disent rien de semblable & ne connoissent point d'autres Traditions, que celles qu'on trouve par-tout & qu'on appelle les Traditions Apostoliques. Mais pour en montrer l'impossibilité absolue, recueillons-nous un moment sur ces trois Auteurs.

Pour S. Clément d'Alexandrie, le plan qu'on lui donne est premierement, comme nous l'avons observé d'abord, que voulant montrer les beautés de la Religion Chrétienne, & y attirer les Infidèles, il ne parle que d'un état inconnu, sans lequel on peut être parfait Chrétien. Je ne fais pas comment on dévore cette absurdité. En voici une autre : c'est qu'on met entre les mains de tous les Chrétiens un Livre qu'ils sont incapables d'entendre & qu'il n'est pas permis de leur expliquer. Le fait est constant. S. Clément déclare par-tout qu'il affecte de se rendre inintelligible à ceux qui ne sont pas du secret. Personne n'en est que les passifs, qui sont obligés de réputer tout le reste des Chrétiens profanes à leur égard & indignes de leur mystère. Mais par où donc y venoit-on ? De quel Directeur attendoit-on l'avis pour y entrer ? Qui donnoit le pouvoir de s'ouvrir à eux, & qui levoit les défenses de parler à ces profanes ? A cette heure il n'y a rien de surprenant : on peut parler à qui l'on veut de tout ce qu'on veut. Il est vrai qu'il faut recourir à un Directeur expérimenté & habile ; mais chacun croira que c'est le sien. Mais du tems de S. Clément, quand on commençoit à devenir un peu passif, à qui s'adressoit-on ? à l'Evêque,

à quelque Prêtre désigné par lui, à tel Prêtre qu'on vouloit. Attendoit-on que Dieu fit quelque chose d'extraordinaire, & n'y avoit-il point de voies communes pour trouver ce Directeur qu'on cherchoit ?

Ceux qui vouloient se faire Chrétiens, savoient bien qu'il y avoit une Religion Chrétienne qui avoit ses Evêques, ses Prêtres, à qui le premier venu les conduisoit ; mais qui savoit qu'il y eût un état passif ? On n'en voit rien dans les Livres ; on n'en voit rien dans les Sermons ; on ne savoit pas qu'il y eût une Tradition cachée : car on a beau dire : personne n'en parle, & l'on ne trouve dans S. Clément que les Traditions Apostoliques, qui sont le fondement de l'Eglise.

Venons à Cassien. Celui-là est inexcusable d'avoir révélé le secret de la passiveté & celui de la Tradition secrète, encore plus important. Son Livre du moins devoit être caché au commun des Chrétiens & même des Moines, autant que les Catéchèses sur l'Eucharistie l'étoient aux Catéchumènes & aux Infidèles. Son Livre cependant est entre les mains de tout le monde, & il n'a point de scrupule d'avoir trahi un secret de Religion.

Ceux qui ont cherché des raisons pourquoi l'Ouvrage du prétendu Aréopagite est demeuré inconnu durant tant de siècles, disent qu'on n'osoit le découvrir à cause des mystères qu'il contenoit, qu'on devoit cacher aux Infidèles ; mais on ne s'est jamais avisé de dire qu'on devoit encore les cacher à la plupart des Chrétiens. En effet les Noms Divins, la Céléste Hiérarchie & du moins la Théologie Mistique, où l'on prétend que tout le secret de l'état passif est divulgué, ne devoit pas être commun parmi les Fidèles. La prétendue Tradition cachée subsistoit encore de son tems, puisqu'on veut même qu'il l'ait reconnue. Son Livre néanmoins fut connu. Si les Catholiques ne vouloient pas d'abord le reconnoître, ce n'est point qu'on en fit un mystère. C'est qu'on ne pouvoit croire qu'un Auteur si ancien parût tout-à-coup, sans qu'on en eût jamais oui parler. Les Séveriens qui le produisoient pouvoient dire : Nous n'osions en parler ; il n'étoit connu que d'un petit nombre de Mistiques.

Après tout, on avoit raison, selon l'esprit des Mistiques mêmes. Il n'y a là aucune partie de leurs dogmes : la ligature des puissances y est inconnue : ce qu'on entendoit par le mot de Contemplation, est toute autre chose que l'Oraison de simple présence, dont on n'entend pas seulement parler. Il est vrai qu'on exclut les sens & l'intelligence ; mais c'est par choix & non pas par impuissance de s'en servir. Tout le reste qu'on trouve dans ce Livre, se trouve par-tout & en particulier dans S. Augustin, plus simplement, plus nettement & plus exactement. Il n'en fait point de mystère ; & loin d'approuver les Traditions secrètes, il les rejette.

Personne en effet ne les approuve. On n'entend jamais ce mot de *caché* que par rapport à ceux qui n'étoient pas encore dans l'Eglise. Pour les Traditions Apostoliques connues de tous les Fidèles, tous les Peres, tous les Conciles les célèbrent. Je m'en tiens là ; & sans hésiter, je mettrai les Traditions cachées avec l'Eglise invisible.

CHAPITRE XVII.

Du secret qu'on doit garder sur la Gnose.

CE qu'il y a de plus considérable dans ce Chapitre a été vu dans le précédent, & il n'y a plus que cette question à examiner.

SECTION I.

Qu'est-ce donc que S. Clément a voulu cacher ?

Après beaucoup de raisonnemens & de passages sur le secret de la Gnose (a), on en vient de part & d'autre à cette demande (b) : Que vouloit dire S. Clément, lorsqu'après avoir avancé les choses les plus étonnantes, il s'arrête tout court en ajoutant (c) : Je tais les autres choses en glorifiant le Seigneur ? Ailleurs (d) : Tout ce qu'il dit est un essai : il ne faut pas découvrir le reste. Par-tout ce sont des chiffres, des notes secrètes, des abrégés, des semences de discours plutôt que des discours mêmes : *Que ceci soit dit aux Gemis, σπερματίζεις, en germe, en semence.* Pour se mieux cacher, il affecte de parler sans suite, souvent il embarrasse & il entortille exprès son discours ; car au reste quand il veut parler nettement, il le fait bien faire.

Sur cela l'Auteur des Remarques demande ce qu'il veut cacher. Il ne s'agit pas de la foi commune des Chrétiens. S. Clément a dit cent fois qu'il pense à quelque chose de plus haut : ajoutons : ce ne sont pas même les dogmes du Christianisme. Il déclare en un endroit qu'il ne veut point parler des dogmes ; & il faut entendre par-tout qu'un des mystères qu'il cache, est celui de la doctrine des mœurs & de la perfection du Christianisme ; ce ne peut donc être que l'état passif.

Si ce dénouement étoit net, l'Auteur des Remarques seroit hors d'affaire ; mais il n'est pas moins embarrassé de l'objection, que le pourroient être les autres Lecteurs. Le sage Lecteur me demande, dit-il (e), qu'est-ce que S. Clément a pu donc vouloir cacher sur la Gnose, puisqu'il dit si clairement & avec tant de répétitions des choses qui semblent si ouïrées ? En effet, qu'y a-t-il à ménager après l'imperturbabilité, l'imperturbabilité, l'inamissibilité & tout le reste qu'on a vu ? A cela il fait deux réponses, dont il faut examiner la solidité, avant que d'apporter le vrai dénouement.

La première (f), c'est qu'il n'a point parlé des purifications, par les-
Vol. IX. B b 3

(a) Rem.
pag. 170.
(b) Rem.
pag. 177.
(c) S. Clém.
lib. VII.
(d) Ibid.
p. 706.
(e) Rem.
p. 317.
(f) Rem.
p. 316.

quelles le simple Fidèle devient *Gnostique*. A vous entendre, on diroit qu'il a parlé de tout l'état passif & de toutes ses impuissances ; mais il n'y en paroît pas une syllabe. Tout regarde la perfection du Chrétien par des voies précautionnées, actives par conséquent ; par demandes, par actions de grâces, par toutes les voies ordinaires, & sans qu'il soit mention de ligatures de puissances. Au reste s'il étoit le seul à ne point parler des purifications, on pourroit croire que c'est un mystère ; mais personne n'en a parlé non plus que lui. Toute l'Antiquité ignore également ce purgatoire particulier, que les Mistiques posent comme nécessaire en cette vie, pour éviter celui de l'autre. S. Augustin & les autres Peres ne nous ont proposé que la pénitence, les aumônes & les autres exercices actifs, avec lesquels ils ont cru qu'on pouvoit sortir de ce monde sans péché. Ainsi toutes ces épreuves passives peuvent bien être très-vérifiables, & avoir leur effet. L'erreur est de les rendre nécessaires à éviter le Purgatoire de l'autre vie ; & il ne falloit pas craindre que S. Clément fût tenté de dire sur ce sujet-là ce qui en effet n'étoit pas.

(a) Rem.
p. 118.

Vous dites (a) cependant à ce propos une parole admirable, qui est que les *Philosophes ne vouloient que des vertus triomphantes* ; & cela servira beaucoup au dénouement que nous cherchons.

(b) 1612.
p. 119.

Ma seconde réponse, dites-vous (b), est que les choses qui paroissent les plus excessives dans S. Clément, ne laissent pas de faire un tout aussi obscur & aussi embrouillé qu'il l'a prétendu. Vous alléguez votre expérience, & la peine que vous avez eue à rassembler dans sept Livres fort longs les morceaux épars d'un système qui sont confondus avec une infinité d'autres matières. La grande peine n'est pas de ramasser ces morceaux épars ; c'est un travail mécanique, pour ainsi parler, & qui n'a besoin que de patience. Ainsi votre grande peine, que j'oserois bien vous expliquer à vous-même, c'est d'avoir voulu faire un corps, non pas de saint Clément avec lui, mais avec les nouveaux Mistiques bons ou mauvais, auxquels il ne songea jamais.

Pour fortifier votre expérience, vous alléguez encore à chacun la sienne propre & celle de tant de savans hommes, qui ont lu jusqu'ici S. Clément sans soupçonner même qu'il ait jamais parlé de la voie passive des Mistiques. Voilà en effet la vraie cause de votre tourment, d'avoir voulu trouver dans un Auteur ce qui n'y étoit pas, & selon vous-même, ce que nul autre n'y avoit encore aperçu. Car en vérité c'étoit un vain travail & un inutile tourment d'un bel esprit, de chercher dans ce Pere cet acte perpétuel irrécusable, & cette distinction de demandes actives & passives, & ces impuissances de faire les actes commandés, & ces réductions de ces actes à des actes éminens & implicites, qui est un moyen d'éluder tout ; & cette simple présence ou ce dénouement de toute image ou idée intellectuelle distincte, qui exclut toute attention aux attributs absolus

& relatifs & à Jésus-Christ crucifié; & toutes les autres erreurs des nouveaux Mistiques, que vous avez voulu, bon-gré malgré, trouver dans S. Clément d'Alexandrie, à la réserve de ce qui regarde Jésus-Christ, dont vous ne parlez pas dans vos Remarques sur cet Auteur, quoique vous approuviez, hélas! trop expressement en d'autres endroits la doctrine des nouveaux Mistiques. On cherche inutilement tout cela dans la doctrine de S. Clément qui n'y songea jamais, & dont on trouve le contraire exprimé dans ses Ecrits. On a entendu cet Auteur sans tout cela, en y trouvant seulement l'idée d'un parfait Chrétien; c'est-à-dire de celui qui par l'exercice de la piété, l'a tournée en habitude formée. Les Anciens bien certainement ont entendu S. Clément, dont ils ont pris beaucoup de choses, & entre autres son apathie, qu'on trouve dans tous les Spirituels Grecs; mais avec les correctifs nécessaires que vous n'avez pas assez cherché dans cet Auteur. Car vous les y auriez trouvés; & au contraire, quand ils se sont présentés, vous les avez éloignés. S. Jérôme assurément a cru entendre ce docte Auteur, à qui il donne les justes louanges que vous rapportez. On doit même croire qu'il l'a entendu, puisqu'un si grand Saint sans doute n'étoit pas de ces profanes à qui les mystères étoient cachés, mais de ceux qui étant instruits les entendoient, encore qu'ils ne fussent exprimés qu'à demi mot. Or s'il avoit entendu dans cet Auteur l'état passif des nouveaux Mistiques, on en verroit quelque chose dans ses Ecrits. Néanmoins non seulement on n'y en voit rien, mais on y voit tout le contraire: on y voit, dis-je, tout le contraire de cet état perpétuel irrécusable: tout le contraire de la ligature perpétuelle des puissances pour exclure les demandes & les pieuses réflexions sur les dons: tout le contraire de cette apathie outrée qui exclut tous les bons desirs que le libre arbitre peut produire & exciter, étant lui-même excité par la grace.

Prenons donc une voie plus simple & plus naturelle pour expliquer le dénouement du secret de S. Clément, sans le tirer par force à la doctrine des nouveaux Mistiques, tellement inouïe parmi les Fidèles, qu'on est contraint d'avoir recours à la dangereuse chimère de la Tradition invisible pour l'introduire dans l'Eglise.

Ce dénouement consistera premièrement, dans cette belle parole que j'ai recueillie de votre bouche: que les Païens ne vouloient que des vertus triomphantes. C'étoit pour les attirer que S. Clément expliquoit à pleine bouche leur apathie, leur ataraxie, leur inamissible constance. Mais encore qu'il n'oublât pas les correctifs, il ne les étaloit pas avec tant de force, se contentant de les semer de-çà & de-là, & encore assez souvent par de petits mots que nous avons remarqués; mais il n'a jamais expliqué à fond cette sentence de S. Paul, qui fait la merveille de la perfection de cette vie (a): *Ma force se perfectionne dans l'infirmité*; en sorte que plus on a de cette

(a) II. Cor. XII. 9.

forte de foiblesse, plus on est libre, plus on est parfait, plus on est assuré, plus on est humble. Loin d'exposer cette belle idée, S. Clément semble plutôt avoir voulu la cacher aux Platoniciens, aux Stoïciens, aux autres Philosophes, dont l'orgueil n'auroit pas pu la porter, non plus que l'accommoder à l'idole de la vertu qu'ils s'étoient formée. C'a été dans cet esprit qu'il a caché à ces superbes les infirmités du Dieu homme agonisant dans les approches de la mort, & les foiblesse des Apôtres, leurs petites aigreurs, leurs gémissemens secrets, & l'humble reconnoissance de leur infirmité, nécessaire pour rabattre en eux les sentimens d'orgueil. S. Clément n'ignoroit rien de tout cela, & ignoroit encore moins que tout cela étoit un moien d'élever la perfection Chrétienne jusqu'au comble; mais il n'a voulu montrer aux Philosophes que le côté qui leur pouvoit plaire, en attendant que le Batême & la simplicité & docilité de l'enfance Chrétienne les rendît capables du reste. C'étoit aussi à ce tems qu'il leur réservoir la pleine compréhension de la corruption originelle qu'on ne connoît jamais assez, que lorsque par le désir du Batême on sent le besoin de naître. Dans cette renaissance du Chrétien, la continuation des mauvaises inclinations restées pour le combat & pour l'exercice, étoit encore un des mystères réservés par notre prudent Auteur. En ce sens j'avoue avec vous, qu'il leur a caché les épreuves, qui consistent en partie dans ce qu'on vient de réciter; & je profite avec joie de vos lumières.

La seconde partie du secret de S. Clément consiste dans les dogmes sublimes & impénétrables de notre Religion, que S. Clément insinue plutôt par-ci par-là, qu'il ne les montre tout de suite & à découvert. C'est donc là une partie & sans doute la principale de son secret. Car encore qu'en quelques endroits il semble le renfermer tout entier dans la doctrine des mœurs, il ne parle pas toujours de même; & en tout cas il faut se souvenir que dans ces endroits où il semble tout réduire aux mœurs, il met parmi les mœurs le culte de Dieu & de son Fils: & c'est là qu'il ne dit pas tout & ne parle que confusément de la Trinité & du culte du Saint-Esprit, enveloppant même souvent la génération du Verbe dans des termes ambigus; car s'il avoit tout expliqué, les Philosophes n'auroient pu porter une si pure lumière.

Je mets parmi les mystères celui de la grace & de la prédestination, que S. Clément enveloppe sous des expressions assez imparfaites, encore que par-ci par-là il jette des semences claires de la vérité, qui, en se couvrant aux profanes selon son dessein, se faisoient sentir à tous ceux qui étoient instruits.

C'est encore un grand mystère que celui des Sacremens de l'Eglise, en particulier du Batême, dont il n'y a presque rien dans S. Clément, & de la sainte Eucharistie, dont il parle encore moins, n'en jettant que deux ou trois mots capables de réveiller l'attention des

Fidèles, & de renouveler dans leurs cœurs la merveille de leur incorporation à Jesus-Christ, sans néanmoins que les Païens y pussent rien comprendre.

Il ne faut pas non plus chercher dans S. Clément d'Alexandrie dans toute son étendue cette admirable familiarité & ces doux colloques de l'ame avec Dieu, comme d'égal à égal; & ce Pere se contente d'en poser les fondemens certains, mais encore assez éloignés. C'est pourquoi on n'y trouve point ces douces idées des Noces spirituelles, ni rien du Cantique des Cantiques, non plus que de l'Apocalypse, où ces secrettes caresses & correspondances sont expliquées.

Quand je dis rien sur l'Apocalypse, je veux dire si peu de choses, qu'il semble n'en avoir parlé que pour montrer qu'il n'étoit pas de ceux qui rejettoient ce divin Livre. Mais au reste il n'a osé étaler aux Païens la gloire de la céleste Jérusalem, le regne des Saints avec Jesus-Christ, leur séance dans son trône, ni le reste en quoi consiste la gloire des Saints, qu'il ne montre qu'obscurément & en général aux Païens, & encore autant qu'il le peut, selon les idées des Philosophes; parce qu'ils n'auroient pas pu soutenir le riche détail des récompenses éternelles, ni comprendre que l'homme eût pu être élevé si haut.

Pour toutes ces raisons & pour beaucoup d'autres, qu'on auroit pu recueillir avec plus de soin, il ne faut pas être surpris que ce docte Pere, dans les endroits où il semble avoir pris son cours pour énoncer les choses les plus merveilleuses, si vous voulez *les plus étonnantes*, quoique jamais que je sache il ne les donne sous ce nom, se réprime lui-même, & dise tout-à-coup (a): *Je tais le reste en glorifiant le Seigneur.* (a) *L'id. VII. p. 704.*

Il proposoit en ce lieu les châtimens qui sont de deux sortes : châtimens correctifs & émendatifs, s'il est permis d'inventer ce mot, par conséquent temporels; ou purement vindicatifs, où la Justice divine se satisfait elle-même par des supplices éternels. On sait sur cela les sentimens de Platon & des Philosophes, qui n'admettoient des peines que du premier genre. Il entre dans leur sentiment en proposant des châtimens *nécessaires*, disoit-il (b), *à la bonté du grand Juge*, pour empêcher le cours des crimes, ou corriger à la fin ceux qui les commettent. Jusques-là les Philosophes étoient contents. Mais pour ce qui est de ces pures peines que la Justice rendoit éternelles pour se contenter elle-même, ils ne les pouvoient supporter, aimant mieux admettre des révolutions infinies dans les ames, qu'une si affreuse éternité. (b) *Ibid. p. 705.*

Pour n'entrer donc pas dans ces peines qui eussent trop effraïé les Païens, comme elles ont fait Origene, même disciple, mais non en cela, de S. Clément, il évite cette question, & se contente de dire en général qu'il y aura *un jugement parfait en toutes ses parties*;

ce qui signifie bien en général un jugement sans miséricorde, sans ménagement, sans réserve, & dont l'effet est éternel ; mais comme ce n'est pas tout dire, & au contraire que c'est éviter le particulier pour la raison qu'on vient de voir, il a raison d'ajouter : *Je tais le reste*, passant aussi-tôt à la gloire des bienheureux, dont il ne craint point de montrer l'éternité. On voit donc sans songer à l'état passif, qu'il a raison de *se taire*, comme il dit, *en glorifiant le Seigneur*, & pour ne point exposer aux blasphèmes des Infidèles la sévère & implacable justice de Dieu, dont aussi je ne vois pas qu'il ait rien dit dans tout son Ouvrage.

On pourroit peut-être montrer des raisons particulières de *se taire*, dans la plupart des endroits où il en revient au silence ; mais ce seroit un soin superflu ; & il suffit que nous voions en général des raisons solides de supprimer beaucoup de choses excellentes, & même de déclarer l'affectation de les supprimer, qui entre tous les bons effets qu'elle produisoit, avoit encore celui-ci que S. Clément répète souvent, d'aiguïser les esprits, & de les exciter à la connoissance de la vérité.

Voilà sans doute un dessein digne d'un grand homme, & une parfaite apologie de la Religion Chrétienne ; puisque tout y tend à cette conséquence. *Donc notre doctrine est la seule enseignée de Dieu, Θεοδιδάκτος, puisque c'est d'elle que dérivent toutes les sources de la sagesse qui tendent à la vérité comme à leur but ; & c'est la conclusion qu'il ne cesse de répéter en diverses sortes dans tout son Ouvrage, & qui en effet, comme il le déclare par-tout, en fait la dernière.*

Son dessein est donc, non pas d'appliquer à la manière des nouveaux Mystiques, le Θεοδιδάκτος à un état particulier, ce qui seroit petit & absurde ; mais en général à toute la Religion Chrétienne, qu'il montre principalement dans ceux qui ont formé l'habitude de la piété, comme dans ceux où paroît toute la force des Traditions Chrétiennes.

SECTION II.

Diverses expressions de l'Auteur dans ce dix-septième Chapitre.

(a) Rem.
p. 370.

CE (a) qu'on écrit sur la Gnose est pour un grand nombre d'hommes, ce que le son de la hyre seroit pour des ânes. C'est un passage de S. Clément (b), où ce qu'il faut remarquer, c'est qu'on ne trouvera point qu'on donne ces noms odieux aux Fidèles de Jesus-Christ, sur-tout à ceux qui sont vraiment Saints, quand ils seroient encore foibles.

(c) Rem.
p. 362.

(d) S. Clem.
lib. I. p. 271.
p. 671.

Le passage (c) où le même Pere dit (d), que le Sage ne parle point des secrets divins à ceux qui en sont indignes, ne regarde non plus que les Paiens ; les Chrétiens n'étant jugés indignes d'aucune partie de la doctrine de Jesus-Christ.

Ce qu'on ajoute, que ce seroit violer le secret de Dieu & trahir

le mystère, que de révéler la perfection du Christianisme à un Fidèle commun, ne peut être souffert; & en parlant selon les principes des Remarques, c'est mettre au rang des traîtres, Cassien & S. Denys.

Le profond secret (a) avec lequel il croit (S. Clément) devoir cacher religieusement la Gnose, suffiroit seul pour démontrer qu'elle renferme tout au moins ce que les Mistiques ont dit de plus fort sur la vie intérieure. On ne voit pas cette conséquence, ni rien dans S. Clément qui demande qu'on ait recours aux discours des nouveaux Mistiques. Le reste de cet endroit a été examiné ailleurs.

Ce qui néanmoins est étonnant, disent les Remarques (b), c'est que ce Père si sage & si éclairé ait dit tant de choses sur un secret qu'il ne vouloit pas découvrir: que n'eût-il pas dit s'il eût parlé à découvrir? Cela montre que les prodiges d'apathie, d'imperturbabilité, d'inamissibilité, de suffisance à soi-même, & d'exemption de péril jusqu'à n'avoir besoin ni de vertus, ni de demandes, ni des autres actes commandés au Chrétien & les autres si excessifs, avec la vision de face à face, la Prophétie & l'Apostolat par état, qu'on établit ici si sérieusement, ne sont que la moindre partie des excès qu'on a dans l'esprit.

Nul (c) Chrétien Patibique, quand même il seroit Docteur, ne peut le comprendre & encore moins le juger. Ce discours & tous les autres semblables, qui réservent le jugement des nouveaux Mistiques aux seuls expérimentés, les mettent au-dessus des censures de l'Eglise, & les remplissent d'un esprit d'orgueil, d'illusion & de schisme.

Je me souviens d'un endroit (d) dont on se prévaut (e), où S. Clément dit: Que le Gnostique se contente d'un seul auditeur. Le sens du Père est très-sain; puisqu'il fait voir qu'un homme zélé pour la vérité, sans affecter d'être le Docteur de la multitude, se croit trop heureux de trouver un seul auditeur, à qui il puisse insinuer secrètement la vérité. Mais de la manière dont il est tourné dans les Remarques, qui l'appliquent à un état particulier, qui peut même ne se trouver pas toujours dans l'Eglise, il fait craindre un esprit d'affectation & de singularité.

Enfin lorsqu'on offre au nom de tous les Mistiques, de réduire les expressions étonnantes de S. Clément au sens le plus modéré, le plus adouci & le plus correct qu'on voudra, en toute rigueur théologique; si c'est un discours sérieux, on se regarde comme à la tête des nouveaux Mistiques; & quand ce seroient des discours vagues, qu'on dit par présomption, l'on ne s'exempte pas de témérité; puisque les expressions dont on parle, réduites à la rigueur théologique, excluent manifestement la ligature absolue des puissances pour les demandes actives & les autres actes dont on a parlé; de sorte que ou l'on promet trop, ou l'on renonce au système: ce que je souhaite & espère de voir bientôt.

(a) Rem.
p. 314.

(b) Rem.
p. 311.

(c) Rem.
p. 315.

(d) S. Clem.
lib. 1. p. 294.
(e) Rem.
p. 311.

T A B L E

DES CHAPITRES & DES SECTIONS,

Dans la TRADITION DES NOUVEAUX MISTIQUES.

P	<i>Préface.</i>	pag. 290
	S. CLÉMENT D' ALEXANDRIE.	291
Chap. I.	<i>Idee générale de la Gnose.</i>	ibid.
Chap. II.	<i>De la fausse Gnose, par laquelle l' Auteur prétend conclure que S. Clément n' use point d' exagération.</i>	292
Section I.	<i>Suite mémorable de ce Chapitre: Question, si l' Auteur a bien conclu qu' il n' y a point d' exagérations dans les paroles de S. Clément.</i>	ibid.
Section II.	<i>Excès qu' on attribue à S. Clément.</i>	293
Chap. III.	<i>De la vraie Gnose.</i>	294
Section I.	<i>Ce que c' est la Gnose & le Gnostique de saint Clément d' Alexandrie.</i>	295
Section II.	<i>Que l' idee que l' on vient de proposer du Gnostique, satisfait à tous les passages de ce Pere.</i>	297
Section III.	<i>Ce que l' Auteur avoit à trouver selon son dessein dans S. Clément d' Alexandrie, de l' homme passif des nouveaux Mistiques.</i>	298
Chap. IV.	<i>La Gnose consiste dans une habitude d' amour & de contemplation.</i>	299
Section I.	<i>Examen du premier passage qui est produit dans ce Chapitre, où il est parlé de l' admiration.</i>	ibid.
Section II.	<i>Autres passages produits, dont l' effet est tout contraire à celui qu' on a prétendu: restriction importante de S. Clément dans les choses de perfection qu' il attribue à son Gnostique.</i>	300
Chap. V.	<i>La Gnose est une habitude de charité pure & désintéressée.</i>	301
Chap. VI.	<i>La Gnose est une contemplation permanente.</i>	303
Section I.	<i>Explications générales ou clefs des expressions de S. Clément.</i>	ibid.
Section II.	<i>Locutions plus particulieres, & preuves que le Gnostique fait toujours de nouveaux efforts.</i>	304
Section III.		
Section IV.	<i>Si le Gnostique exclus tout raisonnement discursif.</i>	305
Section V.	<i>De la contemplation par négation du simple regard amoureux, & de l' exclusion des attributs.</i>	307
Section VI.	<i>Fortes expressions de S. Clément sur l' immutabilité, qu' il attribue à son Gnostique.</i>	308
Section VII.	<i>Solutions particulieres pour les passages où il est dit que le Gnostique en vient à une habitude de contemplation éternelle, immuable, & inaltérable.</i>	310
Section VIII.	<i>L' entendre perpétuel de S. Clément s' explique par les mêmes principes, & par la nature de l' habitude.</i>	311
Section IX.	<i>Des nécessités que S. Clément attribue à son Gnostique.</i>	ibid.
Section X.	<i>Suites des passages du Chapitre sixième.</i>	313
Chap. VII.	<i>La Gnose est un état d' impassibilité.</i>	ibid.
Section I.	<i>Passage du Livre sixième rapporté dans ce Chapitre: En quel sens l' homme parfait est sans désir.</i>	314
Section II.		
Section III.	<i>Suite du passage, où il est parlé de l' apatie du Gnostique.</i>	ibid.

Section IV. Suite du même passage, où il est parlé des vertus & de la perfection de la justice Chrétienne.	316
Chap. VIII. La Gnose est la passivité des Mystiques.	319
Chap. IX. La Gnose est un état où l'ame n'a plus besoin des pratiques ordinaires.	320
Section I. Les gémissements & les précautions renvoyés.	ibid.
Section II.	
Section III.	
Section IV. Le Gnostique actif.	322
Chap. X. La Gnose parfaite exclut tout désir excité.	323
Section I. Deux réponses qu'on fait aux passages de S. Clément sur les demandes. Première réponse: S'il est vrai que les demandes attribuées au Gnostique soient passives.	ibid.
Section II. Seconde réponse: S'il est vrai que les demandes attribuées au Gnostique soient des restes d'imperfection, ou que le parfait Gnostique ne demande rien.	325
Section III. Passage de S. Clément où il fait demander au Coryphée: Vainez-vous pour éluder.	326
Section IV. S'il y a dans S. Clément un état supérieur à celui qu'il appelle la Gnose.	328
Section V. Sur les désirs, sur l'efficacité de la Prière intérieure, & sur les actes réglés.	332
Section VI. Sur l'action de grace: si elle exclut la demande, & réduit tout au passif.	334
Section VII. La principale objection se résout par elle-même.	336
Section VIII. Conséquence de la doctrine précédente.	ibid.
Section IX. Si c'est une demande intéressée que de demander les biens temporels avec le reste des Fidèles, & toute l'Eglise.	338
Section X. Si c'est un désir intéressé de désirer les biens éternels.	339
Section XI. Si c'est un désir imparfait & intéressé de désirer la persévérance, ou l'accroissement de l'amour.	ibid.
Section XII. L'Espérance supprimée par une mauvaise version.	341
Section XIII. Deux passages qu'on prétend décisifs, & qui ne concluent rien.	342
Section XIV. Conclusion de l'Auteur des Remarques.	ibid.
Réflexions sur le Chapitre VIII. dont le titre est: LA GNOSE EST L'ETAT PASSIF DES MYSTIQUES.	344
Chap. XI. Le Gnostique est désiré.	350
Chap. XII. Le Gnostique voit Dieu face à face, & est rassasié.	353
Section I. Premier passage, où saint Clément a bien pris le sens littéral de saint Paul.	ibid.
Section II. Autre passage.	354
Section III. Premier passage objecté.	ibid.
Section IV. Autres passages objectés.	355
Section V. Conséquences de la doctrine de la vision face à face.	358
Section VI. Ce qu'on appelle le fond de l'ame.	359
Section VII. Sur la réflexion & sur l'amour propre.	ibid.
Chap. XIII. Le Gnostique a le don de prophétie.	360
Chap. XIV. La Gnose est un état Apostolique.	363
Chap. XV. Quelle est la sûreté de la voie Gnostique.	365
Chap. XVI. La Gnose est fondée sur une Tradition secrète.	367
Section I. Traditions & secrets particuliers combien inouis dans l'Eglise: Doctrine de S. Augustin.	367

Section II. <i>Principes de la Tradition.</i>	369
Section III. <i>Trois Auteurs qu'on allégué seuls pour établir ces Traditions prétendues secrètes : Le premier Auteur, CASSIEN.</i>	371
Section IV. <i>Second Auteur : S. DENIS.</i>	372
Section V. <i>Des secrets que l'on cachoit aux profanes, aux non initiés, & aux hommes vulgaires.</i>	374
Section VI. <i>Qu'il n'y a rien à cacher aux Fidèles dans tout S. Denis.</i>	376
Section VII. <i>Passage de S. CLEMENT d'ALEXANDRIE.</i>	377
Section VIII. <i>Autres passages du même Pere : Vraie notion de la Tradition.</i>	379
Section IX. <i>Autres passages.</i>	382
Section X. <i>Suite des passages.</i>	383
Section XI. <i>Autres passages.</i>	384
Section XII. <i>Réflexions sur les trois Auteurs dont on vient d'examiner les passages.</i>	387
Chap. XVII. <i>Du secret qu'on doit garder sur la Gnose.</i>	389
Section I. <i>Qu'est-ce donc que S. Clément a voulu cacher?</i>	ibid.
Section II. <i>Diverses expressions de l'Auteur dans ce dix-septième Chapitre.</i>	394

FIN DE LA TABLE.

II.

R E P O N S E

D'UN THEOLOGIEN*

*À la première Lettre de M. l'Archevêque de Cambrai
à M. l'Evêque de Chartres.*

MONSIEUR,

JE ne fais si vous êtes informé de l'étonnement du Public sur vos Lettres à M. l'Evêque de Chartres, principalement sur la première : si je dévoilois tous les sujets de cette surprise, je composerois un Volume plutôt qu'une Lettre; mais après qu'on a beaucoup écrit sur une matière, il faut se réduire à ce qui emporte le plus clairement la décision; & je le mets dans ces trois Chefs, dont je ferai trois *Questions*, que je prens la liberté de vous adresser à vous-même. La première, si vous avez bien prouvé les altérations de votre Texte, que vous reprochez à ce Prélat. La seconde, si le sens nouveau que vous donnez au Concile de Trente est soutenable. La troisième, si votre première Explication adressée au même Prélat, étoit la vraie Explication de votre pensée, ou un simple Argument *ad hominem*, une simple complaisance pour M. de Chartres, comme vous le dites à présent, sans en avoir jamais donné la moindre marque. Ces trois Questions feront connoître beaucoup de choses essentielles, non seulement sur le fond de votre doctrine, mais encore sur la manière dont vous procédez dans cette affaire; & c'est à moi à les proposer d'une manière sensible.

PREMIERE QUESTION.

Sur l'altération du Texte, imputée à M. l'Evêque de Chartres.

LE premier sujet de vos plaintes regarde l'altération de votre Texte imputée à M. de Chartres: *En voici, dites-vous (a), un exemple des plus sensibles*: s'il est sensible, on pourra juger des autres par celui-ci. Vous dites qu'on vous impose, quand on vous fait dire (b): *Qu'il faut que les âmes d'un certain état ne se servent plus dans leurs tentations du remède de la mortification intérieure & extérieure, ni des actes de crainte, ni de toutes les pratiques de l'amour par lesquelles elles se sont sanctifiées*. Vous trouvez tout le contraire dans l'en-

1.
Altération
Imputée à
M. de Char-
tres.
(a) 1. Let-
tre à M.
de Chartres
p. 9.
(b) Lettre
Post. de M.
de Chartres
p. 106.

(*) C'est-à-dire, M. Bossuet. Voyez ci-dessus l'Avertissement de l'Editeur de Paris, dans l'Article II. avec la Note de notre façon.

droit qu'on cite des Maximes des Saints, où vous parlez en cette sorte (a) : *Il est capital de supposer d'abord, que les tentations d'une ame ne sont que tentations communes, dont le remède est la mortification intérieure & extérieure avec tous les actes de crainte, & toutes les pratiques de l'amour intéressé.* Par-là vous prouvez très-bien en effet, que les tentations communes & des états ordinaires, sont guéries par ces remèdes; mais vous oubliez ce qui suit immédiatement après (b) : *Il faut être ferme pour n'admettre rien au-delà, sans une entière conviction que ces remèdes sont absolument inutiles.* Ce sont les paroles que M. de Chartres vous objecte; & ainsi manifestement ce Prélat a trouvé l'état, où vous dites, non pas seulement que les ames ne se servent plus dans leurs tentations de la mortification intérieure & extérieure, ni des actes de crainte, ni de toutes les pratiques de l'amour intéressé: mais encore où l'on est entièrement convaincu, que ces remèdes leur sont absolument inutiles. De cette sorte l'altération est toute entière de votre côté, puisque c'est vous seul qui supprimez dans votre Texte ces paroles que M. de Chartres tourne contre vous.

Quelque outrées que soient vos paroles, vous ne manquez jamais d'excuses: mais celle-ci est bien légère (c) : *Il est vrai seulement, dites-vous, que je remarque dans la page suivante le cas singulier de l'extrémité des épreuves, où il arrive que ces remèdes sont absolument inutiles pour apaiser la tentation; mais c'est vous encore ici, qui altérez votre Texte.* Vous vous faites dire seulement, que ces remèdes sont inutiles à la tentation, comme s'il s'agissoit seulement d'un genre particulier de tentation, où les ames ne doivent plus se servir de ces remèdes. Mais outre que c'est toujours une erreur pernicieuse à la piété, de reconnoître une tentation quelle qu'elle soit, & en quelque état que ce soit, où la mortification intérieure & extérieure soient absolument inutiles: la suite de votre discours fait voir l'inutilité de ces remèdes à la tentation de cet état indéfiniment; puis-que vous ajoutez aussi-tôt après (d), qu'il ne faut pour apaiser la tentation que le seul exercice du pur amour, qui est l'exercice de l'état.

Aussi est-ce en parlant des ames de cet état, que vous dites indéfiniment (e) : *Qu'elles ne sont mises en paix au milieu de leurs tentations par aucuns des remèdes ordinaires, qui sont les motifs d'un amour intéressé, du moins pendant qu'elles sont dans la grace du pur amour.* Ainsi vous parlez toujours indéfiniment des tentations de l'état. Vous continuez (f) : *Il n'y a que la fidèle coopération à la grace de ce pur amour, qui calme leurs tentations: encore indéfiniment; & c'est par-là, ajoutez-vous, qu'on peut distinguer leurs épreuves des épreuves communes.* Il s'agit donc de l'état auquel appartiennent ces épreuves extraordinaires. Et vous concluez en cette sorte : *Les ames qui ne sont pas dans cet état, à qui appartiennent ces épreuves, tomberont infailliblement dans des excès terribles, si on veut contre leur besoin les tenir dans des actes simples du pur amour: & celles qui ont le véritable attrait du*

(a) Max.
p. 144.

(b) Max.
p. 144-145.

(c) Lettr.
à M. de
Chartres,
pag. 10. 11.

(d) Ibid.
11. Lettr.
pag. 11.

(e) Max.
p. 145.

(f) Max.
p. 145.

pur amour, ne seront jamais mises en paix par les pratiques ordinaires de l'amour intéressé. Voilà donc toujours deux états marqués; dans l'un desquels, les actes simples du pur amour ne font que du mal; & dans l'autre aussi, les pratiques ordinaires de l'amour intéressé, parmi lesquelles vous comprenez la mortification intérieure & extérieure, sont inutiles.

C'est aussi sans fondement que vous distinguez un genre particulier de tentation, où la mortification intérieure & extérieure soient *absolument inutiles*. C'est de la plus forte de toutes les tentations, & de laquelle le Démon même dont les Apôtres n'avoient pu venir à bout étoit la figure, que Jesus-Christ a parlé quand il a dit (a), que ce Démon *ne peut être chassé que par l'oraison & par le jeûne*: Mais qu'il y ait des tentations où le jeûne sous lequel Jesus-Christ a compris la mortification extérieure, & l'oraison sous laquelle l'intérieure est renfermée *fussent absolument inutiles*; c'est ce que ce Maître céleste ne nous a jamais enseigné: & il n'y a que de faux Mystiques qui soient *entièrement convaincus* de cette inutilité. Au lieu donc de reprocher à M. de Chartres qu'il altéroit votre Texte, en y trouvant des tentations où la mortification intérieure & extérieure fussent *absolument inutiles*, vous lui deviez avouer le tort que vous avez eu de l'établir.

Que vous sert en effet d'avoir reconnu la nécessité de la mortification intérieure & extérieure (b) dans les tentations communes que vous appelez des *commençans*; puisque vous ne parlez ainsi, que pour en venir aux états, où par une *entière conviction* on les croit absolument inutiles? Vous ne laissez donc (c) qu'aux *commençans* la mortification intérieure & extérieure, non plus que les pratiques de l'amour intéressé. Il est réservé aux âmes éminentes de repousser d'une autre manière les tentations de leur état qui enferme celle du désespoir; & ce moyen de les repousser, c'est d'y succomber en acquiesçant, comme vous le dites ailleurs (d), à sa juste condamnation de la part de Dieu: ce qui d'ordinaire sert à les mettre en paix & à calmer la tentation qui n'est destinée qu'à ces effets, où vous mettez la purification de l'amour. Voilà, MONSEIGNEUR, tout le corps de votre doctrine sur les tentations de l'état parfait. Et M. de Chartres, en vous faisant dire que vous en avez exclus la mortification intérieure & le reste, loin d'altérer votre Texte comme vous l'en accusez, non seulement n'a fait que transcrire vos propres paroles, mais encore n'a fait que suivre tout l'enchaînement de vos principes.

Telles sont ces altérations, dont vous nous aviez promis un *exemple des plus sensibles*. Il vous échappe des mains; & ce qui devoit être le plus clair pour votre dessein, se tourne en preuve contre vous.

Vous ne vous plaignez pas avec moins de force d'une autre altération de M. de Chartres: & vous l'accusez (e) d'avoir deux fois ajouté à votre Texte le terme de *supernaturel* qui n'y étoit pas,

(a) *Matth.*
XVII, 20.(b) *Max.*
P. 75.(c) *Ibid.*
P. 144.(d) *Max.*
P. 91, 92.11.
Autre altération
imputée à
M. de Chartres.
(e) *J. Lami.*
P. 33.

& qu'on n'en sauroit tirer. C'est un fait qui ne demande qu'une simple lecture, & je ne prétens aussi que conférer vos paroles avec celles de M. de Chartres que vous y avez insérées. Vous parlez ainsi à ce Prélat: *Pour me rendre ridicule à moi-même, vous rapportez*

(a) *Lettre*
Pass. de M.
de Chartres,
P. 31. 32.
(b) Max.
pag. 5.

(a) *cette proposition de mon Livre* (b): Cet amour d'Espérance est nommé tel, parce que le motif d'intérêt propre y est encore dominant. *Après quoi vous dites*: Changez cette proposition: selon le sens de l'amour naturel il faut l'exprimer ainsi. Cet amour (surnaturel) d'Espérance est nommé tel, parce que le principe intérieur de l'amour naturel de la béatitude pour vous-même y est encore dominant.

(c) *Max.*
Pag. 71.

Vous ajoutez: & à la place de celle-ci (c): Dieu jaloux veut purifier l'amour, en ne lui faisant voir nulle espérance pour son intérêt propre, même éternel: il faudroit dire; Dieu jaloux veut purifier l'amour, en ne lui faisant voir nulle espérance (surnaturelle) pour son affection naturelle de béatitude, même éternelle. M. de Cambrai pourroit-il porter la honte de telles propositions? Après avoir rapporté ces paroles de M. de Chartres, vous vous élevez contre lui en cette sorte. Non, MONSEIGNEUR, je ne mérite point de porter cette honte: retranchez ce que vous ajoutez, sans le pouvoir tirer de mon Texte; & toutes ces contradictions ridicules s'évanouiront. Vous ajoutez au terme d'amour d'Espérance, le terme de surnaturel. Vous ajoutez à celui d'Espérance celui de surnaturelle. En ajoutant ainsi dans un Texte sans se gêner, il n'y a rien dont on ne vienne facilement à bout. Voilà votre plainte dans toute son étendue, & du moins vous ne direz pas qu'on l'ait affoiblie. Sans entrer dans le fond de la matière, ici où il ne s'agit que de l'altération de votre Texte, elle consiste à y ajouter à votre amour du troisième degré que vous nommez l'amour d'Espérance (d), le terme de surnaturel, qui non seulement n'y est pas, mais encore n'en peut être tiré selon vous. Mais, MONSEIGNEUR, vous ne songez pas, que c'est vous-même qui ajoutez ce terme. C'est vous, dis-je, qui citant dans

(d) *Max.*
Pag. 5.

(e) *Instr.*
Pass. 2. 5.

vostra Instruction Pastorale (e) le passage où vous vous plaignez que M. de Chartres ajoute le terme de surnaturel, l'y avez-vous-même ajouté. Reconnaissez vos paroles: *La Foi nous enseigne, dites-vous, que l'Espérance est une vertu surnaturelle*. Quand donc on a ajouté le terme de surnaturel à celui de l'Espérance, on n'a fait que développer ce qu'il contient nécessairement selon vous-même. Poursuivez: *L'amour de Dieu, continuez-vous* (f), *qu'on nomme d'Espérance est un amour véritablement surnaturel*: & un peu après: J'ai deux divers degrés avec des définitions différentes de l'amour naturel de pure concupiscence, & de celui de l'Espérance chrétienne qui est surnaturel: De cette sorte, que l'amour que vous appelez surnaturel, c'est manifestement l'amour d'Espérance; amour dont vous faites un degré à part, distingué de celui du second degré, que vous appelez l'amour naturel de pure concupiscence. C'est encore un coup de cet amour

(f) *Ibid.*
Pag. 6.

d'Espérance & du troisième degré; c'est, dis-je, de cet amour que vous avez dit en termes formels deux & trois fois, qu'il étoit surnaturel. Etrange combat de vous-même avec vous-même! C'est vous qui appelez cet amour d'Espérance *surnaturel*: c'est vous-même qui reprochez à M. de Chartres de lui donner le même nom. Qu'est-ce qui vous fait ainsi méconnoître & défavouer vos propres discours? est-ce oubli? est-ce le plaisir de vous plaindre, ou le désir d'abattre un adversaire, ou le peu de suite de votre système? Quoi qu'il en soit, vous insultez à M. de Chartres (a), comme s'il avoit un tort extrême: vous l'accusez d'ajouter *sans se gêner*, ce qu'il lui plaît, à votre Texte, & de donner par ce moyen une *affection naturelle* pour motif aux vertus surnaturelles. Enfin vous lui demandez: Permettriez-vous à un autre d'ajouter à ce que vous avez écrit, pour vous faire dire les impiétés & les extravagances que vous avez le plus en horreur? On ne peut pas faire à un Prélat des reproches plus amers. Il se trouve cependant que ce qu'il avance est pris de vous-même. L'impiété & l'extravagance qui vous font horreur, sont contenues dans vos propres paroles. Et si c'est vous faire dire une impiété, que de vous faire appeler *surnaturelle*, l'Espérance dont vous parlez dans vos Maximes; la piété sera donc de l'appeler naturelle: ce qui est contraire à toute sorte de langage Théologique; &, comme on a vu, au votre même.

On pourroit avec la même facilité faire encore retomber sur vous les autres altérations dont vous accusez M. de Chartres. Mais nous avons à traiter des matières plus importantes; & il me suffit qu'on puisse juger par les deux exemples d'altération que vous croiez les plus manifestes, de la foiblesse de tous les autres.

DEUXIEME QUESTION.

Sur le Concile de Trente.

ON ne fait, MONSIEUR, où vous avez pris l'explication de ce Décret du Concile de Trente (b): Il est constant que c'est contredire la Foi orthodoxe, que de soutenir que les justes pèchent dans toutes leurs œuvres, si outre le désir principal que Dieu soit glorifié, ils envisagent la récompense éternelle pour exciter leur paresse, & pour s'encourager à courir dans la carrière: puisqu'il est écrit: J'ai incliné mon cœur à accomplir vos justices, à cause de la récompense; & que l'Apôtre dit de Moïse, qu'il regardoit à la récompense.

Pour prendre une première notion du dessein de tout le Décret, il faut supposer avec vous-même (c), comme avec tous les Théologiens, qu'il est dressé contre Luther & les Protestans qui nioient la bonté & l'honnêteté de l'acte d'Espérance, en tant qu'il avoit en vue la récompense éternelle.

Il y a deux parties dans ce Décret, dont l'une est la condamnation de l'erreur des Protestans, & l'autre en enferme la réfutation par deux exemples tirés de l'Ecriture, celui de David & celui de Moïse.

II.
Explica-
tio nouvel-
le, réfutée.
(a) Lettre
Past. de M.
de Ch. pag.
46. 45. 46.

Monsieur de Chartres vous presse vivement (a) par ces deux parties du Décret; & vous tâchez de les éluder d'une manière qui n'a point d'exemple, en répondant de cette sorte: *Il m'a paru que le Concile ne vouloit point parler de l'Espérance, vertu Théologale commandée; puisqu'il se contentoit de dire de la chose dont il parloit, qu'elle n'étoit pas un péché, & qu'il vouloit parler seulement de la mercénarité jointe dans l'ame imparfaite avec cette vertu surnaturelle.*

Permettez qu'on vous demande, MONSIEUR, où vous avez pris cette explication? Est-ce dans les termes du Concile? On voit bien que non, puisqu'il n'y est fait nulle mention de cette *imparfaite mercénarité*, que vous dites qu'il a eu en vue. Que si vous dites qu'elle y doit être sous-entendue, contre la suite des paroles: on vous fera avec respect une autre demande, si parmi tant d'Auteurs qui ont cité ce Décret, vous en pouvez trouver un seul, qui ait indiqué ce sens. Non seulement vous n'en rapportez aucun qui vous favorise: mais il n'y en a aucun qui ait traité de cette manière que ne vous soit contrairement ouvertement.

Tout ce qu'il y a de Controversistes, & pour parler plus généralement, tout ce qu'il y a de Théologiens, en traitant de la bonté & l'honnêteté de l'acte d'Espérance chrétienne, demandent contre les Protestans, si c'est péché que de servir Dieu dans la vue de l'éternelle récompense; & ils répondent unanimement, que le contraire est expressement défini par le Concile de Trente.

(b) Tom.
III. de 7.
p. 116. 7.
cap. VIII.

Le Cardinal Bellarmin (b) en examinant cette Question, après avoir proposé le sentiment de Calvin, dit que le Concile de Trente a décidé le contraire: *Contrariam doctrinam tradit Concilium Tridentinum*: C'est-à-dire, comme il l'explique, qu'il a décidé, qu'on doit agir, *premièrement pour la gloire de Dieu, & secondement aussi en vue de la récompense de la félicité éternelle*: qui est l'abrégé des paroles du Décret dont il s'agit.

(c) Diff. I.
III. p. 31.

Estius (c) en proposant la même Question: S'il est permis de servir Dieu en vue de la récompense éternelle, conclut à l'affirmative, & la prouve par l'autorité du Concile de Trente (d).

(d) Sess. VI.
cap. 11. &
can. 31.
(e) 1. 3. 59.
27. III. p.
170.

Vous citez souvent Sylvius (e), & vous paroissez déférer à ses sentimens. Vous y trouverez la même conclusion, en y ajoutant qu'elle est de Foi par la parole de Dieu écrite & non écrite, & en particulier par la décision expresse du Concile de Trente (f), Chapitre en question, & au Canon 31.

(f) Sess.
VI. Cap. 27.
sup.

Tout cela se dit par ces Auteurs, en vue d'établir la bonté & l'honnêteté de l'acte de l'Espérance, vertu théologale, où l'on desire la récompense éternelle.

Suarez dans le Traité de cette Vertu (a) demande : *Si c'est un acte bonnête de l'Espérance, que d'agir en vue de la récompense éternelle?* (a) De Sp. Disp. 1. Sess. 1. n. 1.

UTRUM operari intuitu aeternae retributionis sit actus Spei honestus? &c il répond en cette sorte: *Lutherani damnant actum illum tamquam omnino malum: primo quia non licet illam Spem ponere in operibus & meritis. Secundo, quia quod non procedit ex puro amore, ordinat Deum ad nos; quod est inordinatum. Nihilominus dico: operari propter retributionem aeternam, per se bonum est & honestum. C'est-à-dire: Les Luthériens condamnent cet acte comme tout-à-fait mauvais; premièrement, parce qu'il n'est pas permis de mettre cette Espérance dans les œuvres & dans les mérites; & secondement, parce que ce qui ne procède pas du pur amour, rapporte Dieu à nous; ORDINAT Deum ad nos; CE qui est déformé. Voilà donc les Luthériens fondés sur le pur amour, aussi mal-à-propos que les Quicéistes, quoique par un autre tour: & voici la résolution de Suarez sur cette difficulté: Je dis néanmoins, qu'il est bon & bonnête de soi d'agir pour la récompense éternelle: à quoi il ajoute, que cette Proposition, où il s'agit, comme on voit, de l'acte de l'Espérance chrétienne, est de Foi; à cause qu'elle est définie dans le Concile de Trente (b).*

(b) Sess. VI. c. 13. n. 1.

En un mot, sans perdre le tems à nommer les Théologiens l'un après l'autre, on met en fait qu'il n'y en a point depuis le Concile de Trente, qui bien éloigné de votre interprétation n'ait suivi positivement la contraire, que les paroles de ce saint Concile présentent seule à l'esprit.

Après cela on s'étonne des paroles de votre Lettre (c): *Supposons que je me sois trompé dans cette explication du Concile, & que je l'aie mal citée; c'est un fait qui n'importe rien au dogme. Quoi, MON-SEIGNEUR? une explication que vous donnez seul, où vous avez contre vous tous les Docteurs, où vous n'en sauriez citer un seul pour vous, n'importe rien au dogme? une explication d'un Décret de Foi contraire à l'intention de toute l'Eglise, sera un fait indifférent? où en est la Foi, si on laisse passer cette maxime?* (c) 1. Lett. à M. de Charvaz, p. 41.

Mais vous apportez une raison (d): *C'est, dites-vous, que si le Concile avoit parlé de l'Espérance, vertu théologale, il ne se seroit pas contenté de dire qu'elle n'étoit pas un péché: donc concluez-vous, il vouloit parler d'une autre chose, & de l'imparfaite mercénarité. Quoi, dans une affaire de dogme, où vous ajoutez au Concile un terme qui n'y fut jamais; pour toute preuve & au préjudice du consentement exprès & unanime de tous les Docteurs; vous alléguez un raisonnement pris dans votre esprit? Est-ce ainsi que vous traitez la Théologie? Mais encore, combien est foible ce raisonnement? Le Concile dit seulement que l'action dont il parle (e) n'est pas un péché; donc il ne parle pas de l'Espérance, vertu théologale. Mais si c'est de cette Espérance que parlent les Protestans, contre lesquels vous convenez que le Décret est dressé; s'il ont osé* (d) 1. Lett. p. 41. (e) Mas. p. 49.

assurer que cet acte de l'Espérance étoit illicite, indigne d'un Chrétien, & par conséquent un péché : le Concile ne pourra-t-il pas condamner la contradictoire, & décider que c'est une erreur contraire à la Foi orthodoxe, de dire qu'un tel acte soit péché ? Où prenez-vous, MONSIEUR, ces nouveaux principes ? & quelle règle nous donnez-vous pour expliquer les Conciles ?

C'est un fait constant que Luther ne reconnoît la vraie vertu de l'Espérance que dans l'acte, où en adhérant aux promesses de la rémission des péchés, on se les applique en particulier par la croiance certaine qu'ils sont remis à chacun de nous ; & que c'est-là ce qui constitue notre justification. Pour l'acte où l'on regarde le repos & la récompense éternelle, Luther & les Luthériens soutiennent, qu'en les pratiquant on est de ceux dont saint Paul a dit (a) : *Omnes querunt quæ sua sunt* : On cherche son intérêt, & non pas celui de Jésus-Christ. Telle est la doctrine de Luther, comme Suarez l'a posée en très-peu de mots. N'est-il pas permis au Concile d'opposer la contradictoire à un dogme si pervers ?

Mais, quoi qu'il vous plaise de supposer, encore êtes-vous bien loin de votre compte. Il n'est pas vrai que le Concile se soit contenté de dire que l'Espérance de la récompense n'est pas un péché : il la met au rang des desirs les plus vertueux, quand il l'attribue à des âmes aussi parfaites que celles de David & de Moïse, dont l'un a dit (b) : *Qu'il a incliné son cœur à garder les commandemens divins, à cause de la récompense* ; & saint Paul a dit de l'autre (c) : *Qu'il y regardoit, dans l'acte éminent où il préféra l'opprobre de Jésus-Christ à tous les trésors de l'Egypte & à toutes les grandeurs du monde* : *Aspiciebat enim in remunerationem*.

Il faut avouer que M. de Chartres vous presse ici d'une manière bien vive : voici vos paroles qu'il produit (d) : *Parler ainsi, dites-vous, c'est parler sans s'éloigner en rien de la doctrine du saint Concile de Trente, qui a déclaré contre les Protestans, que l'amour de la préférence dans lequel le motif de la gloire de Dieu est le motif principal auquel celui de notre propre intérêt est subordonné, n'est point un péché*. Sur

ces paroles expresse de votre Livre des Maximes (e), où vous parlez du propre intérêt comme de la chose dont le Concile a défini contre les Protestans, que ce n'est pas un péché : ce docte Prélat a formé ce raisonnement (f) : Joignons, dit-il, présentement les paroles du Concile de Trente à la définition de l'amour mêlé, & de préférence donnée par le Livre, & mettons la preuve dans la forme de l'Ecole. Le motif moins principal qui est l'intérêt propre, rapporté & subordonné à la gloire de Dieu, est la même chose que la récompense éternelle, que le saint Concile de Trente subordonne au désir principal de la gloire de Dieu (dans le passage cité :) Or est-il que ce second motif de la récompense éternelle, dans le sens du Concile de Trente est un motif surnaturel qui excite la paresse des justes, & les encourage à marcher dans la car-

(a) Phil.
i. 21.

(b) 1^{re} Cor.
xiii. 11.

(c) 1^{re} Cor.
xiii. 11.

III.
Argument
de M. de
Chartres,
combien
l'invincible
(d) Lettre.
P. 41.

(e) Max.
P. 19.

(f) Lettre.
P. 46.

rière, tel qu'il étoit dans Moïse & dans David: Donc le motif de l'intérêt propre dans le Livre de l'Explication des Maximes, est un motif d'intérêt surnaturel, & non une affection naturelle, laquelle n'est plus selon l'Auteur dans les parfaits, comme Moïse & David.

Voilà contre vous, MONSIEUR, la plus claire & la plus complète démonstration que l'on pût faire. Il s'agissoit de montrer que l'intérêt propre selon votre Livre, étoit quelque chose de surnaturel, & non pas votre affection naturelle. On vous presse par la citation du Décret que vous rapportez du saint Concile de Trente: ce Décret parle de l'acte où l'on désire la récompense, qui sans doute est surnaturelle; mais ce Décret par vous-même regarde l'intérêt propre; donc selon vous l'intérêt propre est surnaturel. Il n'y a rien de plus évident, ni de plus démonstratif; ce qui paroît par l'embarras manifeste où vous tombez dans votre Réponse.

Pour me faire justice, dites-vous (a), il faut suivre ma pensée sur le sens du Concile. Ma pensée a été, que le Concile se servoit de l'exemple de Moïse & de David pour prouver qu'on peut sans pécher mêler quelques actes d'affection naturelle pour la béatitude, avec les desirs surnaturels de l'Espérance. Ce sont vos paroles, & je ne sais comment vous avez pu vous résoudre à les avancer. Car à qui en vouloit le saint Concile? Les Protestans contre qui vous avouez que ce Chapitre est composé, ont-ils jamais dit un mot contre votre desir naturel? Vous ne sauriez nommer, je ne dirai pas un seul Protestant, mais un seul Auteur qu'on ait repris d'avoir erré contre ce desir. Ce n'étoit point ce desir naturel, mais l'Espérance elle-même que les Protestans trouvoient illicite & désordonnée, comme cherchant son propre avantage. C'est donc cette erreur contre l'Espérance, que le Concile a voulu bannir d'entre les Fidèles; & il n'y a rien de plus vain, que de tourner toute l'autorité d'un Concile œcuménique, & toutes les forces de l'Eglise contre un fantôme.

En effet pesez, MONSIEUR, les paroles du Concile: ce qu'il a voulu soutenir contre Luther & les Protestans, c'est qu'il est permis d'agir en vue de la félicité éternelle, d'exciter par-là sa paresse, de s'encourager à courir à la récompense qu'on doit recevoir à la fin de la course, dans le dessein principal de glorifier Dieu: or tout cela c'est l'effet de l'Espérance chrétienne & surnaturelle: on ne trouve point-là de place pour les desirs naturels, dont vous voulez faire l'objet du Concile. La récompense que S. Paul (b) fait regarder à Moïse, est celle que cet Apôtre a fondée non sur un desir naturel, mais uniquement sur la Foi. C'est le seul objet de S. Paul, depuis le premier verset de ce Chapitre jusqu'au dernier. C'est pour cela que dès le commencement (c) il a défini la Foi, le soutien des choses qu'on doit espérer: *SPERANDARUM substantia rerum*: pour montrer que l'Espérance dont il parloit, & qu'il fait voir dans Moïse, étoit l'Espérance chrétienne. La récompense qui inclinoit le cœur de David à

(a) 1. Lett.
p. 44. 45.

(b) Heb.
xii. 26.

(c) Ibid.
vers. 1.

l'accomplissement des préceptes, étoit celle que Dieu avoit révélée, celle qui lui faisoit dire (a) : *Dieu est mon partage; & ailleurs (b) : Les justes m'attendent jusqu'à ce que vous me rendiez ma récompense.* Vous avez de beaux tours d'esprit, mais vous ne persuaderez à personne, que tout un Concile œcuménique se soit mis en peine de soutenir Moïse & David par vos desirs naturels, ou que ce fût-là alors la question de l'Eglise, & qu'on n'y eût rien de meilleur à faire qu'à définir votre système.

IV.
Consé-
quences
pernicieu-
ses de cette
manière
d'interpré-
ter les
Conciles.
(c) 1. Let-
tre pag. 43.

Mais la maniere dont vous coulez cette grossiere défaite & ce détour manifeste du sens du Concile, est encore plus dangereuse que la chose même. Il n'y a rien-là, dites vous (c), contre la Foi : ou pour répéter vos propres paroles : *C'est un fait qui n'importe rien au dogme.* Il n'appartient point à la Foi, ni au dogme catholique, de donner à un Décret d'un Concile œcuménique, un sens que personne n'y trouve que vous ; disons plus, un sens où tous les Théologiens vous sont directement opposés, un sens qui élude le dessein exprès du Décret contre les Protestans, un sens qui élude encore l'interprétation que donne ce même Concile à deux passages exprès de l'Ecriture ; un sens qui réduit à rien & la décision & la preuve du Concile même ?

(d) Sess. VI.
sup. 16.

Vous voudrez peut-être vous sauver, par l'opinion téméraire & erronée de ceux qui ne prennent pour article de Foi dans le Concile que ce qui est prononcé sous anathème dans les Canons. Mais quand vous ajouteriez cette erreur aux autres, vous ne vous tireriez pas encore d'affaire avec le Concile, & vous y trouveriez toujours votre condamnation ; puisqu'à la fin des Décrets, & avant que d'en venir aux Canons de la Session sixième dont il s'agit, il a décidé (d) : *Que ceux qui ne tiendront pas fortement, & comme Catholique, fidèlement toute la doctrine précédente sur la justification, ne seront jamais justifiés.* Et quand on n'y liroit pas ce Décret équivalent à un anathème, vous auriez toujours contre vous l'anathème exprès du Canon 31. couché en ces termes : *Si quis dixerit justificatum peccare, dum intuitu aeternae mercedis bene operatur, anathema sit. Si quelqu'un dit que le Fidèle justifié, pèche dans les bonnes œuvres qu'il fait en vue de la récompense éternelle, qu'il soit anathème.* Vous éludez cet anathème ; vous trouvez en faveur d'un désir naturel ce que le Concile entend manifestement de l'Espérance chrétienne ; & vous voulez établir qu'il n'y a rien contre la Foi dans ce détour.

V.
Conclusion
que tout le
nouveau si-
stème est
détruit par-
là, & que
toute la
Théologie
y est ren-
versée.
(e) Lettre
Pag. 1. 16.

On dira peut-être que cet endroit n'est pas essentiel à votre système, & que vous pouvez le retrancher sans entamer le reste. Mais M. de Chartres ne vous laissera pas en repos pour cela, & il en reviendra sans cesse à vous dire, comme il a fait : Pensez-y bien, MONSIEUR ; car enfin, continuera-t-il (e) : *Ce que vous avez appelé notre propre intérêt subordonné & rapporté à la gloire de Dieu, est (selon vous) la même chose que le saint Concile de Trente subordonne au*

desir principal de la gloire de Dieu : c'est de quoi vous êtes convenu : Or est-il, poursuit ce Prélat, que ce second motif du Concile est surnaturel ; car c'est celui qui excite la paresse des justes, & les encourage à marcher dans la carrière ; c'est celui dont étoit poussé Moïse un si grand Législateur, & David un si grand Prophète : Donc selon vous votre intérêt propre est surnaturel. Cependant vous nous avez donné pour règle dans votre Instruction Pastorale (a), que vous ne vous êtes jamais servi (dans votre Livre des Maximes) du terme d'intérêt en y ajoutant celui de propre, que pour signifier le seul amour naturel de nous-mêmes : c'est-là votre unique dénouement ; c'est tout le fondement de votre système : mais par vous-même il est faux ; la vérité nous force à le dire ; & ne croiez pas pour cela qu'on vous manque de respect. C'est un faux, c'est un nego de l'Ecole. Donc la règle que vous nous donnez pour tout dénouement est fautive, & vous ne pouvez vous sauver de l'autorité du Concile qu'en la démentant.

Cependant il est douloureux à toute l'Eglise, de voir un Prélat de votre importance, si prêt à tout sacrifier à un nouveau système ; s'il ne faut pour le sauver que donner un sens inoui à un Concile oecuménique ; c'est-à-dire en d'autres termes, que de se jouer de ses paroles : vous n'hésitez pas à le faire : l'Ecriture ne sera pas plus inviolable pour vous : vous ferez penser à David & à S. Paul sur Moïse, ce qui vous accommodera, sans fondement & sans témoignage : vous forcerez tout pour en venir à votre point ; vous sauverez une erreur par une autre ; & vous ferez passer imperceptiblement des nouveautés sous couleur d'un fait innocent, & qui ne fait rien au dogme. Vous avez les expressions les plus spécieuses, & les plus adroites insinuations pour faire couler ce qu'il vous plaît dans les oreilles crédules : vous hazardez tout sur cette confiance, & sur le fond inépuisable d'explications dont vous vous sentez plein. Faut-il se taire sur cela, ou bien avertir les peuples d'y prendre garde ?

TROISIEME QUESTION.

Sur la premiere explication envoyée à M. de Chartres.

R EMETTONS le fait en peu de mots. Pressé par M. de Chartres sur l'Espérance chrétienne que vous ôtiez aux parfaits dans vos Maximes sous le nom d'intérêt propre, vous lui envoyâtes une ample Explication ; où sans songer à votre clef d'amour naturel, ni à celle de motif, pris pour principe intérieur, où vous mettez maintenant votre confiance, vous tâchiez de sauver l'Espérance selon les notions communes que tout le monde avoit prises d'abord dans votre Livre : vous faisiez donc voir que vous entendiez, comme les autres, ces deux termes sur lesquels tout le Livre roule : ce qu'ayant

I.
On remet
le fait.

changé depuis par de nouvelles explications qui n'avoient plus rien de commun avec celle-là, deux vérités se sont découvertes; l'une que votre première Défense vous a paru insoutenable, puisque vous étiez contraint de l'abandonner: & l'autre, que vos secondes Défenses d'*amour naturel* & de *principe intérieur* n'étoient pas du premier dessein de votre Livre, puisque votre Explication aux pressans arguments de M. de Chartres n'en disoit mot.

II.
Démon-
stration de
M. de Char-
tres dans
sa Lettre
Pastorale:
Aveu du
premier
principe de
cette démon-
stration.

(a) Lett.
Past. de M.
de Chart.
pag. 66, 67,
68, 69.
(b) Inf.
Past. de M.
de Camb.
p. 12, 93,
100, 101,
102,
103.
Ibid. p. 100,
11.

La démonstration de M. de Chartres (a) consiste principalement dans les oppositions que ce Prélat a montrées entre cette première Explication & celles qui ont commencé à paroître après dans votre Instruction Pastorale. Il ne faut point ici perdre le tems à prouver cette opposition. Votre Instruction Pastorale (b) fait rouler, comme on vient de voir, tout le dénouement de votre Livre des Maximes sur deux choses, qu'il faut toujours avoir devant les yeux: Premièrement, sur l'*intérêt propre* que vous prétendez avoir pris pour un *amour naturel de nous-mêmes*: Et secondement, sur le terme de *motif*, que vous dites avoir entendu non comme l'objet ou la fin qui nous détermine à vouloir, mais comme le *principe* (intérieur) d'*amour par lequel on agit, & la passion qui remue le cœur*: tout cela ne se trouve point dans votre première Explication adressée à M. de Chartres; vous en convenez, & c'est aussi ce qui paroît par la seule lecture; par conséquent de votre aveu propre, vous avez manifestement varié sur le fond de votre Livre, & vos secondes Explications ont démenti les premières.

Cet aveu est évident par votre première Lettre en réponse à la Lettre Pastorale de M. de Chartres; puisque pour sauver la variation manifeste de vos Ecrits dans le dénouement essentiel de votre système, votre seul expédient est de convenir, que dans cette première Explication ce n'est pas votre véritable sentiment que vous avez exposé à ce Prélat (c): *Que vous vous êtes accommodé à sa pensée, & à son langage: & que vous avez procédé avec lui par cette sorte d'argument que l'Ecole appelle, AD HOMINEM*. Voilà toute votre Réponse; & il s'agit maintenant d'examiner si cela est ainsi que vous prétendez dans votre Lettre.

(c) Lett.
de M. de
Camb. ou
rép. p. 55,
56, 59, 67,
70.

III.
Sur le dou-
ble sens du
Livre des
Maximes,
selon la
nouvelle
Lettre à M.
de Char-
tres.
(d) Lett.
rép. p. 55.

Pour amener vos Lecteurs à votre pensée, vous proposez un système étrange de votre Livre des Maximes: vous supposez (d), que sans avoir jamais voulu donner un double sens à ce Livre, il ne laisse pas d'être vrai, qu'il a été pris en deux sens différens: Non point par des ignorans, ou par des personnes indifférentes contre vous, mais par vos meilleurs amis & vos défenseurs: Car vous ajoutez ces paroles: *Divers babilés Théologiens que je consultai, depuis le grand éclat contre mon Livre, me presserent beaucoup de me borner à la première Explication, qui étoit celle où l'intérêt propre se prend pour le salut éternel & pour l'objet de l'Espérance chrétienne: & ils m'assuroient tous qu'ils soutiendroient sans peine le Texte du Livre dans le*

même sens , sans recourir à l'autre , qui étoit celui de l'intérêt propre pris pour l'amour naturel . Bien plus : Dans la suite , poursuivez-vous (a) , il me revint de Rome que divers savans Théologiens y pensoient précisément la même chose , c'est-à-dire , qu'ils soutenoient le Texte du Livre au sens de l'intérêt propre pris pour le salut ; mais vous êtes , dites-vous , demeuré ferme au sens de l'amour naturel , qui selon vous étoit le vôtre : voilà déjà une étrange idée ; un Livre qui a un double sens , non point en un endroit seulement , mais dans tout son Texte , que d'habiles Théologiens veulent soutenir dans un sens qui étoit contraire à l'intention de l'Auteur qu'ils avoient dessein de favoriser : Que de savans défenseurs du même Auteur à Rome étoient de même sentiment , persuadés par conséquent qu'ils entendoient mieux l'Auteur que l'Auteur ne s'entendoit lui-même . Un pareil système est unique dans le monde , & vous n'en sauriez rapporter d'exemple . Mais ce qu'il y a de plus étrange , c'est que vous-même vous soutenez ces deux sens , & que tout fidèle que vous vous fassiez au sens de l'amour naturel , qui dès le commencement , à ce que vous prétendez , étoit le vôtre ; vous faites de si grands efforts dans toute une longue Explication à mettre le sens contraire dans l'esprit de M. de Chartres .

Voici la raison que vous en rendez , & il la faut rapporter dans vos propres termes (b) : Je ne vois , dites-vous , nul inconvénient de dire qu'un Livre pût être catholique en deux divers sens . Quand un Livre , poursuivez-vous , est susceptible de deux sens , dont l'un est catholique & l'autre hérétique ; on a sujet de craindre que le bon ne serve à déguiser le mauvais . Mais quand il ne s'agit tout au plus que d'une équivoque , dont les deux sens sont catholiques , elle n'a rien de dangereux ni de suspect . Je ne trouvois donc nul inconvénient à tâcher de vous montrer pour finir vos alarmes , que dans le sens même que vous donniez aux termes d'intérêt propre & désintéressé , mon Livre pouvoit être expliqué d'une manière correcte .

Vous croïez donc alors , c'est-à-dire depuis très-peu & dans vos dernières Réponses à M. de Chartres , que votre Livre pouvoit s'expliquer d'une manière correcte , sans le dénouement d'amour naturel . Mais vous oubliez ce que vous aviez écrit un an auparavant à M. de Meaux (c) , qu'en prenant l'intérêt propre pour le salut , qui est le sens que vous proposiez à M. de Chartres , & sans l'amour naturel , vous ne pouviez qu'extravaguer de page en page , & de ligne en ligne . Mais maintenant ce qui emportoit tant d'extravagances , est le même sens que vous donnez depuis comme correct à M. de Chartres .

Non seulement vous dites à M. de Meaux , que ce sens est de page en page & de ligne en ligne plein d'extravagance ; mais vous ajoutez (d) que pour soutenir ce sens , il faudroit à tout moment soutenir que l'on espère sans espérer , qu'on desire pleinement sa béatitude dans un renoncement absolu à sa béatitude ; ce qui , ajoutez-vous , n'est pas un

(a) *ibid.* p. 61.(b) *Lettre* p. 16.(c) *Lettre* p. 60.(d) *ibid.*

système, mais un songe monstrueux & une extravagance impie. Ainsi ce que vous marquez à M. de Meaux, non seulement comme insensé, extravagant, monstrueux, mais encore impie, tout d'un coup est devenu correct & catholique, quand vous avez écrit à M. de Chartres.

Il vaudroit bien mieux ne pas tant écrire, & parler plus conséquemment. Mais quand on se sent envelopé de mille sortes de difficultés insupportables, & que pour parer à tant de coups, on ne songe qu'à multiplier ses Ecrits, en se couvrant d'un côté, on s'expose de l'autre, & l'on ne peut rien dire de suivi.

Quoi qu'il en soit, & laissant à part les réflexions, quoique justes sur vos embarras inévitables, vous trompez votre Lecteur, en lui disant que votre Livre étoit susceptible de deux sens corrects; puisqu'il y a un de ces sens, & c'est celui que vous donnez à M. de Chartres, qui selon vous-même est plein d'extravagance & d'impiété.

Mais ajoutons, qu'outre ces deux sens que vous avouez, il faut de nécessité en reconnoître un troisième, qui est le mauvais, dont les Prélats vous ont accusé. Leur Déclaration, pour ne point parler de leurs autres Ecrits, montre que sous le nom d'*intérêt propre* vous excluez l'Espérance & le desir du salut; & sans entrer dans le fond, si vous leur donniez une réponse certaine, votre défense pourroit avoir de la vraisemblance. Mais il est constant que vous n'avez rien de fixe à leur opposer: le sens de vos défenseurs n'est pas le vôtre: celui de vos amis de Rome est différent de celui que vous soutenez en France & à Rome même: celui qui est correct & catholique en écrivant à M. de Chartres, étoit impie & monstrueux en écrivant à M. de Meaux. Ainsi vous vous défendez doucement, tout irrésolu & sans principes. Votre incertitude fait tomber votre Réponse; & il n'y a plus qu'un seul sens dans votre Livre, qui est le mauvais qu'on y trouve naturellement, & qui enferme l'exclusion & le sacrifice de l'Espérance.

Dès-là, notre dispute est vidée par votre propre aveu; & ce n'est plus que par abondance de droit que j'entrerai dans le reste: mais il faut pourtant vous montrer dans le détail, & par vous-même en plusieurs manieres l'inconvénient où vous vous jettez par votre prétendu argument *ad hominem*.

IV.
Sur l'argument
ad hominem.
(a) 1. Let.
p. 26.

Cet inconvénient est sensible par la définition que vous faites de cet argument. Cessez, dites-vous à M. de Chartres (a), de m'objecter la contrariété qui est entre ma Lettre imprimée dans votre Ouvrage, & mon Explication suivante: ces deux pièces doivent être évidemment contradictoires dans le langage: parce que telle est la nature d'un argument *ad hominem* où un Auteur quitte son propre langage, & où il emprunte celui d'un autre homme, pour tâcher de le persuader à sa mode, & en suivant ses préventions; ce qui, dites-vous, ne doit pas être conforme à

l'autre Explication, où l'Auteur parle naturellement dans l'usage contraire, qui est le vrai sens de ses propres paroles.

Mais, Monseigneur, vous dissimulez que lorsqu'on parle d'une manière si évidemment contradictoire à soi-même, la première chose à quoi l'on pense, c'est à prendre ses précautions; & qu'on croiroit visiblement amuser le monde, si l'on finissoit son discours sans exprimer une fois du moins sa propre pensée: au lieu, Monseigneur, par malheur pour vous, que dans toute une Explication si longue & si étendue, où durant quinze grandes pages vous parlez ce langage étranger, vous ne dites pas un seul mot qui explique le seul sentiment que vous prétendez avoir dans l'esprit.

Oseroit-on, Monseigneur, vous demander, si vous avez relu avec attention cette Réponse, que vous nous donnez pour un argument *ad hominem*? Si vous l'avez relue, je ne comprends pas ce qui vous a empêché de remarquer non seulement qu'il n'y a pas un seul mot qui marque que vous argumentiez par les principes de M. de Chartres; mais encore que depuis le commencement jusqu'à la fin vous écrivez comme un homme qui parle naturellement, & qui exprime ses propres pensées. On trouve à toutes les pages de votre Explication (a): *Je crois que l'Acte de Charité, &c. je crois que l'Acte d'Espérance, &c. je dis: je crois: je suppose: vous parlez toujours en votre nom, & il n'y a rien qu'on ressent moins dans tout votre discours qu'un air & un langage étrangers. Vous commencez par ces mots (b): Je dois, mon très cher Prélat, être plus prêt, que le moindre de tous les Fidèles, à rendre compte de ma Foi à toute l'Eglise, &c. sur-tout à vous, qui êtes mon confrère, mon bon & ancien Ami. Est-ce par-là que l'on commence un langage de complaisance & d'accommodement qui doit être contradictoire avec son propre langage? Vous continuez (c): Pour mes sentimens, les voici tels qu'ils sont dans mon cœur, & que je crois les avoir mis dans mon Livre. Avez-vous mis dans votre Livre les sentimens de M. de Chartres? on ne trouve dans cet Ecrit aucune distinction de ce que vous dites de vous-même & de ce que vous prétendez avoir emprunté. Ce stile est uniforme & perpétuel dans toute votre Explication; tout y est emprunté & feint, ou rien ne l'est: en parlant du *bonum mibi*: (ce qui m'est bon & avantageux) voilà, dites-vous (d), ce que j'appelle des Actes intéressés; & vous mettez ces Actes parmi ceux de vraie Espérance; par conséquent selon vous très-surnaturels. Le public croira-t-il que vous expliquiez les sentimens de M. de Chartres, quand il voit que vous ne cessez de répéter que vous expliquez les vôtres? Il faudroit réimprimer tout votre discours, pour marquer ici les endroits où l'on voit que vous ne parlez que votre langage naturel: mais en voici un qu'on ne sauroit oublier (e): Voilà donc, dites-vous, précisément, mon très-cher Prélat, ce que j'ai pensé en faisant mon Livre, sur les Actes que j'ai nommé intéressés: qui sont rapportés un peu après, parmi les Actes de vraie Espérance. Ce que vous pen-*

(a) Prem. résp. de M. de Camb. après la Lettr. Full. de M. de Ch. pag. 2.

(b) li d. 4. &c. p. 1.

(c) Prem. résp. de M. de Camb. après la Lettr. Full. de M. de Ch. p. 1.

(d) ibid. p. 4.

(e) ibid. p. 6.

siez en faisant votre Livre, est-ce, Monseigneur, ce que pensoit ou penseroit M. de Chartres ; ou pensiez-vous dès-lors à lui faire un argument *ad hominem* ? oh qu'il en coute, quand on veut défendre l'erreur, & soutenir une fausse excuse ! votre embarras est extrême sur cette premiere Explication que M. de Chartres a imprimée . Vous ne pouvez la reconnoître sans vous condamner vous-même , comme un homme qui nie l'Espérance : vous ne pouvez la rejeter, parce que vous l'avez donnée à M. de Chartres avec tous les témoignages que vous y pouviez attacher de votre croiance . Vous n'osez absolument ni l'approuver , ni la renoncer ; & ne sachant quel nom lui donner, vous lui appliquez à la fin celui d'Argument *ad hominem* que personne ne connoît en cette forme , ou comme vous l'appellez, Argument d'accommodement & de complaisance qui ne se trouve que chez vous .

V.
Embarras
visible dans
la Réponse
à M. de
Chartres .
(a) J. L. L.
tom. 2. p. 61.
n. 2.

Qui veut voir votre embarras sur cette objection , n'a qu'à lire votre Réponse : *J'avoue*, dites-vous (a), *qu'il régné par-tout dans cette Lettre* (dans celle où est contenue votre premiere Explication à M. de Chartres :) *un grand défaut de précaution ; & si c'est une faute, que de n'en avoir pris aucune en écrivant une simple Lettre à un Ami intime ; j'avoue que j'ai parlé improprement, & avec la négligence d'un homme qui ne craint pas de n'être pas bien entendu : mais il vous est moins permis qu'à un autre de me faire un crime de cet excès de confiance . On ne comprend rien dans ce discours .*

Souvenez-vous, Monseigneur, que vous étiez si vivement pressé par M. de Chartres, que vos plus solides Réponses n'étoient pas trop fortes . Il étoit donc tems, ou jamais, de déployer vos meilleures armes ; & si vous vouliez être entendu, vous deviez découvrir alors vos plus intimes pensées . Qui vous empêchoit de le faire ? Vous écriviez, dites-vous, *une simple Lettre à un Ami intime* : appelez-vous *une simple Lettre*, une Explication si fonciere & si ample de vos sentimens, & la raison que vous vouliez rendre de votre Foi ? est-ce à cause que vous y parliez à un *intime Ami*, que vous lui cachiez le fond de votre secret ? vous appelez *négligence & défaut de précaution* une suppression si délibérée & si continuelle de votre dessein : *Vous ne craignez pas*, dites-vous, *de n'être pas entendu* . Mais par où vouliez-vous qu'on vous entendît avec le grand soin que vous preniez de faire votre véritable & essentiel dénouement , & un choix d'expressions les plus significatives & les plus précises, pour exprimer que vous disiez votre sentiment ? Vous avez de belles paroles : tout le monde le reconnoît ; mais l'embarras qui est dans le fond ne se peut couvrir ; & on voit que vous ne savez où poser le pied : car s'il faut dire ici encore un mot de la négligence des Lettres où vous mettez votre refuge, vous savez que les saints Docteurs, les Basiles, les Jérômes, les Augustins, les Bernards n'ont rien écrit plus exactement que les Lettres où ils

traisoient de la doctrine. Il s'agissoit dans celle-ci de mettre en repos la conscience de trois Evêques, qui appellés en témoignage par vous-même, se croioient obligés à déclarer à toute l'Eglise leur sentiment sur votre Livre. Un de ceux qui vous pressoit le plus vivement, & qui étoit le plus occupé du besoin où vous étiez d'éclaircir, s'il étoit possible, la doctrine de ce Livre, étoit M. l'Evêque de Chartres, à qui vous faisiez alors profession d'ouvrir le plus à fond votre cœur; aussi a-t-on déjà vu que vous commencez cette Lettre si négligée selon vous (a), par l'obligation où vous étiez de rendre compte de votre Foi à toute l'Eglise, & sur-tout à vous, disiez-vous à M. de Chartres, qui êtes mon confrere, mon bon & ancien Ami. Après un tel préambule on ne croiroit pas que vous dussiez vous sauver par la négligence de votre Réponse: au contraire vous prépariez les esprits à toute sorte de précision & d'exactitude.

(a) Prem.
resp. Grc. à
la fin de la
Lettre, Pass.
de M. de
Chart.

Je ne fais pas au reste pourquoi vous voulez que M. de Chartres fût celui à qui il fût (b) moins permis qu'à un autre de vous faire un crime de l'excès de votre confiance, c'est-à-dire de vous reprocher vos variations. Sans doute, Monseigneur, vous ne direz pas que votre Explication dût être un mystère confié sous le secret à M. de Chartres, vous qui la citez le premier dans une Réponse imprimée contre la Déclaration des trois Evêques. Mais si sous prétexte d'amitié & de confiance vous cachez vos sentimens à un intime Ami; si vous lui donnez une Réponse, qu'ensuite vous détruisez par une autre formellement & contradictoirement opposée, & que par-là vous cherchiez de la protection à un Livre qu'on ne peut défendre que par de tels changemens: des Evêques, parce qu'ils sont vos anciens Amis, n'osent s'en plaindre? où prenez-vous, Monseigneur, ces nouvelles règles de morale?

(b) I. Let-
tre en resp.
p. 69. 66.

Par exemple, vous avez dit, pour le terme de motif (c) que vous vous accommodiez (dans le Livre des Maximes) à l'usage de notre langue, où il veut d'ordinaire dire la fin dernière, ou du moins la principale qui fait agir. Vous n'aviez point d'autre idée, & vous veniez de dire (d) positivement, que dans tout votre Livre des Maximes on doit toujours de bonne foi réduire le terme de motif au même sens. C'est donc en toutes manières un fait constant, que du tems que vous envoyiez votre Explication à M. de Chartres, vous ne connoissiez dans ce Livre des Maximes le sens de motif que pour signifier la fin qu'on se propose au dehors. Vous dites maintenant le contraire dans votre Lettre en Réponse à la Lettre Pastorale de M. de Chartres (e); & vous voulez qu'on devine sans en dire mot, que dans votre première Explication à ce Prélat, vous parliez dans un esprit de complaisance & d'accommodement: donnez-nous donc quelque règle pour deviner vos desseins, puisque vous ne daignez pas nous les expliquer.

VI.
Sur le ter-
me de mo-
tif.
(c) Prem.
resp. après
la Lettre
Pass. de M.
de Ch. p. 11.
14. 15.
(d) Ibid.
p. 13.

(e) Lettr.
en resp. p. 66.

Vous croiez *peut-être* que le Lecteur perdra patience dans le détail où il faut entrer pour vous convaincre; & vous brouillez tant de choses que vous croiez qu'on ne voudra pas se donner la peine de les démêler: Mais pourvu qu'on gagne sur soi de lire trois pages, on verra en particulier toute votre adresse.

(a) *Ibid.* J'assurois, dites-vous (a), qu'en distinguant l'objet formel & le motif, mon intention n'avoit point été de contredire le langage des Théologiens, mais que j'avois voulu seulement m'accommoder à l'usage familier de notre langue pour le terme de motif. Il est vrai: vous dites ces mots: mais vous ajoutez en même tems, que cet usage de notre langue étoit de prendre le motif pour la fin qu'on se propose au dehors; & c'est en cela que vous prétendiez que cet usage de la Langue François étoit différent de celui des Théologiens qui prenoient motif pour objet formel. Ainsi toute la difficulté rouloit sur la différence entre prendre motif pour objet formel avec l'Ecole, ou le prendre pour fin au dehors, selon l'usage que vous prétendiez dans notre langage; & vous ne songiez pas encore alors à le prendre pour principe intérieur ni pour amour naturel.

Vous remarquez dans votre Lettre en Réponse à M. de Chartres (b) ces paroles de l'Explication au même Prélat: On dit tous les jours le motif d'un Courtisan est l'ambition; & vous concluez à présent (c) que dans le vrai langage de votre Livre expliqué dans la Lettre même, où l'on vous reproche la variation, motif n'est point l'objet extérieur, mais seulement l'affection intérieure. Il est vrai, vous le dites à présent, mais vous ne le disiez pas alors, & vous le laissiez à deviner.

Vous direz que votre exemple du Courtisan, qui a pour motif son ambition, le prouvoit assez. Mais voici votre Texte entier, dont vous supprimez la moitié (d): On dit tous les jours: le motif d'un Courtisan est l'ambition; le motif d'un homme vain est la louange, &c. Mettez que cet exemple du Courtisan & de l'ambition soit ambigu: l'exemple de la louange détermine, puisqu'il n'a été dit qu'elle pût être autre chose que l'objet extérieur d'une ame vaine, & qu'elle ne pouvoit pas être son (e) affection intérieure. En tout cas vous vous expliquez très-clairement dans la suite, puisque vous y rejetez le mot de fin, à cause que notre langue ne s'en accommode guères: c'est pourquoi, continuez vous, je l'ai joint au terme de motif. Pour ôter jusqu'au moindre doute de votre pensée, vous ajoutez, que le terme de motif, pour signifier la fin, est le plus naturel & le plus usité. Ainsi vous vous déterminez à ce sens-là; & j'en ai cru, dites-vous, l'usage innocent dans mon Livre. Constamment donc, c'étoit

(f) *Ibid.* la fin que vous entendiez par motif, & vous ne permettiez pas (f) qu'on prît ce terme autrement qu'en ce même sens.

C'est ce que vous avez changé depuis (g): le motif est devenu dans tous vos Ecrits suivans, le principe intérieur qui nous fait agir

(d) Prem.
rèp. à M.
de Ch. op. cit.
la Lettre
Vag. p. 14.

(g) I. Lett.
op. cit. pag.
63. 66.

de la passion qui nous remue. Vous avez donc manifestement altéré votre système : la variation est démontrée. Radoucissez vos termes, tant qu'il vous plaira : appelez-la négligence, complaisance, accommodement, langage emprunté pour dissiper les alarmes & les ombrages d'un Ami : à travers ces belles paroles & la finesse de vos tours, & à travers toutes vos délicates couvertures, tout le monde perce le fond, exceptez ceux, qui tout-à-fait engagés dans le parti, déterminément ne veulent pas voir.

Il nous faut encore un moment pour examiner votre dernière ressource. C'est qu'en parlant à M. de Chartres (a) de l'intérêt propre : *BONUM* *mibi* : ou du salut ; vous avez pris cinq ou six fois la précaution de dire qu'on l'appellerait, si l'on veut, mon intérêt. Si on le veut, poursuivez-vous (b), marque clairement que ce n'est pas moi qui le veut, & que je sors de mon vrai langage pour m'accommoder à celui d'autrui qui le veut. J'ajoute, poursuivez-vous, que je n'ai garde de disputer sur les termes. Ce n'est donc que pour éviter une dispute sur les termes que j'entre sur ce langage emprunté & contraire au mien. Mais pour dissiper ces fausses lueurs, il ne faut que vous entendre vous-même (c) : Je n'aurois eu garde de donner ainsi mon Explication au public comme le vrai sens de mon Livre : du moins si je l'eusse donnée, j'aurois marqué bien plus expressément qu'encore qu'elle fût vraie en elle-même, elle n'étoit pourtant pas celle que j'avois eu dans l'esprit en écrivant mon Livre ; j'aurois fait là-dessus dans les formes toutes les protestations les plus fortes pour ne déroger pas au vrai langage de mon Livre en le réduisant au vôtre. A vous entendre, MONSEIGNEUR, on diroit que ces précautions & protestations dans les formes demandoient un long discours. Mais il ne falloit que trois mots. Ces argumens, où l'on procède par les principes des autres, & comme on dit, *ad hominem*, ont leur formule réglée. Elle consiste à marquer une fois du moins ce qu'on emprunte de l'adversaire, & ce qu'on pense soi-même. Qui avoit-il de plus court & de plus aisé que d'ajouter à votre discours ces quatre lignes ? J'ai entendu par intérêt propre un amour naturel de nous-mêmes : mais quand j'entendrois comme vous par ce mot, mon salut & mon propre bien, ce qui n'est pas, je ne laisserois pas de pouvoir, selon vos principes, justifier mon système. Si vous vous croiez obligé, pour déclarer la sincérité de vos intentions, de prendre cette précaution avec le public ; pourquoi la négliger dans une Lettre si grave à un Ami intime à qui vous écriviez avec le même sérieux & le même esprit que si c'étoit à l'Eglise pour lui rendre raison de votre Foi ?

Vous avez encore recours à la négligence d'une Lettre écrite à la hâte à un intime Ami. J'ai omis dans cet esprit, dites-vous (d), toutes ces précautions rigoureuses, & j'ai parlé votre langage comme s'il eût été effectivement le mien propre. Quel moi donc restoit-il à M. de Chartres, dans un langage si semblable, d'imaginer de la différence dans les sentimens ? de si foibles excuses ne répondent pas

VII.
Dernière
ressource
des répon-
ses à M. de
Chartres.
(a) I. Let-
tre au rép.
p. 64.
(b) Prem.
réponse
imp. par
M. de Char-
tres opé-
ra. Lettre
Pab.
(c) I. Let-
tre au rép.
p. 67.

à l'importance de la matière : il n'étoit pas ici question de parler à la hâte ; & si la facilité de votre génie devoit produire une prompt Réponse , il ne s'ensuit pas qu'elle dût être *négligée* sous prétexte que vous la donniez en forme de Lettre , puisqu'on traite en cette manière les affaires les plus sérieuses . Ainsi vos raisons sont vaines , & vous n'en aviez aucune d'épargner à un Ami si intime , à un si grave Théologien trois ou quatre lignes . D'autant plus que vous en vouliez venir à la fin , à la protestation qui l'a étonné , où vous (a) prenez à témoin celui qui sonde les cœurs , comme si j'allois , dites-vous , paroître devant lui , que votre Explication consient (b) tout ce que vous avez prétendu : que ce sont-là les sentimens que vous portez dans le cœur , & le système que vous croiez avoir donné à votre Lettre . Vous ne disiez point dans cette sérieuse protestation que vous parliez (c) à la hâte & avec négligence : vous paroissiez faire sérieusement tout l'effort de votre esprit : vous dévelopiez toutes les distinctions , & tous les tours . Vous parliez encore moins de complaisance , d'accommodement , de langage emprunté , d'argument *ad hominem* . C'étoient les sentimens de votre cœur que vous portiez sous les yeux de Dieu , dans le cœur d'un saint Evêque , d'un si grave Théologien , & d'un Ami si intime , qui attendoit de votre cordialité , non point une doctrine étrangère , mais la vôtre , pour régler sur cette connoissance les sentimens qu'il prendroit avec ses confreres & les vôtres sur votre Livre .

(a) Lett.
Fajl. p. 49.
29. 30.
(b) Explic.
p. 12. 14. 15.

(c) 1. Lett.
p. 62.

VIII. Au surplus , MONSIEUR , ne croiez pas que nous prenions pour restriction du terme d'*intérêt propre* , ces clauses de l'Explication à M. de Chartres que vous nous donnez pour preuve que vous parliez , *ad hominem* : *BONUM mihi* , sera , si l'on veut , mon *intérêt propre* ; & les autres de même nature que nous avons déjà remarquées (d) . Vous voudriez qu'on crût , qu'en mettant ces clauses vous aviez en vue votre dénouement d'*intérêt propre* , pris pour amour naturel . Mais vous expliquez trop formellement un autre sens . Et effet vous laissez en doute si l'Espérance peut être fondée sur l'*intérêt propre* ; parce que vous distinguez l'Espérance simple ou commune qui ne s'élève point au-dessus de son *bonum mihi* , de son *intérêt* , de son *motif propre* , d'avec l'Espérance commandée par la Charité , qui la rapporte à son objet propre qui est la gloire de Dieu . Vous dites donc , je l'avoue , de cette Espérance commandée , qu'à raison de son motif on peut en un sens la nommer *notre intérêt propre* en tant qu'elle enferme le *bonum mihi* comme son objet spécifique , & vous laissez ce langage libre . Ainsi les deux sens dont vous voulez

(d) Prem.
rep. de M.
de Camb.
imprimée
dans la
Lett. Fajl.
de M. de
Chart. p. 2.
11. 12. 13.

parler dans votre Explication à M. de Chartres (e) signifient la même Espérance , suivant qu'elle est commandée ou non commandée . Vous n'aviez donc point dans l'esprit d'autre *intérêt propre* que le motif de l'Espérance que vous nommez simple , commune & non commandée ; & votre restriction ne porte que sur celui-là , sans qu'il y

ait le moindre vestige de l'intérêt propre pris pour l'amour naturel.

Au reste, pour revenir à vos solennelles protestations sous les yeux de Dieu, qui ont tant étonné M. de Chartres : le sujet de son étonnement est qu'il a vu ce que vous disiez, que vous aviez toujours eu devant les yeux les mêmes choses que vous avez tant de fois changées : vous les expliquez en cette sorte (a) : Je n'ai jamais, dites-vous, voulu faire entendre par-là, que le langage en question fut le vrai langage que j'avois voulu parler dans mon Livre ; mais seulement que la doctrine en question étoit toute la doctrine à laquelle je bornois le système de mon Ouvrage. C'étoit pourtant du langage de votre Livre qu'il falloit juger du vrai sens, de la vraie Explication de ce Livre. Quand donc vous réduisez la protestation que vous n'avez point changée, au langage & non au fond, la restriction mentale est trop violente : c'est une foible défaite que croire avoir satisfait en répondant : Je l'entens ainsi, Si l'on veut en un sens, en un certain sens, &c. Ces clauses vagues peuvent bien montrer un homme qui craint, qui hésite, qui n'est jamais assuré, qui se prépare des évasions, qui en tout cas a plusieurs sens dans l'esprit ou bons ou mauvais : mais elles ne seront jamais une sérieuse explication de ses sentimens sous les yeux de Dieu : car en disant que notre salut est notre intérêt en un certain sens, ou l'on a ce sens dans l'esprit ; & on ne peut le dissimuler sans artifice à un Ami qui s'attend à l'apprendre, à un grave Théologien, à un Evêque avec qui on traite un point de la Foi : ou l'on ne l'a point ; & il est terrible d'affurer sous les yeux de Dieu, qu'on l'a toujours eu.

Après des preuves si démonstratives contre votre prétendu argument *ad hominem*, il est bon d'écouter encore vos merveilleuses vraisemblances. Car vous en avez toujours pour prouver qu'il est impossible que vous aiez pensé ce que vous pensez, ou que vous aiez fait les choses où l'on vous surprend. Voici donc vos raisonnemens (b) : Ce seroit un changement trop grossier, ce seroit une variation trop prompte : quand on veut tromper, donne-t-on en si peu de tems à un même homme deux Ecrits formellement contradictoires depuis le commencement jusqu'à la fin ? si c'est une variation, c'en est une la plus ingénument déclarée, la moins déguisée qui fut jamais. Quoi, Monseigneur, il est impossible qu'un homme, poussé à bout par démonstration, change de réponse ? on cherche de nouveaux détours pour éblouir les esprits, & de nouveaux artifices pour couvrir sa marche : Sur de si légers fondemens on ne croira pas ce qu'on voit de ses deux yeux ; ce qu'on tient de ses deux mains ? Ces raisonnemens, Monseigneur, ne sont plus de saison ; & permettez-moi de le dire, les ingénuités que vous vantez tant, sont trop connues.

Vous direz tant qu'il vous plaira, qu'on n'y va pas si grossièrement, quand on veut tromper. Pour tomber dans ces terribles in-

IX.
Conclu-
sion, & ré-
flexion sur
les prote-
stations
sous les
yeux de
Dieu.
(a) L'Es-
prit en ré-
p. 68.

(b) L'Es-
p. 56. 57. 58.

convéniens il fuffit d'être trompé & vouloir enfuite fe défendre . Il n'y a que la vérité qui fe foutienne uniformément & qui ne foit jamais contraire à elle-même : l'erreur fe contredit malgré elle ; & les efprits les plus fuivis font entraînés par l'efprit d'erreur à des contradictions , & à des variations inévitables : on ne fe fouvient plus à la fin de ce qu'on a dit au commencement : on eft tout occupé du foin de fe défendre : on dit le oui & le non , fans s'en appercevoir que long tems après ; & cette incertitude a paru dans toutes vos Réponfes fur l'argument *ad hominem* .

Si l'on en peut encore douter après les preuves qu'on vient de voir , il n'y a qu'à lire une Lettre (a) que vous avez écrite depuis. Après avoir vu les fortes Réponfes de M. de Chartres à votre Explication qu'il a imprimée, vous vous engageâtes à le fatisfaire fur le même pied & fans y rien changer . C'eft ce qui paroît dans cette Lettre rapportée par ce Prélat, où vous affurez (b) que l'explication fimple & naturelle du Texte de votre Livre selon vos véritables fentimens eft contenue dans votre Lettre à M. de Chartres : c'eft-à-dire , dans l'Explication qu'il a imprimée, à la fin de fa Lettre Pastorale : ce n'étoit donc pas une complaifance qui l'avoit produite ; ni un argument *ad hominem*, comme maintenant vous vous avifiez de le dire : c'étoit votre propre fens : & tout ce que vous y avez ajouté depuis , foit dans votre Inftruction Pastorale ou dans vos autres Explications , eft étranger à votre fiftème , felon que vous l'expo-
 (a) Lettr. Poft. de M. de Chartres p. 72. 73.
 (b) Ibid. p. 73.

liez à ce Prélat .

Pelez, Monfeigneur, les paroles de cette Lettre : elle eft écrite après votre Explication à M. de Chartres, & fur les objections qu'il faisoit contre : vous les trouvez (c) naturelles, fortes, poulées auffi loin qu'elles peuvent l'être, foigneufement ramaffées de tous les endroits de votre Livre qui peuvent les fortifier, démêlées avec précision & fortement écrites. Je doute fort, ajoutez-vous, qu'on puiſſe mieux embraffer mon fiftème pour le renverſer. Pour répondre à de fi fortes objections vous n'aviez qu'à dire que M. de Chartres ne vous avoit point entendu, & que fans agir par vos principes vous ne faifiez qu'un argument *ad hominem*. Loin de parler ainſi, vous ſuppoſez (d) que M. de Chartres approuve votre fiftème. Il n'y auroit rien de fort merveilleux, ſi vous n'aviez fait que raifonner ſelon ſes principes.
 (c) Lettr. de M. de Chartres rap- portée par M. de Ch. 1re Livre p. 72. 73.
 (d) Ibid.

Vous ajoutez ces paroles (e) : L'explication fimple & naturelle du Texte de mon Livre ſelon mes véritables ſentimens, eſt contenue dans ma Lettre à M. de Chartres . C'eſt celle dont nous parlons, où vous voulez dire maintenant que vous avez parlé un autre langage que le votre : mais alors & ſi peu de tems après cette Explication, vous dites qu'elle contient votre ſens naturel ſelon vos véritables ſentimens. Loin de vous plaindre que ce Prélat vous ait mal entendu, & qu'il ait pris pour votre doctrine, ce que vous ne lui diſiez que par complaiſance & *ad hominem* : vous promettez de ſatisfaire à ſes
 (e) Ibid.

objections *sans sortir du système de votre Lettre*. Vous ne prétendiez donc point en donner une autre Explication, mais vous en tenir à celle-là, comme étant, non point étrangère, mais la vôtre propre. C'est à celle-là que vous (a) *vouliez faire quadrer sans mauvaise subtilité le Texte de votre Livre, que vous deviez pour cela faire examiner par vingt célèbres Théologiens*. Vous ne songiez donc point encore, que votre propre Explication dût être contradictoire avec celle que vous donniez à M. de Chartres; & vous ne parliez seulement pas de l'argument *ad hominem* que vous voulez maintenant y trouver.

(a) Lettre de M. de Camb. rapportée par M. de Ch. dans sa Lettre Fa. Bor. pag. 720. 71.

Que dirai-je davantage? cette Explication que vous promettiez dans peu à M. de Chartres, & où vous deviez parler selon votre sens, vint en effet; mais sans qu'il y eût nulle mention que la première fût empruntée, étrangère, ou *ad hominem*: vous vouliez tout faire passer, comme étant d'un seul & même dessein: cela étoit impossible; & c'est pourquoi il a fallu enfin avouer que c'étoit-là deux Explications *contradictoires*. Cependant vous n'avez point voulu avoir changé; car le moien d'avouer un changement dans une doctrine que vous nous donnez pour si suivie & si uniforme? que faire donc? il a fallu en faire, l'une étrangère, & l'autre la vôtre propre. Comment cela, si toutes les deux sont également énoncées comme vôtres? c'est l'embarras dont vous ne sortirez jamais; & Dieu que vous prenez à témoin de votre parfaite uniformité avec vous-même, sera témoin seulement que vous vous servez de son saint nom pour autoriser une Explication que vous avez désavoué depuis.

Lorsque vous dites après cela dans votre première Lettre en Réponse à M. de Chartres (b), que *quand vous le vîtes, vous lui déclarâtes sans hésitation ni ambiguïté, que vous n'aviez point entendu par intérêt propre le salut, en composant votre Livre*: permettez-moi de le dire avec tout le respect que je vous dois, votre mémoire vous trompe: M. de Chartres que j'ai consulté là-dessus, ne se souvient pas d'avoir rien oui de semblable: dans le doute où l'on pourroit être entre vous deux, il consent que vos propres Ecrits décident. Si vous aviez dans l'esprit, autant que vous l'assurez, l'intérêt propre comme chose différente du salut; vous en auriez dit quelque mot dans une aussi ample Explication que celle que vous lui donâtes. Vous en eussiez fait du moins quelque mention dans une Lettre qui la suivit écrite sur ce sujet; où, comme on a vu, vous songiez à toute autre chose: sans attaquer votre foi, vous voulez bien qu'on en croie vos propres Ecrits, plutôt que vous qui les combattez, & qui après tout ne cherchez qu'à vous excuser.

(b) 1. Lett. 2. 17.

Vous alléguez dans la même Lettre (c) le témoignage de vos amis en assez grand nombre, & d'une si délicate probité, à qui vous avez toujours parlé d'une manière uniforme: il est étrange que vous ayez dit si souvent de vive voix ce que vous ne vous êtes

(c) 114.

point avisé d'écrire au tems que vous avez donné cette premiere Lettre à M. de Chartres qu'il a fait imprimer à la fin de son Ouvrage, quoiqu'il n'y eût rien de plus essentiel à votre dessein ; & enfin, que dans un Livre qui devoit être si net, vous soiez réduit à prouver votre sentiment par témoins.

Sans écouter ces vains prétextes, la variation est de plus en plus démontrée: vingt Docteurs que vous deviez consulter selon les termes de votre Lettre qu'on vient de voir, auront reconnu avec vous (a) qu'à s'en tenir dans les termes de votre premiere Explication, votre Livre étoit insoutenable, puisqu'il a fallu renoncer à cette Explication & introduire l'amour naturel dont auparavant vous n'aviez fait nulle mention dans vos Ecrits. M. de Chartres l'a prouvé invinciblement, & vous demeurez sans réplique.

Voici encore un autre terrible inconvénient: le sacrifice absolu de l'intérêt propre, si l'on entend le salut par cet intérêt, est une doctrine erronée, scandaleuse, impie, & blasphématoire, comme vous le dites (b) dans votre Instruction Pastorale, & que M. de Chartres l'a montré pas vos paroles: vous ne trouvez de solution à ce pressant argument, que de prendre (c) l'intérêt propre pour un amour naturel; sans quoi vous avouez à M. de Meaux que tout votre Livre de ligne en ligne & de page en page est impie & monstrueux. Vous êtes donc au milieu d'écueils inévitables, & vous vous êtes précipité dans une suite d'erreurs, d'où vous ne vous laissez aucune issue.

Je ne veux plus remarquer qu'une seule variation, mais bien claire, dont M. l'Evêque de Chartres vous a convaincu: c'est dans ce passage vraiment décisif, comme l'appelle ce Prélat, de votre

Livre des Maximes où vous dites (d), qu'il faut laisser les ames imparfaites dans l'exercice de l'amour mélangé de l'intérêt propre, & qu'il faut même révérer ces motifs qui sont répandus dans tous les Livres de

l'Ecriture sainte, &c. M. de Chartres vous demande (e), si l'affection naturelle à laquelle vous avez recours peut être l'objet de toutes les prieres de l'Eglise, & si des motifs purement naturels servent à réprimer les passions, à affermir toutes les vertus, & à se détacher de tout ce qui est renfermé dans la vie présente? Ce seroit, dit-il, une doctrine Pélagienne; & il n'y a que les affections surnaturelles de la Grace qui puissent opérer en nous de telles merveilles.

Dans la suite vous faites dire à l'Article faux, qu'il faut ôter à un parfait avec la crainte des esclaves, le desir de la céleste patrie & tous les motifs intéressés de l'Espérance. Ce que vous condamnez vous-même en disant que parler ainsi, c'est tourner en mépris le fondement de la justice chrétienne, je veux dire la crainte qui est le commencement de la Sagesse, & l'Espérance par laquelle nous sommes sauvés.

Par ces dernieres paroles M. de Chartres revient à la charge & conclut: Qu'il n'y a rien de plus surnaturel, que le fondement de la justice chrétienne & l'Espérance en laquelle nous sommes sauvés.

(a) Prem.
rép. p. 7.

(b) Instr.
Past. de M.
de Coust.
pag. 49. 50.
&c.

(c) Lett.
Past. de M.
de Chart.
pag. 55.

(d) Max.
i. 22.

(e) Lettre
Pastor. p. 54.

Aussi l'aviez-vous pensé ainfi naturellement ; & M. de Chartres vous remet devant les yeux, sur ce fujet, non seulement votre premiere Explication que vous appelez maintenant une Réponse *ad hominem*, mais encore une autre Réponse à laquelle vous ne donnez point ce caractère, & où vous dites néanmoins (a) : J'ai voulu ^{(a) Lett. Past. de M. de Chart. p. 55.} parler alors des motifs de l'Espérance. Vous ajoutez : Ces motifs ou objets de l'Espérance, sont par eux-mêmes très-parfaits . . . Pour les ames parfaites, ces motifs les touchent plus que jamais, & ils leur font faire des actes d'Espérance commandée par la Charité, qui ne sont point intéressés.

Voilà, MONSEIGNEUR, ce que vous disiez dans vos Réponses manuscrites : mais depuis tout a changé ; car vous avez vu, comme M. de Chartres l'a bien remarqué, que ses Réponses conformes au Livre en emportoient la condamnation, & qu'il s'enfuiroit que votre Livre retranchoit aux parfaits l'Espérance surnaturelle. Ainsi les motifs surnaturels de l'Espérance dont l'Ecriture sainte & toutes les Prières de l'Eglise étoient remplies, sont devenus tout-à-coup dans votre Instruction Pastorale des actes d'une affection naturelle.

Il étoit dur de répondre, comme vous avez fait, à M. de Meaux que ces actes naturels étoient dans les Ecritures, parce que les objets de la Foi qui les excitent s'y trouvent ; & M. de Chartres a montré (b) que cette Réponse est insoutenable, puisqu'encore que les objets qui excitent selon vous cette affection naturelle soient dans l'Ecriture, l'affection n'y est pas ; & c'est ce qui fait dire au même Prélat, que c'est vouloir ne se rendre sur rien que de donner de telles Réponses. ^{(b) Ibid. p. 56.}

Vous lui donnez maintenant un fujet nouveau de vous faire le même reproche en répondant à ses argumens avec un si grand embarras, & qu'on reconnoît aisément : on n'a qu'à lire pour le remarquer, la Lettre dont il s'agit entre nous dans cet Ecrit (c) : Vous n'avez, dites-vous, jamais entendu par les motifs intéressés de l'Espérance, le motif spécifique de l'Espérance chrétienne. De quels motifs parliez-vous donc, quand vous disiez au commencement à M. de Chartres (d) : J'ai voulu parler alors de motifs de l'Espérance ? Quand on nomme ainsi l'Espérance absolument parmi les Chrétiens, s'est-on jamais avilé d'entendre autre chose que l'Espérance chrétienne ? Dans quel embarras de discours se faut-il jeter pour répondre à un raisonnement si simple ? Je n'ai, dites-vous (e), voulu parler en cet endroit que du mélange qui se fait dans les ames imparfaites de la propriété avec les affections surnaturelles pour les dons de Dieu. C'est donc de la propriété que vous vouliez remplir toute l'Ecriture. Mais que direz-vous à M. de Chartres, dont vous réfutez ces paroles (f) : Ces objets sont dans l'Ecriture, mais l'affection n'y est pas ? Quelle réponse à cette objection ? la voici (g) : Ai-je dit, répondez-vous (h), que l'affection y est ? qui est-ce qui n'entend pas qu'une affection ou volonté imparfaite n'est pas dans un Livre ? Mais pourquoi n'y seroit-elle ? ^{(c) 1. Lett. à M. de Ch. p. 55.} ^{(d) Lettre Past. p. 55.} ^{(e) 1. Lett. à M. de Ch. p. 55.} ^{(f) Ibid.} ^{(g) Lett. Past. de M. de Chart. p. 55 56.} ^{(h) 1. Lett. Ibid.}

elle pas comme y sont les choses dont ce Livre parle , & dont aussi vous voulez qu'il soit rempli ? Ce que j'ai voulu dire est clair , continuez-vous : sans doute , il n'y a qu'à dire que tout est clair , quoiqu'on n'y entende rien.

Mais je vous prie, MONSEIGNEUR, qu'y a-t-il de clair dans les paroles suivantes de la même première Lettre à M. de Chartres (a) ?
 (a) M. Lant. p. 52.
Il ne s'agit que d'une équivoque: les objets sont représentés dans l'Ecriture; & c'est ce qu'il faut révéler: il faut révéler aussi cet état d'amour mélangé; & enfin pour retrancher toutes les disputes de mots, je consens qu'on dise, si vous le voulez, que les motifs sont les objets; mais en ce cas il faudra que vous reconnoissiez, de bonne foi que le motif de l'intérêt propre est l'objet en tant qu'excitant l'amour naturel: pourquoi faut-il que M. de Chartres reconnoisse ce nouveau tour que vous glissez pour sortir enfin de votre variation qu'il avoit démontrée dans sa Lettre Pastorale? pourquoi voulez-vous qu'il avoue que le motif d'intérêt propre est l'objet, en tant qu'excitant l'amour naturel? S'il s'en tient à votre première Explication & au Texte de votre Livre, ces motifs étant répandus dans l'Ecriture, &c. étant par eux-mêmes selon vous très-parfaits, & faisant faire aux parfaits des actes d'Espérance qui ne sont pas intéressés; ce ne sont point des objets excitans l'amour naturel, dont vous n'avez pas dit un seul mot dans votre première Explication, & qui n'est plus dans les parfaits: s'il s'en tient à votre Instruction Pastorale, ces motifs ne sont point des objets, mais un principe intérieur d'amour naturel: il n'est point libre de dire tantôt l'un & tantôt l'autre: la doctrine de la perfection n'est point un jeu. Et on s'étonnera toujours que dans une matière si grave, après que vous avez paru dans les derniers tems vous arrêter inviolablement à soutenir que le motif d'intérêt propre étoit un principe intérieur d'affection naturelle; vous reveniez aujourd'hui à soutenir qu'il vous est indifférent de dire l'un ou l'autre; car voici vos paroles: Or il m'est très-indifférent, dites-vous, que ce motif soit l'objet en tant qu'excitant l'amour naturel métrénaire & propriétaire, ou bien qu'il soit ce principe d'amour naturel qui cherche l'objet. Ce sera donc de ces vaines & creuses révélations que vous aurez rempli toute l'Ecriture, toute la Tradition, toutes les Prières de l'Eglise: il n'y a qu'à tourner l'esprit vers toute autre chose que celle dont il faudroit parler, ou oublier d'où l'on est parti: le fondement de la Piété, & l'Espérance par laquelle nous sommes sauvés, deviendra une affection naturelle; & pourvu que vous disiez toute subtilité à part, le monde croira que les noms, les imaginations que vous mettez à la place de vos premières & naturelles pensées n'ont rien que d'uni. C'est ce qui s'appelle se jouer de son esprit aussi bien que de ses paroles, & de la crédulité des hommes. Vous avez encore un autre moyen d'éluder les difficultés; c'est de les passer sous silence quand vous n'y pouvez

trouver de réponse : ainsi quand M. de Chartres vous a reproché (a) que vous connoissiez (*) une Priere qui fait desirer , malgré l'Oraison Dominicale , la tentation du désespoir & le délaissement du Pere céleste ; quand il a rapporté un (**) Extrait qu'on lui a donné comme de vous , & qui enseigne la perte de tous le dons de Dieu & de toute ressource intérieure dans ce réel sacrifice de tout soi-même : on s'attendoit à un désaveu de cette mauvaise doctrine ; & on n'a rien vu de semblable : vous avez passé tout cela sous silence.

La suite de cet Extrait n'est pas meilleure (b) , puisqu'on y apprend (*) à se laisser aller dans l'abîme où l'amour propre que Dieu précipite , se prend dans son désespoir à toutes les ombres de grâces , &c. Ce désespoir ne vous effraie pas : vous vous taisez à la soustraction générale (c) de ce que Dieu donne , ou , comme on disoit plus haut , de tous les dons divins , dans l'espérance que cette perte du don servira à en ôter la propriété , & que le don sera bientôt après rendu au centuple avec une pureté qui ne sera plus sujette à cette appropriation. Cette maxime : On ne trouve Dieu seul purement que dans la perte de tous ses dons , & dans ce réel sacrifice de tout soi-même , après avoir perdu toute ressource intérieure : nous apprend ce que c'est que l'amour pur de votre Livre , & le sacrifice de purification qui y conduit : votre silence nous a fait penser que vous ne pouviez désavouer ces Ecrits ; & nous y avons reconnu les magnifiques expressions dont vous couvrez votre sacrifice absolu avec le désespoir , & les autres maux qui l'accompagnent.

Nous avons tout sujet de craindre que ces Ecrits que M. de Chartres a trouvés dans son Diocèse , ne se soient fort multipliés ailleurs , & ne fassent estimer & desirer une perfection aux cœurs aveugles & trop crédules. Désavouez-les donc aujourd'hui , MONSIEUR , ou les retractez pour en arrêter les progrès ; car on les donne comme venant de vous.

D'autres que moi vous entreprendront peut-être sur votre seconde Lettre : d'autres attaqueront les foibles Réponses que vous fai-

(*) O Sauveur ! bois qui vaudra votre Calice d'amertume ; pour moi je le veux boire jusqu'à la lie la plus amère ; je suis prêt à souffrir la douleur , l'ignominie , la dérision , l'insulte des hommes au-dehors , & au-dedans la tentation du désespoir , & le délaissement du Pere céleste . . . Je manquerois à l'attrait de votre amour , si je reculois .

(**) On ne trouve Dieu seul purement que dans la perte de tous ses dons , & dans ce réel sacrifice de tout soi-même , après avoir perdu toute ressource intérieure : la jalousie infinie de Dieu nous pousse jusques-là ; & notre amour propre le met pour ainsi dire dans cette nécessité , parce que nous ne nous perdons totalement en Dieu que quand tout le reste nous manque .

(*) C'est comme un homme qui tombe dans un abîme : il n'acheve de s'y laisser aller , qu'après que tous les appuis du bord lui échappent des mains .

L'amour propre que Dieu précipite , se prend dans son désespoir à toutes les ombres de grace , comme un homme qui se noie se tient à toutes les ronces qu'il trouve en tombant dans l'eau : il faut donc bien comprendre la nécessité de cette soustraction qui se fait peu à peu en nous de tous les dons divins ; il n'y a pas un seul don , quelqu'éminent qu'il soit , qui après avoir été un moyen d'avancement , ne devienne d'ordinaire par la suite un piège & un obstacle par les retours de propriété qui s'insinuent l'âme .

De-là vient que Dieu ôte ce qu'il avoit donné , mais il ne l'ôte pas pour en priver toujours : il l'ôte pour le mieux donner , & pour le rendre sans l'impureté de cette appropriation maligne que nous en faisons , sans nous en appercevoir . La perte du don sert à ôter la propriété ; & la propriété étant ôtée , le don est rendu au centuple .

(a) Pag. 6.
de la Lettre
Past. de M.
de Ch.

(b) Lettre
Past. de
M. de Ch.
p. 7.

(c) Lettre
Past. de M.
de Ch.
p. 7. & 8.
aussi ibid.
p. 116.

(*) Manu-
scrits de M.
de Cambrai.

tes à M. de Chartres sur votre amour naturel : je me contente de remarquer seulement ici que vous l'avez absolument exclus des par-

(a) *Inst. Pastorale*, p. 39.

faits dans votre Instruction Pastorale (a) : *Pour l'intérêt propre, ces ames ne se contentent point de n'y songer pas en certains momens par une simple abstraction : elles ne le peuvent jamais souffrir ; elles croient que le mélange de cet intérêt propre altérerait leur simplicité.* M. de Chartres

(b) *Lettre Past. de M. de Chartres*, p. 83.

vous a aussi cité (b) les pages de votre Livre, où vous excluez absolument l'intérêt propre de l'état des parfaits, qui dans votre Livre est le motif de l'Espérance : ce Prélat vous a fait voir par vos propres Ecrits, que cet amour naturel que vous excluez si absolument dans votre Instruction Pastorale, est selon vous une affection naturelle, vertueuse, réglée par une soumission surnaturelle & de grace : & si l'on y joint le sens de votre Livre, par une résignation méritoire, qui suppose par conséquent un rapport actuel par la Charité : ainsi les affections naturelles, vertueuses, & rapportées actuellement à Dieu, ne sont plus de votre prétendu état de perfection : ces nouveaux parfaits n'en peuvent jamais souffrir, pas même en certains momens, & par une simple abstraction : ils croient ce mélange capable d'altérer leur simplicité. Voilà donc l'homme prétendu parfait irréconciliable selon vous, non seulement avec l'amour propre vicieux, mais avec toutes les affections vertueuses de la nature : le voilà tout-à-fait passé dans l'ordre surnaturel, comme M. de Chartres vous l'avoit reproché, si votre nouvelle Théologie est reçue. Et tout ce que vous dites aujourd'hui pour sauver la nouvelle idée de perfection que nous avoit donnée votre Instruction Pastorale, ne peut justifier le nouveau système, que vous avez substitué à celui de votre Livre. L'on ne vous répétera pas ici ce que M. de Chartres vous a objecté sur les réflexions de l'état des parfaits : souvenez-vous de cette maxime que vous avez avancée : *les actes discursifs & réfléchis ne sont plus de cet état* : on ne vous dit rien aussi de la séparation que vous avez établie entre la partie supérieure & inférieure : n'oubliez pas que vous avez dit que le trouble de l'inférieure est entièrement aveugle & involontaire dans cette séparation. Quelles conséquences ne tireront pas les Quiétistes de cette maxime ? D'autres vous pousseront sur le fond de la matière de l'amour pur que vous expliquez dans un sens si différent de votre Livre : pour moi je me borne, MONSIEUR, aux remarques que je viens de faire, & je me contente d'en tirer cette conséquence : que M. de Chartres vous a convaincu de quatre choses. La première, d'avoir altéré votre système dans les points sur quoi tout rouloit ; c'est ce qu'on vient de montrer par une preuve abrégée tirée de vous même, c'est-à-dire par votre propre Explication poussée par M. de Chartres jusqu'à la plus grande évidence. La seconde qui suit de votre même Explication, d'avoir rejeté par votre Livre l'Espérance chrétienne sous le nom d'intérêt propre ;

puisque vous avez été contraint d'abandonner le seul dénouement que vous nous aviez donné pour la sauver. La troisième chose dont M. de Chartres vous a convaincu, c'est d'avoir mis à la place de votre premier dénouement sur l'*intérêt propre*, un sens qui ne se peut soutenir dans le système de votre Livre, sans attribuer au Concile de Trente une doctrine inouïe, & directement opposée aux intentions de ce Concile & au sentiment unanime de tous les Docteurs. Enfin la quatrième chose que M. de Chartres a prouvée est encore étrange : & c'est MONSIEUR, que pour sauver votre système, vous hazardiez tout, & que vous ne le souteniez que par les restrictions mentales les plus odieuses, & que vous fassiez une protestation sous les yeux de Dieu, d'avoir toujours pensé ce qu'à la fin vous changez aux yeux de toute la terre sans le vouloir avouer.



T A B L E

DES QUESTIONS , & DES CHAPITRES,

Dans la RÉPONSE D'UN THÉOLOGIEŒN à la première
Lettre de M. l'Archevêque de Cambrai
à M. l'Evêque de Chartres.

I. Q uestion sur l'altération du Texte , imputée à M. l'Evêque de Chartres .	pag. 399
I. Altération imputée à M. de Chartres .	ibid.
II. Autre altération imputée à M. de Chartres .	401
II. Question sur le Concile de Trente .	403
I. On rapporte le Décret dont il s'agit .	ibid.
II. Explication nouvelle , réfutée .	404
III. Argument de M. de Chartres , combien invincible .	406
IV. Conséquences pernicieuses de cette manière d'interpréter les Conciles .	408
V. Conclusion que tout le nouveau système est détruit par-là , & que toute la Théologie y est renversée .	ibid.
III. Question sur la première Explication envoyée à M. de Chartres .	409
I. On remet le fait .	ibid.
II. Démonstration de M. de Chartres dans sa Lettre Pastorale : Aveu du premier principe de cette démonstration .	410
III. Sur le double sens du Livre des Maximes , selon la nouvelle Lettre à M. de Chartres .	ibid.
IV. Sur l'argument ad hominem .	412
V. Embarras visible dans la Réponse à M. de Chartres .	414
VI. Sur le terme de motif .	415
VII. Dernière ressource des réponses à M. de Chartres .	417
VIII. Que l'Explication à M. de Chartres parle sans restriction .	418
IX. Conclusion , & réflexion sur les protestations sous les yeux de Dieu .	419

III.

R É P O N S E

A LA LETTRE (1)

DE M. DE CAMBRAI.

VOUS voulez, Monsieur, que je réponde à une *Lettre de M. l'Archevêque de Cambrai à un Ami* (2), ou plutôt sous le nom d'un Ami, à tout le public : il vaudroit peut-être mieux attendre ce que diront les Prélats, que cet Archevêque a lui-même appelés en témoignage, & dont il dit dans son Livre, aussi-bien que dans sa Lettre au Pape, qu'il n'a voulu qu'expliquer plus amplement la doctrine. Cette déclaration les force à parler pour la décharge de leur conscience ; & le silence que leur impose depuis si long tems, ou la discrétion, ou la charité, ou quelque autre raison que ce soit, ne sera pas éternelle. Mais en attendant, dites-vous, cette Lettre prévient les esprits en sa faveur : il y paroît si soumis, si obéissant, qu'on ne peut pas croire qu'un homme si humble ait tort : il réduit d'ailleurs la question à deux points, sur lesquels on ne voit pas qu'on puisse lui faire de procès. C'est pour l'Oraison qui est en péril qu'il est persécuté ; c'est pour le parfait amour. On a, poursuit-il, accoutumé les Chrétiens à ne chercher Dieu que pour leur béatitude, & par intérêt pour eux-mêmes : voilà donc déjà de grands maux, si on l'en croit : on voit l'Oraison, l'ame de la Religion, non seulement attaquée, mais encore en péril, & une pratique basse & intéressée à laquelle les Chrétiens s'accoutument. On défend le parfait amour, ajoute-t-il, même aux ames les plus avancées : qui le pourroit croire dans l'Eglise de Jesus-Christ, & qui n'auroit de l'admiration pour un Prélat persécuté pour cette cause ? Pendant qu'il attend le jugement du Pape avec tant d'indifférence & de patience, il veut bien pour se consoler que le monde sache qu'il a sacrifié toutes choses, & il écrit à un Ami qui a bien sçu répandre dans toute la Cour, comme dans toute la Ville, en quatre ou cinq jours, & faire passer aux Provinces une Lettre si concertée & si éloquente.

(3) Pour commencer par l'obéissance, qui sans doute est le bel

(1) Cette Réponse fut donnée au public en 1744, dans l'Avertissement du Tome VII. pag. XXIX. Voyez ce qu'en a dit l'Editeur Parisien dans l'Avertissement de notre VIII. Volume pag. XXX.

(2) L'Auteur a fait entrer cette Réponse toute entière, si on en excepte quelques vers en vers, dans son *Second Ecrit au Mémoire sur le Livre intitulé : EXPLICATION DES MAXIMES DES SAINTS*, qui se trouve dans le Volume précédent, 1744, pag. 391. & suiv. comme on peut le voir par les citations ci-dessus, où l'on renvoie le Lecteur. Cette découverte nous a fait redresser plusieurs fautes considérables, qui se sont glissées dans l'édition de cette Réponse faite à Paris & qui en rendoient le sens inintelligible.

(3) Cet endroit de la Lettre est précisément le même que le Chap. II. du *Second Ecrit*. Voyez dans le lieu marqué, pag. 396.

endroit de cette Lettre, elle y est bien circonftanciée: l'Auteur *demande feulement au Pape qu'il ait la bonté de marquer précifément les endroits qu'il condamne*. On élude d'abord les condamnations en général, quoique fouvent pratiquées très-utilement dans l'Eglife, pour donner comme un premier cours aux erreurs; mais l'Auteur paffe plus avant: il faut que le Pape marque *précifément les endroits & les fens fur lesquels portent les condamnations*. Ainfi, ce n'est pas affez d'extraire des Propofitions; & de les noter par la censure: il faut prévoir tous les fens qu'un efprit fubtil peut donner; afin, dit-il, que *ma fufcription foit fans reftriétion, & que je ne courre jamais rifque de défendre, ni d'excufer, ni tolérer un fens condamné*. De forte que fi la censure ne tombe fur quelque fens que l'Auteur voudra bien abandonner, dès maintenant fon obéiffance fe prépare des défaites: le Pape à fon tour fera fousmis aux reftriétions de l'Auteur, & l'on verra renaître les rafinemens qui ont fatigué les fiècles paffés & le nôtre. Voilà comme on tourne l'obéiffance: voilà ce qu'on répand de tous côtés avec une affectation fuprenante: *avec ces difpofitions je fuis en paix*, dit l'Auteur; & il faudra toujours par où échaper au fond. (1) *L'Oraifon*, dit-on, *eft en péril*: Quelle Oraifon, & de quel côté? Est-ce l'Oraifon difcurfive ou la méditation? Si cette Oraifon eft en péril, c'eft du côté des Quiétiftes, qui la raviffent. Quelle Oraifon donc, encore un coup, eft en péril? Est-ce l'Oraifon de fimple préfence, de contemplation, de quiétude, ou peut-être les Oraifons extraordinaires, & même paffives, qui font attaquées par les Prélats, dont les Cenfures ont proferit le Quiétifme? Mais on trouvera au contraire cette Oraifon à couvert dans les XXXIV. Articles des mêmes Prélats; & on leur a confacré un Article exprès, qui eft le XXI. Le XXIV. établit auffi la contemplation, & lui propofe les objets qui lui conviennent. Ces Articles font imprimés dans le Livre de M. Meaux fur l'Oraifon; & ce feroit une calomnie d'imputer à ces Prélats qu'ils mettent l'Oraifon en péril, puifqu'ils prennent tant de foin de la conferver dans tous les états, dans toutes fes faintes diverfités.

(2) *L'Oraifon*, dites-vous, *eft en péril*: mais qui la met en péril? Est ce M. notre Archevêque, qui dans la Censure qu'il a publiée contre les Miftiques de nos jours étant Evêque de Châlons, s'oppose également à ces deux excès, ou d'abuser de ces Oraifons extraordinaires, ou de les méprifer, & qui parle fi dignement de l'onction qui nous les infpire, & de l'efprit qui foufte où il veut? M. l'Evêque de Chartres prend les mêmes précautions; & tout refpire l'intérieur & la piété dans les Ordonnances de ces deux Prélats.

Il faut louer M. de Meaux du foin qu'il a pris de recueillir ces

(1) C'est le Chap. III. du *Second Ecrit*. Volez le VIII. Vol. pag. 196. 197.

(2) V. le Chap. IV. du *Second Ecrit*: le même pag. 197.

beaux Monumens (1) de notre siècle qui seront si chers à la postérité: mais le peut-on accuser lui-même de mettre l'Oraison en péril, après qu'il a expliqué les plus beaux effets de la contemplation dans le Livre V. (2); qu'il a tiré dans le Livre VII. des Spirituels les plus approuvés, les principes de l'Oraison qu'on nomme *passive*; & enfin qu'il a rapporté si exactement les maximes & les pratiques de saint François de Sales, & de la Mere de Chantal avec celles de sainte Thérèse, & des autres Saints? L'Oraison ne sera point en péril quand on proposera ces grands exemples; & c'est un étrange dessein de lui forger des persécuteurs pour s'en faire le martyr.

(3) On a, dit-on, accoutumé les Chrétiens à ne rechercher Dieu que par intérêt, & pour leur béatitude: mais qui les y a accoutumés? Ce n'est pas du moins M. de Meaux, qui s'est attaché à montrer par l'Ecriture, par les saints Docteurs & sur-tout par saint Augustin, que l'amour qu'on avoit pour Dieu comme objet béatifiant, présupposoit nécessairement l'amour qu'on avoit pour lui, à raison de la perfection & de la bonté de son excellente nature; sans quoi la charité même destituée de son objet principal, &c., comme parle l'Ecole, spécifique & essentiel, ne subsisteroit plus.

(4) On défend, ajoute l'Auteur, aux âmes les plus avancées de servir Dieu par le pur motif par lequel on avoit jusqu'ici souhaité que les pécheurs revinssent de leur égarement, c'est-à-dire la bonté de Dieu infiniment aimable. Qui le défend? En vérité il est bien étrange de se vouloir donner le mérite de souffrir pour la défense du pur motif de l'amour, en lui imaginant des ennemis. On veut encore, & on voudra toujours que le pécheur revienne de son égarement par le motif de la bonté de Dieu, parfaite en elle-même; mais l'on ne croit point déroger à la pureté de ce motif d'y ajouter avec David (a): *Louez le Seigneur, parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est éternelle*: Nous voions tous les jours que les Confesseurs se servent si utilement, pour nous exciter à la pure & parfaite contrition, de la longue patience de Dieu, qui nous a pardonné tant de péchés. Si ce motif dégradait la pureté de l'amour, Jesus-Christ ne l'auroit pas proposé à celle à qui (b) il remettoit beaucoup de péchés, parce qu'elle avoit beaucoup aimé. Quand le Concile de Trente a défini (c) que les justes qui se devoient animer eux-mêmes, principalement par le motif de glorifier Dieu, y pouvoient & y devoient ajouter la vue de la récompense éternelle pour s'animer davantage, il a défini en même tems que le motif de la récompense, bien éloigné d'affaiblir la charité, au contraire la rendoit plus par-

(1) L'Auteur parle de deux Ordonnances de M. l'Archevêque de Paris & de M. l'Evêque de Chartres, qu'il a inséré parmi les *Actes de la condamnation des Qu'éristes*. Elles se trouvent dans le Volume précédent, pag. 278. & 284. Voyez aussi le Chap. IV. du *Second Ecrit*: li-même, pag. 297.

(2) De l'*Instruction sur les Etats d'Oraison*. V. le VIII. Volume, pag. 20. & suiv.

(3) V. le Chap. V. du *Second Ecrit*: li-même, pag. 298.

(4) V. le Chap. VI. li-même.

(a) Psal. CXV.

(b) Luc. VII. 47.

(c) Sess. VI. cap. 11.

(a) *Ibid.*(b) *Psalm.
CXVIII.
111.*(c) *Heb.
XI. 16.*

faite; & cela non seulement dans les justes du commun, mais encore dans les plus parfaits, dont le Concile allégué (a) l'exemple, comme dans David, qui disoit (b): *J'ai incliné mon cœur à vos justifications à cause de la récompense*: & dans Moïse, dont saint Paul a dit (c), qu'il regardoit à la récompense.

Il faut donc conclure de-là, que le motif de la récompense est né pour animer ceux qui se proposent pour leur fin dernière la gloire de Dieu; & que ces motifs, loin de s'affoiblir ou de s'exclure l'un l'autre, sont subordonnés l'un à l'autre.

Ainsi (1) quand l'Ecole dit comme elle fait communément, que la charité est l'amour de Dieu, comme excellent en lui-même sans rapport à nous, visiblement il faut entendre, & tous aussi l'entendent sans exception, que l'on peut bien séparer ce rapport à nous d'avec l'objet spécifique de la charité, mais non pas l'exclure pour cela, ni séparer les bienfaits divins du rang des motifs pressans, quoique seconds & subsidiaires de la charité. De telle sorte que la distinction de cet objet spécifique d'avec les autres motifs, est bonne en spéculative; mais cette séparation ne se fait que par la pensée, pendant que réellement & dans la pratique on s'aide de tout: & celui-là est le plus parfait, qui absolument aime le plus, par quelque motif que ce soit.

Quand (2) donc on accuse dans la Lettre les Prélats pour qui l'on fait des prières, de défendre de servir Dieu par les purs motifs de sa bonté infinie, on veut se faire pitié à soi-même, & en faire aux autres, en se donnant gratuitement de grands adversaires; & au lieu de prier pour eux, comme s'ils étoient dans l'erreur, il auroit été plus sincère de leur faire justice, en avouant que par la grace de Dieu ils ne mettent en péril, ni l'Oraison, ni l'amour parfait, ni les motifs qui nous y portent.

Et (3) pour montrer à M. de Cambrai que c'est en vain qu'il prétend se faire valoir envers le public comme le défenseur particulier de l'amour désintéressé, on lui accorde sans peine avec le commun de l'Ecole, ce qu'il demande dans sa Lettre, que *la charité est un amour de Dieu pour lui-même, indépendamment de la béatitude qu'on trouve en lui*: on lui accorde, dis-je, sans difficulté cette définition de la charité, mais à deux conditions; l'une, que cette définition est celle de la charité qui se trouve dans tous les justes, & par conséquent n'appartient pas à un état particulier qui constitue la perfection du Christianisme; & l'autre, que l'indépendance qu'on attribue à la charité, tant de la béatitude que des autres bienfaits de Dieu, loin de les exclure, fait au contraire dans la pratique un des motifs les plus pressans, quoique second, & moins principal de cette reine des vertus.

(1) V. le Chap. X. du *Second Ecrit*: la-même, pag. 400.

(2) V. le Chap. XI. la-même, pag. 401.

(3) V. le Chap. XII. la-même.

On ose bien dénier M. de Cambrai de montrer un seul Auteur, ou parmi les Scolastiques, ou parmi les Mistiques, qui rejette ces deux conditions, & même qui ne les établit pas expressement.

Ainsi (1) quand il réduit dans sa Lettre la question à deux points, dont l'un est cette indépendance de la charité, il donne le change aux Théologiens, & il demande comme une merveille, ce qu'on lui a accordé, ce que personne ne lui a jamais disputé, & ce qui ne fait rien du tout à la question, comme on vient de voir.

Ceux qui font tant de belles Thèses pour l'amour sans rapport à nous, se donnent un soin inutile d'amuser le monde, & de rendre de bons offices aux Prélats, que cette doctrine, comme on voit, ne soulage pas.

Il ne réussit pas mieux dans la seconde chose, qu'il demande pareillement qu'on lui accorde: qui est que *dans la vie des âmes les plus parfaites, c'est la charité qui prévient toutes les autres vertus, qui les anime, & qui en commande les actes pour les rapporter à sa fin; en sorte que le juste de cet état exerce alors d'ordinaire l'espérance, & toutes les vertus avec tout le désintéressement de la charité même, qui en commande l'exercice*: tout cela, dis-je, ne sert de rien; puisque c'est-là non seulement un parfait galimathias, & une doctrine absolument inintelligible, mais encore une erreur manifeste.

C'est une doctrine inintelligible, puisque admettre une espérance qui soit exercée avec tout le désintéressement de la charité, c'est en admettre une selon l'Auteur même, qui comme la charité soit indépendante de sa béatitude; & cela est une espérance qui n'espère rien, & une contradiction dans les termes: mais ce qui est inintelligible par cet endroit-là en soi-même, est une erreur manifeste pour deux raisons; l'une, que c'est ôter l'espérance contre la parole expresse de S. Paul (a): *Maintenant ces trois choses demeurent, la Foi, l'Espérance & la Charité: MANENT tria hec*: l'autre, que c'est mettre une espérance qui n'existe point, contre la définition expresse du Concile de Trente.

Il (2) ne sert de rien de dire que la charité prévient l'espérance, & la commande; puisqu'il doit demeurer toujours pour certain selon la Foi, qu'elle ne la peut commander que pour s'exciter elle-même, & pour l'ordinaire en exécution du commandement divin, qui de la nature doit servir à la charité, conformément à cette parole (b): *La fin du commandement, c'est la Charité: FINIS precepti Caritas*.

C'est aussi (3) très-vainement que l'Auteur suppose que cette prévention de la charité ne convient qu'à son prétendu amour pur, qui constitue le cinquième état posé dans son Livre, c'est-à-dire

(1) V. le Chap. XIII. li-même, page. 401, 402.

(2) V. le Chap. XIV. li-même.

(3) V. le Chap. XV. li-même.

l'état des parfaits ; puisqu'on la trouve dès le quatrième, où l'on présuppose que l'ame aime Dieu pour lui & pour soi ; mais en sorte qu'elle aime principalement la gloire de Dieu, & qu'elle n'y cherche son bonheur propre que comme un moien qu'elle rapporte & qu'elle subordonne à la fin dernière, qui est la gloire du Créateur. Ce qui est voulu comme fin, est voulu par prévention devant les moiens : or est-il, qu'en cet état qui est le quatrième & celui de la justice commune, la gloire de Dieu qui est l'objet de la charité, est voulue comme fin, & la béatitude uniquement comme un moien qui lui est subordonné : donc cette prévention de la charité, dont on veut faire dans la Lettre l'état des parfaits, c'est-à-dire le cinquième état du Livre, se trouve établie dès le quatrième ; & ainsi ce cinquième état n'est plus qu'un fantôme, ou si on le veut conserver, il ne lui reste plus que l'exclusion du motif de la béatitude en tous sens, & même comme moien ; ce qui emporte la suppression de l'espérance.

La raison en est convaincante, puisque la définition de l'état parfait, qu'on fait consister dans la charité en tant qu'elle prévient l'exercice de l'espérance, est épuisée dès l'état de la justice commune ; & ce qu'on veut mettre au-delà, ne sera jamais autre chose que l'exclusion du motif de la béatitude, par conséquent une suppression de l'espérance chrétienne. Il ne faut donc pas toujours sans discrétion vanter l'amour pur, ni croire qu'on gagne tout en le nommant.

L'Auteur demeure d'accord en sa Lettre qu'on abuse du pur amour, & qu'il y en a qui renversent l'Evangile sous un si beau nom. Le pur amour dont il s'est rendu le défenseur particulier, ne peut être d'un autre genre, puisqu'il détruit avec l'espérance un des fondemens de l'Evangile, pour ne point encore parler des autres inconvéniens aussi essentiels.

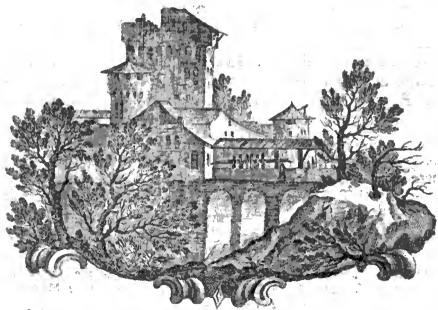
Sans y entrer, & en attendant ce qu'en diront nos Prélats, je remarquerai ici que c'est un abus à l'Auteur de réduire, comme il a fait dans sa Lettre, toute la dispute à l'amour de Dieu en soi-même, indépendamment de la béatitude, & à la prétention de la charité à l'état parfait : quoi donc, tout est compris dans ces deux points ? (1) Le sacrifice absolu du salut, l'acquiescement à la juste réprobation avec l'avis de son Directeur, l'espérance dans une même ame avec un invincible désespoir, dans ce désespoir l'union avec J. C. notre modèle, ses troubles involontaires, & vingt autres choses de cette nature, ne font plus rien. A Dieu ne plaise, que l'Auteur soit plus innocent, sous prétexte qu'il s'absout lui-même de tous ces chefs capitaux.

Concluons (2) que c'est inutilement qu'il s'étale au public lui-

(1) V. le Chap. XXII. li-même, pag. 405.

(2) V. le Chap. XXIII. li-même, pag. 406.

même comme un homme persécuté pour la justice : ni l'Oraison n'est en péril, ni l'amour désintéressé n'est attaqué de personne, ni l'on n'en défend la pratique, ni on n'accoutume les ames à ne chercher Dieu que par intérêt, ni on ne censure aucune opinion de l'Ecole, comme on voudroit le faire accroire aux ignorans. Il ne faut pas attendrir le monde, en déplorant des maux qui ne sont pas : on voit en quoi l'Auteur est à plaindre : on fait trop de quoi & de quoi il est le martyr : son obéissance sera louée, quand elle cessera de menacer l'Eglise de restrictions sur le jugement qu'elle attend : il eût fallu la prévenir : il est tems encore : c'est ce qu'il faut demander à Dieu avec larmes, & s'affliger sans mesure, de voir un homme de ce rang & de ce mérite, réduit à défendre seul une cause si déplorée, & ne se faire valoir que par tant de fausses suppositions.



I V.

LETTRE DE M. BOSSUET,

A MADAME GUYON. (*)

JAI reçu, Madame, la Lettre que M. de Chevreuse m'a rendue de votre part. Je n'ai pas eu besoin de situation pour me mettre en celle que vous souhaitiez. Comme je sens le besoin extrême que j'ai de la grace de Dieu, je demeure comme naturellement exposé à la recevoir, de quelque côté qu'il me l'envoie. Je suis très-reconnoissant de la charité que vous avez pour mon ame, & je ne puis mieux vous en marquer ma reconnoissance, qu'en vous disant en toute simplicité & sincérité ce que je crois que vous avez à faire; en quoi je satisferai également & à votre desir & à mon obligation: je ne dois pas aussi vous taire que je ne ressente en vous quelque chose dont je suis fort touché. C'est cette insatiable avidité de croix & d'opprobres, & le choix que Dieu fait pour vous de certaines humiliations & de certaines croix, où son doigt & sa volonté semblent être marqués. Il me semble qu'on doit être excité par-là à vous montrer, autant qu'on peut, ce qu'on croit que Dieu demande de vous, & à vous purifier de certaines choses, dont peut-être il veut vous purger par la coopération de ses Ministres. Les graces qu'il fait aux ames par leurs ministres, quelque pauvres qu'ils soient d'ailleurs, sont inevitables. Pour commencer donc, je vous dirai que la premiere chose dont il me paroît que vous devez vous purifier, c'est de ces grands sentimens que vous marquez de vous-même: ce n'est pas que j'aie peine à croire qu'on puisse dire de soi-même, comme d'un autre, certaines choses avantageuses, sur-tout des choses de fait, quand il y a raison de les dire, & qu'on y est obligé par l'obéissance. Mais celles que je vous ai montrées, sont sans exemple, & outrées au-delà de toute mesure & de tout excès. Ce qui

(*) Cette Lettre fut publiée à Paris pour la premiere fois en 1743. à la fin de l'Avertissement du Tome VI. de la Collection des Oeuvres de M. Bossuet. Voyez l'Avertissement de notre Volume VIII. pag. XIX. Il paroît par la *Rélation sur le Quietisme* (Sect. II. n. XXI.) que cette Lettre est de notre l'avan Prêlat. Voici comme il y parle: *Un peu après cette conférence, j'écrivis une longue Lettre à Madame Guyon, où je m'expliquai sur les difficultés qu'on vient d'entendre: j'en réservais quelques autres à un plus grand examen: je marquois tous mes sentimens, tels que je les viens de représenter: ces prodigieuses communications n'y étoient pas oubliées, non plus que l'autorité du lier & de délier; les visions de l'Apocalypse, & les autres choses que j'ai racontées. La Lettre est du 4. de Mars 1694. On lit ce passage de M. de Meaux dans ce Volume IX. pag. 57. Ce Prêlat le repète dans ses Remarques sur la Réponse à la Rélation &c. (Art. II. §. VII. n. XXIX.) Voyez ci dessus, pag. 133.*

me rassure un peu, c'est ce que j'ai vu dans une de vos Lettres à M. de que vous êtes vous-même étonnée d'avoir écrit de telles choses, étant très-éloignée d'avoir de vous ces sentimens : apparemment Dieu vous fait sentir que telles manieres de parler de foi, & une si grande idée de sa perfection, seroit une vraie pâture de l'amour propre. Déposez donc tout cela, & suivez le mouvement que Dieu vous en donne : d'autant plus que l'endroit où vous dites, *Ce que je lierai sera lié, & ce que je déliera sera délié*, &c. est d'un excès insupportable, sur-tout quand on considère que celle qui parle ainsi, se croit dans un état Apostolique, c'est-à-dire se croit un Apôtre par état. Je ne crois pas qu'il vous soit permis de retenir de telles choses; déposez-les donc, & exécutez la résolution que Dieu vous inspire de vous séquestrer, de ne plus écrire, de ne plus exercer, ni recevoir ces communications de grâces que vous expliquez d'une maniere qui n'a point d'exemple dans l'Eglise, sur-tout quand vous la comparez à la communication qu'ont entre eux les saints Anges, & les autres bienheureux Esprits; & quand vous marquez en vous une plénitude, que vous appelez infinie pour toutes les âmes, qui cause un regorgement dont je n'ai jamais oui parler qu'à vous, quelque soin que j'aie pris d'en chercher ailleurs des exemples. Vous remédiez à tout cela, en vous retranchant toute communication, comme vous m'avez témoigné que vous étiez résolue. Je ne prétens pas vous exclure d'écrire pour vos affaires, ni pour entretenir avec vos amis une correspondance de charité: ce que je prétens, c'est l'exclusion de tout air de dogmatifer ou d'enseigner, ou de répandre les grâces par cette si extraordinaire communication qu'on pourroit avoir avec vous. Je mets encore dans le rang des choses que vous devez déposer, toutes prédictions, visions, miracles, & en un mot toutes choses extraordinaires, quelque ordinaires que vous vous les figuriez dans certains états: car tout cela est au rang des pâtures de l'amour propre, si l'on n'y prend pas beaucoup garde. Dieu est indépendamment de tout cela: c'est à quoi vous devez vous attacher, même selon les principes de votre Oraison: que s'il vous vient des choses de cette nature que vous ne croiez pas pouvoir empêcher, laissez-les écouler autant qu'il est en vous, & ne vous y attachez pas. En voilà assez sur ce point; & je n'ai point de peine sur cela, parce que vous m'avez dit & écrit, que vous étiez disposée à vous conformer au conseil que je vous donne en Notre-Seigneur.

Il y auroit beaucoup de choses à vous dire sur vos Ecrits. Je puis vous assurer qu'ils sont pleins de choses insupportables & insoutenables, ou selon les termes, ou même selon les choses & dans le fond. Mais je ne m'y arrêterai pas quant à présent, puisque vous consentez qu'on les brule tous; ce qu'on fera, s'il le faut :

à l'égard de ceux qui sont imprimés, & qu'on ne sauroit brûler, comme je vous vois soumise à consentir, & à vous soumettre à toute censure, correction & explication qu'on y pourroit faire, aimant mieux mourir mille fois & souffrir toutes sortes de confusions, que de scandaliser un des petits de l'Eglise, ou donner le moindre lieu à l'altération de la saine doctrine; vous n'avez qu'à persister dans ce sentiment, & vous soumettre à tout ce qu'il plaira à Dieu inspirer aux Evêques & aux Docteurs approuvés pour réduire vos expressions & vos sentimens à la règle de la Foi, & aux justes bornes des traditions & des dogmes catholiques. Ma seule difficulté, c'est sur la voie & dans la déclaration que vous faites, que vous ne pouvez rien demander pour vous, pas même de ne pas pécher, & de persévérer dans le bien jusqu'à la fin de votre vie, qui est pourtant une chose qui manque aux états les plus parfaits, & que selon S. Augustin Dieu ne donne qu'à ceux qui le demandent. Voilà ce qui me fait une peine que jusqu'ici je ne puis vaincre, quelque effort que j'aie fait, pour entrer, s'il se pouvoit, dans vos sentimens & dans les explications des personnes spirituelles que vous connoissez, avec qui j'ai traité à fond de cette disposition. La raison qui m'empêche, c'est qu'elle paroît directement contraire aux commandemens que Jesus-Christ nous fait tant de fois, de prier & de veiller sur nous; ce qui regarde tous les Chrétiens & tous les états. Quand vous me dites que cela vous est impossible, c'est ce qui augmente ma peine: car Dieu, qui assurément ne commande rien d'impossible, ne rend pas ses commandemens impossibles à ceux qu'il aime, & la prière est ce qui leur est le moins impossible; puisque c'est par elle, selon le Concile de Trente (a), que ce qui étoit impossible, cesse de l'être. Je n'ignore pas certaines impuissances que des personnes très-saintes ont observées & approuvées en certains degrés d'Oraison. Mais ce n'est pas-là ma difficulté: on sait que des préceptes affirmatifs, tels que celui de prier, ne sont pas obligatoires à chaque moment: mais qu'il y ait un degré, ou permanent ou par état, où on ne puisse pas prier pour soi; c'est ce qui me paroît opposé au commandement de Dieu, & de quoi aussi je ne vois aucun exemple dans toute l'Eglise. La raison de cette impossibilité me paroît encore plus insupportable que la chose en elle-même: à l'endroit où vous vous objectez à vous-même qu'on a du moins besoin de prier pour soi, afin de ne pas pécher, vous faites deux principales réponses; l'une, que c'est quelque chose d'intéressé, où une âme de ce degré ne peut s'appliquer, que de prier qu'on ne pèche pas; l'autre, que c'est l'affaire de Dieu, & non pas la nôtre: ces autres réponses répugnent autant à la règle de la Foi, l'une que l'autre.

Que ce soit quelque chose d'intéressé que prier Dieu qu'on ne pèche pas, c'est de même que si on disoit, que c'est quelque cho-

(a) *5^{ess.}
V^l chap 11.*

se d'intéressé de demander à Dieu son amour. Car c'est la même chose de demander à Dieu de l'aimer toujours, & de lui demander de ne l'offenser jamais. Or Jésus-Christ ne prétend pas nous ordonner un acte de propriété & d'intérêt, quand il commande tant de fois de telles prières, qui au contraire font une partie très-essentielle de la perfection Chrétienne.

On dit que l'ame attirée à quelque chose de plus parfait & de plus intime, deviendrait propriétaire & intéressée, si elle se détournoit à de tels actes, & que sans les faire, elle est assez éloignée du péché. Mais c'est précisément où je trouve le mal, de croire qu'on en vienne dans cette vie à un degré, où par état l'on n'ait pas besoin d'un moien aussi nécessaire à tous les Fidèles, que celui de prier pour eux-mêmes, comme pour les autres, jusqu'à la fin de leur vie. Ce qui rend la chose encore plus difficile & plus étrange, c'est que ce n'est pas seulement par une impuissance particulière à un certain état & à certaines personnes qu'on attribue cette cessation de toutes demandes pour soi; ce qui du moins sembleroit marquer que ce seroit une chose extraordinaire: mais au contraire on éloigne cette idée: on veut que ce soit une chose ordinaire & comme naturelle au dernier état de la perfection Chrétienne: on donne des méthodes pour y arriver: on commence dès les premiers degrés à se mettre dans cet état: on regarde comme le terme de sa course d'en venir à cette entière cessation; & c'est-là qu'on met la perfection du Christianisme. On regarde comme une grace de n'avoir plus rien à demander dans un tems où l'on a encore de si grands besoins; & la demande devient une chose si étrangère à la prière, qu'elle n'en fait plus aucune partie: encore que Jésus-Christ ait dit si souvent (a): *Vous ne demandez rien* en mon nom: *Demandez, & vous obtiendrez: VEILLEZ (b) & priez: CHERCHEZ (c), demandez, frappez.* Et S. Jacques (d): *Quiconque a besoin, qu'il demande à Dieu: de sorte que cesser de demander, c'est dire en d'autres termes, qu'on n'a plus aucun besoin.*

L'autre réponse, qui est de dire, qu'on n'a point à se mettre en peine de ne plus pécher, ni à faire à Dieu cette demande, parce que c'est l'affaire de Dieu, ne me paroît pas moins étrange; puisque c'est véritablement l'affaire de Dieu, mais que c'est aussi tellement la nôtre, que si nous nous allions mettre dans l'esprit que Dieu fera en nous tout ce qu'il faudra, sans que nous nous disposions à coopérer avec lui, & même à exciter notre diligence à le faire; ce seroit tenter Dieu, autant & plus que si l'on disoit qu'à cause que Dieu veut que nous abandonnions à sa providence le soin de notre vie, il ne faudroit ni labourer, ni semer, ni apâter à manger: & je dis que s'il y a quelque différence entre ces deux sortes de soins: c'est que celui qui regarde les actes intérieurs, est d'autant plus nécessaire que les actes sont plus parfaits,

(a) *Jeane*
XXI, 24.
(b) *Matth.*
XXV, 41.
Matth.
XIII, 33.
XIV, 38.
(c) *Matth.*
VII, 7.
Luc. XI, 9.
(d) *Jac. 1.*

plus importants, plus commandés & voulus de Dieu que tous les autres. La nature du libre-arbitre est d'être instruit, conduit, exhorté; & non seulement il doit être exhorté & excité par les autres, mais encore il le doit être par lui-même: & tout ce qu'il a à observer en cela, c'est que lorsqu'il s'excite & s'exhorte ainsi, il est prévenu, & que Dieu lui inspire ces exhortations qu'il se fait ainsi à lui-même; mais il ne s'en doit pas moins exciter & exhorter au-dedans, selon la maniere naturelle & ordinaire du libre-arbitre, parce que la grace ne se propose pas de changer en tout cette maniere, mais seulement de s'élever à des actes dont on est incapable de soi-même. Ce sont ces actes qu'on voit perpétuellement dans la bouche de David, & non seulement de David, mais encore de tous les Prophètes; c'est pourquoi ce saint Prophète se dit à lui-même (a): *Espère en Dieu: ELEVE-TOI* (b), *mon esprit*, &c. Que si l'on dit qu'il le fait étant appliqué, j'en conviens: car aussi ne prétend-il pas qu'on puisse faire ces actes de soi-même, sans être prévenu de la grace; mais comme il faut s'exciter avec David, il faut aussi en s'excitant, dire avec lui (c): *Mon ame ne sera-t-elle pas soumise à Dieu, parce que c'est de lui que vient mon salut? & encore (d): Que mon ame soit soumise à Dieu, parce que c'est de lui que vient ma patience*. Par de tels actes, l'ame en s'excitant, reconnoît que Dieu agit en elle, & lui inspire non seulement cette sujétion, mais encore l'acte par lequel elle s'y excite; & si Dieu en faisant parler David & tous les Prophètes, aussi bien que les Apôtres, selon la maniere naturelle d'agir du libre-arbitre, n'avoit pas prétendu de nous insinuer cette maniere d'agir, dont nous voions en tous ces endroits une si vive & si parfaite représentation, il nous auroit tendu un piège pour nous rendre propriétaires; mais au contraire il est clair qu'il a voulu donner dans un homme aussi parfait que David, un modèle de prier aux ames les plus parfaites. On se trompe donc manifestement, quand on imagine un état où tout cela est détruit, & qu'on met dans cet état la perfection du culte Chrétien, sans qu'il y ait aucun endroit de l'Ecriture où on le puisse trouver, & y ayant tant d'endroits où le contraire paroît.

On ne se trompe pas moins, quand on regarde comme imperfection de réfléchir & se recourber sur soi-même par complaisance pour soi; mais au contraire c'est un don de Dieu de réfléchir sur soi-même, pour s'humilier, comme faisoit S. Paul, lorsqu'il di-

(a) I. Cor. IV. 4. *Je ne me sens coupable de rien, mais je ne suis pas pour cela justifié; on pour connoître les dons qu'on a reçus, comme quand*

(f) I. Cor. II. 12. *le même S. Paul dit (f) que nous avons reçu l'Esprit de Dieu pour connoître ce qui nous a été donné, & cent autres choses semblables. C'est encore sans difficulté un acte réflexe & recourbé sur soi-même, que de dire (g):*

(g) Matth. VI. 12. Luc. XI. 4. *Pardonnez-nous nos péchés, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés; mais l'Eglise a défini dans le Con-*

cile de Carthage, qu'un acte qui est réfléchi en tant de manières, peut convenir aux plus parfaits, comme à l'Apôtre S. Jean, comme à l'Apôtre S. Jacques, comme à Job, comme à Daniel, qui sont nommés avec Noé par Ezéchiel (a) comme les plus dignes intercesseurs qu'on peut employer auprès de Dieu; & néanmoins ces actes réfléchis ne sont pas au-dessous de leur perfection: mais celui qui fait cet acte réfléchi, *Pardonnez-nous*, peut bien faire celui-ci (b): *Ne nous induisez pas en tentation, mais délivrez-nous du mal*; & ces demandes ne sont pas plus répugnantes à la perfection que cette autre, *Pardonnez-nous*. Voilà donc des actes réfléchis & très-parfaits: ce qui me fait conclure encore que les actes les plus exprès & les plus connus ne répugnent en aucune sorte à la perfection, pourvu qu'ils soient véritables: car il est vrai qu'il y a des actes qu'on appelle exprès, qui ne sont qu'une formule dans l'esprit ou dans la mémoire. Mais pour ceux qui sont en vérité dans le cœur & se produisent dans son fond, ils sont très-bons, & n'en seront pas moins parfaits pour être connus de nous, pourvu qu'ils viennent véritablement de la Foi qui nous fait attribuer à Dieu, & reconnoître de lui tout le bien qui est en nous. Il ne faut donc pas rejeter les actes exprès; & c'est le faire que de mettre la perfection à les faire cesser: ce qui fait dans le fond qu'on exclut tout acte, puisqu'on n'ose en produire aucun, & qu'on feroit cesser les moins apperçus, si on pouvoit les appercevoir en soi: mais cela ne peut pas être bon, puisque par un tel sentiment on exclut l'action de grâces commandée par S. Paul (c), cet acte n'étant ni plus ni moins intéressé que la demande.

(a) Ez. xl.
XIV. 14. 10.

(b) Matth.
VI. 13.
Luc. XI.

(c) Philipp.
IV. 6.

De-là suit encore, qu'il ne faut pas tant louer la simplicité, ni porter le blâme qu'on fait de la multiplicité, jusqu'à nier la distinction des trois actes, dont l'Oraison, comme toute la vie Chrétienne, est nécessairement composée; qui sont les actes de Foi, d'Espérance & de Charité: car puisque ce sont trois choses selon saint Paul (d), & trois choses qui peuvent être l'une sans l'autre; leurs actes ne peuvent pas n'être pas distincts: & encore qu'à les regarder dans leur perfection ils soient inséparables dans l'âme du juste, il n'y aura rien d'imparfait de les voir comme distincts, puisque ce n'est que connoître une vérité; non plus que de les exercer comme tels, puisque ce n'est que les exercer selon la vérité même. Il ne faut donc pas mettre l'imperfection ou la propriété, à faire volontairement des actes exprès & multipliés, mais à les faire comme venant de nous.

(d) I. Cor.
XIII. 13.

Tout cela me fait dire que l'abandon ne peut pas être un acte si simple qu'on voudroit le représenter: car il ne peut pas être sans la Foi & l'Espérance ou la confiance, étant impossible de s'abandonner à celui à qui on ne se fie pas, ou de se fier absolument à quelqu'un, sans s'y abandonner autant qu'on s'y veut fier,

c'est-à-dire jusqu'à l'infini : ainsi il ne faut pas séparer l'abandon qu'on donne, & avec raison, pour la perfection de l'amour, d'avec la Foi & la confiance : ce sont assurément trois actes distincts, quoiqu'unis, & c'est aussi ce qui en fait la simplicité.

Il ne faut donc pas se persuader qu'on y déroge, ni qu'on fasse un acte imparfait & propriétaire, quand on demande pardon à Dieu, ou la grace de ne plus pécher ; & la proposition contraire, si elle étoit mise par écrit, seroit universellement condamnée comme contraire au commandement exprès, & par conséquent à une vérité très-expressement révélée dans l'Evangile.

Ce qu'on dit de plus apparent contre une vérité si constante, c'est qu'il y a des instincts ou des mouvemens divins, certainement tels qu'ils sont des commandemens clairement contre la volonté de Dieu, tel que l'instinct qui fut donné à Abraham d'immoler son fils. On ne peut douter que Dieu ne puisse inspirer de tels mouvemens, & en même tems une certitude évidente que c'est lui qui les inspire ; & ces certitudes se justifient par elles-mêmes dans l'esprit du juste qui les reçoit : il ne faut donc pas les rejeter, sous prétexte qu'elles seroient contraires au commandement de Dieu ; puisque celle qui fut donnée à Abraham qu'il falloit immoler son fils, & que Dieu le vouloit ainsi, étoit contraire au commandement de ne pas tuer, & encore contraire en apparence à la promesse que Dieu avoit fait de multiplier la postérité d'Abraham par Isaac. Il n'y a donc plus qu'à examiner si elles sont de Dieu ou non ; ou en d'autres termes, si ceux qui reçoivent de semblables impressions, sont de ceux que Dieu veut spécialement, ou qu'on appelle mus de Dieu.

Voilà, Madame, ce qu'on pourroit dire de plus apparent pour soutenir cet état qui fait dire qu'on ne peut rien demander à Dieu. Mais cela ne résout pas la difficulté : car c'est autre chose de recevoir une fois un pareil instinct comme Abraham ; autre chose d'être toujours dans un état où l'on ne puisse observer les commandemens de Dieu. D'ailleurs cet état qui vous fait dire en cette occasion, *Je ne puis*, selon vous n'est pas un état extraordinaire, mais un état où l'on vient naturellement avec une certaine méthode & de certains moïens, qui sont même qualifiés, courts & faciles : c'est donc dire qu'on doit travailler à se mettre dans un état dont la fin est ne pouvoir rien demander à Dieu, & que c'est-là la perfection du Christianisme : or c'est là ce que je dis qu'on n'exposera jamais au jour, sans encourir une censure inévitable. Et si l'on demande en quel rang je mets donc ceux qui douteroient de mon sentiment, ou qui en auroient de contraires ; je répondrois que je demeure non seulement en union, mais encore en union particulière avec eux, conformément à ce que dit

(*) Phil. II. 15.

S. Paul (a) : *Demeurons dans les choses auxquelles nous sommes parvenus*

ensemble ; & s'il y a quelque vérité où vous ne soiez pas encore parvenus, Dieu vous la révélera un jour. C'est, Madame, ce que je vous dis : vous avez pris certaines idées sur l'Oraison : vous croiriez être propriétaire & intéressée en faisant de certains actes, quoique commandés de Dieu ; vous croiez y suppléer par d'autres choses plus intimement commandées : soit foiblesse, soit habitude, ou ignorance, ou aheurement en votre esprit, je n'en demeure pas moins uni avec vous, espérant que Dieu vous révélera ce qui reste ; d'autant plus que vous demandez avec instance qu'on vous redresse de vos égaremens ; & c'est ce que je tâche de faire avec une sincère charité.

Déposez donc, Madame, peu à peu ces impuissances prétendues qui ne sont point selon l'Evangile. Croiez-moi : la demande que vous ferez pour vous-même, que Dieu vous délivre de tout mal, c'est-à-dire en d'autres termes qu'il vous fasse persévérer dans son amour, n'est pas l'Isaac qu'il faut immoler : que voiez-vous dans cet acte qui en rende le sacrifice si parfait ? Quand Abraham entreprit contre la défense générale de tuer, de donner la mort à son fils, Dieu lui fit voir ce qui est très-vrai, qu'il étoit le maître de la vie des hommes, que c'étoit lui qui lui avoit donné cet Isaac, qui avoit droit de le lui demander, & qui pouvoit le lui rendre par une résurrection, comme S. Paul le remarque (a). Dieu par-là ne faisoit point cesser en Abraham des actes saints, mais il en faisoit exercer un plus saint encore, qui néanmoins après-tout n'eut point son effet. Mais quelle perfection espérez-vous dans la cessation de tant d'excellens actes de la demande, de la confiance, de l'action de grâces ? C'est de demeurer défaite d'actes intéressés ; mais c'est l'erreur de prendre pour intéressés des actes commandés de Dieu comme une partie essentielle de la piété, tels que sont ceux qu'on vient de marquer ; ou d'attendre à les faire, que Dieu vous y meuve par une impression extraordinaire, comme si ce n'étoit pas un motif suffisant de s'exciter à les faire, qu'ils soient non seulement approuvés, mais encore expressement commandés. L'excuse de l'impuissance n'est pas recevable pour les raisons qu'on a rapportées : celle du rassatiement poussé jusqu'au point de le trouver assez grand en cette vie, pour n'avoir plus rien à demander, s'il devient universel pour tout un état, c'est-à-dire pour toute la vie, est une erreur ; on ne voit rien de semblable dans l'Ecriture, ni dans la Tradition, ni dans les exemples approuvés : quelques Mystiques, quelque ame pieuse qui dans l'ardeur de son amour, ou de sa joie, aura dit qu'il n'y a plus de desir en l'entendant des desirs vulgaires, ou en tout cas, des bons desirs pour certains momens, ne feront pas une loi, & plutôt il les faut entendre avec un correctif : mais en général, je maintiens que mettre cela comme un état, ou comme le degré suprême de la perfection & de la pureté du culte, c'est une pratique insoutenable.

(a) Hebr.
XII. 19.

Quand on n'attaque que ces endroits de l'intérieur, ce n'est point l'intérieur qu'on attaque, & c'est en vain qu'on s'en plaint; car ces personnes intérieures n'ont point eu cela. Sœur Marguerite du saint Sacrement étoit intérieure : mais après qu'elle eut été choisie pour Epouse, comblée de grâces proportionnées & élevée à une si haute contemplation, elle disoit (a) : *Sans la grace de Dieu je*

(2) ^{sa vie liv.} Dans une si haute contemplation, elle disoit (a): ^{1. chap. 8.} Sans la grace de Dieu je ^{2. l. 244.} sombrerois en toutes sortes de péché, & je la lui dois demander à toute heure. & lui rendre grâces de la protection qu'il me donne. Sainte Thérèse.

(b) *Chas.*
de l'aveu, p.
découvre
chap. 4
p. 322.

elle étoit absorbée en Dieu , en disant (b) : Bienheureux l'homme qui craint Dieu : notre plus grande confiance doit être dans la prière, que nous sommes obligés de faire continuellement à Dieu, de vouloir nous soutenir de sa main toute-puissante , afin que nous ne l'offensions point . On n'a qu'à lire ses Lettres : on trouvera que l'état d'Oraison où elle fait cette prière, est celui où elle étoit après 40. ans de profession & 22. années de sécheresses passées avec une foi sans pareille , parmi des persécutions inouïes . Si on veut remonter aux premiers siècles , S. Augustin étoit intérieur ; mais on n'a qu'à lire ses Confessions qui sont une perpétuelle contemplation : on y trouvera par-tout des demandes qu'il fait pour lui-même , sans qu'on y puisse remarquer le moindre vestige de la perfection d'aujourd'hui . S. Paul étoit intérieur ; mais non seulement il prie pour lui-même , mais il invite les autres à prier pour

(c) *Il. Th. ff.* lui : *Priez pour moi*, dit-il (c), *mes Freres* : sans doute qu'il faisoit
Il. Th. ff. lui-même la priere qu'il faisoit faire pour lui. Je me souviens à
Il. Th. ff. ce propos de l'endroit où il est dit, que vous ne pouvez invoquer
Il. Th. ff. les Saints en aucune sorte. Cela déjà est assez étrange : mais la
Il. Th. ff. raison est encore pire : Il me vient, dit-on, dans l'esprit, que les
Il. Th. ff. domestiques ont besoin d'intercesseurs, mais les Epouses non. Sur
Il. Th. ff. quoi se fonde cette doctrine ? Sur rien, si ce n'est seulement sur le
Il. Th. ff. mot d'Epouse ; mais toute ame chrétienne & juste est épouse, se-
Il. Th. ff. lon S. Paul (d) : nul ne doit donc jamais invoquer les Saints ; &
Il. Th. ff. Luther gagne la cause : & l'ame de S. Paul étoit épouse dans le
Il. Th. ff. degré le plus sublime, sans cesser de se procurer des intercesseurs.

Enfin, qu'on me montre dans toute la suite des siècles un exemple semblable à celui dont il s'agit ; je dis un exemple approuvé : je commencerai à examiner la matière de nouveau, & je tiendrai mon sentiment en suspens : mais s'il ne s'en trouve aucun : il faut qu'on cède.

Je n'ai jamais hésité un seul moment sur les états de sainte Thérèse, parce que je n'y ai rien trouvé, que je ne trouvasse aussi dans l'Ecriture, comme elle dit elle-même, que les Docteurs de son temps le reconnoissoient : c'est ce qui m'a fait estimer il y a trente ans, sans hésiter, sa doctrine, qui aussi est louée par toute l'Eglise. Et à présent que je viens encore de relire la plus grande

partie de ses Ouvrages , j'en porte le même jugement , toujours sur ce fondement de l'Ecriture : mais ici je ne fais où me prendre ; tout est contre , & rien n'est pour . On dit : *L'Esprit prie pour nous ; il le faut donc laisser faire* : mais cette parole regarde tous les états de grace & de sainteté ; d'ailleurs la conséquence n'est pas bonne : au lieu de dire : Il prie en nous , donc il le faut laisser faire ; il faut dire : Il prie en nous , donc il faut coopérer à son mouvement , & s'exciter pour le suivre , comme la suite le démontre . On dit que selon le même S. Paul , le Chrétien est poussé par l'Esprit de Dieu ; que Jesus-Christ dit que le Chrétien est enseigné de Dieu : cela est vrai , non d'un état particulier , mais de tous les justes ; & Jesus-Christ dit expressément (a) : *Tous seront enseignés de Dieu* : on ne prouve donc point par ces paroles , cette surprenante singularité qu'on veut attribuer à un état particulier . On dit : *Il est écrit qu'on se renonce soi-même* ; est-ce à dire qu'il faut renoncer à demander ses besoins à Dieu par rapport à son salut ? ce seroit trop visiblement abuser de la parole . On dit que Dieu est amour ; & qui demeure dans l'amour , demeure en Dieu , & Dieu en lui ; donc il n'y a qu'à demeurer , & il n'y a rien à demander : mais cela seroit contre Jesus-Christ qui , après avoir dit à ses Apôtres (b) : *Nous viendrons à lui , & nous ferons en lui notre demeure* ; & encore (c) : *Demeurez en moi , & moi en vous* : & encore (d) : *Le Saint-Esprit viendra en vous , & il y demeurera* ; inculquoit plus que jamais le commandement de la prière . Je ne fais donc encore un coup à quoi recourir ; je ne trouve ni Ecriture , ni Tradition , ni exemple , ni personne qui osât dire ouvertement , en cet état : Ce seroit une demande propriétaire & intéressée , de demander pour soi quelque chose si bonne qu'elle fût , à moins d'y être poussé par un mouvement particulier ; & la commune révélation , le commandement commun fait à tous les Chrétiens ne suffit pas : Une telle proposition est de celles où il n'y a rien à examiner , & qui porte sa condamnation dans ses termes .

J'écris ceci sous les yeux de Dieu , mot à mot , comme je crois l'entendre de lui par la voix de la Tradition & de l'Ecriture , avec une entière confiance que je dis la vérité . Je vous permets néanmoins de vous expliquer encore : peut-être se trouvera-t-il dans vos sentimens quelque chose qui n'est point assez débrouillée , & je serai toujours prêt à l'entendre . Pour moi , j'ai voulu exprès m'expliquer au long , & ne point épargner ma peine , pour satisfaire au desir que vous avez d'être instruite .

Je vous déclare cependant , que je loue votre docilité , que je compatis à vos croix , & que j'espère que Dieu vous révélera ce qui reste , comme je l'ai dit après S. Paul . J'aurois encore beaucoup de choses à vous dire sur vos Ecrits , & je le ferai quand

(a) *Joan. VI. 45.*(b) *Joan. XIV. 23.*(c) *Joan. XV. 4.*(d) *Joan. XIV. 17.*

Dieu m'en donnera le mouvement , comme il me semble qu'il me l'a donné à cette fois . Au reste , sans m'attendre trop à des mouvemens particuliers , je prendrai pour un mouvement du Saint-Esprit, tout ce que m'inspirera pour votre ame la charité qui me presse & la prudence chrétienne . Je suis dans le saint amour de Notre-Seigneur , très-parfaitement à vous , & toujours prêt à vous éclaircir sur toutes les difficultés que pourra produire cette Lettre dans votre esprit .

A D D I T I O N .

Pendant que je ferme ce paquet , Dieu me remet dans l'esprit le commencement de l'action du Sacrifice : qui se fait par ces paroles du Pontife : *Sursum corda : Le cœur en haut* : par où le Prêtre excite le peuple , & s'excite lui-même le premier à sortir saintement de lui-même pour s'élever vers Jesus-Christ . C'est-là sans doute un acte réfléchi , mais très-excellent , & qui peut être d'une très-haute & très-simple contemplation ; à quoi le peuple répond avec un sentiment aussi sublime : *Nous l'avons* (notre cœur) *à Notre-Seigneur* : c'est-à-dire , Nous l'y avons élevé , Nous l'y tenons uni : ce qui emporte sans difficulté une réflexion sur soi-même , mais une réflexion qui en effet nous fait consentir à l'exhortation du Prêtre , qui en s'excitant soi-même à ce grand acte , y excite en même tems tout le peuple pour lequel il parle , & dont il tient tous les sentimens dans le sien pour les offrir à Dieu par Jesus-Christ . Le Prêtre donc , ou plutôt toute l'Eglise même en sa personne , après avoir ouï de la bouche de tout le peuple , cette humble & sincère reconnaissance de ses sentimens , *Nous avons le cœur élevé au Seigneur* , la regarde comme un don de Dieu ; & afin que les assistans entrent dans la même disposition , il élève de nouveau sa voix en ces termes : *Rendons grâces au Seigneur notre Dieu* ; c'est-à-dire , Rendons-lui grâces universellement de tous ses bienfaits , & rendons-lui grâces en particulier de cette sainte disposition où il nous a mis d'avoir le cœur en haut ; & tout le peuple consent par ces paroles : *Il est raisonnable , il est juste* : après quoi il ne reste plus qu'à s'épancher en actions de grâces , & commencer saintement & humblement tout ensemble par cette action , le Sacrifice de l'Eucharistie . Voilà sans doute des actes parfaits , des actes très-simples , des actes très-purs , qui peuvent être , comme je l'ai dit , d'une très-haute contemplation , & qui sont très-assurément des actes d'une Foi très-vive , d'une Espérance très-pure , d'un Amour sincère ; car il est bien aisé d'entendre que tout cela y est enfermé . Ce sont pourtant des actes & des réflexions sur soi-même , & sur ses actes propres : & si le retour qu'on fait sur soi-même pour y connoître

les dons de Dieu , étoit un acte intéressé ; il n'y en auroit point qui le fût davantage que l'action de grâces : mais ce seroit une erreur manifeste de le qualifier de cette sorte , & encore plus d'accuser l'Eglise d'induire les enfans à de tels actes , quand elle les induit à l'action de grâces . Il en faut dire autant de la demande , qui , comme nous avons dit , n'est ni plus ni moins intéressée que l'action de grâces . Toutes ces actions sont donc pures , sont donc simples , sont parfaites , quoique réfléchies & aiant toutes un rapport à nous . Il faut que tous les Fidèles se conforment au desir de l'Eglise qui leur inspire ces sentimens dans son Sacrifice : ce qu'on ne fera jamais , mais plutôt on fera tout le contraire , si on regarde ces actes comme intéressés ; car c'est leur donner une manifeste exclusion . Il faut donc entrer dans ces actes , il faut qu'il y ait dans nos Oraisons une secrète intention de les faire tous : intention qui se développe plus ou moins , selon les dispositions où Dieu nous met , mais qui ne peuvent pas n'être pas dans le fond du Chrétien ; quoiqu'elles y puissent être plus ou moins cachées , & quelquefois tellement qu'on ne les apperçoit pas distinctement . Ce sera peut-être un dénouement de la difficulté ; mais pour cela il faut changer non seulement de langage , mais de principe , en reconnoissant que ces actes sont très-parfaits en eux-mêmes , soit qu'ils soient apperçus ou non , excités ou non , par notre attention & par notre vigilance , pourvu qu'on croie & qu'on sache qu'on ne les fait comme il faut , qu'autant qu'on les fait par le Saint-Esprit ; ce qui n'est pas d'une Oraison particulière , mais commun à tous les états du Christianisme , quoique non toujours exercés avec une égale simplicité & pureté . Si on entre véritablement dans ces sentimens , la doctrine en sera irrépréhensible.

AUTRE ADDITION.

Pour m'expliquer mieux sur les actes réfléchis , en voici un de S. Jean (a) : *Mes petits enfans , n'aimons pas de paroles , ni de la langue , mais par œuvres & en vérité . C'est par-là , que nous con-* (a) 1. Jean.
111. 16. 22.
noissons que nous sommes de la vérité (des enfans animés par elle ,) & que nous en persuaderons notre cœur en la présence de Dieu ; parce que si notre cœur nous reprend , Dieu est plus grand que notre cœur , & il connoît tout . Mes bien-aimés , si notre cœur ne nous reprend pas , nous avons de l'assurance devant Dieu ; & quoi que ce soit que nous lui demandions , nous l'obtiendrons de lui . Voilà des actes manifestement réfléchis sur soi-même , & un fondement de confiance établis sur la disposition qu'on sent en son cœur .

Je demande si ce sont-là des sentimens des parfaits ou des imparfaits : s'ils sont des parfaits , ils ne sont donc ni intéressés ni

propriétaires. On ne peut pas dire qu'ils n'en soient pas, puisque S. Jean les connoît en lui-même comme dans les autres : d'ailleurs on les voit expressement dans S. Paul, lorsqu'il dit, prêt à consommer son sacrifice, & dans l'état le plus parfait de sa vie (a) : *J'ai combattu*, &c. On voit qu'il s'appuie sur les œuvres, mais comment ? Il est sans doute, que c'est en tant qu'elles sont de Dieu, & en effet, comme une marque de son amour. Il ne faut donc point tant blâmer ces actes réfléchis, qui sont, comme on voit, des plus parfaits, & en même tems des plus humbles ; & qui néanmoins bien loin d'étouffer en nous l'esprit de demande, sont selon S. Jean, un des fondemens qui nous fait demander avec confiance. Au reste, je ne veux pas dire que toutes les ames saintes doivent toujours être expressement dans la pratique de ces actes. Ce que je veux dire, c'est que ces dispositions sont saintes & parfaites, & que c'est combattre directement le Saint-Esprit, que de les traiter non seulement d'imparfaites, mais encore de propriétaires & d'impures, ou de faire comme une espèce de règle pour les parfaits des dispositions différentes.

(a) II. Tim.
I. 7.

4. Mars, 1694.

V.
R E P O N S E
D E M. D E M E A U X

AUX DIFFICULTÉS DE MADAME DE MAISONFORT ().*

MADAME DE MAISONFORT.

Décrivant l'état de son Oraison, elle dit :

„ **I**L me paroît que ce qui est plus conforme à ma disposition ,
 „ est un simple retour de mon cœur vers Dieu. Je trouve que
 „ ce simple retour me convient, non seulement pour l'Oraison,
 „ mais dans le cours de la journée, pour revenir à Dieu ; & que
 „ les Oraisons jaculatoires ne me feroient pas si convenables , &
 „ que la simple attente du recueillement (pour ainsi dire) m'y
 „ prépare mieux que ne feroient les efforts : j'entens par cette at-
 „ tente , une certaine tranquillité dans laquelle je tâche de me
 „ mettre , & une certaine sorte d'attention à Dieu , qui est quel-
 „ quefois bien sèche , & presque imperceptible ; mais cela dispose ,
 „ je crois , mieux au recueillement , si Dieu le veut donner , que
 „ ne feroient certains efforts.

R E P O N S E
D E M. D E M E A U X.

IL faut d'abord supposer que le simple retour à Dieu contient un acte de Foi fort simple & fort nud , avec toute son obscurité & toute sa certitude , & qu'il contient aussi un acte d'amour d'une pareille simplicité. Les Oraisons qu'on appelle jaculatoires , sont des affections expresses qui pourroient sortir de ce fond de Foi & d'amour ; mais l'ame qui a ce fond , peut se passer de ces affections : & jusques-là , je suis d'accord avec vous.

La difficulté commence , lorsqu'après avoir dit l'état où vous êtes durant le cours de la journée , vous réduisez toute votre action

(*) Madame de Maisonfort (†), parente & amie de Madame Guyon , avoit assez bien saisi les principes des nouveaux Quiétistes : elle voulut en répandre la doctrine à Saint Cyr , où elle étoit Supérieure. Madame de Maintenon pria M. de Meaux de venir à Saint Cyr pour faire des conférences à ce sujet . Elles firent impression sur Madame de Maisonfort : cependant elle ne se rendit pas d'abord : elle écrivit plusieurs Lettres à M. Bossuet pour lui proposer des difficultés , qu'elle le prioit de résoudre en écrivant sa réponse , à côté sur des marges assez amples qu'elle laissoit exprès. Cela formoit un Ecrit à deux colonnes.

(†) Voyez l'Avertissement de notre VIII. Volume , pag. XVII.

à une simple attente du recueillement ; de sorte que de journée à journée il ne reste aucun lieu pour les actes expressément commandés de Dieu.

Le recueillement qui revient à la simple présence , ne contient ni espérance , ni desir , ni demande , ni action de grace , qui bien assurément ne compatit pas avec l'Evangile.

La simple attente est très-distinguée de l'excitation que l'on se fait à soi-même . Or , de croire qu'on en vienne dans cette vie à un état où l'on n'ait jamais besoin de cette excitation , David nous est un bon témoin du contraire , puisqu'il en revient si souvent à dire (a) : *Elevez-vous , ma langue : MON* (b) *ame bénis le Seigneur :*

(a) P/al.

L. I. l. 9.

CIV. l. 1.

(b) P/al.

CII. l. 11.

CIII. l. 1.

(c) P/al.

XXXVIII.

2.

J'AI DIT (c) : *J'observerai mes voies pour ne point pécher par la parole , &c.* Il y a de doux efforts que la Foi & l'amour inspirent , & rendent fort naturels .

Les Spirituels nous enseignent que s'il y a quelques âmes qui soient tellement mues de Dieu qu'elles n'aient aucun besoin de faire effort , ce sont des âmes uniques & privilégiées , comme seroit la sainte Vierge , ou quelqu'autre qui en ait approché.

Il faut même prendre garde de ne point faire une règle d'exclure du tems spécial de l'Oraison , l'espérance , la demande & l'action de grace . Dieu peut à certains momens suspendre ces actes ; ils peuvent à certains momens ne pas venir : mais il n'y a nul moment où l'on doive les exclure , parce qu'ils sont naturellement unis à la Foi & à l'amour . Cela se peut par abstraction , & non par exclusion .

MADAME DE MAISONFORT.

Dans une seconde Lettre , elle dit :

„ Vous me faites remarquer qu'il faut prendre garde de ne se pas faire une règle d'exclure du tems spécial de l'Oraison , l'espérance , la demande & l'action de grace . Je n'en ai pas douté : mais je voudrois savoir , s'il fust d'être disposé à faire ces actes , quand Dieu y excitera , comme il paroît dans tant d'endroits de saint François de Sales . Je demande encore une fois , si dans l'Oraison cela peut suffire . Vous en êtes ce me semble convenu ; mais , comme vous avez dit ailleurs , que quand Dieu retire son opération , il faut s'exciter : je voudrois savoir si vous avez prétendu parler du tems de l'Oraison ; & si de se contenter de ramener son esprit à Dieu , comme parle saint François de Sales , s'est s'exciter suffisamment .

REPONSE

DE M. DE MEAUX.

Je tiendrois une Oraison fort suspecte , où des actes si précieux ne viendroient jamais . Ils viennent en deux façons : ou par une

espèce de saint emportement dont on n'est pas maître: ou par une douce inclination & impulsion qui veut être aidée par un simple & doux effort du libre-arbitre coopérant. On peut & on doit aussi s'y exciter, quand Dieu laisse l'ame à elle-même.

C'est une maniere de s'exciter, que de ramener doucement son esprit à Dieu. Quand Dieu retire son opération un long tems, je crois que c'est le cas de se recueillir, & s'exciter, comme les autres Fidèles; mais avec douceur, & sur-tout sans anxiété ni inquiétude: car c'est la ruine de l'Oraison. Il n'y a d'actes qu'on puisse exclure sans crainte, que les inquiets & les turbulents qui tourmentent l'ame.

MADAME DE MAISONFORT.

Dans la même seconde Lettre, elle dit:

„ J'ai lu quelque part que la quiétude est un tissu d'actes très-simples, & presque imperceptibles. Ceux d'espérance, d'action de grace, de demande, quoiqu'ils ne soient pas, ce me semble, si aisés à y distinguer que ceux d'amour & de Foi, n'y sont-ils pas compris? Mais outre l'Oraison, Dieu prescrit d'autres exercices, dites-vous, Monsieur; & on n'en peut douter: mais dans ces fortes d'exercices on porte son même attrait, & par conséquent je crois que le mieux que puissent faire les ames attirées à cette sorte de simplicité, c'est de tâcher de demeurer dans le recueillement & la présence de Dieu.

R E P O N S E

D E M. D E M E A U X.

Cela peut être, & n'être pas: l'amour ne peut être long-tems sans espérance, ni l'espérance sans desir, ni le desir sans demande & sans action de grace: ni ces actes ne peuvent revenir souvent, sans que souvent on les apperçoive, comme on apperçoit la Foi & l'amour dont le recueillement est inséparable.

Le mal est d'exclure ces actes comme peu convenables à l'état; mais quand on y demeure disposé, ils viennent infailliblement à la maniere qui a été dite: & c'est une erreur de croire qu'ils soient moins aisés que les autres, puisqu'ils viennent du même fond.

MADAME DE MAISONFORT.

Dans la même seconde Lettre, elle dit:

„ Pour les examens que les réglemens de Communauté marquent, on m'a dit que je pouvois suivre cela, quand j'y aurois de la facilité, & de ne me point gêner; & aussi ne me suis-je

„ point gênée sur cet article : je tâche dans ce tems-là de me recueillir. Si le souvenir de mes fautes se présentait, je les verrois ; mais je ne fais point d'efforts pour les rechercher. Le souvenir de mes fautes , & le regret de les avoir faites , vient indubitablement de ces tems marqués pour l'examen.

R É P O N S E

D E M. D E M E A U X.

J'approuve de ne se point gêner , & d'éloigner tout effort inquiet ; mais je tiendrois votre état suspect, si jamais vos fautes ne vous revenoient, ou si elles ne revenoient pas assez ordinairement.

J'en dis autant du regret qui peut n'être pas sensible, mais qui ne peut pas toujours ne l'être pas, sur-tout quand on dit (a) : *Par donnez-nous nos fautes*. L'attachement aux tems précis n'est pas absolument nécessaire ; & il faut marcher dans une sainte liberté.

(a) *Matth. Ph. 12.*

MADAME DE MAISONFORT.

Dans une troisième Lettre, elle dit :

„ M. l'Evêque du Bellay paroît goûter les idées d'abandon & de désintéressement qui semblent aller un peu plus loin. Il cite avec éloge ce que saint François de Sales dit dans le quatrième Chapitre du neuvième Livre de l'Amour de Dieu.

R É P O N S E

D E M. D E M E A U X.

Je ne fais pas ce qu'a dit M. du Bellay ; mais je crois savoir que saint François de Sales ne parle jamais d'indifférence dans le choix du Paradis & de l'enfer. Il dit bien que si par impossible il y avoit plus du plaisir de Dieu dans l'enfer, le juste le préféreroit ; ce qui est certain : mais comme cela n'est pas, & ne peut être, c'est précisément pour cela qu'il n'y a point d'indifférence, ne pouvant jamais y en avoir entre le possible & l'impossible, entre ce que Dieu veut effectivement, & ce que non seulement il ne veut pas, mais encore qu'il ne peut pas vouloir.

MADAME DE MAISONFORT.

Dans la même troisième Lettre, elle dit :

„ M. du Bellay dit encore que quand saint Philippe de Neri assistoit certaines personnes à la mort, il leur disoit : *Abandonnez-vous à Dieu sans réserve, soit à salut, soit à damnation : il n'y a rien à craindre en s'abandonnant ainsi.*

R E P O N S E

D E M. D E M E A U X.

Je ne saurois approuver cette alternative, ni que l'homme puisse consentir à sa damnation : c'est une chose qui n'a d'exemple, ni dans l'Ecriture, ni dans aucun Saint. J'entens bien qu'on abandonne son salut à Dieu; parce qu'on ne peut remettre en meilleures mains ce qu'on désire le plus, & ce que lui-même nous commande de désirer.

MADAME DE MAISONFORT.

Dans la même troisième Lettre, elle dit :

„ M. du Bellay cite encore dans le même endroit que S. Catherine de Sienné consentit d'être en enfer, pourvu que ce fût sans
 „ perdre la grace ; & il ajoute que plusieurs autres Saints ont eu
 „ la même pensée, qui semble, dit-il, fondée sur ce souhait de
 „ Moïse, d'être effacé du Livre de vie, pourvu que Dieu pardonnât
 „ à son peuple ; & sur celui de saint Paul, d'être anathème pour ses
 „ frères.

R E P O N S E

D E M. D E M E A U X.

Le souhait ou consentement de sainte Catherine de Sienné, est le même que celui de Moïse, ou de saint Paul ; qui procède toujours par impossible, & ainsi ne présuppose aucun souhait réel, ni aucune indifférence dans le fond : car on ne peut dire que Moïse & S. Paul aient sacrifié à Dieu une chose indifférente ; au contraire, tout le mérite de cette action ne peut être que de lui avoir sacrifié ce qu'on désire le plus, & encore de le lui avoir sacrifié sous une condition impossible de soi. Or en cela il n'y a rien moins qu'indifférence ; puisque l'impossible ne peut pas même être l'objet de la volonté, & qu'il ne peut y avoir d'indifférence entre le possible & l'impossible ; c'est-à-dire entre ce qu'on fait que Dieu veut, & ce qu'on fait qu'il veut si peu, qu'il ne peut pas même le vouloir, ainsi qu'il a été dit.

MADAME DE MAISONFORT.

Dans la même troisième Lettre, elle dit :

„ Le Pere Saint-Jure dit que la charité n'est touchée ni des menaces, ni des promesses, mais des seuls intérêts de Dieu ; qu'une
 „ personne qui aime Dieu purement, ne le sert point pour la récompense considérée par rapport à son intérêt, mais seulement
 Vol. IX. F f 3

„ pour l'amour de Dieu : que si elle devoit être anéantie à sa
 „ mort , elle ne l'aimeroit pas moins : que celui qui aime ainsi ,
 „ n'observe point les comandemens de Dieu par la crainte des châ-
 „ timens éternels , & ne craint point l'enfer pour sa considération
 „ propre , mais pour celle de Dieu.

R É P O N S E

D E M. D E M E A U X.

Ces expressions doivent être entendues avec un grain de sel ,
 c'est-à-dire en expliquant que la charité ou l'amour pur n'est pas
 touché des promesses , en tant qu'elles tournent à notre avantage ,
 mais en tant qu'elles opèrent la gloire de Dieu , & l'accomplisse-
 ment parfait de sa volonté , comme il est ici remarqué . Il y faut
 encore ajouter que la gloire de Dieu est la fin naturelle de ces des-
 sirs , de sorte que le desir du salut naturellement & de soi est un
 acte de pur amour . Saint Jean nous dit bien (a) que la parfaite
 charité chasse la crainte ; mais il ne dit pas de même , qu'elle chasse
 l'espérance , ni le desir qui en est le fruit naturel .

(a) 1. Jean.
 IV. 18.

Sainte Thérèse fait expressement cette supposition : qu'on aime-
 roit Dieu à ce moment , quand même on devoit être anéanti dans
 le suivant ; mais cela ne conclut point à l'indifférence entre le
 possible & l'impossible , pour les raisons qui ont été dites.

MADAME DE MAISONFORT.

Dans la même troisième Lettre , elle dit :

„ De tout cela ne peut-on pas conclure que quoique le bonheur
 „ éternel ne puisse être réellement séparé de l'amour de Dieu que
 „ dans nos motifs , on peut néanmoins séparer ces deux choses ;
 „ qu'on peut aimer Dieu purement pour lui-même , quand même
 „ cet amour ne devoit jamais nous rendre heureux ; & que si Dieu
 „ devoit nous anéantir à la mort , ou nous faire souffrir un suppli-
 „ ce éternel sans perdre son amour , on ne l'en serviroit pas moins ;
 „ que ce qu'on veut à l'égard du salut , c'est l'accomplissement
 „ de la volonté de Dieu & la perpétuité de son amour : qu'enfin
 „ on peut ne point vouloir son salut comme son propre bonheur ,
 „ & à cet égard y être indifférent ; mais qu'on le veut , comme
 „ une chose que Dieu veut , & autant que le salut est la perpé-
 „ tuité de l'amour divin ? Et c'est précisément ce que dit le Pere
 „ Saint-Jure dans l'endroit cité.

R É P O N S E

D E M. D E M E A U X.

Par-là on voit que je ne nie point les abstractions marquées dans

cet Ecrit; mais ce qui fait que je ne les crois pas nécessaires pour la perfection, c'est que plusieurs Saints n'y ont jamais songé. Les véritables motifs essentiels à la perfection, c'est d'y regarder le réel, comme Dieu l'a établi, & non pas ce qu'on imagine sans fondement. Ainsi ces expressions ne sont tout au plus que des manières d'exprimer, que l'amour qu'on a pour Dieu, est à toute épreuve: j'ajoute qu'il est dangereux de les rendre communes; car elles ne sont sérieuses que dans les Pauls, dans les Moïses, dans les plus parfaits, & après de grandes épreuves.

MADAME DE MAISONFORT.

Dans la même troisième Lettre, elle dit:

„ Saint François de Sales reprenoit ses filles, quand elles paroient du mérite, leur disant, que si nous pouvions servir Dieu sans mériter, nous devrions choisir de le servir ainsi.

R E P O N S E

D E M. D E M E A U X.

Cette proposition est de même que seroit celle-ci: Si nous pouvions servir Dieu sans lui plaire, il le faudroit faire; car mériter & plaire à Dieu, est précisément la même chose. Il faut donc entendre sainement ces sortes de suppositions, & n'en conclure jamais qu'on doit être indifférent à mériter ou à voir Dieu, non plus qu'à lui plaire. Qui dit charité, dit amitié des deux côtés & un amour réciproque, pour lequel si on étoit indifférent, on cesseroit d'aimer Dieu.

MADAME DE MAISONFORT.

Dans la même troisième Lettre, elle dit:

„ Il est dans la vie de M. Ollier, que la pureté de son amour fut telle, que dans une épreuve où il se trouva, il s'offrit de bon cœur à endurer les peines de l'enfer pour toute l'éternité, si Dieu devoit trouver sa gloire à les lui faire souffrir.

R E P O N S E

D E M. D E M E A U X.

On trouve la même chose à peu près dans la vie de saint François de Sales: mais il y a deux observations à faire dans tous ces exemples. L'une, de les entendre sainement; l'autre, de se bien garder de rendre ces suppositions aussi vulgaires qu'on fait; parce que bien certainement c'est se mettre au hazard de les rendre il-

l'isolement, présomptueuses, & une pâture de l'amour propre, par une vaine idée de perfection. Saint Pierre a été repris, pour avoir cru son amour, quoique fervent, à l'épreuve de la mort. Quelle distance entre un martyr passager, & un supplice éternel.

MADAME DE MAISONFORT.

Dans la même troisième Lettre, elle dit :

„ Je vous prie de me marquer en quoi consiste le véritable abandon, & comment on doit entendre les expressions suivantes : Se perdre en Dieu, se perdre soi-même, s'abandonner non seulement à la miséricorde de Dieu, mais à sa justice; & celle-ci de notre Seigneur (a) : *Celui qui perd son âme, la recouvrera pour la vie éternelle.*

(a) *Matth. X. 19.*

RÉPONSE

DE M. DE MEAUX.

Se perdre en Dieu, c'est s'oublier soi-même, pour n'avoir le cœur occupé que de lui, & s'abîmer tellement dans l'infinité de sa perfection par une ferme foi, qu'on ne puisse ni rien penser, ni rien faire qui soit digne de lui. On peut s'abandonner à sa justice, comme à sa miséricorde, en considérant une justice qui est en effet une miséricorde, qui frappe en cette vie pour épargner en l'autre : mais qu'on puisse s'abandonner jamais à la justice de Dieu pour la porter en toute rigueur, c'est ce qui ne se trouve nulle part ; parce que cette justice à toute rigueur enferme la damnation & toutes ses suites, jusqu'à l'éternelle privation de l'amour de Dieu, qui entraîne l'esprit de blasphème & de désespoir, en un mot la haine de Dieu ; ce qui fait horreur : & c'est ce qui me fait dire que ceux qui parlent ainsi, ne s'entendent pas eux-mêmes.

Perdre son âme, selon le précepte de Jésus-Christ, c'est dans toute son étendue, renoncer entièrement à soi-même, & à toute propre satisfaction pour uniquement contenter Dieu.

Quand on conclut de ce passage & de l'abnégation de soi-même, qu'il faut exterminer en son intérieur tous les actes qu'on y aperçoit, qui est en effet se déterminer à ne point agir du tout, on outre la matière jusqu'à l'absurdité & à l'hérésie.

MADAME DE MAISONFORT.

Dans la même troisième Lettre, elle dit :

„ Quelque petit mot d'éclaircissements sur ce dénuement dont parle saint François de Sales, & cette perte même des vertus & du désir des vertus : *fin du IX. Livre de l'Amour de Dieu.*

R É P O N S E

D E M. D E M E A U X.

Saint François de Sales dit que dans l'état de perfection on perd les vertus, en tant qu'on y cherchoit à se contenter soi-même, & qu'en même tems on les reprend comme contentant Dieu; ce qui est très-juste. Il n'est pas permis de songer à exterminer en soi-même les bonnes œuvres ou les actes, tant qu'on les apperçoit : car les appercevoir n'est pas mauvais, mais peut être très-excellent, pourvu que ce soit pour en rendre grâces à Dieu, & confesser son nom, comme ont fait les Apôtres & les Prophètes, en cent & cent endroits : Alors c'est une erreur de dire qu'on soit propriétaire de ces actes : En être propriétaire, c'est les faire de soi-même, comme de soi-même, contre la parole de saint Paul, & se les attribuer plutôt qu'à Dieu.

MADAME DE MAISONFORT.

Dans une quatrième Lettre, elle apporte plusieurs passages de saint François de Sales, qui semblent prouver la suppression des actes; & elle demande ensuite, si pour faire des actes intérieurs, on ne doit pas attendre qu'un certain mouvement de grace nous y porte, principalement dans l'état passif. Elle fait plusieurs demandes sur les réflexions, & sur d'autres points de la nouvelle spiritualité.

Il seroit trop long de rapporter ici les Réponses de M. de Meaux à différentes questions; mais il ne faut pas supprimer la suivante.

R É P O N S E

D E M. D E M E A U X.

Remarquez avec attention que tout Chrétien qui fait bien, en tout & par tout est mu de Dieu; en sorte que Dieu commence tout, opère tout, achève tout en lui. Je dis tout ce qu'il fait de bien; & en même tems l'homme ainsi mu de la grace, commence, continue, achève tout ce qu'il fait de bonnes œuvres; il est excité, & il s'excite lui-même; il est poussé, & il se pousse lui-même; il est mu de Dieu, & il se meut lui-même : & c'est en tout cela que consiste ce que saint Augustin appelle l'effort du libre-arbitre. Dans cet état qui est l'état commun du Chrétien, il n'est pas permis pour agir d'attendre que Dieu agisse en nous, & nous pousse: mais il faut autant agir, autant nous exciter, autant nous mouvoir que si nous devions agir seuls; avec néanmoins une ferme foi que c'est Dieu qui commence, continue, achève en nous

toutes nos bonnes œuvres. Qu'y a-t-il donc de plus, direz-vous, dans l'état passif? Il y a de plus que la maniere d'agir naturelle est entièrement changée: c'est-à-dire, qu'au lieu que dans la voie commune on met toutes ses facultés & tous ses efforts en usage; dans l'état passif on est entraîné comme par une force majeure, & que la maniere d'agir naturelle est totalement abforbée; ce qui fait qu'il n'y a plus ni discours, ni propre industrie, ni propre excitation, ni propre effort.

M. de Meaux finit la quatrième Lettre en ces termes:

- Toute la doctrine contenue dans ces Réponses, se réduit à ces chefs.

I. Il faut croire comme une vérité révélée de Dieu, qu'on doit expressement & distinctement pratiquer toutes les vertus, & en particulier ces trois, la Foi, l'Espérance, la Charité, parce que Dieu les a commandées, & leur exercice.

II. Il faut croire avec la même certitude qu'il a pareillement commandé les actes qu'elles inspirent, qui sont la demande & l'action de grace, comme des actes où consiste la perfection de l'ame en cette vie, & la vraie adoration qu'elle doit à Dieu.

III. Pour s'exciter à faire ces actes, il suffit de connoître que Dieu les a commandés, & il n'est pas permis pour cela de demeurer dans l'attente d'une impulsion & opération extraordinaire; ce qui seroit tenter Dieu, & ne se pas contenter de son commandement exprès.

IV. Il faut croire pourtant qu'on ne pratique aucun acte de vertu sans une grace qui nous prévienne, qui nous soutienne, & qui nous fasse agir.

V. Cette grace n'est pas celle qui met les hommes dans l'état passif, puisqu'elle est commune à tous les Saints, qui pourtant ne sont pas tous passifs.

VI. L'état qu'on nomme passif consiste dans la suspension du discours, des réflexions & des actes qu'on nomme de propre effort & de propre industrie; non pour exclure la grace, puisque ce seroit l'erreur de Pélagé, mais pour exclure les voies & manieres d'agir ordinaires.

VII. C'est une erreur de croire que cet état passif soit perpétuel, si ce n'est peut-être dans la sainte Vierge, ou dans quelque ame d'élite qui approche en quelque façon d'une perfection si éminente.

VIII. De-là il s'ensuit que l'état passif ne regarde que certains momens, & entre autres ceux de l'Oraison actuelle, & non tout le cours de la vie.

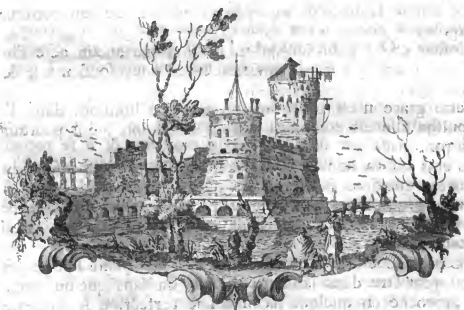
IX. C'est pareillement une erreur de croire qu'il y ait un acte qui contienne tellement tous les autres qui sont expressement commandés de Dieu, qu'il exemte de les produire distinctement dans

les tems convenables : ainsi on doit toujours être dans cette disposition.

X. Il se peut donc faire qu'on soit en certains momens dans l'impuissance de faire de certains actes commandés de Dieu ; mais cela ne peut pas s'étendre à un long tems.

XI. L'obligation, de faire ces actes est douce , aussi bien que la pratique ; parce que c'est l'amour qui l'impose, l'amour qui commande cet exercice, l'amour qui l'inspire & le dirige.

XII. Il ne faut point gêner sur la pratique de ces actes les ames qu'on voit sincèrement disposées à les faire ; au contraire on doit présumer qu'elles font dans le tems ce qu'il faut , sur-tout quand on les voit persévérer dans la vertu : car au lieu de gêner les ames de bonne volonté , il faut au contraire leur dilater le cœur , soit qu'elles soient dans les voies communes , ou dans les voies extraordinaires ; ce qui en soi est indifférent , & tout consiste à être dans l'ordre de Dieu.



V I.

MANIERE COURTE ET FACILE

*pour faire l'Oraison en Foi , & de simple
présence de Dieu :*

PAR MONSIEUR BOSSUET , EVÊQUE DE MEAUX. (*)

I. **I**L faut s'accoutumer à nourrir son ame d'un simple & amoureux regard en Dieu , & en Jesus-Christ Notre-Seigneur ; & pour cet effet il faut la séparer doucement du raisonnement , du discours & de la multitude d'affections , pour la tenir en simplicité , respect & attention , & l'approcher ainsi de plus en plus de Dieu, son unique souverain bien , son premier principe & sa dernière fin.

II. La perfection de cette vie consiste en l'union avec notre souverain bien ; & tant plus la simplicité est grande , l'union est aussi plus parfaite . C'est pourquoi la grace sollicite intérieurement ceux qui veulent être parfaits , à se simplifier pour être enfin rendus capables de la jouissance de l'un nécessaire , c'est-à-dire de l'unité éternelle. Disons donc souvent du fond du cœur : *O unum necessarium ! unum volo , unum quero , unum desidero ! unum mihi est necessarium , Deus meus & omnia .* O UN NECESSAIRE ! *c'est vous seul que je veux , que je cherche , & que je desire ! vous êtes mon un nécessaire , & mon Dieu & mon tout !*

III. La méditation est fort bonne en son tems , & fort utile au commencement de la vie spirituelle ; mais il ne faut pas s'y arrêter , puisque l'ame par sa fidélité à se mortifier & à se recueillir , reçoit pour l'ordinaire une Oraison plus pure & plus intime , que l'on peut nommer de simplicité ; qui consiste dans une simple vue , regard ou attention amoureuse en soi , vers quelque objet divin , soit Dieu en lui-même ou quelqu'une de ses perfections , soit Jesus-Christ ou quelqu'un de ses Misteres , ou quelques autres vérités chrétiennes . L'ame quittant donc le raisonnement , se sert d'une douce contemplation qui la tient paisible , attentive & susceptible des opérations & impressions divines , que le Saint-Esprit lui communique : elle fait peu , & reçoit beaucoup : son travail est doux & néanmoins plus fructueux : & comme elle approche de plus près de la source de toute lumière , de toute grace & de toute vertu , on lui en élargit aussi davantage.

IV. La pratique de cette Oraison doit commencer dès le réveil ,

(*) Voyez ci-dessus l'Avertissement de l'Editeur de Paris dans l'Article VII.

en faisant un acte de Foi de la présence de Dieu , qui est par-tout , & de Jesus-Christ , les regards duquel quand nous serions abîmés au centre de la terre , ne nous quittent point . Cet acte est produit , ou d'une manière sensible & ordinaire , comme qui dirait intérieurement : *Je crois que mon Dieu est présent* ; ou c'est un simple souvenir de Foi , qui se passe d'une façon plus pure & spirituelle de Dieu présent.

V. Ensuite il ne faut pas se multiplier à produire plusieurs autres actes ou dispositions différentes, mais demeurer simplement attentif à cette présence de Dieu, exposé à ses divins regards, continuant ainsi cette dévote attention ou exposition, tant que Notre Seigneur nous en fera la grace, sans s'empreser à faire d'autres choses que ce qui nous arrive ; puisque cette Oraison est une Oraison avec Dieu seul , & une union qui contient en éminence toutes les autres dispositions particulières , & qui dispose l'ame à la passivité ; c'est-à-dire , que Dieu devient le seul Maître de son intérieur , & qu'il y opère plus particulièrement qu'à l'ordinaire : tant moins la créature travaille, tant plus Dieu opère puissamment ; & puisque l'opération de Dieu est un repos , l'ame lui devient donc en quelque manière semblable en cette Oraison , & y reçoit aussi des effets merveilleux : & comme les rayons du Soleil font croître, fleurir & fructifier les plantes ; ainsi l'ame qui est attentive & exposée en tranquillité aux rayons du divin Soleil de Justice, en reçoit mieux les divines influences qui l'enrichissent de toute sorte de vertu.

VI. La continuation de cette attention en Foi , lui servira pour remercier Dieu des graces reçues pendant la nuit & en toute sa vie, d'offrande de soi-même & de toutes les actions, de direction, d'intention & autres, &c.

VII. L'ame s'imaginera de perdre beaucoup par l'omission de tous ces actes, mais l'expérience lui fera connoître qu'au contraire elle y gagne beaucoup ; puisque plus la connoissance qu'elle aura de Dieu sera plus grande , son amour sera aussi plus pur , ses intentions plus droites, son aversion pour le péché plus forte, son recueillement, sa mortification & son humilité plus continuelles.

VIII. Cela n'empêchera pas qu'elle ne produise quelques actes de vertus , intérieurs ou extérieurs , quand elle s'y sentira portée par le mouvement de la Grace ; mais le fond & l'ordinaire de son intérieur, doit être son attention susdite en Foi, ou l'union avec Dieu, qui la tiendra abandonnée entre ses mains, & livrée à son amour, pour faire en elle toutes ses volontés.

IX. Le tems de l'Oraison venu, il faut la commencer en grand respect par le simple souvenir de Dieu , invoquant son Esprit , & s'unissant intimement à Jesus-Christ ; puis la continuer en cette même façon ; comme aussi les prières vocales, le chant du cœur ,

la sainte Messe , dite ou entendue , & même l'examen de conscience : puisque cette même lumière de la Foi qui nous tient attentifs à Dieu , nous fera découvrir nos moindres imperfections , & en concevoir un grand déplaisir & regret . Il faut aussi aller au repas avec le même esprit de simplicité , qui tiendra plus attentif à Dieu qu'au manger , & qui laissera la liberté d'entendre mieux la lecture qui s'y fait . Cette pratique ne nous attache à rien qu'à tenir notre ame détachée de toutes imperfections , & attachée seulement à Dieu , & unie intimement à lui ; en quoi consiste tout notre bien .

X. Il faut se récréer dans la même disposition , pour donner au corps & à l'esprit quelques soulagemens , sans se dissiper par des nouvelles curieuses , des ris immodérés , ni aucune parole indiscrète , &c. mais se conserver pur & libre dans l'intérieur , sans gêner les autres , s'unissant à Dieu fréquemment par des retours simples & amoureux , se souvenant qu'on est en sa présence , & qu'il ne veut pas qu'on se sépare en aucun tems de lui & de sa sainte volonté : c'est la règle la plus ordinaire de cet état de simplicité ; c'est la disposition souveraine de l'ame , qu'il faut faire la volonté de Dieu en toutes choses . Voir tout venir de Dieu , & aller de tout à Dieu , c'est ce qui soutient & fortifie l'ame en toutes sortes d'événemens & d'occupations , & ce qui nous maintient même en possession de la simplicité . Suivez donc toujours la volonté de Dieu , à l'exemple de Jésus-Christ , & uni à lui comme à notre Chef : c'est un excellent moyen d'augmenter cette manière d'Oraison , pour tendre par elle à la plus solide vertu & à la plus parfaite sainteté .

XI. On doit se comporter de la même façon & avec le même esprit , & se conserver dans cette simple & intime union avec Dieu , dans toutes ses actions & sa conduite , au parloir , à la cellule , au souper , à la récréation : sur quoi il faut ajouter , que dans tous les entretiens on doit tâcher d'édifier le prochain , en profitant de toutes les occasions de s'entretenir à la piété , à l'amour de Dieu , à la pratique de bonnes œuvres , pour être la bonne odeur de Jésus-Christ . *Si quelqu'un parle* , dit S. Pierre (a) , *que ce soit de paroles de Dieu , & comme si Dieu même parloit par lui* : il suffit pour cela de se donner simplement à son Esprit ; il vous dictera en toutes rencontres , tout ce qui convient sans affectation . Enfin , on finira la journée avec cette sainte présence , l'examen , la prière du soir , le coucher ; & on s'endormira avec cette attention amoureuse , entre-coupant son repos de quelques paroles ferventes , & pleines d'onction , quand on se réveille pendant la nuit , comme autant de traits & de cris du cœur vers Dieu . Par exemple : *Mon Dieu , soyez moi toutes choses : Je ne veux que vous pour le tems & pour l'éternité : Seigneur , qui est semblable à vous ! mon Seigneur & mon Dieu , mon Dieu & rien plus .*

(a) I. Pe.
IV. 11.

XII. Il faut remarquer que cette vraie simplicité nous fait vivre dans une continuelle mort & dans un parfait détachement , parce qu'elle nous fait aller à Dieu avec une parfaite droiture & sans nous arrêter en aucune créature : mais ce n'est pas par spéculation, qu'on obtient cette grace de simplicité ; c'est par une grande pureté de cœur , & par la vraie mortification & mépris de soi-même ; & quiconque fuit de souffrir , & de s'humilier , & de mourir à soi , n'y aura jamais d'entrée : & c'est aussi d'où vient qu'il y en a si peu qui s'y avancent , parce que presque personne ne se veut quitter soi-même , faute de quoi on fait des pertes immenses , & on se prive des biens incompréhensibles. O heureuses sont les âmes fidèles , qui n'épargnent rien pour être pleinement à Dieu ! heureuses les personnes religieuses qui pratiquent fidèlement toutes leurs observances , selon leur Institut ! Cette fidélité les fait mourir constamment à elles-mêmes , à leur propre jugement , à leur propre volonté , inclinations & répugnances naturelles , & les dispose ainsi d'une manière admirable , mais inconnue , à cette excellente sorte d'Oraison : car qu'y a-t-il de plus caché qu'un Religieux & une Religieuse , qui ne suit en tout que ses observances & les exercices communs de la Religion , n'y aiant en cela rien d'extraordinaire , & qui néanmoins consiste dans une mort totale & continuelle ? Par cette voie , le Roiaume de Dieu s'établit en nous , & tout le reste nous est donné libéralement.

XIII. Il ne faut pas négliger la lecture des Livres spirituels ; mais il faut lire en simplicité & en esprit d'Oraison , & non pas par une recherche curieuse : on appelle lire de cette façon , quand on laisse imprimer dans son âme les lumières & les sentimens que la lecture nous découvre , & que cette impression se fait plutôt par la présence de Dieu , que par notre industrie.

XIV. Il faut au reste être prévenu de deux ou trois maximes : la première , qu'une personne dévote sans Oraison , est un corps sans âme ; la seconde , qu'on ne peut avoir d'Oraison solide & vraie sans mortification , sans recueillement , & sans humilité ; la troisième , qu'il faut de la persévérance pour ne se rebuter jamais dans les difficultés qui s'y rencontrent.

XV. Il ne faut pas oublier qu'un des plus grands secrets de la vie spirituelle , est que le Saint-Esprit nous y conduit , non seulement par les lumières , douceurs , consolations , tendresses & facilités ; mais encore par les obscurités , aveuglemens , insensibilités , chagrins , angoisses , tristesses , révoltes des passions & des humeurs : je dis bien plus , que cette voie crucifiée est nécessaire , qu'elle est bonne , qu'elle est la meilleure , la plus assurée , & qu'elle nous fait arriver beaucoup plutôt à la perfection : l'âme éclairée estime chèrement la conduite de Dieu , qui permet qu'elle soit exercée des créatures , & accablée de tentations & de délaissemens ; & elle

(a) Psal.
CXXXVIII
11.
(b) la ABH
S. L. aut.
Mart.

comprend fort bien que ce sont des faveurs plutôt que des disgrâces, aimant mieux mourir dans les croix sur le Calvaire, que de vivre dans les douceurs sur le Thabor. L'expérience lui fera connoître avec le tems, la vérité de ces belles paroles (a): *Et nox illuminatio mea in deliciis meis*. Et: *Mea nox* (b) *obscurum non habet, sed omnia in luce clarescunt*. Après la purgation de l'ame dans le purgatoire des souffrances où il faut nécessairement passer, viendra l'illumination, le repos, la joie, par l'union intime avec Dieu, qui lui rendra ce monde, tout exil qu'il est, comme un petit paradis. La meilleure Oraison est celle où l'on s'abandonne le plus aux sentimens & aux dispositions que Dieu même met dans l'ame, & où l'on s'étudie avec plus de simplicité, d'humilité & de fidélité à se conformer à sa volonté & aux exemples de Jesus-Christ.

(c) Math.
XVIII. 3.

Grand Dieu, qui par un assemblage merveilleux de circonstances très-particulières, avez ménagé de toute éternité la composition de ce petit Ouvrage, ne permettez pas que certains esprits, dont les uns se rangent parmi les savans, les autres parmi les spirituels, puissent jamais être accusés à votre redoutable tribunal, d'avoir contribué en aucune sorte, à vous fermer l'entrée de je ne fais combien de cœurs, parce que vous vouliez y entrer d'une façon dont la seule simplicité les choquoit, & par une porte, qui toute ouverte qu'elle est par les Saints depuis les premiers siècles de l'Eglise, ne leur étoit peut-être pas encore assez connue: faites plutôt, que devenant tous aussi petits que des enfans, comme Jesus-Christ l'ordonne (c), nous puissions entrer une fois par cette petite porte, afin de pouvoir ensuite la montrer aux autres plus sûrement & plus efficacement. Ainsi soit-il.

V I I.

R E M A R Q U E S

SUR LE LIVRE INTITULÉ :

LA MISTIQUE CITE' DE DIEU, &c.

P A R M A R I E D' A G R E D A

Traduite de l'Espagnol, &c. à Marseille, &c.

LE seul dessein de ce Livre porte sa condamnation. C'est une Fille qui entreprend un Journal de la vie de la sainte Vierge, où est celle de Notre Seigneur, & où elle ne le propose rien moins que d'expliquer jour par jour & moment par moment tout ce qu'ont fait & pensé le Fils & la Mere, depuis l'instant de leur conception jusqu'à la fin de leur vie; ce que personne n'a jamais osé.

On trouve dans quelques Révélations qui n'obligent à aucune croiance, certaines circonstances particulieres de la vie de Notre Seigneur ou de sa sainte Mere; mais qu'on ait été au détail & à toutes les minuties que raconte celle-ci de dessein formé, & comme par un ordre exprès de Dieu, c'est une chose inouïe.

Le titre est ambitieux jusqu'à être insupportable. Cette Religieuse appelle elle-même son Livre, *Histoire divine*; ce qu'elle répète sans cesse: par où elle veut exprimer qu'il est inspiré & révélé de Dieu dans toutes ses pages. Aussi n'est-ce jamais elle, mais toujours Dieu & la sainte Vierge par ordre de Dieu qui parlent; & c'est pourquoi le titre ajoute que cette Histoire divine a été manifestée *dans ces derniers siècles par la sainte Vierge, à la Sœur Marie de Jesus*. On trouve de plus dans l'Espagnol, que *cette vie est manifestée dans ces derniers siècles pour être une nouvelle lumière du monde, une joie nouvelle à l'Eglise Catholique, & une nouvelle consolation & sujet de confiance au genre humain*. Il faut garder tous ces titres pour le Nouveau Testament: l'Ecriture est la seule *Histoire* qu'on peut appeller *divine*. La prétention d'une nouvelle Révélation de tant de sujets inconnus doit faire tenir le Livre pour suspect & réprouvé dès l'entrée. Ce titre au reste est conforme à l'esprit du Livre.

Le détail est encore plus étrange. Tous les contes qui sont ramassés dans les Livres les plus apocryphes, sont ici proposés comme divins, & on y en ajoute une infinité d'autres avec une affirmation & une témérité étonnante.

Vol. IX.

G g

Ce qu'on fait raconter à la sainte Vierge dans le Chapitre XV. sur la maniere dont elle fut conçue fait horreur, & la pudeur en est offensée. Ce Chapitre est un des plus longs, & suffit seul pour faire interdire à jamais tout le Livre aux ames pudiques. Cependant les Religieuses s'y attacheront d'autant plus, qu'elles verront une Religieuse qu'on donne pour une Béate, demeurer si long tems sur cette matiere.

Au même Chapitre, après avoir dit combien de tems il faut naturellement pour l'animation d'un corps humain, elle décide que Dieu réduisit ce tems, qui devoit être quatre-vingt jours ou environ, à sept jours seulement. Ce jour de la Conception de la sainte Vierge, dit-elle (a), fut pour Dieu comme un jour de Fête de Pâques, aussi-bien que pour toutes les créatures.

(a) Pag.
137. 138.

C'est, dit-on (b), une chose admirable que ce petit corps animé, qui n'étoit pas plus grand qu'une abeille, & dont à peine on pouvoit distinguer les traits, dès le premier moment (c) pleurât & versât des larmes dans le sein de sa mere pour déplorer le péché.

(b) Pag.
141.

(c) Pag.
254.

Tous les discours de sainte Anne, de saint Joachim, de la sainte Vierge même, de Dieu & des Anges, sont rapportés dans un détail qui seul doit faire rejeter tout l'Ouvrage, n'y aiant que vues, pensées, & raisonnemens humains.

Depuis le troisième Chapitre jusqu'au huitième, ce n'est autre chose qu'une Scolastique raffinée, selon les principes de Scot. Dieu lui-même en fait des leçons & se déclare Scotiste, encore que la Religieuse demeure d'accord que le parti qu'elle embrasse est le moins reçu dans l'Ecole. Mais quoi ? Dieu l'a décidé, & il l'en faut croire.

Elle outre ces principes Scotistiques jusqu'à faire dire à Dieu, que le décret de créer le genre humain a précédé celui de créer les Anges.

Tout est extraordinaire & prodigieux dans cette prétendue Histoire. On croit ne rien dire de la sainte Vierge ni du Fils de Dieu, si l'on n'y trouve par-tout des prodiges : tel qu'est par exemple, l'enlèvement de la sainte Vierge dans le ciel en corps & en ame, incontinent après sa naissance, & une infinité de choses semblables, dont on n'a jamais ouï parler, & qui n'ont aucune conformité avec l'analogie de la Foi.

On ne voit rien dans la maniere dont parlent à chaque page Dieu, la sainte Vierge & les Anges, qui resente la majesté des paroles que l'Ecriture leur attribue. Tout y est d'une fade & languissante longueur ; & néanmoins cet Ouvrage se fera lire par les esprits foibles, comme un Roman d'ailleurs assez bien tissu, & assez élégamment écrit ; & ils en préféreront la lecture à celle de l'Evangile, parce qu'il contente la curiosité que l'Evangile veut au contraire amortir ; & l'histoire de l'Evangile ne leur paroitra qu'un très-petit abrégé de celle-ci.

Ce qu'il y a d'étonnant , c'est le nombre d'approbations qu'a trouvé cette pernicieuse nouveauté. On voit entre autres choses que l'Ordre de saint François par la bouche de son Général semble l'adopter , comme une nouvelle grace faite au monde par le moien de cet Ordre. Plus on fait d'efforts pour y donner cours , plus il faut s'opposer à une fable , qui n'opère qu'une perpétuelle dérision de la Religion.

On n'a encore lu que ce qui a été traduit ; mais en parcourant le reste , on en voit assez pour conclure que ce n'est ici que la Vie de Notre Seigneur & de sa sainte Mere changée en Roman , & un artifice du Démon pour faire qu'on croie mieux connoître Jesus-Christ & sa sainte Mere par ce Livre , que par l'Evangile.

T A B L E

DES PIÈCES

TOUCHANT L'AFFAIRE DU QUIÉTISME &c.

Contenues dans le RECUEIL précédent.

I.

T radition des Nouveaux Mistiques.	page 290
---	----------

II.

Réponse d'un Théologien à la première Lettre de M. l'Archevêque de Cambrai à M. l'Evêque de Chartres.	399
---	-----

III.

Réponse à la Lettre de M. de Cambrai.	429
---------------------------------------	-----

IV.

Lettre de M. Bossuet à Madame Guyon.	436
--------------------------------------	-----

V.

Réponse de M. de Meaux aux difficultés de Madame de Maisonsfort décrivant l'état de son Oraison.	449
--	-----

VI.

Manière courte & facile pour faire l'Oraison en Foi, & de simple présence de Dieu: par Monseigneur Bossuet, Evêque de Meaux.	460
--	-----

VII.

Remarques sur le Livre intitulé: La mystique Cité de Dieu, &c. par Marie d'Agreda: traduits de l'Espagnol, &c. à Marseille, &c.	465
---	-----



M A X I M E S E T R E F L E X I O N S S U R L A C O M E D I E.

LE Religieux (*) à qui on avoit attribué la Lettre ou Dissertation pour la défense de la Comédie, a satisfait au public par un désaveu aussi humble que solennel. L'autorité Ecclésiastique s'est fait reconnoître: par ses loins la vérité a été vengée, la saine doctrine est en sûreté, & le public n'a besoin que d'instruction sur une matiere qu'on avoit tâché d'embrouiller par des raisons frivoles, à la vérité, & qui ne seroient dignes que de mépris, s'il étoit permis de mépriser le péril des ames infirmes; mais qui enfin éblouissent les gens du monde toujours aisés à tromper sur ce qui les flatte. On a tâché d'éluder l'autorité des saints Peres, à qui on a opposé les Scolastiques; & on a cherché entre les uns & les autres je ne sais quelles conciliations, comme si la Comédie étoit enfin devenue ou meilleure, ou plus favorable avec le tems. Les grands noms de S. Thomas & des autres Saints ont été employés en sa faveur: on s'est servi de la Confession pour attester son innocence. C'est un Prêtre, c'est un Confesseur qu'on

1.
Occasion
& dessein
de ce Traité
de la nouvelle
Dissertation
en faveur de la
Comédie.

(*) Voyez ci-dessus l'Avertissement de l'Editeur de Paris, dans l'Article X.

Vol. IX.

G g 3

introduit, pour nous assurer qu'il ne connoît pas les péchés que des Docteurs trop rigoureux attribuent à la Comédie : on affoiblit les Censures & l'autorité des Rituels ; & enfin, on n'oublie rien dans un petit Livre, dont la lecture est facile, pour donner quelque couleur à une mauvaise cause. Il n'en faut pas davantage pour tromper les simples, & pour flater la foiblesse humaine trop panchée par elle-même au relâchement. Des personnes de piété & de savoir qui sont en charge dans l'Eglise, & qui connoissent les dispositions des gens du monde, ont jugé qu'il seroit bon d'opposer à une Dissertation qui se faisoit lire par sa brièveté, des Réflexions courtes, mais pleines des grands principes de la Religion : par leur conseil, je laisse partir cet Ecrit pour s'aller joindre aux autres Discours qui ont déjà paru sur ce sujet.

II.
A quoi il
faut réduire
cette
question.

Il semble que pour ôter la prévention que le nom de S. Thomas pourroit jeter dans les esprits, il faudroit commencer ces Réflexions par la discussion des passages tirés de ce grand Auteur en faveur de la Comédie. Mais avant que d'engager les Lecteurs dans cet examen, je trouve plus à propos de les mener d'abord à la vérité par un tour plus court, c'est-à-dire par des principes qui ne demandent ni discussion, ni lecture. Puisqu'on demeure d'accord, & qu'en effet on ne peut nier que l'intention de S. Thomas & des autres Saints qui ont toléré ou permis les Comédies, s'ils l'ont fait, n'ait été de restreindre leur approbation ou leur tolérance à celles qui ne sont point opposées aux bonnes mœurs ; c'est à ce point qu'il faut s'attacher, & je n'en veux pas davantage pour faire tomber de ce seul coup la Dissertation.

III.
Si la Comédie d'aujourd'hui est aussi honnête que le prétend l'Auteur de la Dissertation.
(a) Page 38.
40. &c.

La première chose que j'y reprens, c'est qu'un homme qui se dit Prêtre ait pu avancer (a) que la Comédie, telle qu'elle est aujourd'hui, n'a rien de contraire aux bonnes mœurs, & qu'elle est même si épurée à l'heure qu'il est sur le Théâtre François, qu'il n'y a rien que l'oreille la plus chaste ne pût entendre. Il faudra donc que nous passions pour honnêtes les impiétés & les infamies dont sont pleines les Comédies de Molière ; ou qu'on ne veuille pas ranger parmi les pièces d'aujourd'hui, celles d'un Auteur qui a expiré, pour ainsi dire, à nos yeux, & qui remplit encore à présent tous les Théâtres des équivoques les plus grossières, dont on ait jamais infecté les oreilles des Chrétiens.

(b) Ephes.
V. 3.

Qui que vous soiez, Prêtre ou Religieux, quoi qu'il en soit, Chrétien qui avez appris de S. Paul (b) que ces infamies ne doivent pas seulement être nommées parmi les Fidèles, ne m'obligez pas à répéter ces discours honteux : songez seulement si vous osez soutenir à la face du Ciel, des pièces où la vertu & la piété sont toujours ridicules ; la corruption toujours excusée & toujours plaisante ; & la pudeur toujours offensée, ou toujours en crainte d'être violée par les derniers attentats, je veux dire par les expressions

les plus impudentes, à qui l'on ne donne que les enveloppes les plus minces. Songez encore, si vous jugez digne du nom de Chrétien & de Prêtre, de trouver honnête la corruption réduite en maximes dans les Opera de Quinault, avec toutes les fausses tendresses, & toutes ces trompeuses invitations à jouir du beau tems de la jeunesse, qui retentissent par-tout dans ses Poésies. Pour moi, je l'ai vu cent fois déplorer ces égaremens; mais aujourd'hui on autorise ce qui a fait la matiere de sa pénitence & de ses justes regrets, quand il a songé sérieusement à son salut; & si le Théâtre François est aussi honnête que le prétend la Dissertation, il faudra encore approuver que ces sentimens dont la nature corrompue est si dangereusement flatée, soient animés d'un chant qui ne respire que la mollesse.

Si Lully a excellé dans son art, il a dû proportionner, comme il a fait, les accens de ses Chanteurs & de ses Chanteuses à leurs récits & à leurs vers; & ses airs tant répétés dans le monde, ne servent qu'à insinuer les passions les plus décevantes, en les rendant les plus agréables & les plus vives qu'on peut par le charme d'une musique, qui ne demeure si facilement imprimée dans la mémoire, qu'à cause qu'elle prend d'abord l'oreille & le cœur.

Il ne sert de rien de répondre, qu'on n'est occupé que du chant & du Spectacle, sans songer aux sens des paroles, ni aux sentimens qu'elles expriment: car c'est-là précisément le danger, que pendant qu'on est enchanté par la douceur de la mélodie, ou étourdi par le merveilleux du Spectacle, ces sentimens s'insinuent sans qu'on y pense, & plaisent sans être aperçus; mais il n'est pas nécessaire de donner le secours du chant & de la musique à des inclinations déjà trop puissantes par elles-mêmes: & si vous dites que la seule représentation des passions agréables dans les Tragédies d'un Corneille & d'un Racine, n'est pas dangereuse à la pudeur, vous démentez ce dernier, qui occupé de sujets plus dignes de lui, renonce à sa *Berenice*, que je nomme parce qu'elle vient la première à mon esprit; & vous, qui vous dites Prêtre, vous le ramenez à ses premières erreurs.

Vous dites (a) que ces représentations des passions agréables, & les paroles de passions dont on se sert dans la Comédie ne les excite qu'indirectement, par hasard, & par accident, comme vous parlez; & que ce n'est pas leur nature de les exciter: mais au contraire, il n'y a rien de plus direct, de plus essentiel, de plus naturel à ces pièces, que ce qui fait le dessein formel de ceux qui les composent, de ceux qui les récitent, & de ceux qui les écoutent. Dites-moi, que veut un Corneille dans son *Cid*, sinon qu'on aime Chimene, qu'on l'adore avec Rodrigue, qu'on tremble avec lui, lorsqu'il est dans la crainte de la perdre, & qu'avec lui on s'estime heureux lorsqu'il espère de la posséder? Le premier principe sur le-

IV.
S'il est
vrai que la
représentation des
passions
agréables
ne les excite
que par
accident.
(a) Page.
46. 47.

quel agissent les Poètes Tragiques & Comiques, c'est qu'il faut intéresser le spectateur; & si l'Auteur ou l'Acteur d'une Tragédie ne le fait pas émuvoir & le transporter de la passion qu'il veut exprimer, où tombe-t-il, si ce n'est dans le froid, dans l'ennuyeux; dans le ridicule, selon les règles des Maîtres de l'art?

(a) Hor.
de d'iso.
Pers. versu
129.

(a) *Aut dormitabo, aut ridebo*, & le reste. Ainsi tout le dessein d'un Poète, toute la fin de son travail, c'est qu'on soit, comme font Heros, épris des belles personnes, qu'on les serve comme des divinités; en un mot qu'on leur sacrifie tout, si ce n'est peut-être la gloire, dont l'amour est plus dangereux que celui de la beauté même. C'est donc combattre les règles & les principes des Maîtres, que de dire avec la Dissertation, que le Théâtre n'excite que *par hazard & par accident* les passions qu'il entreprend de traiter.

(b) Pag. 47.

On dit, & c'est encore une objection de notre Auteur (b), que l'Histoire, qui est si grave & si sérieuse, se sert de paroles qui excitent les passions, & qu'aussi vive à sa manière que la Comédie, elle veut intéresser son Lecteur dans les actions bonnes & mauvaises qu'elle représente. Quelle erreur de ne savoir pas distinguer entre l'art de représenter les mauvaises actions pour en inspirer de l'horreur, & celui de peindre les passions agréables d'une manière qui en fasse goûter le plaisir! Que s'il y a des Histoires qui dégénèrent de la dignité d'un si beau nom, entrent à l'exemple de la Comédie dans le dessein d'émuvoir les passions flatteuses; qui ne voit qu'il les faut ranger avec les Romans & les autres Livres corrupteurs de la vie humaine?

Si le but de la Comédie n'est pas de flater ces passions, qu'on veut appeler délicates, mais dont le fond est si grossier: d'où vient que l'âge où elles font les plus violentes, est aussi celui où l'on est touché le plus vivement de leur expression? Mais pourquoi en est-on si touché, si ce n'est, dit S. Augustin (c), qu'on y voit, qu'on y sent l'image, l'attrait, la pâture de ses passions? & cela, dit le même Saint, qu'est-ce autre chose, qu'une déplorable maladie de notre cœur? On se voit soi-même dans ceux qui nous paroissent comme transportés par de semblables objets; on devient bientôt un Acteur secret dans la Tragédie; on y joue sa propre passion; & la fiction au dehors est froide & sans agrément, si elle ne trouve au-dedans une vérité qui lui réponde. C'est pourquoi ces plaisirs languissent dans un âge plus avancé, dans une vie plus sérieuse; si ce n'est qu'on se transporte par un souvenir agréable dans ses jeunes ans, les plus beaux de la vie humaine, à ne consulter que les sens, & qu'on en réveille l'ardeur qui n'est jamais tout-à-fait éteinte.

(c) Confess.
lib. III.
cap. II.

Si les peintures immodestes ramènent naturellement à l'esprit ce qu'elles expriment, & que pour cette raison on en condamne l'usage, parce qu'on ne les goûte jamais autant qu'une main habile

l'a voulu, sans entrer dans l'esprit de l'ouvrier, & sans se mettre en quelque façon dans l'état qu'il a voulu peindre : combien plus sera-t-on touché des expressions du Théâtre, ou tout paroît effectif; où ce ne sont point des traits morts & des couleurs sèches qui agissent, mais des personnages vivans, de vrais yeux, ou ardens, ou tendres & plongés dans la passion, de vraies larmes dans les Acteurs, qui en attirent d'aussi véritables dans ceux qui regardent : enfin de vrais mouvemens, qui mettent en feu tout le parterre & toutes les loges ? & tout cela, dites-vous, n'émeut qu'indirectement, & n'excite que par accident les passions ?

Dites encore, que les discours, qui tendent directement à allumer de telles flammes, qui excitent la jeunesse à aimer, comme si elle n'étoit pas assez insensée, qui lui font envier le sort des oiseaux & des bêtes que rien ne trouble dans leurs passions, & se plaindre de la raison & de la pudeur si importunes & si contraignantes : dites que toutes ces choses & cent autres de cette nature, dont tous les Théâtres retentissent, n'excitent les passions que par accident, pendant que tout crie qu'elles sont faites pour les exciter, & que si elles manquent leur coup, les règles de l'art sont frustrées, & les Auteurs & les Acteurs travaillent en vain.

Je vous prie, que fait un Acteur, lorsqu'il veut jouer naturellement une passion, que de rappeler autant qu'il peut, celles qu'il a ressenties ; & que s'il étoit Chrétien, il auroit tellement noïées dans les larmes de la pénitence, qu'elles ne reviendroient jamais à son esprit, ou n'y reviendroient qu'avec horreur ; au lieu que pour les exprimer il faut qu'elles lui reviennent avec tous leurs agrémens empoisonnés & toutes leurs graces trompeuses ?

Mais tout cela, dira-t-on, paroît sur les Théâtres comme une foiblesse. Je le veux ; mais il y paroît comme une belle ; comme une noble foiblesse, comme la foiblesse des Héros & des Héroïnes ; enfin comme une foiblesse si artificieusement changée en vertu, qu'on l'admire, qu'on lui applaudit sur tous les Théâtres, & qu'elle doit faire une partie si essentielle des plaisirs publics, qu'on ne peut souffrir de Spectacle où non seulement elle ne soit, mais encore où elle ne regne & n'anime toute l'action.

Dites, que tout cet appareil n'entretient pas directement & par soi le feu de la convoitise, ou que la convoitise n'est pas mauvaise, & qu'il n'y a rien qui répugne à l'honnêteté & aux bonnes mœurs dans le soin de l'entretenir ; ou que le feu n'échauffe qu'indirectement & que pendant qu'on choisit les plus tendres expressions pour représenter la passion dont brûle un amant insensé, ce n'est que *par accident*, que l'ardeur des mauvais desirs sort du milieu de ces flammes : dites que la pudeur d'une jeune fille n'est offensée que *par accident*, par tous les discours où une personne de son sexe parle de ses combats, où elle avoue sa défaite, & l'avoue

à son vainqueur même, comme elle l'appelle. Ce qu'on ne voit point dans le monde, ce que celles qui succombent à cette foiblesse y cachent avec tant de soin, une jeune fille le viendra apprendre à la Comédie. Elle le verra, non plus dans le homme à qui le monde permet tout, mais dans une fille qu'on montre comme modeste, comme pudique, comme vertueuse; en un mot, dans une Héroïne; & cet aveu dont on rougit dans le secret, est jugé digne d'être révélé au public, & d'emporter comme une nouvelle merveille l'applaudissement de tout le Théâtre.

V.
Si la Comédie d'aujourd'hui purifie l'amour sensuel, en le faisant aboutir au mariage.

Je crois qu'il est assez démontré, que la représentation des passions agréables porte naturellement au péché, quand ce ne seroit qu'en flatant & en nourrissant de dessein prémédité la concupiscence qui en est le principe. On répond que pour prévenir le péché, le Théâtre purifie l'amour: la Scène toujours honnête dans l'état où elle paroît aujourd'hui, ôte à cette passion ce qu'elle a de grossier & d'illicite: & ce n'est après tout qu'une innocente inclination pour la beauté, qui se termine au nœud conjugal. Du moins donc, selon ces principes, il faudra bannir du milieu des Chrétiens les prostitutions dont les Comédies Italiennes ont été remplies, même de nos jours, & qu'on voit encore toutes crues dans les pièces de Molière: on réprouvera les discours, où ce rigoureux censeur des grands canons, ce grave réformateur des mines & des expressions de nos précieuses, étale cependant au plus grand jour les avantages d'une infame tolérance dans les maris, & sollicite les femmes à de honteuses vengeances contre leurs jaloux. Il a fait voir à notre siècle le fruit qu'on peut espérer de la morale du Théâtre qui n'attaque que le ridicule du monde, en lui laissant cependant toute sa corruption. La postérité saura peut-être la fin de ce Poète Comédien, qui en jouant son *Malade imaginaire*, ou son *Médecin par force*, reçut la dernière atteinte de la maladie dont il mourut peu d'heures après, & passa des plaisanteries du Théâtre, parmi lesquelles il rendit presque le dernier soupir, au tribunal de celui qui dit (a): *Malheur à vous qui riez, car vous pleurez*. Ceux qui ont laissé sur la terre de plus riches monumens n'en sont pas plus à couvert de la justice de Dieu; ni les beaux vers, ni les beaux chants ne servent de rien devant lui, & il n'épargnera pas ceux qui en quelque manière que ce soit, auront entretenu la convoitise. Ainsi, vous n'éviterez pas son jugement, qui que vous soiez, vous qui plaidez la cause de la Comédie, sous prétexte qu'elle se termine ordinairement par le mariage. Car encore que vous ôtiez en apparence à l'amour profane ce grossier & cet illicite dont on auroit honte, il en est inséparable sur le Théâtre. De quelque manière que vous vouliez qu'on le tourne & qu'on le dore; dans le fond ce sera toujours, quoi qu'on puisse dire, la concupiscence de la chair, que S. Jean (b) défend de rendre aimable, puisqu'il

(a) Lucr.
v. 15.

(b) Jean.
II. 15.

défend de l'aimer. Le grossier que vous en ôtez feroit horreur, si on le montrait; & l'adresse de le cacher, ne fait qu'y attirer les volontés d'une manière plus délicate, & qui n'en est que plus périlleuse, lorsqu'elle paroît plus épurée. Croiez-vous, en vérité, que la subtile contagion d'un mal dangereux demande toujours un objet grossier, ou que la flamme secrète d'un cœur trop disposé à aimer en quelque manière que ce puisse être, soit corrigée ou ralentie par l'idée du mariage, que vous lui mettez devant les yeux dans vos Héros & vos Héroïnes amoureuses? Vous vous trompez. Il ne faudroit point nous réduire à la nécessité d'expliquer des choses auxquelles il seroit bon de ne pas penser. Mais puisqu'on croit tout sauver par l'honnêteté nuptiale, il faut dire qu'elle est inutile en cette occasion. La passion ne saisit que son propre objet: la sensibilité est seule excitée; & s'il ne falloit que le saint nom du mariage pour mettre à couvert les démonstrations de l'amour conjugal, Isaac & Rebecca n'auroient pas caché leurs jeux innocens & les témoignages mutuels de leurs pudiques tendresses. C'est pour vous dire, que le licite, loin d'empêcher son contraire, le provoque: en un mot, ce qui vient par réflexion, n'éteint pas ce que l'instinct produit; & vous pouvez dire à coup sur, de tout ce qui excite le sensible dans les Comédies les plus honnêtes, qu'il attaque secrètement la pudeur. Que ce soit ou de plus loin ou de plus près, il n'importe; c'est toujours-là que l'on tend par la pente du cœur humain à la corruption: on commence par se livrer aux impressions de l'amour sensuel: le remède des réflexions ou du mariage vient trop tard: déjà le foible du cœur est attaqué, s'il n'est vaincu; & l'union conjugale trop grave & trop sérieuse pour passionner un spectateur qui ne cherche que le plaisir, n'est que par façon & pour la forme dans la Comédie.

Je dirai de plus: quand il s'agit de remuer le sensible, le licite tourne à dégoût; l'illicite devient un attrait: si l'*Ennuque* de Terrence avoit commencé par une demande régulière de la Pamphile; ou quel que soit le nom de son idole, le spectateur seroit-il transporté comme l'Auteur de la Comédie le vouloit? On prendroit moins de part à la joie de ce hardi jeune homme, si elle n'étoit imprévue, inespérée, défendue, & emportée par la force. Si l'on ne propose pas dans nos Comédies des violences semblables à celles-là, on en fait imaginer d'autres, qui ne sont pas moins dangereuses; & ce sont celles qu'on fait sur le cœur qu'on tâche à s'arracher mutuellement, sans songer si l'on a droit d'en disposer, ni si on n'en pousse pas les desirs trop loin. Il faut toujours que les règles de la véritable vertu soient méprisées par quelque endroit, pour donner au spectateur le plaisir qu'il cherche. Le licite & le régulier le seroit languir s'il étoit pur; en un mot, toute Comédie, selon l'idée de nos jours, veut inspirer le plaisir d'aimer: on

en regarde les personnages, non pas comme gens qui épousent, mais comme amants; & c'est amant qu'on veut être, sans songer à ce qu'on pourra devenir après.

VI.
Ce que
c'est que
les maria-
ges du
Théâtre.

(a) De Nap.
Co. Conc. 1.
7. II. 21.
Cont. 7. II.
III. 21.

Mais il y a encore une autre raison plus grave & plus chrétienne, qui ne permet pas d'étaler la passion de l'amour, même par rapport au licite: c'est, comme l'a remarqué en traitant la question de la Comédie un habile homme de nos jours; c'est, dis-je, que le mariage pré suppose la concupiscence, qui selon les règles de la foi est un mal auquel il faut résister: contre lequel par conséquent il faut armer le Chrétien. C'est un mal, dit S. Augustin (a), dont l'impureté use mal, dont le mariage use bien, & dont la virginité & la continence font mieux de n'user point du tout. Qui étale, bien que ce soit pour le mariage, cette impression de beauté sensible qui force à aimer; & qui tâche à la rendre agréable, veut rendre agréable la concupiscence & la révolte des sens. Car c'en est une manifeste que de ne pouvoir, ni ne vouloir résister à cet ascendant auquel on assujettit dans les Comédies les âmes qu'on appelle grandes. Ces doux & invincibles penchans de l'inclination, ainsi qu'on les représente, c'est ce qu'on veut faire sentir & ce qu'on veut rendre aimable; c'est-à-dire, qu'on veut rendre aimable une servitude, qui est l'effet du péché, qui porte au péché; & on flatte une passion qu'on ne peut mettre sous le joug que par des combats, qui font gémir les fidèles, même au milieu des remèdes. N'en disons pas davantage: les suites de cette doctrine sont fraïeur: disons seulement que ces mariages, qui se rompent, ou qui se concluent dans les Comédies, sont bien éloignés de celui du jeune Tobie & de la jeune Sara (b): *Nous sommes*, disent-ils; *enfants des Saints, & il ne nous est pas permis de nous unir comme les Gentils*. Qu'un mariage de cette sorte, où les sens ne dominent pas, seroit froid sur nos Théâtres! Mais aussi que les mariages des Théâtres sont sensuels, & qu'ils paroissent scandaleux aux vrais Chrétiens! Ce qu'on y veut, c'en est le mal: ce qu'on y appelle les belles passions, sont la honte de la nature raisonnable: l'empire d'une fragile & fausse beauté, & cette tyrannie qu'on y étale sous les plus belles couleurs, flatte la vanité d'un sexe, dégrade la dignité de l'autre, & asservit l'un & l'autre au regne des sens.

(b) Tob.
VIII. 5.

VII.
Paroles
de l'Au-
teur, &
l'avantage
qu'il tire
des Confes-
sions.
(c) Pag. 11.

L'endroit le plus dangereux de la Dissertation est celui (c) où l'Auteur tâche de prouver l'innocence du Théâtre par l'expérience. Il y a, dit-il, *trois moïens aisés de savoir ce qui se passe dans la Comédie; & je vous avoue que je me suis servi de tous les trois. Le premier est de s'en informer des personnes de poids & de probité, lesquelles avec l'horreur qu'elles ont du péché, ne laissent pas d'assister à ces sortes de Spectacles. Le second moïen est encore plus sur; c'est de juger par les Confessions des Fidèles du mauvais effet que produisent les Comédies dans leur cœur: car il n'est point de plus grande accusation que celle qui vient*

de la bouche même du compable. Le troisième enfin est la lecture des Comédies qui ne nous est pas défendue, comme en pourroit être la représentation: & je proteste que par aucun de ces chefs je n'ai pu trouver dans la Comédie la moindre apparence des excès que les SS. Peres y condamnent avec tant de raison. Voici un homme qui nous appelle à l'expérience, & non seulement à la sienne, mais à celle des plus gens de bien & de presque tout le public. Mille gens, dit-il, d'une éminente vertu & d'une conscience fort délicate, pour ne pas dire scrupuleuse, ont été obligés de m'avouer qu'à l'heure qu'il est, la Comédie est si épurée sur le Théâtre François, qu'il n'y a rien que l'oreille la plus chaste ne pût entendre.

De cette sorte, si nous l'en croions, la Confession même où tous les péchés se découvrent, n'en découvre point dans les Théâtres; & il assure (a) avec une confiance qui fait trembler, qu'il n'a jamais pu entrevoir cette prétendue malignité de la Comédie, ni les crimes dont on veut qu'elle soit la source. Apparemment il ne songe pas à ceux des Chanteuses, des Comédiennes & de leurs amans, ni au précepte du Sage (b), où il est prescrit d'éviter les femmes dont la parure porte à la licence: *ORNATU meretricio: QUI* sont préparées à perdre les ames, ou comme traduisent les Septante, qui enlèvent les cœurs des jeunes gens, qui les engagent par les douceurs de leurs lèvres: par leurs entretiens, par leurs chants, par leurs recits: ils se jettent d'eux-mêmes dans leurs lacets, comme un oiseau dans les filets qu'on lui tend. N'est-ce rien que d'armer des Chrétiennes contre les ames foibles, de leur donner de ces flèches qui percent les cœurs, de les immoler à l'incontinence publique d'une manière plus dangereuse qu'on ne feroit dans les lieux qu'on n'ose nommer? Quelle mere, je ne dis pas Chrétienne, mais tant soit peu honnête, n'aimeroit pas mieux voir sa fille dans le tombeau que sur le Théâtre? Quoi, l'a-t-elle élevée si tendrement & avec tant de précaution pour cet opprobre? L'a-t-elle tenue nuit & jour, pour ainsi parler, sous ses ailes avec tant de soin, pour la livrer au public & en faire un écueil de la jeunesse? Qui ne regarde pas ces malheureuses Chrétiennes, si elles sont encore dans une profession si contraire aux vœux de leur batême? qui, dis-je, ne les regarde pas comme des esclaves exposées, en qui la pudeur est éteinte? quand ce ne feroit que par tant de regards qu'elles attirent, elles que leur sexe avoit consacrées à la modestie; dont l'infirmité naturelle demandoit la sure retraite d'une maison bien réglée: & voilà qu'elles s'étalent elles-mêmes en plein Théâtre avec tout l'attirail de la vanité, comme ces Sirenes dont parle Isaïe (c), qui font leur demeure dans les temples de la volupté; dont les regards sont mortels, & qui reçoivent de tous côtés par les applaudissemens qu'on leur renvoie le poison qu'elles répandent par leur chant. Mais n'est-ce rien aux spectateurs de payer leur luxe, d'entretenir leur corruption, de leur expo-

VIII.
Crimes
publiques &
cachés
dans la Co-
médie: Di-
positions
dangereu-
ses & im-
percepti-
bles: la
concupi-
scence ré-
pandue
dans tous
les sens.
(a) Pag. 40.
(b) Prov.
VII. 10. 11.
11. 27.

(c) Is. XIII.

22

fer leur cœur en proie , & d'aller apprendre d'elles tout ce qu'il ne faudroit jamais savoir ? S'il n'y a rien-là que d'honnête , rien qu'il faille porter à la Confession , hélas quel aveuglement faut-il qu'il y ait parmi les Chrétiens ! & falloit-il prendre le nom de Prêtre pour achever d'ôter aux Fidèles le peu de componction , qui reste encore dans le monde pour tant de désordres ?

(a) *Page. 40.* Vous ne trouvez pas , dites-vous (a) , par les Confessions , que les riches qui vont à la Comédie soient plus sujets aux grands crimes que les pauvres qui n'y vont pas : Vous n'avez encore qu'à dire , que le luxe , que la mollesse , que l'oïiveté , que les excessives délicatesses de la table , & la curieuse recherche du plaisir en toutes choses , ne font aucun mal aux riches , parce que les pauvres dont l'état est éloigné de tous ces attraites , ne sont pas moins corrompus par l'amour des voluptés . Ne sentez-vous pas qu'il y a des choses , qui sans avoir des effets marqués , mettent dans les ames de secretes dispositions très-mauvaises , quoique leur malignité ne se déclare pas toujours d'abord ? Tout ce qui nourrit les passions est de ce genre : on n'y trouveroit que trop de matiere à la Confession , si on cherchoit en soi-même les causes du mal . Qui sauroit connoître ce que c'est en l'homme qu'un certain fonds de joie sensuelle , & je ne sais quelle disposition inquiète & vague au plaisir des sens , qui ne tend à rien , & qui tend à tout , connoitroit la source secrette des plus grands péchés . C'est ce que sentoit S. Augustin au commencement de sa jeunesse emportée , lorsqu'il disoit (b) : *Je n'aimois pas encore , mais j'aimois à aimer* : il cherchoit , continue-t-il , quelque piège , où il prît & où il fût pris : & il trouvoit ennuyeuse & insupportable une vie où il n'y eût point de ces lacets : *viam sine muscipula* . Tout en est semé dans le monde : il fut pris selon son souhait ; & c'est alors qu'il fut enivré du plaisir de la Comédie , où il trouvoit (c) *l'image de ses misères , l'amorce & la nourriture de son feu* . Son exemple & sa doctrine nous apprennent à quoi est propre la Comédie : combien elle sert à entretenir ces secretes dispositions du cœur humain , soit qu'il ait déjà enfanté l'amour sensuel , soit que ce mauvais fruit ne soit pas encore éclos .

(b) *Conf. lib. III. cap. I.*
(c) *Ibid. cap. II.*
S. Jacques nous a expliqué ces deux états de notre cœur par ces (d) : *Chacun de nous est tenté par sa concupiscence , qui l'emporte & qui l'attire : ensuite quand la concupiscence a conçu , elle enfante le péché ; & quand le péché est consommé , il produit la mort* . Cet Apôtre distingue ici la conception d'avec l'enfantement du péché ; il distingue la disposition au péché d'avec le péché entierement formé par un plein consentement de la volonté : c'est dans ce dernier état qu'il engendre la mort , selon S. Jacques , & qu'il devient tout-à-fait mortel . Mais de-là , il ne s'ensuit pas que les commencemens soient innocens : pour peu qu'on adhère à ces premieres com-

(d) *1^{re} Ep. 2.*

plaisances des sens émus, on commence à ouvrir son cœur à la créature: pour peu qu'on les flate par d'agréables représentation, on aide le mal à éclore; & un sage Confesseur qui sauroit alors faire sentir à un Chrétien la première plaie de son cœur & les suites d'un péril qu'il aime, préviendrait de grands malheurs.

Selon la doctrine de S. Augustin ^(a), cette malignité de la concupiscence se répand dans l'homme tout entier. Elle court, pour ainsi parler, dans toutes les veines, & pénètre jusqu'à la moëlle des os. C'est une racine envenimée, qui étend ses branches par tous les sens: l'ouïe, les yeux, & tout ce qui est capable de plaisir en ressent l'effet: les sens se prêtent la main mutuellement: le plaisir de l'un attire & foment celui de l'autre, & il se fait de leur union un enchaînement, qui nous entraîne dans l'abîme du mal. Il faut, dit S. Augustin, distinguer dans l'opération de nos sens la nécessité, l'utilité, la vivacité du sentiment, & enfin l'attachement au plaisir sensible: *libido sentiendi*. De ces quatre qualités des sens, les trois premières sont l'ouvrage du Créateur: la nécessité du sentiment se fait remarquer dans les objets qui frappent nos sens à chaque moment: on en éprouve l'utilité, dit S. Augustin, particulièrement dans le goût qui facilite le choix des aliments & en prépare la digestion: la vivacité des sens est la même chose que la promptitude de leur action & la subtilité de leurs organes. Ces trois qualités ont Dieu pour auteur: mais c'est au milieu de cet ouvrage de Dieu, que l'attache forcée au plaisir sensible & son attrait indomtable, c'est-à-dire la concupiscence introduite par le péché, établit son siège. C'est celle-là, dit S. Augustin, qui est l'ennemie de la sagesse, la source de la corruption, la mort des vertus: les cinq sens sont cinq ouvertures par où elle prend son cours sur les objets, & par où elle en reçoit les impressions: mais ce Père a démontré qu'elle est la même par-tout, parce que c'est par-tout le même attrait du plaisir, la même indocilité des sens, la même captivité & la même attache du cœur aux objets sensibles. Par quelque endroit que vous la frapiez, tout s'en ressent. Le Spectacle saisit les yeux: les tendres discours, les chants passionnés, pénètrent le cœur par les oreilles. Quelquefois la corruption vient à grands flots: quelquefois elle s'insinue comme goutte à goutte: à la fin on n'en est pas moins submergé. On a le mal dans le sang & dans les entrailles, avant qu'il éclate par la fièvre. En s'affoiblissant peu à peu, on se met en un danger évident de tomber avant qu'on tombe; & ce grand affoiblissement est déjà un commencement de chute.

Si l'on ne connoît de maux aux hommes que ceux qu'ils sentent & qu'ils confessent, on est trop mauvais médecin de leurs maladies. Dans les âmes comme dans les corps, il y en a qu'on ne sent pas encore, parce qu'elles ne sont pas déclarées; & d'autres

(a) *Contr.*
7ul. IV. 14.
Conf. X.
21. 6. seq.

qu'on ne sent plus, parce qu'elles ont tourné en habitude; ou bien qu'elles sont extrêmes & tiennent déjà quelque chose de la mort, où l'on ne sent rien. Lorsqu'on blâme les Comédies comme dangereuses, les gens du monde disent tous les jours avec l'Auteur de la Dissertation, qu'ils ne sentent point ce danger. Poussez-les un peu plus avant; ils vous en diront autant des nudités, & non seulement de celles des tableaux, mais encore de celles des personnes. Ils insultent aux Prédicateurs qui en reprennent les femmes, jusqu'à dire que les dévots se confessent eux-mêmes par-là & trop foibles & trop sensibles: pour eux, disent-ils, ils ne sentent rien; & je les en crois sur leur parole. Ils n'ont garde, tout gâtés qu'ils sont, d'apercevoir qu'ils se gâtent, ni de sentir le poids de l'eau, quand ils en ont par-dessus la tête: & pour parler aussi à ceux qui commencent, on ne sent le cours d'une rivière que lorsqu'on s'y oppose: si on s'y laisse entraîner on ne sent rien, si ce n'est peut-être un mouvement assez doux d'abord, où vous êtes porté sans peine; & vous ne sentez bien le mal qu'il vous fait, que tôt après quand vous vous noiez. N'en croions donc pas les hommes sur leurs maux, ni sur leurs dangers, que leur corruption, que l'erreur de leur imagination blessée, que leur amour propre leur cachent.

IX.
Qu'il faut
craindre en
assistant
aux Comé-
dies, non
seulement
le mal
qu'on y
fait, mais
encore le
scandale
qu'on y
donne.

(a) Pag. 11.
(b) Mém. de
XII. 37.

(c) Pag. 39.

(d) I. Cor.
X. 12.

(e) Rom.
XIV. 10. 11.

Pour ce qui est de ces gens de poids & de probité, qui selon l'Auteur de la Dissertation (a) fréquentent les Comédies sans scrupule, que je crains que leur probité ne soit de celles des sages du monde, qui ne savent s'ils sont Chrétiens ou non, & qui s'imaginent avoir rempli tous les devoirs de la vertu, lorsqu'ils vivent en gens d'honneur, sans tromper personne, pendant qu'ils se trompent eux-mêmes en donnant tout à leurs passions & à leurs plaisirs! Ce sont de tels sages & de tels prudens à qui Jesus-Christ déclare (b) que les secrets de son Royaume sont cachés & qu'ils sont seulement révélés aux bumbles & aux petits, qui tremblent aux moindres discours, qui viennent flater leurs cupidités. Mais ce sont gens, dit l'Auteur (c), d'une éminente vertu, & il les compte par milliers. Qu'il est heureux d'en trouver tant sous sa main, & que la voie étroite soit si fréquentée! Mille gens, dit-il, d'une éminente vertu & d'une conscience fort délicate pour ne pas dire scrupuleuse, approuvent la Comédie & la fréquentent sans peine. Ce sont des âmes invulnérables, qui peuvent passer des jours entiers à entendre des chants & des vers passionnés & tendres, sans en être émus; & des gens d'une si éminente vertu n'écoutent pas ce que dit S. Paul (d): Que celui qui croit être ferme, craigne de tomber: ils ignorent que quand ils seroient si forts & tellement à toute épreuve qu'ils n'auroient rien à craindre pour eux-mêmes, ils auroient encore à craindre le scandale qu'ils donnent aux autres, selon ce que dit ce même Apôtre (e): Pourquoi scandalisez-vous votre frere infirme? Ne perdez point par votre exemple

celui pour qui Jésus-Christ est mort. Ils ne savent même pas ce que prononce le même S. Paul (a) : *Que ceux qui consentent à un mal, y participent*. Des âmes si délicates & si scrupuleuses ne sont point touchées de ces règles de la conscience. Que je crains encore une fois qu'ils ne soient de ces scrupuleux (b) qui coulent le moucheiron & qui avalent le chameau, ou que l'Auteur ne nous fasse des vertueux à sa mode, qui croient pouvoir être ensemble au monde & à Jésus-Christ!

Il compare les dangers où l'on se met dans les Comédies, à ceux qu'on ne peut éviter qu'en fuyant, dit-il (c), dans les déserts. On ne peut, continue-t-il, faire un pas, lire un livre, entrer dans une Eglise, enfin vivre dans le monde, sans rencontrer mille choses capables d'exciter les passions. Sans doute la conséquence est fort bonne: tout est plein d'inévitables dangers; donc il en faut augmenter le nombre. Toutes les créatures (d) sont un piège & une tentation à l'homme; donc il est permis d'inventer de nouvelles tentations & de nouveaux pièges pour prendre les âmes. Il y a de mauvaises conversations, qu'on ne peut, comme dit S. Paul (e), éviter sans sortir du monde: il n'y a donc point de péché de chercher volontairement de mauvaises conversations; & cet Apôtre se sera trompé en nous faisant craindre (f) que les mauvais entretiens ne corrompent les bonnes mœurs? Voilà votre conséquence. Tous les objets qui se présentent à nos yeux peuvent exciter nos passions: donc on peut se préparer des objets exquis & recherchés avec soin, pour les exciter & les rendre plus agréables en les déguisant: on peut conseiller de tels périls; & les Comédies qui en sont d'autant plus remplies, qu'elles sont mieux composées & mieux jouées, ne doivent pas être mises parmi ces mauvais entretiens, par lesquels les bonnes mœurs sont corrompues. Dites plutôt, qui que vous soyez: Il y a tant dans le monde d'inévitables périls; donc il ne les faut pas multiplier. Dieu nous aide dans les tentations qui nous arrivent par nécessité; mais il abandonne aisément ceux qui les recherchent par choix: & (g) celui qui aime le péril: il ne dit pas, celui qui y est par nécessité, mais celui qui l'aime & qui le cherche, y périra.

L'Auteur pour ne rien omettre appelle enfin les Loix à son secours; & dit-il (h), si la Comédie étoit si mauvaise, on ne la tolérerait pas, on ne la fréquenteroit pas: sans songer que S. Thomas dont il abuse, a décidé (i) que les Loix humaines ne sont pas tenues à réprimer tous les maux, mais seulement ceux qui attaquent directement la société. L'Eglise même, dit S. Augustin (k), n'exerce la sévérité de ses Censures que sur les pécheurs, dont le nombre n'est pas grand: *SEVERITAS exercenda est in peccata paucorum*: c'est pourquoi elle condamne les Comédiens, & croit par-là défendre assez la Comédie: la décision en est précise dans les Rituels (l); la pratique en est constante: on prive des Sacrements & à la vie & à la

(a) Rom. I. 12.

(b) Matt. XXII. 24.

X.
Différence des périls qu'on cherche, & de ceux qu'on ne peut éviter. (c) Ps. 46.

(d) Sap. XIV. 21.

(e) I. Cor. 7. 10.

(f) I. Cor. XV. 31.

(g) Eccl. III. 27.

XI.
Si on a raison d'obliger les Loix en faveur de la Comédie. (h) Pag. 39. (i) S. Th. 2. 2. q. 10. a. 3. ad 1. q. 96. a. 2. c. (K) Epist. ad Aur. 22. n. 5. al. 64.

(l) Rit. de Paris, p. 101. 112.

mort ceux qui jouent la Comédie, s'ils ne renoncent à leur art : on les passe à la sainte Table, comme des pécheurs publics : on les exclut des Ordres sacrés, comme des personnes infâmes : par une suite infaillible la sépulture Ecclésiastique leur est déniée. Quant à ceux qui fréquentent les Comédies, comme il y en a de plus innocens les uns que les autres, & peut-être quelques-uns qu'il faut plutôt instruire que blâmer, ils ne sont pas répréhensibles en même degré, & il ne faut pas fulminer également contre tous. Mais de là il ne s'ensuit pas, qu'il faille autoriser les périls publics : si les hommes ne les apperçoivent pas, c'est aux Prêtres à les instruire, & non pas à les flater. Dès le tems de S. Chrysostome (a) les défenseurs des Spectacles *croyoient que les renverser, c'étoit détruire les Loix* : mais ce Pere sans s'en émouvoir, disoit au contraire, que l'esprit des Loix étoit contraire aux Théâtres. Nous avons maintenant à leur opposer quelque chose de plus fort, puisqu'il y a tant de Décrets publics contre la Comédie, que d'autres que moi ont rapportés : si la coutume l'emporte, si l'abus prévaut, ce qu'on en pourra conclure, c'est tout au plus que la Comédie doit être rangée parmi les maux dont un célèbre Historien a dit qu'on les défend toujours, & qu'on les a toujours. Mais après tout, quand les Loix civiles autoriseroient la Comédie ; quand au lieu de flétrir, comme elles ont toujours fait, les Comédiens, elles leur auroient été favorables : tout ce que nous sommes de Prêtres, nous devrions imiter l'exemple des Chrysostomes (b) & des Augustins (c) : pendant que les Loix du siècle, qui ne peuvent pas déraciner tous les maux, permettoient l'usure & le divorce, ces grands hommes disoient hautement que si le monde permettoit ces crimes, ils n'en étoient pas moins réprouvés par la Loi de l'Evangile : que l'usure qu'on appelloit légitime, parce qu'elle étoit autorisée par les Loix Romaines, ne l'étoit pas selon celles de Jesus-Christ ; & que les Loix de la Cité sainte & celles du monde étoient différentes.

(a) *Hom.*
38. in
Mais.

(b) *Chrys.*
Hom. 57. in
Mais. Gr.
(c) *Aug.*
Epist. 24.
ad Idaleth.
Gr.

XII.
De l'autorité
des
Peres.

Je ne veux pas me jeter sur les passages des Peres, ni faire ici une longue dissertation sur un si ample sujet. Je dirai seulement, que c'est les lire trop négligemment, que d'assurer, comme fait l'Auteur, qu'ils ne blâment dans les Spectacles de leur tems, que l'idolatrie & les scandaleuses & manifestes impudicités. C'est être trop sourd à la vérité, de ne sentir pas, que leurs raisons portent plus loin. Ils blâment dans les Jeux & dans les Théâtres l'inutilité, la prodigieuse dissipation, le trouble, la commotion de l'esprit peu convenable à un Chrétien, dont le cœur est le sanctuaire de la paix : ils y blâment les passions excitées, la vanité, la parure, les grands ornemens qu'ils mettent au rang des pompes que nous avons abjurées par le baptême, le desir de voir & d'être vu, la malheureuse rencontre des yeux, qui se cherchent les uns les autres, la trop grande occupation à des choses vaines, les éclats de

rire, qui font oublier & la présence de Dieu & le compte qu'il lui faut rendre de ses moindres actions & de ses moindres paroles; & enfin tout le sérieux de la vie chrétienne. Dites que les Peres ne blâment pas toutes ces choses, & tout cet amas de périls que les Théâtres réunissent: dites qu'ils n'y blâment pas même les choses honnêtes, qui enveloppent le mal, & lui servent d'introducteur: dites que S. Augustin n'a pas déploré (a) dans les Comédies ce jeu des passions & l'expression contagieuse de nos maladies, & ces larmes que nous arrache l'image de nos passions si vivement réveillées, & toute cette illusion qu'il appelle *une misérable folie*. Parmi ces commotions, où consiste tout le plaisir de la Comédie, qui peut élever son cœur à Dieu? qui ose lui dire qu'il est là pour l'amour de lui, & pour lui plaire? qui ne craint pas dans ces folles joies & dans ces folles douleurs, d'étouffer en soi l'esprit de prière, & d'interrompre cet exercice, qui selon la parole de Jesus-Christ (b) doit être perpétuel dans un Chrétien, du moins en desir & dans la préparation du cœur? On trouvera dans les Peres toutes ces raisons & beaucoup d'autres. Que si on veut pénétrer les principes de leur morale, quelle sévère condamnation n'y lira-t-on pas de l'esprit qui mène aux Spectacles, où pour ne pas raconter ici tous les autres maux qui les accompagnent, l'on ne cherche qu'à s'étourdir & à s'oublier soi-même, pour calmer la persécution de cet inexorable ennui, qui fait le fond de la vie humaine, depuis que l'homme a perdu le goût de Dieu?

Il est souvent défendu aux Clercs d'assister aux Spectacles, aux pompes, aux chants, aux réjouissances publiques; & il seroit inutile qu'en ramasser les Réglemens qui sont infinis. Mais pour voir si le mal qu'on y remarque est seulement pour les Ecclesiastiques, ou en général pour tout le Peuple, il faut peser les raisons qu'on y emploie. Par exemple, nous lisons ce beau Canon dans le III. Concile de Tours, d'où il a été transféré dans les Capitulaires de nos Rois (c): *Ab omnibus quæcumque ad aurium & oculorum pertinent illecebras unde vigor animi emoliri posse credatur, quod de aliquibus generibus musicorum aliisque nonnullis rebus sentiri potest, Dei sacerdotes abstinerere debent: quia per aurium oculorumque illecebras turba vitiorum ad animum ingredi solet.* C'est-à-dire: Toutes les choses où se trouvent les attraits des yeux & des oreilles, par où l'on croit que la vigueur de l'âme puisse être amoillie, comme on le peut ressentir dans certaines sortes de musique & autres choses semblables, doivent être évitées par les Ministres de Dieu, parce que par tous ces attraits des oreilles & des yeux, une multitude de vices, turba vitiorum, a coutume d'entrer dans l'âme. Ce Canon ne suppose pas dans les Spectacles qu'il blâme, des discours ou des actions licentieuses, ni aucune incontinence marquée: il s'attache seulement à ce qui accompagne naturellement ces attraits, ces plaisirs des yeux & des oreilles: *OCULORUM & aurium illece-*

(a) Conf.
lib. III.
cap. 2.

(b) Luc.
XVIII. 1.

XIII.
Si l'on
peut excu-
ser les Lai-
ques qui as-
sistent à la
Comédie,
sont le pré-
texte des
Canons qui
la défen-
dent irré-
ciablement
aux Eccle-
siastiques:
Canon mé-
morable du
Conc. III.
de Tours.
(c) Conc.
Tours. Can.
VIII.
Capit.
Baluz. Tom.
II. add. 2.
c. 71.

bras, qui est une mollesse dans les chants, & je ne fais quoi pour les yeux qui affoiblit insensiblement la vigueur de l'ame. Il ne pouvoit mieux exprimer l'effet de ces réjouissances, qu'en disant qu'elles donnent entrée à une troupe de vices : ce n'est rien, pour ainsi dire, en particulier ; & s'il y falloit remarquer précisément ce qui est mauvais, souvent on auroit peine à le faire : c'est le tout qui est dangereux : c'est qu'on y trouve d'imperceptibles insinuations, des sentimens foibles & vicieux, qu'on y donne un secret appas à cette intime disposition qui ramollit l'ame, & ouvre le cœur à tout le sensible : on ne sait pas bien ce qu'on veut ; mais enfin on veut vivre de la vie des sens ; & dans un Spectacle où l'on n'est assemblé que pour le plaisir, on est disposé du côté des Acteurs à employer tout ce qui en donne, & du côté des spectateurs à le recevoir. Que dira-t-on donc des Spectacles, où de propos délibéré tout est mêlé de vers & de chants passionnés, & enfin de tout ce qui peut amollir un cœur ? Cette disposition est mauvaise dans tous les hommes : l'attention qu'on doit avoir à s'en préserver, ne regarde pas seulement les Ecclésiastiques ; & l'Eglise instruit tous les Chrétiens en leurs personnes.

On dira que c'est pousser les choses trop avant, & que selon ces principes il faudroit trop supprimer de ces plaisirs & publics & particuliers qu'on nomme innocens. N'entrons point dans ces discussions qui dépendent des circonstances particulières : il suffit d'avoir observé ce qu'il y a de malignité spéciale dans les assemblées, où comme on veut contenter la multitude dont la plus grande partie est livrée aux sens, on se propose toujours d'en flater les inclinations par quelques endroits : tout le Théâtre applaudit quand on les trouve ; on se fait comme un point d'honneur de sentir ce qui doit toucher ; & on croiroit troubler la fête, si on n'étoit enchanté avec toute la compagnie. Ainsi outre les autres inconvéniens des assemblées de plaisir, on s'excite & on s'autorise, pour ainsi dire, les uns les autres par le concours des acclamations & des applaudissemens ; & l'air même qu'on y respire est plus malin.

Je n'ai pas besoin ; après cela, de réfuter les conséquences qu'on tire en faveur du Peuple, des défenses particulières qu'on fait aux Clercs, de certaines choses. C'est une illusion semblable à celle de certains Docteurs qui rapportent les Canons par où l'usure est défendue aux Ecclésiastiques, comme s'ils portoient une permission au reste des Chrétiens de l'exercer. Pour réfuter cette erreur, il n'y a qu'à considérer où portent les preuves dont on s'appuie dans les défenses particulières que l'on fait aux Clercs. On trouvera, par exemple, dans les Canons de Nicée (a), dans la Décretale (b) de S. Leon, dans les autres Décrets de l'Eglise, que les passages de l'Ecriture sur laquelle on fonde la prohibition de l'usure pour les Ecclésiastiques, regardent également tous les Chrétiens ; il faudra

(a) *Can.*
XP III.
(b) *Univ.*
Epi. *per*
Can.
cap. 1.

donc conclure dès-là , que l'on a voulu faire une obligation spéciale aux Clercs de ce qui étoit d'ailleurs établi par les règles communes de l'Evangile : vous ne vous tromperez pas, en tirant dans le même cas une conséquence semblable des Canons, où les Spectacles sont défendus à tout l'Ordre Ecclésiastique; & le Canon du Concile de Tours que nous avons rapporté, vous en fera un grand exemple.

On dit qu'il faut bien trouver un relâchement à l'esprit humain, & peut-être un amusement aux Cours & au Peuple. S. Chrysostome répond (a), que sans courir au Théâtre, nous trouverons la Nature si riche en Spectacles divertissans; & que d'ailleurs la Religion, & même notre domestique, sont capables de nous fournir tant d'occupations où l'esprit se peut relâcher, qu'il ne faut pas se tourmenter pour en chercher davantage: enfin, que le Chrétien n'a pas tant besoin de plaisir, qu'il lui en faille procurer de si fréquens, & avec un si grand appareil. Mais si notre goût corrompu ne peut plus s'accommoder des choses simples, & qu'il faille réveiller les hommes gâtés par quelques objets d'un mouvement plus extraordinaire, en laissant à d'autres la discussion du particulier qui n'est point de ce sujet, je ne craindrai point de prononcer, qu'en tout cas il faudroit trouver des relâchemens plus modestes, des divertissemens moins emportés: pour ceux-ci, sans parler des Peres, il ne faut pour les bien connoître, consulter que les Philosophes. *Nous ne recevons*, dit Platon (b), *ni la Tragédie, ni la Comédie dans notre Ville*. L'art même qui formoit un Comédien à faire tant de différens personnages, lui paroissoit (c) introduire dans la vie humaine un caractère de légèreté indigne d'un homme, & directement opposé à la simplicité des mœurs. Quand il venoit à considérer que ces personnages qu'on représentoit sur les Théâtres étoient la plupart ou bas, ou même vicieux, il y trouvoit encore plus de mal & plus de péril pour les Comédiens, & il craignoit (d) que l'imitation ne les amenât insensiblement à la chose même. C'étoit saper le Théâtre par le fondement, & lui ôter jusqu'aux Acteurs, loin de lui laisser des spectateurs oisifs. La raison de ce Philosophe étoit qu'en contrefaisant ou en imitant quelque chose, on en prenoit l'esprit & le naturel: on devenoit esclave avec un esclave, vicieux avec un homme vicieux, & sur-tout, en représentant les passions, il falloit former au-dedans celles dont on vouloit porter au dehors l'expression & le caractère. Le spectateur entroit aussi dans le même esprit; il louoit & admiroit un Comédien qui lui causoit ces émotions: ce qui, continue-t-il, n'est autre chose que d'arroser de mauvaises herbes qu'il falloit laisser entièrement dessécher. Ainsi tout l'appareil du Théâtre ne tend qu'à faire des hommes passionnés, & à fortifier cette partie brute & déraisonnable, qui est la source de toutes nos foiblesses. Il concluoit donc à rejeter tout ce genre de Poésie voluptueuse.

XIV.
Réponse à l'objection: qu'il faut trouver du relâchement à l'esprit humain: que celui qu'on lui veut donner par la représentation des passions est réprouvé même par les Philosophes: beaux principes de Platon.
(a) Hermil. 32.
de Marib.

(b) De Rep. lib. 2. 3.

(c) Ibid.

(d) Ibid.

se, qu'il, disoit-il, est capable seule de corrompre les plus gens de bien.

XV.
La Tragédie ancienne, quoique plus grave que la nôtre, condamnée par les principes du Philosophe.

Par ce moien il pouvoit la démonstration jusqu'au premier principe, & étoit à la Comédie tout ce qui en fait le plaisir, c'est-à-dire le jeu des passions. On rejette en partie sur les libertés & les indécences de l'ancien Théâtre les invectives des Peres contre les représentations & les jeux scéniques. On se trompe si on veut parler de la Tragédie: car ce qui nous reste des anciens Paiens en ce genre-là, (j'en rougis pour les Chrétiens) est si fort au-dessus de nous en gravité & en sagesse, que notre Théâtre n'en a pu souffrir la simplicité. J'apprens même que les Anglois se sont élevés contre quelques-uns de nos Poëtes, qui à propos & hors de propos, ont voulu faire les Héros galans, & leur font pousser à toute outrance les sentimens tendres. Les Anciens du moins étoient bien éloignés de cette erreur, & ils renvoioient à la Comédie une passion qui ne pouvoit soutenir la sublimité & la grandeur du Tragique; & toutefois ce Tragique si sérieux parmi eux, étoit rejeté par leurs Philosophes. Platon ne pouvoit souffrir les lamentations des Théâtres qui excitoient, dit-il (a), & flatoient en nous cette partie

(a) De Rep.
lib. 3. 10.

foible & plaintive, qui s'épanche en gémissemens & en pleurs. Et la raison qu'il en rend, c'est qu'il n'y a rien sur la terre, ni dans les choses humaines, dont la perte mérite d'être déplorée avec tant de larmes. Il ne trouve pas moins mauvais qu'on flate cette autre partie plus emportée de notre ame, où regnent l'indignation & la colere; car on la fait trop émue pour de legers sujets. La Tragédie a donc tort, & donne au genre humain de mauvais exemples, lorsqu'elle introduit les hommes, & même les Héros ou affligés ou en colere, pour des biens ou des maux aussi vains que sont ceux de cette vie; n'y ayant rien, poursuit-il, qui doive véritablement toucher les ames dont la nature est immortelle, que ce qui les regarde dans tous leurs états, c'est-à-dire dans tous les siècles qu'elles ont à parcourir. Voilà ce que dit celui qui n'avoit pas ouï les saintes promesses de la vie future, & ne connoissoit les biens éternels que par des soupçons, ou par des idées confuses; & néanmoins il ne souffre pas que la Tragédie fasse paroître les hommes ou heureux ou malheureux par des biens ou des maux sensibles: *Tout cela, dit-il (b), n'est que corruption: & les Chrétiens ne comprendront pas combien ces émotions sont contraires à la vertu?*

(b) Ibid.
lib. 3. 10.

XVI.
Les pieces comiques & risibles rejetées par les principes du même Platon.
(c) De Rep.
lib. 2.

La Comédie n'est pas mieux traitée par Platon que la Tragédie: Si ce Philosophe trouve si foible cet esprit de lamentation & de plainte que la Tragédie vient émouvoir, il n'approuve pas davantage (c) *cette petite aveugle & impétueuse à se laisser emporter par l'envie de rire, que la Comédie remue.* Ainsi la Comédie & la Tragédie; le plaissant de l'un, & le sérieux de l'autre, sont également proscrits de sa République, comme capables (d) *d'entretenir & d'augmenter ce qu'il y a en nous de déraisonnable.* D'ailleurs les pieces co-

(d) De
Lib. 2.

miques étant occupées des folies & des passions de la jeunesse, il y avoit une raison particulière de les rejeter; de peur, disoit-il (a), qu'on ne tombât dans l'amour vulgaire: c'est-à-dire, comme il l'expliquoit, dans celui des corps, qu'il oppose perpétuellement à l'amour de la vérité & de la vertu. Enfin aucune représentation ne plaisoit à ce Philosophe, parce qu'il n'y en avoit point (b) qui n'excitât ou la colere, ou l'amour, ou quelque autre passion.

Au reste les pieces dramatiques des Anciens qu'on veut faire plus licentieuses que les nôtres, & qui l'étoient en effet jusqu'aux derniers excès dans le Comique, étoient exemptes du moins de cette indécence qu'on voit parmi nous, d'introduire des femmes sur le Théâtre. Les Païens même croioient qu'un sexe consacré à la pudeur, ne devoit pas ainsi se livrer au public, & que c'étoit-là une espèce de prostitution. Ce fut aussi à Platon (c) une des raisons de condamner le Théâtre en général; parce que la coutume régulièrement, ne permettant pas d'y produire les femmes, leurs personnages étoient représentés par des hommes qui devoient par conséquent, non seulement prendre l'habit & la figure, mais encore exprimer les cris, les emportemens & les foiblesses de ce sexe; ce que ce Philosophe trouvoit si indigne, qu'il ne lui eût fallu que cette raison pour condamner la Comédie.

Quoiqu'Aristote son disciple aimât à le contredire, & qu'une Philosophie plus accommodante lui ait fait (d) attribuer à la Tragédie une maniere qu'il n'explique pas, de purifier les passions en les excitant, (du moins la pitié & la crainte) il ne laisse pas de trouver dans le Théâtre (e) quelque chose de si dangereux, qu'il n'y admet point la jeunesse pour y voir ni les Comédies, ni même les Tragédies, quoiqu'elles fussent aussi sérieuses qu'on le vient de voir; parce qu'il faut craindre, dit-il, les premieres impressions d'un âge tendre que les sujets tragiques auroient trop ému. Ce n'est pas qu'on y jouât alors, comme parmi nous, les passions des jeunes gens; nous avons vu à quel rang on les releguoit; mais c'est en général, que des pieces d'un si grand mouvement remuoient trop les passions, & qu'elles représentoient des meurtres, des vengeances, des trahisons, & d'autres grands crimes dont ce Philosophe ne vouloit pas que la jeunesse entendît seulement parler, bien loin de les voir si vivement représentés, & comme réalisés sur le Théâtre.

Je ne fais pourquoi il ne vouloit pas étendre plus loin cette précaution. La jeunesse & même l'enfance durent long-tems parmi les hommes; ou plutôt on ne s'en défait jamais entièrement: quel fruit, après tout, peut-on se promettre de la pitié ou de la crainte qu'on inspire pour les malheurs des Heros, si ce n'est de rendre à la fin le cœur humain plus sensible aux objets de ces passions? Mais laissons, si l'on veut, à Aristote cette maniere mystérieuse de les purifier, dont ni lui, ni ses interprètes n'ont sçu encore donner

(a) De Rep. lib. 10.

(b) Ibid.

XVII. Que les femmes ne montroient pas sur l'ancien Théâtre.

(c) De Rep. lib. 1.

XVIII. Sentimens d'Aristote. (d) Poet. 7.

(e) Poll. 7. 17.

(a) *Polis.*
1. 4.

de bonnes raisons : il nous apprendra du moins qu'il est dangereux d'exciter les passions qui plaisent ; auxquelles on peut étendre ce principe du même Philosophe (a) , que *l'action suit de près le discours, & qu'on se laisse aisément gagner aux choses dont on aime l'expression* : maxime importante dans la vie, & qui donne l'exclusion aux sentimens agréables qui sont maintenant le fond & le sujet favori de nos piéces de Théâtre.

XIX.
Autre prin-
cipe de Pla-
ton sur cer-
te matiere.
(b) *De R. p.*
lib. 2. §. 10.

(c) *De*
Leg. 7.(d) *De*
Rep. 10. §. 11.(e) *De*
Rep. 1.
§. 1. Leg. 7.(f) *I. Jean.*
12.

XX.
Silence de
l'Ecriture
sur les Spe-

Par un principe encore plus universel, Platon trouvoit (b) tous les arts qui n'ont pour objet que le plaisir, dangereux à la vie humaine ; parce qu'ils vont le recueillant indifféremment des sources bonnes & mauvaises, aux dépens de tout, & même de la vertu, si le plaisir le demande. C'est encore un nouveau motif à ce Philosophe pour bannir de sa République (c) les Poètes comiques, tragiques, épiques, sans épargner ce divin Homere, comme ils l'appelloient, dont les sentences paroissent alors inspirées : cependant Platon les chassoit tous, à cause que ne songeant qu'à plaire, ils étoient également les bonnes & les mauvaises maximes, & que sans se soucier de la vérité qui est simple & une, ils ne travaillent qu'à flater le gout & la passion, dont la nature est compliquée & variable. C'est pourquoi il y a, dit-il (d), *une ancienne antipathie entre les Philosophes & les Poètes* : les premiers n'étant occupés que de la raison, pendant que les autres ne le sont que du plaisir. Il introduit donc les Loix, qui, à la vérité, renvoient ces derniers avec un honneur apparent, & je ne fais quelle couronne sur la tête ; mais cependant avec une inflexible rigueur, en leur disant (e) : *Nous ne pouvons endurer ce que vous criez sur vos Théâtres*, ni dans nos Villes écouter personne qui parle plus haut que nous. Que si telle est la sévérité des Loix politiques, les Loix Chrétiennes souffriront-elles qu'on parle plus haut que l'Evangile ? qu'on applaudisse de toute sa force, & qu'on attire l'applaudissement de tout le public à l'ambition, à la gloire, à la vengeance, au point d'honneur que Jesus-Christ a proscrit avec le monde ? ou qu'on intéresse les hommes dans des passions qu'il veut éteindre ? S. Jean crie à tous les Fidèles & à tous les âges (f) : *Je vous écris, peres, & à vous, vieillards : je vous écris, jeunes gens ; je vous écris, enfans ; Chrétiens, tant que vous êtes, n'aimez point le monde : car tout y est ou concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie*. Dans ces paroles, & le monde & le Théâtre qui en est l'image, sont également réprouvés : c'est le monde avec tous ses charmes & toutes ses pompes, qu'on représente dans les Comédies. Ainsi, comme dans le monde, tout y est sensualité, curiosité, ostentation, orgueil ; & on y fait aimer toutes ces choses, puisqu'on ne songe qu'à y faire trouver du plaisir.

On demande, & cette remarque a trouvé place dans la Dissertation (g) : Si la Comédie est si dangereuse, pourquoi Jesus-Christ &

les Apôtres n'ont rien dit d'un si grand péril & d'un si grand mal ? Ceux qui voudroient tirer avantage de ce silence , n'auroient encore qu'à autoriser les Gladiateurs & toutes les autres horreurs des anciens Spectacles , dont l'Ecriture ne parle , non plus que des Comédies . Les saints Peres qui ont essuïé de pareilles difficultés de la bouche des défenseurs des Spectacles , nous ont ouvert le chemin pour leur répondre , que les délectables représentations qui intéressent les hommes dans des inclinations vicieuses , sont proscrites avec elles dans l'Ecriture . Les immodesties des tableaux sont condamnées par tous les passages où sont rejetées en général les choses deshonnêtes : il en est de même des représentations du Théâtre . Saint Jean n'a rien oublié , lorsqu'il a dit (a) : *N' aimez point le monde , ni ce qui est dans le monde : celui qui aime le monde , l'amour du Pere n'est point en lui ; car tout ce qui est dans le monde , est concupiscence de la chair , ou concupiscence des yeux ; ou orgueil de la vie ; laquelle concupiscence n'est point de Dieu , mais du monde . Si la concupiscence n'est pas de Dieu , la délectable représentation qui en étale tous les attrails n'est non plus de lui , mais du monde ; & les Chrétiens n'y ont point de part .*

S. Paul aussi a tout compris dans ces paroles (b) : *Au reste , mes Freres , tout ce qui est véritable , tout ce qui est juste , tout ce qui est saint , (selon le Grec , tout ce qui est chaste , tout ce qui est pur ,) tout ce qui est aimable , tout ce qui est édifiant : s'il y a quelque vertu parmi les hommes , & quelque chose digne de louange dans la discipline ; c'est ce que vous devez penser : tout ce qui vous empêche d'y penser , & qui vous inspire des pensées contraires , ne doit point vous plaire , & doit vous être suspect . Dans ce bel amas de pensées que S. Paul propose à un Chrétien , qu'on trouve la place de la Comédie de nos jours , quelque vantée qu'elle soit par les gens du monde .*

Au reste , ce grand silence de Jesus-Christ sur les Comédies , me fait souvenir qu'il n'avoit pas besoin d'en parler à la Maison d'Israël pour laquelle il étoit venu , où ces plaisirs de tout tems n'avoient point de lieu . Les Juifs n'avoient de Spectacles pour se réjouir que leurs Fêtes , leurs Sacrifices , leurs saintes Cérémonies : gens simples & naturels par leur institution primitive ; ils n'avoient jamais connu ces inventions de la Grèce ; & après ces louanges de Balaam (c) , *Il n'y a point d'idole dans Jacob , il n'y a point d'augure , il n'y a point de divinations ; on pouvoit encore ajouter : il n'y a point de Théâtres , il n'y a point de ces dangereuses représentations : ce Peuple innocent & simple trouve un assez agréable divertissement dans sa famille parmi ses enfans : c'est où il se vient délasser à l'exemple de ses Patriarches , après avoir cultivé ses terres , ou ramené ses troupeaux , & après les autres soins domestiques qui ont succédé à ces travaux ; & il n'a pas besoin de tant de dépenses , ni de si grands efforts pour se relâcher .*

Galies : Il n'y en avoit point parmi les Juifs : comment ils sont condamnés dans les saintes Ecritures : passages du S. Jean & de S. Paul.

(a) I. Jean. II. 15.

(b) Phil. IV. 8.

(c) Num. XXIII. 21.

C'étoit peut-être une des raisons du silence des Apôtres, qui accoutumés à la simplicité de leurs Peres & de leurs Païs, n'étoient point sollicités à reprendre en termes exprès dans leurs Ecrits des pratiques qu'ils ne connoissoient pas dans leur Nation: il leur suffisoit d'établir les principes qui en donnoient du dégoût: les Chrétiens savoient assez que leur Religion étoit fondée sur la Judaïque, & qu'on ne souffroit point dans l'Eglise les plaisirs qui étoient bannis de la Synagogue: quoi qu'il en soit, c'est un grand exemple pour les Chrétiens que celui qu'on voit dans les Juifs; & c'est une honte au Peuple spirituel de flater les sens par des joies que le Peuple charnel ne connoissoit pas.

XXI.
Réflexion
sur le Can-
tique des
Cantiques,
& sur le
Chant de
l'Eglise.

(a) Conf.
lib. X.
cap. 11.

Il n'y avoit parmi les Juifs qu'un seul Poème dramatique; & c'est le Canticque des Cantiques. Ce Canticque ne respire qu'un amour céleste; & cependant parce qu'il y est représenté sous la figure d'un amour humain, on défendoit la lecture de ce divin Poème à la jeunesse: aujourd'hui on ne craint point de l'inviter à voir soupirer des amans, pour le plaisir seulement de les voir s'aimer, & pour goûter les douceurs d'une folle passion. S. Augustin met en doute (a), s'il faut laisser dans les Eglises un chant harmonieux, ou s'il vaut mieux s'attacher à la sévère discipline de S. Athanase & de l'Eglise d'Alexandrie, dont la gravité souffroit à peine dans le chant, ou plutôt dans la récitation des Pseaumes, de faibles inflexions: tant on craignoit dans l'Eglise, de laisser affoiblir la vigueur de l'ame par la douceur du chant. Je ne raporte pas cet exemple pour blâmer le parti qu'on a pris depuis, quoique bien tard, d'introduire les grandes musiques dans les Eglises pour ranimer les Fidèles tombés en langueur, ou relever à leurs yeux la magnificence du culte de Dieu, quand leur froideur a eu besoin de ce secours. Je ne veux donc point condamner cette pratique nouvelle par la simplicité de l'ancien chant, ni même par la gravité de celui qui fait encore le fond du service divin: je me plains qu'on ait si fort oublié ces saintes délicatesses des Peres, & que l'on pousse si loin les délices de la Musique, que loin de les craindre dans les Cantiques de Sion, on cherche à se délecter de celles dont Babylone anime les siens. Le même S. Augustin reprochoit des gens qui étaloient beaucoup d'esprit à tourner agréablement des inutilités dans leurs Ecrits: Et, leur disoit-il, je vous prie, qu'on ne rende point agréable ce qui est inutile: *NE faciant delectabilia que sunt inutilia*: maintenant on voudroit permettre de rendre agréable ce qui est nuisible; & un si mauvais dessein dans la Dissertation n'a pas laissé de lui concilier quelque faveur dans le monde.

XXII.
On vient
à S. Tho-
mas: Ex-
position de la
doctrine de
ce Saint.

Il est tems de la dépouiller de l'autorité qu'elle a prétendu se donner par le grand nom de S. Thomas, & des autres Saints. Pour S. Thomas, on oppose (b) deux Articles de la Question de la

(b) Pag. 4. & suiv.

Modestie extérieure (a); & on dit qu'il n'y a rien de si exprès que ce qu'il enseigne en faveur de la Comédie. Mais d'abord il est bien certain, que ce n'est pas ce qu'il a dessein de traiter. La Question qu'il propose dans l'Article second est à savoir, S'il y a des choses *plaisantes, joyeuses*: *LUDRICA, jocosæ*, qu'on puisse admettre dans la vie humaine, tant en actions qu'en paroles: *DICTIS seu factis*: en d'autres termes, s'il y a des jeux, des divertissemens, des récréations innocentes: & il assure qu'il y en a, & même quelque vertu à bien user de ces jeux; ce qui n'est point révoqué en doute: & dans cet Article il n'y a pas un seul mot de la Comédie; mais il y parle en général des jeux nécessaires à la récréation de l'esprit, qu'il rapporte à une vertu qu'Aristote (b) a nommée *Eutrapelia*, par un terme qu'il nous faudra bientôt expliquer.

Au troisième Article la Question qu'il examine est à savoir, S'il peut y avoir de l'excès dans les divertissemens & dans les jeux: & il démontre qu'il peut y en avoir, sans dire encore un seul mot de la Comédie au corps de l'Article, en sorte qu'il n'y a là aucun embarras.

Ce qui fait la difficulté, c'est que S. Thomas dans ce même Article se fait une objection qui est la troisième en ordre; où pour montrer qu'il ne peut y avoir d'excès dans les jeux, il propose l'art des *Baladins, HISTRIONUM, Histrions*, comme le traduisent quelques-uns de nos Auteurs, qui ne trouvent point dans notre langue de terme assez propre pour exprimer ce mot latin; n'étant pas même certain qu'il faille entendre par-là les Comédiens. Quoi qu'il en soit, saint Thomas s'objecte à lui-même, que dans cet art, quel qu'il soit, & de quelque façon qu'on le tourne, on est dans l'excès du jeu, c'est-à-dire du divertissement, puisqu'on y passe la vie, & néanmoins la profession n'en est pas blamable. A quoi il répond, qu'en effet elle n'est pas blamable, pourvu qu'elle garde les règles qu'il lui prescrit, qui sont de ne rien dire & de ne rien faire d'illicite, ni rien qui ne convienne aux affaires & au tems: & voilà tout ce que l'on tire de ce S. Docteur en faveur de la Comédie.

Mais afin que la conclusion soit légitime, il faudroit en premier lieu, qu'il fût bien certain que sous le nom d'*Histrions* S. Thomas eût entendu les Comédiens: & cela, loin d'être certain, est très-faux; puisque sous ce mot d'*Histrions* il comprend manifestement un certain, *joueur, JOULATOR*, qui fut montré en esprit à S. Paphnuce, comme un homme qui l'égalait en vertu. Or constamment, ce n'étoit pas un Comédien, mais un simple *joueur de flute, qui gaignoit sa vie à cet exercice dans un village, IN VICO*: comme il paroît par l'endroit de la vie de ce saint Solitaire (c) qui est cité par S. Thomas. Il n'y a donc rien dans ce passage qui favorise les Comédiens: au contraire, on peut remarquer que Dieu voulant faire voir à un grand Saint que dans les occupations les plus

(a) S. Th.
2.2. q. 168.
art. 2. & 3.

(b) De mor.
4. 34.

XXIII.
Première
& seconde
réflexion
sur la doctrine
de S. Thomas

(c) Vit.
Pat. Ruf.
in Paphnu.
cap. 16.
Hist. Lucif.
c. 36.

vulgaires, il s'élevoit des ames cachées, d'un rare mérite; il ne choisit pas les Comédiens dont le nombre étoit alors si grand dans l'Empire, mais un homme qui gagnoit sa vie à jouer d'un instrument innocent: qui encore se trouva si humble qu'il se croioit le dernier de tous les pécheurs, à cause, dit-il, que de la vie des voleurs il avoit passé à cet état bonheureux: *FOEDUM artificium*, comme il l'appelloit: non qu'il y eût rien de vicieux, mais parce que la flute étoit parmi les Anciens un des instrumens les plus méprisés: à quoi il faut ajoûter, qu'il quitta ce vil exercice aussi-tôt qu'il eut reçu les instructions de S. Paphnuce; & c'est à quoi se réduit cette preuve si décisive, qu'on prétend tirer de S. Thomas à l'avantage de la Comédie.

Secondement, lorsqu'il parle dans cet endroit du plaisir que ces *Histrions* donnoient au Peuple en paroles & en actions, il ne sort point de l'idée des discours facétieux, accompagnés de gestes plaisans; ce qui est encore bien éloigné de la Comédie. On n'en voit guères en effet, & peut-être point, dans le tems de ce saint Docteur. Dans son Livre sur les Sentences (a) il parle lui-même de jeux du Théâtre, comme de jeux qui furent autrefois, *LUDI qui in Theatris agebantur*: & dans cet endroit non plus que dans tous les autres, où il traite des jeux de son tems, les Théâtres ne sont pas seulement nommés. Je ne les ai non plus trouvés dans S. Bonaventure son contemporain: tant les Décrets de l'Eglise & le cri universel des saints Peres les avoient décrédités, & peut-être renversés entièrement. Ils se releverent quelque tems après sous une autre forme dont il ne s'agit pas ici: mais comme l'on ne voit pas que S. Thomas en ait fait aucune mention, l'on peut croire qu'ils n'étoient pas beaucoup en vigueur, où l'on ne voit guères que des récits ridicules d'histoires pieuses, ou en tout cas certains *jongleurs, JOCULATOIRES*: qui divertissoient le Peuple, & qu'on prétend à la fin que S. Louis abolit, par la peine qu'il y a toujours à contenir de tels gens dans les règles de l'honnêteté.

Quoi qu'il en soit, en troisième lieu, il ne faut pas croire que S. Thomas ait été capable d'approuver les bouffonneries dans la bouche des Chrétiens, puisque parmi les conditions sous lesquelles il permet les réjouissances, il exige entre autres choses (b), que la gravité n'y soit pas entièrement relâchée: *NE gravitas totaliter resolvatur*. Il faudroit donc pour tirer de S. Thomas quelque avantage, faire voir par ce S. Docteur, que cette condition convienne aux bouffonneries poussées à l'extrémité dans nos Théâtres, où l'on en est comme enivré; & prouver que quelque reste de gravité s'y conserve encore parmi ces excès: mais S. Thomas est bien éloigné d'une doctrine si absurde, puisqu'au contraire dans son Commentaire sur ces paroles de S. Paul (c): *Qu'on n'entende point parmi vous de saleté, TURPITUDO: de paroles folles, STULTILOQUIUM: de bouffonneries,*

(a) In 4.
d. 11. c. 16. §. 4.
art. 2. §. 1.

XXIV.
Troisième
réflexion
sur la do-
ctrine de
S. Thomas:
passage de
ce saint
Docteur
contre les
bouffonne-
ries.
(b) 1. 2. §.
10. 2.

(c) Ep. 6.
V. 4.

SCURRILITAS ; il explique ainsi ces trois mots (a) : *L'Apôtre*, dit-il, ^{(a) Comm. in Ep. ad Eph. cap. 5. lect. 2.} exclut trois vices, *TRIA vitia excludit* : LA saleté, *TURPITUDINEM* ; qui se trouve, *IN tactibus turpibus & amplexibus & osculis libidinosis* ; car c'est ainsi qu'il l'explique : les folles paroles, *STULTILOQUIUM* : c'est-à-dire, continue-t-il ; celles qui provoquent au mal, *VERBA provocantia ad malum* : ET enfin les bouffonneries, *SCURRILITATEM* ; c'est-à-dire, poursuit S. Thomas, les paroles de plaisanterie, par lesquelles on veut plaire aux autres ; & contre lesquelles il allègue ces paroles de Jésus-Christ en S. Matthieu (b) : On rendra compte à Dieu de toute parole oiseuse : *ID EST, verbum jocularium per quod volunt inde placere aliis, de omni verbo otioso, &c.* ^{(b) Matth. XII, 36.}

Il compte donc manifestement ces trois choses parmi les vices, *tria vitia* ; & reconnoît un vice ou une malice particulière dans les paroles, par lesquelles on veut plaire aux autres & les faire rire, distincte de celles des paroles qui portent au mal : ce qui bannit manifestement la bouffonnerie, ou pour parler plus précisément, la plaisanterie du milieu des Chrétiens comme une action legere, indécente, en tout cas oisive, selon S. Thomas, & indigne de la gravité des mœurs Chrétiennes.

En quatrième lieu, quand il seroit vrai, ce qui n'est pas, que S. Thomas, à l'endroit que l'on produit de sa Somme (c), ait voulu parler de la Comédie, soit qu'elle ait été ou n'ait pas été en vogue de son tems ; il est constant que le divertissement qu'il approuve doit être revêtu de trois qualités, dont la première & la principale est, qu'on ne recherche point cette délectation dans des actions ou des paroles malhonnetes ou nuisibles ; la seconde, que la gravité n'y soit pas entièrement relâchée ; la troisième, qu'elle convienne à la personne, au tems & au lieu. Pour donc prouver quelque chose, & pour satisfaire à la première condition, d'abord il faudroit montrer, ou qu'il ne soit pas nuisible d'exciter les passions les plus dangereuses, ce qui est absurde : ou qu'elles ne soient pas excitées par les délectables représentations qu'on en fait dans les Comédies ; ce qui répugne à l'expérience & à la fin même de ces représentations comme on a vu : ou enfin que S. Thomas ait été assez peu habile pour ne sentir pas qu'il n'y a rien de plus contagieux pour exciter les passions, particulièrement celle de l'amour, que les discours passionnés ; ce qui seroit la dernière des absurdités, & la plus aisée à convaincre par les paroles de ce Saint, si la chose pouvoit recevoir le moindre doute. Voilà pour ce qui regarde la première condition. Nous avons parlé de la seconde qui regarde les bouffonneries ; & la troisième paroîtra quand nous traiterons des circonstances du tems par rapport aux Fêtes & au Carême.

Cela posé, nous ferons encore une cinquième réflexion sur ces paroles de S. Thomas dans la troisième objection de l'Article troisième (d). Si les Histrions pouvoient le jeu & le divertissement jusqu'à

XXV.
Quatrième, cinquième & sixième réflexion : passages extraits de S. Thomas, & conciliation de ses sensimens. (c) Ibid. art. 2. c.

l'excès, ils seroient tous en état de péché; tous ceux aussi qui se seroient de leur ministère, ou leur donneroient quelque chose, seroient dans le péché. S. Thomas laisse passer ces propositions, qui en effet sont inconcevables; & il n'excuse ces *Histrions* quels qu'ils soient, qu'en supposant que leur action, de *foi*, n'a rien de mauvais ni d'excessif; *secundum se*. Si donc il se trouve dans le fait, quel que soit cet exercice en *foi-même*, que parmi nous il est revêtu de circonstances nuisibles; il faudra demeurer d'accord selon la règle de S. Thomas, que ceux qui y assistent, quoiqu'ils se vantent de n'en être point émus, & que peut-être ils ne le soient point sensiblement, ne laissent pas de participer au mal qui s'y fait, puisque bien certainement ils y contribuent.

(a) 2. 2. 9.
17. art. 2.
ad 2.

Enfin, en sixième lieu, encore que S. Thomas, & spéculativement & en général, ait mis ici l'art des Baladins ou des Comédiens, ou en quelque sorte qu'on veuille traduire ce mot *Histrion*, au rang des arts innocens; ailleurs, où il en regarde l'usage ordinaire, il le compte parmi les arts infâmes, & le gain qui en revient, parmi les gains illicites & honteux: *sels que sont*, dit-il (a), *le gain qui provient de la prostitution, & du métier d'Histrion: QUEDAM dicuntur male acquisita, quia acquiruntur ex turpi causa, sicut de meretricio & histrionatu & aliis hujusmodi.* Il n'apporte ni limitation, ni tempérance à ses expressions, ni à l'horreur qu'il attire à cet infâme exercice. On voit à quoi il compare ce métier qu'il excuse ailleurs. Comment concilier ces deux passages, si ce n'est en disant, que lorsqu'il l'excuse, ou, si l'on veut qu'il l'approuve, il le regarde selon une idée générale, abstraite & métaphysique; mais que lorsqu'il le considère naturellement de la manière dont on le pratique, il n'y a point d'opprobre dont il ne l'accable?

Voilà donc comment S. Thomas favorise la Comédie: les deux passages de sa Somme dont les défenseurs de cet infâme métier se font un rempart, sont renversés sur leur tête; puisqu'il paroît clairement, en premier lieu, qu'il n'est pas certain qu'il y ait parlé de la Comédie: en second lieu, que plutôt il est certain qu'il n'en a pas voulu parler: en troisième lieu, sans difficulté & démonstrativement, que quand il auroit voulu donner quelque approbation à la Comédie, en elle-même, spéculativement & en général, la nôtre en particulier & dans la pratique est excluse ici selon ses principes, comme elle est ailleurs absolument détestée par ses paroles expresse. Que des ignorans viennent maintenant nous opposer S. Thomas, & faire d'un si grand Docteur un partisan de nos Comédies.

XXVI.
Sentimens
de S. An-
tonin.
(b) Diff.
p. 21.

Après S. Thomas, le Docteur qu'on nous oppose le plus (b), c'est S. Antonin: mais d'abord on le falsifie, en lui faisant dire ces paroles dans sa seconde Partie: *La Comédie est un mélange de paroles & d'actions agréables pour son divertissement, ou pour celui d'autrui, &c.*

On ajoute ici dans le texte le terme de *Comédie* qui n'y est pas : Saint Antonin parle en général (a) des paroles ou des actions divertissantes & récréatives : ce sont les mots de ce Saint qui n'emportent nullement l'idée de la Comédie, mais seulement celle ou d'une agréable conversation, ou en tout cas des jeux innocens : tels que sont, ajoûte-t-il, la toupie pour les enfans, le jeu de paume, le jeu de palet, la course pour les jeunes gens, les échecs pour les hommes sages ; & ainsi du reste, sans encore dire un seul mot de la Comédie.

(a) Saint
Antonin. II.
Part. III. c.
cap. 23. §. 1.

Il est vrai qu'en cet endroit de la seconde Partie, après un fort long discours où il condamne amplement le jeu de dés, il vient à d'autres matières ; par exemple, à plusieurs métiers, & enfin à celui des *Histrions* (b), qu'il approuve au même sens & aux mêmes conditions que S. Thomas, qu'il allégué sans s'expliquer davantage ; de sorte qu'il n'y a rien ici autre chose à lui répondre que ce qu'on a dit sur S. Thomas.

(b) Ibid.
§. 14.

Dans la troisième Partie (c), il parle expressément des représentations qui étoient en vogue de son tems, cent cinquante ans environ après S. Thomas ; représentations que *sunt bodie* : pour indiquer qu'elles étoient nouvelles & introduites depuis peu ; & il déclare qu'elles sont défendues en certains cas, & en certaines circonstances, qu'il remarque : dont l'une est, si on y représente des choses malhonnetes : *TURPIA*. Nous pouvons tenir pour malhonnette tout ce qui flatte la concupiscence de la chair ; & si S. Antonin n'a pas prévu le cas de nos Comédies, ni les sentimens de l'amour profane dont on fait le fond de ces Spectacles, c'est qu'en ce tems on songeoit à de toutes autres représentations, comme il paroît par les pieces qui nous en restent. Mais on peut voir l'esprit de S. Antonin sur ces dangereuses tendresses de nos Théâtres, lorsqu'il réduit (d) la Musique à chanter ou les louanges de Dieu, ou les histoires des *Paladins* *, ou d'autres choses bonnes, en tems & lieu convenable. Un si saint homme n'appelleroit jamais honnêtes les chants passionnés, puisque même sa délicatesse va si loin qu'il ne permet pas (e) d'entendre le chant des femmes ; parce qu'il est périlleux ; & comme il parle, *incitativum ad lasciviam*.

(c) III. Par.
tit. 1. c. 4.
§. 12.

(d) III. Par.
tit. 1. c. 4.
§. 2.

* Chevaliers
Etrangers.

(e) Ibid.

On peut entendre par-là, ce qu'il auroit jugé de nos Opera, & s'il auroit cru moins dangereux de voir des Comédiennes jouer si passionnément le personnage d'amantes avec tous les malheureux avantages de leur sexe. Que si on ajoute à ces sentimens de saint Antonin, les conditions qu'il exige (f) dans les réjouissances, qui sont d'être exclues du tems de la pénitence & du Carême, de ne faire pas négliger l'Office divin, & encore avec tout cela d'être si rares (g) & en si petite quantité, qu'elles tiennent dans la vie humaine le même rang que le sel dans nos nourritures ordinaires ; non seulement la Dissertation n'y sera pas appuyée, mais encore elle y sera condamnée en tous ses chefs.

(f) Ibid.
c. II. Part.
tit. 1. c. 1.
§. 14.

(g) Ibid.
§. 14. c. 14.

XXVII.
Profana-
tion de la
sainte
des Fêtes
de du jeû-
ne, intro-
duite par
l'Auteur
ses paroles
sur le jeû-
ne.
(a) Pag. 14.

En voici deux principaux, où elle attaque manifestement les plus saintes pratiques de l'Eglise. L'un est celui où l'Auteur approuve que la Comédie partage avec Dieu & avec l'Office divin les jours de Dimanche; & l'autre où il abandonne à ce divertissement même le tems de Carême: encore, continue-t-il, que ce soit un tems consacré à la pénitence, un tems de larmes & de douleurs pour les Chrétiens; un tems, où, pour me servir des termes de l'Ecriture, la Musique doit être importune, & auquel le Spectacle & la Comédie paroissent peu propres, & devroient, ce semble, être défendus. Malgré toutes ces raisons, qu'il semble n'avoir proposées que pour passer par-dessus, malgré le texte de l'Ecriture dont il les soutient, il autorise l'abus de jouer les Comédies durant ce saint tems.

XXVIII.
Doctrines
de l'Ecri-
ture & de
l'Eglise sur
le jeûne.
(b) *Levi.*
XXII, 29.
Ex. 16.
XXIII, 29.
Num.
XXIX, 7.
XXX, 24.
(c) *Ibid.*

C'est confondre toutes les idées que l'Ecriture & la Tradition nous donnent du jeûne. Le jour du jeûne est si bien un jour d'affliction, que l'Ecriture n'explique pas autrement le jeûne que par ce terme (b): *Vous affligerez vos ames*; c'est-à-dire, vous jeûnerez. C'est pour entrer dans cet esprit d'affliction qu'on introduit cette pénible soustraction de la nourriture: pendant qu'on prenoit sur le nécessaire de la vie, on n'avoit garde de songer à donner dans le superflu; au contraire on joignoit au jeûne (c) tout ce qu'il y a d'affligeant & de mortifiant, le sac, la cendre, les pleurs; parce que c'étoit un tems d'expiation & de propitiation pour ses péchés, où il falloit être affligé & non pas se réjouir.

(d) *Matth.*
IX, 25.

Le jeûne a encore un caractère particulier dans le Nouveau Testament, puisqu'il est une expression de la douleur de l'Eglise dans le tems qu'elle aura perdu son Epoux: conformément à cette parole de Jésus-Christ même (d): *Les amis de l'Epoux ne peuvent pas s'affliger pendant que l'Epoux est avec eux: il viendra un tems que l'Epoux leur sera ôté, & alors ils jeûneront*. Il met ensemble l'affliction & le jeûne: & l'un & l'autre, selon lui, sont le caractère des jours où l'Eglise pleure la mort & l'absence de Jésus-Christ. Les SS. Peres expliquent aussi que c'est pour cette raison, qu'approchant le tems de la Passion, & dans le dessein de s'y préparer, on célébroit le jeûne le plus solennel, qui est celui du Carême. Pendant ce tems consacré à la pénitence & à la mémoire de la Passion de Jésus-Christ, toutes les réjouissances sont interdites: de tout tems on s'est abstenu d'y célébrer des mariages (e); & pour peu qu'on soit versé dans la Discipline, on en fait toutes les raisons. Il ne faut pas s'étonner que durant ce tems on défende spécialement les Spectacles: quand ils seroient innocens, on voit bien que cette marque de la joie publique ne conviendrait pas avec le deuil solennel de toute l'Eglise: loin de permettre les plaisirs & les réjouissances profanes, elle s'abstenoit des saintes réjouissances; & il étoit défendu (f) d'y célébrer les natiuités des Saints, parce qu'on ne pouvoit les célébrer qu'avec une démonstration de la joie publique.

(e) *Conc.*
Laod. can.
32.

(f) *Ibid.*
can. 31.

Cet esprit se conserve encore dans l'Eglise, comme le savent & l'expliquent ceux qui en entendent les rits. C'est encore dans le même esprit qu'on ne jeûne point le Dimanche ni durant le tems d'entre Pâques & la Pentecôte, parce que ce sont des jours destinés à une sainte réjouissance, où l'on chante l'*Alleluia*, qui est la figure du Cantique & de la joie du siècle futur. Si le jeûne ne convient pas au tems d'une sainte joie, doit-on l'allier avec les réjouissances profanes, quand d'ailleurs elles seroient permises ? convient-il d'entendre alors ou de bouffons dont les discours éteignent l'esprit de componction, ou des Comédies qui vous remplissent la tête de plaisirs vains & mondains, quand ils seroient innocens ?

Malgré ces saintes Traditions, & malgré encore le passage exprès (a) que l'Auteur produit *pour exclure la musique des jours de deuil*, il permet les Comédies dans tout le Carême. Il ne méritoit pas d'être seulement écouté, s'il ne nous donnoit encore une fois S. Thomas pour garant de ses erreurs. Après donc avoir proposé toutes les raisons qu'il a sçues pour bannir la Comédie du Carême: *Je repons à cela*, dit-il (b), *avec les propres paroles de S. Thomas*; & il cite un Article de ce S. Docteur sur les Sentences (c), qui est le même que nous avons allégué (d) pour un autre sujet.

Mais d'abord, il est certain qu'il ne s'y agit point du Carême, dont il n'y a pas un mot dans tout cet endroit: mais quand on voudroit, comme il est juste, étendre au Carême jusqu'à un certain degré, ce que propose ce saint Docteur en général sur l'état des pénitens; il n'y auroit rien qui ne fût contraire à la prétention de notre Auteur.

Saint Thomas traite ici trois Questions, dont les deux premières appartiennent au sujet des jeux: dans l'une il parle des jeux en général; dans l'autre il vient aux Spectacles. En parlant des jeux en général, & sans encore entrer dans ce qui regarde les Spectacles, il défend (e) aux pénitens de s'abandonner dans leur particulier aux jeux réjouissans, parce que *la pénitence demande des pleurs, & non pas des réjouissances*; & tout ce qu'il leur permet, est *d'user modérément de quelques jeux, en tant qu'ils relâchent l'esprit, & entretiennent la société entre ceux avec qui ils ont à vivre*; ce qui ne dit rien encore, & se réduit, comme on voit, à bien peu de choses. Mais dans la seconde Question où il s'agit en particulier des Spectacles, il décide nettement (f) que les pénitens les doivent éviter: *Spectacula vitanda penitenti*: & non seulement ceux qui sont mauvais de leur nature, dont ils doivent s'abstenir plus que les autres; mais encore ceux qui sont utiles & nécessaires à la vie, parmi lesquels il range la chasse.

On fait sur ce sujet la sévérité de l'ancienne Discipline, dont il est bon en tout tems de se souvenir. Elle interdisoit aux pénitens tous les exercices qui dissipent l'esprit; & cette règle étoit si bien éta-

XXIX.
Nouvel
abus de la
doctrine de
S. Thomas.
(a) Eccl.
XXII. 6.

(b) Diff.
F. 74.
(c) In 4.
dist. 16. q. 4.
art. 2. 1a
resp.
(d) Cf. des-
sus, num.
XXIII.

(e) Ibid.
ad 2. 1. 1.

(f) Ad 1.
2. ad.

- blie, qu'encore au treizième siècle, S. Thomas, comme on voit, n'en relâche rien. Parmi les Sermons de S. Ambroise (a), on en trouve un de S. Césaire Archevêque d'Arles, où il répète trois & quatre fois, que celui qui *chasse pendant le Carême*, *HORUM quadraginta dierum curriculo, NE jeûne pas: encore*, poursuit-il, *qu'il pousse son jeûne jusqu'au soir*, selon la coutume constante de ce tems-là: il pouvoit bien avoir *mangé plus tard; mais cependant il n'aura point jeûné au Seigneur: POTES videri tardius se refecisse, non tamen Domino jejunaſſe*: ce Saint écrivoit à la fin du sixième siècle. Dans le neuvième, le grand Pape Nicolas I. impose encore aux Bulgares qui le consultoient (b) la même observance, selon la Tradition des siècles précédens. Cette sévérité venoit de l'ancienne Discipline des pénitens, qu'on étendoit, comme on voit, jusqu'au Carême, où toute l'Eglise se mettoit en pénitence: & de peur qu'on ne s'imagine que cette Discipline des pénitens fût excessive ou déraisonnable, S. Thomas l'appuie de cette raison (c): que ces Spectacles & ces exercices empêchent la récollection des pénitens, & que leur état étant un état de peine, l'Eglise a droit de leur retrancher par la pénitence, même des choses utiles, mais qui ne leur sont pas propres; sans y apporter d'autre exception que le cas de nécessité: *UBI neceſſitas expoſcit*; comme seroit dans la chasse, s'il en falloit vivre: tout cela conformément aux Canons, à la doctrine des Saints, & au Maître des Sentences (d). Par toutes ces autorités, après avoir modéré les divertissemens qu'un pénitent peut se permettre en particulier pour le relâchement de l'esprit & la société, il lui défend tous les Spectacles publics & tous les exercices qui dissipent. Cependant le Dissertateur trouve en cet endroit (e), qu'on peut entendre la Comédie *tout le Carême*, (ce sont ses mots) sans que cela répugne à l'esprit de gémissement & de pénitence, dont l'Eglise y fait profession publique: & voilà ce qu'il appelle répondre, avec les propres paroles de S. Thomas.
- Le même Saint parle (f) encore de cette matière dans la Question de la Somme que nous avons déjà tant citée, Art. quatrième; où il demande s'il peut y avoir quelque péché dans le défaut du jeu, c'est-à-dire, en rejetant tout ce qui relâche ou divertit l'esprit; car c'est-là ce qu'il appelle jeu: & il se fait d'abord cette objection (g), qu'il semble qu'en cette matière on ne puisse pécher par défaut, puisqu'on ne prescrit point de péché au pénitent, à qui pourtant on interdit tout jeu: conformément à un passage d'un Livre qu'on attribuoit alors à S. Augustin (h), où il est porté que le pénitent se doit abstenir des jeux & des Spectacles du siècle, s'il veut obtenir la grâce d'une entière rémission de ses péchés. Ce passage étoit dans le texte du Maître des Sentences (i); & la doctrine en passoit pour indubitable, parce qu'elle étoit conforme à tous les Canons. S. Thomas répond aussi que les pleurs sont ordonnés au pénitent; & c'est pourquoi le jeu lui est interdit: parce que la raison demande qu'il lui soit diminué.

C'est toute la restriction qu'il apporte ici, laquelle ne regarde point les jeux publics, puisqu'il ne retranche rien de la défense des Spectacles, qu'il laisse par conséquent en son entier, comme portée expressément par tous les Canons où il est parlé de la Pénitence, ainsi qu'il l'a reconnu dans le passage qu'on vient de voir sur les Sentences.

Qu'on ne fasse donc point ce tort à S. Thomas, de le faire auteur d'un si visible relâchement de la Discipline : c'est assez de l'avoir fait, sans qu'il y pensât, le défenseur de la Comédie, sans encore lui faire dire, qu'on la peut jouer dans le Carême, quoiqu'il n'y ait pas un seul mot dans tous ses Ouvrages qui tende à cela de près ou de loin ; & qu'au contraire il ait enseigné si expressément, que les Spectacles publics répugnent à l'esprit de pénitence que l'Eglise veut renouveler dans le Carême.

Pour ce qui regarde les Dimanches, notre Auteur commence par cette remarque (a) : *Que les saints jours nous sont donnés non seulement pour les sanctifier, & pour vaquer plus qu'aux autres au service de Dieu, mais encore pour prendre du repos à l'exemple de Dieu même* : d'où il conclut que *le plaisir étant le repos de l'homme*, selon S. Thomas, il peut prendre au jour de Dimanche celui de la Comédie, pourvu que ce soit après l'Office achevé : à quoi il tache encore de tirer S. Thomas, qui premièrement ne dit rien de ce qu'il lui fait dire ; & secondement quand il le diroit, on n'en pourroit rien conclure pour la Comédie qui est le sujet dont il s'agit.

J'aurois tort de m'arrêter davantage à réfuter un Auteur qui n'entend pas ce qu'il lit : mais il faut d'autant moins souffrir ses profanations sur l'Ecriture & sur le repos de Dieu, qu'elles tendent à renverser le précepte de la sanctification du Sabat. Il est donc vrai que nous lisons ces paroles dans l'Exode (b) : *Vous travaillerez durant six jours : le septième vous cesserez votre travail, afin que votre bœuf & votre âne, & en leur figure tous ceux dont le travail est continuel, se reposent, & que le fils de votre esclave & l'étranger se relâchent*. Nous pouvons dire ici avec S. Paul (c) : *Est-ce que Dieu a soin des bœufs ?* NUMQUID de bobus cura est Deo ? Non sans doute, il n'en a pas soin pour faire un précepte exprès de leur repos ; mais sa bonté paternelle, qui sauve les hommes & les animaux, comme dit David (d), pourvoit au soulagement même des bêtes, afin que les hommes apprennent par cet exemple à ne point accabler leurs semblables de travaux ; ou bien c'est que cette bonté s'étend jusqu'à prendre soin de nos corps, & jusqu'à les soulager dans un travail qui nous est commun avec les animaux ; en sorte que ce repos du genre humain est un second motif moins principal de l'institution du Sabat. Conclure de-là que les jeux, & encore les jeux publics aient été permis à l'ancien Peuple, c'est tellement en ignorer la constitution & les coutumes, qu'on ne doit répondre que par le

XXX.
Profana-
tion du Di-
manche :
étrange ex-
plication
du précepte
de la san-
ctification
des Fêtes.
(a) Page 151.

(b) Exod.
XXXII 12.

(c) I. Cor.
IX. 9.

(d) Psalm.
XXXV. 7.

mépris à de si pitoiables conséquences . Le repos de l'ancien Peuple consistoit à se relâcher de son travail pour méditer la Loi de Dieu, & s'occuper de son service . Rechercher son plaisir, & encore un plaisir d'une aussi grande dissipation que celui de la Comédie, quand on auroit songé alors à de semblables divertissemens, eût été une profanation manifeste du saint jour . Isaïe y est exprès, (a) *Il fait leur volonté, d'avoir cherché leur plaisir en son saint jour; d'avoir regardé le Sabat comme un jour de délices, ou comme un jour d'ostentation & de gloire humaine : il leur montre la délectation qu'il falloit chercher en ce jour : Vous vous délecterez*, dit-il (b), *dans le Seigneur* . D'autres le tournent d'une autre maniere, mais qui va toujours à même fin, puisqu'il demeure pour assuré que les délices & la gloire du Sabat est de mettre son plaisir en Dieu : & maintenant on nous vient donner le plaisir de la Comédie où les sens sont si émus, comme une imitation du repos de Dieu, & une partie du repos qu'il a établi . Mais laissons les raisonnemens aussi foibles que profanes de cet Auteur : quiconque voudra défendre les Comédies du Dimanche par ses raisonnemens ou par d'autres, quels qu'ils soient, qu'il nous dise quel privilège a le métier de la Comédie par-dessus les autres, pour avoir droit d'occuper le jour du Seigneur, ou de s'en approprier une partie ? est-ce un art plus libéral ou plus favorable que la Peinture & que la Sculpture, pour ne point parler des autres ouvrages plus nécessaires à la vie ? Les Comédiens ne vivent-ils pas de ce travail odieux ? & comment peut-on excuser ceux qui les font travailler, en leur donnant le salaire de leur ouvrage ? En vérité, on pousse trop loin la licence : les commandemens de Dieu, & en particulier celui qui regarde la sanctification des Fêtes, sont trop oubliés, & bientôt le jour du Seigneur sera moins à lui que tous les autres ; tant on cherche d'explication pour l'abandonner à l'inutilité & au plaisir .

Après cela je ne daignerois répondre à la vaine excuse qu'on fournit à la Comédie dans les jours de Fête, sous prétexte qu'elle ne commence qu'après l'Office, & comme dit notre Auteur (c), *lorsque les Eglises sont fermées* . Qui empêchera que par la même raison l'on ne permette les autres ouvrages, sans doute plus favorables & plus nécessaires ? Qui a introduit ce retranchement du saint jour, & pourquoi n'aura-t-il pas ses vingt-quatre heures comme les autres ? J'avoue qu'il y a des jeux que l'Eglise même ne défend absolument que durant l'Office ; mais la Comédie ne fut jamais de ce nombre . La Discipline est constante sur ce sujet jusqu'aux derniers tems ; & le Concile de Reims sur la fin du siècle passé, au Titre des Fêtes, après avoir nommé au Chapitre III. certains jeux qu'on ne doit permettre tout au plus qu'après l'Office, met ensuite au Chapitre VI. dans un rang entierement séparé

(a) *Isaïe.*
Lxxviii. 19.

(b) *Isaïe.*
lviii. 14.

(c) *Isaïe.*
lvi.

celui du Théâtre, qui souille l'honnêteté & la sainteté de l'Eglise, comme absolument défendu dans les saints jours. S. Charles avoit prononcé de même: tous les Canons anciens & modernes parlent ainsi sans restriction. S. Thomas (a) qu'on ne cesse de nous alléguer pour autoriser la licence, exige, comme on a vu (b), pour une des conditions des divertissemens innocens, que le tems en soit convenable: pourquoi, si ce n'est pour nous faire entendre qu'il y en a qu'il faut exclure des saints jours, quand ils seroient permis d'ailleurs? Au reste on ne doit pas demander des passages exprès de ce saint Docteur, ou des autres, contre cet indigne partage qu'on fait des jours saints: ils n'avoient garde de reprendre dans leur tems ce qui étoit inoui, ni de prévoir une profanation du Dimanche, qui est si nouvelle que nos peres l'ont vu commencer. Que sert donc de nous alléguer un mauvais usage, contre lequel tous les Canons reclamation? Il ne faut pas croire que tout ce qu'on tolere à cause de la dureté des cœurs, devienne permis; ou que tout ce que la Police humaine est obligée d'épargner, passe de même au jugement de Dieu. Après tout, que sert aux Comédiens & à ceux qui les écoutent, qu'on leur laisse libre le tems de l'Office? y assistent-ils davantage? ceux qui fréquentent les Théâtres songent-ils seulement qu'il y a des Vêpres? en connoît-on beaucoup, qui affectionnés au Sermon & à l'Office de la Paroisse, après les avoir ouïs, aillent perdre à la Comédie, dans une si grande effusion d'une joie mondaine, l'esprit de recueillement & de composition, que la parole de Dieu & ses louanges auront excitée? Disons donc que les Comédies ne sont pas faites pour ceux qui savent sanctifier les Fêtes dans le vrai esprit du Christianisme, & assister sérieusement à l'Office de l'Eglise.

Après avoir purgé la doctrine de S. Thomas des excès dont on la chargeoit, à la fin il faut avouer avec le respect qui est dû à un si grand homme, qu'il semble s'être un peu éloigné, je ne dirai pas des sentimens dans le fond, mais plutôt des expressions des anciens Peres sur le sujet des divertissemens. Cette discussion ne nous sera pas inutile, puisqu'elle nous fournira des principes pour juger des pieces Comiques, & en général de tous les discours qui font rire. Je dirai donc avant toutes choses, que je ne fais aucun des Anciens, qui bien éloigné de ranger les plaisanteries sous quelque acte de vertu, ne les ait regardées comme vicieuses, quoique non toujours criminelles, ni capables de danner les hommes. Le moindre mal qu'ils y trouvent: c'est leur inutilité, qui les met au rang des paroles oiseuses, dont Jesus-Christ nous enseigne (c), qu'il faudra rendre compte au jour du jugement. Quelle que soit la sévérité qu'on verra dans les saints Docteurs, elle sera toujours au-dessous de celle de Jesus-Christ, qui soumet à un jugement si rigoureux, non pas les paroles mauvaises, mais les paroles inutiles. Il ne faut

(a) 2. 2. q. 108. art. 2.
(b) Ci-dessus, fin, num. XXX.

xxxii.
Réflexions sur la vertu qu'Aristote & S. Thomas ont appelée, *Entrepas*: Aristote est combattu par S. Chrysostome sur un passage de S. Paul.

(c) Matt. XII. 16.

dra donc pas s'étonner d'entendre blâmer aux Peres la plaisanterie. Pour la vertu d'*Eutrapelie*, que saint Thomas a prise d'Aristote, il faut avouer qu'ils ne l'ont gueres connue. Les Traducteurs ont tourné ce mot Grec, *Eutrapelie*, urbanité, politesse, *Urbanitas*: selon l'esprit d'Aristote, on le peut traduire, plaisanterie, raillerie; & pour tout comprendre, agrément, ou vivacité de conversation, accompagné de discours plaisans: pour mieux aïre, de mots qui font rire. Car c'est ainsi qu'il s'en explique en termes formels, quand il parle de cette vertu dans ses Morales (a). Elle est si mince que le même nom que lui donne ce Philosophe, S. Paul le donne à un vice qui est celui que notre Vulgate a traduit *scurrilitas*, qu'on peut tourner, selon les Peres, par un terme plus général, plaisanterie, art de faire rire; ou, si l'on veut, bouffonnerie: S. Paul l'appelle (b) *ἐντραπείλια*, *eutrapelia*, & le joint aux paroles sales ou deshonnêtes, & aux paroles folles: *turpiter, stultiloquium*. Ainsi donc, selon cet Apôtre, les trois mauvais caracteres du discours, c'est d'être deshonnête, ou d'être fou, léger, inconsidéré, ou d'être plaisant & bouffon, si on le veut ainsi traduire: car tous ces mots ont des sens qu'il est malaisé d'expliquer par des paroles précises. Et remarquez que S. Paul nomme un tel discours de son plus beau nom: car il pouvoit l'appeller *βωμολοχία* (*homolochia*) qui est le mot propre que donnent les Grecs, & qu'Aristote a donné lui-même (c) à la bouffonnerie: *scurrilitas*. Mais S. Paul, après avoir pris la plaisanterie sous la plus belle apparence, & l'avoir nommée de son plus beau nom, la range parmi les vices: non qu'il soit peut-être entierement défendu d'être quelquefois plaisant; mais c'est qu'il est malhonnête de l'être toujours, & comme de profession. S. Thomas qui n'étoit pas attentif au Grec, n'a pu faire cette réflexion sur l'expression de S. Paul; mais elle n'a pas échappé à S. Chrysostome (d), qui a bien sçu décider, que le terme d'*eutrapelia* signifie un homme qui se tourne aisément de tous côtés: qui est aussi l'étymologie qu'Aristote (e) donne à ce mot: mais ce Philosophe le prend en bonne part, au lieu que S. Chrysostome (f) regarde la mobilité de cet homme qui se revêt de toutes sortes de formes pour divertir le monde, ou le faire rire, comme un caractere de légereté, qui n'est pas digne d'un Chrétien.

C'est ce qu'il répète cent fois, & il le prouve par S. Paul, qui dit que ces choses ne conviennent pas: car où la Vulgate a traduit, *scurrilitas que ad rem non pertinet*, en rapportant ces derniers mots à la seule plaisanterie, le Grec porte que toutes ces choses, dont l'Apôtre vient de parler, ne conviennent pas: & c'étoit ainsi que portoit anciennement la Vulgate, comme il paroît par S. Jérôme, qui y lit, *non pertinent*. Quoi qu'il en soit, S. Chrysostome explique que ces trois sortes de discours, le deshonnête, celui qui est fou, & celui qui est plaisant, ou qui fait rire, ne conviennent pas à

(a) IV. Mor.
34.

(b) Eph. I.
V. 4.

(c) Ibid.

(d) Hom.
c. in Matt.
Hom. 17.
ad Eph.
(e) IV. Mor.
14.

(f) Chrys.
soph. II. II.

un Chrétien : & il explique : *qu'ils ne nous regardent point* : qu'ils ne sont point de notre état , ni de la vocation du Christianisme . Il comprend sous ces discours qui ne conviennent pas à un Chrétien , même ceux qu'on appelloit parmi les Grecs & les Latins , *ἀσεία* : *urbana* : par où ils expliquoient les plaisanteries les plus polies . *Que vous servent*, dit-il , *ces politesses* : *ασεία* : *si ce n'est que vous faites rire* ? & un peu après : *Toutes ces choses qui ne nous sont d'aucun usage* , & dont nous n'avons que faire , ne sont point de notre état . *Qu'il n'y ait donc point parmi nous de parole oiseuse* : où il fait une allusion manifeste à la sentence de Jésus-Christ , qui défend (a) la parole oiseuse ou inutile . Ce Pere fait voir les suites fâcheuses de ces inutilités , & ne cesse de répéter , que les discours qui font rire , quelque polis qu'ils semblent d'ailleurs , *ασεία* , sont indignes des Chrétiens , s'étonnant même , & déplorant (b) *qu'on ait pu les attribuer à une vertu* . Il est clair qu'il en veut à Aristote , qui est le seul , où l'on trouve cette vertu que S. Chrysostome ne vouloit pas reconnoître . On a déjà vu , que c'est d'Aristote que ce Pere a pris l'étymologie de l'*Eutrapelie* : ainsi en toutes manieres il le regardoit dans cette Homélie ; & ceux qui connoissent le génie de S. Chrysostome , dont tous les discours sont remplis d'une érudition cachée sur les anciens Philosophes , qu'il a coutume de reprendre sans les nommer , n'en douteront pas . Voilà donc ce qu'il a pensé de la vertu d'*Eutrapelie* , peu connue des Chrétiens de ces premiers tems . Théophylacte (c) & Occumenius ne font que l'abrégé selon leur coutume , & n'adoucisent par aucun endroit la doctrine de leur Maître .

(a) *Matth. XII. 36.*(b) *Ibid.*(c) *In Epist. ad Eph. V.*

Les Latins ne sont pas moins sévères . S. Thomas cite un passage de S. Ambroise (d) , qu'il a peine à concilier avec Aristote . Il est tiré de son Livre des *Offices* , où ce Pere traite à peu près les mêmes matieres que Cicéron a traitées dans le Livre de même titre ; où aiant trouvé les préceptes que donne cet Orateur , & les autres Philosophes du siècle : *SÆCULARES viri* : sur ce qu'on appelle *joca* , railleries & plaisanteries , mots qui font rire : commence par observer qu'il n'a rien à dire sur cette partie des préceptes & de la doctrine des gens du siècle : *DE jocandi disciplina* : C'EST un lieu , dit-il , à passer pour nous : *NOBIS praevidenda* : & qui ne regarde pas les Chrétiens : parce qu'encore , continue-t-il , qu'il y ait quelquefois des plaisanteries honnêtes & agréables : *LICET interdum joca honesta ac suavia sint* : ILS sont contraires à la règle de l'Eglise : *AB ecclesiastica abhorrent regula* : à cause , dit-il , que nous ne pouvons pratiquer ce que nous ne trouvons point dans les Ecritures : *Quæ in Scripturis sanctis non reperimus , ea quemadmodum usurpare possumus* ? En effet , il est bien certain qu'on ne voit dans les saints Livres aucune approbation , ni aucun exemple autorisés de ces discours qui font rire : en sorte que S. Ambroise , après avoir rapporté ces paroles de Notre Seigneur : *Malheur à vous qui riez* , s'exhorte que les Chrétiens puissent chercher des sujets

XXXII.
Passage
de S. Am-
broise & de
S. Jérôme
sur les dis-
cours qui
font rire .
(d) *De Offic.
Minist. l. 23
num. 102.*

de rire: *ET nos ridendi materiam quarimus, ut beic ridentes, illic fleamus?* où l'on pourroit remarquer, qu'il défend plutôt de les chercher avec soin, que de s'en laisser récréer, quand on les trouve: mais cependant il conclut, *qu'il faut éviter non seulement les plaisanteries excessives, mais encore toute sorte de plaisanteries: NON solum profusos, sed omnes etiam jocos declinandos arbitror*: ce qui montre que l'honnêteté qu'il leur attribue est une honnêteté selon le monde, qui n'a aucune approbation dans les Ecritures, & qui dans le fond, comme il dit, est opposée à la règle.

(a) 2. 2. g.
163. art. 2.
ad 2.

S. Thomas pour adoucir ce passage si contraire à l'*Eutrapelie* d'Aristote, dit (a) que ce Pere a voulu exclure la plaisanterie, non point de la conversation, mais seulement de la doctrine sacrée: *A doctrina sacra*: par où il entend toujours ou l'Ecriture, ou la Prédication, ou la Théologie; comme si ce n'étoit qu'en de tels sujets que la plaisanterie fût défendue: mais on a pu voir que ce n'est pas cette question que S. Ambroise propose; & on sait d'ailleurs, que par des raisons qui ne blessent pas le profond savoir de S. Thomas, il ne faut pas toujours attendre de lui une si exacte interprétation des passages des saints Peres, sur-tout quand il entreprend de les accorder avec Aristote, dont il est certain, sans doute, qu'ils ne prenoient pas les idées.

On pourroit conjecturer avec un peu plus de vraisemblance, que S. Ambroise ne regardoit en ce lieu que les Ecclésiastiques, conformément au titre du Livre rétabli dans l'édition des Benedictins en cette forme: *De Officiis Ministrorum*. Mais les paroles de ce Pere sont générales: ses preuves portent également contre tous les Chrétiens, dont il explique par tout son Livre les devoirs communs. Il est vrai que de tems en tems, & deux ou trois fois, il fait remarquer aux Ministres de l'Autel, que ce qu'il propose à tous les Fidèles, les oblige plus que tous les autres: mais cela, loin de décharger le reste des Chrétiens, les charge plutôt; & il est clair, tant par les paroles de S. Ambroise, qu'en général par l'analogie de la doctrine des Saints, qu'ils rejettent sans restriction les plaisanteries.

(b) Lib. 3.
in Epist. ad
Eph. cap. 5.

Si on trouve ces discours des saints Peres excessifs & trop rigoureux, S. Jérôme (b) y apporte un tempérament sur l'Epître aux Ephésiens, où expliquant ces deux vices marqués par S. Paul: *stultiloquium, scurrilitas*, il dit que le premier, c'est-à-dire le discours insensé, est un discours qui n'a aucun sens, ni rien qui soit digne d'un cœur humain; mais que la plaisanterie, *scurrilitas*, se fait de dessein prémédité, lorsqu'on cherche pour faire rire des discours polis, ou rustiques, ou malhonnêtes, ou plaisans: *VEL urbana, vel rustica, vel turpia, vel faceta*: *QUI est*, dit-il, ce que nous appelons plaisanterie, *jocularitas*: mais celle-ci, poursuit-il, doit être bannie entièrement des discours des Saints, c'est-à-dire, comme il l'explique, des Chrétiens; à qui, dit-il, il convient plutôt de pleurer que de rire.

Il se fait pourtant ensuite cette objection, que c'est une doctrine qui paroît cruelle de n'avoir aucun égard à la fragilité humaine, & de donner les hommes pour des choses qu'on dira pour rire: QUUM etiam per jocum nos dicta damnarent: à quoi il répond, que si l'on n'est pas damné pour cela, on n'aura point dans le Ciel le degré de gloire, où l'on seroit parvenu si l'on n'avoit point de tels vices. Ce sont donc des vices, des péchés du moins véniels; ce qui est toujours bien éloigné d'Aristote, qui en a fait des actions de vertu; qui range (a) parmi les vices, & qui appelle dureté & rusticité de ne savoir pas faire rire, & encore de blâmer ceux qui le peuvent faire. Platon (b) supposoit au contraire, qu'un homme sage avoit bonté de faire rire. Aristote vouloit toujours raffiner sur lui, & accommoder les vertus aux opinions communes & à la coutume.

Encore que les saints Peres n'approuvassent point qu'on fit rire, ils recevoient (c) pourtant dans le discours la douceur, les agréments, les graces, & un certain sel de sagesse dont parle S. Paul (d), qui fait que l'on plaît à ceux qui écoutent: que si S. Thomas par l'autorité d'Aristote, dont on avoit peine à se départir en son tems, semble peut-être pousser un peu plus avant dans sa Somme (e) la liberté des plaisanteries; il y réduit néanmoins ces sortes de délectations à être rares dans la vie; où, dit-il, selon Aristote, il faut peu de délectation, comme peu de sel dans les viandes, par maniere d'assaisonnement: & il exclut tout ce qui relâche entièrement la gravité, comme on a vu dans sa Somme même: & dans son Commentaire sur saint Paul où il paroît revenir plus précisément aux expressions des saints Peres, il met avec eux la plaisanterie au nombre des vices repris par cet Apôtre.

Il étoit ordinaire aux Peres de prendre à la lettre la parole de Notre Seigneur: Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez. S. Basile (f) qui en a conclu qu'il n'est permis de rire en aucune sorte: οὐδέποτε; καθόλου: quand ce ne seroit qu'à cause de la multitude de ceux qui outragent Dieu en méprisant sa Loi, tempere (g) cette sentence par celle-ci de l'Ecclesiastique (h): Le fol éclate en riant, mais le sage rit à peine à petit bruit, & d'une bouche timide. Conformément à cette sentence, il permet (i) avec Salomon d'égaier un peu le visage par un modeste souris; mais pour ce qui est de ces grands éclats & de ces secousses du corps, qui tiennent de la convulsion, selon lui elles ne sont pas d'un homme vertueux & qui se possède lui-même. Ce qu'il inculque souvent comme une des obligations du Christianisme.

S'il faut pousser ces maximes à toute rigueur & dans tous les cas, où s'il est permis quelquefois d'en adoucir la sévérité, nul homme ne doit entreprendre de le décider par son propre esprit. Dieu qui fait la valeur des biens qu'il nous promet, & les secours qu'il nous donne pour y parvenir, fait aussi à quel prix il les doit mettre. Il ne faut pas du moins que nos foiblesses nous empêchent

(a) IV. M. 14.

(b) De Rep. 10.

(c) Amb. 14.

(d) Hier. 14.

(e) Basil. 14.

(f) Basil. 14.

(g) Basil. 14.

(h) Basil. 14.

(i) Basil. 14.

XXXIII. Passages

de S. Basile

sur le se-

rieux de la

vie Chrét-

ienne.

(f) Reg. 14.

(g) Reg. 14.

(h) Reg. 14.

(i) Basil. 14.

(j) Basil. 14.

(k) Basil. 14.

de reconnoître la sainte rigueur de sa Loi, ni d'envisager le maintien austère de la vertu Chrétienne : au contraire il faut toujours voir la vérité toute entière, afin de reconnoître de quoi nous avons à nous humilier, & où nous sommes obligés de tendre. On ne peut pousser plus loin l'obligation d'un Chrétien, que fait S. Basile sur cette parole de Notre Seigneur (a) : *On rendra compte au jugement*

(a) *Matt.*
XII. 36.

d'une parole inutile : lorsque demandant ce que c'est que cette parole appelée par le Fils de Dieu à un si sévère jugement, il répond (b), *que toute parole qui ne se rapporte pas à l'utilité que nous devons rechercher en Notre Seigneur, est de ce genre : & continue-t-il, le péril de proférer de telles paroles est si grand, qu'un discours qui seroit bon de foi, mais qu'on ne rapporteroit pas à l'édification de la foi, n'est pas exempt de péril, sous prétexte du bien qu'il contient ; mais que dès-là qu'il ne tend pas à édifier le prochain, il afflige le Saint-Esprit : ce qu'il prouve par un passage de l'Épître aux Ephésiens . Or, conclut-il, quel besoin de dire : Quel mal c'est d'affliger le Saint-Esprit*

(b) *Reg.*
brev. int. 23.

Par tout ailleurs (c) il confirme la même doctrine ; & il ne faut pas s'imaginer qu'il ne parle que pour les Moines, puisqu'au contraire, & ses paroles & les preuves & tout l'esprit de ses discours ; démontrent qu'il veut proposer les obligations communes du Christianisme, comme étant d'autant plus celles des Moines, qu'un Moine n'est autre chose qu'un Chrétien qui s'est retiré du monde pour accomplir tous les devoirs de la Religion Chrétienne.

(c) *Epist.*
411.
Causit.
Mon. t. 12.

Que si l'on dit qu'en tout cas les défauts que répand ici S. Basile sont des péchés véniels, & que pour cela on les appelle petits péchés ; ce Pere ne souffrira pas ce discours à un Chrétien. Il n'y a point, dit-il (d), de petit péché : le grand péché est toujours celui que nous commettons, parce que c'est celui-là qui nous surmonte, & le petit est celui que nous surmontons . Et encore qu'il soit véritable en un sens de comparaison, qu'il y a de petits péchés, le Fidèle ne fait jamais avec certitude jusqu'à quel point ils sont aggravés par le violent attachement d'un cœur qui s'y livre, & il doit toujours trembler à cette sentence du Sage (e) : *Qui méprise les petites choses, tombe peu à peu.*

(d) *Reg.*
brev. int.
292.

(e) *Eccle.*
XIX. 1.

XXXIV.
Conséquences de la doctrine précédente.

Par tous ces principes des saints Peres, sans examiner le degré de mal qu'il y a dans la Comédie, ce qui dépend des circonstances particulières, on voit qu'il la faut ranger parmi les choses les plus dangereuses ; & en particulier on peut juger si les Peres ou les saints Docteurs qui les ont suivis ; & S. Thomas, comme les autres, avec les règles sévères qu'on vient d'entendre de leur bouche, auroient pu souffrir les bouffonneries de nos Théâtres, ni qu'un Chrétien y fit le ridicule personnage de plaisant. Aussi on ne peut pas croire qu'il se trouve jamais un homme sage qui n'accorde facilement, du moins qu'être bouffon de profession ne convient pas à un homme grave, tel qu'est sans doute un disciple de Jésus-Christ.

Mais dès que vous aurez fait ce pas, S. Chrysostome retombera sur vous avec une étrange force, en vous disant (a) : C'est pour vous qu'un Chrétien se fait bouffon : c'est pour vous qu'il renonce à la dignité du nom qu'il porte (b) : *des les auditeurs, vous ôterez les A-* Eleurs : s'il est si beau d'être plaisant sur un Théâtre, que n'ouvrez vous cette porte aux gens libres ? Nous dirions maintenant aux honnêtes gens : Quelle beauté dans un art où l'on ne peut exceller sans hon- te ? & le reste.

S. Thomas, comme on a vu, marche sur ses pas ; & s'il a un peu plus suivi les idées, ou si vous voulez, les locutions d'Aristote ; dans le fond il ne s'est éloigné en rien de la régularité des saints Peres.

Cela posé, il est inutile d'examiner les sentimens des autres Do-cteurs. Après tout j'avouerai sans peine, qu'après s'être long-tems élevé contre les Spectacles, & en particulier contre le Théâtre, il vint un tems dans l'Eglise qu'on espéra de le pouvoir réduire à quelque chose d'honnête ou de supportable, & par-là d'apporter quelque remède à la manie du Peuple envers ces dangereux amusemens. Mais on connut bientôt que le plaisant & le facétieux touche de trop près aux licentieux, pour en être entierement séparé. Ce n'est pas qu'en métaphysique, cette séparation soit absolument impossible, ou comme parle l'École, qu'elle implique contradiction : disons plus, on voit en effet des représentations innocentes : qui sera assez rigoureux pour condamner dans les Collèges celles d'une jeunesse réglée, à qui ses Maîtres proposent de tels exercices pour leur aider à former ou leur stile, ou leur action, & en tout cas leur donner, sur tout à la fin de leur année, quelque honnête relâchement ? Et néanmoins voici ce que dit sur ce sujet une savante Compagnie, qui s'est dévouée avec tant de zèle & de succès à l'instruction de la jeunesse (c) : *Que les Tragédies & les Comédies, qui ne doivent être faites qu'en Latin, & dont l'usage doit être très-rare, aient un sujet saint & pieux ; que les Intermedes de ces Actes soient tous Latins, & n'aient rien qui s'éloigne de la bienséance, & qu'on n'y introduise aucun personnage de femme, ni jamais l'habit de ce sexe.* En passant, on trouve cent traits de cette sagesse dans les réglemens de ce vénérable Institut ; & on voit en particulier sur le sujet des pieces de Théâtre qu'avec toutes les précautions qu'on y apporte pour éloigner tous les abus de semblables représentations, le meilleur est, après tout, qu'elles soient très-rares : Que si sous les yeux & la discipline de Maîtres pieux ; on a tant de peine à régler le Théâtre, que sera-ce dans la licence d'une troupe de Comédiens, qui n'ont point de règle que celles de leur profit & du plaisir des Spectateurs ? Les peronnages de femme qu'on exclut absolument de la Comédie pour plusieurs raisons, & entre autres pour éviter les déguisemens que nous avons vu condamnés, même par les Philoso-

XXXV.
Conclusion
de tout ce
Discours.

(c) Rat.
Stud. tit.
reg. Reff.
art. 11.

phes, la réduisent à si peu de sujets, qui encore se trouveroient infiniment éloignés de l'esprit des Comédies d'aujourd'hui ; qu'elles tomberoient d'elles-mêmes, si on les renfermoit dans de telles règles. Qui ne voit donc que la Comédie ne se pourroit soutenir si elle ne mêloit le bien & le mal, plus portée encore au dernier, qui est plus du gout de la multitude ? C'est aussi pour cette raison que parmi tant de graves investives des saints Peres contre les Théâtres, on ne trouve pas que jamais ils soient entrés dans l'expédient de les réformer. Ils savoient trop, que qui veut plaire, le veut à quelque prix que ce soit : de deux sortes de pieces de Théâtre, dont les unes sont graves, mais passionnées, & les autres simplement plaisantes, ou même bouffonnes ; il n'y en a point qu'on ait trouvé dignes des Chrétiens, & on a cru qu'il seroit plus court de les rejeter tout-à-fait, que de se travailler vainement à les réduire contre leur nature aux règles sévères de la vertu.

Le génie des pieces Comiques est de chercher la bouffonnerie : Cesar même ne trouvoit pas que Terence fût assez plaisant : on veut plus d'empoiement dans le risible ; & le gout qu'on avoit pour Aristophane & pour Plaute, montre assez à quelle licence dégénere naturellement la plaisanterie. Terence, qui à l'exemple de Ménandre s'est modéré sur le ridicule, n'en est pas plus chaste pour cela ; & on aura toujours une peine extrême à séparer le plaisant d'avec l'illicite & le licentieux. C'est pourquoi on trouve ordinairement dans les Canons ces quatre mots unis ensemble : *Ludrica, jocularia, turpia, obscena* : *LES discours plaisans, les discours bouffons, les discours malhonnetes, les discours sales* : non que ces choses soient toujours mêlées ; mais à cause qu'elles se suivent si naturellement, & qu'elles ont tant d'affinité, que c'est une vaine entreprise de les vouloir séparer. C'est pourquoi, il ne faut pas espérer de rien faire de régulier de la Comédie ; parce que celles qui entreprennent de traiter les grandes passions, veulent remuer les plus dangereuses, à cause qu'elles sont aussi les plus agréables ; & que celles dont le dessein est de faire rire, qui pourroient être, ce semble, les moins vicieuses, outre l'indécence de ce caractère dans un Chrétien, attirent trop facilement le licentieux, que les gens du monde, quelque modérés qu'ils paroissent, aiment mieux ordinairement qu'on leur envelope, que de le supprimer entierement.

On voit en effet par expérience, à quoi s'est enfin terminé toute la réforme de la Comédie qu'on a voulu introduire dans nos jours. Le licentieux grossier & manifeste est demeuré dans les farces, dont les pieces Comiques tiennent beaucoup : on ne peut goûter sans amour les pieces sérieuses ; & tout le fruit des précautions d'un grand Ministre qui a daigné employer ses soins à purger le Théâtre, c'est qu'on y présente aux ames infirmes des appas plus cachés & plus dangereux.

C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner que l'Eglise ait im-
posé en général tout ce genre de plaisirs: car encore qu'elle restreigne ordinairement les punitions canoniques qu'elle emploie pour les réprimer, à certaines personnes, comme aux Clercs; à certains lieux, comme aux Eglises; à certains jours, comme aux Fêtes; à cause que communément, ainsi que nous l'avons remarqué, par sa bonté & par sa prudence, elle épargne la multitude dans les censures publiques: néanmoins parmi ces défenses, elle jette toujours des traits piquans contre ces sortes de Spectacles, pour en détourner tous les Fidèles. S. Charles qu'on allégué comme un de ceux, dont la charitable condescendance entra pour un peu de tems dans le dessein de corriger la Comédie, en perdit bientôt l'espérance; & dans les soins qu'il prit de mettre à couvert des corruptions du Théâtre, au moins le Carême & les saints jours, il ne cessa d'en inspirer un dégoût universel, en appellant (a) la Comédie un *reste de Gentilité*: non qu'il y eût à la lettre dans les Spectacles de son tems des restes du Paganisme, mais parce que les passions qui ont formé les Dieux des Gentils y regnent encore, & se font encore adorer par les Chrétiens. Quelquefois à l'exemple des anciens Canons dont il a pris tout l'esprit, il se contente de les appeler (b) *des Spectacles inutiles*: *LUDICRA & inania spectacula*: ne jugeant pas que les Chrétiens dont les affaires sont si graves, & doivent être jugées dans un tribunal si redoutable, puissent trouver de la place dans leur vie pour de si longs amusemens; quand d'ailleurs ils ne seroient pas si remplis de tentations, soit grossières, soit délicates, & par-là plus périlleuses; ni se passionner si violemment pour des choses vaines. Au reste il range toujours ces malheureux divertissemens parmi les *attraits & les pépinières du vice*: *ILLECEBRAS & seminaria vitiarum*; & s'il ne frappe pas ceux qui s'y attachent des censures de l'Eglise, il les abandonne au zèle & à la censure des Prédicateurs, à qui il ordonne de ne rien omettre pour inspirer de l'horreur de ces jeux pernicieux, en ne (c) *cessant de les détester* comme les sources des calamités publiques, & des vengeances divines. Il admoneste les Princes & les Magistrats de chasser les Comédiens, les Bata-
dins, les Joueurs de farce, & autres pestes publiques, comme gens perdus & corrompus de bonnes mœurs, & de punir ceux qui les logent dans les *bûielleries*. Je ne finirois jamais si je voulois rapporter tous les titres, dont il les note. Voilà les saintes maximes de la Religion Chrétienne sur la Comédie. Ceux qui avoient espéré de lui trouver des approbations, ont pu voir par la clameur qui s'est élevée contre la Dissertation, & par la censure qu'elle a attirée à ceux qui ont avoué qu'ils en avoient suivi quelques sentimens, combien l'Eglise est éloignée de les supporter: & c'est encore une preuve contre cette scandaleuse Dissertation, qu'encore qu'on l'attribue à un Théologien, on ne lui ait pu donner des Théologiens, mais de

seuls Poètes comiques pour approbateurs, ni la faire paroître autrement qu'à la tête, & à la faveur des Comédies.

Mais c'en est assez sur ce sujet, quoiqu'il y ait encore à montrer une voie plus excellente. Pour déraciner tout-à-fait le gout de la Comédie, il faudroit inspirer celui de la lecture de l'Evangile, & celui de la priere. Attachons-nous comme S. Paul (a) à *considerer* Jesus, l'auteur & le consommateur de notre Foi : ce Jesus, qui aiant voulu prendre toutes nos foiblesses (b) à cause de la ressemblance, à la réserve du péché, a bien pris nos larmes, nos tristesses, nos douleurs, & jusqu'à nos fraieurs; mais il n'a pris ni nos joies, ni nos ris, & n'a pas voulu que ses lèvres (c) où la grace étoit répandue, fussent dilatées une seule fois par un mouvement, qui lui paroïssoit accompagné d'une indécence indigne d'un Dieu fait homme. Je ne m'en étonne pas : car nos douleurs & nos tristesses sont très-véritables, puisqu'elles sont de justes peines de notre péché : mais nous n'avons point sur la terre depuis le péché, de vrai sujet de nous réjouir; ce qui a fait dire au Sage (d) : *J'ai estimé le ris une erreur; & j'ai dit à la joie: Pourquoi me trompes-tu? ou comme porte l'Original: J'ai dit au ris: Tu es un fol; & à la joie: Pourquoi fais-tu ainsi? pourquoi me transportes-tu comme un insensé, & pourquoi me viens-tu persuader que j'ai sujet de me réjouir, quand je suis accablé de maux de tous côtés? Ainsi le Verbe fait chair, la Vérité éternelle manifestée dans notre nature, en a pu prendre les peines qui sont réelles; mais n'en a pas voulu prendre le ris & la joie qui ont trop d'affinité avec la déception & avec l'erreur.*

Jesus-Christ n'est pas pour cela demeuré sans agrément : *Tout le monde* (e) étoit en admiration des paroles de grace qui sortoient de sa bouche; & non seulement ses Apôtres lui disoient (f) : *Maître, à qui irons-nous! vous avez des paroles de vie éternelle*: mais encore ceux qui étoient venus pour se saisir de sa personne, repondoient aux Pharisiens qui leur en avoient donné l'ordre (g) : *Jamais homme n'a parlé comme cet homme*. Il parle néanmoins encore avec une toute autre douceur, lorsqu'il se fait entendre dans le cœur, & qu'il y fait sentir ce feu céleste dont David étoit transporté, en prononçant ces paroles (h) : *Le feu s'allumera dans ma méditation*. C'est de là que naît dans les âmes pieuses, par la consolation du S. Esprit, l'effusion d'une joie divine; un plaisir sublime que le monde ne peut entendre, par le mépris de celui qui flate les sens; un inaltérable repos dans la paix de la conscience, & dans la douce espérance de posséder Dieu : nul récit, nulle musique, nul chant ne tient devant ce plaisir : s'il faut pour nous émouvoir, des spectacles, du sang répandu, de l'amour; que peut-on voir de plus beau, ni de plus touchant que la mort sanglante de Jesus-Christ & de ses Martirs; que ses conquêtes par toute la terre, & le regne de sa vérité dans les cœurs; que les flèches dont il les perce; & que

(a) *Heb.*
XII. 2.

(b) *Ibid.*
IV. 15.

(c) *Psalm.*
XLIV. 1.

(d) *Eccle.*
II. 2.

(e) *Luce.*
IV. 22.

(f) *Joan.*
VI. 69.

(g) *Ibid.*
VII. 46.

(h) *Psalm.*
XXXVIII.

les chastes soupirs de son Eglise, & des ames qu'il a gagnées, & qui courent après ses parfums ? Il ne faudroit donc que goûter ces douceurs célestes & cette manne cachée, pour fermer à jamais le Théâtre, & faire dire à toute ame vraiment chrétienne (a) : *Les* ^{(a) Psalm. CXI. 11. 12.} *pieux*, ceux qui aiment le monde, *me racontent des fables*, des mensonges & des inventions de leur esprit : ou comme lisent les Septante, *ils me racontent, ils me proposent des plaisirs : mais il n'y a rien là qui ressemble à votre Loi* : elle seule remplit les cœurs d'une joie, qui fondée sur la vérité, dure toujours.

Pour ceux qui voudroient de bonne foi qu'on réformât à fond la Comédie, pour, à l'exemple des sages Païens, y ménager à la faveur du plaisir des exemples & des instructions sérieuses pour les Rois & pour les Peuples : je ne puis blâmer leur intention ; mais qu'ils songent qu'après tout, le charme des sens est un mauvais introducteur des sentimens vertueux. Les Païens dont la vertu étoit imparfaite, grossière, mondaine, superficielle, pouvoient l'insinuer par le Théâtre ; mais il n'a ni l'autorité, ni la dignité, ni l'efficace qu'il faut pour inspirer les vertus convenables à des Chrétiens. Dieu renvoie les Rois à sa Loi, pour y apprendre leurs devoirs (b) : *Qu'ils la lisent tous les jours de leur vie* : qu'ils la méditent nuit & jour comme un David (c) : *Qu'ils s'endorment entre ses bras, & qu'ils s'entretiennent avec elle en s'éveillant* comme un Salomon (d) : pour les instructions du Théâtre, la touche en est trop légère, & il n'y a rien de moins sérieux ; puisque l'homme y fait à la fois un jeu de ses vices & un amusement de la vertu.

(b) Deut.

XVII. 19.

(c) Psalm.

CXVII.

11. 91. 96.

(d) Prov.

VI. 22.

T A B L E

DES CHAPITRES

Dans les MAXIMES ET REFLEXIONS SUR LA COMEDIE.

I. Occasion & dessein de ce Traité : nouvelle Dissertation en faveur de la Comédie.	p. 469
II. A quoi il faut réduire cette question.	470
III. Si la Comédie d'aujourd'hui est aussi honnête que le prétend l'Auteur de la Dissertation.	ibid.
IV. S'il est vrai que la représentation des passions agréables ne les excite que par accident.	471
V. Si la Comédie d'aujourd'hui purifie l'amour sensuel, en le faisant aboutir au mariage.	474
VI. Ce que c'est que les mariages du Théâtre.	476
VII. Paroles de l'Auteur, & l'avantage qu'il tire des Confessions.	ibid.
VIII. Crimes publics & cachés dans la Comédie : Dispositions dangereuses & impérieuses : la concupiscence répandue dans tous les sens.	477
IX. Qu'il faut craindre en assistant aux Comédies, non seulement le mal qu'on y fait, mais encore le scandale qu'on y donne.	480
X. Différence des périls qu'on cherche, & de ceux qu'on ne peut éviter.	481
XI. Si on a raison d'alléguer les Loix en faveur de la Comédie.	ibid.
XII. De l'autorité des Peres.	482
XIII. Si l'on peut excuser les Laïques qui assistent à la Comédie, sous le prétexte des Canons qui la défendent spécialement aux Ecclesiastiques : Canon mémorable du Conc. III. de Tours.	483
XIV. Réponse à l'objection : qu'il faut trouver du relâchement à l'esprit humain : que celui qu'on lui veut donner par la représentation des passions est réprouvé même par les Philosophes : beaux principes de Platon.	485
XV. La Tragédie ancienne, quoique plus grave que la nôtre, condamnée par les principes de ce Philosophe.	486
XVI. Les piéces comiques & risibles rejetées par les principes du même Platon.	ibid.
XVII. Que les femmes ne montoient pas sur l'ancien Théâtre.	487
XVIII. Sentimens d'Aristote.	ibid.
XIX. Autre principe de Platon sur cette matiere.	488
XX. Silence de l'Ecriture sur les Spectacles : Il n'y en avoit point parmi les Juifs : comment ils sont condamnés dans les saintes Ecritures : passages de S. Jean & de S. Paul.	ibid. & 489
XXI. Reflexion sur le Cantique des Cantiques & sur le Chant de l'Eglise.	490
XXII. On vient à S. Thomas : Exposition de la doctrine de ce Saint.	ibid.
XXIII. Première & seconde reflexion sur la doctrine de S. Thomas.	491
XXIV. Troisième reflexion sur la doctrine de S. Thomas : passage de ce saint Docteur contre les bouffonne-ries.	492
XXV. Quatrième, cinquième & sixième reflexion : passages exprès de S. Thomas, & conciliation de ses sentimens.	493
XXVI. Sentimens de S. Antonin.	484
XXVII. Profanation de la sainteté des Fêtes & du jeûne, introduite par l'Auteur : ses paroles sur le jeûne.	496
XXVIII. Doctrine de l'Ecriture & de l'Eglise sur le jeûne.	ibid.
XXIX. Nouvel abus de la doctrine de S. Thomas.	497
XXX. Profanation du Dimanche : étrange explication du précepte de la sanctification des Fêtes.	499
XXXI. Reflexions sur la vertu qu'Aristote & S. Thomas après lui, ont appelée, Eutrapelia : Aristote est combattu par S. Chrysostome sur un passage de S. Paul.	501
XXXII. Passages de S. Ambroise & de S. Jérôme sur les discours qui sont vire.	503
XXXIII. Passages de S. Basile sur le sérieux de la vie Chrétienne.	505
XXXIV. Conséquence de la doctrine précédente.	506
XXXV. Conclusion de tout ce Discours.	507

A P P E N D I X

A U I X. VOLUME.



O R A I S O N F U N E B R E *

D E M E S S I R E

N I C O L A S C O R N E T ,

G R A N D M A I T R E

D U C O L L E G E D E N A V A R R E ,

*Prononcée dans la Chapelle du Collège où il est inhumé ,
le 27. Juin 1663. par M. BOSSUET.*

Simile est regnum cælorum thesauro abscondito.

*Le royaume des cieux est semblable à un trésor caché.
Matth. XIII. 44.*

Ceux qui ont vécu dans les dignités & dans les places relevées, ne sont pas les seuls d'entre les mortels, dont la mémoire doit être honorée par des éloges publics. Avoir mérité les dignités & les avoir refusées, c'est une nouvelle espèce de dignité qui mérite d'être célébrée par toutes sortes d'honneurs; & comme l'Univers n'a rien de plus grand que les grands hommes modestes, c'est principalement en leur faveur & pour conserver leurs vertus, qu'il faut épuiser toutes sortes de louanges. Ainsi l'on ne doit pas s'étonner si cette Maison Royale ordonne un Panégyrique à M. Nicolas Cornet son Grand Maître, qu'elle auroit vu élevé aux premiers rangs de l'Eglise, si juste en toutes autres choses, il ne s'étoit opposé en cette seule rencontre, à la justice de nos Rois. Elle doit ce témoignage à sa vertu, cette reconnaissance à ses soins, cette gloire publique à sa modestie; & étant si fort affligée par la perte d'un si grand homme, elle ne peut pas négliger le seul avantage qui lui revient de sa mort, qui est la liberté de le louer. Car comme, tant qu'il a vécu sur la terre, la seule autorité de sa modestie supprimoit les marques d'estime qu'elle eût voulu rendre aussi solennelles, que son mérite étoit extraor-

* Voyez la penultième Remarque sur l'Avertissement de ce Volume.
Vol. IX. Kk

dinaire : maintenant qu'il lui est permis d'annoncer hautement ce qu'elle a connu de si près, elle ne peut manquer à ses devoirs particuliers, ni envier au Public l'exemple d'une vie si réglée : & moi, (si toutefois vous me permettez de dire un mot de moi-même,) moi, dis-je, qui ai trouvé en ce Personnage, avec tant d'autres rares qualités, un trésor inépuisable de sages conseils, de bonne foi, de sincérité, d'amitié constante & inviolable, puis-je lui refuser quelques fruits d'un esprit qu'il a cultivé avec une bonté paternelle dès sa première jeunesse, ou lui dénier quelque part dans mes discours, après qu'il en a été si souvent & le censeur & l'arbitre? Il est donc juste, MESSIEURS, puisqu'on a bien voulu employer ma voix, que je rende, comme je pourrai, à ce Collège Royal son Grand Maître, aux Maisons Religieuses leur Pere & leur Protecteur, à la Faculté de Théologie l'une de ses plus vives lumières, & celui de tous ses enfans, qui peut-être a autant soutenu cette ancienne réputation de doctrine & d'intégrité qu'elle s'est acquise par toute la terre; enfin, à toute l'Eglise & à notre siècle l'un de ses plus grands ornemens. Sortez, grand homme, de ce tombeau, aussi-bien y êtes-vous descendu trop tôt pour nous; sortez, dis-je, de ce tombeau, que vous avez choisi inutilement dans la place la plus obscure & la plus négligée de cette Nef. Votre modestie vous a trompé, aussi-bien que tant de saints hommes, qui ont cru qu'ils se cacheroient éternellement, en se jettant dans les places les plus inconnues. Nous ne voulons pas vous laisser jouir de cette noble obscurité que vous avez tant aimée; nous allons produire au grand jour, malgré votre humilité, tout ce trésor de vos graces, d'autant plus riche qu'il est plus caché. Car, MESSIEURS, vous n'ignorez pas que l'artifice le plus ordinaire de la Sagesse céleste, est de cacher ses ouvrages, & que le dessein de couvrir ce qu'elle a de plus précieux, est ce qui lui fait déployer une si grande variété de conseils profonds. Ainsi toute la gloire de cet homme illustre dont je dois aujourd'hui prononcer l'Eloge, c'est d'avoir été un trésor caché; & je ne le louerai pas selon ses mérites, si, non content de vous faire part de tant de lumières, de tant de grandeurs, de tant de graces du divin Esprit dont nous découvrons en lui un si bel amas, je ne vous montre encore un si bel artifice par lequel il s'est efforcé de cacher au monde toutes ses richesses. Vous verrez donc *Nicolas Corner*, trésor public & trésor caché, plein de lumière céleste, & couvert autant qu'il a pu de nuages épais, illuminant l'Eglise par sa doctrine, & ne voulant lui faire savoir que sa seule soumission; plus illustre sans comparaison par le désir de cacher toutes ses vertus, que par le soin de les acquérir & la gloire de les posséder. Enfin, pour réduire ce Discours à quelque méthode, & vous déduire par ordre les mystères qui sont compris dans ce mot évangélique de *Trésor caché*; vous verrez, MES-

SIEURS , dans le premier Point de ce Discours les recherches immenses & inestimables qui sont renfermées dans ce Trésor ; & vous admirerez dans le second l'enveloppe misterieuse & plus riche que le Trésor même, dans laquelle il nous l'a caché. Voilà l'exemple que je vous propose , voilà le témoignage saint & véritable que je rendrai aujourd'hui devant les Autels , au mérite d'un si grand homme . J'en prens à témoin ce grand Prélat , sous la conduite duquel cette grande Maison portera sa réputation. Il a voulu paroître à l'Autel, il a voulu offrir à Dieu son Sacrifice pour lui. C'est ce grand Prélat que je prens à témoin de ce que je vais dire ; & je m'assure , MESSIEURS , que vous ne me refuserez pas vos attentions.

Ce que Jesus-Christ Notre-Seigneur a été naturellement & par excellence , il veut bien que ses serviteurs le soient par écoulement de lui même, & par effusion de sa grace. S'il est Docteur du monde, ses Ministres en font la fonction ; & comme en qualité de Docteur du monde, *en lui*, dit (a) l'Apôtre, *ont été cachés les trésors de science & de sagesse* : ainsi il a établi des Docteurs qu'il a remplis de grace & de vérité, pour en enrichir ses fidèles ; & ses Docteurs illuminés par son Saint-Esprit, sont les véritables trésors de l'Eglise Universelle. En effet, *Chrétiens*, lorsque la Faculté de Théologie est & a été si souvent consultée en corps , & que ses Docteurs particuliers le sont tous les jours touchant le devoir de la conscience ; n'est-ce pas un témoignage autentique , qu'autant qu'elle a de Docteurs , autant devoit-elle avoir de trésors publics , d'où l'on puisse tirer selon les besoins & les occurrences différentes, de quoi relever les foibles, confirmer les forts , instruire les simples & les ignorans, confondre & réprimer les opiniâtres ? Personne ne peut ignorer que ce saint homme dont nous parlons, ne se soit très-dignement acquité d'un si divin ministère : les conseils étoient droits, ses sentimens purs, ses réflexions efficaces, sa fermeté invincible . C'étoit un Docteur de l'ancienne marque, de l'ancienne simplicité, de l'ancienne probité ; également élevé au-dessus de la flatterie & de la crainte, incapable de céder aux vaines excuses des pécheurs, d'être surpris des détours des intérêts humains, aux inventions de la chair & du sang ; & comme c'est en ceci que consiste principalement l'exercice des Docteurs, permettez-moi, *Chrétiens*, de reprendre ici d'un plus haut principe la règle de cette conduite . Deux maladies dangereuses ont affligé en nos jours le Corps de l'Eglise : il a pris à quelques Docteurs une malheureuse & inhumaine complaisance, une pitié meurtrière, qui leur a fait porter (b) des coussins sous les coudes des pécheurs, chercher des couvertures à leurs passions pour descendre à leur vanité, & flater leur ignorance affectée . Quelques autres, non moins extrêmes, ont tenu les consciences captives sous de rigueurs très-injustes : ils ne peu-

(a) Coloss.
II. 3.

(b) Eccl.
XIII. 12.

vent supporter aucune foiblesse, ils traînent toujours l'Enfer après eux, & ne fulminent que des anathèmes. L'ennemi de notre salut se sert également des uns & des autres, empoignant la facilité de ceux-là pour rendre le vice aimable, & la sévérité de ceux-ci pour rendre la vertu odieuse. Quels excès terribles, & quelles armes opposées ! Aveugles enfans d'Adam, que le desir de savoir a précipités dans un abîme d'ignorance, ne trouverez-vous jamais la médiocrité où la justice, où la vérité, où la droite raison a posé son trône ?

Certes je ne vois rien dans le monde qui soit plus à charge à l'Eglise que ces esprits vainement subtils, qui réduisent tout l'Evangile en problèmes, qui forment des incidens sur l'exécution de ses préceptes, qui fatiguent les Casuistes par des consultations infinies : ceux-là ne travaillent, en vérité, qu'à nous envelopper la règle des mœurs ; ce sont des hommes, dit S. Augustin, qui se tourmentent beaucoup pour ne pas trouver ce qu'ils cherchent : *Nihil laborant, nisi non invenire quod querunt* ; & comme dit le même Saint, qui tournant s'envelopent eux-mêmes dans les ombres de leurs propres ténèbres, c'est-à-dire dans leur ignorance & dans leurs erreurs, & s'en font une couverture. Mais plus malheureux encore les Docteurs indignes de ce nom, qui adherent à leurs sentimens, & donnent poids à leur folie. Ce sont des Aîtres errans, comme parle l'Apôtre saint Jude (a), qui pour n'être pas assez attachés à la route immuable de la vérité, gauchissent & se détournent au gré des vanités, des intérêts & des passions humaines. Ils confondent le Ciel & la terre, ils mêlent Jesus-Christ avec Bélial, ils cousent l'étoffe vieille avec la neuve contre l'ordonnance expresse de l'Evangile (b), des lambeaux de mondanité avec la pourpre royale ; mélange indigne de la piété Chrétienne, union monstrueuse qui dishonore la vérité, la simplicité, la pureté incorruptible du Christianisme.

Mais que dirai-je de ceux qui détruisent par un autre excès l'esprit de la piété, qui trouvent par-tout des crimes nouveaux, & accablent la foiblesse humaine en ajoutant au joug que Dieu nous impose ? Qui ne voit que cette rigueur enfle la présomption, nourrit le dédain, entretient un chagrin superbe & un esprit de fastueuse singularité, fait paroître la vertu trop pesante, l'Evangile excessif, le Christianisme impossible ? O foiblesse & légèreté de l'esprit humain, sans point, sans consistance, seras-tu toujours le jouet des extrémités opposées. Ceux qui sont doux deviennent trop lâches : ceux qui sont fermes deviennent trop durs. Accordez-vous, ô Docteurs ; & il vous sera bien aisé, pourvu que vous écoutiez le Docteur céleste : *Mon joug est doux*, nous (c) dit-il, & *mon fardeau est léger*. Voyez, dit saint Chrysostome, le tempérament ; il ne dit pas simplement que son Evangile soit ou pesant ou léger, mais il joint l'un & l'autre ensemble, afin que nous entendions que ce bon Maître, ni ne nous décharge, ni ne nous accable : & que si

(a) 7^{ad. rom.} 19.

(b) Matt. 23. 16.
Marc. 12. 37.

(c) Matt. 23. 19.

son autorité veut assujettir nos esprits, sa bonté veut en même tems ménager nos forces. Vous donc, Docteurs relâchés, puisqué l'Evangile est un *joug*, ne le rendez pas si facile, de peur que si vous êtes chargés de son poids, vos passions indomptées ne le secouent trop facilement, & qu'ayant rejeté le *joug*, nous ne marchions indociles, superbes, indisciplinés au gré de nos desirs impétueux. Vous aussi, Docteurs trop austères, puisqué l'Evangile doit être *léger*, n'entreprenez pas d'accroître son poids, n'y ajoutez rien de vous-mêmes, ou par faiblesse, ou par caprice, ou par ignorance. Lorsque ce Maître commande, s'il charge d'une main, il soutient de l'autre; ainsi tout ce qu'il impose est léger; mais tout ce que les hommes y mêlent est insupportable. Vous voyez donc, *Chrétiens*, que pour trouver la règle des mœurs, il faut tenir le milieu entre les deux extrémités; & c'est pourquoi l'Oracle toujours sage nous avertit de ne nous détourner jamais ni à la droite ni à la gauche. Ceux-là se détournent à la gauche, qui penchent du côté du vice, & favorisent le parti de la corruption; mais ceux qui mettent la vertu trop haute, à qui toutes les foiblesses paroissent des crimes horribles, ou qui, des conseils de perfection font la Loi commune de tous les Fidèles, ne doivent pas se vanter d'aller droitement, sous prétexte qu'ils semblent chercher une régularité plus scrupuleuse: car l'Ecriture nous apprend que si l'on peut se détourner en allant à gauche, on peut aussi s'égarer du côté de la droite; c'est-à-dire en s'avancant à la perfection, en captivant les ames infirmes sous des rigueurs trop extrêmes. Il faut marcher au milieu: c'est dans ce sentier, où la justice & la paix se baissent de baisers sincères, c'est-à-dire, qu'on rencontre la véritable droiture & le calme assuré des consciences: *Misericordia* (a), & *veritas obviaverunt sibi*; *justitia & pax osculate sunt.*

(a) *Psalm.*
LXXXIV.
11.

Il est permis aux enfans de louer leur mere, & je ne dénierai point ici à l'Ecole de Théologie de Paris la louange qui lui est due, & qu'on lui rend aussi par toute l'Eglise. Le trésor de la vérité n'est nulle part plus inviolable: les fontaines de Jacob ne coulent nulle part plus incorruptibles; elles y semblent divinement être établies avec une grace particulière, pour tenir la balance droite & conserver le dépôt de la Tradition. Elle a toujours la bouche ouverte pour dire la vérité; elle n'épargne ni ses enfans, ni les étrangers; & tout ce qui choque la règle, n'évite pas sa Censure.

Le sage *Nicolas Cornet*, affermi dans ses maximes, exercé dans ses emplois, plein de son esprit, nourri du meilleur suc de sa Doctrine, a soutenu dignement sa gloire & l'ancienne pureté de ses maximes. Il ne s'est pas laissé surprendre à cette rigueur affectée, qui ne fait que des superbes & des hypocrites; mais aussi s'est-il montré implacable à ces maximes moitié profanes & moitié saintes, moitié chrétiennes & moitié mondaines; ou plutôt toutes mondai-

nes & toutes profanes , parce qu'elles ne font qu'à demi-chrétiennes & à demi-saintes. Il n'a jamais trouvé belles aucunes des couleurs de la Simonie; & pour rentrer dans l'état Ecclésiastique , il n'a pas connu d'autre porte que celle qui est ouverte par les saints Canons . Il a condamné l'usure sous tous ses noms & sous tous ses titres; sa pudeur a toujours rougi de tous les prétextes honnêtes de engagemens deshonnêtes , où il n'a pas épargné le fer & le feu pour éviter les périls des occasions prochaines. Les inventeurs trop subtils de vaines contentions & de questions de néant , qui ne servent qu'à faire perdre parmi des détours infinis la trace toute droite de la vérité , lui ont paru , aussi-bien qu'à saint Augustin , des hommes inconfidérés , & volages , qui soufflent sur de la poussière & se jettent de la terre dans les yeux: *Sufflantes pulverem , & excitantes terram in oculis suis* . Ces chicanes raffinées , ces subtilités en vaines distinctions sont véritablement de la poussière soufflée , de la terre dans les yeux , qui ne font que troubler la vue. Enfin il n'a écouté aucun expédient pour accorder l'esprit & la chair , entre lesquels nous avons appris (a), que la guerre doit être immortelle. Toute la France le fait ; car il a été consulté de toute la France: & il faut même que ses ennemis lui rendent ce témoignage , que ses conseils étoient droits , sa doctrine pure , ses discours simples , ses réflexions sentées , ses jugemens surs , ses raisons pressantes , ses résolutions précises , ses exhortations efficaces , son autorité vénérable & sa fermeté invincible.

(a) Gal. 3.
37.

C'étoit donc véritablement un grand & riche Trésor , & tous ceux qui le consultoient , parmi cette simplicité qui le rendoit vénérable , voioient paroître avec abondance dans ce trésor évangélique , les choses vieilles & nouvelles , les avantages naturels & surnaturels , les richesses des deux Testamens , l'érudition ancienne & moderne , la connoissance profonde des saints Peres & des Scolastiques , la science des antiquités & de l'état présent de l'Eglise , & le rapport nécessaire de l'un & de l'autre . Mais parmi tout cela, Messieurs , rien ne donnoit plus d'autorité à ses décisions , que l'innocence de sa vie ; car il n'étoit pas de ces Docteurs licencieux dans leurs propres faits , qui se croians suffisamment déchargés de bonnes œuvres par les bons conseils , n'épargnent ni ne ménagent la bonne conscience des autres , indignes proflituteurs de leur intégrité. Au contraire, Nicolas Cornet ne se pardonnoit rien à lui-même ; & pour composer ses mœurs il entroit dans les sentimens de la justice , de la jalousie , de l'exaétitude d'un Dieu qui veut rendre la vérité redoutable . Nous savons que dans une affaire de ses amis qu'il avoit recommandée comme juste , craignant que le Juge qui le respectoit , n'eût trop déferé à son témoignage & à sa sollicitation , il a réparé de ses deniers le tort qu'il reconnut quelque tems après avoir été fait à la Partie ; tant il étoit lui-même sévère cen-

feur de ses bonnes intentions ! Que vous dirai-je maintenant, *Messeurs*, de sa régularité dans tous ses autres devoirs ? Elle paroît principalement dans cette admirable circonspection qu'il avoit pour les Bénéfices. Bien loin de les désirer, il crut qu'il en auroit trop, quand il en eut pour environ douze cens livres de rente. Ainsi il se défit bientôt de ses titres, voulant honorer en tout la pureté des Canons, & servir à la sainteté & l'ordre de la discipline Ecclésiastique. Tant qu'il les a tenus, les pauvres & les fabriques en ont presque tiré tout le fruit. Pour ce qui touchoit sa personne, on voioit qu'il prenoit à tâche d'honorer le seul nécessaire par un retranchement effectif de toutes les superfluités ; tellement que ceux qui le consultoient, voyant cette sagesse, cette modestie, cette légalité de ses mœurs, le poids de ses actions & de ses paroles, enfin cette piété & cette innocence, qui dans la plus grande chaleur des Partis, étoient toujours demeurées sans reproche ; & admirant le consentement de sa vie & de sa doctrine, croioient que c'étoit la justice même qui parloit par sa bouche, & ils révéroient ses réponses comme des oracles d'un *Gerson*, d'un *Pierre d'Ailly* & d'un *Henri de Gand* ; & plutôt à Dieu, *Messeurs*, que le malheur de nos jours ne l'eût jamais arraché de ce paisible exercice ! Vous le savez, juste Dieu, vous le savez, que s'est malgré lui que cet homme modeste & pacifique a été contraint de se signaler parmi les troubles de votre Eglise. Mais un Docteur ne peut pas se taire dans la cause de la Foi ; & il ne lui étoit pas permis de manquer en une occasion, où sa science exacte & profonde & sa prudence consommée ont paru si fort nécessaires. Je ne puis non plus omettre en ce lieu le service très-important qu'il a rendu à l'Eglise, & je me sens obligé de vous exposer l'état de nos malheureuses dissensions ; quoique je desirerois beaucoup davantage de les voir ensevelies éternellement dans l'oubli & dans le silence.

Quelle effroyable tempête s'est excitée en nos jours, touchant la Grace & le Libre-Arbitre ? Je crois que tout le monde ne le fait que trop, & il n'y a aucun endroit si reculé de la terre, où le bruit n'en ait été répandu. Comme presque le plus grand effort de cette nouvelle tempête tomba dans le tems qu'il étoit Syndic de la Faculté de Théologie, voyant les vents s'élever, les nues s'épaissir, les flots s'enfler de plus en plus ; sage, tranquille & posé qu'il étoit, il se mit à considérer attentivement quelle étoit cette nouvelle doctrine, & quelles étoient les personnes qui la soutenoient. Il vit donc que saint Augustin, qu'il tenoit le plus éclairé & le plus profond de tous les Docteurs, avoit exposé à l'Eglise une doctrine toute sainte & Apostolique touchant la Grace Chrétienne ; mais que ou par la foiblesse naturelle de l'esprit humain, ou à cause de la profondeur ou de la délicatesse des questions, ou plutôt par la condition nécessaire & intéparable de notre Foi durant cette nuit d'é-

nigmes & d'obscurités, cette doctrine céleste s'est trouvée nécessairement enveloppée parmi des difficultés impénétrables, si bien qu'il y avoit à craindre qu'on ne se fût jetté insensiblement dans des conséquences ruineuses à la liberté de l'homme. Ensuite il considéra avec combien de raison toute l'Ecole & toute l'Eglise s'étoit appliquée à défendre les conséquences, & il vit que la Faculté des nouveaux Docteurs en étoit si prévenue, qu'au lieu de la rejeter, ils en avoient fait une doctrine propre; si bien que la plupart de ces conséquences, que tous les Théologiens avoient toujours regardées jusques alors comme des inconvéniens fâcheux, au-devant desquels il falloit aller pour bien entendre la doctrine de saint Augustin & de l'Eglise; ceux-ci les regardoient au contraire comme des fruits nécessaires, qu'il en falloit recueillir; & que ce qui avoit paru à tous les autres comme des écueils contre lesquels il falloit craindre d'échouer le vaisseau, ceux-ci ne craignoient point de nous le montrer comme le port salutaire auquel devoit aboutir la navigation. Après avoir ainsi regardé la face & l'état de cette doctrine, que les Docteurs sans doute reconnoîtront bien sur cette idée générale, il s'appliqua à connoître le génie de ses défenseurs. Saint Grégoire de Nazianze qui lui étoit fort familier, lui avoit appris que les troubles ne naissent pas dans l'Eglise par des ames communes & foibles. Ce sont, dit-il, de grands esprits, mais ardents & chauds, qui causent ces mouvemens & ces tumultes; mais ensuite les décrivant par leurs caractères propres, il les appelle excessifs, insatiables, & portés plus ardemment qu'il ne faut aux choses de la Religion; paroles vraiment sensées, & qui nous représentent au vif le naturel de tels esprits. Vous êtes étonnés peut-être d'entendre parler de la sorte un si saint Evêque. Car, *Messieurs*, nous devons entendre que si l'on ne peut avoir trop d'ardeur, non point pour aimer la saine doctrine, mais pour l'éplucher de trop près & pour la rechercher trop subtilement; la première partie d'un homme qui étudie les vérités saintes, c'est de savoir discerner les endroits où il est permis de s'étendre, & où il faut s'arrêter tout court, & se souvenir des bornes étroites dans lesquelles est resserée notre intelligence: de sorte que la plus prochaine disposition à l'erreur, est de vouloir réduire les choses à la dernière évidence de la conviction. Mais il faut modérer le feu d'une mobilité inquiète, qui cause en nous cette intempérance & cette maladie de savoir, & être sages sobrement & avec mesure selon le principe de l'Apôtre (a), & se contenter simplement des lumières qui nous sont données, plutôt pour réprimer notre curiosité que pour éclaircir tout-à-fait le fond des choses. C'est pourquoi ces esprits extrêmes, qui ne se lassent jamais de chercher, ni de discourir, ni de disputer, ni d'écrire, saint Grégoire de Nazianze les a appelés excessifs & insatiables. Notre sage & avisé Sindic jugea que ceux desquels nous parlons,

(a) Rom.
XII. 1.

étoient à peu près de ce caractère, grands hommes, éloquens, hardis, décisifs, esprits forts & lumineux, mais plus capables de pousser les choses à l'extrémité, que de tenir le raisonnement sur le penchant, & plus propres à commettre ensemble les vérités chrétiennes qu'à les réduire à leur unité naturelle; tels enfin; pour dire en un mot, qu'ils donnent beaucoup à Dieu, & que c'est pour eux une grande grace de céder entièrement à s'abaisser sous l'autorité suprême de l'Eglise & du saint Siège. Cependant les esprits s'émeuvent, & les choses se mêlent de plus en plus. Ce Parti zélé & puissant charmoit du moins agréablement, s'il n'emportoit tout-à-fait la fleur de l'Ecole & de la Jeunesse. Enfin, il n'oublioit rien pour entraîner après soi toute la Faculté de Théologie.

C'est ici qu'il n'est pas croiable combien notre sage Grand Maître a travaillé utilement parmi ces tumultes, convaincant les uns par sa doctrine, retenant les autres par son autorité, animant & soutenant tout le monde par sa constance; & lorsqu'il parloit en Sorbonne dans les délibérations de la Faculté, c'est-là qu'on reconnoissoit par expérience la vérité de cet Oracle: *La bouche de l'homme prudent est désirable dans les Assemblées, & chacun pèse toutes ses paroles en son cœur: Os (a) prudentis queritur in Ecclesia, & verba illius congregabunt in cordibus suis.* Car il parloit avec tant de poids, dans une si belle suite & d'une manière si considérée, que même ses ennemis n'avoient point de prise. Au reste, il s'appliquoit également à démêler la doctrine, & à prévenir les pratiques par sa sage & admirable prévoyance; en quoi il se conduisoit avec une telle modération, qu'encore qu'on n'ignorât pas la part qu'il avoit en tous les conseils; toutefois à peine auroit-il paru, n'étoit que ses adversaires, en le chargeant publiquement presque de toute la haine, lui donnerent aussi malgré lui-même, la plus grande partie de la gloire. Et certes, il est véritable qu'aucun n'étoit mieux instruit du point décisif de la question. Il connoissoit très-parfaitement & les confins & les bornes de toutes les opinions de l'Ecole; jusqu'où elles couroient, & où elles commençoient à se séparer: sur-tout il avoit grande connoissance de la doctrine de saint Augustin, & de l'Ecole de saint Thomas: il connoissoit les endroits par où ces nouveaux Docteurs sembloient tenir les limites certaines, par lesquelles ils s'en étoient divisés. C'est de cette expérience, de cette exquise connoissance, & du concert des meilleurs cerveaux de la Sorbonne que nous est né cet Extrait de ses Cinq Propositions, qui sont comme les justes limites par lesquelles la vérité est séparée de l'erreur; & qui étant, pour ainsi parler, le caractère propre & singulier des nouvelles Opinions, ont donné le moien à tous les autres de courir unanimement contre leurs nouveautés inouïes. C'est donc ce consentement qui a préparé les voies à ces grandes décisions que Rome a données; à quoi notre très-sage Do-

(a) Eccl.
xv. 2.

teur, par la créance qu'avoit même le souverain Pontife à sa parfaite intégrité, aiant si utilement travaillé, il en a aussi avancé l'exécution avec une pareille vigueur, sans s'abattre, sans se détourner, sans se ralentir: si bien que par son travail, sa conduite & par celle de ses fidèles coopérateurs, ils ont été contraints de céder. On ne fait plus aucune tortie, on ne parle plus que de paix. O qu'elle soit véritable! O qu'elle soit effective! O qu'elle soit éternelle! Que nous puissions avoir appris par expérience combien il est dangereux de troubler l'Eglise, & combien on outrage la saine doctrine, quand on l'applique malheureusement parmi des extrêmes conséquences! Puissent naitre de ces conflits des connoissances plus nettes, des lumières plus distinctes, des flammes de charité plus tendres & plus ardentes, qui rassemblent bientôt en un par cette véritable concorde les membres dispersés de l'Eglise!

Mais je reviens à celui qui nous fournit à ce jour une si riche matière de justes louanges. Quelqu'un entendant son Panegirique, voyant tant de grands services qu'il a rendus à l'Eglise, & découvrant en ce Personnage un si admirable trésor de rares & excellentes qualités, murmurerait peut-être en secret de ce qu'une lumière si vive n'a pas été exposée plus haut sur le chandelier, & déclamerait en son cœur contre l'injustice du siècle. Cette plainte paraît équitable, mais je dois néanmoins la faire cesser. Vous, qui paraissez indignés qu'une vertu si rare n'a pas été couronnée, n'avez-vous pas entendu que j'ai dit au commencement de ce Discours, que ce grand homme s'étoit éloigné de toutes les dignités? Je l'ai dit, & je le dis encore une fois; le siècle n'a pas été injuste, mais *Nicolas Cornet* a été modeste. On a recherché son humilité; mais il n'y a pas eu moyen de la vaincre. Nos Rois ont connu son mérite, l'ont voulu reconnoître; mais on n'a pu le résoudre à recevoir d'une main mortelle quoique royale, les Ministres & les Prélats concourant également à l'estimer. Je pourrais ici alléguer cet illustre Prélat, qui fera paroître bientôt une nouvelle lumière dans le Siège de saint Denis & de saint Marcel, & qui a cette noble satisfaction de voir croître tous les jours sa gloire avec celle de notre Monarque. Quand je considère les grands avantages qui lui ont été offerts, je ne puis que je n'admire cette vie modeste, & je ne vois pas dans notre siècle un plus bel exemple à imiter.

Les deux augustes Cardinaux qui ont soutenu la majesté de cet Empire, ont voulu donner la récompense qui étoit due à son mérite; mais il a tout refusé. Le premier l'ayant appelé, lui fit des offres dignes de son Eminence. Le second l'ayant présenté à notre auguste Reine, Mere de notre invincible Monarque, lui proposa ses intentions pour une Prélatrice; mais il remercia Sa Majesté & son Eminence, déclarant qu'il n'avoit pas les qualités naturelles & surnaturelles, nécessaires pour les grandes dignités. Vous voyez par-là

quelle a été son humilité, & combien il a été soigneux de cacher les illustres avantages qu'il avoit reçus de Dieu; puisque même il alloit jusqu'au-devant des propositions qu'on lui vouloit faire. Et, *Messieurs*, permettez-moi que je fasse une petite digression. J'ai vu un grand homme mépriser ce qu'il y a d'éclatant dans le siècle; & cependant je vois une jeunesse emportée, qui n'a de toutes les qualités nécessaires que des desirs violens pour s'élever aux charges Ecclésiastiques, sans considérer si elle pourra s'acquitter des obligations qui sont attachées à ces dignités. On emploie tous les amis, on brigue la faveur des Princes, on croit que c'est assez de monter sur le trône de Pharaon, comme Joseph, pour gouverner l'Égypte: mais il faut, comme lui, avoir été dans le cachot, auparavant que d'être le favori de Pharaon. Ha! modération de Cornet, tu dois bien confondre cette jeunesse aveuglée. On t'a présenté des dignités, & tu les a refusées. *Rara virtus, humilias honorata!* Que c'est une chose rare de voir une personne humble, quand elle est élevée dans l'honneur! Notre Grand Maître a eu cette vertu pendant sa vie; mais parce qu'il s'est humilié, il faut qu'il soit glorifié après sa mort. Le Fils de Dieu qui n'a prononcé que des oracles, a dit (a) que celui qui s'humilie sera exalté: *QUI SE HUMILIAT EXALTABITUR*. Nicolas Cornet aiant été humble toute sa vie, est, & sera bientôt en possession de la gloire. Comme il a eu l'humilité, il a eu toutes les autres vertus dont elle est le fondement. Il a été sage dès son enfance; la pudeur est née avec lui; il a voué sa virginité à Dieu dès ses plus tendres années; il a suivi le conseil de saint Paul (b), qui ordonne à tous les Chrétiens de se consacrer à Dieu comme des hosties saintes & vivantes: *Obsecro vos per misericordiam Dei, ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, sanctam*. Il fit un sacrifice de son corps & de son ame à Dieu; il consacra son entendement à la foi, sa mémoire au souvenir éternel de Dieu, sa volonté à l'amour, son corps au jeûne & à la piété. Il fut simple dans ses discours, inviolable dans sa parole, incorruptible dans sa foi, fidèle aux exercices de l'Oraison; & sur-tout attaché aux affaires de notre salut. Ha! sainte Vierge, je vous en prens à témoin. Vous savez combien de nuits il a été prosterné aux pieds de vos Autels? combien il a imploré votre assistance pour le soulagement des pauvres peuples, & pour la consolation des affligés. Ce grand homme, cette ame forte & solide, qui savoit que Jésus-Christ nous a recommandé d'être des lumieres, c'est-à-dire de donner de bons exemples; & d'ailleurs que notre vie doit être cachée, c'est-à-dire doit être humble, a pratiqué parfaitement ces deux préceptes: il fut humble & exemplaire: il faisoit quelques petites aumônes en public, pour édifier le prochain; mais en particulier il en faisoit de grandes: il étoit le protecteur des pauvres, & le soulagement des Hôpitaux. Voilà les vertus qu'il a cachées. Je ne parle point du respect envers notre Monarque, de sa soumission à l'Eglise, de son

(a) Luc.
XIV. 11.
XVIII. 14.

(b) Rom.
XII. 1.

amour immense envers son prochain . Il est certain que la France n'a pas eu d'ame plus françoise que la sienne ; & que l'Etat n'a pas eu d'esprit plus attaché à son Prince que le sien . Mais il ne s'est pas contenté de cette fidélité , qui a duré toute sa vie : il a , avant que de mourir , inspiré son esprit à cette Maison Royale . Je ne finirois jamais, *Messieurs*, si je voulois faire le dénombrement de toutes ses belles qualités . Finissons & retenons ce torrent ; mais avant que de finir , voions à quelle fin on m'a obligé de faire cet Eloge funebre . Quel fruit faut-il tirer de ce Discours ? Ha , *Messieurs* , je ne suis monté en cette Chaire , que pour vous proposer ses vertus pour exemple ! Heureux seront ceux qui vivront comme il a vécu ! heureux seront ceux qui pratiqueront les vertus qu'il a pratiquées ! heureux seront ceux qui mépriseront les Charges & les Titres que le monde recherche ! heureux seront ceux qui retranschent les choses superflues ! heureux seront ceux qui ne s'enivrent pas de la fumée du siècle ! heureux seront ceux qui ne vont pas se plonger dans la boue des plaisirs du monde ! C'est ce que ce grand homme a fait , & que vous devez faire . Pourquoi , homme du monde , vous arrêter à un plaisir d'un moment ? Pourquoi occuper tous vos soins & toutes vos pensées , pour amasser des choses que vous n'emporterez pas ? Pourquoi assiéger tous les matins la porte des Grands ? Ne pensez qu'à une seule chose . C'est le Fils de Dieu qui l'a dit (a) : *Potro unum est necessarium : Il n'y a qu'une chose nécessaire ; il n'y a qu'une chose importante , qui est notre salut : In me unicum negotium est*, dit saint Augustin : Je n'ai qu'une affaire , & cette affaire est bien secrète ; elle est dans le fond de mon cœur , c'est une affaire qui se doit passer entre Dieu & moi ; & comme elle est de si grande importance , elle doit toute ma vie , tous les jours , toutes les heures , à tout moment , occuper mes soins & mes pensées .

(a) Luc.
X. 42.

Voilà , *Messieurs* , l'affaire à laquelle s'est occupé Nicolas Cornet . Entrez dans le sentiment de ce grand homme , imitez ses vertus , pratiquez l'humilité comme lui , aimez l'obscurité comme il l'a aimée . Mais avant que de finir , il faut que je m'adresse à toi ; Roiale Maison , & que je te dise deux mots . Célébre ta mémoire , conserve ton souvenir ; & si je puis demander quelque récompense pour ses travaux , imite ses vertus , va croissant de perfection en perfection . Ce grand exemple est digne d'être imité . Mais je me trompe , tu l'imites , & dans la doctrine & dans ses mœurs ; continue & persévère . Et vous , grandes Manes , je vous appelle , forcez de ce tombeau . Je crois que vous êtes dans la gloire ; mais si vous n'êtes pas encore dans le Sanctuaire , vous y serez bientôt . Nous allons tous offrir à Dieu des Sacrifices pour votre repos . Souvenez-vous de cette Maison Royale que vous avez si tendrement chérie , & lui procurez les bénédictions du Ciel . C'est ce que je vous souhaite au nom du Pere , & du Fils , & du Saint-Esprit . Amen .

A V E R T I S S E M E N S ⁵²⁵

DE L'EDITEUR DE PARIS

Pour les cinq premiers Volumes (1) de cette
Collection des Oeuvres

DE M. JACQUES-BENIGNE BOSSUET EVÊQUE DE MEAUX :

AVEC DES REMARQUES

DE L'EDITEUR DE VENISE.

I.

A V E R T I S S E M E N T

Pour le I. Volume de cette Collection.

Selon le plan (2) que nous nous sommes proposé dans la Collection de toutes les Oeuvres de M. Jacques-Benigne Bossuet Evêque de Meaux, nous les avons divisées en trois corps différens ; dont le premier ne comprendra que celles que l'Auteur a publié lui-même (3) en François ; le second ses Oeuvres Françoises posthumes ; & le troisième ses Oeuvres Latines, tant celles qui furent données au public par l'Auteur, que celles qui parurent après sa mort. Nous allons commencer par donner de suite ce que notre savant Prélat a écrit sur les matières de Controverse.

I.

Exposition de la Doctrine de l'Eglise Catholique.

Parmi les Oeuvres du grand Evêque de Meaux, on donne le premier rang à l'*Exposition de la Doctrine de l'Eglise Catholique*, où sont détruites les fausses opinions que l'Hérésie nous imputoit. Cette *Exposition* doit être regardée à juste titre comme un chef-d'œuvre en ce genre d'écriture, & peut-être comme l'Ouvrage le plus excellent de M. Bossuet : Ecrit admirable, dit un savant Au-

(1) Voyez la Note dernière dans l'Avertissement mis à la tête de ce IX. Volume.

(2) Comme nous avons ajusté les Avertissemens de l'Editeur de Paris, à cette édition : c'est pourquoi cette introduction est de notre façon.

(3) Ce fut en effet le premier dessein. Mais ensuite, tant pour la connexion des matières, que pour compléter les Volumes IX. & X. on y a inséré quelques Pièces posthumes.

teur (1), singulièrement adopté par le Clergé de France, honoré des éloges de tous les Théologiens & de tous les Prélats étrangers, comblé de louanges par *Innocent XI.*, traduit dans toutes les Langues, & repandu par toute la terre.

On y reconnoit en effet (2) dans l'illustre Auteur un talent merveilleux à demêler sans peine les questions les plus embarrassées, en écartant tout ce qu'on y mêle d'étranger, & en présentant à l'esprit tout ce qu'il y a d'essentiel, sous l'idée la plus nette & la plus simple.

L'Europe Chrétienne, dit un autre Savant (3), ouvrit les yeux au nouveau rayon de lumière que l'*Exposition* du grand Evêque de Meaux repandit. Les chimères de la superstition, les calomnies de l'hérésie se dissipèrent. Et si les faux Pasteurs feignirent de n'y pas trouver les vrais traits de l'Eglise Romaine, ils furent confondus par la voix de Rome même, qui reconnut sa foi toute simple & toute pure dans ce fidèle miroir. Ils furent consternés par la désertion publique de la plus noble partie de leurs troupeaux. On s'empresça par-tout, en toute langue, de parler comme l'Evêque, & de croire selon sa foi.

Turenne devenu Catholique, poursuit-il, avoit ôté aux errans leurs vains prétextes : *Bossuet* leur ôta leurs préjugés. L'hérésie trembla dès ce moment, privée de son plus fort appui par la conversion de l'un, sapée dans ses fondemens par la doctrine de l'autre. En un mot cet Ouvrage immortel de l'*Exposition de la Doctrine de l'Eglise* commença, dès qu'il parut, à produire des fruits durables dans tous les siècles.

Ce Traité (4) fut composé en 1668. pour l'instruction particulière du Marquis de Dangeau * (5). Ce Seigneur, aussi-bien que M. son frere (depuis Abbé) avoient hérité de Madame leur mere, petite-fille du fameux *Dupleffis Mornay*, beaucoup d'attachement pour la Nouvelle Réforme. Ce Traité qui n'étoit encore que manuscrit, fut communiqué au Maréchal de *Turenne*, & ne servit pas peu à sa conversion: il en fut si touché, qu'il en fit faire grand nombre de Copies, qu'il communiqua à quelques Protestans de ses amis. Cet

* REM. II. Ouvrage courut ainsi en manuscrit pendant près de quatre ans *, après lesquels M. *Bossuet* le fit imprimer sur la fin de l'année 1671.

(1) Eloge histor. de M. *Bossuet*, à la tête du Recueil de ses *Oraisons funèbres* de l'édit. de Paris 1731. in-8. pag. xiv.

(2) V. les *Mémoires* du P. *Nicéron*, tom. II. pag. 254.

(3) C'est le R. P. de la Rue dans l'Eloge de M. *Bossuet*, III. Point.

(4) Ici commence l'Editeur Parisien, dans l'Avertis. du Tom. III. pag. 3.

(5) Les étoiles (*) font de renvois aux *Remarques* placées après chacun de ces *Avertissemens*.

avec les Approbations de plusieurs Evêques, & des Théologiens les plus habiles *.

Le dessein de ce Traité est de proposer les vrais sentimens de l'Eglise Catholique, & de les distinguer de ceux qui lui ont été faussement imputés; & afin que personne ne pût douter que ce qui est avancé, ne fût le sentiment de toute l'Eglise, M. *Bossuet* promet dès le commencement, I. De ne parler que d'après le Concile de Trente, dans lequel l'Eglise a parlé décisivement sur les matieres dont il est question. II. Pour ne point embrasser trop de matieres, M. de Meaux n'entreprend de traiter que des Dogmes qui ont engagé les Réformés à se séparer de la Communion Romaine : & il leur promet que ce qu'il dira pour faire entendre les Décisions du Concile de Trente, sera manifestement conforme à la doctrine de ce même Concile, & aura l'approbation de toute l'Eglise.

Aussi-tôt que ce Livre parut, les Ministres Réformés prirent l'alarme. Un Anonyme, que l'on a vu depuis être M. de la Bastide, prit la plume, & fit une Réponse qui fut approuvée par les Ministres de Charenton. M. *Noguer*, habile Ministre, se mit aussi sur les rangs; & ils reprocherent l'un & l'autre à M. *Bossuet* que sa doctrine n'étoit pas la même que celle de l'Eglise Romaine; & que dans le dessein d'attirer à son parti les Réformés, il avoit pris des adoucissements qui déplairoient à l'Eglise de Rome, sans satisfaire les Protestans: parce qu'à les bien examiner, ils n'avoient pour tout mérite, qu'un tour adroit & délicat, plus capable de surprendre les esprits superficiels, que de convaincre les personnes qui savent penser. Voilà ce que disoient les Protestans *.

L'Edition qui parut en 1680. auroit dû lever toutes ces difficultés: mais céde-t-on aisément, lorsqu'on dispute en matiere de Religion? Le Livre de M. *Bossuet* ne devoit point, selon les Ministres, être approuvé de l'Eglise de Rome: on voioit à la tête de cette nouvelle édition un Bref du Pape, & quantité d'Approbations des plus illustres Théologiens du saint Siége, qui attestoient que la doctrine qui y étoit contenue, étoit celle qu'on enseignoit dans toute l'Eglise.

Cette Edition est accompagnée d'un long Avertissement, dans lequel on démontre que la doctrine de l'Eglise Catholique n'a jamais été bien entendue des Réformés, & que les auteurs du Schisme l'avoient défigurée pour la rendre odieuse à leur parti. L'Auteur fait voir que la doctrine de l'*Exposition* est entièrement conforme au Concile de Trente; qu'en vain les Ministres voudroient objecter contre cette doctrine les sentimens de quelques Docteurs particuliers: on leur répond que c'est un détail dans lequel on n'est point obligé d'entrer pour le présent, & qui ne doit pas former un point de controverse; parce qu'il est certain que les opinions, quel-

* REM.

* REM.

IV.

les qu'elles soient , aussi bien que certaines pratiques particulieres qui ne sont point conformes à l'esprit & aux Décrets du Concile de Trente , ne prouvent rien contre la Religion ; ni contre la doctrine de l'Eglise Catholique : personne n'est obligé de les approuver , ni de les suivre ; ainsi les Prétendus-Réformés ont tort de les alléguer pour prétexte de leur rupture.

Cette nouvelle Edition fut attaquée par les mêmes personnes qui avoient écrit contre la précédente . L'Anonyme (*M. de la Bastide*) fit une seconde Réponse * . M. *Noguer* écrivit aussi : & le Ministre *Jurieu* publia son * *Préservatif* en 1681. Les Réformés d'Angleterre prirent aussi parti dans cette querelle . M. *VVake* * savant Anglois donna à Londres en 1686. une *Exposition de la doctrine de l'Eglise Anglicane* , sur les *Articles expliqués par M. Bossuet dans son Exposition de la Foi* : l'Auteur y fait à sa façon l'Histoire du Livre de ce Prélat. On répondit à M. *VVake* , qui fit imprimer la même année une Défense de son Ouvrage : en 1688. il donna une seconde Défense de la doctrine de son Eglise , contre les nouvelles objections de M.

* REM. *Bossuet* & de son Apologiste * .

VII. Entre les différens reproches que les Auteurs de ces Ouvrages faisoient à M. *Bossuet* , ils insistoient particulièrement sur les changemens qui avoient été faits dans les différentes éditions de son Livre : ils prétendoient que la premiere étoit fort différente des autres , & que l'on avoit été obligé de la supprimer . Voici ce que ce Prélat écrivit à ce sujet (1) .

„ Je n'aurois rien à remarquer sur cet Ouvrage , ni sur l'Avertissement qui a été mis à la tête de la seconde Edition avec les
 „ Approbations ; si les Protestans n'avoient affecté de relever depuis peu dans leurs Journaux ce que quelques-uns d'eux avoient
 „ avancé , qu'il y avoit eu une premiere Edition de ce Livre fort
 „ différente des autres , & que j'avois supprimée : ce qui est très-faux .
 „ Ce petit Livre fut d'abord donné manuscrit à quelques personnes particulieres , & il s'en répandit plusieurs Copies. Lorsqu'il
 „ le fallut imprimer , de peur qu'il ne s'altérât , & aussi pour une
 „ une plus grande utilité , je résolus de le communiquer non seulement aux Prélats qui l'ont honoré de leur Approbation , mais
 „ encore à plusieurs personnes savantes pour profiter de leurs avis ,
 „ & me réduire tant dans les choses , que dans les expressions , à la précision que demandoit un Ouvrage de cette nature . C'est
 „ ce qui me fit résoudre à en faire imprimer un certain nombre , pour mettre entre les mains de ceux que je faisois mes
 „ Censeurs. La petitesse du Livre rendoit cela fort aisé ; & c'étoit
 „ un soulagement pour ceux dont je demandois les avis . Le plus

(1) Cette Pièce a été imprimée à la fin des *Avertissemens* que M. *Bossuet* publia en 1689. dans l'endroit où il faisoit lui-même la *Revue de ses Ouvrages* .

„ grand nombre de ces Imprimés m'est revenu, & je les ai enco-
 „ re, notés de la main de ces Examineurs que j'avois choisis,
 „ ou de la mienne, tant en marge, que dans le texte. Il y a deux
 „ ou trois de ces Exemplaires qui ne m'ont point été rendus; au-
 „ si ne me suis-je pas mis fort en peine de les retirer. Messieurs
 „ de la Religion Prétendue-Réformée, qui se plaisent assez à cher-
 „ cher de la finesse & du mystère dans ce qui vient de nous, ont
 „ pris de-là occasion de débiter que c'étoit-là une Edition que j'avois
 „ supprimée; quoique ce ne fût qu'une Impression qui devoit être
 „ particulière, comme on vient de voir, & qui en effet l'a telle-
 „ ment été, que mes Adversaires n'en rapportent qu'un seul Exem-
 „ plaire, tiré, à ce qu'ils disent, de la prétendue Bibliothèque de
 „ feu M. de Turenne, à qui cette Impression ne fut point cachée,
 „ pour les raisons que tout le monde peut savoir „.

„ Voilà tout le fondement de cette Edition prétendue. On a em-
 „ bellí la fable de plusieurs inventions, en supposant que cet Ou-
 „ vrage avoit été extrêmement concerté, & en France, & avec Ro-
 „ me; & même que cette Impression avoit été portée à la Sorbon-
 „ ne, qui au lieu d'y donner son approbation, y avoit changé
 „ beaucoup de choses *: d'où l'on a voulu conclure que j'avois * REM.
 „ varié moi-même dans ma Foi, moi qui accusois les autres de I.X.
 „ variations. Mais premièrement, tout cela est faux: secondement,
 „ quand il seroit vrai au fond, il n'importeroit en rien „.

„ Premièrement donc, cela n'est pas. Il n'est pas vrai qu'il y
 „ ait eu autre concert que celui qu'on vient de voir, ni qu'on ait
 „ consulté la Sorbonne, ni qu'elle ait pris aucune connoissance de
 „ ce Livre, ni que j'aie eu besoin de l'approbation de cette célé-
 „ bre Compagnie. En général elle sait ce qu'elle doit aux Evêques,
 „ qui sont par leur caractère les vrais Docteurs de l'Eglise; & en
 „ particulier, il est public que ma doctrine que j'ai prise dans son
 „ sein, ne lui a jamais été suspecte: ni quand j'ai été dans ses
 „ Assemblées simple Docteur, ni quand j'ai été élevé, quoiqu'in-
 „ digne, à un plus haut ministère. Ainsi, tout ce qu'on dit de
 „ l'examen de ce Corps, ou même de ses censures, est une pure
 „ illusion; autrement les Registres en seroient foi: on n'en produit
 „ rien, & je ne m'exposerois pas à mentir à la face du soleil sur
 „ une chose où il y auroit cinq cens témoins contre moi, si j'en
 „ imposois au public „.

„ C'est donc déjà une évidente calomnie que cette prétendue cen-
 „ sure, ou répréhension de la Sorbonne, comme on voudra l'appel-
 „ ler. Le reste n'est pas plus véritable. Toutes les petites corre-
 „ ctions qui ont été faites dans mon *Exposition*, se sont faites par
 „ moi-même sur les avis de mes amis, & pour la plupart sur mes
 „ propres réflexions. Au reste, ceux qui voudront examiner les
 „ changemens qu'on m'objecte, n'ont qu'à consulter le propre

„Exemplaire qu'on m'oppose , entre les mains de ceux qui s'en
 „font servis: ils verront que ces changemens ne regardent que l'ex-
 „pression & la netteté du stile ; & ils demeureront d'accord qu'il
 „n'y a non plus de conséquence à tirer des corrections de cet Im-
 „primé , que de celles que j'aurois faites sur mon manuscrit dont
 „il renoit lieu „.

„Mais après tout , supposé qu'il y eût eu quelque correction di-
 „gne de remarque , au lieu que toutes celles qu'on a rapportées
 „ne méritoient même pas qu'on les relevât : quand a-t-il été dé-
 „fendu à un particulier de se corriger soi-même , & de profiter
 „des réflexions de ses amis , ou des siennes ? Il est vrai qu'il est
 „honteux de varier sur l'*Exposition* de la Croiance , dans les Actes
 „qu'on a dressés , examinés , publiés , avec toutes les formalités
 „nécessaires pour servir de règle aux Peuples ; mais il n'y a rien
 „de semblable dans mon *Exposition* : c'est en la forme où elle est
 „que je l'ai donnée au public , & qu'elle a reçu l'approbation de
 „tant de sçavans Cardinaux & Evêques , de tant de Docteurs , de
 „tout le Clergé de France , & du Pape même . C'est en cette
 „forme que les Protestans l'ont trouvée pleine des adoucissements ,
 „ou plutôt des relâchemens qu'ils y ont voulu remarquer ; & ce-
 „la étant posé pour indubitable , comme d'ailleurs il est certain
 „que ma doctrine est demeurée en tous ses points irrépréhensible
 „parmi les Catholiques , elle sera un monument éternel des ca-
 „lornies dont les Protestans ont tâché de défigurer celle de l'E-
 „glise ; & on ne doutera point qu'on ne puisse être très-bon Ca-
 „tholique en suivant cette *Exposition* , puisque je suis avec elle de-
 „puis vingt ans dans l'Episcopat , sans que ma Foi soit suspecte à
 „qui que ce soit „.

Il y a eu plusieurs Traductions de cet Ouvrage . On en verra

* REM. l'Histoire dans l'Avertissement de l'Auteur * . Nous observerons
 X. seulement ici une chose qui y est omise : c'est que la Traduction
 Latine dont il y est parlé , est du sçavant Abbé *Fleury* : elle fut re-
 vue exactement par M. *Bossuet* , de sorte qu'elle peut passer pour
 son Ouvrage ; c'est ainsi qu'en parle M. l'Abbé *Fleury* lui-même

* REM. dans une Lettre qu'il écrivit à M. l'Abbé *Papillon* , le 6. Janvier
 XI. 1716. On la trouve dans la *Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne* * .

* REM. C'est donc à tort que M. *Sculter* avança en 1684. * que la Doctri-
 XII. ne de l'*Exposition* de M. *Bossuet* , ne se trouvoit point dans la Tra-

* REM. duction de M. *Fleury* * .
 XIII.

I I.

*Conférence avec M. Claude Ministre de Charenton,
sur la matière de l'Eglise.*

Nous allons rendre compte de la Conférence de M. Bossuet avec le Ministre Claude. Voici ce qui l'occasionna.

Mademoiselle de Duras, zélée Protestante, s'étoit sentie vivement touchée à la lecture du Traité de l'*Exposition de la Foi*, qui, quelques années auparavant, avoit fait des impressions si salutaires sur le grand Turenne son Oncle : elle souhaitoit depuis long-tems d'entrer dans le sein de l'Eglise ; mais il lui restoit encore des doutes, qui l'empêchoient d'effectuer ses desirs. Cependant, fatiguée de ses incertitudes, elle résolut de s'adresser à M. de Meaux, pour en tirer des éclaircissemens capables de la décider ; & afin que ce qui faisoit la matière de ses inquiétudes fût discuté à la rigueur, elle prit le parti de mettre vis-à-vis M. Bossuet, le plus savant & le plus délié Protestant qu'il y eût alors, le Ministre Claude : Ils consentirent l'un & l'autre à entrer en Conférence.

Elle fut indiquée pour le 1. Mars 1678. M. de Meaux en fut averti par une Lettre que lui écrivit M. le Duc de Richelieu. Le Prélat se rendit à Paris au tems marqué. La veille il alla rendre visite à Mademoiselle de Duras, qui lui dit qu'elle souhaiteroit que la question de l'autorité de l'Eglise fût le sujet de la Conférence. M. de Meaux y consentit d'autant plus volontiers, que l'éclaircissement de cette question emportoit la décision de tout le reste. M. Bossuet en fit sentir toute l'importance à Mademoiselle de Duras, par une instruction particulière qu'il fit à l'instant, pour la préparer à entendre utilement ce qui seroit dit dans la Conférence du lendemain. Il lui fit voir que les Catholiques & les Protestans n'ont qu'un même Simbole ; leur profession de Foi sur l'Eglise est la même ; ils disent tous : *Je crois l'Eglise Catholique*. Mais les Catholiques croient que cette Eglise est infaillible dans ses décisions : l'erreur ne peut y entrer, parce que les portes de l'Enfer ne peuvent prévaloir contre elle. Il ne faut point d'examen après ses Décrets : tout Fidèle obéit quand elle a parlé.

Les Protestans au contraire enseignent que cette Eglise peut errer ; qu'elle peut même être anéantie ; que croire à l'Eglise, c'est croire aux hommes, &c. Cependant leurs Sinodes agissent de façon à faire entendre qu'ils exigent de la part des particuliers une soumission absolue : sans cela pourquoi exigeroit-on le serment d'exécuter ce qui y sera décidé ? M. Bossuet lui fit voir les différentes contradictions qui se trouvent à ce sujet dans la doctrine des Réformés, par des Articles tirés du Livre de leur Discipline, qu'il avoit apporté avec lui.

Sur la fin de cette conversation, Madame la Comtesse de Roye, Sœur de Mademoiselle de Duras, vint lui dire que le lendemain il n'y auroit point de Conférence, parce qu'on avoit fait défense au Ministre Claude de s'y trouver. On ne dit point d'où venoit cette défense, ni par qui elle fut levée; car la Conférence se tint au jour marqué. Mademoiselle de Duras étant allée le matin rendre visite à M. de Meaux avec une personne de sa Communion, Madame la Comtesse de Roye vint les avertir que si on vouloit se trouver chez elle vers les trois heures, M. Claude s'y trouveroit aussi.

De part & d'autre chacun fut exact au rendez-vous. Il y eut peu de personnes d'invitées, pour assister à cette Conférence: mais tous ceux qui s'y trouverent étoient de la Religion Réformée, excepté Madame la Maréchale de Lorge. C'étoit un spectacle assez intéressant que de voir vis-à-vis l'un de l'autre, deux Adversaires, les plus capables qu'il y eût alors de soutenir les intérêts de leurs Partis. M. de Meaux fait lui-même en différens endroits de grands éloges de la science, de la politesse & de la douceur du Ministre Claude. Il écoutoit patiemment; il parloit nettement & avec force; il pressoit les difficultés avec la dernière précision; & il ne s'écarteroit jamais de l'objection proposée, que lorsque la foiblesse de sa cause l'obligeoit d'avoir recours aux subtilités.

(*) Imprimé à Charenton en 1667.

M. de Meaux ouvrit la Conférence, par les Articles du Livre (*) de la Discipline Réformée, qui avoient déjà été le sujet de l'instruction particulière, que ce Prélat avoit faite la veille à Mademoiselle de Duras. Ces Articles sont tirés du Chap. V. des Consistoires, du Synode de Vitré & de celui de Charenton, & tendent à détruire toute autorité infaillible. M. de Meaux objecta au Ministre, que s'il n'y a point d'autorité infaillible, un particulier pourra donc croire qu'il entend mieux la parole de Dieu que tout un Concile, & que toute l'Eglise: cette conséquence fut avouée. M. Bossuet ajouta: ce particulier pourra donc croire de même qu'il a plus de raison, plus de grâces, plus de lumière, & plus enfin le Saint-Esprit, que le reste de l'Eglise. N'est-il pas visible qu'alors il y aura autant de Religions qu'il y a de particuliers?

Le Ministre répondit que les Synodes remédioient à l'inconvénient de la multiplicité des Religions; que c'étoit de-là que partoient l'instruction qui indiquoit à chacun ce qu'il devoit croire: mais ces Synodes, ajoutoit-il, ne sont point infaillibles; ils sont seulement très-utiles.

M. de Meaux repliqua que les Synodes n'étoient point établis pour la simple instruction dont un particulier savant pouvoit quelquefois mieux s'instruire que tout un Synode: que ce qu'on devoit attendre de ces sortes d'Assemblées, étoit une décision par autorité, qui fixât l'ignorant qui doute, & qui fît céder le superbe qui contredit. Sans cela: quel bien peut-on en tirer? De quelle utilité peu-

vent donc être ces Sinodes, si chacun après la décision peut croire qu'il a lui seul assez de lumière & de grace pour mieux sentir la vérité? M. de Meaux démontre ici au Ministre que si on laisse à chaque particulier la liberté de l'examen, c'est introduire nécessairement l'*Indépendantisme*, contre lequel M. Claude s'étoit fortement élevé dès le commencement de la dispute.

Pour prouver qu'un particulier pouvoit mieux penser que toute l'Eglise, le Ministre proposa l'exemple de la Synagogue, qui en condamnant Jesus-Christ, jugea par conséquent qu'il n'étoit pas le Messie: voilà l'Eglise qui juge, dit-il: cependant un particulier qui eût reconnu & adoré Jesus-Christ, n'auroit-il pas mieux jugé, & n'auroit-il pas mieux entendu l'Ecriture que toute la Synagogue? Et pour appuyer la légitimité de l'examen particulier, il alléguait l'exemple des Béroéens ^{(a) Act. XVII. 11.}, qui quoiqu'instruits par S. Paul, examinoient ensuite les Ecritures, pour voir par eux-mêmes la vérité de ce que cet Apôtre leur avoit annoncé.

M. de Meaux remarque ici que cette difficulté sur laquelle le Ministre s'étendit avec beaucoup de subtilité, fit une vive impression sur toute l'Assemblée. Ce Prélat y répondit en représentant au Ministre que la Synagogue ne devoit jouir des prerogatives de l'infailibilité que pendant le tems limité par Dieu même, & annoncée par ses Prophètes, c'est-à-dire jusqu'au Messie. Aussi-tôt que Jesus-Christ parût, la Synagogue tombe, & fait place à une nouvelle Alliance que Jesus-Christ scelle de son Sang, & à laquelle il communique son infailibilité; de façon que se retirant dans le sein de son Pere, c'est elle seule qu'il faut écouter. Donnez-nous Jesus-Christ, dit M. Bossuet, enseignant lui-même; il ne nous faut point d'Eglise: mais si vous ôtez l'Eglise, il nous faut Jesus-Christ en personne. Il faut lire dans l'Ouvrage même tout le détail de cette Réponse.

Par rapport à l'exemple tiré des Actes des Apôtres où l'on voit les Béroéens examiner les Ecritures par eux-mêmes, après avoir entendu saint Paul; M. de Meaux distingue les Fidèles qui doivent être enfans soumis, avec ceux qui délibèrent d'entrer dans l'Eglise: à ceux-ci, on ne peut guères leur proposer de se rendre à une autorité dont ils doutent; mais pour les enfans fidèles ils doivent se soumettre à l'autorité. On voit que dans le Concile de Jérusalem les Apôtres décident par l'autorité du Saint-Esprit. Paul & Silas porteurs de la décision du Concile, parcourent les Eglises, en enseignant de garder ce qui a été jugé par les Apôtres. Voilà l'ordre qui doit être observé: examen dans le Concile, obéissance après la décision: examen aussi pour ceux de Béroée, qui n'étant point dans l'Eglise n'avoient point d'autorité qui les réglât: fournison de la part de ceux qui appartiennent à l'Eglise, parce qu'ils doivent reconnoître son autorité: en se conduisant ainsi, on est délivré du

peril de l'examen particulier, dont l'erreur est trop souvent le résultat.

Après que l'Article de l'examen particulier eut été long-tems & vivement discuté, Mademoiselle de Duras demanda à M. de Meaux de conférer avec le Ministre sur la séparation des Réformés d'avec l'Eglise Romaine. Ce Prélat fit voir alors que les Chefs de la Réforme avoient suivi en tout point la conduite des anciens Hérétiques, en formant leur Eglise, & que jamais aucun d'eux ne répondroit d'une façon satisfaisante à la question qu'on faisoit autrefois aux Ariens, & qu'on peut faire aujourd'hui aux Réformés : *Où étiez-vous hier ?* Pourquoi vous êtes-vous séparés ? Le Ministre l'interrompit pour dire qu'ils ne s'étoient point séparés, mais qu'on les avoit chassés de l'Eglise dans le Concile de Trente. M. de Meaux lui prouva qu'avant la décision du Concile, les Chefs de la Réforme ne cherchoient qu'à faire schisme, & disoient à leurs prosélites aussi haut que les Ministres modernes l'ont dit depuis : *Sortez de Babylone, mon peuple*, &c. Et M. Bossuet lui aiant demandé, si les Réformés seroient dans l'Eglise si on ne les en eût pas chassés, il convint que non : & il ajouta, qu'en se séparant ils avoient emporté la véritable Eglise avec eux, & que tous ceux qui formoient le Corps de la Réforme avoient été pris dans le sein même de l'Eglise. M. de Meaux lui répond qu'en cela son Parti n'avoit rien de différent des autres Hérétiques, qui en formant leurs Eglises n'ont pas été chercher des Paiens ; ils l'ont toute composée de Chrétiens nourris dans le sein de l'Eglise.

Le Ministre voulut répondre au reproche qu'on lui faisoit de la nouveauté de sa Secte, par l'exemple des Paiens qui ont fait autrefois le même reproche aux Chrétiens. En effet, ajoute-t-il, le Christianisme étoit nouveau, à le regarder dans l'état immédiatement précédent. M. de Meaux répond au Ministre en lui demandant, si lorsque J. C. commença sa prédication on pouvoit dire de lui comme on le dit des Réformés : *On ne parloit pas hier de vous*. Qu'étoit-ce donc, ajoute-t-il, que les témoignages si authentiques de S. Jean-Baptiste, d'Anne la Prophétesse, de Siméon, des Mages, & ceux même des Pontifes, qui consultés par Hérode sur le lieu de sa naissance, répondent si clairement que c'étoit Bethléem ?

(a) *Héb. Xiii. 2.* Le reproche de nouveauté ne peut donc point tomber sur J. C. ni sur sa Religion (a) : *Il étoit hier, il est aujourd'hui, & il sera aux siècles des siècles*. Toute la nouveauté consiste dans ce changement, du Christ attendu, au Christ venu. Après que la difficulté proposée par le Ministre eut été bien discutée, on se sépara.

Le lendemain M. de Meaux alla rendre visite à Mademoiselle de Duras, & il lui donna de nouvelles instructions : il les renouvela encore quelque tems après dans une conversation qu'il eut avec cette Demoiselle dans l'appartement de Madame la Duchesse de Richelieu.

lieu à S. Germain. Enfin, le 22. Mars 1678. elle fit son Abjuration dans l'Eglise des RR. PP. de la Doctrine Chrétienne, entre les mains de M. Bossuet. Mademoiselle de Duras mourut l'année suivante; elle étoit alors Dame d'Atour de S. A. R. Madame la Duchesse d'Orléans.

Il y a eu deux éditions in 12. de la Relation de cette Conférence. La première en 1681. & la seconde en 1687. avec un Avertissement de M. Bossuet*.

Le Ministre fit aussi une Relation à laquelle il joignit une Réponse aux Instructions que M. de Meaux avoit faites à Mademoiselle de Duras. M. Bossuet réfute l'une & l'autre dans un Ouvrage intitulé: *Réflexions sur un Ecrit* (1) de M. Claude. On l'a joint à la Relation de ce Prélat. Les objections que le Ministre avoit déjà faites dans la Conférence, y reparoissent dans un nouveau jour; & M. de Meaux donne aussi un nouveau tour & un peu plus d'étendue à ses réponses. Il résume à la fin les inconvéniens de la Doctrine Réformée; & il fait voir qu'une Religion qui abandonne tout à l'examen des particuliers, rend ceux-ci indociles & présomptueux: que c'est en vain qu'elle vante l'autorité de l'Ecriture, puisque chacun est libre de l'expliquer à sa façon: que par sa séparation d'avec toutes les Eglises Chrétiennes, elle a pris le caractère des anciennes Sectes hérétiques: que les abus qu'elle s'imaginoit trouver dans l'Eglise Catholique n'auroit jamais dû l'engager dans un schisme, qui a donné naissance à tant de désordres*.

Peu* de tems après la célèbre Conférence que M. de Meaux eut avec le Ministre Claude; ce Ministre objecta le passage de S. Augustin contre Maximin Arien* à Mademoiselle de Duras, chez qui s'étoit tenue la Conférence.. L'objection fut communiquée à M. de Meaux qui fit la Réponse suivante, que nous insérons ici, pour ne rien perdre des Ouvrages de ce grand homme.

„ Depuis notre Conférence, dit M. Bossuet, M. Claude a objecté à Mademoiselle de Duras un passage de S. Augustin tiré du deuxième Livre contre Maximin Arien, où il parle ainsi (a): Je ne dois point maintenant vous alléguer comme un préjugé le Concile de Nicée, comme vous ne devez point m'alléguer celui de Rimini. Ni je ne reconnois l'autorité du Concile de Rimini, ni vous ne reconnoissez celle du Concile de Nicée. Servons-nous des autorités de l'Ecriture sainte, qui ne sont pas particulières à chacun de nous, mais qui sont reçues des uns & des autres: & faisons par ce moyen combattre la chose avec la chose, la cause avec la cause, la raison avec la raison. „

„ Il est aisé de voir que ces paroles ne font rien du tout à la

(1) Cet Ecrit avoit pour titre: *Réponse au Livre de M. de Meaux, intitulé: Conférence avec M. Claude, Ministre de Charenton*. A la Haye, 1683. C'est une Note de l'Editeur de Paris. Voyez *Alta Erud.* an. 1683. p. 231. & 1684. p. 373.

* REM.

XIV.

* REM.

XV.

* REM.

XVI.

* REM.

XVII.

(a) Aug.
corr. bla-
zimin. lib.
II. cap.
XIV. p. 1.
edit. 83.

„ question , qui est entre les Catholiques & Messieurs les Prétendus-Réformés . „

„ Il s'agit entre eux de savoir , s'il faut recevoir sans examiner les Décrets de l'Eglise universelle , faits dans les Conciles généraux . „

„ Or il est clair que S. Augustin ne dit pas que les Catholiques ne doivent pas recevoir sans examiner le Décret du Concile de Nicée ; mais que lui S. Augustin ne doit pas objecter l'autorité de ce Concile à un Arien qui n'en convient pas . „

„ Le procédé de S. Augustin est tout semblable à celui d'un Catholique , qui aiant à traiter du Mystère de la Grace avec un Protestant , lui diroit : Je ne dois pas ici agir contre vous par le Concile de Trente , ni vous contre moi par le Synode de Dordrecht ; parce que vous ne recevez pas l'un , comme je ne reçois pas l'autre . Traitons la chose par les Ecritures qui sont communes entre nous . „

„ Personne ne dira que le Catholique déroge par ce procédé à ce qu'il croit de l'autorité des Conciles , ni de celui de Trente en particulier ; & pour omettre en ce lieu ce que le Protestant lui conteste , il ne s'ensuit pas pour cela qu'il l'abandonne . „

„ Mais , dira-t-on , S. Augustin croit-il qu'il faille s'en tenir sans examiner , à l'autorité de l'Eglise universelle ? Oui sans doute : & trois faits incontestables le vont faire paroître . „

„ I. Fait . Il dispute contre les Pelagiens , & leur prouve le péché originel par le Batême de petits enfans ; & voici comment il établit sa preuve (a) : *C'est une chose , dit-il , solidement établie : on peut souffrir ceux qui errent dans les autres questions qui ne sont pas décidées par l'autorité de l'Eglise : c'est-là que l'erreur se doit tolérer ; mais elle ne doit pas entreprendre d'ébranler le fondement de l'Eglise .*

„ Ce qu'il appelle ébranler le fondement de l'Eglise , c'est douter de ses décisions . „

„ II. Fait . Les Pelagiens avoient été condamnés par les Conciles d'Afriques ; & le Pape avoit confirmé les Décrets de ces Conciles : personne dans l'Episcopat ne reclamoit que quatre ou cinq Evêques Pelagiens . S. Augustin explique à son peuple ce qui s'étoit passé (b) : *Deux Conciles d'Afrique tenus sur cette matière , ont été , dit-il , envoyés au saint Siège : les réponses en sont venues : la cause est finie : plaise à Dieu que l'erreur finisse .*

„ Les affaires sont finies parmi les Chrétiens , quand le saint Siège en convient avec l'Episcopat : „

„ III. Fait . S. Augustin dispute contre les Donatistes , qui disoient que le Batême donné par les hérétiques n'étoit pas valable , & qu'il le falloit réitérer . Ces hérétiques alléguoient l'autorité de S. Cyprien ; qui avoit soutenu leur sentiment . S. Augustin excuse S. Cyprien sur ce qu'il a erré avant qu'il fût décidé par l'auto-

(a) Serm.
CCXCIV.
alias XII.
de verbis
Apost.
cap. XXI.

(b) Serm.
CXXXI.
alias II.
de verbis
Apost. c. X.

rité de l'Eglise universelle, que le Batême se pouvoit donner valablement hors de l'Eglise : & *Nous-mêmes*, dit-il (a), nous n'oserions pas l'affurer, si nous n'étions appuyés sur l'autorité & le consentement de l'Eglise universelle; à laquelle S. Cyprien auroit cédé sans difficulté, si la vérité eût été dès lors éclaircie & confirmée par un Concile universel.

Ce que saint Augustin n'oseroit pas assurer sans l'autorité de l'Eglise, non seulement il l'assure après sa décision, mais encore il ne peut croire que S. Cyprien ni aucun homme de bien en puisse disconvenir.

Et il ne se trompe en jugeant ainsi de S. Cyprien, qui avoit enseigné si constamment qu'il falloit condamner sans examen tous ceux qui se séparaient de l'Eglise. Voici comme il en écrit à l'Evêque Antonien sur la doctrine de Novatien Prêtre de l'Eglise Romaine, & auteur d'une Secte nouvelle (b) : Vous me priez de vous écrire quelle hérésie a introduit Novatien. Sachez premièrement, mon cher frere, que nous ne devons pas même être curieux de ce qu'il enseigne, puisque il n'enseigne pas dans l'Eglise. Quel qu'il soit, il n'est pas Chrétien, n'étant pas en l'Eglise de Jesus-Christ.

S. Augustin avoit raison de croire, qu'un homme qui parle ainsi de l'autorité de l'Eglise, n'auroit pas hésité après la décision.

On objecte à Mademoiselle de Duras, qu'il faut bien, quoi qu'on lui dise, qu'elle se serve de sa raison pour choisir entre deux personnes qui lui parlent de la Religion d'une façon si contraire; & ainsi que les Catholiques ont tort de lui proposer une soumission à l'Eglise sans examen.

Mais qui ne voit I. que c'est autre chose d'examiner après quelques particuliers, autre chose d'examiner après l'Eglise?

II. Que si Mademoiselle de Duras est forcée d'examiner après son Eglise, qui lui déclare elle-même qu'elle & tous ses Synodes peuvent se tromper; & qu'il se peut faire qu'elle seule entende mieux la parole de Dieu que tout le reste de l'Eglise ensemble, comme M. Claude le lui a enseigné : il ne s'ensuit pas pour cela que l'Eglise soit faillible en soi, ni qu'il faille examiner après elle; mais que ceux-là seulement doivent faire cet examen, qui qu'on doute de l'autorité infallible de l'Eglise.

III. Les Catholiques ne prétendent pas qu'il ne faille pas se servir de sa raison : car il faut de la raison pour entendre qu'il se faut soumettre à l'autorité de l'Eglise : un fou ne l'entendrait jamais : mais quoiqu'il faille de la raison, il ne s'ensuit pas pour cela que la discussion de ce point soit difficile ou embarrassée, comme celle des autres points. Si peu qu'on ait de raison, on en a assez pour voir qu'un particulier ne doit pas être téméraire pour croire qu'il entend mieux la parole de Dieu que toute l'Eglise.

(a) De Bapt. contra Donat. lib. II. c. IV.

(b) Epist. II. edit. Pamela.

- „ IV. C'est pour cela que Dieu nous a envoyé à l'autorité, comme à une chose aisée: au lieu que la discussion par les Ecritures saintes est infinie, comme l'expérience le fait voir. „
- „ V. Quand l'Eglise propose de se soumettre sans examen à son autorité, elle ne fait que suivre la pratique des Apôtres. „
- (a) *AR.* „ A la première question qui s'est mûe dans l'Eglise, elle a prononcé, en disant (a): *Il a semblé bon au Saint-Esprit & à nous.* Examiner après cela, ce seroit examiner après le Saint-Esprit. „
- XV. 28.* „ La discussion se fit donc dans le Concile des Apôtres: après, on ne laissa plus de discussion à faire aux Fidèles. Paul & Silas (b) alloient parcourant les Villes, leur enseignant de garder ce qui avoit été jugé par les Apôtres & les Prêtres dans Jérusalem. „
- (b) *Ibid.* „ Ceux donc qui ne sont pas dans l'Eglise doivent examiner; & *XVI. 4.* c'est ce que (c) faisoient ceux de Beroée: mais pour ceux qui sont dans l'Eglise, le Concile des Apôtres leur fait voir, qu'il n'y a plus rien à examiner après la décision. „
- (c) *Ibid.* „ Nous avons appris par ce premier Concile à tenir des Conciles pour définir les questions qui s'élèvent dans l'Eglise. Nous devons apprendre quelle est l'autorité des Conciles, par où nous avons appris à tenir les Conciles mêmes. „
- XVII. 17.* „ Encore un mot de S. Augustin (d). *Qui est hors de l'Eglise, ne voit ni entend: qui est dans l'Eglise, n'est ni sourd ni aveugle.* „
- (d) *Enarr.* „ *in Psal.* „ *XLVII.* „ *num. 7.*

I I I.

Réfutation des erreurs contenues dans le Catéchisme de Sieur Paul Ferry, Ministre de la Religion Présendue-Réformée à Metz.

LA *Réfutation du Catéchisme de Paul Ferry* Ministre de Metz, est le premier Ouvrage de M. Bossuet. Il le composa à l'âge de vingt-sept à vingt-huit ans, étant alors Archidiacre de Metz *.

* REM.
XVIII.

Le Ministre Ferry avoit établi deux propositions principales dans son Catéchisme. I. Que la Réformation avoit été nécessaire. II. Qu'autrefois on avoit pu se sauver dans l'Eglise Romaine, mais qu'on ne le pouvoit plus depuis la Réformation.

M. Bossuet répond qu'une Réforme pouvoit être nécessaire par rapport à la discipline & aux mœurs, mais nullement par rapport à la doctrine, qui depuis le commencement de l'Eglise s'est toujours conservée dans toute sa pureté. Toute Réforme qui emporte avec elle la division & le schisme, loin d'être nécessaire, est extrêmement pernicieuse. I. Parce qu'il est impossible de faire son salut dans le schisme. II. Parce qu'il n'est jamais permis de se séparer de l'Eglise. Elle seule peut engendrer des enfans pour le Ciel. M. Bossuet prouve ici l'infailibilité de l'Eglise & l'obéissance qui lui est due par des passages de saint Augustin & de quelques autres

Peres . Il résout plusieurs difficultés que le Ministre avoit formées sur des endroits de S. Bernard , de Gerson , de Pierre d'Ailly ; & il lui fait voir que la Réforme que ces grands hommes desiroient de voir dans l'Eglise , ne regardoit uniquement que les mœurs.

Par rapport à la seconde proposition du Ministre , M. Bossuet lui démontre que , si selon ses principes on a pu se sauver autrefois dans l'Eglise Romaine , on le peut encore aujourd'hui , parce que l'Eglise étant à présent dans les mêmes principes qu'elle avoit dans le tems de la Réforme , les Fidèles qui lui restent attachés sont aujourd'hui dans la voie du salut , comme ils y étoient avant cette Prétendue-Réforme qui a répandu par tout le schisme , le désordre & l'erreur . Ici M. Bossuet détaille une partie des erreurs des Protestans , principalement sur la justification & le mérite des bonnes œuvres ; & il fait voir combien leurs maximes sont contraires à l'Ecriture , à la doctrine des Peres , & par conséquent à celle de l'Eglise : il met dans tout leur jour les principes de S. Augustin sur l'unité de l'Eglise & sur la justification . Cet Ouvrage est terminé par une exhortation pathétique que M. Bossuet fait aux Protestans de rentrer dans le sein d'une Eglise dont ils se sont séparés sans aucune raison , même spécieuse . *

* REM.
XIX.

I V.

Lettre Pastorale de M. l'Evêque de Meaux aux nouveaux Catholiques de son Diocèse , pour les exhorter à faire leurs Pâques , & leur donner les Avertissemens nécessaires contre les fausses Lettres Pastorales des Ministres .

DANS le tems des mouvemens que causa parmi les Réformés la révocation de l'Edit de Nantes , plusieurs d'entre eux rentrent dans le sein de l'Eglise . Les Ministres Réformés mirent tout en œuvre pour tâcher de les rappeler au Calvinisme . Un d'entre eux publia un Ecrit qui portoit pour titre : *Lettres Pastorales aux Protestans de France qui sont tombés par la force des tourmens* . M. de Meaux entreprit de réfuter ces différens Ecrits par une Lettre qu'il adressa aux Nouveaux Convertis de son Diocèse : & comme le tems de Pâques approchoit , il prit pour objet principal la Communion Paschale .

Il fait voir aux Nouveaux Convertis qu'ils doivent venir faire leurs Pâques dans l'Eglise Catholique , parce que les Pasteurs de cette Eglise sont les seuls véritables ; qu'eux seuls possèdent la sainte doctrine qu'ils ont reçue des Apôtres ; qu'eux seuls ont été constamment unis à la Chaire de Pierre , qui dès les premiers siècles du Christianisme a toujours été regardée comme la tige de l'unité Ecclésiastique . M. Bossuet explique à cette occasion un passage de

saint Cyprien dont l'Auteur Protestant avoit abusé; & il démontre que la doctrine de ce Pere le condamne comme un faux Pasteur. Selon saint Cyprien, l'Eglise est une, l'Episcopat est un: pour le posséder légitimement, il faut pouvoir remonter jusqu'à la source de l'unité, c'est-à-dire jusqu'aux Apôtres, & par eux jusqu'à Jesus-Christ. M. de Meaux applique cette maxime aux Pasteurs de la Prétendue-Réforme, & il leur demande quels sont les Fondateurs de leurs Eglises? tous Laïcs, créés Pasteurs par des Laïcs comme eux, contre les maximes de l'Antiquité & la pratique universelle du Christianisme. Il cite en passant pour exemple le Fondateur de l'Eglise Réformée de Meaux, qui étoit un Cardeur de Laine, nommé *Pierre le Clerc*, qui fut établi en 1546. pour y prêcher le nouvel Evangile.

Enfin, après avoir éclairci en peu de mots différens points de controverse, M. de Meaux finit par une exhortation très-instructive aux Nouveaux Convertis, pour les engager à s'approcher dignement des Sacramens de l'Eglise: il leur parle de la Pénitence, de l'Eucharistie, & en passant, de la Communion sous une espèce, & de la Confirmation. Pour contribuer de sa part en qualité de Pasteur à tout ce qui peut leur être utile, il s'engage d'aller lui-même de Paroisse en Paroisse pour les préparer à faire leurs *Pâques*. Cette Lettre est datée de Claye, le Dimanche 24. Mars 1686.*.

* REM.
XX.

V.

Lettre sur l'Adoration de la Croix au Frere N. Moine de l'Abbaie N. converti de la Religion Protestante à la Religion Catholique.

ON ne dit point le nom que portoit dans le monde le Nouveau Converti à qui est adressée la *Lettre sur l'Adoration de la Croix*: ce que l'on fait de lui, c'est que peu après sa conversion, l'ardeur de son zèle le transporta à la Trappe, où il prit le nom d'*Armand Climacque*. Sa ferveur fut d'abord si ardente, que l'austérité du genre de vie qu'il avoit embrassé, lui parut fort au-dessous de ce qu'il croioit que Dieu demandoit de lui: il brûla même du desir du martyre, & il écrivit à ce sujet deux Lettres à M. de Meaux, à qui il envoya aussi un Ecrit assez considérable, où il proposoit quelque difficulté qu'il avoit sur l'Adoration de la Croix. Ce fut pour répondre à cet Ecrit que l'illustre Prélat composa la *Lettre sur l'Adoration de la Croix*. Elle est remplie d'instructions très-solides & capables de contenter toute personne raisonnable. Elle est datée de Versailles le 17. Mars 1691., & fut imprimée l'année suivante*. La ferveur du Nouveau Converti ne fut qu'une vapeur qui se dissipa bien vite: il se sauva même de son Abbaie & passa à Genève, où il apostasia. Il y est mort Maître d'Ecole.

* REM.
XXI.

REMARQUES

DE L'ÉDITEUR DE VENISE.

Sur le I. Avertissement précédent.

I.

Sur l'Exposition de la Doctrine de l'Eglise Catholique.

LE P. *Nicéron* nous détaille plus particulièrement cet Article : Il nous dit (1), que M. *Bossuet* composa son *Exposition* en faveur de M. l'Abbé *Dangeau*, dès le commencement de l'année 1668.; que la conversion de cet illustre Abbé en fut le premier fruit ; mais que peu de tems après, celle du Maréchal de *Turenne*, instruit par M. *Bossuet*, donna un nouvel éclat à cet Ouvrage. Ce grand homme, ajoute-t-il, qui en connoissoit tout le prix & toute l'utilité par sa propre expérience, fut celui qui en pressa davantage l'impression. REM. I.

M. l'Abbé *Tapillon* a remarqué (2) que M. *Bossuet* lui-même nous apprend dans le second Volume de ses *Avertissemens* (3) „ que com- II.
 „ me on avoit déjà tiré quelques Copies Mss. de cette *Exposition*, &
 „ qu'il la vouloit perfectionner; il en fit imprimer un certain nom-
 „ bre pour mettre entre les mains de ses Amis : que presque tous
 „ ces Exemplaires revinrent à l'Auteur : qu'ils étoient chargés de
 „ Notes: qu'il en resta deux ou trois Exemplaires dans le public,
 „ entre autres celui de M. de *Turenne*, qui ne lui furent point ren-
 „ dus: que c'est de là que les Protestans ont pris occasion de pu-
 „ blier, qu'il y a eu une édition supprimée: qu'au reste les en-
 „ droits critiqués ne regardoient les dogmes en aucune façon: &
 „ que *Richard Simon* en tombe d'accord dans sa *Critique de la Biblio-*
 „ theque de *Dupin* (4). „

Après ce que ce Bibliothécaire vient de nous dire, j'ajouterai qu'on peut consulter sur cet article le même M. *Simon* dans ses *Lettres choisies* (5). Mais nous allons entendre M. *Bossuet* lui-même, qui dans

(1) *Mémoires* &c. tom. II. pag. 253.

(2) *Biblioth. des Aut. de Bourg.* tom. I. pag. 64.

(3) *Avertissement* pag. 691. édit. de Liège 1710.

(4) *Simon*, *Critiq.* &c. tom. II. pag. 360.

(5) *Lettres choisies* tom. I. pag. 49-54. tom. III. pag. 280. 281. tom. IV. pag. 252-255.

une Pièce rapportée par l'Editeur Parisien dans son Avertissement précédent, répond à toutes les chicanes des Protestans.

REM.
III.

Il y a eu un grand nombre d'éditions de cet excellent Ouvrage. La I. fut imprimée à Paris en 1671. in-12. chez Mabre-Cramoisy. Voici la remarque de M. l'Abbé Papillon sur cette édition : „ Armand de la Chapelle (1) dit qu'on l'a assuré, qu'il n'y avoit eu „ que 12. Exemplaires tirés de cette édition de 1671. Mais je crois „ que ce fait est faux : car il m'en est tombé plus de 4. Exemplai- „ res entre les mains. Un Ecclésiastique digne de foi m'a dit aussi „ en avoir vu trois ou quatre. Cet Ami m'a assuré de plus, qu' „ aiant eu la curiosité de confronter cette édition avec les suivan- „ tes, il n'avoit trouvé que deux mots très-legers & très-peu im- „ portans qui fussent changés. „

Ce Bibliothécaire a raison de croire que ce fait est faux. Il semble que l'Auteur de la *Bibliothèque Angloise* ait confondu l'édition de 1671. avec un petit nombre d'Exemplaires que M. Bossuet avoit fait auparavant imprimer, & qu'il ne donna qu'à ses Amis & à quelques personnes de qualité, comme nous l'assure M. Simon (2), ou plutot comme l'atteste M. Bossuet lui-même tant dans le passage de ses *Avertissemens* qu'on vient de rapporter, que dans la Pièce tirée de la *Revue de ses Ouvrages* qu'on va voir.

La II. édition augmentée d'un Avertissement & de plusieurs Approbations parut à Paris en 1679. in 12. chez le même Cramoisy. III. It. là-même 1680. IV. It. Anvers dans la même année 1680. in-12. V. It. Molsheim dans la même année 1680. M. Fabricius de Helmstad parle de cette édition (3) : elle ne fut pas connu de M. l'Abbé Papillon. VI. It. Paris 1681. VII. It. là-même 1686. VIII. It. Lyon 1687. IX. It. Bruxelles 1698. X. It. là-même 1710. XI. It. Paris 1730. XII. It. en 1736. dans notre Collection, vol. I. pag. 1. XIII. Ensuite en 1743. dans la Collection de Paris, tom. III. pag. 1. Et enfin XIV. dans la même Collection de Paris, réimprimée en 1748., tom. III. pag. 1.

Parmi ces éditions on ne comprend pas les Versions qui furent faites de cet Ouvrage. On en parlera ci-dessous dans la Remarque. X. où l'Auteur de l'Avertissement nous en donnera l'occasion. C'est donc peut-être en ce sens, c'est-à-dire en comprenant les Versions, que le Pere Nicéron, après les Journalistes de Trevoux, appelle *deuxième* l'édition de Paris de 1686. Il ajoute que cette édition est la meilleure. Mais il certain, selon M. l'Abbé Papillon, que celle de 1681. est purement la même; & il croit aussi, & moi avec lui, que celle de 1679. est la même chose.

(1) *Biblioth. Anglois.* vol. IX. pag. 532. (2) *Lett. chesl.* tom. IV. pag. 253.

(3) *Hist. Biblioth. Fabric.* Part. VI. pag. 535.

M. Simon (1) nous dit, que quelques Protestans objectèrent en- REM.
 „ core à M. Bossuet à ce sujet son indifférence en matière de Re- IV.
 „ ligion : que son Livre de l'Exposition n'étoit ni pour ni contre la
 „ vérité ; & qu'il n'étoit propre qu'à confirmer les Dérègles, les Li-
 „ bertins & les mauvais Catholiques dans leurs impiétés & dans
 „ leur libertinage. Mais M. Arnauld, ajoute-t-il, qui dans son Apo-
 „ logie pour les Catholiques a pris la défense de ce Prélat, a répon-
 „ du sagement à ces Protestans emportés : que les habiles Contro-
 „ versistes ont toujours distingué sur tous les points controversés ,
 „ ce qui est de Foi & généralement reconnu de tous les Théolo-
 „ giens, d'avec les sentimens des Théologiens, quels qu'ils puissent
 „ être. „

L'Ouvrage de M. Arnauld dont vient de parler ce fameux Criti-
 que, parut à Paris en 1682. sans nom d'Auteur, sous ce titre :
*Apologie pour les Catholiques contre les faussetés & les calomnies d'un Li-
 vre intitulé : La Politique du Clergé de France.* C'est un Ouvrage
 de M. Jurieu, sans nom d'Auteur aussi, publié à la Haye en 1682.
 in-12. où il attaqua l'Exposition de M. Bossuet.

Voiez M. Bayle, *DE scriptis adespotis*, pag. 62. M. de la Bastide qui REM.V.
 attaqua l'Exposition de M. l'Evêque de Meaux, embrassa ensuite la
 Religion Catholique.

Voici le titre entier : *Préservatif contre le changement de Religion, ou* REM.
*Idee juste & véritable de la Religion Catholique Romaine, opposée au por- VI.
 trait flaté qu'on en a fait, & particulièrement à celui de M. de Condom :*
par M. Jurieu. A la Haye 1681. in-12. & réimprimé à Amsterdam
 en 1717. Dans l'année suivante 1682. M. Arnauld prit la défense
 de M. Bossuet, & publia à Anvers in-12. ses *Réflexions sur le Livre*
intitulé : Préservatif contre le changement de Religion. Mais M. Ju-
 rieu opposa à l'Ouvrage de ce Docteur : *Le Janseniste convaincu de*
vaine sophistérie. Amsterdam 1683. in-12.

Il y a eu pourtant quelques autres Protestans qui se sont effor-
 cés d'attaquer l'Exposition de notre savant Prélat. M. Spanheim (*Fri-
 deric*) publia à Leyden en 1681. in-8. un Ouvrage sous ce titre :
Specimen stricturnarum ad Libellum nuperum Episcopi Condomiensis. Cette
 Pièce fut depuis réimprimée dans la Collection des Oeuvres de cet
 Auteur (2).

M. Brueys aussi, Avocat de Montpellier, s'est distingué parmi les
 Prétendus-Réformés par une *Réponse au Livre de M. de Condom*,
*intitulé : Exposition de la doctrine de l'Eglise Catholique sur les ma-
 tières de Controverse.* Cette Réponse parut à Genève in-12. en 1681.
 & non en 1682. comme par une faute d'impression on lit dans les

(1) *Lett. chois.* tom. III. pag. 280. (2) Tom. III. pag. 1015. & suiv.

Mémoires de Trevoux (1). Cependant M. Brueys aiant embrassé quelque tems après la Religion Catholique, écrivit contre le Parti qu'il avoit quitté. Son Livre fut publié à Paris en 1683. in-12. sous ce titre : *Examen des raisons qui ont donné lieu à la séparation des Protestans, fait sans prévention sur le Concile de Trente, sur la Confession de Foi des Eglises Protestantes & sur l'Ecriture sainte.*

Comme ce Livre étoit écrit d'une manière douce & insinuante, on crut dans le Parti qu'il falloit y répondre. C'est pourquoi M. Jurieu qui auparavant avoit opposé à M. Bossuet son *Préservatif*, fit imprimer contre M. Brueys une *Suite du Préservatif contre le changement de Religion, ou Réexions sur l'adoucissement des dogmes & des cultes de l'Eglise Romaine, proposé par M. Brueys*. A la Haye 1683. in-12. On peut voir sur cet article la *Vie de M. Bayle par M. des Mai-zeaux* (2).

Ensuite M. Muller publia à Jene en 1688. *Observationes ad Bossueti Expositionem doctrinæ Catholicæ.*

Quelque tems après, le Docteur Valentin Albert imprima en Latin un *Examen de la Profession de Foi du Concile de Trente & de l'Exposition de M. l'Evêque de Meaux*. Il parut à Leipzig en 1692. in-12. sous ce titre : *Examen Professionis fidei Tridentinæ, nec non Expositionis doctrinæ Catholicæ Jacobi Benigni Bossueti*. Mais l'Ouvrage de ce Professeur fut contredit par le R. P. Girard Hagemann Religieux Bénédictin, qui publia une Apologie de l'*Exposition* & de son Auteur, intitulée : *Defensio Professionis fidei Catholicæ, nec non Expositionis ejusdem doctrinæ Jacobi Benigni Bossueti*. Neusii 1695. in-4.

J'ajouterai encore à tout ce que je viens de dire, que M. Fabricius de Helmstad nomme (3) quelques autres Professeurs Luthériens, qui attaquèrent en particulier quelque Article de l'*Exposition* : c'est-à-dire MM. Masius, Fecht, Zum-Felde & Scultet. On aura occasion de parler de ce dernier ci-dessous (4).

Je trouve aussi chez M. Pfaff (5), qu'on publia à Cologne de Brandenbourg en 1675. in-8. *Réflexions générales sur le Livre de M. de Meaux, ci-devant Evêque de Condom, intitulé : Exposition de la doctrine Catholique*. Mais l'année de cette édition n'est pas bien marquée, parce que M. Bossuet ne fut nommé à l'Evêché de Meaux, que le 2. de Mai 1681. Je ne sais pas, si le même M. Pfaff ait corrigé cette faute dans la longue liste des Adversaires de notre savant Prélat, inserée dans la Préface d'une Pièce qu'il publia à Tübinge en 1720. in-4. sous ce titre : *Dissertatio Anti-Bossuetiana*.

Enfin M. l'Abbé Tapillon (6) nous assure d'avoir vu deux autres Critiques de l'*Exposition*, imprimées, l'une à Quevilly en 1673.

(1) *Mém. de Trev.* Juillet 1727. pag. 1353. (2) *Vie de M. Bayle*, tom. I. p. 90.

(3) *Hist. Bibl. Fabr.* Part. VI. pag. 536. (4) *Rem.* X. n. IV.

(5) *Introd. in Histor. Theol. litter.* Part. II. pag. 102. n. 20.

(6) *Bibl. des Aut. de Bourg.* tom. I. pag. 65.

in-12. l'autre aussi in-12. en 1680. sans nom de ville. Seroit-elle la première de ces deux Critiques anonymes, imprimée à Quevilly, de M. Claude Ministre de Charenton? Aussi a-t-il publié dans la même année & dans la même ville in-4. une *Défense de la Réformation* contre le Livre intitulé: *Préjugés légitimes contre les Calvinistes*.

Au reste le Lecteur peut voir le jugement que M. Leibnitz donna sur l'*Exposition* de M. l'Evêque de Meaux dans une Lettre adressée à M. Pellisson, insérée dans son *Traité de la Tolérance*, pag. 103.

L'Editeur de Paris n'est pas assez exact dans cet endroit. M. Wake publica son Ouvrage contre M. Bossuet en 1685., & non en 1686., à VII. Londres in-4. Voici le titre: *An Exposition of the doctrine of the Church of England, in the several Articles proposed by Monsieur de Meaux, la 1e Bishop of Condom, in his Exposition of the doctrine of the Catholic Church*. C'est-à-dire: Une *Exposition* de la doctrine de l'Eglise d'Angleterre, proposée en plusieurs Articles par M. de Meaux, ancien Evêque de Condom, dans son *Exposition* de la doctrine de l'Eglise Catholique.

Dans la même année 1685. un Anonyme prit la défense de M. Bossuet contre M. Wake, & publia là-même l'Apologie de M. l'Evêque de Meaux & de son *Exposition*, sous ce titre: *A vindication of the Bishop of Condom's Exposition*. De mot à mot: *Apologie* de l'*Exposition* de l'Evêque de Condom. Mais l'année suivante 1686. M. Wake opposa à cet Apologiste une Réponse imprimée aussi à Londres in-4. intitulée: *A Defence of the Exposition of the doctrine of the Church of England, against the exceptions of Monsieur de Meaux and his Vindicator*. C'est-à-dire: *Défense* de l'*Exposition* de la doctrine de l'Eglise d'Angleterre, contre les exceptions de M. de Meaux & de son *Apologiste*. L'Auteur y a joint la fameuse Lettre de S. Chrysostome au Moine Césaire. M. Cave fait mention (1) de cet Ouvrage. Dans le même tems aussi on publia à Londres, *Answer to the Bishop of Condom's (now of Meaux's) Exposition of the Catholic faith*. in-4. De mot à mot: *Réplique* à l'*Exposition* de la Foi Catholique de l'Evêque de Condom, à présent de Meaux.

Il paroît donc que M. Fabricius s'est trompé, lorsqu'il attribue (2) l'Ouvrage de M. Wake à M. Sillingsfleet. Celui-ci fit seulement réimprimer en Angleterre l'*Exposition* de M. Bossuet sur un exemplaire de l'édition de 1671. qu'il prétend être fort différente des éditions suivantes. Je n'avance ce fait que sur la foi de M. Caroli, qui l'a inséré dans un de ses Ouvrages (3).

M. Maichelius aussi nous fait accroire (4) d'avoir collationné l'édition de l'*Exposition*, publiée en 1679. avec la première de 1671. ti-

(1) *Hist. Littér.* tom. I. pag. 316. (2) *Bibl. Græc.* tom. I. pag. 345.

(3) *Memor. Eccles.* sæc. XVII. lib. VIII. cap. XII. pag. 41.

(4) *Lucubrat. Lambet.* pag. 34. & seq.

rée de la Bibliothèque de M. Wake; & il en donne les prétendues diverses leçons. M. Simon parle de cette première édition (1), comme nous l'avons remarqué ci-dessus.

Mais il est peut-être plus à propos d'avertir le Lecteur que M. Bossuet nous a laissés trois longs *Fragmens* sur diverses matieres de Controverse, pour servir de Réponse aux Ecrits faits par plusieurs Ministres contre le Livre de l'*Exposition de la Doctrine Catholique*. Le premier traite du *Culte des Images*; le second de la *Satisfaction de Jesus-Christ*; le troisième de la *Tradition*. Ces trois Pièces furent publiées pour la première fois à Paris en 1753. parmi les *Oeuvres posthumes* (2) de notre savant Prélat. On les réimprimera incessamment dans le premier Volume de notre seconde Collection.

REM.
VIII.

Mais non seulement les Protestans, dit le P. Niceron (3), alarmés du succès de l'*Exposition*, firent des inutiles efforts pour l'attaquer. Quelques Catholiques même peu éclairés & peu contents qu'on leur représentât la Religion sous des idées plus nobles & moins populaires qu'ils ne se l'étoient représentée jusqu'à-là, se plainquirent de ce qu'il ne faisoit pas de toutes leurs opinions, des articles de Foi.

Le Pere Maimbourg, ajoute-t-il, pour des raisons qu'on ignore, se mit de leur nombre; & suivant la méthode qui lui étoit ordinaire, de censurer les personnes qui lui déplaisoient, sous le nom de ceux qu'il introduisoit dans ses Histoires, il fit dans le troisième Livre de son *Histoire du Luthéranisme* le portrait de M. Bossuet & la critique de son Livre de l'*Exposition*, sous le nom du Cardinal Contarini & de son Ouvrage. „ Il se servit, dit-il de ce dernier, en „ quelques-uns de ces Articles, comme dans ceux de la *Justification*, „ du *Mérite des bonnes œuvres* & de la *Foi*, de certains expressions „ ambiguës, dont ni l'un ni l'autre des deux Partis ne parut satisfait; parce qu'elles n'exprimoient pas tout ce que chacun prétendoit être essentiel à sa créance. Et certes on a vu de tout „ tems, que tous ces prétendus accommodemens & menagemens „ de Religion, qu'on a voulu faire pour réunir les Hérétiques avec „ les Catholiques dans ces prétendues *Expositions de Foi*, qui suppriment, ou dissimulent, ou n'expriment qu'en termes ambiguës ou trop raccourcis, une partie de la doctrine de l'Eglise, ne satisfont „ ni les uns ni les autres; qui se plaignent également de ce qu'on „ biaise dans une chose aussi délicate que la Foi, où l'on ne peut „ faillir en un point, qu'on ne manque en tout. „

Un jugement à peu près semblable à celui-ci, porté par un autre Religieux sur l'*Exposition* de M. Bossuet, nous fournit M. de Bau-

(1) *Lett. choif.* tom. IV. pag. 354. & *Bibl. Crit.* Tom. IV. pag. 302.

(2) *Oeuv. posth.* tom. III. pag. 351. & suiv. (3) *Mémoires*, tom. II. p. 254.

val dans son *Histoire des Ouvrages de Savans* (1). On en trouve aussi un autre peu favorable parmi les *Oeuvres de S. Evremond* (2). Ce fut peut-être sur les déclamations de ces indifférents Catholiques que M. de la Bastide a dit (3), qu'on savoit une personne Catholique qui écrivoit contre l'*Exposition* de M. de Condom.

Après tout ce qu'on vient de rapporter sur le sujet de quelques adversaires Catholiques qui se soulevèrent contre l'*Exposition*, je ne m'étonne point de ce j'ai rencontré par hasard depuis peu, dans un Ouvrage publié à Amsterdam en 1738. 2. vol. in-8. sous ce titre : *Mémoires instructifs pour un Voyageur dans les divers Etats de l'Europe*. L'Auteur en parlant de Guadalaxara (4), nous remet sous les yeux ce trait curieux : „ J'allai, dit-il, visiter la grande Eglise „ dont le portail étoit couvert d'Affiches Excommunicatoires con- „ tre les meilleurs Livres de l'Europe. Tous les Ouvrages, sans „ exception, de feu M. Bossuet Evêque de Meaux, quoique approu- „ vés en partie par les Papes, étoient du nombre des Livres pro- „ scrits. „ Si ce Voyageur nous ne trompe pas, ce fait en vérité est bien singulier.

Cette fable ainsi embellie, comme le savant Prélat nous la re- REM.
présente, fut adoptée & insérée toute entière par M. Caroli dans IX.
l'endroit de l'Ouvrage cité ci-dessus (5) M. Vogt aussi débite sérieu-
sement la même fable dans son *Catalogue historique-critique* (6).

Le Lecteur sera peut-être bien aise d'avoir ici une liste exacte des REM.
Versions de l'*Exposition*, dressée sur les *Mémoires* du P. Nicéron, sur X.
ce que nous en a dit M. l'Abbé Papillon dans sa *Bibliothèque des Au-
teurs de Bourgogne* &c.

I. La Version Angloise faite par M. l'Abbé de Montaignu, parut à Paris en 1672. in-8. It. 1675. là-même.

II. L'Irlandoise s'est faite à Rome, de l'impression de la Congrè-
gation de *Propaganda Fide*, en 1675. in-8. Elle est du R. P. Porrier,
de l'Ordre de S. François, & Supérieur du Couvent de S. Isidore.
Voiez ce que dit de cette Version M. Bossuet dans l'Avertissement à
la tête de son *Exposition*.

III. L'Italienne faite par M. l'Abbé Nazari, a été aussi imprimée
à Rome, à l'Imprimerie de la même Congrégation, en 1678. in-12.
Le Cardinal d'Etrées en revit quelques endroits principaux. Nous
en avons aussi une autre Version Italienne faite sur la seconde édi-
tion François de cet excellent Ouvrage, augmentée d'un Avertis-

(1) Février 1689. art. III. pag. 575.

(2) Tom. IV. pag. 160. & Tom. V. pag. 378.

(3) Avertis. de la Réponf. à l'*Exposit.* pag. 23.

(4) *Mémoir. instr.* tom. II. pag. 43. 44. (5) Rem. VII.

(6) Vogt Catal. hist. crit. pag. 139.

fement. Elle parut à Venise en 1723. in-12. & fut réimprimée dans la même Ville en 1733.

IV. La *Latine* faite par M. l'Abbé *Fleury*, & revue par M. *Bossuet*, fut imprimée à Anvers en 1678. par les soins de M. de *Neercassel* Evêque de Castorie, & Vicaire Apostolique dans les Etats des Provinces-Unies. Cette Version Latine est aussi dans l'Ouvrage intitulé : *Danielis Severini Sculteti Antididagma, quo probatur Doctrinam ab Episcopo Bossueto expositam, ab Innocentio XI. egregie laudatam, admitti non posse cum Expositione Jacobi Bossueti Latine versa a Claudio Fleury. Hamburgi 1684. in-8.*

V. La *Flamande* fut imprimée aussi par les soins du même Prélat à Anvers en 1678. & réimprimée dans la même Ville en 1699.

VI. L'*Allemande* faite par les soins de M. l'Evêque de Strasbourg, fut imprimée dans cette Ville en 1680.

Au reste l'histoire de ces Versions se trouve non seulement dans l'Avertissement de l'Auteur, mis à la tête de l'édition de 1679. & des suivantes; mais aussi dans le *Defensio Declarationis Cleri Gallicani* (1).

REM.
XI.

Je donne ici la Lettre dont parle dans ce lieu l'Editeur de Paris, tirée de la *Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne* (2). „ Voici, dit „ M. l'Abbé *Papillon*, ce que le Traducteur (M. l'Abbé *Fleury*) me „ fit l'honneur de m'écrire le 16. Janvier 1716. *Ma Traduction fut „ imprimée à Bruxelles par les soins de M. de Castorie, Vicaire Apo- „ stolique de Hollande, qui vouloit faire traduire cet Ouvrage pour ses Dio- „ césains. Mais M. Bossuet jugea plus à propos de faire imprimer la Tra- „ duction que j'en avois déjà faite de mon propre mouvement, & qu'il „ revit très-exactement lui-même; en sorte qu'elle peut passer pour son „ Ouvrage.*

Il semble que M. *Fleury* fut trompé par sa mémoire, quand il écrivit cette Lettre, c'est-à-dire trente huit ans après la première édition de sa Traduction. M. *Bossuet* nous disoit en 1679. dans son Avertissement, que l'impression en fut faite à *Anvers*, & non à *Bruxelles*.

REM.
XII.

Voiez l'Ouvrage cité ci-dessus dans la *Rem. X. n. IV.*

REM.
XIII.

Après tout ce qu'on vient de dire sur cet excellent Ouvrage, nous ajouterons encore deux observations.

La première est de M. l'Abbé *Papillon*. „ Quelques Critiques ja- „ loux, dit-il, ont prétendu sans raison, que l'*Exposition* n'étoit „ qu'une Copie du *Catechismus popularis*, publié pour la première

(1) *Defens. Decl.* tom. I, pag. 84. & suiv. de la première édition de 1730. & tom. II. pag. 105. & suiv. de l'*Appendix* de la dernière édition de 1745.

(2) Tom. I. pag. 64.

„ fois en Espagne en 1616. Voiez le XI. volume de la *Bibliothèque universelle de le Clerc*, pag. 533. „
 „ La seconde est tirée de l'*Eloge historique de M. Simon* par *M. Bruzen la Martinière* (1) „ M. du Bellay , dit cet Ecrivain , fit imprimer à
 „ Paris en 1640. un Ouvrage sous ce titre: *L'Avoisinement des Protestans vers l'Eglise Romaine*. Ce Livre étoit très-rare, quoiqu'il ré-
 „ imprimé à Rouen en 1648. *M. Simon* y remédia, & le fit réim-
 „ primer à Paris en 1703. in-12. avec ce titre: *Moyens de réunir les*
 „ *Protestans avec l'Eglise Romaine*, publié par *M. Camus Evêque de Bel-*
 „ *lay* sous le titre de *L'Avoisinement des Protestans vers l'Eglise Ro-*
 „ *maine*. Edition nouvellement corrigée & augmentée de *Remarques*. Les
 „ ennemis de *M. Simon*, ajoute l'Auteur de son *Eloge*, lui impute-
 „ rent d'en avoir procuré l'édition pour faire du dépit à *M. Bossuet*,
 „ & lui ôter le mérite d'avoir fait un Ouvrage original dans son
 „ *Exposition de la Foi*. Mais ils se trompent, continue-t-il. Comme
 „ les Protestans regardoient l'*Exposition de la Foi* de *M. Bossuet* com-
 „ me un piège de nouvelle invention, pour les amorcer: *M. Simon*
 „ pour les détromper, leur fit voir que ce Prélat n'avoit fait que
 „ resusciter le vieux Livre de *M. du Bellay*. „ Ce fut là le vérita-
 „ ble dessein qu'eut *M. Simon* (si nous en croions son Neveu) dans
 la réimpression de l'Ouvrage en question.

Je terminerai cet article en remarquant, que *M. Bingham* (2) a rangé ce grand Evêque parmi les *Unionistes*, à cause principalement de son *Traité de l'Exposition*. Ce qu'il auroit fait à plus forte raison, s'il avoit vu le *Projet de Réunion entre les Catholiques & les Protestans*, dressé par notre savant Prélat, & publié seulement en 1753. dans le Tome I. de ses *Oeuvres posthumes*.

I I.

Sur la Conférence avec M. Claude Ministre de Charenton,
touchant la matière de l'Eglise.

LEs deux éditions de la *Conférence avec M. Claude* dont parle l'Edi- REM.
 teur de Paris, furent imprimées chez Mabre Cramoisy. Il y a XIV.
 en a eu aussi une III. faite à Paris en 1727. chez Deluſſeux. La IV.
 en 1736. est celle de notre Collection, vol. I. pag. 117. La V. en
 1743. dans la Collection de Paris, tom. IV. pag. 521. Et enfin la VI.
 dans la même Collection de Paris réimprimée en 1748. Nous en avons
 une Version Italienne qui parut à Venise en 1737. in-12.

Il est à propos d'observer ici, ce qui pourroit méritoit d'être re- REM.
 marqué par l'Editeur de Paris. C'est que *M. Claude* après avoir XV.

(1) *Elog. hist.* à la tête des *Lettres choisies*, tom. I. pag. 94. & suiv.

(2) *Præfat.* ad Tom. X. *Orig. Eccl.* pag. 50.

donné au public à la Haye en 1683. la *Réponse*. à la *Conférence* de M. Bossuet, publia aussi un *Examen des Réflexions* de M. de Meaux sur la *Conférence* (1). M. Bossuet méprisa cet Ecrit postérieur du Ministre Claude, comme se trouvant suffisamment réfuté par les raisonnemens précédens, auprès de tout Lecteur intelligent & équitable. Cependant M. de la Chapelle, Pasteur de l'Eglise VVallonne de la Haye, a prétendu depuis pouvoir interpréter à l'avantage de son Parti le silence de notre savant Prélat sur l'*Examen des Réflexions* du Ministre de Charenton. En effet on ne peut disconvenir que M. Claude n'ait eu l'art d'obscurcir les raisonnemens de M. l'Evêque de Meaux par l'Ecrit mentionné, demeuré sans réplique, sur-tout pour les Lecteurs mal disposés.

C'est pourquoi M. Maynard, Prêtre, Docteur en Théologie, & ancien Chanoine de saint Sernin de Toulouse, a pris la défense de M. Bossuet & de son Ouvrage, en faisant une réfutation directe de l'*Examen* publié par M. Claude, laquelle ne laisât rien à désirer aux Protestans du côté du raisonnement & de la clarté. Et par cette réfutation expresse notre savant Docteur a fait voir, que c'est sans le moindre fondement que M. de la Chapelle a prétendu tirer avantage à sa cause, du silence de M. Bossuet sur l'Ecrit dont on vient de parler.

L'Ouvrage de M. Maynard parut à Paris en 1740. 2. vol. in-12. sous ce titre : *La Religion Protestante convaincue de fausé dans ses Régles de Foi particuliéres, par les propres aveux & raisonnemens de ses Défenseurs. Pour servir de Réplique tant à un Ecrit intitulé : Réponse à M. Maynard, ancien Chanoine de saint Sernin de Toulouse, par Armand de la Chapelle, Pasteur de l'Eglise VVallonne de la Haye ; qu'à la seconde Partie de la Réponse du Ministre Claude au Livre de M. Bossuet Evêque de Meaux, intitulé : Conférence avec M. Claude ; & aux Ecrits de plusieurs autres Ministres Protestans*. Cet Ouvrage est divisé en six Dissertations, dont les deux dernières principalement roulent sur la défense de l'Ecrit de M. Bossuet. L'Auteur dans sa Préface pag. xxviii. promet encore que cet Ouvrage, sera bientôt suivi de deux autres, dont le dernier sera intitulé : *La Religion Protestante démontrée fausée par les faits*. Il nous déclare aussi que dans celui-ci il aura encore à faire avec le Ministre Claude au sujet de quelques faits que M. Bossuet lui objecta dans leur *Conférence*, & qu'il établira de nouveau contre les exceptions ou explications postérieures du Ministre. Je ne sais si le docte M. Maynard ait tenu encore la parole.

REM.
XVI.

Cette Pièce fut publiée pour la première fois en 1753. par le savant Editeur de Paris qui a donné au public les *Oeuvres posthumes*

(1) Le P. Nicéron ne fait point mention de cet Ouvrage de M. Claude dans ses *Mémoires*, tom. IV. pag. 390.

de M. Bossuet. Elle se trouve dans le Tome II. pag. 69. 70. Comme ce précieux Fragment regarde immédiatement la Conférence dont on vient de parler, on a jugé à propos de la tirer de là pour la placer ici, c'est-à-dire dans un lieu qui lui sied assez mieux.

Au reste le passage fort intéressant de S. Augustin contre Maximin Arien que le grand Evêque de Meaux éclaircit doctement dans cette Pièce, est expliqué aussi par le même Prélat dans la Défense de la Tradition & des saints Peres (1) contre M. Simon, & dans la Dissertation intitulée : De Professoribus Confessionis Augustanae (2), interpolée dans le *Projet de Réunion entre les Catholiques & les Protestans*.

Si M. VVhitby avoit vues les explications que M. Bossuet a donné au passage de S. Augustin en question, il n'auroit pas eu peut-être la hardiesse de mettre ce même passage sur le front de l'Ouvrage qu'il a publié à Londres en 1718. in-8. sous ce titre : *Disquisitiones modestæ in Clarissimi Bulli Defensionem Fidei Nicænæ*. Ce fut pour éblouir les Lecteurs peu instruits & pour les surprendre, que cet Auteur a mis à la tête de son Ouvrage tout Arien & Socinien, l'autorité & le nom respectable de S. Augustin.

Voici le passage de S. Augustin, dont M. de Meaux nous va donner la version : *Sed nunc nec ego Nicænum, nec tu debes Ariminense tamquam præjudicaturus proferre Concilium. Nec ego bujus auctoritate, nec tu illius detineris. Scripturarum auctoritatibus, non quorumque propriis, sed utrisque communibus testibus, res cum re, causa cum causa, ratio cum ratione concertet. S. Augustinus contra Maximinum lib. II. cap. XIV. num. 3. edit. BB. tom. VIII. pag. 704. F.* REM. XVII.

III.

*Sur la Réfutation des erreurs contenues dans le Catéchisme
du Sieur Paul Ferry, Ministre de la Religion
Prétendue-Réformée à Metz.*

Cette docte Réfutation publiée par M. Bossuet dans sa jeunesse, fut le premier essai qu'il donna de son habileté dans la Controverse; & dès lors il s'est distingué parmi les plus célèbres Controversistes. Dieu bénit ses premiers travaux; & la réunion de plusieurs Prétendus-Réformés, & mêmes de quelques Ministres, en fut le fruit. REM. XVIII.

Cet Ouvrage a été imprimé I. à Metz en 1655. in-8. Il étoit devenu fort rare, lorsqu'on l'a réimprimé II. à Paris en 1729. in-12. XIX. REM.

(1) *Defens.* I. Part. liv. II. chap. XIX. dans le tom. II. des *Oeuv. posth.*

(2) Part. I. chap. V. *Oeuv. posth.* tom. I.

chez Delusieux. Ensuite III. il fut inféré dans notre Collection en 1736. vol. I. pag. 273. Depuis IV. dans la Collection de Paris en 1743. tom. V. pag. 353. Et enfin V. dans la même Collection de Paris, réimprimée en 1748.

I V.

Sur la Lettre Pastorale de M. l'Evêque de Meaux aux Nouveaux Catholiques de son Diocèse, pour les exhorter à faire leurs Pâques, & leur donner les Avertissemens nécessaires contre les fausses Lettres Pastorales des Ministres.

REM.
XX.

Cette Lettre Pastorale fut imprimée I. à Paris en 1686. in-4. II. 1^{re} seconde édition in-4. chez Cramoisy. III. 1^{re} troisième édition chez Delusieux, en 1727. in-12. La IV. en 1736. dans notre Collection, vol. I. pag. 449. La V. en 1743. dans la Collection de Paris, tom. V. pag. 243. Et la VI. dans la même Collection de Paris, réimprimée en 1748.

A cet Ouvrage on opposa Deux Lettres aux Convertisseurs de France avec diverses remarques—sur les injures que M. de Meaux dit aux Ministres dans sa Lettre Pastorale. Elles parurent à Delft en 1686. in-12.

Dans la même année M. Jurieu donna au public des Lettres Pastorales adressées aux Fidèles de France, qui gémissent sous la captivité de Babylone contre la Lettre Pastorale de l'Evêque de Meaux & des autres Prélats. On a une version Allemande de ces dernières Lettres.

M. Basnage aussi publia à Cologne en 1686. in-12. une Réponse à M. l'Evêque de Meaux sur sa Lettre Pastorale (adressée aux Nouveaux Catholiques.)

V.

Sur la Lettre touchant l'Adoration de la Croix au Frere N. Moine de l'Abbaie N. converti de la Religion Protestante à la Religion Catholique.

REM.
XXI.

Cette Lettre fut imprimée I. à Paris en 1692. in-4. chez Muguet & II. réimprimée là-même en 1726. in-12. chez Delusieux. Ensuite III. en 1736. dans notre Collection, vol. I. pag. 486. Depuis IV. en 1743. dans celle de Paris, tom. V. pag. 271. Et enfin V. dans la même Collection de Paris, réimprimée en 1748.

Nous en avons aussi une belle Version Italienne, imprimée à Rome en 1750. in-8. & publiée avec les Méditations sur la Rémission des péchés pour le tems du Jubilé & des Indulgences.

I I.

A V E R T I S S E M E N T
DE L'ÉDITEUR DE PARIS*Pour les II. & III. Volumes de cette Collection.*

Après avoir donné dans le I. Volume quelques Ouvrages de Controverse, composés en différentes occasions & pour divers sujets, par M. Bossuet; nous allons donner dans celui-ci & dans le III. l'*Histoire des Variations des Eglises Protestantes*, que l'on peut particulièrement regarder, comme le triomphe de la Vérité, & celui de notre savant Prélat sur l'Hérésie: avec la *Défense* qu'il en fit contre la *Réponse de M. Basnage Ministre de Rotterdam*.

I.

Histoire des Variations des Eglises Protestantes.

L'*Histoire des Variations* parut pour la première fois * en 1688. *REM.L. Quoique le Titre ne semble annoncer qu'une narration historique des différens changemens arrivés dans la Doctrine des Protestans; leurs erreurs y sont mises dans un si grand jour, & elles y sont discutées avec tant de solidité, que l'on peut regarder cet Ouvrage comme une histoire, & en même tems comme une réfutation complete du Protestantisme *.

M. de Meaux y suit par-tout l'ordre des tems: il prend la Ré-^{*REM.} II. forme dès son origine, & il en fait connoître les Auteurs. On ne l'accusera point d'avoir chargé leurs portraits: il ne parle que d'après eux; & c'est dans leurs Ouvrages mêmes qu'il va puiser les couleurs dont il se sert pour les peindre. Ces différens portraits, joints à quantité de faits historiques, nécessairement liés au sujet, varient agréablement cet Ouvrage, & le rendent aussi intéressant qu'instructif.

Le fameux *Luther* est le Héros de la Réforme & du Schisme. On le voit n'attaquer d'abord que l'abus des Indulgences; peu après il attaque les Indulgences en elles-mêmes: condamné par le Pape *Léon X.* il ne garde plus de mesure; il parle, & il écrit contre les Mystères de la Religion, & principalement contre la Pénitence & l'Eucharistie. L'amour de la nouveauté lui fait trouver des Disciples: mais l'humeur emporté de leur Chef les rebute de façon, que presque tous s'éloignent de lui, & forment peu après autant de Sectes différentes, qui ne s'accordoient entre elles que par la haine qu'elles avoient également contre l'Eglise Romaine.

De-là toutes ces Confessions de Foi, si souvent renouvelées, & toujours différentes, & la plupart si ambiguës, que leurs Auteurs étoient fort embarrassés d'en donner l'explication. Voilà à peu près le précis des cinq premiers Livres *.

- * REM. III. Le VI. contient un fait singulier, qui fera à jamais la honte de la Réforme. *Luther* & *Mélancton* son Disciple, pour se ménager la protection du Landgrave de Hesse, favorisent son incontinence au point de lui permettre d'avoir deux femmes à la fois ; & cette monstrueuse permission s'accorde par une Délibération signée des Théologiens du Parti *. Tous ces faits sont prouvés par des Actes authentiques que l'on trouve à la fin de ce Livre.

- * REM. IV. On voit dans le VII. l'Histoire de la Réformation d'Angleterre sous *Henri VIII.* qui, ne pouvant obtenir du saint Siège la cassation d'un mariage légitimement contracté depuis vingt-cinq ans avec *Catherine d'Arragon*, commence ce Schisme fameux, qui ne doit sa naissance qu'à la passion que ce Prince avoit conçue pour *Anne de Boulen*. Il se déclare Chef de l'Eglise Anglicane, sans néanmoins rien changer dans les principaux Points de Doctrine.

A la mort de *Henri*, les affaires de l'Eglise empirèrent. *Edouard VI.* son fils lui succéda, mais trop jeune encore pour gouverner. *Edouard Duc de Sommerfet* son oncle, eut l'autorité principale ; & comme il étoit zélé partisan de la doctrine de *Zuingle* (1), les Sectaires profitèrent de sa Régence pour détruire tout ce qui pouvoit encore avoir quelque ressemblance avec le culte Romain. L'autorité Ecclésiastique, déjà si ébranlée par l'entreprise de *Henri VIII.* fut alors totalement anéantie ; la Messe fut abolie ; la plupart des Eglises livrées au pillage. Tout ce triste détail fait le sujet du VII. Livre, qui est peut-être celui dans lequel on remarque plus particulièrement que *M. Bossuet* étoit également Historien, Orateur & Controversiste.

Dans le VIII. Livre, on voit d'abord toute l'Allemagne en feu par les intrigues de *Luther*. *Charles V.* s'étoit déclaré contre la Nouvelle Réforme : les Sectaires de leur côté avoient su faire entrer dans leurs intérêts plusieurs Princes d'Allemagne, qui s'étoient assemblés à Smalcalde, & y avoient fait une Ligue pour se soutenir contre les Catholiques. *Luther*, qui dans le commencement de la Réforme, s'étoit opposé à la révolte contre l'autorité séculière, la prêcha alors ouvertement : il écrivit aussi, & fit même soutenir publiquement des Thèses qui ne respiroient que l'emportement.

(1) *Zuingle*, Curé de Zurich, contemporain de *Luther*, embrassa d'abord le Parti de cet Hérésiarque : mais il s'en sépara dans la suite, & devint Chef d'une Secte, dont les Partisans furent appelés *Zuingliens*, du nom de leur Maître ; ou *Sacramentaires*, parce que *Zuingle* fut le premier des Réformés qui nia formellement la Présence réelle que *Luther* reconnoissoit.

L'effet suivit de près : les Réformés prirent les armes, & les Princes qui s'étoient ligués à Smalcalde, se mirent à leur tête. L'Empereur se trouva obligé d'armer aussi de son côté pour les réduire. Cette guerre ne fut pas heureuse pour les Protestans : leurs troupes furent entièrement défaites dans une bataille, dans laquelle l'Électeur de Saxe & le Landgrave de Hesse furent faits prisonniers. Cette déroute obligea les Réformés à venir à un accommodement avec les Catholiques. Ils présentèrent pour cela différentes Professions de Foi, qui ne terminèrent rien. Les Partisans de *Luther*, qui ne s'accordoient pas plus entre eux qu'avec les Catholiques, recommencerent de nouvelles Disputes, qui fournissent de nouvelles preuves de leurs Variations.

Le Livre IX. commencé par la naissance de la Réforme en France, où *Calvin* se rendit Chef d'un Parti, qui devint presque aussi formidable que celui de *Luther*. Cet Hérésiarque, pour mieux établir son autorité, ne voulut point trop s'élever d'abord contre *Luther* & *Zuingle* : il fit différentes Professions de Foi, pour tâcher de satisfaire l'un & l'autre, mais il n'y réussit point. Il se déclara ouvertement contre la Présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. *Luther* avoit conservé, des Cérémonies de l'Eglise, celles qui n'étoient pas contraires aux Dogmes de sa Secte : *Calvin*, plus hardi, entreprit de les anéantir toutes. Sa doctrine excita bientôt dans le Roiaume des troubles qui l'obligèrent de sortir de France : il se retira à Genève : ce fut-là qu'il établit son nouvel Evangile : & l'on voit par ses Lettres que ce fut alors qu'il commença à se regarder lui-même comme le Patriarche de la Nouvelle Réforme. On crut pouvoir apaiser les troubles naissans par des Conférences, où les Points controversés seroient discutés à l'amiable : on tint pour cela le fameux Colloque de Poissy ; mais rien n'y fut décidé ; & les contestations recommencerent.

Dans le Livre X. M. de Meaux reprend l'Histoire de la Réforme d'Angleterre sous le Regne d'*Elisabeth*. Ce qui avoit été établi sous *Edouard*, fut alors presque entièrement changé. Cette Reine voioit avec peine que l'on eût supprimé les Cérémonies & les Images : elle avoit aussi des scrupules au sujet de la qualité de Chef de l'Eglise, qu'elle sentoît bien ne pas convenir à son sexe ; mais sa délicatesse céda bientôt aux avantages qu'on lui fit envisager dans la Suprématie. Les Protestans de France eurent recours à sa protection, & elle la leur accorda : dès qu'ils se sentirent appuyés, ils projetterent bientôt de se soulever : & enfin on vit sous François II. la Conjuraton d'*Amboise* ; & sous *Charles IX.* les Guerres civiles entreprises par l'autorité des Ministres, qui avoient établi pour principe, qu'on pouvoit faire la guerre à son Prince pour cause de Religion.

M. de Meaux (1) détaille très-amplement dans le Livre XI. les
 * REM. Hérésies des Vaudois, des Albigeois, des VVicléristes*, & des Huf-
 VI. lites ; parce que les Protestans les ont avoués souvent pour leurs
 Ancêtres en fait de doctrine : & il fait voir les Variations de ces
 derniers, par le peu de conformité de leur doctrine présente, avec
 celle de leurs prédécesseurs.

M. Bossuet reprend les Variations des Calvinistes dans le XII.
 Livre : on les voit tenir des Conférences & des Sinodes pour se
 réunir à une même Confession de Foi ; mais tout cela inutilement :
 ils s'animent les uns contre les autres : le Synode de la Rochelle
 fait une décision ; elle est condamnée par le Synode de Nîmes : celui-
 ci est contredit par un autre : rien de stable dans leurs Professions
 de Foi.

Un nouvel Article que les Réformés de France veulent admet-
 tre, fait le sujet du XIII. Livre. Ils tiennent un Synode à Gap ; &
 en conséquence des prétendues découvertes que leurs Ministres ont
 faites dans l'Apocalypse, ils s'assemblent pour déclarer comme Ar-
 ticle de Foi, que Rome est la Prostituée de Babylone, & le Pa-
 pe l'Antechrist.

Le XIV. Livre traite d'un Schisme qui occasionna bien du tu-
 multe dans le Parti Réformé : *Arminius* & *Gomar* Calvinistes, l'un
 & l'autre se font Chefs de Parti. On tient des Sinodes à leur su-
 jet : les Arminiens condamnés refusent de se soumettre, sous le pré-
 texte que ceux qui les avoient jugés étoient leurs Parties. On voit
 ici les Protestans plus partagés que jamais : le Synode de Dordrecht
 définit des Articles, qui sont contredits ensuite par celui de Cha-
 renton. Genève de son côté fait un Décret touchant la Doctrine ;
 les Réformés de France le désapprouvent.

Le XV. & dernier Livre traite uniquement de l'Eglise. Comme
 cette importante question bien éclaircie auroit dû suffire pour
 terminer toute Controverse, M. Bossuet a jugé à propos d'en parler
 ici en particulier, afin de fixer sur cette matière toute l'attention
 du Lecteur. Les Réformés refusoient de reconnoître toute autorité
 visible en matière de Foi : ils prétendoient qu'un certain goût in-
 térieur, un certain sentiment pour la vérité, qui se fait, disoient-
 ils, appercevoir comme la lumière du Soleil, devoit nous suffire
 pour nous guider dans la recherche de la vérité. M. de Meaux fait
 voir au contraire que les vérités de Foi ne peuvent être fixées que
 par l'autorité d'une Eglise visible. Sans cela, le Fanatisme établi-
 ra autant de Dogmes différens qu'il y aura de particuliers. La ma-
 tière de l'Eglise est ici parfaitement développée : M. de Meaux y

(1) Ici commence le III. Volume de notre Collection ; & il comprend les
 cinq derniers Livres de l'*Histoire des Variations*, avec la *Défense* de la mê-
 me Histoire contre M. *Basnage*.

combat alternativement, & *Jurieu*, & le Ministre *Claude*; qui, eux-mêmes, étoient divisés de sentimens, quoique d'une même Secte. Sans étendre davantage cet Extrait, il suffira de dire que M. *Bossuet* fait voir dans ce dernier Livre en particulier, que la Doctrine Catholique est toujours la même, parce que ceux qui la professent sont attachés à une Eglise visible, dont ils respectent l'autorité, & dont ils suivent inviolablement les Décisions: au lieu que les Réformés ne reconnoissent point d'autorité qu'il soient obligés de respecter: chacun suit son sens particulier: de-là naissent des Variations infinies, & une multiplicité de Sectes, dont les contradictions en décèlent manifestement les erreurs. *

* REM.
VII.

I I.

*Défense de l'Histoire des Variations contre la Réponse de
M. Basnage Ministre de Rotterdam.*

Aussitôt que l'*Histoire des Variations* parut, les Ministres Protestans sentirent combien il étoit important pour eux de précautionner les esprits contre un Ouvrage qui ébranloit la Réforme par ses fondemens.

Jurieu, *Burnet*, *Basnage* prirent la plume pour la défense de leur Parti. Le premier adressa plusieurs *Lettres Pastorales* à ceux de sa Communion. *Burnet* publia en 1689. la *Critique des Variations*, qui parut d'abord en Anglois: elle fut traduite en François la même année, & imprimée à Amsterdam *. La Réponse de *Basnage* (1) fut imprimée à Rotterdam en 1690. Elle a été insérée dans son *Histoire de l'Eglise* en 1699. *

* REM.
VIII.
* REM.
IX.

M. *Bossuet* répondit directement à *Jurieu* & à *Basnage*: il ne fit point un Ouvrage exprès contre *Burnet*: il se contenta de le réfuter en écrivant contre les deux premiers. Nous allons faire l'extrait de la Réponse de ce Prélat au Ministre de Rotterdam. L'extrait de celle faite à *Jurieu*, sera le sujet de l'Avertissement sur le Volume suivant.

La Réponse de M. de Meaux à *Basnage* parut en 1691. * Elle est intitulée: *Défense de l'Histoire des Variations des Eglises Protestantes*; X.

(1) Cet Ouvrage a pour titre: Histoire de la Religion des Eglises Réformées, dans laquelle on voit la succession de leur Eglise, la perpénuité de leur Foi depuis le huitième siècle; l'établissement de la Réformation, & la persévérance dans les mêmes Dogmes jusqu'à présent, avec une Histoire de l'origine & du progrès des principales Erreurs de l'Eglise Romaine, pour servir de Réponse à l'Histoire des Variations des Eglises Protestantes de M. de Meaux. Deux Volumes in-8. Rottd. 1690.

contre la Réponse de M. *Basnage* Ministre de Rotterdam . Ce Ministre , avant que d'entrer en matiere , commence par reprocher à M. *Bossuet* qu'il étoit sorti de son sujet , en rapportant dans son *Histoire des Variations* , les Guerres entreprises au sujet de la Religion . La Guerre, dit-il , n'a rien de commun avec les Variations : mais il plaît à M. de Meaux de trouver qu'elle est visiblement de son sujet . M. *Bossuet* prouve au Ministre que les Guerres dont il a parlé , aiant été entreprises contre le Prince & contre la Patrie , par une Décision expresse de Sinodes des Eglises Réformées , entroient d'autant mieux dans son sujet , qu'elles étoient une preuve de leurs Variations ; puisqu'ils se vantoient eux-mêmes d'avoir fait autrefois un Article exprès dans leurs Confessions de Foi de la soumission dûe aux Souverains : soumission , que leur conduite avoit tant de fois démentie dans la suite .

Le Ministre procède ensuite à l'examen de l'Ouvrage en lui-même : il rapporte l'endroit des Variations , où M. de Meaux oppose l'esprit de révolte qui regnoit parmi les Réformés , à la patience des Chrétiens persécutés dans les premiers siècles de l'Eglise . *Basnage* prétend excuser la conduite des Réformés par des exemples tirés de ces mêmes siècles . Il alléque , I. celui de *Julien l'Apostat* tué , à ce qu'il prétend , par un Chrétien irrité des dessein que ce Prince avoit formés contre la Religion . II. Celui de l'Empereur *Anastase* , contre lequel *Macédonius* Patriarche de Constantinople excita une sédition . III. Enfin , celui des Arméniens sujets à la Perse , qui tourmentés pour la Religion , secouerent le joug de *Cosroës* Roi de Perse , & se donnerent aux Romains .

M. *Bossuet* répond à *Basnage* , I. que les exemples qu'il rapporte ne prouvent rien . II. qu'ils prouvent trop .

I. Ils ne prouvent rien ; parce que , quoique l'Eglise soit infaillible , les particuliers qui la composent , peuvent faire des fautes considérables , qu'elle n'approuve jamais ; au lieu que l'on démontre aux Réformés que leurs Eglises en corps ont approuvé par leurs Décrets les révoltes des particuliers .

II. Les exemples allégués par le Ministre prouvent trop , parce qu'il s'ensuivroit que les Fidèles persécutés pourroient , non seulement prendre les armes pour se défendre , mais même changer de Souverain , à l'exemple des Arméniens ; & ce qui est encore plus affreux , attenter sur la vie du Prince . On rend assez de justice aux Réformés , pour croire qu'ils n'approuveroient pas des maximes si abominables .

M. *Bossuet* examine ensuite ces mêmes exemples . Il fait voir , I. que c'est à tort que l'on impute au Patriarche *Macédonius* d'avoir excité une sédition contre l'Empereur *Anastase* . Ce fait n'est attesté par aucun Auteur digne de foi : *Evagre* , le seul Historien qui en fait mention , assure que celui qui répandit cette nouvelle ,

étoit un calomniateur qui vouloit rendre le Patriarche odieux à l'Empereur.

II. Le fait de *Julien l'Apostat* n'est pas plus constant : il fut tué, dit *Basnage*, par un Chrétien : aucun Auteur, ni Chrétien, ni Païen n'a fait mention de ce fait. Les Auteurs contemporains, tels que *Marcellin & Zozime*, Païens l'un & l'autre, n'en parlent point. *Eutrope* qui avoit suivi l'Empereur dans cette Guerre, assure qu'il fut tué par un ennemi : *Aurelius Victor*, *Rufus Feslus*, *Philosorge*, disent la même chose.

III. A l'égard des Arméniens, qui persécutés pour la Religion, changent de Souverain ; il faudroit examiner à quelles conditions le Roiaume d'Arménie étoit assujetti à la Perse. Tous les Peuples, comme l'observe *M. Bossuet*, ne sont pas sujets à même titre ; & il y en a dont la sujétion tient autant de l'alliance & de la confédération, que de la parfaite & véritable dépendance. Peut-être que la portion du Roiaume d'Arménie, qui s'étoit unie à la Perse, s'étoit réservée quelque droit, & avoit fait les conditions au sujet de la Religion : c'est sur quoi les Historiens ne donnent aucun éclaircissement.

Au reste, en supposant les Arméniens sujets de *Chosroës* au même titre que les Perses mêmes ; tout ce qu'on peut conclure de leur révolte, c'est qu'ils augmentent le nombre des rebelles que la Loi divine condamne.

C'est ainsi que l'Eglise a toujours pensé dans tous les tems ; & dès les premiers siècles on a regardé la soumission due aux Souverains comme un devoir de Religion. *M. de Meaux* fait une digression à ce sujet, & il démontre quelle étoit la doctrine des premiers siècles de l'Eglise, par celle de *S. Augustin* sur l'obéissance des sujets, & sur le principe qui rend les Guerres légitimes ; & il fait voir que la doctrine de ce Pere n'est qu'une fidèle interprétation de celle de *S. Paul*.

Après avoir inutilement cherché dans l'Histoire de l'Eglise des exemples de révoltes pour excuser la conduite des Réformés, le Ministre entreprend de faire voir que la Nouvelle Réforme n'a point trempé dans différentes conjurations, que *M. de Meaux* lui démontre n'avoir été tramées que par les Protestans : telle est la fameuse Conjuraison d'Amboise, crime entrepris par dogme, dit *M. Bossuet*, & par expresse délibération des Jurisconsultes & des Théologiens Réformés, approuvé par les Ministres & par *Théodore de Bèze* en particulier. *M. de Meaux* rappelle ici les Guerres Civiles autorisées par *Calvin*, & par plusieurs Synodes : il parle ensuite des différens assassinats commis par les Réformés, & approuvés par les Ministres ; il en rapporte quelques exemples d'après ce qu'il en a dit au X. Livre de l'*Histoire des Variations*.

Ici *M. Bossuet* quitte *Basnage* un instant pour répondre à la Cri-

(a) *Parie-*
gious, liv. X
ch. XLIII.

tique de *Burnes*. Ce fameux Protestant s'étoit offensé du reproche que M. de Meaux lui avoit fait (a) de parler des affaires de France, comme un étranger mal instruit. On lui renouvelle ici ce même reproche, & on lui fait voir qu'il ne connoît l'Histoire & les Loix de ce Roiaume que par les Livres des Protestans les plus ignorans & les plus emportés (*). M. de Meaux réfute les raisons qu'il allégué pour excuser les révoltes de ce tems-là, & il lui prouve que par-tout elles portent à faux. Il lui montre ensuite l'erreur dans laquelle il est lui-même par rapport à son propre Païs, où la Réforme a introduit, comme ailleurs, les assassins & les révoltes. Ceci est appuyé par des exemples.

M. *Bossuet* revient à *Basnage*: il lui représente *Luther* approuvant, prêchant même la prise des armes: la Ligue contre l'Empereur autorisée par *Mélancton*; & la Guerre commencée par le Landgrave de Hesse, & approuvée par toute la Réforme: & après s'être étendu sur les troubles causés par les Protestans, il lui remet sous les yeux le scandaleux mariage du Landgrave, & il fait voir à ce Ministre que la permission accordée par *Luther*, & par les Théologiens Réformés pour la célébration de ce mariage adultere, ne peut nullement être comparée avec la dispense donnée par *Jules II.* à *Henri VIII.* pour épouser la Veuve de son Frere. Enfin, après avoir réfuté différentes erreurs de ce Ministre sur le Mariage, M. de Meaux finit sa Réponse par un Article, où la Doctrine de l'Eglise sur ce Sacrement est traitée avec toute la dignité que demande la pureté de la Morale Chrétienne.

(*) Voyez ci-dessous la Remarque VIII.

REMARQUES

DE L'ÉDITEUR DE VENISE.

Sur le II. Avertissement précédent.



I.

Sur l'Histoire des Variations des Eglises Protestantes.

VOici la liste des éditions de cette *Histoire*. I. Paris 1688. 2. vol. REM. I.
in-4. chez la Veuve Mabre Cramoisy. II. Amsterdam 1688.
 2. vol. *in-12.* Cette édition est fort belle. III. Paris 1689. 4. vol.
in-12. chez la même Veuve Mabre Cramoisy. IV. Liège 1710. 2.
 vol. *in-8.* V. Bruxelles 1718. 2. vol. *in-8.* VI. Dans les Volumes
 II. & III. de notre Collection en 1738. VII. En 1743. dans la Col-
 lection de Paris, tom. III. pag. 49. & suiv. VIII. Et en 1748. dans
 la même Collection de Paris réimprimée. Il y en a aussi plusieurs
 autres éditions, auxquelles on a joint les *Avertissemens aux Protestans.*

Latine. I. Parisiis 1717. 2. vol. *in-12.* II. Herbipoli 1718. 2. vol.
in-12. III. Viennæ Austriæ 1753. 2. vol. *in-8.* Cette dernière édi-
 tion que j'ai sous les yeux, est intitulée : *Historia doctrinæ Protestan-*
tium in Religionis materia, continuis mutationibus, contradictionibus, in-
novationibus variatæ & fluctuantis, Gallice primum edita a Jacobo Beni-
gno Bossueto Episcopo Meldensi, tum Latine succinctius edita & recusa.

Nous en avons aussi une Version Italienne, faite par *Selvaggio Can-*
turani, c'est-à-dire par le R. P. *Archange Agostini Carme*. Elle pa-
 rut à Padoue en 1721. 3. vol. *in-12.* Mais nous ne pouvons pas
 nous dispenser de remarquer, que dans cette Version on a tronqué
 tout entier le Chapitre CIX. & le commencement du Chapitre CX.
 du Livre VII. Ce retranchement se rencontre dans le Tome II.
 pag. 185. Après ces mots : *Il Libro con qualche attenzione*, où finit le
 Chapitre CVIII. suivent immédiatement ceux-ci : *Ed in vero quest'in-*
verzione &c. qui se trouvent sur le commencement du Chapitre CX.
 dont on a retranché la première période. Je n'en dis pas davanta-
 ge. Cela suffit par rapport à mon devoir.

Il y a enfin un Abregé de cette *Histoire* en Italien, fait par le
 R. P. *Constantin Roncaglia*, & publié à Lucques en 1712. *in-8.* sous
 ce titre : *Istoria delle Variazioni delle Chiese Protestanti*. Ce sçavant Re-
 ligieux dans l'Avertissement déclare bien qu'il a compilé l'Ouvra-
 ge de M. *Bossuet* : mais il semble qu'après en avoir emprunté le ti-
 tre & presque toute la matiere, il ne devoit pas omettre sur le front

Vol. IX.

N n

de son Abregé le nom de M. l'Evêque de Meaux, pour ne paroître pas lui-même seul Auteur de son *Histoire*. Le Compilateur Latin dont nous venons de parler, a rendu plus de justice à l'illustre Prélat; & son exemple fait voir que l'Italien aussi devoit peut-être avoir le même égard.

REM.
II.

Le savant Editeur des *Oeuvres posthumes* de M. Bossuet (1) nous dit que ce docte Prélat voiant que son *Exposition de la Doctrine de l'Eglise Catholique* étoit attaquée par plusieurs Protestans, crut d'abord qu'il seroit utile d'entrer dans le détail des preuves sur tous les points exposés dans son Livre: mais que dans la suite il jugea que ce travail étoit peu nécessaire. Ce fut donc le parti qu'il prit, ajoute le même Editeur: après quoi ne voulant pas se tenir sur la défensive, il resolut de marcher en avant, & d'attaquer de front la Réforme par l'*Histoire des Variations*.

Qu'il me soit permis de rapporter ici les jugemens de quelques Savans sur cet excellent Ouvrage. Quoiqu'il ne soit pas nécessaire de le prôner, j'ai cru pourtant que le Public m'en sauroit peut-être bon gré.

Je donne le premier rang au R. P. de la Rue, qui fut aussi le premier à en parler dans son *Eloge* de M. Bossuet. „ A l'*Exposition de la Doctrine de l'Eglise*, dit-il, qui avoit éclairé les esprits dociles, il „ ajouta l'*Histoire des Variations* de l'Hérésie, qui confondit les obstinés. Ils n'eurent qu'à y contempler l'opposition des Réformateurs entre eux, leur contradiction monstrueuse avec eux-mêmes, „ l'ambiguïté de leurs dogmes, l'incertitude & l'inconstance de „ leur foi; pour être persuadés que la Réforme n'avoit rien de la „ fermeté, de l'unité, ni par conséquent de la vérité essentielle à „ l'Eglise. „

M. l'Abbé Desfontaines dans ses *Observations sur les Ecrits modernes* (2): „ L'*Histoire des Variations* de l'Eglise Protestante de M. Bossuet, „ dit-il, est un chef-d'œuvre de savoir & de raisonnement, & ce- „ lui à mon gré qui fait plus d'honneur à cet illustre Prélat. „

„ Il y a dans cet Ouvrage, ajoute le P. Nicéron (3), une érudition „ vaste, un grand nombre de curieuses & savantes recherches, & „ sur-tout un tour & une éloquence inimitable.

„ Ce qui importoit le plus à l'Eglise, dit M. l'Abbé H. (4), étoit „ de trancher par un seul coup nos différends avec la Prétendue-Ré- „ forme, en lui montrant son opposition formelle avec elle-même

„ M. de Meaux ouvrit le premier cette carrière, & donna l'*Histoire des Variations* de l'Eglise Protestante. On ne sauroit dire à quel

(1) *Oeuv. posth.* Préface du tom. I. pag. LII.

(2) *Observ.* &c. tom. XXI. pag. 240. (3) *Mémoires* &c. tom. II. p. 258.

(4) *Eloge histor.* de M. Bossuet pag. XIV-XIV. à la tête du *Récueil des Orais. funéb.* édit. de Paris 1731.

point les deux Communions séparées de la véritable, furent frappées de ce coup, qui détruisoit jusques dans ses fondemens l'Autel dressé contre le notre. Vainement la Secte nouvelle tenta d'en relever les ruines : ses efforts ne furent qu'à sa honte ; & elle fut contrainte enfin d'avouer qu'elle restoit sans justification & sans réponse. „

Enfin M. Lenglet dans ses *Tablettes Chronologiques* (1) : „ Nous n'avons, dit-il, rien de plus parfait, pour nous faire connoître les dogmes & les écarts des nouveaux Réformateurs, que l'*Histoire des Variations des Eglises Protestantes*, publiée par M. Bossuet, l'une des plus grandes lumieres de l'Eglise, supérieur même & pour la doctrine ne & pour l'exactitude à tout ce qui s'est trouvé de grand & de savant dans ces derniers siècles. Et ce n'est pas sans raison qu'on le regarde comme un Pere de l'Eglise Gallicane, dont il a toujours soutenu la doctrine avec autant de force que d'éloquence. En vain le pétulant M. Jurieu, en vain le savant & sage M. Basnage ont tâché de lui répondre. M. Bossuet a détruit en peu de paroles les sophismes, que les préjugés & l'interêt du Parti leur ont fait opposer aux lumieres de ce grand Evêque. „

Dans le premier des cinq Livres de l'*Histoire des Variations*, Chap. REM. XXV. §. *Les fièvres* (2), le P. Nicéron a remarqué (3) fort bien, que III. M. Bossuet s'est trompé en attribuant les Apostilles de la Bulle de Léon X. à Luther même : erreur dans laquelle il est tombé, parce qu'il les a vûes dans ses Oeuvres. Les Apostilles de cette Bulle sont de Ulric de Hutten. M. Fabricius dans son *Centifolium Lutheranium* (4) appuie la correction du P. Nicéron ; & il nous assure aussi (5) que Ulric de Hutten a fait réimprimer séparément cette même Bulle avec ses Apostilles en 1520. in-4.

L'Editeur qui m'a précédé dans les soins de cette édition a omis REM. mal-à-propos dans le Livre VI. de cette *Histoire des Variations* (6), IV. le titre latin de la *Consultation de Luther*. Pour suppléer à ce défaut, voici le titre de cette Pièce, tiré de la dernière édition de Paris : *Consultatio Lutheri & aliorum super Polygamia. Serenissimo Principi Domino Philippo Landgravio Hassie, Comiti in Carzenlembogen, Dicti, Ziegenbain & Nidda, nostro clementi Domino, gratia Dei per Dominum nostrum Jesum Christum. Serenissime Princeps & Domine. Postquam &c.*

M. Bossuet au commencement du Livre VII. & dans la suite con- REM. sulte fort au long les faits rapportés par le Docteur Gilbert Burnes V.

(1) Tom. I. Discours prélim. pag. CXXIX. (2) Vol. II. pag. 23. de cette Collection.

(3) Mémoires &c. tom. XV. pag. 289. (4) *Centif. Luth.* Part. II. pag. 553.

(5) Ibid. Part. I. pag. 66. (6) Vol. II. pag. 261. de cette Collection.

dans son *Histoire de la Réformation de l'Eglise Anglicane*. Je remarquerai à cette occasion, que M. Hearne savant Anglois & aussi bon Protestant que l'étoit M. Burnet, attaque vivement celui-ci par rapport à son *Histoire* qu'il appelle *fabularum farraginem*, dans les §§. XIX. XX. & XXI. de la Préface de l'Ouvrage qu'il a publié à Oxford en 1715. 6. vol. in 8. sous ce titre: *Joannis Lelandi Antiquarii de rebus Britannicis Collectanea*. Ce même Editeur s'emporte aussi avec beaucoup de violence contre le même Docteur sur le même sujet, en qualifiant son Ouvrage comme un tissu de fables & de mensonges, & son Auteur comme un faiseur de contes & un grand menteur. C'est le jugement que M. Hearne porte de M. Burnet & de son *Histoire*, dans la Préface d'un autre Ouvrage qu'il a donné au public en 1717. pareillement à Oxford in-8. intitulé: *Thome de Elham, Vita & gesta Henrici V. Anglorum Regis*. C'est aussi à mon avis ce qui relève beaucoup la docte refutation qui en fait le savant Prélat, tant dans le VII. Livre de l'*Histoire des Variations* & dans le Livre X. Chap. XLII. & suiv. que dans la *Défense* de cette même *Histoire*, Chap. XXXI. XXXVI. & suiv.

REM. M. Hearne dont nous venons de parler, fit imprimer à Oxford en
VI. 1729. in-8. un Ouvrage tiré d'un Manuscrit sous ce titre: *Historia Vita & regni Richardi II. Anglie Regis, a Monacho quodam de Evesham consignata*. Dans l'*Appendix* que l'Editeur y a ajouté, pagg. 396. & suiv., il s'étend à prouver que *VViclef* fut un fin hypocrite, qui en contrefaisant l'homme de bien, cachoit ses vices énormes sous une fausse apparence de vertu; & que tout ce qu'il fit sous prétexte de Religion, il le fit pour se mettre en crédit, pour s'acquérir de la réputation, & pour rendre son nom immortel. C'est ce qui donne beaucoup de prix au portrait que M. Bossuet nous en trace en peu de mots, dans son XI. Livre, Chap. CIII. (1).

REM. L'Editeur qui nous a précédé, a omis de donner la *TABLE* des
VII. *Livres & des Chapitres* contenus dans l'*HISTOIRE DES VARIATIONS DES EGLISES PROTESTANTES*. D'ailleurs il avoit donné lui-même les *TABLES* des tous les autres Ouvrages contenus dans le I. Volume; comme aussi celle de la *DEFENSE* de la même *HISTOIRE*, à la fin du III. Volume. Or comme nous avons donné depuis dans le IV. Volume & dans les suivans, les *TABLES* de tous les Ouvrages de notre savant Prélat, on a jugé à propos de suppléer à ce défaut, en dressant une *TABLE* exacte de cette excellente *HISTOIRE*, par laquelle on en verra d'un coup d'œil toute l'économie. Mais pour n'interrompre pas le fil de ces *Avertissemens*, on remet cette *TABLE* à la fin de ce Volume.

(1) Voyez le III. Volume de cette Collection, pag. 99. §. On voit.

I I.

*Sur la Défense de l'Histoire des Variations contre la Réponse
de M. Basnage Ministre de Rotterdam.*

L'Ouvrage de M. Burnet, intitulé : *Critique de l'Histoire des Variations*, parut à Amsterdam chez VVoltgang en 1689. in-12. C'est une petite Critique de trente six pages, comme nous le dit M. Bossuet dans sa *Défense*, Chap. XXXI. M. Basnage de Beauval, frère du Ministre de Rotterdam, a fait tout ce qu'il a pu dans son *Histoire des Ouvrages des Savans* (1); pour excuser M. Burnet sur le peu de mérite de cette misérable Pièce. „ Cette courte Réponse de M. „ Burnet, dit-il, n'est qu'une de ses productions, depuis qu'il a été „ élu à l'Épiscopat. Bien d'autres soins occupent son loisir. C'est „ ici un trait qu'il a décoché contre M. l'Évêque de Meaux au „ milieu de mille distractions. „ Voyez ci-dessus la Remarque V.

Il y a eu plusieurs éditions de l'*Histoire de la Religion des Eglises Réformées* par M. Basnage. La I. parut à Rotterdam en 1690. 2. vol. in-12. La II. fut faite là-même, l'an 1699. que M. Basnage publia son *Histoire de l'Eglise* en 2. vol. in-fol. où il fit entrer cet Ouvrage, qui en compose la IV. Partie. Mais il faut remarquer qu'il y a fait de retranchemens considérables pour éviter la répétition des faits qu'il avoit déjà discutés plus au long dans les Parties précédentes. La III. édition est de l'an 1721. à Rotterdam en 5. vol. in-8. Elle est augmentée de plus de la moitié. Il en a paru une IV. après la mort de l'Auteur en 1725. en 2. vol. in-4. Celle-ci a encore de grandes augmentations; puisque M. Basnage y remonte jusqu'au premier siècle du Christianisme, pour y réjoindre le neuvième, où il avoit commencé la succession des Eglises Protestantes. On a tiré cet éclaircissement des *Mémoires* du P. Nicéron (2).

La *Défense* que M. Bossuet opposa à M. Basnage, donna occasion à celui-ci de publier à Rotterdam en 1699. 2. vol. in-fol. l'*Histoire de l'Eglise depuis Jesus-Christ jusqu'à présent*, dont nous venons de parler. Ce n'est pas un de moindres Ouvrages de cet Auteur.

Mais MM. Jurieu, Burnet & Basnage ne furent pas les seuls adversaires de M. Bossuet touchant l'*Histoire des Variations*. J. Aymon aussi opposa à cette Histoire les *Metamorphoses de l'Eglise Romaine* qu'il publia à la Haye en 1700. in-12. Cet Ouvrage fut traduit en Allemand; & cette version parut à Hannovre en 1702. in-8.

(1) *Histoire* &c. 1689. Octob. pag. 1.

(2) *Mémoires* tom. X. pag. 148.

Vol. IX.

On a vu encore paroître à Amsterdam en 1703. in-8. l'*Histoire des Variations de l'Eglise Gallicane* par J. B. Renoult ; où l'Auteur par récrimination attaque M. Bossuet.

Enfin M. Pfaff donna au public en 1720. à Tubinge une Dissertation sur ce sujet ; & il s'étoit engagé (1) encore de publier une Refutation de l'*Histoire des Variations* de notre savant Prélat.

- REM. La I. édition de la *Défense de l'Histoire des Variations* parut chez
X. Anisson à Paris en 1691. in-12. , & non en 1701. comme le dit le P. Niceron (2) . II. It. Rotterdam 1701. in-12. III. It. Paris chez Delasseux en 1727. IV. It. en 1738. dans cette Collection , vol. III. pag. 405. V. It. en 1743. dans la Collection de Paris , tom. IV. pag. 1. Enfin VI. dans cette même Collection réimprimée en 1748.

Nous en avons aussi une Version Italienne publiée à Padoue en 1733. in-12.

(1) Pfaffii Introd. in Histor. Theolog. Litter. Part. III. pag. 389.

(2) *Mémoires* &c. tom. II. pag. 261.

III.

A V E R T I S S E M E N T
DE L'ÉDITEUR DE PARIS*Pour le IV. Volume de cette Collection.*

A V E R T I S S E M E N T S A U X P R O T E S T A N T S .

LE quatrième Volume comprend les six *Avertissemens* que M. de Meaux adressa aux *Protestans*, en réponse à la Critique que le Ministre *Jurieu* fit de l'*Histoire des Variations* dans plusieurs *Lettres Pastorales* qu'il répandit parmi ceux de sa Communion. Ce Ministre prit, pour réfuter M. *Bossuet*, une route assez singulière, par laquelle, dès le premier pas qu'il y fit, il répandit un affreux scandale, même parmi ceux de sa Secte*.

*REM.I.

Il prétendit démontrer que les *Variations* qu'on reprochoit à la Réforme, ne pouvoient rien contre elle, parce que la primitive Eglise a essuï elle-même des *Variations* dans les *Vérités* fondamentales de la Foi, sans qu'elle ait cessé pour cela d'être la véritable Eglise de Jésus-Christ. Voici comment il le prouve.

L'Eglise, selon *Jurieu*, a été long-tems à fixer sa croyance sur la divinité du Verbe. Dans les premiers siècles, on ne croioit pas le Fils éternel comme son Pere. Les Peres de ces tems-là, dit *Jurieu*, ont cru que le Fils n'étoit devenu une personne distincte de son Pere que peu de tems avant la création. Ils confondoient souvent le Fils & le Saint-Esprit: ils pensoient, selon lui, aussi peu juste sur l'essence de Dieu même: ils lui donnoient un corps; dès-là ils ne croioient pas son immensité. *Jurieu* ajoute que jusqu'au Concile de Nicée on n'a eu qu'une Foi très-informe sur la Trinité; que la divinité du Saint-Esprit n'a été bien assurée qu'au Concile de Constantinople; & que le Mystère de l'Incarnation n'a été bien connu qu'au troisième siècle. Au quatrième, l'Eglise étoit déjà tombée dans l'Idolâtrie en rétablissant le Paganisme, c'est-à-dire, selon le Ministre, l'invocation des Saints: la Doctrine de la Grace a été totalement ignorée jusqu'à S. Augustin: & dans les siècles suivans l'Eglise de Rome s'est trouvée engagée dans les erreurs du Pélagianisme.

C'est ainsi que le Ministre *Jurieu*, en flétrissant le Christianisme dès son origine, cherchoit à répandre les ténèbres de l'erreur sur ces premiers tems si respectables, qu'on peut les appeller à juste titre, les beaux jours de l'Eglise.

I. *Avertissement.*

M. de Meaux dans son premier *Avertissement* réfute ces calomnies

avec cette force de raisonnement qui caractérise tout ce qui est sorti de sa plume. Il suit son adversaire pié à pié; à chaque pas qu'il fait, il démontre les écarts, & à mesure qu'il dissipe l'erreur, il établit la vérité sur les ruines.

II. & III. Avertissement.

Dans le *second* & *troisième* Avertissement, M. Bosuet attaque la Réforme en général, & il se sert des Ouvrages même du Ministre pour la convaincre d'erreur & d'impiété. Il en détaille ici les blasphèmes. Selon les Réformés, Dieu est auteur du péché. Jurieu lui-même convient que Luther l'a avancé. Calvin & Bèze sont de même avis; mais le Ministre prétend que la Réforme a corrigé ces erreurs depuis cent ans. M. de Meaux lui fait voir le contraire. Jurieu tombe ensuite dans différentes contradictions. Il nie d'avoir avoué que les Luthériens fussent Sémipélagiens. M. de Meaux l'en convainc par lui-même. Il est obligé de convenir qu'on peut se sauver dans la Communion Romaine: il veut ensuite le désavouer; mais on le ramène à son premier sentiment, & on lui démontre qu'il ne peut point avancer le contraire, parce que des principes qu'il a établis on en tire naturellement cette conséquence, qu'on peut se sauver dans toutes les Communions, même dans celle de l'Antechrist. Par-tout enfin, M. de Meaux le met en contradiction avec lui-même; & il finit en prouvant au Ministre que cette variété de sentimens par rapport aux vérités les plus essentielles, montre la nécessité qu'il y a de reconnoître l'autorité d'une Eglise visible, & d'y soumettre son jugement: sans cela on renverse tous les principes, on donne entrée au Fanatisme & aux erreurs les plus grossières.

IV. Avertissement.

Le mariage scandaleux du Landgrave de Hesse, si souvent & si justement reproché à la Réforme, fait le sujet du *quatrième Avertissement*. * Jurieu entreprend de justifier la conduite de Luther & des Théologiens Réformés, qui avoient autorisé ce mariage. Il assure qu'ils ont eu droit de dispenser le Landgrave de la loi de l'Evangile, qui fixe le mariage à l'union d'un seul homme & d'une seule femme; parce que les loix positives, telles que celles du mariage sont susceptibles de dispense, non seulement de la part du Législateur, mais encore dans le cas de nécessité: il n'y a que les loix naturelles qui soient entièrement indispensables.

M. de Meaux répond au Ministre (1) que le mariage n'est point de pure institution, mais qu'il est fondé sur la nature même; que la sainte société de l'homme & de la femme est véritablement de droit naturel. Les loix positives en ont réglé les conditions: & ces loix,

(1) IV. Avertissement. Chap. V.

* REM. 11.

ajoute M. Bossuet, sont divines; par conséquent, tant qu'elles subsistent (1), elles sont aussi indispensables que les loix naturelles. Nulle nécessité ne peut dispenser, ni des unes, ni des autres.

V. Avertissement.

Il s'agit dans le cinquième Avertissement de l'obéissance due aux Souverains: Article sur lequel la Réforme a renversé tous les principes de Religion. M. de Meaux le prouve au Ministre par différents exemples: d'abord par celui de *Luther*, qui pour établir la Réforme soutint publiquement dans une Thèse qu'il ne falloit pas épargner les Princes qui prendroient le parti du Pape, fut-ce l'Empereur lui-même; de-là ces guerres cruelles qui ravagerent d'abord l'Allemagne, & qui s'étendirent ensuite dans la France sous les regnes de François II. & de Charles IX. Celles-ci furent une suite de la Conjuraison d'*Amboise*, tramée par les Protestans, comme il est évidemment prouvé dans le X. Livre des Variations. *Jurieu* fait ses efforts pour excuser la Réforme de pareils attentats: mais il la défend d'une façon si foible, que les preuves de M. de Meaux (2) conservent toujours la même force. *La tyrannie des Princes de Guise*, dit ce Ministre, ne pouvoit être abattue que par une grande effusion de sang. Il convient que l'esprit du Christianisme est contraire à un tel principe: mais, ajoute-t-il, si l'on juge de quelque entreprise par les règles de la morale du monde, elle n'est point du tout criminelle. C'est ainsi que ce Ministre rejettoit sur la corruption du cœur humain, des désordres qu'il savoit bien qu'on autorisoit dans son Parti par principe de Religion. Ne souffloit-il pas lui-même le feu de la révolte, lorsque dans ses séditieuses explications de l'Apocalypse, il prédit que les Protestans persécutés se releveront, & par toutes sortes de voies? Dans peu d'années, dit-il dans son Avis à tous les Chrétiens, on verra un grand éclat de ce feu, que l'on renferme sans l'étouffer: il ajoute peu après que les Réformés ont la fureur & la rage dans le cœur. Quelle Religion est celle-là, s'écrie M. Bossuet, qui emploie jusqu'à la rage pour se maintenir dans un cœur? Ce Prélat objecte au Ministre les maximes & la pratique de l'Eglise toujours persécutée & toujours patiente, sous Constant, Valens, Justin, &c. *Jurieu* répond que les Martirs n'ont souffert la mort que parce qu'ils n'avoient pas assez de forces pour se défendre; sur quoi il avance cette pernicieuse maxime, que lorsqu'on est persécuté, même par son Souverain, la soumission qu'on lui doit n'est alors que de conseil, & nullement de précepte. Il va plus loin, il attaque même l'indépendance des Rois, & il soutient que le droit de Souveraineté réside dans le peuple, & qu'ainsi il peut secouer le joug en cas d'oppression. On sent assez l'avantage qu'avoit M. de Meaux à réfuter des sentimens si absurdes.

(1) IV. Avertissement. Chap. X. (2) V. Avertissement. Chap. VIII.

VI. *Avertissement.*

Le *sixième Avertissement* est sur le même sujet que le premier. *Jurieu* à qui M. *Bossuet* avoit reproché d'autoriser le Socinianisme écrivit plusieurs Lettres pour se justifier. La collection de ces Lettres formoit un Ouvrage qu'il intitula : *Tableau du Socinianisme*, &c. Cet Ouvrage, bien loin de le justifier des erreurs Sociniennes, fournit encore à M. de Meaux de nouvelles preuves contre ce Ministre. Ce Prélat entreprend de faire voir dans cet Avertissement : 1. Que *Jurieu*, par les variations qu'il attribue aux premiers siècles de l'Eglise, renverse en même tems ses propres principes & le fondement de la Foi : 2. Qu'il autorise la Tolérance universelle : 3. Que la Réforme n'a ni règle ni principe ; & que la Secte en général n'ayant rien de certain, la doctrine des particuliers est irrégulière, fautive, contradictoire.

M. de Meaux prouve la première proposition par les erreurs que le Ministre avoit imputées aux Peres de l'Eglise, tels que S. *Athanasie*, S. *Hilaire*, *Eusèbe de Césarée*, &c. sur la Trinité : c'est ce qu'on a vu dans le premier Avertissement. Dans son dernier Ouvrage, *Jurieu* se justifie en disant que les Peres ont bien pensé sur le fond du Mystère, mais qu'ils ont erré dans la façon de l'expliquer. On lui démontre que par la manière dont il prétend qu'ils ont expliqué ce Mystère, il les fait manifestement errer sur le fond ; puisque la coexistence, la distinction, l'égalité, la consubstantialité des trois Personnes divines sont clairement rejetées par les Peres dans l'explication qu'il leur prête : il n'a pas plus d'égard pour le Concile de Nicée, qui selon lui a mis de l'inégalité dans les trois Personnes divines. C'est ainsi que *Jurieu* calomnie un saint Concile révérend par toute la Chrétienté, & reçu même par les Protestans dans leur profession de Foi.

La seconde proposition (savoir, que *Jurieu* autorise la Tolérance universelle) est aisée à prouver. Car si selon ce Ministre on a pu dans les premiers siècles croire indifféremment, ou ne pas croire les Dogmes de la coéternité, de l'égalité & de la distinction des trois Personnes divines ; on peut donc encore à présent les croire ou non, sans être en danger de son salut. Pourquoi n'auroit-on pas aujourd'hui pour ceux qui sont dans ces erreurs, la même condescendance que l'on a pour les Peres des trois premiers siècles ?

Enfin M. *Bossuet* démontre par la constitution même de la Réforme, qu'elle n'a ni règle, ni principe ; & qu'ainsi sa doctrine ne peut être qu'un tissu d'incertitudes. En effet, selon les Réformés, la seule règle de Foi c'est l'Ecriture : mais qui développera sa respectable obscurité ; qui en déterminera le véritable sens ? Il n'y a, disent les Protestans, aucune autorité visible qui puisse soumettre les Fidèles sur ce point. Comment donc fixer les esprits sur les Dogmes de la Religion ? il est visible, dit M. *Bossuet*, que

si chacun est libre de consulter son propre sens, les Articles de Foi s'évanouiront les uns après les autres; les esprits abandonnés à eux-mêmes ne connoîtront plus de bornes; & l'indifférence des Religions sera le malheureux fruit des disputes que la liberté de penser occasionnera nécessairement. L'expérience a justifié cette prédiction: M. de Meaux en apporte des preuves incontestables d'après *Jurieu* lui-même. Il fait voir que c'est cette liberté de penser, qui a fait naître tant de divisions parmi les Réformés, non seulement en France, mais encore en Hollande, en Angleterre, &c. C'est par elle que les erreurs Sociniennes ont eu un cours si rapide qu'elles ont en peu de tems infecté tous les États: par elle enfin on est parvenu à une totale indifférence en fait de Religion, & on a trouvé le moien de n'en avoir aucune, en les tolérant toutes. Tels sont les dignes fruits de la Religion Réformée, dont on pourroit dire ce que *Jurieu* dit du Socinianisme: *Que c'est une Religion de plein-pied, qui lève les difficultés, & qui applanit les hauteurs du Christianisme.*

Ce Ministre dont tout le monde a connu le caractère emporté, s'y étoit livré d'une façon particulière dans l'Ouvrage auquel cet Avertissement sert de réponse. Il y invektiva M. de Meaux de la manière du monde la plus indécente. Peu content des injures grossières dont ses Lettres sont remplies, il eut recours à la calomnie: il s'avança jusqu'à reprocher à ce Prélat de ne pas croire les vérités pour lesquelles il combattoit si fortement. Il le traduit comme un homme d'un caractère violent, emporté, qui maltraitoit publiquement, de parole & de fait, les Protestans qui étoient dans son Diocèse, & qui les forçoit même d'aller à la Messe, par les traitemens les plus indignes d'un honnête homme & d'un Evêque. Il assuroit savoir tout ce détail de très-bonne part: il le tenoit, disoit-il, d'une personne de la Communion de M. de Meaux, qui l'avoit connu particulièrement, & qui avoit été obligé de se réfugier entre les bras de la Réforme, pour éviter les violences. M. *Bossuet* réfute tous ces reproches article par article. Il fait voir au Ministre qu'il connoissoit aussi bien que lui ce malheureux Réfugié (1), chassé d'un Bénéfice à cause de sa conduite scandaleuse, sur le rapport duquel un homme sensé ne devoit faire aucun fond.

Voilà en abrégé ce que renferme les six *Avertissemens* de M. de Meaux. Les trois premiers parurent en 1689., le IV. & V. en 1690. & le dernier en 1691. *in-4.**

* REM.
IV.

(1) C'étoit le Pere *Frosté*, Chanoine Régulier & Curé de Souilly près de Cluses, que M. de Meaux interdit de sa Cure, à cause de ses scandales: obligé par cet état, de rentrer ensuite dans sa Communauté, il aima mieux apostasier. Il se sauva à Rotterdam, où il embrassa le Calvinisme. Ce misérable fit une fin digne de la vie qu'il avoit menée: comme il étoit d'un caractère extrêmement violent, il eut querelle avec des Gardes d'un Temple, qui le tuèrent à coup de Hallebardes.

REMARQUES DE L'ÉDITEUR DE VENISE

Sur le III. Avertissement précédent.



SUR LES AVERTISSEMENTS AUX PROTESTANS.

REM. I. **N**ous rapporterons ici le jugement que le P. de la Rue dans l'Eloge de M. Bossuet a porté des *Avertissemens aux Protestans* & des *Lettres Pastorales* du Ministre Jurieu qui en furent l'occasion. „ En vain, dit-il, les gens intéressés à retenir le peuple dans l'erreur, oppo-
 „ lerent à l'*Histoire des Variations* de l'Evêque de Meaux l'in-
 „ vective & la récrimination. Ce ne fut qu'en prêtant le flanc,
 „ & se livrant eux-mêmes à ses coups en tant de manières, qu'un
 „ de leurs plus habiles Ecrivains (1) n'a pu s'empêcher de conve-
 „ nir que l'Evêque dans ses *Avertissemens* avoit poussé son adver-
 „ saire jusqu'à l'absurdité & l'impiété. „
 „ A ce jugement on ajoute celui qu'en donna l'Auteur de l'*Elo-
 ge historique* de notre savant Prélat, cité ci-dessus. Voici ce qu'il
 „ dit (2) : „ Le seul Jurieu, cet Ecrivain téméraire qui osoit tout con-
 „ tre la vérité, même contre l'évidence, voulut paroître après la
 „ défaite des siens, & livrer de nouveaux combats. Il ne fit que
 „ procurer de nouvelles victoires au docte Prélat, qui le convain-
 „ quit (dans ses *Avertissemens*) d'autoriser le Socinianisme, de ten-
 „ dre le bras à toutes les Religions, & dès-là de renverser tout
 „ Christianisme. „

Au reste parmi les *Lettres choisies* de M. Simon (3) il y en a une que ce fameux Critique publia sous le nom de quelques *Nouveaux Convertis*, où il attaque fort rudement la seconde & la troisième des *Lettres Pastorales* de M. Jurieu, auxquelles notre savant Prélat opposa ses *Avertissemens*. On peut aussi voir le portrait que nous présente de ce Ministre, M. des Maizeaux dans la *Vie de M. Bayle* en plusieurs endroits, mais principalement dans celui qui est indiqué ci-dessous (4).

REM. II. Parmi les *Oeuvres posthumes* de M. Bossuet, publiées en 1753. on trouve (5) un *Avertissement aux Protestans sur le reproche de l'Idolâtrie, & sur l'erreur des Païens*; où la calomnie des Ministres est réfutée par eux-mêmes. L'Éditeur de ces *Oeuvres posthumes* remarque dans sa Préface (6), que cet *Avertissement* devoit être le IV. de ceux que M. Bossuet avoit opposés aux fureurs de Jurieu. La matière, dit-il, de

(1) Bauval Hist. des Ouvrag. de Savans, 1692. Mai, pag. 998.

(2) Elog. hist. de M. Bossuet par M. l'Abbé H. pag. xv.

(3) *Lett. chois.* tom. II. pag. 229. & suiv. (4) *Vie de M. Bayle*, tom. I. p. 332.

(5) *Oeuv. posth.* tom. III. pag. 317. & suiv. (6) *Là-même* tom. I. Préf. p. 21.

l'*Avertissement* que nous publions, est si étroitement liée avec celle du troisième, dans lequel le Prélat prouve qu'il n'y eut jamais d'idolâtrie plus innocente & plus pieuse que la notre, qu'on voit bien qu'il en est la suite & l'explication. Nous ignorons, ajoute-t-il, ce qui déterminait M. de Meaux à substituer à cet *Avertissement* celui qu'on trouve dans la Collection de ses Oeuvres sur la matière du Mariage, dont la sainteté & la concorde étoient étrangement violées par les excès intolérables du Ministre Jurieu.

Nous donnerons cet *Avertissement* avec plusieurs autres Pièces de Controverse, dans le premier Volume de la Collection des Oeuvres posthumes de notre savant Prélat.

Sur le VI. *Avertissement* nous donnerons ici le jugement de M. REM. Nicole. „ Il y a, dit-il (1), un dernier Avertissement (c'est le sixième. III. „ me) de M. de Meaux, qui vient de paroître Il me paroît „ admirable, & il me semble qu'il comprend tous les autres. Il „ pousse le Ministre d'une telle sorte, qu'on peut dire de lui ce „ que Cicéron disoit de lui-même à l'égard d'un de ses adversaires: „ *Nullo cum loco consistere sum passus.* „

Mais on peut dire en général, que M. Bossuet dans tous ces *Avertissemens* a traité les Articles les plus importans de la Religion avec une clarté & une force sans réplique.

Les trois premiers *Avertissemens* I. parurent à Paris séparément, REM. la même année 1689. in-4. Le quatrième & le cinquième, aussi séparément, dans l'année suivante 1690. in-4. Enfin le sixième en 1691. in-4. II. Réimprimé le tout ensemble, à Liège en 1710. 2. vol. in-12. III. It. Paris 1717. in-12. IV. It. Paris 1730. in-12. V. It. en 1738. dans le IV. Volume de notre Collection. VI. En 1743. dans le IV. Tome de la Collection de Paris, pag. 85. VII. Et en 1748. dans la réimpression de cette Collection.

M. l'Abbé Papillon nous assure (2) qu'il y a une édition précédente à celle de Liège de 1710. & que la dernière édition est à la suite de l'*Histoire des Variations*. Il remarque aussi que la troisième Partie du sixième *Avertissement*, intitulée: *Etat présent de la Religion Protestante*, parut pour la première fois séparément à Paris en 1691. in-4., avec une Revue & des Additions aux Oeuvres précédens & une Table générale pour les six *Avertissemens*.

Nous avons une Version Italienne de ces *Avertissemens*, publiée à Venise en 1732. 2. vol. in-12.

(1) Nicole, Lettres tom. I. pag. 480. édit. de Lille 1718.

(2) Biblioth. des Aut. de Bourg. tom. I. pag. 67. n. 27, & 30.

I V.
A V E R T I S S E M E N T
D E L' E D I T E U R D E P A R I S

Pour le V. Volume de cette Collection.

I.

*Instruction Pastorale sur les Promesses de l'Eglise, pour montrer aux Réunis
par l'expresse parole de Dieu, que le même principe qui nous
fait Chrétiens, nous doit aussi faire Catholiques.*

Tous les Ouvrages qui composent ce Volume, regardent encore les Protestans.

En 1700. M. Bossuet publia une *Instruction Pastorale sur les promesses de l'Eglise*, c'est-à-dire, qu'il entreprit de faire voir sur quel fondement JESUS-CHRIST a établi son Eglise, & quelles sont les promesses qu'il lui a faites. Entre celles-ci il en distingue de deux sortes : les unes s'accomplissent sur la terre ; les autres sont pour le Ciel. Ici l'Eglise est établie sur les Prophètes, les Apôtres, & sur la pierre angulaire qui est JESUS-CHRIST. La succession de ses Pasteurs ne peut être interrompue, non plus que son unité : toujours visible, on ne cessera jamais de la reconnoître. L'Eglise doit être aussi couronnée de gloire, sans tâche, sans rides : Dieu alors sera tout en tous : ceci est réservé pour la vie future.

Par rapport au siècle présent JESUS-CHRIST a promis à son Eglise l'universalité des lieux & des tems. Par tout l'Univers & dans tous les siècles l'Evangile sera annoncé ; l'Eglise se perpétuera ; par-tout elle sera visible, parce qu'elle sera visiblement composée de ceux qui sont établis pour répandre la doctrine, & de ceux qui sont faits pour la recevoir : le Sacerdoce donnera les Sacremens, les Fidèles les recevront.

Cette Eglise sera immuable, incorruptible ; un même gouvernement subsistera jusqu'à la fin ; la succession des Pasteurs y sera permanente & sans interruption ; le point fixe de l'unité sera évident ; mêmes Pasteurs, même Foi, mêmes Sacremens : c'est à ces marques qu'on reconnoitra les enfans de l'Eglise, & qu'on distinguera ceux qui s'en séparent. L'Hérétique sera forcé de se condamner lui-même, parce que sans beaucoup d'effort il est aisé de remonter à la source de toutes les Sectes, de montrer & de nommer le premier Novateur. De quelque façon que les Sectaires s'y prennent pour se procurer quelque ressemblance avec la véritable Eglise, il sera toujours facile de leur prouver que l'Eglise étoit avant eux,

qu'ils en sont sortis , & que ce sont eux qui ont commencé à l'abandonner.

Ce caractère d'immortalité que JESUS-CHRIST a donné à son Eglise se fera donc appercevoir par-tout. En vain les Hérésies tâcheront de lui porter les coups les plus furieux : tous leurs efforts seront inutiles . Ce ne seront point , dit M. Bossuet d'après saint Augustin , de ces fleuves continus , dont l'origine féconde & inépuisable fournira toujours des eaux abondantes ; ce ne seront tout au plus que des torrens impétueux qui passeront avec bruit , & qui s'écouleront rapidement , sans laisser autre chose après eux que le souvenir des désordres qu'ils auront causés.

M. de Meaux prouve ensuite par les Peres que les promesses de JESUS-CHRIST ont toujours été entendues dans le sens qu'il lui donne . Il cite à ce sujet saint Augustin , saint Cyprien , Tertullien , saint Clément d'Alexandrie ; & en remontant ainsi jusqu'aux Apôtres , il avertit que dans tous les tems on s'est toujours servi de cet argument pour démontrer les caractères de l'Eglise.

Ce Prélat tâche ensuite de dissiper les craintes injustes des Prérendus-Réformés , qui appréhendent que sous le nom d'autorité de l'Eglise & sur la foi des promesses , on n'usurpe le droit de faire croire aux Fidèles tout ce que l'on voudra. Il leur démontre deux choses : la première , que la foi de l'Eglise étant une , on ne propose rien à croire aux Fidèles que ce qui a été cru de tout tems : la seconde , que l'assujettissement à l'autorité de l'Eglise est un moyen sur pour nous préserver des erreurs monstrueuses où l'on se plonge infailliblement , lorsqu'on n'a d'autre guide que son génie particulier.

M. de Meaux répond ici en peu de mots à quelques objections des Réformés tant sur la manière d'expliquer l'Ecriture , que sur la Communion sous les deux espèces & sur le Service en langue vulgaire. Il finit en exhortant les Fidèles de son Diocèse à travailler avec douceur à la conversion de leurs freres errans , à les édifier par des bons exemples , à éviter ces disputes sans fin qui ne font qu'aigrir les esprits , & à se consoler eux-mêmes en se rappelant souvent cette promesse de JESUS-CHRIST à son Eglise : *Me voici , je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles.*

II.

Seconde Instruction Pastorale sur les Promesses de Jesus-Christ à son Eglise : ou Réponse aux objections d'un Ministre contre la première Instruction.

Quelque tems après que cette Instruction eût été rendue publique , Jacques Bafnage donna son *Traité des Préjugés faux & légitimes , ou Réponse aux Lettres & Instructions Pastorales de M. le Cardinal de Noail-*

les Archevêque de Paris, de M. Colbert Archevêque de Rouen, de M. Bossuet Evêque de Meaux, & de M. de Nesmond Evêque de Montauban, en 1701. 3. vol. in-8.

M. de Meaux répondit à l'Article qui le regardoit dans cet Ouvrage, par une *seconde Instruction*; dans laquelle il explique plus en détail ce qu'il avoit dit dans la première, & il répond ensuite aux différentes objections de son Adversaire.

L'Auteur des *Préjugés* blâmoit M. Bossuet d'avoir avancé que dans ce passage du Chap. XXVII. de S. Matthieu: *Toute puissance m'a été donnée dans le Ciel & sur la terre*, &c. JESUS-CHRIST en si peu de mots, en six lignes, eût donné un préservatif contre toute sorte d'erreurs; & en conséquence il fait une exclamation ironique sur les peines inutiles qu'on se donne pour faire tant de recherches & composer tant de volumes. M. de Meaux lui répond que JESUS-CHRIST lui-même aiant dit que dans deux préceptes qui n'occupent guères qu'une ligne, la Loi & les Prophètes y étoient contenues; on ne doit pas être surpris d'entendre dire que le remède souverain pour toutes les erreurs en matière de Foi, étoit renfermé dans ces six lignes: *Toute puissance m'a été donnée dans le Ciel*, &c. Ces paroles, comme le prouve M. Bossuet, contiennent une promesse claire, nette & précise de la perpétuité & de l'infailibilité d'une Eglise toujours visible; c'est-à-dire, que JESUS-CHRIST promet qu'il y aura sans interruption jusqu'à la fin des siècles, une Société de Pasteurs qui enseigneront sa Religion à une Société de Chrétiens unis ensemble, aussi-bien qu'avec leurs Pasteurs, par la profession de la même Foi & par l'usage des mêmes Sacremens, au milieu desquels il sera jusqu'à la fin du monde. M. de Meaux s'étend considérablement sur cet article, & il résout quantité d'objections du Ministre: nous ne parlerons ici que des principales.

M. Basnage prétend que les promesses que JESUS-CHRIST fait à son Eglise ne prouvent rien pour sa durée; parce que la même promesse aiant été faite à l'Eglise Judaïque, cela n'a pas empêché qu'elle n'ait été ruinée, & que pendant qu'elle subsistoit, elle ne soit tombée plusieurs fois dans l'idolatrie, & que ses Prêtres & ses Sacrificateurs n'aient été extrêmement corrompus.

M. de Meaux répond à cette difficulté en distinguant les promesses faites à l'Eglise Judaïque & celles que JESUS-CHRIST a faites à son Eglise. Les promesses de Dieu, par rapport à la durée de la Synagogue, n'étoient que conditionnelles: la Synagogue elle-même étoit une figure qui ne devoit durer qu'un tems, & qui devoit disparaître pour faire place à l'Eglise de JESUS-CHRIST. M. Bossuet prouve la différence de ces deux promesses par les paroles même de l'Ecriture. Au troisième Livre des Rois, Dieu promet de mettre son Nom à jamais dans le Temple de Salomon, & d'y avoir tous les jours ses yeux & son cœur, si son Peuple marche dans la voie

de ses commandemens. Voilà une promesse éternelle, à la vérité, mais dont l'exécution dépend de la fidélité de ceux à qui elle est faite. La fuite du passage le démontre clairement: *Si au contraire, dit le Seigneur au même endroit, vous & vos enfans cessez de me suivre ... j'arracherai Israël de la terre que je lui ai donnée ... je rejetterai le Temple de devant ma face ... & ce Temple sera un exemple à tous les Peuples du monde.* Cette promesse, comme le remarque M. de Meaux, porte avec elle une condition sans laquelle elle ne devoit point avoir lieu dans la fuite: la défection de la Synagogue y est prédite; & Dieu même assure en l'établissant, que son Temple servira un jour d'exemple de la perfidie d'Israël à tous les Peuples de la terre. La promesse que JESUS-CHRIST fait à son Eglise est bien différente: nulle condition ne la limite: les portes de l'Enfer ne prévaudront jamais contre elle: aucun effort ne pourra jamais la renverser, parce que JESUS-CHRIST est avec elle jusqu'à la consommation des siècles: *Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem seculi.*

Par rapport au reproche d'idolâtrie & à la corruption des Ministres de l'Eglise Judaïque, M. de Meaux démontre à Basnage que malgré toutes ces abominations, cette Eglise qui étoit alors la véritable, n'a pas cessé d'être visible; le ministère sacerdotal & le culte divin y ont toujours été en vigueur; & son autorité a toujours été subsistante jusqu'à sa ruine totale. Le ministère des Prophètes, si extraordinaire en lui-même, y a toujours été assez commun dans ces tems-là; la Circoncision & les autres cérémonies de Religion n'ont jamais été interrompues. C'est dans ces tems d'obscurcissement que les Peuples, quoiqu'entraînés dans les abominations par les mauvais exemples de leurs Chefs, ont toujours vu au milieu d'eux les plus grands Prophètes qui leur reprochoient la perversité de leurs mœurs; tels furent Isaïe, Jeremie, Ezechiel: jamais ces saints Prophètes n'ont parlé de faire schisme, ni de se séparer de communion d'avec les prévaricateurs; ils ne cherchoient qu'à les rappeler à l'unité & à l'observance de la Loi. Il y avoit d'ailleurs un Tribunal toujours subsistant, toujours révérend par la Nation, qui au milieu des désordres publics, a fulminé les Ordonnances les plus hardies; telles furent celles qui priverent de la sépulture royale l'impie Achaz & Manasses lui-même, quoique pénitent.

Ce caractère de visibilité si essentielle à la véritable Eglise, étoit encore bien évident du tems même de JESUS-CHRIST. Jérusalem y étoit reconnu pour le Siège de la Religion; JESUS-CHRIST veut qu'on en respecte le Temple; il en chasse ceux qui le profanoient. Il fait respecter la Chaire de Moïse, reconnoît la vérité du Sacerdoce. La Synagogue, quoique sur son déclin, jouit cependant encore de toute son autorité: JESUS-CHRIST semble la respecter: il refuse de répondre aux Puissances de la terre; mais interrogé par le Grand

Prêtre, il lui répond aussi-tôt : preuves évidentes de l'autorité visible dont jouissoit encore alors la Synagogue.

Le Ministre dont le dessein principal est d'excuser le schisme, fait une autre objection à ce sujet. Il prétend que les Apôtres n'ont point établi d'union ni de communion entre les Eglises ; qu'en effet cette union est inutile au fonds : il allégué l'exemple du schisme des dix Tribus & des Samaritains, qui, quoique séparés, faisoient cependant partie de la véritable Eglise.

M. de Meaux répond & montre que l'union des Eglises est du premier dessein de JESUS-CHRIST qui en formant le plan de son Eglise, a ordonné à ses Apôtres de s'aimer les uns les autres, & d'être tous ensemble une même chose avec lui. Cette union extérieure, marque essentielle du Christianisme, est parfaitement prouvée par M. Bossuet. Il démontre par un passage de saint Paul, que les Eglises Chrétiennes n'étoient établies que pour faire ensemble au-dedans & au-dehors une seule Eglise Catholique. Il prouve ensuite par l'Ecriture que les Eglises dès le tems des Apôtres étoient tellement unies, que leur seul consentement tenoit lieu de règle. Il fait voir le saint concert qui régnoit entre les Apôtres, qui eux-mêmes n'ont rien tant recommandé à leurs Disciples que l'unité dans la foi & dans la doctrine. Après s'être étendu assez amplement sur cet article, M. de Meaux répond à l'objection tirée du schisme des Samaritains. Il fait voir, I. que ce schisme & ceux qui y participoient, étoient réprouvés de Dieu. II. Que les Prophètes qui étoient dans ces Tribus, ne participoient point au schisme ; qu'ils étoient unis de Religion & de Communion avec la Tribu de Juda ; qu'ils reconnoissoient le même Temple, les mêmes Prêtres, les mêmes Sacrifices : tout cela est prouvé par les exemples d'Elie, de Jonas, &c.

M. Bossuet reproche ici au Ministre les efforts qu'il fait pour excuser le schisme qui fut toujours en horreur dans l'Eglise Chrétienne aussi-bien que dans la Judaïque. Il lui parle des désordres qui naissent chaque jour, si les Eglises n'étoient point unies entre elles. Si chaque Eglise peut se former d'elle-même, en raisonnant de l'Eglise au particulier, chacun pareillement prétendra bien-tôt être l'arbitre de sa foi : on iroit loin suivant de telles maximes ; & une Religion arbitraire ne tarderoit pas à introduire le Dérèglement.

Cette *Instruction* est terminée par quelques objections de *Basnage* que M. de Meaux détruit sommairement : telles sont le fait de Palchase Radbert, le Schisme des Grecs, l'affaire de Rimini ; & sur ce que le Ministre avoit reproché qu'en recommandant l'autorité, on inspire du mépris pour l'Ecriture sainte, qu'on la rend inutile, qu'on insinue même qu'elle est dangereuse : M. de Meaux lui prouve le respect que l'Eglise Catholique inspire à ses enfans pour l'Ecriture sainte ; mais il lui fait voir aussi que l'on croit, avant que

de lire l'Ecriture ; on fait apprendre aux Comménçans le Simbole dans lequel les Apôtres n'ont point parlé de l'Ecriture ; il n'y est fait mention que de l'Eglise Catholique qui est la source primitive de la foi & du salut. Loin de croire que l'Ecriture soit inutile, nous connoissons ses avantages ; elle confirme la foi, elle la nourrit, elle l'anime ; on s'en sert pour mieux entendre ce qu'on croit déjà, & pour convaincre l'Hérétique qui veut la tirer à lui. Nous ne la croions pas non plus dangereuse, pourvu que l'on prenne l'autorité pour guide ; car nous convenons qu'elle la devient infiniment, si chacun veut l'expliquer selon ses idées particulières. Les Hérétiques tant anciens que modernes, se sont tous appuyés de l'Ecriture sainte ; elle a donc été pour eux extrêmement dangereuse, parce qu'en la lisant, ils n'ont pas voulu prendre pour guide la seule lumière qui peut en dévoiler la sainte obscurité. *

Cette Instruction parut in-12. en 1701. *

* REM. I.

* REM.

II.

III.

Traité de la Communion sous les deux espèces.

M. Bossuet publia le *Traité de la Communion sous les deux espèces* en 1682. * pour répondre aux reproches que les Réformés faisoient à l'Eglise Romaine d'avoir privé les Fidèles de l'usage de la Coupe dans la Communion. Entre ceux de la Réforme qui ont écrit sur ce sujet, deux Ministres se font principalement distingués ; Mathieu de Larroque dans son *Histoire de l'Eucharistie*, & Jean Dubourdieu Ministre de Montpellier, dans un Livre intitulé : *Traité sur le Reranchement de la Coupe*. Cet Ouvrage est dédié à M. Claude, Ministre de Charenton.

* REM.

III.

M. de Meaux explique d'abord dans le sien la Pratique & les sentimens de l'Eglise dès les premiers siècles. Il expose ensuite les Principes sur lesquels cette pratique est fondée. Telle est la division de son *Traité* : ces deux Articles mis dans tout leur jour justifient parfaitement l'Eglise Romaine du reproche d'innovation que les Protestans lui ont fait.

Dans la première Partie qui traite de la Pratique de l'Eglise au sujet de la Communion, M. Bossuet fait voir que l'usage ancien étoit que l'on communiait sous une ou sous deux espèces, sans qu'il se soit jamais formé aucun doute sur l'intégrité de ce Sacrement. Il le prouve, I. Par la Communion des Malades. II. Par celle des enfans. III. Par la Communion domestique, lorsque l'usage étoit qu'on emportât chez soi la sainte Eucharistie. IV. Enfin par la Communion que l'on administrait à l'Eglise les jours de solennité.

I. Pour ce qui est de la Communion des malades, M. de Meaux fait voir qu'elle ne leur étoit administrée que sous l'espèce du Pain.

Il en apporte deux exemples : le premier est tiré de l'Histoire Ecclésiastique, où l'on voit qu'un Vieillard nommé Serapion, qui depuis long-tems étoit en pénitence, se trouvant à l'extrémité, envoya demander l'Eucharistie qu'on ne refusoit point aux Pénitens publics, lorsqu'ils étoient en danger de mourir. Le Prêtre ne pouvant point venir lui administrer lui-même la Communion, donna à un jeune garçon une petite parcelle de l'Eucharistie qu'il lui ordonna de tremper & de la mettre ainsi dans la bouche du Vieillard, &c. M. de Meaux observe que quoique le Prêtre n'eût donné qu'une petite parcelle de l'Eucharistie, le Vieillard ne se plaignit point qu'il lui manquât quelque chose pour la Communion qu'il souhaitoit avec ardeur. Les Protestans conviennent eux-mêmes qu'il ne s'agit dans ce fait que de l'espèce du pain : cependant M. Dubourdiou & quelques autres Réformés ont prétendu que ce Vieillard avoit reçu le saint Sacrement sous les deux espèces, & qu'on les avoit mêlées ensemble avant que de les envoyer. M. de Meaux répond que l'usage de mêler ensemble les deux espèces est postérieur de plusieurs siècles à l'Histoire dont il s'agit : il n'a eu lieu dans l'Eglise que vers le VII. siècle. D'ailleurs, ce Prêtre qui envoie l'Eucharistie ne commande pas de mêler les deux espèces, mais seulement de mouiller celle qu'il donne, afin que le Vieillard malade la pût avaler plus facilement : il ne s'agit là que d'une liqueur ordinaire.

Le second exemple est celui de saint Ambroise Evêque de Milan. Ce saint Prélat étant à l'extrémité, ne reçut la Communion que sous l'espèce du pain, des mains de saint Honorat Evêque de Verceil, qui étoit venu exprès à Milan pour assister saint Ambroise à la mort : ce fait est constaté par Paulin, Diacre de Milan & Secrétaire de saint Ambroise, qui écrivit la Vie de ce Prélat à la prière de saint Augustin. Le Ministre Dubourdiou convenoit de ce fait, mais il prétendoit que c'étoit le premier exemple que l'on eût de la Communion sous une espèce. Cette prétention étoit fautive : l'usage de ne communier que sous une espèce est antérieur au siècle de saint Ambroise. M. Bossuet montre par un passage de saint Justin que dès les premiers siècles de l'Eglise on portoit l'Eucharistie aux malades, & qu'il n'est parlé nulle part de l'espèce du vin. D'ailleurs, lorsqu'il s'agit de l'Eucharistie destinée aux malades, il n'est jamais parlé que de boîtes & de petits coffres, ou même de linges dans lesquels elle étoit conservée ou transportée : on ne voit en nul endroit qu'il soit fait mention de Calice, mot uniquement consacré pour l'espèce du vin.

II. La Communion des enfans est une preuve qu'une seule espèce suffit pour la Communion. On ne la leur administroit que sous l'espèce du vin ; & cette pratique a duré assez long-tems dans l'Eglise. On auroit pu, comme on l'observoit pour les malades, faire détrempier l'espèce du pain pour la leur donner ; mais on s'est

contenté de la seule espèce du vin , parce que l'Eglise a toujours cru que sous l'une ou l'autre espèce séparément, le Corps & le Sang de JESUS-CHRIST étoient également contenus comme sous toutes les deux ensemble.

III. Dans la Communion domestique, il est certain que les Fidèles ne prenoient chez eux que l'espèce du pain . Tertullien ne parle que du pain que les Chrétiens mangeoient chez eux à jeun & en secret . S. Basile nous apprend que les Solitaires qui n'avoient point de Prêtre dans leurs déserts venoient à l'Eglise aux solennités principales ; ils recevoient dans la main un ou plusieurs morceaux de l'Eucharistie qu'ils emportoient chez eux ; ils enfermoient cette Oblation dans un petit coffre ou dans un linge bien blanc. Le même usage s'observoit & étoit même bien plus commun dans le tems des persécutions : on permettoit alors avec confiance aux simples Fidèles d'emporter la sainte Eucharistie dans leurs maisons ; où il est certain , dit M. Bossuet , qu'il y avoit plus de modestie qu'il n'y en a présentement dans nos Eglises.

IV. Dans la Communion solennelle, il étoit libre de communier sous une ou sous deux espèces. C'est ce qui fit que les Manichéens qui abhorroient le vin , le croiant créé par le mauvais Principe , restèrent long-tems cachés au milieu des Fidèles , parce que recevant avec eux la Communion en public, ils ne prenoient , à l'exemple de bien d'autres , que l'espèce du pain . Cette affectation ne fut remarquée qu'au V. siècle sous le Pontificat de saint Leon.

S. Gélase son successeur , pour les mieux connoître , défendit de communier autrement que sous les deux espèces. Cependant il y avoit même alors des jours solennels dans lesquels on ne distribuoit l'Eucharistie que sous l'espèce du pain : c'est ainsi que le Vendredi-saint dans l'Eglise Latine , & tous les jours de Carême dans l'Eglise Grecque, à la réserve du Samedi & du Dimanche, le Célébrant, le Clergé & le Peuple ne recevoient que l'espèce du pain.

M. de Meaux termine cette première Partie par une exposition succinte des sentimens des derniers siècles fondés sur la pratique de l'Eglise ancienne . L'Eglise a laissé long-tems communier sous les deux espèces indifféremment ; elle les a ordonnées l'une & l'autre pendant quelque tems : elle a ensuite réduit la Communion à une seule espèce , prête à reprendre les deux , si l'utilité générale le demandoit : c'est ce qui fit que le Concile de Trente , dans la Session XXI. où il s'agit de la Communion, examina 1. S'il étoit à propos de rendre l'usage de la Coupe à quelques Nations qui la souhaïtoient . 2. A quelles conditions on la leur accorderoit . Au Concile de Bâle la Coupe fut accordée aux Bohémiens , à condition qu'ils reconnoïtroient la Présence réelle de JESUS CHRIST sous une espèce comme sous l'autre ; & l'on fut prêt d'accorder la même chose aux Allemands. Paul III. & Pie IV. à la prière de l'Em-

pereur & de plusieurs Princes Allemands, permirent à quelques Evêques de rétablir l'usage de la Coupe dans leur Diocèse. Cela fut pratiqué pendant quelque tems à Vienne en Autriche.

Dans la seconde Partie où il s'agit d'exposer les Principes sur lesquels la pratique de l'Eglise est établie, M. de Meaux pose d'abord celui-ci : que dans ce qui concerne les Sacremens, l'Eglise n'a jamais cru pouvoir dispenser de ce qui en faisoit la substance. Lors donc qu'elle a ordonné la Communion sous une ou deux espèces, sa conduite a été fondée sur cette vérité : que dans une seule espèce la substance du Sacrement est aussi entière que sous toutes les deux. Ces deux espèces sont à la vérité nécessaires pour l'expression du Sacrifice ; mais pour l'application qu'on en fait aux Fidèles, une seule suffit, parce qu'elle contient la vertu du tout.

En vain les Protestans disent-ils que dans les Sacremens on est obligé de faire tout ce que JESUS-CHRIST a fait. M. Bossuet leur fait observer, que c'est principalement la substance & l'effet essentiel du Sacrement qu'il faut considérer. Il les met ensuite en contradiction avec eux-mêmes, en leur montrant qu'ils se sont dispensés d'imiter JESUS-CHRIST dans tout ce qu'il a fait à la Cène ; puisque selon l'Article VII. du douzième Chapitre de leur Discipline, ils exemptent de la Coupe ceux qui ont de la répugnance à boire du vin. Ils ne font point non plus la Cène après souper, comme il a été pratiqué par JESUS-CHRIST ; & lorsqu'ils donnent le Batême, ils ne plongent point dans l'eau : ils sont donc obligés d'avouer qu'il y a eu des choses pratiquées par JESUS-CHRIST & par ses Apôtres que nous ne sommes point obligés de faire.

Fondé sur la même maxime, que dans la pratique des Sacremens on ne doit s'écarter en rien de ce que JESUS-CHRIST a fait ; le Ministre Jurieu dans son *Préservatif*, &c. avoit contredit le peu que M. de Meaux avoit avancé en passant sur la Communion sous les deux espèces dans son *Exposition de la foi*. Le Prélat lui démontre que l'Ecriture ne nous aiant pas rapporté tout ce que JESUS-CHRIST avoit fait, il y avoit une règle sûre à suivre qui étoit la pratique ancienne connue par la Tradition. Celle-ci nous ramène à l'uniformité ; au lieu que la liberté que l'on se donne d'interpréter l'Ecriture, chacun selon ses idées particulières, ne tend qu'à rendre les Loix & les pratiques arbitraires.

En finissant cet Ouvrage, M. Bossuet répond à différentes objections. En avouant qu'on peut communier sous une seule espèce, on demande pourquoi on n'en laisse pas le choix aux Fidèles ; pourquoi on restreint la liberté que l'Eglise Romaine convient que JESUS-CHRIST a accordée. M. Bossuet répond à cette difficulté par un passage de saint Augustin, qui fait voir aux Hérétiques de son tems la folie qu'il y avoit de ne pas se soumettre à ce qui est réglé par les Conciles & par la Coutume de l'Eglise. M. de Meaux

demande ensuite aux Protestans, s'ils n'ont pas fait eux-mêmes des Ordonnances pour obliger les Parens à présenter leurs enfans au Batême, quoiqu'il n'y ait rien dans l'Écriture qui l'ordonne : & par rapport à l'administration de ce Sacrement laissent-ils au choix de chaque particulier d'être bûtifé par immersion ou par asperfusion, lorsque l'usage est établi de l'être par infusion ?

Jurieu avoit insisté en passant sur les précautions qu'on observoit depuis peu, selon lui, dans l'Eglise, pour garder, conserver & faire adorer l'Eucharistie, ou pour empêcher qu'il ne s'en perdît quelque parcelle ; & prétendant que ces mêmes précautions n'avoient pas été observées dans la primitive Eglise, il en concluoit qu'on y pensoit différemment de l'Eucharistie par rapport à la Présence réelle. M. *Bossuet* prouve au Ministre que l'on a toujours pris dans l'Eglise les précautions les plus exactes pour que la décence extérieure répondît à l'adoration que l'on doit à l'Eucharistie ; que les nouvelles pratiques qui ont pu être introduites sur ce sujet, sont fondées sur la perpétuité de la même croiance ; qu'elles sont utiles pour nourrir la piété, & même nécessaires pour rappeler celle-ci à son ancienne ferveur. *

* REM.

IV.

I V.

*Explication de quelques difficultés sur les Prières de la Messe,
à un Nouveau Catholique.*

L'Ouvrage qui a pour titre : *Explication de quelques difficultés sur les Prières de la Messe*, a été fait pour un Nouveau Converti qui avoit consulté M. de Meaux sur des difficultés tirées de la *Liturgie*, dont voici les principales :

I. Les Ministres prétendent que dans les Prières de la Messe il n'y a rien qui désigne la Présence réelle ; on y voit même le contraire : par exemple, dans la Secrette de Noël on lit : *Que la substance terrestre nous donne ce qui est divin*. La substance terrestre reste donc toujours. Dans la Post-Communion du dix-septième Dimanche après la Pentecôte, on demande : *Que ce qu'on célèbre en figure, SPECIE, on le reçoive dans la vérité même*.

II. On y présente l'Oblation sous le nom de Sacrifice de pain & de vin.

III. On prie Dieu de se faire présenter ce Sacrifice par la main de son saint Ange sur l'Autel céleste. Si c'est réellement le Corps de JESUS-CHRIST que l'on présente, le Médiateur entre Dieu & les hommes a donc besoin d'un autre Médiateur ? car il faut observer que cette Prière se fait après la Consécration.

IV. Si JESUS-CHRIST est vraiment présent dans l'Hostie que l'on offre, qu'est-il besoin d'avoir recours aux prières des Saints, pour qu'ils obtiennent de Dieu qu'il reçoive favorablement nos Oblations ?

V. Non seulement on offre le Sacrifice par les prières des Saints, mais on leur offre aussi à eux-mêmes.

VI. Pourquoi bénir par des signes de Croix la sainte Hostie après la Consécration, si JESUS-CHRIST y est réellement?

VII. On assure qu'il n'est point fait mention dans aucun Sacramentaire de l'Adoration de l'Hostie: la Liturgie des Grecs est entièrement différente de la nôtre à cet égard, aussi-bien que sur beaucoup d'autres articles.

Avant que de répondre à ces difficultés, M. de Meaux distingue deux Actions principales dans la célébration de l'Eucharistie: l'Oblation & la Participation ou la réception. L'Oblation consiste en trois choses. 1. L'Eglise offre le pain & le vin. 2. Elle lui offre le Corps & le Sang de JESUS-CHRIST. 3. Enfin elle s'offre elle-même. M. Bossuet entre ensuite dans l'examen des difficultés & y répond.

I. Il fait voir que les Prières de la Messe indiquent évidemment la Présence réelle; & que lorsqu'on demande que ce qui est terrestre donne ce qui est divin, cela ne veut dire autre chose que ce pain que l'on présente n'est offert que pour être converti au Corps de Notre-Seigneur. Dans la Prière du dix-septième Dimanche après la Pentecôte, cette expression, *qu'on célèbre en figure*, SPECIE, n'est pas employée dans cet endroit par opposition à la réalité; elle signifie une vérité cachée & enveloppée sous des signes.

II. Si on y présente l'Oblation sous le nom de Sacrifice de pain & de vin, ce n'est pas qu'on offre absolument & précisément en eux-mêmes le pain & le vin, mais uniquement pour en faire le Corps & le Sang de J. C.

III. Quoique ce Sacrifice soit toujours agréable à Dieu par rapport à JESUS-CHRIST qui y est offert, il peut cependant ne l'être pas du côté du Ministre & de ceux qui offrent avec lui: c'est pour cela qu'on implore le secours des Anges, & qu'on demande que ce Sacrifice soit reçu comme celui d'Abel, de Melchisédech, &c.

IV. On a aussi recours aux prières des Saints. Ceci a rapport à la seconde Action principale de la célébration de l'Eucharistie qui est la réception ou la Participation. On demande la sanctification de tous ceux qui assistent au Sacrifice, ou qui doivent y participer réellement: c'est pour cela que l'on implore les prières de tous les Saints.

V. On offre le Sacrifice par les prières des Saints & pour eux-mêmes; c'est-à-dire, pour honorer leur mémoire, & pour rendre grâces à Dieu de la gloire dont il les a couronnés.

VI. Les bénédictions que l'on fait sur la sainte Hostie & sur le Calice ne regardent que les Fidèles: on demande par ces signes extérieurs que ceux qui recevront le Corps & le Sang de JESUS-CHRIST soient remplis de toute bénédiction: cela est certain par la prière qui accompagne ces bénédictions.

VII. Par rapport à l'Adoration de l'Eucharistie que les Protestans assurent n'être point recommandée dans les anciens Sacramentaires & dans la Liturgie des Grecs; M. de Meaux prouve d'abord que l'Adoration de l'Eucharistie a toujours été en usage dans les Eglises d'Orient & d'Occident : il fait voir ensuite qu'il n'y a entre elles aucune différence essentielle; elles conviennent l'une & l'autre à réciter l'Histoire de l'Institution de l'Eucharistie & les paroles de Notre-Seigneur. dans le tems de la consécration. Toutes les Liturgies en font une mention expresse : l'Eglise Grecque & l'Eglise Latine conviennent à demander à Dieu qu'il change les dons offerts, au Corps & au Sang de JESUS-CHRIST : toute la différence consiste seulement en ce que l'une a mis cette Prière avant les paroles de JESUS-CHRIST ; l'autre l'a mise après.

M. de Meaux cite un passage de la Liturgie des Grecs, dans lequel l'Adoration de l'Eucharistie est marquée assez clairement : & il prouve encore cette Adoration par la pratique de cette Eglise dans la Messe des *Présanctifiés* : on appelloit ainsi la Messe que les Grecs célébroient dans certains jours auxquels leur tradition ne permettoit pas de consacrer. Tels étoient les Fêtes de Carême : ces jours-là on ne célébroit les Sacrifices qu'avec les Oblations déjà consacrées le Dimanche précédent; c'est ce qui leur a fait donner le nom de *Présanctifiés*, c'est-à-dire, sanctifiés, consacrés auparavant. Les Prières de cette Liturgie des *Présanctifiés* y expriment une adoration formelle, non seulement de la part des hommes, mais encore de la part des Anges & des Vertus du Ciel : *Maintenant, ce sont les propres termes de la Liturgie, les Vertus des Cieux adorent invisiblement avec nous ; car voilà le Roi de gloire qui entre ...* Cette Prière, comme l'observe M. de Meaux, qui fait une mention si expresse de l'adoration des hommes & des Anges, est rapportée toute entière dans la Chronique d'Alexandrie sous Sergius Patriarche de Constantinople, & sous l'Empereur Héraclius en 615.

Il est à propos d'observer ici que dans l'édition de Cramoisy de 1689. page 169. & 170. on avoit omis (a) ces deux mots, *avec nous*, après ce mot *invisiblement*, dans l'endroit de la Liturgie que nous venons de citer. On y lit aussi 645. au lieu de 615. à l'endroit où il est parlé d'Héraclius. Nous avons rectifié ces deux endroits d'après M. de Meaux *.

* REM.

Voici ce qu'il dit à ce sujet dans un Ecrit qui est à la fin de ses V. *Avertissemens* de 1689. où il fait la Revue de quelques-uns de ses Ouvrages.

„ Remarquez qu'on rapporte ici un passage très-considérable du „ sacrifice des *Présanctifiés* dans l'Eglise Grecque, qui est une Prière „ re composée par le Patriarche Sergius, où l'adoration du Corps „ de JESUS-CHRIST est manifeste : car à l'endroit où l'on disoit :

• (a) Voyez pag. 317. du Tome V. de la Collection de Paris, & pagg. 382. 389. du V. Volume de notre Collection.

„ Son Corps sans tache, & son Sang vivifiant entrant à cette heure pour
 „ être posés sur cette Table mystique, environnés invisiblement de la mul-
 „ titude de l'armée céleste: (ce Patriarche ajoûtoit): Maintenant les Ver-
 „ tus des Cieux adorent invisiblement avec nous: car voilà le Roi de gloire
 „ qui entre. On ne peut marquer plus clairement ni la présence de
 „ JESUS-CHRIST dans l'Eucharistie, ni l'adoration que lui rendoient
 „ ensemble les hommes & les Anges. C'est pourquoi le terme,
 „ avec nous, qui marquoit cette commune adoration, étoit fort im-
 „ portant, & néanmoins il s'est trouvé omis.

„ Il est d'une conséquence extrême de trouver la présence réelle,
 „ & l'adoration bien établie avant Paschase Radbert, sous qui
 „ les Protestans ont voulu marquer le commencement de l'un &
 „ de l'autre. Or cette Prière le prouve aussi démonstrativement
 „ qu'il se puisse; puisque Paschase Radbert écrivoit vers la fin du
 „ IX. siècle, & que cette Prière se faisoit constamment plus de
 „ deux cens ans auparavant. La force de la preuve consiste en ce
 „ que cette Prière est rapportée tout du long dans une Chronique
 „ authentique qui est du tems, & que la date en est fixée à la cin-
 „ quième année après le premier Consulat d'Heraclius, c'est-à-di-
 „ re, comme tout le monde en est d'accord, à la cinquième an-
 „ née de son Empire, qui étoit la 615. de Notre-Seigneur; au lieu
 „ de laquelle l'on avoit mis 645. ce qui suffisoit absolument pour la
 „ preuve qu'on vouloit faire: mais elle n'en est que plus forte en lui
 „ rendant trente ans entiers d'antiquité que le Libraire lui avoit ôtés.
 „ Il faut encore remarquer que ce n'est pas ici un témoignage
 „ particulier, mais le témoignage & la Prière de toute l'Eglise
 „ Orientale & de son Patriarche.

V.

Explication de la Prophétie d'Isaïe sur l'enfantement de la sainte Vierge,
 Isa. VII. 14. & du Pseaume XXI. sur la Passion & le
 délaissement de Notre-Seigneur.

LE Passage d'Isaïe dont M. Bossuet donne l'explication, est le
 Ps. 14. du Chap. VII. Une Vierge concevra & enfantera un Fils, &
 il sera appelé Emmanuel. Grotius (a) aiant avancé, dès le commen-
 cement de son Commentaire sur le I. Chap. de S. Matthieu où
 cette Prophétie est rapportée, des Propositions qui tendoient à al-
 térer la force des Prophéties; M. de Meaux releva fortement ces
 erreurs dans une Dissertation que nous avons donné dans le VI.
 Volume de cette Collection, pag. 603. Cette Dissertation fit naître
 l'idée d'une Lettre qu'on écrivit à M. Bossuet le 17. Septembre 1703.
 dans laquelle on lui proposa la difficulté suivante.

Cette Prophétie n'a pu donner aucune lumière pour faire connoître que

(a) Voyez l'Avertissement du premier Volume, sur les Pseaumes de David.
 Cet Ouvrage entrera dans le premier Volume de notre Collection des Oeu-
 vres Latines de M. Bossuet.

Jésus-Christ fût le Messie ; au contraire , elle a dû leur faire croire qu'il ne l'étoit pas : donc ce n'est pas une Prophétie , & S. Matthieu n'a pas dû l'alléguer comme telle. La proposition est ainsi prouvée . Le Messie doit naître d'une Vierge : les Juifs voient Jésus-Christ , fils d'une femme mariée ; il doit d'ailleurs s'appeller Emmanuel , & il porte un autre nom : donc les Juifs ont eu raison de croire , aux termes de cette Prophétie , que Jésus fils de Marie femme de Joseph , n'étoit pas le Messie.

M. de Meaux répondit à cette difficulté par une Lettre du premier Octobre 1703. Il fait voir que lorsqu'on dit que la Virginité de Marie est donnée en signe prophétique aux Juifs , l'intention n'est pas de dire que ce dû être une preuve dans le moment , que tous les Juifs fussent obligés de reconnoître : il ajoute que les preuves indicatives de la venue du Messie avoient dû être distribuées de manière qu'elles fussent connues chacune en leur tems. Il montre par l'Ecriture sainte que celle-ci a été révélée , quand , & à qui il a fallu ; & que le titre honorable de Fils d'une Vierge ne lui a jamais été contesté par ses plus grands ennemis , tel qu'étoit Mahomet .

Il y a apparence que la précision avec laquelle cette Lettre est écrite , ne satisfait pas absolument la personne qui avoit proposé l'objection . On prit le parti d'en écrire une seconde , datée du 11. Octobre 1703. dans laquelle on proposa la même difficulté , mais d'une autre façon . M. de Meaux y répondit par deux Lettres , l'une du 26. Octobre , & l'autre du 8. Novembre de la même année . Dans la première , il fait voir quelles ont été les dispositions de la Providence pour préparer le monde à la connoissance du mystère de l'Incarnation . Dans la seconde , il explique à fond la Prophétie d'Isaïe , & il démontre qu'elle ne peut convenir qu'à Jésus-Christ .

Cet Ouvrage fut imprimé en 1704. avec la traduction & l'explication du Pseaume XXI. qui est le dernier Ouvrage de M. Bossuet.* * REM. Il avoit été attaqué vers le milieu de 1703. d'une fièvre ardente , VI. qui , jointe aux douleurs de la pierre , le fit cruellement souffrir jusqu'à sa mort *. Une maladie si aigue lui donnant quelque con- * REM. formité avec l'Homme de douleurs , ce S. Prélat porta toutes ses vues VII. sur un Pseaume où la Passion , la Résurrection & la Gloire du Sauveur paroissent si bien détaillées. L'explication qu'il en donne , est précédée d'un Avant-propos , dans lequel il fait voir : 1. Que ce Pseaume est constamment de David. 2. Que les Prophètes parlent très-souvent au nom de Jésus-Christ , lorsqu'ils annoncent les événemens qui le regardent. 3. Que David étant le pere , la figure & le Prophète du Messie , il lui convenoit plus qu'à aucun autre d'en parler en son nom. Et enfin , que Jésus-Christ lui-même s'étant appliqué ce Pseaume dans le tems de sa Passion , c'est une raison particulière pour les Chrétiens de le lui appliquer. M. de Meaux en donne la Version , selon les Septante , & selon S. Jérôme : il en fait ensuite une Paraphrase qu'il accompagne de Réflexions également pieuses & solides.

REMARQUES DE L'ÉDITEUR DE VENISE

Sur le IV. Avertissement précédent.

I.

*Sur les Instructions Pastorales touchant les Promesses de l'Eglise, pour
montrer aux Reunis par l'expresse parole de Dieu, que le
même principe qui nous fait Chrétiens, nous
doit aussi faire Catholiques.*

REM. I. **M.** Basnage repliqua à M. Bossuet, & publia en 1703. in-8. une *Défense du Traité des Préjugés faux & légitimes, ou Réponse à la seconde Instruction Pastorale de M. Bossuet.* Cette *Défense* parut à Delft, où aussi avoit paru le *Traité des Préjugés* du même Ministre, dont vient de parler l'Éditeur de Paris.

REM. II. La première *Instruction Pastorale*, I. parut à Paris en 1700. in-12. chez Anisson. II. *It.* Paris chez Delusseux en 1729.

La seconde *Instruction*, I. fut pareillement publiée à Paris en 1701. in-12. chez Anisson. II. Réimprimée là-même en 1729. in-12. chez Delusseux.

L'une & l'autre réunies ensemble, I. en 1742. dans le IV. Volume, pag. 1. de notre Collection. II. En 1743. dans le VI. Tome pag. 106. de la Collection de Paris. Et III. en 1748. dans la réimpression de cette même Collection.

Je ne puis me dispenser d'observer, après M. l'Abbé Papillon (1), que le *Journal Littéraire* de Novembre 1713. pag. 401. traite de supposée la *Seconde Instruction Pastorale*. Mais pour convaincre de faux ce Journaliste, (ce que n'a pas fait notre Bibliothécaire) il suffit de remarquer que M. Bossuet lui-même la réclame dans le premier & le dernier des cinq *Mémoires* qu'il a dressés sur l'impression des *Ouvrages des Evêques*, & que nous avons réimprimés à la fin du X. Volume.

On a une belle Version Italienne de ces deux *Instructions Pastorales*, faite par le savant M. Trombelli, qui s'est rendu depuis assez célèbre par plusieurs importants *Ouvrages*. Elles parurent ainsi traduites à Venise séparément: la première en 1733. & la seconde en 1734. in-12.

(1) *Bibl. des Aut. de Bourg.* tom. I. pag. 69. n. 33.

I I.

Sur le Traité de la Communion sous les deux espèces.

CE Traité fut imprimé, I. à Paris chez Cramoisy en 1682. in-12. REM.
II. Jr. Bruxelles dans la même année in-12. III. Jr. Paris 1686. III.
in-12. IV. Jr. Paris chez Delusseux en 1727. in-12. V. En 1742. dans
notre Collection, vol. V. pag. 195. VI. En 1743. dans la Collection
de Paris, tom. V. pag. 1. VII. Et dans cette même Collection ré-
imprimée en 1748.

Il fut traduit en Anglois en 1683. in-12. Nous en avons aussi une
Version Italienne, publiée à Venise en 1732. in-12.

M. Bossuet composa cet Ouvrage pour répondre aux Nouveaux Con-
vertis, qui se plaignoient du retranchement de la Coupe.

Il a rencontré divers Adversaires. Le premier qui l'attaqua, se-
lon M. l'Abbé Tapillon (1), fut Noël Aubert de Verfe, qui fit imprimer sa Critique en Hollande. Il n'osa y mettre son nom, dit M.
Simon (2); & même M. l'Evêque de Meaux, à qui cet Auteur ren-
doit quelquefois des visites, ayant quitté la Hollande pour venir à
Paris, ne savoit point qu'il fût l'auteur de cette réfutation.

M. de Larroque aussi publia en 1683. in-12. contre M. Bossuet, un
Traité de la Communion sous les deux espèces. Quoique ce Protestant
n'y ait pas mis son nom, on n'eut point de peine à reconnoître
qu'il venoit de lui. Voici le jugement qu'en porta M. Bayle (3):
„ Le dernier Ouvrage, dit-il, que M. de Larroque a publié, est une
„ Réponse au *Traité* de M. de Meaux, de la *Communion sous les deux*
„ *espèces*.... Elle est écrite honnête, déchargée de digressions & d'or-
„ nemens superflus, & pleine de remarques savantes. „

Dans l'année suivante 1684. Jean Melchior donna au public à Her-
borne in-4. une Pièce sous ce titre: *Commentatio de Sanguine Christi*
eucharistico, opposée au *Traité* de M. Bossuet. Voyez M. Bayle dans les
Nouvelles de la République des Lettres, 1684. Avril pag. 194.

J'ai aussi sous les yeux un Recueil des Dissertations dogmatiques,
parmi lesquelles la XIII. est intitulée: *Dissertatio Historico-Polemica de*
Historia Communionis publicæ contra Bossuetum Meldensem in Galliæ
Episcopum: habita anno 1690. die 13. Februarii. Respondente auctore
Johanne Ocklenio Haunia-Dano.

Enfin M. Simon nous fait accroire (4), que cet Ouvrage de M.
Bossuet ne fut pas également goûté de tous les Théologiens: que
plusieurs crurent que les preuves qu'il apporte pour montrer l'an-

(1) *Ibid.* tom. I. pag. 65. num. 13.

(2) Simon, Critique de la Biblioth. de Dupin, tom. II. pag. 362.

(3) *Nouv. de la Republ. des Lettres*, 1684. Mars pag. 57.

(4) Critique de la Bibl. de Dupin, tom. II. pag. 361.

tiquité de la Communion sous une seule espèce, ne sont pas tout-à-fait concluantes : qu'au lieu de faire goûter son Livre aux Nouveaux Convertis, ils ne purent l'approuver, persuadés qu'ils étoient que la Communion sous les deux espèces étoit marquée clairement dans le Nouveau Testament, & qu'elle a été en usage jusques dans le treizième siècle.

„ Il y a aussi quelques endroits dans cet Ouvrage, ajoute-t-il, „ où ce savant Evêque paroît à quelques Théologiens n'avoir pas „ entendu les usages de l'Eglise Grecque, pour la Communion des „ enfans. „

M. Simon a beau dire : sa censure est outrée, & son jugement n'est point recevable, parce qu'il n'aimoit pas M. Bossuet, depuis que ce docte Prélat en 1678. a procuré la suppression de son *Histoire Critique du Vieux Testament*, & principalement depuis qu'il a donné au public en 1702. & 1703. les deux *Instructions* contre sa *Version du Nouveau Testament*. On pourroit lui dire sur ce sujet, ce qu'il a dit lui-même (1) d'un jugement donné contre lui par les Journalistes de Trevoux, au mois de Janvier 1706. Article VIII.

----- *Manet alta mente repostum*

Judicium Paradis.

Au reste on peut voir touchant la Communion sous une seule espèce par rapport aux Orientaux, le sentiment de deux savans hommes, MM. Allace (2) & Holstenius (3). Cet Article est traité aussi doctement par M. Nibsius dans les *Remarques* placées à la fin du grand Ouvrage du même M. Allace, intitulé : *De Ecclesia Occidentalis argue Orientalis perpetua consensione.*

Quant aux Protestans qui écrivirent contre le Traité de M. Bossuet, ce savant Prélat a réfuté leurs objections dans un docte Ouvrage qui porte ce titre : *La Tradition défendue sur la matiere de la Communion sous une espèce, contre les Réponses de deux Auteurs Protestans.* M. l'Evêque de Meaux y démontre que la Communion sous une ou sous deux espèces étoit regardée par l'ancienne Eglise comme absolument indifférente : ce qui étoit le point contesté par les Ministres. Leurs recherches au contraire aboutirent à prouver ce que M. Bossuet ne leur contestoit pas, que dans l'ancienne Eglise on communioit ordinairement sous les deux espèces. Il étoit question de faire voir qu'anciennement on n'avoit jamais communie sous une seule espèce, & que la Communion sous les deux étoit regardée comme nécessaire, comme indispensable : & c'est ce qu'ils ne prouvent point du tout. Par là tombent aussi toutes les chicanes

(1) *Biblioth. critiq.* tom. II. pag. 445.

(2) *Allatii Epistola pro Græcorum Communionem sub specie unica* — In ejusdem Auctoris *Symmiis*, tom. I. pag. 204 — 223.

(3) *Holstenii ad Nibesium Epistola de usitata etiam Abassinis Communionem sub unica specie* — Ibid. tom. II. pag. 436. seq.

que nous venons d'entendre de M. Simon, qui en ce point a bien voulu prêter plutôt la main aux Protestans que soutenir la cause de l'Eglise.

Cet important Ouvrage de M. Bossuet parut pour la première fois en 1753. dans le III. Tome de ses *Oeuvres posthumes*. On le donnera avec quelques autres Pièces de Controverse dans la seconde Collection des Oeuvres Françaises publiées après la mort de notre savant Evêque.

On avertit le Lecteur que dans le Tome V. pag. 39. de la nouvelle Collection de Paris, on lit cette Note de la main de M. Bos- REM.
suet, qui l'a laissée manuscrite : „ On peut rapporter à ceci ce qui IV.
„ est écrit par Fulbert Evêque de Chartres, *Epist.* 2. Et pareille cou-
„ tume dans un ancien Pontifical de Reims, dont M. de Reims
„ m'a envoyé l'Extrait. „ Cette Note doit être placée dans notre
Collection, Vol. V. Chap. VI. lign. 3. pag. 247. après ces mots :
qu'elle a eu des jours solennels.

I I I.

*Sur l'Explication de quelques difficultés touchant les Prières
de la Messe, à un Nouveau Catholique.*

Les deux endroits rectifiés dans ce lieu par l'Éditeur Parisien REM.
d'après M. de Meaux, se rencontrent dans le V. Volume de V.
cette Collection pagg. 388. 389.

La I. édition de cet Ouvrage fut imprimée à Paris en 1689. in-12.
chez la Veuve Cramoisy. II. It. là-même chez Delusieux en 1731.
III. En 1742. dans le V. Volume pag. 339. de notre Collection.
IV. En 1743. dans la Collection de Paris, tom. V. pag. 278. Et V.
dans cette même Collection réimprimée en 1748.

On en a une Version Italienne, qui parut à Venise en 1727.
in-12.

M. l'Evêque de Meaux résoud dans cet Ouvrage les difficultés
que les Calvinistes tirent de certaines Prières de la Messe, contre la
présence réelle & la Transsubstantiation ; & il y refute principale-
ment les Ministres Aubertin & de Larroque.

M. Tsfaff en 1715. publia à la Haye in-8. quelques *Fragmens*, à ce
qu'il prétend, de S. Irenée ; & il y a ajouté deux Dissertations, dont
la première est intitulée : *Dissertatio de Oblatione Eucharistica in primi-
tiva Ecclesia usitata*. Ce Professeur Luthérien attaque M. Bossuet &
son *Explication de quelques difficultés sur les Prières de la Messe*, dans
les §§ XVII. XVIII. XIX. & XX. de sa Dissertation.

M. *Bafnage* auffi, avant M. *Pfaff*, entreprit de refuter cet Ouvrage de notre favant Prélat en divers endroits de fon *Histoire de l'Eglise*. Le même deffein a eu M. *Aymon* dans fes *Metamorphoses de la Religion Romaine*. Enfin M. *Feché* entra dans la même vue en publiant en 1707. un *Traité* oppofé à MM. *Bofsuet*, *Dez* & *Grancolas*, Théologiens de l'Eglife Gallicane.

I V.

Sur l'Explication de la Prophetie d'Ifaïe touchant l'enfantement de la fainte Vierge, Ifa. vii. 14. & du *Pfeaume* xxi.
fur la Paffion & le délaissement de
Notre - Seigneur.

REM. VI. NOUS n'avons qu'une édition, faite du vivant de l'Auteur, de l'*Explication de la Prophetie d'Ifaïe* &c. Elle parut à Paris en 1704. in-12. chez Aniffon. II. It. en 1742. dans notre Collection, vol. V. pag. 441. III. En 1743. dans la Collection de Paris, tom. II. pag. 1. IV. Et dans cette même Collection réimprimée en 1748.

On en a auffi publié une Traduction Italienne, imprimée à Venife en 1735. in-12.

REM. VII. Qu'il me foit permis de rapporter ici ce qu'ont dit fur ce fujet deux favans hommes. „ Ce *Pfeaume* mifterieux, dit le P. de la Rue (1), „ dont la premiere parole eft regardée par les impies comme le dés- „ espoir du Sauveur abandonné fur la Croix, étoit fur les lèvres „ languiffantes du ferviteur, comme fur celles du Maître, le can- „ tique du facrifce qu'il alloit offrir à Dieu. Ce fut là le der- „ nier foupir de fon éloquence mourante, qu'il laiffa recueillir par „ fes fidèles amis, & transmettre au public pour gage certain de „ la foi. „ „ M. *Bofsuet* mourut enfin en 1704., dit M. l'Abbé H. (2), mais „ les armes à la main contre le Socinianifme, & finit en confon- „ dant ces faux fages, qui pour éviter le vrai fens des Prophéties, „ leur en fubftituent d'arbitraires & de vagues. Son *Explication du* „ *Pfeaume* xxi. & du fameux *Oracle d'Ifaïe fur l'enfantement d'une* „ *Vierge*, fut le dernier trait dont il frappa l'impiété; & il termi- „ na le cours d'une fi belle vie, âgé de foixante-seize ans, fix „ mois & feize jours. „

(1) Elog. de M. *Bofsuet*, vers la fin.

(2) Elog. hiftor. de M. *Bofsuet*, pag. XIX. à la tête du *Recueil de fes Oraisons funèbr.* édit. de Paris 1731.

En effet le grand Evêque de Meaux mourut les armes à la main, & son Commentaire sur le Pseaume XXI. fut le dernier soupir de son éloquence mourante ; puisque il paroît par le Privilège du Roi , imprimé à la fin de cet Ouvrage , qu'il fut achevé d'imprimer le 15. Mars 1704. c'est-à-dire vingt-huit jours avant sa mort : car il mourut le 12. Avril 1704.

Je veux bien terminer ces *Remarques* avec l'excellent Eloge que M. *Maffillon* Evêque de Clermont , ci-devant Prêtre de l'Oratoire , prononça de notre savant Prélat.

„ M. BOSSUET, Evêque de Meaux, dit-il (1), étoit un homme
 „ d'un génie vaste & heureux ; d'une candeur qui caractérise tou-
 „ jours les grandes ames , & les esprits du premier ordre : l'or-
 „ nement de l'Episcopat , & dont le Clergé de France se fera
 „ honneur dans tous les siècles : un Evêque au milieu de la Cour :
 „ l'homme de tous les talens & de toutes les sciences : le Do-
 „ ctEUR de toutes les Eglises : la terreur de toutes les Sectes : le
 „ PERE du dix-septième siècle, & à qui il n'a manqué que d'être
 „ né dans les premiers tems , pour avoir été la lumière des Con-
 „ ciles , l'ame des Peres assemblés , dicté des Canons , & présidé
 „ à Nicée & à Ephèse .

C'est tout dire en peu de mots : Eloge vraiment digne du grand BOSSUET , & du célèbre Orateur qui l'a prononcé.

(1) *Maffillon*, Oraif. funèbre de Monseigneur LOUIS DAUPHIN, pagg. 194-195. édit. de Paris 1745. in-12.

A D D I T I O N S

Pour les Avertissemens des Volumes VI. & VII.
de cette Collection.

ON a commencé à donner les *Avertissemens* de l'Editeur de Paris, dans les Volumes VI. & suivans, parce que les cinq premiers de notre Collection, parurent avant la Collection de Paris, publiée seulement en 1743. Mais comme depuis ce tems-là nous avons découvert quelques traits qui ont rapport aux Ouvrages contenus dans les Volumes VI. & VII. qui échappèrent aussi à l'Editeur Parisien; nous avons jugé de notre devoir de les dresser ici, afin que le Lecteur soit mieux instruit de ce qui regarde les Oeuvres de notre savant Prélat, comme nous avons fait le mieux qu'il nous a été possible, touchant les cinq Volumes précédens & les trois derniers de cette Collection.

I.

Pour l'Avertissement du VI. Volume.

Pag. 1. lign. 4. *L'Explication de l'Apocalypse parut en 1689.* C'est la I. édition imprimée à Paris in-8. chez la Veuve Mabre Cramoisy. II. Elle fut contrefaite à Lyon dans la même année 1689. in-8. III. *It.* à la Haye 1690. in-8. Voyez notre Remarque, pag. 141. du VI. Volume. IV. En 1743. dans la Collection de Paris, tom. II. pag. 53. V. En 1747. dans notre Collection, vol. VI. pag. 1. Dans la même année 1747. elle parut aussi à Venise, imprimée séparément. C'est une édition magnifique. On en a tiré seulement 100. Exemplaires. VI. Enfin en 1748. dans la réimpression de la Collection de Paris.

Nous en avons une Traduction Italienne faite par le R. P. Pere *Archange Agostini*, qui s'est caché selon sa coutume sous le nom de *Selvaggio Canturani*. Elle parut à Venise en 1723. in-8. mais cette édition est devenue très-rare.

Pag. 1. lign. 7. *On voit par la Préface* M. Simon, dans ses *Lettres choisies* (1) pour justifier la methode que Maldonat, cet illustre Interprete, a suivie dans son Commentaire sur les Evangiles, se sert des maximes sages & judicieuses que M. l'Evêque de Meaux a établies

(1) Simon Lettr. chois. tom. III. pag. 237. & suiv.

ADDITIONS POUR LES AVERTISSEMENS &c. 595

dans la Préface qu'il a mise à la tête de son *Explication de l'Apocalypse*. Cette Lettre de ce célèbre Critique est digne d'être lue toute entière.

Page 2. lign. dern. *Le fameux Ministre Jurieu*] Ce Ministre publia à Rotterdam en 1686. 2. vol. in-12. *L'Accomplissement des Prophéties, ou la délivrance prochaine de l'Eglise*; ce qui occasionna l'*Explication de l'Apocalypse* de notre savant Prélat, & son *Avertissement aux Protestans sur l'Accomplissement des Prophéties*.

Cependant le même Ministre avoit été refusé, avant M. Bossuet, par d'autres Ecrivains. On a vu paroître à Utrecht en 1686. in-12. une *Lettre adressée à M. Jurieu touchant le regne de Jesus-Christ sur la terre*, dont il traite dans son Livre de *l'Accomplissement des Prophéties de l'Ecriture sainte*: par H. D.

Dans l'année suivante 1687. M. Jurieu donna au public à Rotterdam deux autres petits Ouvrages sur le même sujet; c'est-à-dire: *Suite de l'Accomplissement des Prophéties ou amplifications des preuves historiques &c.* in-12. & *Apologie pour l'Accomplissement des Prophéties*.

Mais dans la même année 1687. un Anonyme fit imprimer in-8. un Ouvrage sous ce titre: *Examen des endroits de l'Accomplissement des Prophéties de M. Jurieu qui concernent la supputation des tems, & de quelques autres endroits considérables*; par lequel paroît qu'on ne peut compter sur ses explications &c. Un autre Anonyme aussi publia à Amsterdam in-12. une *Défense des éclaircissmens sur l'Apocalypse de S. Jean au sujet de l'effusion des Thioles*, contre l'*Apologie pour l'Accomplissement des Prophéties*.

Ce Ministre fut attaqué encore par trois autres Adversaires; c'est-à-dire par le Sieur Noël Aubert de Versé, par M. Pelisson, & par M. l'Abbé Bastide. Le premier lui opposa la *Clef de l'Apocalypse ou Histoire de l'état de l'Eglise Chrétienne sous la IV. Monarchie*, publiée à Paris en 1703. in-12. Le second fit imprimer les *Chimères de M. Jurieu & Examen abrégé de ses Prophéties*. Et le troisième donna au public un Ouvrage intitulé: *Jesus-Christ l'accomplissement de Prophéties*. Voyez les Mémoires de Trevoux 1705. pag. 1465.

Au reste M. Bossuet aussi rencontra à son tour des opposans. M. Boyer publia à la Haye en 1691. in-12. *La condamnation de Babylone, ou Réponse au Livre de M. de Meaux sur l'Apocalypse, divisée en six Lettres*. On a vu encore paroître contre lui une Dissertation de M. Isidore Professeur Calviniste de Bâle; & une petite brochure de M. Olearius Professeur Luthérien à Leipzig. Mais un Adversaire plus violent fut M. Virringa: Ce Professeur Calviniste publia à Franeker en 1705. in-4. un Ouvrage sous ce titre: *Anacrisis Apocalypseos Joannis Apostoli, qua in veras interpretanda eius hypotheses diligenter inquiruntur, & eisdem interpretatio facta certis historicarum monumentis confirmatur atque illustratur: ea etiam que Meldenis Præsul Bossuetus in huius Vaticinii*

Commentario supposit, & exegetico Protestantium Systemati, in visis de Bessia & Babylone Mystica obiectis, sedulo examinantiur. Cet Ouvrage augmenté de plusieurs remarques reparut à Amsterdam en 1719. & à Leuvarde en 1721. C'est un gros Commentaire, dit le P. Niceron (1), qui ne contient guères que des conjectures, dont plusieurs sont assez éloignées de la vraisemblance. L'Eglise Romaine y est fort mal-traitée; & c'est peut-être la raison, qui l'a fait rechercher & estimer par les Protestans.

Cependant tout ce qu'il y a de vrais Savans qui ne sont pas entêtés de leurs préjugés, ont toujours fort estimée l'Explication de l'Apocalypse que nous a donnée M. l'Evêque de Meaux. Je me contenterai d'en rapporter deux exemples. M. Du Hamel dans la Préface de son Commentaire sur ce divin Livre, déclare de préférer à tous les autres Interprètes, & de suivre dans les remarques, M. Bossuet. Voici comment il en parle: *Qua in re Illustrissimum Meldensem Episcopum præ ceteris sequemur, quod nobis videatur intima hujus divini Libri arcana, magna probabilitate exposuisse; salva quæ Veteribus debetur reverentia, quorum interpretationes iidem veræ esse possunt.*

Au jugement de ce savant homme, nous ajouterons ce qu'en dit le R. P. Calmet qui s'est fort distingué en ce genre d'étude: „ M. Bossuet Evêque de Meaux, dit-il (1), dans son fameux Ouvrage sur l'Apocalypse, a réformé le plan de Grotius Malgré le „ peu d'estime que certains gens ont fait de cet Ouvrage, on doit „ convenir que personne jusqu'ici n'a pris une route plus sûre, & „ n'a porté plus loin les découvertes que l'on peut faire sur cet „ Ouvrage. L'Auteur peut n'avoir pas toujours été heureux dans „ les applications qu'il a faites des faits historiques, aux figures de „ l'Apocalypse: mais en gros son système paroît certainement le plus „ soutenable de tous ceux qu'on a proposés jusqu'ici; & je suis persuadé que pour donner quelque chose de raisonnable sur ce Livre, il en faudra toujours revenir à sa methode, quoiqu'on n'adopte pas tous ses sentimens en particulier. „

Pag. 5. lign. 1. *Le même zèle &c.*] Sur l'Article des Instructions contre la Version du Nouveau Testament, publiée par M. Simon & de la Dissertation sur la doctrine de Grotius, nous rapporterons ici ce qu'en ont dit deux savans hommes. „ Ce n'étoit pas assez pour M. Bossuet, dit le P. de la Rue (3), qu'un seul adversaire à la fois. Tout „ autant que l'enfer en soulevoit contre l'Eglise, éprouvoient en „ même tems sa vigilance & sa vigueur. Quel plus habile défenseur la Divinité de Jesus-Christ a-t-elle eu de nos jours contre

(1) Niceron, Mémoires &c. tom. XXXV. pag. 36.

(2) Comment. Litter. &c. tom. VIII. pag. 913. de l'édit. de Paris 1726. in-fol.

(3) Elog. de M. Bossuet, III. Point.

„ les Sociniens? La divinité des Prophéties & l'autorité des Livres
 „ saints, contre la témérité des Critiques? „
 „ Combien de fois, ajoute-t-il, tout affable & tout modéré qu'il
 „ étoit, a-t-il pris comme le Sauveur, le fouet pour ainsi dire à
 „ la main, dans le Temple de la doctrine, à la vue des Docteurs
 „ de la Loi, pour corriger publiquement la licence des faux Sa-
 „ vants, hardis à débiter leurs conjectures, au mépris de l'ancien-
 „ ne Foi? Ce fut à combattre l'orgueil de leur bon sens prétendu
 „ qu'il passa les dernières années de sa vie, à découvrir à l'œil leur
 „ intelligence secrète avec les ennemis publics de la Religion (1);
 „ l'insolence du tribunal qu'ils érigent au raisonnement humain,
 „ à l'érudition profane, à la conjecture, à la grammaire, au goût
 „ même naturel, contre la Tradition des siècles passés & les déci-
 „ sions de l'Eglise. „
 „ Infatigable jusqu'au bout, dit M. l'Abbé H. (2), il s'éleva con-
 „ tre un Critique habile, mais audacieux, qui dans sa *Version du*
 „ *Nouveau Testament* avançoit de ces paradoxes savans, qui altèrent
 „ la simplicité de la Foi. Il avertit les Fidèles de se précautionner
 „ contre ces dangereuses nouveautés; & il le fit avec cette digni-
 „ té, cette force, ce noble feu qui étoient si bien à un défenseur de
 „ la vérité, & qui étoient les caractères propres de ses Ouvrages. „

Pag. 5. lign. 12. *M. le Cardinal de Noailles Archevêque de Paris le cen-
 sura aussi.* L'Ordonnance de M. le Cardinal de Noailles, portant
 condamnation de la Traduction du Nouveau Testament imprimée à
 Trévoux chez *Esienne Ganeau*, est datée du 15. de Septembre 1702.
 Elle fut depuis inserée dans le *Recueil des Mandemens &c.* de cette
 Eminence, publié à Paris en 1718. in-4. chez *Delepine*, pag. 359-367.
 Voiez ce que nous avons remarqué là-dessus dans le VI. Volume,
 pag. 482.

Pag. 5. lign. 17. *La même année 1702. M. de Meaux donna sa premie-
 re Instruction* Elle parut à Paris chez Anisson in-12. & fut achevée
 d'imprimer le 20. Décembre 1702. La seconde *Instruction* fut publiée
 aussi chez Anisson en 1703. in-12. & fut achevée d'imprimer le 4.
 Août de cette année.

On a une Traduction Italienne de ces deux *Instructions*, publiée
 à Venise en 1735. 2. vol. in-12.

M. *Bossuet* trouva plus de difficulté qu'il n'avoit sujet d'en atten-
 dre, à publier ses deux *Instructions* contre la Version de M. *Simon* :

(1) Le Lecteur peut consulter ce que nous avons remarqué dans le VI. Vol.
 pag. 597. pour prendre bien le sens de ce passage du R. P. de la Rue.

(2) *Elog. histor. du M. Bossuet*, pag. XVIII., à la tête du *Recueil de ses*
Oraif. funéb. édit. de Paris 1731. in-12.

ce qui lui donna occasion de dresser cinq *Mémoires* au sujet de l'impression des Ouvrages de doctrine composés par les Evêques. Ces *Mémoires* parurent ensemble pour la première fois en 1753. parmi les *Ouvrages posthumes* de notre savant Prélat, tom. II. pag. 499. Nous les avons réimprimés à la fin de notre Volume X. dans lequel on a recueilli tout ce que M. Bossuet a écrit en qualité d'Evêque.

On a encore trois Lettres écrites par M. de Meaux au sujet de la même Version de M. Simon. L'Editeur Parisien les a mises dans le même Tome II. à la suite de la *Défense de la Tradition & de saints Peres*, Ouvrage important, écrit pareillement contre le même fameux Critique par notre incomparable Auteur. Nous donnerons cette *Défense & ces Lettres* dans le second Volume des *Ouvrages posthumes François* de M. Bossuet.

Voiez ce qu'on a dit sur cet article dans les Notes de notre fa-
çon, Vol. vi. pagg. 486. 489. 552. & 597.

Pag. 5. lign. pénult. *Dissertation sur la Doctrine de Grotius*] On a une Version Italienne de cette Dissertation, imprimée à Venise en 1734. in-12. Elle est du savant Trombelli, qui nous a données aussi traduites quelques autres Ouvrages de M. l'Evêque de Meaux, comme nous l'avons remarqué ci-dessus.

I I.

Pour l'Avertissement du VII. Volume.

P Ag. 1. lign. 14. *Tout l'art admiré &c.*] On a rapporté ce petit trait de M. l'Abbé Houteville touchant l'admirable *Discours* de M. Bossuet sur l'*Histoire universelle*. Mais le Lecteur sera peut-être bien aisé de lire ici tout entier l'Article dressé par ce savant Auteur sur ce sujet. Il se trouve dans le *Discours historique & critique* qu'on lit à la tête de son excellent Ouvrage intitulé : *La Religion prouvée par les faits*, pag. cxcvii. de l'édition de Paris 1740. in-4. Voici donc comment cet Auteur parle de M. l'Evêque de Meaux, & principalement de son *Discours*. C'est un excellent extrait que M. l'Abbé Houteville en a fait en habile Maître.

„ La Providence, dit-il, suscita dans l'Eglise de France des Pré-
„ lats, qui par leur génie, par leur zèle remirent sous nos yeux
„ les Evêques des premiers tems. „

„ L'illustre & docte Bossuet que tant d'Actions publiques avoient
„ mis au rang des premiers Orateurs du monde, devenu Contro-
„ versiste avec un succès égal, convainquit d'erreur la Prétendue-
„ Réforme par l'*Histoire de ses Variations*, & justifia les Catholiques
„ par l'*Exposition* simple de leur Foi. „

„ Le plan que nous suivons & qui nous fixe à ce qui regarde la

„ Religion Chrétienne , comme telle , nous fait passer légèrement
 „ sur ces Ouvrages & sur d'autres encore non moins admirables ,
 „ sortis de la même main . Nous cédon's ici à nos propres loix ,
 „ pour ne rappeler le Lecteur qu'au *Discours* de M. de Meaux sur
 „ l'*Histoire universelle*. „

„ L'Auteur y représente, comme en un champ de tableau, tou-
 „ te la suite de la Religion & celle des Empires : puis venant à
 „ des remarques particulières sur le dessein de Dieu dans l'établisse-
 „ ment de son Eglise, quel ordre il nous découvre ! A quelle sub-
 „ limité de réflexions il nous fait monter avec lui ! Quels secrets
 „ il nous révèle ! Quelle notion de la Divinité il nous communi-
 „ que ! Qu'avec lui le Christianisme paroît un culte majestueux ,
 „ raisonnable & consolant ! „

„ Aux premiers faits dont Moïse ne nous donne qu'un récit
 „ court, M. de Meaux joint une théorie lumineuse qui nous déve-
 „ loppe les conseils de la Providence , & leur profonde sagesse .
 „ L'Idolatrie où tombe le genre humain après le déluge, & l'hi-
 „ stoire des saints Patriarches qui conservent le dépôt de la Reli-
 „ gion au milieu de l'égarement général , lui fait déjà remarquer
 „ cette élection de grace , qui est le grand mystère de Dieu sur sa
 „ créature. La Loi écrite donnée aux Juifs & ce prodigieux nom-
 „ bre de cérémonies & d'observances dont elle est chargée, le con-
 „ duisent aux plus judicieuses remarques sur la Loi même , & sur
 „ le génie indocile du Peuple qui la reçoit. „

„ Il parcourt le tems des Rois, les Prophètes qui prédisent sous
 „ leurs régnés : & voilà JESUS-CHRIST qui dans cette multitude de
 „ prédictions est le grand objet qui se trouve par-tout , & le pre-
 „ mier de tous . La Nation choisie tombe ; & dans les degrés de
 „ sa chute , il voit les degrés de préparation qui disposent l'Uni-
 „ vers à l'arrivée du Messie . Les tems s'écoulent , le Libérateur
 „ descend : & il le considère dans sa vie , dans sa doctrine , dans
 „ ses miracles ; spectacle ravissant , par lequel il épuise tout ensem-
 „ ble & l'admiration & l'amour. „

„ Les Juifs se privent eux-mêmes du bienfait de la Redemption :
 „ un nouveau Peuple est enté sur le plus ancien de tous pour gar-
 „ der la succession . Dieu néanmoins se souviendra d'Abraham &
 „ de ses descendants ; la Nation ingrate se repentira ; le Seigneur se
 „ tournera vers elle ; nous ne serons plus tous qu'un même trou-
 „ peau sous le même Pasteur : & là-dessus, M. de Meaux s'élevant
 „ avec S. Paul qui le guide , nous fait entrer dans l'auguste secret
 „ des miséricordes , & de la justice de Dieu. „

„ Mais parce que cette réunion heureuse ne doit arriver qu'après
 „ que l'*Orient* & l'*Occident* auront été remplis de la connoissance &
 „ de la crainte du Très-Haut ; l'illustre Prélat nous prend ici com-
 „ me par la main , & nous conduit au milieu des conquêtes de la

„ foi Chrétienne . Nous parcourons avec lui ses progrès miracu-
 „ leux ; nous la voions de siècle en siècle s'étendre de plus en
 „ plus, subjuguier de suite tous les Roiaumes , tenir captives à ses
 „ pieds les puissances de l'enfer, & recueillant la vertu qui ne ces-
 „ se de sortir de la Croix , continuer de remplir par sa fécondité
 „ toute l'étendue des promesses. „
 „ Arrêtons-nous : un Ouvrage si riche perd trop à n'être mon-
 „ tré qu'à demi . Sans compter le fond des choses que nous tou-
 „ chons à peine, & que nous ne suivons pas même en entier ; qui
 „ pourroit suffire à louer la manière dont elles sont dites ? Tout
 „ l'art admiré dans les plus grands modèles , est ici à sa plus hau-
 „ te perfection . Le dernier siècle , & en matière d'éloquence ,
 „ c'est presque dire tous les siècles , n'a rien produit de plus no-
 „ ble , de plus vif, de plus énergique, rien où le caractère d'une
 „ raison supérieure soit imprimé plus avant , rien d'une plus gran-
 „ de continuité de sublime , rien qui soit assorti mieux à la digni-
 „ té d'un sujet qui laisse infiniment après lui tous les autres sujets.
 „ On diroit que c'est la Religion qui s'explique elle-même. „

Pag. 341. lign. 2. & Pag. 342. lign. 23. *N'y a-t-il pas des choses ajoutées &c.*] Si contre le témoignage &c.] Après avoir rapporté quelques additions qui regardent l'Avertissement du VII. Volume par rapport au *Discours sur l'Histoire universelle*, nous ajouterons une petite remarque sur le corps de cette excellent Ouvrage.

M. Simon toujours entêté de son système faux & insoutenable sur les Auteurs des Livres sacrés , il ne perd aucune occasion de l'inculquer . Aussi a-t-il prétendu que M. l'Evêque de Meaux ait été de son sentiment . Qui le croiroit ? Cependant il a avancé ce paradoxe dans deux de ses Ouvrages (1) ; & il veut nous faire accroire que le grand Bossuet dans l'endroit même où il dispute avec plus de zèle contre *Spinosa*, aux pagg. 341. & 342. ci-dessus marquées, ait adopté son sentiment.

Mais le Lecteur peu instruit sur cette matière , pour se garantir contre les illusions de M. Simon, peut consulter les savantes Remarques du R. P. Soucier sur les Tomes III. & IV. de la *Critique de la Bibliothèque de M. Dupin*, où ce docte Ecrivain met dans un plein jour les rêveries de cet audacieux Critique.

Pag. xxiii. lign. 9. *Plus équitable du précédent.*] Nous avons une Version Italienne des *Oraisons funèbres* de M. l'Evêque de Meaux . Elle fut publiée à Venise en 1748. in-8. & il paroît qu'elle soit sortie d'une plume savante dans les deux Langues. Le Traducteur

(1) *Réponse de Pierre Ambrun &c.* pag. 17.
Lettres chois. tom. III. pag. 222.

y a mis à la fin la Version de l'*Eloge de M. Bossuet* par le R. P. de la Rue. Au reste cette édition comprend seulement les six célèbres *Oraisons funèbres* de notre savant Prélat.

J'avertirai enfin le Lecteur que dans le *Discours sur l'Histoire universelle*, pag. 80. les chiffres de la Chronologie se sont un peu dérangés. Il faut redresser les *Ans de Rome* sur ceux devant J. C. qui sont bien placés.

Mais une faute d'impression bien plus grossière, s'est glissée dans le même *Discours*. Elle se trouve, pag. 132. lign. 26. où au lieu de *fable croiable*, il faut lire *fable incroyable*. Les Savans sont trop éclairés pour avoir besoin d'être avertis de cette bévue, qui à la vérité est impardonnable. Mais l'Editeur a jugé de son devoir de s'en excuser auprès du public.

Il y aura sans doute beaucoup d'autres fautes dans les dix Volumes de cette Collection. Nous nous en sommes aperçus nous-mêmes en plusieurs endroits. Mais le Lecteur équitable voudra bien, premièrement ne mettre pas sur notre compte les méprises qui se pourroient rencontrer dans les trois premiers Volumes, auxquels nous n'avons pas eue aucune part. En second lieu nous nous flattons qu'on ne trouvera pas des erreurs aussi grossières que celle dont on vient de parler. Au reste nous protestons hautement qu'il nous sied mieux qu'à aucun autre, de reconnoître en nous-mêmes la vérité de cette sentence d'un Ancien (1):

Homo sum: humani nihil a me alienum puto.

(1) *Terent. Heaut. Act. I. Scen. I. vers. 25.*

T A B L E

DES LIVRES

DE L'HISTOIRE DES VARIATIONS DES EGLISES PROTESTANTES:

Pour les II. & III. Volumes de cette Collection. (*)

LIVRE PREMIER.

Depuis l'an MDXVII. jusqu'à l'an MDXX. page 1

LIVRE SECOND.

Depuis l'an MDXX. jusqu'à l'an MDXXIX. 37

LIVRE TROISIEME.

En l'an MDXXX. 87

LIVRE QUATRIEME.

Depuis MDXXX. jusqu'à MDXXXVII. 143

LIVRE CINQUIEME.

Réflexions générales sur les agitations de Melancton , & sur l'état de la Réforme. 181

LIVRE SIXIEME.

Depuis l'an MDXXXVII. jusqu'à l'an MDXLVI. 223

LIVRE SEPTIEME.

Récit des Variations , & de la Réforme d'Angleterre sous Henri VIII. depuis l'an MDXXIX. jusqu'à MDXLVII. & sous Edouard VI. depuis MDXLVII. jusqu'à MDLIII. avec la suite de l'Histoire de Cranmer jusqu'à sa mort en MDLVI. 281

LIVRE HUITIEME.

Depuis l'an MDXLVI. jusqu'à l'an MDLXI. 359

(*) Voyez ci-dessus, pag. 564. REM. VII.

LIVRE NEUVIEME.

En l'an MDLXI. Doctrine & Caractere de Calvin.

397

LIVRE DIXIEME.

Depuis l'an MDLVIII. jusqu'à l'an MDLXX.

457

LIVRE ONZIEME. (*)

*Histoire abrégée des Albigeois, des Vaudois, des Vicleffites, & des Huf-
sites.*

page 1

LIVRE DOUZIEME.

Depuis MDLXXI. jusqu'à MDLXXIX. & depuis MDCIII. jusqu'à MDCXV.

135

LIVRE TREIZIEME.

*Doctrine sur l'Antechrist, & Variations sur cette matiere depuis Luther jus-
qu'à nous.*

165

LIVRE QUATORZIEME.

Depuis MDCI. & dans tout le reste du siècle où nous sommes.

198

LIVRE QUINZIEME.

*Variations sur l'Article du Simbole : Je crois l'Eglise Catholique. Fer-
meté inébranlable de l'Eglise Romaine.*

265

(*) Ici commence le III. Volume de cette Collection.

FIN DU IX. VOLUME.

MAG 2003760





